UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sciencesociales21pari

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SCIENCE SOCIALE

DEUXIÈME PÉRIODE. — TROISIÈME ANNÉE

Vingt et unième fascicule (janvier 1906).

LE PAYSAN DES FJORDS DE NORVÈGE; LA VIE COLLECTIVE, par **Paul Bureau**.

I. Les associations volontaires de bien public.
II. La Commune.
III. L'École.
IV. Le Culte.
V. L'État; les services nationaux.
VI. Les Relations sociales de la Norvège avec l'étranger.
VII. Aperçu historique.
VIII. Conclusion.

Vingt-deuxième fascicule (février 1906).

LES TROIS FORMES ESSENTIELLES DE L'ÉDUCATION; LEUR ÉVOLUTION COMPARÉE, par **Paul Descamps**.

I. Les conditions de l'éducation.
II. L'éducation négative.
III. L'éducation statique ou communautaire.
IV. L'éducation dynamique ou particulariste.
V. L'éducation mixte.
VI. L'évolution de l'éducation.

Vingt-troisième fascicule (mars 1906).

LE BAUER DE LA LANDE DU LUNEBOURG, par **Paul Roux**.

Intérêt social de cette étude.

I. Avant le développement des transports.

Le Lieu. — Le Travail. — La Propriété. — La Famille.

II. Après le développement des transports.

Répercussions sur le Lieu ; — sur le Travail et le Salaire ; — sur la Propriété ; — sur la Famille ; — sur la Vie publique. — Conclusions.

Vingt-quatrième fascicule (avril 1906).

LES PROBLÈMES SOCIAUX DE L'INDUSTRIE MINIÈRE, COMMENT LES RÉSOUDRE, par **Edmond Demolins**.

I. Nature et classement des mines.

II. Les mines métallifères exploitées par les familles. — Le type anglais.

III. Les mines métallifères exploitées sous le régime provincial. — Les types scandinave et allemand.

IV. Les mines métallifères exploitées par de grandes sociétés d'actionnaires. — Le type français.

V. Les mines de houille.

Vingt-cinquième fascicule (mai 1906).

LA CIVILISATION DE L'ÉTAIN. — LES INDUSTRIES DE L'ÉTAIN EN FRANCONIE, par **Louis Arqué**.

I. Les industries principales de l'étain.

II. Les batteurs d'étain et les batteurs d'or.

III. Les industries secondaires de l'étain.

IV. Les anciennes industries de l'étain ; le Moyen Age, âge de l'étain.

V. Le gouvernement des grands commerçants patriciens à Nuremberg au Moyen Age ; leur rôle comme patrons métallurges.

VI. Les anciennes mines d'étain et le problème des origines franconiennes.

Vingt-sixième fascicule (juin 1906).

LES RÉCENTS TROUBLES AGRAIRES ET LA CRISE AGRICOLE. par **Henri Brun.**

Introduction.

I. Les troubles agraires.

Exposé des faits. — Remèdes qui ont été proposés.

II. Comment mettre fin à la crise agricole.

Organisation de la production. — Organisation de la vente.

Conclusion. — Adapter l'entreprise agricole aux conditions économiques modernes.

L'INFLUENCE DE LA FORMATION COMMUNAUTAIRE SUR LA PRODUCTION AGRICOLE EN ITALIE, par **Giulio Fioretti.**

Vingt-septième fascicule (juillet-août 1906).

JOURNAL DE L'ÉCOLE DES ROCHES.

I. La Vie générale et le Personnel de l'École.
II. Le travail classique.
III. La section spéciale.
IV. Les sports, les travaux manuels, les excursions.
V. Les séances musicales et littéraires; les conférences.
VI. Nos anciens élèves.

Vingt-huitième et Vingt-neuvième fascicules (septembre-octobre 1906).

LA GRÈCE ANCIENNE, par **Gabriel d'Azambuja.**

I. Les Paysans-bâtisseurs de la vallée; le type pélasge.
II. Le bandit montagnard; première descente; le type héraclide.
III. Le bandit montagnard idéalisé; deuxième descente; le type hellène.
IV. Le bandit à la mer; pirates et conquistadors; l'épopée homérique.
V. Le bandit fruste et militarisé; troisième descente; le type dorien à Sparte.
VI. Les refoulés et leurs migrations; l'essor du port maritime; le type ionien.
VII. Un coin d'Ionie en Attique; la bourrasque perse en Grèce; le type athénien.

VIII. La vie intérieure de la cité et le triomphe intellectuel d'Athènes.
IX. Les guerres entre cités; premier échantillon : Athènes contre Sparte.
X. Les mercenaires; ce qui les pousse vers l'Asie; ce qui les arrête encore; deuxième échantillon des guerres entre cités; Thèbes contre Sparte.
XI. La quatrième descente des montagnards : le type macédonien.
XII. La projection du type grec en Asie; le rôle d'Alexandre.
XIII. La déformation et l'éclipse du type grec; le monde alexandrin; la Grèce devant l'Europe moderne.

Trentième fascicule (novembre 1906).

L'HUMANITÉ ÉVOLUE-T-ELLE VERS LE SOCIALISME?
par **Paul Descamps.**

I. Théories et systèmes.

Les théories communistes. — Les théories collectivistes. — Les théories socialistes.

II. Les applications du communisme.

Le communisme de famille. — Le communisme de corporation. — Le communisme de village. — Le communisme d'État.

III. Les applications du collectivisme.

Le collectivisme de famille. — Le collectivisme de corporation. — Le collectivisme de village. — Le collectivisme d'État.

IV. Les applications du monopolisme.

Le monopolisme communal. — Le monopolisme d'État.

V. L'évolution de l'humanité.

Trente et unième fascicule (décembre 1906).

L'ÉCOLE MODERNE.

I. *Le développement physique par l'école*, par **G. Clerc.**

L'École déprime la race; comment elle peut la relever.

II. *L'éducation anglaise, son esprit et son but*, par **Mme Hugh Bell.**
III. *Un essai récent d'enseignement populaire*, par **A. Pernotte.**

TROISIÈME PARTIE

101021/11|3|10.

LA VIE COLLECTIVE

I

LES ASSOCIATIONS VOLONTAIRES DE BIEN PUBLIC

Quelle que soit l'importance de la vie privée et familiale dans toute société, il n'en est aucune chez laquelle cette vie soit capable de répondre à tous les besoins, et chez laquelle on n'observe, au moins, les linéaments d'un groupement plus étendu. Le gaard norvégien n'échappe pas à cette loi sociale : à vrai dire, ce gaard isolé, retiré dans sa solitude entre la montagne et l'eau, a permis ou même imposé la constitution d'une vie familiale si forte ou si exclusive, que ces groupements plus larges sont peu nombreux et ne sont doués que d'une activité restreinte : pourtant ils existent, et il convient de les étudier sommairement; on verra même que deux d'entre eux, le groupement scolaire et le groupement religieux, ont une grande importance.

Les associations *volontaires* de bien public sont peu nombreuses parmi les paysans des fjords : les conditions de la vie sociale ne les rendent que rarement utiles et, de plus, le tempérament des gaardbruger, naturellement attaché à l'action personnelle et autonome, les rend volontiers méfiants vis-à-vis des associations : ils sont enclins à y voir une gêne et une restriction

apportées à l'activité individuelle plutôt qu'un développement de cette activité même et un accroissement de son efficacité [1]. Pourtant il est des circonstances où l'utilité d'une association apparaît si manifeste que les paysans se décident à se grouper ensemble pour organiser un service profitable à tous; comme il convient, la nature et le but de ces groupements varient suivant les fjords et les genres de culture; les plus répandus sont les beurreries-fromageries coopératives et les banques rurales coopératives.

En principe, les paysans norvégiens préfèrent les laiteries dirigées par un entrepreneur particulier, à ses risques et sous sa responsabilité, aux laiteries coopératives; ils trouvent que celles-ci donnent d'ordinaire un rendement inférieur. Pourtant l'impossibilité fréquente, dans ce pays où les capitaux sont si peu abondants, de trouver un individu capable d'engager seul la dépense qu'entraînent la fondation et l'exploitation d'une laiterie a, dans un grand nombre de cas, imposé le mode coopératif; mais là même des procédés ingénieux s'efforcent parfois de restreindre le domaine de l'entente collective [2].

D'ailleurs les laiteries coopératives ne sont possibles que dans les régions où les fermes sont assez rapprochées pour les alimenter de leur lait; aussi un grand nombre de communes fjordiennes n'en peuvent posséder. Là même où elles existent, l'adduction du lait pendant l'été demeure chose difficile, puisque les vaches pâturent sur la montagne, au *sæter;* tantôt on se

1. On sait pourtant que les particularistes s'associent mieux et plus efficacement que les communautaires, mais il m'a paru qu'en Norvège, l'habitude de l'isolement et de la vie très séparée de chaque gaard suscite dans les esprits une sorte de méfiance à l'égard des associations.

2. Ainsi dans le Trondhjemfjord, dans la vallée de Hell, j'ai visité une laiterie qui fonctionnait comme il suit : il y a vingt ans, quarante gaardbruger se réunirent pour la construction et l'exploitation d'une laiterie; la société fonctionna pendant dix ans et donna des résultats plus que médiocres. Aussi les coopérateurs, tout en restant propriétaires du bâtiment et des machines, ont-ils loué la *meieri* à un locataire exploitant à ses risques, qui s'est engagé à leur acheter, au prix de 8 *öre* le litre, le lait que, de leur côté, ils se sont engagés à lui apporter; la société entretient les bâtiments et le locataire entretient les machines et les brocs. Cet arrangement donne satisfaction à tous, et l'exploitant vient d'acheter récemment un gaard de 12.000 kr. avec le produit de ses économies et le petit appoint de la dot de sa femme.

résout à fermer la laiterie pendant cette saison, tantôt on installe de longs fils de fer, dont une extrémité est attachée au rebord supérieur du plateau montagneux et de grands récipients, remplis de lait, glissent le long de ces fils et transportent chaque jour la provision que la sæterspige a recueillie.

Beaucoup plus nombreuses sont les banques coopératives et, si je puis m'en rapporter à une expérience personnelle, il m'a paru qu'un établissement de ce genre fonctionne à peu près dans chaque commune rurale. Le capital, souscrit par des habitants de la circonscription, est d'ordinaire très modeste, au début tout au moins. Ainsi, dans le Masfjord, un des fjords les plus pauvres que j'aie visités, il est vrai, la banque coopérative commença avec un capital de 2.000 kr., ce qui n'empêche pas son mouvement d'affaires d'atteindre annuellement le chiffre de 60.000 kr. Ces banques servent à la fois de caisse d'épargne pour les déposants et de banque de prêt pour les emprunteurs : d'ordinaire, on demande à ces derniers un intérêt de 5 ou 5 1/2 p. 100 et on sert aux premiers un intérêt de 4 ou 4 1/2 p. 100 ; la différence couvre les frais et les pertes qui peuvent résulter de l'insolvabilité des emprunteurs. Les actionnaires ne peuvent toucher un dividende supérieur à 4 p. 100, et l'excédent des bénéfices, s'il en existe, est employé à des entreprises d'utilité générale intéressant la commune.

Ces banques font peu de prêts hypothécaires, mais surtout des prêts à court terme sur crédit personnel, cautionnés par deux personnes solvables ; comme il est facile de connaître très exactement la situation financière de chacun, il est très rare que la caisse coopérative ne soit pas remboursée de ses avances. Voici la traduction littérale de la formule que la Banque de Klep fait signer à ses emprunteurs :

Billet de prêt (*Veksel-obligation*).

Couronnes... le... 190 .

A trois mois de date je paierai contre le présent billet de prêt à la Banque privée de Klep, ou à son ordre, couronnes, valeur reçue.

Comme sécurité pour la Banque, j'ai décidé

de fournir caution et garantie. A partir de l'échéance, l'intérêt sera dû au taux courant à la Banque, au moment du renouvellement ou du dégagement.

Si le paiement n'a pas lieu au moment de l'échéance, la Banque aura l'option de m'intenter une action légale ou de faire un compromis auquel cas je donne à Mr.... ou à toute personne désignée par lui, pleins pouvoirs de s'aboucher avec la commission des compromis pour Klep, pour se faire autoriser à établir ce compromis avec la direction de ladite Banque et je m'engage conséquemment, sous peine de saisie, à payer la dette dans le délai de quatorze jours à partir de la date du compromis ainsi que les intérêts ci-dessus mentionnés, depuis le jour de l'échéance et, de plus, les frais de compromis (2 couronnes) et les frais accessoires. En cas de saisie-exécution du bien foncier pour dettes, j'abandonne mon droit légal d'affranchissement dudit bien.

En foi de quoi.

Comme caution et débiteur en son nom propre, un pour tous, tous pour un, le soussigné se soumet aux conditions ci-dessus auxquelles nous aurons recours en cas d'action légale.

En foi de quoi...

En marge :

Pour agir au nom de la Banque et s'aboucher avec la commission des compromis et conclure des compromis aux conditions mentionnées dans le billet de prêt, M...

Si dans les deux cas qui viennent d'être examinés, on ne cherche que la sauvegarde des intérêts matériels, d'autres associations se préoccupent des intérêts moraux. Comme exemple de ce dernier groupe d'associations, on doit citer les sociétés de jeunes gens, analogues aux *Young people's societies* des pays anglo-saxons où les jeunes hommes et les jeunes filles affiliés trouvent à la fois des moyens d'instruction, de sport et de distraction. Les réunions de ces associations qui ne peuvent être constituées que dans les fjords où l'agglomération est suffisante ont lieu chaque dimanche l'après-midi; suivant les circonstances, on y entend une allocution morale du pasteur [1], ou une conférence, ou des romances et des chants nationaux; parfois,

1. A Gloppen (Nordfjord), commune où la foi religieuse est très vive, une autre société confessionnelle de jeunes gens se réunit chaque premier dimanche du mois, de 5 heures à 8 heures du soir : on chante des hymnes et on entend un sermon. Cette société n'est d'aucune manière la rivale de la première, et un bon nombre de jeunes gens sont affiliés à l'une et à l'autre.

dans certaines communes, un dimanche sur deux, les membres se forment en une sorte de comité d'études et l'un d'eux lit un rapport sur un sujet qu'il a librement choisi. Souvent, au sein de l'association, se constituent des comités divers de sport, de musique ou de représentations scéniques. En outre, une bibliothèque abondamment pourvue met des livres de toute sorte à la disposition de ceux qui désirent les emporter et les lire. La cotisation est d'ordinaire très modique : ainsi, à Gloppen, elle n'est que de 25 öre.

A l'occasion de fêtes spéciales, on organise des soirées dansantes. Les jeunes gens de Lofthus célèbrent de cette manière la fête de saint Olaf : après avoir écouté un sermon et une conférence et lunché copieusement, ils dansent gaiement jusqu'à 2 heures du matin. En 1904, ils avaient même fait mieux encore : afin d'accélérer l'amortissement de la dette contractée pour la construction des salles diverses, nécessaires au fonctionnement de leur association [1], ils avaient organisé une sorte de festival auquel ils avaient convoqué les jeunes gens et les jeunes filles des alentours. Plus de 3.000 personnes répondirent à l'invitation. Seulement ce fut un festival... à la mode norvégienne; outre les chants et la musique — il n'y eut pas de danses, — « le clou » en fut une série de quatre conférences données le premier jour et de trois autres données le lendemain. J'ai pu savoir les sujets de cinq de ces conférences; ils méritent d'être rapportés : Le passé glorieux de la Norvège; La manière pour une femme de bien tenir sa maison; La culture des arbres fruitiers et la manière de les tailler; L'avantage d'un bon jardin potager et d'une nourriture plus végétarienne; Le développement du christianisme [2]. *Comme les Norvégiens sont grands amateurs de confé-*

1. L'achat du terrain et la construction de l'édifice ont coûté 13.000 kr.; une partie de cette somme a été obtenue par l'émission d'actions, de 50 kr. chacune; un emprunt hypothécaire a fourni le reste.

2. Cette dernière conférence, donnée par le pasteur de Lofthus, a même soulevé de vives polémiques, dont les journaux se sont fait l'écho. Le conférencier, homme instruit et au courant des études bibliques modernes, avait eu la témérité de dire que plusieurs chapitres de l'Ancien Testament n'étaient que des récits mythiques, destinés à faire ressortir une vérité morale ou religieuse et qu'il fallait se garder de les

rences, celles-ci eurent beaucoup de succès : le nombre des repas servis fut considérable, si bien que la société retira un bénéfice net de 400 kr. sur l'exploitation du restaurant temporaire qu'elle avait organisé.

Enfin il existe en Norvège une variété d'associations de bien public plus célèbres que toutes les autres et dont la réputation est grande auprès de ceux qui, tant en Europe qu'en Amérique, cherchent les moyens d'améliorer la condition des travailleurs manuels : je veux parler des diverses sociétés[1] qui se sont proposé de mettre fin aux ravages du fléau alcoolique.

Une loi de 1816 permettait à toute personne de fabriquer de l'eau-de-vie avec le produit de ses cultures : ces distilleries privées, s'unissant aux nombreux débits de boissons, empoisonnèrent si bien la population qu'aux environs de 1830-1840, la Norvège était un des pays où le fléau de l'alcoolisme sévissait le plus furieusement ; le fort tempérament de la race, peu portée par nature à la modération, trouvait dans l'alcool un excitant redoutable qui favorisait les pires excès. A cette époque, des hommes courageux et animés de l'esprit civique prirent l'initiative d'une propagande antialcoolique ; peu embarrassées par nos théories latines sur la liberté — théories dont nous reconnaîtrions en un instant la naïveté puérile si elles ne trouvaient un complice inavoué mais toujours actif dans nos défauts mêmes — ils obtinrent du Storthing une loi supprimant le droit de distillation privée, et des restrictions furent simultanément apportées à la vente et au débit des spiritueux.

Depuis soixante ans, cet heureux mouvement a acquis de nouvelles forces et les diverses sociétés de tempérance de France, de Belgique, d'Angleterre et d'autres pays encore nous ont habitués depuis longtemps à considérer comme un modèle les ligues antialcooliques norvégiennes et l'ingénieux système des *samlag*, sociétés philanthropiques à qui les villes concèdent le

prendre à la lettre. Cette affirmation suscita la véhémente protestation d'un pasteur du voisinage, qui soutint au contraire que la Bible ne contenait rien que de vrai.

1. La plus puissante est la Société d'abstinence totale qui compte 130.000 membres.

monopole du débit des spiritueux : les *samlag* s'emploient de diverses manières à décourager le consommateur et à restreindre la quantité d'alcool vendue.

Enfin, par une nouvelle loi du 27 juillet 1894, le monopole des samlag a été développé. En outre, tous les habitants, hommes et femmes, âgés de plus de vingt-cinq ans, doivent désormais décider par voie de referendum si, pendant les cinq années subséquentes, la vente des spiritueux pourra avoir lieu dans la ville. Il suit que, depuis cette loi, les samlag eux-mêmes ont été supprimés dans un certain nombre de villes.

Les sociétés de tempérance constituent en Norvège un groupement puissant avec lequel les deux partis politiques doivent compter et qu'ils ont intérêt à ménager ; parfois même les ligues antialcooliques, trouvant insuffisants les engagements, pourtant étendus, que prennent les candidats, fondent un parti politique distinct qui n'a d'autre mission que de déclarer à l'alcool une guerre sans merci [1].

Cet admirable spectacle, donné par un peuple qui opère sur lui-même une réforme profonde, est une leçon et un exemple dont la portée dépasse la matière même, pour importante qu'elle soit, qui en a été l'occasion ; on y saisit clairement le mécanisme de toute réforme vraie : d'une part, l'action individuelle du citoyen se disciplinant soi-même, puis suscitant et promouvant l'action législative ; d'autre part, l'intervention du législateur suscitant à son tour, appuyant et rendant plus féconds les efforts individuels. Nombreux, hélas! sont les compartiments de l'activité sociale où nous pourrions profiter de cette leçon et suivre cet exemple : en tous cas, nous devrions commencer par supprimer le scandaleux privilège des bouilleurs de crû et par réglementer énergiquement les débits de boissons.

1. Le mouvement antialcoolique norvégien et le système de Gothembourg sont beaucoup trop connus pour qu'il soit utile de donner ici des détails plus étendus : je renvoie le lecteur que ces détails intéresseraient aux publications des sociétés françaises de tempérance et notamment à une étude publiée dans *le Musée social*, mai 1905, par MM. Arne Hammer et Charles Chauvin, et intitulée : *La lutte antialcoolique en Norvège*.

II

LA COMMUNE

A la suite des associations volontaires de bien public, il importe d'étudier les associations forcées, celles auxquelles il n'est loisible à personne de refuser son adhésion, parce qu'elles correspondent à des besoins que tous éprouvent et qu'elles organisent des services dont tous recueillent le bénéfice, directement ou indirectement.

La commune (*herred*) est le premier de ces groupements.

Une commune rurale norvégienne a une étendue considérable : on se fera une idée de cette étendue, si l'on sait que 525 communes rurales suffisent à couvrir le territoire. Dans la région des fjords, ces communes s'allongent démesurément, enserrées par la double muraille granitique. Au surplus, afin de mieux assurer la gestion et le contrôle immédiats des intérêts par ceux-là mêmes que ces intérêts concernent directement, *ce qui est le principe du droit administratif norvégien*, la commune rurale (*herred*) est le plus souvent formée de plusieurs subdivisions, appelées *sogn* (paroisses), constituant chacune une commune divisionnaire pour toutes les affaires d'un caractère plus spécialement local. Cette subdivision territoriale, jointe, comme on va le constater, à une subdivision des attributions, assure à la fois la liberté et une bonne gestion.

Le conseil communal est élu tous les trois ans, à la majorité[1],

1. Pourtant l'élection peut avoir lieu au suffrage proportionnel, lorsque la demande en est faite par un nombre d'électeurs fixé par la loi.

par les habitants, âgés de vingt-cinq ans au moins et payant soit à l'État, soit à la commune, des impôts sur le capital ou sur le revenu. Les domestiques perdent leur droit d'électorat, qui est aussi enlevé à tout individu qui a reçu un secours de la caisse des pauvres jusqu'au jour où cet assisté aura remboursé à la caisse les sommes qu'il en a reçues. Depuis l'année 1901, les femmes participent aux élections communales lorsqu'elles paient personnellement un impôt, et elles sont également éligibles[1].

Le conseil communal (*herredstyre*) choisit parmi ses membres le président (*ordfærer*) et le comité exécutif (*formandskab*), chargé de délibérer sur les matières moins importantes et de veiller à l'exécution des mesures qu'il a votées lui-même ou que le herredstyre a votées.

Les herredstyre doivent, d'après la loi, se réunir quatre fois par an, mais en réalité ils se réunissent plus souvent ; ainsi, dans le herred du Masfjord, le conseil communal s'assemble habituellement huit ou neuf fois par an. Bersvik, qui a été trente ans membre du conseil communal, était obligé de partir aux premières heures du jour pour se rendre à Sandnœs où se réunissait le conseil. A 11 heures, la séance commençait ; elle durait toute la journée et se prolongeait souvent une partie de la nuit ; en tous cas, il n'était jamais possible à Bersvik de revenir coucher le soir chez lui[2].

Les pouvoirs du herredstyre sont très étendus, puisqu'il est en fait la seule autorité administrative dans la circonscription ; toutefois il ne gère pas lui-même les divers intérêts confiés à sa garde, il en confie au contraire la direction à des commissions spéciales dont les membres, *nommés en totalité ou en partie par lui, ne sont pas nécessairement choisis parmi les membres de l'assemblée communale. C'est là un trait caractéristique et*

1. Dans le herred de Lavik Brække, dont dépend le gaard Ynnesdal, 1 femme seulement a fait usage en 1901 de son droit d'électorat : quelques communes rurales comptent 1 ou 2 femmes parmi leurs conseillers municipaux. A Bergen, Kristiania, Stavanger, Trondhjem, Lavik, 6 femmes siègent au conseil communal, 7 à Kristanstand, 3 à Frederikshald, 4 à Hamar, etc.

2. Dans d'autres communes plus importantes, la réunion du herredstyre dure parfois trois jours consécutifs : un pareil déplacement entraîne quelques frais et pourtant les membres du herredstyre ne reçoivent aucune indemnité.

bien significatif de l'administration municipale norvégienne : même dans les plus petites communes on rencontre un conseil d'assistance (*fattigstyre*)[1], un conseil des écoles (*skolestyre*), une commission des impôts (*ligningskommission*) ; ces conseils et cette commission n'ont pas seulement pour tâche, comme il arrive en France, de faire un rapport au conseil communal, investi seul du droit de délibération ; ils ont au contraire un pouvoir propre et effectif de délibération et d'action ; en réalité, l'assemblée communale ne se réserve que le contrôle plus éloigné et le droit de voter ou de refuser le crédit nécessaire.

Le herredstyre statue lui-même sur toutes les questions trop peu complexes pour rendre nécessaire la nomination d'un conseil : ainsi il délibère sur les voies de communication communales dont l'entretien incombe à la commune et il emploie pour cet entretien un procédé économique consistant à imposer à chaque propriétaire l'obligation de maintenir en bon état telle section déterminée de la route[2].

Il nomme les *skjömmænd*, fonctionnaires chargés de procéder, de concert avec l'employé cadastral nommé par l'État, au bornage, au partage et à l'évaluation des gaards ; il dresse la liste sur laquelle le juge supérieur choisit les membres du jury criminel. Il désigne au choix du *sorenskriver* l'*overformynderne*, surveillant général des tutelles et des mineurs : ces surveillants

1. Dans la commune de Masfjord, sur une population de 2.300 habitants, il y avait, en 1904, 38 personnes assistées. Il paraît d'ailleurs que le plus souvent les pauvres endurent longtemps la misère avant de demander l'assistance de la caisse communale, car le Norvégien sait que ses compatriotes haïssent la pauvreté et mésestiment le pauvre qu'ils considèrent comme un incapable. — L'assistance est donnée soit à domicile sous la forme d'une allocation pécuniaire, soit au moyen du placement chez un gaardbruger qui, en échange des soins et de l'entretien, reçoit un prix convenu (voir *supra* p. 103). Ce mode est le seul possible lorsque l'assisté n'a plus d'habitation, ou qu'il reste seul après le départ de ses enfants qui s'en sont allés aux États-Unis. Jusqu'en 1894, il paraît que, dans la commune de Masfjord, on pratiquait encore un autre mode d'assistance vis-à-vis des indigents de cette catégorie : le fattigstyre obligeait les différents gaardbruger de la commune à loger et à nourrir un indigent pendant un nombre de jours, vingt ou vingt-cinq par exemple, proportionné à la fortune de chaque propriétaire. On ne pouvait être contraint de recevoir ainsi plus d'un pauvre par an. Ce procédé était économique et désagréable.

2. Il faut distinguer des chemins ruraux (*bygdeveien*) les routes postales (*postveien*) dont l'entretien incombe au département.

sont au nombre de deux et ne reçoivent pas de traitement, mais simplement une indemnité compensatoire de leurs frais de déplacement.

Sur toutes ces matières le vote du conseil municipal est définitif et n'est sujet à aucune approbation, bien qu'un relevé du procès-verbal des séances soit envoyé au préfet, *amtmand*. « Deux lois, votées en 1837 sur les conseils municipaux, fondées, comme la constitution du 17 mai 1814, sur le principe de l'autonomie populaire, établissent en effet l'indépendance complète des communes quant à la gestion de leurs affaires intérieures [1]. » Pourtant ce qui a été dit du libéralisme norvégien suffit à indiquer que cette autonomie communale est loin d'être absolue : ainsi en matière scolaire, en matière d'hygiène et de débits de boissons, on trouve le contrôle très précis de l'autorité supérieure et il se manifeste aussi en matière budgétaire.

L'administration des finances communales est la fonction la plus importante du herredstyre, celle par le moyen de laquelle il intervient efficacement, quoique indirectement, dans toutes les affaires de la commune. Il n'y a aucune observation spéciale à présenter sur la méthode suivie pour voter le budget communal, ou pour apurer les comptes de l'exercice clos; au contraire, il importe de donner quelques renseignements sur la nature des impôts.

Les contributions communales se ramènent essentiellement à deux impôts différents, l'impôt foncier et l'impôt sur le revenu. Le herredstyre décide librement quelles fractions respectives des revenus communaux seront fournies par la taxe foncière et par la taxe sur le revenu, et cette proportion, qui est en moyenne de 66,64 p. 100 à la charge de l'impôt sur le revenu, et de 33,36 p. 100 à la charge de l'impôt foncier, peut ainsi varier et en fait varie suivant les communes.

L'impôt foncier est payé suivant la valeur des gaards et cette valeur est elle-même évaluée par le cadastre. Quant à l'impôt sur le revenu, il est établi sur le revenu net, c'est-à-dire

1. *La Norvège*, Kristiania,, 1900, p. 197.

calculé après déduction des intérêts des dettes. En outre, on soustrait de ce revenu net une certaine somme, égale pour tous, que l'on estime nécessaire pour vivre, et cette déduction qui représente pour les petits propriétaires une proportion très forte de leur revenu total, est au contraire insignifiante au regard du revenu des contribuables plus fortunés. Le tarif plein est appliqué aux célibataires et aux personnes mariées sans enfants. Et ceux-ci forment la première classe; les autres contribuables sont répartis en sept classes, suivant qu'ils ont un enfant, ou deux enfants, ou trois enfants, etc.; toutefois, à partir de sept enfants, le classement s'arrête et tous les contribuables ayant sept enfants ou plus sont rangés dans la septième classe. Un père ou une mère à la charge de leur fils, ou une sœur infirme à la charge de son frère, sont assimilés à un enfant.

Le revenu de chacun est apprécié par la ligningskommission, nommée par le herredstyre; le contribuable n'est obligé à aucune déclaration, mais peut en faire une, s'il le désire. Lorsqu'un contribuable est mécontent de l'évaluation admise par la commission de location, il peut adresser une plainte et, si sa protestation reste sans effet, il peut faire appel devant une commission supérieure, également nommée par le herredstyre. Ce mode de répartition paraît fonctionner à la satisfaction générale et je n'ai entendu formuler aucun grief contre l'arbitraire des commissions, ni aucune accusation de partialité politique [1].

1. Il est attristant de penser qu'on n'a pu encore aboutir, dans notre pays, à une réforme que l'intérêt social commande manifestement; les adversaires de l'impôt sur le revenu ne manquent jamais d'alléguer que tous les revenus en France sont atteints, mais en vérité la question n'est pas là et on peut être surpris du crédit que cet argument trouve auprès de tant de personnes. La question n'est pas de savoir si tous les revenus seront ou non frappés, — ceci est à débattre, après qu'on aura calculé l'incidence, — elle est de savoir si un célibataire qui mène joyeuse vie avec ses 20.000 francs de rente ou un ménage qui n'a que deux enfants, paieront, à fortune égale, le même impôt — c'est-à-dire beaucoup moins, puisque les impôts de consommation sont très lourds en France — que telle famille voisine où les parents ont dû rogner leur superflu parce qu'ils ont six ou huit enfants. La question est très simple et, si l'on a le sens social, le sens des besoins réels de la collectivité, on n'hésitera guère à la résoudre suivant la manière que les Norvégiens ont adoptée. Il se peut que l'état de nos divi-

Si maintenant on additionne ensemble les deux taxes payées par le contribuable rural norvégien, il semble que le total est élevé et, d'une manière générale, il me paraît, autant que mon incompétence me permet de me prononcer, que le poids des impôts qui grèvent le contribuable norvégien est spécialement lourd. Ainsi, dans le Masfjord, Bersvik paie 177 kr. d'impôts, se répartissant ainsi : 90 kr. pour la taxe foncière, 82 kr. pour la taxe sur le revenu et 5 kr. pour une autre taxe sur le revenu perçue au profit de l'État. Nils Ynnesdal, qui dépend d'une autre commune, paie 170 kr. sur lesquels 75 kr. 49 représentent l'impôt foncier et 82 kr. représentent l'impôt sur le revenu. Si l'on se reporte à la valeur des biens fonciers que possèdent ces deux gaardbruger, on trouvera sans doute que ce taux est élevé [1].

Cette constatation ne doit pas surprendre : les différents services publics coûtent cher aux communes rurales de Norvège, spécialement à celles qui bordent les fjords; il n'en saurait être autrement, avec une population si clairsemée et des communications si difficiles. En tout cas, il est au moins une dépense que le Norvégien ne regrette pas : c'est celle du service scolaire; à elle seule elle équivaut à 30 p. 100 du total des dépenses [2], mais il sait que le meilleur emploi qu'on puisse

sions politiques interdise cette solution ; pour mon compte, je ne le crois pas ; si je me trompe cela prouve une fois de plus qu'un certain état de désorganisation sociale, et spécialement l'abus de la politique, mettent obstacle aux réformes les plus nécessaires.

1. Voir *supra* les autres exemples cités au cours des monographies.

2. Voici un tableau des dépenses des communes rurales pour l'année 1892 (*la Norvège*, p. 257) :

Justice et police	252.385 kr.
Affaires ecclésiastiques	641.881 —
Instruction publique	4.584.087 —
Assistance publique	4.458.571 —
Service sanitaire et médical	593.806 —
Moyens de communications et travaux publics	2.034.132 —
Services divers d'intérêt général	485.933 —
Intérêts d'emprunts	450.025 —
Paiement de contribution à la construction de chemins de fer	428.860 —
Frais d'administration	328.292 —
Autres dépenses	669.713 —
TOTAL	14.927.685 kr.

faire de l'argent est de le consacrer à former des hommes instruits, moraux et capables d'énergie. Or l'école norvégienne s'efforce et réussit en grande partie à former de tels hommes. Cherchons à étudier ses moyens d'action et nous verrons ensuite comment son œuvre est complétée et soutenue par l'église luthérienne. En le faisant, nous terminerons l'étude de l'association communale, au sein de laquelle le groupement scolaire et le groupement religieux tiennent une place spécialement importante.

III

L'ÉCOLE

Au début de ces pages sur l'école norvégienne, je tiens à mettre le lecteur en face d'un fait aussi surprenant que certain : *la Norvège occupe un des premiers rangs en Europe au point de vue du développement de l'instruction.* Voilà certes une assertion déconcertante au premier abord, puisque les conditions du lieu semblent apporter, à la fois par la distance qui sépare les gaards et par l'exiguïté des ressources des habitants, un double et quasi infranchissable obstacle à la constitution d'un bon régime scolaire; et pourtant ce fait est incontestable; il est attesté par des témoignages précis et concordants et maintes fois des tableaux comparatifs dressés par des commissaires envoyés par les ministères de l'instruction publique des divers pays d'Europe, l'ont établi. « La Norvège, écrit Mgr Fallize, a d'excellents instituteurs, et malgré les distances énormes que doivent parcourir les enfants pour se rendre aux écoles communales, celles-ci sont fréquentées; ce que l'école ne peut pas donner, les parents et surtout les mères y suppléent, dans les longues soirées de l'hiver. ... *Tout le monde sait lire et écrire.* Il n'y a pas en Norvège de hutte de *husmand* qui ne reçoive son journal[1]. »

Bien plus, ce développement de l'instruction n'est pas un fait récent, d'importation étrangère; il est au contraire un fait au-

1. Fallize, *op. cit.*, p. 40.

tonome, un produit direct des institutions sociales du pays et la législation norvégienne, en la matière, a toujours été de pair avec les législations les plus progressives et souvent même en avance marquée sur elles. Dès 1739, une ordonnance royale cherchait à introduire l'obligation scolaire pour tous et établissait une école permanente pour chaque paroisse; cette loi ne put d'ailleurs être appliquée, et deux ans plus tard, une autre ordonnance permit aux paroisses, sauf assentiment de l'autorité supérieure, de disposer l'écolage « à leur convenance, et en ayant égard à la situation du pays ».

L'école rurale fut définitivement organisée par la loi de 1827, laquelle stipule « qu'il y aura auprès de toutes les églises principales des campagnes une école permanente » et partout ailleurs des écoles ambulantes. Avant cette loi, l'école était entièrement sous la dépendance des pasteurs, qui s'en montraient d'ailleurs les soutiens les plus actifs; la loi de 1827 s'est efforcée d'assurer à l'école une indépendance partielle vis-à-vis du clergé. La réforme était délicate et, comme en d'autres pays, elle eût pu devenir la source de luttes politiques et de difficultés graves; la sagesse des prêtres épargna au pays les unes et les autres et ils surent rester les collaborateurs les plus zélés de « l'école du peuple ».

Grâce à leurs efforts et à la bonne volonté générale, la période subséquente réalisa de nouveaux progrès que la loi de 1860 vint consacrer et promouvoir encore en décidant qu'il y aurait au moins une école permanente dans chaque circonscription scolaire; les programmes étaient étendus et, à côté de l'enseignement proprement religieux (Bible, religion luthérienne, histoire religieuse), on rendait obligatoire l'étude de plusieurs matières séculières; enfin on fixait un minimum à la durée annuelle de l'écolage et on améliorait la condition matérielle des instituteurs de qui, en revanche, on exigeait une instruction professionnelle plus développée.

Depuis quarante-cinq ans, les progrès des institutions scolaires ont été plus rapides encore et, l'enseignement primaire étant définitivement assuré à tous, il a été possible de constituer au-

dessus et à la suite de cet enseignement, d'autres écoles et d'autres cours dont les enfants des familles paysannes tirent le plus grand profit. Essayons d'analyser avec méthode l'ensemble de ce grand mécanisme et, comme il est naturel, parlons d'abord de l'école primaire, *folkeskole* (école du peuple).

I. — L'ÉCOLE PRIMAIRE

Une école primaire se compose essentiellement de trois éléments, un instituteur, des élèves et un groupement chargé de subvenir aux dépenses matérielles qu'entraîne le fonctionnement de l'établissement. Dans chaque commune norvégienne, *herred*, l'école est soumise à une commission scolaire, *skolestyre*, composée du pasteur, du président du conseil communal ou d'un membre du *formandskab*, d'un instituteur ou d'une institutrice élus par leurs collègues de la circonscription, et d'autant de membres, hommes ou femmes, élus par le conseil communal, que ce dernier le juge convenable. Le skolestyre élit son président et celui-ci est ordinairement le pasteur.

Le skolestyre administre toutes les écoles du herred : il nomme les instituteurs, détermine le programme et le plan de l'enseignement, fixe l'horaire des classes et la durée de l'écolage annuel, vérifie les comptes et dresse, pour l'année suivante, le budget scolaire soumis au conseil communal. En toutes ces matières, la liberté du skolestyre et du herred est presque absolue. Comme les herred des fjords s'étendent sur une très grande longueur, il a paru bon d'assurer un contrôle plus immédiat de l'école par les gaardbruger les plus directement intéressés à son bon fonctionnement : aussi la circonscription scolaire est-elle toujours divisée en autant de districts, *kreis*, qu'il y a d'écoles distinctes, et à côté de chaque école fonctionne un comité d'inspection [1], *tilsynskomite*, composé d'un membre du

1. Peut être membre de ce comité d'inspection toute personne de l'un ou l'autre sexe, âgée de vingt ans au moins, pourvu qu'elle mène une vie chrétienne et appartienne à la religion luthérienne.

skolestyre, comme président, choisi par le conseil communal, et de deux autres membres élus par les parents et les contribuables, hommes ou femmes, du kreis. Ce comité a le devoir de surveiller constamment l'école et d'en assurer la fréquentation et le bon ordre : le skolestyre prend son avis avant de nommer les instituteurs.

Enfin, il existe encore un moyen d'assurer une participation plus directe des habitants d'un herred à la direction de leurs écoles : le skolestyre et le tilsynskomite ont, chacun en ce qui les concerne, le pouvoir de consulter les parents et les contribuables de leurs circonscriptions respectives sur toutes les questions intéressant le régime scolaire, et ce referendum, auquel les femmes participent naturellement, est même obligatoire sur l'application des peines corporelles, les modifications à apporter aux kreis scolaires et sur quelques autres matières encore.

Les instituteurs se recrutent parmi les fils des paysans jouissant d'une petite aisance et par là même capables de fournir à un fils plus intelligent ou plus studieux le supplément de ressources, d'ailleurs modeste, que requiert le séjour dans les écoles préparatoires spéciales, appelées en Norvège séminaires. Naguère, comme le traitement des instituteurs était des plus réduits, les fils des gaardbruger de l'ouest étaient à peu près seuls à postuler pour les emplois d'instituteur rural; ceux de l'est, pays plus riche, trouvaient le salaire trop faible. Mais depuis la loi de 1860, et spécialement depuis trente années, les choses ont changé, et comme le traitement a presque doublé, les fils des paysans de l'est rivalisent avec ceux des fjords dans la recherche de ces emplois, qui sont une des voies coutumières que suivent le plus volontiers les enfants des familles paysannes prospères.

Les séminaires se bornent à conférer à leurs étudiants les diplômes qui attestent la capacité professionnelle du titulaire. Aussi bien, d'après la loi de 1889, qui est la loi sur l'enseignement primaire actuellement en vigueur, ce diplôme est à deux degrés, suivant l'étendue du savoir du candidat; les porteurs

du diplôme le plus difficile ont naturellement chance d'obtenir les postes les mieux rétribués.

Lorsque le jeune diplômé sort du séminaire, il lui appartient de chercher sous sa responsabilité et à ses risques un emploi. Il est informé des vacances par les annonces que publient dans les journaux les herred qui cherchent un instituteur : l'insertion indique le salaire offert et les revenus accessoires que peut procurer à l'instituteur le poste de chantre ou d'organiste à l'église. Le postulant envoie au skolestyre ses diplômes et des certificats attestant qu'il mène une vie chrétienne; s'il a déjà exercé semblable fonction dans un autre herred, il y joint une attestation écrite de sa capacité à bien enseigner et à maintenir le bon ordre parmi ses élèves[1].

Le skolestyre choisit librement, pourvu que l'instituteur qu'il élit ait les diplômes requis par la loi et soit âgé de vingt ans au moins. Le choix du skolestyre peut s'arrêter sur une femme aussi bien que sur un homme; comme toutes les écoles primaires sont mixtes en Norvège, le sexe des enfants à instruire ne détermine pas le sexe de l'instituteur. En pratique, la grande majorité des écoles primaires sont dirigées par un instituteur, parce qu'un homme est mieux qualifié pour exploiter en même temps la ferme qui est souvent annexée à l'école et qu'en tous cas un homme peut seul remplir la fonction de chantre à l'église; pourtant il n'est pas rare de rencontrer une école rurale dirigée par une institutrice et, dans ce cas, les élèves à instruire ou l'enseignement donné ressemblent si bien à ce qu'ils seraient sous la direction d'un homme, qu'on voit indifféremment une même école dirigée tour à tour par un homme ou par une femme, suivant que le skolestyre a pensé, sans égard au sexe du candidat, que telle personne déterminée était mieux qualifiée pour diriger utilement l'école[2]. Ainsi à Lofthus, une adjointe seconde l'instituteur dans la direction de l'école; elle s'occupe naturellement des plus petits, mais comme son col-

1. Ce dernier certificat lui est délivré par le président du skolestyre.

2. Ainsi d'après une statistique publiée en 1900, il y avait dans les écoles rurales, 3.925 instituteurs contre 1.225 institutrices.

lègue, elle a dans sa classe des enfants des deux sexes.

Autrefois, les salaires des maîtres d'écoles différaient beaucoup entre eux, suivant les communes; ces différences avaient l'inconvénient d'attirer vers les herred plus fortunés les meilleurs instituteurs et de ne laisser aux herred plus pauvres, dont les besoins scolaires étaient peut-être plus grands, que des maîtres d'écoles moins capables ou encore inexpérimentés. Grâce à des subventions du gouvernement central, on s'est efforcé d'arriver à une unification approximative des traitements des instituteurs. Ainsi dans le Masfjord, pays le plus pauvre parmi ceux que j'ai visités, le traitement est de 12 couronnes par semaine et il s'élève à 14 et à 16 dans d'autres circonscriptions [1].

Ce salaire hebdomadaire serait très insuffisant s'il représentait à lui seul la rémunération totale de l'instituteur; mais il faut y joindre une indemnité de nourriture de 5 à 6 couronnes par semaine et le revenu de la petite ferme qui est d'ordinaire jointe à l'habitation de l'instituteur et sur laquelle il entretient quelques vaches et récolte de l'avoine et des pommes de terre [2]. Enfin, toutes les fois que l'école a la bonne fortune d'être voisine d'une église, l'instituteur ne manque pas de remplir la fonction de chantre et, de ce chef, 926 instituteurs ruraux touchent un supplément de 277 kr. en moyenne. En additionnant ces diverses ressources accessoires, que peuvent accroître encore les leçons particulières que l'instituteur peut donner avec l'autorisation du skolestyre, on arrive à un salaire total qui varie de 700 à 1.000 kr. environ et qui est susceptible d'être accru lorsqu'une commune, appréciant les services d'un instituteur, lui accorde un supplément de traitement.

Enfin, lorsqu'un instituteur prend sa retraite, la loi de 1860 lui assure une pension annuelle de 500 kr. [3] et le plus souvent,

1. D'après une statistique relative à l'année de 1900, les parts respectives de l'État et des communes dans les dépenses des écoles rurales auraient été de 33 et de 67 p. 100.

2. La loi prescrit qu'un petit champ de terre labourable soit adjoint à l'habitation de l'instituteur et, grâce à d'anciennes dotations ou fondations, il est rare qu'il n'en soit pas ainsi.

3. Les salaires des instituteurs sont plus élevés dans les districts ruraux de l'Est.

les herred, lorsque l'instituteur s'est acquitté de sa fonction d'une manière satisfaisante, notamment lorsqu'il a concouru d'une manière active à l'évangélisation des enfants de son école, lui votent une allocation annuelle supplémentaire.

La condition matérielle de l'instituteur est donc bonne, et cela est juste, car il faut dire aussi que, dans l'ensemble, le recrutement des instituteurs et des institutrices est excellent. Leur instruction est suffisante pour leur fonction et surtout leur valeur morale et leur capacité comme éducateurs sont remarquables; la plupart mènent une vie parfaitement respectable et élèvent une nombreuse famille, et leur influence seconde efficacement l'action morale et religieuse du pasteur. Dans les districts ruraux des fjords norvégiens, l'école est demeurée très étrangère à ce que nous appelons l'esprit laïque, et la fonction de l'instituteur est considérée comme un demi-sacerdoce auxiliaire du sacerdoce presbytéral. A l'école, l'instituteur enseigne les dogmes de la foi luthérienne et commente la Bible, et il est si bien établi qu'un instituteur est essentiellement un homme imprégné des sentiments religieux et destiné à mener une vie exemplaire, qu'un paysan norvégien me disait un jour qu'il considérait comme une bénédiction du ciel la détermination qu'avait prise un de ses fils de devenir instituteur : « Quand on a un fils instituteur, disait-il, on peut le considérer comme préservé de bien des dangers. » Aussi c'est un honneur pour une famille paysanne d'avoir un fils instituteur.

Cet exemple mérite d'être médité par tous ceux que préoccupe, chez nous, la question, si importante dans une démocratie, du recrutement des instituteurs. Sans cesse on parle d'améliorer la situation des instituteurs, de hausser leur traitement et on croit par là trouver la solution du problème scolaire; certes ce souci est légitime, mais on commet une grave erreur si l'on pense qu'il suffira d'inscrire chaque année au budget de l'État quelques millions de plus pour résoudre un problème dont les complications financières ne sont que les moindres. La perspective d'avantages matériels ne suffit pas à transformer un esprit vulgaire et plat en un éducateur des intelligences et des

volontés, et c'est pourtant de semblables éducateurs dont nous avons besoin. Pour qu'un homme possède en lui-même une réserve d'action morale capable d'entraîner vers le bien ceux qui l'approchent et sont soumis à son influence, il faut que sa moralité soit appuyée sur quelque chose de fort, de fécond et de puissant : je ne veux pas chercher ici si ce support de la moralité peut être autre que la foi chrétienne, je constate seulement que les instituteurs ruraux des fjords norvégiens cherchent et trouvent dans la foi chrétienne cet aliment et cet appui de leur mission éducative.

S'il faut à une école primaire un instituteur, il lui faut aussi des élèves et la remarque est autre chose qu'une banalité, dans ce lieu si spécial de la Norvège occidentale où les gaards sont très distants les uns des autres, où le granit, resserré entre les eaux, ne permet pas l'établissement de routes, ni même de sentiers. La difficulté paraît si grande qu'elle n'eût jamais été surmontée, sans l'ingénieuse combinaison des écoles ambulantes et surtout sans l'énergie des parents norvégiens très convaincus de la nécessité de procurer à leurs enfants le bienfait d'une bonne instruction primaire.

Jusqu'à une époque très récente, il n'y avait guère de bâtiments scolaires dans les districts ruraux des fjords, et spécialement dans le diocèse de Bergen, qui couvre à lui seul la plus grande partie des fjords que j'ai visités. La construction d'une maison d'école eût été en effet une dépense trop lourde pour ces paysans peu fortunés, et il semblait plus pratique, au lieu d'imposer à tous les enfants un dérangement quotidien, de transporter successivement la classe dans les différents gaards du district.

A tour de rôle, certains enfants se trouvaient ainsi avoir à fournir une course plus longue que celle qu'ils eussent fournie, s'ils eussent dû seulement se rendre à une école construite au centre du district scolaire, mais à d'autres jours cette course était aussi beaucoup moins longue et parfois même elle était totalement supprimée. J'ai vu fonctionner ce système de l'école ambulante, en plusieurs endroits, notamment au gaard d'Yn-

nesdal. Ce gaard, divisé aujourd'hui, comme je l'ai dit, en quatre brug, forme à lui seul avec celui d'Urkeland, situé à quelques kilomètres plus loin dans la montagne, un district scolaire. L'école compte dix-sept élèves et dure trente semaines ; aussi pendant quinze semaines, elle se tient sur le gaard d'Ynnesdal, employant successivement comme salle de classe la plus grande pièce de chacun des quatre brug, et pendant quinze autres semaines, elle se transporte sur le gaard d'Urkeland, dans les mêmes conditions; à chaque moment, une moitié seulement des écoliers est obligée de cheminer sur le sentier rocailleux de la montagne.

Nils nous montre, relevé le long du mur, le large plateau, long de 4 mètres environ, qui sert de table aux élèves, pendant les quatre semaines où l'école se tient chez lui. Le herred paie à chaque bruger 8 kr. par an pour le loyer de la salle et une rétribution de 80 öre par jour, pour le logement et la nourriture de l'instituteur. Autrefois chaque bruger, considérant comme son devoir de subvenir gratuitement à l'entretien de l'instituteur, ne recevait de ce chef aucune indemnité, mais afin d'assurer au maître d'école une nourriture un peu moins grossière que celle des paysans du Masfjord, laquelle, nous le savons par expérience, est loin d'être succulente, on a préféré imposer à l'instituteur le paiement d'une pension dont l'autorité scolaire lui restitue d'ailleurs le montant.

Ce système de l'école ambulante a ses avantages, mais il a aussi de nombreux inconvénients que l'on aperçoit aisément : l'impossibilité de posséder aucun matériel scolaire approprié et confortable, la nécessité de faire parfois la classe dans une maison où le bruit des autres enfants de la famille dissipe les élèves, la gène imposée aux gaardbruger eux-mêmes, pendant le temps où ils reçoivent l'école sous leur toit ; enfin et surtout, la difficulté de faire accepter à un instituteur habitué à de meilleures pratiques d'hygiène et de propreté un logement trop souvent inconfortable et une nourriture trop peu soigneusement préparée. Aussi, depuis vingt années, le pouvoir central a-t-il vigoureusement poussé, par les exhortations et par les subven-

tions, à la construction de bâtiments scolaires spéciaux ou du moins, à titre transitoire, a-t-il demandé qu'on prît à bail un local déjà existant : en comparant les statistiques, on se rend compte des améliorations réalisées sur ce point[1].

Cette transformation se fait progressivement suivant les ressources de chaque herred, et dans un même herred, de chaque kreis : ainsi, dans le Masfjord, divisé en 8 kreis scolaires, plusieurs de ceux-ci n'ont pas encore de bâtiment scolaire (*skolehus*). En effet, si, pour la construction d'une école, l'État, le département et le herred donnent chacun une subvention, une partie importante de la dépense, 20 ou 25 p. 100 environ, incombe aux bruger du kreis intéressé : au gaard d'Ynnesdal, où depuis quelque temps des négociations sont engagées en vue de la construction d'une école, Nils calcule qu'une dépense personnelle de 100 kr. incombera à chacun des quatre bruger de ce gaard[2].

Parfois, cette construction de bâtiments scolaires devient plus coûteuse encore; pour un même district et un même groupe d'élèves il faut construire, non pas une école, mais deux. En effet, les élèves d'une même école habitent souvent à de grandes distances les uns des autres; on bâtit l'école en un point qui représente approximativement le centre du cercle formé par les différents brug du kreis. Mais cette solution n'est pas toujours possible; elle ne l'est pas toutes les fois que ce point central se trouverait être la montagne déserte et inhabitable, ou même la paroi abrupte du fjord; nous savons qu'on ne bâtit

1.	1890	1895	1900
Écoles tenues dans un bâtiment appartenant à l'administration scolaire	3.244	3.748	4.862
Écoles tenues dans un local loué à demeure	2.222	1.826	1.643
Écoles tenues alternativement dans les fermes.	739	549	212

Comme je l'ai dit, la plupart des écoles ambulantes se trouvent dans le diocèse de Bergen.

2. Le coût total de la construction de cette école est évalué à 2.000 kr.

pas une maison où l'on veut, dans la Norvège occidentale, et que la nature limite parcimonieusement les emplacements possibles. Dans ce cas, on est obligé de construire deux bâtiments scolaires pour une même école : autrement on favoriserait trop les enfants de certains brug, pendant que les enfants des autres brug seraient astreints, pendant toute la durée de la période scolaire, à un transport dont ceux qui ont gravi les montagnes norvégiennes sous la pluie et le vent ne contesteront certes pas le caractère extrêmement pénible et fatigant[1].

La durée de la période scolaire varie beaucoup suivant les districts et, dans un même district, suivant le nombre d'élèves : celui-ci peut en effet ne pas être constant. La loi prescrit une durée minimum de douze semaines, qui peut cependant être réduite à neuf, lorsque le nombre des élèves ne dépasse pas douze. A condition d'observer cette prescription légale du minimum, le skolestyre fixe librement le temps de la période scolaire; comme le désir de l'instruction est très répandu en Norvège, les commissions scolaires prolongent cette durée aussi longtemps que le permettent les ressources du herred et l'endurance des enfants à supporter les fatigues du sentier ou du transport en canot[2].

On a remarqué que le salaire de l'instituteur était hebdomadaire et non pas mensuel ou annuel; cette particularité mérite l'attention, car nous saisissons ici le mécanisme ingénieux au moyen duquel les herred plus pauvres, ou à habitations plus

1. Telle sera précisément la solution qu'on sera contraint d'adopter dans le kreis d'Ynnesdal Urkeland : une école sera construite sur le gaard d'Ynnesdal et une autre le sera sur le gaard d'Urkeland.

2. Dans les villes, les écoles primaires et secondaires chôment seulement pendant les vacances qui sont ainsi réparties : trois semaines à Noël, deux semaines à Pâques, une semaine à la Pentecôte, et six ou sept semaines en juillet-août, suivant la décision du skolestyre. Les écoles qui chôment six semaines à cette époque arrêtent leurs vacances le 17 août, les autres le 24 août, mais en revanche celles-ci renoncent à une journée de congé mensuel. Les classes des écoles primaires durent de 8 heures du matin à midi et de 1 heure à 6 heures, de manière que l'instituteur travaille 8 heures par jour et que l'élève ait 30 heures de classes par semaine. Les écoles secondaires adoptent un autre système et fonctionnent de 8 heures du matin à 2 heures.

clairsemées, réussissent néanmoins à s'assurer des instituteurs dans des conditions adéquates à leurs ressources et aux possibilités du lieu. Un même instituteur peut desservir successivement plusieurs districts scolaires et il y a des raisons sérieuses de proportionner un peu la durée de la période scolaire au nombre des élèves d'une classe. Grâce à cet aménagement, un instituteur parvient à s'assurer un traitement convenable sans imposer à aucun district une charge excessive. Ainsi le maître d'école du kreis Ynnesdal Urkeland, après les trente semaines d'école qu'il doit aux élèves de ce district, va faire la classe pendant six autres semaines aux élèves du cours supérieur d'Haugeland et dans ce dernier district un autre instituteur vient faire six semaines d'école aux élèves du cours élémentaire : l'école d'Haugeland reste ainsi ouverte pendant douze semaines.

L'organisation scolaire a une grande souplesse et cette flexibilité permet aux instituteurs de proportionner leur travail scolaire aux autres exigences de leur situation familiale. A Lofthus, dans le Hardangerfjord, l'instituteur est le fils aîné d'un gaardbruger du pays qui cultive sa ferme et tient son école en même temps. Il y a quelques années, lorsque ses enfants étaient jeunes, il louait des domestiques pour l'aider à la culture de la terre et au soin des animaux; maintenant ses enfants l'assistent dans son exploitation et au moment de mon passage, un de ses fils dirigeait la fenaison avec lui, pendant qu'une de ses filles gardait les animaux au *sæter*[1].

Cette division des élèves en deux séries est habituelle dans les écoles rurales, car les difficultés et la longueur des communications ont naturellement conduit à rendre plus intense le travail des élèves pendant la période scolaire et à concentrer

1. Voici un autre témoignage de la souplesse de ce régime : le prédécesseur de cet instituteur, à Lofthus, était pauvre et n'avait d'autre ressource que son salaire et un petit traitement qu'il recevait de l'église. Il tomba malade, et la commission scolaire, pour ne pas le priver de son salaire, lui permit de se faire remplacer par un suppléant *qu'il chercha lui-même et qu'il choisit sous sa responsabilité*. Au bout de quatre années de ce régime, le titulaire mourut et d'ailleurs son remplaçant ne parut pas assez capable pour mériter sa succession.

l'activité de l'instituteur sur un nombre d'élèves plus restreint et de même degré. Au surplus, il est évident que, pour un grand nombre d'enfants des campagnes, cet enseignement primaire collectif serait tout à fait insuffisant s'il n'était développé et soutenu par l'enseignement privé de la famille; ce dernier ne fait pas défaut et la mère de famille, ou une sœur aînée ou un frère, instituteur lui-même, et moins occupé pendant ses vacances, complètent l'œuvre de l'école; nous verrons plus loin qu'il existe encore un autre moyen de combler les lacunes de l'enseignement primaire.

L'école primaire reçoit les enfants depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de quinze ans; de huit à quatorze ans, l'instruction est obligatoire et tout enfant de cet âge est inscrit d'office à l'école primaire de son district, à moins qu'il ne soit assuré de recevoir d'autre façon une instruction conforme au programme. Cette mesure se concilie d'ailleurs avec la pleine liberté laissée aux parents d'instruire leurs enfants dans leur foi religieuse : ainsi, bien que la religion luthérienne soit la religion officielle, l'État reconnaît aux catholiques le droit de fonder et d'organiser, comme ils l'entendent, des écoles à leur convenance et ces écoles sont soumises au seul contrôle de l'évêque catholique qui fixe le programme, inspecte les classes, institue le jury d'examen chargé de délivrer aux maîtres et aux maîtresses le brevet constatant leur capacité pédagogique. Bien plus, la loi affranchit les catholiques de toute contribution pour l'entretien des écoles communales, lesquelles sont toutes luthériennes [1].

L'école primaire est gratuite pour tous; les parents, à moins qu'ils ne soient indigents, doivent seulement payer les fournitures scolaires.

Les garçons et les filles se coudoient dans les mêmes classes et suivent les mêmes cours; le mélange des deux sexes, pratiqué en Norvège dans toutes les écoles publiques, tant primaires que secondaires ou supérieures et dans les *folkehöiskoler*, est considéré comme avantageux : il civilise les garçons

1. En revanche, les catholiques supportent seuls les frais de leurs écoles. Mgr Fallize, *op. cit.*, p. 65.

en modérant la brutalité de leur langue ou de leurs poings et il met un frein au « papotage » des filles dont il habitue l'esprit à des pensées plus viriles et à des préoccupations plus sérieuses [1].

Le programme des matières enseignées ressemble nécessairement au programme des écoles primaires de tous les pays : j'ai déjà signalé que l'enseignement de la Bible, de l'histoire sainte et des dogmes principaux de la foi luthérienne y tient une place importante; l'école primaire a donc, au moins dans les campagnes, un caractère nettement confessionnel et on écarterait comme indigne un instituteur qui n'adhérerait pas sincèrement aux articles de la *Confession d'Augsbourg*. Il faut aussi remarquer que l'enseignement de la menuiserie est donné aux jeunes garçons dans toutes les écoles dont la période scolaire est assez longue pour le permettre : le travail du bois ne doit en effet être ignoré d'aucun Norvégien et même dans les écoles secondaires urbaines, comme la *Cathedralskole* de Bergen, les garçons apprennent les rudiments de la menuiserie et de la sculpture du bois.

Plus intéressante à étudier en détail, si on pouvait le faire, est la méthode suivie par les instituteurs norvégiens pour maintenir le bon ordre dans leurs classes; malheureusement mon séjour dans les fjords de Norvège a coïncidé avec les vacances scolaires et en toute hypothèse, les études de ce genre sont spécialement délicates. J'ai pu seulement recueillir que l'instituteur norvégien ne fait guère appel au principe d'autorité, mais s'adresse surtout à l'intelligence et à la dignité morale de ses élèves. *Très réfractaire à toute discipline imposée du dehors*, le jeune Norvégien n'obéit que lorsqu'il comprend l'utilité et la justesse de l'ordre qu'il reçoit ou plutôt, comme me l'expliquait un jour très finement un instituteur, il n'obéit que lorsqu'il a si bien compris la raison et le sens de ce qu'on lui ordonne qu'il a pu

1. Quand donc en France commencera-t-on à étudier la question du système scolaire mixte? Dans certains milieux, il est entendu que le souvenir de Pempuis et de M. Robin suffit à éliminer la question : c'est une méthode un peu fruste de clore un débat. On n'a pas l'air de soupçonner que le mouvement féministe doit, par son développement même, aboutir aux écoles mixtes.

se répéter à soi-même une injonction semblable. Le maître d'école doit donc avant tout se montrer respectueux des intelligences et des « autonomies » qu'il est chargé de conduire vers la discipline morale librement acceptée et spontanément obéie.

Les mauvaises notes, l'obligation de se tenir debout pendant la classe, l'obligation de refaire le devoir mal fait, l'obligation d'arriver une heure plus tôt imposée à ceux qui arrivent en retard sont les punitions ordinaires; très exceptionnellement, la punition corporelle [1] est pratiquée sur un enfant dont la volonté rebelle résiste à toute discipline; mais lorsque cette correction est jugée nécessaire, elle est administrée par le maître d'école lui-même et en présence du président du tilsynskomite, et le maître veille à l'administrer sérieusement, car il importe, me dit-on, que l'enfant ne puisse la recevoir en riant.

On ne fait aucun appel à l'émulation et les écoles norvégiennes ignorent le fléau des « compositions », des « croix » et des « distributions de prix », combinaisons diverses dont nous commençons heureusement à nous détacher en France et qui ne surexcitent l'ardeur des élèves au travail qu'en décourageant leurs camarades moins heureusement doués et en développant chez les vainqueurs, parfois moins laborieux que les vaincus, des sentiments plus dignes de blâme que d'éloges.

De même la surveillance des parents n'est pas mise à contribution : une fois par mois les notes leur sont communiquées et le professeur, en les distribuant, veille à tenir compte bien moins du résultat obtenu que de l'effort et de la bonne volonté donnés.

Tel est le fonctionnement de l'école primaire norvégienne dans les districts ruraux et là s'arrêtent les renseignements que je puis fournir sur son compte. Pourtant, comme il n'est pas défendu de jeter un regard sur les écoles primaires urbaines, ni d'écouter les projets de réforme que méditent les hommes qui dirigent le grand mouvement éducateur norvégien, j'ajouterai

1. Le martinet est l'instrument de cette punition exemplaire.

que deux importantes innovations sont là-bas l'objet de discussions ardentes. D'abord au point de vue physiologique, certains demandent que l'école primaire devienne un établissement fortement organisé de culture de la vigueur physique et d'élevage des corps humains. Ils font remarquer que l'école primaire est la première occasion pratique offerte à l'autorité publique de joindre son contrôle à la vigilance des parents, parfois endormie ou trop souvent impuissante, faute de ressources matérielles, et ils demandent que cette occasion ne soit pas perdue. Déjà plusieurs initiatives isolées se sont produites dans ce sens, et avec une hardiesse qui effraierait notre timidité, on a, dans quelques écoles, dressé, à l'entrée de chaque élève, ce qu'on pourrait appeler le casier physiologique de l'enfant, avec indication précise de la condition physiologique des parents, des tares congénitales de l'enfant, des maladies qu'il a eues, etc., etc. Pendant leur présence à l'école, les enfants sont soumis à des soins spéciaux, à une gymnastique et à des exercices appropriés, et ceux dont la présence est susceptible de contaminer les autres sont envoyés dans des établissements particuliers. Des pesées et des mensurations fréquentes permettent de constater les résultats obtenus et de suivre de très près la santé de chaque enfant. Il va sans dire que ce mouvement réformateur suscite les résistances très vives de nombreuses familles, surtout dans la bourgeoisie; on fait remarquer qu'une semblable réforme est en contradiction avec le droit familial de garder certains secrets et que le mariage de certains individus deviendrait plus tard impossible. Ces objections ne sont pas aussi péremptoires que le croient ceux qui les formulent : la théorie du secret familial a déjà, dans nos sociétés contemporaines, éprouvé tant de défaites et évacué tant de positions stratégiques qu'elle croyait imprenables qu'il faut être très circonspect avant d'admettre les arguments présentés en son nom, et on doit croire que les Norvégiens, peu embarrassés par notre conception latine et prudhomesque de la liberté, sauront trouver le point exact où peuvent se rencontrer le droit de l'enfant, le droit des parents et le droit de la collectivité; personne n'a le droit de

contaminer les autres, ni de se mettre par son fait ou par sa négligence dans une situation telle qu'il ne puisse transmettre plus tard qu'une vie diminuée aux enfants qu'il procréera. La consécration de cette double obligation est fort délicate en pratique, mais ceux qui abordent résolument ce difficile et important problème méritent plus d'estime que ceux qui refusent de le considérer ou se contentent de le déclarer insoluble.

A un autre point de vue, démocratique et social, d'autres instituteurs souhaiteraient une réforme des folkeskoler; ils voudraient que tous les enfants, quelle que fût la condition sociale des parents, fissent ensemble leurs études primaires dans les mêmes écoles publiques et ils demandent que la loi prescrive cette obligation. On ne peut douter que ce souhait ne soit pleinement conforme à la véritable pensée norvégienne: dans les très petites villes de 1.800 à 2.000 habitants, comme Molde par exemple, ce desideratum est pratiquement réalisé par le libre choix de chacun et personne ne conteste les heureux effets d'un contact également bienfaisant pour tous les enfants. Mais dans les villes plus importantes, comme Stavanger, Trondhjem, Bergen ou Kristiania, la bourgeoisie se refuse nettement à envoyer ses enfants dans les folkeskoler, et il ne semble pas que cette résistance puisse être vaincue. Ces villes sont en effet de grands ports de commerce et, par suite, ont vu se développer dans leur sein des agglomérations désorganisées de débardeurs et de journaliers; l'expérience qu'on voudrait imposer à la bourgeoisie se présente donc dans les conditions les plus défavorables; aussi, encore une fois, il ne semble pas que ce vœu des meilleurs enfants de la Norvège et des représentants de son plus pur esprit égalitaire et démocratique puisse être exaucé d'ici de très longues années.

L'école primaire, si bien organisée soit-elle, ne peut avoir d'autre ambition que d'enseigner à ses élèves les rudiments des connaissances usuelles[1]. Au-dessus d'elle, pour ceux qui

1. Les communes rurales peuvent établir, avec une subvention de l'État, des *écoles*

désirent et peuvent se procurer une culture plus développée, chaque département a ouvert une ou quelquefois deux écoles primaires supérieures, désignées sous le nom d'écoles départementales, *amtsskoler*. Pour éviter des répétitions inutiles, je ne dirai rien de ces amtsskoler dont le programme correspond à peu près à celui de nos écoles primaires supérieures [1] et dont le fonctionnement est assez semblable à celui que nous retrouverons, avec plus d'intérêt, quand nous parlerons des folkehöiskoler. Les amtsskoler sont entretenues par les départements [2]; quelques-unes donnent l'enseignement en commun aux garçons et aux filles, d'autres ont des cours spéciaux pour les deux sexes. L'enseignement complet est donné soit en un an, soit en deux ans, suivant les départements; en tous cas, les cours communs et ceux pour garçons seuls durent en général six à sept mois par an; les cours spéciaux aux filles durent moins longtemps, trois à quatre mois. La plupart des écoles départementales sont ambulantes et passent d'une localité à une autre, après un séjour d'un an ou de deux ans en chaque endroit [3].

Les amtsskoler recrutent presque exclusivement leurs élèves parmi les enfants des familles paysannes de toute condition; spécialement ceux qui se proposent de devenir plus tard instituteurs ne manquent guère de suivre leurs cours et elles sont pour eux une école préparatoire au « séminaire ».

II. — LES ÉCOLES SUPÉRIEURES.

La culture primaire supérieure dépasse les besoins de la majorité des enfants des familles paysannes; au contraire, ceux-

de continuation facultatives pour les enfants et la jeunesse sortis des écoles primaires (quatorze à dix-huit ans). La durée des cours varie d'un an à six mois et l'enseignement est donné par le personnel de l'école primaire.

1. Aux filles on enseigne spécialement les travaux manuels et l'économie domestique; aux garçons les travaux manuels et le dessin industriel. Certaines écoles départementales donnent l'enseignement de l'anglais.

2. Dans chaque département, il y a une direction scolaire préfectorale composée de trois membres élus par le conseil départemental.

3. Dans ces dernières années, un certain nombre de ces écoles sont devenues sédentaires.

ci désirent vivement connaître la technique et la pratique des métiers usuels dans les campagnes, l'agriculture et le soin des animaux, la menuiserie, l'ébénisterie et la sculpture sur bois pour les hommes, l'art de filer et de tisser la laine, la coupe, la couture, la broderie, la cuisine pour les femmes. L'apprentissage de l'art agricole est si long et si complexe que des écoles spéciales ont été fondées pour en donner un enseignement régulier et complet aux fils des paysans; les autres métiers accessoires sont enseignés au moyen de cours ambulants. De temps à autre, suivant une périodicité proportionnée au nombre des élèves, tous les trois ou quatre ans par exemple, un maître ou une maîtresse ambulants, rémunérés par le herred, viennent faire un cours de couture et de coupe, ou de menuiserie, ou d'autre chose encore. Ainsi, à Voss, les filles de Björne avaient suivi, un an avant mon passage, un cours de couture et de coupe des vêtements usuels qui avait duré quatre semaines; une d'elles avait suivi dans les mêmes conditions un cours de cuisson des fruits qui avait duré huit jours. Ces professeurs spécialisés ne s'adressent pas seulement aux garçons et aux filles sortis de l'école primaire; parfois ils viennent dans les écoles primaires mêmes développer et compléter l'enseignement de l'instituteur. Ainsi, à Lofthus, un professeur de charpente, de menuiserie et d'ébénisterie vient *chaque année* enseigner le travail du bois aux enfants âgés de onze à quatorze ans, et il reste pendant quatre ou cinq semaines : une femme, professeur de couture et de coupe, vient enseigner son art aux filles du même âge. Ces deux professeurs vont ainsi d'école en école tout le long de l'année scolaire.

Ces utiles initiatives des assemblées communales ont été encouragées par l'État, qui s'est plus spécialement préoccupé de rémunérer des cours nouveaux, enseignant des métiers moins communément répandus, et capables de procurer aux paysans, pendant les longues soirées d'hiver, une occupation agréable et un supplément de ressources. A Voss, les filles de Björne avaient suivi au printemps un cours gratuit de vannerie dont le professeur était rémunéré et envoyé par l'État. Les leçons

furent données, dans une ferme voisine, pendant quinze jours consécutifs: les élèves arrivaient le matin et apportaient leur déjeuner; elles ne repartaient qu'à la fin de la journée. L'État rémunère aussi des cours ambulants de broderie, d'ébénisterie et des travaux de filigrane et, comme il est naturel, il dirige plus spécialement les professeurs vers les circonscriptions rurales les plus aptes à envoyer des élèves capables de profiter des leçons.

L'enseignement de l'agriculture, nécessairement plus développé et beaucoup plus long, est donné dans des écoles spéciales, *landbrugskoler*, entretenues par chaque département. J'ai visité celle de Sten, dans le département de Bergen. Cette école, où enseignent quatre professeurs à poste fixe, reçoit d'ordinaire 75 élèves en moyenne, tous pensionnaires et du sexe masculin et dont l'âge le plus habituel varie entre dix-huit et vingt-deux ans. La superficie de la ferme est de 50 hectares de terre cultivée et de 180 hectares de terre non cultivée, couverte en majeure partie de bouleaux et de sapins. 50 vaches, quelques moutons et 6 chevaux forment le cheptel vif de cette ferme-école qui s'efforce surtout de donner un enseignement pratique, directement utile à ceux qui suivent ses cours. L'école ne demande aucune rétribution à ses pensionnaires et on peut calculer qu'une somme de 200 kr. est suffisante pour défrayer les diverses dépenses de livres, d'habillement, de voyage et d'argent de poche que peut faire le jeune homme pendant les dix-huit mois qu'il passe à l'école.

Les cours commencent en octobre et on quitte l'école au mois d'avril de la seconde année suivante. Cet arrangement est avantageux, car la famille paysanne n'est privée que pendant un été du concours d'un de ses membres les plus utiles, et, d'autre part, le budget de la landbrugskole est sensiblement allégé, puisqu'on calcule que le travail des élèves pendant un été indemnise l'école des frais de leur nourriture et de leur logement pendant les deux hivers. Le nombre des élèves se trouve ainsi, pendant le semestre d'hiver, double de ce qu'il est pendant le semestre d'été, et comme, pendant ce dernier

semestre, le travail manuel remplit toutes les journées, un effectif moitié moindre peut suffire à tous les travaux agricoles de la ferme.

En hiver, les cours techniques occupent toute la matinée : l'après-midi, trois heures sont consacrées au travail manuel : soin des animaux, charpente, menuiserie, forge : le reste du temps est libre et consacré, en fait, à la lecture d'ouvrages sur l'agriculture. Cette école semble donner un enseignement utile et fonctionne à la satisfaction des gaardbruger de la circonscription. Bien qu'elle relève du département, elle reçoit de l'État une grosse subvention qui couvre presque à elle seule la totalité de l'excédent de ses dépenses sur les recettes. Voici, en effet, comment s'établit le budget de ses ressources :

	kr.
Subvention de l'État	15.802,16
Vente des produits de la ferme :	
1° Lait, vaches, veaux [1]	9.200 »
2° Légumes (pommes de terre, navets)	400 »
3° Arbres fruitiers et fraises	2.000 »
Vente des produits de la forge	1.400 »
Honoraires pour entretien d'une route voisine	55,42
Eau fournie à un voisin	100 »
Subvention du département	2.540 »
TOTAL	31.497,58

A la suite des landbrugskoler, il convient de faire une mention spéciale des écoles de sous-officiers. Avant d'expliquer le rôle de ces écoles et les raisons du classement qui en est fait ici, alors qu'il semblerait plus naturel d'en observer le fonctionnement en même temps que celui de l'armée, quelques observations préliminaires sont indispensables.

1. Pour les spécialistes que ces détails pourraient intéresser, je rapporte que cette ferme-école récolte sur 1 hectare de bonne terre 8.800 kilogrammes de foin, ou 22 hectolitres de pommes de terre, ou 50 hectolitres d'avoine. Au moment de mon passage, 10 août, 35 vaches laitières donnaient une production quotidienne de 180 à 185 litres de lait; pour apprécier la valeur agricole de cette production laitière, il faudrait établir une comparaison avec les vaches de petite race, avec nos vaches bretonnes par exemple, puisque les vaches norvégiennes sont de petite dimension.

On sait quelles sont pour les armées de chaque pays l'importance et les difficultés d'un bon recrutement de sous-officiers. En ce qui concerne la Norvège, cette difficulté apparaissait si grande qu'il semblait impossible d'en trouver une heureuse solution. En effet, l'instruction des recrues ne dure que soixante-douze jours par an; on ne peut donc songer à entretenir à poste fixe un corps nombreux de sous-officiers; d'autre part, comment recruter des sous-officiers parmi des soldats dont la présence sous les drapeaux est si courte? Voici la solution élégante que les Norvégiens ont trouvée : ils ont ouvert en divers points du territoire une dizaine d'écoles de sous-officiers où les jeunes gens reçoivent un enseignement à la fois théorique et pratique qui dure trois ans pour l'infanterie et la cavalerie, quatre ans pour l'artillerie et le génie. Mais il est facile d'ouvrir une école et beaucoup moins de lui assurer un bon recrutement d'élèves et on se demande comment, dans un pays où le service militaire ne dure que cent quarante-quatre jours, on peut trouver des jeunes gens assez dévoués ou assez naïfs pour faire, pendant trois ou quatre ans, l'apprentissage du métier de sous-officier et être soumis ensuite à soixante-douze jours de service militaire. L'explication de ce prodige apparent est que les écoles de sous-officiers sont une excellente préparation pour un grand nombre de métiers usuels; on y apprend la chimie, la physique, la mécanique, l'arpentage et cet enseignement *pratique et simple* ouvre aux élèves un grand nombre de « possibilités » nouvelles et, en tous cas, leur procure une culture étendue et supérieure qui développe leurs facultés intellectuelles et leur habileté manuelle. Chose remarquable, ces écoles sont fréquentées surtout par des fils de paysans, et le nombre est grand des gaardbruger qui envoient un de leurs fils, quelquefois deux, à l'école des sous-officiers ; comme ces écoles sont gratuites et assurent à leurs élèves la nourriture et le logement, la dépense incombant aux familles est très réduite, et même il se peut que l'affaire se traduise en une économie d'argent, si le gaard trouve déjà dans les autres enfants plus de bras qu'il n'en peut utiliser.

Aussi ces écoles sont considérées comme une partie importante de l'éducation populaire nationale, et les observations que j'ai pu faire me conduisent à penser que cette manière de voir est pleinement justifiée. Ces écoles ont ensemble un effectif de 1.700 élèves soldats et si l'on calcule que la plupart des élèves restent trois ans, on trouve que 500 jeunes gens au moins sortent chaque année de ces écoles professionnelles supérieures ; pour une population aussi réduite que celle de la Norvège [1], ce chiffre est très élevé et, même en tenant compte de l'émigration, il n'en reste pas moins que chaque année un contingent nombreux retourne sur tous les points de la Norvège rurale faire sentir au milieu des gaards la bienfaisante influence de sa culture plus développée et de son habileté manuelle plus grande.

Si l'on veut présenter une relation à peu près complète des méthodes scolaires appliquées à la formation des paysans norvégiens, on ne peut omettre de parler des *folkehöiskoler*, hautes écoles populaires. Tout le long de mon séjour dans les fjords, j'ai entendu citer ces écoles auxquelles les leaders du mouvement national norvégien attachent une grande importance et dont je vais essayer de parler avec équité, sans céder à l'enthousiasme un peu excessif des uns, ni aux critiques trop sévères et trop sèches des autres.

Le mouvement des folkehöiskoler est relativement récent en Norvège : il date de trente-cinq années et se rattache à ce qu'on appelle, dans les trois pays scandinaves, le Grundtvigianisme. Grundtvig (1783-1872) naquit en Danemark d'un pasteur luthérien ; pendant sa jeunesse, il s'attacha spécialement à l'étude de l'histoire nationale et de la mythologie scandinave : ses lectures exaltèrent sa nature mystique et enthousiaste, et il devint, ainsi, vers l'âge de quarante-cinq ans, cet homme étrange, dont le génie religieux et le patriotisme ardent ont exercé sur les paysans des trois pays scandinaves une influence certainement

1. On sait que la population totale de la Norvège atteint à peine 2.300.000 habitants.

considérable et incontestablement bienfaisante. Son tempérament était insuffisamment équilibré et il aimait trop souvent à prendre l'attitude d'un prophète, voire d'un illuminé ou d'un voyant; néanmoins, malgré ces défauts, ou peut-être grâce à eux, il sut grouper autour de son idée et de son œuvre des hommes vaillants et généreux, aimant le paysan d'un amour ardent et désintéressé, et capables de travailler sans relâche à son éducation morale, religieuse et patriotique. En 1832, « ce poète théologien et historien, brûlant d'amour pour les masses rurales, songeait pour elles à un enseignement post-scolaire où on *parlerait* au peuple et surtout aux jeunes gens, l'âge adulte, selon sa pédagogie, conservant et recevant mieux les impressions qu'on lui confie ». Peu soucieux d'*instruire*, de développer les connaissances et l'esprit critique, Grundtvig voulait surtout émouvoir les cœurs et faire vibrer les sentiments; aussi, alliant à sa manière l'histoire, la mythologie scandinave et le christianisme, il alimentait à cette triple source son apostolat religieux et patriotique, estimant que la poésie doit être le grand auxiliaire de l'éducation des simples et des naïfs « dont la pensée reste toujours enveloppée d'âme, mais non point d'obscurité ».

Un semblable programme n'est certes pas à l'abri de toute critique et l'auteur de la présente étude, très éloigné de ce tempérament grundtvigien, pourrait en formuler de nombreuses; pourtant, l'observateur social ne peut oublier non plus que, dans ce XIXe siècle, où un criticisme excessif, et en réalité très peu scientifique, a attaqué tant d'institutions sociales et de sentiments profonds dont le maintien et le développement sont nécessaires à la prospérité des sociétés, il a été bon que des hommes s'attachassent à entretenir ces institutions et ces sentiments. On objecte que les milieux urbains, les ouvriers des villes, plus éveillés et plus cultivés, sont toujours restés réfractaires au Grundtvigianisme et au mouvement des hautes écoles populaires, mais cette objection n'aurait de valeur que si on commençait par démontrer deux choses : que les méthodes à suivre pour faire l'éducation intellectuelle et morale des paysans doivent être les mêmes que celles qui conviennent aux ouvriers

urbains, et que les ouvriers urbains ont évolué dans la direction socialement la meilleure ; or personne n'est en mesure de fournir cette double démonstration. Au surplus, puisqu'on professe ici une discipline entière à la méthode d'observation, la réponse du fait semble péremptoire : le Danemark a spécialement subi l'influence du Grundtvigianisme et des folkehöiskoler [1] ; or, en ce petit pays, vit et prospère une démocratie rurale progressive qui a su, au milieu de conditions économiques difficiles, donner des preuves singulières de capacité et de « retournement », et la fermeté sereine avec laquelle ces paysans ont triomphé à la Chambre basse de l'entêtement du vieux roi Christian montre que ces ruraux un peu lourds ne sont pas de simples sujets, mais de véritables citoyens.

Comme il est toujours vain d'étudier le mécanisme extérieur d'une institution sociale, si on ne connaît l'esprit qui l'anime, ce préambule était nécessaire pour que le lecteur pût comprendre la nature et le genre d'influence que les folkehöiskoler norvégiennes cherchent à exercer sur les jeunes hommes et les jeunes filles des districts ruraux ; mais il conduirait à une conclusion erronée, si on pensait que ces hautes écoles populaires ne sont que des filiales et des prolongements des établissements danois. Les hautes écoles populaires norvégiennes sont un produit de l'esprit spécifiquement norvégien ; faisant quelques emprunts au Grundtvigianisme, surtout au point de vue religieux, elles ont imité leurs aînées et profité de leur expérience ; mais elles sont autonomes et indépendantes ; cette autonomie est d'autant plus entière qu'en Norvège même, aucune de ces folkehöiskoler n'est rattachée à une institution centrale : chacune, *fondée séparément par un particulier*, sous sa responsabilité propre et à ses risques, est un organisme indépendant et la communauté de méthode, de pensée et de but rapproche seule les différents professeurs qui les dirigent.

1. Les premières de ces écoles y ont été fondées il y a soixante ans : il en existe actuellement 60 fréquentées par 6.000 élèves et on estime à 1 10e de la population le nombre d'hommes et de femmes qui ont reçu leur enseignement (*Revue internationale de l'Enseignement*, 15 juin 1905. *L'Éducation des paysans en Danemark*, par Edmond Rottach).

La Norvège possède treize folkehöiskoler [1], toutes établies à la campagne et réparties à peu près également entre les différents districts ruraux de l'ouest et de l'est, le Jæderen, le Télémarken, le pays de Voss, le Sognefjord, le Valders, le Söndmore, le pays de Trondhjem et les diverses circonscriptions qui s'échelonnent dans la grande vallée qui relie Trondhjem à Kristiania. Remarquons pourtant, surtout après les observations qui ont été présentées sur le Trondhjemfjord, que ce dernier district a plus spécialement profité des folkehöiskoler et favorisé leur développement; il n'y existe pas moins de trois de ces écoles et elles y ont agi avec une efficacité spéciale, parce que le pays plus riche leur assurait un recrutement d'élèves plus nombreux et mieux préparés à recevoir un supplément de culture intellectuelle.

J'ai visité l'école de Vossevangen, fondée en 1895 par M. Eskeland, dans le dessein de promouvoir la culture intellectuelle, morale et religieuse des paysans du pays de Voss et du Hardangerfjord. M. Eskeland, qui est originaire du Hardanger, était professeur dans un séminaire de l'Œsterdal, lorsqu'il résolut de se consacrer à l'éducation de ses compatriotes. Malheureusement la fondation d'une folkehöiskole, obligée par nécessité de recevoir comme pensionnaires les élèves qu'elle instruit, exige des capitaux et M. Eskeland n'en avait point; le département vint à son secours et souscrivit à son entreprise pour une somme de 20.000 kr.; puis à ce don vinrent s'ajouter une subvention annuelle de 3.000 kr., fournie également par le budget départemental et une autre subvention annuelle de 5.000 kr. décernée par l'État. Grâce à ces concours, M. Eskeland put acheter une ferme de 10 hectares [2], située à peu de distance du bourg de

1. Il est en réalité assez malaisé de fixer le nombre exact de ces folkehöiskoler, parce que quelques-unes d'entre elles ont acquis, grâce aux subventions de l'État et des départements, un caractère semi-officiel et qu'en sens inverse, quelques amtsskoler s'inspirent à ce point de l'esprit des folkehöiskoler qu'on peut les confondre avec elles. En réunissant ensemble les amtsskoler et les folkehöiskoler, on arrive à un total de 45 établissements qui, en 1898-1899, comptaient 101 maîtres et 56 maîtresses; à cette même date, l'effectif de leurs élèves comprenait 1.273 garçons et 942 filles.

2. Sur ces 10 hectares, 2 seulement sont cultivés et on n'entretient sur la ferme que 6 vaches et 1 cheval; ceci montre qu'une folkehöiskole n'est pas du tout une école d'agriculture.

Vossevangen et y construire les deux bâtiments indispensables pour abriter les salles de cours, le réfectoire et les dortoirs. L'aspect de l'ensemble est des plus simples, même fruste ; on n'a pas pour dessein de développer des goûts raffinés, ni de former des intellectuels, mais au contraire d'inspirer à des fils de paysans l'amour de leur gaard et du sol national[1].

« La folkehöiskole n'a pas pour but de préparer les élèves ni à une position spéciale dans la vie, ni à des examens; ce qu'elle désire obtenir, c'est qu'une fois rentrés dans leurs foyers, les élèves ne s'y trouvent pas dépaysés dans la position qui leur est naturellement assignée. Les élèves sont pensionnaires et ne forment qu'une famille avec celle du directeur, et l'on attache beaucoup d'importance à cette existence en commun des maîtres et des élèves. »

Trois professeurs du sexe masculin reçoivent un traitement qui varie entre 1.600 et 2.000 kr. : tous trois sortent des séminaires et même l'un d'eux a pris ses grades de *candidat* en théologie à l'Université de Kristiania. Deux femmes enseignent l'histoire, la littérature, la couture, le tissage et la cuisine; elles reçoivent un salaire de 600 et 700 kr.[2] : ce sont des filles de gaardbruger qui retournent prendre leur part des travaux agricoles sur les fermes de leurs parents, pendant la saison des vacances.

Le nombre des élèves oscille entre 90 et 100 : les jeunes filles représentent à peu près exactement un tiers de cet effectif. L'âge des élèves est variable, puisque les uns ont dix-neuf ou vingt ans seulement, tandis que d'autres frisent la trentaine, ou même parfois l'ont légèrement dépassée. Le programme complet des cours de l'école dure deux ans, c'est-à-dire, en réalité, deux semestres, car la rentrée a lieu en octobre et le départ en avril; en fait, les deux tiers des élèves ne restent qu'une année, faute de ressources ou de temps.

1. En outre de la folkehöiskole, M. Eskeland utilise ces bâtiments pour une école ménagère dont les cours durent trois mois et pour laquelle les jeunes filles paient une taxe scolaire de 30 kr.

2. En outre de ces traitements, les professeurs reçoivent gratuitement la nourriture et le logement.

La redevance à payer par les élèves est de 20 kr. pour les cours de l'année et de 23 kr. par mois pour la nourriture et le logement; ce prix est, on le voit, des plus modestes, même en y ajoutant une dépense annuelle de 30 kr. pour les livres, de 10 kr. pour le tabac et le thé, de 10 kr. pour le blanchissage. Si le prix de pension était plus élevé, ces écoles ne seraient plus accessibles aux moins fortunés des fils de gaardbruger ou de husmænd, aux domestiques et aux servantes de ferme, c'est-à-dire à ceux-là même qu'il est le plus utile d'éduquer et d'instruire. D'ailleurs, sous ce rapport, ces écoles ont pleinement réalisé leur programme et on ne saurait méconnaître leur caractère véritablement démocratique. Au surplus, l'État et le département, non contents de subventionner ces institutions, accordent encore des bourses et des demi-bourses à des jeunes gens ou à des jeunes filles pauvres.

Vers 7 heures, les étudiants se lèvent ; les garçons font leur lit et les jeunes filles font leur lit et leur chambre[1] ; à 7 h. 1/2, on prend le premier repas ; à 8 heures, les classes commencent et durent jusqu'à midi. Le déjeuner, qui a lieu à cette heure, est suivi d'une longue récréation pendant laquelle les étudiants disposent librement de leur temps pour lire, écrire, se promener à Voss, ramer sur le lac, etc. A 3 heures, séance de travail manuel, couture et tissage pour les femmes, menuiserie pour les hommes, jusqu'à 5 heures; cette séance est interrompue quelques instants par le café. De 5 à 6 heures, les élèves écoutent une conférence sur l'histoire ou la littérature; de 6 à 7 heures, lecture de poésies et leçon de morale. A 7 heures, on prend le souper; puis chacun va dans sa chambre; la lecture et surtout la préparation des leçons du lendemain occupent la soirée. A minuit, au plus tard, tout le monde doit être couché. Les chambres dont je parle mériteraient aussi bien le nom de petits dortoirs, puisque quatre jeunes hommes ou quatre jeunes filles couchent dans une même pièce; il n'y a d'ailleurs que deux

1. Chaque semaine, plusieurs jeunes filles sont, à tour de rôle, attachées au service général de la maison et à la cuisine; pendant ces jours, elles ne suivent les classes que de 8 à 10 heures et de 5 à 7 heures.

lits, puisque deux personnes couchent dans un même lit[1].

Au surplus, les bâtiments de l'école ne sont pas assez grands pour abriter pendant la nuit tous les élèves; tous prennent ensemble leur repas, mais une quarantaine d'étudiants, hommes ou femmes, doivent se loger dans les fermes voisines ou au village de Vossevangen.

Les matières enseignées sont : l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la littérature, la religion et les sciences naturelles; on attache aussi une grande importance aux classes de travail manuel. « Nous poursuivons en effet, nous dit M. Eskeland, un triple but : réchauffer le sentiment patriotique et l'amour de la patrie norvégienne, raffermir la foi chrétienne et développer le sentiment religieux[2], enfin restaurer le travail manuel au foyer, afin de mieux remplir les longues soirées d'hiver et de rendre plus confortable et plus gai le foyer du paysan. Pour réaliser les deux premières missions que nous nous sommes données, nous ne nous contentons pas des leçons sur l'histoire nationale : un cours est peu de chose et il n'y a même pas de classe spéciale sur les matières religieuses; la patrie et la religion sont bien plutôt pour nous comme la trame commune de toutes nos leçons, de tous nos entretiens et de toutes nos conférences, et ces deux amours relient entre elles et vivifient toutes les parties de notre enseignement. » Et avec quelle chaleur

1. Cette habitude de coucher à deux personnes dans un même lit est usuelle en Norvège et les bois du lit glissant les uns sur les autres permettent d'en réduire la dimension, et par suite l'encombrement, pendant le jour et de l'étendre pour la nuit. On m'a conté, à ce propos, une bonne histoire que je me reprocherais de ne pas rapporter. Un jour, l'abbé W., curé d'une paroisse catholique, reçut la visite d'une pauvre femme qui avait obtenu de la police l'autorisation de mettre en loterie un lit qu'elle était obligée de vendre. Elle insistait auprès de l'abbé pour qu'il prît un billet, lui exposant que ce lit serait spécialement commode pour un prêtre qui recevait souvent des visiteurs; « huit personnes peuvent y coucher ensemble! », lui disait-elle, et la brave femme fut très étonnée d'entendre l'abbé W. lui déclarer que les hôtes qu'il recevait avaient besoin d'un lit séparé; elle n'avait jamais entendu dire qu'un lit pût servir à une seule personne.

2. L'enseignement religieux des folkehöiskoler se rattache au Grundtvigianisme et repose sur le Symbole des Apôtres; en cela il diffère du luthéranisme qui s'appuie plus spécialement sur la Bible et le libre examen pour chacun. Grundtvig s'attacha pendant sa vie à restaurer parmi ses compatriotes la foi au Symbole des Apôtres dont la formule littérale avait été, prétendait-il, directement révélée par l'Esprit Saint aux Apôtres.

communicative, ce brave M. Eskeland nous parle de la famille norvégienne et du gaard norvégien, de ce gaard familial qui doit, « sous peine de déchéance et de honte pour les descendants », rester toujours la propriété d'un des enfants, « car pour moi, ajoute-t-il, en quelque endroit de la terre que je sois, je ressentirais une honte intolérable si je pensais que le gaard de mon père n'a pu rester aux mains de mon frère aîné et est devenu la propriété d'un étranger[1] ». Quel amour du sol norvégien! quel désir sincère et profond de concourir à la prospérité morale et matérielle de ceux qui l'habitent, désir bien servi par la clairvoyance du maître à discerner que la patrie ne peut être grande et forte que si les âmes sont plus généreuses, les volontés plus vaillantes, les consciences plus éclairées et plus délicates. M. Eskeland ne m'apparaît pas comme un savant, et je ne suis pas très sûr que ses connaissances historiques aient été soumises à une critique sévère, mais en l'entendant et en le voyant, on n'est pas étonné d'apprendre que son influence est salutaire sur les âmes simples, droites et religieuses des paysans du Hardanger et de Voss.

Voici quelques sentences morales que je relève dans le cahier d'un ancien élève de la folkehöiskole, de Time, dans le Jæderen; elles permettent d'apprécier la nature de cet enseignement moral et religieux :

« Si quelqu'un t'accuse, ne réponds pas, poursuis seulement ton chemin et on verra que tu as bien fait.

« Travaille; c'est dans le travail que nous progressons, dans le travail que nous conquérons notre honneur.

« Souviens-toi que vivre est quelque chose de grand.

« Confie-toi en Dieu, même si la tâche est difficile, même si tout le monde te quitte; tu peux éviter tous les rochers, si Notre-Seigneur est capitaine et si tu cherches à être honnête.

« Lève la tête, mon beau garçon, même si une ou deux espé-

1. M. Eskeland avait quatre frères et une sœur : le père exploitait un gaard d'une valeur de 10.000 kr. qu'il vendit tout garni 1.600 kr. à son fils aîné : chacun des autres enfants, parvenu à l'âge adulte, reçut du père 500 kr. et tous sont parvenus à une bonne situation.

rances te quittent, car aussitôt qu'une nouvelle espérance apparaît, ton œil reflète l'éclair d'en haut.

« La vérité n'a pas besoin de serment, comme la beauté n'a pas besoin d'ornement.

« Qu'est-ce que la vie? un jeu de forces différentes qui travaillent pour l'éternité.

« Vivre est grand; vivre pour un autre est plus grand; vivre éternellement est le plus grand.

« La plus grande chose que tu puisses obtenir sur cette terre, n'est pas d'être célèbre et grand, mais de devenir un homme.

« Aie toujours bon courage, quand tu suis des chemins que Dieu peut connaître, alors même qu'ils te mènent jusqu'au bout du monde.

« Lutte pour tout ce que tu aimes, meurs si c'est nécessaire; alors seulement la vie n'est pas si dure, ni la mort non plus.

« Obéir et apprendre, voilà l'honneur de la jeunesse.

« Cette terre est belle et nous voulons y demeurer; ici nous voulons construire et lutter; ici nous voulons bâtir avec foi et amour notre maison et notre église. Belle est la patrie dans laquelle toi et moi nous avons reçu des terres à cultiver.

« Chante, chante, merle gracieux; chaque matin, à l'aube, tu t'élèves vers les nues; puissent ainsi nos cœurs s'élever vers Dieu!

« Si tu souffres préjudice, ne te révolte pas, même si tu sens la brûlure de l'outrage; aie la fierté de ne pas répondre; crois seulement que ta vie et tes actes montreront ce que tu vaux. »

Comme je l'ai dit, la haute école populaire de Voss, semblable en cela à toutes les autres folkehöiskoler, est mixte : jeunes hommes et jeunes filles suivent les mêmes cours, et aux repas, les premiers font à chaque table vis-à-vis aux secondes. Ce rapprochement des deux sexes, à un âge où nous jugerions l'expérience spécialement dangereuse, est considéré comme exempt de tout inconvénient moral, et on le juge salutaire pour l'éducation des uns et des autres. M. Eskeland m'assure qu'aucun

flirt ne s'établit entre jeunes gens et jeunes filles : parfois un jeune homme ressent une légère inclination pour une de ses camarades, mais jamais cette préférence ne vient troubler la bonne marche de l'école, et depuis neuf années que l'école est fondée, on ne compte encore qu'un mariage entre anciens étudiants de l'école.

C'est un immense avantage social pour un peuple que de pouvoir maintenir ainsi entre les jeunes gens des deux sexes des relations normales et saines. Naguère Le Play signalait en cette matière l'heureuse influence d'un climat plus froid, propre à calmer les appétits des sens ; sans nier cette influence, je crois qu'il faut se garder de l'exagérer et je pense qu'il faut surtout attribuer le maintien de cette pureté des mœurs à trois causes : une formation morale profonde et fortement appuyée sur la foi chrétienne, un sentiment développé de la dignité humaine qui détourne le jeune homme du mensonge et de la vilenie et la jeune fille de la déchéance ; enfin l'habitude, contractée de bonne heure à l'école primaire par les garçons et les filles, de se considérer comme des camarades associés aux mêmes tâches et partageant les mêmes goûts. La distance entre le jeune homme et la jeune fille est moins grande, et le premier, lorsqu'il converse avec la seconde, subit moins l'impression de la différence des sexes, puisqu'il trouve dans la jeune fille des dispositions intellectuelles et psychologiques très semblables à celles qu'il rencontrerait chez un autre garçon de ses amis.

Telles sont ces hautes écoles populaires : à leur sortie, les élèves ne subissent aucun examen, ne se présentent à aucun concours de classement, mais reçoivent simplement un certificat constatant leur conduite et leur formation morale. L'influence de ces écoles sur les paysans norvégiens est incontestablement salutaire. La séparation avec la Suède en 1905 a été conduite avec une fermeté calme et un sentiment élevé de dignité civique dont on ne trouverait pas facilement des exemples en d'autres pays, et, sans aller jusqu'à prétendre que cette éducation civique soit le fait des seules folkehöiskoler, il est pourtant permis d'affirmer qu'elles y ont contribué. D'autre part, les gaardbruger

constatent que leurs fils et leurs filles perfectionnent leur conscience morale, développent l'énergie de leur volonté et accroissent leur foi religieuse, au contact des maîtres de ces écoles. Enfin à un troisième point de vue encore, celles-ci ont rendu un précieux service : les transformations économiques du XIXe siècle ont menacé d'un danger spécial le gaard norvégien, et la population rurale, qui, au début de ce siècle, représentait les 4/5 de la population, n'a plus représenté que les 2/3 et finalement la moitié *à peine*. Il était inévitable en effet que les riches prairies de l'Ouest américain attirassent les fils de cette forte race paysanne, habituée depuis plus de mille ans à aller « gaigner » au dehors des terres que la rocheuse Norvège ne peut leur donner, et, d'autre part, le développement de la pêche, de l'industrie du bois et de la marine marchande entraînait loin du gaard des hommes séduits par de plus hauts salaires. Simultanément le prix des denrées agricoles baissait et ainsi diminuaient les ressources que la famille paysanne pouvait tirer du petit excédent de ses récoltes; on commençait à penser et à dire que la vie sur le gaard était décidément trop rude, trop austère et trop fruste, et de nombreux insuccès avaient jeté le découragement. Les hautes écoles populaires ont essayé de se mettre en travers de ce courant qui mettait en danger la patrie même, et avec le concours de forces économiques nouvelles et d'autres collaborateurs [1], elles y ont réussi. Elles ont

1. Un des moyens les plus actifs dont se servent les professeurs des folkehöiskoler pour stimuler le sentiment national des paysans norvégiens est, à côté de l'étude de d'histoire nationale, l'importance qu'ils attachent à la résurrection de l'ancienne langue autochtone norvégienne, le *landsmaal*. L'histoire contemporaine atteste en effet, en plusieurs pays d'Europe, qu'un lien subtil et très fort relie, chez un peuple, le sentiment de son individualité nationale à l'usage de sa langue et il était inévitable que ceux qui, en Norvège, s'étaient donné pour mission de développer chez les paysans la conscience de l'unité nationale, spécifiquement norvégienne, et débarrassée de l'alliage impur de tout élément danois ou suédois, fussent conduits à restaurer la vieille langue nationale. La tâche était malaisée, car, pendant les longs siècles où la Norvège avait été soumise au Danemark, les milieux cultivés avaient plus ou moins adopté la langue danoise et peu à peu s'est formée une langue mixte, intermédiaire entre le danois et le suédois et qui est ce qu'on appelle officiellement la langue norvégienne actuelle, le *rigsmaal*, entendons par là la langue norvégienne que parlent les urbains et les lettrés et qui, il y a vingt ans, était encore la seule enseignée dans toutes les écoles. Pourtant la vieille langue nationale ne disparaissait pas,

cultivé l'amour du gaard et célébré la noblesse, l'indépendance et la dignité morale de cette vie passée dans l'isolement magnifique des fjords; en s'attachant à restaurer la pratique des

fidèlement conservée par les paysans au milieu desquels elle se modelait d'ailleurs en de nombreux dialectes suivant les circonscriptions et les fjords.

Lorsqu'à la fin du XVIIIe siècle, la Norvège eut définitivement secoué le joug du Danemark, on se préoccupa naturellement d'éliminer tout ce qui rappelait la dépendance ancienne et le mouvement en faveur du landsmaal commença. Il sembla longtemps avoir peu de chances de réussite; les urbains et les milieux plus cultivés se contentaient de hausser les épaules en disant que cette langue grossière de paysans ne pouvait prétendre exprimer toutes les nuances du sentiment et de la pensée scientifique et ils ajoutaient avec ironie qu'il aurait au moins fallu commencer par définir ce qu'on entendait par le landsmaal, puisque le nombre des dialectes différents égalait celui des districts ruraux.

Depuis vingt années, les perspectives d'avenir se sont modifiées : le « mouvement landsmaal » a recruté de précieux et énergiques adhérents parmi les professeurs des hautes écoles populaires, car il a paru à ceux-ci qu'un des meilleurs moyens pour développer la culture intellectuelle et le sentiment d'indépendance des paysans était de consacrer l'usage de leur langue traditionnelle. De fait, d'importantes étapes ont été franchies : un professeur de Kristiania s'est employé à fixer, entre les différents dialectes, la forme orthographique de chaque mot, et il a composé un dictionnaire qui comprend 100.000 mots; des livres scolaires, adaptés à toutes les classes, ont été imprimés et plusieurs écoles ne se servent plus que de ces livres. Les cantiques et les hymnes ont été traduits en landsmaal, et dans plusieurs paroisses rurales, les pasteurs lutheriens commencent à employer cette langue dans leurs sermons; enfin le Storthing a voté une loi qui met les deux langues sur le pied d'égalité dans les examens. Aux yeux des leaders du mouvement landsmaal, ces diverses mesures sont le gage certain de la victoire finale; mais leurs adversaires résistent avec opiniâtreté, mus plus ou moins inconsciemment par le secret désir de n'être pas troublés dans leurs habitudes et de n'être pas contraints d'apprendre une langue nouvelle. Le landsmaal diffère en effet beaucoup du rigsmaal; la différence porte sur trois points : *a*) les racines et les terminaisons : — *b*) la structure, le landsmaal inclinant vers l'anglais, tandis que le rigsmaal incline vers l'allemand; — ainsi on a remarqué que, dans certains districts des fjords de l'ouest, les enfants apprennent plus facilement l'anglais que le rigsmaal; — *c*) enfin la prononciation. Pourtant, il semble que les partisans du landsmaal aient dans leur jeu des atouts précieux : d'une part, ils allèguent que l'orthographe de la langue norvégienne actuelle est vacillante et incertaine et, de fait, j'ai vu écrire sous mes yeux une même phrase de deux manières fort différentes. D'autre part, ils font remarquer que cette langue hétérogène ne peut rester dans son état actuel; tiraillée en sens divers par ses propres contradictions, elle est condamnée à faire quelques emprunts au landsmaal et néanmoins à évoluer vers le suédois. Cette dernière perspective, qui était déjà un puissant argument en faveur du landsmaal avant les événements de 1905, produit, depuis ces événements, une impression plus grande encore sur les esprits, et on commence à rencontrer des paysans, formés par des maîtres dévoués à la cause du landsmaal, qui considèrent comme un acte de trahison et de lèse-patrie l'usage de la langue dano-norvégienne. L'avenir décidera; on pourrait penser qu'en cette affaire comme dans toutes les affaires politiques de la Norvège, les gaardbruger seront capables de faire prévaloir leur volonté sur les urbains. Il y a pourtant ici une difficulté spéciale, parce

métiers usuels au foyer, elles ont donné un meilleur emploi aux longues veillées de l'hiver et en même temps rendu le foyer plus confortable, plus souriant et plus gai.

Quand une institution rend tous ces services, elle mérite une particulière estime, et les hautes écoles populaires les ont rendus, sans tomber dans le « bas-bleuisme », puisque 80 p. 100 de leurs élèves retournent vivre sur les gaards et que la plupart des autres sont des instituteurs déjà en fonction qui viennent à juste titre chercher là un supplément de formation pédagogique et morale.

En terminant ce chapitre sur l'école norvégienne, une observation générale paraît devoir être présentée sur la part prépondérante de la volonté humaine dans toutes les institutions sociales qui se proposent d'accroître la valeur de l'homme. Toutes ces écoles sont prospères, la culture intellectuelle et morale des enfants des paysans norvégiens est bonne, et pourtant combien étaient défavorables les conditions extérieures! Il n'importe, ces hommes ont eu de bonnes écoles, parce qu'ils ont voulu les avoir. Et de fait, à tous les degrés, on saisit l'intervention énergique de la volonté. C'est elle qui fait accepter aux parents les lourdes charges pécuniaires que l'école primaire impose, comme c'est elle aussi qui pousse ces gars et ces fillettes de huit ou dix ans qui s'en vont l'hiver, matin et soir, en canot sur le fjord, ou escaladent la montagne, en suivant le sentier rocailleux sous la pluie fouettée en rafales par le vent. C'est elle encore qui pousse ce jeune homme ou cette jeune fille à se placer comme domestique de ferme afin d'amasser la somme nécessaire au paiement d'un séjour semestriel à la haute école populaire, ou qui permet au gaardbruger de prélever cette même somme sur son modeste budget, lorsqu'il lui semble convenable de procurer à l'un de ses enfants ce supplément d'éducation et de culture. Chacun a la passion de l'instruc-

que les paysans norvégiens ne vont guère s'établir définitivement dans les villes de leur pays : ils émigrent à l'étranger, et, dès lors, les urbains forment une masse compacte qu'il est difficile d'entamer dans sa langue et ses usages.

tion et le désir ardent de développer ses connaissances[1].

Ainsi, la volonté suscite et fait prospérer des institutions utiles dans des conditions extérieures spécialement défavorables et, en revanche, l'observation sociale démontre tous les jours l'inutilité d'organismes sociaux savamment combinés et puissamment outillés; ils déclinent et disparaissent sans avoir produit aucun résultat utile, parce qu'ils sont *extérieurs* à l'homme. Pour en tirer parti, il fallait la capacité et le bon vouloir énergique et tenace; l'un et l'autre ont fait défaut.

De tout cela une double leçon se dégage, dont on peut faire son profit, en France et... ailleurs.

1. Un voyageur cite ce trait : « Je me vois d'ici un dimanche, en plein Télémarken, tandis que mon poney soufflait, donnant une leçon de français à l'aubergiste. En une minute, tous les buveurs s'étaient levés de table et ils étaient venus faire cercle autour de nous. On répétait les mots à la ronde avec une attention comique, une gravité qui écartait toute idée de divertissement; on profitait d'une occasion de s'instruire. Un des principaux libraires de Kristiania, qui parle le français sans aucun accent et avec une connaissance de l'argot parisien dont il est justement fier, m'a conté comment il avait conquis la langue. De sa vie il n'est venu en France, mais, tout enfant, il allait trouver des matelots français sur le port; il essayait de causer avec eux. Il leur servait d'interprète dans les questions de douane. Ces braves gens l'invitaient à manger à leur bord. » (Hugues Le Roux, *op. cit.*, p. 142.)

IV

LE CULTE

Déjà, à maintes reprises, au cours des pages précédentes, j'ai parlé des sentiments religieux des paysans des fjords norvégiens et j'ai noté les manifestations qui traduisent ces sentiments au foyer familial; le moment est venu d'étudier avec quelques détails l'institution religieuse elle-même, dans ses ministres, ses rites et ses dogmes, et d'en constater l'action sur l'ensemble de la vie sociale même.

L'organisation ecclésiastique de la Norvège, uniquement rattachée à la religion luthérienne [1], est la suivante : le territoire est divisé en six diocèses à la tête desquels se trouve un évêque [2]. Chaque diocèse est divisé en un nombre variable de circonscriptions, que l'on pourrait comparer à nos archidoyennés; le pasteur attaché au service de l'église principale de chaque circonscription porte le nom de *proost;* enfin, au bas de la hiérarchie, le simple prêtre, le *præst*, dessert une ou *plusieurs* églises. Comment se recrutent ces prêtres et de quel milieu social viennent-ils?

Jusqu'à une date assez récente, ils se recrutaient presque exclusivement parmi les fils des prêtres eux-mêmes : comme

1. La religion luthérienne est la religion officielle du peuple norvégien : le nombre des dissidents, tout à fait infinitésimal dans les campagnes, est aussi très minime dans les villes. L'article 2 de la Constitution de la Norvège est ainsi conçu : « La religion évangélique luthérienne demeure la religion officielle de l'Etat. Les habitants qui la professent sont tenus d'y élever leurs enfants. Les Jésuites ne sont point tolérés. »

2. Le traitement de l'évêque de Kristiania est de 14.000 kr. et, de plus, il est logé dans le palais épiscopal ; l'évêque de Tromsö, le plus petit diocèse, reçoit 9.200 kr. et une indemnité de logement de 1.200 kr.

ceux-ci avaient souvent une nombreuse famille, il arrivait d'ordinaire qu'au moins un des fils manifestât le désir de suivre le même chemin que son père. Cet élément est encore aujourd'hui le plus important dans le recrutement du clergé norvégien; pourtant, depuis une quarantaine d'années, il n'est plus le seul. Comme l'instruction a été plus répandue et que le stage universitaire a été débarrassé de certaines formalités onéreuses, il est devenu possible à certains instituteurs, fils par conséquent de paysans, spécialement laborieux et intelligents, d'aspirer à la prêtrise. Ce second élément de recrutement s'est trouvé excellent; il a procuré au clergé luthérien des prêtres à la foi simple et ardente, dont le zèle a fait un utile contrepoids aux doutes, voire aux négations de quelques pasteurs plus instruits dont le criticisme allemand avait ébranlé ou ruiné la croyance [1].

Mais revenons au cas le plus ordinaire et supposons que le futur prêtre est le fils d'un pasteur. Jusqu'à dix-huit ans, il n'a été soumis à aucune préparation spéciale et on ne connaît là-bas rien qui soit comparable à nos petits séminaires; il s'est borné à suivre les classes de l'enseignement secondaire ordinaire, comme les enfants de la bourgeoisie urbaine. Lorsqu'il a atteint l'âge de dix-huit ans, il prépare, pendant une année, à l'Université de Kristiania, un examen appelé *philosophicum* et dont la philosophie et le latin forment surtout la matière. Cet examen est également exigé de ceux qui désirent se livrer à des études supérieures de lettres, de sciences, de droit ou de médecine, et ce n'est qu'après l'avoir subi avec succès — il est d'ailleurs assez facile — que les étudiants se répartissent entre les cinq sections que je viens de nommer [2].

Les étudiants en théologie suivent les cours de l'Université pendant cinq années [3]. A l'expiration de cette période, ils reçoivent le diplôme de docteur en théologie, *candidatus theologiæ*.

1. Il y a quelques années, sur les six sièges épiscopaux norvégiens, quatre étaient occupés par des fils de paysans.

2. Pourtant les futurs élèves en théologie commencent, pendant cette première année, à étudier le grec et l'hébreu.

3. Les études juridiques ne durent que quatre années.

Pendant six mois, le docteur en théologie étudie l'art de la prédication, la manière de faire le catéchisme et de diriger le chant; le voici prêt à recevoir l'ordination de l'évêque. Il a vingt-cinq ans.

A ce moment, ces nouveaux prêtres se répartissent en deux catégories : les uns, fermes dans leur foi, deviennent aussitôt « chapelains », c'est-à-dire deuxièmes desservants d'une paroisse ou même simples assistants d'un chapelain malade ou vieux qui leur donne un traitement de 600 kr., s'il les loge et les nourrit, ou un traitement de 1.200 kr., s'ils doivent subvenir eux-mêmes à leur entretien. Les autres, dont l'orthodoxie est moins certaine et qui sentent leur foi partiellement ébranlée par les études mêmes qu'ils ont faites [1], hésitent et attendent. Pour ne pas attendre dans l'oisiveté, ils utilisent leurs connaissances comme professeurs dans des écoles secondaires, privées ou publiques ; et là, le plus souvent, « au contact des faits réels et de la vie, voyant comment les fidèles *vivent* de leur foi religieuse et puisent en elle la force nécessaire pour rester honnêtes et bons au milieu des difficultés de l'existence », ils commencent à envisager sous un aspect différent le mystérieux problème de la croyance ; ils sentent leur foi se raffermir et trouvant que ces réalités vivantes sont plus fortes et plus dignes d'être écoutées que les objections de la critique rationaliste allemande, ils demandent à leur tour un poste de « chapelain ».

Un petit nombre, n'ayant pu retrouver pour leur foi religieuse un fondement rationnel capable de satisfaire leur esprit, préfèrent rester toute leur vie professeurs et ne pas assumer des responsabilités qui effraient leurs consciences.

J'ai dit que le prêtre nouvellement ordonné commence par être chapelain, c'est-à-dire vicaire ou mieux ministre en second d'une paroisse. Pour comprendre sa fonction et sa relation avec le *præst* qui est à la tête de cette paroisse, il est nécessaire de

1. Il paraît que c'est surtout la foi aux sacrements qui ne se trouve plus assez forte chez un certain nombre de jeunes docteurs en théologie. Je dois les détails rapportés en ces premières pages à un jeune et très distingué *candidatus theologix* de l'Université de Kristiania.

fournir quelques explications sur l'organisation d'une paroisse rurale norvégienne.

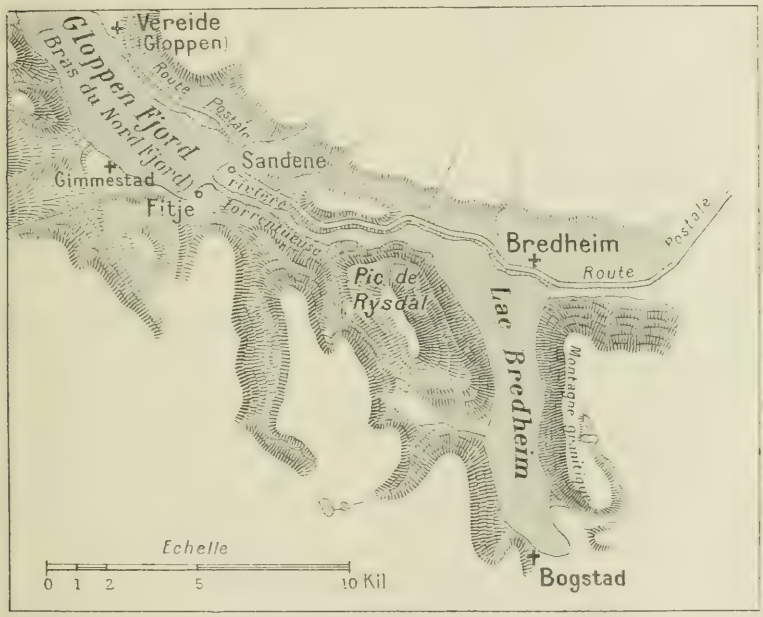
On sait que la population est très peu dense dans les fjords; dès lors, il ne fallait pas songer à attacher un desservant à chaque église; autrement on eût été contraint d'entretenir un nombre de prêtres tout à fait disproportionné aux besoins religieux des fidèles, et si on avait voulu éviter cet inconvénient en construisant un petit nombre d'églises, les paysans eussent eu à franchir de telles distances pour se rendre au service religieux que la plupart eussent dû s'en priver. On a tourné la difficulté en construisant plusieurs églises pour une même paroisse : il n'y a qu'une *paroisse* (*sogn*), mais cette paroisse est formée de la réunion de deux, trois ou quatre églises, desservies d'abord par un curé, qui porte le nom de *sognprøst*, et aussi, s'il y a lieu, par un ministre en second appelé chapelain. Il va sans dire que le vicaire ou chapelain n'habite pas avec son curé, mais réside au presbytère attenant à celle des églises qui est la plus importante parmi celles que ne dessert pas directement le curé.

Essayons de voir comment le sognprøst et son chapelain vont desservir les différentes églises de leur paroisse : la combinaison vaut la peine d'être rapportée. Je prendrai pour exemple la paroisse de Gloppen dont le sognprøst est M. Pryts, un des prêtres les plus éminents de l'Église luthérienne norvégienne. Cette paroisse comprend quatre églises, réparties de la manière indiquée sur la carte ci-après.

La première église est située à Gloppen et M. Pryts habite le presbytère, qui en est distant de 1.300 mètres environ; la deuxième est située à Bredheim et auprès d'elle réside le chapelain; la troisième est bâtie de l'autre côté du fjord, à Gimmestad, et la quatrième, construite à Bogstad, sur les bords du lac, n'est que difficilement accessible, du moins si l'on part de Gloppen, puisqu'il faut ou bien suivre la route jusqu'au lac et de là faire le reste du chemin en canot, ou bien traverser le fjord et de là escalader la montagne par un chemin très pénible.

Ceci expliqué, voici comment ces deux prêtres assurent le

service religieux dans ces quatre églises très inégalement importantes. Le cycle est de quatre dimanches : le premier dimanche, chacun dessert l'église attenante à son presbytère ; le deuxième, M. Pryts donne le service religieux à l'église de Bredheim et le chapelain fait de même à Gloppen[1] ; le troisième ressemble au premier, c'est-à-dire qu'aucun des deux prêtres ne se déplace. Enfin le quatrième dimanche, M. Pryts dessert l'église située de l'autre côté du fjord, tandis que son collègue



célèbre l'office à l'église située de l'autre côté du lac, à Bogstad. Ces deux dernières églises ne sont donc desservies qu'un dimanche toutes les quatre semaines, mais il faut ajouter *qu'elles le sont alternativement par l'un et l'autre prêtre*, car le mois suivant, ce serait au contraire M. Pryts qui se rendrait à l'église de Bogstad, tandis que son chapelain viendrait à Gimmestad donner le service religieux.

1. La distance qui sépare Gloppen de Bredheim est de 14 kilomètres, mais elle peut être franchie sur une bonne route carrossable. Souvent les deux prêtres se déplacent le samedi soir et vont coucher au presbytère de leur collègue.

J'ai demandé à M. Pryts quelle était la raison de cette alternance qui n'est pas exempte de complications pour les deux ministres qui s'y soumettent, et voici ce qu'il m'a répondu : « Nous faisons ces changements, parce que nous pensons qu'ils sont préférables, à la fois pour les prêtres et pour les fidèles. Souvent le caractère de tel prêtre plaira davantage à certains paroissiens, tandis que d'autres s'accommoderont mieux du tempérament de son collègue ; ainsi notre action religieuse a chance d'être plus efficace. A un autre point de vue encore, cette alternance nous paraît bonne. Tous les prêtres ne prêchent pas également bien, et si un ministre ne possède pas le don de la parole, ses paroissiens prendront plus facilement leur parti de cette insuffisance si, de temps à autre, ils entendent la parole plus éloquente de son collègue. Enfin et surtout cette pratique est plus respectueuse de la liberté et de l'indépendance des paroissiens ; quoique nous ne pratiquions pas comme vous la confession, pourtant il arrive souvent qu'une personne est amenée à nous confier des secrets de vie morale et à nous demander des conseils pour lesquels elle peut juger meilleur de s'adresser à tel ministre plutôt qu'à tel autre. »

Jusqu'à une loi très récente, la totalité du traitement des prêtres était à la charge du herred et le ministre du culte percevait en outre une rétribution des fidèles pour l'administration des sacrements et les enterrements. Cette rétribution, naturellement très modique, n'assurait qu'un casuel dérisoire à un grand nombre de desservants des paroisses rurales, tandis qu'elle enflait au contraire démesurément le salaire des curés de plusieurs paroisses urbaines, notamment à Kristiania et à Bergen. Une loi de 1897 est venue répartir plus équitablement les salaires entre les ministres du culte : elle a décidé que le traitement d'un prêtre à la campagne ne pouvait être inférieur à 2.400 kr., ni supérieur à 4.000[1]. Cette loi a ainsi accru le traitement de bon nombre de pasteurs des paroisses rurales ; lorsque le herred est trop pauvre pour supporter la charge sup-

1. Dans les villes, le minimum du traitement d'un curé est fixé à 4.000 kr. et le maximum à 6.000 ; ces minima et maxima sont de 2.400 et de 4.000 kr. s'il s'agit d'un

plémentaire que lui imposerait cette élévation de salaire, l'État en prend à son compte une partie. En revanche, le casuel est supprimé et l'administration des sacrements est gratuite pour tous.

Si l'on veut connaître la rémunération réelle du desservant d'une église de campagne, il faut ajouter le revenu de la ferme qui est toujours attenante au presbytère et que le prêtre exploite le plus souvent lui-même ou qu'il donne parfois à loyer à un paysan du voisinage. A la cure de Gloppen est ainsi attaché un gaard dont le revenu net est évalué, au Staatskalender, à 1.000 kr., mais qui peut rapporter un peu plus au sognprœst qui le cultive directement et en tire une partie importante de la nourriture de sa famille.

Il y a vingt ans, un des prédécesseurs de M. Pryts entretenait 40 vaches sur cette ferme. Mais ce ne serait plus possible aujourd'hui, car ce domaine a partagé le sort de beaucoup d'autres fermes curiales : il a été morcelé par des aliénations. L'État, trouvant excessif le développement de la mainmorte ecclésiastique dans un pays où la terre cultivable est si rare, a résolu de ramener cette catégorie de biens fonciers à des proportions plus modestes et mieux en rapport avec la fonction du prêtre; sur tout le territoire des aliénations importantes ont été consenties. On peut penser que cette résolution a été judicieuse; sur la ferme curiale de Gloppen, M. Pryts, récemment nommé, entretenait déjà, lors de mon passage, 8 vaches, 4 veaux et 2 chevaux, et il se proposait d'augmenter le nombre des bêtes à corne; M. Pryts est le premier à estimer que cela lui suffira : il n'est pas bon qu'un ministre du culte devienne un paysan trop exclusivement occupé du rendement de son exploitation [1].

vicaire. Il faut d'ailleurs ajouter à ces chiffres, si l'on veut connaître le salaire réel des desservants des paroisses urbaines, une indemnité de logement qui peut aller jusqu'à 1.200 kr. pour le sognprœst et à 800 pour le vicaire. Comme la loi nouvelle ne reçoit son application que progressivement, afin de ménager les situations acquises, il arrive que, dans certains quartiers de Kristiania ou de Bergen, les fidèles ne paient aucune taxe à leur curé pour recevoir les sacrements, tandis que les taxes sont maintenues dans les quartiers voisins.

1. A côté des biens immobiliers, un grand nombre d'églises possèdent un capital

Au sommet de la hiérarchie, se trouve l'évêque : présenté par un corps électoral composé des prêtres de la ville où il siège, des proost du diocèse et des professeurs de la section de théologie de l'Université de Kristiania, l'évêque est nommé par le roi et dépend immédiatement du gouvernement de Kristiania. *De concert avec le préfet des villes épiscopales*, il administre le diocèse et exerce un droit de surveillance sur les instituteurs et les écoles. Son pouvoir personnel est extrêmement restreint et limité aux affaires *purement* spirituelles; il n'a guère d'autre fonction que celle d'ordonner les prêtres et de visiter périodiquement les églises de son diocèse [1]. Il nomme les sacristains et les chantres, mais la nomination, la suspension et la révocation des prêtres de tous ordres appartient à l'État [2], c'est-à-dire aux ministres de Kristiania. Ce sont eux qui apprécient, suivant les circonstances, le degré d'orthodoxie de tel ou tel prêtre, candidat à un poste déterminé; ils s'acquittent sans malaise de cette étrange mission, puisqu'elle est conforme à l'esprit de la constitution norvégienne et que *le Storthing est, sur les matières de foi, le concile de l'Église luthérienne.*

Il ne rentre pas dans le plan de cette étude de rechercher par suite de quels griefs, fondés ou non, formulés contre l'Église romaine, le gouvernement danois fut naguère amené à suivre l'initiative séparatiste de Luther et à adhérer à la *Con-*

mobilier, composé d'obligations et de fonds d'Etat; le patrimoine entier est administré par un conseil d'église, *kirketilsyn*, composé de trois membres, dont l'un est le curé même et les deux autres sont choisis par le *herredstyre*.

1. Ces visites ne risquent d'ailleurs pas d'imposer à l'évêque une fatigue excessive : dans les villes et les bourgs, elles ont lieu tous les trois ans et les églises rurales ne les reçoivent que beaucoup plus rarement encore.

2. Parfois la congrégation paroissiale adresse au gouvernement une pétition pour lui demander la nomination de tel prêtre qui lui agrée particulièrement; lorsque cette pétition est inspirée par des motifs de piété ou d'orthodoxie et qu'elle est appuyée par le proost et par l'évêque, elle a des chances sérieuses d'être accueillie à Kristiania. Il y a donc, si l'on veut, une certaine participation des paroissiens à la nomination de leur curé. — Le rôle de l'évêque est très effacé, il n'a aucun pouvoir officiel de nomination, ni de revocation. A Jælse, dans le Stavangerfjord, il y avait, au moment de mon passage, un prêtre indigne dont les actes avaient même rendu nécessaire l'ouverture d'une instruction judiciaire à Bergen; l'église était désertée par tous les paroissiens; pourtant l'évêque était désarmé et devait attendre les décisions du pouvoir civil.

fession d'Augsbourg; du moins, on doit signaler combien il est inexact de représenter comme essentiellement inspiré par le souci de la liberté des consciences le grand mouvement religieux du XVIe siècle, puisque, dans tous les pays où il a prévalu, il a abouti à l'instauration d'un régime particulièrement oppressif, du moins en théorie, et qui apparaît à l'esprit moderne comme spécialement inadmissible. Heureusement, en Norvège comme en d'autres pays protestants, les hommes ont été meilleurs que leur régime politique, et lorsque l'ardeur de la grande bataille se fut calmée, une large tolérance s'est établie *entre luthériens* et on a admis des variations nombreuses de la croyance des pasteurs et des fidèles; mais encore fallait-il appartenir à l'Église luthérienne, ou tout au moins ne pas appartenir à l'Église catholique romaine, pour bénéficier de ce libéralisme. Depuis le milieu du XIXe siècle, les catholiques eux-mêmes jouissent de la plus entière liberté; aussi bien n'y a-t-il pas en Norvège de mouvement sérieux en faveur du « désétablissement » et les esprits les plus éclairés, tout en reconnaissant que cette séparation de l'Église et de l'État est dans la logique du mouvement moderne, ne croient pas que le pays soit encore préparé à la recevoir. En fait, personne ne se sent opprimé dans sa conscience religieuse, et tout individu qui veut se séparer de l'Église officielle n'a qu'à faire une déclaration au curé de sa paroisse qui la transcrit sur le registre paroissial; à compter de ce jour, il cesse de payer les impôts relatifs à l'entretien de l'Église luthérienne.

Les inconvénients sérieux du régime actuel sont donc peu nombreux, bien qu'il faille reconnaître que les influences politiques se fassent parfois sentir dans la nomination des prêtres aux cures paroissiales; mais ces déviations du pouvoir gouvernemental sont rares. Ceux qui savent combien, en tout pays et en toute matière, il est difficile d'assurer d'une manière équitable le choix des hommes les mieux qualifiés, peuvent donc se contenter de dire que cet abus est de ceux qui se doivent supporter. Au demeurant, si on laisse de côté l'obligation théorique, le plus sérieux inconvénient du système norvégien actuel est qu'il

confère parfois aux ministres de Kristiania et au Storthing une mission vraiment bizarre, j'oserai dire un peu ridicule: en ce temps où la critique attaque si rudement le dogme luthérien, ce n'est plus une sinécure d'apprécier l'orthodoxie des prêtres ou des professeurs de la section théologique de l'Université de Kristiania: des hommes politiques sont peu compétents pour une pareille tâche, et ils devraient rester fidèles au principe de la division du travail et de la spécialisation des métiers.

Telle est la situation matérielle des prêtres de l'église norvégienne: si nous passons à l'examen de leur condition morale et de leur attitude religieuse, nous constatons que, sur ce point aussi, l'institution fonctionne aussi bien que le permettent les circonstances actuelles. Les institutions religieuses de tous les pays traversent une crise dont il ne faut pas s'étonner, puisqu'elle est la résultante nécessaire du grand changement survenu dans les institutions sociales et des progrès de la connaissance et de la critique. Pour des raisons que j'expliquerai plus loin, les confessions protestantes souffrent plus que l'église catholique des atteintes de cette critique rationnelle; dès lors, on ne peut être surpris que l'église luthérienne de Norvège, mise par l'Université de Kristiania en communication avec toutes les négations du rationalisme allemand, participe à cette crise universelle. Mais ce malaise n'est pas d'origine spécifiquement norvégienne. Au point de vue moral, l'immense majorité des prêtres norvégiens mènent une vie irréprochable et même austère. Si, comme dans tous les groupements humains, il y a quelques défaillances isolées, celles-ci ne doivent pas faire oublier le nombre de ces foyers exemplaires où le père de famille, curé d'une petite paroisse rurale, élève courageusement avec sa femme sept, neuf et même onze enfants. Quand on n'a qu'un traitement de 2.400 ou de 4.000 kr. et que, par sa fonction et son milieu social, on est tenu à garder un certain « decorum » extérieur, et obligé d'envoyer ses enfants aux écoles secondaires des villes, ce n'est pas la misère en redingote, mais c'est au moins la gêne. Et pourtant ces braves prêtres ac-

ceptent courageusement cette lourde et noble tâche, soutenus par leur confiance en Dieu, « le Père infiniment bon de tous les hommes ». Ils savent qu'ils participent ainsi aux mêmes difficultés que les ouailles qu'ils sont chargés d'évangéliser et le premier service qu'ils doivent à ces ouailles est celui de l'exemple de l'austérité et de la pureté des mœurs.

Si maintenant on veut apprécier la nature et le degré de leur foi religieuse, il semble qu'il faille les diviser en deux catégories, suivant qu'ils ont atteint la quarantaine, ou au contraire appartiennent à une génération plus jeune. D'ordinaire, la foi religieuse des premiers est grande et très sincère : sans doute, suivant le principe même du libre examen, nombreux sont ceux qui, même parmi eux, rejettent quelques articles parmi les moins importants de la *Confession d'Augsbourg*, mais ils adhèrent aux dogmes essentiels et se contentent de ne pas aborder dans les sermons les points où ils se séparent de l'orthodoxie officielle. Beaucoup plus délicate est la situation des seconds : ils ne se bornent plus à rejeter les points secondaires, ils en viennent à refuser leur adhésion même aux dogmes primordiaux, qu'ils considèrent volontiers comme des symboles; notamment leur doctrine sacramentaire, qui ne tend à rien moins qu'à nier la nature et l'efficacité des sacrements, est en contradiction formelle avec l'enseignement luthérien. Comme je l'ai dit plus haut, il arrive souvent que le contact avec les âmes des paysans, de ces hommes et de ces femmes à la foi simple et confiante *qui vivent leur foi et la traduisent en actes de vertu*, atténue la rigidité de ces objections rationnelles, et, sans déloyauté, une sorte de transaction intervient entre la foi et la raison; mais un pareil arrangement n'est pas toujours possible et il faut constater, chose grave, qu'il l'est d'autant moins que le prêtre est plus instruit, que ses connaissances sont plus étendues, que son analyse est plus méthodique et sa logique plus sévère. Ces doutes et ces négations, après avoir gagné le pasteur, risquent d'envahir une portion des fidèles. La doctrine du curé ne peut pas ne pas se manifester dans ses entretiens, ses sermons, ses conférences, voire dans les polémiques doctri-

nales qui prennent souvent les journaux pour organes; ainsi les âmes pieuses sont scandalisées et les jeunes gens, facilement portés à rejeter le dogme, trouvent un encouragement à leur conduite, dans l'attitude de celui-là même qui a pour mission de les évangéliser. Il y a là un trouble et un désordre, qu'il faut savoir supporter, parce qu'il paraît inévitable et que tous, croyants et incroyants, semblent devoir en porter ensemble la responsabilité, mais dont il ne faut pas méconnaître la gravité.

Il est difficile d'en prévoir l'issue, mais je serais étonné si cette issue était celle à laquelle sont arrivés les milieux urbains de Norvège, c'est-à-dire la perte de toute croyance religieuse et l'exclusion, pour ainsi parler, *totale et absolue* du sentiment religieux de la conscience humaine. Les villes norvégiennes, notamment Bergen et Kristiania, font, sous la direction d'Ibsen et surtout de Björnson, une expérience que les sociologues devront suivre avec attention, car elle est poursuivie avec loyauté et n'est pas viciée par une pensée secrète d'anticléricalisme agressif. Mais il est douteux que les paysans de Norvège suivent le même chemin. Ces hommes sont profondément religieux et dans la solitude des fjords, ils croient sentir l'union directe de leurs âmes avec l'essence divine. Sans doute, j'ai entendu dire que, dans quelques fjords, la foi déclinait, mais l'enquête *minutieuse* à laquelle je me suis livré sur ce point indique que l'état religieux de la Norvège occidentale — je ne parle que des paysans bien entendu — est bien près d'être stationnaire. Dans le Jæderen et le Stavangerfjord, il y avait un léger recul de la foi religieuse et il m'a paru en être de même dans le Masfjord, mais il n'y a ni recul, ni progrès dans le Hardangerfjord et le Sognefjord, et on constaterait plutôt un progrès dans le Nordfjord et le Trondhjemfjord. Il ne paraît pas probable que, dans l'avenir, le rationalisme contemporain ait plus de prise sur l'âme de ces paysans; au surplus, ce rationalisme semble lui-même moins en faveur dans certains milieux scientifiques, et il paraît assez vraisemblable que le XXe siècle nous ménage une renaissance de l'esprit religieux et un renouvellement de la foi chrétienne.

En tout cas, ce problème social, s'il doit jamais être posé, ne

le sera que dans un avenir très éloigné. A l'époque actuelle, je le répète, les paysans des fjords norvégiens ont l'esprit profondément religieux, et, s'il fallait ajouter quelques preuves à celles que j'ai déjà fournies, en étudiant la vie familiale sur les gaards, je signalerai deux faits véritablement très significatifs : d'une part, la facilité avec laquelle surgissent sans cesse, de divers côtés, des missionnaires privés, petits commerçants ou cordonniers de campagne, fermiers, menuisiers ou maîtres d'école qui s'en vont soudain, sans mandat et de leur propre mouvement, prêcher la pénitence à leurs frères et les conjurer de se convertir[1]; d'autre part, l'abondance extraordinaire, *à laquelle ne peut être comparée la générosité d'aucun autre groupement de fidèles des pays chrétiens*, des dons et des collectes recueillis parmi ces paysans en faveur des missions luthériennes à l'étranger. Ce sont de *pauvres* paysans, vivant dans une contrée infertile, qui entretiennent les missions luthériennes de Madagascar, de Chine et d'autres pays encore ; un pareil fait atteste la singulière vitalité de la foi religieuse des fidèles.

On sait que le luthéranisme aime la simplicité des rites et des cérémonies cultuelles et qu'il s'est attaché à en réduire le nom-

1. Il est difficile de porter un jugement sur ces prédicateurs laïques dont le caractère ne mérite pas toujours une égale estime, et qui brillent plus souvent par les excentricités de leur fanatisme que par le juste équilibre de leurs facultés intellectuelles. Ainsi, dans le Jæderen, un maître d'école s'était senti soudain « envahi par l'Esprit » et avait quitté subitement sa femme, ses enfants et ses élèves pour aller prêcher la pénitence dans les gaards. Un cordonnier déclarait aussi qu'on ne pouvait être sauvé si on ne recevait le baptême de ses mains et cette cérémonie exigeait des néophytes un véritable esprit d'abnégation, puisqu'ils s'en allaient par groupes de six ou sept, au loin dans la mer, où le nouveau Baptiste les faisait plonger de manière peu esthétique. Mais cet illuminé appartenait au Jæderen, pays de tout temps renommé pour l'ardeur de son piétisme. A côté de ces exagérés, il y a parmi ces prédicants beaucoup d'esprits généreux et sincèrement désireux de promouvoir la vertu et l'énergie morale parmi leurs compatriotes. Il ne faut s'associer qu'avec réserve aux critiques qu'on leur adresse et il y a lieu de se souvenir de cette remarque que me faisait très finement un pieux pasteur luthérien : « Il y a toujours des gens qui n'aiment pas à être convertis; si un prêtre les invite à revenir au Christ, ils trouvent que sa parole ne mérite pas confiance, puisque c'est son métier de parler ainsi; si, au contraire, c'est un cordonnier, un fermier qui les presse, ils s'écrient : « Cet homme ferait bien mieux de s'occuper de ses propres affaires ! » La vérité est que plusieurs parmi ces missionnaires laïques ont fait beaucoup de bien. »

bre : suivant la maxime que « chaque fidèle, la Bible à la main, est pape pour soi-même », la religion devient essentiellement affaire personnelle et domaine réservé de chacun. Le prêtre, collateur de sacrements dont un seul est obligatoire, le baptême, et peut théologiquement être administré par toute personne, n'a d'autre fonction propre que de suggérer aux fidèles une interprétation plus complète des textes.

On procède au baptême aussitôt que possible, c'est-à-dire entre la troisième et la sixième semaines qui suivent la naissance. La confirmation, qui est administrée par le prêtre lui-même, sans intervention de l'évêque, est donnée aux enfants, à leur sortie de l'école primaire, entre quatorze et quinze ans. Pendant six mois à partir du mois d'avril, le « confirmand » suit un catéchisme préparatoire spécial que le desservant fait une fois la semaine au moins, si la chose est possible, plus rarement si la distance qui le sépare lui-même de l'église rend très difficiles des déplacements fréquents [1]. La confirmation est une cérémonie qui tient à peu près la place occupée chez nous par la première communion.

L'assistance au service dominical n'est pas imposée, sous peine de péché, par la religion luthérienne ; d'ailleurs un certain nombre d'églises rurales ne sont pas desservies régulièrement et l'office n'y est célébré qu'un dimanche sur trois ou sur quatre. Il est d'usage que chacun aille à l'église une fois par mois au moins et beaucoup s'y rendent plus souvent et même ne manquent aucun des services qui y sont donnés. La consécration du pain et du vin, la lecture des textes sacrés, le chant de quelques hymnes et un sermon assez étendu composent le service dominical. Les fidèles ont coutume de communier deux fois par an [2]. J'ai dit ailleurs comment on procède aux inhumations ;

1. Ainsi, au gaard d'Ynnesdal, les enfants se rendaient à Brække, chaque troisième samedi : la classe durait toute la journée et les enfants couchaient à Brække, afin de pouvoir assister à l'office du lendemain.

2. Avant la nouvelle loi, on payait au desservant une rétribution, toutes les fois que l'on recevait un sacrement. Le taux de celle-ci variait beaucoup suivant les usages locaux. A Ynnesdal, Nils Klausen payait au ministre de Brække 60 öre pour le baptême et 3 öre pour la communion ; on versait cette obole en se faisant inscrire,

en ce qui concerne les mariages, la cérémonie religieuse est simple, mais les pensées exprimées dans les prières récitées sont fort belles et d'une grande élévation[1].

Le ministère sacerdotal du desservant luthérien n'est donc pas écrasant, et, tout le long de la semaine, le ministre peut se livrer à l'étude, à son apostolat religieux et aux soins de sa famille et de sa petite exploitation agricole; malheureusement l'État n'a garde d'oublier que le prêtre est un fonctionnaire et on retrouve ici un des effets les plus fâcheux de la confusion établie entre les deux domaines, temporel et spirituel. Non seulement le prêtre est membre de droit de la commission des pauvres et de la commission des écoles — et en cette dernière qualité, il est naturellement désigné, par son instruction même et par sa meilleure éducation, pour être le surveillant spécial des écoles et l'intermédiaire de toutes les requêtes adressées au gouvernement de Kristiania pour obtenir un concours pécuniaire, en vue de l'édification ou de la réparation d'une école, — mais aussi il est officier de l'état civil et remplit beaucoup d'autres fonctions encore. C'est lui qui dresse les actes de naissance, de mariage et de décès et reçoit les reconnaissances d'enfants naturels[2]; à la fin de l'année, il adresse au gouvernement de Kristiania un relevé statistique, minutieusement détaillé, des actes de l'état civil.

Par d'autres fonctions, le desservant est rattaché au service de l'hygiène, voire à l'administration de la guerre; ainsi, avant de procéder à la confirmation, il doit se faire remettre par chaque enfant un certificat de vaccination et, après la confirmation, il envoie aux bureaux militaires de Kristiania le relevé des noms des

car on devait se faire inscrire à l'avance pour la communion. Ce tarif est très minime et, dans d'autres paroisses, il était sensiblement plus élevé.

1. Les futurs époux ont le droit de demander que le prêtre vienne célébrer la cérémonie religieuse au domicile de l'un d'eux : parfois, en effet, le nombre des invités est grand et si l'église est éloignée, il serait peu agréable de les faire naviguer en canot, sous le vent et la pluie.

2. Les registres de l'état civil sont tenus en double exemplaire : un des registres reste déposé au domicile du chantre d'église. Les registres sont visés chaque année par le maire de la commune. — La législation norvégienne est d'ailleurs libérale : l'état civil des dissidents est constaté, de la même manière, par le pasteur du culte auquel ils se rattachent.

garçons de la paroisse, afin que ces noms soient inscrits sur les listes de la conscription. On devine combien est fâcheux ce cumul de fonctions purement administratives et de la fonction presbytérale; une partie importante du temps que le prêtre devrait consacrer à sa mission d'apostolat est ainsi divertie et cet apostolat même se trouve entravé par le mauvais reflet que jette sur lui cette multiplicité de tâches, exclusivement laïques; si les dispositions religieuses n'étaient pas aussi bonnes qu'elles le sont, on serait enclin à ne voir en lui qu'un fonctionnaire, préposé à la fois par sa consigne à la distribution des sermons ou des sacrements et à la stricte observation des règlements sanitaires ou militaires. Les prêtres déplorent cet état de choses, mais ils n'ont pu encore en obtenir la modification.

J'ai hâte d'arriver enfin à la partie essentielle de toute religion, à celui de ses éléments qui conditionne tous les autres, aussi bien la mission du prêtre auprès des fidèles que la forme et la signification des rites et des cérémonies, je veux dire le dogme et les mystères. Comme je ne suis pas théologien, on me permettra de céder ici la parole à M. Pryts, l'éminent prœster de la paroisse de Gloppen [1], dont j'ai déjà mentionné le nom à plusieurs reprises. Malheureusement cette relation fidèle de l'exposé que M. Pryts voulut bien me faire du dogme luthérien ne peut traduire l'accent de foi profonde et d'amour confiant qui est naturel au pieux curé de Gloppen, toutes les fois qu'il aborde un sujet religieux: pour mon compte, je n'oublierai jamais l'impression que m'a laissée la visite du 17 août 1904. Une fois encore, j'ai connu, j'oserais presque dire *j'ai senti et touché matériellement* la sérénité, la paix et la force qu'assure à des familles, que tant de préoccupations justifiées pourraient troubler, la foi

1. M. Pryts n'occupait ce poste que depuis l'automne de 1903; auparavant, après avoir été, pendant plusieurs années, missionnaire luthérien à Leith en Ecosse, il était curé d'une des paroisses de Bergen. Malgré les avantages matériels et moraux de cette fonction, M. Pryts a sollicité sa nomination à la direction d'une paroisse rurale, afin de retrouver la vie solitaire plus favorable à l'étude et à la réflexion et des paroissiens dont la foi sincère pût répondre à la sienne. Son souhait a été pleinement réalisé : les habitants de Gloppen, très pieux et très traditionnalistes, ont signé une pétition pour demander sa nomination et ils se félicitent du choix de ce prêtre dont les sentiments correspondent si parfaitement aux leurs.

chrétienne *profonde, vivante, vécue, devenue partie intégrante de la vie quotidienne.*

M. Pryts a sept enfants [1] et reçoit un traitement de 4.000 kr. sans compter le revenu de la ferme curiale évalué à 1.000 kr.; les ressources sont donc à peine suffisantes, surtout lorsqu'il faut entretenir plusieurs fils à l'Université de Kristiania. Pourtant ces neuf personnes acceptent comme une chose naturelle et bonne cette obligation qui pèse sur chacun de peiner, de se priver, de mener une vie frugale et austère. « Personne n'a de souci, parce que chacun met sa confiance dans le Père qui est aux cieux » et dans sa propre capacité de travailler et de se tirer d'affaire. Ce sont de bons ouvriers dans la vigne du Seigneur: chacun accomplit bravement sa tâche, sans hâte, comme il convient au tempérament norvégien, mais aussi dans la quiétude et la paix joyeuse de l'esprit.

Après cette introduction nécessaire, écoutons parler M. Pryts.

« Il est naturellement malaisé de donner, même en un entretien de quelque durée, un résumé de la croyance luthérienne; pourtant il me semble que le dogme primordial, essentiel, auquel le protestantisme s'est spécialement attaché et que je dois mentionner le premier, est celui de la paternité divine. Oui, le protestantisme a raison d'affirmer que Dieu m'a sauvé, qu'il est mon père, qu'il m'aime d'une tendresse infinie et *qu'il veut que je sache que je suis son enfant.* Voilà la croyance fondamentale, et tous ceux qui y adhèrent seront sauvés dans le Christ.

« Il me semble, si vous me permettez d'exprimer mon idée

1. L'aîné des fils est lieutenant dans l'armée norvégienne; le deuxième vient de passer ses examens de *candidatus theologiæ* et se prépare à recevoir l'ordination; le troisième et le quatrième sont étudiants en droit à l'Université de Kristiania; le cinquième, plus jeune, suit dans un collège les classes de l'enseignement secondaire. Des deux filles l'une, très jeune, suit ses cours d'instruction auprès de ses parents; l'autre, déjà adulte, était récemment alors maîtresse dans une école privée lorsqu'une affection de la gorge l'a obligée d'abandonner son poste; elle va subir l'examen de *philosophicum* à l'Université de Kristiania et entrera ensuite *comme chef de bureau* dans un des ministères de cette ville. Le deuxième fils, avant de se consacrer au ministère ecclésiastique, désire passer quelque temps en France pour perfectionner sa connaissance de la langue, mais ce voyage ne lui sera possible que lorsqu'il aura économisé lui-même la somme équivalente à la dépense que ce séjour doit entraîner.

tout entière, que les protestants ont « *réalisé* » d'une manière que l'Église catholique ne connaît plus guère, cette grande pensée de l'amour immense de Dieu pour ses enfants. Chez vos coréligionnaires, on connaît aussi cet amour de Dieu pour les hommes, mais comme parmi eux, les personnes les plus pieuses embrassent la vie monastique, ou au moins le célibat avec tous ses dangers de vie égoïste et vide, elles mêlent à leur amour, parfois très tendre pour le Christ, je ne sais quoi d'enfantin, de puéril, d'arbitrairement austère qui en gâte la beauté. Pour nous, au contraire, nous pensons que c'est dans la vie ordinaire, au foyer de la famille, dans tous les actes du travail quotidien, en un mot dans toutes les œuvres grandes et profondes que le naturel déroulement des choses offre à chacun de nous l'occasion d'accomplir, que nous devons témoigner à Dieu que nous *connaissons* son amour infini pour nous et que nous sommes ses enfants, toujours confiants en sa bonté.

« C'est la connaissance de cet amour de Dieu pour nous qui établit, entre toutes les âmes qui ont pu s'élever jusqu'à lui, les liens mystérieux de cette église invisible à laquelle nous pouvons tous nous rattacher, à quelque église séparée que nous appartenions. *Ecclesia visibilis, ecclesia invisibilis*, la première plus large et plus étendue que l'autre, mais celle-ci la seule vraie. Au moment de la communion, je dis à mes paroissiens : « Vous allez participer au Repas du Seigneur ; combien d'entre vous ont véritablement la foi au Christ, je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que ceux-là seulement qui *sentent* que le Christ est leur Sauveur, qui le sentent dans leur cœur, qui éprouvent *vraiment et profondément* que Dieu est leur père, ceux-là seuls font partie de l'Église du Christ. »

« Et cette Église invisible est formée, à travers les différentes églises visibles, de toutes les âmes qui croient sincèrement cela, qui vivent de cet amour et en sont comme imprégnées. Il m'est doux de penser que le nombre de ces âmes est grand dans le monde, et qu'il y en a beaucoup, même dans cette France dont le gouvernement poursuit l'Église, et dans cette Allemagne dont les professeurs sont pourtant si attachés au criticisme rationaliste.

« Voilà notre croyance essentielle, celle à laquelle se rattachent toutes les autres. Au surplus, tous nos dogmes dérivent de l'interprétation directe de la Bible. Ainsi, quand je prêche à ma congrégation, je lui dis : « Lisez la Bible et si vous relevez dans mes paroles quelque assertion qui soit en contradiction avec elle, empressez-vous de me le signaler, afin que je rectifie aussitôt mon erreur. » C'est en ce sens que nous adhérons à la *Confession d'Augsbourg*, parce que nous croyons qu'elle n'affirme rien qui ne soit pleinement et clairement dans la Bible.

« En ce qui concerne la présence réelle, nous croyons qu'au moment même où le fidèle mange le pain et boit le vin, ce pain et ce vin qui restent tels sont en état d'union sacramentelle, *unio sacramentalis*, l'un avec le corps, l'autre avec le sang de Jésus-Christ. Nous prenons à la lettre les paroles du Christ à la Cène, sans toutefois aller aussi loin que l'Église catholique qui admet que le Pain et le Vin deviennent le Corps et le Sang mêmes du Christ.

« Ainsi nous restons en deçà de vous, mais nous allons plus loin que les calvinistes qui considèrent seulement l'eucharistie comme un symbole ; l'Église d'Angleterre se tient à peu près à mi-chemin entre les calvinistes et nous.

« Nous nous séparons aussi de l'Église catholique dans le jugement que nous portons sur les bonnes œuvres et les mérites personnels du fidèle. Tandis que vous, catholiques, vous croyez que les hommes sont sauvés par Jésus-Christ qui a donné la *satisfactio vicaria* et qu'ils peuvent *aussi* mériter par leurs *bona opera*, nous, nous croyons au contraire que nous sommes sauvés par la *satisfactio vicaria*, par les mérites de Jésus-Christ seulement, par la seule foi dans le Christ, non par nos bonnes œuvres. C'est le sens de cette parole de Luther que l'ignorance a si souvent mal interprétée : *pecca fortiter, sed crede fortius*. Nous croyons que les œuvres bonnes, les *bona opera*, sont le fruit de la croyance en Jésus-Christ et que la foi seule, non pas la nature propre de l'homme, permet de les accomplir. Ainsi un enfant est incapable de faire quoi que ce soit de bien : il n'a en soi aucune volonté qui soit bonne : Dieu seul lui donne

par le Christ le pouvoir de faire le bien qu'il peut faire.

« Vous entendez bien qu'en tout cela je ne veux pas dire que nous attachions moins d'importance que vous aux *bona opera* et si quelqu'un vient me dire qu'il s'est converti au Christ, je lui réponds : « Mon ami, je m'en réjouis fort, seulement montrez-moi par vos bonnes œuvres que vous croyez vraiment au Christ » ; mais notre doctrine sur les bonnes œuvres est différente et nous disons : Jésus-Christ m'a sauvé du châtiment, il m'a sauvé aussi de la puissance du péché, et *parce que* je crois en lui, je suis capable de faire le bien.

« Tels sont les principaux dogmes auxquels nous croyons et dont les autres ne sont que la conséquence et le développement. Vous me dites que ces dogmes sont battus en brèche et que spécialement on attaque la croyance aux sacrements. Cela est vrai : l'église norvégienne tend à devenir calviniste plutôt que luthérienne. On s'est beaucoup épris dans ce pays des ouvrages de Schleiermacher et de Ritschel, et, plus récemment, les livres de Harnack ont aggravé le mal; pourtant je garde une confiance sereine dans le bel avenir de cette église et des autres églises du Christ. Au XVIIIe siècle, la philosophie anglaise et les encyclopédistes français avaient attaqué la foi religieuse et ce fut un laïque[1], suscité par Dieu, qui, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, contribua si efficacement à la restauration de la croyance en Norvège. A sa suite, nous eûmes dans ce pays deux générations de professeurs très pieux qui furent favorables à l'action religieuse. Depuis trente ans, le vent a tourné, le rationalisme et le naturalisme allemands nous font traverser une crise grave, mais, sans savoir comment cela arrivera, je suis très sûr que cette crise tournera au bien et aboutira à un nouveau développement de l'institution chrétienne. Il y a un siècle aussi, on croyait tout perdu, et pourtant l'orage a passé : il en sera de même cette fois, j'en ai la certitude absolue.

« En attendant cet heureux renouvellement, je ne prétends pas nier que la crise ne soit grave : à l'Université de Kristiania, les

1. Hans Nilsen Hauge : sa prédication dura de 1796 à 1804 : en cette dernière année, il fut arrêté et maintenu en prison jusqu'en 1814, date de sa mort.

« jeunes » en prennent à leur aise avec nos dogmes et l'affaire de la chaire de dogme à cette Université[1] a justement ému la Norvège. En tout cas, je ne crois pas à l'union avec Rome, ni à l'expansion de l'Église catholique dans ce pays : *ut unum sint*, oui, c'est un admirable souhait, mais il ne peut se réaliser qu'au ciel. En ce monde, il y a toujours des forces séparatistes, et réussît-on à faire l'union complète, de nouvelles divisions apparaîtraient derechef... Et puis l'Église catholique est une immense organisation, puissante et centralisée, qui, sous prétexte de maintenir l'unité dans la foi, a perdu la notion de l'autonomie des

1. Cette affaire a, trop vivement ému l'opinion norvégienne pour que je ne la résume pas, au moins sommairement. La chaire de dogme, à la section théologique de l'Université de Kristiania, était occupée par le professeur Pedersen, qui mourut en 1902 ; deux candidats briguèrent sa succession, l'un M. Bugge, homme instruit, orthodoxe et dépourvu de système critique bien défini; l'autre, M. Ording, très intelligent, plus jeune d'âge et de mentalité, mais imprégné de rationalisme, enseignant, notamment, que les sacrements ne sont qu'un symbole, et que Jésus-Christ ne peut avoir institué des rites magiques, comme le baptême, capables de produire mécaniquement la grâce.

Le conseil des professeurs, désireux de nommer le titulaire de la chaire de dogme, s'est réuni en comité de concours, après s'être adjoint des professeurs d'Upsal et de Copenhague; ce comité a entendu les leçons d'épreuve données par les deux candidats et M. Ording a courageusement exposé ses doctrines nouvelles. Le comité de concours s'est séparé sans nommer personne, n'osant nommer ni M. Bugge dont la parole, ni la science n'ont paru assez brillantes, ni M. Ording, parce que ses doctrines paraissent dangereuses, ou, pour mieux dire, sont nettement en contradiction avec l'enseignement luthérien. Il va sans dire que M. Ording est vigoureusement soutenu par le parti des jeunes. Au moment de mo passage, un an s'était déjà écoulé depuis ces incidents et la vacance de la chaire de dogme durait toujours; il y avait eu une interpellation au Storthing, sommant le gouvernement de nommer M. Ording, dont tout le monde reconnait la haute valeur scientifique. Les partisans de celui-ci font d'ailleurs remarquer que M. Ording est ministre d'une paroisse à Kristiania, et ils allèguent ne pouvoir comprendre comment les lacunes de son orthodoxie peuvent l'empêcher d'être professeur, alors qu'elles ne l'empêchent pas d'être ministre.

Les plans les plus étranges sont proposés pour résoudre la difficulté : les uns demandent que la faculté de théologie soit divisée en deux sections : l'une, parfaitement orthodoxe et de tout repos, serait une sorte de séminaire pour la préparation des prêtres; l'autre serait purement scientifique et ouverte à toutes les conclusions de la critique. D'autres demandent simplement la suppression de la chaire de dogme, puisqu'il est avéré que l'entente est impossible en cette matière et qu'il ne peut plus y avoir de dogmes dans le protestantisme. On suivrait l'exemple des Universités allemandes qui n'ont plus qu'une chaire d'histoire du dogme.

La situation est d'autant plus complexe que M. Ording est *stipendiat* de l'Université, ce qui lui donne le droit de faire des cours libres dans l'enceinte même des bâtiments universitaires; certains voudraient qu'il ne fût autorisé à faire ces cours qu'à la condition de ne traiter aucun des points actuellement susceptibles de raviver la querelle.

Églises nationales et du respect qu'elle lui doit, dans toutes les matières où cette unité de foi n'est pas en jeu. Nous sommes trop individualistes pour nous accommoder de ce régime autoritaire.

« Je crois donc que les choses resteront ce qu'elles sont, jusqu'au jour de la renaissance religieuse dont je vous parlais il y a quelques instants. Peut-être, dans un avenir encore lointain, on séparera l'Église luthérienne de l'État; il suffit de réfléchir pour s'apercevoir qu'une église ne devrait pas être officielle, et qu'il est absurde que le roi soit le chef de la hiérarchie ecclésiastique. Mais le temps n'est pas encore venu de procéder à cette grande réforme, et la liberté dont tout le monde jouit en Norvège atténue beaucoup le mal. Je puis parler comme je le veux même contre le gouvernement, personne ne peut sceller mes lèvres, tous mes confrères jouissent de la même liberté; il est probable que de grandes difficultés surgiraient sous le régime de la séparation[1]. »

Ainsi parla M. le pasteur Pryts. En le quittant, je compris mieux pourquoi, dans un ouvrage récent, d'abord célèbre en Allemagne et que l'affaire Loisy a fait ensuite connaître aux chrétiens du monde entier, le Dr Harnark avait ramené à l'idée de la paternité divine, à la « doctrine du Dieu Père » la totalité du contenu du message divin apporté naguère par le Christ. Je sentais que l'amour de Dieu pour les hommes était un sujet sur lequel M. Pryts pouvait parler pendant plusieurs heures sans se répéter jamais, et avec un accent indicible de sérénité confiante et de joie mystique. Rarement j'avais rencontré une telle fermeté paisible dans la conviction qu'en fin de compte, quels que soient les événements, tout tourne au bien de l'institution chrétienne et de ceux qui connaissent cet amour du Père.

Quelques jours après avoir eu cet entretien avec M. le pasteur

1. Puisque j'ai eu l'honneur de m'asseoir à la table de M. Pryts, je puis rapporter le texte des deux invocations que le père de famille prononce, à haute voix, au commencement et à la fin des repas :

« Au nom de Jésus, nous prenons notre place à cette table, pour manger et pour boire, suivant la parole de Dieu; pour toi, Dieu, pour ta gloire et notre bénédiction, nous prenons notre nourriture, au nom de Jésus.

« Merci à Dieu, car il est bon, et sa miséricorde dure éternellement. »

Pryts, j'eus la bonne fortune de rencontrer un des prêtres les plus éminents du clergé catholique norvégien; je ne manquai pas de l'interroger sur l'état religieux de la Norvège, et bien que mon indiscrétion le mît dans une situation un peu délicate, il voulut bien me faire bénéficier aussi de son expérience et de ses réflexions.

« Je veux d'abord, me dit-il, proclamer devant vous que je tiens la grande majorité des pasteurs de l'Église officielle pour des hommes vertueux et sincères; je me permets de penser que leur connaissance de l'histoire de l'Église est incomplète, mais leur bonne foi n'est pas douteuse et la plupart donnent l'exemple d'une vie familiale très pure; avec un traitement modeste, ils élèvent souvent une nombreuse famille et je dois même reconnaître que leurs ressources matérielles sont relativement plus réduites que les nôtres, puisque nous sommes célibataires et que nous recevons un salaire de 1.300 kr.[1].

« Si maintenant nous considérons les fidèles, je suis persuadé que tous nos braves paysans sont catholiques sans le savoir. Comment en serait-il autrement? Peuvent-ils accepter vraiment cette sombre doctrine luthérienne, d'après laquelle l'homme est plongé dans le péché et le mal; la grâce du Christ vient seulement, comme un voile, cacher aux yeux de Dieu la laideur de l'homme, *car l'homme en soi est mauvais et reste tel*. Non, les paysans ne croient pas vraiment cela; seulement ce qu'ils en retiennent suffit à leur donner cette attitude triste et mélancolique que garde toujours le fidèle luthérien. Aussi l'Église luthérienne ne connaît pas cette bonne allure joyeuse de votre curé de campagne français.

1. Ce traitement n'est d'ailleurs pas excessif, car il faut compter avec les nécessités d'une certaine représentation extérieure. « Nous n'aurions aucune action sur les Norvégiens, me disait l'abbé Reinold, si notre vêtement était en mauvais état et notre logement peu confortable. On nous mépriserait, on ne nous regarderait pas, car le Norvégien hait la pauvreté, spécialement dans l'habitation, et il n'est pas rare de voir des pauvres, qui ont une nourriture très modeste, avoir pourtant un petit salon où se tenir. » — Dans le même sens, Mgr Fallize écrit : « Il règne en Norvège un luxe effréné, et on n'a aucune considération pour tout ce qui sent la pauvreté. C'est à peu près comme aux Etats-Unis. Donc, pour ne pas être méprisés et par là voir leur ministère stérilisé, nos missionnaires doivent, pour tout ce qui se remarque, logement, ameublement, vêtement, voyages, etc., montrer en apparence une certaine aisance. »

« Le luthéranisme a été importé du dehors, par la force et l'habileté, au milieu de nos populations; nous possédons encore une lettre de 1536 dans laquelle le roi de Danemark recommande à l'évêque de Trondhjem de modifier aussi peu que possible les cérémonies extérieures catholiques, afin que les fidèles ne s'aperçoivent pas du changement de religion, et jusqu'au XVIIIe siècle, les évêchés norvégiens étaient presque exclusivement occupés par des Danois.

« Pourtant, il nous sera très difficile de ramener ces populations au catholicisme. Deux obstacles principaux nous arrêtent. D'abord la masse des préjugés conservés contre nous : il y a des paysans luthériens à qui on a dit et répété que nous adorions la sainte Vierge, que nous conservions comme reliques des plumes de l'ange de l'Annonciation, des marches de l'escalier de Jacob, une bouteille des ténèbres d'Égypte, etc. Sans doute ces sornettes commencent à disparaître et spécialement depuis trente années, ces préjugés ont beaucoup diminué, mais il en subsiste encore de nombreux vestiges.

« La seconde difficulté vient du tempérament indépendant du Norvégien; comme celui-ci n'est soumis par la religion luthérienne à aucune prescription rituelle, il ne comprend pas que nous lui imposions de faire maigre le vendredi, d'aller à la messe le dimanche, de se confesser une fois l'an. De même, quand il nous voit réciter plusieurs fois la même prière, son intelligence se rebelle : une seule fois lui paraît bonne et suffisante. Sans doute, tout cela peut à la longue être admis par lui, mais il en est aussi beaucoup que ces difficultés arrêtent sur le chemin de la conversion.

« Heureusement on peut espérer que l'Église modifiera tout ce qui, dans sa discipline, n'est plus en rapport avec les exigences de l'époque où nous vivons. Je sais que beaucoup protestent; pourtant il faut être de son temps: autrement on devrait dire qu'on ne peut saluer les Juifs, ni faire aucune affaire avec eux.

« Il faut de toute nécessité qu'on arrive à mieux discerner dans l'Église la partie humaine et la partie divine, la première

toujours soumise à la grande loi du changement et de la vie. A mesure que cette distinction sera mieux faite, notre tâche deviendra plus facile et j'ai confiance qu'avec la grâce de Dieu et le temps, nous ramènerons ce pays à l'Église catholique[1]. »

Je laisse au lecteur le soin de tirer la conclusion et de choisir entre les affirmations opposées de ce prêtre catholique et de M. le pasteur Pryts. Il est incontestable que l'Église luthérienne norvégienne traverse en ce moment une crise grave, qui lui est d'ailleurs commune avec toutes les églises protestantes. Fondées essentiellement sur la lecture et l'interprétation de la Bible, qu'elles considèrent comme le recueil authentique des formules littérales employées par Dieu même et mystérieusement transmises par lui à l'écrivain sacré, ces églises ont été frappées dans leur constitution essentielle par les découvertes de l'exégèse contemporaine; ces découvertes ont au contraire beaucoup moins ébranté l'édifice de l'Église catholique, puisque celle-ci avait toujours mis au premier plan l'action de l'Esprit Saint opérant au milieu des fidèles hiérarchiquement organisés sous la direction du Pape et des évêques. Certes ce n'est pas un fait de minime importance que la conversion, survenue dans ces dernières années, d'un des ministres luthériens les plus instruits de Kristiania et de cinq pasteurs danois que leurs études ont aussi ramenés à l'Église catholique.

1. Au cours de la conversation, ce prêtre fut amené à me parler du clergé français, *dont il admire beaucoup l'esprit de foi, le caractère et la pureté de mœurs.* Comme les esprits sérieux aiment toujours mieux connaître la critique que les éloges, je rapporte seulement quelques phrases dont certains lecteurs croiront peut-être devoir tirer profit.

« Cette loi du changement des institutions humaines devrait être méditée davantage par les prêtres français : par exemple, pourquoi tiennent-ils tant à leur habit ecclésiastique? un vêtement n'est pas fait pour enchaîner celui qui veut agir et répandre la vérité chrétienne. Nous sommes prêtres comme eux et cependant nous ne portons pas la soutane..... De même ils semblent lier la dignité sacerdotale à une attitude et un ensemble de gestes où elle n'a rien à voir. A ce propos, je me rappelle qu'un jour, — cela remonte à quelques années — j'allais avec un prêtre français au-devant de Mgr Fallize qui arrivait de voyage; celui-ci, descendant de bateau d'un pas alerte, sauta prestement de la passerelle sur le quai. « Mais ce Monsieur n'est pas Mgr Fallize, » s'écria mon compagnon: l'excellent homme ne pouvait imaginer qu'un évêque pût faire de pareilles enjambées...

« Je crois surtout que c'est l'instruction qui manque le plus au clergé français. Jetez un coup d'œil sur la bibliothèque d'un prêtre français : combien elle diffère de

Pourtant, il semble que pendant longtemps encore ces conversions resteront isolées et il faut avoir le courage de dire que cette Église semble mal préparée à recevoir les âmes que le désarroi doctrinal du luthéranisme pourrait incliner vers elle. Aucun esprit réfléchi ne peut contester que la prédominance exclusive de l'élément latin dans l'Église catholique depuis trois siècles et demi a été un fait grave qui a privé cette Église de l'influence bienfaisante qu'auraient exercée sur elle des sociétés plus progressives et plus respectueuses de la liberté. L'illustre père Hecker, de sainte mémoire, avait aperçu toutes les conséquences de cette prédominance et il prévoyait qu'elle devait cesser, pour le plus grand bien de l'Église romaine, par la rentrée des éléments anglo-saxons [1]. L'avenir fera son œuvre et dira son secret : peut-être ce secret se laisse-t-il déjà partiellement deviner. En tout cas, on peut, sans être prophète, prédire que cet état futur de l'Église ne répondra guère aux souhaits des esprits qui oublient que rien ne peut arrêter la marche progressive de l'humanité, ni aux vœux de ceux qui, sous prétexte de penser librement, voudraient ramener nos sociétés vers un matérialisme grossier contre lequel proteste ce qu'il y a de plus profond et de plus vital dans la conscience humaine.

celle d'un prêtre allemand! Celui-ci est abonné à plusieurs revues périodiques sérieuses, qui le tiennent au courant des questions scientifiques de son temps. »

Les prêtres catholiques norvégiens ne voient pas sans inquiétude l'approche de la séparation de l'Église et de l'État en France. Comme ils sont largement tributaires de la *Propagation de la Foi* et que la France est le pays où l'on souscrit le plus généreusement pour cette œuvre, ils craignent que les catholiques de notre pays, obligés de subvenir aux dépenses de leur culte, ne soient portés à diminuer leurs aumônes en faveur des missions étrangères.

1. On sait déjà quelle salutaire influence ont exercée dans l'Eglise les vaillants évêques des États-Unis, les Gibbons, les Keane, les Spalding, les Ireland et tant d'autres. De même, ce n'est un mystère pour personne — quoiqu'on n'aime guère à le dire tout haut — que la théologie nouvelle qui s'élabore actuellement sous nos yeux dans le sein de l'Eglise catholique romaine et sous le contrôle du Pape et des évêques descend en droite ligne de la belle théorie de Newmann sur le « développement du dogme » : dans tous les pays catholiques, les éditions des œuvres de Newmann se multiplient et, à ce propos, je suis heureux de signaler la belle traduction récente de six sermons empruntée à la série d'Oxford et donnée par mon très savant collègue de la Faculté de Droit de l'Université de Paris, M. Saleilles : *La Foi et la Raison*, Paris, Lethielleux, 1905.

V

L'ÉTAT : LES SERVICES NATIONAUX

Le groupement communal ne suffit pas à assurer l'ensemble des services qui dépassent le champ d'action de la famille ; à son tour il se trouve trop étroit, et une association plus large, couvrant l'ensemble du territoire, est nécessaire, et peut seule assurer la satisfaction adéquate de certains besoins primordiaux. Il importe donc de donner au moins quelques renseignements sommaires sur la constitution et le fonctionnement de l'État norvégien[1].

L'article 1er de la Constitution norvégienne du 4 novembre 1814, en vigueur au moment de notre séjour en Norvège, était ainsi conçu :

« Le royaume de Norvège est un État libre, indépendant, indivisible et inaliénable, uni avec la Suède sous un seul roi. La forme du gouvernement est celle d'une monarchie limitée et héréditaire. »

L'article 3 disposait que « le pouvoir exécutif appartient au Roi » et 45 articles suivants, très développés, réglaient avec dili-

1. Je ne mentionne ici que pour mémoire la division du territoire norvégien en 18 départements, à la tête de chacun desquels est placé un préfet (*amtmand*), nommé par le roi. Le conseil départemental se compose des présidents des conseils municipaux du département et se réunit une fois par an, sous la présidence du préfet, qui n'a pas le droit de voter. Le département est en Norvège une division administrative dénuée de toute importance ; tout au plus en fait-on dépendre le service des aliénés et celui, plus important, des écoles supérieures départementales. Je signale seulement un trait significatif où se reconnaît l'esprit norvégien : *les villes ne font pas partie des circonscriptions départementales et elles ont leurs rouages administratifs séparés.*

gence tout ce qui concernait « le pouvoir exécutif, le roi et la famille royale ».

Ainsi, à ne lire que la constitution, — qui ne traitait qu'à l'article 49 « des droits civiques et du pouvoir législatif » — on aurait été induit à penser que le gouvernement norvégien était surtout un pouvoir royal contrôlé et limité par un parlement. Mais il suffisait d'un entretien de quelques instants avec un Norvégien pour s'apercevoir que le texte légal était ici, comme il arrive souvent, en contradiction avec le fait réel qu'il avait mission d'interpréter : l'affectation persévérante que mettaient tous les Norvégiens, sans exception, jusqu'aux événements de mai 1905, à ne jamais nommer le roi, « un Suédois qui réside à Stockholm », à ne mentionner que le Storthing et le gouvernement de Kristiania, indiquait clairement que la Norvège se considérait elle-même, comme une démocratie républicaine, réglant en toute indépendance ses propres affaires. Naguère, à une heure où il fallait ménager la Suède et même souscrire à certaines de ses exigences, on avait reconnu au roi des pouvoirs assez étendus, mais la *théorie* de ces pouvoirs était inoffensive ; en fait, tout le monde savait, et le roi le premier, que plusieurs articles de la Constitution étaient pratiquement tombés en désuétude.

Le Storthing de Kristiania est en réalité le centre directeur du gouvernement norvégien. Cette assemblée *unique* est élue tous les trois ans au scrutin à deux degrés[1] par les citoyens âgés de vingt-cinq ans, groupés assez arbitrairement en districts électoraux envoyant chacun un nombre déterminé de représentants. *Les districts ruraux sont absolument séparés des districts urbains*, et aucun paysan ne vote dans le même collège

1. Le mode d'élection est bizarre et les Norvégiens s'accordent à en demander la revision. Les électeurs nomment dans chaque district des mandataires, appelés *valgmænd*, dont le nombre est égal à 1 p. 100 du chiffre des électeurs primaires, s'il s'agit d'un district rural et à 2 p. 100, s'il s'agit d'un district urbain. Dans un délai qui est de huit jours, pour les districts urbains, et de quinze jours pour les districts ruraux, les valgmænd se réunissent pour élire le ou les députés. Ce délai est utilisé par les candidats qui multiplient les démarches auprès des valgmænd et le petit nombre de ceux-ci favorise certaines manœuvres que l'honnêteté norvégienne maintient dans la probité, mais qui néanmoins ne laissent pas d'être disgracieuses.

électoral qu'un habitant d'une ville ou d'un bourg important; bien plus, suivant une disposition dont il faut apprécier la saveur toute norvégienne, la constitution stipule implicitement que le nombre des députés des districts ruraux doit être double de celui des représentants des districts urbains et cette disposition a toujours été exactement observée. Ainsi, depuis quatre-vingts ans, le nombre des députés au Storthing a été augmenté par des additions successives, mais à chaque addition, il fallait que le nombre de sièges nouveaux créés fût égal à trois, ou un multiple de trois, afin que fût toujours conservée la proportion de deux sièges ruraux contre un siège urbain[1]. Ainsi s'affirme et se maintient la prédominance de l'élément rural dans le Parlement. Le nombre des députés au Storthing est actuellement de **117**.

Comme je l'ai dit, le Storthing est une assemblée unique : pourtant les auteurs de la Constitution étaient trop pénétrés des doctrines constitutionnelles du XVIIIe siècle pour ne pas désirer les garanties d'une double assemblée législative; aussi ils décidèrent que le Storthing, aussitôt son élection, choisirait un quart de ses membres pour former une Chambre haute appelée Lagthing; le reste, c'est-à-dire les trois autres quarts, forment l'Odelsthing. Le procédé est simple et assez étrange, car le mieux qui puisse arriver — et il paraît que les choses se passent ainsi — est que le Lagthing reproduise exactement l'opinion du Storthing et que les mêmes majorités et minorités se forment dans le Lagthing et l'Odelsthing. Tantôt le Storthing siège en séance plénière de tous ses membres, tantôt les deux Chambres siègent séparément, suivant des distinctions qu'il est sans intérêt de signaler ici.

Le pouvoir exécutif est aux mains du « conseil d'État », équivalent à notre conseil des ministres. Ce conseil se compose de dix membres; trois résidaient à Stockholm auprès du roi et

1. Ainsi, en 1900, il parut légitime de donner un député de plus au district urbain d'Haugesund, centre de pêche important, qui s'était beaucoup développé : mais le Storthing n'admit cette modification que parce qu'il se trouva que deux districts ruraux, celui de Söndre Trondhjem et celui de Tromsö pouvaient être considérés comme méritant aussi un député de plus.

étaient ses conseillers pour toutes les affaires norvégiennes; les sept autres résidaient en permanence à Kristiania. Depuis 1884, le ministère est responsable devant le Parlement.

En réalité, même avant la rupture survenue au mois de mai 1905, le conseil d'État de Kristiania était le véritable chef du pouvoir exécutif; de lui venaient toutes les nominations et vers lui seul se reportait la pensée de tous les Norvégiens, lorsqu'une mesure administrative devait être prise [1].

1. Les limites de cette étude, déjà trop longue, ne me permettent pas d'exposer la conception gouvernementale qui préside au vote des lois et à l'organisation des services administratifs nationaux; aussi bien, un pareil exposé demanderait-il une connaissance de détails techniques que je n'ai pu acquérir. Toutefois, je puis signaler que ces lois et ces services s'inspirent d'une conception de la liberté individuelle très différente de celle qui est en honneur dans les pays latins, et même radicalement opposée. En France, pour rendre impossible le retour des excès d'autoritarisme que nous reprochons à juste titre à Louis XIV et à Napoléon Ier, nous avons professé qu'en dehors des actes notoirement mauvais dont le Code pénal fournit la liste, il fallait renoncer à apprécier la nature bonne ou mauvaise des actions dont le caractère peut être variable suivant les circonstances : « Le désir de juger, a-t-on dit, n'est qu'un piège tendu par l'autoritarisme à la liberté : toute appréciation est nécessairement arbitraire et favorise les excès de l'autorité; elle doit donc être prohibée. » Comment cette doctrine simpliste, assaisonnée d'une méfiance tenace contre les associations, a abouti à favoriser à la fois l'anarchie et la désorganisation sociale d'un côté, et l'omnipotence administrative de l'autre, c'est ce qu'il serait facile de démontrer à l'aide d'innombrables exemples empruntés à l'histoire des 115 dernières années; on sait, au surplus, qu'elle est tellement contraire aux exigences de la vie que ceux-là mêmes qui disent et croient la professer s'empressent de l'abandonner le cas échéant.

Les Norvégiens, comme leurs frères d'Angleterre et des États-Unis, professent une doctrine moins rudimentaire, plus menaçante pour la licence désorganisatrice, mais aussi plus propice à la liberté féconde et productrice de la prospérité sociale. Répudiant toute théorie à priori, *ils constatent* qu'il existe des manières d'agir qui produisent un bien social, d'autres qui engendrent la souffrance sociale; ils prohibent impitoyablement les secondes, laissant à leurs discussions stériles les amateurs de quintessence. Ainsi ils ne pensent pas que le droit de propriété individuelle soit si *sacré* qu'il autorise à fabriquer de l'eau-de-vie exempte d'impôts, ni le droit de l'art si *sacré* qu'il autorise la pornographie au théâtre, dans la gravure ou dans le roman, ni le droit de libre commerce si *sacré* qu'il autorise la libre ouverture des débits de boisson, ni le droit de disposer de son corps si « sacré » qu'il autorise la mauvaise conduite ou interdise la recherche de la paternité, etc., etc. A Bergen, un Français s'écriait devant moi : « On parle de la liberté norvégienne, en voilà une illusion! on ne peut même pas acheter ici un verre de fine champagne! On ferait mieux de dire que nous sommes ici à peu près comme en Russie : tout est réglementé et, si nous étions soumis à la domination du tzar, notre situation ne serait pas pire! » Et pendant qu'il parlait, je me rappelais l'aventure d'un autre Français qui, à la suite du coup d'État de 1852, avait émigré aux États-Unis pour échapper au joug du second Empire : quand il vit là-bas que les théâtres et les bars étaient

Parmi les divers services administratifs qui relèvent de ce conseil d'État, quelques-uns méritent une mention spéciale, parce qu'on aperçoit dans leur organisation l'influence caractéristique du tempérament norvégien.

Le prix que les Norvégiens attachent à la culture des forces physiques et à l'entretien de la santé les a conduits de bonne heure, et plus tôt que la plupart des pays d'Europe, à attacher un service central d'inspection médicale et d'hygiène au ministère de la justice. Ce service est muni de pouvoirs étendus, tant à l'égard des familles que des communes, parce qu'on ne veut pas que les calculs intéressés, l'ignorance ou la négligence des uns ou des autres compromettent la santé de ceux qui se portent bien.

Le territoire des campagnes [1] est divisé en districts médicaux — dont la circonscription ne correspond à aucun autre district administratif — dans chacun desquels se trouve un médecin de district, *distriktlæge*, nommé et rétribué par l'État [2]. Les distriktlæge ont la haute main sur les soins à donner aux malades et aux indigents, pris en charge par les pouvoirs publics, *et aussi sur toutes les maladies contagieuses ou épidémiques* [3] *contractées par une personne quelconque*. Dès que la maladie est contagieuse, que le malade soit pauvre ou dans l'aisance, le cas est considéré comme une affaire publique intéressant la

fermés le dimanche et que les mœurs ou les règlements interdisaient toutes sortes de choses qui lui paraissaient agréables et innocentes, il se hâta de revenir en France où il trouvait, *sous le régime napoléonien*, beaucoup plus de « liberté » que de l'autre côté de l'Atlantique !

1. Suivant l'invariable pratique norvégienne, les villes forment des districts séparés.

2. Le traitement du distriktlæge est de 1.500 kr. pendant les dix premières années ; puis il est porté à 1.900 kr., et enfin à 2.400 kr. au bout de la quinzième année. En outre, l'État rembourse les frais de *transport* et la commune ou le département donnent une allocation fixe de 4 kr. pour frais d'hôtellerie ; ceux-ci incombent à la commune si la visite est faite à un indigent, au département si la visite est faite à un aliéné ou à un malade atteint de maladie contagieuse. Dans la région des fjords, les districts médicaux couvrent une bande de terrain extrêmement longue et très étroite. Ainsi le distriktlæge de Lofthus (Hardengerfjord), M. Olsen, avait sous sa surveillance une longueur de 90 kilomètres, depuis Breifond, dans la vallée de Suldal, jusqu'à Eide et Ulwik.

3. Les maladies considérées comme contagieuses sont énumérées par la loi du 8 mai 1900.

collectivité. Aussi le médecin privé qui soigne le malade doit-il faire une déclaration au distriktlæge, lequel va visiter le malade pendant et après la maladie. Le distriktlæge a même le droit, s'il trouve que les conditions dans lesquelles le malade est soigné à domicile exposent à la contagion, d'ordonner son transfert dans un établissement spécial où les soins lui seront donnés, moitié aux frais de l'État, moitié aux frais de la commune.

Enfin, dans chaque *herred,* il existe une commission sanitaire, *sundhedskommission,* ayant pour président soit le distriktlæge, soit un autre médecin désigné par le directeur des services médicaux, *résidant à Kristiania.* Cette commission veille à l'état sanitaire de la commune et prend les mesures nécessaires, quand des maladies épidémiques se déclarent. Le roi et le ministre de la justice seuls peuvent invalider ses décisions.

Le second service national dont on constate le fonctionnement parmi les paysans norvégiens est celui que représente le *lensmand.* Cumulant à la fois les fonctions de nos notaires, huissiers, percepteurs et officiers de police, ce fonctionnaire est en rapport avec la plupart des départements ministériels de Kristiania, et sa compétence est universelle, si l'on excepte l'instruction publique et les affaires religieuses qui lui sont complètement soustraites.

Sa première fonction est une fonction de police, et il doit prendre les arrêtés nécessaires au maintien du bon ordre et de l'hygiène, dresser les procès-verbaux en cas de contravention ou de délit, procéder à l'arrestation des criminels. Il délivre aussi, en cas de décès, le permis d'inhumer qui doit être remis au curé. En matière civile, il est l'agent d'exécution des sentences rendues et procède aux saisies et aux ventes aux enchères; il donne l'authenticité aux contrats que les particuliers lui présentent. Il veille aux intérêts des mineurs, et, dans le mois qui suit le décès du père, il doit, avec le concours de deux témoins, dresser l'inventaire et l'état estimatif de tous les biens meubles et immeubles laissés par le défunt. Si le père n'a pas lui-même choisi le tuteur, il nomme le tuteur et assiste, avec

le sorenskriver, à la réunion du conseil de famille. Enfin il perçoit les impôts pour le compte du département et de l'État, sous le contrôle du caissier départemental, *amtskasserer*.

Sa compétence universelle faisait de lui, au temps de la domination danoise [1], un agent très actif du pouvoir central et elle portait atteinte à l'autonomie communale; mais cette autonomie est aujourd'hui sauvegardée, car le lensmand ne peut être choisi par le préfet que sur une liste de trois noms dressée par le *herredstyre* et celui-ci choisit toujours les candidats parmi les gaardbruger de la circonscription même qu'il s'agit d'administrer. Ainsi le lensmand n'est point un fonctionnaire, au sens exclusif que nous donnons à ce nom; il n'y a dans cette fonction une carrière pour personne et le lensmand est simplement un paysan d'élite pouvant disposer d'une notable portion de son temps et prêt à la consacrer au soin des affaires publiques. Au surplus, sa rétribution est modeste; elle va de 450 à 750 kr., suivant les districts [2], et pourtant tous s'accordent à reconnaître que les fonctions du lensmand sont très lourdes.

A côté du service de police et d'administration proprement dite, il en est un autre, celui de la justice, dont l'organisation, au moins dans ses parties supérieures, dépasse toujours dans les pays progressifs l'activité communale.

Au premier degré et dans les affaires qui ne présentent pas une importance exceptionnelle, un groupement local suffit à organiser un pouvoir capable de trancher, à la satisfaction de tous, les litiges qui peuvent s'élever entre les particuliers : c'est ainsi que les *affaires civiles* sont en principe portées devant une commission de conciliation, *forligelseskommission*, com-

1. L'institution des lensmænd est en effet très ancienne : elle remonte au XIIIe siècle et elle a subi, au cours du temps, d'importantes modifications. Les textes actuellement en vigueur sont la loi du 15 juin 1878, complétée par une loi de 1879 sur les traitements et deux Ordonnances royales du 10 juillet 1880 et du 28 juin 1897.

2. Il faut joindre à cette somme les honoraires peu élevés dans les districts ruraux que le lensmand perçoit à l'occasion de ses fonctions notariales. Dans les districts suburbains, ces honoraires peuvent s'élever parfois jusqu'à 4.000 kr. : aussi bien cette catégorie de lensmænd est-elle très différente et la plupart des informations données au texte ne s'appliquent pas à elle.

posée de deux ou, pour certaines affaires, de trois membres *élus parmi les habitants* ayant droit de suffrage dans la juridiction (*thinlag*)[1]. Le goût naturel du Norvégien pour le règlement direct et personnel de ses propres affaires et la méfiance avec laquelle il accueille toute intervention d'une autorité supérieure *donnent à ces commissions de conciliation un rôle très important en matière judiciaire, puisque onze litiges sur treize se terminent devant elles.* Souvent cette commission n'a d'autre tâche que de fournir aux parties l'occasion d'une explication réciproque et calme et d'enregistrer, en lui donnant force exécutoire, les termes de l'accord directement conclu par les parties elles-mêmes. A défaut d'entente directe entre les parties, la commission peut recevoir de celles-ci le pouvoir de statuer arbitralement et les plaideurs ne manquent guère de le lui donner, en ce cas.

L'appel est porté devant le *sorenskriver,* secondé par deux assesseurs ou *lagrettesmænd,* désignés parmi les contribuables.

Le *sorenskriver est un personnage considérable :* nommé par le gouvernement de Kristiania qui le choisit habituellement parmi les avocats d'expérience et de talent, ce magistrat jouit, auprès de tous les Norvégiens sans acception d'opinion politique, d'une très particulière considération que lui méritent également la distinction de ses manières, sa grande érudition et son intégrité parfaite. Parlant d'ordinaire deux langues étrangères, très versé dans la littérature latine, possédant une science juridique étendue, le sorenskriver est toujours un homme d'un esprit réfléchi et doué d'une capacité spéciale pour apprécier les hommes et les choses; ces qualités variées sont en effet requises de ceux qui ambitionnent ce poste élevé. Aussi bien, les Norvégiens regardent presque comme des oracles les décisions du sorenskriver et ils estiment qu'avec un tel magistrat les chances d'erreur sont toujours réduites au minimum. Son salaire est de 5.000 kr., somme modeste pour rémunérer des services si précieux, mais d'ordinaire le sorenskriver possède un patrimoine

1. Le territoire du thinlag coïncide d'ordinaire, mais pas nécessairement, avec celui du herred.

personnel de quelque importance; en outre, une maison d'habitation avec dépendances et un gaard attenant sont gratuitement mis à sa disposition par l'État et, sur ce domaine, il mène un train de maison à la fois rustique et seigneurial. Tel est ce magistrat d'élite qui ne ressemble à aucun de nos magistrats de l'ordre judiciaire; on ne peut le comparer qu'à un « *Justice* » supérieur de Grande-Bretagne et quelque grande que soit la réputation de celui-ci, on ne sait, en faisant la comparaison, quel est celui des deux qu'elle honore le plus.

De lui, comme de son collègue britannique, on peut dire, en prenant ces deux mots dans leur sens le plus élevé et le plus compréhensif, qu'il est vraiment un *gentleman* et un *juge* [1].

Chaque arrondissement judiciaire (*thinlag*) reçoit plusieurs fois par an la visite du sorenskriver qui se transporte sur les diverses sections de son ressort. Le nombre de ces visites varie suivant les besoins; il est rare qu'il descende au-dessous de quatre. Comme les procès qui ressortissent de la juridiction du sorenskriver ont d'ordinaire une certaine importance, on voit, les jours d'audience, arriver, en même temps que le magistrat, les différents avocats chargés de représenter les parties; tous se logent et se nourrissent comme ils peuvent et comme il n'y a point de village en Norvège, ceux-là du moins rendent grâce au tourisme qui leur assure un hôtel confortable en maints endroits où, sans son secours, ils n'eussent trouvé aucun asile capable de répondre à leurs besoins.

Les trois services nationaux qui viennent d'être étudiés concernent le bon aménagement de la vie sociale à l'intérieur des frontières; mais leur fonctionnement même et l'efficacité de leur action supposent que ces frontières sont respectées et que l'inté-

1. Un heureux hasard m'a permis d'assister à Sandene à une audience du sorenskriver de la région du Nordfjord. Ce magistrat avait été nommé à l'âge de cinquante deux ans; il était auparavant avocat de talent et, se sentant un peu fatigué, avait jugé préférable d'abandonner le barreau. Ses six enfants avaient tous reçu une éducation très soignée, notamment ses deux filles avaient la réputation d'être d'excellentes musiciennes. Un de ses fils était avocat et avait recueilli la clientèle de son père. Ce magistrat était d'ailleurs toujours prêt à s'intéresser aux questions agricoles : lui-même avait une petite exploitation agricole sur le gaard attaché à sa fonction judiciaire.

grité du territoire n'est pas menacée. Or l'expérience de tous les peuples atteste que, pour assurer ce respect et éviter ces menaces, il faut une armée; aussi la pacifique Norvège, si éloignée qu'elle soit de toute pensée de conquête, doit-elle, comme les autres pays, avoir une armée. Il est intéressant de voir comment elle va réussir à concilier cette obligation avec les exigences non moins impérieuses de sa vie sociale et du tempérament particulariste de ses habitants.

La Constitution du 4 novembre 1814 décidait déjà que « l'obligation du service militaire serait générale et personnelle » : la loi de 1885 stipule que cette obligation porte sur tous les citoyens valides entre dix-huit et cinquante ans; les fonctionnaires ecclésiastiques et les pilotes sont seuls exemptés. Heureusement ces textes comminatoires ne visent que des possibilités d'appel en temps de guerre et le service effectif en temps de paix est au contraire très abrégé.

En effet, « l'instruction des recrues se fait, conformément au système des milices, non pas par un service de plusieurs années fait en caserne, *mais par des exercices répétés pendant plusieurs années de suite dans des camps de baraques ou de tentes situés dans les différents districts* ».

Au mois de mai qui suit le jour où ils ont eu vingt-deux ans révolus, les jeunes gens sont appelés pour la première fois sous les drapeaux; on les soumet alors à un régime intensif d'instruction et d'entraînement pendant 48 jours, à la suite desquels ils font, pendant 24 autres jours, des manœuvres avec les soldats des deux classes précédentes et avec ceux qui viennent d'entrer dans la réserve. Ce service de 72 jours représente la totalité de leur obligation pendant leur première année d'inscription dans les cadres de l'armée active; la seconde année, ils font 24 jours de service et autant la troisième; pendant les trois années suivantes, aucun service ne leur est demandé et la période pendant laquelle ils font partie de l'armée active est achevée. Ils sont alors versés dans la réserve où ils restent pendant six ans également; au cours de la première de ces six années, ils sont appelés dans le rang pour une période

d'exercices et de manœuvres qui dure 24 jours ; là s'arrête définitivement leur obligation militaire en temps de paix [1].

Cette combinaison paraît ingénieuse : d'une part, ces périodes très courtes de service permettent de soumettre les soldats à un entraînement très intensif, et en même temps la charge militaire qui pèse sur chaque citoyen est réduite au minimum ; d'autre part, on procure aux officiers une occasion précieuse de faire manœuvrer sous leurs ordres des effectifs assez nombreux, puisque chaque année, pendant vingt-quatre jours, quatre classes se trouvent réunies en même temps dans les camps.

Les écoles de sous-officiers, recrutées comme je l'ai dit parmi les paysans les plus désireux de s'instruire et de se développer, fournissent à cette armée des cadres inférieurs excellents ; à leur sortie de ces écoles, un très petit nombre des élèves sont nommés sergents à poste fixe ; les autres, la grande majorité, retournent dans la vie civile et ils ne sont soumis au service militaire que pendant les trois périodes de manœuvres annuelles qui leur sont communes avec les hommes de leur classe.

Un procédé similaire, appliqué à un milieu social différent, assure le recrutement des officiers ; seuls les fils de la bourgeoisie urbaine et des familles adonnées aux carrières libérales aspirent au grade de lieutenant.

Il existe à Kristiania une École spéciale militaire, unique pour tout le royaume. Aucun concours n'est imposé aux jeunes gens qui désirent entrer dans cette École : il leur suffit de justifier, par les notes qu'ils ont obtenues à leur sortie du gymnasium, qu'ils ont fait de bonnes études secondaires. En réalité, la plupart des jeunes gens qui entrent à l'École spéciale militaire.

1. Les soldats incorporés dans les armes spéciales (artillerie, cavalerie, génie) sont soumis à des obligations militaires sensiblement plus lourdes : ainsi, pendant la première année, leur période d'instruction varie de soixante à quatre-vingt-dix jours au lieu de quarante-huit, et plus tard ils ont une période supplémentaire de manœuvres de vingt-quatre jours. — Au sujet de l'artillerie et de la cavalerie, il y a lieu de remarquer que la cavalerie et l'artillerie norvégiennes n'ont pas de chevaux propres : pendant les périodes d'instruction et de manœuvres, ces deux armes se procurent les chevaux qui leur sont nécessaires au moyen de contrats de louage conclus à l'avance avec des paysans et pour un certain nombre d'années.

sont de futurs étudiants de l'Université de Kristiania qui, ainsi qu'on peut le voir, passent un an à l'École militaire avant de suivre les cours de l'enseignement supérieur. Ils entrent à dix-huit ans, après avoir fait soixante-douze jours de service avec les recrues. Au bout d'un an, les élèves se répartissent en deux groupements, d'importance numérique très inégale : les uns, la très grande majorité, quittent l'École et sont nommés lieutenants en second; ceux-là n'ont jamais eu l'intention d'embrasser la carrière militaire et ils vont à l'Université s'inscrire dans les diverses sections de lettres, de sciences, de droit, de médecine ou de théologie. Pendant les cinq années qui suivent leur sortie de l'École militaire, à l'exception de l'avant-dernière, ils sont appelés aux manœuvres annuelles. A vingt-quatre ans, ils sont versés dans la réserve, et, à vingt-cinq ans, ils sont libérés de tout service actif[1].

Les autres, la petite minorité des élèves de l'École qui désirent embrasser la carrière militaire, restent à l'École deux ans encore[2] et, à leur sortie, ils sont nommés lieutenants à poste fixe. Cette fonction, qui leur assure un salaire annuel de 1.440 kr., ne les soumet pas à un travail écrasant, puisque, chaque année, ils n'ont de soldats à commander que pendant soixante-douze jours; quelques-uns sont nommés adjudants d'un capitaine ou professeurs dans une école de sous-officiers, et ces fonctions les occupent toute l'année, mais les autres resteraient oisifs s'ils n'utilisaient leurs loisirs à préparer les examens établis à l'en-

1. On s'explique assez mal le choix des jeunes gens qui, ne voulant pas embrasser la carrière militaire, entrent néanmoins à l'École spéciale de Kristiania : autant que j'ai pu m'en rendre compte, « le prestige de l'uniforme » n'est pas sans influencer leur esprit; en outre, à dix-huit ans, les exercices physiques sont salutaires pour les jeunes gens, et le sport est très apprécié à cet âge; enfin, dans les carrières libérales, on ne peut guère débuter trop jeune et autant vaut avoir passé un an à l'École militaire. En tout cas, un grand nombre d'avocats, de médecins, de commerçants ont été élèves de l'École militaire de Kristiania; le séjour à cette école est d'ailleurs très agréable, chaque élève gardant en ville son appartement particulier où il couche. On doit seulement se lever à 6 heures et les officiers font, au besoin, des rondes au domicile des futurs officiers, pour vérifier s'ils sont exactement rentrés chez eux à 9 heures du soir. Pendant la première année d'école, l'État alloue à chaque élève 80 kr. par mois, somme presque suffisante pour subvenir à son entretien.

2. Pendant ces deux années, ils ne reçoivent aucune indemnité de l'État.

trée des diverses écoles supérieures dont les diplômes sont pratiquement exigés de tous les officiers qui occupent les plus hauts grades.

Un lieutenant qui a passé successivement par les différentes écoles de perfectionnement, se trouve donc libre pendant deux cent quatre-vingt-dix jours par an; aussi la plupart des lieutenants cherchent dans une profession accessoire l'emploi de leur temps et de leurs connaissances scientifiques : les uns sont professeurs de sciences ou de dessin dans un établissement privé d'enseignement secondaire; d'autres sont ingénieurs dans un établissement industriel ou au service des villes, des départements ou de l'État, pour la construction des routes et des ponts [1].

A partir du grade de capitaine, les occupations militaires suffisent à employer toute l'activité de l'officier : en sus des périodes d'instruction des recrues et de manœuvres, le capitaine est toujours chargé de quelque travail, soit comme professeur à l'École spéciale militaire ou aux écoles de sous-officiers, soit dans les bureaux du recrutement, de la mobilisation ou de la comptabilité [2].

Tels sont les cadres de l'armée de la Norvège; j'ajoute que, dans cet heureux pays, on ne considère pas que la présence dans les tribunaux militaires de magistrats de l'ordre judiciaire soit une atteinte à l'autorité des chefs. Les crimes et délits militaires sont jugés en première instance par les conseils de guerre et en appel *par la Cour suprême* avec adjonction de deux officiers supérieurs.

L'armée norvégienne comprend 80.000 hommes de toutes armes sous la direction supérieure de dix généraux; ainsi organisée, cette armée semble en état d'assurer efficace-

1. Afin de proportionner le traitement au travail fourni, les lieutenants, nommés adjudants d'un capitaine ou professeurs dans une école militaire, reçoivent un traitement supplémentaire.

2. Le traitement des capitaines commence à 2.200 kr. et monte progressivement jusqu'à 3.400 kr. L'âge auquel on est nommé capitaine varie d'ailleurs beaucoup, suivant les brigades : ainsi dans la brigade de Kristiania, on n'est guère nommé qu'à quarante ans; au contraire, dans les garnisons du Nord, on peut obtenir le troisième galon à vingt-six ans. — Le commandant reçoit 4.600 kr. et le général 6.400.

ment la défense du territoire, autant du moins que le permet à ce pays le chiffre restreint de sa population. On s'est efforcé de concilier les exigences de l'instruction militaire avec les exigences non moins dignes d'attention de la vie sociale. Un esprit imbu de la pure doctrine démocratique, telle que nous la concevons en France, trouverait peut-être que cette armée n'est pas suffisamment égalitaire, puisque les jeunes gens ayant passé par l'enseignement secondaire sont admis d'emblée à l'école des officiers et que le temps de service des soldats n'est pas égal pour tous. Mais avant d'accorder créance à cette critique, il faudrait savoir si cette égalité extérieure, tant souhaitée par certains esprits, est le résultat nécessaire du véritable esprit démocratique, ou si elle n'en est pas plutôt la contrefaçon. Les Norvégiens estiment qu'on doit combiner le principe de l'égalité avec le principe du meilleur aménagement des forces sociales. Or, celui-ci exige que la collectivité demande à chaque citoyen le service auquel sa condition et sa préparation antérieures l'ont rendu le plus apte.

Mieux fondée sans doute serait la critique que feraient ceux qui reprocheraient à l'armée norvégienne de ne donner à ses soldats qu'une préparation technique insuffisante; mais encore pourrait-on faire remarquer que les cadres sont excellents et que la robuste constitution physique et la valeur morale des soldats mêmes sont des appoints dont nous commençons, enfin, dans notre pays, à discerner toute l'importance. Personne en Norvège ne prêche la grève des réservistes, personne n'enseigne que la patrie n'a de droits que vis-à-vis de ceux à qui est assuré un certain minimum de vie normale et même confortable : au jour du danger, tout le monde ferait son devoir avec un enthousiasme et une énergie qui décupleraient la force de chacun. Même dans le métier des armes, on peut méditer avec fruit cette profonde parole de Henri de Tourville : « Le temps n'est plus où il faut faire des hommes de métier, il s'agit avant tout de faire métier d'hommes ».

Bien que le présent ouvrage ne soit rien moins qu'une étude

consacrée à une « question du jour », les événements survenus en Norvège, au mois de mai 1905, sont trop récents et trop notoires pour qu'il me soit permis de clore ce chapitre sur l'État norvégien sans consacrer quelques pages à l'examen de la situation internationale de la Norvège et de ses rapports avec la Suède.

Depuis le XVIe siècle, la Norvège avait été sous la domination du Danemark. Divisée contre elle-même en plusieurs groupements hostiles par le particularisme des fjords, elle avait été une proie facile pour les habitants plus riches et plus agglomérés des campagnes danoises et, comme ces habitants appartenaient à une formation sociale très voisine de celle du paysan norvégien, la domination ne fut pas trop pesante pour les annexés, qui trouvaient d'ailleurs dans leur isolement, entre le fjord et le granit, la meilleure des garanties de leur indépendance.

En 1815, les Norvégiens réussirent à assurer pleinement leur indépendance politique, et la Constitution du 4 novembre 1814 stipulait dans son article 1er que « le royaume de Norvège est un État libre, indépendant, indivisible et inaliénable, uni avec la Suède, sous un seul roi ».

Cette union eût pu rester pacifique et durable si elle avait été vraiment l'union de deux égaux formant ensemble une association ; mais ni les circonstances historiques dans lesquelles elle avait été établie, ni les souvenirs du peuple suédois qui ne pouvait oublier son ancienne puissance, ni la supériorité de population et de richesse de la Suède sur son associé ne permettaient qu'il en fût ainsi, et, à chaque instant, des incidents, petits ou grands, vinrent rappeler à la Norvège qu'elle n'était pas tout à fait l'égale de l'État auquel elle s'était unie. A vrai dire, cette inégalité n'atteignait pas les Norvégiens dans leurs intérêts matériels, que favorisait au contraire cette union avec un voisin plus puissant, mais elle les humiliait et les blessait dans leur fierté nationale : c'en était assez pour ces hommes au caractère indépendant et peu habitués à ménager leurs deniers.

De leur côté, les Suédois étaient non moins irrités des limitations apportées à leur hégémonie, dans la péninsule scandinave.

Aussi, *dès la première année,* la mésintelligence régna-t-elle entre les deux associés que séparait encore la différence des mœurs et des aspirations sociales, et cette mésintelligence, parfois latente, souvent plus ostensible, ne put, à aucune période, faire place à l'union véritable des intelligences et des volontés. Je ne puis relater ici les incidents multiples qui furent à la fois l'aliment et la manifestation de ce désaccord. Il suffit de signaler que, dès 1824, le Storthing repoussait *à l'unanimité* treize amendements à la Constitution présentés par le roi pour renforcer le pouvoir personnel du monarque, et qu'à l'inverse, en 1836, un Storthing extraordinaire présenta sans succès une série de vœux relatifs au pavillon de la marine militaire, aux armoiries du royaume, à la procédure des affaires diplomatiques et à la représentation du royaume auprès des puissances étrangères. Or ces questions sont précisément celles à propos desquelles s'est produite la rupture de 1905, et on voit par là combien il serait inexact de se représenter cette rupture comme un coup de tête ou une révolution; elle n'est au contraire que l'achèvement d'un mouvement lent et persévérant qui se poursuivait en Norvège depuis plus de soixante-dix ans.

De tous les dissentiments qui, au cours du XIXe siècle, éclatèrent entre les deux associés, aucun ne fut plus vif que celui qui marqua les années 1883 et 1884 et dont il convient de résumer brièvement les causes et les phases. Ces événements historiques sont toujours présents à la mémoire des Norvégiens contemporains et on ne peut douter que le souvenir du succès remporté dans cette mémorable bataille n'ait été pour beaucoup dans la fermeté avec laquelle ils ont, en 1905, affronté une lutte nouvelle.

Depuis 1821, les Norvégiens demandaient que les ministres fussent admis à participer aux délibérations du Storthing et que, collectivement responsables devant le Parlement, ils fussent soumis à des votes exprimant la confiance ou la défiance du Parlement. En 1872, le Storthing se saisit de la question avec une nouvelle ardeur; le roi refusait toujours cette concession qui lui eût enlevé le droit, dont il usait largement, de gouverner avec des ministres conservateurs, alors que la majorité parlementaire

était nettement radicale. Vainement le Storthing vota, trois fois de suite, une loi établissant cette responsabilité collective et individuelle, et demanda, en 1880, l'application de l'art. 79 de la Constitution, lequel décide qu'une loi est de plein droit obligatoire et n'a pas besoin de la sanction royale, lorsque trois Storthing, réunis après trois élections consécutives, l'auront adoptée sans changement.

Le roi prétendit que ce texte était inapplicable en l'espèce, parce qu'il s'agissait, non d'une loi ordinaire, mais d'un amendement à la Constitution, et, comme le ministère était du côté du roi contre le Storthing, il semblait que celui-ci n'eût aucun moyen de faire prévaloir sa volonté.

L'agitation fut extrême dans tout le pays et elle s'accrut encore, lorsqu'on apprit que le roi Oscar venait de consulter son conseil d'État *suédois* sur l'état des affaires norvégiennes. Les élections se firent sur cette question de la lutte à outrance contre l' « oppression suédoise » : elles donnèrent une formidable majorité au parti radical, 82 voix sur 114. Une tactique savante et l'utilisation du Rigsret allaient assurer enfin la victoire à cette majorité.

Un article de la Constitution décide que le Lagthing et la Cour suprême de justice, réunis en une assemblée unique, forment la Haute Cour devant laquelle l'Odelsthing peut envoyer les ministres, accusés de haute trahison. D'ordinaire, ainsi que je l'ai dit, les membres du Lagthing sont nommés de telle manière que l'opinion, au sein de cette assemblée, corresponde à peu près exactement à celle qui prévaut dans le Storthing même, si bien que les proportions numériques respectives de la majorité et de la minorité soient sensiblement identiques dans les deux sections du Parlement. En 1883, la majorité radicale inaugura une tactique nouvelle : comme il lui fallait s'assurer la majorité dans la Haute Cour et que les membres de la Cour suprême de justice, nommés par les ministères conservateurs, étaient conservateurs aussi, elle élut un Lagthing uniquement composé de membres radicaux.

Les conservateurs protestèrent, alléguant que leurs adversaires voulaient réunir non un tribunal pour juger, mais un comité politique pour servir des passions. Quoi qu'il en soit, le 24 avril

1883, après dix-huit séances de vives discussions, l'Odelsthing décida que tous les membres du conseil seraient mis en accusation pour avoir conseillé les décisions royales, refusant la sanction aux votes du Storthing.

La Haute Cour se réunit : elle comprenait 38 membres, dont 29 appartenaient au Lagthing et 9 à la Cour suprême de justice. Conformément à la loi, les accusés récusèrent 12 membres et se trouvèrent ainsi en présence de 26 juges, dont 17 étaient acquis à leurs adversaires. Le résultat ne pouvait être douteux : le Rigsret, après avoir siégé pendant plus de dix mois, condamna huit ministres à la perte de leurs droits politiques, deux autres à une amende de 8.000 kr. (mars 1884). Ainsi se termina cette mémorable bataille dont j'ai retrouvé le souvenir toujours vivant au cœur de tous les Norvégiens; le roi de Suède et Norvège céda et désormais il ne fut plus contesté que les ministres devaient être politiquement responsables devant le Parlement.

Cette victoire était due à l'opiniâtreté des districts ruraux; c'étaient eux qui, depuis plusieurs législatures, envoyaient au Storthing des députés radicaux; c'étaient eux surtout qui, en 1883, alors que les villes, désireuses d'éviter tout ce qui pouvait « arrêter les affaires » et troubler le commerce, avaient nommé des conservateurs, avaient élu une majorité radicale compacte, fortement disciplinée sous la direction des plus habiles tacticiens du parti.

Ce sont eux encore qui, dans le conflit récent, ont soutenu vaillamment, pour le seul honneur des principes, les députés des villes, plus directement intéressés dans la revendication de l'autonomie consulaire. Comme je l'ai dit, l'origine de la querelle remonte fort loin, et, à maintes reprises, le Storthing avait chargé le ministère d'ouvrir des négociations avec le gouvernement suédois, en vue de l'établissement d'une double représentation consulaire à l'étranger, l'une exclusivement norvégienne, l'autre exclusivement suédoise. A l'appui de cette réclamation, les Norvégiens alléguaient que, leur marine marchande et leur production agricole et forestière étant beaucoup plus importantes que celles de la Suède, il était illégitime que la protection de leurs intérêts

économiques à l'étranger relevât d'un ministre des affaires étrangères qui, aux termes de la Constitution, *doit résider à Stockholm et ne peut être que Suédois*. Cette anomalie, disaient-ils, entraînait pour eux un préjudice grave, puisque les consuls ne prêtaient pas une attention suffisante, ni un appui assez constant aux intérêts norvégiens.

Cette fois, le principe de l'indépendance nationale et l'intérêt économique convergeaient ensemble; aussi la cause de l'autonomie consulaire rallia-t-elle facilement tous les suffrages des Norvégiens.

Pendant plusieurs années, le gouvernement suédois feignit de ne pas entendre la réclamation qui lui était adressée; plus tard il employa divers moyens dilatoires pour retarder l'ouverture des pourparlers. L'affaire, disait-il, n'était pas urgente et l'injustice dont on se plaignait était chimérique, puisque les consuls du royaume de Suède et Norvège à l'étranger étaient de nationalité norvégienne tout aussi bien que suédoise. En tout cas, le gouvernement suédois insistait sur la nécessité de recourir au seul moyen légal, l'entente préalable et amiable, puisqu'il s'agissait de modifier un des articles du pacte constitutionnel. Ces arguments ne convainquirent pas les requérants; ils savaient que leurs associés étaient préparés à un refus obstiné et comme il n'est dans leurs habitudes ni de formuler une demande à la légère, ni de l'abandonner par inconstance, après l'avoir formulée, la querelle s'envenima.

Lorsqu'il fut démontré que la voie de l'entente ne pouvait conduire à aucun résultat utile, ils résolurent d'employer l'action unilatérale. Une loi fut soumise au Storthing, établissant des consuls norvégiens à l'étranger et relevant directement du Conseil d'Etat (conseil des ministres) de Kristiania; cette loi fut votée dans les deux Chambres par l'*unanimité* des membres. Le ministère, *à l'unanimité*, demanda au roi de donner sa sanction à cette loi; le roi refusa et expédia au contraire une ordonnance de veto, conformément au texte de la Constitution. On connaît la suite des événements.

Aucun membre du cabinet ne voulut contresigner l'ordon-

nance royale et, le 26 mai 1905, tous les ministres norvégiens adressèrent au roi Oscar leur démission, dans une lettre collective dont voici le texte :

« Si Votre Majesté n'est pas disposée à agir conformément à la demande du gouvernement norvégien, qui la prie de sanctionner la loi adoptée par le Storthing concernant les consulats, nous prenons la liberté de lui proposer de nous relever immédiatement de nos fonctions de membres de son Conseil d'Etat, vu qu'aucun de nous ne consent à contresigner une résolution que nous considérons comme évidemment nuisible à l'Etat.

« Le refus de satisfaire à une demande formulée à l'unanimité par les membres du gouvernement au sujet d'une loi qui a été adoptée à l'unanimité par le Storthing et dont toute la nation norvégienne réclame la mise à exécution, ne peut pas, d'après notre opinion, être basé sur des motifs répondant aux intérêts de la Norvège. Il équivaudrait à une négation de la souveraineté de l'Etat et serait l'expression d'un pouvoir royal personnel en contradiction avec la Constitution et avec la façon dont elle est appliquée. »

Le roi, sachant qu'il lui serait impossible de trouver des successeurs aux ministres démissionnaires, refusa la démission qui lui était adressée; dès lors, la machine gouvernementale était arrêtée dans son fonctionnement, puisque les ministres étaient décidés à ne pas rester en fonctions.

Le Storthing vota alors (7 juin 1905), à l'unanimité et sans débat, la grave résolution dont la teneur suit :

« Attendu que tous les membres du conseil de gouvernement ont donné leur démission;

« Attendu que Sa Majesté le Roi s'est déclarée incapable de donner au pays un nouveau gouvernement;

« Attendu que par là même le pouvoir constitutionnel du roi n'est plus en vigueur,

« Le Storthing autorise jusqu'à nouvel ordre les membres démissionnaires du cabinet d'aujourd'hui à exercer en Norvège le pouvoir qui appartenait au roi, d'accord avec la Constitution norvégienne et les lois en vigueur, sauf les modifications qui rendent nécessaire la dissolution de l'union avec la Suède sous un même souverain, dissolution rendue nécessaire par le fait que le roi a cessé d'exercer ses fonctions comme roi de Norvège. »

Le ministre Michelsen ayant déclaré accepter, au nom du gouvernement démissionnaire, la tâche qui lui était confiée, l'assemblée vota à l'unanimité, moins les voix des cinq députés socialistes, une adresse au roi dont les termes honorent égale-

ment celui qui en est jugé digne et les hommes qui ont assez d'empire sur eux-mêmes, en un pareil moment, pour être capables de les employer :

« Tous les membres du ministère s'étant aujourd'hui démis de leurs fonctions et le roi ayant déclaré officiellement qu'il ne peut pas procurer au pays un nouveau gouvernement, le pouvoir royal de la Norvège a cessé de fonctionner.

« En qualité de représentant de la nation, le Storthing vient de charger les membres du ministère démissionnaire d'exercer provisoirement, à titre de gouvernement norvégien, le pouvoir conféré au roi par la Constitution et les lois avec les modifications nécessitées par la dissolution de l'union avec la Suède par le fait que le roi a cessé d'exercer ses fonctions de roi norvégien.

« La dissolution de l'union ne comporte pas d'amertume envers la nation suédoise ni envers la dynastie, et, pour le reconnaître, le Storthing sollicite le concours de Sa Majesté, pour qu'un prince de sa maison, en résignant son droit de succession au trône suédois, soit autorisé à accepter l'élection comme roi de Norvège.

« Le Storthing exprime l'espoir que la nouvelle élection royale préparera pour la Norvège une ère de travail tranquille et de rapports sincèrement cordiaux envers la nation suédoise et son roi, pour la personne de qui la nation norvégienne conservera inalterablement ses sentiments de respect et de dévouement. »

Deux jours après, le drapeau norvégien fut hissé solennellement, à la place du drapeau de l'Union, au-dessus de la citadelle d'Akarshus, en présence de la garnison et des membres du Storthing. Trente mille personnes assistèrent à la cérémonie et poussèrent des vivats, après que les musiques eurent joué l'hymne national. Le dimanche suivant, la proclamation du Storthing dissolvant l'union fut lue dans toutes les églises de la Norvège; dans plusieurs églises, les prédicateurs insistèrent sur les sentiments amicaux de la Norvège pour la Suède et pour son roi; en de nombreux endroits, des prières furent même dites pour le bonheur du roi Oscar [1].

1. Ces sentiments correspondent si bien aux dispositions du peuple norvégien que le président du Storthing, M. Berner, et le premier ministre, M. Michelsen, ne manquèrent pas de les manifester à nouveau à l'occasion du mariage en Angleterre du prince Gustave-Adolphe, petit-fils du roi Oscar. Ils adresserent, à cette occasion, deux dépêches, l'une au roi Oscar, l'autre aux jeunes mariés. La première est ainsi conçue : « Le peuple norvégien envoie à Votre Majesté, par notre intermédiaire, les félicitations les plus sincères, à l'occasion de la cérémonie du mariage qui doit se célébrer aujourd'hui et qui constitue un événement si joyeux et si important pour la maison

Enfin, le 19 juin 1905, en réponse à une lettre du souverain suédois, dans laquelle celui-ci, envisageant seulement le litige au point de vue juridique et constitutionnel, demontrait la légalité de son attitude, le Storthing vota une adresse au roi Oscar et au Riksdag suédois. Après avoir constaté que « ce qui vient maintenant de s'accomplir est le résultat nécessaire des événements politiques unionels des derniers temps et ne peut être changé », l'assemblée formulait ainsi ses intentions et ses sentiments :

« Le Storthing a pris une décision qu'il était nécessaire de prendre pour remplir son devoir envers la patrie. En déclarant la dissolution de l'union entre les royaumes unis, le Storthing n'a pas eu l'intention de briser les liens d'amitié des deux peuples.

« Ce qui est arrivé et devait inévitablement arriver en Norvège n'est que la revendication nécessaire des droits constitutionnels de la Norvège. Le peuple norvégien n'a jamais voulu blesser l'honneur de la Suède.

« Lorsque Votre Majesté, en conseil des ministres, le 27 mai, déclara ne pouvoir sanctionner la décision du Storthing, relative à la création d'un service consulaire norvégien, l'état de choses constitutionnel en Norvège était si ébranlé que l'union ne pouvait être maintenue plus longtemps. Le Storthing de Norvège se trouvait dans la nécessité de procurer sans délai un gouvernement au pays.

« Toute autre issue était fermée, d'autant plus que le gouvernement suédois de Votre Majesté, à la date du 25 avril, avait expressément repoussé de nouvelles négociations. Il n'y avait pas d'autre alternative que d'obtenir la dissolution de l'union ou d'obtenir un accord relatif à de nouvelles formes unionelles.

« Le Storthing a déjà antérieurement exprimé l'idée que le peuple norvégien ne ressent ni amertume, ni malveillance contre Votre Majesté et le peuple suédois. Des opinions d'une tendance opposée qui, à de certaines occasions, auraient pu se manifester, ont dans ce cas été dues au mécontentement redevable à la situation de la Norvège dans l'union. Ces motifs d'amertume et de malveillance cessant par suite de la dissolution de l'union, leurs effets disparaîtront également.

« Une collaboration ayant duré quatre-vingt-dix ans sur le terrain des intérêts matériels et intellectuels a developpé chez le peuple norvégien des sentiments d'amitié sincère et de sympathie pour le peuple suédois. La Norvège ne se trouvant plus dans une situation humiliante pour son indépendance, ces sentiments prendront un nouveau développement, affermiront et accroîtront l'entente réciproque entre les peuples.

de Votre Majesté. » — Voici le texte de la seconde : « Le peuple norvégien envoie, par l'intermédiaire des soussignés, les vœux les plus sincères à l'occasion de la cérémonie qui doit avoir lieu aujourd'hui. »

« Dans la confiance que le peuple suédois partage également cette opinion, le Storthing demande aux pouvoirs constitués de la Suède de prendre une décision, tout en reconnaissant la nouvelle situation de la Norvège, ainsi que son droit, comme Etat souverain, en ce qui concerne les négociations nécessaires à la liquidation finale des rapports unionels maintenant terminés.

« De son côté, le Storthing est disposé à satisfaire à tout désir juste et raisonnable qui pourrait, à cette occasion, être exprimé en vue d'assurer l'indépendance et l'intégrité des royaumes.

« Au point de vue du droit public, les deux peuples seront à l'avenir séparés.

« Mais le Storthing nourrit la pleine assurance que sous cet état de choses il se développera de bonnes et confiantes relations pour la sauvegarde d'intérêts communs.

« La liquidation imminente peut avoir lieu sans préjugés et sans amertume.

« Le Storthing a la conviction que ce qui s'est accompli sera pour le bonheur des peuples du Nord.

« C'est pour la cause du Nord que le Storthing adresse cet appel au peuple qui par sa magnanimité, ses sentiments chevaleresques, a conquis une place si grande parmi les nations et avec lequel le peuple norvégien désire de tout son cœur le maintien des bonnes relations. »

Au moment où j'écris ces lignes, cinq mois se sont écoulés depuis le jour où cette adresse a été votée et il ne semble pas qu'aucun événement ait contredit dans le passé, ni doive contredire dans l'avenir, les affirmations qu'elle contient, ou les sentiments qu'elle exprime. Dès le 2 juillet, un ancien président du Storthing, aujourd'hui retiré de la politique et par suite bien placé pour la juger, m'écrivait : « La rupture est complète, définitive, irrévocable. Tout le monde ici en tombe d'accord et tout le monde chez nous est satisfait de cette rupture. Les seigneurs de la Chambre haute en Suède ont paru un instant souhaiter l'emploi de moyens coercitifs, mais les Norvégiens n'ont jamais pris au sérieux ces menaces d'une minorité de leurs voisins. Ils savent que les seigneurs suédois ne possèdent pas le pouvoir et il leur a suffi de se rappeler le proverbe norvégien : « Les vaches qui n'ont pas de cornes ne sont pas très dangereuses ».

Ainsi la rupture est consommée : j'ai tenu à en rappeler les principaux incidents et à citer les textes, afin que le lecteur pût lui-même apprécier le calme majestueux avec lequel ces hommes expriment leur volonté et se déclarent prêts à tous les sacrifices pour la faire prévaloir. Ce ne sont ni des fanfarons, ni des sujets

en révolte, heureux de trouver dans la violence actuelle de leur langage ou de leurs actes je ne sais quelle compensation aux humiliations anciennes; ces *citoyens* savent qu'ils n'ont pas été opprimés et ils n'ont de rancune contre personne; ils estiment seulement que l'union, désormais désavantageuse et humiliante pour eux, doit cesser; parce qu'ils le pensent, ils le disent fortement et simplement, et parce qu'on sait que derrière les paroles, il y a des *hommes* persévérants et courageux, le gouvernement suédois s'est incliné. Ces événements rappellent certaines scènes de l'histoire romaine[1] et aussi bien ces paysans des fjords ressemblent-ils à ceux du Latium au moins en ceci qu'ils ont, comme eux, fortement établi l'indépendance de leur vie familiale sur la possession et l'exploitation du sol. Mais ce beau spectacle ne doit pas seulement servir à réveiller nos souvenirs classiques, il doit aussi nous être une leçon. Les Norvégiens ne sont pas des chauvins; ils ne rêvent d'aucune conquête par les armes, et volontiers ils souscriraient à cette formule pacifiste : « Guerre à la guerre ». Mais ils ne mettraient pas leur nom au bas de cette autre : « Tout plutôt que la guerre »; et ils savent qu'il est des heures où il faut être prêt à aligner des poitrines en face des canons et des fusils « qui sèment la mort », si l'on veut obtenir le respect et en tous cas le mériter[2].

1. On devrait aussi établir un rapprochement avec la méthode suivie en Angleterre ou aux États-Unis par les *trade's unions* les plus fortement organisées, telles que celles des ouvriers mécaniciens, des mineurs de certains districts ou des ouvriers typographes.

2. On sait que les Norvégiens ont manifesté les mêmes sentiments de dignité, de maîtrise de soi-même et de respect des autres dans les divers actes qui ont accompagné l'élection et l'avènement du roi Haakon VII. Permettra-t-on, à ce propos, à un auteur, profondément attaché aux institutions républicaines, de remarquer que ce choix d'un gouvernement monarchique par une démocratie, si capable de se conduire soi-même, est une leçon que doivent méditer tous ceux qui, des deux côtés de l'Atlantique, sont soucieux du bon renom des institutions républicaines? Parmi les raisons qui ont poussé les Norvégiens à adopter une constitution monarchique, le désir de s'assurer un gouvernement moins coûteux *et* un gouvernement plus responsable et plus obligé, par sa fonction même, à s'intéresser efficacement au bien du pays, a tenu une grande place. Je n'ai pas à apprécier ici la valeur de ce double argument, *je constate seulement un fait* et je demande aux républicains de France et des États-Unis de faire en sorte que ces motifs ne puissent plus désormais arrêter les democraties progressives de l'avenir.

QUATRIÈME PARTIE

LES RELATIONS SOCIALES DE LA NORVÈGE AVEC L'ÉTRANGER

Si séparé que soit un peuple du reste de l'univers, si isolé qu'il soit dans ses montagnes, ses glaces ou ses îles, son isolement n'est jamais qu'une apparence, et de même que les physiciens modernes enseignent que chaque objet, considéré par nous, dans la vie pratique, comme distinct et isolé, est au contraire en relation constante avec l'ensemble de la nature, de même la vie de chaque nation est étroitement liée à celle de toutes les autres, et il existe entre leurs activités une interdépendance qui est aussi certaine que mystérieuse. Il convient d'étudier, en Norvège, les manifestations de cette étroite connexité.

Si l'on observe d'abord le courant qui vient du dehors et se déverse en Norvège, on constate une double pénétration, l'une subtile et immatérielle par les idées et les inventions mécaniques; l'autre, plus directement saisissable, par les touristes et les capitaux étrangers.

Les conditions sociales du lieu et du travail ne permettaient pas que le bateau à vapeur et la locomotive, le télégraphe, le téléphone et la télégraphie sans fil fussent inventés en Norvège, et voici que ces outils de la civilisation moderne viennent offrir aux habitants de ce pays des occasions d'expansion économique et de vie collective plus développée. On connaît l'usage que les Norvégiens ont su faire du bateau à vapeur; la

puissance singulière de leur marine marchande et le développement de leurs pêcheries témoignent assez que l'occasion offerte n'a pas été négligée. Mais, pour rester plus spécialement dans les limites de cette étude, il faut surtout signaler l'action du progrès des moyens de communication : grâce aux bateaux à vapeur postaux, le paysan norvégien est tenu, deux fois par semaine, au courant de toutes les nouvelles qui intéressent son pays et le monde entier, et, si la nouvelle est spécialement grave ou digne d'être connue, — comme ce fut le cas au moment de la rupture avec la Suède — la télégraphe et le téléphone peuvent en quelques heures la divulguer jusque dans les recoins les plus retirés des fjords. Ainsi la vie nationale devient une réalité plus agissante et la conscience civique se développe.

De même, à un autre point de vue, nous avons constaté l'influence de la critique allemande, venant par l'Université de Kristiania modifier la croyance religieuse et, avec elle, la doctrine morale des pasteurs luthériens et de leurs fidèles.

Ce mode immatériel d'infiltration des forces externes n'est pas spécial à la Norvège et il se rencontre, sous des aspects divers, en tous pays du monde ; aussi suffit-il de le signaler sommairement. Au contraire, je voudrais insister un peu sur le second mode de pénétration, celui dont les touristes, les capitaux et les industriels étrangers sont les agents.

Le tourisme a pris en Norvège, depuis trente-cinq années, une grande extension, et on ne saurait en être étonné quand on a contemplé le merveilleux spectacle de ces montagnes granitiques, aux reflets étranges, plongeant à pic dans l'eau si pure des fjords ; de plus, l'abondance des truites et des saumons attire les Anglais versés dans l'art difficile de l' « angling ». Il ne semble pas que ce tourisme ait eu jusqu'ici des effets sociaux nocifs : les visiteurs qui débarquent en Norvège viennent y chercher le repos, l'air pur, la vue des beaux sites ou la distraction d'un sport favori, mais ils n'y viennent pas dans le dessein spécial de « s'amuser », suivant le sens compréhensif et assez fâcheux que donnent à ce mot les amateurs de casinos ou

de plages mondaines; aussi leur présence est-elle inoffensive. Tout au plus doit-on-dire que le personnel des conducteurs de stolkjœrre, affecté au transport par terre de ces voyageurs, est victime de la désorganisation sociale qui sévit dans tous les pays parmi cette catégorie spéciale de journaliers habitués à « flâner » autour des gares, des paquebots et des hôtels; mais il ne faut pas oublier que ces voyageurs ont beaucoup contribué à améliorer, voire même à ouvrir les routes peu nombreuses que possède la Norvège fjordienne. D'autre part, ce tourisme procure un supplément de revenu à d'honnêtes servantes qui, pendant la saison, quittent pour quelques semaines le gaard paternel et reçoivent en outre un entraînement salutaire aux soins du ménage et aux exigences de la propreté parfaite.

Au surplus, cette action du tourisme est étroitement cantonnée dans les districts qu'il visite et la nature des lieux ne lui permet guère de « s'étaler » : obligé d'éviter les culs-de-sac et les impasses, il suit des directions linéaires et n'atteint sérieusement qu'un très petit nombre de fjords et d'anses. Que de fois, au cours de mes visites, me trouvant sur un gaard solitaire, à peu de distance de la route des touristes, je me suis répété la belle phrase de Henri de Tourville sur le paysan qui, pendant les dernières tourmentes de l'hiver finissant, sème avec confiance les germes des moissons futures, et ai-je pensé que du paysan norvégien aussi on peut dire : « qu'il voit passer le trouble sans en être troublé » !

Plus importante est l'immigration des capitaux et des industriels étrangers. La Norvège est loin d'être un pays riche et, de plus, les capitalistes peu nombreux qu'elle compte *ne sont pas doués d'initiative, ni de l'esprit d'entreprise*[1]. Cette double cause

1. On a eu récemment encore une preuve nouvelle de ce défaut d'initiative : on vient de découvrir, dans les montagnes situées au sud de Tromsö, d'importants gisements métallifères: trois compagnies anglaises se sont aussitôt formées pour les rechercher et les exploiter, et les capitalistes de Kristiania n'ont pas osé affronter les risques de ces opérations, qui promettent d'être fructueuses. — Je dois la plupart des renseignements contenus dans les deux pages qui suivent à M. Simpson, agent du Kelly's Directory pour toute la péninsule scandinave : sa profession même rendait sa communication particulièrement précieuse, et je l'en remercie.

explique pourquoi ce pays a naturellement tenté les capitaux et les industriels étrangers. Je n'ai rien à dire de l'immigration des capitaux, dans les hypothèses où ceux-ci viennent seuls, comme cela se produit dans les cas de souscription aux emprunts de l'État norvégien ou aux obligations de la Banque hypothécaire. Cet afflux de capitaux étrangers a été bienfaisant pour la Norvège, puisqu'il a permis d'exécuter des travaux publics ou privés qui eussent été trop onéreux, s'il eût fallu payer un taux élevé d'intérêts.

Mais souvent aussi les capitaux sont apportés par des individus qui les utilisent eux-mêmes et fondent des établissements industriels ou commerciaux ou des compagnies de navigation. Le nombre est grand en Norvège des scieries, des fabriques de pâte de bois ou de papier, des raffineries de pétrole, des filatures et des tissages de laine, des établissements de pêcherie de baleine, de construction métallurgique, spécialement de construction de navires, d'extraction de granit ou de minerai, dont la propriété ou tout au moins la direction appartient à des étrangers, et, d'autre part, il est constaté qu'une partie importante de la flotte marchande norvégienne, probablement un tiers, est entre les mains de capitalistes anglais[1]. Depuis quelques années, le drainage des profits que rapportent ces entreprises a ému l'opinion publique et on a, de diverses manières, découragé la constitution nouvelle de sociétés étrangères. Cette attitude semble peu judicieuse et pourrait, si elle était maintenue, préjudicier aux intérêts norvégiens. Il est normal que, pour toutes ces formes de l'activité industrielle, la Norvège fasse d'abord appel au concours du pays où les conditions du lieu ont donné à l'industrie un plus grand essor, et cela est si naturel que le gouvernement lui-même, pour la construction et l'exploitation de ses chemins de fer, a soin de s'assurer pareil concours : les locomotives, jusqu'à ces dernières années, venaient de Suisse, d'Allemagne ou d'Angleterre ; les rails sont tous de provenance an-

1. Cette combinaison a pour principal avantage de soustraire les armateurs à certaines règles un peu rigides du Board of Trade britannique et de leur procurer plus facilement des matelots se contentant d'un moindre salaire.

glaise ; enfin, récemment, pour la construction de la ligne Bergen-Kristiania, des ingénieurs anglais ont été chargés de diriger les travaux. Tout cela est normal et ne doit effrayer personne, puisque rien ici ne menace l'indépendance nationale. Si des étrangers n'avaient pas fondé ces entreprises, les Norvégiens n'eussent pas encaissé à leur place les bénéfices qu'ils retirent, car ces entreprises n eussent été fondées par personne. Au contraire, des salaires ont pu ainsi être gagnés par des ouvriers norvégiens et, de plus, il n'est pas rare de voir des entreprises fondées par des capitalistes étrangers passer ultérieurement entre les mains de capitalistes nationaux [1].

La Norvège n'est pas seulement un pays qui subit et reçoit l'action de l'étranger ; plus encore, et même avec une puissance singulière dont l'histoire garde l'impérissable souvenir, elle agit sur lui, en lui envoyant ce qu'elle a de meilleur et de plus précieux, je veux dire ses propres enfants. Certes ce n'est pas là son seul article d'exportation et M. le ministre du commerce norvégien m'en voudrait de ne pas mentionner l'exportation des produits forestiers ou agricoles de son pays et l'immense commerce de poissons qu'alimentent ses pêcheries, mais quand on étudie *la région des fjords de l'Ouest* — il faut bien que je le répète sans cesse — on reste assez indifférent à ce mouvement d'exportation. Les paysans des fjords ont à peine un excédent de production sur leur consommation ; ils n'exportent guère en Angleterre, par l'intermédiaire des commerçants établis dans les villes voisines, que de petites quantités de beurre ou de fromages et quelques bestiaux. Au contraire, l'émigration des individus est considérable, et comme cet exode est une des pièces maîtresses de l'agencement de la vie familiale sur le gaard, je voudrais joindre quelques observations à celles qui ont été déjà présentées dans le cours de cette étude.

1. Tel est le cas notamment d'une des plus importantes fabriques de papier de Norvège — elle exporte annuellement plus de 33.000 tonnes de papier, — d'un grand atelier de construction mécanique à Kristiania, etc., etc.

On a vu comment l'émigration permet seule de pourvoir à l'établissement des enfants. L'aîné des fils succède au père sur le gaard, et comme tous les aînés des gaards sont dans les mêmes conditions, une fille ou peut-être deux filles doivent normalement se marier à quelque gaardbruger du voisinage. Il se peut aussi qu'un autre fils devienne instituteur ou trouve un emploi à la ville ou à bord d'un navire de commerce. Ces issues auxiliaires sont utilisées de manières différentes par les familles, davantage par celles-ci, moins par celles-là, suivant leurs ressources ou les circonstances. Mais, en définitive, la moyenne des familles se trouve en face d'une situation très nette : le gaard paternel ne peut être transmis qu'à un seul enfant; aucune autre exploitation agricole ne peut être fondée dans le voisinage ; donc il faut que plusieurs enfants quittent le pays.

Aussi bien est-ce là le trait le plus notoire et le plus anciennement connu des mœurs norvégiennes. « Chaque printemps, dit un historien, les Scandinaves sacrifiaient aux dieux pour qu'ils favorisassent les expéditions que la jeunesse allait entreprendre pendant l'été. Chaque père alors obligeait tous ses fils à abandonner la maison paternelle. Il n'y avait d'exception que pour celui qui devait être son héritier. Tous les autres étaient dans l'obligation d'aller s'assurer, par la force de leurs bras, un établissement en pays étranger ou, du moins, d'aller s'enrichir par le pillage[1]. »

Depuis plus de treize cents ans, la même force sociale pousse les Norvégiens hors de leur pays et les oblige à émigrer pour « gaigner terre ». Seulement le processus de l'émigration s'est modifié. Plus n'est besoin d'aller, en territoire vacant, affronter les difficultés sans nombre qui attendent le pionnier qui s'installe le premier dans un pays où aucun auxiliaire extérieur ne l'assiste, où il doit pourvoir seul et par ses propres moyens à

1. Le Bas, *Suède et Norvège*, dans l'*Univers pittoresque*. « Chez les Danois et les Scandinaves, dit César Cantu, les pères transmettaient leurs propriétés à leurs fils aînés. Les cadets, repoussés de la maison paternelle, cherchaient sur la mer leurs moyens d'existence et la liberté... D'après une coutume, tous les cinq ans, les enfants mâles furent obligés de s'exiler dans chaque famille, à l'exception de l'aîné. » (*Histoire universelle*, t. IX, p. 57 et 62.)

tous ses besoins de nourriture, de vêtement et d'habitation. De nos jours, d'innombrables lignes de paquebots s'offrent à l'envi pour le transporter sur les rivages d'un pays où la démocratie la plus progressive du monde, non contente de mettre à sa disposition toutes les ressources d'un territoire pourvu de l'outillage mécanique le plus puissant, lui offre encore la concession gratuite d'un homestead de 64 hectares dans les fertiles prairies de l'Ouest. Ainsi se trouve résolu sans difficulté le double et grave problème qui se pose à tout émigrant dont la bonne volonté et les muscles vigoureux forment le seul capital; l'État lui donne la terre, et les innombrables ateliers et usines de l'Est américain, spécialement les *packing-houses* de Chicago, lui offrent l'occasion de gros salaires. Il lui est donc possible d'économiser rapidement le petit pécule sans lequel la possession d'une terre est inutile.

On a décrit cent fois[1] les étapes successives que suit l'émigrant norvégien sur le continent américain et au bout desquelles, s'il reste tempérant et s'il est doué de quelque prévoyance, il devient propriétaire d'une *farm*. On a dit aussi combien la fertilité, le confortable et le bon aménagement de cette farm contrastent avec les petits terre-pleins infertiles et rocailleux des gaards de la Norvège fjordienne. Dans les États du nord-ouest américain, spécialement dans le Minnesota, le Wisconsin, l'Illinois et l'Iowa, d'immenses superficies sont habitées par des Norvégiens *établis en colonies ininterrompues*, et on peut apprécier ce qu'est pour la Norvège cet exutoire magnifique, quand on pense qu'en certaines années, en 1882, par exemple, 28.800 personnes, c'est-à-dire *1,50 p. 100 de la population*, s'embarquèrent ainsi, presque toutes à destination des États-Unis[2]. Il n'est point de paysan en Norvège qui n'ait

1. Personne ne l'a mieux fait que M. Paul de Rousiers dans son bel ouvrage *la Vie américaine*, Paris, Firmin-Didot, et dans un article paru dans la *Science sociale*, année 1894, t. XVIII, p. 185, *Les Scandinaves aux États-Unis*. Je me contente d'y renvoyer le lecteur, car il est inutile de traiter à nouveau un sujet qui l'a été déjà avec une méthode très sûre et grand talent.

2. Appliqué à la France, ce taux représenterait une émigration annuelle de 570.000 Français! — Il est vrai que l'année 1882 a été celle où l'émigration a atteint le chiffre

un ou plusieurs *proches* parents dans les Etats agricoles de l'Ouest américain et, en revanche, il n'est aucun émigrant norvégien qui ne se trouve là-bas au milieu de parents ou d'amis, en tous cas de compatriotes heureux d'employer ses bras ou de lui prêter quelque assistance.

Je les ai vus moi-même, il y a treize années, dans les prairies du Minnesota, ces robustes colons; on les trouvait surtout dans les sections non défrichées qu'une ligne de chemin de fer, récemment construite, commence à traverser; près de la gare, une petite épicerie, une église, une banque et une école sont les seuls indices de la présence de l'homme, et, quand on débarque, on aperçoit au loin, semées sur l'immense espace inculte et à de grandes distances les unes des autres, les petites maisons blanches et coquettes des *farmers :* un jardin avoisine l'habitation, et à l'entour les champs cultivés témoignent du travail accompli. L'isolement est le même que celui des *gaards* de la patrie ancienne : aussi bien l'aspect extérieur de la maison et le salon aux rideaux blancs rappellent la Norvège.

Mais à côté de ces ressemblances, que de différences dans les choses et dans la vie des hommes! L'humus profond de la prairie plane a remplacé les pentes abruptes du granit fjordien; plus n'est besoin de canot pour aller rejoindre l'étroit débarcadère du bateau à vapeur; le train est là, toujours prêt à emporter les grains pour lesquels l'agent des minoteries de Minneapolis ou des *elevators* de Chicago remet instantanément un récépissé (*check*) en bonne forme, constatant une vente ou un dépôt, au gré du farmer.

La ménagère ne file plus la laine de ses moutons, et ne confectionne plus les vêtements de la famille; toute l'activité est concentrée dans la production d'une abondante moisson de céréales, que l'on fauche en une semaine avec la moissonneuse-lieuse qui a heureusement remplacé la petite faulx norvégienne, à

le plus fort, mais cependant celle-ci s'est maintenue pendant très longtemps à un niveau très élevé puisque, pendant la période décennale 1881-1890, elle fut en moyenne de 18.069, ou 0,96 p. 100 par an. Depuis 1896, ces chiffres ont diminué et la moyenne annuelle varie entre 6.000 ou 7.000.

manche court. Ce n'est plus le domaine plein, mais le régime économique moderne des ventes et des achats, avec ses aléas inévitables. En dépit de ceux-ci, la moyenne des années laisse au farmer un large excédent de recettes, et tout dans la vie du farmer, nourriture, habitation, vêtement, emploi des loisirs, témoigne que le travail a procuré l'aisance et le confortable. L'orgue et les petits meubles de luxe, que je n'ai trouvés que deux fois [1] dans la demeure des paysans des fjords, se rencontrent communément là-bas, dans les *sitting-rooms* de la prairie. Cette farm bien aménagée, pourvue des meilleurs outils, est bien la propriété de celui qui l'exploite; tout au plus, si l'émigrant n'est établi que depuis peu d'années, une dette hypothécaire grève-t-elle encore le fonds, mais il suffira de quelques bonnes récoltes pour en achever l'amortissement. Aussi quand, aux veillées de l'hiver ou pendant les loisirs du dimanche, l'émigrant scandinave recueille ses souvenirs et parcourt à nouveau par la pensée le long chemin de son existence, il trouve que l'ensemble de sa vie a été bon; parfois, les soucis n'ont pas manqué et il a pu connaître l'angoisse de l'homme qui redoute la saisie, mais le bilan final est favorable : il ne regrette rien; au contraire, il se félicite de la détermination prise naguère de venir au pays des belles terres et de la liberté.

Pourtant il se peut qu'à certaines heures un nuage vienne assombrir l'horizon de notre émigrant : lorsque ses cheveux commencent à blanchir et qu'il jette un regard sur son chalet et ses champs fertiles, la tristesse l'envahit parfois à la pensée que cette *farm*, qu'il a constituée de son labeur, ne passera probablement à aucun de ses enfants : une seule génération familiale l'aura habitée, et son esprit se reporte avec amertume à ces gaards norvégiens où six, huit ou dix générations de la même famille fauchent les mêmes champs, où les souvenirs toujours vivants des ancêtres excitent les enfants au travail, à la tempérance, à l'acceptation simple et ferme du devoir et de la loi morale. Dans les prairies de l'Ouest américain, le fils aîné n'est

1. Et encore, dans un des deux cas, le propriétaire du gaard était-il allé faire fortune en Australie et au Cap.

plus là pour acheter à bas prix le domaine familial et fournir aux parents le *liveraad*, et ce n'est que par hasard, je dirais presque par raccroc, qu'un des enfants, on ne sait lequel, s'il n'a pu trouver ailleurs un établissement plus avantageux, pourrait venir s'établir sur la farm du père, à la mort de celui-ci!

Mais à quoi bon s'attarder sur ces regrets inutiles? Aucun doute n'est possible : la vie est meilleure dans la prairie américaine et le farmer *sait* qu'ici, l'homme, en possession de moyens d'action, naturels et artificiels, plus puissants, s'achemine vers une condition meilleure, vers une expansion de toutes ses énergies. Aussi bien les mêmes forces sociales qui agissent sur les goûts et le tempérament de ses enfants agissent-elles aussi sur lui ; avec la merveilleuse faculté d'adaptation qui caractérise les hommes de sa race, il abandonne les souhaits irréalisables et lui-même, se sentant encore vigoureux et prêt aux rudes travaux, il vend sa ferme à quelque émigrant enrichi d'une autre race, allemand de l'Allemagne du Sud ou bohème : vingt ans plus tôt, cet acheteur, redoutant la solitude, eût refusé de venir dans ces parages; mais aujourd'hui la campagne est peuplée, on n'est plus seul au milieu de la prairie non défrichée et l'Allemand se fixe volontiers dans ce pays où il est assuré de trouver des voisins. Le farmer scandinave, heureux du large profit que lui a procuré la plus-value de sa ferme, s'en va vers d'autres sections encore inhabitées recommencer la même fructueuse opération; il utilise l'aptitude de sa race à la vie solitaire et isolée et, pionnier d'avant-garde, il pousse toujours en avant le grand œuvre du défrichement. Par lui et avec lui l'humanité progresse, et de nouveaux territoires sont ouverts dans lesquels des hommes pourront chercher, dans la liberté, des ressources matérielles plus abondantes et une culture meilleure de leurs facultés intellectuelles et de leurs énergies morales.

Tels sont ces hommes, ces colons d'avant-poste; le gouvernement américain les accueille avec joie et, sur tout le territoire des États Unis, les Américains de race, les *native born Americans*, ceux qui représentent le véritable esprit de la nation, disent avec conviction, en parlant des Scandinaves : « Oui certes, voilà

de beaux citoyens, de splendides citoyens (*these are fine citizens, these are splendid citizens!*) »

On se tromperait si l'on pensait que ces beaux résultats sont dus seulement à des éléments extérieurs favorables : ils sont le produit de la combinaison de ces éléments *et de la formation interne de ces émigrants*. A côté d'eux, débarquent dans les ports américains une multitude immense d'autres émigrants, venus de diverses contrées de la vieille Europe, d'Angleterre, d'Irlande, d'Italie, d'Allemagne, de Bohême, de Pologne, de Slavonie, etc. Or ces nouveaux venus ne montrent pas, tant s'en faut, les mêmes aptitudes à tirer parti des occasions — *opportunities* — qui leur sont offertes. Pour ne prendre qu'un exemple, les Irlandais qui, dans leur pays natal, se déclarent victimes de l'exploitation odieuse du *landlord* etpro clament par leurs agitations, par leur boycottage, voire par le crime, qu'un seul remède peut guérir leurs maux, à savoir la translation de la propriété foncière aux mains du paysan cultivateur, ces Irlandais, dis-je, se gardent bien, après leur arrivée sur le territoire américain, de se diriger vers les riches prairies de l'Ouest où ils pourraient à l'aise se tailler de larges domaines; ils vont s'entasser dans les villes où ils entretiennent à la fois le bon ordre matériel et la corruption morale en leur triple métier favori de policemen [1], de débitants de boissons alcooliques ou de politiciens concussionnaires [2]. Les émigrants norvégiens se comportent autrement : ils vont aux États-Unis, non pour spéculer sur les vices des autres, mais pour constituer, dans la liberté et par le travail, l'indépendance de leur vie familiale. Ce sont des émigrants d'élite.

Un second caractère de cette émigration doit être signalé : l'émigrant norvégien quitte sa patrie, *définitivement*, sans esprit de retour. Il ne va pas au pays neuf avec le dessein arrêté de

1. Il faudrait encore réserver le cas où le policeman trafique de son pouvoir pour protéger les maisons louches : il y a quelques années, les scandales de la police newyorkaise ont démontré que cette déviation de pouvoir était possible.

2. On sait que le haut personnel de Tammany Hall se recrute parmi les Irlandais, qui lui fournissent aussi sa clientèle la plus fidèle.

mener pendant plusieurs années une vie de gueux et d'amasser ainsi rapidement le petit patrimoine qui lui permettra de revenir dans sa patrie pour y traîner pendant de longues années une vie chiche et oisive. Les Italiens adoptent cette tactique, et, s'il faut reconnaître qu'elle est en harmonie avec leur formation sociale, il faut dire aussi que la grande démocratie américaine ne se serait jamais constituée, si elle n'avait recruté que des émigrants de cette sorte. Le Norvégien a un autre idéal : pendant les premiers temps de son séjour aux États-Unis, il se montre juste assez économe pour épargner la somme nécessaire à son installation sur un homestead de l'Ouest et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait libéré sa farm de toute dette ; mais à aucun moment il n'entend rogner sur les besoins légitimes d'un individu qui veut garder sa dignité d'homme ; il sait produire et il veut consommer. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il a d'avance le tempérament américain. Aussi bien il entre de plain-pied, sans effort et sans transformation, dans la société américaine. A peine, pendant les premières années qui suivent son arrivée, conserve-t-il la coupe de vêtements, le mode de nourriture, l'allure extérieure, le langage, qui lui étaient familiers dans son pays d'origine. Mais bientôt ces signes extérieurs de son extranéité disparaissent à leur tour, et celle-ci n'est plus attestée que par l'orthographe de son nom jusqu'au jour où l'ennui qu'il éprouve à entendre la prononciation défectueuse de ce nom par des lèvres américaines le détermine à demander à la législature de son État d'introduire dans cette orthographe la légère modification que requiert la langue de sa seconde patrie [1].

Enfin cette émigration présente un troisième caractère qu'explique, comme les deux autres, les monographies réunies dans ce volume : ces particularistes émigrent *isolément*. Tandis que les Italiens du Sud et les Slaves émigrent en cohortes familiales nombreuses où s'entassent pêle-mêle les vieillards, les adultes de

1. Chaque année, les volumes officiels de chaque État qui publient les lois promulguées pendant la session législative donnent, dans leurs dernières pages, la liste des noms étrangers ainsi modifiés ; cette liste est fort longue et intéressante à consulter.

tous âges et les enfants, même des enfants à la mamelle qu'une des femmes porte sur son dos, dans un mouchoir sale de cotonnade usée, les Norvégiens émigrent presque tous entre vingt et trente-cinq ans et même la plupart entre vingt et vingt-cinq ans. Ainsi ce sont des hommes et des femmes, dans la belle période du travail et de la productivité ; ce ne sont ni des ratés, ni des épaves, mais simplement des adultes conscients qui ont *constaté* qu'il était meilleur pour eux d'aller au dehors chercher un établissement qui ne se peut trouver sur le sol natal; ils se résolvent sans émoi à cet exode, parce que, dès l'enfance, ils ont été habitués à le trouver naturel et facile : depuis de longs siècles la race suit cette pratique et toujours elle continue de former des hommes capables de s'y adonner avec succès.

Après ces observations, le lecteur n'a plus qu'à se rappeler les nombreux exemples d'émigration et d'établissement au dehors que nous avons rencontrés au cours de notre voyage le long des fjords. Je me permets pourtant d'en joindre un nouveau parce qu'il montre sur le vif toute l'intensité de ce mouvement puissant et considérable dans l'histoire de l'humanité, qui est l'émigration scandinave.

Je me trouvais à Jælse, petit promontoire du Stavangerfjord, et au retour de ma visite au sieur Fürre, je devais attendre vingt-deux heures le bateau qui m'était nécessaire pour continuer ma route [1]. Un missionnaire social est toujours en quête de personnes disposées à « bavarder » un peu ; je me mis à la recherche d'un individu se trouvant dans cette heureuse disposition et capable de parler français ou anglais, ou subsidiairement — très subsidiairement — allemand. Ma bonne étoile guida mes pas vers un certain Ole Skjaveland, déchargeur de charbon à Stavanger, en villégiature ici pour quelques

1. Ce bateau devait, après m'avoir porté quelques kilomètres plus loin, me déposer à une station de *stolkjærre,* dont l'une devait me conduire à son tour à un petit lac desservi par un bac à vapeur ; de l'autre bord du lac, une nouvelle *stolkjærre* transporte les voyageurs jusqu'à Odda, sur le Hardangerfjord. Tout cela est fort compliqué, on le voit, et pourtant la distance à franchir n'est que de 160 kilomètres !

jours chez une belle-sœur. Voici l'histoire qu'il m'a contée :

« Mon père, Gudemund Ole, qui était tailleur de granit, eut quatorze enfants : six moururent en bas âge, quatre fils et quatre filles survécurent. L'aîné des fils, Rasmus Oleson, a quitté la Norvège il y a vingt et un ans en compagnie de son frère Peder; tous deux s'engagèrent, comme matelots, à bord d'un navire en partance pour les États-Unis; arrivés là-bas, ils s'enfuirent du bord et allèrent à New-York. Au bout de quelque temps, chacun reçut gratuitement un homestead de 160 acres dans le Minnesota. Mon frère aîné est encore dans le Minnesota; seulement il n'exploite plus la même ferme que celle qu'il avait autrefois; il a vendu son homestead et acheté ailleurs des terres à défricher. Marié une première fois, il a perdu sa femme qui l'a laissé sans enfants. Il s'est remarié et de son second mariage a eu trois enfants. Il est tout à fait dans l'aisance.

« Mon second frère est aussi dans une bonne situation : comme son frère, il a vendu sa ferme du Minnesota et en a acheté une autre dans le Dakota du Sud, sur laquelle il est encore. Il a maintenant quatre enfants et a eu le malheur de perdre sa femme.

« Mon troisième frère Jakob a quitté Stavanger il y a seize ans, en qualité de matelot, à bord d'un navire marchand; arrivé à Cardiff, il quitta subrepticement son capitaine et se loua à bord d'un autre navire anglais en partance pour l'Australie; là il s'enfuit encore et se loua comme domestique dans une grande exploitation agricole : il devint amoureux de la fille du fermier et l'épousa. Sa femme mourut à la naissance du premier enfant, lequel mourut lui-même quelque temps après. N'ayant plus aucun droit éventuel sur le patrimoine du beau-père, Jakob quitta l'Australie, en s'engageant comme matelot à bord d'un navire anglais qui le ramena en Angleterre. De ce pays, il gagna les États-Unis où il s'engagea à bord d'un navire de guerre de l'Union; son salaire de début était de 25 dollars par mois; bientôt il gagna 30 dollars et enfin 60 dollars par mois, pendant les deux dernières années. Pendant que son navire était à Baltimore, il fit la connaissance d'une jeune fille née aux États-Unis d'un père allemand; il l'épousa et peu de temps après, son

beau-père mourut. Joignant alors à ses économies (1.000 dollars environ) le produit du petit héritage paternel, il alla au Dakota du Sud et y acheta une ferme. Mais s'étant bientôt aperçu qu'il ne pourrait jamais s'habituer à cette vie nouvelle, il revendit sa ferme. Il est maintenant au Minnesota où il exerce je ne sais trop quel métier dans une maison qui appartient à un de ses oncles.

« Ma sœur aînée Johanna a quitté Stavanger il y a dix-neuf ans, en qualité de domestique d'un Norvégien qui s'en allait aux États-Unis avec sa femme et ses enfants. Au bout d'un an de séjour, elle épousa un ouvrier peintre en bâtiment, originaire de Bergen et dont le père dirigeait dans cette ville une petite entreprise de peinture. A la mort de celui-ci, le jeune ménage revint en Norvège et, pendant quelque temps, le fils voulut prendre la suite du commerce paternel. Mais, voyant que les affaires marchaient mal, au bout de cinq ans, il retourna à New-York, où il est encore, très satisfait de son sort et élevant facilement ses deux enfants.

« Ma seconde sœur Bertha partit pour les États-Unis il y a dix-huit ans, avec un billet de passage *que lui avait envoyé un de ses frères* : elle s'était engagée comme servante à Baltimore où elle épousa, au bout d'un an, un Norvégien, originaire du Stavangerfjord qui était matelot sur le même navire de guerre que mon frère Jakob ; son mari est toujours resté dans la marine de guerre fédérale ; il gagne maintenant 90 dollars par mois et il a sept ou huit enfants.

« Ma troisième sœur Martha s'embarqua il y a douze ans pour les États-Unis : *ma quatrième sœur, partie un an auparavant, lui avait en effet envoyé un billet :* mon père, qui était veuf depuis trois ans, venait de mourir et rien ne l'attachait plus à la Norvège. Elle aussi alla à Baltimore où elle épousa un Danois qui est matelot sur un navire de guerre et gagne 30 dollars par mois : elle n'a qu'un enfant.

« Enfin ma quatrième sœur Olava, maintenant âgée de trente et un ans, partit pour les États-Unis il y a treize ans *avec un billet que Bertha lui avait envoyé*. A Baltimore, elle épousa, au

bout de six mois, un employé de banque, originaire de Kristiania et résidant à New-York; il paraît que son mari gagne plus de 120 dollars par mois; sa situation est excellente. Trois enfants sont nés de ce mariage, deux sont morts[1].

« Moi seul suis resté à Stavanger, et je l'ai souvent regretté, car, si j'avais émigré, j'aurais probablement évité toutes les sottises que j'ai faites. Mais je ne suis pas le seul coupable! J'ai eu le malheur de perdre ma mère à l'âge de dix ans et mon père quand je n'avais encore que treize ans et demi. Au surplus, je n'ai encore que vingt-six ans et rien ne dit qu'un jour ou l'autre je ne me déciderai pas aussi à traverser l'eau[2].

1. On remarquera la rapidité singulière avec laquelle ces jeunes filles trouvent un mari. Parfois un jeune homme et une jeune fille, qui se sont connus en Norvège, échangent leur parole avant le départ. Le jeune homme s'en va aux Etats-Unis : au bout de quelques années, lorsqu'il a fait quelques économies ou acquis un homestead, il écrit à sa fiancée de le rejoindre. Une dame de Bergen me dit que sa domestique vient de la quitter, il y a deux mois, dans ces conditions : elle vient de recevoir une lettre dans laquelle son ancienne servante lui écrit qu'elle est très satisfaite au Minnesota « où elle se trouve tout à fait en pays de connaissances ».

2. Je ne rapporte pas en détail l'histoire d'Ole Skjaveland lui-même dont la vie est un enchevêtrement invraisemblable d'aventures, de péripéties et de folies; en voici seulement le résumé sommaire. Comme je l'ai dit, il avait treize ans et demi lorsqu'il perdit son père; six mois après, sa dernière sœur, la seule qui restât au foyer, s'embarquait à son tour pour les Etats-Unis! Il s'engagea comme mousse à bord d'un navire marchand. Il fit ainsi deux ou trois fois le tour du monde sur plusieurs navires anglais. A dix-sept ans, il débarquait à Liverpool où son capitaine lui remettait une somme de 43 livres sterling 17 shellings, reliquat du compte de ses salaires. En un mois exactement, ces 1.100 francs étaient dépensés en beuveries et au jeu, si bien que Ole, 33 jours après son débarquement, partait à nouveau, faute de ressources, sur un autre navire. Il paya chèrement cette folie, car au cours de séjours précédents à Liverpool, il avait connu la fille d'un boucher de cette ville, qui avait quelque aisance et qui lui avait promis, s'il pouvait prendre son diplôme de pilote à l'école de marine, de lui acheter un schooner et de lui donner sa fille. C'eût été la fortune pour lui : les flots de bière et de whiskey emportèrent tout. Après quelques années de navigation, Ole est revenu au pays natal, à Stavanger, où dans son métier très instable de chargeur de charbon, il gagne *en moyenne* 16 à 18 kr. la semaine; parfois, en une semaine, il lui est arrivé de gagner 50 kr., même 60 kr. et on devine que ces sursauts dans son salaire ne sont pas favorables à sa sobriété. Il a aujourd'hui vingt-six ans, est marié et a eu trois enfants dont deux sont morts. En terminant le récit de ses aventures personnelles, Ole me fait une déclaration que je transcris littéralement : « Oui, voilà mon histoire; vous ne la trouvez pas banale, n'est-ce pas, et pourtant elle n'est rien auprès de celle de tant d'autres matelots de Stavanger que je pourrais nommer. Tout le monde sait dans la marine que, lorsqu'on rencontre sur un navire un matelot enrage et fou (*crazy and fool*), on dit : « C'est un Norvégien »; ça c'est la formule des étrangers, mais nous disons : « C'est un matelot de Stavanger ».

« Vous voyez, Monsieur, que nous sommes une famille où l'on émigre facilement aux États-Unis, et pourtant je ne vous ai dit qu'une partie de la réalité, car je n'en finirais pas si je vous parlais de mes oncles et de mes tantes, paternels ou maternels, et de mes cousins. Mon père avait trois frères et deux sœurs; deux de ces frères sont farmers au Minnesota et une des sœurs est aussi aux États-Unis.

« Ma mère avait quatre frères et trois sœurs; sur ce nombre, trois frères sont farmers aux États-Unis et deux sœurs ont épousé là-bas des farmers. Le quatrième frère, le seul qui n'ait pas émigré et qui est tailleur à Sandness, a cinq enfants aux États-Unis où ils font bien leur chemin, dans des professions diverses. Quant à la troisième sœur, elle a épousé un gaardbruger des environs et elle a deux fils en Amérique, l'un au Texas, l'autre au Canada. »

Mon interlocuteur, voyant que je restais abasourdi à la pensée de cet exode ininterrompu des membres d'une même famille, arrêta là son récit et le lecteur peut s'en réjouir avec moi, car la grand'mère paternelle d'Ole Skjaveland avait dix-sept frères et sœurs, et alors.....

Je n'ai pas l'intention de soutenir que chaque famille norvégienne puisse extraire de ses annales une page d'histoire semblable à celle-ci; pourtant d'autres exemples analogues [1] pourraient être cités et, en tous cas, aucune famille ne reste en dehors de ce grand mouvement d'émigration aux États-Unis.

1. En voici un autre qui se réfère à une famille dont la monographie est rapportée plus haut (voir p. 127 et suiv.). Une des tantes paternelles de Gudemund Pedersen Œxtra a eu dix enfants qui sont tous aujourd'hui aux Etats-Unis, notamment dans le Dakota et l'Iowa. Elle avait épousé un gaardbruger de Knuswig sur le Stavangerfjord. Le fils aîné reçut le gaard, dans des conditions difficiles : une dette hypothécaire assez élevée grevait le fonds et le domaine était en mauvais état. Peu de temps après, le deuxième et le troisième fils partirent pour les Etats-Unis; l'un d'eux revint en visite au « vieux pays » et en repartant, emmena avec lui deux autres enfants. L'un de ceux-ci revint à son tour visiter ses parents et cinq autres de ses frères et sœurs le suivirent sur le navire qui le ramenait au pays des champs à surface plane et à humus profond. L'aîné restait seul sur son gaard : ne pouvant y prospérer, il le vendit et en acheta un autre dans le voisinage. Il y vivait médiocrement, lorsque les gros profits réalisés par ses frères et leur vie plus facile le tenterent à son tour : il revendit son gaard et partit pour les Etats-Unis avec ses deux parents.

Dans toutes les petites épiceries de village, on voit les affiches des Hamburg Amerika Linie, Cunard Line, Allan Line, etc., et s'il faut en croire une affirmation commune en Norvège, il y aurait aux États-Unis une population de sang norvégien dont le nombre serait très voisin de celui qui représente la population de la Norvège même.

Toutefois qu'on y prenne garde, — *et j'appelle toute l'attention du lecteur sur cette grave observation*, — ce grand mouvement d'expansion au dehors n'a été possible que parce que la race a gardé intacte, à côté d'une certaine formation sociale, une formation morale vigoureuse. On dit : Le gaard norvégien est inextensible et impartageable; donc il faut que plusieurs des membres de la génération nouvelle quittent la terre natale. Qu'on y réfléchisse, la conséquence n'est pas inéluctablement liée à la prémisse et elle n'en découle que parce qu'une autre force, la force morale, ajoute son action propre. Après tout, à y regarder de près, dans toutes les circonscriptions rurales anciennement cultivées — et c'est le cas de toute l'Europe occidentale — il n'y a plus de champs nouveaux à défricher pour les jeunes gens de la génération nouvelle, et même il serait facile de montrer que le fjord norvégien, avec son domaine plein et l'obstacle que met la nature du lieu au progrès des méthodes, a été tout au moins capable de continuer à nourrir une population de paysans aussi nombreuse qu'autrefois, alors qu'en d'autres pays le développement du machinisme et l'aménagement d'une production agricole, à gros rendement, en vue du marché, devaient au contraire éliminer des campagnes une portion notable des habitants. Ce problème de la population, que les Norvégiens résolvent par la vaillance et le respect de la loi morale, d'autres paysans, en d'autres pays, le résolvent par la limitation de la natalité. N'est-il pas vrai que, sur notre terre de France, le nombre est immense des paysans propriétaires qui ne veulent avoir qu'un seul enfant? Comme leurs émules de Norvège, ils trouvent que leur petit domaine ne doit pas être partagé, et ils obtiennent ce résultat socialement bienfaisant par des moyens grandement funestes à la prospérité sociale. Et pourtant, il ne manque pas

de sociologues à courte vue, volontairement ou inconsciemment inclairvoyants, qui, visitant ces territoires, constatent avec joie que le paysan français est à l'aise, que sa situation économique est bonne, que son travail n'est pas écrasant, que son habitation et sa nourriture sont confortables... Comment ne voit-on pas que ce bien-être individuel est obtenu au détriment de la collectivité et que, par suite, il est condamné lui-même à disparaître, puisque, dans la réalité vivante des choses, il est, en fin de compte, impossible de séparer la prospérité individuelle de la prospérité collective. Oui certes, ces paysans sont à l'aise, comme le sont dans les grandes villes ces hommes d'affaires ou de finances qui, refusant d'accepter les nobles charges de la famille, préfèrent mener la vie... facile et égoïste du célibataire, ou ces jeunes mondains qui, alliant si facilement la bassesse des sentiments à la noblesse, souvent frelatée, de leur nom, ne souhaitent de se marier que parce que le mariage permet de « taper » une grosse dot. Mais, à ce jeu, la race s'atrophie et l'énergie vitale diminue; ce n'est pas en vain que, dans un pays, une masse énorme de ménages préparent à leur unique enfant ou à leurs deux enfants une vie sans vaillance, sans labeur et sans responsabilité. Puissent seulement les Français reconnaître à l'avance le déroulement des conséquences, afin d'éviter des déchéances qu'il serait puéril de vouloir s'épargner, tant qu'on est décidé à entretenir les causes qui les engendrent *inéluctablement!*

CINQUIÈME PARTIE

APERÇU HISTORIQUE

Les lieux intransformables jouissent d'un privilège très apprécié des amateurs d'études sociales, celui de conserver à peu près intactes, à travers le temps, les mœurs et les institutions des périodes les plus reculées de leur histoire. Puisque la Norvège est au premier chef un lieu intransformable, il n'est pas sans intérêt de jeter, en terminant, un regard rapide sur le passé de ce peuple; on verra ainsi combien est justifiée l'affirmation fondamentale formulée naguère par Frédéric Le Play et suivant laquelle aucune étude historique ne peut être conduite scientifiquement, si elle n'est précédée de l'observation minutieuse et méthodique des institutions actuelles des sociétés humaines.

Déjà, vers l'an 330 avant l'ère chrétienne, Pitheas de Marseille fait allusion à certains pays septentrionaux, où « il y a un été continuel sans nuits et un hiver qui n'est qu'une longue nuit de six mois ». C'est là, semble-t-il, la première mention de la Norvège qui ait été relevée par les érudits contemporains; plus tard, les Romains connurent certainement l'existence des habitants des fjords dont Tacite désignait le pays sous le nom de *Germania transmarina* et Pline sous le nom de *Nericum*.

« Le peuplement de la Norvège, dit un savant norvégien, a eu lieu par des familles isolées qui s'établissaient chacune à part et qui demeuraient dispersées dans les gaards, dont chacun appartenait à une seule famille[1]. » Le même auteur ajoute que

1. Broch, *op. cit.*, p. 205.

« l'usage d'établir des villages où les terres, censées appartenir au village entier, furent cultivées par ou partagées entre les familles qui demeuraient toutes ensemble, n'a jamais existé en Norvège, tandis qu'il existait en Danemark et dans la partie méridionale de la Suède ».

Il semble qu'aux environs de l'ère chrétienne furent organisés plusieurs groupements cohérents et stables de paysans, solidement établis sur le sol; chaque groupement constituait une petite république autonome et indépendante (*fylke*) où l'on jouissait dans la plus large mesure de toutes les libertés populaires. Les hommes libres, réunis dans les *thing*, tranchaient les différends juridiques et votaient les lois. Au-dessous d'eux, et hors la communauté, vivaient les serfs.

La plus notoire, sinon la plus ancienne, de ces sociétés politiques « a dû se former dans les districts environnant le fjord de Trondhjem, où les tribus des Trœnder s'étaient de bonne heure réunies pour les services de justice et de culte en une communauté de paysans, divisée en huit *fylke* dont chacun réglait ses affaires dans ses *thing*. Il semble que la confédération des Trœnder n'ait eu pour ainsi dire que des relations paisibles avec le monde extérieur; elle ne devait prendre qu'une assez faible part aux manifestations de force qui eurent lieu plus tard sous forme d'expéditions de *vikings*[1] ».

Au VIe siècle, s'ouvre la période des Vikings[2] qui durera jusqu'au Xe siècle. Il serait très intéressant, au point de vue social, de connaître exactement ce que furent ces expéditions et de savoir dans quelle mesure précise se combinaient en elles l'élément belliqueux ou pillard et l'élément pacifique des paysans à la recherche d'une « bonne terre ». Il est naturel que les populations effrayées aient donné à ces bandes le nom de pirates, mais la Science sociale ne peut guère ratifier cette dénomination : elle ne peut confondre avec les rafles et les « coups » rapides des pirates

1. *La Norvège, op. cit.*, Kristiania, 1900, p. 136.

2. La présence des Vikings n'est historiquement constatée sur les côtes d'Angleterre qu'en 680, mais de récents travaux publiés par des savants norvégiens tendent à conclure que les Vikings durent apparaître en Irlande et en Ecosse dès le commencement du VIe siècle, ou même dès les dernières années du Ve.

les exploits de ces hommes du Nord que l'on voit partout s'établir fortement sur le sol et constituer des collectivités paysannes laborieuses, pacifiques et prospères.

En quelques siècles, ces hommes couvrent et dominent toute l'Europe septentrionale ; en Allemagne, les rives de l'Elbe et du Weser, de l'Oder et de la Vistule sont constamment le théâtre des descentes et des entreprises des Vikings. On les trouve en Danemark, à l'embouchure du Rhin, en Normandie, en Irlande, sur la côte orientale de l'Angleterre et de l'Écosse où ils fondent des royaumes qui restent en rapport avec la mère-patrie. La France, avec ses terres fertiles, tente naturellement ces fils de gaardbruger, avides de « gaigner terre » ; aussi ils multiplient les expéditions sur les rives de la Seine et de la Loire. La légende rapporte que Charlemagne, debout à la fenêtre de son palais de Narbonne, versa des larmes en pensant à leurs incursions; en tous cas, Charles le Chauve céda devant eux et lorsque, plus tard, le duc de France monte sur le trône et fonde la dynastie des Capétiens, c'est le sang normand, le sang des hommes du Nord, qui triomphe en sa personne. Et pourtant ces exploits ne suffisent pas encore à satisfaire l'activité conquérante de ces pionniers : ils s'établissent en Laponie et en Finlande et peuplent les îles Fœroë, les Orcades, les Hébrides, l'Islande, qui deviennent des colonies norvégiennes. Le Groënland, récemment découvert par l'un d'eux et que ne stérilisaient pas alors les glaces qui le rendent aujourd'hui inhabitable, est aussitôt colonisé, et des paysans s'y établissent pour y jouir de la souveraine indépendance du domaine agricole. Ces collectivités sont à ce point prospères qu'elles essaiment à leur tour vers le sud, où, quatre siècles avant Christophe Colomb, elles découvrent l'Amérique et s'installent au Canada (Labrador), auquel elles donnent le nom de Vinland [1], en souvenir de la végétation luxuriante des vignes.

Ainsi se poursuit, méthodique et irrésistible, ce mouvement

1. Le premier Norvégien qui aperçut le continent américain était un certain Björne dont le père, Herpelf, avait mérité l'appellation caractéristique de Landnamsmand, c'est-à-dire « homme ayant pris possession d'une terre jusque-là sans maître ».

d'expansion de la race norvégienne : il s'appuie en effet sur deux forces sociales incomparables, lorsqu'elles sont mises en œuvre par des hommes capables de les utiliser, la barque et le domaine, la barque qui transporte et aborde partout et fournit un asile sûr en cas de représailles [1], le domaine à transmission intégrale, qui garantit à la fois les ressources matérielles et l'indépendance.

Cet extraordinaire mouvement de prise de possession du sol, qui rappelle d'une certaine manière la conquête romaine, au temps de la république, se signale par un caractère nouveau, inconnu jusque-là de l'humanité : *il n'aboutit pas à la constitution d'un grand empire centralisé.* Aucun monarque ne trône au milieu d'une cour magnifique et, pour cette raison, les historiens, habitués à juger de la puissance d'un peuple d'après l'éclat et le développement de ses pouvoirs publics, ne s'aperçoivent pas de son importance. Mais ces hommes du Nord se soucient peu de constituer des pouvoirs publics « forts » ; au contraire, partout où ils s'établissent, ils instaurent de petites républiques démocratiques gouvernées par le *thing* ; ainsi font-ils notamment au IXe siècle en Islande, où nous voyons les très nombreux émigrants qui, pendant deux générations, affluent vers cette île nouvellement découverte, établir un état républicain modelé sur les anciennes institutions de la mère-patrie.

Il semble qu'au IXe siècle, entre en scène un groupement nouveau, relevant d'un type social différent. A l'est du pays, dans les districts environnant le fjord de Kristiania, plusieurs tribus furent réunies à cette époque « sous la domination de la dynastie des Ynglinger, originaire du Vestfold et qui faisait remonter son origine aux anciens rois d'Upsal et au dieu Frey ».

L'un des rois de cette dynastie, Harald Haarfagre (à la blonde chevelure), traversant un jour la montagne, se dirigea vers le Trondhjem, « pays bien peuplé et admirablement organisé », qu'il réussit à assujettir. Harald dirigea ensuite une série d'expéditions contre les districts des fjords situés au sud de Trondhjem

1. Voici un proverbe norvégien, qui date des Vikings : « Celui qui est maître de la mer est maître de la terre ».

et brisa définitivement leur résistance à la grande bataille navale de Hafrsfjord (872).

Cette contrainte, exercée sur le particularisme local des trente Fylker qui se partageaient le territoire norvégien, aggravée par la perception de taxes nouvelles, suscita un grand mécontement et contribua à accroître encore le mouvement d'émigration et le nombre des expéditions guerrières; aussi bien l'œuvre de Haraïd ne survécut guère à son fondateur. Bientôt l'autonomie locale reparut, et le territoire fut de nouveau réparti en quatre grandes circonscriptions territoriales, sorte de républiques ayant leur thing et leur législation propres : le pays de Frosta, le plus riche et le plus peuplé, qui s'étendait sur le Trondhjem; le pays de Gulen, qui comprenait les six districts de l'embouchure du Sognefjord et du Horland; le pays d'Eidsiva, qui embrassait les districts méridionaux et ceux correspondant aujourd'hui au Télémarken; enfin le pays de Borgar qui renfermait dans ses limites Kristiania et Frederikstad.

Ainsi toujours, dans les siècles suivants, la résistance tenace du paysan, maître sur son gaard après Dieu, triompha des tentatives faites dans le dessein d'établir un pouvoir centralisé; l'issue définitive ne variait jamais, quel que fût le guerrier, fût-il même cet étrange Olaf Trygvœssen qui, après une enfance pleine d'aventures et de nombreux exploits de « pilleries » sur les côtes d'Angleterre, entreprit soudain de convertir au Christ Blanc toute la Norvège, depuis le Viken jusqu'au Finmarken, et étendit même sa propagande infatigable et cruelle jusqu'aux Hébrides, à l'Islande et au Groënland.

A ne juger les choses que par leur côté extérieur, le XIIe et le XIIIe siècles marquent l'apogée de la prospérité norvégienne.

Les croisades ont offert à ces navigateurs entreprenants une occasion précieuse de s'enrichir et on sait, depuis les documents mis à jour par M. Riant, quelle part importante ils ont prise à ces pieuses expéditions, à tel point que saint Louis ne crut pouvoir mieux faire que de confier à un Norvégien la conduite de la croisade qu'il entreprit en Égypte et en Palestine. A cette époque, toute l'Europe septentrionale est soumise au rayonne-

ment de l'expansion norvégienne, parfois à son action directe, représentée par ses innombrables émigrants. Je n'en donnerai que deux preuves en rappelant que le siège archiépiscopal de Trondhjem devint le centre auquel furent rattachés de nombreux évêchés situés tant en Norvège même qu'au delà de la mer, dans les colonies norvégiennes, et qu'au XIIIe siècle, la population irlandaise parlait couramment le norvégien; aussi bien des rois norvégiens eurent pendant 300 ans leur résidence à Dublin et le siège archiépiscopal de cette grande métropole fut, à maintes reprises, occupé par des Norvégiens.

Toutefois, suivant une loi sociale maintes fois vérifiée dans l'histoire et dont les Romains fournissent l'exemple le plus illustre, il semble que la multiplication de ces moyens d'enrichissement par les croisades, le commerce et les transports ne fut pas sans danger pour la prospérité future de la race. Trop souvent la barque qui avait servi naguère à conduire vers les « bonnes terres » les fils des paysans à la recherche d'un domaine, était maintenant employée au transport des marchandises, et ce que l'on gagnait en richesse et en « brillant » extérieur n'était pas compensé par les pertes dont souffrait en réalité l'organisme social, atteint dans sa vie profonde et sa stabilité. J'ai dit comment, au XIIe siècle, des lois s'efforcèrent de détourner du négoce les gens de modeste condition, en leur interdisant les opérations commerciales à certaines périodes de l'année; ces restrictions légales, comme il fallait s'y attendre, demeurèrent inefficaces et on peut même penser qu'elles eurent pour principal effet de favoriser encore la prédominance commerciale des villes hanséatiques, auxquelles Magnus Lagabœter concéda des privilèges considérables. De nombreuses raisons sociales donnaient à la Hanse allemande une notable supériorité, en matière commerciale, sur les Norvégiens; aussi voyons-nous, à partir du XIVe siècle, ceux-ci définitivement évincés de leur propre commerce par les Allemands.

Cette époque marque le commencement de la longue période de cinq siècles pendant laquelle la Norvège, dominée tour à tour par la Suède ou le Danemark, demeure confinée dans

ses propres frontières continentales et disparaît de la scène de l'histoire européenne, toute remplie des exploits des « grandes puissances ». Elle ne prend aucune part aux découvertes maritimes du XVe siècle, ni aux fructueuses opérations industrielles ou commerciales du XVIe; au XVIIe et au XVIIIe siècles, alors que se constituent dans l'Amérique du Nord ces colonies d'exploitation agricole dont l'avenir devait être à la fois si glorieux pour ceux qui en avaient été les fondateurs et si utile au progrès de l'humanité, il semble que « les enfants du Nord » n'aient plus le même besoin de trouver de beaux domaines, ni la même aptitude à réussir dans cette recherche. Une œuvre gigantesque de défrichement et de colonisation agricole s'accomplit de l'autre côté de l'Atlantique, et eux, les défricheurs d'élite, les pionniers par excellence des contrées désertes et inhabitées, ne sont pas là!

En réalité, le besoin et l'aptitude n'ont point disparu, tout au plus peut-on dire que les événements *intérieurs* de la politique norvégienne en ont diminué pour un temps l'intensité et surtout que les conditions extérieures de la politique internationale, qui ont favorisé aux colonies la primauté et l'exclusivisme jaloux des grandes puissances, interdisaient à ces particularistes de se mêler à ce mouvement d'expansion. Les éléments intransformables du fjord norvégien ne permettaient pas que ce lieu devînt jamais le centre d'un État puissant.

En revanche, le XIXe siècle a prouvé de façon péremptoire que la race a toujours conservé son énergie : dès que l'émigration industrielle, isolée, a pu se faire en des territoires librement ouverts aux plus capables et aux mieux habitués à l'isolement, les hommes du Nord ont reconquis leur supériorité d'antan, et ils se sont retrouvés, au XIXe siècle, aussi capables que leurs ancêtres du VIe siècle de fonder, sur le domaine à transmission intégrale, la vie saine et robuste de leurs foyers en simples ménages.

A travers toutes les vicissitudes et la longue suite des siècles, le groupement compact des paysans propriétaires s'est en effet maintenu en Norvège, et, chose curieuse, le système féodal qui

a réussi à s'implanter si fortement dans la plupart des pays de l'Europe occidentale *n'a jamais existé en Norvège*. « Les paysans ont de tout temps eu liberté pleine et entière pour acquérir le sol dans une partie quelconque du pays. Par suite, il n'y a jamais eu ici ni vilenage, ni glèbe, et les paysans norvégiens ont, dès le début du moyen âge, joui d'une liberté plus grande que ceux de n'importe quel autre pays d'Europe. » A plusieurs reprises, cette propriété paysanne s'est trouvée menacée par les rivalités entre les chefs, les guerres et les confiscations qui en étaient la suite, et même au XVIe siècle, la moitié des terres de tout le pays était devenue le monopole de quelques familles aristocratiques : mais la famille paysanne réussit toujours, en fin de compte, à défendre son droit au domaine. En 1685, elle obtint du gouvernement danois une ordonnance qui limitait le droit du propriétaire à prélever une taxe d'entrée et des retenues périodiques sur les terres affermées, et qui décidait, en outre, que « tout propriétaire foncier exploitant plus d'une ferme payerait double taxe sur les fermes excédantes. Cette mesure contribua à restreindre largement l'intérêt qu'on pensait trouver à posséder plus de terre qu'on n'en pouvait faire valoir, et il s'ensuivit encore que les fermes furent de plus en plus vendues aux paysans. »

Ainsi se conservait cette réserve démocratique et laborieuse qui, de tout temps, a fait la force de la Norvège, et lorsque les circonstances *extérieures* sont devenues de nouveau favorables à son expansion, cette collectivité de paysans a pu montrer qu'elle n'avait rien perdu de l'antique vigueur de la race : le Dakota, l'Iowa et le Minnesota remplacent aujourd'hui les côtes d'Angleterre et d'Écosse, l'Islande et le Groënland, mais, à plus de dix siècles de distance, le processus de la marche progressive reste le même.

CONCLUSION

Au terme de cette longue étude, il est facile de porter un jugement d'ensemble sur la valeur et le caractère social de la collectivité qui a été soumise à notre observation monographique. Incontestablement, les paysans des fjords norvégiens se rattachent à ce que la Science sociale a appelé « la formation particulariste » ; les éléments spécifiques de cette formation se rencontrent indubitablement dans cette société dont le type social est nettement caractérisé.

Mais cette conclusion soulève en Science sociale une autre question : doit-on penser que les fjords de Norvège sont le premier laboratoire où s'est constituée la formation particulariste? La race anglo-saxonne, elle aussi, relève essentiellement de cette formation, et même, à chaque page de cette étude, le lecteur aura été frappé de constater quelle similitude rapproche, au point de les confondre en une seule catégorie sociale, deux sociétés dont on ignore communément les affinités : dans les fjords de Norvège, comme en Angleterre et comme aux États-Unis, nous trouvons la même aptitude fondamentale à la vie rurale, la même séparation de la famille en simples ménages, le même goût du *home* et de ses joies profondes, la même indépendance de la femme, la même énergie des jeunes gens, la même méfiance à l'égard des pouvoirs publics développés, la même confiance sereine dans l'efficacité de l'énergie indivi-

duelle. Sans doute, sur ce fonds commun, des plants spéciaux ont pu enfoncer leurs racines et même les y développer si largement que le type social collectif ait été infléchi dans une direction particulière : notamment, l'industrialisme britannique et américain a exercé en Angleterre et aux États-Unis une influence modificatrice que la nature du lieu lui interdit à tout jamais d'exercer dans les fjords norvégiens, mais en dépit des éléments spéciaux à chaque société, la similitude est évidente, la parenté est manifeste : *elle crève les yeux* [1].

Cette constatation peut être interprétée de bien des manières différentes : elle peut conduire à penser ou que la race anglo-saxonne est sortie de la Norvège, ou que la race norvégienne est issue de la race anglo-saxonne, ou que l'une et l'autre sont sorties d'une troisième qui reste à déterminer. La deuxième solution s'élimine d'elle-même : aucun témoignage historique n'atteste qu'un mouvement d'émigration se soit produit des rivages d'Angleterre vers les fjords de Norvège et, au contraire, le mouvement inverse est garanti par d'innombrables témoignages. Restent les deux autres solutions. Jusqu'à ce jour, la Science sociale, à la suite de Le Play et de Henri de Tourville, s'est attachée à la première solution et n'a rien trouvé qui l'infirmât; il semble qu'elle doit persister dans son attitude. Comment croire en effet que la race norvégienne et la race anglo-saxonne soient toutes deux les filles d'un ancêtre commun qui aurait disparu sans laisser aucuns vestiges d'institutions sociales si nouvelles, si notoirement différentes de celles que l'humanité avait connues et pratiquées jusqu'alors? Si les Goths, qui sont, à n'en pas douter, la branche de la famille germanique qui a donné le jour à la race norvégienne, ont été les initia-

1. Il serait intéressant de marquer, par de larges emprunts faits à la langue courante, à la littérature ou aux discours des hommes politiques de la Norvège, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, la similitude des goûts, du caractère et des mœurs de ces trois peuples. Je n'en cite qu'un exemple, qui m'est revenu souvent à l'esprit en visitant les gaards des fjords. Un jour, Pitt s'écriait à la Chambre des communes : « La maison du citoyen anglais défie toutes les forces de l'État. Ce peut n'être qu'une masure; elle peut être délabrée, le toit peut s'être effondré, le vent peut y entrer, la pluie peut y entrer, mais le roi d'Angleterre ne peut pas y entrer ». Comme cette vigoureuse formule exprime bien la pensée d'un paysan norvégien !

teurs de la formation particulariste, comment se fait-il que cette formation ne soit devenue visible qu'en Norvège et qu'au contraire, tout ce que nous savons des Goths, de leurs mœurs et de leurs coutumes les rattache à la formation communautaire?

La troisième conclusion apparaît donc comme invraisemblable et impossible, et la première s'offre seule comme acceptable. Ainsi les fjords de la Norvège occidentale ont été le premier atelier où s'est élaborée la formation particulariste. Jusqu'à ce point, les conclusions anciennes de la Science sociale sont donc maintenues.

Ici une question complémentaire se pose : quel a été, dans les fjords de Norvège, l'élément social qui a engendré cette formation nouvelle? Le Play répondait autrefois : Le poisson et le fjord, par le moyen de la barque. Henri de Tourville fut, je crois, plus près de la vérité en signalant, à côté de l'influence de la pêche en petite barque, l'action des *terres cultivables étroites et disséminées*. Le moment est venu pour la Science sociale d'achever le mouvement évolutif commencé par Henri de Tourville; elle doit, semble-t-il, ne plus attacher d'importance sociale à la forme sous laquelle aurait été pratiquée la pêche du poisson dans les fjords, et se borner à dire : ce sont les terres cultivables étroites et disséminées qui ont dans les fjords de Norvège brisé le moule de la famille communautaire et contraint les émigrants à s'établir en simples ménages sur des domaines dont la nature du lieu imposait la transmission intégrale à un seul enfant. Sans doute l'abondance du poisson a été un élément social de *première importance*, mais en ce sens seulement qu'elle a permis l'établissement en des régions infertiles qui eussent autrement été inhabitables et il n'apparaît pas que le régime du travail de la pêche ait exercé directement une influence modificatrice sur le régime de la propriété et de la famille.

Si cette formule est exacte, comme je le crois, il n'y a pas lieu de se dissimuler qu'elle soulève à son tour, devant la Science sociale, deux questions nouvelles qu'il importe d'exposer succinctement.

La Science sociale, croyant jusqu'ici que le fjord norvégien

la mettait en face de « pêcheurs côtiers » et non de paysans tout simplement, pensait que la formation particulariste, ébauchée en Norvège, s'était achevée et avait développé son caractère rural et agricole dans la plaine saxonne; elle estimait que deux ateliers avaient concouru à la confection de ce type social nouveau, et elle pensait que c'était seulement, après un séjour prolongé dans le second, que la race avait acquis définitivement les caractères spécifiques qui la distinguent. J'ai la conviction qu'en l'état actuel de nos connaissances, au lendemain de la mission norvégienne de 1904, cette conclusion ne semble plus pouvoir être maintenue. Je ne vois plus, pour mon compte, quel supplément de formation la race norvégienne aurait pu recevoir dans la plaine saxonne qu'elle ne possédât déjà. Il est possible que des émigrants scandinaves soient descendus des fjords dans la plaine saxonne et, sur ces terres plus fertiles, aient constitué une collectivité plus riche et plus puissante, douée elle-même d'une force singulière d'expansion; mais c'est là tout autre chose que le point actuellement débattu, et cela ne démontre pas que la société particulariste n'ait pu acquérir *dans le lieu même qui fut son berceau* le plein développement de ses *aptitudes essentielles*. En tout cas, le caractère rural de la race est, dans ce lieu, si accentué et si fermement dessiné qu'on ne voit guère comment il serait possible de le développer encore : si l'on veut n'envisager que l'aptitude à vivre en simple ménage et dans l'isolement d'un domaine agricole, il faut bien plutôt dire que le gaardbruger norvégien est de taille à donner des leçons à n'importe quelle autre race de l'univers et qu'il n'en est aucune qui soit capable de se mesurer avec lui.

De cette constatation même sort la question embarrassante et grave que voici : s'il est vrai que la formation particulariste s'est non seulement ébauchée, mais pleinement constituée dans les fjords de Norvège, sous l'action des *terres cultivables étroites et disséminées*, pourquoi cette formation n'est-elle apparue que là? Au demeurant, le fjord norvégien n'est pas le seul endroit où une race communautaire se soit établie en un lieu où les terres cultivables étaient étroites et disséminées et, pour n'en

citer que quelques exemples, la Science sociale connaît d'autres hypothèses où ce phénomène s'est manifesté : la montagne d'Auvergne, le Pays basque[1], les montagnes de la Suisse sont, eux aussi, des lieux intransformables, où de menues parcelles cultivables se trouvent séparées par de larges espaces arides; or les habitants de ces régions ne présentent aucun des caractères de la formation particulariste, ou ont à peine réussi à en ébaucher quelques-uns : ils se rattachent notoirement à la formation communautaire. Encore une fois, la question est aussi importante que difficile, et il ne semble pas que la Science sociale soit actuellement capable d'y répondre en pleine connaissance de cause. Voici, pour mon compte, la réponse que je proposerais.

Si le fjord norvégien a pu produire sur la race qui s'y est établie les effets spécifiques qui sont constatés, cela tient à l'aménagement spécial de ses terres cultivables combiné avec l'action de la barque, utilisée comme moyen de transport. Nulle part ailleurs, les terres cultivables n'ont été *à ce point étroites et disséminées* et la ressource accessoire du poisson a permis à la famille de constituer des foyers en des recoins perdus qui, faute de ce complément alimentaire, fussent demeurés inutilisés. Les gaards isolés ne se seraient pas constitués. D'autre part, il semble qu'on n'insiste jamais assez sur la puissance extraordinaire de ce moyen de transport simple et accessible à tous qu'est une barque. On dit : La Norvège occidentale n'a pas de routes, et cette formule fait impression sur des esprits habitués à s'attacher surtout aux transports par terre, mais il serait plus exact de dire que cette région est sillonnée en tous sens de routes incomparablement belles, sur lesquelles le frottement est ramené au minimum et sur lesquelles la nature fournit elle-même, la plupart du temps, le propulseur nécessaire. Sur ces routes liquides, l'homme, *habitué dès son enfance au maniement des canots*, peut se transporter aussi loin qu'il le souhaite, et il emploie avec d'au-

1. Voir, dans la *Science sociale*, septembre 1905, la très intéressante étude de M. G. Olphe-Galliard, sur « Le Paysan Basque du Labourd », notamment à la page 496.

tant plus d'empressement ce moyen de transport[1] qu'il y avait, à l'époque historique, à l'entour de la Norvège occidentale, des territoires complètement ou partiellement vacants, répartis, en quelque manière, sur une vaste demi-circonférence. Les rivages méridionaux de la Baltique et le Danemark, la plaine saxonne, la Hollande et la Normandie, l'Angleterre et l'Écosse, les Orcades et les Hébrides, l'Islande et le Groënland offraient à ces hommes du Nord des domaines fertiles à défricher et ceux-ci n'avaient garde de négliger de si belles occasions d'établissement au dehors. Au contraire, l'Auvergnat, l'habitant des montagnes suisses, le Basque, installés comme le Norvégien des fjords sur des domaines inextensibles, n'avaient à leur disposition aucun moyen de transport capable de les déposer là où des terres vacantes s'offraient à l'occupation; quand ils quittaient leurs rochers, ils trouvaient immédiatement au pied de la montagne un cercle de territoires occupés et anciennement exploités; il n'était pas nécessaire de briser le moule communautaire et il paraissait plus simple de le conserver, en recourant à des stratagèmes divers pour assurer la subsistance de chaque enfant[2].

Tel est, semble-t-il, l'état actuel de nos connaissances au regard du problème norvégien et de la grave question des origines de la formation particulariste. Si maintenant, abandonnant les questions purement spéculatives et scientifiques, on se demande quel jugement il faut porter sur la valeur sociale du peuple norvégien, il semble que la réponse ne peut être embarrassante. Aucun observateur attentif des lois qui prési-

1. Il faut bien voir que le paysan norvégien, bien qu'etranger à la pêche et à la navigation en haute mer, est néanmoins toujours disposé à prendre la mer et très apte à accomplir avec succès toutes les opérations de la navigation et du maniement des rames ou des voiles. — Pendant plusieurs années, le yacht américain qui a gagné l'*America cup* avait un équipage composé exclusivement de Norvégiens, les matelots américains ne se trouvant ni aussi expérimentés, ni aussi robustes.

2. Il est évident qu'il faudrait aussi tenir compte de la différence des formations sociales des peuples qui ont été les ancêtres des races ici visées. Ainsi, les Basques sont d'origine berbère: or, les Berbères étaient loin de ressembler parfaitement aux Goths, ancêtres des Norvégiens. Toutes ces questions historiques sont extrêmement complexes.

dent au fonctionnement des sociétés humaines, ne peut mettre en doute la souveraine importance du rôle social rempli naguère par les habitants des fjords de la Norvège occidentale : ce sont eux qui, en semant leurs émigrants sur tous les rivages de l'Europe septentrionale, ont fait germer dans le monde cette aptitude à la vie solitaire, en simple ménage, sur un domaine agricole, ce goût de la vie personnelle et indépendante, cette confiance en la puissance de l'énergie individuelle, ce respect pour tout être humain capable et moral, en dehors de toute considération extérieure de famille, de naissance, de richesse ou de luxe et certes la moisson a été trop belle pour que nous puissions être ingrats à l'égard des vaillants semeurs. Encore une fois, le lieu norvégien ne permettait pas que ce pays devînt jamais la résidence d'une population nombreuse, capable d'organiser une force publique puissante, mais cette impossibilité, due aux éléments géologiques, ne diminue pas la valeur sociale du peuple, aux yeux de ceux qui savent s'élever à une appréciation exacte de la prospérité réelle. Lorsqu'un chef de famille réussit à donner à ses nombreux enfants une éducation telle qu'ils sont capables de constituer pour eux-mêmes un foyer distinct et prospère, on ne pense pas que son succès est moins grand que s'il avait réussi à les maintenir à son propre foyer et sous sa dépendance directe; au contraire, on estime que son œuvre n'est que plus belle et plus durable. Ainsi en est-il pour les États, et seule la conception étroite que certains historiens se sont faite de la prospérité nationale a pu voiler aux yeux de la plupart des hommes une vérité si évidente.

Le rôle du paysan norvégien dans le passé a donc été grand et, dans le présent, ce paysan poursuit son œuvre précieuse pour le progrès matériel et moral de l'humanité. Non seulement il défriche les terres incultes, mais encore, service plus important, il est dans le monde une affirmation vivante de la dignité et de la force des institutions familiales saines et robustes, de la supériorité de l'homme qui sait compter parmi ses meilleures joies les heures qu'il passe dans le calme d'un foyer organisé pour le développement des énergies et des capacités. On ne

sait que trop, en France, que les institutions familiales traversent dans toutes les sociétés de l'Europe occidentale une crise grave et, si quelque mal caché devait un jour menacer la prospérité inouïe de la grande démocratie américaine, il n'aurait d'autre cause que la désorganisation de ces institutions, gravement atteintes par le triple désordre de l'adultère, du divorce et du malthusianisme ; d'autre part, toutes les études sociales s'accordent à reconnaître une importance *capitale, souveraine, hors pair*, au maintien des bonnes mœurs privées et de foyers stables et jouissant d'une prospérité *de bon aloi*. Aussi est-il bon et salutaire que des hommes qui ne sont ni des fourbes, ni des arriérés, ni des incapables, maintiennent dans sa vigueur la grande institution du mariage fécond, indissoluble et monogamique, afin que l'humanité, en un jour qui ne saurait être lointain, réapprenne plus aisément le secret de la vie vraiment noble, grande et belle, en un mot de la seule vie digne d'être vécue.

Peut-être estimera-t-on qu'en plusieurs pages de ce livre, j'ai exagéré les mérites sociaux du paysan norvégien ; à ceux qui le penseraient, je me contenterai de rappeler que les représentants les plus authentiques du plus pur esprit américain, considéré dans ses éléments les plus nobles, les plus puissants et les plus généreux, disent en parlant des Norvégiens : « *these, indeed, are fine citizens; they are splendid citizens!* Ceux-là, en vérité, sont de beaux citoyens, de splendides citoyens! » Ne semble-t-il pas que la place laissée à la critique doit être petite après un pareil éloge décerné par la démocratie qui s'est élevée au plus haut degré de culture économique, intellectuelle et morale que l'humanité ait pu atteindre jusqu'à nos jours?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — LE LIEU NORVÉGIEN

Le problème de l'origine de la formation particulariste, 7. — Les deux impressions contradictoires qu'on éprouve au premier contact avec le lieu, 10. — Le Gulf-Stream, 12. — Le fjord, sa profondeur, 15. — L'extraordinaire abondance du poisson, 18. — La roche à pic et les terres étroites et disséminées, 25.

II. — LA VIE PRIVÉE

I. Les régions des gaards isolés.

1° **Le Masfjord.** — La famille Bersvik, 41; — le travail sur le domaine de Bersvik, 44; — la transmission du domaine au fils aîné, 52; — ce que deviennent les parents, 54; — ce que deviennent les autres enfants, 56; — l'*odelsret* et l'*aasædesret*, la loi du 26 juin 1821, 62; — le mode d'existence, 67; — la vie morale, l'éducation, 74; — le caractère norvégien, l'esprit d'indépendance et la capacité personnelle, 78; — les qualités et les défauts, 82; — la croyance religieuse, 85; — la morale, 88.

2° **Le gaard d'Ynnesdal.** — Le domaine et le travail, 95; — les produits et les dépenses, 100.

3° **Le Pays de Voss.** — La famille de Björne Kvale, 104; — texte du contrat de donation-vente, consenti à Björne par sa mère, 105; — le mode d'existence, 110; — l'éducation, 112; — les relations entre les jeunes gens et les jeunes filles, 115; — les fiançailles et le mariage, 122.

4° **Le Ryfylke.** — Le gaard Œxtra et la famille Fürre, 127; — le contrat de husmand, 136; — la condition du husmand, 140.

II. Les régions des gaards agglomérés.

1° **Le Nordfjord.** — Le gaard Fitje, 150; — le régime de la propriété foncière et le morcellement des parcelles, 156; — la loi du 13 mars 1882, sur le lotissement, 160; — le gaard Vereide, 165; — la tenure de Kristen Vereide, 169.

2° **Le Hardangerfjord.** — Les enfants Jacobsen, 171 : — la situation économique des paysans du Hardanger, 180.

III. **Les régions plus particulièrement modifiées par les conditions modernes.**

1° **Le Trondhjemfjord.** — La ville de Trondhjem, 182; — le gaard de Peer Myhr, 185; — le gaard d'Ole Anderson Hegre, 191; — la similitude de la formation sociale norvégienne et de la formation sociale américaine, 198.

III. — LA VIE COLLECTIVE

I. **Les associations volontaires.** — Les laiteries et les banques coopératives, 202 : — les sociétés de jeunes gens, 204 ; — les sociétés de tempérance, 206.

II. **La Commune.** — Le conseil communal, 208 ; — les impôts, 211.

III. **L'École.** — 1° L'école primaire, 215 ; — l'instituteur, 218 ; — les écoles ambulantes et les écoles sédentaires, 222 ; — les élèves et la discipline, 228 ; — les réformes proposées, 231.

2° Les écoles supérieures, 232 ; — les écoles d'agriculture, 234, les écoles de sous-officiers, 236 ; — les hautes écoles populaires, 237 ; — la haute école populaire de Vossevangen, son régime, sa méthode et ses résultats, 240 ; — la langue nationale norvégienne, 247.

IV. **Le Culte.** — Le recrutement et la formation des ministres, 252 ; — comment est desservie une paroisse norvégienne, 254 ; — la dépendance de l'Église luthérienne vis-à-vis du pouvoir central, 257 ; — la crise du luthéranisme, 259 ; — les rites, 262 ; — le dogme, 266 ; — l'opinion d'un prêtre catholique norvégien, 273.

V. **L'État ; les services nationaux.** — Le Storthing, 278 : — la conception norvégienne de la liberté, 283 ; — l'armée, 286 ; — l'union avec la Suède, 290 la grande lutte de 1883, 292 ; — la séparation, au printemps 1905, 294.

IV. — LES RELATIONS SOCIALES DE LA NORVÈGE AVEC L'ÉTRANGER

Le tourisme et l'immigration des capitaux étrangers, 301 : — l'émigration, 305 : — une ferme norvégienne dans l'Ouest américain, 307 ; — les trois caractères de l'émigration norvégienne, 311 ; — la famille Skjaveland, 313 ; — cette émigration ne se produirait pas si la famille n'était douée d'une haute valeur morale, 318.

V. — APERÇU HISTORIQUE

Les fylke, 320 : — l'extraordinaire expansion de la race norvégienne, 322 : — cette expansion est arrêtée du XIVe au XIXe siècle, 325 : — le XIXe siècle, 326.

VI. — CONCLUSION

Le Norvégien relève de la formation particulariste : — son affinité très rapprochée avec l'Anglo-Saxon, 328; — la question de l'origine des races particularistes, 328; — l'état actuel de nos connaissances sur ce point, 330 ; — jugement sur la valeur morale et sociale des Norvégiens, 333.

Table, 337.

Le Directeur-Gérant : Edmond DEMOLINS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

LES

TROIS FORMES ESSENTIELLES

DE L'ÉDUCATION

LEUR ÉVOLUTION COMPARÉE

PAR

Paul DESCAMPS

SOMMAIRE

Avant-propos. — **QUELQUES TYPES CARACTÉRISÉS D'ÉDUCATION**. P. 3.

I. — **Les conditions de l'Éducation.** P. 23.
- I. — *Qu'est-ce que l'éducation?*
- II. — *Quel est le but de l'éducation?*
- III. — *Les trois genres d'éducation.*

II. — **L'Éducation négative.** P. 30.
- I. — *Sauvages purs et sauvages civilisés.*
- II. — *Nègres du Nil.*

III. — **L'Éducation statique, ou communautaire**. P. 38.
- I. — *L'éducation statique à sanction naturelle :* Les Pasteurs. — Les Caravaniers.
- II. — *L'éducation statique à sanction artificielle :* Finnois, Javanais, Chinois, Celto-Slaves, Pélasges.

IV. — **L'Éducation dynamique, ou particulariste**. P. 56.
- I. — *L'éducation dynamique simple :* le type des Fjords de Norvège.
- II. — *L'éducation dynamique développée :* le type anglo-saxon.

V. — **L'Éducation mixte.** P. 73.
- I. — *Le mélange des deux éducations :* Normands-Anglais. — Canadiens.
- II. — *La combinaison des deux éducations :* Français. — Allemands.

VI. — **L'Évolution de l'Éducation**. P. 84.
- I. — *Histoire ancienne.*
- II. — *Histoire moderne.*
- III. — *L'avenir.*
- IV. — *La route du Bonheur.*

LES TROIS FORMES ESSENTIELLES DE L'ÉDUCATION

LEUR ÉVOLUTION COMPARÉE

AVANT-PROPOS

QUELQUES TYPES CARACTÉRISÉS D'ÉDUCATION

Telle éducation, tel homme !

Essayons, avant d'entamer le corps de notre sujet, de vérifier cette proposition par quelques exemples. Pour cela, faisons ensemble un tour parmi les peuples civilisés et observons quelques types caractéristiques.

I. — JACQUES BONHOMME.

Quand *Jacques Bonhomme* vint au monde, il fit les délices de ses parents, surtout de sa grand'mère. Depuis longtemps, il était attendu, et bien des rêves avaient été déjà faits autour de sa future personnalité ! D'avance, il était paré de toutes les qualités : sûrement, il serait le plus beau, le plus intelligent, le plus aimable, le plus ..... etc. Ah ! comme on l'aimerait ! Et comme on lui ferait la vie douce ! Tout le monde s'efforcerait, de lui aplanir la route, de la rendre bien unie, d'éloigner les tableaux laids, les scènes affreuses ! Sa vie serait un charme.....

Le voilà sur cette terre : autour de lui chacun s'extasie. Embelli par l'imagination, il apparaissait comme un ange descendu du ciel. Ses moindres pleurs fendaient le cœur de sa mère, tandis que grand'maman s'indignait à la pensée qu'on laissât souffrir un tel chérubin : dans son ardeur, elle plaça sur la tête de l'enfant, un capital, qui plus tard le mettrait à l'abri des misères de la vie.

Ses moindres désirs étaient des ordres : aussi le bébé devint bientôt un tyran, et commença à vouloir les choses les plus contradictoires. Mais on souriait d'un air indulgent en disant : « C'est un enfant ! Il ne faut pas le contrarier ; il y aura bien place plus tard pour les ennuis ! » Malheureusement ses exigences augmentèrent et il en vint bientôt à demander la Lune ; comme on ne pouvait la lui donner, il se mit à pleurer amèrement ; tout le monde était consterné, mais on continuait à dire : « Ce n'est qu'un enfant ! Il apprendra bien plus tard qu'on ne peut avoir la Lune ! »

Pour dissiper sa mauvaise humeur, chacun lui promettait des bonbons, des jouets ou lui faisait risette. Calmé momentanément, il se reprenait bientôt à pleurer pour avoir de nouveaux bonbons, de nouveaux jouets, de nouvelles caresses. Acculé, on finit par lui faire des promesses qu'on ne pouvait tenir ; c'est ainsi que Jacques Bonhomme commença à s'habituer au divorce entre les paroles et les actes.

Et puis, on s'extasiait sur ses moindres réparties ; on applaudissait à ses bons mots ; il était le centre de la maison à qui tout se rapportait, et sa vanité s'enfla. Comment Jacques Bonhomme ne se serait-il pas cru, de bonne foi, l'être le plus important de la création ?

Curieux comme tous les enfants, il était avide de toucher les objets à sa portée de « casser les mécaniques pour voir ce qu'il y a dedans » ; en un mot, d'expérimenter les choses. Il fallait toujours racheter de nouveaux jouets utiles, et il fallut se décider à le réprimander : « Les enfants bien sages restent tranquilles ; ils ne bougent et ne touchent à rien ; aussi, en récompense, leur mère leur donne beaucoup de bonbons. »

La « sagesse » commençait à lui apparaître sous la forme d'un ennui qui rapporte des cadeaux. Que faire pour passer le temps en restant sage? Babiller, interroger? On devait lui raconter des histoires intéressantes, et à bout de ressources, en inventer de plus ou moins abracadabrantes. Ainsi l'imagination du bébé s'alimenta et s'enrichit, et il commença à vivre plus dans le monde du rêve que dans le monde réel. Mais il faut bien amuser ces pauvres petits êtres! Lui-même se mit bientôt en frais et commença à « composer ». Jacques Bonhomme s'habituait peu à peu à exagérer les choses et se familiarisait avec ce qu'Alphonse Daudet a nommé le « Mirage ».

Parfois sa turbulence naturelle reprenait le dessus, mais on la refrénait vite : « Sois sage, tu auras quelque chose. Regarde petit Pierre, il est bien plus gentil que toi! » Et la jalousie envers petit Pierre commença à germer en son cœur. Sur tout il en venait à croire que, chaque fois qu'il avait été sage — c'est-à-dire immobile — il avait *droit* à une récompense.

Souvent, on le taquinait, on le » blaguait » sur ses goûts, sur ses préférences; on ridiculisait son originalité naissante. Il en venait à en avoir presque honte, à en rougir, et cherchait constamment à se modeler sur les autres. Aussi Jacques Bonhomme aime-t-il à se rallier à l'opinion dominante, à conformer ses désirs à ceux de son entourage, à deviner les pensées des autres avant de dévoiler les siennes.

Le voilà maintenant à l'école, et dans une école choisie; autant que possible à l'abri des mauvais camarades, et laissé seul le moins souvent qu'on pouvait. On avait soin de l'accompagner à l'aller et au retour, et il était chaudement recommandé au maître. A l'abri du vulgaire, il conservait ses belles manières. Malheureusement, on continuait à le prendre par la vanité : « Il faut bien apprendre pour que maman soit contente, pour avoir des prix à la fin de l'année, pour ne pas être puni, pour avoir une meilleure place que petit Pierre. Vanité et jalousie continuaient à se développer de pair, et l'idée que l'on a *droit* à une faveur des parents ou de l'instituteur quand on est sage et que

l'on étudie bien s'ancrait de plus en plus dans le cerveau de Jacques Bonhomme.

Pendant ce temps, ses parents continuaient à tisser des rêves d'or sur sa tête. Le petit prodige était un génie en herbe; il deviendrait un avocat distingué ou un médecin célèbre.

Il ne demandait plus la Lune, mais il rêvait de choses extraordinaires, impossibles.

Il ne demandait plus qu'on lui racontât des histoires merveilleuses, mais il dévorait les livres de voyages, d'aventures.

Maintenant, Jacques Bonhomme a dépassé la quinzaine. L'homme commence à se révéler sous l'enfant. Il aime à pérorer au milieu d'un auditoire d'amis empressés et choisis; mais il est très timide devant les étrangers; il craint vaguement l'Inconnu, car il ne sort guère de son cercle familier et habituel; sa vie s'écoule sans soucis au milieu de gens qui l'adorent. Toute question d'intérêt étant impitoyablement écartée de lui, il ne connaît toujours rien de la vie réelle : Il est absolument persuadé que, pour avoir du pain, il suffit de prendre de l'argent dans un porte-monnaie automatiquement rempli, et d'aller chez le boulanger. Du reste, n'a-t-il pas *droit* à une bonne tranche de gâteau? N'est-il pas toujours sage, obéissant, vertueux?

Habitué, dès sa plus tendre enfance, à être plaint pour les plus petites douleurs, les moindres contrariétés, il est devenu très sensible. Sincèrement il plaint les pauvres, les malheureux, et volontiers il leur fait l'aumône. Toutefois il croit que c'est comme un ordre des choses naturel, qu'il y ait des riches et des misérables; en tous cas, conformément aux idées en cours autour de lui, il a l'horreur, la haine des révolutions, des grèves, de tout ce qui peut troubler le cours régulier des choses. Par contre, il a la plus grande admiration pour les savants, les artistes, les grands généraux, les explorateurs fameux; il n'est pas loin de les croire des dieux. Le voilà qui s'exalte à la lecture de l'histoire nationale! Voyez comme il s'enthousiasme sur les actes d'héroïsme! Voyez son front

rayonner?... Mais soudain, un chagrin noir envahit son âme... Des fautes ont été commises!... Que ne peut-il les réparer!... Il voudrait tant sa patrie grande, forte, dominant le monde... pour le bien de l'Humanité!

Puis, il feuillette les romans d'amour... Toujours une jeune fille idéale y était la récompense de l'héroïsme, du chevaleresque, ou simplement de la bonté, de la vertu. Et lui, s'identifie avec le héros; la récompense, c'est le moindre joli minois à sa portée, paré par son imagination de toutes les grâces et de toutes les vertus. Pendant ce temps les parents veillent; ils cherchent pour lui la dot traditionnelle.

Mais auparavant, il fallait décrocher le diplôme! Et pour cela bûcher à en devenir malade. Pauvre Jacques, comme il maigrit! Comme il s'anémie! Voyez comme sa croissance se fait mal! On dirait une plante qui cherche le soleil. Et cette mélancolie noire qui grandit, qui envahit son âme, d'où vient-elle? Lui-même ne le sait pas; il est impuissant à analyser les causes de sa nervosité. Pourquoi est-il devenu capricieux, fantasque? Il ne s'en inquiète même pas. Là, devant lui, le spectre du diplôme est apparu et couvre tout... Et puis il faut dépasser petit Pierre, cauchemar éternel! Il n'est pas non plus sans être possédé par l'amour pur de la Science, et peut-être, dans son orgueil, espère-t-il être plus tard un grand savant?...

Au service militaire, il eut à souffrir du contact de gens vulgaires, sceptiques, blagueurs; mais lui-même ne dédaignait pas blaguer à sa façon, devant un auditoire choisi. Sa grande bonté le faisait le point de mire des carottiers, et il fut plusieurs fois « refait ».

Sa grande sociabilité l'éloignait de l'intransigeance, le poussait à se conformer aux usages reçus, à avoir honte de tout écart, de toute originalité. Lui, le sobre, il mit du vin dans son eau pour ne pas déplaire aux camarades; lui, le vertueux, il se donna les apparences du libertinage pour ne pas offusquer les « autres ». Ainsi, il était sans force pour combattre le vice, et il se contentait de gémir sur les progrès de la décadence.

Enfin, il est en règle avec la Patrie! Enfin, l'État lui a délivré un diplôme en bonne et due forme! Il ne lui manque plus qu'une dot en rapport avec sa situation. Ses parents se chargeront de débattre les clauses du marché, et, pour la première fois de sa vie, Jacques verra passer des questions d'intérêt sous ses yeux, et cela, chose bizarre, dans une affaire de sentiment! Mais il n'aura que voix consultative au conseil, et du reste, trouvant cela hideux, il s'empressera de rejoindre sa fiancée dans un décor plus poétique.

Jacques Bonhomme a trente ans; le chemin est toujours uni : il est rentier ou à peu près; tout au plus occupe-t-il une sinécure qui lui donne l'illusion du travail. Il ne connaît toujours rien de la vie réelle; il est soutenu par sa famille, par la rente de sa grand'mère, par la dot de sa femme, par les recommandations de ses amis. Mais il n'est pas heureux. N'ayant jamais connu de vraies souffrances, il s'exagérait les petites contrariétés de la vie, et se rendait lui-même malheureux. Puis, la mesquinerie de ses moyens lui pesait, car il rêvait la vie grande et large. Enfin, il sentait vaguement combien sa situation était précaire, dépendait d'événements qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser.

On le vit bientôt. Une débâcle-financière vint emporter une partie de ses économies, un placement de tout repos. Il se vit forcé de se mettre à un travail plus actif, et, chose horrible, d'entrer en contact avec la vie réelle, cette vie qu'à force de dépenses et de soins, on avait pu écarter jusqu'alors de lui. Combien ne souffrit-il pas, dès lors?

Habitué à voir ses désirs satisfaits, il s'énervait devant l'indifférence des gens. Habitué à voir les obstacles aplanis sur sa route par des mains protectrices, il se rebutait à la moindre difficulté. Ignorant des roueries, il était constamment « roulé » par ses confrères. Il voyait avec humeur ses anciens camarades le dépasser; des paniers percés qui, à l'école, étaient à la queue, le battaient haut la main dans la lutte pour l'existence. Et sa vanité souffrait cruellement; son cœur saignait... Était-il donc écrit que seuls les cancres, les fruits secs devaient réussir

dans la vie? Des gens sans scrupules tenaient le haut du pavé! C'était le renversement de ses idées, lui à qui on avait fait croire que quand on est bien tranquille, obéissant, vertueux, on a *droit* à la meilleure place! Dans son amertume, il commençait à trouver que le monde était mal fait, et il rêvait d'une société idéale, d'une humanité supérieure!

Il aurait fallu faire comme les autres, supplier, quémander, mais cela l'écœurait. Il eût voulu que l'aide des autres vienne à lui sans être obligé de l'implorer. Il s'enfermait dans un isolement farouche, dédaigneux; malheureusement il ne pouvait se passer de l'aide des autres...

Jusqu'alors, il n'avait eu que des rapports agréables avec le prochain; rapports d'amusement, de passe-temps : conversations artistiques, politiques, mondaines. Maintenant il commençait à voir son entourage sous un tout autre jour. Il lui semblait vivre dans un pays nouveau depuis qu'il avait des questions d'intérêt à débattre. Quel temps l'inexactitude des gens et les fausses promesses lui faisaient perdre! Et les bavardages à côté de la question! Et l'indécision! Lui-même gaspillait son propre temps, par l'habitude acquise du *far niente* qui le reprenait malgré lui. Lire son journal, voir les nouveautés, prendre l'apéritif, étaient toujours pour lui des besoins primordiaux, aussi nécessaires que de manger et boire. En résumé, dans l'arrangement de sa vie, le chapitre des dépenses tenait la première place; celle des recettes la seconde. Et sa vigueur qu'il avait perdue par l'absence d'efforts physiques, par le surmenage et le régime anti-hygiénique de l'école!

S'il pouvait vivoter, c'était en grande partie grâce à la dot de sa femme, et il en était profondément humilié. En cas de dissentiment, il se sentait sans force; et malheureusement il n'y avait pas toujours communion d'idées entre les époux, soit sur le genre de vie à mener, soit sur l'éducation des enfants, ou même sur les amusements, sur les simples sujets de conversation. Il croyait sentir qu'elle lui en voulait de ses insuccès. Et puis, elle n'avait jamais remplacé sa mère comme confidente indulgente! Il était obligé de s'avouer qu'il avait plutôt été éduqué pour vivre éter-

nellement dans sa famille que pour fonder un nouveau foyer. Sa femme, de son côté, préférait ses enfants à son mari. Il se sentait un peu seul; il avait soif d'affection, et il s'en fallait de bien peu qu'il ne la cherchât n'importe où!...

Le voilà mort maintenant. Quelle trace a-t-il laissé de son passage ici-bas? Il n'a poussé à la roue d'aucun progrès, mais dans son imagination, il a construit une humanité meilleure. Il s'est beaucoup indigné contre les abus, mais n'en a détruit aucun. Son rêve d'idéal ne s'est pas réalisé, et il n'a même pas trouvé le bonheur... Jusqu'à son dernier jour, il a voulu avoir la Lune, et ne l'a jamais obtenue!

II. — JACQUES L'ARRIVISTE.

Jacques l'Arriviste a eu la jeunesse beaucoup plus mouvementée que son cousin. Loin d'être né sur un lit de roses, sa venue était attendue comme une calamité. C'est que sa mère avait beaucoup à faire! Elle devait non seulement s'occuper du ménage, mais diriger le commerce qui rapportait le pain quotidien, car son mari travaillait dehors, plus ou moins, plus souvent moins que plus. Aussi un dissentiment profond existait-il dans le ménage, et Jacques poussa comme il put.

Soigné tantôt par sa mère, tantôt par sa tante ou une voisine, il ne devint pas timide et se familiarisa vite avec tout le monde. Bientôt, il devint un enfant de rue et prit les manières les plus communes.

Quand son père voulait le corriger, il se réfugiait près de sa mère, et celle-ci lui donnait raison. S'il arivait que cette dernière, énervée par les tracas, le gourmandât un peu, on voyait alors sa grand'mère le soutenir. Qui s'étonnera qu'avec une éducation familiale aussi anarchique, Jacques soit devenu complètement indiscipliné, tout à fait mauvaise tête?

Mais Jacques recevait une autre éducation que celle de la famille : celle des camarades. Par eux, il fut vite dressé et connut les bons tours, les ruses. Ce qu'il ne pouvait avoir de force,

il l'obtenait par la rouerie. Son expérience précoce lui montrait clairement que le succès n'est pas la récompense de la sagesse et de la vertu, mais celle du plus habile, du plus roublard; la punition n'était que pour l'imbécile qui se laisse prendre.

A l'école, il n'apprit rien : on eût beau le changer d'établissement, le résultat était toujours négatif; il était rebelle à toute discipline, à tout enseignement méthodique. L'école buissonnière seule lui réussissait.

Jacques le mauvais sujet ne demandait pas la Lune, mais il osait tout exiger des plus faibles; il savait imposer ses goûts et ne cédait que devant la force. Il était devenu dur et égoïste, parce qu'autour de lui, il ne rencontrait que dureté et égoïsme. Cependant s'il était apte à monter, ce n'était pas à cause de son égoïsme, comme le croyait Jacques Bonhomme, mais à cause de son expérience précoce des hommes.

Telle est la valeur éducative de ce groupe flottant qu'est la bande des camarades. Les gamineries y remplacent le respect, et le cabaret, le foyer. Et qui dirige la bande? Le plus orateur, le plus hâbleur, celui qui sait répandre le plus de faveurs. La loyauté y est tournée en ridicule et la vanité s'y étale à l'aise.

Voilà Jacques le mauvais sujet lancé dans la vie! Il est apte à se mettre du côté du manche, et d'un coup d'œil il voit d'où le vent vient. A l'occasion, il sait se faire plus royaliste que le roi. Il est bien vu : c'est un bon « copain »!

La chute des autres fait son élévation. Il a l'art de jeter la confusion entre sa prospérité personnelle et celle du groupe qui le pousse. Il considère l'humanité comme un vaste champ à exploiter, mais il se tient sur ses gardes; il craint une vengeance toujours possible; le poignard d'un homme qu'il a jeté sur la paille; le vitriol d'une femme trompée.

Enfin l'Arriviste est arrivé! Tout le monde le salue et se courbe devant lui! Mais il n'est pas heureux. Assailli par les sollicitations de ses anciens confrères qui l'ont poussé sur le pavois, il n'arrive pas à les contenter tous. Ses ennemis le guettent partout; ses amis le jalousent.

Il a fait un mariage de vanité qui lui a ouvert les portes du grand monde, mais non celles du bon ton et du raffinement; et cela l'humilie. Il éblouit par ses dépenses folles et son cœur reste vide. Il veut protéger les beaux-arts et n'arrive à soutenir que le café-concert et le genre rococo! Luxe tapageur, manque complet d'idéal, de noblesse dans les idées, l'éducation de la bande le poursuit jusqu'au bout.

Il ne quitte pas le monde comme il l'a trouvé : il a beaucoup détruit. Il a trouvé la fortune, non le bonheur.

Quant à son fils, il lui a donné une éducation copiée sur celle de Jacques Bonhomme. Il envie tant ses belles manières!

III. — L'HONNÊTE MICHEL.

L'*Honnête Michel,* n'est pas né au sein de l'abondance comme Jacques Bonhomme son voisin. Son père, habitant un pays pauvre, était modeste par nécessité. Sa mère ne tissa pas des rêves d'or autour de sa tête, car elle n'avait jamais vu d'or, ou... si peu! Ni l'un ni l'autre n'était écrasé par la vie : grâce à un petit labeur continu et traditionnel, on pouvait vivre tranquillement; chacun avait du temps de reste, le père pour boire un cruchon de bière en fumant sa pipe, — la mère, pour soigner les enfants.

Recevant peu de cadeaux, le petit Michel ne devint pas vaniteux; l'absence de luxe autour de lui le gardait de l'envie. Ce n'est pas lui qui eût demandé la Lune! Ses désirs n'osaient s'élever si haut! Il se contentait de la regarder de loin... et d'en rêver. Plié de force à la discipline, il était obéissant et timide; et plus tard, l'école, le régiment et l'atelier continuaient le même système de discipline par la domination de l'autorité. Michel est attentif et studieux; il sait lire, écrire et compter, mais son éducation trop orale lui voile l'expérience des choses. Dans ce milieu pauvre et tranquille, peu d'événements attirent l'attention ; son imagination vagabonde dans

les nuages, et il aime la musique qui lui permet d'épancher son sentimentalisme.

Michel était heureux. De bonne foi il croyait son pays le premier du monde. Le Pérou ne valait pas ses champs de pommes de terre, ses landes et ses forêts sauvages. Si un étranger lui parlait des merveilles de Paris, des trésors artistiques de l'Italie, des richesses de l'Angleterre ou de l'activité américaine, il hochait tranquillement la tête en disant : « Ça n'est rien ! » Et Michel restait honnête, car rien autour de lui ne venait exciter sa convoitise.

Mais hélas ! Michel a beaucoup de frères et sœurs ! Le village n'a pas assez de terres pour les nourrir : Michel part vers des pays plus fortunés ou vers les villes immondes. C'est à regret qu'il quitte les champs de seigle. Son gousset n'est pas très garni, mais ses goûts sont simples.

Le voilà dans la ville. Ici, plus de provisions; il faut tout acheter au jour le jour. Heureusement, il n'est pas complètement abandonné à lui-même : un patron bienveillant veille sur lui, forçé par l'État d'épargner pour ses ouvriers. Pourquoi ceux-ci s'embêteraient-ils?

Mais le patron n'est pas riche non plus ; l'usine est bien installée, mais le fond de réserve est faible. Lui aussi est pris au dépourvu quand le commerce tombe. Mais l'État est vigilent : il protège l'industrie nationale par un système approprié de douanes ou par des subsides ; il soutient les cartells, l'enseignement technique. Mais hélas ! On n'avait pas vu que le cercle était vicieux : les impôts croissent.

Aussi Michel se plaint ; il trouve que le socialisme a du bon. Il n'en veut pas particulièrement à son patron, mais il croit que les richesses pourraient être mieux réparties. Quelquefois, dans un moment difficile, il emprunte à un usurier juif; alors il se fait antisémite !

Pendant ce temps-là, son patron continue à lutter. Il cherche à restreindre la concurrence intérieure et à accaparer le marché extérieur. Il vend très bon marché pour attirer la clientèle et fait de longs crédits. Il rogne le plus qu'il peut sur les salaires,

sur les matières premières. Il copie les modèles des autres, et quelquefois essaye du mensonge pour enlever une affaire. Les temps sont durs.

Aussi Michel est taciturne; l'avenir ne lui apparaît pas bien assuré et cela trouble son bonheur. Et puis, il a vu les grandes villes, et cela trouble son âme.

Ah! Michel, où est-il le « ça n'est rien » d'antan?

IV. — MILORD.

Milord a reçu une éducation qui rappelle celle de Jacques Bonhomme, mais sa fortune est plus grande et mieux assise. En sa qualité d'aîné de la famille, il a hérité du Château et du Domaine intact; ainsi, il peut continuer le même train de vie que son père, et cela est ainsi de générations en générations. C'est là un grand contraste avec Jacques Bonhomme qui, lui aussi, compte sur l'avoir familial pour vivre, mais dont l'héritage, partagé entre tous les enfants à chaque génération, va en s'émiettant et finit par disparaître.

Par la force des choses, Jacques Bonhomme est moitié travailleur, moitié rentier. Milord est grand seigneur et déteste tout ce qui est mesquin. Il y a des milliers de Jacques Bonhomme en France; il n'y a que quelques lords en Angleterre.

Milord a reçu une éducation aristocratique distinguée et une instruction supérieure; il a aussi beaucoup voyagé. Il a inventé les bains de mer; pendant la *season* il est à Londres; en automne, il chasse, et Nice reçoit sa visite en hiver. Mais il n'oublie pas la terre d'où il tire ses revenus : elle a sa large part.

Il ne dédaigne pas de s'occuper de bonnes œuvres, et son nom figure avantageusement en tête des listes de souscriptions. Il condescend même à s'occuper des affaires publiques, et quelquefois, il se rend au Parlement dont il fait partie de droit; on dit même qu'il y a quelquefois empêché John Bull de faire des bêtises.

Quant à son frère cadet, ne soyez pas en peine pour lui. Il est

vrai qu'il n'hérite pas d'un domaine, mais on lui réserve une grasse place de fonctionnaire où il peut vivre presque en rentier. Il est officier, gouverneur, évêque ou quelque chose d'analogue. Il émarge largement au budget de l'État et vit aussi grandement que Milord. John Bull ne le jalouse pas. Il laisse le frère cadet de Milord s'installer à l'aise. John Bull prise peu ces postes qui manquent d'indépendance, mais il faut bien que quelqu'un les occupe... Et John se réjouit qu'ils le soient par des baronnets.

V. — JOHN BULL.

John Bull est arrivé sur cette terre de la façon la plus naturelle et sans faire une entrée sensationnelle. Il venait faire nombre avec les autres, voilà tout.

Il y avait déjà beaucoup de John, de Brown et de Smith; cela ferait un de plus. Et là-dessus, chacun prit une tasse de thé, yes! Son père, John Bull senior, s'était tiré d'affaire tout seul; lui, John Bull junior, se tirerait aussi d'affaire tout seul. Les choses sont ainsi faites, yes! Et l'Évangile a dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Pour John Bull, c'était là une vérité vraie, une vérité d'Évangile, une chose qui n'entrait pas en discussion dans son cerveau.

John Bull père ne croyait pas que John Bull fils serait plus beau ou plus intelligent que lui-même ou qu'un autre Smith quelconque. Non, là n'était pas la question; il serait ce qu'il se ferait lui-même.

Personne ne s'apitoyant sur les pleurs du *baby*, celui-ci en perdit vite l'habitude, constatant que crier éreinte la gorge et ne rapporte rien. Aussi il ne s'est jamais avisé de demander la Lune.

Il se contentait de prendre les objets à sa portée: c'est pourquoi on le mit dans une pièce où il pouvait tout casser à son aise, la *nursery*. Là, il prenait ses ébats en liberté; là, il s'habituait à l'isolement; là, il fit l'apprentissage de l'espèce humaine

représentée par ses frères et sœurs; là, il s'ingéniait à s'amuser par lui-même, et tenait à cœur de finir sans aide tout ce qu'il entreprenait.

Il recevait plus de conseils que de réprimandes, plus d'approbations que de récompenses. Ses désirs réels étaient seuls écoutés. Comme on ne lui racontait pas de contes fantastiques, son imagination ne vagabonda jamais dans l'au-delà et resta appliquée aux choses positives. On le laissait se mouvoir dans le domaine des choses matérielles comme un poisson dans l'eau, et il y frétillait d'aise. Il ne savait pas ce que c'était de se tenir tranquille, mais comme on ne l'y contraignait pas, ses mouvements étaient naturels, non guindés; et jamais l'énervement d'une trop longue inaction ne venait l'agiter.

S'il riait peu, il pleurait rarement; une joie sans mélange illuminait sa figure joufflue. C'était la *cheerfulness* de la joyeuse Angleterre qui s'imprimait sur son front. Comme jamais on ne s'extasiait sur ses bons mots, il perdit l'habitude d'en faire au point qu'il ne comprit plus ceux des autres.

N'étant pas le centre, le point de mire de toute la famille, il ne se croyait pas important. Pourtant on le considérait déjà comme un homme libre; on n'étouffait pas sa volonté, son originalité naissante; on laissait se développer ses goûts, ses aptitudes. Jamais on ne lui flanquait à la tête l'exemple de petit Pierre ou de petit William. Aucune jalousie n'envenimait son cœur.

Bientôt on le mit dans un *kindergarten*, espèce de nursery agrandie avec beaucoup de petits frères et de petites sœurs dedans. Il y avait là beaucoup d'autres John, des petits Joe, des Brown et des Smith, et aussi des Maud et des Lily. L'institutrice, nurse de cette famille agrandie, donnait des leçons de choses et raisonnait la discipline; elle donnait des conseils, non des ordres et réprimandait d'un regard ou faisait appel à la bonne volonté. Pourquoi John ne serait-il pas docile? Contrarie-t-on jamais le développement de sa personnalité? Pourquoi ne serait-il pas franc et loyal? La crainte d'un châtiment immérité pèse-t-elle sur lui?

Il ne joue pas dans la rue, mais dans le jardin du quartier, espèce de square clos entretenu par les gens *respectables* du voisinage qui seuls en avaient la clef. Comme Jacques l'Arriviste, le petit John vivait librement et pouvait acquérir une expérience précoce, mais ses compagnons, quoique plus nombreux, étaient aussi *selects* que ceux de Jacques Bonhomme. Et tous étaient élevés chez eux comme petit John lui-même ; tous étaient sérieux, concentrés, peu bruyants ; personne ne mentait, n'espionnait, ne faisait des cachotteries ou des mauvais tours. C'est que l'exemple des grandes personnes est l'élément d'éducation le plus efficace : l'enfant est un petit singe qui imite tout ce qu'il voit faire ; et, à cette époque de la vie, les moindres paroles se gravent profondément dans le cœur et influent sur toute la conduite future.

Maintenant John a dix ans et il ne se sent pas perdu quand il est seul. Il n'est ni peureux ni timide et aime à voir, à observer, à expérimenter les choses par lui-même. Loin d'avoir autour de lui une domesticité empressée comme Jacques Bonhomme, il fait tout lui-même, et il en est fier ; il s'habille complètement sans aide, fait tout seul sa malle de voyage, et commande lui-même son dîner au restaurant. Il était un peu le domestique de son père, de sa mère et de son frère aîné et le protecteur de sa petite sœur. Son argent de poche provenait surtout de la récompense des petits services qu'il rendait, des courses qu'il faisait. Avec cela, il était fier de payer lui-même sa place d'omnibus, son entrée dans les fêtes. S'il se laissait tromper, ses économies seules en souffraient. Ainsi, il s'habituait à l'idée que l'on n'acquiert rien gratuitement et se familiarisait avec le prix des choses.

Le sens de la responsabilité s'éveillait de plus en plus. On l'envoyait toucher des chèques, payer de fortes sommes ; on avait la plus grande confiance en lui, et cela flattait son amour-propre.

A seize ans on lui fit comprendre qu'on commençait à en avoir assez de l'entretenir ; de son côté, sa dépendance commençait à lui peser, et il avait hâte d'essayer sa chance. Il

s'était souvent offert à des voisins pour leur rendre de petits services moyennant finance. Maintenant il eut un salaire fixe dans un bureau.

Le petit John était débrouillard et avait une grande volonté de parvenir. Son patron ne jugeait pas les gens sur leur apparence extérieure, ou leur obséquiosité ; il répudiait les flatteries comme une perte de temps ; seuls, les services réels entraient dans la balance. Il savait que toute peine mérite salaire et tout bon vouloir un encouragement. C'est pourquoi, désireux de s'attacher ce petit bonhomme de John, il augmenta vite, son salaire. Quel fut le résultat? John, voyant son activité récompensée, n'en devint que plus ardent au travail.

Comme Jacques Bonhomme, il ne croyait pas que le succès est la récompense de la vertu ;

Comme Jacques l'Arriviste, il ne croyait pas qu'il allait au plus trompeur ;

Comme Michel, il ne croyait pas qu'il fallait se contenter d'une honnête médiocrité ;

Non, il croyait que le succès est la récompense du travail intelligent et utile ;

Et il le croyait, non seulement par les dires de sa famille ou de ses camarades, mais surtout par expérience personnelle.

Maintenant, il peut payer sa pension chez son père, et sa dignité croit. Décidément, il devient un homme. Il conduit sa sœur au théâtre.

Dès sa tendre jeunesse, il était habitué au respect de la femme, à l'idée que l'homme est son protecteur naturel. Heureux pays où les pièces de théâtre sont morales ! où aucune gravure obscène n'offusque les regards de la jeunesse ! où l'on peut laisser traîner impunément tous les romans !

Ici, l'atmosphère est vertueuse : contrairement à Jacques Bonhomme le timide, John Bull le vertueux sait défendre ouvertement son opinion ; il tient le haut du pavé et refoule le vice dans les antres cachés. Et puis John pouvait en toute liberté flirter avec les jeunes filles, rire et se promener avec elles, et cela le détournait des connaissances faciles de la rue.

Il sut quitter ses patrons à la première opportunité favorable qu'il rencontra ailleurs, et, pour cela, il n'eut pas peur de quitter sa famille et de prendre pension dans une autre famille. Ni son patron, ni ses parents ne firent aucun effort pour le retenir. Tout le monde comprend là-bas qu'il ne faut pas s'encroûter dans la médiocrité, mais que chacun doit se faire une situation par lui-même le plus tôt possible.

Loin de chez lui, il ne devint pas pour cela un *déraciné* : il était simplement *enraciné* ailleurs. Il aimait trop son confortable, le *Home*, pour courir les rues et les cabarets comme Jacques le méchant sujet. Il vivait comme dans une nouvelle famille et était considéré comme en faisant partie. Autour de lui, il continuait à y avoir une atmosphère familiale et vertueuse, Pendant ce temps, il continuait à s'instruire, à lire, à observer. Il achevait lui-même son éducation. De plus en plus il progressait dans sa vie extérieure. Il devenait l'exactitude même et organisait son temps comme une pendule; non pas une pendule simplement mécanique, mais un organisme pensant qui s'imposait à lui-même sa ligne de conduite et se dominait. Il y avait le temps pour le travail et le temps pour le repos; celui pour manger et celui pour lire; celui pour l'hygiène et la gymnastique comme celui pour les amusements. John Bull fait tout à ses heures et rien ne le détourne de son but.

A vingt-cinq ans, après avoir beaucoup roulé, beaucoup vu, beaucoup essayé et beaucoup appris, John avait sa situation faite et continuait à monter. Il songea alors sérieusement au mariage. Il avait déjà flirté avec beaucoup de jeunes filles, leur avait causé librement, les avait observées sans contrainte, et son choix commençait à se fixer. Quelques-unes pouvaient faire son affaire, tant pour leurs charmes physiques et intellectuels que pour la communauté de leurs goûts avec les siens et leur compréhension de la vie. Parmi elles, il s'en trouva une qui ne repoussait pas ses avances ou même les provoquait. Le mariage fut vite conclu, et John en informa son père. Ainsi tout se passa correctement. Heureux pays où les mœurs rendent possible ces

mariages par consentement mutuel et en connaissance de cause! Heureux pays où les lois protègent la faiblesse de la femme!

Et maintenant John Bull, tu peux marcher; tu as ton bonheur dans tes mains, et elles sont trop solides pour que tu le lâches. Avec ta grande expérience, tu ne lâcheras pas la proie pour l'ombre. Et cette expérience, elle t'a appris que, pour être heureux, il vaut mieux être honnête et loyal. Tu as confiance en l'avenir parce que tu as confiance en toi et que tu connais ta valeur. Les revers ne t'effraient pas, parce que tu les as connus jeune, et les obstacles te sont familiers. Tu as le mensonge en horreur, car tu ne dois rien à personne, car tu es fort et libre, et qu'au-dessus de toi aucune autorité tracassière ne vient te dominer et t'espionner. Tu as le cœur au travail, parce qu'il te donne ton pain quotidien... avec de la confiture! Hurrah! la vie a du bon. Haut les cœurs!

Et puis, le soir, quand tu rentres chez toi, ton *home* est gai, bien plus gai que tes affreux *public-houses!* Et ton dîner est prêt! Si le raffinement n'y est pas, la qualité et la quantité y sont. Tu gagnes assez pour que ta femme ne soit pas obligée de travailler dehors. Aussi ton *home* est toujours coquet et propre, — et tu peux chanter à tue-tête : *Home, Sweet Home!*

Et puis tu n'as pas des voisins qui t'embètent, qui te cherchent noise : ils se plaisent chez eux comme tu te plais chez toi : *My Home is my castle.*

Tu fais tes affaires toi-même; tu ne demandes pas secours à l'État. Aussi celui-ci ne vient pas empiéter sur ton domaine. Mais si, par malheur, une autorité surgit pour porter atteinte à tes droits, tu ne languis pas à te redresser, et non seulement tu te redresses, mais tous les autres John se redressent avec toi et les Smith aussi. Quant aux Brown, ils t'ont déjà précédés : *My Home is my castle.*

P.-S. — J'ai rencontré ce matin mon vieil ami John Bull. Toujours le même! Enchanté! Il a quatre-vingts ans, mais toujours jeune, toujours gaillard. Il songe à entreprendre de nouvelles affaires. C'est un homme *considérable!* Il bat les jeunes

gens à la marche et abat des chênes pour se reposer! Jamais assis, toujours en mouvement, et toujours... heureux!

VI. — BROTHER JONATHAN.

Brother Jonathan habite un pays neuf, mais lui n'est pas sans ancêtres.

John Bull senior était un gentleman farmer cultivant paisiblement la terre et mangeant beaucoup de gigots de mouton. Il était grand, gros, bien planté et haut en couleur. Il ne s'occupait guère d'espionner ses voisins qui, comme lui, demeuraient dans des habitations dispersées, et vivaient paisiblement et sans faste. Il amassait en lui-même la surabondance de son énergie, attendant l'occasion de lui lâcher la bride.

John Bull junior, fils du précédent, habite la ville et travaille plus de la tête que des membres; mais il a soin de ne pas laisser ankyloser ceux-ci, et rétablit l'équilibre du système nerveux par les jeux en plein air et l'emploi raisonné du tub, des bains, etc. A ce régime, il est moins gros que son père, mais est loin d'être pour cela un dégénéré. Il est aussi résistant que lui, est beaucoup plus souple et plus nerveux, et son cerveau est devenu un instrument beaucoup plus perfectionné.

Ces nouvelles qualités acquises par John Bull se sont surtout accentuées chez son frère Jonathan qui, lui, a passé l'Océan et a eu la chance de trouver une vaste terre vierge à exploiter.

Jonathan, c'est John Bull, avec la chance en plus. Si John Bull est millionnaire, Jonathan est milliardaire; si le premier court, le second vole; si l'un avale, l'autre engloutit. John compte les minutes, Jonathan les secondes.....

John Bull a grandi lentement et normalement. Il a eu le temps d'allonger ses vieux habits. Il s'est assuré de bonnes institutions durables et extensibles à volonté. Chez lui, la police est bien faite, la justice bien rendue; tout est stable et bien assis. Il habite un château fort qui, bâti sur le granit, semble défier les orages et les tempêtes. Ce château fort aux

aspects moyenâgeux renferme un mobilier modern-style où l'ultra-confort est joint à l'élégance dernier-cri.

Jonathan a grandi hâtivement; les manches de son veston sont trop courtes. Il a tellement d'affaires à entreprendre, qu'il a oublié les affaires publiques. Il n'a pas le temps de s'informer si la justice est bien faite, si la police existe. Avant tout, il faut faire le Home! son *log-house* est bâti sur le sable, mais il creuse les fondations d'un palais qui damera le pion à celui de son frère. En attendant, qu'importent les affaires publiques! Se souvient-il qu'une machine politique est nécessaire..... Plus tard, il avisera.....*Go ahead!*

I

LES CONDITIONS DE L'ÉDUCATION

1. — QU'EST-CE QUE L'ÉDUCATION?

L'éducation consiste à semer dans l'esprit de l'enfant des idées qui, devenant des habitudes de penser et d'agir, détermineront plus tard chez l'homme sa mentalité et son caractère.

La mentalité, c'est la façon de penser.

Le caractère, c'est la façon d'agir.

Penser et agir, tout est là !

Nous pensons et nous agissons suivant certaines idées dominantes qui ont été semées dans notre cerveau.

Toutes les idées que reçoit notre cerveau ne s'y fixent pas. Il ne suffit pas de « semer » les idées; il faut les « ancrer », c'est-à-dire les représenter un certain nombre de fois jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait assimilées. Tel un clou dans un mur : il n'y reste fixé qu'après un certain nombre de coups de marteau répétés.

Un esprit superficiel a reçu un grand nombre d'idées qui sont peu fixées.

Un homme de caractère n'a reçu que quelques bonnes idées, mais vigoureusement ancrées.

Il ne faut pas semer le plus grand nombre d'idées possible. A quoi bon ! Elles ne tiennent pas et sont facilement supplantées par d'autres.

Il vaut mieux que l'éducateur fasse un choix de quelques principes en nombre restreint, mais bons et qu'il les fasse assimiler à tout jamais par son élève. Pour cela, ces principes doivent être présentés avec force et répétés sans changements, ni contradictions.

Examinons, de plus près, le mécanisme de la pensée.

Les idées extérieures arrivent au cerveau par l'intermédiaire des sens sous forme de *sensations,* et viennent se placer à côté des idées ancrées antérieurement. Il se produit une comparaison entre l'idée nouvelle et les idées anciennes : c'est le *jugement.* Juger, c'est comparer. Le résultat de la comparaison produit le désir, — désir d'accepter ou de refuser la suggestion — c'est la *volonté.*

Il se peut que les sensations qui se présentent au cerveau soient peu variées. Il ne s'ensuit pas que l'on aura de ce fait un homme de caractère. Si le jugement n'est pas exercé, ces quelques idées seront jetées sans liens, et aucun esprit de suite n'en pourra sortir.

Si, au contraire, ces quelques idées sont bien ancrées et forment des principes bien coordonnés, la comparaison sera prompte, le jugement sûr, la volonté forte. Chaque nouveauté sera immédiatement classée, rejetée, ou assimilée. L'individu semblera rester toujours lui-même au milieu des plus grandes complications possibles. Les principes ancrés dans le cerveau forment comme une construction s'accroissant toujours, mais toujours solide et stable.

La complication croissante des choses produira un effet inverse sur l'individu dont le jugement n'a pas été bien exercé. Toutes les idées sont jetées pêle-mêle sans cohésion, et celles qui sont contradictoires entre elles peuvent coexister; aucune ne sera bien ancrée. Toute idée nouvelle vient y jeter le trouble; la comparaison est lente, le jugement incertain, la volonté faible, changeante, indécise. Cet individu est plutôt fait pour rester dans un port tranquille et bien abrité que pour voguer en pleine mer, exposé aux tempêtes, mais libre et indépendant.

Mais où sont maintenant les ports tranquilles et bien abrités?

En résumé, nous voyons qu'il y a deux choses différentes dans l'éducation : 1° Augmenter le nombre des idées dans le cerveau; 2° Former le jugement, grâce auquel ces idées peuvent être coordonnées pour constituer un tout capable de servir de boussole dans la vie.

Nous dirons donc :

L'éducation consiste à ancrer, dans le cerveau malléable de l'enfant, une règle de conduite servant de boussole à ses actes et à ses pensées, et les orientant vers le bien (bonne éducation) ou vers le mal (mauvaise éducation). En effet, pour qu'il y ait bonne éducation, il ne suffit pas que la règle de conduite soit quelconque, il faut qu'elle dirige le sujet vers le bien.

Où est le bien? Où est le mal? C'est ce que nous allons examiner.

II. — QUEL EST LE BUT DE L'ÉDUCATION?

L'éducation est l'apprentissage de la vie.

L'apprentissage d'un métier quelconque a pour but de former un ouvrier capable de réussir et d'exceller dans ce métier.

L'apprentissage de la vie a pour but de former un homme capable de réussir et d'exceller dans la vie, ou, si l'on veut, d'être heureux.

Acquérir la capacité au bonheur, tel est le but de l'éducation.

Être heureux! C'est la grande question, le but constant de nos efforts; c'est la pierre de touche de nos actions, de nos désirs. Fuir le malheur, c'est notre constante préoccupation.

Hélas! souvent nous lâchons la proie pour l'ombre. Nous cherchons le bonheur où il n'est pas. Cela prouve simplement que nous ne voyons pas toujours où il est.

Où est-il? C'est ce que notre éducation aurait dû clairement nous montrer. C'est même là son unique but.

Donc, le but de l'éducation, c'est le Bonheur.

Qu'est-ce que le Bonheur?

M. d'Azambuja a montré[1] que nous ne pouvons atteindre ici-bas qu'un bonheur relatif, car les périodes de plaisirs sont toujours entrecoupées de moments de peines.

Or la peine, c'est le besoin; le plaisir, c'est le besoin satisfait.

Nous voilà amenés à étudier les besoins. Nos besoins dérivent de notre organisation même : besoin de respirer, de manger, de boire, de parler, de se mouvoir, de se reposer, d'éviter les maladies, etc.

Il y a une hiérarchie dans les besoins qui va du plus précis au plus vague, du plus matériel au plus abstrait.

La respiration est le besoin le plus pressant, car aussitôt qu'il n'est plus satisfait, la mort s'ensuit à bref délai. Heureusement il l'est aisément et l'éducation n'a guère à s'en occuper. Il faudrait toutefois apprendre à bien respirer.

Le besoin de *se nourrir* vient en second lieu, car il réapparaît périodiquement à des intervalles assez rapprochés. Au point de vue qui nous occupe, il est le plus important. C'est lui qui nous force à travailler : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

Les besoins suivants (*vêtements, habitation*, etc.) donnent lieu aux mêmes observations que la nourriture, mais à un degré moindre.

On voit que l'on ne peut éteindre la souffrance causée par un besoin qu'à l'aide d'une autre souffrance, le *travail*. Mais le travail modéré satisfait lui-même un autre besoin, celui de la *mobilité*. Seul le travail exagéré est une réelle souffrance et engendre le besoin du *repos*. Ceci est très important.

Les besoins immatériels viennent en dernière ligne, car ils ne se font plus sentir quand les précédents ne sont pas satisfaits : « Ventre affamé n'a point d'oreilles! » Ces besoins sont les besoins sociaux (*parole, affections, amusements*) et les besoins *intellectuels*.

1. G. d'Azambuja, *La Théorie du Bonheur*, p. 5.

Mais ce n'est pas tout.

L'homme cherche à posséder la plus grande somme possible de bonheur. Quand les besoins matériels sont satisfaits, les besoins sociaux et intellectuels apparaissent aussitôt. Cette loi est la plus importante pour l'objet qui nous occupe; c'est la clef de voûte de cette étude. Nous l'appellerons la *Loi de l'extensibilité des besoins*. C'est elle qui pousse l'homme en avant, qui produit le progrès; sans elle, nous en serions encore à l'âge de la pierre.

L'homme cherche à travailler moins et à jouir plus. De là les inventions qui rendent le travail plus productif. La diminution du travail laisse du temps disponible et cause une souffrance, l'ennui, que l'on s'ingénie à combattre par un besoin factice, le *luxe,* qui n'est que l'extension des besoins primitifs : la cuisine devient plus délicate et plus compliquée ; les vêtements plus élégants et plus soignés; les habitations plus somptueuses; en un mot, le décor change et devient plus artistique.

Remarquons que le luxe, en étendant les besoins, augmente le travail et rétablit les choses dans l'état primitif. On travaille tout autant, mais les besoins ont augmenté et le luxe est devenu une nécessité.

Comme l'a montré M. d'Azambuja [1], il y a plaisir au moment de la diminution du travail et de l'augmentation des besoins satisfaits, mais la quantité de bonheur ne se mesure pas par la quantité des besoins satisfaits. Le plaisir disparaît quand le luxe devient nécessité. Le progrès serait-il une chimère? Qui sait? En tous cas, c'est la loi; elle dérive de la constitution intime de la nature humaine, et rien n'y peut changer. L'éducation doit tenir compte de cette loi, non s'y opposer. Nous voulons en venir là.

L'extension des besoins se réalise dans la mesure atteinte par la division du travail rendue possible par les inventions et découvertes.

L'évolution est donc due à l'extensibilité des besoins; c'est

1. *La Théorie du Bonheur,* p. 37.

par elle que change le milieu. L'éducation qui vise le bonheur doit préparer l'individu à être heureux, non seulement dans le Milieu actuel, mais dans celui de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, disons un mot d'une objection qui a dû se présenter à l'esprit du lecteur.

Si le Bien n'est que le bonheur individuel, que deviennent la morale et la vertu? Ne va-t-on pas avoir une génération de jouisseurs et d'arrivistes?

Non, car nous n'envisageons pas le plaisir momentané, mais le bonheur ou le plaisir durable. Or tout plaisir qui viole la *loi morale* ne peut donner non seulement qu'une joie momentanée, mais provoque dans l'avenir une longue période de désagréments et de déboires (remords, honte, vengeance, crainte, maladie). Il y a déficit.

La *prévoyance* est cette partie du jugement qui sait comparer le plaisir actuel et le déficit futur.

III. — LES TROIS GENRES D'ÉDUCATION.

Tout système d'éducation a pour but de donner une règle de conduite montrant la route du bonheur.

Est-ce à dire qu'ils ont tous compris ce que cette règle devait être? Les nombreux maux qui nous affligent nous permettent de répondre sans hésiter : Non.

Il s'agit donc de voir quels sont les différents systèmes possible, de les comparer, et d'adopter celui qui nous oriente le mieux vers le bonheur.

Nous n'avons pas pour but de fabriquer le Super-Homme, et nous ne voulons pas raisonner sur une humanité qui serait tout esprit.

La bonne règle de conduite tiendra donc compte de l'organisation intime de l'homme. D'après ce que nous avons dit plus haut, elle devra satisfaire à la fois à la loi de l'extensibilité des besoins et à la loi morale. Dans le cas contraire, elle aura, comme la boîte de Pandore, une fuite par où le bonheur pourra s'échapper.

Nous aurons donc :

1° L'éducation ne tenant pas compte de la loi morale ;

2° L'éducation ne tenant pas compte de la loi de l'extensibilité des besoins ;

3° L'éducation tenant compte de la loi morale et de la loi de l'extensibilité des besoins.

Nous appellerons le premier genre : l'*Éducation négative*, parce que le manque de sens moral produit des effets tellement désastreux sur les individus que ceux-ci sont alors communément désignés comme étant « sans éducation ». En fait, ils peuvent avoir reçu une éducation technique plus ou moins développée, c'est-à-dire, qu'ils peuvent être aptes à exercer tel ou tel métier. Les peuples chez lesquels l'éducation négative prédomine tombent à l'état sauvage. C'est pourquoi nous appellerons les produits de ce système, des *Sauvages*. Ce type est destructeur.

Le deuxième genre sera dénommé : *Éducation statique* parce qu'elle tend à maintenir le *statu quo*, l'état des choses existant. Ne prévoyant pas l'extension des besoins, elle prépare les individus pour le Milieu actuel, non pour le Milieu évoluant. Nous verrons ce système produire le *Patriarcal*. Ce type est conservateur.

Inversement, le troisième genre sera l'*Éducation dynamique*. Elle pousse les hommes en avant. Elle adapte les individus à un Milieu évoluant, et produit le *Particulariste*, comme nous le prouverons plus loin. Ce type est constructeur.

Mais nous avons dit que l'éducation a pour but, non seulement d'inculquer des idées, mais de former le jugement, les facultés.

Nous pensons prouver que, chez le Sauvage, le jugement est nul ou incomplet ; chez le Patriarcal, il est déductif ; chez le Particulariste, il est inductif.

II

L'ÉDUCATION NÉGATIVE

L'Éducation négative consiste à ancrer dans le cerveau malléable de l'enfant une règle de conduite ne tenant pas compte de la Loi morale.

Le manque de sens moral produit une fêlure dans le jugement, et rend incapable de comparer le plaisir actuel produit par un acte avec les maux futurs qu'il produira. L'individu sera imprévoyant, impulsif.

Quelle est l'organisation sociale qui permet la non-transmission de la loi morale? Ce ne peut être que celle où le groupe familial n'existe pas, celle où les parents se désintéressent complètement de leurs enfants, par conséquent celle où règne la *famille instable*.

Dans le type pur de la famille instable, non seulement l'éducation morale manque, mais toute espèce d'éducation manque presque totalement. Le mariage proprement dit n'existe pas: il n'y a que des accouplements temporaires. Le père ne connaît pas ses enfants; pourquoi les éduquerait-il? La mère, abandonnée, doit chercher elle-même sa nourriture et celle de ses enfants; elle n'a guère le temps de s'occuper d'éducation; en outre, son prestige est souvent trop faible; enfin, son avenir incertain la rend tout à fait insouciante.

1. — SAUVAGES PURS ET SAUVAGES CIVILISÉS.

Les lecteurs de la *Science sociale* savent que ce type est produit par les forêts giboyeuses de l'Amérique méridionale, de l'Afrique centrale, etc. L'homme chasse, tandis que la femme cueille des fruits, cultive quelques racines, cherche une maigre subsistance par tous les moyens possibles. Les enfants, groupés autour de leur mère, ne connaissent qu'elle et portent son nom : c'est le matriarcat.

Le jeune garçon chasse aussitôt que ses forces le permettent et abandonne alors sa mère ; il s'embauche dans un groupe de chasseurs quelconque et c'est là qu'il reçoit la faible éducation technique dont il a besoin.

Qu'est la bande instable des compagnons de chasse? Un ensemble d'hommes n'ayant reçu aucune notion d'obéissance, de discipline, de moralité et chez lesquels les facultés de l'âme, le jugement, le dévouement, etc., n'ont pas été exercées. C'est une simple association pour la conquête d'une proie demandant un effort en commun. Seule, la crainte de la force et de la vengeance peut y faire régner momentanément l'ordre. De là, la domination de chefs violents et cruels; de là, la débandade quand le chef meurt ou devient trop vieux.

L'absence de toute notion fondamentale dans le cerveau suppose l'absence de toute tradition. De là, la disparition de tout dogme religieux; une crainte vague de l'Inconnu seule existe.

L'absence de toute notion de prévoyance empêche la formation de toute épargne, par conséquent de tout capital. De là, le néant des héritages chez ces populations.

Ces gens qui vivent soi-disant à « l'état de nature » sont-ils heureux? Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas raison de croire que, seule, la civilisation produit tous les maux? Les voyageurs du XVIIIe siècle ont souvent fait une peinture idyllique des peuples sauvages. Ceux-ci sont aujourd'hui mieux connus.

Là où le gibier est rare, les besoins matériels eux-mêmes ne

sont pas régulièrement assurés. Que l'on relise les lignes que M. de Préville consacre aux *Bushmen* de l'Afrique australe [1], et l'on sera édifié! Les *indigènes de l'Australie* nous présentent le même tableau. Certes, personne ne nous contredira quand nous affirmerons que ces gens-là ne sont pas heureux qui n'ont même pas la nourriture régulièrement assurée!

D'autre part, il ne faut pas croire que la forêt giboyeuse assure la satisfaction des besoins matériels de l'homme, car l'exploitation effrenée du gibier amène rapidement sa disparition. Plus la nourriture est abondante dans une contrée, plus grand est le nombre d'affamés qui s'y précipitent. Aussi chaque proie est disputée; c'est la lutte permanente[2]. Or, peut-on raisonnablement croire que le bonheur puisse être assuré, là où existe un état de guerre continuel? Chaque buisson cache une flèche empoisonnée, chaque rocher abrite un tomahawk. Et comme l'on comprend la plainte amère de la pauvre négresse dont Livingstone s'est fait l'écho : « Ah! qu'il serait bon de pouvoir dormir sans rêver que l'on vous poursuit avec une lance! »

On sait que les *Peaux-Rouges* comptaient également parmi les tribus les plus guerrières du monde.

Il arrive même souvent que le manque de gibier amène le développement du cannibalisme. Nous citerons, à ce sujet, les *Mombuttus* et les *Nyams-Nyams* de l'Afrique équatoriale, les *Battahs* et les *Dayahs* de l'Indonésie, certaines peuplades des îles océaniennes, etc.

En fait, ce sont surtout les *Polynésiens* que l'on cite quand on veut parler de sauvages ayant résolu le problème du bonheur. On nous décrit leur pays comme un Eden. S'il en est réellement ainsi, nous nous trouvons en tout cas vis-à-vis d'une exception. Mais voyons de plus près.

D'abord, il est certain que les Polynésiens ont leurs besoins matériels aisément satisfaits. L'arbre à pain y pousse abondamment sans effort, et une pêche facile vient agréablement di-

1. A. de Préville, *Les Sociétés africaines*, p. 133 et suiv.
2. *Id.*, p. 181-182.

versifier le menu. Hélas! L'arbre à pain ne pousse pas partout! Il n'explique même pas à lui seul cette situation privilégiée, si tentante pour des voisins affamés. Mais l'isolement de leurs îles les met à l'abri des invasions trop fréquentes, et une paix relative peut régner. Ajoutons enfin qu'un climat enchanteur réduit à leur minimum les besoins du vêtement et de l'habitation. On voit, par tout cet ensemble, combien nous sommes en face d'une situation anormale.

Malgré cela, ont-ils trouvé le bonheur?

La loi de l'extensibilité des besoins veut que, quand les besoins matériels sont satisfaits, de nouveaux besoins apparaissent : luxe, besoins sociaux, besoins intellectuels.

Le manque de jugement qui caractérise les peuples sauvages ne permet guère le développement des besoins intellectuels, par conséquent des inventions. L'isolement n'est guère favorable au développement du commerce; tout cela forme des conditions mauvaises pour l'apparition du luxe, lequel n'a pu s'étaler qu'après l'arrivée des Européens. Ce n'est pas à dire que ce sont ces derniers qui leur ont insufflé ce goût. Ils en avaient déjà le désir latent, mais ils se contentaient forcément alors de coquillages voyants et de tatouages. Ils devaient se rabattre sur les besoins sociaux facilement satisfaits, bavardages, jeux, etc. Ayant la nourriture sans peine, ils étaient hospitaliers et aimants. Mais l'oisiveté est mère de tous les vices, surtout pour des gens sans moralité, et tous les voyageurs signalent chez eux une débauche sans frein, et comme résultat une race usée, des constitutions incapables de résister à la moindre maladie. Car cette race n'était forte qu'en apparence. Sans doute elle produisait des individus aux formes gigantesques, des hommes grands et gros, mais c'était là le résultat d'une vie facile. En réalité, s'ils étaient capables d'un effort violent et vigoureux, ils ne pouvaient guère supporter un travail suivi. La rapidité avec laquelle les maladies les déciment prouve la faiblesse de leur constitution.

En outre, la sociabilité avait développé chez ces petits es-

prits une vanité naïve, et les moindres piqûres d'amour-propre leur causaient des maux intolérables.

Qu'ont pu prendre à la civilisation des esprits aussi peu préparés? Des pantalons, des robes et des chapeaux!... L'alcool et le tabac!... La débauche universelle s'est changée en prostitution vénale!... C'est tout.

Le contact de la civilisation fut le prétexte, non la cause de leur chute. Tel un château de cartes s'écroulant au moindre souffle. Partout, même là où ils ont été bien traités, comme en Nouvelle-Zélande par exemple, leur nombre diminue rapidement. C'est une race qui s'éteint.

S'ils ont jamais été heureux, leur bonheur n'était pas stable.

J'espère avoir convaincu le lecteur; j'espère qu'aucun d'eux ne songera à importer en Europe l'éducation (ou plutôt l'inéducation) sauvage! Au contraire, il faudrait éduquer les sauvages qui existent, trop nombreux, hélas! dans les bas-fonds de nos grandes villes! Ils y forment des bandes, non pas de chasseurs, mais de voleurs. Et dans une ville immense comme Paris, ils arrivent à constituer des clans entiers, j'allais dire des tribus! Se classant d'eux-mêmes parmi les sauvages, ils s'intitulent fièrement du nom d'Apaches. Peut-être seront-ils un jour assez nombreux pour former plusieurs tribus. Nous verrions alors les Comanches et les Apaches se disputer un passant attardé, comme jadis leurs frères des Montagnes Rocheuses se disputaient la dépouille d'un bison! Ou comme eux entrer en lutte ouverte pour le vol d'une femme fait par une tribu au détriment de l'autre!

Malheureusement, et pour la grande honte de notre civilisation, cet état de choses ne fait qu'empirer. La loi, loin de réduire le mal, est impuissante même à le réprimer! Les bonnes œuvres, en se multipliant, n'ont fait qu'augmenter la paresse, la mendicité! Tout le monde est d'accord là-dessus, mais on continue. Sans doute, il faut bien secourir les vrais malheureux, les aveugles, les estropiés, les malades... Mais les autres?... Où est le remède?

Pour cela, il nous faut analyser la cause du mal. Le vice ou la paresse, voilà le point de départ. Qui ne connaît ce tableau navrant : le père désertant le foyer pour les plaisirs, l'usine pour le cabaret; la mère, obligée de travailler, abandonnant l'éducation de ses enfants pour pouvoir les nourrir; les enfants inéduqués roulant les rues, tombant dans le vice, et, plus tard, vivant du vol et de la prostitution. Ce sont les gens qui descendent la pente; ce sont les vaincus de la vie, et ce terme seul nous indique que les sauvages de nos cités n'ont pas non plus trouvé le bonheur.

Plus malheureux que ceux des forêts, ils vivent au milieu des tentations que leur offre le luxe le plus effréné, sans pouvoir, non seulement assouvir leurs désirs, mais manquant même de la nourriture la plus élémentaire. Hélas! l'arbre à pain ne pousse pas sur l'asphalte! Nul gibier dans les squares! Que faire? Travailler! — Mais comment travailler quand jamais personne ne vous a inculqué cette notion? quand personne autour de vous n'en a le courage? Que faire alors? — Mourir de faim ou vivre aux dépens des voisins plus riches. Le premier moyen n'est employé qu'à défaut du second. Et il y a mille moyens de vivre aux dépens des autres : mendicité, vol, escroquerie, brigandage, chantage, etc... Malheureusement, les « autres » se défendent. Tout n'est pas rose dans ce métier. Il y a les gendarmes, la police, les prisons, la guillotine. Il y a aussi la concurrence des « copains », car chez ces êtres indisciplinés, chacun veut enlever à l'autre le fruit du « coup » qui a réussi. Chacun est prêt à vendre son voisin en cas de partage non satisfaisant. De là, les vengeances et les rixes.

Citons un dernier trait qui rapproche nos sauvages de ceux des îles lointaines : le mariage est devenu un simple accouplement temporaire, et la femme est considérée comme un objet de rapport; le plus souvent, elle est forcée de se livrer à la prostitution la plus abjecte...

Encore une fois, où est le remède?

Puisque la cause est l'inéducation, le remède est l'éducation. Il faut bien qu'on le sache, il faut bien qu'on le crie sur tous

les toits, on ne changera rien tant que l'on n'aura pas éduqué tous ces gens-là. Il faut enlever les enfants à ces parents indignes! Il faut les séparer du milieu vicieux et corrompu où ils vivent. Avec les millions que l'on gaspille annuellement sous prétexte de charité, on pourrait créer à la campagne des centres d'éducation pour les enfants en bas âge, enlevés des milieux criminels ou simplement mendiants. Là, on en ferait des hommes en les dressant au travail, à la discipline, à la prévoyance par les méthodes que nous exposerons par la suite.

II. — NÈGRES DU SOUDAN ET DU NIL.

Il nous reste à dire quelques mots d'une dernière variété de sauvages qui s'est élevée au-dessus des autres, en s'adonnant à la culture. Ce sont les *Nègres du Soudan et du Nil.* Nous renvoyons pour les faits à la belle étude que nous en a donnée M. de Préville, et de laquelle il ressort clairement que *ces individus n'ont amélioré leur règle de conduite que des principes strictement nécessaires à leur nouveau métier*[1].

Ils ont amélioré leur éducation technique, en donnant aux enfants l'apprentissage de la culture du dourah, apprentissage d'ailleurs très simple, et qui se fait, non en famille, mais en bandes par le village.

Leur prévoyance est au-dessus de celle des autres sauvages : ils arrivent à constituer le capital strictement nécessaire à la culture, en épargnant les semences pour l'année suivante (et encore la plupart n'en sont-ils pas capables!) et quelquefois un stock d'instruments en fer qui sert de monnaie. A la mort du père, ce petit stock est partagé entre les enfants, et rapidement dissipé, l'ivrognerie étant la plaie du pays.

Quoique le travail ne soit pas dur, le Nègre se fait aider par ses femmes et ses enfants au moment de la culture. La femme, considérée comme un objet de rapport, est achetée aux parents en échange de quelques instruments de fer.

1. A. de Préville, *Les Sociétés africaines,* p. 245 et suiv.

Enfin, dernier trait qui les met au-dessus des autres sauvages, ils ont une vague notion de la solidarité ; mais ce n'est que la solidarité de la bande cultivant en commun le dourah. Le Nègre est incapable de travailler seul ; au contraire, le travail en bande lui semble une fête, et le labeur lui *paraît* moins dur. Mais l'esprit de solidarité s'arrête là. Il y a au contraire hostilité d'un village à l'autre, et c'est ce qui a permis la domination des Caravaniers arabes, ou des Européens formant des groupes plus unis.

Telles sont les bornes du cerveau nègre ou plutôt de l'éducation qu'il a reçue : augmentation légère de l'apprentissage technique, de la prévoyance et de la solidarité dans les limites indispensables à la culture facile du dourah ; mais aucun progrès dans l'éducation morale. Le père n'éprouve aucun scrupule à vendre ses enfants au marchand d'esclaves, ni le chef ses sujets ; le voisin livrera son voisin s'il peut s'emparer de lui, et cela pour un peu d'alcool ou une verroterie. On trouve là à sa source les causes profondes de l'esclavage. Ce dernier ne disparaîtra que le jour où l'on aura pu ancrer dans le cerveau du Nègre des idées de dignité et de respect, l'amour du travail régulier et l'esprit de prévoyance. Ce jour-là, le traitant pourra fermer boutique : il n'y aura plus d'esclaves à vendre.

Il est certain que l'éducation peut régénérer le Sauvage. Le petit Nègre, enlevé très jeune de son milieu originaire, est susceptible d'acquérir les idées morales du milieu nouveau où il est transplanté. Dans les pays musulmans, il devient respectueux et discipliné : c'est un Patriarcal.

Partout et toujours, il faut noter, chez le sauvage, l'absence de jugement qui en fait un être absolument impulsif. Hospitalier ou traître, il n'obéit jamais qu'aux suggestions du moment.

III

L'ÉDUCATION STATIQUE OU COMMUNAUTAIRE

L'Éducation statique consiste à ancrer dans le cerveau de l'enfant une règle de conduite comprenant : 1° un apprentissage technique; 2° la loi morale; 3° quelques principes généraux ne tenant pas compte de l'extensibilité des besoins.

Quelle est l'organisation sociale que suppose une telle éducation?

La transmission de la loi morale, suppose l'existence d'un groupe familial éducateur stable; donc les sociétés instables des sauvages ne peuvent faire partie de ce type.

La violation de la loi naturelle de l'extensibilité des besoins suppose une compression exercée par le groupe éducateur sur l'enfant, une contrainte qui annihile les désirs naissants dans la jeune génération, une domination de l'autorité traditionnelle sur l'Individu. A ces traits, nous reconnaissons la *Famille patriarcale.*

Cette méthode d'éducation suppose la domination du Groupe, par conséquent l'obéissance de l'Individu. Le principe fondamental inculqué à l'enfant sera donc l'Obéissance, le Respect, la Solidarité envers le Groupe.

Le grand danger du système est qu'il viole une loi naturelle. Un jour vient où l'Observation et l'Expérience montrent qu'il est en contradiction avec la nature intime de l'homme, et dès lors il commence à être critiqué. La base fondamentale des principes formant la règle de conduite ne pouvant s'appuyer sur

la Nature, est rejetée dans le surnaturel, dans l'au-delà, dans l'inaccessible : « Il faut obéir parce que Dieu le veut, parce que les ancêtres le veulent. C'est l'ordre des choses établi. » C'est irréfutable, inattaquable. Cette base dont les racines plongent dans l'Inaccessible, c'est la tradition; sa transmission en est assurée par la durée indéfinie de la Famille patriarcale, qui forme comme un bloc toujours le même.

Poursuivons : ce type assure non seulement la transmission des idées, du capital intellectuel et moral qu'est la tradition, il assure également la transmission du capital matériel; et pour cela, la Coutume (c'est-à-dire la Tradition) règle la répartition des héritages, et cela de façon à consolider l'autorité du Groupe sur l'Individu. Il ne s'agit pas que celui-ci puisse s'émanciper en détournant à son profit une partie du Capital!

Mais il faut que le Groupe ne meure pas. De là, l'institution du Mariage imposé aux enfants par les parents; ce n'est pas ici une affaire individuelle, c'est une affaire qui intéresse la famille tout entière.

Examinons enfin les facultés de l'âme. L'individu accoutumé à obéir aura une volonté faible, mais son jugement sera sûr, puisqu'il a une règle de conduite ferme. Toute idée nouvelle est immédiatement comparée aux idées traditionnelles acquises; elles sont rejetées si elles ne sont pas en conformité avec elles, et assimilées dans le cas contraire. On voit donc que le point de départ du raisonnement se trouve dans la base surnaturelle jetée comme axiome dans le cerveau; c'est dire que l'esprit procédera par déduction. Et il est évident que le moyen d'éducation employé sera la parole, non l'expérimentation.

Ce type est conservateur. Toute atteinte, portée à l'une des institutions qui le soutiennent, lui est fatale; telle une voûte dont chaque pierre maintient les autres. Aussi l'autorité est-elle ombrageuse par nécessité ; elle poursuit le moindre esprit de critique et de libre examen. Elle est défiante par prudence. N'est-ce pas l'image de l'Orient!

Mais comment a pu s'exercer la contrainte nécessaire à la mise en œuvre d'un tel genre d'éducation? Il a fallu trouver

un moyen de sanction. Et ce moyen peut être naturel ou artificiel. De là, deux genres :

1° L'éducation statique à sanction naturelle, donnant naissance au *type patriarcal stable*.

2° L'éducation statique à sanction artificielle, qui produit le *type patriarcal ébranlé*.

I. — L'ÉDUCATION STATIQUE A SANCTION NATURELLE.

La sanction naturelle de la domination de l'éducateur sur l'enfant ne peut être que la monopolisation par le premier des moyens d'existence du second. Il en est ainsi partout ; mais ici cette domination continue à s'exercer après la majorité. Pour cela, il faut que la part du travail (souffrance personnelle) soit faible, et que celle du capital (qui peut être possédé en commun) soit prépondérante dans les productions. Il faut de plus qu'il y ait impossibilité pour l'Individu de se procurer du capital en dehors du Groupe.

Le concours de ces deux circonstances se trouve réalisé dans les steppes à sol intransformable qui s'étendent sur la Mongolie, le Thibet, la Sibérie du Sud, l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale. L'art pastoral est le seul possible dans ces contrées (à part les oasis et les confins). L'Individu ne peut que jouir paisiblement des produits du troupeau, ou, si l'on veut, qu'encaisser la rente de son capital-bétail.

Si les divers groupes familiaux ont monopolisé tout le bétail existant, les individus seront bien obligés de se laisser encadrer dans les groupes, faute de mourir de faim.

Il y a lieu de distinguer dans ce type deux subdivisions, suivant que les familles se livrent à l'art pastoral seul, ou qu'elles y adjoignent le commerce.

Les Pasteurs. — Les *Mongols*, qui vivent dans des steppes

1. E. Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. I, l. I, ch. I.

où l'art pastoral étant suffisant exclut le commerce, forment le type pur du Pasteur.

La règle de conduite de l'éducation pastorale comprend les principes suivants :

1° Apprentissage technique de la garde du troupeau et des petits travaux rudimentaires nécessaires;

2° Loi morale;

3° Obéissance envers les parents; respect envers les anciens; solidarité envers le groupe familial composé de tous les descendants d'un ancêtre commun;

4° Tradition comprenant le dogme et les pratiques religieuses, la coutume assurant l'autorité aux plus anciens et l'indivisibilité du bétail familial, etc.;

5° Infériorité du sexe féminin qui doit respect au sexe fort, et à qui incombent toutes les corvées;

6° Les mariages, considérés comme une affaire familiale et non individuelle, sont traités par les anciens;

7° Les facultés du corps et de l'âme sont généralement peu développées par le manque de travail ou par l'annihilation de la volonté; seul le jugement est sûr, mais opère par déduction; ayant peu de faits à sa portée, l'esprit est rêveur;

8° La base de la règle de conduite est la loi primitive établie par Dieu et les Ancêtres, et ne souffre aucune discussion.

Ajoutons que cette règle de conduite est transmise par la parole, et que la contrainte nécessaire à son établissement est sanctionnée par la monopolisation du capital-bétail par le groupe familial. La paix règne.

Tous ces principes s'expliquent d'eux-mêmes ou découlent de ce que nous avons dit plus haut.

Le cinquième seul demande une explication.

Par le mariage, la femme sort du groupe où elle est née pour entrer dans un autre; elle est donc moins considérée que l'homme qui en fait partie intégrante.

Quand elle part, on la troque contre du bétail pour rentrer dans les frais d'éducation. Il n'est pas étonnant que les travaux inférieurs et ennuyeux retombent sur elle. Elle est toutefois

moins malheureuse qu'on ne croirait : elle n'a que la vie qu'on lui fait entrevoir étant jeune ; de plus sa position est assurée et son mari respecte la loi morale vis-à-vis d'elle.

C'est qu'ici, nous ne voyons pas l'oisiveté produire la débauche comme en Polynésie. Telle est la force de la loi morale. Il faut dire qu'ici elle est aidée par l'absence de toute grande agglomération humaine. Ici l'oisiveté produit la rêverie sur l'au-delà.

Ces gens ont trouvé le bonheur dans la médiocrité.

C'est que l'Education statique est admirablement appropriée à un milieu où l'évolution est impossible. Ici les besoins ne peuvent s'étendre. Nous sommes en présence d'un cas exceptionnel. C'est une œuvre impossible de vouloir établir cette éducation dans les autres régions. C'est cependant à ce travail fastidieux qu'une grande partie de l'Humanité s'adonne depuis des siècles.

Cette éducation forme un Tout par elle-même ; on ne peut pas l'améliorer, mais elle peut se désagréger rapidement.

Prenons, par exemple, une famille pastorale quittant la Steppe et s'engageant dans la Forêt. Le Capital-bétail disparaît ; l'Autorité perd toute sanction. Pour comble de malheur, la chasse donne la supériorité aux jeunes ; l'influence éducative de la bande chasseresse devient plus précieuse que celle de la famille, qui s'écroule comme un jeu de cartes. Les ménages se dispersent et évoluent peu à peu vers la famille instable. Le type sauvage apparaît.

Les Caravaniers. — Le *Touareg* en est le représentant le plus pur. Chez lui, l'art pastoral est insuffisant à assurer l'existence. Il y joint un commerce de transit, facile et sans concurrence, grâce à la monopolisation des voies de communication qui sont rares ; ce commerce est de plus très lucratif, car il opère entre deux régions à productions distinctes : celle du Nord et celle du Midi. Les Pasteurs, étant nomades, n'ont pas eu grand effort à s'y mettre.

Ici, tout individu appartient à deux groupes : la Famille

constituée comme chez les autres Pasteurs; la Tribu basée sur la monopolisation de la voie commerciale. Le Pouvoir de la Tribu n'enlève à celui de la Famille que ce qui est strictement nécessaire à sa constitution. Les deux Pouvoirs se complètent et se soutiennent mutuellement. Les exigences techniques entraînent certaines modifications, dont la principale est la répartition de l'art nourricier entre les sexes : le travail principal des hommes est le commerce qui se fait par la Tribu; celui des femmes est l'art pastoral qui se fait par la Famille. La Femme devient le centre de la Famille et voit sa position s'élever. Cela ne veut pas dire que c'est l'homme qui quitte sa famille en se mariant : chaque époux continue à faire partie de son groupe familial.

De là, les règles de conduite suivantes :

1° Apprentissage technique plus compliqué : pour l'homme le commerce ou la guerre en tribus; pour la femme, l'art pastorale en famille et surtout la culture de l'oasis;

2° Loi morale;

3° Solidarité familiale pour le Capital; solidarité de la tribu et haine des autres tribus pour l'exploitation commerciale et la guerre;

4° Tradition (culte familial et culte public); modification de la coutume de succession faisant hériter le fils de la sœur au lieu du fils, pour maintenir les biens dans le groupe familial;

5° La femme, ne quittant pas la famille où elle naît, devient l'égale de l'homme; mais chaque époux appartenant à une famille différente, l'unité du ménage est rompue. (Les enfants prennent le nom de la mère.)

6° Le mariage ne faisant entrer aucune personne nouvelle dans la famille, celle-ci laisse un peu de latitude aux convenances individuelles;

7° Les facultés intellectuelles sont plus développées à cause du commerce. Les sciences d'observation naissent (géographie, astronomie, histoire naturelle), mais le manque d'esprit inductif les laissent dans l'enfance. Apparition des facultés de comman-

dement, d'organisation. L'esprit devient plus pratique que rêveur;

8° La base de conduite est la loi primitive établie par Dieu et les ancêtres et ne souffre aucune discussion.

Ajoutons que cette règle est transmise par la parole ou l'écriture et que la contrainte nécessaire à son établissement est sanctionnée : pour la famille, par la monopolisation du capital-bétail; pour la Tribu, par celle de la voie commerciale.

Nous avons parlé de guerres. En effet, les tribus luttent pour la possession de la route et c'est celle qui est la plus forte et la plus unie qui l'obtient. Le bonheur est déjà plus précaire que chez les Mongols, puisqu'ici, il n'est stable que si l'on fait partie d'une tribu forte.

Nous avons vu, en parlant des sauvages, que les caravaniers ont pu exploiter facilement les nègres désunis et les réduire en esclavage. Ainsi, la femme déchargée des lourds travaux a pu s'occuper de l'éducation des enfants malgré l'absentéisme du mari, et même devenir apte à diriger les affaires publiques. Notons enfin que les Caravaniers ont pu sortir du désert et s'étendre sur tout le continent européen en dominant les cultivateurs, grâce à l'organisation puissante de leurs tribus, à leur science supérieure, à leurs aptitudes de commandement et de patronage. Tels furent les Ases qui dominèrent la Scythie et la Scandinavie; les Ibères, l'Europe occidentale; les Phéniciens se firent navigateurs et dominèrent la Méditerranée, etc. Mais les guerres commerciales les suivaient partout.

II. — L'ÉDUCATION STATIQUE A SANCTION ARTIFICIELLE.

Les premières familles patriarcales obligées de sortir de la steppe, quand celle-ci fut remplie, ne purent continuer à subsister uniquement des produits de leurs troupeaux. Il fallut se mettre à cultiver la terre, d'abord d'une façon rudimentaire; ensuite, d'une façon plus développée, au fur et à mesure que l'augmentation de densité de la population venait diminuer le

terrain vague disponible pour le libre parcours du bétail.

Nous voilà donc en présence d'un milieu, non plus immobile, mais évoluant; et il évolue insensiblement de l'état pastoral à l'état agricole, du rentier au travailleur. Que va devenir la famille patriarcale? Elle subsiste d'abord par habitude, par routine. L'éducation statique se maintient, quoiqu'elle ne soit plus sanctionnée par la nature. En effet, il y a de la terre disponible, et le fils sortant du groupe familial ne mourrait pas de faim; il suffit qu'il se mette à cultiver isolément. Mais il n'en a pas l'audace : il a été pétri d'obéissance, non d'initiative; l'isolement lui pèse; enfin le groupe le poursuivrait de sa haine.

Du reste, l'Évolution a été lente, et la Famille patriarcale a eu le temps de s'adapter peu à peu, bon gré mal gré, au nouvel état des choses, mais en rechignant et comme à regret. Au fur et à mesure que la sanction naturelle devenait plus faible, on en a créé une artificielle en la renforçant de plus en plus. Le groupe entretenait chez l'individu l'illusion de la force de la sanction. L'expérience seule pouvait déceler cette faiblesse, et l'esprit déductif des patriarcaux était peu apte à expérimenter les choses, que l'Individu du reste ne voyait qu'à travers un verre opaque, le groupe.

Les étapes de l'Évolution sont nettement marquées par le régime de la propriété du sol.

1° Les Finnois, chez qui l'appropriation du sol est encore imparfaite;

2° Les Russes, les Javanais, les Celtes, chez qui le sol cultivable est ou était possédé par le Mir, et partagé périodiquement entre les familles;

3° Les Bulgares, les Chinois, où le sol est devenu propriété familiale (non individuelle).

La monopolisation du sol remplace celle du bétail au fur et à mesure que l'influence de ce dernier diminue. Mais c'est là un système de sanction plus imparfait, car si la possession du bétail suffit aux besoins de l'homme, le sol n'est rien sans le travail. Chaque travailleur pourrait s'émanciper en louant une terre et en s'élevant; mais aucun n'est capable de cette initiative.

La Famille patriarcale est devenue un château de cartes qu'un souffle peut renverser, mais qui subsiste par défaut d'attaque, et l'attaque devra venir de l'extérieur.

De tout ce qui précède, on comprend que la règle de conduite n'a été modifiée que de la quantité strictement nécessaire pour s'adapter au nouvel état des choses. Elle est donc composée des principes suivants, chez les peuples de la troisième étape :

1° Apprentissage technique de la culture;

2° Loi morale ;

3° Solidarité du groupe familial dont l'Autorité est représentée non plus par le plus âgé, mais par un Patriarche *élu;*

4° Tradition renforcée; coutume assurant l'indivisibilité de l'héritage;

5° Infériorité du sexe féminin (les femmes quittent leur famille par le mariage), mais position un peu supérieure à celle qu'elle occupe chez les Pasteurs, car ici elle apporte le concours de son travail à la ferme;

6° Le mariage, toujours affaire familiale et non personnelle ;

7° Facultés du corps plus développées que celles de l'esprit; volonté faible ; jugement opérant par déduction ; aptitude au travail routinier et en groupe ;

8° La base de la règle de conduite est la Loi de Dieu ou des Ancêtres et ne souffre aucune discussion.

Cette règle de conduite est transmise par la parole ; la contrainte insuffisante est cherchée dans la monopolisation du sol, du capital nécessaire à la culture, dans le renforcement des idées religieuses et traditionnelles, dans l'appui du Pouvoir public, etc.

Le paysan patriarcal n'est pas oisif ; il n'est ni rêveur, ni bavard, ni débauché. Il est moins heureux que le Pasteur ; il souffre quand le travail se prolonge trop et regrette de ne plus pouvoir vivre en rentier. Son esprit trop déductif l'empêche d'apporter les améliorations utiles à sa culture, de prendre les soins d'hygiène nécessaires pour diminuer les maladies, les épidémies. Son manque d'initiative l'empêche de créer les voies de com-

munication nécessaires, pour qu'en cas de famine on puisse importer des provisions des régions plus favorisées, ou écouler le surplus de la production pour en tirer un bénifice. L'Individu ne connaît pas la prévoyance ; le Groupe n'en connaît qu'une : l'épargne pour arrondir sa propriété et son capital de façon à renforcer la sanction qui est nécessaire à sa conservation.

Ce type ne pousse pas au développement du commerce, par conséquent des villes. Pourtant l'augmentation de la densité de la population favorise la division du travail et permet la spécialisation de certains métiers. Des bourgades de petits artisans se fondent. Ici le métier devient plus aléatoire et dépend de la clientèle. On comprend que ces gens de peu d'initiative aient cherché à la monopoliser comme les Pasteurs avaient monopolisé le bétail, les Caravaniers la route et les Paysans la terre. Ici la monopolisation ne peut être réalisée par la Famille ou la Tribu, mais par les gens de même métiers formant une *corporation*[1]. Il faut faire partie de la Corporation pour pouvoir exercer le métier, et la Corporation poursuit de sa haine tout individu isolé qui ose s'établir à son compte.

Le Groupe corporatif est l'image du Groupe familial : il a son Patriarche élu, le Grand Maître ; il a son culte particulier ; il autorise le mariage des membres ; il a sa coutume traditionnelle qui ne permet pas les innovations ; il a sa caisse commune alimentée par les épargnes individuelles.

On voit comme un tel système empêche l'élévation individuelle ! Chaque travailleur ne vise pas à augmenter son confortable, mais à arrondir la caisse corporative ! En revanche, il est secouru en cas de vieillesse, de maladie, d'accident ! Les individus vivent mesquinement à côté d'un bas de laine qui s'enfle toujours !

Si, malgré tout, le Milieu évolue, c'est par force et à regret ; l'évolution est tellement lente qu'elle nous paraît nulle, et nous disons que la Chine est immobile. Et cette évolution, si lente

1. Voir la *Science sociale*, fasc. 4. *L'organisation du travail. Réglementation ou liberté*, par Edmond Demolins.

ne l'est pas assez au gré des gens, et ils en souffrent. Toute innovation est terrible pour des esprits formés par une éducation statique !

Malgré tout, il vient un moment où des races extérieures, en quête de débouchés, viennent tenter de bouleverser le château de cartes.

Nous subdiviserons ce type en trois genres, suivant la façon dont le péril extérieur a agi. Nous aurons donc :

1° Le Chinois, qui a vécu jusqu'à ce jour à l'abri du péril extérieur;

2° Le Celto-Slave, qui a été dominé par les Caravaniers;

3° Le Pélasge, qui a su s'affranchir des Caravaniers.

Examinons sommairement ces trois types.

Le Chinois. — Il a évolué lentement du Pasteur au Paysan et au Petit artisan à l'abri de toute influence étrangère, grâce à l'isolement du pays.

L'évolution a encore été retardée par ce fait : l'immensité de la terre à peupler. D'après la tradition, cent familles seulement se sont chargées de coloniser cette énorme contrée. On comprendra sans peine quel long laps de temps il a fallu !

La domination des Pasteurs (Mongols, Mandchoux, etc.) n'a pas été pour accélérer l'évolution, mais pour la rendre plus stagnante encore.

Avec le temps, des bourgades se sont développées, puis des villes, et un commerce intérieur s'est créé sous l'égide du gouvernement. L'industrie est toujours restée aux petites méthodes. Aucune grande richesse ne s'est fondée. On nous cite des Chinois millionnaires. Ces millions que l'on porte à leur actif ne sont autres que ceux de la caisse corporative dont ils sont les Grands Maîtres, car tous les affiliés sont solidaires. On conçoit qu'un tel capital soit moins mobilisable qu'un pécule individuel : il faut l'assentiment de tous les associés pour en disposer. C'est en quelque sorte un capital immobile, statique.

Pour régir les intérêts généraux du pays, le Gouvernement a créé des fonctionnaires, les *Mandarins*. Ils sont choisis par

voie de concours (aidé le plus souvent d'un bon pourboire), parmi les membres de la grande corporation des Lettrés. Dans les écoles, on apprend pour passer les examens, non pour être instruit.

Et quelle instruction! On entasse à plaisir les difficultés (j'allais dire les chinoiseries) pour pouvoir éliminer les candidats en nombre trop considérable. Il faut rendre la science compliquée à plaisir, car le postulant doit passer beaucoup de temps pour apprendre peu de choses, l'examen est une formule d'initiation à la corporation des Lettrés.

Le Lettré chinois, issu du Paysan, conserve son esprit pratique; uni à la tournure déductive de son esprit, il n'a produit qu'une philosophie terre à terre.

Le Mandarin considère ses fonctions comme une profession lucrative; il faut trouver non *le* coupable, mais *un* coupable, une victime, et le pourboire apaise tout.

Justice mal rendue, épidémies par manque d'hygiène, voilà des ombres au tableau du bonheur en Chine!

La situation est bien plus sombre à présent : le pays est rempli et il faut chercher des débouchés! Tout au moins des débouchés pour les hommes, car qui oserait entreprendre un commerce au loin! Voilà l'émigration nécessaire.

C'est ici que l'on voit poindre le caractère ombrageux de la politique chinoise. Les émigrants peuvent partir, mais non le capital; de plus, ils doivent rendre leurs économies à leurs familles, à leur pays, car, comme on sait, le but est non pas l'élévation individuelle, mais l'augmentation de l'avoir du Groupe. Il faut empêcher les émigrants de faire souche à l'étranger, et pour cela on empêche l'émigration des femmes.

L'émigrant célibataire sans capital ne peut rien fonder de stable. Il loue ses bras comme manœuvre, domestique, vit misérablement pour épargner, et rapporte ses économies au pays natal pour grossir son capital dormant. Or, la richesse réelle d'une Nation se mesure non par la quantité de capital *disponible,* mais de capital *utilisé*. Ce dernier seul fait hausser le taux du revenu et des salaires.

Pour comble de malheur, la Chine voit apparaître les Européens dans ses murs! Ils viennent bouleverser les choses existantes, activer l'évolution. Que va-t-il se produire? Il se passera en Chine ce qui se passe en Russie, ce qui s'est passé en Gaule.

L'étude du type suivant va nous le montrer.

Le Celto-Slave. — Voyons ce qu'il advint des familles patriarcales qui sortirent de la steppe, non plus vers l'Orient, mais vers l'Occident et vinrent coloniser le continent européen. Ici, la voie est plus largement ouverte; des tribus entières s'y précipitèrent, s'y succédèrent, et le pays fut plus vite rempli. En outre, les Caravaniers, qui n'étaient pas loin, vinrent y commercer et activer l'évolution.

La Russie, quoique la plus voisine des steppes, ne fut colonisée qu'en dernier lieu; c'est que son sol s'y prête mieux à la continuation de l'art pastoral, et pendant longtemps, elle ne fut qu'un lieu de passage des émigrants. Ce n'est que quand l'Occident fut rempli que les Slaves commencèrent à s'y cantonner et à se fixer au sol.

La différence entre la Russie et la Chine est d'abord, que ses paysans ne sont encore qu'à l'étape du Mir; ses corporations d'artisans (artèles) sont semblables; les fonctionnaires, au lieu d'être des Mandarins, issus du peuple, proviennent d'une race étrangère, les Varègues, qui descendent des Ases caravaniers, et étaient aptes à s'assimiler les idées de l'Occident.

Les paysans slaves furent facilement soumis par les Varègues, car, incapables d'une vue d'ensemble, les différents Mirs ou villages ne se soutinrent pas les uns les autres. Les conquérants, au contraire, formaient une tribu bien unie avec des chefs instruits. Ce fut l'exploitation des premiers par les seconds.

Voici devant quel dilemme le paysan russe est placé :

Là où les voies de communication sont peu développées, les famines sont fréquentes; là où elles sont développées, la famille patriarcale se dissout. Partout l'alcoolisme est la plaie, et empêche l'épargne; il joue le rôle de l'opium en Chine. C'est que ses fléaux n'étant pas directement destructeurs du Groupe, rien

dans la règle de conduite ne vient empêcher leur extension.

En Bulgarie, on voit aussi les groupes familiaux se désagréger autour des villes; en Pologne, c'est fait depuis longtemps dans tout le pays, les voies commerciales y étant plus faciles à établir. En Gaule, au temps de la conquête romaine, la désorganisation s'accomplissait déjà sous l'action des Caravaniers ibères.

Comment s'opère l'émiettement des groupes, Mirs ou Familles? Elle se fait par le passage de la culture intégrale à la culture spécialisée; dans la première, on cultive pour sa consommation personnelle, et on n'a pas intérêt à produire au delà; dans la seconde, on cultive en vue de la vente, et l'on a intérêt à produire le plus possible. La loi de l'extensibilité des besoins entre en jeu. Le Caravanier vient offrir les objets les plus variés, produits des pays les plus divers, et par sa science de l'étalage vient exciter la convoitise du Paysan. Celui-ci est pris entre ce dilemne : il faut travailler plus pour satisfaire ta convoitise, ou il faut te priver pour travailler moins. Mais son esprit inapte au raisonnement inductif le rend incapable de penser autrement que : Tâchons de satisfaire nos besoins grandissants sans travailler plus. Chacun croit pouvoir résoudre le problème pour son compte; et ce problème difficile lui semble plus aisé à résoudre que l'augmentation du labeur utile! Comment un groupe pourrait-il subsister, quand chaque membre prétend au profit en apportant le moins de travail possible? Partout, c'est le membre le plus courageux et le moins dépensier qui rompt l'association. Si son capital est insuffisant pour s'établir, le riche marchand lui avancera des fonds; s'il ne sait pas rembourser son créancier, celui-ci s'emparera de sa terre. Ainsi, il n'y a plus que des propriétaires-rentiers et des locataires travailleurs, car les paysans-propriétaires eux-mêmes se font rentiers, quand leur propriété est assez ronde.

Qu'est devenue l'éducation?

La sanction de la contrainte est nulle pour le paysan sans propriété, sans capital, et le groupe familial disparaît. Le village seul reste, car le travail isolé pèse à ces gens. Mais ce nouveau groupement ne peut assurer que la transmission de l'éducation

technique, et le type pencherait vers l'inéducation du sauvage, si la caste des Caravaniers marchands ou propriétaires, lettrés ou fonctionnaires, ne venait les encadrer, en assurant le respect de la loi morale et l'assistance dans les cas difficiles. Dans un village où tout le monde travaille ensemble, celui qui s'élève est jalousé, et il n'est guère disposé à aider les autres; il cherche à s'insinuer dans la classe patronale, et ainsi l'élite quitte le métier. De plus, les innovations sont difficiles, car elles ne peuvent s'implanter qu'avec l'assentiment du groupe villageois.

Et puis, c'est l'inquisition des voisins, les bavardages, la vie dans la rue ou au cabaret, l'influence prépondérante des camarades dans l'éducation.

Quant à la classe supérieure, si elle patronne les ouvriers dans les moments difficiles et les empêche de mourir de faim, elle n'en considère pas moins la détention du pouvoir comme un moyen de domination par la monopolisation de la Terre et du Capital, réalisée par la forte union des clans.

C'est la lutte en permanence; ce sont les rivalités de clans, la guerre civile, la guerre entre nations. Et toujours la guerre est considérée comme un moyen de domination, un moyen de monopolisation du sol ou d'une route commerciale.

Le Pélasge. — Il s'est trouvé par exception que le paysan pélasge, qui a colonisé la région méditerranéenne, a su résister aux empiétements des Caravaniers. C'est qu'il avait formé des groupements aussi forts et aussi unis que les leurs. On ne résiste à un groupe puissant que par un autre groupe aussi puissant.

Le Pélasge opposait la *Cité* à la *Tribu*.

La Cité, groupement militaire, avait été créée pour résister aux populations qui avaient occupé la montagne. Ces populations n'étaient pas composées de bandes éparses de chasseurs comme dans le reste de l'Europe, mais de clans s'appuyant sur la cueillette et l'art pastoral.

Comme les Caravaniers, les Pélasges eurent deux éducations : celle de la Famille et celle de la Cité, et elles se complétaient et se soutenaient.

A l'une, l'éducation technique et morale; le maintien de la tradition et du culte familial par la monopolisation du capital.

A l'autre, l'éducation guerrière, le culte public et la sociabilité par le monopole de la terre.

Telles étaient les choses, quand le Caravanier se présenta sous la forme du navigateur phénicien. Il y eut union, alliance, et non domination, et cette union est toujours symbolisée dans la Mythologie par un mariage dans lequel le masculin représente la cité guerrière et le féminin, la corporation commerçante. En Crète, c'est Zeus épousant Europe, sœur de Cadmus; à Argos, c'est Achaeus épousant la fille de Danaus; à Athènes, c'est Ion épousant la fille d'Erechtée, descendant de Cécrops. C'est que, dans la Cité, le chef est un guerrier, un homme. Chez les Caravaniers, nous avons vu que la femme forme l'élément fixe, stable tandis que l'homme voyage; la femme gère les biens en l'absence du mari; elle gouverne les esclaves et dirige les affaires publiques. Ce sont les Amazones de l'antiquité, les Walkyries; c'est Didon qui fonde Carthage. Au contraire Enée fonde Albe, et Romulus, Rome.

Que résulta-t-il de cette union? Sans doute la corporation phénicienne se réserva le monopole du commerce; en retour, elle facilita l'expansion de la Cité au dehors par la création de colonies agricoles. De son côté, la Cité assurait la sécurité du port et des voies de communication et jouissait en retour des produits exotiques et du luxe phénicien. Minos, fils de Zeus (Pélasge) et d'Europe (Phénicienne), assure la sécurité du commerce dans l'Archipel en domptant les pirates, et colonise la Japygie. Dès lors, la race pélasgique prend une extension considérable et peuple toute la région méditerranéenne.

La combinaison du Pélasge et du Phénicien produisit le *type grec* qui tira son éducation morale du groupe familial; son éducation militaire et sa grande sociabilité de la Cité; enfin son éducation commerciale et son goût du luxe, de la corporation maritime. Cette dernière lui transmit le capital intellectuel amassé par l'observation patiente des tribus caravanières les plus riches du désert, les Chaldéens et les Égyptiens. Mais la sociabi-

lité du Grec l'avait habitué aux discussions et aux controverses, et il se mit à discuter les faits scientifiques recueillis par ces peuples. Ainsi naquit la Philosophie, science dans laquelle on part d'une hypothèse telle, qu'en *déduisant* toutes les conséquences qu'elle comporte, on arrive ainsi à expliquer les faits.

Les défauts du Grec furent la lutte entre les cités pour la monopolisation du commerce ou pour la domination (hégémonie); et ensuite, la désorganisation familiale des travailleurs par la spécialisation de la culture aboutissant finalement à l'esclavage. Sous le beau siècle de Périclès, Athènes subsistait grâce au travail servile, et ses monuments furent élevés grâce au détournement des fonds communs de l'association des villes dont Athènes avait l'hégémonie.

Finalement, les cités grecques, toujours divisées, furent dominées par les *Romains* qui avaient formé un groupe plus vaste et plus puissant. Voyons comment : Sous Romulus, nous avons la Cité Pélasgique primitive demi-paysanne, demi-guerrière. Elle se différenciait des autres en ce que le travail de culture y était plus dur et la discipline militaire plus étroite. Les Caravaniers (Etrusques) ne purent entrer dans la Cité par union comme en Grèce, mais par surprise. Ils s'insinuèrent peu à peu et, sous Tarquin et Servius, s'emparèrent du Pouvoir et modifièrent la constitution. Mais la République ramena le Pouvoir aux grands propriétaires pélasges. Contrairement à ce que nous avons vu chez les Celto-Slaves, il se forma donc, à défaut des grands patrons commerçants, une élite de paysans. Les Patriciens sont les paysans capitalistes; les Plébéiens, les cultivateurs métayers. Malheureusement, par un effet de l'éducation statique, les Patriciens considéraient le capital comme un moyen de domination et voulurent barrer la route aux Plébéiens capables. Ce fut une lutte mémorable qui finit par la fusion des classes.

La Cité romaine domina toutes les autres, parce qu'elle était plus unie, que ses ouvriers étaient dressés à un travail plus intense, et que ses capitalistes avaient le désir de faire valoir leurs capitaux.

Elle périt, parce qu'elle considérait sa puissance comme un

moyen de domination; quand le groupement devint trop vaste, il fut impossible d'y maintenir l'ordre et l'unité. Vers la fin de la République, la culture, en se spécialisant, amena le travail servile, et les métayers expulsés furent réduits à la mendicité. Le luxe, en se développant dans la classe supérieure, y amena la désorganisation familiale. On connaît les hontes et les malheurs de la décadence.

Le Romain avait triomphé par la discipline sévère de la Cité, par le respect de la coutume érigée en Loi. La Loi! Telle est la base du raisonnement d'où part son esprit déductif.

En résumé, l'Éducation statique aboutit :

A la limitation de l'apprentissage technique aux besoins les plus immédiats;

Au respect de la loi morale et à la solidarité du Groupe;

Au maintien de la Tradition;

A l'incapacité d'émanciper la femme autrement que par la rupture de l'unité du ménage;

A l'impossibilité d'assurer l'extension de l'hygiène au delà des besoins strictement nécessaires;

A la constitution des sciences déductives;

A l'exploitation des groupements faibles par les groupements forts;

A l'impuissance de l'Individu à s'élever autrement que par l'extension des moyens de domination du groupe auquel il appartient, par conséquent : extension du Militarisme et de l'Autocratie; extension de l'accaparement de la Terre et du Capital; extension des moyens extérieurs propres à assurer le prestige (moyens oratoires, luxe, formules cabalistiques, etc.);

A l'impossibilité de maintenir la règle de conduite devant la spécialisation de la culture et le développement du luxe.

Le Bonheur, assuré dans les milieux immobiles, fuit quand l'Évolution apparaît.

IV

L'ÉDUCATION DYNAMIQUE OU PARTICULARISTE

L'Éducation dynamique consiste à ancrer dans le cerveau une règle de conduite comprenant : 1° un apprentissage technique; 2° la loi morale; 3° quelques principes généraux conformes à la loi de l'extensibilité des besoins.

Quelle est l'organisation sociale que suppose une telle éducation?

La transmission de la loi morale suppose un groupement familial stable.

Aucune loi naturelle n'étant violée, le groupe éducateur n'a plus de contrainte à exercer. Au contraire, l'emploi de toute contrainte ne ferait qu'empêcher le contact direct de l'individu et de la nature et dévierait les résultats acquis; car en admettant même que la contrainte agisse dans le sens de l'évolution, elle ne pourrait être admise comme telle qu'après vérification. La compréhension de l'utilité doit donc précéder la contrainte, ou, si l'on préfère, la contrainte doit venir de l'individu, non du groupe : c'est le *Self-Restraint*.

Le groupe ne peut être que la résultante des volontés individuelles qui le composent. C'est donc la prédominance du particulier sur le groupe : c'est le *type particulariste*. Ce système d'éducation, ne violant aucune loi naturelle, permet la libre critique, le libre examen, donc développe l'observation et l'expérience. Sa base est dans les faits. Le jugement procédera par induction; le moyen éducatif sera l'expérimentation personnelle.

Ce type abandonnera facilement toute idée traditionnelle en contradiction avec l'expérience nouvelle.

Le capital, n'étant plus employé comme moyen de domination du groupe, reste propriété individuelle, et est transmissible au plus capable. Le capital n'est plus considéré que comme un outil facilitant le travail. Le mariage n'ayant plus pour but la continuité du groupe devient une simple convenance personnelle, par conséquent basé sur l'affection réciproque des époux. La différence entre ce type et le type sauvage, c'est que le groupement éducatif stable existe ; c'est la famille composée du père, de la mère et des enfants mineurs. Ces derniers quittent leurs parents aussitôt qu'ils en sont capables et vont fonder un nouveau foyer. Quoique l'éducation ne se fasse pas par voie de contrainte, elle n'en est pas moins positive ; mais elle consiste moins à inculquer des idées qu'à développer les facultés, et à rendre les individus aptes à s'en servir, car ils devront agir par eux-mêmes. Pour que les gens ne s'accrochent pas les uns aux autres, il faut évidemment que chacun se sente capable d'en sortir seul.

Le sauvage est abandonné au libre jeu de la nature sans boussole pour s'y guider : ses facultés engourdies ne lui permettent pas de prendre contact avec elle.

Le particulariste, au contraire, apte à se servir de ses facultés, prend contact avec la nature, par tous les pores, si je puis m'exprimer ainsi. Que l'on augmente le nombre de ces pores, et l'on augmentera de ce fait sa capacité d'observation, d'expérimentation et d'induction. En d'autres termes, ce type est indéfiniment perfectible.

Et non seulement la base de cette éducation est naturelle, mais la nature se charge elle-même de la sanction : elle punit les maladroits et récompense les capables.

La règle de conduite se composera donc des principes suivants :

1° Apprentissage technique ;

2° Loi morale ;

3° Développement le plus complet possible des *facultés* du

corps (hygiène, gymnastique) et de l'âme (volonté forte, jugement inductif, donc capacité à juger les choses et les hommes);

4° *Self-Help*, ou travail personnel; ce qui suppose la capacité d'isolement et l'idée qu'à la majorité l'individu doit se séparer du groupe éducateur;

5° *Self-Control*, ou puissance de l'individu sur lui-même; donc sang-froid dans les situations difficiles au physique et au moral; concentration dans l'action et la pensée; capacité de maintenir la règle de conduite tracée; inexcitabilité devant les injures, les insinuations, etc.;

6° *Sens de la Responsabilité :* loyauté, véracité, exactitude (chacun connaît son devoir et le remplit);

7° *Sérieux :* goût du confortable; dédain des futilités; amusements utiles, moraux ou instructifs;

8° *Cant*, ou réprobation unanime et agissante du vice, du crime, du mensonge, des expédients et de tout obstacle au bonheur général;

9° La sociabilité est un simple amusement et non le premier des besoins;

10° Les associations considérées comme une simple résultante des actions individuelles poursuivant un but commun, précis et limité : elles sont libres et momentanées; elles n'ont en vue ni la domination des individus ni celle des autres groupes;

11° Respect de l'individualité féminine : la jeune fille choisit son époux en toute connaissance de cause par le flirt sous la protection du cant et de la loi; la femme mariée a sa sphère d'attributions propres : l'entretien du home; obligation pour le mari de subvenir seul aux frais du ménage;

12° La propriété, fruit du travail individuel, est purement personnelle; de là, la liberté de tester. Elle est considérée comme un outil de travail transmissible au plus capable d'en tirer parti. De même le capital;

13° La religion est une simple affaire de conscience et non un hommage rendu à l'autorité d'un groupe;

14° La base de ces principes est l'*utilité*.

Les moyens employés pour inculquer cette règle que l'individu s'impose à lui-même sont :

a) L'enfant est laissé souvent à ses réflexions personnelles :

b) L'enfant imite instinctivement les gens qui l'entourent;

c) L'observation et l'expérience personnelle, guidées par quelques conseils;

d) Essais graduels d'entreprises avec responsabilité entière avant l'établissement définitif de l'individu à son compte ;

e) La réaction des intérêts individuels des voisins.

Avant d'aller plus loin, éclaircissons quelques-uns des points ci-dessus en en tirant quelques déductions.

Le Self-Help s'acquiert en laissant l'enfant achever lui-même tout travail qu'il entreprend. Plus tard il aimera mieux faire que faire faire : on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Le Self-Control provient d'une volonté forte unie à une grande expérience. C'est la capacité à se conduire toujours d'après le gain ou le déficit de bonheur que peut laisser tout acte ; c'est la volonté de maintenir la règle de conduite sans se laisser distraire par les influences extérieures. Cette qualité empêche les mouvements inutiles, afin de réserver l'énergie disponible pour le travail utile ; elle produit la concentration des forces dans l'action et la pensée. L'individu ne fait qu'une chose à la fois, mais il la fait bien et rapidement, et passe ensuite à une autre ; il règle sa vie : il y a le moment du travail et celui du plaisir, et chacun n'empiète pas sur l'autre. C'est ce qui fait que le temps aura pour lui une grande valeur : *Time is money!* Le temps perdu, c'est du travail perdu ou un plaisir perdu ; et le travail perdu, c'est aussi une douceur en moins que l'on peut se payer.

Passons aux rapports des hommes entre eux, aux rapports sociaux. Ils seront dominés par la capacité à juger les hommes. Le Patriarcal juge l'homme d'après la puissance du groupe auquel il appartient, sa famille, son clan, etc. La puissance du groupe, c'est le nombre d'adhérents ; c'est son capital ; ce sont les propriétés qu'il possède. A défaut de renseignements pré-

cis à ce sujet, ce seront les apparences extérieures. Devant un luxe éblouissant, le Patriarcal émet l'hypothèse de la richesse et en déduit les conséquences qu'elle comporte; devant un talent oratoire, il émet celle de l'instruction avec toutes ses déductions. Il a une tendance trop grande à l'abstraction et aux généralisations.

Au contraire, le Particulariste juge l'homme en lui-même d'après ses actes. Que peut-il induire du luxe, si ce n'est que l'individu a des goûts dispendieux? Et du talent oratoire, si ce n'est l'art d'arranger les faits? Ce qu'il faut, ce sont des faits précis, non des suppositions.

Dès lors, les médisances, les calomnies, les menaces, les excitations n'ont plus de prise. Les faits positifs seuls auront une influence et l'on n'y combattra pas les moulins à vent. On voit combien la bonne entente y gagne!

Voyons les conséquences d'une telle mentalité.

C'est d'abord la capacité pour les fiancés à se juger exactement, non d'après les apparences extérieures, la toilette, les talents de société, l'art de la séduction, mais d'après les qualités solides et la commune manière de comprendre la vie.

Dans les associations, c'est, pour les sociétaires, la même capacité à juger les hommes, qui leur fait mettre à la tête, *the right man in the right place,* l'homme apte à faire réussir, à atteindre le but fixé, et non le plus vieux, ni le plus riche, ni le plus bavard.

Dans les relations d'affaires, c'est la capacité à discuter un contrat : leur sens de la responsabilité les empêche de prendre des engagements au-dessus de leurs forces; leur expérience leur indique ce à quoi ils peuvent prétendre.

De tels individus ont la volonté ferme de parvenir et, pour cela, ils ne négligeront rien; ils s'entoureront de tous les éléments nécessaires; ils s'instruiront de toutes les connaissances utiles; ils se corrigeront de leurs vices nuisibles, de l'alcoolisme qui détruit la santé et fait perdre le Self-Control, des tromperies qui appellent la vengeance.

Un tel peuple sera réglé dans ses plaisirs comme dans son

travail; le luxe qui éblouit remplacé par le raffinement du confortable; ses réjouissances seront plus privées que publiques.

Dans le grand groupement qu'est la Nation, régnera comme dans les autres associations, le *self-government;* et l'État se maintiendra dans les limites précises de ses attributions naturelles.

Dans l'exposé que nous venons de faire, le lecteur a-t-il reconnu l'image de l'éducation anglo-saxonne?

I. — L'ÉDUCATION DYNAMIQUE SIMPLE.

Nous avons dit plus haut que l'éducation dynamique est indéfiniment perfectible par le perfectionnement indéfini des facultés et une connaissance de plus en plus parfaite de la Nature.

Nous aurons donc l'éducation dynamique simple et l'éducation dynamique développée.

Nous étudierons en dernier lieu le mélange et la combinaison de l'éducation dynamique et de l'éducation statique.

Commençons donc par l'éducation dynamique simple.

Les remarquables travaux de Le Play, et plus tard d'Henri de Tourville [1] nous permettent d'expliquer comment la transition a pu se produire de l'éducation statique à la dynamique.

L'époque? Quelques temps avant l'ère chrétienne. — Le lieu? Les fjords de la Norvège colonisés à ce moment par des émigrants goths.

Qu'étaient les Goths? Que sont les fjords?

Les Goths étaient une race de paysans pratiquant la culture intégrale en familles patriarcales (à peu près comme les Bulgares actuels), et dominés par des Caravaniers (les Ases) qui, à cette époque, se bornaient à exploiter les mines métalliques et l'ambre jaune, sans pousser outre mesure à la spécialisation culturale.

Quand un groupe patriarcal devient trop nombreux, il se di-

1. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste.*

vise en deux parties : l'une continue à cultiver le domaine des ancêtres ; l'autre va s'établir plus loin, défriche la forêt et fonde un nouveau domaine. Ainsi se fit la colonisation du Danemark, puis de la Suède.

Mais quand les groupes patriarcaux arrivèrent dans les fjords de la Norvège, ils durent s'émietter : la terre cultivable était disséminée en petites parcelles encloses par les eaux et les rochers. Chaque ménage dut établir son *gaard* sur une parcelle isolée et, pour subsister, il lui fallut même adjoindre la pêche à cette culture fragmentaire.

Le domaine, ne pouvant nourrir qu'un ménage, ne peut être transmis qu'à un seul héritier ; les autres, munis d'une petite dot, vont s'en créer un ailleurs, après avoir essayé expérimentalement leurs forces sur une portion du domaine paternel, cultivée sous leur propre responsabilité. C'est là une nécessité indispensable pour que l'émigrant consente à partir, et c'est l'origine de l'éducation dynamique : apprentissage technique par l'expérience personnelle avec les conseils du père ; puis essais responsables ; enfin, établissement du fils à son compte.

Dans l'isolement du gaard, l'homme est réduit à la seule société de sa femme ; il faut avant tout que les époux se plaisent ; de là, le flirt pour se connaître. La jeune fille n'est plus vendue, ni donnée ; elle se donne elle-même ; elle est une personnalité, non un objet. La femme esclave n'a guère d'action sur l'homme ou en a une mauvaise ; la femme émancipée en a une, et elle est civilisatrice. Il faut un correctif à la liberté du flirt : c'est le respect de la femme inculqué dans l'esprit des jeunes gens ; c'est le cant et la loi qui protègent les jeunes filles.

Le principe primordial d'une telle société est que chaque individualité a droit à son développement intégral. Tout le monde sera donc d'accord pour s'unir contre tout obstacle voulant s'opposer à la libre ascension des individus par leurs capacités personnelles. C'est donc la *lutte contre le Monopole*.

L'opinion publique est hostile au capitaliste qui laisse dormir son capital au lieu de le faire valoir ; elle est hostile au propriétaire qui laisse son domaine en friche ; elle le dépossède

s'il ne veut ni le cultiver ni le louer. C'est qu'il y a un tas d'émigrants travailleurs et capables qui offrent leurs bras et cherchent un domaine! Peu importe que ce soit comme propriétaire ou locataire. Le principal, c'est que le domaine soit utilisé par un homme énergique : N'est-ce pas toujours là le sentiment de la race anglo-saxonne tout entière vis-à-vis des terres laissées inemployées? Il ne s'agit pas de dominer les naturels du pays et de les exploiter, mais de mettre le sol en valeur, de bon gré si possible (en louant les terres aux Maoris comme en Nouvelle-Zélande), ou en expulsant les paresseux qui ne veulent ni se servir des richesses, ni les laisser employer.

Le crime est considéré, non comme une offense à la famille ou à un clan, et n'appelle aucune *vendetta;* c'est un obstacle au développement individuel; il excite la réprobation universelle, et les voisins s'assemblent pour arrêter et juger le coupable. C'est le *jury*.

Le Christianisme fit une grande impression sur ces natures droites et honnêtes; ils l'adoptèrent comme l'image vivante de la Loi morale. Chacun apporta son obole pour fonder des églises.

Pour connaître la Bible, chacun apprit à lire; plus tard, avec le développement du commerce, chacun comprit le besoin de l'instruction, et chacun apporta son obole pour fonder des écoles.

Que fait le gouvernement dans tout cela. Pendant longtemps il brilla par son absence. Nous dirons plus loin pourquoi il finit par y en avoir un. Ses attributions sont très limitées.

Quel peuple est plus heureux que le Norvégien? La criminalité y atteint son minimum; pas d'illettrés, pas de mendiants, pas de vagabonds! La durée de la vie humaine y atteint son maximum. La femme est respectée et honorée. Chacun dans son gaard y résoud pacifiquement le problème de son bonheur personnel sans troubler celui de ses voisins. Depuis des siècles, on n'y connaît les conflits armés que de nom.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!

II. — L'ÉDUCATION DYNAMIQUE DÉVELOPPÉE.

Les émigrants norvégiens colonisèrent vers l'ère chrétienne la Basse Saxe (Hanovre et Westphalie), en expulsant aisément les bandes guerrières qui s'y entre-tuaient. Ainsi fut formée la *nation saxonne* qui reproduisait tous les traits de la souche dont ils étaient sortis. La seule différence fut que les Saxons abandonnant la pêche, s'adonnèrent exclusivement à la culture ; mais chaque ménage se dispersait sur son domaine, et il y établissait son *hof*. La pauvreté du sol empêcha le type de progresser au delà d'une honnête aisance.

Au contraire, les émigrants qu'ils envoyèrent en Angleterre sous le nom d'*Anglo-Saxons*, y trouvèrent aussi un sol rendu aisément vacant mais de beaucoup plus riche que celui de la Basse-Saxe. Les individus les plus capables et les plus favorisés arrivèrent à produire au delà de leurs besoins et à amasser un certain capital. Il se forma ainsi une classe supérieure analogue aux Patriciens romains et qui est la *gentry*.

Le *Gentleman*, voilà le type supérieur créé par l'état social anglo-saxon et qui va lancer la nation en avant, développer les principes de l'éducation dynamique.

D'après ce que nous avons dit, le Gentleman sera disposé à faire valoir son capital et ses terres surabondantes avec l'aide de collaborateurs ouvriers, jeunes émigrants sans terres ni capitaux, et cela dans le but de pouvoir développer ses besoins, son confortable.

Un contrat intervient entre le patron et l'ouvrier, contrat précis dans son but, limité dans sa durée. L'ouvrier s'engage à faire un travail fixé moyennant une rémunération convenue et pour un temps donné. Le contrat fini, si l'ouvrier a bien conduit sa barque, il peut louer une terre et travailler à son compte, et plus tard devenir propriétaire.

Le patron n'est pas resté oisif ; il surveille de près son capital, contrôle le travail ; son grand rôle est d'expérimenter les

améliorations, ce que ne peut faire le petit cultivateur qui ne met que les deux bouts ensemble. Le gentleman augmente l'expérience de la race, et tout le monde en profite. Il augmente le champ des connaissances utiles; il prend un contact plus intime avec la nature.

Le gentleman a une connaissance plus grande des hommes, une vue plus large des choses, un plus grand talent d'organisation. Son but n'est pas d'amasser, mais de mettre en valeur. Et pour cela son intérêt est de choisir ses collaborateurs parmi les plus capables en les payant bien. De leur côté, les ouvriers aptes à défendre les conditions du contrat, savent maintenir leurs prétentions à leur juste valeur, car ils préfèrent défricher un coin perdu plutôt que de végéter au lieu de leur naissance. Dans les pays patriarcaux, l'ouvrier se laisse exploiter par son patron; son salaire est dérisoire parce qu'il se croit forcé de vivre où il est né, et accepte les conditions qu'on veut bien lui faire. Dans les pays particularistes, les ouvriers vont là où ils sont le mieux payés. Ainsi, les patrons les plus capables et les ouvriers les plus capables se recherchent réciproquement pour leur mutuel avantage, ce qui produit une sélection faisant continuellement progresser le type.

Les patrons patriarcaux forment comme une caste qui prétend monopoliser le commerce, la terre, ou l'industrie, en touchant les revenus; il faut donc être le moins nombreux possible et empêcher l'accession de nouveaux membres. Les patrons particularistes ne considèrent la terre ou le capital que comme une aide au travail et prétendent l'emporter par leurs capacités personnelles, et par celles des collaborateurs qu'ils savent s'attacher à tout prix; ces derniers ont donc un échelon pour monter. Le gentleman est le produit de la sélection constante des plus aptes; jamais sa situation n'est héréditaire. Elle n'est pas immobile. Il monte constamment; il a lui-même toujours intérêt à ce qu'aucun obstacle n'empêche l'ascension. Il est au premier rang pour renverser les monopoles et tout ce qui enraye le mouvement. Il est pour la diffusion de l'instruction et la lutte contre le vice.

Le gentleman est le pionnier du Progrès, l'homme qui dirige la colonisation des terres vierges, qui améliore la culture des vieux pays, qui crée des industries nouvelles, qui lance les inventions ; c'est aussi lui qui est au premier rang dans la lutte contre le vice et la marche vers le Bien. Il ouvre la voie par laquelle s'engage plus ou moins aveuglément, plus ou moins volontairement, le reste de l'Humanité.

Partout où le type anglo-saxon a pu retrouver des territoire, peu occupés, facilement rendus vacants, nous voyons les qualités de la race rester intactes. Ainsi dans l'Amérique du Nord ; ainsi en Australasie et dans le sud de l'Afrique.

Quels ont été, sur cette race, les effets produits par le développement des voies de communication et de la division du travail? Tout d'abord, remarquons que la spécialisation de la culture n'y a pas amené l'esclavage comme dans les civilisations antiques. Le paysan anglo-saxon est libre de quitter son patron quand il veut, car il ne lui doit rien ; il est capable de débattre son contrat et d'en faire respecter les clauses. Du reste, les gentlemen préfèrent travailler avec les ouvriers d'élite et bien payés.

En second lieu, le luxe inouï qui a suivi le développement de la richesse n'a pas été le précurseur de la décadence.

C'est qu'il n'est que le développement naturel du confortable et non le développement artificiel de la vanité. C'est une amélioration du *standard of life*, suivant les besoins de chacun. Il n'a pas pour but de rehausser le prestige ou d'en imposer ; ce n'est pas un moyen de domination.

Enfin, loin que l'évolution vienne comprimer la race anglo-saxonne, celle-ci en a été le levier le plus puissant ; elle la provoque au lieu de l'attendre. C'est elle qui, la première, a utilisé les machines à vapeur, les railways, les steamers, le télégraphe, le téléphone, les tramways, les métiers mécaniques, les câbles sous-marins. C'est elle qui a créé la grande industrie ; c'est chez elle que la presse a pris son développement le plus complet ; c'est elle qui transforme les déserts

en pays riches et qui répand la civilisation dans les contrées les plus éloignées.

Il nous reste à prouver que les peuples anglo-saxons comptent parmi les plus heureux; que ce sont eux qui ont leur avenir et leur bonheur le mieux assurés.

D'abord, malgré le développement énorme des centres urbains, l'Angleterre a conservé une criminalité très faible et une sécurité publique des mieux établie. Non seulement la moyenne de la vie y est toujours élevée, mais les hommes y conservent plus longtemps toute la plénitude de leurs facultés, car ils les entretiennent constamment par une gymnastique et une hygiène appropriées[1].

La justice anglaise est citée comme modèle, et le fonctionarisme est réduit à sa plus simple expression. Ce sont les gentlemen qui, *gratuitement,* administrent les affaires locales, jugent les petites causes et préparent les grandes, et représentent les intérêts particuliers au Parlement. Ils ne remplissent pas ces fonctions de droit, mais l'opinion publique les reconnaît et les désigne comme les plus capables et les plus dévoués. Ils votent les impôts en chargeant les classes riches et allégeant les pauvres.

Aussi la haine des classes n'existe pas, et les grèves, moins fréquentes que dans beaucoup d'autres pays, y sont toujours plus calmes et moins agressives[2].

En Angleterre, à part les exceptions dont nous parlerons plus loin, tout le monde sait non seulement lire et écrire[3].

1. « Cette habitude de la marche se conserve en Angleterre jusqu'à un âge très avancé. Allez en province, vous y verrez les vieillards faire leur 5 et 6 kilomètres tous les jours; quand ils s'arrêtent, c'est pour se mettre au lit et n'en plus sortir que pour aller dormir dans le sein d'Abraham..... tout le monde y meurt dans une verte vieillesse; j'ai un vieil ami de quatre-vingt-huit ans qui, été comme hiver, fait ses ablutions d'eau froide religieusement tous les matins et ne se mettrait pas à table pour déjeuner sans avoir fait préalablement ses trois ou quatre milles » (Max O'Rell, *John Bull et son île*, p. 40-41).

2. Voir Paul de Rousiers, *la Question ouvrière en Angleterre*, p. 458.

3. « Tout le monde sait lire en Angleterre, et tout le monde lit. Il n'est pas de petit savetier de village qui n'ait sa bibliothèque ou au moins quelques livres sur la table de son parloir. Il faut bien en exempter la basse classe de Londres, mais *c'est là*

mais a développé son instruction le plus possible et en tire un profit pour sa règle de conduite dans la vie.

A part les mêmes exceptions, tout le monde vit largement en Angleterre. Il y a une grave erreur qui consiste à croire que ce pays contient quelques riches et beaucoup de pauvres; mais on confond richesse et propriété. La vérité est qu'il y a moins de propriétaires qu'ailleurs, mais que les salaires y sont plus élévés. L'ouvrier anglo-saxon est mieux logé, mieux nourri, vit plus confortablement, a un plus grand *standard of life* que celui de n'importe quelle autre race[1]. Malgré cela, ses économies sont plus grandes. Que l'on examine pour cela les épargnes accumulées dans les caisses des Trades-Unions!

Le bourgeois anglais vit également mieux que celui du Continent. Il est vrai qu'il ne s'échine pas à constituer une dot à ses filles, à faire faire des études supérieures à ses fils ou à reconstituer le bien familial. Ses seules épargnes sont celles qu'il accumule dans les compagnies d'assurances sur la vie pour ne pas laisser sa femme dans le besoin après sa mort.

Les Anglo-Saxons ont un idéal; il n'est pas dans les nuages, mais il n'en existe pas moins, et ils le réalisent. Il est dans l'amélioration constante de la valeur morale de l'individu, dans l'augmentation de la dignité humaine; les beaux-arts sont pour eux l'idéalisation du confortable; s'ils apprécient moins que nous les finesses du travail de l'homme, ils sont plus engoués de celui de la nature,

Comment les Anglais ont-ils pu maintenir, loin des fjords, les principes de l'éducation dynamique, particulièrement la puissance d'isolement. D'abord, dans les campagnes, au lieu de s'agglomérer en villages, les paysans sont dispersés chacun sur son domaine; dans les villes, les maisons sont séparées de la rue

un peuple à part et qui ne se retrouve dans aucune autre partie du pays..... Tout anglais a une bibliothèque; de plus, il est généralement abonné à une bibliothèque publique qui lui fournit, pour la somme d'une guinée par an, autant de romans qu'il peut en digérer. » (Max O'Rell, *John Bull et son île*, p. 198-199).

1. Voir *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, par Edmond Demolins, l. II, ch. III.

par de petits jardinets; dans les grandes villes, chaque ménage a son habitation à lui; tout au plus prend-il des pensionnaires célibataires qui sont comme la continuation de la famille. En outre, dans chaque maison, chaque individu a pour ainsi dire sa chambre particulière, son sanctuaire sacré. C'est ce que constatent Max O'Rell[1] et Miss Harriet Martineau[2].

Les enfants ont aussi le leur qui s'appelle la *nursery*. En outre, le désir de travailler utilement est entretenu par ce fait que nul ne peut compter sur l'héritage des parents. L'énergie est maintenue par les jeux libres en plein air. L'enseignement conserve son caractère utilitaire par l'institution des *schoolboards* dirigés par les pères de famille.

Miss Harriet Martineau nous a tracé un portrait du Yankee[3]

1. « Tout Anglais a son boudoir, j'entends boudoir dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire un petit sanctuaire interdit aux profanes et dans lequel il peut se retirer quand il désire être seul pour travailler ou se reposer. » (Max O'Rell, *John Bull et son île*, p. 90.)

2. « Il est impossible qu'un être humain puisse arranger sa vie comme il doit le faire, s'il n'est jamais seul, fréquemment seul... Le silence, la liberté, le calme de la solitude sont absolument essentiels à la santé de l'esprit et rien ne peut remplacer ce repos (ou plutôt changement d'activité). Dans les habitations des Anglais pauvres, les parents et les enfants sont entassés dans une chambre par manque d'espace et de mobilier. Tous les parents sages, au-dessus de la classe pauvre, considèrent comme une nécessité d'arranger les choses de façon que chaque membre de la famille puisse, à une certaine heure, avoir à sa disposition une place où il puisse se retirer, fermer la porte et se sentir seul. Si possible, les chambres à coucher sont ainsi arrangées. » (Miss Harriet Martineau, *The Society in America*, 2e vol., p. 96.)

3. « On trouverait difficilement un homme dans la Nouvelle-Angleterre qui ne sache monter à cheval, conduire une voiture et soigner lui-même son cheval; ni un clergyman, un avocat ou un médecin qui, perdant sa profession, ne puisse subvenir à ses besoins par un travail manuel. De même, d'un autre côté, on trouverait difficilement un fermier, ou un commerçant, qui ne soit, plus ou moins, un lettré ou un penseur. Non seulement tous sont capables de remplir leur devoir politique de self-government, mais tous ont tant soit peu idéalisé leur vie. » (Miss Harriet Martineau, *The Society in America*, 2e vol., p. 69).

« Leur amour d'acquérir de l'argent n'a pas en vue l'accumulation. Certains — beaucoup, — sont déplorablement fastueux, mais il me semble que le faste est une idée secondaire, quoi qu'il conduise à recommencer la chasse à l'argent. *L'argent est d'abord gagné*. Que faire avec cela? On peut essayer de surpasser ses voisins, ce qui serait un stimulant pour acquérir encore plus. Ceci est mauvais, mais n'est pas de l'avarice. Les exemples d'accumulation sont extrêmement rares... La meilleure preuve que la recherche de l'argent n'est pas l'amour de l'argent pour lui-même, est démontrée par ce fait que la Nouvelle-Angleterre, peuplée de plus de 2.000.000 d'habitants, ne possède pas plus de 500 (et probablement pas plus de 400) individus pouvant être appelés des hommes influents, c'est-à-dire possédant plus de 100.000 dol-

qui nous montre que la race américaine a gardé les traits essentiels de l'éducation dynamique. Il en est de même en Australasie[1] et dans les colonies anglaises. Partout le *snobisme* remplace la haine des classes. Dans les sociétés patriarcales, il y a un fossé entre les castes, entre les clans ; dans les sociétés particularistes, l'ouvrier imite l'aristocratie parce qu'il peut un jour en faire partie ; c'est un candidat gentleman.

La qualité extérieure qui sépare le gentleman du commun est le *self-respect* ou respect de soi-même. Par self-respect, il s'attachera à avoir une tenue décente ; il poussera très loin l'esprit de cant, s'interdira les mots grossiers[2], les jurons ; il ne s'enivrera pas en public, etc.

Le plus souvent, les pensées du gentleman sont en rapport avec ses qualités extérieures et ses actes d'accord avec ses paroles[3]. C'est lui qui soutient les institutions spéciales charitables ou éducatives, les établissements spéciaux où l'instruction technique est mise à la hauteur des nécessités de l'industrie moderne ; et comme dans les schoolboards, leur caractère purement utilitaire est maintenu par le contrôle effectif des intéressés.

lars. Une société prospèremue par l'avarice présenterait un tout autre tableau. » (*Id.*, 2e vol., p. 99.)

1. « Nous venons de voir assez de l'ouvrier néo-zélandais pour deviner son état d'esprit. Trois choses frappent en lui qui le distinguent fortement de l'ouvrier du continent européen : il n'a point ou guère de haine de classe ; il n'est pas révolutionnaire ; il n'est que très vaguement socialiste... La jalousie est un sentiment qui, chez les Anglo-Saxons, reste d'ordinaire peu développé. » André Siegfried, *la Démocratie en Nouvelle-Zélande*, p. 79.)

« Pratiques, opportunistes, les Néo-Zélandais le sont avec cynisme, et le voyageur qui arrive de France doit s'accoutumer à cette façon d'envisager les choses, sous peine de provoquer un perpétuel malentendu. Lorsqu'il s'élève à des considérations générales, il voit bien vite qu'on ne le comprend pas et que son point de vue est tout à fait faux ; il parle *devoirs*, on lui répond *intérêt ;* il parle *principe*, on lui répond *utilité ;* il s'effraie des conséquences lointaines d'un acte, on lui répond que les conséquences immédiates sont excellentes et qu'on se soucie fort peu de ce qui se passera dans cinquante ans. » (*Id.*, p. 81.)

2. « Les gentlemen n'emploient jamais entre eux d'expressions grossières et ils ne permettent pas les plaisanteries les plus légères devant les femmes. » (Max O'Rell, *John Bull et son île*.)

3. « La fredaine est presque inconnue en Angleterre. L'Anglais est vertueux ou débauché, le plus souvent vertueux, parfaitement vertueux. » (Max O'Rell, *John Bull et son île*, p. 34.) « Quand on a menti devant la loi, on est poursuivi comme parjure. Quand on a menti à un particulier, on est jeté à la porte. » (*Id.*, p. 20.)

L'évolution commerciale a eu un autre effet sur la situation des femmes célibataires, assez nombreuses dans les pays particularistes, à cause de l'émigration des jeunes gens et de leur établissement à l'étranger. Anciennement, elles trouvaient leur emploi dans la famille de l'héritier du domaine où le travail ne chômait pas : filage, tissage, raccommodage, soins du ménage, blanchissage, etc. Par le développement des transports, elles sont devenues inactives, car il devint moins coûteux et plus facile d'acheter dehors, de faire faire dehors ; ne pouvant supporter d'être à la charge de la famille de l'héritier sans rendre aucun service, elles ont cherché des situations au dehors ; ce mouvement a commencé par la classe ouvrière et va en remontant. Ce sont d'abord des servantes, des couturières, puis des ouvrières d'usine, enfin des institutrices, des employées dans l'administration, dans les offices, etc. Le fait est qu'elles ne prennent que les situations fixes, ne demandant pas d'effort musculaire et n'assumant pas une grande responsabilité. En tous cas, aussitôt mariées, elles quittent leur emploi pour se consacrer aux soins du ménage et à l'embellissement du Home. Dans la classe riche, elles s'occupent surtout des œuvres charitables, et aucune peine ne les arrête dans leur dévouement.

Le bonheur de cette race eût été sûrement complet, si toutes les terres du globe avaient été vacantes, dès son origine. Qu'importe qu'ils soient obligés de se vouer à l'élevage comme les squatter de l'Australie, à la culture intégrale comme le Bas-Saxon, ou spécialisée comme le settler du Dakota, à la pêche ou à l'exploitation des forêts comme le Norvégien ! Qu'importe qu'il fabrique des tissus comme le Lancashireman ou qu'il s'adonne au commerce comme le City-man de Londres ou le business-man de New-York ! Qu'importe qu'il exploite une mine de charbon dans la Black Country, ou un gisement aurifère dans le Rand, ou encore une ligne de navigation trans-océanienne ! Partout et toujours il est à la hauteur de sa tâche ! Partout et toujours surgit du sein de la race le *right man in the right place*, l'homme de la situation, le pionnier qui déblaiera la route, le gentleman qui fondera l'œuvre utile. C'est que

l'individu, qui a acquis très jeune l'expérience de la vie, connaît sa *vocation* et peut acquérir par lui-même toutes les connaissances indispensables pour briller dans la voie qu'il s'est choisie en toute connaissance de cause. Le *self-made man* est l'image de la race anglo-saxonne.

Malheureusement le globe n'était pas désert et les races patriarcales l'avait occupé presque entièrement. Sur plusieurs points il y eut un mélange, ou une combinaison, des deux formations d'où résulta une *éducation mixte*. Nous les verrons aussi lutter entre elles.

V

L'ÉDUCATION MIXTE

On connaît la différence que fait la chimie entre le *mélange* et la *combinaison*. Nous prendrons ici ces deux termes dans un sens analogue.

Il y a *mélange* des deux éducations là où des individus ayant reçu une éducation statique vivent à côté d'autres individus ayant reçu une éducation dynamique.

Au contraire, il y a *combinaison* quand le même individu a dans sa règle de conduite certains principes dérivés de l'éducation statique avec d'autres qui sont dérivés de l'éducation dynamique.

Comme en chimie, nous verrons que le mélange précède toujours la combinaison. Quelquefois le mélange n'arrive jamais à se résoudre en combinaison.

I. — LE MÉLANGE DES DEUX ÉDUCATIONS.

Le mélange peut se faire de plusieurs façons : ou bien ce sont les Communautaires, ou Patriarcaux, qui viennent s'installer dans un pays défriché par les Particularistes ; ou bien ce sont des émigrants particularistes qui vont s'infiltrer dans les contrées occupées précédemment par les Communautaires.

Étudions d'abord la première hypothèse. Deux cas peuvent se présenter : les communautaires arrivent en groupes armés

pour la domination ; ils sont alors issus des Caravaniers comme les *Normands;* ou bien, ils viennent simplement se présenter à titre de collaborateurs et s'agglomèrent alors dans les villes comme les ouvriers de l'*East-End* de Londres et ceux des cités américaines, qui recrutent le *paupérisme.*

Les Normands anglais. — Comme l'a montré M. Henri de Tourville dans son *Histoire de la Formation particulariste,* ce sont des groupes organisés de Vikings, issus des Ases caravaniers de Suède. Or, nous savons qu'on ne résiste à un groupe que par un autre groupe plus fort. Chez les Anglo-Saxons, le pouvoir public était faible ; le roi n'était que le président du Parlement des gentlemen, et l'armée n'était que la réunion momentanée des citoyens. Aussi les Normands l'emportèrent facilement et s'installèrent en conquérants. Ils prirent la place des gentlemen saxons, mais en exploitant la population au lieu de la patronner.

Mais les choses ne devaient pas en rester là. D'une part, le groupe conquérant, en s'étendant trop, devint moins uni et des divisions intestines se produisirent par la lutte pour le Pouvoir. Au contraire, parmi les individus saxons, il y avait unanimité de vue : ils ne désiraient pas le Pouvoir, mais la décharge des redevances à payer et la tranquillité. La balance pencha du côté où ils se mirent et la Grande Charte enregistra leurs demandes. Ils furent ensuite représentés au Parlement (Chambre des Communes) et eurent la prérogative du vote des impôts. Ils ne se révoltèrent jamais que quand on voulut les imposer malgré eux. C'est la révolte des Lollards contre le *Poll tax ;* celle de Cromwell contre les impôts illégaux des Stuarts. Pendant ce temps, les Normands s'entre-tuaient dans la guerre civile des Deux Roses pour la possession du Pouvoir. Tel est la différence des deux éducations.

Mais les Saxons n'étaient pas restés au même niveau. Avec le temps, ils finirent par reconstituer leur *gentry ;* ce sont les *squires* campagnards, les grands commerçants et les patrons industriels, et dès la fin du XVIIe siècle, ils se trouvèrent aptes à prendre en main les affaires publiques. Depuis lors, l'Angleterre

a joui de cette paix intérieure qui fait l'envie des autres nations.

Contrairement à la gentry, la *Nobility* est une classe héréditaire qui a beaucoup conservé de l'esprit normand à l'aide des vieilles universités d'Oxford et de Cambridge. Elle a monopolisé une grande partie des terres et les fonctions publiques, mais son influence est strictement limitée et elle a perdu la direction du pays.

Le Paupérisme dans les pays anglo-saxons. — La prospérité extraordinaire dont jouissent les pays anglo-saxons, n'a pas été sans attirer les ouvriers communautaires; la liberté politique qui y règne les fait considérer comme un asile par les persécutés du Continent. Ces gens sont issus des corporations d'artisans qui, sur le Continent, pouvaient vivre grâce à la monopolisation des métiers. Ils essayèrent tout naturellement d'importer ce système en Angleterre, où ils rencontrèrent l'appui des Normands. Déjà, du temps des rois anglo-saxons, le commerce extérieur était monopolisé par les Jutes (navigateurs issus des Ases) et le petit commerce par les juifs. Au XIVe siècle, des tisserands flamands, chassés de leur pays par les troubles, vont établir leur industrie à Norfolk, Suffolk, Manchester. En 1568, des milliers de tisserands flamands, chassés par le tyrannie du duc d'Albe, s'établissent à Cantorbéry, Lynn, Sandwich, Londres, etc. En 1572, ce sont les calvinistes français qui fuient après la Saint-Barthélemy, et surtout en 1685, après la Révocation de l'Édit de Nantes; ils viennent dans le quartier de *Spitalfields* établir l'industrie de la soie. Il faut y ajouter les éléments celtiques qui, de tout temps, ont dû s'embaucher dans la domesticité des familles nobles ou chercher refuge dans les villes. Mais il n'était pas sans y avoir une certaine dose d'artisans saxons; de sorte qu'on peut considérer ces bourgs comme un mélange. Puis c'est la grande industrie qui se développe et les Irlandais viennent par milliers dans les manufactures et dans les docks.

En Amérique, même phénomène [1]; les situations inférieures,

1. P. de Rousiers, *La Vie américaine*.

ou dépendantes, sont occupées par les individus issus des pays où domine l'éducation statique : ce sont les ouvriers franco-canadiens de la Nouvelle-Angleterre, les ouvriers allemands de Pennsylvanie, les mineurs italiens et hongrois, les domestiques nègres, enfin les Irlandais des quartiers misérables de New-York. La plupart de ces gens, incapables de résoudre par eux-mêmes le problème du pain quotidien [1], forment une menace constante pour la paix publique. Toujours prêts à profiter de la moindre circonstance pour troubler l'ordre, ils constituent le grand réservoir des agitations politiques et révolutionnaires, des idées socialistes ou anarchistes, des métiers inavouables, des violences et des crimes.

On peut lire, dans le remarquable ouvrage de Paul de Rousiers[2], l'histoire de la grève des mineurs de la Grande-Bretagne en 1893. On y verra que, dans le pays de Galles où domine une population celtique, la grève fut entachée de violence. En Écosse (population mélangée), la grève fut calme, mais les mineurs ne purent aboutir dans leurs revendications par le défaut d'organisation. Au contraire, les mineurs anglais purent, par la seule force de la discussion, arriver à améliorer leur sort.

Pendant la période normande, l'existence des monopoles corporatifs permit à ces populations « statiques » de vivre tranquillement, en exploitant la clientèle et sans améliorer les procédés de fabrication. Mais la prédominance de plus en plus grande de l'élément saxon et le développement des transports vinrent bouleverser toutes les barrières. Beaucoup de ces gens n'étant plus soutenus et n'ayant aucun ressort individuel, tombèrent dans la misère la plus noire. Alors les agitations commencent : en 1817, ce sont les Chartistes, c'est-à-dire des Irlandais ; en 1819, ce sont les troubles du Pays de Galles ; en 1848, désordres en Irlande et procession des Chartistes à Londres : donc toujours des Celtes, toujours des individus ayant une éducation statique !

C'est évidemment à Londres que ces éléments forment le groupe le plus compact. L'*East End*, de Londres, où grouille une

1. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, p. 160, 205, 292.
2. P. de Rousiers, *La Question ouvrière en Angleterre*, p. 298 et suiv.

population si misérable, est peuplé d'éléments très mélangés où les individus d'éducation statique dominent de beaucoup : ce sont les ouvriers allemands de Whitechapel (raffineries, etc.), les juifs de *Houndsditch* et des *Minories*, les Irlandais du *Long Shore* et de *Poplar*, les calvinistes français de *Spitalfields*, etc. Aujourd'hui les juifs russes refusés par l'Amérique viennent, à leur tour, s'entasser dans ces tristes quartiers. Sans doute les ouvriers anglais malechanceux et sans conduite viennent aussi y échouer, s'y enliser, et perdent dès lors toute possibilité de remonter le courant. Tel est le grand danger des « blocs statiques » dans les pays d'éducation dynamique.

Il faut, en outre, compter qu'ils sont onéreux et entraînent une augmentation de la police, des institutions charitables, l'assainissement des quartiers populeux, le danger des épidémies, etc. Avec tout cet argent dépensé on pourrait améliorer l'éducation de ces gens-là, à condition que l'immigration n'en amène pas un nombre toujours croissant. De là, la réglementation de l'immigration européenne et la prohibition de celle des Chinois aux États-Unis et en Australasie. Les raisons en ont été très bien exposées par les Néo-Zélandais [1].

Les Canadiens. — Un cas curieux est celui du Canada où existe un élément particulariste pur (Anglo-Canadiens) à côté d'un élément combiné (Franco-Canadiens). Le mélange ne se fait que lentement, parce que chaque élément forme un bloc compact, n'ayant que peu de points de contact avec l'autre.

(1) « Nous demandons au travailleur blanc, dit l'ancien ministre du travail, d'être propre et convenablement vêtu, de se marier et de devenir père, d'avoir une maison décente et bien tenue qui lui donne du crédit auprès de ses voisins. Nous voulons que ses enfants soient sains, bien nourris et convenablement habillés, qu'il les entretienne jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Nous attendons du père et de la mère qu'ils lisent des livres et des journaux et qu'ils accordent un certain temps et une certaine attention intelligente aux affaires publiques. Le Chinois, au contraire, quand on le lui permet, vit dans un mépris ignoble des conditions les plus élémentaires de l'hygiène. » (A. Siegfried, *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, p. 200.)

« En effet, ces immigrants temporaires (les Chinois) qui ne songent jamais à s'établir d'une façon définitive, ne peuvent mener qu'une existence immorale et dégradante. Ils n'amènent point leur famille avec eux et, comme ils sont dans l'impossibilité d'en créer une nouvelle, ils se trouvent dans une situation contraire à la nature, qui a pour effet de développer chez eux les vices les plus déplorables. » (*Id.*, p. 197.)

II. — LA COMBINAISON DES DEUX ÉDUCATIONS

Considérons maintenant le cas où ce sont les émigrants particularistes qui vont s'établir dans une région occupée par les peuples communautaires. De par leur nature, ils répugnent à l'incorporation dans un groupe dominateur quelconque; d'un autre côté, l'individu isolé est tracassé, et en peu de temps il est éliminé. Pour qu'une race particulariste arrive à s'implanter dans un tel pays, il faut qu'elle forme elle-même un groupe puissant, mais ce groupe aura tous les caractères des associations particularistes. Le plus souvent, au bout d'un certain temps, le mélange devient combinaison. C'est ce qui s'est produit dans l'Europe occidentale.

Les Français. — Nous avons laissé l'Empire romain en pleine décomposition. Les tribus pastorales (Vandales, Suèves, Goths, etc.), conduites par les Ases caravaniers, ne purent rétablir un régime stable. Comment auraient-elles réussi là où les Romains avaient échoué?

Mais les Francs apparaissent. Ce sont des jeunes émigrants de la Basse-Saxe, conduits par des Ases (les Mérovingiens) : les premiers cultivent la terre; les seconds dominent le pays pour l'exploiter, mais sont vite éliminés par les gentlemen francs (les Carlovingiens): c'est que les uns se divisent en clans par la lutte pour le Pouvoir, tandis que les autres ne forment qu'une association libre se limitant au but précis d'obtenir la réduction des impôts forcés et l'inviolabilité du Domaine.

Les anciennes populations celtiques, devenues les esclaves des Romains, sont émancipées par les Francs, qui en font des serfs d'abord, puis des hommes libres. Elles ont pris quelques-uns des principes de l'éducation dynamique : le goût du travail, la propriété personnelle; mais elles ne purent s'accommoder d'un *home* isolé et reconstituèrent des agglomérations villageoises. Le groupe villageois était un groupe patriarcal atténué; sans

doute il ne possédait plus la propriété du sol, ni le capital, mais il formait comme une société d'assistance mutuelle, un groupe qui dominait les actes de la vie privée de ses membres. Si, d'un côté, les voisins s'entr'aident; de l'autre, ils inquisitionnent les uns chez les autres. Les incapables sont empêchés de mourir de faim, mais les capables sont retardés dans leur ascension; l'individu, qui cherche à s'élever au-dessus du commun, voit poindre l'hostilité sourde autour de lui, et les chicanes, les actes de mauvais gré pleuvent sur lui. Aucun gentleman ne put surgir de la race paysanne celte qui resta au même niveau, à l'état statique.

Mais les gentlemen francs, qui étaient au-dessus d'eux, ne purent-ils continuer leur patronage? Sans doute, mais ce patronage changea de caractère. Les Pionniers devinrent des capitalistes rentiers. A cela, il y a deux causes :

1° Le gentleman, le capitaliste pionnier, ne peut exister que s'il est efficacement aidé par des collaborateurs. La classe ouvrière anglo-saxonne en voulant s'élever, pousse à la roue du char traîné par le pionnier. La classe ouvrière celtique, enlisée dans les groupes, fait office de frein et le travail de pionnier devient fastidieux. Toutefois le gentleman franc (le Baron) eut une ascension plus rapide que son confrère anglo-saxon (le Thane ou le Squire), car il eut une main-d'œuvre plus abondante et moins chère à sa disposition. En effet, le paysan saxon préfère émigrer pour s'établir à son compte et n'est retenu que par l'appât d'un haut salaire; au contraire, le paysan celte répugne à l'idée d'un effort isolé au loin, et préfère louer ses bras à bas prix dans le voisinage.

2° Le Baron fut amené à employer une grande partie de son temps à guerroyer, ce qui fut autant d'enlevé au travail du pionnier. L'Angleterre est relativement bien protégée par la mer; au contraire, les Francs étaient partout en contact immédiat avec des groupes militaires visant la domination. Pour avoir la paix, les Barons furent amenés à dissiper ces groupements (Lombards, Allemands, Thuringiens, Bavarois) et à prendre leur place.

Ainsi se forma la *Féodalité guerrière*, vouée bientôt aux luttes de clans, et préparant ainsi le retour de l'Autocratie. Celle-ci se reforme, aidée par les corporations commerciales et industrielles, à qui la prospérité du pays avait rendu la vie. Ces corporations dérivaient de la ghilde scandinave, espèce de clan caravanier, ou des anciennes corporations romaines. Ces dernières ont comme auxiliaires les Légistes, qui prétendent revenir à l'ancienne règle de conduite des Romains ayant comme base la Loi.

Nous sommes au XIIIe siècle; le développement des monopoles et de l'Autocratie marche de pair. Après la monopolisation du commerce et de l'industrie par les corporations, c'est celle de l'instruction par l'Université, etc. Les luttes de clans sont nombreuses : ce sont celles des Bourguignons et des Armagnacs; ce sont les guerres de religion; celles de la Fronde; ce sont aussi les révoltes : celles des paysans, la Jacquerie; celle des artisans, les Maillotins.

Mais au-dessus de tout, il est une puissance qui grandit toujours, celle de l'État, et peu à peu nous arrivons à l'omnipotence de Louis XIV. Ce sont les guerres nombreuses pour assurer la priorité sur les groupes étrangers; mais comme contre-partie, c'est l'augmentation des impôts aboutissant à la banqueroute, l'odieuse banqueroute.

Alors, c'est la Révolution! Mais on se borne à copier les institutions anglaises et américaines de self-government sans prendre leur éducation! L'État, pour être démocratisé, n'en est pas moins omnipotent. Les luttes de clans ne se font plus à coups de lances, mais à coups de langues!

En bas, les métiers usuels sont écrasés d'impôts et se jalousent les uns les autres, car il n'y a pas place pour tout le monde au gâteau national. On s'élève par la force des groupes dont on fait partie, mais on perd l'indépendance. Quant à l'individu isolé, il est écrasé.

Mais en haut, l'État forme un Tout puissant et imposant; il jouit d'un prestige considérable dans le concert des nations. Il possède une armée considérable; il acquiert de nouvelles

colonies pour augmenter son territoire et dominer de nouvelles populations; là, il peut caser de nouveaux fonctionnaires, mais ni les colons ni les commerçants n'osent s'y aventurer.

Heureusement, les rouages de la machine administrative sont admirables! On peut s'extasier à l'aise sur leur agencement. Mais hélas! ils ne fonctionnent pas : c'est une machine... statique!

La règle de conduite présentera des principes combinés et peut se formuler à peu près comme suit :

1° Éducation technique;

2° Loi morale;

3° Développement des facultés, mais sans former un ensemble concordant, soit que celles de l'esprit soient poussées au détriment du corps ou inversement; le goût du travail, mais de préférence en bandes; le jugement est à la fois inductif et déductif, ce qui a permis de pousser très loin les études scientifiques;

4° La Religion, la Science, le Capital, la Propriété sont dans une certaine mesure considérés comme des outils pour faciliter le travail et le développement moral de l'Individu, mais ne sont que trop souvent des armes entre les mains des clans visant à la domination; de là, les guerres civiles, les luttes de clans, les haines de classe, etc. — Souvent, hélas! chez l'Individu, lutte intérieure entre les idées à priori et l'Expérience, entre la Coutume et la Loi, entre la Science et la Religion, et difficultés à trouver l'unité morale; de là, souvent, un manque d'esprit de suite, de self-control, donc excitabilité du type;

5° Lutte entre l'Extensibilité des besoins et la solidarité, entre l'Individu et l'Autocratie du Groupe, celle-ci aidée par la sociabilité, la peur de l'isolement;

6° La Femme, considérée tantôt comme un objet de rapport ou de luxe, tantôt comme une individualité; le mariage est à la fois une affaire familiale et une affaire individuelle : la première envisage les situations, la seconde les qualités extérieures, car l'impossibilité du flirt rend difficile la connaissance parfaite du caractère intime des futurs époux; le flirt serait

trop dangereux par l'absence de cant et l'insuffisance de la Loi;

7° La Raison d'être de ces principes est presque toujours une tentative d'amalgamation entre la Tradition et l'Utilité, entre les hypothèses philosophiques et l'Expérience.

L'éducation se fait à la fois oralement et expérimentalement, cette dernière méthode souvent trop tard et ses résultats sont déviés par ceux de la première. Elle emploie encore trop souvent des contraintes artificielles. Qui dira qu'un tel type est bâti pour le Bonheur? Mais le Bien naîtra de la souffrance.

Les Allemands. — Nous ne parlons pas ici des Bas-Saxons (Hanovriens et Westphaliens) qui ont reçu une éducation dynamique, ni des Prussiens des provinces de l'Est qui ont une éducation mixte, mais chez lesquels les principes statiques semblent prédominer avec l'élément slave, et qui ont été ainsi les soutiens de l'Autocratie, qui ici a plus employé la Force militaire que l'action des Légistes.

Nous envisageons donc surtout les Allemands du Sud, les Rhénans, les Thuringiens, les Bavarois, etc.

Voici quelles sont les différences avec le type français :

a) *Au point de vue historique,* il y a eu retard. En France, l'introduction de l'éducation dynamique s'est faite avec les Francs (VIe siècle); en Allemagne, elle s'est faite avec la conquête franque et l'immigration saxonne vers le VIIIe siècle. L'état de mélange atteint son maximum en France sous Charlemagne, vers 800; en Allemagne, sous la dynastie saxonne, vers l'an 1000. On a alors, en haut une aristocratie dynamique; en bas un peuple statique. La combinaison commence à s'accomplir : en France, au XIIe siècle avec le réveil de la Royauté; en Allemagne, au XIVe siècle, après le Grand Interrègne.

b) *Au point de vue du Lieu*, les Allemands se sont trouvés devant un sol moins riche, ce qui a produit, au lieu du Paysan pur, le type du Paysan-artisan qui est moins indépendant que l'autre, car une partie de ses moyens d'existence passent entre les mains des Caravaniers dont les corporations s'appellent

ici les *Hanses*. Nous ne parlons pas de la *Ligue Hanséatique* qui a tous les caractères d'une association particulariste, mais des Hanses du Rhin, etc.

c) *Au point de vue de l'évolution,* il y a eu retard ; la nature montagneuse du pays permettant moins facilement le développement des voies de communicattion. C'est pourquoi la loi de l'Extensibilité des besoins ne commence à agir que maintenant, et l'unité de la base de la règle de conduite à se perdre.

La règle de conduite ne différera de celle du Français que par des points secondaires, une volonté plus comprimée, une sociabilité plus restreinte, un désir moins grand de luxe. Aussi l'histoire de l'Allemagne présente de nombreux exemples de luttes de clans : les Guelfes et les Gibelins, les guerres de religion, la guerre de Trente ans, etc. Aujourd'hui l'expansion du commerce allemand a tous les caractères de l'action par groupes. L'État exploite de nombreuses mines, subsidie de nombreuses industries, protège les ouvriers contre les revers, enfin soutient les monopolisations commerciales, les cartells, etc., et élève de hautes barrières douanières.

Malgré tout, les maux vont croissants : militarisme, socialisme, antisémitisme ! Les luttes religieuses et politiques sont souvent âpres quoique dissimulées. Les recommandations et les faveurs sont d'aussi grands moyens d'ascension qu'en France.

VI

L'ÉVOLUTION DE L'ÉDUCATION

L'Évolution de l'éducation a suivi deux phases. Dans la première l'éducation statique domine le Monde ; c'est l'Histoire Ancienne. Dans la seconde, l'éducation dynamique apparaît et entre en lutte avec l'autre. Qui l'emportera ?

I. — HISTOIRE ANCIENNE.

Elle est statique : c'est un piétinement sur place ou la mort ! Dans les steppes, les *Pasteurs* vivent heureux par leur impossibilité de progresser ; c'est la stagnation. Dans les Déserts, c'est l'éternel recommencement : l'extension des besoins est satisfaite par le commerce basé sur la monopolisation de la route par la force militaire de la Tribu. Quand cette dernière devient trop grande, l'union se maintient difficilement et le groupe s'émiette, remplacé par un autre qui évolue de même. Ainsi, l'Asie Occidentale est tour à tour dominée par les Égyptiens, les Chaldéens, les Assyriens, les Perses ; l'empire de Cyrus s'affaiblit en s'étendant et tombe sous les coups du petit groupe macédonien plus discipliné ; mais ce dernier se désagrège en grandissant et se disloque à la mort d'Alexandre. Les Arabes inondent soudain le Désert et semblent dominer l'Univers ; mais les discordes commencent vite : les Ommiades sont supplantés par les Abassides, tandis que les Fatimites apparaissent, puis

les Aglabites, etc. Pendant ce temps, dans l'Inde, les Sikhs et les Mahrattes se disputent les débris du Grand Mogol. Les sectes meurent et renaissent de leurs cendres... En haut, la lutte pour le Pouvoir; en bas, l'esclavage du travailleur. Ainsi l'Océan à la surface agitée par des vagues toujours nouvelles, toujours les mêmes ! Et au fond, l'immobilisme. D'un côté, la guerre, la conspiration, les cruautés ; de l'autre, la résignation dans le malheur, le croupissement dans la misère.

Périodiquement reviennent les famines, les épidémies, la peste, et jamais rien n'a été fait pour en empêcher le retour.

Les Sciences et les Arts sont un supplément de corvées pour le peuple, une spéculation d'esprit pour les oisifs ; et les beaux-arts y sont un rêve !

Ailleurs, ce sont les Phéniciens qui gardent jalousement les secrets de leur navigation ; ce sont les cités grecques qui s'entre-déchirent; enfin, c'est l'ogre romain qui semble tout dévorer mais se disloque en grandissant. Et partout et toujours, l'éternel aboutissement est l'esclavage de l'ouvrier, du mineur, du paysan lui-même.

Ailleurs, c'est la désagrégation complète du type qui tombe à l'état sauvage. C'est alors l'exploitation féroce des travailleurs par les tribus guerrières comme en Afrique, ou la débauche dans l'oisiveté comme en Océanie.

Seuls, les Chinois en Extrême-Orient, favorisés par des circonstances spéciales, semblent jouir d'un bonheur relatif, qui cependant diminue de jour en jour.

II. — HISTOIRE MODERNE.

On la fait ordinairement précéder d'une période appelée *Moyen Age* qui, pour le Continent européen, représente le temps pendant lequel les éléments mélangés, issus des deux genres d'éducation, ont été peu à peu amenés à l'état de combinaison parfaite. Pour l'Angleterre, il représente l'expansion de la race anglo-saxonne sous le régime de la culture intégrale

et son émancipation progressive de la domination normande.

Les temps modernes commencent avec l'extension du marché commercial due aux découvertes maritimes (route des Indes, Amérique, etc.). Qui va en profiter? Les Espagnols et les Portugais sont les mieux situés, par conséquent les premiers à en profiter. Mais, de par leur éducation statique, ils veulent monopoliser leurs conquêtes et dominer les populations qui sont rançonnées à plaisir. Non seulement on ne se contente pas de les réduire en esclavage, mais le maître est souvent cruel. Non seulement les terres sont accaparées par les clans politiques, mais l'Espagne défend à ses colonies de commercer avec les autres nations. Encore une fois un vaste empire patriarcal semble dominer le Monde.

C'est Charles-Quint, mais aussi Philippe II. Comme toujours l'autorité est devenue précaire avec l'étendue trop grande des pays à gouverner; elle ne se maintient que par la terreur et la ruse. Et pour cela il faut beaucoup d'argent; il faut une armée puissante; il faut contenter les amis, soutenir l'Inquisition, dompter les révoltes. C'est la ruine.

Les Anglais et les Hollandais, dont les marines commençaient à naître, ne pouvaient exercer le commerce d'outre-mer que par piraterie (Drake, Cavendish, etc.). L'Espagne qui se soutenait par le monopole de ce commerce, voulut la réprimer. Mais par la destruction de l'*Invincible Armada,* la liberté des mers fut assurée pour toujours, et elle le fut par la force des éléments dynamiques.

Comment ceux-ci avaient-ils pu former un groupe plus puissant que les Grands Empires? Nous avons vu les Normands former un groupement statique au-dessus des particuliers saxons, et la réaction de ceux-ci supprimer le régime d'exploitation fondé par les premiers. Les Normands furent rendus incapables d'exploiter les Saxons, mais ils furent maintenus dans les limites de l'utilité; l'utilité du groupement normand fut justement la lutte contre les tentatives de monopolisation des Empires patriarcaux. Les Saxons payaient la Nobility normande pour leur assurer la liberté du commerce et de la colonisation des terres

vierges; et avec l'argent on est le plus fort! Mais les Saxons payaient *ce qu'ils voulaient bien payer* et non ce que les Normands auraient voulu leur faire payer. Ailleurs, la classe productive paye ce que le clan politique dominateur *exige*. Tel est le renversement des choses!

Toutefois la nécessité pour les Anglais de maintenir un groupement statique n'a pas été sans inconvénients pour eux en faussant légèrement l'intégralité de l'éducation dynamique. C'est ce qui fait qu'ils ont plusieurs fois essayé le système de la domination, entre autres en voulant imposer les colons américains malgré eux. C'est ce qui amena la fondation des États-Unis. Mais ici les leçons de l'expérience ont porté. Depuis lors, les colonies anglaises ont toujours joui du self-government. Et si on les impose un jour, c'est qu'elles auront des députés au Parlement britannique, ou au Parlement impérial.

Ailleurs, les leçons ne portent pas : ainsi l'Espagne a perdu ses colonies par le système de la domination, et elle n'a jamais voulu changer son système, tant qu'il lui est resté une colonie!

En général, les guerres entreprises par l'Angleterre ont été des guerres en faveur de la liberté commerciale, en faveur de l'évolution. Au contraire, les peuples patriarcaux luttent pour la conquête ou le maintien des monopoles. Si ces derniers n'existaient plus, les peuples particularistes ne feraient plus la guerre. C'est pourquoi les Anglo-Saxons sont au fond une race pacifique, mais ils n'aiment pas les barrières artificielles entravant la marche du progrès.

Cependant, dans l'Hindoustan, en Égypte, dans les possessions et protectorats, l'Angleterre domine les populations patriarcales par la monopolisation des pouvoirs publics, les impôts forcés et quelquefois le travail forcé. C'est que ces peuples étaient incapables de faire respecter le régime de la libre concurrence. Tout au moins elle assure chez eux la paix, la justice, la bonne gérance des finances, met en valeur les terres et le sous-sol, et répand les bienfaits de la civilisation. Chez aucun autre peuple la mise en valeur des colonies n'existe à un tel degré : elle se

borne le plus souvent à la simple domination politique.

Dans les pays anglo-saxons, les monopoles ne sont jamais que temporaires; chez les patriarcaux, ils forment la base du commerce. Chez les premiers, le père ne domine les enfants que pendant leur minorité; chez les seconds, il les domine toute sa vie. Le protectionnisme en Angleterre ne dura que le temps nécessaire pour permettre à l'industrie de s'épanouir. Il en sera ainsi en Amérique, et les trusts mourront avec le système douanier qui leur a donné naissance. La preuve est dans ce fait qu'aux États-Unis, le gouvernement et l'opinion sont hostiles aux trusts, tandis qu'en Allemagne ils sont favorables aux cartells.

Autre fait : pourquoi les Anglais ont-ils été amenés à conquérir la Louisiane, le Canada, etc.? C'est que, sous le drapeau français, les colons (français ou étrangers) sont plus ou moins tracassés par l'administration, tandis que sous le drapeau anglais, ou américain, ils peuvent vivre en toute indépendance. La conquête n'a pas été faite pour augmenter le prestige de la Nation, mais pour donner des terres aux hommes de bonne volonté, d'où qu'ils viennent. Nous avons vu plus haut pourquoi on a dû en excepter les Chinois.

Il nous reste à parler du socialisme dans les colonies australasiennes. En général, l'État particulariste se borne à maintenir l'ordre et les droits individuels; il ne réglemente qu'en cas de nécessité prouvée et admise par l'opinion générale. Il est très rare qu'il donne des subsides, des secours pécuniers. Or il semble qu'il n'en est plus ainsi en Australie et surtout en Nouvelle-Zélande. C'est qu'ici, la colonisation ne s'est plus faite sous le régime de la culture intégrale; mais, comme dans le Far West, elle s'est faite sous le régime de la culture spécialisée qui réclame beaucoup plus de capitaux, tant pour l'outillage que pour le développement des moyens de communication (railways, routes, ports, etc.). Mais, dans le Far-West, le crédit a pu être fourni par les banquiers yankees à cause de la proximité et de l'extension progressive de la colonisation de l'Est vers l'Ouest. L'Australasie, au contraire, est aux antipodes de l'Angleterre; il

dut y avoir de nombreux intermédiaires entre le créancier anglais et le débiteur australien. Il arriva donc que l'État colonial put emprunter à meilleur compte que le particulier inconnu, car, dans son ensemble, il présentait des garanties suffisantes. L'État se fit banquier. La dette publique y est élevée, mais contre-balancée par les prêts aux colons. L'État y joue le rôle du gentleman absent; c'est une autocratie, mais une autocratie qui agit, non sous l'effet d'un raisonnement, d'une hypothèse à priori, mais dans le sens indiqué par les expérimentations successives contrôlées par l'expérimentation de chacun. Quand les particuliers auront remboursé leur créancier, l'État, celui-ci verra son influence diminuer.

Mais dans ces colonies soi-disant socialistes, l'État n'y exploite aucune mine comme en Prusse, ni aucune terre; il ne monopolise pas la vente de l'alcool comme en Russie, ou celle du tabac comme en France; il n'exploite que les services publics comme les routes, les railways, les tramways, les docks, etc. Dans la question ouvrière, il se contente de légiférer sur les conditions du travail. Dans la Nouvelle-Zélande, grâce à l'isolement du pays et à la prospérité de l'industrie naissante protégée par un tarif douanier sévère, l'État a pu faire des lois draconiennes pour les patrons sans les acculer à la faillite. En tout cas, le résultat de cette loi a été d'empêcher le développement de la grande industrie en vue de l'exportation. Le pays se contente d'être avant tout agricole.

III. — L'AVENIR.

Nous avons vu les races particularistes arriver peu à peu à créer les organismes nécessaires à assurer leur indépendance contre les tentatives de domination politique des peuples patriarcaux, et contre les obstacles que ces derniers voulaient opposer à la libre concurrence.

Forcément les populations statiques ont dû s'outiller pour la

lutte économique. Bien souvent, ce sont des patrons particularistes qui sont venus leur apporter les capitaux et la science nécessaire. Que va être la lutte?

Si l'éducation dynamique régnait sur tout le genre humain, la concurrence commerciale serait loyale; ce serait un *fair play,* comme disent les Anglais. Partout les travailleurs auraient le même *standard of life,* les mêmes besoins; l'offre et la demande des bras s'équilibreraient, car l'ouvrier non enraciné au sol se porterait facilement vers les points de prospérité.

Malheureusement le *fair play* n'existe ni entre les patrons, ni entre les ouvriers. Ces derniers, dans les pays patriarcaux, se contentent d'un faible salaire; ils mangent peu; logent sordidement et s'inquiètent peu des prescriptions de l'hygiène. Seulement, d'un autre côté, ils sont moins capables d'une attention soutenue, d'un effort constant et régulier; ils perdent beaucoup plus de temps; tout cela rétablit l'équilibre. C'est pourquoi les premiers seront employés de préférence dans les métiers supérieurs, les seconds dans les métiers accessoires.

Voyons le côté des patrons. D'une part, chacun est isolé et lutte par ses propres forces; de l'autre, des associations puissantes agissant par les influences, les recommandations, souvent soutenues par l'État, par des liens de famille ou de clan, et employant parfois la force ou la ruse pour écouler les marchandises. Et non seulement l'Anglo-Saxon part isolé dans la lutte, mais il n'a guère de qualités commerciales, au moins telles que nous les comprenons. Il lui manque la science de l'étalage, le don de la parole, la ruse; il ne sait pas faire varier les prix suivant la tête du client; il est trop fier pour faire jouer les influences; il estime son temps trop précieux pour le passer en marchandages, en bavardages, etc. Mais il se rattrape par l'activité, la connaissance parfaite des conditions du marché, la constance dans la qualité de la marchandise; chez lui les prix sont fixes, affichés et strictement calculés. Son grand moyen est la réclame. Pour mieux dire, le commerçant anglais est peu apte à vendre en pays patriarcal, mais il l'emporte devant une clientèle saxonne, celle-ci ne basant son jugement que sur les faits, n'aimant pas à perdre

son temps, détestant les gens qui veulent les influencer dans leur choix qui, le plus souvent, est fait d'avance.

Cependant l'Angleterre fait un commerce immense avec les pays statiques ou mixtes, mais il faut remarquer qu'il s'agit surtout d'objets de grande consommation (houille, fonte, tissus, etc.) qui se vendent à l'état brut, ou qui peuvent se fabriquer en masse; ou bien ce sont des produits coloniaux qui bénéficient des prix réduits des lignes maritimes anglaises.

Sans doute il viendra un temps où, le bassin houiller anglais étant épuisé, les conditions économiques seront totalement modifiées. Ce sera la mort de l'industrie anglaise, mais non des Anglais; qu'importe que l'Angleterre meure si les descendants des Anglais actuels peuvent vivre confortablement en Amérique ou en Océanie! Et l'on peut être certain que ce seront encore les Anglo-Saxons qui mettront en valeur les richesses cachées, grâce à la hardiesse et à la puissance de leurs capitaux et à la facilité de déplacement de leur main-d'œuvre.

IV. — LA ROUTE DU BONHEUR.

Nous connaissons maintenant la route du bonheur. Que chacun améliore sa règle de conduite. Le progrès général est la somme des progrès individuels.

Les individus particularistes n'ont qu'à continuer à s'améliorer par une expérience de plus en plus grande des hommes et des choses et à aiguiser le plus possible leurs facultés physiques morales et intellectuelles. Il faut qu'ils se rendent complètement indépendants de tout lien qui peut les attacher à un endroit donné, ou à un métier donné, ou à un entourage donné. Tout individu doit être libre de se porter sans froissements là où ses capacités donneront le résultat maximum. L'éducation dynamique rend l'homme indépendant du Lieu et du Travail.

Le gentleman est évidemment plus fixé au sol que le simple individu, mais il doit considérer son capital non comme un maître, mais comme un serviteur. Il faut qu'il sache se débarrasser de lui

sans regrets s'il le faut, par la sensation très nette qu'il n'est qu'un outil, non un but, et qu'on peut réussir dans la vie sans lui, et par un travail honnête[1].

Mais tant qu'il a l'outil en main, il doit se considérer comme un pionnier social. Son œuvre, il doit la transmettre à l'homme le plus capable de la faire valoir, sous peine de la voir péricliter après lui, et des milliers d'humains tomber dans la misère. Si aucun de ses fils n'est capable d'assumer la responsabilité du poste, qu'il s'associe de son vivant le collaborateur digne de lui, le continuateur futur, sans pour cela lui transmettre tout son capital dont une partie est léguée aux enfants, mais la plus grande dépensée en fondations d'intérêt public.

Qu'on ne me taxe pas d'utopie! J'extraie pour le lecteur incrédule la page suivante de Gabriel Bonvalot :

« M. Carnegie attribue son succès plus à son habileté à découvrir et à stimuler les jeunes gens qu'à toute autre circonstance. Dans ses usines, l'avancement n'est donné qu'au mérite. Le fils ou le parent de n'importe quel associé n'occupe jamais une situation en raison d'un droit ou d'un privilège. Par suite de la concurrence acharnée à laquelle sont soumises les affaires, nulle maison ne peut s'offrir le luxe d'incapables. M. Carnegie était continuellement à la recherche de jeunes gens doués de capacités exceptionnelles. Il aime à citer l'exemple d'un jeune homme qu'il avait pris derrière un comptoir à Dumferline, envoyé à Pittsburg, auquel il avait fourni l'occasion de montrer ce qu'il avait en lui, et que, finalement, il avait pris comme associé, avec ce résultat qu'il touche annuellement

1. « Plusieurs hommes d'affaires qui, par leur activité, sont devenus riches, m'ont dit (quoiqu'ils ne voudraient pas le déclarer publiquement de peur d'être taxés de fanfaronnade) qu'en vérité, ils n'éprouveraient aucun ennui de perdre jusqu'au dernier dollar. Je crois connaître assez certains d'entre eux pour me rendre compte qu'ils éprouveraient un soulagement à être débarrassés de leur argent, et qu'ils pourraient alors continuer à être aussi affairés que jamais d'une manière devenue pour eux agréable par habitude et par amour du succès. Sans doute, je ne parle pas d'une telle chose comme d'un événement heureux en comparaison de ceux dont la lutte serait continuellement récompensée par le succès, dont la récompense est incessante et jamais remplie. Je veux seulement dire qu'une telle lutte pour l'argent ne signifie pas nécessairement une lutte pour l'argent lui-même. » (Miss Harriet Martineau. *The Society in America*, IIe vol., p. 99.)

un dividende de 50.000 livres. M. Carnegie a gardé entre ses mains la majorité des actions, mais il en a *distribué près de la moitié à des débutants* qui avaient leur fortune à faire, et auxquels il offrait une meilleure occasion de la faire dans sa maison que partout ailleurs. Ils travaillent comme des frères, sous la paternelle direction de M. Carnegie qui, quelle que soit la partie du monde dans laquelle il se trouve, est toujours tenu au courant par la poste de ce qui se passe dans ses immenses ateliers.

« Un journaliste américain a raconté ainsi comment on choisissait les employés dans les usines de M. Carnegie : M. Carnegie attribue le succès de ses affaires à son système d'y intéresser les employés. Les fils d'associés, ou de parents, dit-il, ne sont jamais admis. Et il dit encore : L'avancement est la récompense de services exceptionnels. Mes associés sont non seulement des associés, mais des amis dévoués; nous n'avons jamais une difficulté. Je n'ai jamais à faire usage de mon pouvoir et de cela je suis très fier. Je ne suis même pas un administrateur, ou un directeur. Je me débarrasse de la responsabilité sur les autres et je leur laisse toute liberté.

« M. Carnegie, dit un journaliste de Chicago, ne s'est pas borné à fonder une grande maison. Il est l'inventeur d'un nouveau principe d'affaires qu'il a appliqué avec un merveilleux succès. Quand il commença les affaires avec son frère D. A. Stewart, M. Carnegie posa comme principe fondamental pour la direction de l'association qu'à la mort d'un associé, sa part de propriété serait réalisée et payée à ses héritiers dans les trente jours suivants, que cette part serait rachetée par les autres associés et que le fils d'aucun d'eux n'aurait jamais la moindre situation dans la maison ou voix dans la direction. Ces règles ont été observées rigoureusement jusqu'à ce jour. Elles ont eu pour conséquence de rajeunir de temps en temps l'association et de lui infuser un sang nouveau. Les administrateurs ont toujours été actifs, fermes et énergiques. Chaque fois qu'un employé réussissait dans quelque affaire étrangère, mais analogue, comme ce fut le cas de Frick, on l'engageait, on lui donnait une part

dans les bénéfices et on le poussait au premier rang. David Stewart et Tom Carnegie qui formèrent la société en nom collectif avec Andrew Carnegie, sont morts. Ils moururent avec un grand nombre de millions, à une époque où l'affaire était loin d'avoir ses proportions actuelles, mais grandissait rapidement. D. Stewart laissa deux fils et Tom Carnegie en laissa plus d'une demi-douzaine. Mais aucun de ces jeunes gens ne fut admis dans la maison. Leur part fut réglée aussitôt la mort de leur père et les affaires furent continuées par Andrew Carnegie[1]. »

Extrayons du même livre, les idées personnelles de l'auteur : « Jusqu'à ce jour, la richesse a été distribuée de trois façons : la première et la principale consiste à la laisser par testament à sa famille. Or, en dehors de ce qu'on doit laisser aux siens pour leur assurer une vie modeste et indépendante, un tel usage de la richesse est-il juste ou sage? Je vous prie de réfléchir sur les conséquences ordinaires des millions laissés à des jeunes hommes, ou à des jeunes femmes, fils ou filles de millionnaires...

« Le troisième usage et le seul noble usage de l'excédent des richesses est le suivant : le considérer comme un dépôt sacré qui doit être administré par le possesseur entre les mains de qui il afflue, pour le plus grand bien du peuple[2]. »

Ainsi des hommes ayant de tels sentiments existent réellement, et, qui plus est, ils agissent selon leurs idées. Tous les hommes d'affaires anglo-saxons n'ont pas atteint un tel degré d'élévation morale, mais tous plus au moins s'en rapprochent à des degrés divers, et il est désirable que, prenant nu tel modèle pour exemple, ils s'efforcent de lui ressembler.

M. Carnegie a fondé un grand nombre de bibliothèques à coups de millions. Il dépense son argent dans un but *éducatif*. Il y a beaucoup à faire dans cette voie. La race anglo-saxonne a joué et doit jouer un grand rôle éducatif dans l'Humanité. Jusqu'à ce jour, elle l'a rempli d'une façon plus ou moins inconsciente ; il faudrait qu'elle le fasse plus méthodiquement.

Il faut d'abord éduquer les enfants pauvres des milieux

1. *L'Empire des affaires*, p. 25.
2. *Id.*, p. 156 et 159.

statiques qui encombrent certains quartiers des cités anglaises et américaines, surtout Londres et New-York. L'apostolat religieux, l'action morale sont impuissants : la bonne semence ne pousse pas sur un mauvais terrain; c'est le terrain lui-même qu'il faut d'abord améliorer. On a percé des artères nouvelles dans ces agglomérations malsaines; on démolit les bouges et on édifie à leur place des maisons plus confortables. Enfin on a fondé des clubs ouvriers, des palais où les gens riches viennent prendre contact avec les déshérités. Les dévouements sont admirables, mais les résultats sont lents à se produire. Ce qu'il faut, c'est édifier une institution éducative pour les enfants, où on leur infuserait avec le *self-help* le sens de la responsabilité et de la dignité. Ce qui leur manque pour monter, ce n'est pas l'argent, mais l'aptitude à en gagner par le travail personnel. Aujourd'hui que fait-on? On abat les arbres et on laisse pousser les rejetons! Que ne cultive-t-on au moins ceux-ci?

En second lieu, il faut répandre les principes de l'éducation dynamique sur le continent, et les Anglais doivent nous y aider. Sans doute il semble, à première vue, qu'ils se créeraient ainsi des rivaux redoutables; mais la concurrence deviendrait un *fair play*. En outre, si la production augmentait un peu, la capacité de consommation augmenterait considérablement. Des gens comme les Anglais ou les Américains achètent beaucoup plus que les Chinois ou les Russes. On peut se figurer quel essor le commerce prendrait si la clientèle mondiale était faite partout à l'image des premiers!

Quant à nous, nous avons beaucoup à y mettre du nôtre car le bonheur de nos descendants est en jeu.

L'initiative privée a déjà fondé sur le continent plusieurs écoles basées sur les principes de l'éducation dynamique. Nous pouvons envoyer nos enfants dans les écoles anglaises. Mais chacun peut individuellement faire plus. Chacun peut améliorer considérablement sa propre règle de conduite, acquérir une volonté plus ferme, aiguiser son esprit d'observation, vouloir agir par soi-même le plus possible; arranger son temps, passer

le plus rapidement que l'on peut des idées aux actes. Les progrès sont rapides quand on *veut* fermement.

Pour les enfants, il n'est pas possible d'adopter d'emblée en France tous les principes de l'éducation dynamique. Il faut doser, au moins pendant que le milieu n'est pas plus favorable.

Mais chaque père de famille peut toujours traiter son fils en homme responsable ; ne jamais employer de langage enfantin ; ni encourager ses doléances et ses plaintes ; ne jamais flatter sa vanité ou blesser son amour-propre ; ne pas trop fatiguer sa mémoire, ni vouloir en faire un enfant prodige ; le laisser se débrouiller seul, etc.

A mesure qu'il grandit, lui mettre dans la tête qu'il doit faire sa situation par lui-même et qu'il devra partir pour fonder un nouveau foyer ; l'habituer à savoir débattre ses intérêts et connaître la valeur des choses ; lui faire prendre la routine des soins hygiéniques, le goût des jeux en plein air.

Par-dessus tout, le dédain de la politique et des situations bureaucratiques ; l'estime du travail et des métiers usuels ; l'horreur du mensonge et de la paresse ; ne jamais l'entourer d'un système d'espionnage plus ou moins caché ; lui inculquer l'idée qu'on peut être heureux partout, car le bonheur est en soi-même, non dans le décor environnant ; agir en toute circonstance suivant sa conscience :

Fais ce que dois advienne que pourra.

Paul Descamps.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

L'ÉVOLUTION AGRICOLE EN ALLEMAGNE

LE " BAUER "

DE LA

LANDE DU LUNEBOURG

COMMENT IL S'EST ADAPTÉ AUX TRANSFORMATIONS MODERNES

PAR

Paul ROUX

SOMMAIRE

Avant-propos. — **Intérêt social de cette étude.**

Première partie. — **Avant le développement des transports.**

1° ***Le Lieu.*** — Pays pauvre. — Lande et bois.

2° ***Le Travail.*** — Pâturage. Culture extensive. — Häusling. — Fabrication domestique.

3° ***La Propriété.*** — Le Hof domaine plein et bien de famille.

4° ***La Famille.*** — L'héritier; les cadets. — Impossibilité pour la Lande de de se développer par elle-même.

Deuxième partie. — **Après le développement des transports.** — Création de débouchés. — Influence de la Presse.

1° ***Répercussions sur le Lieu.*** — Culture intensive; élevage des porcs et des poulets; reboisement.

2° ***Répercussions sur le Travail et le Salaire.*** — Hausse des salaires: disparition de la fabrication domestique; développement de la fabrication en petit atelier. — Ascension des salariés.

3° ***Répercussions sur la Propriété.*** — Maintien du Hof: le domaine fragmentaire. — L'Anerbenrecht: la loi des Höfe.

4° ***Répercussions sur la Famille.*** — Stabilité du foyer: simplicité du mode d'existence; éducation. — L'expansion. — L'épargne. — Le patronage du Bauer. — La faculté d'adaptation.

5° ***Répercussions sur la Vie publique.*** — Développement des associations libres. — Caisses d'épargne; assurance contre la mortalité du bétail. — Développement de l'aptitude à administrer les affaires communales.

6° ***Conclusions.*** — Aptitude à s'adapter aux conditions de la vie moderne. — L'émigration saxonne depuis les grandes invasions.

Voir, à la fin de cette étude, le tableau complet des répercussions sociales constatées.

LE " BAUER "

DE LA

LANDE DU LUNEBOURG

COMMENT IL S'EST ADAPTÉ AUX TRANSFORMATIONS MODERNES

AVANT-PROPOS

L'INTÉRÊT SOCIAL DE CETTE ÉTUDE

En Allemagne, comme en France, on assiste à la lutte entre la formation communautaire, qui se manifeste par le développement des pouvoirs et des services publics, et la formation particulariste qui s'affirme par l'essor merveilleux des entreprises industrielles et commerciales. On y peut aussi constater la même opposition entre le Midi et le Nord. De même que chez nous, les Méridionaux occupent une place brillante dans les carrières libérales, tandis que le Nord nous fournit plus d'agriculteurs et d'industriels, de même aussi en Allemagne, Munich se glorifie d'être l'Athènes germanique et la capitale artistique du nouvel empire, tandis que la Westphalie et le Hanovre constituent la région industrielle et commerciale par excellence[1].

Cette supériorité économique, le Nord ne l'a pas toujours possédée ; mais de tout temps la Plaine saxonne (*Niedersachsen*),

1. V. *Science sociale*, t. XXV : Léon Poinsard, *L'Allemagne contemporaine*.

cette région entre le Rhin et l'Elbe, a occupé dans l'histoire de l'Allemagne une place à part. Déjà, au temps de Tacite, ses habitants passent pour le plus noble peuple de la Germanie; quelques siècles plus tard, leurs descendants, trop à l'étroit chez eux, envoient des émigrants qui, sous le nom de Francs, s'établissent dans le Sud de l'Allemagne et le Nord de la Gaule. Nous savons comment les Saxons défendirent longtemps leur indépendance contre Charlemagne, et quel rôle important jouèrent au moyen âge les ducs et les empereurs de leur race. C'est parmi eux aussi que furent pris les colons que les princes allemands installèrent dans l'Est pour opposer une digue aux envahissements des Slaves. Nous n'avons pas besoin de rappeler quelle fut, au moyen âge, la prospérité et la puissance de la Ligue hanséatique. De nos jours, nous retrouvons des émigrants saxons installés sans esprit de retour en Amérique ou dans l'Afrique du Sud[1]. Pendant longtemps, ce peuple saxon a conservé son indépendance politique, et même après l'avoir perdue, il est resté le foyer d'un mouvement autonomiste assez marqué; c'est lui qui envoie au Reichstag les quatre ou cinq députés « guelfes » qui, avec les Polonais et les Alsaciens-Lorrains, sont qualifiés « d'ennemis de l'empire ». De tout temps, les fonctionnaires hanovriens ont joui en Allemagne d'une réputation méritée, et depuis l'annexion de 1866, le Hanovre a souvent servi de modèle à la Prusse en matière administrative. C'est la patrie de l'*Anerbenrecht*, de la transmission intégrale que les Hanovriens ont longtemps maintenue dans leurs coutumes en dépit du Code, et que le Landtag de Hanovre est arrivé à faire consacrer par la loi prussienne. C'est aussi la patrie du *Bauer* saxon solidement assis depuis des siècles sur son domaine, d'où, à chaque génération, partent ces commerçants, ces ingénieurs, ces industriels, ces professeurs, qui tous travaillent si efficacement au développement, à la prospérité et à la grandeur de leur pays.

Il n'est pas jusqu'à la langue qui ne mette cette contrée à

1. En 1881, la Westphalie a fourni 7.400 émigrants et le Hanovre 14.000.

part du reste de l'Allemagne ; on y parle le *platt-deutsch*, qui diffère peut-être autant du haut allemand que nos patois méridionaux diffèrent du français. Citons aussi pour mémoire les trois îles de Sylt, Föhr et Amrum sur la côte du Sleswig dont les habitants parlent un dialecte anglo-saxon. La maison saxonne, qui offre un type d'architecture bien spécial, et le mode de peuplement de cette contrée contribuent encore à lui donner un aspect tout particulier. Entre le Rhin et la Weser, au nord d'une ligne allant de Neuss à Rinteln, s'étend la région des domaines isolés (*Einzelhöfe*) : pas de villages, tout au plus les maisons se rapprocheront-elles en petit nombre aux environs d'un chemin, d'un ruisseau ou dans un fond de vallée ; le même fait se retrouve dans une partie du Lunebourg.

Par ses vieilles mœurs traditionnelles et par les nobles qualités de son caractère, la population de la Plaine saxonne jouit en Allemagne d'une estime particulière : on vante la stabilité de cette forte race de paysans, l'obstination de son labeur et son indépendance un peu farouche. On constate les traits qui la différencie des autres populations allemandes ; on reconnaît le rôle important, quoique souvent obscur, qu'elle a joué dans l'histoire ; on admire la grande place qu'elle a prise dans l'essor économique de l'Allemagne moderne, mais on ne s'explique pas pourquoi. On ne comprend ni le rôle, ni les caractères de la race, ou du moins l'on s'en donne des raisons auxquelles on ne croit qu'à moitié.

C'est à la Science sociale que nous devons la solution du problème : par l'étude comparée des types sociaux, elle a mis en lumière les analogies existant entre le Norvégien [1], le Saxon et l'Anglais, elle a confirmé par des constatations tangibles ce que l'histoire ou la légende nous apprend sur les premiers habitants des rivages de la mer du Nord. Nous savons aujourd'hui que la Plaine saxonne a été une des étapes de la famille par-

1. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste*, où ces analogies sont nettement mises en lumière. — Paul Bureau, *Le Paysan des fjords de Norvège* (*Science sociale*, 19e, 20e, 21e fasc.). — Le lecteur pourra relever presque à chaque page des analogies frappantes, soit dans la vie privée, soit dans la vie collective, entre le Bauer saxon et le Gaardbruger norvégien.

ticulariste qui a pris naissance dans les fjords scandinaves. L'émigrant norvégien a apporté avec lui l'aptitude à l'isolement, le goût de l'indépendance, et, sur ce sol largement disponible, il a pu développer pleinement son caractère de rural renforcé, vivant sur sa terre et en tirant toute la subsistance de sa famille, tandis que la coutume de la transmission intégrale du domaine, apportée aussi de Norvège et maintenue ici par les conditions du Lieu, en obligeant les enfants à se créer un établissement indépendant, conservait dans la race cet esprit de hardiesse et d'initiative dont on retrouve les traces dans toute l'histoire du peuple saxon[1].

Qu'est devenue cette famille particulariste au contact de l'évolution moderne? Est-elle restée esclave de ses traditions, ou bien s'en est-elle affranchie et dans quelles limites? Comment en un mot, le *Bauer* de la Plaine saxonne s'est-il adapté aux nouvelles conditions de la vie moderne?

Nous avions de cette région une observation datant de 1867, c'est-à-dire d'avant la constitution de l'empire allemand et le grand essor économique de l'Allemagne contemporaine[2]. Il n'était pas sans intérêt de la reprendre aujourd'hui; et afin de pouvoir comparer plus aisément le présent au passé, il fallait faire porter la nouvelle observation sur un type analogue. C'est pourquoi je suis allé dans le Lunebourg. J'ai choisi comme sujet d'étude le *Bauer*, ou paysan propriétaire, parce qu'il caractérise cette contrée, qu'il en est le type normal; d'autre part, dans la famille rurale, la stabilité est plus grande et la complication moindre. J'avais donc plus de chance de retrouver là les traits primitifs du type de la Plaine saxonne. Pour la même raison, je suis allé dans la *Lande* du Lunebourg parce que ce pays pauvre et exclusivement agricole devait, plus que d'autres, être resté à l'abri des grandes transformations soudaines provoquées par le développement rapide du commerce et de l'industrie, ou du moins il n'en devait subir que

1. V. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste : le Saxon* (*Science sociale*, t. XXXI).

2. Voir *Science sociale*, t. III : Ed. Demolins, *Le « Bauer » du Lunebourg*.

les conséquences normales et inhérentes à son caractère agricole.

Le village d'Egestorf, où j'ai eu l'occasion de séjourner, est situé à une quarantaine de kilomètres au nord de celui d'Hermannsburg, lieu de la précédente observation, et dans des conditions très semblables; la comparaison était donc permise entre les deux. Nous avions ainsi chance de pouvoir noter l'évolution du type dans le dernier tiers du XIXe siècle, constater comment il s'est comporté en face du progrès économique moderne, et vérifier ainsi si le rôle important que lui attribue la *Science sociale* est justifié.

Grâce à la bienveillante entremise du Dr Hahn, député et directeur du *Bund der Landwirte,* j'ai été merveilleusement servi pour mon observation. Le pasteur B. d'Egestorf, à qui j'ai été adressé, est sur la paroisse depuis de longues années. Très au courant des hommes et des choses, il a pris à cœur son rôle social; il en est récompensé par l'estime et la vénération de tous. Je ne pouvais souhaiter un meilleur guide.

Lorsqu'à Berlin j'exprimais le désir d'aller faire un séjour dans la Lande du Lunebourg, je voyais mes interlocuteurs prendre un air d'effroi et de pitié profonde pour le Français naïf qui voulait en pareille saison, — c'était à la fin de février, — partir pour une région aussi déshéritée. « C'est un pays terriblement pauvre et arriéré, » me disait-on. Et c'est bien là l'opinion du grand public, opinion en partie justifiée d'ailleurs par l'observation superficielle des touristes qui sont nombreux dans certains coins de la Lande. On y vient en été passer quelques semaines pour admirer ses immenses étendues de bruyères en fleur, qui font la joie des peintres, respirer les saines émanations de ses bois de pins, et faire provision d'enthousiasmes pour les conversations de l'hiver suivant. Le pin et la bruyère : voilà bien deux hôtes des pays pauvres, mais si la Lande du Lunebourg est quelque peu déshéritée de la nature, ses habitants ne le sont point. Souvent d'ailleurs la pauvreté du pays développe l'intelligence et l'énergie de ceux qui y vivent, ou du moins ne leur permet pas de s'engourdir dans une stupide inertie. Il

semble que ce soit ici le cas. Les Lunebourgeois n'ont point fait grise mine au progrès moderne, et dans l'évolution de l'Allemagne rurale, ils ont su se mettre en bonne place. Ils sont un exemple intéressant de l'*adaptation d'une population rurale traditionnelle à de nouvelles conditions économiques.*

Je voudrais montrer dans cette étude comment s'est faite cette adaptation, sous l'influence de quelles causes, et quelles en ont été les conséquences pour le travail, la propriété et la famille.

Mais, auparavant, il importe de poser quelques définitions pour n'avoir plus à y revenir.

Le *Bauer* est un paysan propriétaire d'un Hof.

Un *Hof* est un *domaine plein,* composé d'une maison d'habitation, de bâtiments d'exploitation et de terres d'étendue et de qualité variables, mais en quantité et de nature suffisantes pour subvenir aux besoins d'une famille. — Au sens restreint, *Hof* désigne plus spécialement l'ensemble des bâtiments, qu'ils soient isolés sur le domaine, ou situés dans un village.

On appelle *Abbauer* un ouvrier agricole ou un artisan, propriétaire au moins de son foyer et parfois d'un petit domaine fragmentaire.

I

AVANT LE DÉVELOPPEMENT DES TRANSPORTS

Le village d'Egestorf, qui compte quatre cents habitants, est situé entre Brême et Lunebourg, environ à 30 kilomètres à l'ouest de cette dernière ville et à 50 kilomètres au sud de Hambourg. Il est éloigné d'environ 15 kilomètres de la station de Wulfsen qui se trouve sur une ligne secondaire joignant Lunebourg à Buccholz. Malgré la bonne route qui rejoint Egestorf au chemin de fer et l'embranchement, actuellement en construction, qui reliera prochainement ce village à Wulfsen, malgré aussi la proximité de Hambourg à vol d'oiseau, on ne peut pas dire que cette région soit particulièrement favorisée ; il n'y a de communication directe et rapide ni avec Hambourg ni avec Berlin. A Lunebourg, les voyageurs sont même astreints à un transbordement entre deux gares, voisines il est vrai.

Egestorf se trouve dans la partie septentrionale de la Lande du Lunebourg, dont les limites passent approximativement par Lunebourg, Uelzen, Gifhorn, Nienburg et Zeven[1]. L'ensemble de la région forme un plateau ondulé de 80 à 100 mètres d'altitude moyenne : le Wilseder Berg, point culminant, a 171 mètres ; il existe parfois des coupures assez profondes et des collines à pentes assez abruptes, autant que le permet du moins la nature meuble du terrain.

Par sa formation géologique, la Lande du Lunebourg appar-

1. *Die Lüneburger Heide* von Dr Richard Linde, Bielefeld, Velhagen et Klasing, 1904.

tient à la période quaternaire avec çà et là des restes de l'époque tertiaire. Elle doit probablement sa constitution actuelle à des mouvements d'exhaussement et d'affaissement du sol. Submergée par la mer de la craie qui y a laissé des dépôts calcaires et salins, notamment à Lunebourg, elle fut de nouveau recouverte pendant la période glaciaire, comme l'attestent les nombreux blocs erratiques que l'on rencontre à chaque pas, tandis que l'aspect des cailloux d'origine diverse, mais tous roulés et polis, démontre indubitablement l'action de la mer. Le *sol* est presque partout sablonneux, de couleur jaune ou noire, parfois silico-argileux; en certains points apparaît le *lehm*, limon assez fertile. Le sable occupe 60 p. 100 de la superficie du gouvernement de Lunebourg.

On conçoit qu'un pareil sol laisse filtrer rapidement les eaux qu'il reçoit du ciel. Aussi les *sources sont-elles extrêmement rares*, les ruisseaux peu nombreux et de faible débit. Quant aux puits, ils sont très profonds, 30 à 40 mètres, ce qui ne les empêche pas de tarir. C'est qu'ici le sous-sol est aussi perméable que le sol (le sable a jusqu'à 120 mètres d'épaisseur), et là où il ne l'est pas, le cultivateur n'a pas à s'en féliciter. Il existe en effet, en maints endroits, une couche de sable dont l'aspect et la consistance rappelle le schiste et qui est connue sous le nom d'*Orterde*, ou *Ortstein*. Cette couche, absolument imperméable à l'eau, se présente par bandes longues et étroites d'une épaisseur de 4 à 5 centimètres, situées à une profondeur variable. Si elle se rapproche de la surface, elle stérilise complètement le sol en ne permettant pas à l'humidité en réserve dans le sous-sol de remonter par capillarité dans les couches superficielles. C'est souvent le cas aux environs d'Egestorf où on trouve l'Orterde à 40 ou 60 centimètres. Lorsqu'il est possible de l'atteindre avec de fortes charrues défonceuses, on peut la rompre et le sol reprend pour quelques années sa fertilité naturelle, faible d'ailleurs, jusqu'au jour où l'Orterde est reformée et où il faut recommencer l'opération [1].

1. D'après les uns, cette *Orterde* est du sable ferrugineux; d'après les autres, du sable siliceux cimenté par de l'humus.

A la pauvreté du sol s'ajoute la rudesse du *climat*, non qu'il règne en Lunebourg des froids sibériens, mais la mauvaise saison dure longtemps : d'octobre à mai; on compte 165 jours de pluie ou de neige, ce qui s'explique facilement par le voisinage de la mer du Nord et de la Baltique. C'est le vent d'est qui est le vent froid et âpre; il souffle fréquemment et avec violence pour le plus grand dommage des poitrines délicates.

L'été, comme dans toutes les régions de latitude ou d'altitude élevée, arrive tout d'un coup, il est souvent très chaud; des pluies fréquentes empêchent heureusement qu'on ait trop à souffrir de la sécheresse qui serait désastreuse dans ce sol sablonneux : en 1905, une période de huit semaines sans pluie au printemps a compromis irrémédiablement la récolte d'avoine.

Comme l'indique son nom et le fait supposer son sol pauvre et son rude climat, la Lande du Lunebourg (*die Lüneburger Heide*) est surtout recouverte de *productions spontanées : bruyères* et *bois* où croissent le pin, le bouleau, le chêne. Dans les forêts, on trouve beaucoup de *fruits sauvages comestibles;* le gibier y est abondant : chevreuils, lièvres, perdrix, coqs de bruyère. Les cours d'eau sont peuplés de truites que l'on expédie à Hambourg : c'est, paraît-il, un article trop cher pour Berlin; elles se vendent sur place 2 fr. 50 la livre. Il existe aussi de nombreux étangs que l'on soumet depuis quelques années à une exploitation méthodique.

Dans l'esprit d'un campagnard français, la lande évoque le *mouton;* l'un ne va guère sans l'autre. A la Lande du Lunebourg correspond en effet la *Heideschnucke*, la brebis de la lande. Les Parisiens en ont, paraît-il, mangé plus d'une fois au lieu et place de chevreuil; c'est du moins ce qu'on raconte là-bas. Avec le rucher et le dolmen (*Hunengraben*), la *Heideschnucke* est l'accessoire classique de tout paysage lunebourgeois. Il était en effet tout indiqué d'utiliser par le *pâturage* ces immenses étendues de bruyère; aussi l'élevage du mouton était-il une des branches principales de l'activité agricole de la région. En 1873, Egestorf comptait 1.000 têtes de moutons, et le cercle de Winsen, auquel il appartient, plus

de 17.000. Chaque *Bauer* avait un troupeau plus ou moins nombreux, suivant l'étendue de lande dont il disposait, environ trois têtes par hectare ; ce troupeau était confié à la garde d'un berger qui devait être un homme expérimenté et sûr, puisqu'il était, par le fait même de ses fonctions, soustrait à la surveillance immédiate du maître ; à son salaire s'ajoutaient les bénéfices qu'il pouvait faire sur quelques moutons lui appartenant en propre qu'il était autorisé à entretenir avec le troupeau du Hof. Cette combinaison du salaire en nature et du salaire en argent se retrouve dans beaucoup de régions pastorales, en Auvergne par exemple.

Ici même nous la rencontrons de nouveau dans l'élevage des *abeilles* favorisé à un haut degré par la présence de la bruyère dont la fleur fournit un miel très estimé. L'*Imker,* ou gardien d'abeilles, est occupé exclusivement de l'entretien du rucher et des soins à donner à ses habitantes ; c'est dire l'importance de cette industrie. Il reçoit un salaire en argent et une part du miel ; il a en plus le produit exclusif de quelques ruches qu'il possède en propre. Chaque année, au printemps, les abeilles et leur gardien émigrent pour plusieurs semaines. Ils vont, au moment de la floraison des prairies artificielles, s'installer sur un emplacement loué dans les *Marschen*, terrains d'alluvions très fertiles qui bordent l'Elbe. Le transport se fait la nuit et des trains spéciaux sont mis en marche à cette occasion. Pendant ce séjour, l'Imker doit se nourrir à ses frais. C'est souvent le grand-père qui, dans la maison, est chargé des abeilles ; c'est en effet un travail qui exige plus de soins que de force. Depuis une dizaine d'années, les abeilles ont disparu des environs d'Egestorf ; pendant mon séjour, je n'ai pas vu un seul rucher. Ce sont de mauvaises floraisons, jointes à des maladies, qui ont amené cette disparition. Nous verrons qu'on n'avait pas intérêt à reconstituer cette branche de production.

Si la lande est un milieu favorable au mouton et aux abeilles, elle ne l'est guère au *gros bétail*. Les prairies naturelles y sont très rares, à cause de la perméabilité du sol ; on n'en trouve que sur les terrains un peu argileux ou au bord des rares ruisseaux,

là où, par des aménagements ingénieux, on rend possible une irrigation abondante. D'autre part, on ne pouvait importer les engrais chimiques qui permettent la culture intensive, ni les aliments concentrés qui sont nécessaires à l'entretien d'un bétail exigeant. Les *porcs* constituaient déjà une ressource importante; on les nourrit de pommes de terre et de seigle, deux plantes qui tiennent ici une grande place dans l'assolement.

Pas de blé, le sol ni le climat ne s'y prêtent, mais de grands champs de *sarrasin*. Voilà, sommairement décrites, les principales productions de la lande du Lunebourg. Nous voyons qu'à côté du pâturage, auquel nous pouvons assimiler l'élevage des abeilles, qui, en l'espèce, est même une sorte de pâturage transhumant, il n'y a place que pour une *culture extensive*. La faible productivité du sol oblige le Bauer à en cultiver une grande étendue pour subvenir aux besoins de sa famille. Encore a-t-il fait un choix parmi les terres et n'a-t-il mis en culture que les meilleures, celles où la présence d'un peu d'argile, de *lehm* plus exactement, donne plus de fertilité au sol.

A parcourir le pays, il semble que d'une mer de bruyères et de bois émergent quelques îlots de champs cultivés au centre desquels on aperçoit les *villages*. Car les maisons dans cette région du Lunebourg ne sont pas, à proprement parler, disséminées dans la campagne. Elles se trouvent réunies sur les points les plus humides, où la nappe d'eau se rapproche de la surface du sol, et où il est le plus facile de creuser des puits. C'est que cela n'est pas un mince travail que de forer des puits de 30 à 40 mètres de profondeur, au milieu d'un terrain meuble où les éboulements sont fréquents. On ne doit donc pas s'étonner de trouver les villages dans les fonds, ou encore le long des ruisseaux, partout où la qualité du sol permet la culture.

Quoique groupés, les habitants d'Egestorf n'en ignorent pas moins les douceurs du mur mitoyen. *Chaque maison est soigneusement isolée de sa voisine,* et entourée à distance d'une clôture de pierres sèches, et d'un rideau d'arbres destiné à l'abriter du vent et à faire obstacle à la propagation des incendies, tout particulièrement redoutables dans ce pays sans eau, où sont nom-

breuses les toitures de chaume. De loin, on n'aperçoit qu'un bouquet d'arbres; le clocher lui-même n'émerge pas, car il est séparé de l'église à la manière d'un campanile italien; il faut s'approcher assez près pour distinguer les maisons dont les chaumes moussus se confondent avec le feuillage. Construite en torchis ou en briques, la maison saxonne n'a jamais qu'un étage, le rez-de-chaussée. Au faîte du toit se dressent souvent les têtes de chevaux, emblèmes du pays saxon; et une inscription rappelle le nom des constructeurs de la maison. La porte d'entrée donne dans le *Flett;* au centre, un bâti en maçonnerie, parfois une niche en brique; on dirait un autel des dieux Lares : c'est le foyer où se préparent les aliments et autour duquel on passe les longues soirées d'hiver; pas de cheminée, la fumée se répand librement dans la pièce qui communique directement avec la grange (*Diele*). De chaque côté de la Diele sont les animaux, porcs, vaches, chevaux, la tête tournée vers l'intérieur, de telle sorte que, du foyer, le maître voit tout ce qui se passe dans la grange et les étables. Là aussi se trouvent les chambres des domestiques, les chambres aux provisions et les fourrages. Une grande porte, qui fait face au foyer, met la Diele en communication avec l'extérieur. Dans le Flett, suspendues au plafond, les salaisons se fument naturellement. L'autre côté de la maison est consacré à la famille du maître : chambre pour lui et sa femme, chambre pour les vieux parents et enfin la *Stube*, pièce où l'on reçoit les hôtes, où l'on se tient d'ailleurs soi-même; c'est là que sont les plus beaux meubles et les souvenirs de famille. Parfois une grange séparée (*Scheune*) renferme les voitures, les instruments aratoires et les récoltes qui n'ont pu trouver place dans la Diele. Mais toujours le Bauer a sous le même toit son habitation et le logement de ses bêtes; cette disposition, qui présente de grands avantages pour la mauvaise saison, se retrouve d'ailleurs souvent dans les pays dont le climat est rigoureux. Mais pourquoi le foyer sans cheminée? L'absence s'en fait cruellement sentir au visiteur de passage dont les yeux n'ont pas été dès l'enfance entraînés à résister sans larme à l'âcreté de la fumée du bois de pin. Malgré les avantages que présente ce système pour la con-

servation des viandes, je ne pense pas que les indigènes s'y soient résignés sans motif sérieux. Ne pourrait-on pas en trouver l'explication dans la difficulté qu'il y avait jadis à construire une cheminée, sans autres matériaux que de la terre séchée, dans une maison de bois et de paille. Au danger de l'incendie on préférait la fumée.

Attenant à la maison, ou tout au moins à la sortie du village, se trouve le jardin où les femmes et les enfants peuvent s'occuper pendant que les hommes sont aux champs. Nous avons vu que la nature du sol et l'isolement du lieu exigeaient la culture extensive ménagère qui entraîne forcément une *exploitation assez étendue*, puisqu'elle doit subvenir aux besoins de la famille; il faut racheter par l'étendue des cultures la faible productivité de chacune d'elles. Sur un sol aussi pauvre, il ne saurait être question de travail à la bêche; la terre est d'ailleurs facile à travailler; pour mener la charrue, on préférera, aux bœufs, les chevaux moins forts mais plus rapides, et dont l'emploi s'impose pour les charrois à longue distance. Les longs transports imposeront les longs chariots à quatre roues capables de porter une forte charge : on évitera ainsi les nombreuses allées et venues et on en sera quitte pour renforcer un peu les attelages.

Si la culture est ménagère et familiale, il semble que les seules forces de la famille devraient suffire à l'exploitation du domaine. Nous constatons pourtant l'existence du domestique et du journalier; ces auxiliaires sont indispensables lorsque les enfants sont en bas âge, ou lorsque des défrichements ont augmenté la superficie du Hof primitif. Le domestique est d'ailleurs traité en membre de la famille; s'il se marie, il restera souvent sur le domaine en qualité de *Häusling*. Il faut nous arrêter un instant à cette institution, qui, sous des noms divers et avec de légères variantes, se retrouve dans toute la Plaine saxonne et que l'on peut par certains côtés rapprocher du *husmand* norvégien[1].

Le *Häusling* est un homme marié auquel le Bauer donne la

1. Paul Bureau, *Le Paysan des Fjords de Norvège* (*Science sociale*, novembre 1905, p. 136).

jouissance d'une maison et d'un petit jardin ; la construction d'une maison de ce genre coûte actuellement de 4.000 à 5.000 marks (5.000 à 6.250 francs). En raison de ce logement gratuit, le *Häusling* doit venir travailler chez le Bauer toutes les fois que celui-ci le désire ; il reçoit alors en plus de la nourriture un salaire réduit ; son contrat l'oblige souvent à se faire aider de sa femme au moins pendant la moitié de la journée ; celle-ci reçoit alors les deux tiers du salaire stipulé pour son mari. Le Bauer, toutes les fois que cela est possible, donne du travail à la tâche au Häusling qui peut alors y employer toute sa famille. Le prix convenu dans ce cas est aussi un prix réduit à cause de la maison concédée gratuitement. Le Häusling n'a pas que son salaire pour vivre. Il est aussi fermier du propriétaire qui lui afferme environ 2 hectares de terre au prix normal. La ferme est payée suivant les arrangements pris, soit en argent, soit par une réduction plus forte du salaire ordinaire convenu. Pour cultiver son champ, le Häusling loue l'attelage du Bauer pour un prix réduit : de 3 à 5 marks par exemple, au lieu de 8 marks pour une journée de deux chevaux et d'un homme. De cette culture, le Häusling tire la subsistance de sa famille et celle de quelques animaux, une vache, deux ou trois porcs, des volailles. Le nombre des Häuslinge varie avec l'importance du Hof ; sur certains domaines il y en a jusqu'à quatre ou cinq. Le contrat est généralement fait pour trois ans, mais en fait le Häusling reste souvent toute sa vie chez le même propriétaire et son fils lui succède.

Si nous comparons le Häusling saxon au husmand norvégien, nous constatons des différences assez marquées, différences que nous pouvons expliquer par la nature du lieu qui détermine les conditions du travail. Pour le gaardbruger des fjords, le contrat de husmand est un moyen commode de tirer parti de parcelles de terre souvent fort difficiles d'accès. Dans la Plaine saxonne, rien de pareil, le champ du Häusling pourrait être cultivé par le Bauer et il l'est en réalité par sa charrue et ses chevaux ; s'il est affermé, c'est uniquement pour fournir des subsistances en nature à une famille que le propriétaire a in-

térêt à retenir sur son Hof, pour avoir des bras à sa disposition. Les stipulations mêmes du contrat mettent ces différences en lumière : le gaardbruger ne fournit point de maison; sa culture n'exigeant pas une grande quantité de main-d'œuvre, le nombre de journées de travail que doit le husmand, comme équivalent de sa ferme, est déterminé; le Bauer, lui, a besoin d'aide tout le long de l'année, aussi son Häusling est-il astreint à répondre à tous ses appels, sauf à recevoir un salaire fixé, et, pour retenir chez lui cet auxiliaire indispensable, le propriétaire lui assure un foyer et une sorte de demi-indépendance.

Cette combinaison assure une grande stabilité de la main-d'œuvre en fixant l'ouvrier sur la terre qu'il cultive; les produits de son champ le mettent à l'abri des variations des prix, et son salaire en argent lui permet de suppléer à l'insuffisance des mauvaises récoltes. Le patron, de son côté, n'a qu'une somme réduite à débourser, ce qui est avantageux pour un cultivateur qui a souvent quelque difficulté à faire argent de ses produits.

Pour la même raison, les salaires des domestiques sont constitués en grande partie par des prestations en nature : outre le logement, la nourriture et l'entretien sur le même pied que les enfants de la maison, ils reçoivent des effets d'habillement : chaussures, vêtements, toile, etc.

Les salariés, eux-mêmes, trouvent avantage à cet arrangement, car, dans ce pays isolé et exclusivement rural, on ne peut demander au commerce inexistant les objets dont on a besoin. Il faut donc à tout prix vivre sur sa terre, et y faire vivre ceux qu'on y emploie. A cette nécessité répond le grand développement de la *fabrication domestique*, favorisée encore par la longueur de la mauvaise saison. Parmi les cultures nous trouvons le lin et le chanvre, qui, à la maison, sous la main des femmes, se transformeront en fil et en toile, tandis que la laine des moutons fournira le drap pour les vêtements. A plus forte raison les instruments agricoles de toute nature sortent-ils presque entièrement faits des mains du Bauer, et les meubles de sa maison sont-ils en grande partie son œuvre; c'est l'oc-

cupation des jours d'hiver quand le mauvais temps rend impossible tout travail extérieur.

Nous venons de voir comment la nature et la situation du lieu influent sur les conditions du travail et aboutissent à la culture *extensive* et *ménagère* complétée par la *fabrication domestique*. Nous allons maintenant enregistrer les répercussions du travail sur la propriété, sa constitution et son mode de transmission.

L'étendue moyenne d'un *Hof* est d'environ 100 hectares, dont un tiers en terres arables, le reste en lande et bois. L'inégale fertilité du sol ne permet pas, sauf exception, la constitution du domaine aggloméré. Les tènements isolés sont d'environ 10 hectares pour la terre cultivable, plus grands pour la lande, qui se trouve toujours à la périphérie de la banlieue du village. Autrefois chaque pièce de terre était entourée d'une clôture de pierres sèches. Près du village d'Undelohe, j'ai encore vu les champs enclos de barrières en chêne très soignées et remontant à une époque reculée. Les pierres provenaient sans nul doute des champs d'où on les enlevait, mais la présence de clôtures en bois prouve bien que les murs de pierres sèches n'étaient pas un simple moyen de se débarrasser des pierres gênantes, comme c'est le cas dans certaines régions volcaniques du centre de la France. En Westphalie, on retrouve aussi les pièces de terre entourées d'une haie entre deux fossés (*Wallhecke*). Depuis la construction des routes, les clôtures de pierres ont en grande partie disparu; on les a utilisées pour les empierrements. Quelle fut autrefois leur raison d'être? On l'ignore; peut-être la protection des récoltes contre les animaux paissant sur la lande ou contre le gros gibier des forêts voisines?

La nature des divers tènements est telle que *chaque Bauer peut cultiver sur son Hof tous les produits qui sont nécessaires à l'existence de sa famille :* chanvre, lin, orge, sarrasin, pommes de terre, etc... A cause de la nature du sol, la prairie est presque toujours insuffisante : à Egestorf, le Hof le plus favorisé en possède 3 hectares.

A côté de ces gros *Höfe*, il en existe d'autres plus modestes appartenant aux *Kötner*, qui, malgré leur nom spécial, se rangent aussi dans la classe des *Bauern*, et qui ne se distinguent des autres que par l'étendue moins grande de leurs domaines[1].

Grand ou petit, c'est le *domaine plein* que nous avons sous les yeux : on ne sera donc pas étonné de trouver ici la *transmission intégrale*. C'est le seul moyen de maintenir l'existence du domaine et de la famille. La nécessité s'en imposait d'une façon bien plus urgente autrefois en l'absence de tout commerce. Dans l'impossibilité de compléter par des ressources accessoires l'insuffisance de celles d'un domaine restreint par le partage, la famille n'aurait pu subsister sur place et aurait dû disparaître.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on retrouve l'usage de la transmission intégrale du domaine rural dans le nord-ouest de l'Allemagne[2]. « A l'origine, la plus grande partie de la population se composait de paysans libres. Chacun avait une propriété suffisante pour fournir des moyens d'existence à sa famille. Pour cela, elle comprenait, en plus d'une maison, 15 à 30 hectares de terres arables et un droit d'usage sur les terres en friche restées la propriété commune des paysans. Suivant la *lex Saxonum* rédigée au IXe siècle d'après

1. Nous ne pouvons pas ici étudier l'origine historique et l'évolution de la propriété paysanne dans le Lunebourg à travers les âges, cela nous entraînerait hors des limites de cette étude. Qu'il nous suffise de savoir que, jusqu'au début du XIXe siècle, une partie des terres seulement était appropriée ; la plus grande partie, la moins fertile, constituée par la lande, était restée commune à tous les habitants du village. La population augmentant, le besoin de nouveaux défrichements se fit sentir, et les paysans procédèrent souvent entre eux à un partage total ou partiel des communaux. A une certaine époque, l'État intervint pour régulariser et généraliser ces opérations, qui ne sont pas encore achevées partout ; on y joint souvent un remembrement des parcelles dans les pays où la nécessité s'en fait sentir : c'est ce qu'on appelle la *Verkoppelung*. Actuellement chacun reçoit une part des terres communes proportionnelle à l'étendue de son Hof, mais lors des premiers partages entre paysans, l'attribution des terres était faite au prorata du nombre de têtes de bétail possédé par chacun. Ce nombre variait suivant le soin, la capacité et la chance de chaque Bauer. Par là s'explique en partie l'inégalité de contenance des Hofe.

2. V. Dr M. Sering, *Die Vererbung des ländlichen Grundbesitzes im Königreich Preussen*, vol. II, 1re partie : Provinz Hannover. Berlin, Paul Parey. 1900, p. 17.

de très anciennes coutumes, les fils seuls avaient un droit de succession sur les biens-fonds... Tout fait supposer que les fils, qui n'héritaient pas du domaine paternel, s'établissaient ailleurs, soit en défrichant une partie de la lande, soit en émigrant au loin. Le sol disponible abondait; pourquoi aurait-on partagé un bien qui suffisait à peine aux besoins d'une famille? Les recherches de Meitzen ont démontré que, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche de la Weser, les domaines de paysans ont conservé jusqu'à nos jours, d'une façon remarquablement nette, leur étendue et leur forme primitive, que seuls ont modifiées les partages et les remembrements de l'époque actuelle. La coutume du partage en nature aurait certainement amené un morcellement que l'on ne constate nulle part, en Hanovre, sauf dans certaines régions bien déterminées. Quelle était la forme de la transmission intégrale? On l'ignore[1]. »

Cet usage a été consacré légalement par le droit du moyen âge : dans l'intérêt de sa terre donnée à cens, le seigneur en exigeait la transmission intégrale à un héritier capable de l'exploiter convenablement; il se réservait d'en approuver le choix. Plus tard, l'État légiféra dans le même sens pour conserver une classe de contribuables prospères[2]. Ces contraintes extérieures ne faisaient d'ailleurs que consacrer les coutumes de la population : ainsi se constitua l'*Anerbenrecht*.

Au moment de son mariage, l'héritier désigné, généralement l'aîné, reçoit par dispositions entre vifs le Hof avec ses charges, qui sont, entre autres : le paiement des dettes, l'entretien des parents, l'éducation des cadets jusqu'à quatorze ans, l'obligation de les recevoir plus tard lorsqu'ils seront malades ou sans travail, et de leur payer, lors de leur mariage, une dot fixée par le père « d'après les forces du domaine ». Cette dot se compose surtout d'objets en nature : meubles, vêtements, animaux domestiques.

La *fortune mobilière*, s'il en existe, est partagée également

1. Sering, *op. cit.*, p. 17 et 18.
2. *Ibid.*, p. 21.

entre tous les enfants. C'est qu'il ne s'agit pas de favoriser un fils aux dépens des autres, mais d'assurer le maintien du domaine foyer de la famille. A y regarder de près, l'avantage de l'héritier est moins grand qu'il ne paraît au premier abord; aux charges matérielles souvent lourdes s'ajoutent des charges morales; il doit suppléer le père dans l'éducation de ses frères et sœurs, et soutenir dignement en toutes circonstances l'honneur du Hof familial dont il n'est pour ainsi dire que l'administrateur délégué. En fait, son droit de disposition était jadis souvent limité, soit par la loi, soit par la volonté du père.

Il arrive parfois qu'à la mort du Bauer aucun de ses enfants n'est encore capable d'assumer la direction du domaine. Si sa veuve s'en sent le courage, elle garde seule l'administration du Hof et possède alors tous les droits du père pour la désignation de l'héritier et la fixation des dots. Dans le cas contraire, elle se remarie; un contrat fixe les droits et les obligations du second époux envers le domaine. Comme l'indique le nom sous lequel il est désigné, *Interimshöfner*, il est l'administrateur intérimaire du Hof qu'il exploite pour son propre compte jusqu'à la vingt-cinquième, ou, au plus tard, la trentième année de l'héritier. Il a vis-à-vis des enfants de sa femme les mêmes devoirs d'éducation et d'assistance que le père ou le frère aîné; comme dédommagement de ses soins, il a droit, lorsqu'il se retire, à une pension (*Altenteil*), et parfois même à des dots pour ses propres enfants. Sous le droit féodal, dans le cas d'enfants mineurs, le remariage de la veuve était obligatoire; le seigneur assurait par là la bonne culture de ses terres.

Les précautions sont donc bien prises pour assurer le maintien intégral du domaine et éviter sa destruction. C'est qu'à ce domaine est liée l'existence de la famille, et de même que tout le travail est organisé en vue de subvenir à ses besoins, la transmission de la propriété est réglée uniquement en vue d'assurer la *continuité de la famille*. Un Hof par famille et une famille par Hof; si un Bauer se trouve, pour une raison quelconque, propriétaire de deux domaines, il institue un héritier pour chacun d'eux. C'est à l'héritier qu'incombe la charge et l'honneur de

perpétuer la famille sur le Hof. La majorité des familles d'Egestorf remontent à la guerre de Trente ans, et probablement bien au delà, mais les registres de l'Église ayant été brûlés à cette époque, il n'est pas possible d'en faire la preuve.

L'homme est ici tellement identifié avec la terre, qu'en entrant sur un Hof par mariage, héritage ou achat, le nouveau propriétaire en prend le nom; les nouvelles maisons reçoivent celui de leur premier possesseur et le gardent.

L'héritier ne doit pas seulement perpétuer la famille; il doit aussi en être le centre et le soutien. A lui de pourvoir aux besoins de ses membres; il devient chef du travail à un âge où le corps est actif et vigoureux, où l'esprit est entreprenant : c'est une porte ouverte pour le progrès le jour où il sera possible. D'ailleurs, la présence des parents supprime les inconvénients que pourrait avoir pour la famille la jeunesse de son chef. Leurs avis sont écoutés avec déférence et leurs conseils suivis sans répugnance. En transmettant le domaine, ils se sont pour ainsi dire mis à la retraite, se réservant seulement le logement et l'entretien complet sur le Hof avec quelque argent de poche: quoiqu'ils n'y soient pas tenus, ils continuent à travailler suivant leurs forces. Quant aux enfants, leur éducation terminée, ils restent généralement chez leur frère, donnant gratuitement leur travail au domaine; s'ils en partent, ils sont assurés d'y trouver un asile en cas de chômage ou de maladie. Mais leur mariage les détache complètement du Hof : ils ont fondé une nouvelle famille, ils ne font pour ainsi dire plus partie de l'ancienne.

C'est là, semble-t-il, le point capital qui sépare la famille particulariste de la fausse famille-souche ou quasi patriarcale. D'une part, dans la famille que nous étudions ici, le mariage est toujours le signal d'un établissement indépendant, de la création d'un foyer autonome, en dehors de la famille primitive avec laquelle on ne conserve plus que des rapports d'affection; la cohabitation de plusieurs ménages d'enfants ne s'observe jamais. D'autre part, cet établissement au dehors est définitif, et *fait sans esprit de retour;* c'est une nouvelle famille qui se crée et pour toujours; elle ne reviendra plus jamais se

fondre dans l'ancienne qui ne se croit aucune obligation envers elle. En voici un exemple : la fille d'un Bauer est restée veuve avec deux petites filles après quelques années de mariage; la mort de son mari l'a laissée sans ressource ; elle n'est pas revenue chez son père cependant fort à l'aise, et ne reçoit aucun secours de lui; elle gagne sa vie comme elle peut, et ne pense pas avoir droit à l'assistance de sa propre famille.

Tous les enfants célibataires ne restent pas sur le Hof familial. Même avant le mariage, quelques-uns ont appris un métier et sont devenus artisans; d'autres sont placés comme domestiques chez des cultivateurs des environs. Leur situation n'y est guère différente de celle qu'ils auraient chez leur père ou leur frère ; ils sont traités sur le même pied que les membres de la famille, les rapports sont des plus cordiaux, le tutoiement est général; pour tout le monde le maître de la maison est « notre père » (*unser Vater*); il n'y a point de différences sociales et les mariages sont fréquents entre enfants de la famille et domestiques. Cette égalité est une conséquence de la petite culture dominant en maîtresse dans le pays à l'exclusion de la grande. Assez souvent valets et servantes restent célibataires et passent de longues années chez le même maître, parfois toute leur vie. La *Tägliche Runschau* citait dernièrement le cas d'un valet des environs de Verden, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui était dans la même famille depuis soixante-dix-huit ans.

Qu'ils restent sur le Hof, qu'ils deviennent valets, bergers ou gardiens d'abeilles, ou qu'ils s'installent comme Häuslinge ou artisans, les cadets trouvent toujours l'emploi de leurs bras; car, sur la Lande, du moins dans le Nord, il y a toujours eu pénurie de travailleurs, depuis que ce pays a été dévasté lors de la guerre de Trente ans, que les villes ont été détruites et les fermes abandonnées. Aussi l'émigration a-t-elle été presque nulle. Il fallait réparer les ruines du passé, combler les vides; plus tard le progrès de la culture a permis l'augmentation de la population sur place. Toutefois, au sud de la région envisagée, du côté d'Hermannsburg, et plus loin encore vers Hanovre, l'émigration au dehors était régulière et importante. Depuis

quelques années, elle a notablement diminué; les statistiques indiquent qu'elle a atteint son minimum en 1898, époque de la grande activité industrielle de l'Allemagne.

Voilà quelle était la situation du Lunebourg il y a trente ou quarante ans; on peut se rendre compte que, livré à lui-même, il ne pouvait guère la modifier, ni augmenter sa richesse. La pauvreté du sol ne permettait d'obtenir que des produits médiocres et en faible quantité. L'accroissement de la population était limité par le mode de culture imposé par les conditions du milieu. Le mode de transmission de la propriété rendait presque impossible la formation d'une classe de petits propriétaires subsistant par eux-mêmes; elle n'a pu se constituer que plus tard et dans la dépendance économique des gros paysans. La mise en culture de landes pauvres exige en effet plus de capitaux que de main-d'œuvre, et, ces capitaux, les Bauern, même propriétaires de gros domaines, ne les possédaient pas; ils pouvaient avoir en abondance ce qui était nécessaire à la subsistance de leur famille; mais, faute de commerce, n'avaient point d'argent. A ce manque d'argent s'ajoutait l'isolement ne permettant pas l'introduction d'engrais et de machines nécessaires à l'amélioration du sol. La fabrication domestique et les salaires en nature ne favorisaient d'ailleurs ni l'apparition d'artisans indépendants ni l'ascension des domestiques; c'est ce qui explique qu'un grand nombre de ces derniers restassent célibataires.

A défaut des paysans, pouvait-on du moins compter sur l'aristocratie pour le développement agricole du pays? Non, puisqu'il n'y avait pas d'aristocratie terrienne; les sables de la Lande n'avaient point attiré les seigneurs, ni permis la formation sur place d'une classe riche. Pas davantage d'aristocratie industrielle, ou de bourgeoisie urbaine enrichie par le commerce; industrie et commerce étaient ici choses inconnues, et pour les mêmes raisons : pauvreté du sol et isolement.

La Lande du Lunebourg manquait donc des éléments indispensables à son développement économique. C'est du dehors

que devait venir l'impulsion qui romprait, par endroits du moins, les cadres de la culture purement ménagère et familiale et du dehors aussi les moyens de réaliser améliorations et changements. La révolution économique qui s'est accomplie dans ce pays depuis une trentaine d'années, surtout entre 1875 et 1885, a eu des conséquences multiples, sur le Lieu lui-même, sur les conditions du Travail, sur la constitution de la Propriété et sur la Famille.

Nous allons voir que c'est au développement des voies de communication que sont dues ces transformations ; nous allons constater une fois de plus l'importance sociale des transports.

II

APRÈS LE DÉVELOPPEMENT DES TRANSPORTS

Volontiers les agriculteurs se plaignent de la concurrence, et volontiers ils s'assureraient le monopole des marchés locaux ; or ces marchés sont aujourd'hui envahis par les produits étrangers amenés par le paquebot ou le chemin de fer. Pour un peu, Jacques Bonhomme maudirait ces inventions diaboliques qui apportent le blé d'Amérique et de Russie sous la halle dont il se considérait jusqu'à ce jour comme le fournisseur exclusif. Il ne songe pas que chemin de fer et paquebot lui permettent de vendre son beurre et ses œufs en Angleterre, ou d'expédier son lait dans les grandes villes industrielles ; il songe encore bien moins que, sans eux, ces grandes villes ne se seraient jamais créées et qu'il ne trouverait à vendre ni le blé qu'il fait pousser ni le bétail qu'il engraisse. La prospérité agricole d'un pays n'a cependant pas de base plus solide que sa prospérité industrielle. Depuis trente ans l'Allemagne en donne la preuve ; non pas que les denrées agricoles y soient plus chères qu'ailleurs, mais la productivité du sol a augmenté, de nouveaux territoires sont mis en culture et un plus grand nombre d'hommes vivent sur la terre et par la terre. Le travail industriel réclamant beaucoup de bras, l'émigration a diminué, le nombre des bouches à nourrir a grandi, il n'est donc pas étonnant que l'agriculture allemande bénéficie de cet état de choses et se manifeste prospère.

On objectera sans doute les doléances des Agrariens, mais il s'agit de savoir si parfois leurs plaintes n'exagèrent pas leurs souffrances, car c'est une tendance assez commune aux agriculteurs de tous pays de se répandre en lamentations. Observons aussi que les plus notables des agrariens sont les *grands propriétaires* des provinces de Prusse et demandons-nous si la crise dont ils souffrent n'est pas plutôt sociale qu'agricole, si elle ne tient pas au régime de la propriété et à l'organisation du travail bien plus qu'au bas prix des céréales et aux méfaits des transports.

En ce qui concerne le Lunebourg, le développement de l'industrie et l'élargissement du marché n'a eu que d'heureux effets pour l'agriculture. Grâce aux voies ferrées qui la mettent en communication avec le reste du pays, cette région a pu profiter des *débouchés* dus à l'accroissement général de la richesse; elle est reliée à Hambourg, Brême, Berlin, Hanovre. Ces villes sont par elles-mêmes des centres importants de consommation pour les produits agricoles; les deux premières sont en outre de grands ports dont l'influence n'est pas sans importance sur la culture des régions voisines. A la facilité d'exporter les produits du sol s'ajoute celle de recevoir ceux dont on a besoin; engrais et amendements pénètrent ainsi facilement partout où ils sont nécessaires.

Voici donc notre Lande mise par les transports et le commerce à même d'écouler ses productions et d'améliorer sa culture. D'autres lui ont procuré cet outillage; va-t-elle s'en servir? Qui lui en apprendra le maniement? Ce ne sera ni l'aristocratie qui n'existe pas, ni l'État, vis-à-vis duquel le Bauer est en défiance, ni les Écoles d'agriculture qu'il ne fréquente que depuis peu d'années; ce sera le *journal*, un produit de la civilisation moderne et une conséquence, lui aussi, du développement des voies de communication : télégraphe et chemin de fer. Le journal transporte jusqu'au fond du Lunebourg les renseignements agricoles dont le cultivateur a besoin. Les numéros spécimens et les colporteurs aident à la diffusion de la presse et celle-ci n'ignore pas l'art de s'accommoder au goût

de cette catégorie de lecteurs comme à celui des autres.

Les journaux allemands sont bon marché, surtout pour les abonnés[1]; leur format est la moitié de celui des nôtres, ce qui en rend le maniement plus commode, mais l'utilisation comme papier d'emballage moins facile. Depuis quelque temps, un journal du nord de l'Allemagne publie deux fois par semaine un numéro qui n'est imprimé que sur un seul côté de la feuille, afin, dit-il, que le papier puisse être employé par les ménagères pour envelopper le beurre ou la viande sans leur communiquer un fâcheux goût d'encre d'imprimerie. Voilà qui est caractéristique de la tournure d'esprit du commerçant allemand : s'appliquer à découvrir les désirs de la clientèle et s'empresser à les satisfaire. Cela explique bien des succès. Presque tous les journaux ont deux éditions par jour, en tout, l'équivalent de dix à douze pages des nôtres; il est vrai qu'il y a beaucoup d'annonces, mais elles renferment une foule d'utiles renseignements commerciaux, industriels et autres, tels que : réunions de sociétés diverses, heures des offices du dimanche, etc... A cela s'ajoutent, plusieurs fois par semaine, des suppléments (*Beilage*) littéraires, artistiques ou économiques.

En Allemagne, les passions politiques sont, en général, moins vives qu'en France; il reste donc pour le bon sens plus de place dans un journal allemand que dans un journal français. Le lecteur ne peut qu'y gagner de toutes façons. La Presse a compris son rôle éducatif; elle accorde une grande place aux questions agricoles, et consacre de nombreux suppléments à la diffusion de la science agronomique. C'est un Hanovrien de Celle, Thaër, qui fut l'initiateur de l'enseignement agricole, qui se répandit ensuite dans tout le nord-ouest de l'Allemagne, et par le journal pénétra jusque dans les villages les plus reculés. Cette diffusion de la presse a été possible pour deux raisons : l'aisance relative des Bauern, qui ne reculent pas, comme les paysans d'autres pays, devant le prix d'un abonnement, et la longueur des loisirs de l'hiver qu'il s'agit d'occuper. Presque

1. L'abonnement pour trois mois à un journal de province coûte 1 mark 50 pfennige environ.

tous les paysans s'abonnent pendant la mauvaise saison à un journal. Souvent ils en prennent deux : une gazette locale et un journal de Berlin ou de Hanovre. Ce n'est pas le Bauer seul qui en profite, mais toute sa famille et ses domestiques, soit une dizaine de lecteurs. C'est lors de la généralisation du service militaire et du développement de l'instruction primaire, il y a une quarantaine d'années, que la lecture des journaux s'est répandue dans les campagnes.

Notons, en passant, que l'enseignement de l'école paraît ici plus efficace que dans nombre de nos villages français; l'assiduité est rigoureusement exigée et obtenue jusqu'à quatorze ans, été comme hiver. A cela s'ajoute l'enseignement familial, par les causeries du foyer favorisées par le grand nombre de personnes vivant sous le même toit. Si l'on tient compte du tempérament calme et méditatif des populations de ce pays, on voit qu'on a là réunies d'excellentes conditions pour la propagation de la presse et de ce qu'elle porte avec elle. Or, par ses chroniques et ses suppléments, elle porte surtout de l'instruction agricole : récit de ce qui se fait ailleurs, conseils sur toutes les branches de la culture, résultats d'expériences, renseignements de toute nature, impulsion donnée à la fondation de sociétés agricoles, etc... Petit à petit, le Bauer en vint à se familiariser avec ces conceptions nouvelles; les plus hardis en firent l'essai; leur réussite entraîna les autres; le branle était donné, il n'y avait plus qu'à continuer dans la même voie. Chacun est aujourd'hui converti aux nouvelles méthodes; on les applique de plus en plus et on les perfectionne sans cesse. Chaque jour, le Bauer de la Lande voit augmenter sa part de bien-être et d'aisance et il s'adapte chaque jour davantage aux conditions économiques modernes. Les transports, en apportant des nouveautés dans ce coin d'Allemagne, y ont rencontré des gens aptes à ne pas se laisser déconcerter par elles, et même à en tirer sagement parti.

I. — RÉPERCUSSIONS SUR LE LIEU.

Un des résultats directs des transports est l'ouverture de nouveaux débouchés pour les produits agricoles, et la possibilité de modifier la culture par l'introduction d'engrais chimiques et d'instruments perfectionnés. C'est donc sur le lieu tout d'abord que l'on constatera l'action des transports; nous allons assister à une transformation du sol et de ses productions.

La culture extensive, familiale et ménagère tend à *devenir intensive, industrielle et commerciale.*

Un outillage agricole meilleur et plus considérable permet d'augmenter la surface cultivée, par des défrichements de la lande, partout où la qualité du sol permet d'obtenir une bonne terre arable. Mais ces défrichements ne sont qu'une conséquence de la culture intensive des champs anciens; là le rendement a beaucoup augmenté : où on ne récoltait, il y a cinquante ans, que 150 *Stiege* de seigle (5.250 kilogr.), on en obtient aujourd'hui 1.000 (35.000 kilogr.), soit sept fois plus.

Le Hof de la famille Wilhelm comprend environ 400 morgen, soit 107 hectares, ainsi répartis :

Lande	25	hectares
Prairies	3	—
Bois	12	—
Terres arables[1].	67	—

Le sol est sablonneux et argileux, il y a de l'eau; 16 hectares de terres sont affermés au prix de 50 marks[2] l'hectare. Il reste donc au Bauer en exploitation directe 50 hectares, sur lesquels on a récolté en 1903 :

1. Il existe dans le cadastre allemand sept classes de terrains. Les terres de Wilhelm sont rangées de la troisième à la septième, surtout dans la cinquième et la sixième.

2. Rappelons que le *mark* vaut 1 fr. 25; qu'il est divisé en 100 *pfennige*. — Un hectare renferme à peu près quatre *morgen*.

Seigle : 24.500 kilogr. La plus grande partie est convertie en pain; une autre partie passe au bétail; le reste est vendu au prix de 6 m. 50 pf. les 50 kilogrammes.

Avoine : 22.500 kilogr. consommée sur place par les chevaux.

Pommes de terre : 37.500 kilogr. Une moitié est utilisée à la maison, l'autre moitié est vendue au prix de 2 m. 50 pf. le *Centner* (50 kilogr.).

Betteraves : 150 voitures à 2 chevaux, soit environ 300.000 kil. Elles sont consommées par les vaches.

Haricots et fèves : 6.000 kilogr. Les légumes sont réduits en farine pour les vaches et les porcs.

La betterave fourragère n'existait pas autrefois à Egestorf; elle n'a fait son apparition qu'avec les progrès culturaux. Quant à la betterave sucrière, elle n'est cultivée que par un seul propriétaire, voisin de la famille Wilhelm, nouvellement établi dans le pays; il vient des environs d'Uelzen, pays betteravier, et est actionnaire de la sucrerie de cette ville. Il semble satisfait de cette culture et se propose de lui donner une plus grande extension. La betterave est grevée d'un transport en chemin de fer d'une cinquantaine de kilomètres et d'un charroi de quinze, d'Egestorf à la gare.

Les engrais chimiques sont d'un usage général. Wilhelm achète tous les ans 5.000 kilogr. de kainite qui lui coûtent 100 marks, et 3.500 kilogr. de scories Thomas représentant une dépense de 154 marks; il emploie en outre 6.000 kilogr. de tourteaux, coûtant 624 marks, pour l'alimentation de son bétail, dont le fumier est indispensable dans les terres légères, auxquelles il fournit de l'humus. Tous ces achats se font par l'intermédiaire de la caisse d'épargne, qui remplit ici l'office de syndicat. L'emploi des amendements et des engrais a donc permis une énorme augmentation des rendements, qui dépassent maintenant de beaucoup les besoins familiaux.

L'excédent en est facilement écoulé, grâce aux chemins de fer, ou consommé par le bétail qui trouve un débouché assuré sur les marchés des grandes villes voisines. Ces ventes procurent au cultivateur des sommes d'argent, qui sont tout

naturellement consacrées à l'achat de machines : charrues perfectionnées, faucheuses, moissonneuses, scarificateurs, batteuses. Ces instruments favorisent la bonne tenue de la culture, son amélioration constante et son extension par des défrichements, toutes les fois que la nature du sol le permet. L'aspect du lieu en est transformé : aux misérables récoltes de jadis succèdent de belles moissons, et partout la lande recule devant la charrue.

Une culture intensive provoque immédiatement une amélioration et une augmentation du *bétail*. Là encore, le capital-argent est indispensable pour la construction d'hébergeages mieux conditionnés et plus vastes, et pour l'acquisition de reproducteurs de choix. La race bovine de ce pays est très voisine de la race hollandaise dont elle ne semble être qu'une variété. L'État est venu en aide aux Bauern en important des taureaux hollandais de grand prix ; les choix ont été excellents, trop bons même, car la disproportion entre le mâle introduit et les femelles du pays a occasionné souvent et occasionne encore quelquefois des accidents au moment du vêlage, qui est toujours difficile. C'est un mal passager, qui disparaîtra bientôt, lorsque l'ensemble de la race aura pris plus de taille, mais qui eût pu détourner les paysans de l'emploi de ces reproducteurs dont l'influence est manifestement très bonne.

Wilhelm possède trois chevaux et quatorze vaches ; pour 50 hectares de terres, c'est peu, mais il n'y a que 3 hectares de prairies dont le foin est presque entièrement consommé par les chevaux. Les vaches ne pâturent jamais sur la lande ; elles sont seulement conduites, quelques semaines par an, sur les prairies après les fenaisons. C'est donc pour elles le régime de la stabulation presque permanente ; elles sont nourries de paille et d'aliments concentrés, tourteaux, betteraves, farine. Dans ces conditions, on s'attache avec raison à avoir plutôt des animaux à grand rendement qu'un grand nombre d'animaux médiocres.

Chez un meunier des environs nous trouvons seize vaches et quatre chevaux pour 50 hectares de terres arables ; il est

favorisé par sa situation au bord d'un ruisseau; aussi nourrit-il ses bêtes avec ses seuls produits. Il possède 17 hectares de prairies dont la création a exigé un travail considérable; le sol est divisé en ados ayant la forme d'un toit à deux pentes de 10° à 15° d'inclinaison; sur le faîte arrive une rigole d'irrigation amenant l'eau qui est enlevée par les rigoles de colature situées dans les dépressions. La longueur des ados varie suivant la disposition du lieu, leur largeur est toujours un multiple de la largeur du coup de faulx, pour faciliter le fauchage. Ce système, qui se retrouve dans les *marcites* de Lombardie, est excellent en terrain plat, pour l'utilisation de l'eau qui circule ainsi constamment sans séjourner; on n'a pas à craindre que la prairie tourne au marécage. Il va sans dire qu'un aussi coûteux aménagement n'est possible que là où les prairies sont rares ou le fourrage de grande valeur.

Etant donné la pénurie d'herbe, il n'existe pas à Egestorf un élevage considérable, on ne garde que les génisses destinées à remplacer les vaches réformées. Les veaux sont généralement vendus à quinze jours, au prix de 0.60 pfennige le kilogramme, à de petits propriétaires qui les engraissent et les vendent âgés de dix à douze semaines à des prix variant de 1 mark à 1 m. 40 pf. le kilogramme. Ces veaux gras sont expédiés à Hambourg; sans le développement des transports, de pareils prix n'eussent jamais été atteints sur la lande.

A Garlstorf, village voisin, existe une *laiterie coopérative;* Wilhelm lui livre annuellement pour 3.100 marks de lait qui lui est payé d'après la teneur en matière grasse. Il s'engage à livrer toute sa production, sauf ce qui est nécessaire pour la consommation familiale et l'élevage des génisses de remplacement. Il ne doit faire chez lui ni beurre ni fromage; la laiterie lui rend le petit-lait dans la proportion de 55 p. 100. Des laiteries de ce genre existent partout dans la Plaine saxonne; elles sont une preuve de l'esprit d'association qui caractérise les Allemands. Peut-être faut-il insister sur ce fait, que ces coopératives sont souvent fondées par des paysans, qui presque en tous pays sont assez rebelles à l'association, et qui, dans le

Lunebourg, passent pour très réservés et peu portés à mettre leurs voisins au courant de leurs affaires.

Telle était la situation à la fin de l'hiver 1904; au cours d'un nouveau séjour dans l'été 1905, j'ai pu constater quelques changements. La laiterie fait de moins bonnes affaires parce qu'elle manque de lait, et cela pour deux raisons. La première, c'est que les tout petits propriétaires, possesseurs d'une ou deux vaches, ont tous fait l'acquisition d'écrémeuses centrifuges suédoises, qui leur coûtent environ 150 francs. Leurs femmes font elles-mêmes le beurre qu'elles vendent ensuite. Ils y trouvent divers avantages, d'abord de tirer de leur lait un produit plus élevé; ensuite de pouvoir utiliser immédiatement pour leurs porcs et leurs veaux le lait écrémé, qui est alors meilleur qu'après avoir subit un transport plus ou moins long, quelquefois en plein soleil; en troisième lieu, ils disposent librement de leur produit, sans se sentir liés par un contrat qui intervient naturellement entre la laiterie et ses fournisseurs; ce dernier sentiment est assez conforme à l'esprit d'indépendance de la race.

La seconde raison est la diminution du nombre des vaches à Egestorf, du moins chez les Bauern; on m'en a cité qui avaient déjà réduit leur troupeau de moitié. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas de prairies à Egestorf, ou presque pas, et qu'on doit donc pratiquer la stabulation permanente avec nourriture artificielle : tourteaux, grains, etc., ce qui est coûteux et exige plus de soins et de main-d'œuvre que le pâturage. La hausse des salaires, dont nous parlerons plus loin, rend l'entretien du bétail encore plus dispendieux. Un nombreux bétail n'est pas en rapport avec les conditions naturelles du lieu et ses productions. Le fumier de ferme est, il est vrai, indispensable, mais la bruyère, seule litière employée, donne un fumier médiocre que l'on peut remplacer par des engrais verts combinés avec les engrais chimiques.

Des faits ci-dessus nous pouvons tirer plusieurs conclusions. La réduction du bétail, qui avait d'abord pris un grand développement, nous montre l'échec d'une tentative de spécialisa-

tion laitière dû à ce qu'on n'a pas tenu un compte suffisant des conditions naturelles du lieu. Le changement dans la pratique agricole nous montre aussi que cette population n'a pas trouvé du premier coup la bonne voie, faute peut-être de grands patrons pour tenter les expériences nécessaires, mais qu'elle a su transformer ses méthodes dès qu'elle en a reconnu les inconvénients : preuve nouvelle de sa faculté d'adaptation et de son initiative progressiste.

Le lait écrémé, rendu par la laiterie, ou provenant de l'écrémeuse domestique, est donné aux porcs dont l'élevage et l'engraissement a pris dans le pays d'énormes proportions[1]. Wilhelm en a soixante, dont il tue sept ou huit pour sa consommation. Le meunier possède dix truies et plus de cent porcs. Chaque Häusling, ou Abbauer, possède au moins une truie. Quelques tout petits propriétaires ont même fait construire des loges à porcs très bien conçues, mais dont le prix s'élève, pour une écurie de huit loges, avec cave pour les pommes de terre et cuisine pour la préparation des aliments, à 4.000 ou 5.000 marks, c'est-à-dire 5.000 à 6.000 francs. En entrant dans cette voie, les paysans d'Egestorf ont certainement fait preuve d'initiative et d'une tendance marquée vers la spécialisation intensive ; nous en verrons tout à l'heure un autre exemple. Il est même permis de se demander si les Abbauern, minuscules propriétaires, ne sont pas un peu téméraires en engageant plusieurs milliers de marks, qu'ils sont d'ailleurs souvent obligés d'emprunter, dans une spéculation comme celle-là. Ils sont à la merci d'une mauvaise récolte de pommes de terre, ou d'une crise de surproduction. C'est ce qui est arrivé en 1904. En mars, les porcs gras se vendaient sur pied environ 30 marks (37 fr. 50) les 100 livres. Or, on estime que, pour être rémunérateur, le prix doit atteindre au moins 34 marks (42 fr. 50). On citait un paysan qui, sur la vente de ses porcs, avait encaissé cette année-là 1.500 marks (1.875 francs) de moins que l'année précédente. Un

1. En 1848, le *Regierungsbezirk de Luneboug* comptait 22.500 porcs, aujourd'hui il en compte un demi-million, représentant une valeur de 24 millions de marks.

gros Bauer peut supporter des crises de ce genre, à condition qu'elles soient passagères; mais, pour un petit propriétaire, déjà endetté, et qui n'est pas soutenu par le domaine plein, c'est la ruine[1].

Une autre industrie qui présente aussi des aléas, mais qui exige une mise de fonds moins considérable, est l'élevage des jeunes poulets (*Kücken*) pratiqué par les femmes d'Abbauern et d'Häuslinge. Les frais de premier établissement consistent en une couveuse de 50 francs et en quelques mues que l'on installe dans différentes pièces de la maison, qui doit être chauffée. A l'éclosion, les poussins sont d'abord placés dans la chambre la plus chaude, la cuisine par exemple; puis ils sont soigneusement engraissés. On mêle à leurs aliments des poissons de l'Elbe qui apportent à leur nourriture le calcaire qui fait défaut dans le sol du pays, sans cela les poussins deviennent rachitiques. Ces poissons sont fournis par les marchands qui viennent acheter les Kücken à l'âge de six à sept semaines et à des prix décroissant de 1 m. 25 pf. à 0,80 pf. la pièce, de Noël à la Pentecôte.

C'est certainement à ces marchands que l'on doit l'introduction de cet élevage, au moins sous sa forme intensive. Les poulets sont envoyés à Hambourg et à Paris; les Berlinois ne sont, paraît-il, pas assez gourmets pour les apprécier à leur juste prix. On m'a cité une femme dont les bénéfices d'un seul hiver s'étaient élevés à 500 marks (625 francs); la moyenne oscille entre 200 et 300 marks, car on a à redouter une mortalité souvent considérable et que ne peuvent pas toujours combattre efficacement les soins même les plus minutieux.

En permettant d'améliorer la culture et d'écouler les produits agricoles vers les grands centres de consommation, les transports ont développé, voire même créé, l'élevage intensif des porcs et des poulets. Ils ont eu un effet inverse sur les moutons et les abeilles dont ils ont amené la disparition. Nous allons

1. Cette fois-ci, la crise a été courte, puisqu'en juillet 1905, les prix étaient remontés à 48 marks, soit 60 francs les 50 kilogrammes. — Cette hausse était d'ailleurs générale en Allemagne. La disette de viande (*Fleischnot*) était la question du jour.

voir comment une cause générale produit, par le jeu des répercussions intermédiaires des faits les uns sur les autres, des résultats tout à fait différents. Les porcs, par exemple, consomment des denrées, pommes de terre, grains, déchets de toutes sortes que fournit en abondance la culture intensive; le mouton, au contraire, vit surtout du pâturage; or, les défrichements diminuent l'étendue de la lande. Le porc vit en stabulation et les femmes sont chargées des soins à lui donner, le temps ne leur manque pas pour cela surtout chez les petites gens; le mouton, lui, s'en va au loin, du matin jusqu'au soir, sous la garde d'un berger; or la culture intensive exige une main-d'œuvre plus abondante, ce qui a fait hausser les salaires; le Bauer préfère employer son berger à des travaux plus rémunérateurs, d'autant plus que la concurrence de la laine d'Australie a fait baisser le revenu des moutons. Cet élevage n'aurait pu continuer qu'en se transformant, comme il a fait en France, par exemple, en devenant intensif. Il aurait fallu abandonner la *Heideschnucke* et adopter une variété à engraissement rapide, par conséquent exigeante pour la nourriture. La productivité du sol et l'état de la culture auraient-ils permis de mener à bien cette opération de front avec l'amélioration des bovidés? C'est plus que douteux. Obligé de choisir entre le mouton et la vache, le Bauer ne pouvait hésiter : il a sacrifié le mouton d'autant plus volontiers, que le mouton, ennemi des arbres, était un obstacle au reboisement de la lande. Toutes ces causes agissant au même moment ont amené en quelques années la suppression totale des moutons dans la région d'Egestorf. Pendant mon séjour, je n'en ai rencontré par hasard qu'une vingtaine dans un village voisin. Je m'empresse d'ajouter qu'il en existe encore dans d'autres parties de la Lande, près de Soltau, par exemple, où culture et reboisement sont moins avancés.

C'est pour les mêmes raisons que les ruchers n'ont pas été reconstitués après les maladies de ces dernières années qui ont amené la disparition des abeilles. Le miel, qui autrefois servait de sucre, est aujourd'hui remplacé pour cet usage par le

sucre industriel; quant à la cire utilisée dans l'éclairage domestique, elle a dû céder la place au pétrole et même à l'alcool. L'insuffisance de main-d'œuvre ne permet plus d'affecter un homme aux soins d'un rucher, et partout le pin remplace de plus en plus la bruyère dont la fleur donnait au miel un parfum si délicat [1].

A mesure que les effets des transports s'accusent davantage, la culture devient plus intensive, les productions végétales et animales se modifient; le lieu change même de physionomie et bientôt peut-être la dénomination de Lande n'aura plus qu'un sens historique.

Partout, en effet, aux environs d'Egestorf, la bruyère fait place au bois : *le reboisement est général.* Les forêts appartiennent à l'Etat, à la province ou aux particuliers; les communes n'en possèdent plus que des étendues insignifiantes; Egestorf en a 40 hectares. La plus grande partie des bois, surtout des reboisements, est propriété privée. Jadis le fisc, pour donner l'exemple, achetait de la lande et y faisait des semis ou des plantations; maintenant que l'exemple a porté ses fruits, l'Etat n'agrandit plus son domaine; il y a d'ailleurs des risques d'incendie à courir; pour les diminuer, on plante au bord des chemins des feuillus qui ont moins à redouter le passage des fumeurs. L'opération du reboisement a tenté quelques capitalistes de Hambourg et de Brême, qui ont acquis dans ce but quelques centaines d'hectares de lande [2]. Si en effet la propriété forestière exige des capitaux et une longue prévoyance, elle ne demande pas la présence constante du maître et ses soins de tous les instants. Son exploitation est plutôt une affaire scientifique et commerciale qu'une affaire de pratique paysanne. Il

1. Le tableau suivant donnera une idée du mouvement du bétail dans le seul village d'Egestorf, de 1873 à 1900 :

	1873	1892	1900
Propriétaires de bétail	63	68	77
Chevaux	28	33	41
Bêtes à cornes	146	172	200
Moutons	1005	297	92
Porcs	179	410	643
Chèvres	56	56	54

2. L'hectare de lande se vend environ 150 francs.

est donc assez naturel que des commerçants et des industriels urbains y engagent volontiers des capitaux; aux bénéfices du reboisement s'ajoute le plaisir de la chasse pendant les semaines de villégiature.

Les paysans ne sont pas restés en arrière. Grâce à la transmission intégrale, ils ne sont pas, comme chez nous, les ennemis nés des arbres; ils savent que, sur leur domaine, il reste assez de place pour les cultures à côté du bois qu'ils sèment et que leurs enfants ou leurs petits-enfants en profiteront. C'est surtout à l'occasion du reboisement qu'éclatent au grand jour les bons effets de cette stabilité de la propriété paysanne. Voilà le Bauer du Lunebourg, confiant dans l'avenir, qui fait ce qu'en France nul n'ose plus faire hormis l'Etat. Il est vrai que chez nous l'Etat, bien loin de chercher à fortifier la situation du paysan (autrement que par des discours), et à maintenir ce qui pouvait lui rester encore de traditions, a, au contraire, travaillé, avec une ardeur couronnée d'ailleurs du succès le plus complet, à isoler l'homme de son passé et de son milieu, afin de ne plus trouver en face de soi la puissance de la famille et de la tradition. Reste à savoir si ce n'est pas là tuer la poule aux œufs d'or.

Le Bauer est à ce point indépendant que, pour n'avoir rien à démêler avec les agents forestiers, et pouvoir agir comme bon lui semble, il ne demande pas le plus souvent le concours de l'Etat, qui s'élève pourtant à la moitié des frais de reboisement. Les peuplements sont constitués en chênes, en bouleaux et surtout en pins. Ces derniers sont vendus à quarante ans environ comme bois de mine (*Grubenholz* à de grandes maisons de Westphalie, qui envoient un représentant faire l'achat sur pied. L'abatage est confié à des entrepreneurs du pays, qui servent aussi d'indicateurs aux maisons westphaliennes pour les coupes à acheter. Il n'existe pas de bûcherons professionnels; ce sont les Häuslinge et les Abbauern qui travaillent dans les bois en hiver. Le supplément de ressources qu'ils demandent à l'abatage du bois caractérise fort bien la nature « fragmentaire » de leur propriété.

Sans les transports, qui permettent l'expédition de ces bois

vers les régions minières, le reboisement de la Lande n'aurait jamais eu lieu. D'ailleurs cette opération exige quelque mise de fonds et seul le développement de sa culture dans le sens commercial a permis au Bauer de faire face à ces dépenses.

Le reboisement a comme conséquences immédiates la *cueillette*, la *chasse* et le *travail d'hiver*. Par là, il a des répercussions plus lointaines, qui sont, je crois, très importantes pour la constitution sociale actuelle des paysans de la Lande.

Dans les bois pousse une grande quantité de fruits sauvages très appréciés en Allemagne pour la confection des innombrables compotes dont on fait un si copieux usage. C'est un goût que les Agrariens feront bien de développer encore, si possible, chez leurs compatriotes, car il rapporte aux familles de petites gens de très notables ressources. En été, femmes et enfants partent pour la forêt à la recherche des *waldbeeren;* on ne peut rêver plus salutaire occupation, en plein bois, au milieu des saines odeurs de résine. Les plus petits eux-mêmes ont la joie de se rendre utiles; et, à la fin de la saison, une mère de famille a pu gagner de la sorte de 200 à 300 marks. On paie parfois une légère redevance en nature au propriétaire du bois, mais le plus souvent la permission est gratuite.

Si les femmes et les enfants ont le plaisir de la cueillette, les hommes ont celui de la *chasse,* mais celui-là n'est pas gratuit. En Allemagne, comme en France, il faut se procurer un permis du prix de 15 marks; avec quoi on peut chasser, à chaque époque de l'année, au moins une sorte de gibier. Au dos du permis, un système de carrés blancs et noirs à double entrée indique pour chaque mois le gibier dont la chasse est permise. Mais, muni de votre permis, vous ne pouvez chasser nulle part, à moins que vous ne soyez propriétaire ou locataire d'une chasse, ou invité. Vous êtes propriétaire d'une chasse si vous possédez 300 morgen (75 hectares) d'un seul tenant; vous pouvez alors faire de votre droit de chasse ce que bon vous semble, le conserver pour vous-même ou le louer. Si au contraire vous n'avez pas 75 hectares d'un seul tenant, c'est la commune qui loue le droit de chasse sur votre propriété et celles de vos voi-

sins, et qui vous en verse le prix au prorata de l'étendue de vos terres, soit directement, soit sous forme de réduction d'impôts. Ce système a l'avantage de limiter le nombre des chasseurs et d'intéresser le paysan à la conservation du gibier, car, là où il est abondant, la chasse se loue cher et le petit propriétaire touche une plus forte somme. En fait, l'Allemagne est un pays très giboyeux; sur les chemins d'Egestorf on entoure de toile métallique le tronc des jeunes arbres pour en protéger l'écorce contre la dent des lièvres. Les braconniers sont plus rares et moins audacieux qu'ailleurs; le milieu ne se prêtant pas à un développement de leur influence politique, rien ne les soustrait à l'action des lois.

Plus le reboisement s'étend, plus le gibier devient abondant, surtout le gros gibier, chevreuil et cerf. Quelques Bauern, assez rares du reste à cause du morcellement relatif des Höfe, ont le droit de chasse sur leurs terres. D'autres se sont associés pour louer la chasse de la commune; mais sur ce point ils vont se trouver en concurrence avec les gens de Hambourg, qui sont naturellement disposés à payer plus cher que les paysans; ceux-ci se consoleront en mettant l'argent dans leur poche. Ces messieurs de la ville ne seront pas d'ailleurs sans faire quelques dépenses dans les auberges du pays. Ce sera profit pour tout le monde, et profit dû au chemin de fer.

L'abondance du gibier, favorisée par les bois, ne profite guère en somme qu'aux propriétaires, grands et petits, et aux aubergistes, mais l'exploitation de ces bois procure aux journaliers et aux tout petits propriétaires, Häuslinge et Abbauern, un *travail d'hiver* des plus avantageux. Nous avons vu que la mauvaise saison, sans être très rigoureuse, était du moins assez longue; il n'est donc pas indifférent à qui vit de ses bras de pouvoir ou non les employer pendant l'hiver. Aujourd'hui, grâce aux bois, le journalier n'est pas en peine d'occuper son temps. Il peut compter en moyenne sur un salaire de deux marks pendant cent jours de travail, défalcation faite des périodes de neige ou de grands froids. S'il travaille dans les forêts de l'État, il peut encore avoir du bois de chauffage à prix réduit. C'est donc envi-

ron une somme de 300 francs qui tombe dans son budget de recettes, et cela à une époque de l'année où il ne pourrait pas trouver à s'employer ailleurs, tandis qu'il reste entièrement libre pour la saison des travaux agricoles, lorsque le travail ne manque pas chez les Bauern.

L'exploitation des bois supprime donc tout chômage; nous allons voir maintenant quelle répercussion va avoir ce fait sur l'organisation du travail et sur le salaire.

II. — RÉPERCUSSIONS SUR LE TRAVAIL ET SUR LE SALAIRE.

Nous avons vu que les transports ont modifié grandement les conditions de la culture, et ont amené le reboisement en rendant possible l'exploitation avantageuse des forêts. Au nombre des conséquences nous voyons apparaître la cueillette et le travail d'hiver dans les bois, et l'élevage intensif des porcs et des poulets, même par les plus petites gens, grâce aux facilités d'exportation.

Par les ressources très importantes qu'ils procurent, la cueillette, l'abatage des bois, l'élevage des porcs et des poulets permettent *l'établissement indépendant* de jeunes ménages qui forment la classe des *Abbauern* ne possédant pas ou presque pas de terre. Grâce à cette possibilité offerte à chacun de gagner sa vie d'une façon indépendante, le nombre des célibataires diminue; sur les Höfe il ne reste plus d'oncles ni de tantes; les cadets se marient plus volontiers, sûrs qu'ils sont de trouver l'emploi de leurs bras et d'assurer l'existence d'une famille. Le domaine se dégarnit donc de ses travailleurs permanents, car les fils d'Abbauern eux-mêmes, avant leur mariage, préfèrent souvent rester chez leurs parents plutôt que de se placer comme domestiques. Ils sont de la sorte plus indépendants et gagnent leur vie facilement, l'été en allant en journée chez les Bauern, l'hiver en travaillant au bois.

Le cultivateur souffre donc aujourd'hui du manque de domestiques; ses frères et sœurs quittent tous le Hof pour se ma-

rier, et les valets et servantes qu'il lui faudrait pour les remplacer deviennent de jour en jour plus rares. Cette disette de serviteurs coïncide précisément avec l'amélioration des cultures et l'augmentation du bétail, qui exigent au contraire une main-d'œuvre plus abondante. Un Hof, qui jadis occupait trois hommes, en occupe cinq aujourd'hui; par exemple, Wilhelm sur ses 50 hectares de cultures emploie deux valets, deux servantes et deux Häuslinge, sans compter son propre travail et celui de ses jeunes frères. Toutefois jusqu'à présent, sauf chez un nouveau venu qui emploie des Prussiens, tous les travailleurs sont empruntés au pays[1].

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les salaires aient subi une hausse considérable, qui n'a pas d'ailleurs encore atteint son maximum. Une servante, qui recevait, il y a quarante ans, 36 marks, en recevait 108 en 1886 et 110 en 1904. Les gages d'un valet s'élèvent au moins à 300 marks. A cela s'ajoutent une paire de chaussures, un vêtement et 30 aunes de toile. Cette coutume du salaire en nature disparaît de jour en jour, nous allons voir tout à l'heure pourquoi. Un journalier gagne en été de 2 marks à 2 m. 50, en hiver 1 m. 25 et pour les battages 2 marks. Les femmes ne travaillent guère qu'en été pour 1 m. 25. Toutes les fois que cela est possible, on établit un prix-fait, ce qui décharge le cultivateur de l'ennui de la surveillance et permet à l'ouvrier de travailler comme il l'entend et de se faire aider par sa famille. Il va de soi que la situation du Häusling est aujourd'hui meilleure qu'autrefois; son contrat est resté le même, mais son salaire a suivi la même marche ascendante que les autres, et les moyens d'améliorer son existence sont pour lui plus nombreux que jadis.

Rareté de la main-d'œuvre, qu'elle soit familiale ou salariée, hausse des salaires, ces deux causes ont agi impérieusement sur la fabrication domestique qui a disparu. Le métier à tisser n'a plus sa place au foyer; les produits en sont so-

1. En 1905, on a noté dans les environs l'emploi d'ouvriers agricoles venus de Prusse et de Pologne.

lides, il est vrai, mais ils reviennent trop cher. Le tissage n'est plus pratiqué qu'accidentellement, lorsque, par exemple, il y a un grand nombre de femmes à la maison, ou lorsqu'on doit fournir de la toile aux domestiques. Cette obligation de plus en plus gênante est en voie rapide de disparition; elle est compensée par une augmentation des gages. Pendant mon séjour, je n'ai vu en activité qu'un seul métier, chez un Bauer qui a de nombreuses filles non encore mariées. Si l'on ne tisse plus de toile, à plus forte raison ne tisse-t-on plus de laine (les moutons ont disparu) et ne fait-on plus ses vêtements, ses chaussures et ses meubles. Les transports donnent toute facilité pour s'approvisionner de vêtements tout faits, peut-être un peu moins solides que ceux de jadis, mais aussi bien confectionnés et revenant à meilleur marché. Les instruments agricoles eux-mêmes sont le plus souvent achetés au dehors; la culture intensive s'accommode mal des machines grossières sorties des mains du paysan, qui se rend compte qu'en définitive il a intérêt à s'adresser à un professionnel.

Pénurie de domestiques, hausse croissante des salaires, disparition de la fabrication domestique obligent à des déboursés plus considérables : la situation serait critique pour le Bauer si la cause de tout ce mal n'apportait aussi le remède. Si de nouveaux foyers indépendants se créent, c'est que les jeunes ménages trouvent dans la cueillette des fruits sauvages, dans l'abatage des bois et dans l'élevage des animaux de basse-cour des ressources assurées leur permettant de passer facilement la mauvaise saison. Ces ressources existent sur place et les retiennent dans le pays; ce sont donc des bras qui sont disponibles précisément au moment où le cultivateur a le plus besoin d'eux. Ces gens qui n'ont pas de terres sont heureux de louer leurs services aux propriétaires; ils ne demandent que cela. C'est pour le cultivateur une main-d'œuvre un peu moins stable et un peu plus coûteuse que celle des domestiques; mais, par contre, il n'a recours à elle que dans la mesure de ses besoins; de sorte qu'en cette matière le changement est plutôt dans la forme que dans le fond.

De même que le Bauer va chercher hors de son foyer les auxiliaires nécessaires à sa culture, de même il s'adresse à autrui pour les objets dont il a besoin. La fabrication a passé du foyer à l'atelier petit ou grand, et ce sont précisément ces hommes, dont les bras font défaut sur le Hof pour la fabrication domestique, qui se sont spécialisés dans une branche d'industrie et ont ouvert un atelier. Nous trouvons à Egestorf deux tailleurs, deux couturières, deux cordonniers, deux maréchaux ferrants, trois charpentiers qui ont tous un ou plusieurs compagnons, deux maçons avec apprentis, quatre menuisiers avec compagnons (l'un d'eux, à moitié ébéniste, travaille beaucoup pour Hambourg), un charron, un bourrelier, un tailleur de pierre, deux couvreurs, deux boulangers, deux bouchers, deux épiciers et quatre aubergistes. Cette éclosion d'*artisans* est récente, elle date d'une vingtaine d'années. Cette classe de travailleurs s'est développée au fur et à mesure que, pour des raisons diverses, la fabrication domestique disparaissait; leur existence a même réagi sur elle en en précipitant la décadence. Ces artisans sont tous fils de Bauern ou d'Abbauern; ils ont presque tous un peu de terre à cultiver, quelques morgen tout au plus, et une ou deux vaches. Ils ne dépendent donc pas uniquement de la fabrication, mais en tirent le plus clair de leurs ressources. Nous aboutissons donc là à une division et à une spécialisation du travail qui ne peuvent qu'en augmenter la productivité.

Cette nouvelle organisation de la main-d'œuvre a pour conséquence un *relâchement du lien familial et du lien patronal*. La certitude de trouver à se faire une existence indépendante, de devenir *selbstständig* tend à éloigner les cadets du Hof de bonne heure; le nombre des mariages augmente et cela aboutit très heureusement à un accroissement de la population. La famille tend à se réduire de plus en plus au seul ménage, les enfants quittant le toit paternel de très bonne heure; elle perd chaque jour davantage ses apparences quasi patriarcales.

Ce trait est encore accentué par la disparition de ces vieux serviteurs qui passaient leur vie sur le Hof, et s'identifiaient

complètement avec leurs maîtres. Non pas que les domestiques d'aujourd'hui soient d'humeur changeante ou témoignent de sentiments hostiles à l'égard de leur Bauer; celui-ci est toujours pour eux « notre père (*unser Vater*) », et ils restent généralement sur le même domaine, mais ils se marient jeunes encore, deviennent Häuslinge, ou Abbauern. Le cultivateur a donc moins de serviteurs vivant chez lui, et il emploie plus de journaliers qui n'entrent en contact avec lui que pour le travail, et même pour un travail déterminé, exécuté à la tâche si possible. C'est une tendance générale de limiter sa dépendance à l'égard du patron. Mais encore faut-il pouvoir se passer de son assistance et savoir utiliser les moyens d'existence qu'offrent les conditions de la vie moderne. Cela, les petits paysans d'Egestorf l'ont su faire, grâce en partie à la forêt, qui, en leur permettant de passer sans chômage la mauvaise saison, exerce sur eux son patronage au lieu et place de l'ancien patron.

Tous, d'ailleurs, n'ont pas besoin de cet appui, car c'est un des résultats les plus heureux de l'évolution économique de la Lande du Lunebourg, que de favoriser *l'ascension des salariés,* par la possibilité qui s'offre à eux de fonder un foyer indépendant. Le Häusling lui-même a vu sa situation s'améliorer beaucoup. Il ne peut pas se livrer à l'élevage en grand et à l'engraissement des porcs, il n'a point d'argent pour cela, ni les bâtiments nécessaires, car il est simple locataire. Mais il possède une vache dont le veau, soigné comme le sont les enfants uniques, lui rapporte de 120 à 150 marks; il a deux ou trois porcs dont il se nourrit: sa femme et ses enfants élèvent des kücken et vont en forêt à la cueillette des waldbeeren. Lui-même, en hiver, travaille au bois, lorsque son patron ne l'emploie pas. Wilhelm a deux Häuslinge qu'il occupe presque toute l'année; l'un d'eux a fait avec son bétail de bonnes affaires qui lui ont rapporté de l'argent: il vient de mourir après être resté trente ans sur le Hof.

Il est certain que c'est surtout pour la catégorie des cadets, dans laquelle se recrutent les valets, Häuslinge et Abbauern, que les transports ont modifié avantageusement la tournure des

choses. La hausse des salaires, et la facilité plus grande offerte à un homme sans domaine de gagner de l'argent favorisent leur ascension et leur permet parfois de remonter au niveau de leur aîné, de devenir Bauern. Ainsi Hofmann était valet de ferme ; en se mariant, il s'installe comme Häusling sur un Hof ; sa femme meurt, il épouse en secondes noces la veuve d'un marchand de bestiaux dont il continue le commerce ; il monte également une auberge, puis profite de la vente d'un gros domaine pour en acheter la moitié. C'est maintenant un beau vieillard aux manières nobles ; il a cédé sa culture à son fils, mais tient toujours son hôtellerie, où viennent chaque été en villégiature un certain nombre de Hambourgeois. C'est chez lui que le *Landrat* (sous-préfet) donne audience pendant ses tournées.

Si tous les valets de ferme n'arrivent pas à être propriétaires d'un Hof, tous du moins arrivent à se créer un foyer ; il faut admirer l'aptitude remarquable que possède la population d'Egestorf à tirer parti des avantages que lui offre le progrès général, ou qu'elle doit à sa situation particulière, à proximité de Hambourg, pas très loin du chemin de fer, sur une bonne route et au centre de la paroisse. Combien d'autres, plus favorisés par le sol, le climat, les productions, les voies de communication, laissent passer la fortune devant leur porte sans se donner la peine de la lui ouvrir, et se contentent de la regarder avec envie par la fenêtre !

L'achat récent par les Abbauern d'écrémeuses centrifuges [1] et d'ustensiles nécessaires à la fabrication d'un beurre capable de lutter avantageusement avec celui des laiteries est un signe de plus de l'aptitude de la race à se plier aux nécessités de la vie actuelle et d'en tirer le maximum d'avantages. Les paysans ont fait là un pas de plus vers l'indépendance ; ils se sont dégagés des liens qui les unissaient à la laiterie ; mais ils n'ont pu le faire que grâce aux salaires plus élevés et aux ressources en argent que leur procure l'exploitation intensive de leur petit domaine fragmentaire. Les gros Bauern qui pourraient sans gêne aucune

1. V. *supra* p. 34.

faire face à ces dépenses sont restés liés à la laiterie. C'est que leurs femmes, leurs filles ou leurs servantes ont plus d'ouvrage qu'elles n'en peuvent faire. Pour fabriquer leur beurre à la maison, il leur faudrait engager une servante supplémentaire, car leur bétail est nombreux, or la hausse des salaires ne les invite guère à cette augmentation de personnel.

Nous devons ici enregistrer les bons effets du machinisme. Si, au début, il a favorisé la constitution de grandes laiteries qui pouvaient dans certains cas exercer une sorte de monopole de fait et imposer leurs lois aux petits producteurs (ce qui n'est pas absolument le cas lorsqu'il s'agit de coopératives), son progrès même, en mettant à la portée des petites bourses des instruments perfectionnés, ramène la fabrication au foyer domestique, et, en permettant d'utiliser les loisirs de la ménagère, augmente les profits du petit propriétaire et protège son indépendance : ce qui ne peut que favoriser son ascension matérielle et morale. D'autre part, en présence de ce fait, nous devons constater que si l'agriculture progressiste et spécialisée exige plus de capitaux que la culture ménagère, elle n'exige pas forcément la concentration de ces capitaux dans des mains peu nombreuses.

En résumé, si nous examinons quelle influence ont exercée les transports sur le travail, nous constatons qu'en favorisant la spécialisation de quelques branches de la culture (lait, porcs, poulets), qui dans l'ensemble reste néanmoins intégrale, tout en devenant plus intensive, ils ont augmenté la *productivité du travail*. En multipliant les modes d'emploi de l'activité humaine, ils ont favorisé l'*ascension sociale* de la masse des travailleurs. Ils ont assuré à ceux-ci plus d'indépendance et de bien-être, et, par là même, ont contribué à l'*accroissement de la population*. Au point de vue de la main-d'œuvre, il y a eu plutôt changement d'organisation que raréfaction. Bref, on arrive fatalement et sans crise à une *nouvelle organisation du travail* dont le rendement est évidemment supérieur en qualité et en quantité. Par là est mise en lumière la faculté d'adaptation de la race, qui lui fait utiliser toutes les occasions de se développer et de s'élever.

III. — RÉPERCUSSIONS SUR LA PROPRIÉTÉ.

Nous venons de voir quelle a été l'évolution de la culture et du travail dans les dernières années du XIXe siècle. Ces modifications dans l'organisation du travail n'ont pas été sans amener quelque changement dans la constitution de la propriété. Nous avons vu ce qu'elle était autrefois, voyons maintenant quels éléments nouveaux y ont introduits le travail indépendant et l'ascension générale des travailleurs qui en est la conséquence.

Notons tout de suite que le Hof subsiste ; nous avons dit précédemment que la nature du lieu et les exigences de la culture ménagère nécessitaient une propriété d'une certaine étendue. Jusqu'ici, cette propriété s'est maintenue malgré l'industrialisation des méthodes culturales, et il semble que les conditions du lieu qui l'avaient créée sont assez impérieuses pour la maintenir. Certes, il est de moins en moins question de domaine plein et de culture ménagère ; de plus en plus, le Bauer cultive pour vendre et produit pour le marché ; par là même, sa culture devient une industrie soumise, comme toutes les autres, à certaines lois économiques et notamment à la concurrence. Or, quels que soient les progrès réalisés dans les méthodes, et si grande que soit l'augmentation des rendements, la Lande du Lunebourg n'en est pas moins un sol d'une productivité très moyenne. Comparée à elle-même, elle est devenue riche ; comparée à d'autres provinces, elle est restée pauvre. Dans l'impossibilité d'augmenter indéfiniment ses rendements, le cultivateur est contraint de diminuer ses frais généraux, s'il veut affronter le marché dans des conditions favorables. Car c'est un des effets des transports et de la culture commerciale de mettre le producteur dans la dépendance du marché universel et de lui faire ressentir le contrecoup des crises de toutes sortes. Cette épreuve n'est pas épargnée au Lunebourg et chaque jour il y sera soumis davantage. Pour diminuer ses frais généraux, le Bauer a intérêt à les ré-

partir sur la plus grande étendue possible : la hausse des salaires, par exemple, l'ayant amené à employer des machines, celles-ci seront d'autant plus avantageuses qu'elles travailleront sur un nombre d'hectares plus considérable. Il y a une superficie, variable suivant la fertilité du sol, au-dessous de laquelle l'emploi des machines et des attelages n'est plus économique, et, dans la Lande, cette superficie *minima* est assez grande.

D'autre part, nous avons vu qu'en maints endroits il n'y a pas de culture possible, là le pin prend chaque jour la place de la bruyère. Mais le reboisement exige des capitaux : il faut attendre quarante ans pour rentrer dans ses avances; et pour conclure avec le marchand une vente avantageuse, il est bon d'avoir une certaine quantité de bois à lui livrer.

A ces raisons d'ordre naturel, qui maintiennent des propriétés d'une certaine étendue, s'ajoute la puissance de la *tradition*. Notre Bauer est certainement très porté au progrès, je n'ai pas d'autre but que de le prouver: mais tant qu'un usage ne lui est pas démontré péremptoirement mauvais, il s'y tient.

Jusqu'ici, aucune force étrangère n'a brisé brutalement l'organisation ancienne, et nous savons qu'elle est favorable au maintien de la tradition. Il n'y a pas place en elle pour les changements brusques et inconsidérés. L'évolution se fait lentement et presque imperceptiblement; on s'aperçoit qu'elle est faite, mais on n'a pas pu voir qu'elle se faisait. Or, en matière de propriété, règne souverainement la coutume de la *transmission intégrale*, coutume consacrée par la loi, et rien ne permet de prévoir la disparition du grand Hof de Bauer. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit à propos des Höfe puisque rien n'a changé sous ce rapport. Les bâtiments sont plus vastes et plus neufs, mais le type est resté le même.

Le Hof de Wilhelm a 400 morgen, soit 107 hectares, dont 25 en lande, 3 en prairies, 12 en bois et 67 en terres arables. Sa valeur vénale est de 100.000 marks; il n'est grevé d'aucune hypothèque. La maison du maître, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, comme toutes les maisons du pays, est grande et bien aménagée; elle communique avec la *Diele* et les écuries, où se

trouvent quatorze vaches, six jeunes bêtes et trois chevaux. A côté s'élèvent d'autres granges, la porcherie, le hangar qui abrite les machines : moissonneuse, batteuse, coupe-racines, semoir, etc. Dans le voisinage, nous apercevons deux petites maisons avec un jardin, ce sont les logis des Häuslinge.

Le meunier Müller est le seul Bauer qui possède un Hof isolé (*Einzelhof*). Nous savons que ce mode d'établissement est au contraire la règle en d'autres parties de la Plaine saxonne. Cette exception est due à la présence du ruisseau dont un barrage fournit la force motrice du moulin. Le long du même ruisseau il existe plusieurs villages ; il s'en serait probablement formé un ici, si la quantité de bonnes terres avait permis, en cet endroit de la vallée, l'installation d'autres domaines. Müller possède 190 hectares dont 50 en terres et 17 en prairies, le reste est en bois ou en lande ; les bâtiments sont splendides et très grands ; ils sont assurés pour 45.000 francs.

Wilhelm et Müller sont ce qu'on appelle des *Höfner ;* il y en a sept à Egestorf, possédant chacun de 100 à 150 hectares, dont une trentaine au moins en terres arables ; il existe même aux environs des domaines de paysans plus considérables, jusqu'à 300 hectares dont 90 en cultures, le surplus en lande et bois. On distingue les *Vollhöfner* et les *Halbhöfner ;* ces distinctions ne présentent aucun intérêt pratique ; primitivement le Vollhöfner employait quatre chevaux et le Halbhöfner deux seulement. Peut-être devons-nous voir dans ces dénominations : *Halbhöf*, *Halbhöfner* l'indication d'un partage antérieur dont le souvenir s'est d'ailleurs perdu.

A côté des Höfner, gros bonnets du pays, nous trouvons les *Kötner*, qui sont au nombre de cinq à Egestorf ; ils possèdent de 15 à 20 hectares chacun, deux petits chevaux, quatre à cinq vaches, des porcs et des volailles. Leur domaine, qui *suffit complètement à l'entretien de la famille*, s'appelle une Kötnerstelle. Sa petitesse a poussé le propriétaire aux défrichements ; aussi reste-t-il peu de lande et de bois. Les Kötner sont Bauern au même titre que les Höfner. Comme on retrouve bien, dans ces appellations différentes de Vollhof, Halbhof, Kötners-

telle, etc..., qui souvent aujourd'hui ne répondent à rien de bien réellement distinct, la perpétuité et la stabilité du domaine !

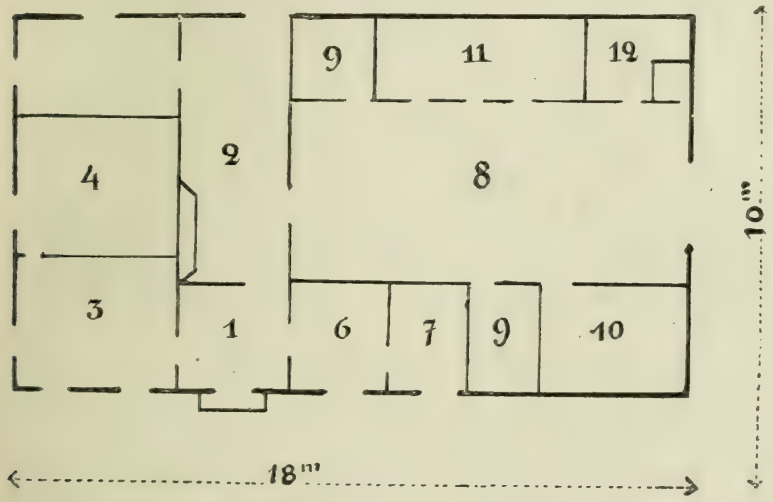
Cette stabilité s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui à travers les transformations de la culture. Nous pourrions dire que les conditions de la propriété n'ont pas changé si, à côté des Bauern, nous ne voyions monter une nouvelle classe de propriétaires : les *Abbauern*, dont le nombre a beaucoup augmenté dans ces dernières années. Ce sont les nouveaux ménages provenant des familles de Bauern, ou même d'anciennes familles d'Abbauern, qui s'installent d'une façon indépendante pour gagner leur vie de la manière que nous avons vu, soit comme journaliers soit comme artisans.

Avec eux nous assistons à l'extension considérable de la *propriété fragmentaire* et de la propriété du *simple foyer*. C'est une conséquence de l'ascension sociale des travailleurs, ascension dont nous avons vu les causes plus haut. Chaque nouveau ménage qui se crée, cherche à acquérir ou mieux à fonder une *Abbauerstelle*[1]. Pour cela, il faut de la terre, or la propriété, avons-nous dit, est très stable à Egestorf ; les ventes y sont très rares et les morcellements encore plus : depuis dix-huit ans, il n'y en a eu qu'un seul, et de mémoire d'homme, c'est le second. Fort heureusement, les Bauern en sont venus à la conception du terrain à bâtir ; ils se sont dit qu'ils pourraient, sans dommage pour leurs domaines, tirer grand profit de quelques parcelles touchant au village et bien situées le long des chemins ou de la route. Aussi, en y mettant le prix, trouve-t-on facilement à acquérir un emplacement suffisant pour une maison et un jardin. Si l'on veut de la terre, c'est beaucoup plus difficile ; il y faut mettre le temps, attendre l'occasion propice, un morcellement au moins partiel dû, soit à l'absence d'héritier, soit à un endettement trop fort.

Les nouvelles maisons d'Abbauern ne ressemblent en rien aux anciennes maisons sans cheminée, quoiqu'elles en aient conservé la distribution générale. Construites en briques et cou-

1. C'est-à-dire une petite propriété composée d'une maison, d'un jardin et parfois d'un peu de terre.

vertes en tuiles, isolées de leurs voisines et séparées de la voie publique par une barrière peinte en vert, avec leur grandes fenêtres ornées de rideaux, elles ont un air tout à fait engageant. Elles s'allongent de préférence le long de la grand'route, ce qui donne à Egestorf, aux yeux de l'arrivant, l'aspect d'un très grand village. Le jardin est ordinairement situé à côté ou derrière. Ces maisons sont assez élégantes et bien construites, mais le prix m'en paraît assez élevé : 7 à 8.000 marks (8.500 à 10.000 francs) pour une construction dont le plan est ci-dessous :



1. Flur (vestibule).
2. Cuisine.
3. Stube (salon).
4. Chambre.
5. Salle à manger.
6. Stube } appartement
7. Chambre } des grands-parents.
8. Diele (aire de grange).
9. Chambres à fourrages.
10. Vaches.
11. Porcs.
12. Poules W. C.

La maison vaut certainement son prix, surtout si l'on songe que tous les matériaux, sauf le bois, sont grevés de frais de transport. La chaux arrive par voie ferrée de Lunebourg à Wulfsen où il faut aller la chercher (15 kilomètres). C'est aussi aux environs de Wulfsen que se fabriquent les tuiles et les briques. A cela s'ajoutent quelques dépenses d'architecte, car aucune maison d'habitation ne peut être construite, sans que le plan n'en ait été au préalable approuvé par le sous-pré-

fet. Cette ingérence administrative peut paraître excessive, du moins en ce qui concerne les campagnes, mais les inconvénients en sont atténués par le zèle et la ponctualité que l'administration met à remplir son office. Quelques jours suffisent à l'examen du plan et à son retour à l'intéressé, avec l'approbation ou les observations nécessaires. Néanmoins, cela pousse un peu à la dépense, car l'administration a pour les maisons particulières les mêmes yeux que pour les bâtiments publics, et chacun sait qu'en Allemagne postes et casernes rivalisent de splendeurs.

C'est donc une assez forte somme qu'engage l'Abbauer dans la construction de son habitation; le plus souvent, il doit emprunter pour cela. Cependant il s'en trouve bien un chaque année pour tenter l'entreprise; en dix-sept ans, il y a eu dix-sept nouvelles fondations d'Abbauerstellen. Toutes ont réussi, sauf une seule qui a dû être vendue : le propriétaire était malade et un peu paresseux. C'est une conséquence de l'élan de prospérité qu'a imprimé à tout le pays le développement des chemins de fer et les progrès de toutes sortes qui l'ont suivi, apportant aux uns la fortune, aux autres la confiance dans l'avenir, ce qui est un bien assez précieux.

Un certain nombre d'Abbauern, surtout parmi les anciens, possèdent quelques champs : 1, 2 et jusqu'à 4 hectares. Ils ont pu, eux ou leurs ascendants, profiter des occasions qui s'offraient d'acheter de la terre. Les autres, les artisans en particulier, se contentent de leur jardin et de quelques animaux.

Ainsi, à l'accroissement général du bien-être et à l'ascension sociale des salariés correspond une *diffusion plus grande de la propriété*. A côté de la propriété du grand et du moyen domaine paysan, se forme et s'étend la propriété du *domaine fragmentaire* et surtout celle du *foyer*. A Egestorf, il existe actuellement trente-neuf Abbauernstellen dont la moitié est de création récente. On peut dire que presque chaque famille est propriétaire de son foyer; pour soixante-douze familles, il y a soixante maisons.

Ce qui est intéressant à noter, c'est que cette petite propriété du domaine fragmentaire et du foyer ne s'est pas constituée sur

les ruines du domaine plein, mais à côté de lui et grâce à lui. Tous ces Abbauern vivent du Bauer directement ou indirectement, soit qu'ils lui louent leurs services pour l'exploitation de ses terres ou de ses bois, soit qu'ils profitent des productions naturelles de ses forêts, soit qu'ils lui vendent des vêtements, des meubles ou des instruments de travail, soit encore que, ouvriers du bâtiment, ils construisent maisons, granges ou écuries pour lui ou pour ses enfants qui s'établissent à leur compte comme Abbauern. Ces bordiers et ces artisans, quoique de vie indépendante, sont maintenus par leur travail dans la dépendance du Hof qui reste *le pivot de l'organisation sociale* de ce pays-là. Supposons-le morcelé : sa productivité diminue immédiatement. Il s'ensuit un arrêt dans le développement de la richesse du pays, et, chacun vivant petitement sur son fragment de Hof, il n'y a plus de place pour les journaliers et les artisans, car ils ne peuvent vivre que grâce à un voisin plus riche qui utilise leur travail, ou à des productions spontanées qui complètent les ressources de leur domaine fragmentaire. Or nous avons vu qu'à Egestorf ces productions spontanées n'existent que grâce au reboisement, œuvre du Bauer, et que, même actuellement, elles seraient insuffisantes si le bordier n'avait en outre le produit de ses salaires. Plus le morcellement s'accentuera, plus la productivité deviendra faible, car nous sommes ici sur un sol pauvre qui exige plus de soins intelligents que de travail purement manuel; si la population continue de s'accroître, ce sera bientôt pour elle la ruine et l'émigration misérable.

En France, certains pays vignobles de petite culture ont connu et connaissent encore cette situation lamentable due au morcellement. On pourrait citer des villages d'Auvergne jadis très populeux et renommés par leur richesse, la fertilité de leur sol et la qualité de leur vin, où actuellement un grand nombre de maisons sont fermées, abandonnées par leurs propriétaires, quelques-unes tombant déjà en ruine. Se promène-t-on dans la campagne? on y voit plus de friches que de champs cultivés, à la place où autrefois se trouvaient des vignes su-

perbes. Les habitants sont partis en grand nombre, partis vers l'inconnu des grandes villes, espérant y trouver du moins, à défaut de travail, les secours de la charité publique. Le phylloxera est l'auteur de ce désastre : la vigne détruite, la productivité du sol a baissé brusquement dans des proportions énormes; d'où, impossibilité pour le vigneron de vivre de sa terre trop petite, impossibilité non moins absolue de vivre de son salaire, puisque son voisin frappé comme lui ne peut l'employer. Comme l'exiguïté de son bien ne lui a pas permis de constituer une épargne sérieuse, il ne peut songer à surmonter la crise. Or nous sommes là en présence d'un sol fertile, d'une culture riche dont les méthodes sont éminemment favorables à la petite propriété : il a fallu un accident pour amener la débâcle.

A Egestorf, la crise arriverait d'une façon normale, par le simple jeu des naissances. La terre morcelée serait impuissante à nourrir ses laboureurs que la misère chasserait bientôt de chez eux. L'émigration remédierait-elle à cette souffrance? Oui, si les enfants partaient jeunes, abandonnant leur part de biens, et nous retombons dans le cas actuel. Mais peut-on appeler émigration cet exode de familles déjà constituées, chassées de leur foyer déjà fondé par la misère et l'impossibilité de vivre ?

Pareil malheur ne menace pas les *Heidjers* (habitants de la Lande), car ils ne semblent pas près d'abandonner la transmission intégrale. Cette coutume est pratiquée, non seulement par les Bauern du domaine plein, mais aussi par les Abbauern sans exception. Ceux-ci préfèrent, avec juste raison, assurer un foyer à un de leurs enfants, et par là pourvoir aussi à la sécurité de leurs vieux jours, plutôt que de sauvegarder une égalité illusoire en laissant vendre leur maison, dont le prix, partagé entre de nombreux héritiers, ne serait presque d'aucun secours pour chacun d'eux.

On aurait pu croire que le nouveau droit aurait porté un coup funeste à ces usages séculaires consacrés par l'ancien *Anerbenrecht;* mais l'initiative des intéressés a paré aux défauts

de la législation. Le Bauer ne s'est pas incliné servilement devant les prescriptions de la loi parce que c'était la loi; il a profité au contraire de la liberté que lui laissait le Code, pour soustraire son héritage à son action.

Les successions *ab intestat* sont tout à fait exceptionnelles; les testaments sont assez rares. Le mode de transmission du domaine de beaucoup le plus fréquent, celui qui est la règle générale, c'est la *donation entre vifs grevée de certaines charges*. Nous avons vu précédemment que cet usage existait déjà autrefois; il subsiste encore et rien ne permet de supposer sa disparition prochaine. Ce contrat de transmission (*Uebergabevertrag*) est généralement conclu au moment du mariage de l'héritier; le même acte règle l'institution de l'héritier, ses conventions matrimoniales, la répartition de la succession des parents entre tous les enfants, et la pension (*Altenteil*) que se réservent les père et mère. L'héritier est presque toujours l'aîné, quoique le père ait toute liberté dans son choix; il reçoit le domaine avec tous ses accessoires, mais prend à sa charge toutes les dettes. Il doit payer à ses frères et sœurs des dots en argent dont le montant est fixé par le père « d'après les forces du Hof ». Ces dots sont payables à partir du mariage du cadet ou de son établissement définitif au dehors; pour en rendre le paiement plus facile à l'héritier, il est souvent stipulé qu'il pourra être fait par versements échelonnés sur plusieurs années. Elles se composent d'un capital-argent et d'une *Aussteuer*, c'est-à-dire, d'un trousseau, de mobilier et d'ustensiles de ménage[1].

1. *Extrait d'un contrat de transmission et de mariage du cercle de Verden, du 6 mai* 1884 (Sering, *op. cit.*, p. 243).

I. — H. M. transmet à son fils J. M. en toute propriété son domaine de W. avec les bâtiments et les champs qui en font partie, y compris les instruments de travail, les semences en terre et tous autres accessoires.

II. — H. M. se réserve pour lui et sa femme, leur vie durant, la pension suivante que l'acceptant s'engage à leur fournir :

A. Si le cédant vit à la même table que l'acceptant : 1° libre habitation sur le domaine et dans la Stube, ainsi que l'usage exclusif de la chambre dite chambre de la cave, ainsi que du cabinet situé à côté et de tous les meubles nécessaires au choix du cédant; 2° manger et boire à la table de l'acceptant en rapport avec l'état de santé des parents; 3° vêtements du dimanche et de tous les jours, chaussures, linge propre de corps et de lit ; 4° tous les ans, vingt-cinq livres de lin;

Ces dots étaient autrefois presque entièrement en nature et très faibles, ce qui s'explique par le caractère intégral de la

5° conduite en voiture à l'église et chez les parents; 6° en cas de maladie, soins, médecin et médicaments gratuits; 7° comme argent de poche, le produit annuel de la prairie dite Hester de 2 hectares d'étendue environ; 8° éclairage et chauffage, à la volonté des pensionnés.

B. Si les parents veulent avoir leur propre ménage (mêmes stipulations que ci-dessus et en outre) : 1° usage commun de la cuisine, du foyer et de la cave, ainsi que des ustensiles de cuisine; 2° chaque année, à Noël, un jeune porc gras de 200 livres de poids net, et en automne 50 livres de viande de bœuf avec les saucisses correspondantes; 3° les légumes nécessaires, suivant les besoins; 4° une des meilleures vaches qui sera logée, nourrie et conduite au pâturage avec celles du cultivateur. Quand la vache sera vieille ou hors de service, elle sera changée au choix des parents; les veaux resteront au domaine ainsi que le fumier; 5° pendant que la vache sera tarie, 2 livres de beurre par semaine, et par jour un pot de lait non écrémé; 6° si les parents le désirent, ils pourront prendre une servante qui sera payée, nourrie et couchée par l'héritier: 7° deux pommiers, deux pruniers et deux poiriers, suivant le choix annuel du cédant; 8° chaque année, 600 marks d'argent payables tous les trois mois et d'avance.

C. Si les pensionnés veulent quitter le domaine, il leur sera payé en tout et pour tout, annuellement, 900 marks. En aucun cas ils ne sont astreints à travailler pour le Hof. La pension reste dans tous les cas la même pour le survivant. S'ils ont quitté le domaine, ils conservent le droit d'y revenir aux conditions fixées ci-dessus. A la mort du dernier, les objets mis à leur disposition reviennent au domaine; mais non leur fortune mobilière qu'ils conservent par devers eux, et dont ils gardent naturellement la libre disposition.

III. — La pension spécifiée ci-dessus sera une charge réelle du domaine ; l'acceptant s'engage, sous peine d'une amende conventionnelle de 500 marks, à faire inscrire cette hypothèque dans l'espace de quinze jours, à la demande du cédant.

IV. — Des six frères ou sœurs de l'héritier : 1° A., mariée, a été dotée et n'a plus rien à prétendre à la fortune paternelle; 2° B. et C., tous deux en Amérique, recevront de l'héritier 6.000 marks à leur vingt-cinquième année; 3° D., à vingt-cinq ans, recevra 6.000 marks, plus un trousseau de 3.000 marks, comme celui qu'a reçu sa sœur à son mariage : 4° E. ne recevra rien du domaine : son père s'engage à la doter avec sa fortune mobilière; 5° F. enfin, qui n'est pas en état de se créer des moyens d'existence indépendants, restera sur le domaine et l'héritier s'engage à l'entretenir suivant sa condition et à lui procurer les soins nécessaires. F. peut travailler sur le domaine, s'il le veut, mais n'y est pas obligé. En cas de mort de l'héritier, si F. n'est pas satisfait des soins du successeur, il peut quitter le domaine et dans ce cas, on devra lui payer immédiatement 6.000 marks. Les stipulations en faveur de F. constituent une charge réelle pour le domaine. L'héritier devra la faire inscrire comme hypothèque, à la demande de son frère F. ou d'un de ses parents, et ce, à peine de 500 marks d'amende. Si F. meurt sans avoir touché sa soulte de 6.000 marks, cette somme restera acquise au domaine. Si, au contraire, l'un des autres enfants meurt sans héritier direct avant d'avoir touché sa dot, celle-ci est partagée également entre tous ses frères et sœurs.

V et VI. — Sans intérêt.

VII. — La future épouse apporte une dot constituée : 1° par une somme de 9.000 marks; 2° par un trousseau d'une valeur de 3.000 marks.

VIII. — Pour sûreté de cette dot, le futur époux consent à la future épouse un

culture et sa faible productivité; il y a aujourd'hui une tendance marquée à les constituer de plus en plus en argent et à en élever beaucoup le montant; ce qui est assez naturel, étant donné l'enrichissement général et la facilité plus grande de se procurer du numéraire, dus à la culture intensive et commerciale. Néanmoins, l'héritier est souvent obligé d'hypothéquer son domaine pour désintéresser ses frères et sœurs; et peut-être y a-t-il là une des causes de l'élévation de la dette hypothécaire en Allemagne. Il arrive d'ailleurs assez facilement à se libérer en quelques années; car, dans la fixation des dots, le père ne s'inquiète pas d'établir l'égalité parfaite entre ses enfants, mais de ne pas surcharger le domaine au delà de ses forces, car alors son but, le maintien de la famille sur le Hof, se trouverait singulièrement compromis [1]. L'héritier se trouve donc fortement avantagé surtout en apparence. Il est à remarquer que les cadets d'Abbauern reçoivent proportionnellement beaucoup moins que ceux de Bauern, car la maison qui représente la presque totalité du bien paternel, est improductive; on ne peut donc pas, par des dots trop élevées, la grever d'hypothèques, ce serait la ruine du propriétaire.

droit d'hypothèque de 12.000 marks et s'engage à le faire inscrire aussitôt que son épouse le demandera.

IX. — En cas de mort sans enfant de l'un des conjoints, le survivant jouira du domaine ou de la dot, sa vie durant, en vertu de la règle « längst Leib, längst Gut », et pour cela, les parents des futurs époux renoncent à leur réserve légale.

X. — Si le mari meurt en laissant des enfants, sa veuve aura la pleine jouissance du domaine et de toute la succession de son époux, jusqu'à la vingt-cinquième année de l'héritier, sous réserve des charges dont serait grevé le Hof. Elle devra pourvoir à l'éducation des enfants suivant leur condition.

XI. — Si, au moment de la mort du père, l'héritier n'a pas encore seize ans, la veuve a le droit de prendre un second mari comme *Interimswirt* jusqu'à la majorité de l'héritier.

XII. — Après la transmission à l'héritier, la veuve a droit à un Altenteil qui sera susceptible d'hypothèque.

On remarquera comment il est pourvu judicieusement au sort de chacun, en tenant compte de sa situation personnelle et des intérêts généraux du domaine.

Le cercle de Verden est situé près de Brême, dans une contrée un peu plus riche que la Lande du Lunebourg.

1. J'ai pu constater dans d'autres régions de la Plaine saxonne, notamment sur le littoral, que le partage égal ou même le paiement de soultes trop élevées amènent la licitation ou la vente des domaines familiaux.

L'*Altenteil*, ou pension que se réservent les parents, varie naturellement suivant la richesse de la famille, mais comporte ordinairement le logement dans la maison, l'entretien complet et quelque argent de poche [1]. Les stipulations sont très minutieuses et envisagent les différents cas possibles; il faut qu'en cas de mésintelligence, le conflit trouve sa solution dans le contrat. En fait, le désaccord est rare, les parents ne réclamant pas tous leurs droits, et les enfants ayant donc tout intérêt à se montrer vis-à-vis d'eux respectueux et obligeants, abstraction faite d'ailleurs des sentiments intimes de chacun. A la mort du dernier survivant des père et mère, la fortune mobilière existante est partagée également entre tous les enfants, car, nous le répétons, il s'agit seulement d'assurer le maintien intégral du domaine et non de favoriser un enfant aux dépens des autres.

En général, la dot de la femme s'incorpore au domaine; elle sert le plus souvent à payer les dots des cadets. Si le Höfner meurt sans enfant, sa veuve a la jouissance du Hof sa vie durant, d'après la vieille coutume « *längst Leib*, *längst Gut* ». S'il existe des enfants du mariage, la mère conserve l'administration et la jouissance du domaine jusqu'à la vingt-cinquième année de l'héritier; elle a ensuite droit à un Altenteil. L'usage de l'*Interimshöfner* (second mari) semble se restreindre; cette institution existait surtout dans l'intérêt du seigneur, elle n'a donc plus aujourd'hui autant de raisons d'être. Lorsqu'une fille est héritière et qu'elle se marie, un contrat spécial règle les droits des époux; le bien notamment ne peut être grevé que de leur consentement mutuel. Si le mari est déjà héritier de son côté, il y a deux domaines dans la famille; dans ce cas, chacun des domaines passera à un fils différent, même s'ils sont contigus. Il n'y a pas lieu de les maintenir réunis, puisque chacun d'eux a une vie indépendante et suffit aux besoins d'une famille. D'après la loi des Höfe (*Höfegesetz*), ils devraient revenir

1. Parfois il est stipulé que l'Altenteil constituera une *charge réelle* pour le Hof. — Souvent aussi le chiffre de l'Altenteil est évalué assez haut, car il vient alors en déduction du revenu sur lequel l'héritier a à payer l'impôt sur le revenu.

tous les deux à l'aîné, mais ici la coutume déroge à la loi.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple où loi et usages ne concordent pas. Après l'abolition de l'ancien droit, le droit commun du royaume de Prusse consacrait le principe du partage égal en nature (*Realteilung*), ou, à son défaut, le partage égal avec retour de lots (*Civilteilung*). Par disposition entre vifs ou testament, le paysan saxon a toujours résisté au morcellement de son domaine prescrit par le Code. Il est même arrivé fréquemment qu'en cas de succession *ab intestat*, les héritiers ont d'un commun accord assuré la transmission intégrale du Hof et l'avantage de l'héritier; car le Hof est encore considéré surtout comme l'intérêt primordial. Dans l'ancien droit, en cas de vente du domaine, il existait même un droit de préemption en faveur non seulement des frères et sœurs, mais même des collatéraux [1]. Aussi, par son attachement résolu et raisonné à de vieilles coutumes qui avaient fait leurs preuves et dont rien ne justifiait la disparition, le Bauer hanovrien est-il arrivé à faire modifier la législation. La loi sur les Höfe (*Höfegesetz*), qui est entrée en vigueur le 1er juillet 1875, et a été depuis complétée par plusieurs dispositions additionnelles, a en effet donné satisfaction aux *desiderata* des populations rurales. Cette loi a été promulguée par le gouvernement prussien sur l'initiative du *Landtag* provincial du Hanovre; aussitôt après, une agitation fut provoquée dans tout le pays pour en généraliser l'application. Le corps des fonctionnaires hanovriens, originaires du pays même et en connaissant admirablement les besoins, fut pour beaucoup dans le mouvement qui amena le vote de la loi, et après, il se donna pour tâche d'en faire pénétrer la connaissance et l'usage auprès des populations de la province.

Ce fut d'ailleurs facile, la loi ne faisant guère que consacrer la coutume. Tout propriétaire d'un domaine rural peut en demander l'inscription au rôle des Höfe (*Höferolle*) [2]. A partir

1. A rapprocher de l'Odelsret norvégien et du retrait lignager de l'ancien droit français.

2. Cette loi a été souvent présentée, en France, comme un moyen d'*introduire*

de cette inscription, le domaine est soumis, *en cas de succession ab intestat*, à un mode successoral spécial. L'aîné des fils hérite du domaine ; il est avantagé d'un tiers, dettes déduites ; les deux autres tiers sont partagés également entre tous les enfants, et l'héritier doit leur payer leurs parts en argent. Le Hof est évalué d'après sa valeur d'usage et non d'après sa valeur vénale, qui est toujours plus élevée. L'avantage légal accordé à l'héritier ne soulève aucune objection; on le trouve même trop faible en général, et nous savons que, dans la pratique, il est plus considérable. La loi n'impose à l'héritier d'autres obligations vis-à-vis de ses frères et sœurs que de leur payer leurs soultes en argent comptant ; cette mesure va à l'encontre des désirs des paysans, pour qui le Hof est avant tout le foyer de la famille. Aussi les actes de transmission imposent-ils à l'héritier la charge d'entretenir ses frères et sœurs jusqu'à leur sortie de l'école (quatorze ans), et même plus tard, en échange de leur travail. S'ils ont quitté la maison, il doit encore les recevoir en cas de maladie ou de chômage. Par contre, les soultes ne sont payables qu'au moment du mariage des cadets et souvent par termes échelonnés. Cette combinaison est infiniment plus avantageuse pour les deux parties, tant il est vrai que les conventions privées sont plus souples et s'adaptent mieux aux réalités que la rigueur des textes de loi, même si ces textes s'inspirent des usages existants.

En fait, nous savons que le père règle presque toujours lui-même la transmission de ses biens soit par disposition entre vifs, soit par testament. S'il ne l'a point fait, les héritiers, le plus souvent, procèdent eux-mêmes à la liquidation de la succession par un contrat amiable qui tient encore plus compte de la coutume que de la loi. S'il y a des mineurs, on attend généralement leur majorité, afin de tout régler au mieux des intérêts de la famille et du Hof. Les résultats obtenus en observant les vieux usages et les coutumes ne diffèrent pas beaucoup de ceux qu'on obtiendrait par l'application littérale de la loi; toutefois le mode

la transmission intégrale. Si elle a réussi dans le Lunebourg, c'est qu'elle est venue simplement *consacrer* un usage existant.

d'évaluation tel qu'il a été fixé par le législateur n'est généralement pas suivi ; on le trouve un peu obscur et compliqué. Il y a d'ailleurs une tendance à demander la revision de la loi dans un sens encore plus conforme aux coutumes de l'ancien droit.

Je ne sais pas ce que nous, Français inconstants et autoritaires, devons admirer le plus ici : de la constance du Bauer saxon voulant, tout en abandonnant ce qui n'avait décidément plus de raison d'être, maintenir, malgré tout, ses anciennes coutumes parce qu'il les trouve bonnes, ou du libéralisme du gouvernement qui, renonçant à imposer à tous une même règle, rigide et uniforme, permet à chacun de se placer sous le régime successoral qu'il croit le plus favorable à son domaine et à sa famille. Car cette loi n'a atteint son but, qui est la conservation du foyer et du domaine de la famille, que parce qu'elle a été la consécration de coutumes préexistantes et nous voyons les paysans y déroger toutes les fois qu'elle s'en écarte. D'ailleurs, cette loi s'applique à toute la Prusse, mais on n'en a réclamé le bénéfice que là où la transmission intégrale était déjà dans les mœurs. Il existe des régions, même en Hanovre, où le partage égal était la règle, et le *Höfegesetz* n'a pas réussi à y introduire l'*Anerbenrecht*.

La plus grande partie des Höfe sont aujourd'hui inscrits à la *Höferolle*, de même que les plus petits domaines d'Abbauern. L'inscription ne limite en rien le droit de disposition du propriétaire par hypothèque, vente, donation, testament, etc.... de sorte que la disposition entre vifs est restée le mode habituel de transmission : elle s'applique évidemment beaucoup mieux aux situations particulières de chacun.

Voici comment le père Wilhelm avait réglé ses affaires : se sentant gravement atteint et encore assez jeune, il fit un testament. Sa veuve conserve l'administration et la jouissance du Hof jusqu'à la vingt-cinquième année de l'héritier. Elle jouira ensuite d'un douaire assez important fixé par le père. Le fils aîné aura à payer à chacun de ses trois frères ou sœurs 6.000 marks en argent et à leur donner un trousseau et du mobilier *Aus-*

steuer pour une valeur de 3.000 marks : soit en tout une charge de 27.000 marks pour un Hof libre de toute hypothèque, et évalué environ 100.000 marks. L'avantage accordé à l'héritier est considérable, notablement supérieur à celui qui est fixé par la loi, mais la fortune de la mère, augmentée des économies qu'elle peut réaliser pendant qu'elle administre le domaine, se partagera probablement entre tous les enfants.

Il est des cas où la situation d'héritier n'a rien d'enviable. Aussi arrive-t-il que l'ayant droit s'y dérobe ; c'est le cas pour un Abbauer dont la propriété (*Stelle*) était grevée de 5.000 marks de dettes ; son fils a renoncé à ses droits et c'est son gendre qui a accepté la situation d'héritier. Son métier de charpentier lui permet de payer une annuité de 260 marks, soit 0,75 pfennige (1 franc) par jour ; de la sorte la dette sera éteinte en trente ans. Il est évident qu'une bonne organisation du crédit, en facilitant le paiement des dots aux cadets, favorise puissamment la transmission intégrale.

Si nous cherchons à résumer les conséquences qu'ont eues pour la propriété les changements survenus depuis trente ans dans l'organisation du travail, nous pouvons constater que les nouvelles conditions économiques ne l'ont guère modifiée, sauf sur un point : la constitution d'un plus grand nombre de foyers indépendants, résultat du bien-être plus général et de l'ascension sociale des travailleurs. Mais par suite du caractère exclusivement agricole du pays, ces nouveaux foyers s'appuient tous sur le Hof resté la clef de voûte de l'édifice social. Son maintien s'impose, par suite des conditions du lieu, aussi impérieusement que jadis, et la transmission intégrale continue à assurer la perpétuité du foyer familial. Elle a résisté aux changements de législation et nous avons pu voir la volonté opiniâtre du père de famille, soutenue et fortifiée par les coutumes traditionnelles, vaincre la loi et l'obliger à se modifier et à ne plus considérer la propriété paysanne comme un simple capital, comme un objet d'usage individuel, mais bien comme la base indispensable de la famille. C'est aux membres de celle-ci que profite naturellement la prospérité du domaine ; aussi voyons-nous, d'année en année, le

chiffre des dots payées aux cadets s'élever à mesure qu'augmentent les revenus de la culture, et l'avantage apparent de l'héritier diminuer à mesure que s'accroît la richesse générale.

IV. — RÉPERCUSSIONS SUR LA FAMILLE.

C'est une nécessité presque absolue que de symboliser une idée abstraite par une image concrète, de personnifier un groupement moral par un objet tangible, si l'on veut assurer la propagation de cette idée et la perpétuité de ce groupement. Cela est d'autant plus nécessaire qu'on s'adresse à des esprits moins cultivés. Que seraient une religion sans temple et sans rites, une armée sans drapeau et sans uniforme, une famille sans foyer? Des institutions qui, au moins dans l'âme de la masse, ne survivraient pas longtemps à l'enthousiasme passager qui les aurait créées. La famille est d'autant mieux organisée, d'autant plus forte que son foyer est plus stable et plus solidement assis, qu'il s'agisse d'ailleurs de sédentaires ou de nomades. La tente du pasteur, malgré sa mobilité, est, au point de vue social, aussi stable que la maison de briques du paysan bas-saxon. Mais à ce dernier les conditions du lieu ont imposé un travail qui le rend dépendant de ce lieu même, et qui ne lui permet pas de restreindre son foyer à sa maison seule. Il doit lui adjoindre un domaine dont il tire sa subsistance. Ce domaine est aussi indispensable à la famille que la marmite dans laquelle elle prépare ses aliments; de la façon dont elle en usera dépendra son propre sort. Or, nous avons vu que l'utilisation du lieu où se trouve ce domaine, l'organisation du travail sur ce domaine, l'organisation de la propriété et de la transmission de ce domaine, tout concourt au même but : assurer l'existence et la perpétuité de la famille. Son chef comprend que le sort en est lié à celui du domaine; que son héritage moral a besoin de reposer sur un héritage matériel; que, pour résister aux influences dissolvantes et se perpétuer avec ses traditions, elle a besoin d'un foyer permanent avec lequel elle s'identifie. Il le comprend

si bien que sa première préoccupation est d'assurer le maintien intégral de ce domaine, où chaque nouvelle génération retrouve la trace du labeur de celles qui l'ont précédée.

Il semble en effet que, pour le Bauer, l'idéal de la famille soit la stabilité; se perpétuer sur le Hof : voilà le rôle de la famille dont il a conscience. C'est que, pendant longtemps, dans ce pays pauvre, c'était presque la seule chose qu'elle pût faire : vivre et se continuer. Mais à voir la façon dont ce paysan prend l'existence et dont il use des armes que le progrès moderne met entre ses mains, on sent bien qu'il y a quelque chose de changé dans son idéal, quelque chose dont il n'a pas encore conscience, car le changement est encore récent, et il est d'expérience que les faits précèdent les idées. Les aspirations du Bauer se sont élargies à son insu; c'est peu aujourd'hui que d'assurer l'existence de la famille, celle-ci doit être la souche d'où sortiront d'autres familles, pour porter au dehors et continuer ailleurs les traditions de la première. Si ce sentiment de l'*expansion* nécessaire de la famille apparaît moins clairement que celui de sa *stabilité* dans les conversations du Bauer, il ressort du moins très nettement de ses actes, et c'est ce qui importe. La vie moderne ouvre à la famille une nouvelle voie, elle s'y engage, inconsciemment peut-être, mais sans hésitation ni arrière-pensée, par le seul effet des énergies vitales qui sont en elle. Sans rien renier de son rôle traditionnel, elle en assume un nouveau qui est comme le complément et l'épanouissement du premier.

C'est encore au domaine qu'incombe la tâche d'assurer cette expansion de la famille. Une partie des ressources qu'il procure doit servir à aider les nouveaux fondateurs de foyer, de façon à les mettre dans les meilleures conditions de réussite possibles; en cas d'échec, c'est encore le domaine qui doit les recueillir, les réconforter physiquement et moralement, et leur permettre ainsi de tenter un nouvel essai.

On comprend donc que la stabilité de la famille soit une des conditions de son expansion au dehors, et que l'héritier soit comme la pierre angulaire de tout l'édifice familial. Ce qu'on

demande au domaine, ce qu'on attend de lui, fait qu'il est considéré par tous comme le bien de la famille, et son détenteur même s'en croit bien plutôt l'administrateur que le propriétaire absolu qu'il en est de par la loi. Il manquerait à tous ses devoirs s'il ne se servait pas du Hof dans l'intérêt des siens. Il leur doit asile et protection, surtout à ceux qui viennent d'entrer dans la vie et à ceux qui sont près d'en sortir. Aux uns, il doit mettre les armes en mains pour leur permettre d'affronter avantageusement le combat; aux autres il doit des soins pour les blessures reçues, et une reconnaissance affectueuse pour les exemples donnés; il doit leur payer sa propre dette et celle de tous ses frères et sœurs. Cette conception du rôle de l'héritier a, au point de vue social, les plus heureux effets; c'est le contrepoids des avantages, en apparence considérables, qui lui sont accordés.

On pourrait craindre qu'une pareille situation n'entravât et ne paralysât l'action et l'énergie du Höfner, mais nous avons vu que le poids des traditions ne l'empêchait pas d'apporter à sa culture tous les perfectionnements modernes et d'agir en tout avec un esprit très progressiste. C'est qu'il ne faut pas oublier que nous ne sommes point ici en présence d'une famille communautaire plus ou moins désorganisée, où plusieurs ménages vivent sous le même toit, dans une harmonie souvent toute relative. Nous ne voyons jamais ici au même foyer plus de deux ménages, celui des parents et celui de l'héritier; encore les chances de conflit sont-elles bien limitées. Les parents ont un logement indépendant et peuvent même faire ménage à part s'ils le jugent à propos. Quant à l'héritier, du jour où on lui a transmis le Hof, il a possédé tous les droits du propriétaire et tous les pouvoirs du chef d'exploitation. Vis-à-vis de ses propres enfants et de ses frères et sœurs, sa situation est bien supérieure à ce qu'elle serait s'il était encore sous l'autorité de son père. Celle-ci ne s'exerce que par des avis et des conseils, qui sont écoutés par le fils avec d'autant plus de déférence qu'il est parfaitement libre, s'il le veut, de n'en tenir aucun compte. Il importe d'ailleurs que celui qui a le fardeau de l'exploitation en soit le maître absolu, afin de la conduire pour le mieux du

domaine et du rôle qu'il doit remplir. La nouvelle législation a du reste supprimé toutes les restrictions qui, dans l'ancienne, pouvaient exister à cet égard.

C'est dans le but de favoriser la conservation du domaine, et par là la stabilité de la famille, que la désignation de l'héritier précède son mariage, afin qu'il épouse, si cela est possible, une jeune fille riche dont la dot lui permettra de supporter plus facilement les charges que lui impose la possession du Hof.

Ses frères et sœurs épousent des enfants de Bauern ou d'Abbauern; la fortune joue évidemment un certain rôle dans ces unions, mais il n'y a aucune différence sociale entre les familles d'Egestorf. Les mariages consanguins y sont assez fréquents par suite de la faible densité de la population, et cela n'est pas sans inconvénient pour la constitution générale des santés. Les filles de riches Bauern épousent volontiers des instituteurs à défaut d'héritiers; c'est plus relevé que d'être la femme d'un artisan ou d'un journalier. Cette absence de classes dans la population rend plus facile l'établissement des enfants qui n'ont reçu qu'une maigre dot. Elle contribue de la sorte à faciliter la transmission intégrale et par là à assurer la stabilité de la famille et son expansion.

Il est évident que cette égalité réelle entre tous n'est possible que grâce à une grande simplicité dans le mode d'existence. Autrefois la pauvreté générale se chargeait de maintenir la vie quotidienne dans une rude simplicité, voisine souvent de la pénurie. Mais aujourd'hui, nombre de Höfner pourraient, imitant leurs voisins des Marschen, augmenter leur train de vie, faire bonne chère et s'éviter les fatigues du travail agricole.

Ils n'en ont rien fait, et cela est heureux à plus d'un titre; ils sont restés fidèles aux vieilles mœurs et aux usages de leurs pères; ils n'ont pas déserté le travail des champs et ne se sont point amollis dans leur aisance; en un mot, ils ne se sont pas « embourgeoisés ».

Est-ce à dire que l'évolution économique de la Lande du Lunebourg n'a exercé aucune influence sur le mode d'existence de ses habitants? Loin de là, et en premier lieu nous devons noter

une amélioration du foyer : une famille stable et bien organisée y attache généralement une grande importance, c'est le théâtre de sa vie, de tous les instants. Nous savons que le Hof inspire à la famille une légitime fierté et que chacun, par ses soins et ses peines, travaille à sa prospérité. Il est tout naturel que, sur ce Hof, la maison d'habitation, le foyer proprement dit, soit l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Elle est en général confortablement installée, avec une certaine recherche de l'élégance. Le vestibule ne communique plus aujourd'hui avec la *Diele* que par une porte, et la fumée ne cherche plus une issue à travers les portes et les fenêtres de toute la maison. Ce vestibule est grand et clair; parfois des peintures pittoresques en ornent les murailles : chez Wilhelm, un burg rhénan; chez Müller, la chute du Rhin à Schaffouse, etc...

Dans la *Stube,* la pièce d'honneur, on trouve toujours un canapé et des fauteuils; la table est recouverte d'un tapis et aux murs sont suspendus des portraits, des photographies, des images et des devises pieuses, les diplômes de toutes sortes qu'ont obtenus les Höfner à l'école, au régiment, ou dans les concours agricoles. C'est dans la Stube que l'on reçoit les hôtes et la place d'honneur est le divan; le jour où nous sommes allés chez les Wilhelm porter nos vœux à la fille de la maison à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance (*Geburtstag*), jour scrupuleusement fêté dans toute l'Allemagne, la mère Wilhelm et son fils aîné nous ont reçus dans la Stube, où nous avons pris ensemble le café de 4 heures. Nous avons vu les autres enfants, mais ils ne sont point restés avec nous; l'héroïne du jour, elle-même, et quoiqu'elle eût revêtu ses habits de fête, est allée dans la salle voisine remplacer sa mère à la table commune où s'assoient enfants et domestiques. Dans chaque pièce, de grands poêles entretiennent une douce température, tandis que les rideaux des fenêtres abritent contre les regards indiscrets. On a l'impression d'être chez soi, et dans une maison où l'on passe une bonne partie de son existence. Les cuisines sont en général bien aménagées et commodes; il y a de grands fourneaux très bien compris, et parfois même, dans un coin, un

fourneau plus petit; c'est celui des vieux parents ou des locataires, s'il y en a. J'avoue que ce communisme de la cuisine m'a surpris. Cela n'amène, paraît-il, aucune discorde. Il est vrai que, la plupart du temps, ces locataires sont des parents, souvent des personnes seules ou des ménages sans enfant; une famille normale occuperait, en effet, une maison entière ou au moins un logement indépendant.

Le soir venu, on s'éclaire avec de bonnes lampes à pétrole, souvent même munies des derniers perfectionnements; il ne saurait plus être question des bougies de cire ou de suif du temps passé. Pendant mon séjour à Egestorf, le facteur a fait un pas de plus dans la voie du progrès, il a acheté une lampe à alcool afin d'expérimenter ce nouveau mode d'éclairage.

Par suite du développement général de la richesse dû aux transports, le Bauer a donc vu le cadre de son existence devenir plus confortable et plus agréable; mais fidèle aux traditions de ses ancêtres, il y mène une vie très simple dont est banni tout vain luxe. Il comprend que la simplicité et l'économie sont les conditions *sine qua non* de la prospérité de son domaine et de la stabilité de sa famille. Lui et les siens vivent sur le même pied que les domestiques et les ouvriers du Hof, dont ils partagent la table et les travaux. En devenant eux-mêmes, plus tard, domestiques, journaliers ou artisans, les enfants ne changeront pas de manière de vivre et n'auront point à regretter leur existence sur le domaine. Ce seul fait, qui tient à la généralisation de la petite culture, facilite singulièrement l'établissement des enfants dans toutes sortes de situations, et rend plus difficile l'éclosion d'un sentiment d'envie et de jalousie à l'égard du frère aîné. La simplicité du mode d'existence favorise donc à la fois l'expansion de la famille au dehors et sa stabilité sur le Hof. Si la vie du Bauer était matériellement très différente de celle du journalier, il est douteux que les cadets trouvent longtemps encore dans la tradition la force de résignation nécessaire pour renoncer à ce bien-être. Ce n'est qu'accidentellement, en effet, à l'occasion d'une fête, ou en l'honneur d'un hôte, que le Bauer déploiera quelque luxe; on sortira de l'armoire quelques jolies

tasses, quelques pièces d argenterie, couteaux à fruit ou autres inutilités; mais le caractère exceptionnel que l'on conserve à ces petites manifestations du luxe, montre que le Bauer entend par là soutenir l'honneur de son domaine bien plus que satisfaire un de ses besoins.

La nourriture est des plus simples : le matin, café et pommes de terre; au déjeuner, du lard et des pommes de terre; dans l'après-midi, café et encore des pommes de terre; le soir, toujours des pommes de terre avec du pain et du beurre. On voit que, sauf le café, toute la nourriture, qui n'est guère variée, est tirée du domaine. Le pain de seigle, couleur chocolat, est fort agréable au goût, mais peu nourrissant. Lorsque le repas ne comporte pas de café, il y a sur la table un flacon d'eau-de-vie. En été, on boit beaucoup de petit-lait, surtout pendant le travail dans les champs. La préparation des aliments est assez rudimentaire, elle mérite à peine le nom de cuisine. Le porc sous toutes ses formes tient une grande place dans l'alimentation; or, on sait qu'il ne réclame presque aucune préparation immédiate au moment d'être mangé.

Si la cuisine est un département un peu négligé, en revanche, les maisons, sauf peut-être chez les toutes petites gens besogneuses, sont tenues remarquablement propres. On n'y voit pas de désordre : chaque chose est à sa place, et les araignées n'ont pas licence d'y tendre leurs toiles. Le Bauer a d'ailleurs bonne tenue, même en vêtements de travail. Il est souvent chaussé de fortes bottes, et vêtu d'un veston de cette couleur verte qui règne si uniformément de l'autre côté du Rhin. Dans les solennités, mariages, enterrements, apparaissent les habits de couleur sombre, et le chapeau haut de forme coiffe toutes les têtes. Les femmes suivent la mode de près ou de loin, et les jeunes filles semblent vêtues avec assez de goût.

Cette respectabilité extérieure se retrouve dans les rapports des hommes entre eux. Les gens qui se rencontrent sur la route se saluent; en entrant dans une maison, le premier soin de l'arrivant, qu'il soit gros Bauer ou simple valet, est de se découvrir et d'accrocher sa coiffure au porte-manteau. Malgré

sa réserve un peu froide, ce peuple est naturellement poli, et, sur ce point, l'éducation des enfants est soigneusement faite.

La simplicité que nous avons constatée dans le mode d'existence de tous les habitants d'Egestorf, se retrouve dans l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants, et nous allons voir qu'elle tend implicitement au même but : favoriser la stabilité et l'expansion de la famille. Il n'existe aucune différence d'éducation entre l'héritier et ses cadets, qui sont en général quatre ou cinq, mais on sait que, de par la coutume et à moins de circonstances exceptionnelles, ce sera l'aîné qui aura le Hof; on ne remarque à son égard aucun sentiment d'envie ou de jalousie de la part de ses frères et sœurs. Dressés au travail, à la discipline et au respect dès leur jeune âge, les enfants fréquentent jusqu'à quatorze ans l'école du village, où dominent les mêmes principes que dans leurs familles. L'assiduité est requise de façon très stricte, et d'ailleurs le paysan saxon sent assez la nécessité de l'instruction pour que toute contrainte soit inutile à son égard. Plus tard, les garçons suivront volontiers les cours d'hiver (*Fortbildungsschule*) faits par l'instituteur; on y apprend parfois des langues étrangères : français ou anglais.

Vers dix-sept ou dix-huit ans, quelques privilégiés vont à l'École d'agriculture d'hiver de Lunebourg. C'est une excellente institution que ces écoles d'hiver qui, très répandues en Allemagne, y donnent de bien meilleurs résultats que les écoles pratiques chez nous. Au lieu de former de bons praticiens, celles-ci le plus souvent ne servent aux fils de cultivateurs qu'à déserter la culture pour des professions plus ou moins bureaucratiques. L'École d'hiver, moins dispendieuse [1], peut être fréquentée par un plus grand nombre d'élèves, et elle laisse aux jeunes gens, pendant la belle saison, la faculté de venir travailler chez leurs parents où leur présence est nécessaire. Les cours ont lieu de novembre à mars; pendant l'été, les professeurs font des tournées de conférences et poursuivent des études expérimentales [2].

1. La dépense totale, pour l'hiver, s'élève à environ 250 marks.
2. Il serait à souhaiter que de semblables écoles se développassent en France.

Les filles fréquentent parfois en hiver, ou pendant tout une année, une école ménagère (*Haushaltungsschule*). C'est pour elles un excellent complément d'éducation; ces écoles ont une influence très grande et très heureuse : c'est par elles que les notions d'hygiène et d'économie domestique pénètrent dans les familles rurales. Il m'est pénible de constater que sur ce point, comme sur bien d'autres d'ailleurs, nous nous laissons honteusement distancer par nos voisins. Notre race de paysans, dont certains de nos compatriotes sont si fiers, pourrait bien n'avoir rien à gagner à une comparaison un peu serrée avec celles des autres pays. Qu'on ne craigne pas que ces écoles introduisent dans les villages des goûts peu en rapport avec les ressources des paysans; il y a des degrés dans les écoles ménagères, il y en a pour toutes les bourses et pour toutes les conditions. Par elles, les femmes sont au niveau de leurs maris, et ainsi toutes les forces de la famille sont employées plus utilement en vue du bien-être et de la prospérité à atteindre.

La sœur de Wilhelm, qui a dix-sept ans, va suivre les cours d'une de ces écoles pendant un an. Lui-même, l'héritier, a suivi pendant deux hivers ceux de l'école d'agriculture de Lunebourg et il a fait ensuite un stage d'un an sur un domaine renommé pour sa bonne exploitation; c'est pour lui une excellente préparation avant de prendre la direction du Hof. Le dernier de ses frères, un peu infirme, restera chez lui, trouvant sur le domaine l'asile qui lui est nécessaire, et au foyer de son aîné la famille qu'il est incapable de fonder. On voit par cet exemple combien est précieuse, pour certains membres de la famille et pour tous les vieillards, cette stabilité qui, nous l'avons vu, repose si étroitement sur la transmission intégrale.

Ce domaine qui sert de refuge aux déshérités, est aussi le levier puissant sur lequel s'appuient les énergiques et les vail-

— A ma connaissance, un membre de la Société des Agriculteurs de France a, de son initiative privée, organisé des cours de ce genre, avec le concours d'une école libre, dans les environs de Lunéville. C'est un exemple à signaler et à suivre.

lants pour se lancer dans la vie et se répandre au dehors. C'est le point fixe qui sert de base à l'expansion de la famille. Grâce aux ressources accumulées pendant des générations, il permet de donner aux cadets une éducation simple, il est vrai, mais en rapport avec les nécessités actuelles. Lorsqu'ils s'éloignent définitivement du toit paternel, ceux-ci sont réellement « bien armés pour la vie ».

Un frère de Wilhelm, âgé de dix-huit ans, après avoir, comme son aîné, suivi les cours de l'école d'agriculture, est actuellement élève sur une grande propriété : il se destine à devenir régisseur. C'est une des situations que choisissent volontiers les fils de riches Bauern. Habitués dès l'enfance à vivre et à travailler sur un domaine rural, ils ne changent ni de milieu, ni de genre de vie. Les pères de famille laissent en général leurs fils parfaitement libres de suivre leurs goûts, à moins que leur présence et leur travail ne soient nécessaires sur le Hof, car un enfant y tient lieu d'un valet. Voici les professions que nous relevons parmi les cadets de Bauern : instituteur, célibataire dans la maison paternelle, Abbauer, gardien d'abeilles (au dehors), régisseur, maçon, jardinier à Hambourg, commerçant à Francfort, ingénieur; d'autres ont épousé des héritières.

Parmi les fils d'Abbauern nous trouvons surtout des artisans : charpentiers, cordonniers, bouchers, facteur, menuisier, gardien d'abeilles (au dehors), boulangers, bourrelier, garde-pêche, tailleur dans le pays, tailleur à Francfort. Pour eux, il y a nécessité de prendre un métier dès le jeune âge, car l'exiguïté du bien familial, réduit souvent à la seule maison, ne leur permet pas de travailler chez leurs parents. Quelques-uns restent tout simplement journaliers, gagnant leur vie sur les Höfe et dans les bois pendant l'hiver.

Ceux des fils de Bauern qui n'ont voulu ou pu embrasser aucune profession, restent sur le Hof familial où ils travaillent jusqu'à leur mariage; ils s'installent alors comme Abbauern ou provisoirement comme Häuslinge. Leur désir et leur but est de devenir indépendants, d'avoir un foyer dont ils soient proprié-

taires, et de disposer librement de leur travail. Dès leur enfance, l'éducation de la famille et du milieu leur a montré le but à atteindre. Cette éducation est évidemment inconsciente; mais, à voir la place que tient le mot « *selbstständig* » dans la bouche du paysan, on comprend le prix qu'il attache à l'indépendance; c'est vraiment pour lui un idéal qu'il doit désirer aussi pour chacun de ses enfants. Ces aspirations se sont faites plus ardentes à mesure que la possibilité de les satisfaire a été plus grande. Or nous avons vu précédemment que les occasions de travail et les moyens d'ascension se sont multipliés, par suite du développement économique du pays, dû aux transports. Cela favorise puissamment l'expansion de la famille au dehors en permettant la création de nouveaux foyers, et, du même coup, la question de l'établissement des enfants est étrangement simplifiée. Cela explique également pourquoi l'émigration est nulle, les cadets trouvant sur place des moyens d'existence.

Nous avons vu aussi, à propos de la propriété, comment l'enrichissement général contribuait à la création de nouveaux foyers. D'une part, les jeunes gens peuvent consacrer quelques années au perfectionnement de leur instruction ou à l'apprentissage d'un métier; leur valeur personnelle en est accrue et avec elle la facilité de s'assurer l'indépendance par le travail. D'autre part, ils peuvent, au moment de leur mariage ou de leur entrée dans les affaires, compter sur un petit capital, qui leur permet de se créer un foyer, ou d'entreprendre avantageusement un commerce ou une petite industrie.

C'est, en effet, à l'expansion de la famille par l'établissement des cadets qu'est consacrée la plus grande part de l'épargne. L'excédent des bénéfices agricoles est soigneusement capitalisé, afin qu'il y ait de l'argent disponible le jour où le besoin s'en fera sentir. Une partie de ces ressources est employée à l'amélioration du Hof, et c'est tout naturel, puisque le Hof est le pivot de toute l'organisation familiale. Plus sa productivité sera élevée, plus le bien-être de la famille tout entière sera grand, celui des cadets comme celui de l'aîné. A cette raison économique s'ajoute aussi la question de sentiment, la fierté

que ressent la famille pour son domaine. On veut qu'il soit le plus beau et le mieux tenu; aussi n'hésite-t-on pas à y faire toutes les dépenses nécessaires. Il y a même un véritable luxe de bâtiments; les anciens sont soigneusement entretenus et les nouveaux aménagés d'après les derniers perfectionnements. Rien cependant qui rappelle la folle prodigalité de certaines fermes modèles. Le reste de l'épargne du Bauer — et c'est certainement la plus forte part — est employé, soit à liquider des dettes antérieures, soit à doter les cadets. Ils seront mieux armés pour fonder une entreprise quelconque, ou même un simple foyer. Si la dot reçue des parents ou de l'héritier se trouve insuffisante, on emprunte pour se bâtir une maison, et là encore l'épargne trouve emploi: mais cette fois-ci, c'est l'épargne future que l'on escompte. Au moyen d'annuités convenablement calculées, on pourra se libérer en un certain nombre d'années.

On voit par là qu'il ne se forme pas, à proprement parler, de capitalistes; le capital amassé par une génération est aussitôt dispersé par la suivante et tranformé en maisons, bâtiments, instruments agricoles ou employé à des améliorations de toute nature. Il ne sert pas à la satisfaction de besoins de luxe croissants. C'est un capital productif puisque, grâce à lui, la production et la population augmentent.

L'épargne ne se manifeste pas non plus par des acquisitions de terres, comme il arrive le plus souvent chez nos paysans français. Le Bauer possédant un domaine plein, suffisant aux besoins de sa famille, n'est pas poussé à l'arrondir; la grande stabilité de la propriété rend d'ailleurs les ventes fort rares : seuls quelques lopins de terre sont vendus pour la construction de maisons d'Abbauern. En outre, le paysan, sachant qu'il aura besoin d'argent pour l'établissement de ses enfants, préfère déposer ses économies à la caisse d'épargne, d'où il peut les retirer à chaque instant, plutôt que de les immobiliser dans des fonds de terre. C'est toujours le même but, maintien et expansion de la famille, qui règle l'emploi de l'épargne, comme il influe sur toute la vie de la population.

Celle-ci est généralement assez économe, surtout depuis la création de la caisse d'épargne dont nous verrons plus loin le fonctionnement. La jeunesse toutefois paraît assez imprévoyante : les servantes dépensent en toilette environ la moitié de leurs gages. Quant aux jeunes gens, le cabaret et le jeu absorbent à peu près tout ce qu'ils gagnent. Car on joue beaucoup le dimanche, dans les auberges d'Egestorf; aux environs, il existe même un village dont tous les Bauern ont été complètement ruinés par le jeu, leurs affaires étant naturellement très négligées. Parmi les ombres du tableau que j'ai tenté d'esquisser de la population du Lunebourg, il faut citer l'alcoolisme, non sous sa forme aiguë manifestée par l'ivresse, mais sous sa forme chronique due à l'absorption journalière d'une certaine quantité d'eau-de-vie. Nous savons que le flacon de *schnaps* reste en permanence sur la table du Bauer. Cette fâcheuse habitude exerce une influence déplorable sur les santés, et peut-être devons-nous y voir une des causes de la tuberculose qui produit de grands ravages dans la contrée. Cette maladie n'est d'ailleurs pas cantonnée dans le Lunebourg. J'ai pu constater sa fréquence dans toute la Plaine saxonne, mais sans pouvoir arriver à en découvrir les causes certaines. Il est à supposer qu'une hygiène mieux entendue et une amélioration de la nourriture, dues à l'accroissement du bien-être arriveront petit à petit, sinon à supprimer le fléau, du moins à le limiter. Il existe d'ailleurs dans le pays un mouvement anti-alcoolique représenté à Egestorf par l'instituteur, qui est « *Gut Templer* », c'est-à-dire abstinent total.

Malgré ces deux ou trois points faibles, les familles d'Egestorf sont prospères; loin d'avoir nui à leur prospérité, les nouvelles conditions de la vie moderne n'ont fait que l'accroître. La stabilité indispensable à ces familles rurales n'a pas été ébranlée : elle a même été renforcée par les facilités d'expansion dues au développement économique général et à l'enrichissement de la population de la Lande, qui peut ainsi consacrer une épargne plus considérable à l'établissement des cadets. Le résultat en est une aisance plus grande et une indépendance plus

complète pour chacun. La famille se trouve par là même plus capable que jadis d'assurer la prospérité matérielle et morale de chacun de ses membres, et, si je ne me trompe, c'est bien là son but ici-bas. Cette prospérité se traduit d'une façon tangible par la création de nouveaux foyers, la fondation de nouvelles familles issues de la première, et l'accroissement final de la population.

Après ce que nous venons de voir, on ne sera pas surpris que cette famille saxonne, si pleine de force et de vie, trouve en elle-même les moyens de traverser sans crise les diverses phases de l'existence. Les transports ont établi entre elle et le monde extérieur un contact dont elle pourrait être meurtrie, mais ils lui ont permis aussi de développer ses qualités de travail et d'initiative, grâce auxquelles elle surmonte les difficultés sans l'aide d'aucun patron. Ou plutôt, le patronage doit ici s'adapter à un fait social dominant, qui est la petite propriété : il est exercé, dans la mesure où les circonstances l'exigent et le permettent, par le Bauer.

Patron, il l'est vis-à-vis de sa famille, de ses domestiques et de ses voisins. Père de famille, il jouit d'une autorité incontestée et a le sentiment profond de sa responsabilité; mais sa sollicitude n'a rien que de viril, et sait respecter l'indépendance d'autrui. Il assure l'existence d'enfants nombreux et pourvoit à leur établissement, moins encore par les dots qu'il leur fournit que par l'éducation qu'il leur donne.

Ses domestiques ne sont pour lui qu'une continuation de sa famille, il a le même souci de leur formation morale que de celle de ses enfants. Vivant intimement avec la famille du Bauer, valets et servantes en subissent l'influence à un haut degré. Cette famille plus riche a, malgré toute sa simplicité, une respectabilité plus grande. Les effets s'en font sentir sur les domestiques, même après leur établissement indépendant, et cela tend à élever le niveau matériel et moral de l'ensemble de la population.

Les Häuslinge, qui tiennent le milieu entre des domestiques et de simples journaliers, sont dans la dépendance complète

du Hof dont ils tirent tous leurs moyens d'existence. La permanence des engagements leur donne une grande sécurité de vie. C'est grâce aux attelages que leur loue à bas prix le Bauer, qu'ils peuvent cultiver leurs terres. Ils trouvent en lui un appui constant qui leur permet peu à peu de s'élever, ou tout au moins de faire subsister leur famille.

Cette même action bienfaisante du Bauer s'exerce sur ses voisins, je parle de ceux qui n'ont guère que leur travail pour vivre. Sur le Hof ils trouvent à employer leurs bras, soit en été, soit même en hiver, grâce aux bois; leurs femmes ont l'autorisation de s'y livrer à la cueillette des fruits sauvages. Nous avons vu que cette ressource spontanée les rend moins dépendants du patron, en facilitant leur établissement en ménages autonomes : preuve nouvelle que les travaux de simple récolte patronnent naturellement ceux qui s'y adonnent. Nous assistons là, sur un point de détail, à un retour en arrière dans l'évolution des sociétés; retour expliqué et provoqué par une modification du lieu.

Les artisans sont également patronnés par le Bauer; c'est à lui qu'ils doivent leurs moyens d'existence. Sans lui, ils ne trouveraient pas ou presque pas à employer leur travail. Plus le cultivateur est devenu riche, plus nombreux sont devenus les ouvriers de métier pour satisfaire à ses besoins multiples.

Les liens de parenté et de voisinage resserrent encore ceux du patronage. On assiste volontiers son voisin lorsqu'il est dans la gêne; un riche paysan cautionnera, s'il le faut, la dette d'un journalier pauvre.

Le patronage du Bauer s'étend même aux affaires communes; par exemple : les Höfner supportent seuls les frais du culte; ce sont eux naturellement qui paient les plus lourds impôts et qui remplissent les fonctions de maire, d'administrateurs de la caisse d'épargne, du bureau de l'église, etc...

On remarquera que ce patronage n'est pas despotique; même dans sa famille et malgré toute son autorité, le père laisse à ses enfants une grande latitude dans l'orientation de leur vie. D'autre part, journaliers et domestiques ne sont

dans la dépendance du patron que de leur libre consentement, et dans la mesure où l'exige le travail; ils ne sont pas attachés définitivement à une famille plutôt qu'à telle autre. L'idéal de chacun est de devenir indépendant et de n'avoir à compter que sur soi seul et le Bauer encourage cet idéal. Ce n'est donc pas un patronage déprimant, comme celui de la famille communautaire ou de la fausse famille-souche, tendant à retenir sous son influence le plus grand nombre d'individus. C'est au contraire un patronage actif et efficace, qui a pour effet de pousser chacun à s'élever par ses efforts personnels afin d'arriver à n'avoir plus besoin de patron.

Le patronage ainsi compris, complétant l'éducation familiale, fournit un grand nombre de capables et un minimum d'incapables. Ceux-ci, le plus souvent, n'exercent pas d'influence fâcheuse, car, incapables physiquement ou moralement, ils restent en général sur le Hof sans fonder de nouvelles familles. Ainsi la stabilité de la famille sur le domaine se trouve être une des conditions élémentaires de l'expansion saine et vigoureuse de cette même famille au dehors.

Cette expansion de la famille saxonne se distingue nettement de celle de la famille quasi patriarcale, chez laquelle nous observons aussi la transmission intégrale et l'établissement des cadets au dehors. Mais ces derniers ne partent guère qu'avec l'esprit de retour; souvent, très souvent même, ils ne reviennent pas, mais c'est que leur manière de voir s'est modifiée, en perdant le contact avec le pays, ou que des circonstances indépendantes de leur volonté les ont empêchés de revenir finir leurs jours au village natal. Aussi ne s'établissent-ils guère sur un domaine rural; ils émigrent plus volontiers dans le commerce, les professions manuelles et libérales qui les laissent libres d'attache avec le pays où ils les exercent. C'est une émigration temporaire. S'ils abandonnent à l'aîné leur part d'héritage, c'est en stipulant qu'ils auront le droit de revenir achever leur existence dans la maison paternelle. Les charges sont souvent lourdes pour l'héritier; aussi dans certaines régions, comme la Haute Auvergne, trouve-t-on de plus en plus

difficilement un enfant qui consente à accepter cette situation. Il s'en suit donc une désorganisation du foyer. D'autre part, c'est la difficulté, l'impossibilité parfois, de vivre sur le domaine familial qui pousse les cadets à émigrer, à s'établir au dehors.

En Lunebourg, nous assistons à un phénomène opposé : c'est au contraire quand la productivité du domaine augmente, quand les facilités de vie sur le Hof deviennent plus grandes, que les cadets se détachent plus facilement et plus volontiers de la famille, et celle-ci, loin de chercher à les retenir, favorise au contraire leur départ. Ici, les charges imposées à l'héritier sont calculées d'après ses forces, car on comprend la nécessité de ne pas détruire le foyer dont il a la garde. C'est là que les enfants sont préparés à la vie ; mais, arrivés à l'âge d'homme, ils s'en éloignent définitivement et sans arrière-pensée ; aussi leur plus vif désir est-il de fonder à leur tour leur foyer sur un domaine rural.

Il est évident que seules les apparences sont semblables, mais que ces deux familles sont deux types nettement différents. Tandis que la vie moderne tend à désorganiser l'une, l'autre en reçoit comme un regain de vitalité et une nouvelle force d'expansion. L'une est dominée par les événements, l'autre s'y adapte et les fait tourner à son avantage. De ce qu'elle a été dans le passé et de ce qu'elle se montre maintenant, nous pouvons conclure que la famille saxonne est capable, par elle-même, d'assurer en toutes circonstances la prospérité matérielle et morale de chacun de ses membres, en leur donnant l'*aptitude à satisfaire leurs aspirations par l'effort personnel*. Il en résulte une profonde harmonie sociale, due bien moins aux mœurs traditionnelles du Bauer qu'à sa remarquable *faculté d'adaptation aux changements de milieu*.

V. — RÉPERCUSSIONS SUR LA VIE PUBLIQUE.

Le goût de l'indépendance et l'aptitude à se suffire à soi-même, que nous avons rencontrés dans chacune des manifesta-

tions de la vie privée de la famille saxonne, vont se faire jour de nouveau dans l'organisation de la vie publique. Nous allons y retrouver le Hof, le domaine, véritable pierre angulaire de tout l'édifice social, et sur ce domaine, le Bauer, fort de toutes les forces du passé et de toutes les énergies du présent, gouvernant les affaires communes avec le même esprit d'indépendance absolue et le même sens pratique que nous l'avons vu apporter à la conduite de ses affaires privées. Cette situation, qui existait anciennement, a cependant été affermie et développée depuis l'extension des moyens de transports.

En première ligne, nous rencontrons les associations libres qui répondent à un besoin déterminé, et dont font partie ceux-là seuls qui en attendent un service : caisse d'épargne et assurance contre la mortalité du bétail.

A Egestorf, l'épargne est extrêmement encouragée et facilitée par la *Caisse de prêt et d'épargne* (*Spar-und Darlehnscasse*). Cette caisse, fondée par le pasteur actuel en 1887, s'étend à toute la paroisse d'Egestorf, qui compte un millier d'habitants, et à deux autres villages très rapprochés. Elle comprend deux cents membres à responsabilité solidaire illimitée : un bureau de quatre membres, dont le pasteur est le président et la cheville ouvrière, règle toutes les affaires courantes ; il est élu pour six ans, et se renouvelle par moitié ; il se réunit tous les mois. Chaque année, se tient une assemblée générale où se font les élections du bureau, du conseil de surveillance, et où se débattent les questions importantes.

La caisse reçoit de toute personne des dépôts pour lesquels elle paie un intérêt de 3,5 p. 100, mais elle ne prête qu'à ses membres et au taux de 4 p. 100. La différence entre ces deux taux sert à couvrir les frais d'administration, qui sont faibles, — car toutes les fonctions sont gratuites, — à constituer une réserve et à servir l'intérêt de l'argent en caisse dont le montant s'élève toujours en moyenne à 4 ou 5.000 marks ; car la caisse reçoit surtout des dépôts à court terme qu'il faut pouvoir rembourser au déposant, dès qu'il en a besoin. C'est en hiver que les dépôts sont le plus abondants, à cause des ventes de porcs qui ont lieu en

automne. A Pâques, on paie les domestiques; aussi y a-t-il environ 10.000 marks de retrait à cette époque. Si le montant des dépôts dépasse celui des prêts, on achète des valeurs déterminées par la loi; dans le cas inverse, on emprunte à certaines banques officielles. La caisse prête surtout à courte échéance, et exceptionnellement sur hypothèques, par exemple, pour la construction d'une maison. Le conseil décide à l'avance le crédit que l'on peut faire à chacun des membres, qui de la sorte, dans les limites de ce crédit, peuvent toucher à chaque instant l'argent dont ils ont besoin. On peut encore contracter un emprunt dépassant le chiffre fixé, en se faisant cautionner par un parent ou un ami.

Le mouvement de fonds annuel de la caisse d'Egestorf est de 300.000 marks. Un Bauer y a, à lui seul, un dépôt de 43.000 marks. La réserve actuelle se monte à 17.000 marks; lorsqu'elle atteindra la somme de 20.000 marks, le pasteur se propose d'employer 1.200 marks par an à subventionner un médecin qui viendrait s'établir à Egestorf, où sa présence rendrait les plus grands services.

L'existence de cette caisse, jointe à l'influence personnelle du pasteur, a développé à un haut degré la pratique de l'épargne en permettant aux paysans de réaliser immédiatement, sur place et sans formalité, des désirs qui restent trop souvent des velléités. Aussi la caisse est-elle des plus prospères.

Elle a une autre utilité : elle habitue le paysan à l'association, à la solidarité, elle lui apprend à gérer les affaires communes, et contribue à son éducation publique. Elle joue aussi le rôle de syndicat agricole pour achat d'engrais, de tourteaux, de denrées de toute nature. Elle obtient des remises des vendeurs et, par le groupement des commandes, réalise des économies sur les frais de transport. A ce titre, elle fait pour environ 15.000 marks d'affaires par an.

On a paré aux pertes résultant de la *mortalité du bétail* par une caisse d'assurance mutuelle fondée et dirigée par le pasteur; elle compte quatre-vingts membres environ. N'y sont admis que les propriétaires ne possédant pas plus de trois vaches;

plus de cent bêtes sont ainsi assurées. La cotisation de 1 mark par trimestre ou fraction de trimestre est due de nouveau pour chaque nouvelle acquisition. Des appels de fonds de 4 à 5 marks sont en outre nécessaires chaque année, car on a bien à payer deux ou trois vaches en moyenne.

La situation d'Egestorf n'est pas privilégiée; j'ai pu, en bien d'autres régions de la Plaine saxonne, constater l'existence d'organismes semblables, surtout de caisses rurales. Presque dans chaque village, il s'est trouvé un homme, instituteur ou curé, pour en proposer la création, et cela n'a rien de très surprenant, mais ce qui est plus digne d'attention, c'est que partout l'idée ait trouvé un terrain favorable pour germer et se développer. Le succès de ces associations est certainement dû à la faculté du paysan saxon de s'adapter aux situations nouvelles créées par l'évolution économique, d'utiliser tous les moyens qu'elle met à sa disposition pour accroître son bien-être et sa prospérité. C'est évidemment le signe d'une supériorité qui s'affirme au dehors par une force de production plus grande et une expansion plus puissante que chez d'autres races.

La création de ces associations libres est une conséquence du développement des transports; sans l'enrichissement dû à la culture devenue intensive et commerciale, le besoin d'une caisse d'épargne ne se serait jamais fait sentir; et, sans les nécessités d'une culture spécialisée, et la possibilité offerte par le nouvel état de choses aux jeunes ménages de fonder un foyer indépendant, le crédit eût été également inutile. C'est aussi l'augmentation du bétail et son accroissement de valeur, ainsi que sa diffusion chez les petites gens, qui ont provoqué la constitution d'une société d'assurance mutuelle contre la mortalité.

A côté des associations d'intérêt privé que nous venons de mentionner, et qui ne font guère que remplir, d'une façon plus complète et plus avantageuse, des fonctions afférentes à la famille, nous trouvons des associations d'intérêt public qui ont pour mission de remplir des fonctions d'ordre général dont l'exercice dépasse le cadre de la famille; nul n'est contraint de

faire partie des premières; nul ne peut se dérober à la discipline des secondes : ce sont la commune et la paroisse.

Je laisserai de côté la province et l'État, qui ne sont pas des produits directs du milieu que nous étudions, et où les influences étrangères sont de beaucoup prépondérantes.

La *commune* d'Egestorf s'étend sur une superficie de 1.251 hectares ainsi répartis, d'après une statistique de 1900 : 462 hectares de terres cultivées, 30 hectares de prairies, 226 hectares de bois et 533 hectares de lande. Nous avons dit que toute la population, quatre cents âmes environ, est groupée en un seul village ; il n'existe qu'un Hof isolé : le moulin, situé sur le ruisseau. Trois villages beaucoup plus petits se trouvent dans les environs à 2 ou 3 kilomètres, puis il faut franchir de plus grandes distances pour retrouver d'autres lieux habités. Aussi la bicyclette est-elle d'un usage général, parmi les femmes comme parmi les hommes; c'est une nécessité du lieu, qui a amené, par contre-coup, la création de sentiers cyclables le long de presque tous les chemins de la lande.

Le village est un groupement naturel ; il forme une unité, une commune; c'est un groupement constitué en vue d'intérêts et d'affaires, et non en vue d'une symétrie administrative. Il n'y a pas de mairie ; le *Rathaus*, cette pierre angulaire de toute ville allemande, fait ici complètement défaut. La maison du maire tient lieu de bureaux et une salle d'auberge de lieu de réunion et de salle de vote. On supprime tout luxe inutile. Une urne coûterait 8 marks; le bon sens du paysan s'est dit qu'une boîte en carton bien ficelée, et munie d'une ouverture appropriée, rendrait les mêmes services, à moins de frais, et, comme aucune loi ne fixe les dimensions, le poids, la forme, ni la couleur de cet ustensile électoral, la commune d'Egestorf a fait l'économie de ces 10 francs.

Nos Bauern entendent se gouverner eux-mêmes et ils ont réalisé, dans l'organisation de leur commune, le maximum de *démocratie*, étant entendu que démocratie signifie gouvernement du peuple par lui-même et pas autre chose. Ce gouvernement est aussi direct que possible; il s'exerce par l'*assemblée*

générale des électeurs. Est électeur, avec au moins une voix, quiconque contribue aux charges communales, c'est-à-dire chaque chef de famille; chaque électeur dispose d'autant de voix qu'il paie de fois 5 marks d'impôts communaux. Les femmes veuves représentent leur Hof, soit pour leur propre compte, soit pour celui de leurs enfants, mais elles ne vont pas en personne à l'assemblée du village: elles donnent un mandat impératif à un électeur, souvent au maire, qui est tenu de voter pour elles dans le sens qu'elles ont indiqué. Ces assemblées sont donc bien des réunions d'intérêts et non de personnes; c'est la propriété qui est la base de l'influence politique. Cela s'explique par le caractère exclusivement agricole du pays, l'existence du domaine plein qui développe le minimum de services publics, et l'isolement du lieu qui permet la constitution et le maintien de la commune à l'abri des conceptions arbitraires. La prépondérance que possèdent dans les assemblées les gros Bauern n'amène pas de conflit. La bonne harmonie générale, les liens de parenté et le bon sens des Höfner les empêchent de vouloir opprimer les petites gens. On cite un cas où, dans un village voisin, les gros propriétaires ont voulu s'opposer à l'ouverture d'un chemin qui ne les intéressait pas personnellement. Sur appel au Landrat (sous-préfet), le chemin s'est fait et tout le monde, les opposants eux-mêmes, ont reconnu que c'était justice.

L'assemblée communale est convoquée par le maire toutes les fois qu'il le juge nécessaire, ou que les habitants le lui demandent officieusement. Elle décide tout ce qui intéresse la commune; les contributions sont fixées d'après les dépenses que l'on a votées. L'assemblée est souveraine en cette matière-là, et cela est sans inconvénient, puisque c'est aux contribuables qu'appartient la décision proportionnellement à leurs charges. Il y a un très petit nombre de dépenses obligatoires : traitement du maire, soit 0,40 pfennige par tête d'habitant; indemnité pour la tenue des registres de l'état-civil, due au maire du village où est située l'église, soit 60 marks à partager entre tous les villages de la paroisse;

traitement d'une sage-femme que chacun doit obligatoirement faire appeler lorsqu'il y a lieu, soit 60 marks; entretien d'une maison des pauvres, — faute de pauvres, celle d'Egestorf est louée à trois ménages. Le budget n'est soumis à aucune approbation, suspension, contrôle, etc...; seuls, les comptes du maire doivent être vérifiés et approuvés par le Landrat.

Le maire (*Ortsvorsteher*) est élu pour six ans par les électeurs; il n'est assisté d'aucun conseil; il ne peut être, ni suspendu, ni révoqué par l'autorité supérieure. Il doit exécuter strictement les décisions de l'assemblée du village, qui contrôle elle-même sa gestion, et vis-à-vis de laquelle il est responsable pécuniairement de ses fautes ou de ses erreurs.

Dans le recouvrement des *impôts*, nous trouvons en Lunebourg une simplicité qu'ignorent, hélas! les grandes démocraties. C'est le maire qui recueille toutes les contributions, aussi bien celles de l'État que celles de la commune. A son plus prochain voyage au chef-lieu, il en verse le montant à la caisse du « Cercle », où il prend de même les fonds dont il a besoin pour les dépenses municipales. Les impôts communaux (*Dorflasten*) sont de beaucoup les plus lourds. A Egestorf, pour 40 marks d'impôts d'État par exemple, on paie de 300 à 400 marks d'impôts communaux. Cette somme varie naturellement chaque année, suivant les travaux à exécuter. Seuls, le pasteur et l'instituteur sont exempts des charges communales.

Le service de la paix publique ne grève pas le budget d'Egestorf. Le garde champêtre est inconnu; il est remplacé par les pères de famille, et, en cas d'intervention nécessaire, c'est le maire qui opère lui-même. C'est également lui qui se charge de faire aux uns et aux autres les communications qui les intéressent; ce service est d'ailleurs facilité par le groupement en village.

Les *biens communaux*, fort étendus autrefois, se réduisent aujourd'hui à 40 hectares de bois et à quelques parcelles isolées : carrières de sable, d'argile, de pierre, où chaque habitant peut prendre ce qui lui est nécessaire. Sur les routes

et les chemins, on a planté beaucoup d'arbres fruitiers; chaque été, on procède à une vente aux enchères de la récolte de fruits au profit de la commune. Il paraît que les vols sont très rares.

Nous avons vu plus haut que les intéressés peuvent en appeler au Landrat des décisions de l'assemblée communale, s'ils se croient lésés. Ces appels sont fort rares; le paysan sent bien, qu'à recourir à l'administration, il perdrait son indépendance et son autonomie, respectées jusqu'à ce jour. De longue date, d'ailleurs, les communes du Lunebourg étaient renommées pour la défiance qu'elles témoignaient au pouvoir central et le dédain dont elles faisaient souvent preuve pour ses prescriptions. Aujourd'hui, les choses sont évidemment un peu changées, mais l'administration prussienne a dû se faire ici plus souple et plus accommodante. Le Hanovre a d'ailleurs souvent servi de modèle à ses nouveaux maîtres, en matière administrative. Ses fonctionnaires étaient réputés, depuis longtemps, pour leur haute valeur et leur dévouement aux populations. Les magistrats de l'ordre judiciaire se recrutent toujours dans la province dont ils ont besoin de connaître les coutumes; ceux de l'ordre administratif viennent souvent d'autres régions du royaume. Les uns et les autres jouissent d'une grande liberté d'opinions, et l'on peut voir en Allemagne un Landrat (sous-préfet), candidat au Reichstag, inscrire dans son programme une réforme contre laquelle s'est déjà prononcé catégoriquement le ministre, son chef hiérarchique. On ne supportera pas, bien entendu, d'actes d'insubordination, mais cela rentre dans le domaine des devoirs professionnels dont la violation seule peut entraîner une révocation, entourée d'ailleurs de toutes sortes de garanties. Cette indépendance du fonctionnaire, et surtout du juge, explique que tant de fils de gros Bauern de la Plaine saxonne entrent sans répugnance dans les fonctions publiques, ce qui, à première vue, avec nos idées françaises sur la matière, ne manque pas de nous surprendre, étant donné ce que nous savons du caractère saxon.

Le Cercle (*Kreis*) correspond à notre arrondissement, peut-être même est-il moins étendu ; il possède un budget propre, est chargé d'entretenir certaines routes et de subvenir à certains services. A sa tête, le *Landrat* est surtout représentant du pouvoir central ; j'ai eu la bonne fortune de rencontrer celui de Winsen, venu à Egestorf pour donner audience à ses administrés ; il fait ainsi périodiquement des tournées dans les communes de sa circonscription, ce qui évite aux paysans qui ont à lui parler des déplacements longs et coûteux. Le matin, dans un village voisin, il avait déjà reçu quinze personnes ; le soir, devant l'auberge où il était descendu, on voyait un grand nombre de bicyclettes rangées contre le mur ; c'étaient celles des paysans des environs venus pour lui demander conseil ou lui adresser des réclamations. Originaire des provinces rhénanes, il est à Winsen depuis quatre ans et trouve ses administrés très indépendants de caractère, voire même méfiants vis-à-vis des autorités. Dans quelques jours doit avoir lieu une élection partielle pour le Reichstag ; il a reçu comme consigne de faire de « bonnes élections », et il y emploie toute son influence et toute son amabilité personnelle. Comme je lui demande si, dans la distribution des faveurs gouvernementales, il accorde quelque préférence à ceux qui *votent bien*, il paraît très étonné, et me répond qu'en matière administrative, on ne s'occupe pas des opinions politiques. La chose m'a été confirmée par ailleurs.

Dans le Lunebourg, il existe encore un parti welfe, ou guelfe, qui envoie trois ou quatre députés au Reichstag. J'ai eu l'occasion d'assister à une réunion électorale de ce parti tenue à Egestorf. La salle était comble, mais très calme ; partisans et adversaires s'y coudoyaient fraternellement. Un gendarme assistait à la réunion pour en assurer la légalité, mais très « gemütlich » ; il serrait la main de tous les arrivants, y compris moi. Il écouta sans broncher tous les discours des orateurs ; ceux-ci ne furent pourtant pas tendres pour le gouvernement prussien, et dirent très nettement, en termes que je n'aurais pas cru devoir être tolérés en Allemagne, leur opinion

sur les événements de 1866, et sur la conduite de Bismarck et du roi Guillaume à cette époque. Ils ne cachèrent pas non plus, tout en se déclarant très Allemands, leurs sentiments de fidélité pour le duc de Cumberland, héritier du roi de Hanovre.

Quelques jours plus tard, eurent lieu les élections, dans lesquelles le candidat welfe arriva à égalité de voix avec le plus favorisé des deux autres : le ballottage donna néanmoins la victoire au national-libéral. A Egestorf, le vote a lieu dans une petite salle d'auberge. Le bureau est constitué par le maire et un assesseur désigné par le Landrat; ceux-ci s'adjoignent deux autres électeurs. Sur une table, la boîte de carton qui sert d'urne; l'instituteur remplit les fonctions de secrétaire. On remet, à chaque électeur qui entre, une enveloppe d'un modèle uniforme; il va s'isoler dans une salle voisine où il met son bulletin dans l'enveloppe, et revient la déposer dans l'urne. De la sorte, la liberté du vote est relativement mieux assurée que chez nous, quoique un professionnel des élections puisse néanmoins entrevoir une foule de moyens d'influer sur la liberté de l'électeur.

A côté de la commune administrative (*Civilgemeinde*), existe la commune scolaire (*Schulegemeinde*) dont la circonscription ne cadre pas forcément avec celle de la première. Deux villages rapprochés peuvent n'avoir qu'une seule école, tandis qu'une commune comprenant plusieurs villages éloignés en aura deux ou plusieurs. Chaque école est administrée par un bureau (*Schulevorstand*), élu par les chefs de famille de la circonscription scolaire. Ce bureau pourvoit à tous les besoins matériels de l'école, sur laquelle il a aussi un certain droit de surveillance. Les dépenses sont couvertes par un impôt, voté par le bureau scolaire et qui est dû par chaque contribuable de la Schulegemeinde, proportionnellement à ses autres contributions communales. L'instituteur, logé par la commune, est payé par l'État. Nous constatons là une grande souplesse dans l'organisation de la vie publique; il s'agit de subvenir pour le mieux à certains besoins définis, et non de réaliser un certain idéal de symétrie.

Nous allons retrouver cette même adaptation aux besoins réels dans l'organisation de la paroisse (*Kirchspiel*). Celle d'Egestorf comprend cinq communes et compte environ un millier d'habitants; c'est au chef-lieu de la paroisse que se trouve le bureau de l'état civil, indépendant d'ailleurs de l'Église et dont le service est généralement assuré par le maire du village.

La paroisse a la personnalité civile; elle possède l'Église qui existe depuis 1417, le presbytère datant de 1647, le cimetière, la maison du sacristain et, en outre, quelques fonds de terre. Les charges d'Église sont supportées par les *seuls Höfner*. En cas de morcellement d'un Hof, ces charges sont rachetées, proportionnellement à la partie vendue, par un capital prélevé sur le prix de vente. Le nouvel acquéreur de la maison succède aux droits du Höfner et est assujetti personnellement aux charges d'Église, eu égard à la valeur de la maison et de la terre acquise avec elle. Ce lien territorial entre l'Église et le Hof est une nouvelle preuve de la stabilité du domaine et de la famille. Les Höfner élisent un bureau (*Kirchenvorstand*), présidé par le pasteur, et composé de quatre membres élus par moitié tous les trois ans. Ce bureau administre le temporel de l'Église, qui est divisé en cinq caisses distinctes. C'est l'instituteur qui tient la comptabilité, il est aussi, comme presque partout dans la Plaine saxonne, sacristain et organiste, et touche pour ces divers emplois des indemnités qui viennent améliorer sa situation matérielle.

La caisse de l'Église (*Kirchenkasse*) est alimentée par des ressources provenant d'immeubles, de rentes, de capitaux et de différents droits. Les fonds de terre ont une superficie de 47 hectares et sont affermés. Les rentes proviennent de biens appartenant autrefois à l'Église; ces biens sont aussi soumis à des droits (*Weinkauf*) lors du changement du titulaire par vente ou succession. Ces rentes et droits, reste du régime féodal, sont tous rachetables, mais quelques-uns ne l'ont pas encore été.

Les capitaux proviennent des rachats de rentes, de dons,

de ventes d'immeubles, etc... Les droits sont des droits perçus pour certaines places à l'église. En principe, elle sont gratuites, mais il en existe d'installation récente, plus confortables, qui sont louées.

Ces ressources diverses ne couvrent pas les dépenses; la différence est couverte par l'impôt d'Église (*Kirchensteuer*), réparti entre les seuls Höfner, proportionnellement à leurs autres impôts; à Egestorf, il atteint environ 25 p. 100 de ces impôts. Au chapitre des dépenses, nous trouvons certaines sommes dues par la paroisse au pasteur dans des cas déterminés, les frais d'administration et d'entretien de l'église, les impôts et les réparations.

La caisse du bois de construction (*Bauholzkasse*) a l'origine suivante : la paroisse d'Egestorf avait jadis le droit de prendre dans la forêt fiscale de Garlstorf tout le bois nécessaire pour ses constructions et réparations. En 1849, le fisc racheta ce droit, moyennant un capital dont le revenu est exclusivement employé en achats et travaux de bois, ou capitalisé.

La *Pfarrwittumkasse* comprend des rentes, des fermes et des capitaux. Ses revenus sont destinés aux veuves des pasteurs. Faute de titulaires, les intérêts des capitaux sont capitalisés, les rentes et fermages reviennent à la caisse de l'Église.

Les ressources de la caisse des pauvres se composent des revenus de certains capitaux et du produit des quêtes du dimanche. Elle est en déficit, mais ce déficit est couvert par la caisse de l'Église.

La *Pfarrkasse* est la caisse du pasteur. Ce dernier a droit aux revenus de certains immeubles, et à des indemnités dues dans certains cas, à l'occasion de son ministère, soit par l'Église, soit par les particuliers, qu'ils soient ou non assujettis aux charges d'Église; ce sont des redevances en nature : poulets, œufs, beurre, etc... Sur ce chapitre on a fait deux réformes. D'abord, les redevances en nature ont été converties en argent; ensuite on a constitué la Pfarrkasse. Tous ces revenus, droits ou redevances, ne sont pas touchés par le pasteur, mais versés à ladite caisse et de là envoyés à la Caisse centrale

ecclésiastique du Hanovre gérée par le Consistoire. L'État verse par pasteur une subvention fixe à cette Caisse, qui, avec l'appoint d'autres ressources, assure le traitement des ministres du culte. Ceux-ci, en plus du logement et de l'exemption des impôts communaux, reçoivent 1.800 marks au début, avec une augmentation de 600 marks tous les cinq ans, jusqu'à un maximum de 4.800 marks. — A Egestorf, le pasteur afferme à la Pfarrkasse quelques champs dont les produits lui servent à nourrir sa vache et son âne.

Les Bauern saxons jouissent donc, d'après ce que nous voyons, d'une grande autonomie dans l'administration du temporel de leur Église. C'est ainsi que les capitaux en sont, en majeure partie, employés en prêts à la caisse d'épargne ou en prêts hypothécaires à des habitants d'Egestorf. C'est une façon d'intéresser toute la population à la prospérité de l'Église, puisqu'elle en profite directement ou indirectement. Le bureau est aussi intéressé davantage à la bonne gestion des deniers dont il a la garde, car l'emploi local des capitaux engage plus sa responsabilité que leur placement en valeurs officielles. Ainsi, l'Église est bien un organisme vivant, tenant une place importante dans les préoccupations des paysans, auxquels elle est rattachée par des liens nombreux, et qui l'administrent comme bon leur semble; les comptes seuls sont soumis au contrôle du Consistoire de Hanovre. L'État n'intervient dans l'organisation religieuse que pour verser une subvention à la Caisse centrale de Hanovre et pour nommer les membres du Consistoire, six juristes et six théologiens. L'autorité de ce dernier s'exerce très discrètement, même dans les nominations des pasteurs.

A Egestorf, ceux-ci sont désignés alternativement par le Consistoire, et par les paroissiens, c'est-à-dire, par les Höfner, qui supportent les charges d'Église. Si le pasteur est nommé par le Consistoire, après le premier service du culte qu'il a tenu, les paroissiens ont une semaine pour le refuser. Si c'est le tour de la paroisse de faire la nomination, elle fait insérer des annonces dans les journaux et choisit parmi les candidats qui se présentent; ces derniers doivent d'ailleurs être préala-

blement approuvés par le Consistoire au point de vue dogmatique et moral. Jusqu'au quatrième service exclusivement, les paroissiens peuvent revenir sur leur choix; passé ce délai, l'élection est définitive; le pasteur est toujours inamovible, de quelque façon qu'il soit nommé. Dans ces limites, l'intervention des habitants n'a que de très heureux effets. On n'a jamais intérêt à imposer à quelqu'un un chef qui lui est antipathique, à plus forte raison quand c'est un chef religieux dont l'action repose sur la persuasion et la confiance. Prenant part au choix du ministre, la population est retenue sur la pente des querelles de sacristie par la crainte de se déjuger.

De fait, le pasteur B... est à Egestorf le conseiller et l'ami de tous; sa maison est vraiment la maison du père commun. Nous avons vu quel rôle important il avait joué dans la création d'une caisse d'épargne et de crédit et d'une société d'assurance mutuelle contre la mortalité du bétail. A ces deux institutions si utiles s'ajoute une bibliothèque qu'il a fondée avec l'aide de l'État, lequel lui fournit les livres gratuitement. Loin de traiter le ministre du culte en ennemi, comme il arrive ailleurs, les représentants de l'État le considèrent au contraire comme une « autorité sociale » et l'utilisent comme tel : il est inspecteur des écoles, des enfants assistés, et c'est à lui que s'adresse le Landrat, pour être renseigné sur les besoins des populations. Par son éducation et son instruction, il est souvent plus à même qu'un maire de village d'apprécier sainement les choses.

Néanmoins son action, pour bienfaisante qu'elle soit, est une action de superposition, pour ainsi parler; elle n'obtient son plein effet que parce qu'elle s'appuie sur un terrain solide : la bonne organisation de la famille et de la vie sociale. Sans cela, et malgré tout son dévouement, notre pasteur n'aurait obtenu aucun résultat utile, tant il est vrai que l'autorité sociale ne saurait remplacer le patron.

VI. — CONCLUSIONS.

Notre travail serait vain si nous ne cherchions pas à en tirer quelques conclusions et notamment à déterminer le rang qu'occupe la race de la Plaine saxonne dans l'échelle des sociétés humaines.

Le but de la famille est de perpétuer l'espèce humaine en assurant sa prospérité matérielle et morale. Cette prospérité est faite d'aspirations satisfaites, d'équilibre entre les désirs et les moyens de les satisfaire. Il y a là deux éléments : l'un intrinsèque, qui est les désirs et les besoins, de quelque ordre qu'ils soient, l'autre extrinsèque, qui est tout ce qui contribuera à les satisfaire. La supériorité appartiendra à la famille qui résoudra le mieux l'équation entre ces besoins et leur satisfaction, à celle qui sera *capable par elle-même d'assurer en toutes circonstances la prospérité matérielle et morale de chacun de ses membres en leur donnant l'aptitude à satisfaire leurs aspirations par l'effort personnel.*

Par elle-même, parce qu'ainsi elle sera plus indépendante des organismes extérieurs, et, moins liée à leur sort, elle aura plus de chance d'arriver à son but.

En toutes circonstances, car c'est surtout lorsque ces circonstances seront défavorables que la famille fera preuve de vitalité en surmontant les crises pour remplir sa mission.

De chacun de ses membres, car elle ne remplirait qu'imparfaitement son rôle si le sort de tous les enfants n'était pas assuré, non plus que celui des infirmes ou des vieillards.

Satisfaire leurs aspirations : c'est la condition de la prospérité, sans quoi il y aurait souffrance. Cela implique que l'éducation des enfants ne leur aura pas donné d'aspirations chimériques.

Par l'effort personnel, parce qu'alors le succès est en soi-même et ne dépend ni de la chance, ni du bon vouloir de personnes étrangères; donc il est plus probable. L'arme qui

doit l'assurer est toujours à la disposition du combattant.

Or, nous savons que les conditions que nous venons d'énumérer sont généralement remplies par la famille *particulariste*,

Chez elle l'initiative privée est plus développée que l'action des groupements collectifs.

Il est d'expérience qu'elle aborde vaillamment les difficultés et qu'elle en triomphe le plus souvent ;

Que chacun de ses membres est mis à même d'assurer son existence et le développement de sa personnalité.

Si le malaise ne lui est pas inconnu, du moins n'est-il souvent que passager et le succès couronne assez généralement ses efforts.

C'est qu'elle a le goût du travail, et que l'énergie est une de ses qualités les plus saillantes.

La famille saxonne du Lunebourg présente-t-elle ces caractères?

Nous pouvons, tout d'abord, noter chez elle une *prédominance marquée de la vie privée sur la vie publique,* celle-ci n'étant guère que l'extension de la première par la réunion des intérêts privés dans un but commun. Par suite, grande autonomie des groupements locaux et indépendance de ceux-ci vis-à-vis du pouvoir central. Celui-ci, bien loin de pouvoir agir sur les particuliers, est influencé par eux, et nous voyons les coutumes s'imposer à la loi : *Höfegesetz.*

Cette famille a *résisté heureusement à des modifications graves* introduites par les transports dans ses conditions de vie. Non seulement elle n'en a pas été désorganisée, comme tant d'autres, mais elle en a eu comme un regain de vie et de prospérité.

Sa forte organisation *assure le sort de chacun de ses membres.* Grâce à sa stabilité, elle pourvoit aux besoins des infirmes et des vieillards et à l'éducation des enfants et facilite par là son expansion au dehors par l'établissement des cadets.

Ceux-ci sont mis, par l'éducation qu'elle leur donne, *à même de satisfaire leurs aspirations*, qui ne sont en rien disproportionnées avec l'effort dont ils sont capables.

Ils arrivent à la réalisation de leurs désirs par *leur énergie et*

leur effort personnel, n'attendant d'autrui que ce qu'on est légitimement en droit d'en exiger en échange de son travail ou de ses services. Les conditions particulières du milieu et de la vie agricole amènent seules les parents à se retirer de bonne heure et à liquider leur succession de leur vivant.

On peut donc sans hésiter ranger la famille saxonne parmi les familles *particularistes.* Si elle n'étonne pas le monde par la rapidité de son expansion, la hardiesse de ses entreprises et l'éclat de ses richesses, c'est qu'un sol pauvre et limité l'a condamnée longtemps à une vie effacée et qu'elle vient à peine de prendre son essor. Elle ne s'en montre pas moins capable à un degré éminent de remplir le rôle que nous avons reconnu à la famille de formation sociale supérieure.

Comment se manifeste au dehors cette capacité? Quelle est la caractéristique de la supériorité sociale?

C'est la *faculté d'adaptation;* l'effort personnel est une force, elle est la science de l'application de cette force. Le monde extérieur fournit à l'homme des outils, des moyens; elle est la science de l'utilisation de ces outils, de ces moyens. L'homme tire ses moyens d'existence du milieu par la lutte; s'il veut arriver à la prospérité, il est nécessaire qu'il adapte ses armes, sa tactique à ce milieu. Ce milieu est changeant, soit que des causes extérieures, comme les transports, y introduisent des modifications, soit que l'émigrant aille planter sa tente sous d'autres cieux ou demande à d'autres professions ses moyens d'existence. Si donc la famille ne sait point s'adapter, elle sera incapable de surmonter les crises et elle y périra; sa souplesse au contraire assurera sa continuité.

Ce n'est pas tout : pour que l'équilibre s'établisse entre les besoins et leur satisfaction, il faut que ces besoins ne soient pas excessifs, que les aspirations de la famille soient réalisables, qu'elles s'adaptent en un mot aux possibilités du milieu.

Cette faculté d'adaptation ne peut se faire jour que par l'effort personnel, dans des circonstances changeantes, et par le libre jeu de l'initiative privée; c'est donc bien le signe apparent de la supériorité sociale.

La population du Lunebourg possède à un haut degré cette qualité. Nous avons vu comment les Bauern ont, d'eux-mêmes, su profiter des progrès réalisés ailleurs, et des nouveaux débouchés mis à leur portée par le développement général du pays. Ils ont su, sans presque rien abandonner d'essentiel dans leurs coutumes traditionnelles, s'adapter aux nouvelles conditions économiques et en tirer le maximum de profits. C'est une preuve que leurs coutumes n'avaient rien d'artificiel, et s'adaptaient elles-mêmes aux nécessités de l'existence dans leur pays et aux nécessités d'un grand développement.

On conçoit le rôle que de tels milieux, sains et progressistes, doivent jouer dans l'essor de l'Allemagne contemporaine. Car la prospérité d'un peuple est faite de la multitude des capacités individuelles, assez nombreuses pour l'emporter sur les éléments inertes ou retardataires. Si ce type du Lunebourg ne brille pas dans « l'émigration » proprement dite, il exerce son influence par l' « émigration à l'intérieur » des individus d'élite, et par le rayonnement de l'exemple, d'autant plus puissant que les communications deviennent plus faciles. C'est un type, en définitive, qui contribue à rehausser le niveau de la race allemande, en lui infusant une somme relativement considérable de sève et de vie.

Les cadets, en effet, font preuve d'une aptitude remarquable à utiliser les moyens qui s'offrent à eux de devenir indépendants, et comme l'évolution économique actuelle multiplie pour eux ces moyens d'ascension, nous assistons là à un accroissement marqué d'indépendance pour chacun, et à une expansion considérable de la race, expansion sur place et qui se traduit actuellement par une augmentation de population, mais qui se transformera aisément en émigration même lointaine, lorsque les débouchés manqueront dans le pays à l'activité des jeunes gens.

Ici se pose un problème :

L'histoire nous fait assister, à l'aurore du moyen âge, aux émigrations franques en Gaule et saxonnes en Grande-Bretagne.

C'est une magnifique expansion de la race au dehors, expansion durable d'ailleurs, aboutissant à un établissement définitif d'un caractère bien particulier, qui apporte au monde occidental une nouvelle formule sociale.

De nos jours, se manifeste de nouveau en Allemagne la supériorité sociale de cette même race saxonne : l'aptitude à fonder des foyers indépendants, d'une façon définitive et sans esprit de retour, la souplesse de la famille qui lui permet de s'adapter tout naturellement et sans crise à de nouvelles conditions d'existence, de peupler de ses émigrants aussi bien le Far-West américain et l'Afrique australe que les tourbières de son pays d'origine dont elle a entrepris la conquête.

Qu'est-il donc advenu de cette puissance d'expansion de la race pendant la longue période qui sépare notre époque de celle des émigrations franques? Existait-il un exutoire ignoré par où s'échappait le trop-plein de la jeunesse? C'est probable, car une inactivité de douze siècles aurait certainement amené une atrophie générale que nous n'avons pas constatée au cours de cette étude. Quel était donc ce débouché offert à l'activité et à l'énergie des émigrants?

Je me borne à poser la question, en exprimant l'espoir que de nouvelles études puissent la résoudre.

Paul Roux.

Je m'associe au désir qu'exprime, en terminant, M. Paul Roux, car le problème qu'il pose présente un interêt social considérable. J'ajoute, pour orienter les recherches, qu'on peut, dès maintenant, en entrevoir la solution.

Non, l'émigration de la Plaine saxonne ne s'est pas arrêtée pendant douze siècles. Elle a seulement été moins bruyante et elle s'est répandue sur un théâtre moins en vue.

Nous savons d'abord que Charlemagne a transplanté en Flandre un grand nombre de familles de prisonniers saxons. Ces premiers émigrants ont dû nécessairement en attirer beaucoup d'autres de siècle en siècle, car les langues saxonne et franque ont fini par s'étendre dans presque toute la Hollande

actuelle. Elles dominent dans la Drenthe, l'Overyssel, la Gueldre, le Brabant septentrional, le Limbourg et l'Utrecht; elles sont mélangées au frison, dans la Hollande septentrionale et méridionale et dans la Zélande.

Ces émigrants, grâce à leur remarquable formation agricole, ont été les créateurs de la culture flamande si intensive et des fameux Polders.

Lorsque ce pays a été défriché et peuplé, ils se sont attaqués aux immenses marécages qui séparent la Plaine saxonne de la Hollande. Ils ont d'abord détourbé et cultivé les territoires situés le long des cours d'eau, parce qu'ils étaient plus faciles à drainer. Ces défrichements sont déjà anciens.

C'est plus récemment qu'ils paraissent s'être attaqués à la mise en culture de la Groningue, d'où ils ont peu à peu refoulé les Frisons, plus éleveurs qu'agriculteurs. Ils ont créé là un type remarquable de paysans et de domaines, sur le modèle de ceux de la Plaine saxonne.

Actuellement, les territoires d'expansion venant à leur manquer, ils s'attaquent enfin aux terrains tourbeux situés loin des fleuves. Il nous est ainsi possible d'assister aujourd'hui à la dernière partie de ce drame merveilleux, qui nous apprend comment des hommes dressés à l'initiative individuelle et au travail agricole peuvent arriver à transformer en champs fertiles des terrains occupés par la mer, le marais, ou la tourbière.

Cela fait sans doute moins d'effet, dans l'histoire, que la conquête et le défrichement de la Grande-Bretagne, ou de la Gaule, mais c'est certainement aussi digne d'admiration.

Je voudrais, par ces quelques lignes, donner à un observateur le désir de raconter cette épopée sociale, qui formerait un nouveau chapitre, et non le moins intéressant, de l'histoire de la formation particulariste.

E. D.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

MONOGRAPHIE DE FAMILLE ET DE PAYS

TYPE : Paysan de la Lande du Lunebourg Hanovrien,

Observé et décrit par M. Paul Roux.

1° Formation : particulariste.
2° Genre : ébauché.
3° Groupe : Plaine saxonne.
4° Région : La *Geest* du Hanovre.
5° Contrée : Lunebourg.
6° Pays : Lande du Lunebourg.
7° Variété : Paysan (Bauer) d'Egestorf.
(La variété est déterminée par la nature du travail.)

RÉPERCUSSIONS CONSTATÉES

I. — Avant le développement des Transports.

Sur le Lieu : La pauvreté du sol et la rudesse du climat font prédominer la Lande, avec les bruyères et les essences forestières, 11. — Le développement forestier favorise la production spontanée des fruits sauvages comestibles, 11. — Il multiplie le gibier, 11.

Sur le Travail : La Lande rend la culture pauvre et extensive. Elle exclut le blé et fait prédominer le sarrasin, 13. — Elle développe surtout l'élevage du mouton, 11. — Elle élimine le gros bétail à cause de la rareté des prairies naturelles et de la perméabilité du sol, 12. — Elle développe l'élevage du porc, pour l'utilisation de la pomme de terre et du seigle, 13. — De même, l'élevage des abeilles, par suite de l'abondance des fleurs, 12. — La Lande fait préférer le cheval au bœuf pour les transports et les charrois, à cause de l'insuffisance de l'herbe et de la facilité des labours en sol sablonneux, 15. — L'isolement au milieu de la Lande maintient la culture en domaine plein, 15. — De même, la Fabrication domestique, 17.

Sur la Propriété : La culture extensive nécessite des domaines étendus, 18. — Les parties laissées en lande sont restées plus longtemps sous le régime de la communauté, 19. — Le domaine plein exige la transmission intégrale, 19. — L'abondance du sol disponible, en facilitant l'établissement des enfants, a favorisé la transmission intégrale du domaine, 20.

Sur le Salaire : L'isolement dans la Lande et l'absence des commerçants a maintenu l'usage du salaire payé en partie en nature, 17. — Cet usage est encore favorisé par l'élevage du mouton et des abeilles, 12.

Sur la Famille : L'homme est tellement identifié avec la terre, qu'en s'établissant sur un Hof, il en prend le nom, 22. — Le développement exclusif de la petite culture porte à considérer les domestiques comme membres de la famille et amène fréquemment des mariages entre enfants de la famille et domestiques, 23.

Sur le Mode d'existence : La transmission intégrale a fait disposer les habitations en vue de deux ménages, 14, 22.

Sur le Voisinage : La profondeur de la nappe d'eau oblige à se grouper en villages, là où l'eau se rapproche de la surface, 13. — Les habitudes d'indépendance familiale ont porté à laisser entre chaque habitation un certain espace, 13.

Sur l'Expansion : Les habitudes d'indépendance familiale portent les enfants à émigrer sans esprit de retour et à n'attendre aucune assistance après leur établissement définitif, 22.

Sur l'Histoire : L'importance attachée au domaine avait fait prescrire, dans le droit féodal, l'obligation de se remarier, si la veuve du tenancier n'avait que des enfants mineurs, 21.

II. — Depuis le développement des Transports.

Sur le Travail : La famille particulariste possède une remarquable faculté d'adaptation aux transformations modernes, 29, 81. — Le journal a contribué à vulgariser, dans le Lunebourg, les méthodes agricoles perfectionnées, 27.

Le développement des Transports transforme la culture extensive et ménagère en culture intensive, industrielle et commerciale, 30. — Il fait transformer la Lande en sol cultivé ou boisé, 38. — La culture intensive, le reboisement, la concurrence de la laine d'Australie ont fait disparaître l'élevage du mouton trop peu rémunérateur, 37. — Le reboisement de la lande et la hausse de la main-d'œuvre ont fait supprimer l'élevage des abeilles, 37. — La culture intensive a provoqué l'amélioration et l'augmentation du bétail de l'espèce bovine, 32. — Elle a développé

Voir la suite des répercussions après le Tableau.

RÉSUMÉ DES OBSERVATIO

LIEU	TRAVAIL	PROPRIETE (Biens mobiliers, Salaire, Épargne).	FAMILLE (Mode et Phases d'existence .
I. — AVANT LE DÉVELOP			
Sol sablonneux et pauvre. Climat rigoureux. Lande, avec bruyères et essences forestières. Gibier abondant.	Sur la Lande, élevage des moutons, chasse et cueillette. Petite culture pauvre et extensive (sarrasin, seigle, pommes de terre, moutons, porcs, abeilles). Domaine plein, domestiques vivant dans la famille, main-d'œuvre très stable. Fabrications domestiques exclusives. Transports par chevaux.	Landes à la périphérie demeurées longtemps en communauté. Exploitations étendues (100 hectares). Transmission intégrale du domaine. Partage égal des biens mobiliers. Salaires, partie en nature.	Le nom du domaine devien le nom de famille. Fréquents mariages ent enfants et domestiques, cons dérés comme membres de l famille. Maisons disposées pour deu ménages et enfants célibataire Absence de cheminées.
II. — DEPUIS LE DÉVELOI			
Sol enrichi par les engrais naturels et artificiels. Diminution importante de l'étendue de la Lande. Développement de la forêt plantée et aménagée. Augmentation du gibier.	Transformation progressive de la Lande en sol cultivé. Petite culture intensive, industrielle et commerciale. Suppression des moutons et des ruches. Augmentation et amélioration de l'élevage de l'espèce bovine, des porcs et des volailles. Reboisement, d'où cueillette, chasse et travail d'hiver. Fabrication en petit atelier, substituée à la Fabrication domestique. Augmentation des profits de la culture et de la fabrication. Ascension des salariés qui se créent des foyers indépendants.	Appropriation progressive des biens communaux. Développement de la propriété du foyer et du domaine fragmentaire. Transmission intégrale facilitée. Développement de la dot en argent et de sa valeur. Hausse des salaires. Création d'une caisse d'épargne locale.	Action et patronage du cl de famille augmentés. Augmentation des mariag et de la population. Famille réduite, de plus plus, au simple ménage. Développement de l'init tive et de l'indépendance enfants. Foyer plus confortable. Usage croissant du sucre. pétrole et de l'alcool à brû Établissement plus facile jeunes ménages en dehors la famille.

UR LE TYPE ÉTUDIÉ

PATRONAGE (Commerce, cult. intell., Religion).	ASSOCIATIONS LIBRES (Voisinage, Corporations).	ASSOCIATIONS FORCÉES (de la Commune à l'État).	EXPANSION, ÉTRANGER ET HISTOIRE
PEMENT DES TRANSPORTS			
Aucune classe de patron. Aucun développement de commerce.	Groupement en villages autour des puits. Mais habitations isolées et séparées.	Groupements autonomes et distincts pour gérer chaque service communal. Étroite limitation de l'intervention et du contrôle de l'État. La propriété est la base électorale.	Émigration sans esprit de retour et en vue de la création d'un domaine. Aucune assistance de la famille après l'établissement définitif. Autrefois, obligation de se remarier pour la veuve du tenancier.
PEMENT DES TRANSPORTS			
Patronage des ministres du culte pour la création de certains services d'intérêts communs. Développement du commerce par l'établissement de spécialistes dans la localité.	Développement des associations libres d'intérêts communs : caisses d'épargne et d'assurances.	Développement de l'aptitude à administrer les affaires communales.	Diminution de l'émigration par la facilité plus grande de s'établir dans le pays. Augmentation de la stabilité de la race. Aptitude démontrée à s'adapter aux exigences de la vie moderne.

l'élevage intensif des porcs et de la volaille, qui utilisent les déchets de la culture, 35, 36. — La facilité plus grande de transporter les bois a provoqué le reboisement, 39. — Il a été facilité par les bénéfices de la culture spécialisée, 40. — Il a permis la cueillette, la chasse et le travail d'hiver, 40. — Les facilités d'établissement créées par la cueillette, l'abatage des bois, l'élevage des porcs et de la volaille détournent de la situation de domestique, 42. — La possibilité de créer ainsi un foyer indépendant a facilité l'ascension des salariés, 46. — La cherté des domestiques, qui en est résultée, a amené à prendre des journaliers habitant hors du foyer, dans la classe des « Abbauern », 44. — Cette rareté croissante de la main-d'œuvre a fait disparaître la Fabrication ménagère, 43, 44. — La disparition de la Fabrication ménagère a développé la Fabrication en petit atelier, 45. — Les progrès du machinisme, en mettant les instruments perfectionnés à la portée des petites bourses, et en permettant d'utiliser les loisirs de la ménagère, ont augmenté les profits du propriétaire et protégé son indépendance, 48.

Sur la Propriété : La facilité plus grande de s'établir à son compte a développé la propriété du foyer et du domaine fragmentaire, 52. — Les bénéfices de la culture intensive ont facilité le maintien de la transmission intégrale, en permettant de supporter plus aisément les charges imposées aux donations entre vifs, 59. — Ils ont substitué de plus en plus la dot en argent à la dot en nature et augmenté sa valeur, 59. — Ils ont amené l'appropriation progressive des biens communaux, 87.

Sur le Salaire : La diminution des domestiques a produit la hausse des salaires, 43.

Sur l'Epargne : La création d'une caisse d'épargne locale, amenée par les profits de la culture intensive, a développé l'habitude de l'épargne en argent, 83, 84. — Elle a poussé à y déposer l'argent destiné à établir les cadets, au lieu de l'immobiliser en achat de terres nouvelles, 76.

Sur la Famille : Le développement des Transports, qui désorganise les familles quasi communautaires, augmente la vitalité des familles particularistes, 81. — Il a facilité et augmenté l'action et le patronage du chef de famille ; mais ce patronage tend à élever plus qu'à assister, 80. — Le développement de la Fabrication en petit atelier a augmenté le nombre des mariages et par conséquent la population, 45. — Le développement des mariages tend à réduire la famille au simple ménage, ce qui lui enlève ses apparences quasi patriarcales et lui donne le caractère nettement particulariste, en développant l'initiative et l'indépendance des enfants, 45.

Sur le Mode d'Existence : Le développement des transports a rendu l'installation du foyer plus confortable, 69. — La disparition des ruchers a développé l'usage du sucre industriel, du pétrole et de l'alcool à brûler, 37, 38.

Sur les Phases de l'Existence : Le développement de la cueillette, de l'abatage des bois, de l'élevage des porcs et de la volaille a facilité l'établissement des jeunes ménages en dehors de la famille, 42.

Sur les Corporations : Les habitudes d'autonomie familiale ont développé l'aptitude aux associations libres, 82. — Par suite de l'absence de patrons naturels, c'est le pasteur qui a créé, à Egestorf, des caisses d'épargne et d'assurances, 82, 83.

Sur la Commune : Les habitudes d'autonomie familiale développent l'aptitude à administrer les affaires communales, 85. — Cela, au moyen de groupements autonomes et distincts pour chaque service, 90. — Et en dehors de l'approbation et du contrôle de l'Etat, 87, 88, 93. — La fixité et l'indépendance de chaque domaine a fait prendre la propriété comme base électorale, 86, 91.

Sur l'Etat : Les habitudes d'autonomie familiale ont obligé le pouvoir central a être plus souple et plus accommodant, 88. — Ainsi, les sommes perçues par la commune sont huit ou neuf fois plus fortes que celles perçues par l'Etat, 87. — Ainsi l'Etat a dû modifier la loi successorale dans le sens de la coutume, 61.

Sur l'Expansion : La formation particulariste détermine l'emigration sans esprit de retour et en vue de la création d'un domaine, 81. — En facilitant l'établissement dans le pays, le développement des transports a diminué l'émigration au dehors, 75.

Sur le Rang de la Race : Le développement des transports a augmenté la stabilité de la race, en facilitant l'établissement des enfants, 77. — Il a prouvé son aptitude à s'adapter aux exigences de la vie moderne, 97.

LES PROBLÈMES SOCIAUX

DE

L'INDUSTRIE MINIÈRE

COMMENT LES RÉSOUDRE

PAR

Edmond DEMOLINS

SOMMAIRE

I. **Nature et classement des mines**. P. 458.

Les gîtes affleurant ne présentent pas les caractères essentiels de l'art des mines. — Ces caractères ne s'observent que dans les mines profondes. — 1° Elles développent l'agglomération : — 2° Elles exigent les cultures intellectuelles ; — 3° Elles compliquent le patronage. — Les mines métallifères constituent le type le plus simple. — Leur histoire.

II. **Les mines métallifères exploitées par les familles. — Le type anglais**. P. 475.

Les principales variétés. — Elles donnent un produit relativement peu élevé et irrégulier. — Nécessité de le compléter et de le régulariser par une alliance avec la culture. — Deux variétés : Exploitation par une famille unique, ou par des familles associées.

III. **Les mines métallifères exploitées sous le régime provincial. — Les types scandinave et allemand**. P. 492.

Elles amènent une complication : la production y est réglée par les pouvoirs publics. — Les quatre variétés principales. — Comment l'action du patron va en déclinant et l'action des pouvoirs publics en augmentant. — Les conséquences qui en résultent.

IV. **Les mines métallifères exploitées par de grandes sociétés d'actionnaires. — Le type français**. P. 513.

Comment l'ancien type français était autrefois associé à la culture comme le type anglais. — Comment cette union a été rompue. — Conséquences de cette rupture. — Description de quatre variétés de ce type. — Impuissance de la société d'actionnaires à exercer le patronage.

V. **Les mines de houille**. P. 535.

Caractères particuliers des mines de houille. — Elles exigent l'agglomération de la population ouvrière et l'exploitation par de grandes sociétés d'actionnaires. — Complications sociales qui en résultent. — Les trois éléments de la direction : les actionnaires ; — le conseil d'administration ; — les directeurs et ingénieurs. — Aucun d'eux ne peut patronner. — L'ouvrier obligé de se patronner au moyen de la coalition et de la grève. — Le vrai patron créé par ce type. — Les quatre conditions de la réforme.

LES PROBLÈMES SOCIAUX

DE

L'INDUSTRIE MINIÈRE

COMMENT LES RÉSOUDRE

La terrible catastrophe qui vient de faire un si grand nombre de victimes dans les mines de Courrières et la grève qui l'a suivie ont ramené l'attention du public sur les graves problèmes que soulève l'industrie minière.

La science sociale peut apporter de précieuses indications pour la solution de ces problèmes, grâce à sa méthode d'analyse qui lui permet de ramener les groupements les plus complexes à leurs éléments simples, d'examiner à part chacun de ces éléments, de les comparer et de les classer.

Nous allons présenter quelques-uns des types les plus caractéristiques de l'art des mines. Nous indiquerons en quoi et pourquoi ils diffèrent et nous rechercherons, d'après l'observation méthodique, les solutions qui conviennent à chacun d'eux, en vertu même de la nature des choses.

I

NATURE ET CLASSEMENT DES MINES

L'industrie minière donne naissance à un groupe de populations nettement distinctes de toutes les autres.

Si l'on veut se rendre compte de cette industrie, il faut l'étudier là où l'exploitation du sous-sol est assez intense pour l'emporter sur les autres moyens d'existence d'une population nombreuse ; en d'autres termes, il faut l'étudier là où l'art des mines est non seulement le travail principal d'une famille, mais le travail principal de la majeure partie des familles. Or l'observation amène à constater que cette condition ne se réalise pas dans les *mines affleurant au sol*, mais seulement dans les *mines profondes*.

Ce sont donc les mines profondes qui fournissent à la science sociale le type des populations minières.

I

Les mines affleurantes comprennent, ainsi que le nom l'indique, les produits minéraux ou végétaux que l'on trouve près de la surface du sol et dont l'exploitation ne nécessite généralement aucun travail souterrain important. Tels sont, en général, le sable, l'argile, la pierre, la terre à brique, la terre à poterie, l'ardoise, la craie, la tourbe, etc.

L'extraction de ces divers produits s'accomplit dans des condi-

tions de facilité qui se rapprochent de la *simple récolte*. Cependant il n'est pas possible de rattacher l'étude sociale de ces travaux à l'étude des sociétés fondées sur la simple récolte, parce que, ainsi qu'on le verra, ils ne créent pas, comme l'art pastoral, la pêche et la chasse, des sociétés dont ils soient la ressource exclusive ou principale.

Aussi les mines affleurantes ne constituent-elles communément qu'un travail *accessoire*. Les populations qui s'y livrent ne le font que par intermittence et sont, le plus souvent, adonnées à d'autres occupations.

On rencontre cependant des mines affleurantes qui sont, *pour certaines familles*, le travail *principal*. Mais ce cas lui-même ne se présente jamais que pour une petite minorité de gens au milieu de sociétés caractérisées par un autre travail.

Que les mines affleurantes constituent un travail *accessoire* ou un travail *principal*, elles ne dégagent donc pas pleinement les caractères familiaux et surtout sociaux des mines, parce que l'existence des familles qui s'y adonnent est dominée par les conditions d'autres travaux que pratiquent ces familles elles-mêmes, ou que pratiquent la majorité des familles au milieu desquelles elles vivent. On va voir, par la description sommaire des deux variétés les plus communes de gîtes affleurants, qu'il faut chercher ailleurs la connaissance pleine et entière des conditions sociales développées par l'art des mines.

1° *Le gîte affleurant offrant un travail accessoire.*

On a décrit, dans la *Science sociale*, un spécimen de ce type, dans la personne du potier de Lutzelbourg [1]. Le travail principal de la famille est la fabrication des poteries et la culture : le chef de famille fabrique lui-même les poteries avec l'aide de sa femme ; cette dernière s'occupe spécialement de la culture avec l'aide de son mari. Celui-ci se livre en outre à l'extraction de la terre qui doit servir à la confection des poteries. Cette terre se trouve dans le voisinage de son habitation, à la surface ; c'est

1. *La Science sociale*, t. I, p. 71 et suiv.

donc un gîte affleurant au sol. Mais cette occupation ne constitue pour le potier qu'un travail *accessoire*, qui n'exige qu'un petit nombre de journées par an. Il est donc de toute évidence qu'elle ne peut présenter les conséquences sociales qui sont caractéristiques dans l'art des mines, à savoir : l'emploi des travaux d'art, l'agglomération urbaine du personnel ouvrier, l'exercice des cultures intellectuelles, c'est-à-dire des connaissances scientifiques.

Une famille, placée dans les conditions d'extraction minière que je viens de dire, subit surtout l'influence de son travail principal : ici, la fabrication et la culture ; elle ne peut manifester les caractères propres à l'art des mines.

C'est qu'en effet l'extraction des divers produits affleurant au sol est généralement très secondaire.

Ne pourvoyant pas directement au besoin de la nourriture, ces produits ne pourraient fournir une ressource *principale* à une population nombreuse que s'ils avaient une haute valeur d'échange. Or ils n'ont pas cette haute valeur d'échange, soit parce qu'ils se trouvent aisément partout, soit parce qu'ils peuvent être aisément remplacés par des équivalents.

On peut s'en convaincre, en passant rapidement en revue les principaux produits affleurant au sol.

Le kaolin, ou terre à porcelaine, est, par exemple, la matière la plus recherchée pour fabriquer des vases et des récipients de tous genres. En France, on le trouve surtout dans la Haute-Vienne, où on l'extrait de trente-deux carrières, dans l'Allier, la Nièvre, la Dordogne, les Hautes-Pyrénées. Mais dans les pays où il n'y a pas de kaolin, on le remplace par les diverses terres à poteries qui sont très répandues à la surface du sol. Et lorsque ces dernières font défaut, plutôt que de les faire venir à grands frais, on a recours à toutes les matières dont on peut faire des vases, telles que le bois dans les pays forestiers, le cuir chez les populations pastorales, l'alfa sur les plateaux de l'Atlas, etc...

Le plâtre est également très abondant ; il existe en France, dans plus de trois cents carrières. Mais on lui substitue, au besoin, le mortier, qui est un mélange de chaux et de sable, ou l'argile, etc...

L'ardoise, sorte de schiste argileux, qui est particulièrement utilisée pour la couverture des maisons, se trouve dans vingt-cinq de nos départements. On compte actuellement plus de cinquante exploitations en activité, principalement dans l'Anjou, les Ardennes, la Normandie, la Bretagne, le Dauphiné, la Mayenne, la Sarthe. Les ardoisières sont également très nombreuses en Angleterre, en Suisse, en Italie. Mais ce produit est remplacé, partout où on ne le trouve pas, soit par les tuiles comme dans le Midi, soit par le chaume comme dans beaucoup de campagnes, soit par les roseaux comme en Hollande, soit par des planches de sapin comme en Suisse et en Norvège.

La tourbe, qui sert pour le chauffage dans les pays déboisés, se présente également sur beaucoup de points. Elle est d'autant plus abondante qu'elle s'accroît chaque jour, car elle appartient à la période géologique la plus récente et même à la période actuelle; elle est formée à la surface du sol par la lente décomposition des plantes herbacées dans les lieux marécageux. On la rencontre en grandes masses dans les plaines basses de l'Allemagne du Nord, de la Hollande, du Jutland, en Irlande, en Suisse; en France dans la Somme, l'Oise, la Seine-et-Oise, sur les plateaux du Limousin, de l'Auvergne, des Ardennes, des Vosges, des Alpes, etc... Au lieu de la tourbe, on utilise ailleurs le bois, les broussailles, les tiges de certaines plantes cultivées, comme le colza, le tan, les argols, etc...

Le marbre est la plus riche matière de construction; il existe à la surface du sol dans un grand nombre de pays, et, en France, dans plus de quatorze départements. Néanmoins, il n'est pas indispensable, et peut se remplacer facilement, et même avantageusement à certains égards, par d'autres minéraux encore plus communs, tels que la pierre à bâtir, la brique, le moellon, le silex, la terre, le bois, et même la glace, comme chez les Esquimaux.

Ces quelques exemples suffisent à montrer que ces divers produits de gîtes affleurants étant très abondants et pouvant facilement être remplacés par d'autres, acquièrent rarement une haute valeur d'échange et ne peuvent guère fournir à une po-

pulation nombreuse une ressource principale; ils n'offrent dès lors, le plus souvent, qu'un travail accessoire, qui ne modifie pas sensiblement la population.

Mais il n'en est cependant pas toujours de même et on trouve, dans certains des produits minéraux que nous venons de citer, le type suivant :

2° *Le gîte affleurant offrant un travail principal.*

Il arrive parfois que l'exploitation de ces gîtes affleurants est assez développée, pour fournir à certaines familles un travail qui constitue leur principal moyen d'existence. Vous pouvez observer ce cas, par exemple, dans les nombreuses carrières répandues sur la rive gauche de la Seine, au voisinage de Paris. Ces carrières se trouvent à Montrouge, Gentilly, Châtillon, Bagneux, Arcueil, Ivry, Vanves, etc., etc. On en extrait du plâtre, de la terre à briques, de la terre à poteries vulgaires, mais surtout de la pierre à bâtir, qui s'étend sur une surface de 200 kilomètres carrés environ. Cette pierre est fournie par le calcaire parisien.

Ces exploitations sont plus développées que la plupart des exploitations analogues, à cause du voisinage immédiat de Paris, qui fait une énorme consommation de pierre à bâtir, et, en général, de tous les matériaux de construction. Aussi certaines familles trouvent-elles là leur *principal* moyen d'existence.

Mais ce type lui-même ne peut mettre en relief les traits caractéristiques de l'art des mines.

D'abord, l'exploitation n'est pas assez développée pour occuper une population entière; elle ne réclame que le travail d'une faible minorité. Ainsi, dans toutes les localités que nous venons de citer, les ouvriers employés aux carrières sont véritablement noyés au milieu de la masse de la population, qui est adonnée à la culture, à la fabrication, ou au commerce. Ils subissent donc l'influence de ces divers travaux, beaucoup plus qu'ils ne font sentir la leur; c'est ce qui arrive toutes les fois qu'une faible minorité se trouve perdue au milieu d'une imposante majorité.

En outre, ce type ne présente vraiment pas les conditions

d'exploitation qui sont caractéristiques de l'art des mines : pas de personnel nombreux, pas de travaux d'art considérables, pas de patron pourvu de capitaux importants et doué d'une prévoyance assez étendue, pour ne pas laisser l'exploitation en suspens.

« Une exploitation de carrière, dit un maître carrier des environs de Paris, est d'autant plus avantageuse qu'elle marche avec un plus petit nombre d'ouvriers. » Aussi les exploitations les plus importantes, c'est-à-dire celles qui comportent des galeries, comprennent-elles rarement plus de huit ouvriers, qui se répartissent ainsi : deux hommes de « bricole », exécutant les travaux de terrassement, transportant les pierres, faisant tourner la roue qui sert à élever les matériaux; deux hommes d'atelier, chargés de creuser les galeries, d'établir les supports, etc.; un trancheur attaquant la pierre pour pratiquer des tranchées dans les parois des galeries; un soucheveur séparant la pierre dans les tranchées, en creusant par-dessous; un équarrisseur taillant la pierre à angles droits sur toutes ses faces et travaillant à l'entrée de la carrière; enfin un conducteur dirigeant les ouvriers et toute l'exploitation[1].

Une pareille exploitation n'exige pas de travaux d'art considérables ni des connaissances techniques très étendues. Il n'est pas nécessaire de faire appel à la science des ingénieurs; des connaissances pratiques y suffisent. Même lorsqu'il s'agit de creuser des galeries, il n'y a à effectuer que des percées peu profondes, on se tient à quelques mètres du sol. Aussi la plupart des maîtres carriers sont-ils d'anciens ouvriers, dont toute la science a été acquise par la pratique même du métier[2]. Celui qui a été étudié dans *Les Ouvriers des deux Mondes* ne sait ni lire ni écrire[3].

Ce genre d'exploitation est d'autant plus accessible qu'il exige peu de capitaux. Les frais d'établissement d'une exploitation avec galeries, c'est-à-dire du type le plus coûteux, s'élèvent, par puits de services, et pour une profondeur de 25 mètres, à une

1. Voir *Les Ouvriers des deux Mondes*, t. II, p. 92 à 97.
2. *Ibid.*, t. II, p. 90.
3. *Ibid.*, t. II, n° 11.

somme de 4.000 francs environ, à laquelle il faut ajouter l'achat du terrain, qui, pour 50 ares, monte en moyenne à 6.000 francs[1]. Un petit boutiquier pourrait difficilement dépenser moins pour s'établir.

Ces exploitations s'éloignent encore du type caractéristique, en ce qu'elles peuvent être interrompues. Et, de fait, elles le sont pendant une partie de l'année. En effet, les travaux des carrières ne présentent pas habituellement la même activité pendant toute l'année. Il y a souvent, l'hiver, une période de chômage, soit à cause de la difficulté qu'oppose le froid à l'extraction de la pierre, soit à cause du ralentissement des constructions pendant cette période de l'année. Ce chômage commence à la Toussaint et finit au 1er avril. Pendant ces cinq mois, la plupart des ouvriers sont congédiés. C'est alors que les carriers émigrants, venus du Limousin ou de toute autre contrée, retournent au pays. Le patron ne garde que quelques ouvriers, qu'il emploie, sans profit immédiat, à des travaux qui préparent l'exploitation de l'été.

Les ouvriers émigrants forment la grande majorité des ouvriers employés aux carrières. Sur 2.980 ouvriers carriers occupés dans l'arrondissement méridional du département de la Seine, 900 seulement appartiennent aux localités. 2.080 sont des émigrants périodiques venus principalement du Limousin, du Velay, du Gévaudan, de la Bourgogne (Côte-d'Or et Yonne), de la Normandie (Orne et Calvados) et de Bretagne. On leur donne le nom générique de Limousins, parce que ces derniers forment le plus grand nombre.

On va voir que cette population ouvrière se rattache beaucoup plus, par ses idées et par ses habitudes, au type social dont elle est issue qu'au type spécial de l'art des mines.

En effet, les ouvriers carriers, à leur retour au pays, s'y adonnent aux travaux agricoles que permettent la nature de la contrée et la saison. Le plus souvent, ils sont propriétaires d'un petit domaine que leur femme dirige seule pendant la belle saison.

1. V. le détail, *Les Ouvriers des deux Mondes*, p. 91, 92.

Ainsi le travail des carrières, loin de les détacher de la culture, leur fournit au contraire les ressources nécessaires pour améliorer l'exploitation de leur domaine. Ils conservent donc leur caractère rural et ne subissent presque pas l'influence du travail des carrières et du voisinage de Paris. Ils se tiennent habituellement à l'écart du reste de la population et gardent leurs mœurs provinciales [1].

Il sont presque tous pères de famille et très laborieux. Les habitudes de sobriété et d'économie sont maintenues chez eux par le désir de rapporter au pays une plus grosse somme d'argent, qui leur permettra d'acheter quelque nouveau morceau de champ. Le matin, ils se mettent à l'ouvrage sans manger; à 9 heures, le repas se compose uniquement d'un morceau de pain et d'un peu de beurre ou de fromage; même régime au repas de deux heures; au souper, ils se contentent d'une soupe; ils consomment rarement de la viande, plus rarement du vin. Beaucoup ne mangent qu'à 11 heures un morceau de pain sec et attendent ainsi leur maigre souper. Pour économiser quelques sous, ils font eux-mêmes leur lessive chaque semaine. Grâce à cet esprit d'épargne, ils arrivent à mettre de côté des sommes assez fortes, qu'ils envoient ou rapportent au pays : quelques-uns amassent ainsi, dans une seule campagne, jusqu'à 400 francs.

En général, ces ouvriers se font remarquer par leur esprit d'obéissance, par leurs mœurs régulières, par leurs sentiments religieux, résultats de leur éducation rurale. C'est également à leur origine rurale qu'ils doivent le fond de vigueur et de santé qui leur permet de faire un travail pénible, en se contentant d'une nourriture aussi peu substantielle [2].

Il est donc bien évident que ces ouvriers de carrières ne peuvent nous fournir le type normal de l'art des mines, car ils tiennent beaucoup plus du paysan que du mineur.

En résumé, si certains gîtes affleurants peuvent nous offrir l'exemple d'un petit nombre de familles vivant principalement de

1. *Ouvriers des deux Mondes*, t. II, p. 97 à 100.
2. *Ibid.*, t. II, p. 485.

leur exploitation, ils ne nous présentent pas le spectacle d'une population minière.

Il y a cependant une espèce particulière de gîtes affleurants qui fait exception : ce sont les mines d'or.

Ces dernières, bien que généralement affleurantes, puisque l'or se recueille le plus souvent dans certains sables de la surface, constituent des populations entières qui vivent *exclusivement* de l'exploitation minière.

Cette exception tient à ce que, contrairement à ce que nous avons vu être le caractère habituel des gîtes affleurants, l'or est une matière très précieuse et qui présente une haute valeur d'échange.

Mais l'explication vient elle-même confirmer la règle. En effet, si les mines d'or constituent un groupe spécial de population, ce groupe n'a qu'une existence *éphémère*. Les « chercheurs d'or » ne s'adonnent pas longtemps à ce métier. Ils ne peuvent, pas plus que les autres gîtes affleurants, nous fournir le type caractéristique, le type persistant des populations minières.

Où se trouve donc ce type?

II

Le type caractéristique des populations minières est fourni essentiellement par les populations des *mines profondes*, c'est-à-dire des mines qui exigent des travaux d'art considérables.

Ce sont ces travaux qui constituent véritablement l'*art* des mines; ce sont eux qui élèvent l'exploitation des mines au rang des travaux d'*extraction*. Les substances minérales ne sont pas produites par le concours des efforts de l'homme, comme les plantes et les animaux que développe la culture; elles sont donc par nature un objet de *simple récolte*, et c'est bien le caractère qu'elles gardent, nous venons de le voir, quand leur exploitation n'exige pas de travaux d'art : c'est le cas le plus ordinaire des mines affleurantes.

Mais dès qu'au contraire les mines exigent des travaux d'art, — ce qui a lieu dans les mines profondes, — les longs efforts que le mineur doit faire avant de recueillir le moindre produit minéral équivalent, et au delà, aux efforts prévoyants par lesquels l'agriculteur doit patiemment préparer les fruits de la terre. C'est dès lors un travail d'*extraction*, c'est-à-dire un travail de longue préparation, antérieur à la jouissance de tout produit; ce n'est plus à aucun titre un travail de simple récolte.

C'est donc la nécessité des travaux d'art qui donne aux mines leur caractère spécial et bien accentué. Elle leur imprime trois conditions nouvelles qui élèvent décidément l'art des mines non seulement au-dessus de la culture, mais au-dessus de l'art des forêts dans la complication du système social.

1° *Les mines profondes développent l'agglomération du personnel ouvrier.*

Dans ces mines, le personnel ouvrier doit être nombreux et constamment nombreux, à cause des travaux d'art considérables qu'il faut entreprendre, entretenir et poursuivre d'une façon constante. Ce ne peut pas être un personnel intermittent : le travail ne pourrait être interrompu sans grand dommage; toute interruption exposerait la mine à des éboulements et à des inondations.

De plus, ce personnel doit forcément s'agglomérer, à cause de la nécessité de se rapprocher le plus possible de l'entrée de la mine. Cette agglomération est une nouvelle source de complications sociales : difficulté plus grande pour alimenter la population; difficulté pour maintenir l'ordre et le respect de la loi morale; difficulté pour l'exercice du patronage et du gouvernement, etc.

2° *Les mines profondes donnent une plus grande importance aux cultures intellectuelles.*

Il faut en effet des connaissances physiques, chimiques, mathématiques, mécaniques, très développées, pour exécuter les grands travaux d'art que nécessite l'art des mines. Il faut, par exemple, pouvoir apprécier la proportion de métal contenue dans le minerai exploité; suivant cette proportion, l'exploitation don-

nera des profits ou des pertes. Or cette proportion est difficile à déterminer; pour l'obtenir, il faut des analyses délicates. En outre, on doit tenir compte des difficultés de l'exploitation, des frais de traitement et du prix des matières premières, des frais de transports. Tel minerai, par exemple, pourra être considéré comme avantageusement exploitable, s'il est contenu dans une roche tendre d'un abatage facile, si le traitement en est économique, par suite de circonstances locales. Au contraire, il ne sera pas avantageux dans d'autres conditions.

Ainsi encore l'exploitabilité variera beaucoup suivant la valeur du métal. Par exemple, pour le fer qui a peu de valeur, le minerai devra renfermer 20 à 25 p. 100 de métal; la valeur du plomb étant plus grande, on pourra se contenter de 5 p. 100; pour l'étain, qui a une assez grande valeur commerciale et qui est d'un traitement facile, un 1/2 p. 100 pourra suffire. Notez que toute erreur d'appréciation peut entraîner des pertes considérables. Il faut en outre des connaissances scientifiques spéciales pour séparer le minerai de la gangue terreuse qui l'enveloppe, ou pour séparer les divers minerais qui se trouvent plus ou moins associés. Pour ces opérations compliquées, il faut construire des appareils à concasser, à broyer le minerai, des appareils classificateurs, des appareils de lavage, etc.

On voit que, pour diriger une exploitation en mines profondes, on doit posséder une grande variété de connaissances; il faut donc faire appel à un corps d'ingénieurs.

3° *Les mines profondes compliquent les conditions du patronage.*

D'abord elles exigent une très longue prévoyance, à cause de l'aléa que présente l'exploitation. Les filons peuvent être tout à coup interrompus, ou tout au moins diminuer de richesse. Il faut donc faire constamment et à l'avance des travaux de recherche, si on ne veut pas être exposé brusquement à des chômages imprévus.

On voit dès lors que la prévoyance exigée par ces mines est bien supérieure à la prévoyance exigée par les forêts. Ici, en effet, la régularité de l'exploitation n'est pas assurée par la nature

elle-même; c'est le patron seul qui doit y pourvoir. On sent par là que l'on s'engage dans de nouvelles et plus graves complications sociales. Dans l'art des forêts, l'homme est guidé et soutenu par la marche de la nature, qui règle elle-même la production du bois d'une façon invariable. Dans l'art des mines, au contraire, l'homme doit vaincre l'obstacle que lui oppose l'irrégularité de la nature. Le patron aura donc à mettre en œuvre une perspicacité plus éclairée, des aptitudes intellectuelles et morales plus hautes; il faudra un patronage renforcé.

Il faudra en outre des ressources accumulées considérables.

Une mine est, par elle-même, une propriété importante, car elle exige une grande étendue. Elle nécessite en plus des travaux préliminaires très coûteux. Il faut reconnaître l'existence du gîte; puis entreprendre des travaux d'exploration, afin de déterminer la direction des filons, leur allure, leur puissance. Ces travaux d'exploration varient suivant la nature du terrain et du gîte : si la couche est en pente et vient affleurer à une montagne, il faut reconnaître le gîte par une galerie horizontale; si la couche est plus profonde et n'affleure nulle part, il est nécessaire de creuser des puits verticaux et de pratiquer des sondages. Tous ces travaux sont à la fois coûteux et difficiles et doivent être entrepris avant qu'on ait retiré un produit quelconque de la mine.

L'exploitation elle-même n'est pas moins dispendieuse. Elle exige un outillage beaucoup plus important et plus compliqué que la culture et l'art des forêts; il faut des machines et des fourneaux assez puissants pour creuser la mine, traiter et transporter le minerai; il faut un personnel et des bâtiments considérables.

Il est d'ailleurs nécessaire de savoir maintenir un fonds de réserve élevé, à cause du caractère essentiellement aléatoire de l'exploitation. Il faut toujours marcher, en dépit de la dépense, afin d'éviter ultérieurement une dépense plus forte. Toute interruption dans les travaux rendrait l'entreprise plus onéreuse, à cause de l'effondrement des galeries et de l'inondation.

Pour préserver les populations ouvrières des conséquences de cet aléa, il faudra un patron prévoyant et riche.

Ce qui complique encore le rôle du patron, c'est la nécessité de patronner à la fois deux classes distinctes : celle des ouvriers et celle des ingénieurs.

Cette complexité, qui constitue par elle-même une difficulté, est encore aggravée par ce fait que le patron ne gouverne les ouvriers qu'à travers un corps d'ingénieurs. C'est donc non seulement un double patronage à exercer, mais un patronage indirect : c'est un patronage à deux sujets et à deux degrés.

III

Si les mines profondes donnent le type normal de l'art des mines, il y a lieu cependant d'établir une distinction parmi ces dernières. En effet, elles ne présentent pas toutes, au même degré, les caractères sociaux particuliers aux mines profondes.

Celles qui offrent les conditions les plus constantes et, par conséquent, les plus simples, sont les *mines métallifères*.

Elles ne sont pas soumises, comme les mines de houille, à de brusques modifications, à des influences multipliées et changeantes. Elles présentent, par conséquent, tous les caractères d'un type normal, et la science sociale doit les prendre pour point de départ de l'étude des populations minières.

En parcourant les diverses phases de l'exploitation des mines métallifères, nous allons nous rendre compte des causes et des circonstances qui ont donné naissance à ce type et qui lui ont imprimé son caractère à la fois constant et simple.

Pendant toute l'antiquité, on a exploité principalement les mines métallifères affleurantes au sol. Les faibles moyens dont on disposait alors ne permettaient guère d'entreprendre des travaux difficiles et compliqués.

Lorsqu'on était obligé de descendre plus profondément pour atteindre le minerai, on exploitait généralement à ciel ouvert

ou au moyen de galeries peu étendues et n'exigeant que des travaux d'art faciles.

C'est ainsi, qu'au témoignage de Pline, les Romains exploitaient diverses mines en Espagne.

Les anciens ne connaissaient d'ailleurs que huit ou neuf métaux, principalement le cuivre, que nous voyons employé par les Hébreux, les Égyptiens, les Grecs et les Romains pour divers usages domestiques, tels que vases, armes, médailles, monnaies; le plomb, que l'on désignait dans l'antiquité sous le nom de saturne, — on sait que les livres d'Hésiode furent écrits sur des lames de plomb; l'étain, que les anciens ont employé avant le fer pour les armes, les outils, les statues; le fer, que signale déjà Homère, mais qui néanmoins ne se répandit que plus tard à cause de la difficulté de son extraction.

Plutôt que d'entamer profondément le sol, on trouvait plus commode de s'approvisionner des métaux dont on avait besoin au moyen du commerce, en les faisant venir des pays où on les rencontrait à proximité de la surface. C'est ainsi que les Phéniciens et les Carthaginois allaient les chercher jusqu'en Grande-Bretagne et aux Sorlingues, les fameuses îles Cassitérides. On procédait donc comme on le fait encore aujourd'hui pour les gîtes affleurants.

En résumé, pendant l'antiquité, l'art des mines ne s'éloigne guère du type des gîtes affleurants, et ne saurait, par conséquent, fournir les caractères essentiels des mines profondes. C'était un art des mines rudimentaire.

Les Romains, il est vrai, essayèrent d'exploiter les mines profondes. Mais ces tentatives, outre qu'elles eurent peu de développement, furent constituées dans des conditions purement artificielles.

En effet, ces exploitations étaient uniquement *administratives*. Une inscription paraît mentionner les *procuratores ferrariarum* des trois provinces de Norique, Pannonie et Dalmatie. Ces exploitations minières se développèrent exclusivement sous l'action du fisc impérial. Tout ce qui était compris *intra fines metallorum*, comme les puits de mines, les carrières, les bains, les marchés,

les industries, les ouvriers, les artisans, etc., était soumis à l'autorité et à la juridiction du *procurator metallorum*. Le procurator avait au-dessous de lui un entrepreneur ou *conductor*, dont les *droits* et les obligations étaient établis par un règlement[1].

Ces exploitations avaient un caractère tellement artificiel et arbitraire qu'elles ne se maintenaient que grâce aux puissants moyens de contrainte dont disposait l'administration impériale. Il était très difficile de trouver des ouvriers libres pour ce travail.

Le travail des mines était si peu en faveur qu'on le considérait comme déshonorant et qu'on l'abandonnait aux esclaves et aux condamnés. Cette opinion provenait de l'origine pastorale des populations de l'antiquité : on sait en effet que les pasteurs éprouvent un éloignement invincible pour tous les travaux qui consistent à entamer le sol[2]. Du temps de Tacite, la profession d'ouvrier des mines était encore considérée comme dégradante. « Pour surcroît de honte, dit-il, les Gothins exploitent le fer. » Se soustraire à ce travail était l'ambition de tous les ouvriers employés aux mines : aussi, lorsque les Goths envahirent la Thrace, tous les mineurs saisirent cette occasion avec empressement et se réfugièrent au milieu des barbares.

Un mode d'exploitation aussi compliqué et aussi artificiel ne pouvait être durable : il disparut en effet avec l'administration romaine, et l'exploitation des mines métallifères profondes fut, du même coup, arrêtée.

Après l'établissement des peuples du Nord dans l'occident de l'Europe, commença une nouvelle période, qui devait enfin imprimer à l'art des mines métallifères un caractère constant et simple.

Cette évolution est caractérisée par ce fait que les mines deviennent la dépendance d'un domaine rural. L'exploitation des métaux est surtout entreprise par les grands propriétaires du sol et l'atelier minier se trouve régi par le même patron et par

1. V. François Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, t. I, c. II, § 1.
2. V. *La Science sociale*, t. II, p. 330, 411 à 413, 417.

les mêmes coutumes que l'atelier agricole auquel il est lié.

Cette transformation est due à l'établissement, dans l'Occident, des peuples à formation particulariste.

Ces peuples n'éprouvaient aucun éloignement pour la culture. Ils l'entreprenaient par eux-mêmes et non pas, comme les anciens, au moyen d'esclaves; aussi s'installaient-ils à la campagne et non dans les villes comme les peuples issus de pasteurs; les grands propriétaires étaient des ruraux et non des urbains.

Ils furent, dès lors, portés à tirer de leurs propriétés rurales tout ce que pouvait donner non seulement le sol, mais le sous-sol. Résidant en permanence sur leurs domaines, ils furent en mesure de prendre eux-mêmes la direction de cette double exploitation. C'est ainsi que les mines devinrent une dépendance naturelle des grands domaines ruraux.

Dès ce moment, l'exploitation des mines prit non seulement un caractère spontané, mais une existence durable. Ce fut un type essentiellement résistant, parce qu'il s'appuyait sur le travail par excellence le plus stable, la culture. Il présentait les deux caractères fondamentaux auxquels nous devons reconnaître un type normal et élémentaire, la spontanéité et la durée.

Ce n'est pas le hasard qui a créé cette alliance de la culture et de l'exploitation des mines. Il y a entre ces deux genres de travaux une relation étroite. L'exploitation des mines était en effet pour les grands propriétaires ruraux le moyen le plus naturel et le plus avantageux d'utiliser le bois de leurs domaines.

L'invention du haut fourneau, au seizième siècle, en permettant de traiter le minerai plus énergiquement et plus en grand, vint encore fortifier cette alliance de la culture et des mines. Les propriétaires sentirent alors le besoin d'aménager les forêts, afin d'accroître la production du bois.

Le haut fourneau eut un autre effet : il permit de tirer parti plus avantageusement des mines profondes et donna ainsi à l'art des mines une nouvelle impulsion.

C'est surtout alors que l'exploitation minière prend son carac-

1. *Ouvriers européens*, t. II, p. 133.

tère propre, tout en restant liée à la culture. D'une part, elle développe chez les patrons ruraux des qualités nouvelles : une prévoyance et une science technique supérieures à celles que nécessite l'agriculture. D'autre part, elle créé une catégorie d'ouvriers occupés exclusivement au travail des mines.

L'emploi de la houille fut le point de départ d'une transformation beaucoup plus considérable.

Elle rendit les mines métallifères indépendantes des forêts, en fournissant, pour la fusion du minerai, un combustible plus économique, indéfiniment abondant et facilement transportable. Elle permit ainsi d'augmenter la production de certaines mines métallifères.

Elle donna, en outre, naissance à une nouvelle catégorie de mines qui a imprimé à l'exploitation minière un prodigieux développement. Les mines de houille constituent en effet un travail d'extraction d'autant plus intense que ce produit sert de force motrice à toutes les industries. La houille a amené, en quelque sorte, l'explosion de l'art des mines.

Mais si la houille a permis aux mines de se passer de la forêt, elle n'a pas, pour cela, fait disparaître le caractère essentiel du type simple, qui consiste dans l'alliance de la culture et des mines métallifères profondes. Cette alliance a pu se maintenir, en dépit même du développement imprimé à l'art des mines par la houille, et nous verrons qu'elle a précisément pour résultat de conjurer certaines conséquences que la houille introduit dans l'art des mines.

En somme, l'art des mines appliqué à la houille a présenté des complications spéciales. Ce fait nous permet de conclure que les mines métallifères profondes sont le type à la fois simple et caractéristique de l'espèce.

C'est donc de ces dernières que nous parlerons d'abord ; nous n'aborderons qu'ensuite l'étude des mines de houille.

II

LES MINES MÉTALLIFÈRES EXPLOITÉES PAR LES FAMILLES. — LE TYPE ANGLAIS.

I

Les mines métallifères ont une importance considérable non seulement à cause de la variété, mais encore à cause de l'utilité de leurs produits, pour la satisfaction des besoins de l'homme.

On va s'en rendre compte par l'énumération des principaux métaux qu'on en extrait.

Le fer est le roi de ce groupe de mines. Son importance vient surtout des nombreux usages auxquels il sert et de la difficulté de le remplacer avantageusement par un autre métal. Il fournit en outre la fonte et l'acier, qui sont des combinaisons différentes de fer et de carbone.

Ce métal n'a été connu qu'assez tard en Europe, à cause de la difficulté que l'on a à se le procurer à l'état pur. Il paraît avoir été exploité tout d'abord dans le Soudan, où l'on trouve en abondance la limonite, qui est le minerai de fer le plus aisément réductible. Son usage se répandit de là en Égypte, en Assyrie, en Chine. Il fut introduit, par les marchands phéniciens, en Étrurie, d'où il passa bientôt dans le reste de l'Europe. Son emploi a donné naissance à une période historique, que l'on appelle l'âge du fer.

Le fer est heureusement un des métaux les plus abondants dans le sol. On l'exploite un peu partout, mais principalement dans les pays suivants, que nous classons dans l'ordre de leur importance : en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, en France, en Autriche, en Russie, en Belgique, en Suède et en Espagne.

Le cuivre est presque aussi répandu que le fer, quoique en quantité moindre. C'est le premier métal que les hommes aient employé. Ils le coulaient dans des moules, pour en fabriquer des instruments et des armes. Aussi, dans certaines contrées, il y a eu un âge du cuivre succédant immédiatement à celui de la pierre polie.

Le cuivre sert à des usages multiples : on en fabrique des vases, des ustensiles de cuisine, des chaudières, des alambics. Il est la base de la monnaie courante. Réduit en feuilles, il sert à doubler la coque des navires. Il joue un rôle important dans l'industrie. Enfin il entre dans la préparation des alliages qui constituent le bronze, le laiton, le maillechort, le métal anglais.

Le cuivre est principalement exploité[1] aux États-Unis, en Angleterre, au Chili, au Vénézuéla, en Allemagne, en Espagne, en Australie et en France.

Le plomb a, sur les deux métaux précédents, l'avantage de pouvoir se travailler et se mélanger très facilement. Aussi l'emploie-t-on à des usages multiples. Parmi les professions qui utilisent plus ou moins le plomb, on peut citer : les plombiers, les chaudronniers, les fondeurs en caractères d'imprimerie, les doreurs, les tourneurs et les fondeurs en cuivre, les ferblantiers, les polisseurs de glaces, les étameurs, les porcelainiers, les peintres en bâtiments, les émailleurs, etc.

Les principaux centres d'exploitation du plomb sont les États-Unis, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie.

L'argent est un métal précieux, non seulement à cause de sa faible quantité, mais encore à cause de ses qualités, qui lui assignent un rôle important dans la confection de la monnaie

1. Nous énumérons toujours les pays suivant l'importance décroissante de leur exploitation.

et dans la bijouterie. Les mines d'argent les plus célèbres se trouvent en Amérique, au Mexique et au Pérou. Ce métal se rencontre également, mais en petite quantité, dans le Hartz, à Schemnitz en Autriche, en Saxe, en Bohême, en Norvège, en Sibérie.

L'étain a été connu dès la plus haute antiquité. Au moyen âge, les assiettes, ou écuelles, étaient le plus souvent en étain, allié à une petite quantité de plomb. Les casseroles et ustensiles en cuivre sont ordinairement étamés, c'est-à-dire revêtus intérieurement d'une légère couche d'étain. Le fer-blanc, dont les usages sont si nombreux, s'obtient en plongeant une plaque de tôle dans un bain de suif chauffé, puis dans de l'étain fondu. L'étain à l'état d'amalgame sert à l'étamage des glaces; allié au cuivre, il donne le bronze de canons, des cloches, des statues. Mais il est surtout populaire par ses usages domestiques qui ont fait de ce métal l'argenterie du pauvre. Les deux pays d'où l'on extrait le plus d'étain sont l'Australie et l'Angleterre.

Le zinc s'emploie aussi à de nombreux usages. On le rencontre à l'état d'alliage dès la plus haute antiquité. Mais ce n'est que récemment que l'on a découvert le moyen de laminer le zinc. Dès ce moment, l'exploitation de ce métal prit une grande extension. Le zinc laminé est employé pour la confection de baignoires, de cuvettes, de vases divers, des gouttières, des conduits, des couvertures de toit. Les principaux centres de production sont : l'Allemagne, la Belgique, les États-Unis, l'Angleterre et la France.

Signalons enfin, parmi les métaux qui sont à la fois moins importants et moins abondants, le mercure, le nickel, le cobalt, le platine, l'antimoine, etc.

Les mines métallifères présentent un caractère essentiel qui les différencie nettement des gîtes affleurants au sol : elles nécessitent l'exploitation par galeries et, par conséquent, des moyens d'action plus puissants et une organisation du travail beaucoup plus compliquée.

Lorsque, par exception, l'exploitation peut se faire à ciel ou-

vert, elle exige encore un outillage et des procédés analogues à ceux qu'entraîne l'exploitation en galerie.

Cette nouvelle complication du travail tient à la nature même des métaux et aux conditions de leur formation dans le sol. Elle imprime aux mines métallifères le caractère essentiel de l'art des mines, qu'il nous faut maintenant essayer de dégager.

II

Toutes les mines métallifères ne sont pas exploitées de la même manière.

Au point de vue social, elles se divisent en *trois grands groupes*, suivant qu'elles sont exploitées par les *familles*, par des *corporations provinciales*, ou par de *grandes sociétés anonymes*.

Les complications sociales augmentent à mesure que l'on passe du premier groupe au second et du second au troisième. Il est donc nécessaire d'étudier chacun de ces groupes séparément et dans l'ordre que nous venons d'indiquer, afin de procéder, comme dans toutes les sciences, du simple au compliqué.

Nous allons donc décrire, d'abord le premier groupe, c'est-à-dire les *mines métallifères exploitées par les familles*.

Ce type s'observe dans plusieurs pays, mais c'est en Angleterre qu'il fonctionne le plus complètement et le plus généralement. On pourrait donc l'appeler « le type anglais », comme on dit, en géologie, les « terrains jurassiques », bien que ces terrains se trouvent ailleurs que dans le Jura.

Pour comprendre comment les mines peuvent constituer, en Angleterre, une exploitation de famille, il est nécessaire de se rendre compte des conditions dans lesquelles se trouve la propriété du sous-sol dans ce pays.

En Angleterre, le sous-sol est, comme le sol, une propriété de droit commun : on l'acquiert, on le possède, on le transmet au même titre qu'une forêt, un champ, ou un étang.

Ce mode de jouissance est tout différent du régime français. Chez nous, le sous-sol forme une propriété distincte, qui est concédée par l'État, après une longue série d'enquêtes, de contre-enquêtes et de formalités de tous genres. De plus, elle est soumise à une surveillance particulière, à des règlements minutieux, à des servitudes nombreuses.

Si le sous-sol est, en Angleterre, un bien de famille, si l'État n'en revendique pas le haut domaine, cela tient à ce que la forte constitution de la famille particulariste a maintenu chez nos voisins la puissance de la vie privée, et a, du même coup, étroitement limité les prétentions et l'intervention de l'État. C'est ainsi que les profondes racines de la famille pénètrent non seulement dans le sol, mais dans le sous-sol.

Ce dernier appartient donc de droit au propriétaire de la surface; lui seul peut en disposer. Et cependant, en fait, il est très rare, en Angleterre, que le propriétaire d'un domaine rural aliène à un étranger la priorité du sous-sol.

Ce fait n'a rien d'étonnant. En effet, le mouvement spontané des particuliers n'est pas de détacher de leur propriété le sous-sol, pour constituer un propriétaire étranger sous leurs pieds et dans l'endroit même qu'ils occupent. Si, par exception, le cas se rencontre, la tendance naturelle sera toujours que le propriétaire du dessus voudra redevenir propriétaire du dessous et réciproquement, afin de réunir de nouveau les deux étages du sol.

Voilà donc le propriétaire anglais en possession d'un sous-sol renfermant des produits métallifères. Va-t-il l'exploiter et dans quelles conditions se trouve-t-il pour entreprendre un travail qui paraît si différent de celui de la culture?

Les mines métallifères présentent un caractère dont il importe de se rendre bien compte : elles donnent un *produit relativement peu élevé*, un revenu modeste; elles ne sont généralement pas susceptibles de procurer un enrichissement rapide.

Cette affirmation peut étonner certaines personnes, qui sont portées à faire confusion entre les mines métallifères et les mines

de houille. Ces deux types de mines sont cependant bien différents, à cause de la nature différente du produit.

La houille est disposée dans le sol par *couches*, par grandes masses, à cause de son mode de formation. Elle est en effet le résultat d'un amoncellement énorme de végétaux enfouis et carbonisés par une action chimique lente. On peut donc, pour ainsi dire, puiser à pleines mains et donner à la production une intensité presque indéfinie. On n'y a pas manqué et l'on sait quel développement inouï ont pris les exploitations houillères.

Il n'en est pas de même des mines métallifères.

Ces dernières présentent deux conditions qui rendent leur exploitation très difficile et peu productive.

1° *Les métaux se trouvent dans le sol à l'état de filons.*

Or ces filons sont plus ou moins étroits; ils suivent des directions capricieuses; ils sont souvent coupés par des failles et ces failles sont toujours irrégulières. Cette disposition vient de l'origine géologique des métaux, qui sont des coulées amenées par fusion, ou par pression, dans les fissures des roches éruptives et volcaniques.

On comprend que, dans ces conditions, l'extraction des métaux est peu rémunératrice. Le produit est difficile à obtenir, car il faut constamment entamer la roche. Il est de plus très variable, très inégal, suivant la richesse plus ou moins grande du filon.

Et c'est bien autre chose, lorsque le filon est tout à coup interrompu par une faille. Il faut alors faire des dépenses considérables pour le retrouver, et cela sans profit immédiat et sans avoir la certitude de réussir.

2° *Les métaux se trouvent le plus souvent à l'état de combinaison.*

On les trouve, par exemple, combinés avec l'oxygène, le soufre, l'arsenic, ou surtout à l'état de sels (carbonates, silicates) ou de sulfure. Ils se présentent rarement à l'état pur, à l'état de « métaux natifs ».

De là un nouveau travail également compliqué et coûteux,

qui absorbe souvent la plus grande partie des bénéfices.

Ajoutez à ces conditions défavorables que les métaux ne sont pas d'une vente courante. Quelle différence, par exemple, avec la houille! Celle-ci est un produit nécessaire à toutes les industries, puisqu'elle fournit à toutes la force motrice : aussi l'appelle-t-on : « le pain de l'industrie ». Comme, à mesure qu'on l'achète, on la consomme, la demande est continuelle et la vente assurée. Jamais il n'y a sur le marché un long encombrement de houille.

Il n'en est pas de même des métaux. Vous achetez une barre de fer, par exemple; vous ne la consommez pas, vous en avez pour cent ans et plus. Vous avez donc d'un côté une matière consommée rapidement et qu'il faut sans cesse renouveler, de l'autre une matière presque inusable, qui, dès lors, n'exige pas des achats répétés, n'est pas d'une vente courante.

Aussi remarque-t-on que l'exploitation des mines métallifères a rarement enrichi un pays. La Péninsule Cornique, malgré ses mines d'étain, de cuivre et de plomb, est une des contrées les plus pauvres de l'Angleterre. C'est à ce point que les habitants trouvent plus de ressources dans le poisson des côtes et dans les légumes de leurs jardins que dans les mines; cependant le sol cultivé est aussi pauvre que celui de la Bretagne.

L'Espagne ne s'est pas enrichie, bien qu'elle renferme un très grand nombre de gîtes métallifères. Beaucoup ne sont même pas exploités, ou ont été abandonnés, parce que les frais dépassaient les bénéfices.

Le Play le constate, dans ses *Observations sur l'histoire naturelle et sur la richesse minérale de l'Espagne*. Il s'agit des mines d'argent de Guadalcanal, dans la Sierra Morena. « Les résultats ne répondant point aux espérances que l'on avait conçues, dit-il, la société se décida à abandonner les travaux. Dans ces dernières années, ils ont été repris par une compagnie nouvelle. Jusqu'ici le succès n'a pas répondu à la bonne direction des recherches : à part quelques régions peu étendues où l'on a rencontré du minerai riche, le filon est devenu de plus en plus stérile; enfin, lorsque je visitai la mine, on venait d'en perdre

la trace à la profondeur de 100 mètres environ; si les recherches que l'on doit suivre encore pendant quelque temps ne donnent pas de meilleurs résultats, il faudra renoncer aux travaux après une dépense de plus d'un million de francs[1]. »

En France, un très grand nombre de mines métallifères, notamment dans les Vosges, ont été abandonnées, à cause de l'élévation de la dépense par rapport aux bénéfices.

Il ne faut donc pas appliquer aux mines métallifères l'opinion que donne l'exploitation des bassins houillers. C'est autre chose.

Les mines métallifères sont essentiellement une exploitation à faible produit et à rendement irrégulier.

Pour ces deux raisons, elles ne peuvent être entreprises par tout le monde.

Nous allons voir que les grands propriétaires ruraux sont naturellement dans la situation la plus favorable pour exploiter les mines métallifères.

III

La première condition, pour exploiter d'une façon suivie une mine métallifère, est donc de pouvoir se contenter d'un *faible produit*.

Or le grand propriétaire rural est précisément dans cette situation, parce qu'il tire ses ressources principales de son domaine agricole. L'exploitation minière n'est, pour lui, qu'une ressource *accessoire;* il ne compte pas sur elle pour vivre.

Mais, direz-vous, quel intérêt peut avoir ce grand propriétaire à entreprendre une exploitation aussi difficile et aussi peu fructueuse, alors qu'il peut s'en passer?

Il a à cela l'intérêt qui pousse tout homme à tirer de sa propriété tout le parti possible, surtout lorsqu'il réside sur cette propriété et qu'il dirige lui-même la culture, comme c'est le cas des propriétaires anglais. De même qu'il exploite le sol, il

1. *Loc. cit.*, p. 48.

est porté à exploiter le sous-sol, dont la propriété lui appartient également. Il y trouve d'ailleurs des avantages positifs. En effet, par ce travail supplémentaire, il peut retenir sur ses terres la partie de la population qu'il est hors d'état d'employer toute l'année au travail agricole et dont les bras lui seront utiles au moment des grands travaux de la récolte. Il s'assure ainsi de la main-d'œuvre sur place et à bon marché. C'est là un avantage inappréciable pour un propriétaire rural.

Mais il ne suffit pas que le propriétaire soit à même de se contenter d'un faible produit, il faut encore qu'il puisse s'accommoder d'un revenu aussi *irrégulier* que celui des mines métallifères.

C'est cette irrégularité qui fait interrompre tant d'exploitations minières ; on recule devant les dépenses à faire pour retrouver le filon perdu. Or les mines ne peuvent être abandonnées et reprises impunément : les galeries non entretenues se détériorent, les étais s'effondrent, les terrains s'éboulent, les eaux s'infiltrent. De plus, il y a inconvénient à perdre sa clientèle et à être obligé de la refaire. C'est ce qui arriverait, si, en cessant de poursuivre les recherches de filons, on avait épuisé les parties connues avant d'avoir découvert de nouveaux champs d'exploitation.

Or l'adjonction d'une culture à une mine est bien le meilleur moyen de régulariser le travail de la mine ; de procurer cette régularisation aux moindres frais ; de réduire le problème à sa moindre expression.

On peut, en effet, borner alors le travail régulier à l'entretien des galeries et à la recherche du filon. En dehors de là, on peut, suivant la disponibilité de la main-d'œuvre, extraire plus ou moins de métal à volonté, pourvu qu'on ait soin de régulariser les ventes de façon à maintenir sa clientèle. On échappe donc à la difficulté d'entretenir un personnel stable en présence de l'allure capricieuse de la mine, parce qu'on trouve à rejeter ce personnel sur les travaux de la culture : on n'est pas obligé de lui ménager du travail dans la mine même.

Voilà comment le travail très régulier de la culture s'associe admirablement au travail très irrégulier de la mine. Il s'y associe

si bien qu'il finit par imprimer à la mine une régularité relative.

C'est ce qui explique la différence que l'on constate entre les exploitations minières entreprises par des spéculateurs et celles qui sont entreprises par le propriétaire de la surface. Tandis que les premières sont abandonnées dès que les bénéfices diminuent, les secondes sont continuées sans interruption, parce que le propriétaire rural, tout en poussant les travaux de recherche, a le moyen d'utiliser ailleurs la portion inoccupée de son personnel.

Mais ces exploitations ne peuvent être entreprises par des propriétaires quelconques. Deux conditions sont nécessaires : il faut que les propriétaires soient assez *riches* pour se contenter d'un faible produit, et assez *désintéressés* pour continuer l'exploitation aux époques où elle ne donne aucun bénéfice.

Or ces deux conditions se trouvent précisément réalisées en Angleterre.

La grande culture, qui est le type dominant dans le pays[1], y a produit une race de grands propriétaires disposant de ressources considérables.

En outre, la coutume de la transmission intégrale, en maintenant ces propriétaires de père en fils sur le même domaine, leur a donné la stabilité, l'esprit de suite et de désintéressement. Elle en a fait réellement les hommes du pays, elle les a attachés par là même à tout ce qui peut procurer aux populations locales le travail et le bien-être.

Ces deux conditions sont tellement nécessaires que, dès que l'une des deux manque, l'exploitation des mines par les familles devient impossible. L'Espagne et la France en sont un exemple.

En Espagne, ce type d'exploitation minière ne s'est jamais développé, parce que la faible fertilité du sol n'a pu y produire une race de grands propriétaires riches. Aussi la plupart des mines de ce pays sont-elles exploitées par des capitalistes étrangers, généralement des Anglais et des Allemands.

En France, le type a bien existé autrefois, il y était même do-

1. Voir les causes : *Le grand propriétaire anglais* (*Sc. soc.*, t. IV, p. 131 et 226).

minant. Dans les Vosges, par exemple, il y avait de nombreuses mines d'argent, de cuivre et de plomb, exploitées par les propriétaires de la surface. Mais elles ont été abandonnées, depuis que le régime de la famille instable a été substitué chez nous à celui de la famille particulariste. « C'est en vain, dit Le Play, que depuis 1810, l'État a concédé, à titre gratuit, plusieurs centaines de mines métalliques : il n'y en a pas dix où s'opèrent aujourd'hui des travaux de recherche; c'est à peine si trois ou quatre donnent aujourd'hui quelques produits. »

En Angleterre, au contraire, le type a si bien résisté que nous allons pouvoir assister à son fonctionnement.

IV

Les mines métallifères se trouvent en grand nombre dans le sol de l'Angleterre; mais nulle part elles ne se présentent en plus grande quantité et avec les caractères plus accusés du type anglais que dans les comtés de Cornwal et de Devon.

Le Cornwal et le Devon forment la Péninsule Cornique, qui est située au sud-ouest de l'Angleterre. C'est le pays des Cassitérides, si fameux dans l'antiquité à cause de l'étain qu'on en tirait. Les Phéniciens et les Carthaginois venaient déjà l'y chercher à l'époque romaine et l'expédiaient à Marseille par les fleuves de la Gaule. Aujourd'hui cette région donne non seulement l'étain, mais le cuivre, le plomb et l'argent.

C'est donc surtout là que nous observerons le type anglais.

Ce type se subdivise en *deux variétés,* suivant que l'exploitation est entreprise *par une famille unique*, ou par des *familles associées.*

L'exploitation par une famille unique étant la forme la plus simple, nous devons la décrire en premier lieu.

Une famille propriétaire de mines peut exploiter ces dernières de deux façons :

1° *Les mines sont exploitées en régie.*

Dans ce cas, l'exploitation est entreprise par le propriétaire

lui-même, avec le concours de domestiques et de tenanciers.

On saisit ici le lien étroit qui unit le travail rural au travail minier; on voit comment les deux travaux se combinent, se complètent et se soutiennent mutuellement.

En effet, le personnel rural trouve à la mine une occupation supplémentaire pendant les chômages de la culture et peut se rejeter sur la culture pendant les chômages de la mine. Le propriétaire tient donc complètement son personnel sous sa main et peut l'utiliser toute l'année.

Mais ce n'est pas tout. La direction du travail rural et du travail industriel exige que le patron ait des ressources assez considérables pour ne pas arrêter les travaux, lorsque la mine est improductive; qu'il ait assez de science pour pratiquer les fouilles, ouvrir les galeries, en calculer la direction, analyser le minerai, etc.; enfin, qu'il ait assez de prévoyance pour entreprendre les travaux de recherche sans attendre que le filon soit épuisé.

Évidemment, un pareil homme est, de toute nécessité, un patron éminent. Il réunit en lui les qualités rares qu'exige à la fois la direction d'un grand atelier agricole et d'un grand atelier minier.

2° *Les mines sont concédées à de riches fermiers.*

Dans le second cas, le propriétaire n'exploite pas directement, mais il concède l'exploitation à des fermiers, qui sont attachés aux champs.

Le propriétaire n'est plus alors qu'un patron indirect et superposé, mais il ne doit pas moins jouer un rôle éminent.

En effet, il est porté à patronner réellement, s'il ne veut pas être exposé à voir le fermier, auquel il a confié sa mine, abandonner l'exploitation dès qu'elle cessera d'être fructueuse; cette éventualité lui serait très préjudiciable, car la mine se détériorerait, ainsi que nous l'avons dit, et exigerait ensuite des travaux et des dépenses considérables. En outre, une partie de la population resterait sans travail et serait dans la nécessité d'émigrer, ce qui priverait le propriétaire de bras dont il a besoin pour sa culture.

Voilà comment, même dans le cas du fermage, le patronage s'impose au propriétaire.

Comment l'exerce-t-il?

1° *Il ne tire des mines qu'un fermage peu élevé.*

La redevance est réduite généralement au vingtième du produit brut. En outre, cette redevance est payée en nature, ce qui la rend encore plus douce, car elle n'augmente pas les charges du fermier, lorsque le prix du métal vient à baisser. Le fermier et les ouvriers ont donc réellement la plus grosse part du profit.

2° *Le propriétaire vient au secours des fermiers dans les mauvaises années.*

Ce n'est pas que ces propriétaires aient naturellement l'âme plus compatissante que d'autres; il serait assez étrange que le hasard eût réuni dans la même profession tous patrons aussi désintéressés. Non, ce résultat tient essentiellement à la nature du travail. En effet, le propriétaire a plus d'intérêt à venir au secours de ses fermiers qu'à s'exposer à des effondrements, à des éboulements, à des infiltrations, par suite de la cessation des travaux.

Voilà pourquoi, dans les mauvaises années, tout compte fait, il n'hésite pas à faire remise du fermage. Cette solution est encore la plus avantageuse pour lui.

Bien plus, si cette remise ne suffit pas, il a même intérêt à contribuer aux efforts tentés par le fermier pour surmonter les obstacles, ou pour rechercher de nouveaux gîtes.

Par là, ces patrons conservent à la population un moyen essentiel de travail. Ils sont réellement des propriétaires éminents.

Mais les effets de ces deux variétés de l'exploitation des mines par une seule famille se font sentir plus loin et plus haut.

1° *Ce type élève le niveau intellectuel dans le pays.*

En effet, il crée des corps d'ingénieurs, de contremaîtres et d'ouvriers aux connaissances techniques spéciales. Mais, ce qui est la caractéristique du type, c'est que ces corps sont essentiel-

lement *locaux,* c'est-à-dire composés, en majeure partie, de gens du lieu, de gens attachés au pays et étroitement juxtaposés aux populations rurales. Ce ne sont pas des ouvriers venus du dehors et qui, après un temps plus ou moins long, retourneront chez eux, ainsi qu'il arrive dans les exploitations minières entreprises par des capitalistes étrangers. Ceux-ci amènent avec eux leurs ingénieurs et leurs contremaîtres, comme on peut le constater en Espagne, par exemple, où ces auxiliaires sont anglais, français ou allemands. On peut le constater également en France, où le personnel dirigeant n'appartient presque jamais à la localité, parce que le premier directeur de l'exploitation est lui-même étranger. Aussi, ingénieurs et contremaîtres sont-ils essentiellement instables; à la moindre difficulté, à la première proposition plus avantageuse, ils s'en vont ailleurs. Ils n'exercent pas sur le pays une influence réelle, ils n'élèvent pas son niveau intellectuel, parce qu'ils ne font que passer et qu'ils ne se mêlent pas intimement à la population.

Il en est tout autrement dans le type anglais. Le propriétaire est un homme du pays et fortement enraciné au sol, puisqu'il est propriétaire rural. L'exploitation est aussi stable que lui; elle n'est pas abandonnée à la première difficulté qui peut se présenter. Dans ces conditions, il est porté à n'employer et à ne s'attacher que des gens du pays, car il s'agit de rester dans le pays d'une façon définitive. Et il est d'autant plus facile de trouver ces auxiliaires sur place, que l'ancienneté et la permanence même de l'exploitation minière portent les jeunes gens les plus distingués parmi les fils de paysans à devenir ingénieurs et contremaîtres. Ils y trouvent une situation plus élevée, qui n'a pas l'inconvénient de les dépayser et de les jeter dans un milieu urbain. Une fois arrivés à ces postes convoités, ils y restent, parce qu'ils sont du pays et au milieu de leur famille. A leur contact intime, le niveau intellectuel de la région s'élève, parce qu'ils font pénétrer de proche en proche les connaissances techniques que l'école et la pratique du métier ont développées en eux.

2° *Ce type crée un personnel éminent pour l'exercice du pouvoir local.*

Ce genre d'exploitation développe en effet chez les grands propriétaires des aptitudes éminentes; il exige des capitaux considérables, des cultures intellectuelles étendues, un grand esprit de prévoyance; il engendre ainsi les deux qualités essentielles pour exercer le pouvoir local : l'esprit de désintéressement et les aptitudes intellectuelles; il produit donc, au plus haut degré, des hommes de gouvernement. Il les forme mieux que ne fait la simple culture, ou l'art des forêts, parce que l'exploitation minière exige encore plus de prévoyance et plus de connaissances.

C'est parce que l'Angleterre possède une forte race de grands propriétaires résidents, riches, prévoyants et désintéressés qu'elle a pu soustraire le gouvernement local à l'invasion des fonctionnaires et de la bureaucratie.

Observez le personnel qui administre un comté anglais. Il se compose de trois autorités, qui sont toutes prises parmi les grands propriétaires du pays et qui exercent le pouvoir gratuitement : le sheriff, le lord-lieutenant, les *magistrates*. C'est le vrai type du gouvernement du pays par le pays, du *self-government*[1].

V

Il ressort de la description que nous venons de faire que l'exploitation des mines profondes donne des bénéfices très aléatoires et expose souvent à des dépenses considérables nécessitées par la recherche des gîtes.

On ne s'étonnera donc pas que certains propriétaires aient la pensée de s'associer, afin de diminuer leur part de dépense et de risques. Des associations de ce genre se constituent dans le Cornwal et le Devon, dès le dix-huitième siècle, en vue de

1. M. de Rousiers a montré, dans cette Revue, comment le nouveau *bill* sur le gouvernement local n'affaiblit pas cette organisation. (Voir t. VI, p. 373 et suiv.)

l'exploitation des mines de cuivre et d'étain. Depuis cette époque, elles se sont propagées dans d'autres parties de l'Angleterre.

Ainsi a pris naissance la seconde variété du type anglais : *l'exploitation par des familles associées.*

J'ai peu de chose à dire de cette variété, parce qu'elle ne diffère pas essentiellement de la précédente. En effet, les conséquences qui pourraient résulter de l'association sont atténuées par les deux conditions suivantes :

1° *Le nombre des associés est limité.* Il est limité parce que les mines métallifères ne se prêtant pas, ainsi que nous l'avons vu, à une exploitation à outrance, il n'est pas nécessaire de réunir un capital aussi considérable que pour exploiter des mines de houille. Les associés ne sont souvent que cinq ou six et jamais plus de vingt.

2° *Les associés habitent dans le voisinage de la mine.* Ce sont en effet, comme dans la variété précédente, des propriétaires du pays. La seule différence, c'est qu'ils sont plusieurs. Mais, habitant tous à proximité de la mine, ils peuvent facilement diriger l'entreprise en commun.

Dès que l'association est constituée, on arrête, d'un commun accord, le plan des travaux; on nomme ensuite deux agents : le *captain,* chargé de la direction technique, et le *pinser*, chargé de la gestion financière.

Rien de moins compliqué que la comptabilité. Chaque mois, on fait la balance des dépenses et des recettes. Les résultats en sont consignés sur un registre qui porte en tête le nombre des associés. De là vient le nom donné à ce genre d'association; on l'appelle : « le régime du livre de compte ».

Tous les mois, les associés se réunissent *à la mine,* pour prendre connaissance des résultats de l'exploitation. On arrête en même temps les hautes mesures d'administration; on vérifie les comptes; on approuve les transferts d'action, s'il y a lieu; enfin, on fixe la somme à payer ou à recevoir pour chaque action.

On voit que cela ne ressemble en rien aux exploitations par

de grandes sociétés financières. Ces dernières exigent des réunions tumultueuses et seulement une fois par an ; ces réunions se tiennent loin de la mine, entre gens qui ne se connaissent pas et qui ne connaissent ni l'exploitation ni les ouvriers; on n'y discute pas l'admission, le recrutement des actionnaires, leur changement, parce que les actionnaires sont seulement des bailleurs de fonds et que les actions sont de simples titres passant sans cesse de main en main.

Nous sommes donc autorisés à dire que cette variété n'est, en somme, qu'un groupement d'exploitants du type précédent; ils en conservent les caractères essentiels. Ils ne considèrent pas la mine comme un objet à exploiter à outrance, sauf à l'abandonner ensuite lorsque les revenus diminuent; ils lui sont attachés, ils lui sont dévoués, parce qu'elle fait partie de ce coin de terre auquel ils sont fixés de père en fils, par leur domaine rural; parce qu'ils y trouvent un moyen de venir en aide aux familles ouvrières, qu'ils connaissent également de père en fils; parce qu'ils s'assurent ainsi pour la culture le supplément de bras dont ils peuvent avoir besoin.

Ces deux variétés appartiennent au même type, parce qu'elles s'appuient l'une et l'autre sur des propriétés rurales; parce qu'elles sont l'une et l'autre sous la direction de grands propriétaires ruraux.

Et c'est précisément cette alliance avec un travail aussi stable et aussi simple que la culture, qui fait, de ces exploitations minières, le type le plus stable et le plus simple de l'art des mines.

III

LES MINES MÉTALLIFÈRES EXPLOITÉES SOUS LE RÉGIME PROVINCIAL. — LES TYPES SCANDINAVE ET ALLEMAND.

Les mines métallifères *exploitées sous le régime provincial* présentent une grave complication : *la production y est réglée par une intervention des Pouvoirs publics.*

On voit, par ce seul fait, combien ce type diffère du précédent : la mine n'est plus exclusivement entre les mains du propriétaire; elle est soumise au contrôle et à l'action d'un agent étranger, éloigné et collectif, et, qui plus est, d'un agent muni de la puissance publique, c'est-à-dire d'une autorité avec laquelle il n'est pas facile de discuter.

Néanmoins, dans le cas qui nous occupe, les effets de cette ingérance sont atténués, comme on va le voir, parce que l'État n'intervient pas directement et que la réglementation conserve un *caractère essentiellement provincial.* L'intérêt local n'est donc pas étouffé sous la centralisation administrative.

L'intervention des Pouvoirs publics n'est pas également accusée dans les différentes exploitations minières appartenant au groupe que nous étudions : elle se manifeste à des degrés divers, qui déterminent des variétés sociales distinctes.

Parmi les types observés suivant la méthode de la science sociale, on peut signaler *quatre variétés principales* de mines métallifères exploitées sous le régime provincial.

Elles se différencient à la fois, ainsi que l'indique le tableau suivant, par l'intervention décroissante de la Famille et par l'intervention croissante des Pouvoirs publics.

VARIÉTÉS.	INTERVENTION DÉCROISSANTE DE LA FAMILLE.	INTERVENTION CROISSANTE DES POUVOIRS PUBLICS.
1° Dannemora.....	Grand propriétaire rural.....	Affouage domanial.
2° Wermland.....	Petit propriétaire rural.....	
3° Pays Rhénan...	Pas de familles propriétaires..	Affouage et fonderies domaniaux.
4° Le Hartz.....	Pas de familles propriétaires.	Affouage, fonderies et mines domaniaux.

Nous allons examiner ces quatre variétés dans cet ordre, c'est-à-dire dans l'ordre où elles s'éloignent de plus en plus du type précédent.

I

C'est dans les mines et fonderies de fer de Dannemora, en Suède, que nous rencontrons la variété qui se rapproche le plus de l'exploitation sous le régime de la famille. Elle s'en rapproche même tellement, qu'à première vue, elle semble s'y rattacher.

Les mines de fer de Dannemora sont situées au nord de la ville d'Upsal, dans la Suède orientale. On en extrait des minerais de fer oxydulé, qui sont ensuite traités dans des forges alimentées au charbon de bois.

Là aussi le patron est précisément le grand propriétaire rural qui exploite la surface. Aussi le travail industriel est-il intimement uni au travail agricole; les tenanciers ruraux paient la rente de leurs métairies, en fournissant un certain nombre de journées d'hommes et de chevaux pour les divers travaux nécessités par les mines, les fonderies et les forges[1].

A l'époque où Le Play a observé et décrit ce type, ce patron

1. Le Play, *Les Ouvriers européens*, III, p. 2.

à la fois rural et industriel était le baron de Tamm. Il avait sous ses ordres 387 familles comprenant 2.260 personnes.

Comme dans le type précédent, cette alliance de l'exploitation agricole et de l'exploitation minière assure à la population ouvrière la permanence du travail et de précieuses subventions en nature; le patronage est efficace.

Le patron « donne, à titre gratuit, à l'ouvrier le logement et un jardin. Il livre constamment, à prix réduit, le blé nécessaire à la nourriture de l'ouvrier et de sa famille. Il accorde également, à titre gratuit, le droit d'affouage pour le bois de chauffage, le droit de chasse et de pêche, le droit de récolte des fruits sauvages; il pourvoit à l'instruction des enfants; enfin il accorde tous les secours nécessaires aux ouvriers malades, aux orphelins, aux veuves et aux vieillards[1] ».

Évidemment, le patron ne pourrait pas assurer à ses ouvriers tant d'avantages, s'il n'était, à la fois, propriétaire de la surface et propriétaire d'un grand domaine agricole.

Voyez encore combien cette situation facilite l'établissement des jeunes ménages d'ouvriers. Le patron leur alloue, à titre d'avance, outre une partie du mobilier, une vache et toutes les subventions nécessaires à la nourriture de cette vache et à la culture du jardin potager. Grâce à ce premier secours, les jeunes ménages ne tardent pas à s'élever.

Dès qu'ils ont remboursé cette avance, le patron leur attribue de la terre arable et des prairies, en quantité suffisante pour entretenir un attelage d'un cheval, ou de deux chevaux. Ainsi arrivés à la condition de tenanciers (*torpare*), ils acquittent leur redevance, en fournissant au patron un certain nombre de journées de travail avec le concours de leur attelage. C'est ainsi que les transports de minerais s'effectuent dans les conditions les plus avantageuses pour l'ouvrier et pour le patron. Ce dernier a dès lors intérêt à rester à la fois agriculteur et industriel.

Nous avions donc bien raison de dire qu'à première vue cette variété semble se confondre avec le type d'exploitation par les

1. Le Play, *Les Ouvriers européens*, III, p. 7.

familles : de part et d'autre, les mines sont exploitées par la famille d'un grand propriétaire rural et les ouvriers retirent de cette condition les mêmes avantages.

Mais la similitude s'arrête là. Nous observons, en effet, ici une différence essentielle, qui suffit à faire classer les mines de Dannemora dans le type des exploitations sous le régime provincial.

Cette différence se manifeste en ce que le propriétaire des mines est soumis à la réglementation des Pouvoirs provinciaux, pour l'affouage de ses fonderies.

On appelle « affouage » le droit de couper du bois dans les forêts. Le combustible nécessaire au traitement du minerai étant fourni, en Suède, par le bois, on comprend que l'affouage exerce une influence directe sur la production minière. Celle-ci se développe, ou se restreint, en proportion de la quantité de bois dont on peut disposer.

Or, en Suède, l'affouage est réglementé par les Pouvoirs provinciaux, au moyen de la célèbre organisation des « bergslags ».

Les bergslags sont des circonscriptions tracées autour des grands gîtes minéraux et comprenant « dans chacune d'elles toutes les forêts dont les produits peuvent servir à l'exploitation d'un groupe de gîtes et au traitement métallurgique de leurs minerais. La loi a fixé depuis longtemps la situation et la consistance des usines dépendant de chaque circonscription : on n'y autorise jamais la création de nouvelles usines[1] ».

Cette réglementation a naturellement pour effet de restreindre la production des mines aux limites imposées par la production du bois. L'art des mines se trouve ainsi participer à la stabilité et à la régularité de l'art des forêts. Mais la concurrence pourrait s'établir entre les diverses mines autorisées. La loi a prévu le cas, et elle a pris, pour l'empêcher, une double mesure. D'une part, elle fixe la production maximum de chaque établissement ; de l'autre, elle détermine l'ordre dans lequel doivent être attribués les affouages, si la concurrence s'établit. « C'est ainsi que, le cas échéant, les usines à métaux précieux sont pourvues avant

1. Le Play, *Les Ouvriers européens*, III, p. 47.

les mines à cuivre, celles-ci avant les mines à fer, etc.[1] »

On peut maintenant mesurer la distance immense qui sépare ce type du type anglais : le patron ne réglemente plus la mine, mais il subit la réglementation des Pouvoirs publics. Sa situation est étrangement amoindrie.

Le patron anglais est comparable à un marin qui mène sa barque en pleine mer et n'a pour garantie que son habileté personnelle.

Le patron suédois est semblable à un marinier qui flotte placidement dans un canal, à l'abri de tout péril; il n'a à exercer que très peu de perspicacité, d'énergie et d'initiative, pour gouverner sa navigation.

La tâche du patron suédois est encore facilitée par ce fait qu'il exerce son patronage à l'aide de terres encore vagues ou faiblement défrichées ; une pareille culture n'exige pas de lui une grande supériorité; elle laisse assez d'espace libre pour procurer facilement du travail à tout le personnel ouvrier. Quelle différence avec le patron anglais dont la culture est intensive, et ne peut employer plus de bras que par plus de perfection dans les méthodes! Une entreprise de ce genre suppose des aptitudes de premier ordre.

Il est donc exact de dire que, tandis que le patron anglais se patronne lui-même et lui seul, le patron suédois est en réalité patronné par les Pouvoirs publics et par le sol inculte.

Ce patron n'est pas sans jouer pourtant un rôle utile. S'il est dominé par les Pouvoirs publics, il se dresse tout au moins devant eux comme une barrière opposée aux tentatives de centralisation administrative. A ce point de vue, il est fort, car il est inféodé au pays par son exploitation rurale ; il est lié, par ses intérêts propres et permanents, à la population locale. Il est l'image des droits de la Province en face de ceux de l'État. C'est donc *par lui* que le patronage de l'État prend, en dépit de tout, le caractère *provincial*. C'est le grand service qu'il rend : il *provincialise* l'action de l'État.

1. Le Play, *Les Ouvriers européens*, III, p. 48.

Mais voyez comme s'accuse encore plus la différence de ce type social au précédent. Le patron anglais est un patron complet, dans toute la force du terme : il a l'indépendance, il a la responsabilité. L'autre est, en partie du moins, un simple agent public, un représentant de l'administration publique. C'est, il est vrai, un administrateur bien choisi, éminent, attaché aux intérêts de la localité, mais ce n'est pas une puissance qui ne se soutienne que par elle-même.

Si cette organisation amoindrit le patron et diminue le rendement de la mine, elle est néanmoins solide et durable, parce que, comme le type anglais, elle satisfait aux trois conditions essentielles des mines métallifères :

Elle constitue un patron assez riche et assez généreux pour se contenter d'un bénéfice modeste ;

Elle atténue l'insuffisance de l'exploitation minière grâce aux ressources fournies par l'exploitation rurale ;

Enfin, elle modère la production, non plus il est vrai par la simple action du grand propriétaire, mais, par l'intervention des Pouvoirs publics, en ce qui concerne l'affouage.

II

C'est encore en Suède que nous rencontrons la seconde variété, celle du Wermland, dans l'ancienne province de ce nom, au nord du lac Wenern.

Dans cette nouvelle variété comme dans la précédente, l'intervention des Pouvoirs publics ne se manifeste que par la réglementation de l'affouage, d'après le système que nous venons de décrire. Mais nous constatons ici une différence notable : *l'amoindrissement encore plus grand du patron* et, par conséquent, du rôle de l'initiative privée.

En effet, les patrons ne sont plus de grands propriétaires, mais de simples *paysans*.

Ces paysans traitent eux-mêmes les minerais de fer dans des hauts fourneaux qu'ils possèdent en commun. La propriété d'un

haut fourneau est subdivisée en parts, appartenant à des associés dont le nombre varie de 6 à 12[1].

« Chaque paysan associé détermine à l'avance le nombre de jours pendant lequel il peut user du haut fourneau et la quantité de fonte qu'il y doit produire. Il exploite et prépare en conséquence les provisions de minerai, de combustible et de fondant, dont il a besoin ; il en effectue le transport pendant la saison la plus convenable et en opère le dépôt dans le magasin qui lui est attribué. Chaque paysan associé vient ensuite, à tour de rôle, faire emploi du fourneau. Le fourneau est dirigé par un fondeur assisté d'un certain nombre d'ouvriers. Ce personnel, choisi et rétribué par l'association, est successivement renforcé par les divers associés, secondés eux-mêmes par leurs enfants ou par les aides attachés à leur exploitation agricole[2]. »

Cette organisation soulève un problème intéressant.

On peut se demander comment une industrie, qui exige à un si haut degré des capitaux, des connaissances techniques et une action patronale, peut être pratiquée par de simples paysans. Des associations analogues de paysans se sont constituées en Westphalie et en Lombardie[3], mais elles n'ont pas tardé à dépérir et à disparaître devant la concurrence des mines exploitées par de grands propriétaires, ou des sociétés financières. Comment donc cette organisation a-t-elle pu se maintenir en Suède?

Elle ne s'y maintient pas par sa propre force, mais uniquement grâce à la protection des Pouvoirs publics et à la législation des bergslags. C'est même en vue de protéger les fourneaux exploités par les paysans que cette législation a été établie. Les Pouvoirs publics ont été portés à intervenir dans ce sens, parce que la classe des paysans est dominante en Suède, tandis que celle des grands propriétaires est relativement peu développée.

Cette exploitation de paysans est si peu adaptée à la nature

1. Le Play, *Les Ouvriers européens*, III, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 51. Voir les règlements qui assurent le bon fonctionnement de cette association.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 175 à 178.

de l'industrie minérale, qu'elle ne subsiste qu'au moyen d'une protection à outrance. Ainsi, il n'est pas permis à un maître de forge de brûler dans son fourneau du charbon attribué par les règlements au fourneau d'une communauté de paysans. Si un de ceux-ci renonce à l'usage de son droit d'affouage, il ne peut le faire qu'au profit d'un autre membre de la communauté, et jamais au profit du propriétaire d'un fourneau rival. En cas de contravention, chaque paysan associé est frappé d'une amende de 11 fr. 70 par chaque tonne de charbon ainsi soustraite à la communauté.

Rien ne montre mieux combien cette combinaison est factice et serait peu capable de se perpétuer, par ses seules forces.

Cette variété aboutit donc à un double résultat : d'une part, elle amène la disparition complète du patron et prive ainsi le pays d'une classe supérieure constituée par l'art des mines; d'autre part, elle crée une exploitation minière encore moins progressive que la précédente.

En effet, cette exploitation est non seulement limitée par la réglementation de l'affouage, mais, de plus, par l'inaptitude des paysans à diriger une entreprise qui exige un patron éminent.

A mesure que nous nous éloignons du type anglais, nous constatons par conséquent à la fois un amoindrissement social et un amoindrissement industriel.

Mais la protection des Pouvoirs publics serait insuffisante à maintenir cette variété, si d'autre part les trois conditions fondamentales de l'art des mines n'étaient pas sauvegardées.

Elles le sont : parce que, dans ce pays pauvre où les désirs sont modérés et la vie à bon marché, ces paysans peuvent se contenter d'un bénéfice modeste; parce que ces paysans s'appuient en outre sur les ressources de leurs propriétés rurales et surtout sur les productions spontanées encore si abondantes en Suède; enfin parce que la production est réglée et la concurrence limitée par l'organisation des bergslags.

III

Je me contenterai de signaler la troisième variété, sans m'y arrêter, parce que les caractères nouveaux qu'elle accuse vont se retrouver, avec plus de développements, dans la variété suivante. Mais je l'indique ici pour marquer la progression.

C'est dans le Pays Rhénan que cette troisième variété a été observée. Elle se dégage de la description qu'a donnée Le Play du « Fondeur au bois du Hundsrucke [1] »

Ici, l'éloignement du type anglais s'accentue encore plus, et cela sur deux points.

D'une part, le patron de la mine n'est plus un propriétaire rural ; le divorce entre l'exploitation minière et l'exploitation rurale est définitivement consommé.

D'autre part, l'intervention des Pouvoirs publics augmente : elle ne se manifeste plus seulement par la réglementation de l'affouage, comme en Suède, mais encore par la création d'une *fonderie domaniale* avec deux hauts fourneaux à fonte de fer alimentés au bois. Les Pouvoirs provinciaux peuvent donc réglementer l'industrie minérale, non seulement à titre de forestiers, mais encore à titre de fondeurs. Ainsi se rétrécit le cercle qui enserre la mine et qui va bientôt l'étreindre directement : c'est ce que nous allons voir dans la quatrième variété.

Les Ouvriers européens nous en présentent deux spécimens : les mines d'argent, de cuivre et de plomb de Schemnitz, en Hongrie, et les mines d'argent et de plomb du Hartz, en Hanovre [2]. Nous décrirons de préférence ces dernières, parce qu'elles ont été plus complètement observées, qu'elles offrent des traits plus accentués et qu'elles représentent le type dominant de l'Allemagne.

1. Voir *Les Ouvriers européens*, t. IV, ch. II.
2. *Ibid.*, t. III, ch. III et t. IV, ch. I.

Cette variété doit nous arrêter plus longtemps que les précédentes, parce qu'elle reproduit par excellence et au plus haut degré le type de l'exploitation par la Province.

L'envahissement des Pouvoirs publics au détriment des familles s'est produit en Allemagne, à une époque récente. Autrefois, les grands propriétaires allemands étaient seigneurs féodaux et, à ce titre, ils exploitaient le sous-sol en même temps que le sol. Les exploitations minières étaient donc entreprises par eux suivant le type anglais; elles donnaient lieu aux mêmes conséquences sociales. Si cet état de choses n'avait pas été modifié, les mines de l'Allemagne se classeraient encore dans le type des mines exploitées sous le régime de la Famille.

Mais il n'en est pas ainsi, du moins généralement.

En effet, à la chute du régime féodal, l'État, dans certaines parties de l'Allemagne, s'est adjugé les biens des seigneurs et s'est substitué à eux pour l'exploitation de mines. Mais cette substitution n'a pas eu les résultats qui se sont produits chez nous dans le même cas. Il était à craindre, en effet, que chaque mine perdît son individualité, qu'elle fût englobée dans une vaste organisation centralisée.

Cette conséquence ne s'est pas produite. Elle a été conjurée par la vitalité qu'a encore conservée en Allemagne l'élément provincial. Aussi l'État n'a-t-il pas entrepris d'exploiter lui-même les mines; il les a concédées à des corporations locales placées sous le haut patronage des petits États allemands, qui ne sont, en réalité, que des *Provinces*.

Chaque mine a pu ainsi garder son autonomie, ses coutumes traditionnelles, au lieu d'aller se confondre dans une administration commune à toutes les mines de l'Empire.

Ce caractère régional se manifeste tout naturellement par le choix des ingénieurs. Ceux-ci ne sortent pas, comme chez nous, d'un Institut central; ils se recrutent, le plus souvent, dans le pays, et font toute leur carrière dans la mine à laquelle ils ont été attachés au début. Ils sont ingénieurs de *telle mine* et non ingénieurs *des mines*. Ils forment une corporation *locale* et non une corporation *nationale*.

C'est ainsi, qu'en Allemagne, les mines ont passé directement du régime de l'exploitation par la Famille au régime de l'exploitation par la Province.

Mais ici l'intervention des Pouvoirs publics est plus accusée que dans les trois variétés qui précèdent. A Dannemora et dans le Wermland, la Province réglemente seulement l'affouage; dans le Pays Rhénan, elle ne réglemente encore que l'affouage et les fonderies; ici elle réglemente à la fois l'affouage, les fonderies et les mines elles-mêmes : tout devient domanial.

Au premier abord, il semble que les mines échappent encore à cette haute juridiction, car les Provinces ne les exploitent pas directement : chaque mine est en effet attribuée à une société d'actionnaires.

Ces sociétés d'actionnaires sont très différentes de celles que nous avons vues se constituer parfois en Angleterre et qui sont une variété de l'exploitation par la Famille. Ici, les membres ne sont plus limités à une vingtaine : ils sont plusieurs centaines et parfois plusieurs milliers; ils ne sont pas liés par des rapports de voisinage, mais sont recrutés un peu partout; quelques-uns sont étrangers, et la plupart ne se connaissent pas; enfin, ils ne dirigent pas eux-mêmes l'exploitation, cela serait impossible à cause de leur nombre et de leur éloignement; ils se bornent à toucher des dividendes. Il n'y a donc aucune similitude entre ce type et la seconde variété du type anglais.

Mais voici où apparaît nettement l'influence de la Province.

A côté et au-dessus des actionnaires, entre en participation de la direction générale : le chef de l'État (un petit Etat souvent), avec le titre de patron des mineurs; puis les Autorités provinciales et les établissements publics de la Province et des communes; enfin les écoles locales, qui furent, au moyen âge, les premières institutions d'enseignement professionnel.

Comme on le voit, les Pouvoirs provinciaux ont une influence prépondérante dans cette corporation et, par là, ils dominent et réglementent l'exploitation des mines.

Mais leur action se fait sentir d'une autre manière et sous une forme peut-être encore plus positive.

En effet, les règlements provinciaux mettent ces mines dans la dépendance des forêts et des fonderies domaniales. L'exploitation minière est ainsi liée à celle des forêts et des usines appartenant à la Province. Les unes et les autres sont soumises à un système général de réglementation, qui associe étroitement leurs intérêts. « Les bois de soutènement, ainsi que les combustibles nécessaires aux mines et aux usines, sont fournis par les forêts domaniales, qui couvrent les montagnes métallifères. Une fonderie domaniale traite, dans chaque district, les minerais provenant des diverses mines. Elle prélève sur les métaux produits les redevances dues à l'État, pour le droit régalien, la fourniture du bois et la fusion des minerais[1]. »

Cette alliance avec les forêts et les fonderies, cette communauté d'intérêts, concourent à assurer la stabilité et la régularité du travail des mines. Tous, forestiers, fondeurs, mineurs, pouvoirs provinciaux, ont intérêt à la permanence de l'exploitation. Aussi, dans les moments difficiles, lorsque le prix du métal vient à baisser, ou lorsqu'il faut entreprendre de nouveaux travaux de recherche, la Province n'hésite pas à fournir les fonds nécessaires pour que le travail de la mine ne soit pas interrompu. S'il venait à l'être, comment le Domaine écoulerait-il ses bois? Comment, surtout, alimenterait-il ses fonderies?

Tels sont les motifs qui font de ces mines la variété dans laquelle l'intervention des Pouvoirs publics est la plus accusée.

Mais cette variété se distingue, en outre, des deux premières, et à plus forte raison du type anglais, par la *disparition complète du grand propriétaire rural.*

Le patron n'est plus un grand propriétaire rural, ni même une communauté de paysans : c'est un groupe de capitalistes, qui, pour la plupart, ne sont même pas propriétaires dans le pays.

L'exploitation minière cesse donc de s'appuyer sur l'exploitation agricole ; les mineurs ne trouvent plus, dans la culture, le supplément de ressources qu'ils y trouvaient jusqu'ici ; ils per-

1. Le Play, *La Réforme sociale en France*, t. II, ch. XXXVI, § 4.

dent ainsi leur point d'appui le plus solide, la cause la plus certaine de leur stabilité.

Cette perte est d'autant plus grave, que les ouvriers n'ont même pas la possibilité de défricher eux-mêmes, et à leur propre compte, un petit lopin de terre.

Les mines du Hartz appartiennent à un groupe de montagnes qui s'élève vers la limite commune des plaines du Hanovre, du Brunswick, des duchés d'Anhalt, de Brandebourg, de Mansfeld et du pays de Stolberg. Le sol est composé principalement de schistes argileux de transition. Le climat, que la latitude (51° 48) rend très rigoureux, et l'élévation du sol qui atteint 700 mètres, s'opposent à la culture des céréales, des fruits, des pommes de terre et de la plupart des légumes. A peine peut-on produire des choux et quelques salades, ou légumes-épices[1]. Il est de même impossible, à cause du climat, d'élever de la volaille.

Dans le petit jardin attenant à sa maison, la famille qui a été observée ne peut cultiver que des choux, de l'oseille et du persil; le tout pour une valeur de 12 francs par an. Elle doit acheter tout le reste et dépense pour cela une somme de 390 francs.

Deux fois par semaine, la femme de l'ouvrier se rend dans les villes de Goslar, ou d'Osterode, situées dans la plaine du Hanovre, et elle y achète du blé, des pommes de terre, des œufs, des légumes, etc., qu'elle doit rapporter sur son dos à une distance de 10 kilomètres et en gravissant une pente haute de 400 mètres.

Cette population, ne pouvant se livrer à la culture, s'est naturellement agglomérée aussi près que possible de la mine. Ainsi s'est formée la petite ville de Clausthal, qui comprend des mineurs, des fondeurs, des bûcherons, des charbonniers et des entrepreneurs de transports. Ces derniers seuls entretiennent quelques chevaux, au moyen des prairies situées dans les parties basses et qu'ils louent à très haut prix.

Cette agglomération de la population ne fait qu'accroître la difficulté qui vient de l'absence de culture. Il est plus malaisé,

1. *Les Ouvriers européens*, t. III, p. 100.

en effet, de maintenir la paix publique dans un milieu urbain que dans un milieu rural : les causes de désordre sont plus fréquentes, tandis que l'autorité paternelle est plus affaiblie par les influences d'un voisinage trop intime.

Aussi la « question de la population » s'est-elle posée et l'Administration des mines s'est-elle crue obligée de prendre des mesures énergiques. « La population tend à se développer dans le haut Hartz, au delà des limites d'activité industrielle posées par les ressources forestières (qui règlent l'exploitation des mines). » Dans le but de parer à cette difficulté, l'Administration a créé des sources nouvelles de travail pour les enfants et les adultes, tels que le réensemencement des forêts, la construction de routes forestières et diverses entreprises utiles à l'industrie minérale.

Cependant, ces mesures étant loin de suffire, l'Administration des mines n'a pas reculé devant une décision à peine croyable : elle a interdit tout mariage avant l'âge de vingt-cinq ans, afin de restreindre ainsi le nombre des enfants. Mais cette restriction n'a eu d'autre résultat que de provoquer des unions illicites et de porter ainsi une grave atteinte à la moralité publique, bien que la plupart de ces unions soient ensuite légitimées.

Rien ne prouve mieux combien un patron collectif est peu apte à intervenir judicieusement dans le cercle des attributions de la famille. Il voit les choses de loin, sans pouvoir en mesurer toute la portée, et agit au moyen de règlements généraux qui, par leur généralité même, ne sont pas adaptés aux nécessités essentiellement variables des familles.

Rien ne prouve mieux, en outre, l'impuissance de l'industrie minérale à faire vivre une population, sans s'appuyer sur les ressources de la culture; cette contre-épreuve nous permet de constater la supériorité du type anglais et du type suédois.

Il a donc fallu suppléer à l'absence des ressources agricoles, autant du moins que cela était possible, par un mécanisme artificiel.

Ce mécanisme consiste en un *système d'institutions de prévoyance,* comprenant deux éléments.

1° *Subvention du logement et du jardin potager aux ouvriers.*

L'Administration des mines avance aux ouvriers, moyennant un intérêt de 4 p. 100, la somme nécessaire pour acheter une maison et un petit jardin. Mais nous avons vu que ce jardin est trop petit et trop peu productif pour constituer une ressource appréciable. D'autre part, très peu d'ouvriers arrivant à rembourser le capital, ils ne sont propriétaires que nominalement.

Cette situation constitue donc une déchéance grave, par rapport aux ouvriers suédois et anglais. Ceux-ci, grâce à la vie rurale, arrivent plus aisément à la propriété complète de l'habitation et de ses dépendances, dont le prix est beaucoup moins élevé que dans une agglomération industrielle.

2° *Constitution d'un fonds de réserve.*

Avant de répartir entre les actionnaires les bénéfices réalisés chaque année, l'Administration a soin d'en retenir une partie pour la constitution d'un fonds de réserve. Ce fonds est destiné à faire face à l'exploitation de la mine, aux époques où il faut rechercher de nouveaux filons, et à pourvoir aux besoins éventuels de la population ouvrière, en cas de maladies, chômages, disettes, etc.

Au moyen de ces ressources, l'Administration vend aux ouvriers, à prix réduits, certains articles d'alimentation, comme le seigle, qui est livré à 13 francs au lieu de 23; elle prend complètement à sa charge les frais d'école, de culte et de sépulture; en cas de maladie, elle fournit le médecin, les remèdes et des secours en argent; enfin, elle donne des pensions de retraite. C'est ainsi que l'ouvrier décrit a reçu, dans l'année, des subventions en nature pour une valeur de 100 francs, et 14 francs en argent.

Ces institutions de prévoyance viennent remplacer ici les ressources que le domaine rural du grand propriétaire fournit aux ouvriers dans les types anglais et suédois. Mais combien ces deux modes de subventions sont différents!

Le domaine rural fournit une assistance assurée, non pas en vertu de combinaisons compliquées et artificielles, mais par la nature même des choses.

Il fournit, soit directement soit à bas prix, tous les éléments de la nourriture ; il rend facile l'acquisition de l'habitation d'un verger et d'un jardin potager; il livre la matière première du vêtement; il est favorable à l'hygiène par la vie en plein air, et rend ainsi moins nécessaire l'assistance du médecin; enfin, il offre, pour les vieux jours, une retraite honorable dans un foyer *à soi*. Est-il une organisation plus simple, plus naturelle et plus efficace? Elle est tellement naturelle que les institutions de prévoyance ne se développent que lorsque les ressources fournies spontanément par la vie rurale diminuent.

Au contraire, ces institutions sont un rouage artificiel et infiniment moins efficace.

Elles dépendent uniquement de la bonne volonté plus ou moins grande des patrons et sont, par conséquent, très aléatoires; elles exigent, de la part des intéressés, des démarches, des sollicitations, des protections; souvent même, elles soulèvent des plaintes, des récriminations, des protestations, soit du côté des marchands de la localité, qui se plaignent de la concurrence que leur font les institutions de prévoyance, soit du côté des ouvriers, qui prétendent, parfois avec justice, que les patrons réalisent des bénéfices sur les marchandises que livrent ces mêmes institutions. On sait, en effet, que certaines sociétés de consommation créées par des patrons ont dû être dissoutes à cause des protestations et des troubles qu'elles soulevaient.

Rien ne prouve mieux le caractère artificiel et factice de ces mécanismes. Ces institutions sont en effet un symptôme de désorganisation ; elles prouvent que la vie ne fonctionne plus naturellement ; elles sont un régime de « médecine » et ne constituent pas l'état d'un corps sain.

Il n'est pas naturel, d'ailleurs, que le patron soit obligé d'intervenir d'une façon permanente dans les détails du mode d'existence, qu'il étende son ingérence sur la nourriture, l'habitation, les vêtements des familles; c'est là une fonction qui n'est pas la sienne. Cela est aussi peu naturel que d'employer les bras à suppléer à l'office des jambes; un homme réduit à cette extrémité prouve par là qu'il ne se tient pas bien sur ses pieds, ce

qui serait pourtant sa position normale, et il risque constamment de culbuter.

On peut juger par là de l'erreur des honnêtes gens qui voudraient remédier aux maux des agglomérations ouvrières par des mécanismes de ce genre.

Cependant, dans le type que nous décrivons, les inconvénients ordinaires des institutions de prévoyance sont atténués en grande partie.

Ils sont atténués par le caractère local, par le caractère provincial de l'exploitation minière.

Ici, en effet, ingénieurs, contremaîtres et ouvriers sont gens du pays; ils se connaissent depuis longtemps; ils sont attachés à l'exploitation pour toute leur vie; ils s'y succèdent même de père en fils. Dans ces conditions, les institutions de prévoyance n'ont plus, comme il arrive ordinairement, le caractère réglementaire et impersonnel, la forme d'un tarif administratif appliqué brutalement et également à tous. Elles sont plus humaines; elles tiennent compte, dans une certaine mesure, des nécessités de chaque famille, parce que les gens chargés d'appliquer les règlements connaissent ces familles et peuvent apprécier leurs besoins. La réglementation devient ainsi plus paternelle et plus patronale; on n'applique pas seulement la lettre, mais l'esprit : or la lettre tue et l'esprit vivifie.

Il n'en est pas moins vrai que cette variété présente, par rapport aux précédentes, deux infériorités manifestes.

1° *Elle est inférieure, au point de vue de la direction.*

La direction est ici représentée par le groupe des administrateurs et des ingénieurs; elle n'est donc plus personnelle, mais *collective*.

Ce caractère collectif a pour effet d'étouffer chez les chefs l'initiative et la personnalité. N'est-ce pas là ce qui arrive toutes les fois que l'on entreprend une œuvre quelconque à plusieurs? On ne s'y donne pas tout entier, parce qu'on partage avec d'autres la responsabilité et les profits; ce n'est plus votre affaire propre. D'ailleurs on est gêné, on est entravé par des associés

qui ne veulent pas qu'on empiète sur leurs attributions et qu'on les éclipse; pour éviter les froissements d'amour-propre, on se résoud donc à s'effacer. Ainsi les volontés s'émoussent; les caractères fléchissent, les responsabilités diminuent. Qui ne sait qu'une assemblée est moins capable qu'un homme de poursuivre une entreprise? Toutes les grandes choses ont été faites par des individualités et non par des collectivités.

Ce régime forme donc des hommes moins capables, des patrons moins éminents que les précédents; il ne favorise pas l'éclosion de personnalités assez puissantes pour soutenir en rase campagne les batailles de l'industrie. Si une crise se manifeste, ces patrons n'essayeront pas de la conjurer par des sacrifices personnels, ils n'en ont même pas l'idée, car ce ne sont pas leurs seuls intérêts qui sont en jeu; ils demanderont plutôt des sacrifices à la fortune publique, au budget de la Province, puisque cette dernière exerce le haut patronage de la mine. Nous assistons à l'effacement du patron devant l'administration, devant la bureaucratie.

Et telle est bien une des raisons de l'infériorité de l'Allemagne comparativement à l'Angleterre : l'Allemagne produit infiniment moins de grands patrons énergiques et entreprenants. Cela est vrai non seulement en ce qui touche l'exploitation des mines, mais dans tout le reste. Les grandes entreprises y sont plutôt faites en *corporation* qu'en *patronage;* elles sont plutôt faites avec le concours des Pouvoirs publics que par l'action de l'initiative privée. Nous saisissons ici un des traits qui distinguent ces deux races, anglaise et allemande, et nous en trouvons la cause dans la différente organisation du travail.

2° *Cette variété est inférieure, au point de vue de l'exploitation.*

L'exploitation est moins productive. Comment en serait-il autrement? Les directeurs n'osent pas faire, dans l'outillage ou dans l'exploitation elle-même, les modifications qui pourraient être nécessaires à l'occasion, mais qui entraîneraient des frais plus ou moins considérables. Que diront les actionnaires, dont les dividendes pourraient être moindres à la fin de l'année?

Que diront les ingénieurs, qui forment un corps puissant en face de la direction? Que diront les Pouvoirs provinciaux, dont le contrôle et le haut patronage s'étend sur la mine et qui, de plus, paient, en dernier ressort?

Aussi « les procédés techniques suivis dans les mines et usines du Hartz sont, en général, *moins perfectionnés* que ceux qui sont en usage dans plusieurs autres districts métallurgiques, sous l'influence plus féconde et avec l'excitation plus vive de l'*intérêt privé* [1] ».

Comme tous les organismes administratifs, ce régime industriel est un régime stagnant, à mouvements lents et pénibles, incapable de suivre facilement les transformations de l'industrie, parce qu'il nécessite la mise en train de trop de gens. A ce point de vue encore, il est très inférieur au type anglais, où le patron, complètement maître de son affaire, la dirige avec la décision d'un homme qui ne compte que sur lui et dont personne ne limite la responsabilité, ou n'entrave l'action.

Et cependant, en dépit de tous ces caractères d'infériorité, cette variété se maintient; elle fonctionne, en assurant le travail et la paix sociale. Ce résultat est dû, ici encore, à ce que les trois conditions fondamentales de l'exploitation minière sont remplies à la rigueur :

1° Les actionnaires, le corps des ingénieurs et les Pouvoirs publics se contentent d'un *bénéfice modeste*.

Les actionnaires s'en contentent, parce qu'ils n'ont engagé dans l'affaire qu'une faible partie de leurs capitaux et que, d'autre part, un grand nombre d'entre eux sont des gens du pays, plus portés, dès lors, à subordonner leur désir de gain aux besoins de la population et à la conservation d'une industrie provinciale.

Les ingénieurs s'en contentent, par esprit local et par esprit de corps. Ils sont trop attachés à la mine pour ne pas maintenir l'exploitation, même au prix de sacrifices très lourds. J'en trouve

1. *Les Ouvriers européens*, t. III, p. 131.

un exemple dans ce qui s'est passé à plusieurs reprises dans des mines constituées sur le même type, celles de Schemnitz, en Hongrie. « Parfois, le roi et les États de Hongrie ont décidé l'abandon des travaux, mais toujours, *en se résignant à de grandes privations,* les ingénieurs et les ouvriers ont voulu continuer l'œuvre des *ancêtres*[1]. » Évidemment, des ingénieurs nomades, n'ayant aucun lien durable avec la mine, n'auraient jamais été capables d'un pareil dévouement.

Enfin, les Pouvoirs provinciaux, eux aussi, se contentent d'un produit modeste, parce que la mine est indispensable pour alimenter les fonderies domaniales. Si ces dernières venaient à s'arrêter, la Province ne pourrait plus écouler le bois de ses forêts.

De plus, la cessation du travail dans la mine ferait tomber à la charge de la Province toute cette population ouvrière, ce qui serait encore plus dispendieux que de continuer à perte l'exploitation. D'ailleurs, cet arrêt ne se produirait pas sans soulever des troubles et une dangereuse fermentation des esprits : un gouvernement ne s'expose pas volontiers à une pareille éventualité.

2° La population s'appuie sur d'*autres ressources.*

Elle s'appuie sur le fonds de réserve et sur les institutions de prévoyance créés par l'Administration. Cette ressource, il est vrai, laisse à désirer, ainsi que nous l'avons vu; néanmoins les ouvriers s'en contentent, parce qu'ils sont assurés de trouver à la mine un travail permanent. Aussi acceptent-ils de ne recevoir qu'un faible salaire, sachant que ce salaire ne leur manquera jamais. « La population, patiente et docile, mais peu douée d'énergie et d'initiative, est plus disposée à se contenter du médiocre degré de bien-être qui lui est acquis qu'à faire effort pour atteindre à une condition meilleure. » Cette modicité des salaires permet à la Société de réaliser quelques bénéfices, malgré les conditions d'infériorité dans lesquelles se trouve l'exploitation.

1. *Les Ouvriers européens,* t. IV, p. 14.

3° Enfin, la production est *modérée*, pour ainsi dire automatiquement, par la quantité de bois à peu près invariable que les forêts domaniales livrent, chaque année, aux fonderies. Grâce à cette action modératrice de la forêt, on évite la surproduction, qui pourrait amener l'encombrement du marché, et on assure à la population un travail régulier.

Si, maintenant, nous embrassons d'un regard les diverses variétés de mines exploitées sous le régime provincial, et si nous les comparons aux mines exploitées sous le régime de la Famille, nous constatons qu'elles ne se maintiennent que par des moyens artificiels, plus compliqués et, par conséquent, plus fragiles.

On pressent qu'au moindre choc, au moindre ébranlement, tout cet édifice laborieusement construit peut s'écrouler.

C'est ce choc, c'est cet ébranlement que nous allons voir se produire, en étudiant le troisième groupe.

IV

LES MINES MÉTALLIFÈRES EXPLOITÉES PAR DE GRANDES SOCIÉTÉS D'ACTIONNAIRES. — LE TYPE FRANÇAIS.

La science doit classer ce type après les deux précédents, parce qu'il accuse le degré le plus grand de la complication et de l'instabilité.

Nous allons voir ici un exemple de la mauvaise organisation du travail en France, et cet exemple est d'autant plus curieux, d'autant plus inattendu, qu'il s'agit précisément de l'exploitation des mines.

Quel Français ne croit pas que notre pays prime le monde entier sous le rapport du travail des mines? Quel Français ne tire pas vanité de « notre École des Mines », de « nos ingénieurs au Corps des Mines ». École et ingénieurs font partie de ces institutions que « l'Europe nous envie ». Voilà ce que nous considérons comme incontestable.

On s'imagine qu'il suffit d'avoir des ingénieurs très forts sur la partie scientifique, voire même technique, pour que l'atelier l'emporte sur tous ceux du globe. Une bonne école des mines, et tout est dit!

Et cependant, nous pouvons constater tous les jours que les mines, en France, sont un foyer extraordinaire de troubles publics. Cela ne nous ouvre pas les yeux. Nous expliquons tout, en accusant l'ouvrier, les idées de l'ouvrier. Nous ne soupçonnons pas que cet état de choses puisse tenir à des réalités palpables et poignantes, au fond même de l'organisation du travail.

Il faut sortir de notre rêve ; il faut nous mettre face à face avec les faits. Le Français est l'homme du monde le moins renseigné, non seulement sur ce qui se passe au dehors, mais même sur ce qui se passe chez lui. La tête perdue dans des abstractions, il passe à travers les faits, sans les voir.

Et cependant ces faits sont visibles : on va en juger.

I

L'histoire de l'exploitation des mines en France mérite d'être racontée. Elle nous apprendra que le régime actuel n'a pas toujours fonctionné chez nous, et nous montrera comment il a pris naissance.

Jusqu'au quinzième siècle, nos mines françaises étaient exploitées librement par les Familles, comme dans le type anglais : elles relevaient du propriétaire de la surface. C'est ainsi que furent mis en œuvre les gîtes de fer de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, du Nivernais, du Berri, du Périgord et les gîtes de plomb, de cuivre, d'argent des Vosges, des Alpes, de l'Auvergne, du Quercy, des Cévennes.

Ces exploitations avaient même une supériorité marquée sur le type anglais actuel, en ce que les propriétaires de mines possédaient non seulement un domaine rural, mais, en outre, des forêts. Une partie de nos provinces, particulièrement celles de l'est [1], étaient encore très boisées à cette époque.

Au contraire, en Angleterre, les forêts sont aujourd'hui détruites : cette destruction date surtout du dix-septième siècle. Le sol étant généralement peu montagneux, la plupart des forêts s'étendaient dans les plaines, qu'il était plus avantageux de mettre en culture. Aussi le défrichement s'est-il accompli rapidement et est-il aujourd'hui beaucoup plus avancé qu'en France. Chez nous, les forêts se sont maintenues sur les pentes métalli-

1. Voir *La Science sociale*, t. V, p. 302-304.

fères des Vosges, du Jura, de l'Auvergne, des Alpes et des Pyrénées.

Appuyées à la fois sur ces forêts et sur des domaines ruraux, les exploitations minières jouirent d'une stabilité et d'une prospérité remarquables. De leur côté, les familles ouvrières trouvaient, dans l'industrie forestière et dans l'agriculture, un supplément de ressources, qui venait compléter très heureusement les profits toujours aléatoires du travail de la mine. Aussi les usines françaises étaient-elles alors en grande prospérité ; elles produisaient au delà des besoins de la consommation intérieure : elles exportaient leurs produits jusqu'en Angleterre, malgré les droits mis à la sortie par le gouvernement, pour empêcher la hausse des fers sur le marché français.

Nos mines, pendant cette période, l'emportèrent donc sur les mines anglaises ; mais cette supériorité ne dura pas longtemps.

Au quinzième siècle, leur régime subit une première modification. La royauté fit une tentative pour établir un droit régalien sur toutes les mines, qu'elle entreprit, par là, de soumettre à un système de centralisation. Nous reconnaissons ici la main des légistes, qui, les yeux fixés sur l'idéal césarien, ont pour unique ambition de faire pénétrer partout l'ingérence de la royauté.

C'est en 1415, sous Charles VI, que l'intervention royale se manifesta par la création d'un « Grand Maître des mines », ayant pour mission de concéder et de surveiller tous les gîtes minéraux.

Naturellement, ce fonctionnaire était un homme de cour, et, à ce titre, ignorant les mines. Avec la confiance que donne toujours l'ignorance, il entendit bien manifester son autorité et la faire sentir. Il la manifesta souvent, en vendant, ou affermant, les concessions de mines *à des spéculateurs,* plus soucieux d'obtenir un profit immédiat que d'assurer la stabilité et la perpétuité de l'exploitation.

Mais il y eut, au seizième siècle, une courte période d'arrêt dans la voie de la centralisation. Henri IV rendit aux propriétaires de la surface le droit de libre extraction. Ceux-ci s'em-

pressèrent d'en user ; ce fut un réveil de l'exploitation minérale. La production de la fonte et du fer se développa, au point de dépasser à nouveau les besoins de la consommation intérieure.

Cet état de choses dura peu. Une ordonnance de Louis XIV supprima le régime de libre extraction, et attribua à l'autorité royale le droit de concéder les mines à un autre exploitant que le propriétaire de la surface, moyennant une indemnité à ce dernier.

La République et l'Empire, par les lois de 1791 et de 1810, aggravèrent encore la législation de Louis XIV. Les droits de l'État furent augmentés et ceux des propriétaires diminués.

On va en juger :

D'après la législation de 1810 et la revision de 1880, la propriété du sous-sol est tout à fait distincte de celle de la surface. C'est la rupture avec le type anglais ; c'est la mine privée de l'alliance si précieuse de la culture.

Ce n'est pas tout : l'État seul concède les exploitations de mines. Tout individu, français ou étranger, isolé ou en société, peut obtenir une concession.

Mais voici qui est encore plus grave : le *propriétaire du sol,* non plus que l'inventeur, ne sont *privilégiés,* pour l'obtention de la concession. Le *gouvernement est seul juge* des motifs d'après lesquels la préférence est accordée aux divers demandeurs.

C'est moins une loi sur les mines qu'une loi contre les propriétaires de la surface. C'est leur éviction. Tout individu, même un *étranger!* peut leur être préféré ; leur titre de propriétaire de la surface n'est d'aucun poids dans la balance. Du jour au lendemain, ils peuvent voir arriver sur leur domaine un inconnu, qui s'y installe, y entreprend des travaux, sauf à les abandonner aussi brusquement, le jour où la mine ne donnera plus de bénéfices suffisants. Telle est la loi ! Elle est la négation de ce qui, toujours et partout, a assuré au plus haut degré la prospérité des mines.

Mais la loi ne va pas toute seule : elle traîne après elle tout son cortège ordinaire de fonctionnaires, de paperasseries, de formalités inutiles, ridicules, interminables, byzantines.

Toute personne qui demande une concession de mines doit se soumettre aux formalités suivantes :

1° Demande pour obtenir une permission de recherche :

2° Communication de cette demande au propriétaire du terrain ;

3° Avis de l'autorité locale ;

4° Avis de l'ingénieur des mines ;

5° Discussion de l'opposition du propriétaire, s'il y a lieu ;

6° Avis des experts ;

7° Arrêté du préfet ;

8° Envoi au ministère de l'intérieur ;

9° Délibération du ministre de l'intérieur ;

10° Envoi au ministère des travaux publics ;

11° Avis du conseil général des mines ;

12° Projet de règlement du ministre des travaux publics ;

13° Soumission de ce règlement au comité des travaux publics ;

14° Projet de décret par le ministre des travaux publics ;

15° Discussion du conseil d'État en séance administrative et générale ;

16° Proposition du ministre au chef de l'État ;

17° Autorisation du chef de l'État de pratiquer les fouilles pendant deux ans ;

18° Demande en renouvellement de permission ;

19° Avis de l'administration des mines ;

20° Suivant cet avis, la permission est accordée ou rejetée par le ministre.

La moitié au moins de ces rapports, informations et délibérations fait double emploi. Si du moins ces formalités étaient une garantie pour l'intérêt public ; mais tout le monde est fixé sur la valeur des enquêtes administratives. Leur résultat le plus clair est de compliquer l'administration, d'augmenter indéfiniment le nombre des employés, de grossir démesurément le budget, et tout cela pour arriver à entraver l'initiative privée, dans ses manifestations les plus légitimes et les plus nécessaires.

Mais supposons que notre pétitionnaire a enfin obtenu sa con-

cession de mines. En a-t-il fini avec l'administration? Est-il enfin libre d'exploiter sans entrave? Nullement.

Il est, en vertu de la loi, soumis à la surveillance des ingénieurs des mines. Si l'on veut bien considérer que ces ingénieurs sont presque toujours de tout jeunes gens sortant de l'École des mines, par conséquent sans expérience, n'ayant pu encore acquérir la connaissance pratique de métier, mais ayant d'eux-mêmes cette opinion avantageuse que donne une situation officielle, désirant faire du zèle pour être remarqués de leurs supérieurs et obtenir de l'avancement, on pourra se faire une idée des difficultés et souvent des tracasseries de tous genres auxquelles sont exposés ceux qui exploitent des mines.

Mais les ingénieurs ne se bornent pas à surveiller, d'après la loi, ils doivent en outre contrôler le produit de la mine. C'est qu'en effet le concessionnaire est redevable à l'État de 5 p. 100 sur le produit net. Or, pour prévenir les fausses déclarations, il faut se livrer à un contrôle de tous les instants. C'est le régime de l'inquisition appliqué à l'organisation du travail.

J'ai vu fonctionner récemment le contrôle de l'État, dans une fabrique de sucre, car, dans ce pays de la liberté, l'œil de l'État pénètre partout. J'ai vu, là, dans une seule usine, cinq fonctionnaires subalternes, — ce sont les pires, — installés à poste fixe, les uns à l'entrée, pour vérifier, peser, calculer la quantité de betterave qui était apportée; les autres, — par surcroît de précaution, — placés à la sortie, pour vérifier, peser, calculer la quantité de sucre qui était produite. Et notez que ces surveillants étaient installés dans l'usine même, dans des locaux fournis par les propriétaires et à leurs frais. Vous dire de quel œil on les voyait, à quelles tracasseries on était exposé, je vous le laisse à penser. Il y a là de quoi décourager toute tentative d'exploitation.

C'est précisément ce qui s'est produit pour les mines depuis la nouvelle loi. Un grand nombre d'exploitations, autrefois florissantes, sont aujourd'hui abandonnées. On lira avec intérêt, sur ce sujet, le témoignage de Le Play, de Le Play, *inspecteur général des mines* et *professeur à l'École des mines*.

« Cette décadence, dit-il, ne saurait être attribuée à la stérilité des gîtes métallifères; elle est due à de *mauvaises institutions*, qui tarissent des sources fécondes d'activité. L'une des indications les plus concluantes se tire de l'histoire des mines d'argent, de cuivre et de plomb de la chaîne des Vosges. Exploitées avec succès depuis le moyen âge, sous l'inspiration de l'esprit germanique (c'était alors l'exploitation par les Familles), fort productives au milieu du dix-septième siècle, lorsqu'elles furent incorporées au territoire français par l'annexion de l'Alsace, ces *mines n'ont pas cessé de déchoir depuis cette époque*, et elles ont été *définitivement abandonnées* après la Révolution. C'est en vain que, depuis 1810, l'État a concédé à titre gratuit, *plusieurs centaines* de mines métallifères : *il n'y en a pas dix* où s'opèrent aujourd'hui des travaux de recherche; *c'est à peine si trois ou quatre* donnent régulièrement quelques produits [1]. »

Parmi ces exploitations, celles de Sainte-Marie-aux-Mines, en Alsace, occupaient plus de 3.000 ouvriers, au commencement du seizième siècle. Il y avait trente-cinq galeries, d'où l'on tirait des minerais d'argent, de plomb, de cobalt et d'arsenic. Or toutes ces exploitations ont *cessé d'être en activité* en 1832 [2].

Le même abandon se manifeste dans les chaînes métallifères de Bretagne, du Lyonnais, du Plateau central, des Alpes et des Pyrénées. Les métaux y donnaient lieu autrefois à des entreprises florissantes, qui sont aujourd'hui délaissées, ou réduites à peu de chose.

La statistique [3] vient confirmer par des chiffres cette décadence de l'industrie minérale. On exploitait en France 101 mines de fer en 1847, 158 en 1858 et 77 seulement en 1884.

Si nous considérons la production, nous constatons la même décroissance. Voici les chiffres par milliers de tonnes :

En 1847, 3.464; en 1856, 4.608; en 1866, 3.890; en 1876, 2.393; en 1884, 2.977.

1. *La Réforme sociale en France*, t. II, ch. XXXVI, § 10.
2. *Ouvriers des deux Mondes*, t. IV, p. 364.
3. *La France économique*, par Alfred de Foville (Colin), p. 184.

Nous devons cependant constater un relèvement du nombre des mines et de la production dans ces dernières années :

En 1892 : 175 mines de fer produisent 3.707 milliers de tonnes de minerais. En 1903, la production s'est élevée à 6.219 milliers de tonnes.

II

Notre étude du type anglais et du type allemand nous a amenés à constater que la prospérité des mines dépendait de l'union intime de trois éléments : les mines, les forêts et la culture.

Ces trois exploitations sont, pour ainsi dire, complémentaires l'une de l'autre; elles se soutiennent mutuellement; elles se règlent l'une par l'autre; la forêt et la culture, par leur stabilité naturelle, corrigent ce que la mine a d'incertain et d'aléatoire; elles donnent au patron et à l'ouvrier le moyen de supporter et de traverser les crises inhérentes à l'industrie minérale.

Or nous venons de constater que l'ancien type français réunissait ces trois éléments au plus haut degré. Il les réunissait même plus complètement que le type anglais actuel.

Mais nous avons dû constater ensuite que, sans motif, contre l'intérêt même de l'exploitation minière, par un caprice des légistes traduisant en lois leurs erreurs sociales, gouvernementales et économiques, ces trois éléments, si utilement réunis, ont été brusquement séparés l'un de l'autre. La France a été ainsi contrainte de passer d'une situation modèle à la situation la plus inférieure.

Cette séparation, cependant, ne produisit pas immédiatement son effet, pour deux causes :

1° Quoique détachées de la mine, la propriété rurale et la propriété forestière n'avaient pas encore été ébranlées par notre législation sur les partages successoraux, qui date seulement de 1793. Les ouvriers trouvaient donc, dans le voisinage de la mine, des domaines agricoles *stables* auxquels ils pou-

vaient demander avec sécurité un supplément permanent de ressources. De même, les concessionnaires de mines trouvaient, à proximité, des forêts possédées héréditairement par les mêmes familles et que des partages périodiques ne venaient pas détruire [1].

Il leur était donc facile de s'y approvisionner de combustible. Le travail des mines et des fonderies continuait ainsi à être réglementé par la production régulière de la forêt.

2° Les effets de cette séparation furent, en outre, atténués par les droits protecteurs mis à l'entrée des fers étrangers et qui subsistèrent jusqu'en 1861. Grâce à cette protection, les mines françaises purent monopoliser le marché intérieur et bénéficier d'un travail régulier. Mais ce n'était là qu'une vitalité factice et éphémère, car elle ne résultait pas de la nature des choses, mais d'une circonstance extérieure et d'une contrainte purement artificielle.

Aussi, dès que ces palliatifs cessèrent d'agir, le régime des mines s'altéra sensiblement et passa peu à peu au système actuel, c'est-à-dire au type français proprement dit.

Cette évolution s'accomplit sous les trois influences que nous allons dire.

1° *La concession de la mine à des spéculateurs.* Nous avons vu que l'État concède les exploitations à n'importe qui, à des étrangers, à des gens n'ayant pas, dans le pays, comme les propriétaires de la surface, un intérêt permanent. Pour beaucoup d'entre eux, l'exploitation minière n'est qu'une occasion de spéculation rapide et momentanée. Ils ne considèrent la concession dont ils sont titulaires que comme un moyen de « lancer une affaire », d'attirer des actionnaires trop confiants, dont les fonds serviront d'abord et surtout à leur assurer un large et peu honnête bénéfice. Le monde financier est plein, en ce moment, d'affaires de ce genre : elles font le bonheur des avocats et l'occupation des magistrats; mais elles témoignent de la désorganisation de l'industrie minérale en France.

1. Voir l'effet des partages sur les forêts dans la *Science sociale*, t. VI, p. 26 et suiv.

« Les concessionnaires n'ont ordinairement visé qu'à vendre leurs mines, à haut prix, à des capitalistes inexpérimentés ; et ceux-ci, après avoir stérilement dépensé dans cette organisation la partie principale de leurs ressources, se sont trouvés bientôt dans l'impossibilité de continuer les travaux. En général, les concessionnaires français, quoique pourvus à titre gratuit, se montrent beaucoup plus exigeants envers les exploitants sérieux qui se présentent, que ne le sont, en Angleterre, les propriétaires jouissant sur les gîtes minéraux d'un droit absolu de possession : c'est que les premiers n'ont en vue qu'un intérêt immédiat, tandis que les derniers se laissent surtout déterminer par de hautes vues d'avenir. Le système actuel n'a donc abouti, en définitive, qu'à aliéner entre des mains incapables une partie importante de la richesse publique [1]. »

2° *La désorganisation de la propriété rurale.* Cette désorganisation est le résultat du partage forcé des héritages. Elle a atteint, par contre-coup, les exploitations minières, bien que celles-ci ne soient plus entre les mains des propriétaires de la surface. Voici comment : Les partages de domaines multiplient la catégorie des petits propriétaires ruraux travaillant de leurs bras et sans le concours de domestiques ; les ouvriers des mines trouvent donc plus difficilement, dans la culture, le supplément de ressources dont ils ont besoin.

Il est vrai que certains domaines ne sont point partagés, mais vendus. La situation n'est guère plus favorable, car les nouveaux acquéreurs, étrangers le plus souvent au pays, sans lien, par conséquent, avec la population, se préoccupent peu de garantir aux ouvriers un travail régulier. Les mineurs perdent donc les avantages que leur assurait la stabilité des propriétaires ruraux.

Lorsque deux intérêts sont aussi étroitement liés que le sont le travail de la culture et le travail des mines, tout ébranlement qui se produit dans l'un se fait sentir immédiatement dans l'autre.

1. *Les Ouvriers européens*, t. V, p. 182.

3° *La séparation des forges et des forêts.* Jusqu'à la fin du siècle dernier, les usines à fer étaient, en France comme dans la majeure partie de l'Europe, une dépendance des forêts. La forêt était même la raison d'être principale de l'usine. On n'établissait cette dernière que pour consommer les bois d'une circonscription forestière déterminée. C'était le moyen le plus avantageux d'utiliser sur place ces produits forestiers, qui sont difficilement transportables au loin, à cause de leur volume et de leur poids [1].

Mais cette alliance ne pouvait se maintenir qu'autant que la propriété de la forêt et celle de la forge appartiennent à la même personne, ou, tout au moins, à deux propriétaires très stables et liés l'un à l'autre par des contrats à très long terme, comme nous l'avons observé dans le système d'affouage de la Suède et de l'Allemagne [2]. Or le régime actuel, en concédant les exploitations minières à des étrangers et en multipliant les ventes et les partages, a brisé l'accord et a rendu très difficile toute entreprise dépassant les courtes limites d'une génération. Aussi, depuis 1793, « la liaison des forges et des forêts s'est rompue dans la majeure partie de la France [3] », avant même que la forge au bois ait disparu devant la houille.

Cet antagonisme a eu pour conséquence de précipiter la décadence des usines alimentées par le combustible végétal. « Le maître de forges qui n'est point en position de monopoliser le commerce des bois, sait que tout perfectionnement introduit dans son industrie ne profite qu'au propriétaire de forêts, qui s'empresse d'escompter ce progrès à son profit et d'augmenter le prix du combustible, en proportion de la diminution obtenue dans les frais de fabrication. Le maître de forges se garde donc, en général, d'immobiliser de nouveaux capitaux en vue d'améliorations dont il ne retirerait aucun fruit et qui rendraient sa situation plus difficile [4]. » Ces usines restent donc, au point de

1. Voir *Les Ouvriers européens*, t. V, p. 313-318.
2. Voir le précédent chapitre.
3. *Les Ouvriers européens*, t. V, p. 315.
4. *Les Ouvriers européens*, p. 316.

vue de la perfection des méthodes, beaucoup au-dessous des beaux établissements similaires que nous avons observés dans le nord et dans le centre de l'Europe.

Cet antagonisme a eu, en outre, pour résultat de réduire, dans une forte proportion, le nombre des hauts fourneaux, ainsi qu'on peut le constater par la statistique suivante : il y en avait en France 623 en 1846 ; 591 en 1856 ; 288 en 1869 ; 197 en 1883 ; 168 seulement en 1884 [1].

En provoquant ainsi la désorganisation, ou la disparition, d'un grand nombre d'usines disséminées dans toutes les régions agricoles de la France, on a compromis les excellentes conditions dans lesquelles se trouvaient les populations minières ; on les a poussées, par le fait même, à aller grossir ces agglomérations industrielles, que provoquent l'exploitation et l'emploi de la houille. Or, la production de la houille n'étant plus régularisée, comme celle du bois, par la nature elle-même, les usines et les ouvriers se trouvent livrés, ainsi que nous le verrons plus tard, à toutes les alternatives de surproduction et de chômages.

Nous sommes donc amenés à constater que le type français a, pour dernière conséquence, de placer entre des mains différentes les trois éléments d'organisation des mines dont l'union est si nécessaire. Il n'y a plus aucune combinaison stable, aucun arrangement durable entre eux ; les conditions d'exploitation sont, dès lors, constamment dérangées, par la variation de l'un ou de l'autre de ces trois éléments : la mine, le domaine rural, la forêt.

La mine appartient à un concessionnaire de hasard, qui la cède à une société d'actionnaires sans attaches locales ;

Elle est privée de l'appui et des ressources qu'elle trouvait dans *le domaine rural ;*

Enfin, sa production n'est plus régularisée par *la forêt.*

Les conséquences de cet état de choses nouveau retombent à la fois :

1. De Foville, *La France économique*, p. 185.

Sur la classe ouvrière et rurale, qui va être privée des ressources supplémentaires et nécessaires que la culture fournissait aux mineurs et que la mine fournissait aux cultivateurs;

Et sur la mine, dont l'exploitation, rendue plus difficile et plus aléatoire, sera fréquemment abandonnée.

Nous allons vérifier ces conclusions, en examinant rapidement quelques exploitations de mines métallifères. Nous verrons que, dans aucune d'elles, la société d'actionnaires qui possède la mine ne patronne efficacement les ouvriers. Lorsque ceux-ci jouissent, par hasard, de ressources accessoires, ils le doivent uniquement à une circonstance indépendante de l'organisation de la mine.

III

Je prends, comme premier exemple, parce qu'il est plus accusé, les forges et fonderies de Montataire. Elles sont situées dans le département de l'Oise et exploitées par une Société anonyme, composée de personnes étrangères au pays; cette Société n'a donc, à aucun degré, ce caractère local que nous avons constaté dans le type allemand.

Nous trouvons ici 2.000 ouvriers. Voyons s'ils sont patronnés et comment ils sont patronnés.

Je constate d'abord qu'une partie d'entre eux est complètement instable. « Le personnel ouvrier, dit l'auteur de la monographie[1], comprend une partie flottante (25 p. 100 environ), *très instable, qui se renouvelle plusieurs fois en douze mois*, dans les années où le travail est poussé avec activité. Quand, au contraire, les circonstances commerciales obligent à ralentir la production, cette portion du personnel *disparaît presque complètement.* »

Voilà donc un quart du personnel, qui est livré sans protection à toutes les fluctuations de l'offre et de la demande. L'administration, au lieu de chercher à régulariser la production,

1. *Ouvriers des deux Mondes*, 2e série, t. I, p. 139.

la diminue brusquement, sans s'inquiéter des ouvriers. Ceux qui sont en trop n'ont d'autre ressource que de « disparaître », ce qui ne constitue pas un moyen d'existence suffisamment assuré.

La présence d'un nombre aussi considérable d'ouvriers nomades a pour effet de développer outre mesure l'industrie des « logeurs en garni ». Pour une population qui comprend seulements 5.739 habitants, on compte 88 logeurs et 51 cabaretiers, ou aubergistes. Une grande partie des ouvriers n'a donc aucune racine dans le pays; ils y sont de passage et n'y constituent pas de foyers.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les ouvriers inoccupés soient ainsi obligés de « disparaître ». Comment la Société pourrait-elle les employer, puisqu'elle ne possède pas de domaine rural? Et comment posséderait-elle ce domaine, puisqu'elle est composée de gens étrangers au pays? Ces actionnaires veulent bien exploiter le sous-sol, — tant qu'il donnera des bénéfices, — mais ils n'entendent en aucune façon s'établir à demeure dans le pays. Ils ne sont pas propriétaires de la surface et ne veulent pas le devenir. Cependant rien n'eût été plus facile, à l'époque de la création de la Société, en 1840 : alors, le bourg ne comptait guère que 1.500 habitants; ce n'était qu'une agglomération rurale.

Comme cet exemple vient bien montrer, une fois de plus, la nécessité de l'alliance de la culture et de l'exploitation des mines! Pour avoir méconnu cette vérité, la Société de Montataire a un quart de son personnel exclusivement composé d'ouvriers instables, séjournant peu de temps à l'usine, logeant en garni, fréquentant les cabarets et n'ayant d'autre ressource, en cas de chômage, que de « disparaître », suivant l'expression de l'auteur de la monographie, qui est lui-même un des ingénieurs de Montataire.

Le situation des autres ouvriers qui séjournent plus longtemps à l'usine est-elle, du moins, assurée?

Ces ouvriers n'ont guère à compter que sur leur salaire. Si celui-ci vient à leur manquer, ils n'ont rien à attendre de la

Société. Les allocations données par l'administration, en dehors du salaire, sont insignifiantes et insuffisantes, surtout en cas de crise.

Elles se bornent à une réduction de 25 centimes par hectolitre, sur le prix des escarbilles (résidu de la houille) et à un économat destiné à vendre aux ouvriers certains objets à prix réduit et à crédit.

Remarquez d'abord que cet économat ne grève en rien la Société, qui, achetant en gros, obtient elle-même les marchandises à prix réduit; d'autre part, elle ne court aucun risque, en faisant crédit, car elle se paie, de sa propre main, par des retenues sur les salaires des ouvriers.

Par contre, le système du crédit est véritablement désastreux pour l'ouvrier; celui-ci, étant naturellement imprévoyant et calculant peu, se laisse entraîner à la dépense, et il est tout surpris ensuite de ne plus toucher qu'un salaire très réduit et insuffisant pour ses autres besoins.

Si ce patronage est économique pour la Société, il ne l'est donc pas pour l'ouvrier.

Mais il est, de plus, inefficace.

En effet, la difficulté pour l'ouvrier n'est pas de vivre dans les moments du travail : tant bien que mal, il y arrive; mais elle est de vivre aux époques de chômages et de maladies, c'est-à-dire lorsque son salaire vient tout à coup à lui manquer. Le patronage qui ne pourvoit pas à cette nécessité urgente manque totalement son effet; il n'est qu'un trompe-l'œil.

Vous allez me dire que si un chef d'industrie doit faire vivre, à ses frais, les ouvriers malades ou inoccupés, il se ruinera rapidement. J'en conviens sans peine; aussi n'est-ce point là la solution.

La solution consiste à placer son industrie et ses ouvriers dans une situation telle, que les charges du patronage soient réduites à leur minimum. L'étude des types anglais et allemands nous a montré que ce minimum se rencontrait dans l'alliance de la mine avec la culture. Le domaine rural est, dans la plus large mesure, l'auxiliaire du patronage. Or, dans le type français,

cet auxiliaire a été écarté. La charge retombe donc tout entière et lourdement sur le patron.

Mais, pour comble de malheur, il se rencontre que ce patron est précisément bien inférieur aux précédents : c'est une société, et, qui plus est, une société dépourvue de toute attache locale.

Cependant il faut, de toute nécessité, obvier aux maladies et aux chômages, car, de toute nécessité, il faut vivre. Si le patron n'exerce pas ce patronage essentiel, qui donc va l'exercer?

C'est l'ouvrier lui-même! c'est l'ouvrier tout seul!

Ce fait nous révèle le vice profond, incurable, de ce type d'exploitation minière : il abandonne l'ouvrier à ses seules forces!

Jugez-en.

Il existe à Montataire une caisse de secours mutuels; l'auteur de la monographie nous la décrit même avec complaisance, sous ce titre plein de promesses : « Institutions ayant pour but d'assurer le bien-être matériel des ouvriers ». Mais les promesses ne sont que dans le titre.

Voici la réalité; je cite textuellement : « La participation à cette caisse, facultative à l'origine, est devenue *obligatoire,* à la suite d'une revision des règlements, en 1865, et, aujourd'hui, *tous les ouvriers des forges* doivent verser leur cotisation, à partir de la première paye qu'ils reçoivent à l'usine. *Les chefs de famille* ont à payer, *en plus*, un abonnement annuel de 8 francs, qui leur donne le droit de réclamer les soins d'un médecin agréé par la Société [1]. »

Voilà qui est on ne peut plus clair : ce sont les ouvriers qui payent; si la Société intervient, c'est seulement pour les obliger à payer et pour désigner elle-même le médecin qu'ils pourront consulter... moyennant leur argent.

Je vais cependant trop loin; l'auteur ajoute : La caisse reçoit un don annuel de 550 francs, à titre de cotisations de Messieurs les administrateurs et du directeur-gérant de la Société de Mon-

1. *Ouvriers des deux Mondes*, p. 167, 168.

tataire. En dehors de cette subvention, elle n'a d'autre ressource que les cotisations de ses membres particuliers [1]. »

Ainsi, les actionnaires, c'est-à-dire ceux qui touchent les bénéfices, ne contribuent pas pour un centime, et tous les administrateurs, réunis au directeur, n'arrivent qu'à contribuer pour la somme dérisoire de 550 francs. Qu'est-ce que cette somme, à côté des 20.000 francs environ que doivent produire les cotisations obligatoires des seuls ouvriers! Quel secours appréciable apporte-t-elle?

Mais si l'obole est petite, du moins les prérogatives que se réserve la Société sont importantes : « Le président de l'association est, de *droit*, le directeur de l'usine ». Ce n'est pas tout : « Le conseil comprend trois ou quatre membres honoraires désignés *parmi les ingénieurs, ou principaux employés de l'usine, ne prenant part ni aux charges* ni aux avantages de la Société et assistant seulement aux séances du conseil, pour l'éclairer de leurs avis [2]. »

Peut-être feraient-ils mieux d'aider de leur argent; mais il est vrai qu'un bon conseil a toujours son prix.

En somme, la *seule* institution que la Société de Montataire ait créée, en vue d'assurer le bien-être matériel de ses ouvriers, est *entretenue exclusivement par les ouvriers.*

Mais ce n'est pas tout : cette institution est sans efficacité, dans le seul cas où elle serait absolument urgente, je veux dire en cas de suspension de travail.

Il est, en effet, évident qu'une caisse que les ouvriers alimentent uniquement avec leurs salaires se trouve vide, dès qu'il n'y a plus de salaires. Voilà donc un mécanisme créé pour obvier aux chômages de l'industrie et qui ne peut plus fonctionner dès que l'industrie vient à chômer. Ce système ingénieux ressemble assez à un canal qui devrait s'alimenter dans un bassin et en même temps le remplir.

Mais voici qui est encore plus fort et qui va nous amener à vérifier la seconde conséquence que produit ce type : l'abandon

1. *Ouvriers des deux Mondes*, p. 109.
2. *Ibid.*, p. 168.

de la mine par les patrons aux époques de crise. « Depuis quelques mois, écrit l'auteur de la monographie, la crise commerciale qui, en France, atteint spécialement la métallurgie du fer, a modifié les conditions d'existence des ouvriers de cette industrie. Dès 1883-1884, toutes les forges du Nord avaient *diminué les salaires,* et, en 1885, la Société de Montataire *a dû suivre leur exemple.* Les ouvriers ont subi, en outre, une *notable réduction du nombre des journées de travail*[1]. »

On le voit, si l'exploitation n'a pas été abandonnée, cela est dû uniquement à la réduction notable des salaires et, qui plus est, des heures de travail. Ce ne sont donc pas les patrons, les capitalistes, ceux qui touchent les dividendes, qui ont soutenu la mine au moyen de leurs ressources accumulées; ce sont les ouvriers, les petits, les pauvres, au moyen de leurs privations.

Donc, dans ce type de mines, non seulement l'ouvrier doit se soutenir lui-même et lui seul, mais il doit encore, par surcroît, soutenir la mine, en assurer l'exploitation, par les réductions dont il subit les conséquences. Quant au patron, il cesse de patronner : tant qu'il y a des bénéfices, il les touche ; dès qu'il n'y en a plus, il se retire, laissant là les ouvriers et la mine.

Et n'allez pas croire que ces patrons sont de méchantes gens, opprimant le peuple de gaieté de cœur. Les administrateurs de Montataire sont des hommes très bien intentionnés; on leur a même reproché d'être des gens religieux. Ils en ont d'ailleurs donné la preuve, en faisant construire une chapelle dans l'usine. « La messe y est dite chaque dimanche par un des prêtres de la paroisse; les travaux de réparation des fours et machines, qui se font nécessairement pendant le chômage du dimanche, ne commencent qu'après la messe[2]. » Ajoutons que l'Administration des forges subventionne une école de jeunes filles et deux salles d'asile, et qu'elle a créé une petite bibliothèque à l'usage des ouvriers et employés.

Cela prouve qu'il ne suffit pas de vouloir faire le bien; il faut encore, il faut surtout le bien faire, c'est-à-dire dans de bonnes

1. *Ouvriers des deux Mondes*, p. 176.
2. *Ibid.*, p. 167.

conditions sociales. Malheureusement les conditions que le type français crée aux établissements métallurgiques sont antisociales au premier chef.

Nous pouvons nous en rendre compte par un autre exemple, car la loi est inflexible. Je le prends à l'étranger, mais dans des mines organisées d'après le type qui domine en France.

Les mines d'argent de Castallaccia, dans la maremme de Toscane, sont exploitées, comme celles de Montataire, par une Société d'actionnaires n'ayant aucun caractère local.

Ici, également, le mineur ne reçoit aucune subvention efficace de la Société. Il y a bien une caisse de secours; mais elle n'est alimentée que par une retenue de 20 p. 100 sur le salaire de l'ouvrier. D'ailleurs, « cette institution, nous dit l'auteur de la monographie[1], ne garantit l'ouvrier que des accidents qui peuvent le frapper sur les travaux, et il se trouverait *sans ressources*, s'il venait à perdre son emploi ».

Or cette éventualité des chômages se produit chaque année, car, pendant l'été, les travaux sont moins actifs. Beaucoup d'ouvriers sont alors obligés de quitter la mine.

Bien plus, la mine a été complètement abandonnée à plusieurs reprises, parce que la Société se refusait à entreprendre des travaux trop coûteux et qui ne devaient pas donner une rémunération immédiate.

Donc, ici encore, c'est à l'ouvrier à se pourvoir de ressources supplémentaires; c'est à la mine à se fermer, dès qu'elle ne donne plus de produits suffisants.

Ces deux inconvénients sont tellement inhérents au système français, qu'ils sont atténués seulement, lorsque intervient un des éléments constitutifs des types précédemment décrits.

C'est ce que l'on peut voir, par l'exemple du « Fondeur de plomb » des mines de Bottino, en Toscane. Ces mines se rattachent bien au type français : la Société des actionnaires n'a aucun caractère local et ne fournit aucune ressource supplémentaire aux ouvriers.

1. *Ouvriers des deux Mondes*, t. IV, n° 35.

Malgré cela, la famille décrite est dans une situation prospère et son avenir est garanti. L'auteur nous le dit : « Les deux époux parviendront infailliblement à assurer leur indépendance et à mettre leur vieillesse à l'abri du besoin.[1] »

A quoi cela tient-il? Uniquement à ce que ce mineur est, en même temps, un paysan. Il possède une petite exploitation rurale. « L'ouvrier est né dans la maison où vit sa famille, où son père vivait avant lui et que, peut-être depuis plusieurs générations, ses ascendants se sont transmise successivement. Les lois de la Toscane lui garantissant en grande partie la libre disposition de ses biens, il lui est permis d'espérer que le toit paternel abritera longtemps encore ses descendants. Cette perspective est, pour lui, un stimulant : aussi le voit-on consacrer toute son énergie et la plus louable frugalité à l'agrandissement et à l'amélioration de ses petites propriétés.[2] »

La mine n'est donc ici qu'un travail accessoire; elle ajoute « de nouveaux éléments de bien-être à ceux qui se tiraient autrefois exclusivement de l'industrie agricole[3] ».

C'est donc grâce aux ressources de la culture que cet ouvrier échappe aux conséquences de la mauvaise organisation de la mine. Son petit domaine lui fournit, en somme, les éléments essentiels de son existence : il y cultive du blé, du maïs, des pommes de terre, des haricots, des salades, des oignons, des tomates, des fruits; il y entretient une vache et des volailles.

Qu'un chomage se produise à la mine, il n'est pas dans l'embarras; il a une ressource, qui le met tout au moins à l'abri de la misère.

Nous trouvons, accidentellement, en France, cette même variété. « Le mineur de Pontgibaud[4], » en Auvergne, en est un exemple.

La Société qui exploite la mine exerce bien une certaine direc-

1. Voir la monographie dans les *Ouvriers des deux Mondes*, t. III, p. 413.
2. *Ibid.*, p. 448.
3. *Ibid.*, p. 425.
4. *Les Ouvriers européens*, t. V, ch. IV.

tion morale : ainsi elle a créé des écoles gratuites ; elle s'efforce de prévenir la démoralisation des ouvrières, mais elle n'exerce aucun patronage direct et matériel, en vue d'atténuer l'effet des chômages. A ce point de vue essentiel, l'ouvrier n'a rien à attendre de l'administration.

Heureusement pour lui, qu'ici encore, il peut s'appuyer sur une propriété rurale. « Les ouvriers, nous dit l'auteur, tout en s'adonnant au travail des mines, continuent cependant à être liés d'une manière intime, soit par eux-mêmes, soit par leurs familles, aux travaux de l'agriculture. La plupart de ces ouvriers ne considèrent la mine que comme un moyen de faire une épargne, pour acquérir et compléter une propriété territoriale dont l'exploitation sera un jour pour eux une occupation exclusive[1]. »

Ces habitudes rurales ont été conservées ici, grâce à l'énergie que mettent ces populations pour éluder les prescriptions du Code civil. Il est rare qu'on divise un domaine au delà de ce qui est strictement nécessaire à l'existence d'une famille. « On institue un héritier auquel on laisse avec l'habitation, le mobilier qui la garnit, les bestiaux de culture et, comme apanage, les champs, les prés qui l'entourent, ou lui tiennent de plus près[2]. » Au moyen de la dot de la femme de l'héritier et des épargnes de la famille, le père désintéresse ses autres enfants. Avec ce petit capital, ceux-ci vont chercher fortune au dehors. Ils constituent ces émigrants auvergnats que l'on rencontre en si grand nombre dans nos villes ; on sait qu'ils y prospèrent généralement, grâce aux habitudes de travail et d'épargne qu'a développées en eux la forte organisation de la famille.

Nous pourrions multiplier indéfiniment ces exemples[3], et tou-

1. *Les Ouvriers européens*, p. 151.
2. *Ibid.*, p. 164.
3. Nous pourrions signaler, par exemple, « le Fondeur de Buskerud », en Norvège (*Les Ouvriers européens*, t. II). L'industrie appartient à une société financière non locale. Ce type est assez fréquent dans le pays, à cause de la pauvreté de la Norvège, peu favorable à la constitution de grands patrons et même de grandes sociétés finan-

jours nous constaterions le même fait : une société d'actionnaires, lorsqu'elle n'a aucun caractère local, est incapable de patronner efficacement les populations ouvrières. Celles-ci doivent se patronner elles-mêmes, à leurs risques et périls.

Si donc ces populations n'ont pas les ressources particulières des mineurs de Bottino et de Pontgibaud, elles sont fatalement vouées à toutes les incertitudes qui résultent du caractère aléatoire des exploitations minières. C'est ce que nous avons constaté à Montataire et à Castallaccia.

Ces sociétés peuvent être animées des meilleures intentions, elles peuvent avoir à leur tête des hommes très estimables et très charitables, ouvrir des écoles, des ouvroirs, des chapelles; leur impuissance à patronner, c'est-à-dire à pourvoir aux événements importants de la vie de l'ouvrier, n'en éclate pas moins, ou même n'en éclate que mieux.

D'où vient cette incurable et manifeste impuissance? Pourquoi ces sociétés, souvent si riches, n'arrivent-elles jamais à constituer une réserve suffisante, une réserve pour les besoins éventuels des ouvriers, une autre réserve pour les besoins éventuels de l'exploitation?

C'est précisément ce que nous allons voir, en étudiant ces sociétés sur un champ beaucoup plus vaste, dans *les mines de houille*.

C'est là que le type des sociétés d'actionnaires créées en dehors de tout caractère local se déploie tout à fait; là, il se manifeste avec tous ses caractères, et il pourra nous livrer plus complètement le secret de sa faiblesse et de son impuissance.

cières locales. La société de Buskerud ne constitue aucun fonds de réserve pour parer aux chômages; c'est à l'ouvrier à se créer des ressources.

Mais il y réussit facilement, grâce à l'abondance du sol disponible et des productions spontanées en Norvège. Aussi tous les ouvriers des mines et fonderies ont-ils une exploitation rurale qui leur assure des ressources permanentes.

L'auteur le constate en ces termes : : « Le bien-être de ces ouvriers se lie à l'abondance et au bas prix des terres. Ils sont toujours assurés, si le travail leur manque, de trouver dans l'agriculture d'amples moyens d'existence ; il arrive même ordinairement, en Norvège, que l'ouvrier des usines manufacturières ne considère sa situation que comme un stage, où il accumule peu à peu les ressources nécessaires pour entreprendre plus tard, à son propre compte, une exploitation agricole. (*Les Ouvriers européens*, t. III, p. 64.)

V

LES MINES DE HOUILLE

Les mines de houille se distinguent des mines métallifères par des caractères sociaux tellement tranchés qu'il est nécessaire de les classer dans un groupe à part.

Le public a bien le sentiment de cette différence. Il considère à bon droit les mines de houille comme des mines *hors ligne*, hors de toute comparaison avec le menu ménage des extractions de fer, d'étain, de plomb, de zinc, ou de cobalt. Celles-ci l'impressionnent peu ; il en entend peu parler. Qui ne connaît, au contraire, les noms retentissants des bassins houillers de Saint-Étienne, de Rive-de-Gier, de Decazeville, d'Anzin, de Valenciennes, de Courrières, de Mons, de Charleroi, de Newcastle, etc.? On les connaît par leurs produits, qui entrent dans la consommation domestique, et par les crises sociales qui viennent trop fréquemment jeter la perturbation dans ces centres ouvriers.

Mais ce sentiment du public est, pour ainsi dire, instinctif ; il est superficiel, il n'est pas réfléchi. Peu de gens pourraient donner la raison des différences sociales profondes qui existent entre les mines métallifères et les mines de houille.

C'est précisément l'objet de la science d'analyser, de classer tous les phénomènes et d'expliquer ainsi leur vraie nature et leurs différences exactes.

Lorsque la science sociale classe les mines de houille à part des mines métallifères et après elles, ce n'est donc pas en vertu

de sentiments instinctifs, mais de raisons péremptoires, ainsi qu'on va le voir.

I

La différence sociale qu'il y a entre les mines de houille et les mines métallifères procède directement de la *différence de nature des deux produits.*

Nous avons constaté que le métal se trouve dans le sol à l'état de filons capricieux, coupés par des failles irrégulières; ou bien à l'état de mélange, de combinaison avec d'autres substances minérales épandues çà et là. C'est la conséquence de l'origine géologique des métaux, qui sont des coulées, amenées par la fusion, ou par pression, dans les fissures des couches terrestres.

Cette disposition, nous l'avons vu, oblige à *aménager* l'exploitation des mines métallifères, à la régler, à la limiter : le travail d'extraction doit être fréquemment suspendu pendant qu'on se livre à la recherche du filon perdu. Il suit de là que l'exploitation des métaux n'est *jamais intense;* elle est forcément limitée par la nature du produit.

Il en est tout autrement avec la houille.

La houille, en effet, ne se présente pas, comme le métal, en minces filons, mais par *grandes masses*, par *couches.*

Ces couches se prolongent au loin; elles forment des *bassins* d'une immense étendue. On peut en avoir une idée par le bassin houiller que se partagent la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Angleterre. Ce vaste dépôt mesure, en France seulement, 105 kilomètres de l'est à l'ouest, dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Il commence aux environs d'Aix-la-Chapelle, se continue par Liège, Namur, Charleroi, Mons, Valenciennes, Douai et Béthune, pour aboutir au nord de Boulogne, d'où il se prolonge ensuite en Angleterre. Sa largeur est de 12 à 25 kilomètres.

Ce dépôt houiller est composé de couches superposées, dont le nombre et l'épaisseur varient. On compte 44 couches à Aix-

la-Chapelle, 85 à Liège, 82 à Charleroi, 70 à Anzin, 116 à Mons. L'épaisseur totale des couches varie entre 40 mètres, comme à Anzin et à Mons, et une centaine de mètres, comme à l'Escarpelle.

Cette disposition tient à l'origine géologique de la houille. Ce produit est le résultat d'un amoncellement énorme de végétaux enfouis et carbonisés par une action chimique lente. C'est un gigantesque emmagasinement des forêts qui couvraient une partie du globe pendant les périodes géologiques.

On comprend sans peine que de pareils dépôts ne présentent plus le caractère fondamental des mines métallifères : on n'a plus besoin ici d'aménager l'exploitation, en la calculant sur les moyens de recherche du filon ; il n'y a aucune nécessité naturelle et technique de régulariser et de modérer l'extraction. On peut puiser presque indéfiniment.

Non seulement on le peut, mais on y a intérêt.

En effet, la houille est le moyen le plus puissant de *produire la chaleur.*

Or la chaleur est l'agent de la *combustion.* A ce titre, elle est un élément nécessaire pour les nombreuses industries qui doivent recourir à la fusion, à la cuisson, au chauffage.

La chaleur est, en outre, l'agent de la *force motrice,* depuis l'invention de la vapeur. Et l'on sait que le mouvement est la vie même de l'industrie.

Le développement qu'a pris l'industrie dans ce siècle devait donc donner à la houille un immense débouché.

Et ce débouché est d'autant plus assuré que la houille n'est pas destinée, comme le métal, à faire un long usage. Au contraire, elle est brûlée, elle se consomme immédiatement; il faut, par conséquent, renouveler fréquemment sa provision.

Voilà donc un produit que l'on trouve par grandes masses dans le sol, dont toutes les industries ont besoin et qu'il faut perpétuellement se procurer à nouveau.

Dans ces conditions, l'exploitation de la houille n'est plus réglée, limitée, comme celle des métaux; c'est au contraire une exploitation à outrance.

Aussi voyez quelle différence entre la production des mines de houille et celle des mines métallifères. Tandis qu'on extrayait en France, 6.219.541 tonnes de fer en 1903, on extrayait 33.502.394 tonnes de houille en 1904 et 35.347.230 en 1905. J'ai sous les yeux le tableau de la production houillère dans les différents pays : elle augmente d'année en année dans des proportions étonnantes.

De 1865 à 1904, elle passe, en Allemagne, de 25 millions de tonnes à 169; aux États-Unis, de 20 millions à 319; en Angleterre, de 95 millions à 236. En France et en Belgique, la progression, quoique moins accusée, est cependant constante. Elle se manifeste surtout si l'on embrasse une période de temps plus grande.

Voici, par exemple, les chiffres de la production à Anzin, de 1756 à 1905 :

En 1756,	la production était de	310.000	tonnes.
En 1800	—	226.000	—
En 1830	—	500.000	—
En 1840	—	623.000	—
En 1846	—	800.000	—
En 1869	—	1.606.000	—
En 1872	—	2.196.000	—
En 1883	—	2.209.000	—
En 1905	—	3.297.000	—

Les autres houillères du Nord et du Pas-de-Calais suivent la même marche ascendante; elles passent, entre 1869 et 1873, de 1.976.000 à 3.241.000 tonnes, soit une augmentation de 64 p. 100. La production n'a d'autre limite que la puissance même des moyens d'extraction dont on dispose. Nous donnons ci-après un tableau pour toute la France.

Les mines de houille échappent donc, à ce point de vue, aux conditions ordinaires des industries extractives; elles diffèrent de la culture, de l'art des forêts et des mines métallifères, dont la production est réglée, modérée, par la nature elle-même.

ANNÉES.	PRODUCTION TOTALE DE LA FRANCE.	PRODUCTION DU NORD.	PRODUCTION DU PAS-DE-CALAIS.	PRODUCTION DES MINES DE LENS.	CONSOMMATION TOTALE DE LA FRANCE.
	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.
1814.....	882.000	276.000	—	—	1.112.000
1840.....	3.003.000	776.000	15.000	—	4.257.000
1860.....	8.304.000	1.595.000	590.000	100.000	13.270.000
1880.....	19.362.000	3.702.000	4.844.000	925.000	28.846.000
1900.....	33.404.000	5.669.000	14.595.000	3.146.000	48.803.000
1903.....	35.000.000	5.889.000	16.191.000	3.228.000	47.243.000

En **1905**, l'extraction de Lens a dépassé celle d'Anzin de 3.000 tonnes.

Elles se rapprochent, au contraire, du régime industriel, dont aucune condition naturelle ne vient impérieusement régler la production.

Et cependant, bien que projetées en avant vers la fabrication, les mines de houille appartiennent en réalité à l'art des mines par les *procédés mécaniques* du travail : elles exigent également des puits, des galeries, un corps d'ingénieurs; en un mot, si elles diffèrent des mines métallifères par l'*objet* du travail, du moins elles s'en rapprochent par les *moyens* mis en œuvre.

Elles appartiennent en outre aux arts extractifs, en ce qu'elles sont attachées à un lieu fixe, déterminé ; elles participent ainsi à la stabilité de tout ce qui est étroitement lié au sol : on ne peut transporter une mine, comme une industrie, d'un lieu dans un autre.

Les mines de houille sont donc bien un type de transition entre les industries extractives et la fabrication, entre les méthodes de travail à caractère stable et les méthodes de travail à caractère mobile, déréglé, vertigineux.

II

Un produit que l'on trouve par couches immenses, pour ainsi dire inépuisables; un produit qui est, en outre, l'aliment indis-

pensable de presque toutes les industries, est nécessairement une grande source de richesses. La production et la consommation en sont à peu près indéfinies.

Aussi la découverte d'un bassin houiller est-elle un élément considérable de richesse pour un pays.

Les pays où abonde la houille sont en effet des pays très riches, ainsi qu'on peut le constater par l'exemple de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Allemagne, de la France, de la Belgique [1]. On pourra également le constater pour la Chine, le jour où ce pays voudra bien exploiter ses bassins houillers, qui sont trente fois plus étendus que ceux de l'Angleterre. Un seul de ces bassins, celui du Honan, a une superficie de 53.000 kilomètres carrés.

Au contraire, dans les pays dépourvus de houille, le mouvement industriel, et par conséquent la richesse publique, ne peuvent prendre une grande extension. C'est le cas de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie, de l'Amérique méridionale, etc. [2].

Vous pensez bien que l'exploitation d'un produit aussi riche ne peut manquer d'exercer sur l'organisation des populations minières une action considérable.

Elle se manifeste par l'apparition de deux caractères nouveaux :

L'agglomération considérable de la population et *l'exploitation par de grandes sociétés d'actionnaires.*

Nous avons constaté que, dans les mines métallifères, la production n'est pas assez régulière pour occuper *exclusivement* une population d'ouvriers. Aussi doit-on demander à la culture une occupation accessoire, pendant les périodes de chômage, ou de ralentissement de la mine.

Cette nécessité disparaît dans les mines de houille, parce que

1. Production houillère par milliers de tonnes : Angleterre, 163.330; États-Unis, 108.617; Allemagne, 71.968; France, 20.024; Belgique, 18.051.

2. Production houillère par milliers de tonnes : Espagne, 1.071; Italie, 165; Grèce, 8; Amérique méridionale, 410.

les chômages ne sont imposés, ni par la limitation de la production, ni par la limitation de la consommation. On est, dès lors, moins porté à ménager autour de la mine l'espace nécessaire pour la culture. Les ouvriers peuvent vivre *exclusivement* de la mine.

Ils sont, par suite, amenés à s'établir de la façon la plus commode pour l'exploitation minière, qui devient leur travail exclusif. C'est ainsi que les populations adonnées à l'extraction de la houille s'agglomèrent, se serrent, se condensent à l'entrée des puits. Elles évitent, par là, les pertes de temps qui résulteraient de plus d'espace à franchir chaque jour.

Et remarquez qu'il s'agit ici d'agglomérations considérables, car le chiffre de la population ouvrière est proportionné à la grande étendue des bassins houillers et à l'intensité de l'exploitation.

La seule Compagnie d'Anzin, par exemple, possède une concession de 28.054 hectares, et les travaux s'étendent, de Condé à Somain, sur un développement de 30 kilomètres. Pour exploiter un pareil bassin, la Compagnie n'emploie pas moins de 14.000 ouvriers, qui se répartissent ainsi : mineurs employés à l'extraction de la houille, 4.958 ; raccommodeurs et galibots pour l'entretien des voies, 1.572 ; rouleurs (herscheurs), 2.023 ; remblayeurs, 1.275 ; surveillants et divers, 289 ; receveurs au jour, machinistes, rouleurs au jour, 1.738. Si l'on ajoute à ce personnel les familles des ouvriers, on a une population de 50.000 personnes environ, vivant directement des mines d'Anzin. Et nous ne tenons pas compte, dans ce calcul, des débitants de toutes catégories qui s'établissent au milieu de ces familles, pour leur fournir les choses nécessaires à la vie.

Dans le seul département du Nord, les concessions pour l'exploitation de la houille comprennent une superficie de 121.796 hectares, et occupent un personnel de 46.000 ouvriers, soit 27.000 familles comprenant 230.000 personnes[1].

Les mines de houille donnent donc nécessairement naissance

1. Rapport présenté à la Commission d'enquête parlementaire sur la crise d'Anzin, p. 20-22, 169.

à des agglomérations considérables de population. En cela, elles diffèrent nettement des mines métallifères, qui ne groupent ordinairement qu'un nombre d'ouvriers assez restreint.

Le premier effet est d'établir un *contact permanent entre les familles.*

Pressées les unes contre les autres, dans des maisons ouvrières qui ressemblent à des casernes, où l'air et l'espace manquent également, les familles perdent l'autonomie, l'indépendance qu'assure l'isolement des foyers. Les enfants, que l'on ne peut tenir enfermés dans ces logements trop étroits, doivent prendre leurs récréations au dehors, dans la rue, où ils retrouvent des camarades de leur âge. Les parents, occupés à la mine pendant la plus grande partie de la journée, ou absorbés par les soins du ménage, ne peuvent exercer aucune surveillance, et les enfants s'élèvent ainsi en dehors de la famille et du foyer, dans un milieu bien peu favorable à leur éducation intellectuelle et morale. Les influences du voisinage tendent ainsi à se substituer à l'action paternelle, qui se trouve amoindrie d'autant.

L'amoindrissement de l'autorité paternelle est ici particulièrement grave, parce qu'il se produit au moment même où cette autorité serait plus nécessaire au milieu des complications sociales de l'agglomération. Mais comme il faut, malgré tout, que l'ordre public soit maintenu, on va être obligé de l'assurer au moyen d'une autorité prise en dehors de la famille : l'institution de la police vient donc se substituer à l'action paternelle défaillante. Lorsque la contrainte exercée par le père de famille baisse, la contrainte exercée par le gendarme monte, car la société ne saurait se passer de l'une ou de l'autre.

Mais cette substitution des pouvoirs publics aux pères de famille est une évolution sociale considérable; c'est le symptôme non équivoque d'un grave ébranlement moral. Les pouvoirs publics, en effet, assument ici un rôle qui ne leur est pas naturel et qu'ils remplissent beaucoup moins bien que le père; ils n'exercent pas, comme celui-ci, une action préventive, mais seulement une action répressive. Ils punissent, mais ne corrigent pas.

L'agglomération produit un autre effet, qui vient encore

diminuer l'autonomie des familles : elle met ces dernières dans la *dépendance directe d'une autre population.*

La mine ne fournit pas les objets de première nécessité, aliments, vêtements, etc. Il faut donc les obtenir, au moyen d'échanges et par l'intermédiaire de gens qui vous tiennent ainsi sous leur dépendance.

Ce fait nous apparaît ici avec des caractères absolument anormaux et qui constituent une circonstance particulièrement aggravante.

Les populations adonnées à l'exploitation des mines métallifères sont bien obligées d'avoir recours à des agriculteurs; mais elles trouvent généralement ces derniers, ainsi que nous l'avons vu, dans leur voisinage immédiat. Les échanges peuvent donc s'effectuer directement et sans intermédiaire; c'est une simplification relative. De plus, ces échanges sont ordinairement très limités, parce que ces mineurs ajoutent souvent à leur travail principal l'exploitation d'un petit domaine rural sur lequel ils récoltent les éléments essentiels de l'alimentation et du vêtement.

Mais les populations qui exploitent les mines de houille n'ont plus cette ressource : l'agglomération urbaine leur rend toute culture impossible, et, de plus, les sépare complètement des agriculteurs.

Ils ne peuvent donc se procurer les produits dont ils ont besoin que par l'intermédiaire des commerçants. Et comme ils doivent tout se procurer, c'est leur existence entière qui va reposer sur le commerce. Quelle différence avec le paysan, qui vend au marché beaucoup plus qu'il n'achète! Ici, on ne vend rien et on achète tout. C'est le triomphe complet du commerçant : on dépend de lui pour les choses les plus essentielles de la vie. On est soumis à toutes les fluctuations du marché, et cela pour les objets dont on a besoin chaque jour.

Ce dédoublement de la population en deux parties, dont l'une est sous la dépendance de l'autre pour ses moyens d'existence, est le symptôme d'une grave complication sociale. Il crée, pour les familles de mineurs, un état d'instabilité d'autant plus grave

qu'il n'est pas accidentel, mais qu'il résulte directement des conditions naturelles du travail.

Mais l'instabilité créée par l'agglomération est encore augmentée par le second caractère que les mines de houille impriment au travail : *l'exploitation par de grandes sociétés d'actionnaires.*

Nous avons bien constaté ce cas pour certaines mines métallifères, mais ce n'était jamais qu'à l'état d'exception, c'était une dégénérescence, une déformation du type ; on n'obéissait pas en cela à une nécessité impérieuse.

Ici, au contraire, l'exploitation par des sociétés n'est plus un cas accidentel : elle est la règle la plus générale ; il est très difficile de s'y soustraire.

La fortune d'un simple particulier, quelque considérable qu'elle soit, pourrait rarement suffire à une entreprise aussi dispendieuse.

Elle est d'abord dispendieuse à côté de l'*intensité de la production,* que rien ne vient plus limiter ; tout, au contraire, la rend nécessaire : l'abondance du produit et son écoulement facile.

Une mine de houille exige un grand nombre d'ouvriers, de puits, de galeries, de machines. A Anzin, les capitaux immobilisés représentent 100 millions ; 20 puits servent à l'extraction, une foule d'autres à l'aérage, à l'épuisement ; le nombre des galeries est incalculable ; 37 kilomètres de chemin de fer, avec un matériel roulant considérable, servent aux transports ; ajoutons à cela de nombreux fours à coke, des fabriques d'agglomérés, etc., et l'on aura une faible idée de la mise de fonds nécessaire pour une exploitation de mine de houille.

Cette exploitation est, en outre, dispendieuse, à cause de l'*étendue* considérable des bassins houillers. C'est le sous-sol d'un pays entier qu'il s'agit d'explorer, de remuer, d'amener à la surface.

Mais voici qui complique encore le cas : ces sociétés n'ont aucun caractère local ; elles sont cosmopolites.

Dans les mines métallifères, le produit est trop limité, trop aléatoire pour séduire les capitalistes ; il n'attire guère que ceux

qui ont un intérêt local à l'exploitation. Aussi, lorsque ces mines sont exploitées en société, elles le sont généralement par des sociétés locales.

La houille, au contraire, est un produit essentiellement lucratif, susceptible de donner des bénéfices considérables, et qui attire par conséquent les actionnaires de très loin, de tous les pays.

Leur empressement est d'ailleurs bien justifié par les résultats. On sait à quelle valeur se sont élevées les actions d'Anzin. Le capital de la société est divisé en 24 sous, qui sont subdivisés en 288 deniers. Au début, l'acquisition du sou d'Anzin était chose courante ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un chiffre de convention. Le denier lui-même a atteint une telle valeur qu'on a dû le fractionner en centièmes de denier, dont le cours s'est élevé successivement à 1.800 francs en 1870 ; à 2.000 en 1871 ; à 5.500 en 1874 ; à 9.400 en 1875 ; il est revenu à 6.350 en 1906.

Naturellement, ces plus-values étaient la conséquence des dividendes répartis chaque année entre les actionnaires et qui atteignent les chiffres suivants par chaque centième de denier :

Années.	Francs.	Années.	Francs.	Années.	Francs.
1850.....	70	1859.....	150	1868.....	180
1851.....	70	1860.....	150	1869.....	180
1852.....	80	1861.....	100	1870.....	160
1853.....	80	1862.....	120	1871.....	170
1854.....	90	1863.....	120	1872.....	270
1855.....	120	1864.....	120	1873.....	400
1856.....	140	1865.....	150	1874.....	400
1857.....	140	1866.....	160	1875.....	400
1858.....	150	1867.....	180	1905.....	250

Nous constatons une progression encore plus forte dans les mines de houille d'Aniche, dont le denier vaut :

En 1840.....	8.000 fr.	En 1855.....	68.000 fr.	En 1870.....	98.000 fr.
— 1845.....	12.000 —	— 1860.....	77.000 —	— 1872.....	136.000 —
— 1850.....	16.000 —			— 1905.....	434.400 —

Ces chiffres sont également justifiés par l'élévation annuelle des dividendes. Ceux-ci, qui étaient de 300 francs par denier, ont atteint successivement les chiffres suivants :

En 1847.....	600 fr.	En 1855.....	3.000 fr.	En 1866.....	5.460 fr.
— 1850.....	800 —	— 1860.....	4.560 —	— 1872.....	9.480 —

En 1905, le dividende a été de 50 francs par 1/240e de denier, soit 12.000 francs pour le denier.

Les dividendes annuels arrivent donc à égaler et même à dépasser le capital. On comprend que la perspective de pareils résultats soit de nature, non seulement à multiplier le nombre des actionnaires, mais à les attirer des pays les plus éloignés.

Mais le caractère cosmopolite de ces sociétés est encore provoqué par ce fait que l'exploitation ne nécessite *pas la possession d'une étendue de surface* proportionnée à l'étendue de la mine. Cette surface est même relativement très restreinte.

Elle est restreinte à cause de la suppression de toute exploitation rurale qui permet d'agglomérer la population ouvrière sur un espace limité.

Les propriétaires de mines de houilles n'ont donc plus besoin, comme les propriétaires de mines métallifères, de posséder une grande étendue de surface; il leur suffit d'occuper l'espace qu entoure immédiatement les puits de mines et où sont agglomérés les ouvriers et les bâtiments.

Dans ces conditions, les grands propriétaires locaux n'ont plus aucun avantage sur les capitalistes étrangers, qui les évincent tout naturellement, puisque le seul élément essentiel d'exploitation est l'argent.

Voilà comment les grandes sociétés anonymes et cosmopolites, que nous n'avons encore vu apparaître que comme un accident, comme un symptôme de décadence, comme un cas pathologique, sont, au contraire, dans les mines de houille, une nécessité technique, un phénomène normal résultant de la nature des choses; elles sont ici un cas physiologique.

Aussi est-ce seulement avec les mines de houille que nous pouvons étudier ce type de sociétés d'actionnaires avec tous ses développements et tous ses caractères naturels.

Nous allons donc le soumettre à l'analyse, afin de déterminer exactement dans quelle mesure ces sociétés d'actionnaires sont susceptibles de patronner les nombreuses populations ouvrières dont elles dirigent le travail.

III

Ces sociétés comprennent trois éléments :

1° Le groupe des actionnaires;

2° Le conseil d'administration;

3° Le corps des directeurs et ingénieurs.

Lequel de ces trois éléments exerce les fonctions du patronage?

1° *Le groupe des actionnaires.*

Ce n'est certainement pas dans ce groupe que se dissimule le patron.

Qu'est-ce, en effet, qu'un actionnaire?

C'est purement et simplement un bailleur de fonds. C'est vous, c'est moi, lorsque, alléchés par un prospectus séduisant, nous prenons une action d'une société quelconque.

A quel sentiment obéit-on en pareil cas? On se préoccupe uniquement de faire un placement avantageux. On ne se décide qu'en considération des profits qu'on espère retirer de cette opération.

Quant à l'affaire dans laquelle on entre ainsi, quant à l'exploitation elle-même, on ne la connaît pas personnellement, on ne la connaîtra jamais que par le rapport annuel des administrateurs. Je ne crois pas m'aventurer beaucoup en affirmant qu'un grand nombre d'actionnaires ne se donnent même pas la peine de prendre connaissance de ce rapport.

Quant à avoir des relations directes, soit avec le personnel actif supérieur de l'exploitation, soit avec les ouvriers, il n'en est pas même question. Comment d'ailleurs ces relations seraient-elles possibles, puisque les actionnaires sont dispersés aux quatre coins du monde? La plupart d'entre eux n'ont jamais vu la mine dont ils possèdent une part de propriété, et si, par hasard, la curiosité les pousse à aller la visiter, ils y sont reçus simplement à titre de curieux et d'étrangers.

Les actionnaires ne s'intéressent donc à la mine que pour les bénéfices qu'ils en espèrent et seulement en proportion du nombre de leurs actions. Quant à leur influence sur la direction, elle est forcément nulle.

Ils sont d'ailleurs si peu attachés à l'entreprise qu'à la moindre diminution des dividendes, à la moindre baisse des actions, beaucoup s'empressent de vendre leurs titres.

Or, si ces ventes se multipliaient, elles précipiteraient infailliblement la baisse; elles déprécieraient l'entreprise aux yeux du public, et en ruineraient le crédit. Il faut donc à tout prix éviter cet événement. Aussi la préoccupation essentielle des administrateurs est-elle de donner toujours de gros dividendes. Nous avons vu que les sociétés qui exploitent les mines de houille n'y ont pas manqué. Elles vont même parfois jusqu'à distribuer des dividendes alors même que la mine n'a pas donné de bénéfices. C'est ce qui est arrivé à Anzin : de 1860 à 1864, les dividendes distribués aux actionnaires ont été pris sur le fonds de réserve.

Ainsi, les actionnaires non seulement sont hors d'état de patronner le personnel ouvrier, mais, en obligeant la direction à donner les plus gros dividendes possibles, ils absorbent jusqu'aux bénéfices et aux réserves qui pourraient contribuer à assurer la sécurité du personnel ouvrier.

L'actionnaire est donc, par situation, tout le contraire d'un patron.

2° *Le conseil d'administration.*

Voilà un titre pompeux, qui donne sans doute à penser que nous allons rencontrer là le patron que nous cherchons.

Ce conseil est composé de gens choisis pour gérer la mine au nom de la société et suivant les dispositions du contrat de société.

Mais comment les membres sont-ils choisis?

S'ils étaient pris parmi les grands propriétaires du pays, ou parmi les gens influents de la localité, ou parmi les gens ayant dirigé des ouvriers dans de grandes industries, ils pourraient

résider dans le pays, et s'attacher à la mine, connaître le personnel, défendre ses intérêts, le patronner, en un mot.

Mais ce n'est point ainsi qu'ils sont recrutés.

N'oubliez pas qu'il s'agit ici non pas d'une entreprise locale destinée à donner du travail aux gens du pays, à fournir un supplément de ressources à la population rurale, comme dans le type normal des mines métallifères. Il s'agit d'une entreprise purement financière, et les membres du conseil d'administration sont particulièrement choisis pour donner du crédit à l'affaire. Aussi on s'adresse surtout à des personnages dont le nom soit connu à la Bourse et dans le monde. Ils font là l'office d'enseigne; leur mission consiste à attirer les actionnaires.

Rappelez à votre souvenir tous les prospectus de sociétés qui ont passé sous vos yeux, et vous conviendrez facilement que les conseils d'administration sont composés soit de gros financiers, soit des illustrations de la magistrature, des grands corps de l'État, de la diplomatie, du journalisme, de la noblesse. Un nom titré est particulièrement recherché : un vicomte est plus apprécié qu'un simple baron; un comte, qu'un vicomte; un marquis, qu'un comte; un duc, qu'un marquis; avoir un prince, c'est presque le succès de l'émission assuré.

Aussi paye-t-on ces noms en conséquence; on les rétribue au moyen d'actions libérées.

Comment de pareils administrateurs auraient-ils les aptitudes et les conditions d'existences de véritables patrons? Ce sont de purs prête-noms.

Ils sont assez occupés par leurs affaires particulières, ou par leurs plaisirs, et n'entendent nullement consacrer leur temps à la direction effective de l'entreprise.

Et, de fait, rien n'est instructif, à ce point de vue, comme les révélations qui éclatent, lorsqu'une société financière vient échouer devant les tribunaux. Les administrateurs sont naturellement impliqués dans les poursuites. Ils comparaissent avec les figures les plus étonnées qu'il soit au monde. Ils ne savent rien, ni de la comptabilité, ni des affaires en cours d'exécution ; comment dès lors seraient-ils responsables? On est venu leur deman-

der leur nom et, — naturellement, — ils l'ont donné. Est-ce qu'on refuse son nom, — surtout à des gens qui y mettent si galamment le prix?

Donc, le trait caractéristique de ces administrateurs, c'est qu'ils n'administrent pas.

D'ailleurs, le voudraient-ils, qu'ils ne pourraient pas exercer les fonctions de patron. En effet, ils ne sont pas libres de leurs mouvements. Ils ne sont que les représentants des actionnaires, dont ils forment eux-mêmes l'état-major. Ils ne sont, dès lors, disposés qu'à approuver les dépenses qui peuvent donner mathématiquement et promptement de gros dividendes. Par là même, ils sont naturellement opposés à toute dépense en faveur du personnel, parce que cette dépense ne se traduirait pas visiblement et immédiatement par un dividende.

Aussi, lorsque ces sociétés consentent à ce qu'elles appellent des « sacrifices » à l'égard du personnel, c'est toujours à la dernière extrémité, quand elles ne peuvent pas faire autrement; et elles ne le font que dans une mesure restreinte, toujours insuffisante, ainsi que nous le constaterons.

Décidément, il nous faut chercher ailleurs le patron. Nous n'avons plus d'espoir de le trouver que dans le troisième groupe.

3° *Le corps des directeurs et des ingénieurs.*

Constatons d'abord que les uns et les autres sont nommés par le conseil d'administration, dont nous venons d'indiquer la singulière composition.

Les choix se ressentent naturellement de cette origine; ils reflètent l'état d'esprit des administrateurs. Or nous avons vu que ceux-ci ne connaissent généralement ni la mine ni les mineurs; ils ne peuvent donc se préoccuper de choisir des gens ayant des rapports antérieurs et naturels avec la localité et avec les ouvriers.

Leurs choix sont guidés par les deux considérations qui gouvernent leur esprit :

Ils veulent obtenir les plus gros dividendes possibles : ils se préoccupent donc de trouver des gens ayant des connaissances

techniques et capables, par là, d'assurer un fort rendement financier;

Ils veulent ensuite satisfaire les gros actionnaires : ils choisissent donc des gens recommandés par des amis, ou par des personnages influents, qu'ils ont intérêt à ménager. Les administrateurs de sociétés sont toujours assaillis de demandes d'emploi, car le public sait très bien qu'on n'obtient ces situations que par la faveur et la protection.

Aussi la grande préoccupation de tout ce personnel est-elle d'être soutenu par un administrateur influent. « Je suis protégé par M. un tel » est une formule courante, bien plus efficace que les meilleurs notes et que l'ancienneté des services. Que nous voilà loin des mines du Hartz, dont le personnel supérieur, exclusivement recruté dans la localité, occupe de père en fils les mêmes situations et fait, pour ainsi dire, corps avec le personnel ouvrier!

Tel est le mode de nomination de cette partie du personnel. Son organisation n'est pas moins digne de remarque, pour la question qui nous préoccupe.

Ce corps comprend deux catégories distinctes : les *directeurs* et les *ingénieurs*.

Les directeurs sont chargés de la partie administrative : ils recrutent le personnel ouvrier, payent les salaires, tiennent les comptes, etc. Ce sont des sortes de majordomes.

Les ingénieurs sont chargés de la partie technique : ils décident des travaux à entreprendre, des puits à ouvrir, des galeries à percer, ils analysent les produits, etc.

Voilà donc deux séries d'employés supérieurs. Mais quelle est celle qui commande? quelle est celle qui est subordonnée à l'autre? car enfin il nous faut trouver le patron effectif.

Ces deux séries sont indépendantes : elles sont en face l'une de l'autre et non l'une au-dessus de l'autre. Ce sont deux séries parallèles. On va s'en rendre compte.

L'ingénieur en chef vient déclarer, par exemple, qu'il faut effectuer certains travaux. Cela est dans ses attributions.

Mais est-il dans ses attributions de faire exécuter ces travaux?

Nullement, car il ne dispose ni du personnel, ni des objets matériels nécessaires. Il doit donc transmettre sa déclaration au directeur. Celui-ci, qui n'est pas compétent pour décider de l'utilité des travaux, est seul compétent pour pourvoir à l'exécution. Il fournit donc les moyens nécessaires à l'ingénieur, dont le rôle est alors de surveiller l'exécution.

Cet exemple montre bien que l'ingénieur n'est pas plus soumis au directeur que le directeur à l'ingénieur. Il y a enchevêtrement, mais distinction d'attributions.

Cette indépendance qui existe d'une série à l'autre se retrouve également dans chaque série, c'est-à-dire de directeur à sous-directeur, d'ingénieur à sous-ingénieur.

Remarquez bien que je n'entends pas dire qu'il n'y a pas hiérarchie : elle existe, elle est même très nettement déterminée; les rapports sont réglementés avec le plus grand soin. Mais cela ne fait pas que le supérieur soit maître de son inférieur, qu'il ait sur lui les droits du patron.

Chaque employé supérieur est nommé, non par son chef hiérarchique, mais par le conseil d'administration, et remplit des fonctions déterminées uniquement par un règlement, qui s'impose aussi bien aux chefs qu'aux subordonnés.

Il suit de là que chacun occupe une situation purement personnelle; que nul n'est dans la main de son supérieur et ne tient dans la main son subordonné. Tous se réclament également du conseil d'administration, et l'on sait comment ce conseil est recruté, comment il est compétent, comment il s'occupe efficacement des intérêts de la mine et des mineurs !

Chaque employé se trouve donc avoir, ou s'efforce tout au moins d'avoir un protecteur personnel dans le conseil. Il est d'autant plus fort qu'il est plus protégé et qu'il est protégé par un administrateur plus influent.

Cet état de choses fait parfois qu'un subordonné a une situation plus assurée que son chef hiérarchique. Aussi est-ce un perpétuel conflit d'attributions, dans lequel chacun s'efforce d'empiéter sur le voisin et d'empêcher qu'on n'empiète sur lui.

Telle est l'organisation du corps des directeurs et des ingénieurs.

Il est manifeste qu'aucun de ces employés supérieurs n'est en situation de remplir les attributions de patron.

Chacun d'eux, du haut en bas, n'est maître que de son petit emploi, lequel est bel et bien réglementé sur le papier. Dès lors, personne n'a une autorité et des attributions suffisantes pour régler souverainement la marche de l'entreprise et pour prendre des mesures efficaces en faveur des ouvriers.

Il résulte donc de cette analyse que, dans aucun des trois groupes dirigeants de ces sociétés, on ne rencontre un élément sérieux, réel, efficace, de patronage.

Ce fait n'est pas imputable aux hommes; il est la conséquence fatale, inévitable, du système lui-même. Le système est plus fort que les hommes.

Que va-t-il donc advenir de l'ouvrier sous un régime dans lequel personne n'est en situation de le protéger, de lui assurer les secours supplémentaires qu'il est impuissant à trouver en lui-même, et dont il a cependant absolument besoin à certains moments?

IV

Il va arriver ce que vous pouvez prévoir : les intérêts de l'ouvrier seront sacrifiés. Cette tendance se manifeste par le prix très réduit des salaires : ceux-ci sont réglés au taux le plus bas possible.

A Anzin, la moyenne était de 3 francs par jour en 1871, ce qui, pour 300 jours ouvrables, donne un gain annuel de 900 francs [1]. En 1904, elle est de 4 fr. 75.

Or, dans cette même période, les articles d'alimentation et de vêtement ont subi une augmentation considérable. Voici les différences que je relève pour Anzin :

1. Louis Reybaud, *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1871, p. 163.

La viande s'élève de 1 fr. 06 le kil. à 1 fr. 66; le porc frais, de 1 fr. 34 à 1 fr. 67; le beurre, de 1 fr. 86 à 3 fr. 04; les œufs, de 5 fr. 64 le cent à 7 fr. 84; les pommes de terre, de 4 fr. 25 l'hect. à 4 fr. 92; les haricots, de 22 fr. 50 à 29 fr. 80; l'huile d'œillette, de 112 fr. 40 l'hect. à 145 fr. 40; le café, de 2 fr. 49 le kil. à 3 fr. 26, etc.

On voit que les augmentations sont considérables et portent sur les objets de première nécessité; au contraire, les diminutions sont faibles et ne portent que sur les objets qui grèvent moins lourdement le budget des familles, comme le sucre, qui a diminué de 1 fr. 76 le kil. à 1 fr. 50; le sel, de 20 cent. à 16 cent.; le savon, de 58 cent. à 43 cent; le drap, de 8 fr. le mètre à 7 fr. 12, etc. [1].

Dans les houillières du Hainaut, le prix moyen de la journée de l'ouvrier est encore plus faible qu'à Anzin[2]; de plus, il diminue progressivement : ainsi, de 3 fr. 98, chiffre de 1874, il tombe à 3 fr. 93, en 1875; à 3 fr. 45, en 1876; à 2 fr. 77, en 1877 et 1878; à 2 fr. 68, en 1879; à 3 fr., en 1880; à 3 fr. 78, en 1904. Dans le Borinage il est de 3 fr. 49 en 1904.

Il est à remarquer que ces salaires si réduits et si peu progressifs correspondent cependant aux années pendant lesquelles les sociétés houillères ont réalisé les prodigieux bénéfices que nous avons fait connaître. C'est l'époque où le denier d'Anzin s'élève de 1.800 fr. en 1870, à 2.000 en 1871, à 5.500 en 1874, à 9.400 en 1875; où le denier d'Aniche monte de 98.000 fr. en 1870 à 136.000 en 1872, et où les dividendes suivent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, une progression analogue.

Nous constatons bien, par ce rapprochement, la double fatalité qui oblige ces sociétés à régler les salaires au plus bas, afin d'élever les dividendes au plus haut.

Certains statisticiens ont entrepris de démontrer que ces salaires pouvaient suffire, à la rigueur, à faire vivre une famille d'ouvriers. J'ai sous les yeux deux budgets établis par M. Louis

1. *Enquête sur la grève d'Anzin*, p. 25.

2. *Ibid.* Ces chiffres ont été communiqués à la commission d'enquête par l'ingénieur de la Compagnie d'Anzin.

Reybaud, et qui arrivent en effet à s'équilibrer. Mais il faut observer que, dans le premier cas, le père et le *fils aîné*, dans le second cas, le père *et les deux fils*, travaillent à la mine [1].

Dans un troisième budget, un autre auteur a pris pour type un ouvrier gagnant le salaire tout à fait exceptionnel de 1.662 fr. par an, et qui n'a d'ailleurs été atteint que par 353 journées de travail comprenant 37 dimanches.

Mais ce qui aggrave ici la situation, c'est moins la faible élévation des salaires, car une famille, tant que son chef travaille, réussit toujours, tant bien que mal, à parer à ses besoins quotidiens les plus urgents; ce qui aggrave, dis-je, la situation, c'est que l'ouvrier ne rencontre jamais en face de lui, en guise de patron, que cette collectivité anonyme où personne n'a ni qualité ni pouvoir pour s'occuper sérieusement et efficacement de sa situation, pour s'enquérir de ses besoins et y satisfaire.

Il n'a donc chance de se faire entendre qu'en opposant à cette collectivité non-patronante, sa collectivité à lui, qui a du moins la force du grand nombre.

La « coalition » devient ainsi le mécanisme naturel au moyen duquel la classe ouvrière oblige la classe dirigeante à écouter sa voix.

Mais cette coalition serait platonique et sans effet, si elle n'avait pas une arme. Or elle a une arme redoutable : la grève.

Enfin, nous avons trouvé le patron : *l'ouvrier se patronne lui-même, au moyen de la coalition et de la grève!*

La grève, en effet, opère à la façon d'un mécanisme régulier, normal, nécessaire. Je constate dix grèves à Anzin dans l'espace de 38 années; c'est une grève en moyenne tous les trois ou quatre ans. En voici les motifs et les résultats :

En 1846, demande d'augmentation de salaire : le prix de la journée pour l'ouvrier de 1re classe est élevé de 2 fr. à 2 fr. 30. La grève dure 10 jours.

En 1848, protestation contre la substitution des chevaux aux herscheurs pour les transports dans la mine : en compensation,

1. Louis Reybaud, *loc. cit.*, p. 163.

le prix de la journée est élevé de 2 fr. 30 à 2 fr. 50. La grève dure 7 jours.

En 1855, demande d'augmentation de salaire : ce dernier est porté, l'année suivante, de 2 fr. 50 à 2 fr. 70. La grève dure 3 jours.

En 1864, tentative sans résultat; une centaine d'ouvriers à peine y prennent part.

En 1866, trois demandes : 1° suppression du marchandage, c'est-à-dire de la mise à adjudication des travaux, et salaire journalier fixé à 4 fr. pour tous les ouvriers; 2° remonte des travaux à des heures facultatives; 3° création, à Denain, d'une société coopérative. La compagnie repousse ces demandes, mais élève le prix de la journée de 2 fr. 70 à 3 fr. La grève dure 6 jours.

En 1872, demande d'augmentation de salaire : ce dernier est porté de 3 fr. à 3 fr. 25.

En 1878, protestation contre la diminution effectuée sur les salaires : aucune satisfaction n'est donnée aux ouvriers. La grève dure 12 jours.

En 1879, tentative sans résultat; arrestation de 15 ouvriers.

En 1880, nouvelle protestation contre la diminution des salaires également suivie d'insuccès. La grève dure 15 jours.

En 1884, protestation contre trois mesures nouvellement prises : 1° suppression des raccommodeurs, c'est-à-dire des ouvriers spéciaux chargés d'entretenir la voie; 2° entretien de cette voie mise à la charge des mineurs eux-mêmes; 3° mise du travail à l'entreprise par le marchandage, c'est-à-dire par l'adjudication au rabais entre les équipes concurrentes. Ces modifications sont maintenues par la compagnie, mais avec certaines atténuations. La grève dure 56 jours.

On peut constater, d'après ce tableau, que, contrairement à ce que l'on croit, la grève est pour l'ouvrier un moyen d'obtenir certaines améliorations : six fois sur dix, à Anzin, le résultat a été favorable aux revendications ouvrières. Mais il faut bien reconnaître que ces résultats sont obtenus par un procédé qui n'est, en somme, que la guerre organisée; et de même qu'à la guerre, vainqueurs et vaincus, patrons et ouvriers sortent de la lutte plus ou moins blessés et meurtris. La dernière grève a coûté aux

ouvriers plus d'un milion et une somme beaucoup plus forte à la compagnie. Enfin, lorsque la paix succède à la guerre, ce n'est que la paix armée, c'est-à-dire une fausse paix.

On dira peut-être : « Il est vrai que la grève est une arme dangereuse, une arme à deux tranchants, qui blesse ceux même qui s'en servent. Mais, du moins, elle fait de l'ouvrier un homme libre, elle l'affranchit de la tutelle du patron; l'ouvrier se patronne lui-même. La grève est donc l'arme efficace de son affranchissement. »

Eh bien, cela n'est pas exact. L'ouvrier n'est son propre patron qu'en apparence. En réalité, il ne fait que changer de maître.

Rien ne montre mieux l'impuissance de l'ouvrier à se patronner lui-même que ce qui se passe ici.

En effet, ce ne sont pas les ouvriers qui fomentent, qui organisent, qui dirigent ces coalitions et ces grèves : ce sont des débitants et des politiciens. Voilà ceux qui, en dernière analyse, sont les nouveaux patrons du travail, ceux qui viennent occuper la place désertée par les patrons naturels de l'ouvrier.

Pour s'expliquer l'influence qu'exercent sur les mineurs les diverses catégories de débitants, parmi lesquels les cabaretiers et les épiciers occupent le premier rang, il faut se rappeler que cette population ouvrière, par suite de l'agglomération, est directement et complètement dépendante du petit commerce. Elle doit acheter tout ce qui est nécessaire à son existence. Si le mineur, ce qui arrive souvent, n'a pas l'argent nécessaire à ses achats quotidiens, le débitant lui fait crédit, pour ne pas perdre sa pratique. Il devient ainsi son banquier; il remplit en quelque sorte une des fonctions du patron. Par là, il tient l'ouvrier, il a sur lui une action directe. Par situation, il épouse les passions de son client, il les excite, surtout lorsqu'il s'agit de réclamer une augmentation de salaire, qui doit se traduire nécessairement par une augmentation de dépense pour l'ouvrier et de recette pour le débitant.

Livré à lui-même, l'ouvrier ne pourrait pas entreprendre la grève, car il n'a pas d'avances qui lui permettent de vivre sans son salaire; mais le débitant s'engage à lui fournir à crédit ce

dont il aura besoin. Il ne court pas grand risque, car il sait bien que l'honnête mineur le paiera à la reprise du travail. Il est vrai qu'alors la situation sera dure pour l'ouvrier, car une dette à payer est une bien grosse charge pour ces budgets si modestes. Mais si le débitant est un patron, ce n'est pas un patron éminent et désintéressé : il patronne en exploitant et exploite en patronnant. Au fond, son affaire à lui, ce n'est pas l'intérêt de l'ouvrier, c'est le sien propre, qui consiste à vendre le plus possible et le plus cher possible. Or est-il, je vous le demande, un moyen plus assuré de vendre beaucoup et cher que de vendre à crédit? L'acheteur ne calcule pas, lorsqu'on ne lui réclame pas le paiement immédiat; quelque élevé que soit le prix, il vous a presque de la reconnaissance.

Comment l'ouvrier, — né naïf, — ne suivrait-il pas les conseils de ce débitant si généreux, et qui, de plus, se présente avec l'auréole du capitaliste?

Tel est le premier patron qui a intérêt à pousser le mineur à la grève ; j'ai dit que le second est le politicien.

Toute population qui souffre constitue un bonne fortune pour le politicien ; c'est une proie qu'il n'a garde de laisser échapper. Elle lui fournit, en effet, des griefs, des haines à exploiter, une situation facile à conquérir. Si, par-dessus le marché, cette population est nombreuse, agglomérée, comme c'est ici le cas, l'affaire est de premier ordre : c'est un appoint électoral important. On peut travailler presque à coup sûr : le succès n'est pas douteux.

Aussi voit-on, particulièrement aux époques de crise, les politiciens de tout acabit, députés et journalistes, accourir à l'envi pour lutter d'influence ; ils renchérissent les uns sur les autres en excitations violentes; ils poussent courageusement à la grève, à une résistance, où les ouvriers seuls courent des risques.

Nous trouvons en présence ces deux singuliers patrons, le débitant et le politicien, dans la *Commission d'enquête* nommée par la Chambre des députés à l'occasion de la grève d'Anzin. Une délégation de cette commission, composée de MM. Clémenceau et Germain Casse, parcourut les centres miniers et ne contribua pas peu à y entretenir la fermentation et l'esprit de résistance.

Quant à la Commission, elle tint, à Paris un certain nombre de séances destinées à recueillir les dépositions. Elle commença, naturellement, par entendre les « délégués » des mineurs. Vous allez voir, d'après un extrait du procès-verbal, quels sont ces délégués

M. Spuller, *président*. — Nous allons entendre MM. Lefèvre et Lacroix, ouvriers venant d'Anzin ; ils ont été reçus par M. le Président de la République, dans la journée de samedi.

(MM. Lacroix et Lefèvre sont introduits.)

M. le Président. — Vous venez d'Anzin?

M. Lefèvre. — Nous sommes délégués devant la Commission d'enquête.

M. le Président. — Vous a-t-on délégués spécialement pour venir déposer devant la Commission d'enquête?

M. Lefèvre. — Oui, citoyen président ; la délibération qui nous confiait ce mandat a été prise en assemblée générale. Ne soyez pas étonnés si les citoyens Basly et Fauviaux ne sont pas délégués auprès de vous; leur présence est utile à Anzin, pour organiser la résistance, car la grève n'émane pas des ouvriers, mais de la mauvaise volonté des patrons...

Un ingénieur, membre de la Commission, pose alors aux deux délégués certaines questions techniques, auxquelles ceux-ci sont incapables de répondre.

M. le Président. — M. Raymond vous parle un langage technique, *qui ne paraît pas vous être familier, puisque vous ne répondez pas à sa question. Vous êtes ouvrier mineur?*

M. Lefèvre. — *Non, je suis fondateur de la Chambre syndicale des mineurs.*

M. le Président. — Quelle est votre profession?

M. Lefèvre. — *Je suis cordonnier* (!!!).

Le procès-verbal de la Commission, tout en laissant entendre que l'autre délégué est également un débitant, ne nous dit cependant pas quel genre de commerce il exerçait. Du moins, il nous fixe sur le grand chef de la grève, le citoyen Basly.

Celui-ci vint déposer :

M. le Président. — Nous avons entendu M. Lefèvre et M. Lacroix. Au cours de leurs explications, nous avons eu occasion de les interroger sur leur qualité; ils ont répondu d'une façon assez vague sur ce point : M. Lefèvre notamment, qui portait la parole, nous a dit qu'il n'était pas mineur, mais cordonnier...

Nous vous demanderons si vous êtes mineur vous-même...

M. Basly. — *Je ne suis plus mineur depuis le mois de mai dernier.*

M. le Président. — Quelle profession exercez-vous?

M. Basly. — Je suis secrétaire général aux *appointements* du syndicat.

On voit que le déposant évite avec soin, comme les deux précédents, d'énoncer sa profession. Mais, dans une réponse au Président, il laisse entendre, par inadvertance, qu'il est *débitant!*

M. le Président. — *Vous êtes donc débitant?* Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout à l'heure, quand on vous demandait si vous aviez une autre profession?

M. Basly. — Ce n'est pas ma profession; le débit est à mon nom.

M. le Président. — C'est votre femme qui le tient?

M. Basly. — Je ne suis jamais à la maison.

M. le Président. — Il n'y a pas de déshonneur à être débitant. C'est une profession qu'on peut avouer.

Dans une autre séance, la Commission d'enquête entend M. Hermant, ancien secrétaire de la Chambre syndicale des mineurs, qui est encore un *débitant de vin*, et M. Jesupret, délégué par la Chambre syndicale des mineurs de Dorignies, qui est un *journaliste!*

Ainsi, ce sont des débitants et des politiciens qui viennent déposer au nom des mineurs, et ce sont également eux qui dirigent la Chambre syndicale des mineurs[1]; enfin, ce sont eux qui ont pris l'initiative de la grève, qui l'entretiennent par des excitations de tous genres que relève l'enquête. « Mon opinion, dit un des enquêteurs, et celle de mes collègues pendant notre visite, était que, s'il ne venait aux mineurs aucune incitation du dehors, si on les laissait à eux-mêmes, ils redescendraient promptement dans la mine[2]. »

Au moment où nous écrivons ces lignes, la grève a été déclarée à Courrières et s'est étendue dans presque tout le bassin houiller du Nord. Deux syndicats de mineurs fomentent la grève le syndicat Basly et le syndicat Broutchoux. Ce dernier est plus récent, mais aussi plus révolutionnaire.

Le 20 mars dernier, le syndicat Basly a tenu un congrès et publié un manifeste dans lequel le syndicat concurrent est qualifié de la façon suivante :

1. *Enquête*, p. 167.
2. *Enquête*, p. 123.

« Des hommes s'attachent à ameuter contre les travailleurs syndiqués une foule d'ouvriers qu'ils trompent par des calomnies répétées et qu'ils enflamment par des promesses violentes et irréalisables.

« Ils accusent tout le monde d'être vendu, eux *qui ne travaillent jamais* et *dont on ignore les moyens d'existence.*

« Regardez maintenant quels sont ces gens et d'où ils viennent. L'un est professeur sans emploi, l'autre est verrier, un autre est journaliste anarchiste, le quatrième est anarchiste aussi, et voleur par-dessus le marché. *Aucun n'est du bassin houiller, tous viennent de Paris* ou d'ailleurs, sans être appelés par personne, avec de l'argent qui vient de quelqu'un pour semer la division ouvrière. »

Cette citation n'a pas besoin d'être commentée.

Mais nous avons dit que si les grèves étaient préjudiciables aux ouvriers, elles l'étaient également aux Compagnies. Ces dernières se trouvent donc atteintes directement dans leur intérêt matériel, et c'est là leur point sensible.

Sous ce coup imprévu, elles tendent alors à réagir contre le mouvement naturel de leur institution et à constituer une sorte de patronage.

Ce patronage se manifeste par la création d'institutions de prévoyance : caisses de secours et de retraite, service médical et pharmaceutique, subventions aux écoles, aux hospices, etc.

Et cependant, malgré les « sacrifices », c'est le nom consacré, l'harmonie ne paraît pas se rétablir entre les patrons et les ouvriers. C'est là un grand sujet d'étonnement pour les directeurs des compagnies. — D'où vient cet insuccès?

Il vient de ce que mode de patronage est purement artificiel, purement administratif. Il est exercé par un règlement et non par une action personnelle. Ce patron est un tarif.

Or le régime du tarif a deux grands vices :

1° *Le tarif règle les choses au plus juste*, très chichement, et, par conséquent, insuffisamment.

Cela tient à ce qu'il ne peut viser que les *besoins bien constatés*, les besoins trop criants, précisément parce qu'il est un règlement officiel, public. Il laisse donc en souffrance les besoins qui ne font pas d'esclandre.

Cela tient en outre à ce qu'il pose nécessairement un principe qui *engage l'avenir*. On fixe un tarif une fois pour toutes, ou

tout au moins pour une longue période; on ne le refait pas tous les jours. On craint donc de prendre à l'avance des engagements trop onéreux. Aussi on a soin de se régler sur les éventualités possibles, non sur les besoins réels, et naturellement, on reste toujours en deçà des besoins, de crainte d'aller au delà des ressources. Notez qu'en agissant ainsi on fait preuve d'une sage prudence, qui est nécessaire dès que l'on veut appliquer un tarif général et préventif.

Voici, par exemple, le tarif d'Anzin au sujet des retraites.

Il faut que l'ouvrier ait quarante ans de service dans la mine, sinon il perd tous ses droits; il perd même le bénéfice des amendes qu'il a versées à la compagnie. S'il remplit les conditions requises, il reçoit, à titre de retraite, 240 francs par an, c'est-à-dire 20 francs par mois, 65 centimes par jour. Évidemment, ce tarif ne laisse à l'ouvrier que la perspective d'une vieillesse misérable. Quels que soient ses mérites et ses besoins, il n'obtiendra rien de plus que le chiffre fixé une fois pour toutes par le tarif.

De même, s'il lui arrive un accident à la mine : tant pour une jambe, tant pour une foulure, c'est un prix fait et c'est naturellement le plus juste prix, tellement juste que les tribunaux ont condamné à plusieurs reprises les compagnies à payer une indemnité plus forte. Mais l'ouvrier n'y gagne rien, car il reçoit son congé. C'est ainsi que le tarif permet d'éluder la loi qui oblige à réparation ceux qui ont causé un dommage.

2° *Le tarif est une forme dispendieuse.*

Il est dispendieux en ce que, parfois, il donne trop à l'un et pas assez à l'autre, car il ne peut entrer dans les détails minutieux : il ne peut tenir compte exactement du nombre et de l'âge des enfants, des aptitudes de l'ouvrier, de ses charges, de ses mérites, etc. Et comme il n'y a pas de virements de fonds possibles, la véritable égalité, qui consiste à pourvoir chacun suivant ses besoins, est remplacée par l'égalité brutale et fausse du chiffre.

Le tarif est encore dispendieux, à cause des frais d'administration qu'il entraîne. Il fonctionne à la façon des bureaux de

bienfaisance, c'est-à-dire au moyen d'un personnel nombreux qu'il faut rétribuer.

« Tout n'est pas de donner, mais de savoir donner, » dit un proverbe. Rien n'est plus exact, et ce patronage tarifé et anonyme en est la preuve. « On emplirait un gros volume, dit un des enquêteurs d'Anzin, des griefs des mineurs concernant les pensions de retraite, les distributions de charbon, etc. »

Évidemment, ce patronage manque son effet; il ne satisfait pas les besoins; mais, de plus, il soulève contre lui les esprits.

V

Cette situation est-elle sans issue? Les mines de houille sont-elles irrémédiablement vouées à un régime social aussi défectueux?

Assurément, on ne peut supprimer la cause première de la difficulté, parce que cette cause est inhérente à la nature même du produit. Les mines de houille constituent un milieu peu favorable à une bonne organisation sociale.

Néanmoins, il serait possible d'améliorer l'état de choses actuel, au moyen des quatre conditions suivantes :

1° *Constituer des ouvriers ruraux, lorsque cela est possible.*

Cette solution placerait les mines de houille dans les conditions de stabilité que nous avons observées, en étudiant les mines métallifères. L'ouvrier trouverait dans son foyer et sur son domaine rural le patronage le plus naturel et le plus efficace.

Cette condition serait très facile à réaliser à Decazeville, par exemple, où la compagnie a dû acheter une partie de la surface pour éviter les difficultés avec les propriétaires. Mais au lieu de concéder ces terres à ses propres ouvriers, elle a eu la malheureuse idée de les louer à des fermiers.

Dans les houillères plus importantes, cette combinaison serait possible, au moins partiellement. J'en trouve la preuve dans ce qui se passe à Anzin même, pour une des mines exploitées.

« Dans les ateliers du Vieux-Condé, les hommes, en devenant ouvriers, ne cessent pas d'être paysans, dit M. Louis Reybaud. Comme paysans, ils ont leur maison à eux, quelques parcelles de terre dont ils ont hérité, d'autres qu'ils prennent à bail, de sorte qu'ils vivent à la fois du dessus et du dessous du sol. La nature de l'extraction en fait non seulement une faculté, mais une nécessité. Les houilles que livrent les fosses du Vieux-Condé sont principalement des houilles maigres, qui, destinées à la cuisson de la brique et de la chaux, n'ont à proprement parler qu'une saison d'activité : les cultures arrivent pour employer le reste du temps. »

Et cette solution est si efficace que l'auteur en constate immédiatement les heureux effets : « Les localités, dit-il, où le travail des mines s'allie à un travail rural ont plus de prévoyance, plus d'esprit d'ordre que les autres. Tout est profit moralement et matériellement dans cette alternative d'occupations. Les habitudes sont plus réglées, les mœurs meilleures, la misère plus rare, le sentiment religieux plus répandu. Il y a donc là, sur les lieux mêmes, un exemple dont les populations du groupe pourraient s'inspirer à leur propre avantage et à l'avantage commun. » Pour que cet exemple fût suivi, il faudrait que les patrons facilitassent aux ouvriers l'accès à la propriété, ou, tout au moins, à l'usage du sol, et qu'ils réglassent en conséquence le travail de la mine.

2° *Constituer autrement le personnel dirigeant de la mine.*

Il y aurait d'abord à réformer le *Conseil d'administration*, dont nous avons constaté la déplorable constitution.

La condition fondamentale serait d'obliger les membres du conseil à résider à la mine. Cela n'a rien d'exorbitant : ce qui est exorbitant, au contraire, et qui n'a guère le sens commun, c'est de prétendre diriger une entreprise, sans s'en occuper, sans la surveiller, sans même la connaître ! c'est d'en accepter les bénéfices et d'en rejeter les charges. Que peut être une industrie dont le chef est toujours absent? Quelle administration pourrait fonctionner avec des préfets, des sous-préfets, des magistrats résidant à Paris, au lieu d'être sur les lieux et à leur affaire?

Le meilleur moyen d'obtenir la résidence, c'est de choisir comme administrateurs des gens attachés à la localité, y ayant leurs intérêts, et, plus particulièrement, de grands propriétaires ruraux, au lieu de choisir des financiers, des anciens magistrats, des gens titrés, tous personnages à panaches, qui constituent les plus tristes administrateurs qu'il soit au monde.

Le législateur interviendrait efficacement, en augmentant la responsabilité des administrateurs, et en les rendant réellement et complètement responsables de la mauvaise gestion sociale. On apprendrait ainsi que, quand on donne son nom, on l'engage, et qu'à côté du profit il y a la responsabilité. Cette perspective rendrait les administrateurs plus circonspects et donnerait plus de sécurité aux actionnaires.

Mais cela ne suffirait pas; il faudrait encore modifier les conditions dans lesquelles se trouvent les *directeurs* et les *ingénieurs*, dans leurs rapports entre eux et dans leurs rapports avec le personnel ouvrier.

Pour cela, il est indispensable d'attribuer la responsabilité à ceux qui doivent l'avoir réellement. Il faut mettre un terme à cet enchevêtrement d'attributions, qui stérilise tous les efforts, paralyse le service et rend tout patronage impossible. Il est donc indispensable de constituer un chef effectif, ayant pleine autorité sur l'affaire et sur le personnel. C'est déjà une assez mauvaise condition que d'être en société, il ne faut pas encore l'aggraver par une inextricable confusion des pouvoirs.

3° *Réveiller chez les actionnaires le sentiment du devoir public.*

Évidemment cela est plus facile à dire qu'à faire, car l'actionnaire ignore également la mine et le mineur; il ne considère que la valeur du titre qu'il a entre les mains.

Néanmoins, on peut lui démontrer que l'ouvrier est un facteur important pour le succès financier de l'entreprise, que les grèves causent des préjudices matériels énormes et qu'il est, dès lors, d'une bonne administration de créer pour les ouvriers des réserves sérieuses, comme on en crée en vue des réparations de l'outillage. Tout actionnaire doit être en état de comprendre ce langage positif. Cependant, il ne pourra l'entendre que s'il se

rencontre des administrateurs assez soucieux du bien public pour le lui tenir dans les assemblées générales.

4° *Travailler sérieusement à l'élévation de la classe ouvrière.*

C'est là incontestablement le moyen le plus efficace. Sur ce point, les faits observés montrent la voie dans laquelle il faut s'engager et les résultats que l'on peut obtenir.

Je ne citerai pas l'exemple des États-Unis, où le métier de mineur est surtout exercé par des émigrants appartenant à des formations sociales inférieures. Ces mineurs ne s'élèvent que lentement sous l'influence du milieu américain.

L'exemple le plus décisif est celui des mineurs anglais, qui a été mis en lumière par notre ami, M. Paul de Rousiers, dans son remarquable ouvrage, *La question ouvrière en Angleterre*[1].

L'auteur étudie des ouvriers anglais appartenant à divers métiers et, en particulier, les ouvriers mineurs. Dans le dernier chapitre il expose *les moyens d'élévation à la portée des travailleurs anglais pour résoudre la question ouvrière.*

« Tout cela, dit-il, l'Angleterre l'a fait par des moyens essentiellement simples, par la seule force de l'éducation anglaise, par la capacité personnelle développée de chacun... L'avenir n'est pas aux moyens compliqués, qui permettent à l'ouvrier de se maintenir dans la médiocrité. Il est aux moyens simples qui lui permettent d'en sortir ».

Ces moyens, M. de Rousiers les expose dans son ouvrage, qui donne ainsi la conclusion naturelle de cette étude. Je prie le lecteur de vouloir bien s'y reporter.

Edmond Demolins.

1. Un vol. in-12, avec une Préface de Henri de Tourville. Librairie Firmin-Didot.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

LA CIVILISATION DE L'ÉTAIN

I

LES INDUSTRIES DE L'ÉTAIN

EN FRANCONIE

PAR

Louis ARQUÉ

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS. — Formation de l'hypothèse sur l'action sociale de l'étain. P. 3.

I. **Les industries principales de l'étain.** P. 11.

1° ***Les fondeurs de jouets d'étain.*** — Types et intérieurs.

2° ***Les peintresses de soldats d'étain.*** — Types et intérieurs.

3° ***Les fondeurs de couvercles de chopes et de souvenirs de voyages.*** — Types et intérieurs.

II. **Les batteurs d'étain et les batteurs d'or.** P. 44.

1° ***Le batteur d'étain de Schwabach.*** — La ville de Schwabach. — La famille Galsterer. — L'atelier et l'outillage du batteur d'étain. — Ses ressources et le mode d'existence. — L'étain supplanté par l'aluminium.

2° ***Les batteurs d'or.*** — La famille Georg Beck. — Le battage est un travail à la main. — L'outillage. — Facilités d'établissement. — Recettes et dépenses. — Mode d'existence. — Un batteur d'or de Schwabach. — Son budget et son mode d'existence. — Deux ateliers de grands batteurs d'or nembergeois. — Les commissionnaires. — Les batteurs d'or faux.

III. **Les industries secondaires de l'étain.** P. 76.

Les papiers métalliques. — Les couleurs de bronze. — Le papier d'étain. — Les objets d'art. — Le « kaiserzinn ». — Le métal Osiris.

IV. **Les anciennes industries de l'étain; le Moyen Age. « âge de l'étain ».** P. 82.

Rôle considérable de l'étain au Moyen Age. — Prédominance des industries de l'étain à Nuremberg, au Moyen Age.

V. **Le gouvernement des grands commerçants patriciens à Nuremberg au Moyen Age; leur rôle comme patrons métallurgistes.** P. 91.

Le « lieu » franconien. — Les Slaves. — La colonisation franque. — Origines de Nuremberg. — Elle devient ville libre impériale. — Le « Rat », émanation du patriciat. — Les patriciens commerçants. — Le développement du commerce de Nuremberg : l'étain, le plomb, le cuivre et le bois. — Organisation du travail. — Importation, exportation et transit. — Le mode d'existence des patriciens. — Causes du déclin du patriciat. — Sociétés minières fondées par les patriciens.

VI. **Les anciennes mines d'étain et le problème des origines franconiennes.** P. 114.

1° Les mines du Fichtelgebirge. — Les mines de Weissenstadt. — Les mines du Schneeberg. — Les mines du Fichtelsee. — Les mines du Rodlathale. — Les mines de Kirchenlamitz.

2° Le problème des mines d'étain du Fichtelgebirge et son rapport possible avec le problème des origines franconiennes.

LA CIVILISATION DE L'ÉTAIN

I

LES INDUSTRIES DE L'ÉTAIN

EN FRANCONIE

AVANT-PROPOS

FORMATION DE L'HYPOTHÈSE SUR L'ACTION SOCIALE DE L'ÉTAIN

Lorsque M. Paul de Rousiers, après avoir lu un de nos rapports commerciaux, voulut bien, il y a deux ans, nous engager à entreprendre une étude de science sociale sur la Franconie, il nous désigna tout de suite, avec une lucidité en quelque sorte chirurgicale, les types de familles ouvrières sur lesquels devait porter notre examen : c'étaient le faiseur de jouets, le batteur d'or, le cultivateur de houblon et l'ouvrier de l'industrie électrique. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, curieux d'éprouver la puissance de la méthode en l'appliquant à un sujet particulièrement original [1]. Notre première préoccupation

1. Depuis quelque temps déjà, nous avions appris à comprendre et à aimer la science sociale, grâce à ce qu'avaient su et à ce qu'avaient bien voulu nous en dire MM. Maurice Bures et Jean Périer, à qui nous devons la plus vive reconnaissance.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS. — Formation de l'hypothèse sur l'action sociale de l'étain. P. 3.

I. **Les industries principales de l'étain.** P. 11.

1° *Les fondeurs de jouets d'étain.* — Types et intérieurs.

2° *Les peintresses de soldats d'étain.* — Types et intérieurs.

3° *Les fondeurs de couvercles de chopes et de souvenirs de voyages.* — Types et intérieurs.

II. **Les batteurs d'étain et les batteurs d'or.** P. 44.

1° *Le batteur d'étain de Schwabach.* — La ville de Schwabach. — La famille Galsterer. — L'atelier et l'outillage du batteur d'étain. — Les ressources et le mode d'existence. — L'étain supplanté par l'aluminium.

2° *Les batteurs d'or.* — La famille Georg Beck. — Le battage est un travail à la main. — L'outillage. — Facilités d'établissement. — Recettes et dépenses. — Mode d'existence. — Un batteur d'or de Schwabach. — Son budget et son mode d'existence. — Deux ateliers de grands batteurs d'or nurembergeois. — Les commissionnaires. — Les batteurs d'or faux.

III. **Les industries secondaires de l'étain.** P. 76.

Les papiers métalliques. — Les couleurs de bronze. — Le papier d'étain. — Les objets d'art. — Le « kaiserzinn ». — Le métal Osiris.

IV. **Les anciennes industries de l'étain; le Moyen Age, « âge de l'étain ».** P. 82.

Rôle considérable de l'étain au Moyen Age. — Prédominance des industries de l'étain à Nuremberg, au Moyen Age.

V. **Le gouvernement des grands commerçants patriciens à Nuremberg au Moyen Age; leur rôle comme patrons métallurges.** P. 91.

Le « lieu » franconien. — Les Slaves. — La colonisation franque. — Origines de Nuremberg. — Elle devient ville libre impériale. — Le « Rat », émanation du patriciat. — Les patriciens commerçants. — Le développement du commerce de Nuremberg : l'étain, le plomb, le cuivre et le bois. — Organisation du travail. — Importation, exportation et transit. — Le mode d'existence des patriciens. — Causes du déclin du patriciat. — Sociétés minières fondées par les patriciens.

VI. **Les anciennes mines d'étain et le problème des origines franconiennes.** P. 114.

1° Les mines du Fichtelgebirge. — Les mines de Weissenstadt. — Les mines du Schneeberg. — Les mines du Fichtelsee. — Les mines du Rœsslathale. — Les mines de Kirchenlamitz.

2° Le problème des mines d'étain du Fichtelgebirge et son rapport possible avec le problème des origines franconiennes.

LA CIVILISATION DE L'ÉTAIN

I

LES INDUSTRIES DE L'ÉTAIN

EN FRANCONIE

AVANT-PROPOS

FORMATION DE L'HYPOTHÈSE SUR L'ACTION SOCIALE DE L'ÉTAIN

Lorsque M. Paul de Rousiers, après avoir lu un de nos rapports commerciaux, voulut bien, il y a deux ans, nous engager à entreprendre une étude de science sociale sur la Franconie, il nous désigna tout de suite, avec une lucidité en quelque sorte chirurgicale, les types de familles ouvrières sur lesquels devait porter notre examen : c'étaient le faiseur de jouets, le batteur d'or, le cultivateur de houblon et l'ouvrier de l'industrie électrique. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, curieux d'éprouver la puissance de la méthode en l'appliquant à un sujet particulièrement original [1]. Notre première préoccupation

1. Depuis quelque temps déjà, nous avions appris à comprendre et à aimer la science sociale, grâce à ce qu'avaient su et à ce qu'avaient bien voulu nous en dire MM. Maurice Bures et Jean Périer, à qui nous devons la plus vive reconnaissance.

fut de choisir des individus parfaitement représentatifs de l'espèce à laquelle ils appartenaient et, une fois ces types choisis, de les décrire avec une exactitude scrupuleuse et avec une minutie extrême. Ainsi ont été faites presque toutes les monographies incorporées dans la présente étude, sans qu'aucune généralisation préconçue nous influençât d'aucune manière.

Toutefois, à mesure que notre travail d'observation avançait, l'ambition légitime nous venait d'expliquer les phénomènes qui s'étaient déroulés devant nous. Expliquer, c'est-à-dire dégager les causes, est la démarche qui succède dans toute science à la description des faits. Mais ici doit intervenir l'opération mentale la plus difficile : celle qui consiste, par une sorte d'intuition ou d'illumination dans laquelle la logique abstraite n'a point part, à imaginer une hypothèse. On soumet ensuite cette explication conjecturale à un contrôle rigoureux. Éclaircit-elle insuffisamment les phénomènes? On la complète ou on la rectifie. Les faits lui donnent-ils un démenti? On l'abandonne[1]. Il arrive ainsi que plusieurs hypothèses doivent être successivement « essayées » avant qu'on ait imaginé la bonne, celle qui correspond à la nature des choses, celle qui était l'image devinée de la réalité profonde.

Avant d'avoir connu la méthode de la science sociale, nous nous serions volontiers arrêté, pour expliquer le développement de la Franconie, à quelque vague interprétation psychologique. Pourquoi les Franconiens et en particulier les Nurembergeois font-ils des joujoux depuis tant d'années? pourquoi travaillent-ils fréquemment en petit atelier? pourquoi s'abandonnent-ils en général à des commerçants de race étrangère du soin d'exporter leurs articles? Parce que, eussions-nous été porté à dire, les Franconiens ont un cœur simple et un tour d'esprit ingénu qui leur fait chérir les travaux du foyer et les détourne des spéculations intéressées du négoce. Cette forme d'explication

1. Chacun connaît les pages célèbres de Claude Bernard dans l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Il est également inutile de rappeler les pages remarquables du grand philosophe Cournot. Sur le même sujet on peut lire avec intérêt *La Logique de l'Hypothèse*, de E. Naville.

« paresseuse », comme dit Leibniz, est celle à qui l'on recourt communément pour rendre compte des faits sociaux. Elle rappelle « l'horreur du vide » des anciens physiciens ou le « phlogistique » des anciens chimistes.

La méthode de nos maîtres nous mettait en garde contre de telles illusions verbales et elle nous invitait à chercher, parmi les phénomènes du travail, la cause agissante qui avait engendré les autres faits. Présumant que l'agriculture avait exercé sur la population une influence antérieure à celle du travail urbain, nous supposâmes en premier lieu que l'exploitation des houblonnières avait peut-être déterminé la formation sociale des Franconiens. Cette hypothèse était suffisamment spécieuse. On démêle, en effet, chez le houblonnier de Franconie la plupart des traits caractéristiques de l'artisan des villes. Mais l'histoire nous montra que la culture du houblon ne s'était généralisée dans le pays qu'à une date relativement récente [1]. L'hypothèse fut donc sacrifiée.

A la suite d'une conversation avec un Nurembergeois, qui nous citait des auteurs estimables, nous crûmes être arrivé à la bonne explication en supposant que les bois de pins recouvrant les hauts coteaux sableux et stériles de la Franconie avaient donné à la population l'empreinte décisive. Cette hypothèse paraissait très plausible. Les cultivateurs indigents et les bûcherons franconiens avaient dû chercher de bonne heure un supplément de ressources dans la taille des menus objets et des jouets en bois. Par là s'expliquait aussi accessoirement la floraison de la grande sculpture sur bois en Franconie au XVe et au XVIe siècle (écoles de Veit Stoss et de Riemenschneider). Et du long exercice de cet art manuel et plastique résultait l'attachement des hommes du pays aux petits ateliers, comme encore toute leur orientation d'esprit, leur répugnance à l'abstraction, leur goût des choses visibles et leur sens de l'imagerie.

1. Les travaux de M. Dauprat, en prouvant que les hommes commencent par pratiquer la culture intégrale et passent ensuite à la culture spécialisée, engagent à ne pas céder sans de bonnes raisons à la tentation d'expliquer par ces cultures spéciales la formation première imprimée aux groupes sociaux.

Pourtant l'hypothèse n'était pas sans se heurter à une grave difficulté. Encore qu'aujourd'hui on ne trouve pas de minerai dans le sol franconien, Nuremberg a été, dès les premiers temps, un centre du travail des métaux. A l'heure présente, cette ville ne fabrique, en fait de jouets, que le jouet de métal, tandis que la confection du jouet de bois est localisée en Thuringe. A la vérité, l'industrie des joujoux en bois a été transplantée en Thuringe par des négociants nurembergeois, mais plusieurs de ces articles avaient été au préalable introduits à Nuremberg par des marchands venus de Salzbourg et du Tyrol bavarois et autrichien, où la sculpture des objets en bois continue toujours d'être en honneur[1].

L'hypothèse du développement de la Franconie par le bois venait buter encore, de même d'ailleurs que celle du développement par le houblon, contre un obstacle d'une autre nature. Toutes deux rendaient compte à leur manière de la longue prédominance et de la persistance actuelle des petits ateliers dans le pays, comme aussi de la timidité des artisans et de leur manque d'aptitude aux grandes affaires. Mais alors il restait à expliquer pourquoi la Franconie avait pourtant connu au Moyen Age des patrons commerciaux d'une grande envergure, justement ces « patriciens » nurembergeois qui avaient constitué un pouvoir politique souverain et dans les rangs de qui se recrutait exclusivement le Sénat gouvernant la Ville Libre Impériale.

La surgie et l'action de ces négociants illustres s'expliquaient bien dans une large mesure par la situation géographique de Nuremberg au Moyen Age avant la découverte du cap de Bonne-Espérance. Le principal trafic exercé par eux était en effet le commerce de transit entre Venise, d'où on tirait les « épices » et les produits d'Orient, et la Flandre, d'où l'on faisait venir les draps. De même le déclin de ces marchands fameux était rendu intelligible par la traversée décisive de Vasco de Gama, comme aussi accessoirement par les effroyables ravages de la guerre de Trente ans, survenus du reste à un moment où les patriciens nu-

1. Voir l' « Histoire du Commerce de Nuremberg » (*Geschichte des Nuernberger Handels*), par Roth, diacre de Saint-Sébald, Nuremberg, 1800.

rembergeois, amollis par la richesse, rougissaient de leur ancienne activité et se tournaient à l'envi vers les professions libérales. La séparation absolue qui avait existé entre l'oligarchie marchande et les artisans, aidait enfin à comprendre que ceux-ci n'eussent pas reçu de la première une tradition vivace d'intelligence et de hardiesse commerciales. Ils apparaissaient, les artisans d'aujourd'hui, comme une population adonnée par longue habitude aux petits métiers, et qui, décapitée de son ancien patronat aristocratique, avait vu se greffer sur elle un patronat nouveau d'entrepreneurs étrangers au sol.

Malgré ces correctifs, l'hypothèse du développement par le bois demeurait défectueuse. Il restait que Nuremberg est, depuis un temps indéfini, une ville métallurge. Et il restait aussi que le grand patronat de jadis avait dû avoir quelques liens vivants avec les artisans, au-dessus desquels, si l'on se contentait de notre insuffisante explication, il semblait pour ainsi dire suspendu dans le vide. On se voyait dans l'obligation, pour rendre compte d'une réalité aussi complexe, de faire intervenir plusieurs facteurs hétérogènes, entre lesquels aucun rapport organique ne se manifestait. Il manquait à la théorie cette unité que l'esprit, obéissant à sa fonction, veut introduire dans les faits, et qui, par une correspondance d'où la science tire sa légitimité, finit par se révéler dans la nature, reliant l'éparpillement des phénomènes, conciliant leur multiplicité contradictoire et faisant régner l'ordre parmi leur somptueuse diversité.

Pendant un séjour que nous fîmes aux Roches en juillet 1905, M. Demolins voulut bien examiner les résultats de notre enquête. Il nous demanda de lui expliquer les origines de l'industrie du batteur d'or en Franconie [1]. Nous n'avions pas été sans nous enquérir des causes de la propagation de cet art; mais nous n'avions pu recueillir dans le pays que des indications vagues; les réponses les plus précises se bornaient à attribuer à des ouvriers italiens l'introduction du battage. M. Demolins voulut sa-

1. Déjà M. Bures avait appelé notre attention sur l'intérêt qu'il y avait à rechercher l'origine du battage des métaux dans le pays.

voir si d'autres métaux que l'or ne sont point battus en Franconie. A quoi nous répondîmes qu'en effet l'argent, l'aluminium et l'étain subissent le même traitement dans de nombreux ateliers.

Plus tard, en esquissant devant M. Demolins les traits principaux de l'activité des patriciens nurembergeois du Moyen Age, nous signalâmes incidemment qu'ils avaient réussi à monopoliser l'étain, dont les artisans du pays faisaient un grand usage, et qui d'une manière générale entrait à cette époque dans la confection d'une foule d'objets universellement répandus. C'est à ce moment que notre maître formula l'hypothèse que la Franconie s'était développée par l'étain. Dès le premier instant, cette explication nous frappa beaucoup. Elle était corroborée par la circonstance que des mines d'étain importantes avaient été exploitées au Moyen Age dans l'Erzgebirge saxon et bohémien et aussi dans le Fichtelgebirge franconien. Nous évoquâmes dans une vision rapide les diverses industries de l'étain qui existent encore en Franconie (petits soldats d'étain, ménages de poupées, tubes pour les couleurs, capsules pour les bouteilles de vins mousseux). En particulier le battage de l'or devenait intelligible; car les artisans, après avoir battu l'étain, avaient dû être naturellement amenés à appliquer leur art à d'autres métaux[1]. Nous revîmes enfin dans un éclair la place considérable occupée par les objets d'étain dans les collections et dans les intérieurs anciens de ce Nuremberg où la vie du XVe siècle est embaumée. Du fond de la claire Normandie, nous eûmes distinctement l'impression que surgissaient différents coins ténébreux de la cité franconienne, avec leurs boiseries massives et leurs dressoirs sur lesquels les grands vases d'étain mettent un éclat mat et

1. Cette dernière explication a dû cependant être rejetée par la suite, car il résulte de l'examen des archives de la ville que le battage de l'or aurait précédé de beaucoup le battage de l'étain (du moins *en feuilles minces*). Mais l'étain était travaillé depuis longtemps à Nuremberg de cent manières, quand le battage d'or y fut introduit.

Il arrive ainsi très souvent dans la science qu'une hypothèse formulée à propos d'un fait ne l'explique pas lui-même directement, mais que, grâce aux recherches minutieuses instituées pour la contrôler, elle se révèle comme propre à expliquer une multitude d'autres faits connexes.

assourdi. Le pouvoir constructeur de la science, identique au pouvoir créateur de la nature, se fit sensible pour nous en cette minute où une supposition audacieuse, formulée sur l'examen de quelques indices, venait de relier impérieusement, au point d'en suggérer la vision totale, tous les éléments d'une réalité que l'auteur de l'hypothèse n'avait jamais contemplée directement.

Depuis lors, nous nous sommes appliqué à contrôler l'hypothèse. Avec une extrême rigueur et avec la plus scrupuleuse défiance, nous avons recherché tout ce qui pouvait la démolir ou l'infirmer. Mais sans cesse nous l'avons vue grandir et se développer pour ainsi dire comme un être vivant, attirant les faits à elle par une force interne, leur imposant une organisation, les enveloppant dans le cercle toujours plus vaste de ses ondes sans cesse élargies. Elle nous a permis de mettre de l'ordre dans les nombreuses industries de Nuremberg, qui n'avaient longtemps présenté à nos yeux qu'une diversité chaotique[1]. Elle a jeté une clarté inattendue sur la psychologie des habitants.

Sans doute il serait téméraire de vouloir tout expliquer par

1. On jugera de la variété de ces industries nurembergeoises en parcourant le rapport de la Chambre de commerce de Moyenne Franconie. Il passe notamment en revue : la brasserie, l'or en feuilles, les couleurs de bronze, les crayons (crayons A. W. Faber et Johann Faber), les articles en celluloïd, la chromolithographie, les machines électriques, les charbons galvaniques, la fonderie de bronze, les articles d'ivoire, d'ambre et d'os, les bicyclettes, les couleurs, les articles en cuir, la passementerie métallique, les ustensiles de ménage, les meubles, les appareils de minoterie, les médailles, les veilleuses, les poêles, les pipes, les pinceaux, les chaussures, la cire, les miroirs, les cadres, les cigarettes.

A Fuerth, la grande ville située aux portes mêmes de Nuremberg, ce sont : la brasserie, les livres d'images, l'or, l'argent et les métaux en feuilles, les couleurs de bronze, les papiers d'or et d'argent, les jouets, les miroirs, les figurines d'étain, les papiers d'étain.

Ansbach fait des tapis, des boutons, des capsules de métal. Erlangen fait des brosses, des gants, des portefeuilles. Rothenbourg fabrique des voitures d'enfants. Schwabach bat l'or, l'argent, l'étain et l'aluminium, et fabrique des aiguilles.

En Haute Franconie, dont la capitale est Bayreuth, on trouve l'industrie textile dans les villes de Bamberg, de Bayreuth et de Hof. La porcelainerie est développée dans la région de Selb. La vannerie occupe des milliers d'artisans dans la contrée de Lichtenfels. Les perles de verre sont fabriquées en quantités considérables à Wunsiedel et à Warmensteinach.

Les hauts coteaux sableux de la Moyenne et de la Haute Franconie sont occupés en partie par de grands bois de pins, en partie par de grandes étendues de houblonnières.

une seule cause du développement social de la Franconie. D'autres causes ont agi concurremment, renforçant ou modifiant les effets de la première. La sculpture sur bois a incontestablement exercé une action prolongée sur une fraction de la population. Le rôle de Nuremberg au Moyen Age, comme place d'échange entre l'Italie et l'Allemagne du Nord, a eu une importance énorme; la ville est devenue à ce moment le point de croisement d'influences internationales; des hommes d'origines opposées y sont accourus; des idées disparates s'y sont amalgamées et fondues. Malgré cela, on verra qu'il est permis de soutenir que le travail de l'étain a eu sur les gens du lieu l'action la plus profonde et la plus durable. En tout cas il a eu sur eux la répercussion la plus originale. Et, quelles que soient les causes adjuvantes ou contraires qui aient pu contribuer à déterminer l'état social du pays, l'explication du développement par l'étain forme assurément le plus beau centre de perspective et le plus favorable pour observer les réactions multiples des phénomènes.

L'étude qui va suivre se divise en deux parties. La première est consacrée aux *Industries de l'étain*. Nous y examinons d'abord par l'observation directe les branches qui subsistent aujourd'hui à Nuremberg du travail de ce métal. Et nous remontons ensuite de proche en proche à l'ancienne industrie de l'étain pour prendre conscience de l'importance prodigieuse qu'elle a eue au Moyen Age en Europe et particulièrement en Franconie.

La seconde partie traite des *Industries influencées par l'étain*. Dans la conclusion, nous nous efforçons enfin de caractériser d'une façon précise les répercussions sociales que le travail de l'étain a entraînées après soi.

I

LES INDUSTRIES PRINCIPALES DE L'ÉTAIN

1. — LES FONDEURS DE JOUETS D'ÉTAIN.

Tandis que la Thuringe s'est spécialisée dans la confection du jouet de bois, de carton et de porcelaine, tandis que le jouet de verre a créé en Thuringe et en Haute Franconie des centres importants [1], la Moyenne Franconie et surtout Nuremberg se sont voués, depuis un temps ancien, à la fabrication des jouets de métal. Le plus vieux jouet de métal connu a été le jouet d'étain. Le métal venait en grande partie de Bohême et du Fichtelgebirge, et le bois de pin des forêts franconiennes servait de combustible aux fondeurs. Il existe encore un certain nombre de petits fondeurs d'étain en Moyenne Franconie ; mais la quantité en diminue tous les jours, parce que la cherté croissante de l'étain lui fait préférer le plomb et le zinc. Les procédés de travail sont toutefois presque identiques et nous allons nous faire une première idée de ce qu'étaient les anciens fondeurs d'étain en pénétrant chez un fondeur de zinc. Pas plus que celle des jouets de bois, ces petites industries n'ont subi l'influence centralisatrice du machinisme.

Sortons de Nuremberg à l'ouest par la Hochstrasse. Derrière le nouveau Poste des pompiers s'étend un vaste terrain vague, que les travaux de remblaiement ont respecté ; une foule d'ar-

1. La présence du bois, employé uniquement comme combustible par les verreries primitives, a favorisé, dans toute cette région pauvre, le développement des industries du verre.

bustes sauvages lui donnent un aspect désordonné et pittoresque. Un petit chemin, bordé d'une barrière de bois, domine le terrain, qui est situé en contre-bas. Au bord du chemin se trouve un cabaret, dont le mur d'arrière a ses fondations dans le pré. Descendons dans le pré par un raidillon. Nous apercevons, adossée au mur de fond du cabaret, une misérable cabane de planches. Tous les carreaux des deux fenêtres sont cassés. Un tuyau fume au-dessus de la cahute. Là, travaille Georg Kœrber, petit faiseur de jouets en zinc fondu. Il est né à Hersbruck, près Nuremberg, en 1868. C'est un homme de taille moyenne, aux yeux bleus, au front étroit, aux oreilles écartées de la tête, à la physionomie avenante. Son père, né à Hersbruck lui aussi, était petit entrepreneur de peinture en bâtiment; il est mort à l'âge de quarante ans. La mère est retournée à Dessau (Anhalt), où elle est née, et où elle tient actuellement un petit magasin de blanc[1]. La femme de Georg Kœrber est née à Neuhaus (Moyenne Franconie) en 1858. C'est une personne à la figure desséchée et à l'expression défiante; plusieurs fois déjà, son mari étant absent, elle nous a barré la porte de l'atelier, et même elle a l'air de blâmer le bon accueil qui nous est fait. Elle nous déclare d'une voix aigre que son père était ouvrier aux ateliers du chemin de fer à Nuremberg et qu'il est décédé. Sa mère, qui était servante, vit maintenant à Neuhaus et peut ou doit se suffire.

Du mariage de Georg Kœrber sont nés trois enfants : Johanna, qui a dix-sept ans, est ouvrière à Nuremberg dans un atelier de chromolithographie; Margaretha, qui a onze ans, et Louise, qui en a neuf, vont à l'école.

Avant de s'établir à son compte, Georg Kœrber a fait son apprentissage et a été ouvrier pendant quinze ans chez un autre fondeur de jouets.

Kœrber traite un alliage de zinc et de plomb. Ses matières premières sont ordinairement des déchets, des rognures et des objets

1. Georg Kœrber avait six frères et sœurs : 1° Johanna est mariée à Bade avec un petit peintre sur porcelaine; 2° Emil est serrurier; 3° Emma est servante à Vienne; 4° Hans, célibataire, est employé dans un bureau; 5° Louise est ouvrière dans une fabrique de pains à cacheter; 6° Mathilde est mariée à Francfort à un ouvrier de fabrique de bronze.

hors d'usage. Son outillage consiste d'abord en un fourneau à fondre le zinc et en un fourneau à fondre le plomb ; il comporte enfin les « moules », qui sont exécutés en fonte, d'après des modèles de plâtre, par de petits « faiseurs de formes » (*Formenmacher*). Kœrber travaille avec le concours de sa femme et d'une ouvrière.

Il fabrique différentes espèces de jouets. Par exemple il fait en ce moment de petites bassinoires de poupées; les couvercles de laiton sont achetés par lui à un autre fabricant. Kœrber confectionne aussi les petits fers à repasser pour les poupées.

Mais il exécute en outre des parties de jouets, par exemple des organes de petites voitures et de petites machines à coudre. Ces pièces détachées sont vendues à des fabriques de jouets en fer-blanc, où elles sont mises à leur place dans les ateliers d'assemblage.

Le travail de Kœrber et de sa femme est relativement simple et consiste, une fois que l'alliage est préparé, à le verser au moyen d'une cuiller dans la gouttière du moule. Mais il nécessite beaucoup de soin, de précautions et d'habileté manuelle.

La famille Kœrber habite un petit logement au quatrième étage du numéro 3 de la Preisslerstrasse. Nous demandons au petit artisan comment il se repose de son labeur. Il nous confie que la pêche à la ligne constitue sa distraction favorite. Ni lui ni les siens ne fréquentent les concerts symphoniques populaires (*Volkskonzerte*) subventionnés par la municipalité. Kœrber préfère aller à la troisième galerie de l' « Apollo Theater », établissement analogue aux Folies Bergères de Paris, où l'on voit des acrobates, des lutteurs et des danseuses.

Regagnons le centre de Nuremberg. Entrons dans la Peter Vischergasse, qui se trouve en face de l'ancien Théâtre. Nous apercevons bientôt sur la droite une enseigne portant ces mots : « August Kestler, fondeur d'étain » (*August Kestler, Zinngiesser*). Mais August Kestler nous annonce tout de suite que cette indication a cessé d'être exacte ; depuis quelque temps la cherté de l'étain l'a engagé à ne plus fondre qu'un alliage de plomb et

d'antimoine. Notre hôte est né en 1868 à Silbach, en Basse Franconie. Son père, qui était Franconien également, exerçait le métier de maçon; il est mort très jeune; durant ses dernières années, il avait pourtant cessé le travail et vivait de son assurance contre les accidents, car il avait eu un pied écrasé sur son chantier. La mère de Kestler est morte, elle aussi, depuis longtemps [1]. August Kestler est petit, un peu gros; il a les cheveux blonds, les yeux bleus, les joues roses, la mine éveillée.

Sa femme Babetta est née à Emskirchen, en Moyenne Franconie; la mère est décédée depuis plusieurs années; le père, cultivateur et serrurier, vit toujours à Emskirchen. Babetta Kestler est une petite femme brune, à l'allure assez vive.

August Kestler a d'abord été peintre en bâtiment. Il fut ensuite ouvrier dans une fabrique de machines électriques. Mais il abandonna bientôt la partie et devint gardien au Musée Germanique, à Nuremberg. Il en dépouilla l'uniforme pour s'établir en dernier lieu fondeur de jouets d'étain et de plomb.

Le ménage Kestler a eu onze enfants, dont cinq sont morts en bas âge de maladies intestinales. Les six survivants sont : Ludwig, âgé de quinze ans, qui apprend le métier avec son père; Babetta, Anna, Friedrich, qui vont à l'école; Leonhard et Ottilie, qui n'ont pas encore l'âge d'y aller.

Au mur du petit atelier de Kestler, nous voyons accroché un tableau auquel sont fixées une série de petites roues de diverses grandeurs. *Le fondeur ne fait lui-même de jouets complets qu'accidentellement.* Sa principale occupation est de couler en plomb des *parties de jouets* pour les fabriques de jouets en fer-blanc. Notamment il les approvisionne en roues. Les moules de fonte

1. Kestler avait cinq frères et sœurs, dont les deux premiers ont été légitimés après le mariage : 1° Michael est maçon; 2° Ludwig est peintre en bâtiment; 3° Christina est mariée avec un ouvrier brasseur; 4° Margaretha est mariée avec un journalier agricole; 5° Barbara est mariée avec un ouvrier brasseur.

Babetta Kestler, la femme du fondeur, n'avait pas moins de neuf frères et sœurs : 1° Margaretha est mariée à un tourneur; 2° Kunigunde est mariée à un chaudronnier; 3° Georg est conducteur de locomotive; 4° Dorothea a épousé un surveillant des ateliers du chemin de fer; 5° Friedrich est serrurier; 6° Leonhard est ouvrier brasseur; 7° Kunigunde est servante; 8° Lina est servante elle aussi; 9° Georg est apprenti de fabrique.

lui sont souvent fournis par les fabriques. Les fabriques font aussi elles-mêmes des roues en fer-blanc ou en tôle de laiton pour certains joujoux. Mais la collaboration de Kestler n'est pas éliminée pour cette raison. Il nous montre un panier de roues en tôle, qu'il est allé chercher à la fabrique, toutes fraîches jaillies de la machine à découper. La femme va placer ces roues dans un moule spécial, et elle coulera au milieu un moyeu de plomb, grâce auquel les roues pourront s'adapter aux petits wagons de chemins de fer. Les roues de tôle, ainsi complétées, retourneront ensuite à la fabrique. On fait subir dans l'atelier de Kestler une opération analogue à de petits mâts de navires formés de tôle roulée ; le fondeur les consolide en leur milieu en fixant une hune de plomb, à laquelle seront assujettis les haubans.

Le petit maître livre encore aux fabriques des personnages en plomb. Il nous en montre quelques-uns accrochés à un carton d'échantillons : cochers accroupis sur des sièges absents, chauffeurs précipitant la vitesse d'automobiles imaginaires. Les uns et les autres retrouveront dans les salles d'assemblage des fabriques les véhicules qui sont la cause finale de leurs attitudes et de leurs mouvements.

Au moment où Kestler nous donne ces explications, une voix perçante crie dans la rue : « Broedsle ! Broedsle ! » (Petits pains au sel ! Petits pains au sel !) Toute la famille se précipite vers la fenêtre, qu'on ouvre hâtivement. Les petits pains nurembergeois sont tirés du panier de la marchande. Ils vont faire les frais d'une de ces collations qui, chez les artisans du pays, sont souvent plus importantes que le repas principal.

La fenêtre s'est refermée. Après avoir vu les parties de jouets que le fondeur fait pour les fabriques, nous le prions de nous montrer quelqu'un des jouets complets qu'il exécute lui-même. Kestler nous présente une série de petits canons peints en jaune reposant sur des affûts colorés en bleu. Le ressort intérieur est formé par un fil de métal enroulé autour d'un clou. Le fondeur achète ce fil à l'une des grandes tréfileries métalliques de Nuremberg.

Nous montons avec l'artisan au premier étage de l'immeuble.

où se trouve son logement. Il est meublé d'une façon très sommaire. Les lits et quelques chaises garnissent les trois petites chambres. La muraille est ornée de deux ou trois photographies collectives, dont l'une représente Kestler au milieu de ses anciens collègues, les gardiens du Musée Germanique. Un grand panier plein de feuilles de choux est placé sur une chaise; c'est la nourriture d'un lapin qu'on élève pour amuser les enfants [1].

Kestler évalue le revenu net de son industrie à 2.000 marks environ. Ses dépenses atteignent à peu près le même chiffre. Interrogé sur ses plaisirs, il n'en voit guère d'autres à signaler que les promenades du dimanche. Il ne va ni au théâtre ni au concert. « Ses concerts, dit-il, ce sont les cris et les pleurs de ses enfants. »

En sortant de l'atelier de Kestler, quittons Nuremberg et rendons-nous à Fuerth par le vieux chemin de fer de la « Ludwigsbahn ». Engageons-nous dans la Marienstrasse, à l'entrée de laquelle retentit le fracas des moulins de la fabrique de couleurs de bronze Eiermann et Tabor. Arrêtons-nous devant le n° 36 et montons au dernier étage de la maison. Nous sommes chez Lorenz Schmaus, de qui la femme nous a été désignée par le Secrétariat ouvrier de Nuremberg comme faisant des jouets d'étain. Lorenz Schmaus est né à Fuerth en 1870 d'un père cordonnier, qui n'est plus; la mère est morte de bonne heure; la seconde femme du père Schmaus, qui était femme de ménage, vit aujourd'hui sous le toit de son beau-fils. Lorenz Schmaus n'avait qu'un frère, qui est mort hydropique. Notre hôte a été pendant de longues années tourneur sur bois chez un fabricant de cannes. Mais la maison Frank, qui l'employait, a fait faillite, et il est à présent « ouvrier à domicile ». Il exécute des articles-réclame. Sa besogne, au milieu de laquelle nous le surprenons, consiste à

1. En Franconie et sans doute dans une grande partie de l'Allemagne, on ne consomme pas la chair du lapin et il ne sert que de jouet pour les enfants. Un préjugé populaire veut qu'il soit le produit du croisement du lièvre et du rat.

coller des bandes de papier glacées au celluloïd autour de l'étui de petits crayons. Ce travail est fait sur l'ordre d'un relieur, qui a entrepris accessoirement la fourniture de l'article. Le relieur agit lui-même pour le compte de négociants exportateurs. Il achète les crayons à l'une des nombreuses fabriques de crayons de Nuremberg, et il fait imprimer sur des feuilles de papier les noms de maisons étrangères que lui indiquent les exportateurs. Son seul travail à lui consiste à glacer les feuilles de papier au celluloïd [1]. Il remet ensuite les crayons et les feuilles à Schmaus. Schmaus dit qu'on lui paye 3 marks pour l' « habillage » de 1.000 crayons et que, en besognant neuf heures par jour, il peut gagner 24 marks par semaine. Les crayons qui occupent en ce moment notre hôte sont destinés à une maison anglaise. Nous lisons sur la bande de papier : *Holloway Rd N — Irish made Shirts 2/4 3/6 4/6 — Whittard Bros — Hosiers et Outfitters.*

Lorenz Schmaus, blond, petit, gros et vigoureux, s'exprime d'un ton calme en nous regardant de ses yeux bleus à l'expression lucide. Il expose tour à tour les avantages et les inconvénients du « travail à domicile ». Le principal avantage est de travailler quand on veut et de n'être pas soumis à une règle inflexible. Mais les inconvénients l'emportent en réalité sur les agréments. Sa situation personnelle est en somme acceptable, et il n'est d'ailleurs « ouvrier à domicile » que par accident. La condition ordinaire des *Heimarbeiter* est beaucoup plus triste, dit-il. Nul règlement fixant les heures de travail. Mais les salaires dérisoires contraignent les ouvriers à s'épuiser souvent pendant quatorze et quinze heures, et à faire appel au concours de leurs jeunes enfants. Schmaus accuse l'ordre capitaliste d'être responsable de cette situation cruelle. Il espère que les efforts du prolétariat organisé arriveront un jour à la faire cesser. « Les patrons ont leurs rings et leurs cartels,

1. Le jouet et la bimbeloterie de celluloïd sont devenus l'une des principales branches de la fabrication nurembergeoise. Le celluloïd brut provient des usines de la région de Mannheim (Bade). L'habileté des artisans et ouvriers nurembergeois lui donne toutes les formes et en fait même des poupées articulées. L'industrie optique en tire des montures de lunettes et des cadres de miroirs.

dit-il, les ouvriers doivent s'unir tous, eux aussi, pour relever et soutenir le taux des salaires. » Schmaus, comme beaucoup de travailleurs du bois, est membre de la grande « Fédération allemande des Travailleurs du Bois ». Le nombre des adhérents s'élève actuellement à 117.000.

Mais il est temps de nous occuper de Kunigunde Schmaus, née Koch, à qui s'adressait surtout notre visite. Elle est née à Fuerth, en 1869, d'un maître menuisier, qui vit et travaille toujours; la mère vit, elle aussi. Kunigunde Schmaus a cinq frères et sœurs : 1° Johann est voyageur pour une fabrique bohémienne d'instruments de musique; 2° Georg est employé chez un exportateur de bimbeloterie; 3° Anna est mariée avec un ouvrier cordonnier; 4° Maria est mariée avec un ouvrier batteur d'or; 5° Wilhelm est apprenti menuisier chez son père. Kunigunde Schmaus s'était mariée en premières noces à un nommé Bauer, placeur en machines à coudre Singer; il était poitrinaire et est mort à la suite de blessures reçues dans une rixe. Trois filles : Lona, Julie et Louise, étaient issues de ce mariage. Du second lit est née une fille, Marie. Tous ces enfants sont encore en âge d'aller à l'école. Kunigunde Schmaus avait appris de bonne heure à fondre l'étain; elle fut longtemps apprentie dans la fabrique de soldats d'étain et de plomb des Frères Heinrich. Elle est aujourd'hui ouvrière à domicile au service du fabricant Schuster, qui fait surtout les balances d'enfants. Mais on n'emploie plus que le plomb pour ces sortes d'articles et, malgré l'indication du Secrétariat ouvrier, Kunigunde Schmaus a cessé, elle aussi, de fondre l'étain; c'est encore une faiseuse de jouets de plomb que nous avons devant nous. Assise toute la journée devant son petit poêle, l'ouvrière coule, dans des moules d'ardoise prêtés par le patron, les supports massifs des petites balances. Dans l'intérieur de la fabrique seront ajoutés les tiges, les fléaux et les plateaux de laiton. Kunigunde Schmaus gagne de ce chef entre 12 et 15 marks par semaine. Elle nous fait observer pourtant qu'il s'agit là d'un « travail de saison »; la production n'est active que durant les mois qui précèdent Noël. La fondeuse de jouets de plomb

est une petite femme brune à l'air gai et courageux. Elle est de religion protestante comme son mari [1]. Elle est membre de la très puissante association ouvrière, la « Fédération allemande des Travailleurs du Métal » (*Deutscher Metall Arbeiter Verband*). Le nombre des adhérents atteint actuellement 260.000.

Lorenz Schmaus, qui a continué d'enrouler autour de ses crayons les pellicules de celluloïd, s'interrompt à ce moment pour nous faire observer que, parmi les ouvrières à domicile, sa femme occupe encore une place enviable. Pour beaucoup d'entre elles, les salaires s'abaissent à un niveau dérisoire. La raison en est dans le manque d'entente de ces pauvres ouvrières, qui se font une concurrence aveugle. On en voit qui travaillent quinze heures par jour pour arriver à gagner un mark. La phtisie emporte beaucoup d'entre elles.

Les Schmaus habitent un petit logement de trois pièces, qui est suffisamment large et aéré. L'ameublement n'offre rien qui mérite d'être signalé. Quelques photographies collectives représentent Schmaus au milieu de ses collègues d'une société de chant et d'une société de gymnastique. Quelques gravures murales contiennent des maximes religieuses et morales encadrées d'ornements floraux.

Malgré tout, il existe encore plusieurs fondeurs qui continuent de travailler l'étain ou du moins un alliage où ce métal entre dans la proportion de 60 p. 100. Nous allons rendre visite au premier ouvrier de l'un de ces maîtres artisans. Georg Weissbeck est né à Nuremberg en 1874. Il demeure au numéro 6 de la Paradiesstrasse. Son père, qui habite dans la même maison, est également Nurembergeois; il est mouleur dans la fonderie de fer Keck, qui fabrique des organes de machines et des roues dentées. Notre hôte n'a qu'un seul frère, Conrad, mouleur à la fonderie des Fabriques de Machines Kramer-Klett. Georg Weiss-

1. A part les îlots de Würzbourg, Bamberg et Eichstaedt, la Franconie est un pays protestant. La plupart des ouvriers que nous passons en revue appartiennent à la religion réformée.

beck est un homme brun, de taille moyenne, aux yeux noirs enfoncés et à l'aspect malingre.

Sa femme Babette, née Kromberger, est Nurembergeoise comme lui. Elle est née en 1872 d'un père ouvrier charpentier, qui vit aujourd'hui des produits de son assurance contre l'invalidité; la mère est morte depuis plusieurs années. Babette Weissbeck a sept frères et sœurs : 1° Sybilla est mariée à un blanchisseur de Dusseldorf; 2° Conrad est contre maître dans une fabrique d'ustensiles de ménage [1] du faubourg nurembergeois de St-Johannis; 3° Wilhelm est ferblantier dans une fabrique d'articles émaillés de Dusseldorf; 4° Georg est typographe dans une imprimerie du faubourg de St-Johannis; 5° Lorenz est ouvrier brasseur à Dusseldorf; 6° Louise est mariée à un tailleur de Nuremberg, qui est le neveu du blanchisseur de Dusseldorf; 7° Kaethe est mariée à un chaudronnier de Rath, près Dusseldorf; elle-même est repasseuse de linge. C'est le mariage de Sybilla à Dusseldorf qui a successivement attiré dans cette ville Wilhelm, Lorenz et Kaethe.

Babette Weissbeck était cuisinière avant son mariage. Depuis quelque temps elle a entrepris un petit commerce de lait. Elle va chercher le lait à la gare avec une petite voiture à bras et le distribue ensuite de maison en maison.

Georg Weissbeck a fait son apprentissage chez son patron actuel le fondeur de jouets d'étain, dont il est devenu le premier ouvrier. Le patron traite un alliage d'étain et de plomb au titre de 60 p. 100. Il fait aussi entrer l'antimoine dans certains alliages. Le maître fondeur exécute une grande partie de ses dessins. Il commande ensuite à un maître graveur les moules en laiton dans lesquels l'étain doit être coulé. Indépendamment des fours à fondre l'étain, le plomb et l'antimoine (celui-ci à haute température), des dalles où passe le métal et des moules où il est versé, l'outillage se compose d'une machine électrique à courant alternatif, d'un banc à tourner actionné par le moteur, d'un fourneau à souder, de pinces et de li-

1. La fabrication des ustensiles de ménage en métal ou en bois est plus ancienne encore en Franconie et en Thuringe que celle des jouets.

mes. Le patron emploie quatre ouvriers dans son atelier. Il utilise le concours de six à dix ouvrières pour le nettoyage des articles et l'empaquetage. Enfin il occupe cinq « ouvriers à domicile ».

Des centaines et même des milliers de jouets d'étain différents sont fabriqués dans cette maison. On y fait la vaisselle de poupée, les services à thé, les petites assiettes, les petits couteaux. On y confectionne les ustensiles de ménage pour les poupées, les petits seaux, les petites boîtes à charbon. Les petites lampes paraissent être l'objet d'un soin tout particulier. Elles sont de formes très élégantes; de petits verres et de petits globes de couleur les surmontent. Globes et verres sont fournis par les verreries de Thuringe. Les petites chopes à bière, de taille minuscule, ont un grand succès auprès des enfants allemands. Quelques-unes imitent le grès et, sauf pour le couvercle [1], l'étain en est recouvert d'une couche de peinture brune ou grise; dans d'autres au contraire, le couvercle est seul en étain et le corps de la chope est bien en grès ou en porcelaine véritable; en ce cas il a été acheté aux fabricants thuringiens. Une des séries d'objets les plus curieuses qui sortent des mains des fondeurs est celle des petits chandeliers et vases sacrés destinés à la décoration des autels enfantins. De l'atelier du maître artisan partent enfin des régiments et des escadrons de soldats d'étain, portant les uniformes les plus divers et brandissant toutes les armes ou faisant flotter tous les drapeaux.

Si l'on embrasse d'un coup d'œil les jouets créés par le fondeur d'étain, on s'aperçoit que la *vaisselle enfantine* et généralement les petits *articles en forme de récipients* y tiennent la place principale. La raison en est simple. C'est que la loi, voulant empêcher que les enfants ne s'empoisonnent en « faisant la dînette », interdit de laisser entrer plus de 40 p. 100 de plomb dans les alliages employés pour fabriquer de tels objets. Aussi, tandis que, dans un but d'économie, on substituait peu à peu le plomb et le zinc à l'étain dans la confection

1. Toutes les chopes à bière, en Franconie et dans la Bavière tout entière, sont munies de couvercles d'étain.

des autres jouets, ce dernier métal a maintenu sa position chez les faiseurs de petits plats, de petits pots et de petites assiettes. Mais voici qu'une menace a plané durant ces derniers temps sur la branche; le bruit a couru que les autorités, jugeant la proportion de 40 p. 100 encore trop dangereuse, allaient réduire à 10 p. 100 la part concédée au plomb dans les alliages. De nombreuses protestations se sont aussitôt fait entendre dans les petits ateliers; les artisans ont assuré qu'ils ne pourraient résister à une pareille mesure. Au cas où elle serait adoptée en effet, tous ces petits vases et ces petits plats, que le fondeur cède actuellement au prix moyen de 5 pfennigs (soit 6 centimes pièce), devraient être vendus au moins 10 pfennigs pour compenser l'écart du prix de revient. Il en résulterait une profonde perturbation dans l'écoulement des marchandises.

Weissbeck travaille aux pièces. Il arrive ainsi à élever son salaire fixe à l'heure, qui serait de 35 pfennigs et demi à 53 pfennigs et demi environ. Comme il est occupé quarante-sept heures par semaine, son salaire hebdomadaire est de 25 marks à peu près. Weissbeck estime à 16 marks par semaine le bénéfice que le commerce de lait rapporte à sa femme. Le revenu hebdomadaire des deux époux serait donc de 41 marks et leur revenu annuel de 2.132 marks. Le loyer de leur logement est de 284 marks.

Les autres ouvriers de l'atelier sont moins bien payés et leur salaire hebdomadaire est en moyenne de 20 marks. La moyenne du salaire des femmes est de 10 marks.

Aucune recherche de confort n'apparaît dans la modeste demeure de Weissbeck, à peine décorée çà et là de quelques photographies collectives. Une table, des chaises, et un canapé constituent l'ameublement de la pièce principale, où la famille prend ses repas. Nous y voyons les trois jeunes enfants, Jean, Pauline et Caroline, se baigner à tour de rôle dans une baignoire de bois posée sur deux chaises, puis l'aînée peigner au-dessus de la table sa chevelure humide.

Weissbeck paye 34 pfennigs par semaine à la Caisse d'as-

surance communale contre la maladie; dans cette assurance, dont le coût est calculé d'après l'âge, la part acquittée par l'ouvrier représente les deux tiers, et le patron doit verser le tiers restant. Notre hôte paye 15 pfennigs par semaine à la Caisse d'assurance d'État contre l'invalidité; dans cette assurance, qui est calculée d'après le salaire, la part acquittée par l'ouvrier représente une moitié, et le patron doit verser l'autre moitié. L'ouvrier fondeur d'étain est en outre inscrit à deux caisses privées d'assurance contre la maladie. Il est affilié à la « Fédération allemande des Travailleurs du métal ».

Weissbeck déclare n'avoir pas encore réfléchi à la profession future de son fils.

Ni l'ouvrier ni sa famille ne fréquentent les nombreux concerts symphoniques à bon marché qui sont organisés à Nuremberg. Quand ils le peuvent, ils préfèrent aller au spectacle.

Weissbeck est né protestant. Mais il déclare s'être affranchi aujourd'hui de toute croyance. La réflexion et l'étude l'ont conduit, nous dit-il, au matérialisme. Certaines conférences d'histoire naturelle semblent notamment avoir agi sur son esprit. « L'intelligence grandit et décline en même temps que le corps, » observe-t-il. « Il ne voit pas pourquoi il en serait de l'homme autrement que des autres animaux. » L'ouvrier développe ces points de vue avec un accent de persuasion orgueilleuse et de sombre enthousiasme. Sa face maigre, aux yeux brillants et enfoncés, s'éclaire d'un fanatisme tranquille, où l'on croit voir quelque chose de l'obstination passionnée des fakirs. Comme chez la plupart des socialistes allemands, le matérialisme chez lui est lié étroitement à la foi politique. L'ouvrier fondeur d'étain se vante de ne point attendre de paradis et de placer ses aspirations sur la terre. Il accuse les classes dirigeantes d'hypocrisie quand elles convient le peuple à porter ses regards au delà de la vie. « Car enfin, dit-il, si la vie est méprisable, pourquoi s'arrangent-ils, eux les riches, pour demeurer dans des palais, tandis que nous autres habitons dans des trous? »

Weissbeck est membre de la Société pour la propagation

de l'incinération et cette œuvre paraît susciter son approbation la plus vive. Comme beaucoup de militants socialistes, il y voit une affirmation violente et théâtrale de sa conception matérialiste. Aussi la propagande de la Société entretient en lui un fanatisme singulier. Il étale complaisamment sur la table le dernier numéro d'un journal technique consacré à la question. Une offre de part de fondateur pour l'édification d'un crématorium à Heilbronn est encartée dans le numéro. Si l'ouvrier avait des capitaux, il aurait certainement souscrit!

Dès que l'on quitte le domaine de la vaisselle de poupée, on voit l'étain, devenu trop coûteux, disparaître pour céder la place au plomb. Au numéro 3 de la Kanalstrasse, c'est encore un fondeur de plomb que nous trouvons dans la personne de Joseph Mohler. Un petit fourneau de tôle est installé au milieu de l'atelier de famille; le tuyau, encastré à la base dans une armature de bois, fuit, en décrivant différents coudes, vers la cloison. Afin que les moules ne soient pas endommagés par la chaleur du fourneau, on l'a prolongé tout autour par un rebord de bois de forme circulaire. Les membres de la famille et deux ouvrières, assis en cercle autour de cette espèce de table, puisent avec des cuillers le métal liquide dans la cuve centrale et le versent tout chaud dans les moules. Sous la clarté insuffisante de la lampe à pétrole suspendue au plafond, la scène prend un aspect fantastique; on dirait je ne sais quel repas surnaturel de métal brûlant. Nous rendons ses droits à la réalité en interrogeant Mohler, grand homme blond et maigre à la face rasée qui, sans interrompre son travail, répond à nos questions. Il est né à Schnaittach près Nuremberg en 1875 d'un père forgeron; son père a été ensuite batteur d'étain et vit aujourd'hui du produit de son assurance pour la vieillesse. La mère, qui était sans profession, est morte depuis assez longtemps. Joseph Mohler n'avait qu'un frère, Peter, qui est ouvrier agricole. Margaretha Mohler, un peu plus âgée que son mari, redresse sa taille robuste surmontée d'une tête blonde aux yeux bleus très doux et nous apprend qu'elle est née à Nuremberg

d'un père maître couvreur en ardoise; il est mort après une maladie de plusieurs années, au cours de laquelle il avait continué d'exploiter sa petite entreprise en entretenant un ouvrier. La mère existe et aide la famille à couler des jouets de plomb. Margaretha s'était mariée déjà une première fois avant d'épouser Mohler. Son premier mari, Lœdel, était tourneur sur bois; il avait travaillé d'abord dans une petite fabrique de jouets de bois, puis dans une fabrique de meubles; il est mort d'une maladie de poitrine. Il laissait à sa femme deux enfants, Suzanna et Hermann, qui sont en ce moment assis eux aussi devant la cuve de plomb liquide. C'est Margaretha qui a créé le petit atelier où nous sommes, et cela du vivant de son premier mari; de bonne heure elle avait été ouvrière chez un fondeur de jouets d'étain; l'idée lui vint ensuite de s'établir; elle a apporté en dot l'entreprise à son second mari. Lui était ouvrier tourneur sur bois comme Lœdel. Mais, depuis son mariage, il s'est consacré tout entier à la confection des jouets de plomb.

A la vérité ce sont surtout des *éléments de jouets* que fabriquent les Mohler. *Ils établissent ces parties fragmentaires pour le compte de fabriques de jouets en fer-blanc.* Par exemple, ils font des clés pour remonter les ressorts des jouets mécaniques. Ils font aussi des roues comme Kestler. Ils font des soubassements de jouets comme Frau Schmaus. Ils livrent des poids aux fabricants de balances enfantines. Ils exécutent des sémaphores et des « aiguilles » pour les fabricants de petits chemins de fer. Ils fondent des canons pour les fabricants de petits soldats. Les Mohler façonnent également des figurines de plomb; notamment ils fournissent les fabricants de jouets magnétiques et jouets flottants : ils leur vendent des passagers, des matelots et des « nègres prisonniers » pour les petits navires aimantés. De la cuve du petit atelier sortent encore toute une série de figures drôlatiques; elles sont destinées à Wolfgang Kieser, un fabricant de boîtes à musique de la Rothenburgerstrasse; il les érige sur les boîtes; et un mécanisme ingénieux les fait se mouvoir en même temps que la musique retentit. Les figures sont d'ailleurs livrées

toutes blanches à Kieser et il les fait peindre par des ouvrières qui travaillent elles aussi dans leur domicile. Une des spécialités de l'atelier des Mohler est la fabrication des breloques pour montres enfantines; les montres elles-mêmes sont confectionnées en Thuringe par des artisans campagnards; montres et breloques sont achetées et centralisées par des entrepreneurs qui en opèrent l'assemblage. La variété de ces breloques est infinie. Il en est qui représentent de petites jumelles de théâtre. D'autres figurent des trompes de postillons. D'autres encore présentent l'effigie de petits ramoneurs armés de longues échelles. (Le proverbe allemand dit : « Un ramoneur sans son échelle porte malheur. ») Certaines breloques porte-bonheur ont la forme de l'animal si prisé de Monselet et des Allemands. On en voit qui affectent l'apparence de cibles et de fusils; elles s'adressent aux enfants des membres de sociétés de tirs. Plusieurs ont l'aspect de pics entre-croisés; elles sont façonnées à l'intention des enfants des mineurs.

Les nombreuses formes servant à couler tous ces objets sont en ardoise, en laiton, en fonte ou en acier. Mohler nous les montre rangées soigneusement sur des étagères; au-dessous de chaque forme est un numéro d'ordre. L'artisan commande certaines d'entre elles à des faiseurs de formes (*Formenmacher*) et à des graveurs spéciaux. Mais beaucoup lui sont fournies par les fabriques auxquelles il vend ses articles.

Avant de quitter le fondeur de jouets de plomb, nous parcourons avec lui son logement. Il est meublé très simplement, mais tenu avec soin. Des images et des portraits en forment le principal ornement. Deux chromolithographies se font vis-à-vis sur un petit bahut; elles représentent la reine Louise de Prusse, restée si populaire, et l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Mohler nous fait voir sa propre photographie et celle de sa femme en mariés. Une autre photographie collective le montre campé au milieu de ses camarades de régiment à Metz, où il a servi. Nos questions n'arrivent pas à découvrir chez Mohler de curiosités musicales ou littéraires. Il ne manifeste d'enthousiasme que pour une doctrine de traitement des maladies par

l'hydrothérapie et par les moyens naturels; il a étudié les principes de cette méthode dans un gros ouvrage du Dr Platen et il nous en fait admirer avec complaisance les trois forts volumes.

C'est encore une faiseuse de *parties de jouets* en plomb que Frau Buchdrucker, chez qui nous nous présentons, au numéro 7 de l'Austrasse. Nous frappons en vain à la porte de son logement; une voisine accourt et nous engage à descendre dans la cave où Frau Buchdrucker travaille. Un escalier aux marches disjointes conduit à ce souterrain, qu'un soupirail éclaire. Malheureusement nous n'avons aucune recommandation pour la maîtresse de céans. Auprès des autres artisans, nous avions été annoncé par un fabricant, par le Secrétariat ouvrier, ou par la « Fédération allemande des Travailleurs du métal » ; et certes ce n'était pas trop pour vaincre l'ombrageuse défiance de tous ces hommes simples. Ici au contraire nous arrivons sans viatique. Aussi Frau Buchdrucker nous accueille-t-elle de façon peu encourageante et même nous barre le passage. A force de parlementer, nous parvenons à entrer cependant. Deux ouvrières sont assises devant le fourneau de rigueur et versent le métal chaud dans les moules. Frau Buchdrucker consent à nous dire qu'elle fait des fragments de voitures enfantines pour les fabricants de jouets en fer-blanc. Elle confectionne aussi des couvercles de petites boîtes à musique; justement un petit établi apparaît dans un coin, tout chargé de piles de ces couvercles. La faiseuse de jouets prépare encore de petits boulets pour les canons enfantins; les deux ouvrières sont occupées à cette opération au moment où nous visitons l'atelier; le creux du moule figure une sorte d'arbre dont les rameaux parallèles ont pour fruits les petits boulets; après la fonte, les projectiles sont détachés d'un seul coup ou pour ainsi dire cueillis, tandis que la ramure de l'arbre est rejetée à la cuve. La maîtresse du logis exécute enfin des pièces détachées pour les fabricants d'articles de ménage; elle nous fait voir une cariatide de plomb dont les bras levés recevront plus tard, par les soins du fabricant, la charge d'une coupe de verre destinée à contenir des fruits; en même temps la cariatide sera

parée d'un plus vif éclat grâce aux procédés galvanoplastiques. Frau Buchdrucker nous apprend qu'elle est née à la campagne et que son père était meunier ; elle a d'abord été ouvrière dans une fabrique de jouets en fer-blanc ; puis, à la suite d'une longue maladie, elle a entrepris chez elle la confection des fragments de jouets en plomb. Nous pressons notre interlocutrice de questions pour l'amener à préciser certains détails ; mais notre insistance réveille brusquement tous ses soupçons et elle déclare tout à coup n'avoir plus le loisir de nous répondre. Comme la curiosité scientifique nous empêche encore de quitter la place, Frau Buchdrucker sort elle-même de l'atelier. Les deux ouvrières seules restent. Nous les regardons poursuivre leur travail toujours pareil ; les cuillers vont chercher le plomb liquide dans la cuve ; le métal coule dans les gouttières des moules ; les ouvrières rejettent le trop-plein ; elles serrent l'écrou des moules ; enfin elles les ouvrent et lancent dans un panier les pièces fondues. Une voisine nous tire de notre contemplation en nous criant d'une voix rêche par le soupirail que Frau Buchdrucker est retenue au dehors et ne peut plus rien nous dire. Alors seulement nous abandonnons les deux ouvrières à la « fonte des balles », moins pittoresque peut-être que celle du *Freischuetz*, mais aussi dramatique par les réflexions qu'elle suggère.

II. — LES PEINTRESSES DE SOLDATS D'ÉTAIN.

Parmi les industries du jouet d'étain, il en est une qui est née après toutes les autres, mais dont la croissance a été ininterrompue et qui occupe aujourd'hui le premier plan : c'est celle des soldats d'étain [1]. Son essor date du temps des victoires du Grand Frédéric. Depuis cette époque, elle n'a cessé de se développer et de se perfectionner. A la vérité, le plomb entre

1. Sur l'histoire de l'industrie des soldats d'étain et de plomb et les curieuses particularités de cette fabrication, on consultera avec intérêt le rapport vivant et spirituel de M. Léon Duplessis, consul de France (Ancien *Bulletin consulaire français*, janvier 1889, 1er fascicule).

dans les alliages, avec un peu de bismuth et d'antimoine, suivant une formule qui varie dans chaque fabrique; même le plomb est aujourd'hui employé de préférence dans la fabrication des soldats à bon marché; mais l'étain est toujours utilisé pour la confection des articles de bonne qualité. Les soldats d'étain sont infrangibles et ploient dans tous les sens sans se briser; « les soldats de plomb se transforment facilement en régiments d'invalides » (Duplessis). Les soldats plats sont coulés dans des moules d'ardoise, qu'on noircit avant l'opération avec de la fumée de bois; l'ardoise provient des gisements de Thuringe. Les dessins ont été gravés sur le moule par des praticiens spéciaux, au moyen d'une opération de décalque. Les deux parties du moule ayant été appliquées exactement l'une sur l'autre grâce à des points de repère, on coule l'alliage d'étain et de plomb dans une rigole qui part du dos du fantassin ou de la croupe du cheval. Les soldats ronds sont coulés dans des moules de laiton. « Au sortir du moule, on coupe soit à la main soit avec des pincettes le jet de fonte qui a rempli la rigole et qui adhère au corps du soldat comme une queue de comète. On doit rogner aussi les petites bavures de métal qui restent collées au bord de son fusil ou de son sabre, ou de la pointe de son casque quand il est Prussien. » (Duplessis). Les nouveaux guerriers passent ensuite à l'habillement, c'est-à-dire à la peinture. Enfin ils vont dormir pour la plupart, en attendant la bataille, dans ces grandes boîtes ovales de bois blanc très mince que tous les enfants connaissent et qui sont fabriquées par les artisans campagnards de Thuringe avec le bois du pays; nous donnons à penser quel peut être le salaire des faiseurs de boîtes en ajoutant que les fabricants de soldats ne les payent pas plus d'un pfennig pièce (soit guère plus d'un centime). Les soldats massifs et ceux de la grandeur dite « de Berlin » sont en général serrés dans des boîtes de carton à couvercle de verre; ces boîtes sont confectionnées par les petits cartonniers de Nuremberg, qui trouvent à Fuerth le verre à bon marché dont ils ont besoin pour les couvercles.

Nous savions qu'il existait à Nuremberg, à côté des artisans

proprement dits, plusieurs fabriques importantes de soldats de plomb et d'étain. Une affaire nous ayant donné un jour l'occasion de parler au directeur de l'une de ces fabriques, nous nous y rendîmes avec l'intention de demander la faveur de visiter l'établissement. Quel ne fut pas notre surprise en entrant de rencontrer, au lieu du bourdonnement laborieux auquel nous étions préparé, un complet silence, et d'aborder du premier coup, au lieu des employés avec qui nous comptions parlementer, le directeur assis tout seul dans un petit bureau et lisant son journal! Nous devions apprendre par la suite que la fonte seule est exécutée à certains jours dans les ateliers par un petit nombre d'ouvriers et que l'opération la plus longue, c'est-à-dire la peinture du costume, est effectuée par des femmes travaillant dans leur domicile. Justement dans le bureau du directeur il y avait par terre de grands paniers fermés. Ces paniers servent aux « peintresses » à emporter et à rapporter les petits soldats, qu'on compte au départ et qu'on dénombre à nouveau au moment du retour en vérifiant la correction de leur tenue.

Tout ce qu'il y a à visiter dans une fabrique, c'est la salle d'échantillons, où l'on peut se faire une idée de la diversité prodigieuse de cette production. Toutes les armées du monde y figurent, en uniformes authentiques; et non seulement les troupes du présent, mais aussi toutes les foules combattantes du passé; et non seulement les guerriers alignés en files rigides, mais encore les acteurs passionnés de toutes les batailles, courbés par la prostration de toutes les défaites, grisés par l'exaltation de toutes les victoires. Ici les Grecs d'Homère se laissent persuader par Ulysse ou entraîner par Achille; là des chevaliers cuirassés d'argent se ruent contre des châteaux forts; plus loin, les agiles soldats de Noghi donnent l'assaut à Port-Arthur. La guerre de 1870 occupe, il va sans dire, une place considérable dans les collections et les moindres épisodes en sont traités avec dilection. Les dernières luttes de l'époque napoléonienne sont figurées également dans le plus grand détail. Nous saisissons une petite figurine qui, la jambe levée, semble prête à

bondir. « Qu'est cela? — Cela appartient à la bataille de Leipzig. C'est Poniatowsky qui se jette dans l'Elster. » Depuis que l'Allemagne travaille à devenir grande puissance navale, on offre au public, à côté des boîtes de soldats, des « boîtes de matelots ». Il n'est jusqu'aux personnages de la Bible qui ne soient fondus en étain et en plomb. En même temps que les personnages agissants, les arbres et les objets, personnages immobiles, achèvent de reconstituer les grands événements, créent l'atmosphère, plantent le décor.

Nous voyons des courses de taureaux en Espagne, des chasses au tigre dans l'Inde. « Les faits et gestes de la vie civile sont eux-mêmes reproduits. Ce sont des cafés, des kermesses, des jardins publics, des marchés, des ports de mer, des ascensions de Tartarins au Righi, des ménageries, des enterrements même. » (Duplessis.) Les contes de fées et le monde imaginaire se matérialisent et s'incorporent : Aschenbrœdel (Cendrillon) se rend au bal de la cour dans un char ailé, Sneewittchen est recueillie par les sept Nains.

Les fabriques produisent accessoirement d'autres objets encore que les figurines. Qu'est-ce que ces petits blocs d'étain placés avec des cuillers de fer dans des boîtes? Ce sont des jouets fatidiques. Faites chauffer le bloc dans la cuiller, puis lancez-le dans l'eau. Observez alors la forme qu'il prendra : navire, drapeau, gibet, couronne, — et tirez-en votre horoscope. La Bohême est un des meilleurs débouchés pour ce jouet-là.

Le procédé de fabrication des figurines d'étain et de plomb n'étant guère variable et les ouvrières à domicile jouant un rôle prépondérant dans la production, l'importance des fabriques se marque dans le nombre de femmes employées au dehors, dans la qualité des alliages et surtout dans la valeur artistique des dessins. Les grands fabricants, comme Heinrichsen, s'adressent à des artistes célèbres (exemple : la Guerre de Troie, par Wanderer; les campagnes du Prince Eugène de Savoie, par Paul Ritter).

Les plans de la perspective étant maintenant distribués, nous allons pénétrer chez une de ces « peintresses sur étain » (*Zinnma-*

lerinnen) qui sont la cheville ouvrière de l'industrie des petits soldats[1]. Au dernier étage de la maison portant le n° 13 de l'Ottostrasse, demeure Frau Katharina Reitenspiess. Sa petite salle à manger, où elle travaille, prend jour sur la cour d'un établissement de bains, au fond de laquelle se dresse la statue de l'abbé Kneip. Au loin la vue se prolonge sur l'infini des toits contournés du vieux Nuremberg : toits de tuiles couverts de mousse et de lichen, d'une tonalité indéfinissable, qui emplissent tout l'horizon de leurs arêtes, de leurs pointes et de leurs pentes, et dont l'aspect indescriptible donne une impression poignante de retour dans une vie très ancienne, brusquement ressuscitée. Frau Reitenspiess, brave femme rieuse et loquace, est née à Brunn (Haut Palatinat) en 1861, d'un père franconien, qui est mort comme garde forestier retraité et qui avait été d'abord gendarme; la mère, qui a aujourd'hui soixante ans, n'a d'autres ressources qu'une pension de 150 marks par an servie par l'Administration des Forêts et elle vit auprès de sa fille. Katharina Reitenspiess n'a qu'un frère vivant; il est cordonnier à Munich. La peintresse en soldats d'étain est mariée. Georg Reitenspiess a d'abord été ouvrier sculpteur sur bois, puis gardien au Musée Germanique; il est maintenant garçon de banque. C'est un Franconien de Mosbach, de qui le père, cultivateur de houblon, est mort quand Georg avait deux ans; la mère est décédée après avoir été aveugle pendant plusieurs années. Georg Reitenspiess avait trois frères et sœurs : le premier, Michel, cultivateur de houblon, est mort en laissant onze enfants et une femme, qui continue d'exploiter tant bien que mal la houblonnière avec l'aide d'un journalier; la seconde, Babette, est mariée avec un sculpteur sur bois; le troisième, Heinrich, était parti pour l'Amérique avec des amis il y a plusieurs années; jamais plus il n'a envoyé de nouvelles et une personne a raconté qu'il avait été tué d'un coup de corne par un bœuf faisant partie du troupeau dont il avait la garde.

1. Le Dr Uhlfelder, de Nuremberg, a publié, sous le titre *Die Zinnmalerinnen*, les résultats d'une enquête personnelle ayant trait au mode d'existence des peintresses sur étain.

Frau Reitenspiess était cuisinière avant son mariage. Depuis, elle a entrepris la peinture des petits soldats à domicile. Elle travaille pour la grande maison Heinrichsen. Comme ses pareilles, elle va chercher les figurines avec un panier et les rapporte de la même façon. Frau Reitenspiess a acquis une grande habileté dans son métier; elle est une des meilleures peintresses d'Heinrichsen. Aussi lui confie-t-on les travaux les plus délicats. Elle est surtout peintresse de batailles, nous voulons dire qu'on la charge de colorier ces ensembles de figurines qui évoquent avec une fidélité scrupuleuse les grandes mêlées historiques. Les grandes « batailles » d'Heinrichsen se composent chacune de 1.700 pièces : soldats, canons, arbres, maisons en feu. Justement l'ouvrière à domicile est en train de peindre le grand combat de Gross Gœrschen (Luetzen). Les soldats sont fixés en lignes sur des sortes de baguettes fendues, les pieds pincés dans la rainure. Ainsi Frau Reitenspiess peut colorer d'un seul coup les pantalons, puis les tuniques, puis les shakos des pièces identiques. L'ouvrière a une grande boîte de modèles pour la guider dans ses travaux. Mais elle est tellement exercée qu'elle peint presque de mémoire; comme Horace Vernet, peut-être sait-elle par cœur le nombre de boutons de tous les uniformes. D'une main agile, tout en nous parlant, elle met du bleu, du blanc et du jaune aux petits soldats français, puis allume la flamme tricolore des petits drapeaux flottant sur les guerriers minuscules. Brusquement elle s'interrompt : « Vous êtes Français ? Je n'aime pas à peindre les Français d'aujourd'hui. Le rouge de vos pantalons coûte trop cher ! » En effet, les peintresses de soldats d'étain sont obligées de fournir les pinceaux et les couleurs, et le « Wiener Lack », employé pour rougir les pantalons de nos fantassins, n'est pas une couleur à bon marché. Frau Reitenspiess ajoute : « J'aime mieux peindre des Herreros. C'est tout noir et ça ne coûte ni beaucoup d'argent ni beaucoup de peine. » L'ouvrière se dérange pour aller chercher une « bataille » de Herreros et de soldats du corps expéditionnaire allemand ; elle nous en met dans les mains quelques pièces; un Herrero, horriblement noir, enlève une « Gretchen » à la double tresse blonde pendante;

heureusement un soldat allemand accourt l'épée haute, apportant au bout de son glaive l'éclair des vengeances du ciel. Chaque « bataille » est accompagnée d'une feuille d'ordre indiquant quel ouvrier a fondu les pièces, quel ouvrier a coupé les bavures de métal, quelle ouvrière a procédé au coloriage; le nom de l'empaqueteuse sera mentionné en dernier lieu. Frau Reitenspiess, en travaillant assidûment tout le jour et le soir à la veillée, arrive à peindre une « bataille » par semaine et elle touche 9 marks par bataille; mais ses dépenses de couleurs, de pinceaux et de pétrole réduisent son bénéfice à 8 marks. C'est là un salaire exceptionnel parmi les peintresses de soldats d'étain et il ne se justifie que par le talent de l'ouvrière; ordinairement ces pauvres femmes ne gagnent pas plus de 4 à 5 marks[1].

1. Le livre du Dr Uhlfelder contient les détails les plus caractéristiques sur les conditions de vie de ces malheureuses ouvrières. Il y en a plus de 300 à Fuerth et environ 200 à Nuremberg; mais pendant le fort de la saison, en juillet et en août, ces nombres augmentent considérablement. Les enfants prennent une part active au travail; à Fuerth, dans les 67 classes d'écoles primaires qu'on a pu examiner, on a trouvé 151 enfants, dont 86 garçons et 65 filles, qui peignent des soldats à la maison. La salle à manger sert presque toujours d'atelier, à moins que ce ne soit la chambre à coucher. Les émanations des couleurs emplissent les petits logements et rendent l'air très insalubre; l'odeur de la cuisine s'y mêle; et pendant les jours rigoureux de l'hiver, où les pauvres gens tiennent les fenêtres soigneusement closes, l'atmosphère devient irrespirable. Le Dr Uhlfelder observe que le désir de faire le plus d'ouvrage possible pour la fabrique entraîne beaucoup de peintresses de petits soldats à négliger leur ménage. A ce propos, la *Fraenkische Tagespost*, le journal socialiste de Nuremberg, disait : « Le Dr Uhlfelder achève de ruiner par cette seule observation l'idylle usée que les économistes bourgeois avaient mise en circulation et qui célébrait les bienfaisantes conséquences du travail à domicile pour le foyer, pour la vie de famille, voire pour l'éducation des enfants ». Uhlfelder cite l'exemple suivant : Une peintresse de soldats nous déclare qu'en dehors de la cuisine, qui lui prend environ une demi-heure par jour, elle n'accomplit aucun travail d'intérieur; c'est le mari qui fait les lits et c'est le garçon de onze ans qui lave la vaisselle, surveille les petits enfants et se charge du reste; la mère ne quitte pas la table où sont rangés les petits soldats et souvent elle continue sa besogne une partie de la nuit. En dehors de la morte saison, très peu d'ouvrières travaillent moins de 10 à 12 heures par jour. Fréquemment les peintresses besognent jusqu'à ce qu'il leur soit physiquement impossible de continuer. L'une d'entre elles raconte que souvent elle gagne son lit à 2 heures du matin dans un état de demi-inconscience. Certaines de ces femmes peignent jusqu'à 14 et 17 heures par jour. Parfois elles s'accordent à peine un instant de répit pour manger. Il en est qui, deux ou trois fois par semaine, se condamnent à une nuit complète de travail; c'est ce qu'elles appellent, d'une expression qui semble amèrement ironique : « Freinacht machen » (mot à mot : faire nuit libre). La durée du travail des enfants se règle d'après celle

Les Reitenspiess n'ont qu'un fils, Johann, âgé de seize ans. Voici quels sont les revenus annuels de la famille :

Appointements du mari	840 marks.
Cadeau de Noël donné par le banquier au mari	100 —
Gain supplémentaire du mari en été comme serviteur dans les réunions du « Club des Canotiers »	25 —
Gains de la femme comme peintresse de soldats	468 —
Gain supplémentaire de la femme en été comme blanchisseuse du « Club des Canotiers »	25 —
Pension de la vieille mère	150 —
Sous-location d'une chambre	264 —
Total des recettes	1.872 marks.

Voici maintenant l'évaluation approximative des dépenses :

Impôts	8 mk 84
Loyer	416 —
Nourriture de quatre personnes	936 —
Vêtement	175 —
Chauffage	52 —
Eclairage	30 —
Versement du mari à une caisse privée d'assurance contre la maladie[1]	16 —
Versement de la femme à une « caisse d'enterrement »	5 mk 20
Cotisation à une société catholique pour prêt à domicile de journaux et revues	6 —
Frais de scolarité du fils au Gymnase et répétitions	70 —
Total des dépenses	1.715 mk 04

Le total des débours est un peu inférieur à celui des recettes. Frau Reitenspiess nous dit que ni elle ni son mari ne

du travail des mères; « avant la classe, entre les classes et après la classe », « de 5 heures à 10 heures du soir », « souvent jusqu'à minuit » ou « très avant dans la nuit », telles sont les réponses recueillies par les instituteurs. On voit à l'œuvre des enfants de six à sept ans. Troubles de la digestion, migraines, vertiges, maux d'yeux, parfois intoxications par le plomb sont les conséquences. A la pâleur du visage, aux yeux faibles, myopes et enflammés, on reconnait les écoliers qui sont employés à la peinture des petits soldats.

1. Le banquier chez qui est employé Reitenspiess paye pour lui les termes complets de l'assurance d'État contre l'invalidité et de l'assurance communale contre la maladie.

La caisse privée d'assurance contre les maladies à qui Reitenspiess fait des versements est engagée, en outre, à payer à sa veuve, en cas de décès, une somme de 150 marks.

font la moindre dépense pour leur plaisir et qu'à force d'économie, ils ont pu mettre une petite somme de côté pour les cas imprévus.

La plupart des artisans à qui nous avons rendu visite jusqu'à présent étaient protestants et nous avons dit du reste que, à part les trois îlots de catholicisme formés par Wuerzbourg, Bamberg et Eichstaedt[1], la Franconie est un pays conquis par la religion luthérienne. Mais Frau Reitenspiess appartient à la minorité catholique; même son mari, qui était protestant, s'est converti à la religion de sa femme. Son zèle religieux est si vif que, des deux époux, il est le plus empressé à souhaiter que son fils Johann devienne prêtre. Le jeune homme a été mis au Gymnase d'humanités, ce qui est un cas assez rare parmi les enfants de la classe ouvrière; les frais de scolarité sont d'ailleurs minimes et les parents s'imposent avec joie les sacrifices nécessaires pour y faire face.

Le logement des Reitenspiess se compose de trois pièces, d'une petite chambre sans fenêtre et d'une cuisine. Il est rangé avec ordre. Deux pièces donnent sur l'Ottostrasse. L'une est ornée d'un certain nombre de gravures et bibelots que la femme du banquier, lors de son dernier déménagement, a donnés aux Reitenspiess; cette pièce est sous-louée à un jeune Français. La seconde est la chambre des époux; elle contient, comme partout ailleurs, une armoire, une toilette et deux lits de bois blanc accostés, surmontés des grands « coussins de lits » qui tiennent lieu de draps de dessus. Dans le cabinet sans fenêtre se trouve le lit du jeune Johann. La petite salle à manger, qui donne sur la cour de l'établissement de bains, sert en même temps d'atelier à Frau Reitenspiess, de chambre à coucher à sa mère et sans doute aussi de salle d'étude au jeune élève du Gymnase, car nous y voyons tous ses livres rangés sur une planche. Différentes photographies collectives sont accrochées à la muraille, notamment une qui représente Reitenspiess en uniforme au milieu de ses anciens collègues les

1. C'étaient les chefs-lieux des trois évêchés franconiens.

gardiens du Musée Germanique[1]. Une petite reproduction en plâtre de la fameuse Madone de Nuremberg rappelle aussi au garçon de banque le chef-d'œuvre sur lequel il était chargé de veiller naguère. Des oiseaux empaillés, placés sur des étagères, témoignent que Reitenspiess, qui les a abattus autrefois, manie adroitement le fusil.

Un grand nombre de chromolithographies à sujets religieux garnissent la salle à manger, la chambre des époux Reitenspiess et celle de Johann. La peintresse de petits soldats se plaint des tracasseries de son locataire, le jeune Français, qui voulait enlever toutes les images pieuses de la chambre louée par lui et les remplacer par d'autres d'un caractère très différent. Elle nous dit aussi d'un ton chagriné que le jeune étranger rit d'elle lorsqu'elle prie pendant les orages.

III. — LES FONDEURS DE COUVERCLES DE CHOPES ET DE SOUVENIRS DE VOYAGE.

Si l'étain, devenu trop cher, a été banni de plusieurs régions de l'industrie du jouet, il continue d'occuper une place importante, ainsi qu'on l'a vu, dans la fabrication de la vaisselle de poupée. Mais la force des règlements sanitaires l'a victorieusement défendu contre le plomb dans les ateliers où l'on façonne certains articles destinés proprement à protéger ou contenir les aliments. Ici le plomb n'a le droit de figurer que pour 10 p. 100 dans les alliages. Nous retrouvons donc l'étain toujours triomphant dans la vieille industrie nurembergeoise des *couvercles de chopes à bière*. Depuis un temps immémorial il est, en effet, de tradition de préserver la boisson nationale par des couvercles d'étain adaptés aux verres; les buveurs rabaissent soigneusement le couvercle après chaque gorgée et ce serait manquer gravement à la bienséance que d'oublier cette for-

1. Cet établissement, propriété du peuple allemand, est le plus grand de l'Empire en son espèce. Nous avons déjà rencontré un artisan, Kestler, qui a fait partie du personnel.

malité[1]. Johann Straehlein, Bleichstrasse 25, à Nuremberg, est fabricant de couvercles de chopes à bière. Le patron veut bien, sur la recommandation d'un ami, nous accueillir dans son atelier. Straehlein, grand homme blond à la figure placide, est né à Schwabach près Nuremberg en 1853, d'un père tailleur, qui est mort depuis longtemps ainsi que la mère. Il a un frère pâtissier à Vienne et un autre faiseur de jouets de fer blanc à Nuremberg. Sa femme Margarethe, fille unique, est née en 1858 à Nuremberg, d'un père maître menuisier; ses parents sont décédés depuis de nombreuses années; elle n'exerce aucune profession personnelle. Les Straehlein ont un fils de vingt-sept ans, Adolph, qui travaille avec son père et continuera l'entreprise, et une fille de treize ans, Else. Avant de s'établir à son compte, Johann Straehlein a étudié le métier chez un fondeur d'étain de Schwabach. Straehlein traite un alliage d'étain au titre de 90 p. 100; la proportion de plomb n'atteint pas 10 p. 100; une quantité infime de cuivre est employée pour donner plus de lustre à l'alliage. L'atelier est assez vaste. L'outillage se compose d'un moteur à air chaud, d'un banc à tourner, d'un fourneau, d'une collection d'écrous, de limes et de pinces, et enfin d'une série de moules rangés soigneusement sur des rayons avec un ordre minutieux de bibliothèque. Trois ouvriers et trois apprentis prêtent leur concours au fondeur. Comme les couvercles d'étain doivent être indissolublement fixés aux chopes, les faiseurs de couvercles ont en réalité à livrer aux marchands des chopes complètes; aussi le corps proprement dit des chopes constitue-t-il en quelque sorte une des « matières premières » de leur industrie. Ces corps de chopes, qui sont en verre, en grès ou en faïence, proviennent des fabriques de Thuringe[2].

1. Il est d'usage, parmi les ouvriers franconiens, lorsque l'un d'eux oublie de rabattre le couvercle d'étain de sa chope, de le condamner à payer une « tournée »; la « tournée » n'est même guère usitée qu'en pareil cas, chacun payant habituellement son écot. Le premier qui s'aperçoit de l'oubli rappelle le délinquant au sens de ses devoirs en bouchant la chope béante avec le fond d'une autre chope.

2. On voit quelle grosse part de collaboration la Thuringe apporte à la Franconie sa voisine : articles et éléments d'articles en verre, en porcelaine et en grès, boîtes de bois, ardoise (employée pour les moules). Et ce n'est là que le début de l'énumération, qui pourrait être fort longue.

Les couvercles sont abondamment ornementés. Tous les hôtels et toutes les tavernes exigent non seulement que leurs noms, mais souvent aussi que leurs enseignes et attributs y soient portés. En dehors de cela, les figures des couvercles d'étain offrent une variété inépuisable. Le talent et la fantaisie des dessinateurs de modèles et des graveurs de moules s'y donnent carrière. Une catégorie de chopes est entièrement en étain, à l'exclusion du grès ou du verre ; la décoration plastique de la chope vient alors s'ajouter à celle du couvercle. Les faïenceries et verreries livrent, de leur côté, des corps de chopes enluminés d'images historiques, guerrières ou joviales, rehaussés de maximes sentencieuses ou d'aphorismes bachiques. Toute une imagerie hétéroclite s'enroule ainsi « au flanc des vases » façonnés par Straehlein. La porcelaine déploie ses reliefs pleins et ses vives couleurs : buveurs joyeux célébrant la boisson amère, « Enfants de Munich » avançant des faces joufflues sous la cape brune et or. Et l'étain y oppose la plastique minutieuse et fouillée de son ornementation précise : feuillages aux nervures détaillées, fruits aux côtes aiguës, festons à l'architecture savante, et personnages aux attitudes exactes.

Si les faiseurs de chopes à couvercles ne confectionnaient que cet article, ils ne vendraient guère qu'aux marchands qui fournissent les tavernes et hôtels de l'Allemagne du Sud. Mais on exécute aussi dans leurs ateliers les gobelets et vases d'étain destinés à servir de « souvenirs de voyage » dans tous les pays du monde; tantôt ces articles sont tout entiers en étain, tantôt l'étain y forme seulement la garniture d'un vase de verre posé ou cimenté par-dessus. Les cartes postales et les vues photographiques de toutes les villes sont utilisées pour la gravure des moules destinés à couler ce genre d'objets. Ils sont vendus à des exportateurs qui les expédient dans les pays lointains dont ils représentent les sites et curiosités. Nous voyons un ouvrier de Straehlein en train de faire des gobelets sur l'une des faces desquels on aperçoit le « Monument du Général Grant », tandis que sur l'autre face on lit : « Souvenir of Chicago ».

Simon Bingold, Kohlenhofstrasse 4, à Nuremberg, fait, lui aussi, des chopes à couvercles d'étain. L'intervention d'un ami le décide à nous accueillir. C'est un homme blond, de taille robuste, aux yeux doux et tranquilles. Il est né en 1867 à Nuremberg; il était fils unique; ses parents n'existent plus; son père était hôtelier aux environs de la ville. Sa femme Kaetha, née également à Nuremberg, était de même la fille unique d'un petit hôtelier. Les quatre enfants, dont trois fillettes et un jeune garçon de sept ans, vont encore à l'école. Bingold a toujours travaillé dans la branche de l'étain, mais il a souvent changé de ville avant de s'établir. Il a été compagnon à Ulm, à Wiesbaden, à Leipzig, à Geisslingen, à Dresde et à Berlin, et déclare avoir cherché dans chacun de ces endroits à apprendre quelque chose de nouveau se rapportant à son métier. A Dresde il a étudié la confection des moules à pâtisserie en étain; à Wiesbaden il a approfondi l'emploi de l'étain dans la fabrication des baignoires; à Geisslingen, en Wurttemberg, il s'est initié à la création des articles d'art et de luxe. En dernier lieu, il fut ouvrier à Nuremberg et a fini par acquérir l'atelier de son patron, M. Scheuenpflug. Bingold traite un alliage d'étain, de plomb et d'antimoine, auquel s'ajoute une faible proportion de cuivre; certains objets de choix sont, en outre, soumis à la dorure ou à l'argenture électrique. L'outillage se compose d'une petite dynamo, d'un banc à tourner, d'un fourneau de fusion, d'une cuve galvanoplastique, d'une collection de « formes », de limes et d'outils à polir. Le petit patron nous fait admirer l'emboîtement des « formes » ingénieuses qui permettent de réaliser sans aucun effort, au moyen de coulages successifs, l'articulation des couvercles. Quatre ouvriers et deux apprentis travaillent dans l'atelier. Bingold nous montre dans une grande armoire vitrée une collection de ses produits. La diversité d'ornementation des couvercles est infinie. Il en est qui portent les 4 F en croix (FF / FF) du « Père Jahn », le rénovateur de la gymnastique et du patriotisme agissant en Allemagne; ces 4 F résument la devise fameuse : libre, dispos, joyeux et pieux

frei, frisch, frœhlich, fromm) ; et les couvercles qu'ils adornent coiffent les verres où boiront les sociétés de gymnastes. Plusieurs chopes, entièrement en étain, présentent sur leurs flancs la reproduction de tableaux célèbres; sur l'une d'elles nous voyons un soldat, parcourant la campagne entre deux jeunes filles, dont chacune a accepté l'un de ses bras : c'est la peinture de Defregger intitulée « Cavalerie légère ». Bingold confectionne encore de grands vases d'étain destinés à servir de pièces décoratives. Il fait des gobelets à liqueurs. Il construit en cuivre et en étain des balances de précision servant à éprouver les alliages de ce dernier métal. Parmi les « souvenirs de voyage » qui sortent de son atelier, beaucoup sont élaborés à l'intention de Paris et représentent les monuments de notre capitale.

Bingold produit également des presse-papier; il se procure, pour en former la base, une espèce de pierre agglomérée imitant le marbre noir, qu'on fabrique en Thuringe; la partie en étain est ornée de lignes courbes d'une allure hardie. Bingold, en effet, suit avec intérêt les cours du Musée bavarois des Métiers, édifié à Nuremberg par le gouvernement royal, et les fonctionnaires de cet établissement, désireux de conquérir le marché américain pour l'exportation allemande, inculquent méthodiquement le « style moderne » aux artisans nurembergeois. La lecture d'ouvrages d'art industriel occupe d'ailleurs les loisirs du petit fabricant ; ce sont eux qui ont fait le plus d'impression sur son esprit et il n'a qu'indifférence pour les récits d'imagination. A l'exception de la plupart des petits maîtres que nous avons interrogés, il déclare aimer la musique : il est abonné au théâtre de la ville ; il goûte les mélodies poignantes de Weber, mais paraît chérir davantage encore les opéras alertes de Lortzing, dont il parle avec un sourire d'aise illuminant sa face placide. Après s'être fait répéter notre question, qu'il ne comprenait point et qui lui cause de la surprise, il dit trouver la vie bonne et plutôt agréable que fâcheuse. Il souhaite pour son fils le métier de graveur de « formes » ; ces accessoires coûteux, que lui-même doit payer 80 et 100 marks à l'artisan spécialiste qui les façonne, il rêve que la confection en

rapporte un jour de l'argent au jeune Johann; il projette de l'envoyer à l'École d'art industriel de Nuremberg, afin que l'enfant se spécialise plus tard dans la gravure des « formes » de luxe.

Une seconde branche de la fabrication des objets en étain pour l'usage alimentaire est celle des moules de pâtissiers et de glaciers. Nous nous étions présenté chez le maître artisan Normann, dans la Winklerstrasse; en même temps que les formes à gâteaux et à glaces, qui sont sa spécialité, il exécute différents jouets d'étain. Pour fixer nos idées, nous avions demandé le catalogue illustré des moules de pâtisserie à la femme du petit patron. Mais elle consulta celui-ci avant de nous remettre la brochure. Il s'opposa absolument à ce que nous en prissions connaissance avant d'avoir justifié que nous venions au nom d'un pâtissier. La raison scientifique invoquée porta sa défiance au comble et nous ne pûmes que nous retirer, persuadé d'ailleurs que nous n'aurions rien appris de nouveau chez le soupçonneux artisan. La peur de la concurrence étreint tous ces patrons de l'ancien type et chacun d'eux se croit naïvement l'héritier de mystères inouïs, transmis par quelque lointain Dédale.

A côté des petits ateliers où l'on confectionne des souvenirs de voyage en étain, il existe des fabriques d'une certaine importance. Notre compatriote M. Albert Weill, gendre de l'un des principaux négociants en articles de Nuremberg, a demandé à MM. Felsenstein et Mainzer, propriétaires de l'une de ces fabriques, qu'ils nous la montrassent. Ce sont des commerçants devenus chefs d'ateliers. Leur établissement est situé au n° 10 de la Saldorferstrasse et occupe une cinquantaine d'ouvriers. La force motrice est produite par un moteur Diesel, qui actionne un certain nombre de tours à métaux, destinés surtout à accomplir l'opération du polissage. Une douzaine de fourneaux à fusion sont en activité. Enfin une section de galvanoplastie se charge de la dorure et de l'argenture de quelques catégories d'objets.

Des centaines de « formes » en acier, munies de leurs nu-

méros d'ordre, sont rangées soigneusement sur des rayons. Un petit nombre d'entre elles seulement sont mises en usage le même jour. Approchons-nous des ouvriers et voyons quels articles ils sont en train de fondre. Ce sont des gobelets, des encriers, des couvercles de verres à bière et des chopes complètes en étain. Mais il ne s'agit plus de chopes fabriquées en vue des besoins communs. Nous avons affaire à des récipients d'apparat, travaillés avec le plus grand soin, et fondus à l'intention des Américains de passage à Nuremberg, qui les emportent avec amour, comme « souvenirs de la vieille Allemagne » [1]. Toutefois il ne suffirait pas de considérer ce rameau de la production pour avoir envisagé tous les rapports de MM. Simon Felsenstein et Sigmund Mainzer avec le Nouveau Monde. Examinons l'objet qui sort des mains d'un autre ouvrier. C'est un gobelet qui porte sur ses flancs une vue de l'Université d'Harvard. Il est destiné à être vendu aux visiteurs du Nouveau Continent comme souvenir du pays.

Tout en se vouant particulièrement à la production de l'article souvenir de voyage, MM. Felsenstein et Mainzer ne négligent pas absolument le marché intérieur. Voici des chopes patriotiques, ornées de panoplies et de cibles, et destinées aux sociétés de tir. En voici d'autres confectionnées à l'intention des sociétés de propagande « pour l'augmentation de la flotte allemande ». L'image en relief représente Michel, le paysan allemand, qui sort de son rêve et regarde l'horizon marin, où surgit un grand navire, les voiles enflées d'un souffle précurseur. En bas on lit : « Réveille-toi, Michel. Le vent de la mer commence à souffler. » La chope de bière, qui est mêlée en Allemagne à tous les actes de la vie privée et publique, est naturellement appelée à jouer un rôle civique et éducateur, à véhiculer des idées. Elle collabore avec le livre. Nos deux fabricants israélites sont pénétrés de cette vérité.

1. Nuremberg, que Longfellow a chantée, est peut-être la ville d'Europe où les Américains séjournent le plus volontiers, parce qu'ils y goûtent pleinement cette sensation de l'ancienneté que leur pays, qui peut donner tout le reste, est impuissant à procurer

II

LES BATTEURS D'ÉTAIN ET LES BATTEURS D'OR

I. — LE BATTEUR D'ÉTAIN DE SCHWABACH.

Il y avait naguère encore une trentaine de petits patrons batteurs d'étain à Schwabach, près Nuremberg, et il n'y en a plus maintenant que deux. C'est une industrie en voie de disparition. On ne doit donc pas perdre de temps si l'on veut observer les hommes qui la pratiquent. Nous avons fait tous nos efforts pour obtenir que l'un d'eux se prêtât à nos investigations. Matthaeus Galsterer, de Schwabach, y a consenti.

Schwabach est l'un des principaux centres du battage des métaux en Franconie [1]. C'est une petite ville de 9.400 habitants, située à 15 kilomètres de Nuremberg. On en attribue la fondation à des Souabes, qui se seraient établis le long de la petite rivière par laquelle est elle arrosée (« Die Schwaben am Bach », c'est-à-dire : les Souabes au bord du ruisseau). Elle rappelle de nombreux souvenirs de la Réforme et les habitants montrent avec orgueil l'hôtel où Luther séjourna. Elle contient aussi des vestiges de la domination des Margraves, dont témoigne la Belle Fontaine (*Schœner Brunnen*), avec le faste de ses armoiries rouillées. Mais Schwabach est par-dessus tout une localité

1. Les deux autres centres sont Nuremberg et la grande ville voisine de Fuerth. En particulier le battage de l'étain a longtemps prospéré à Fuerth ; il est maintenant en voie d'extinction.

pauvre, qui a cherché sa subsistance dans la petite industrie. Autour de cette ville, le sol est maigre et extrêmement caillouteux, d'une fertilité encore inférieure à celle des sables argileux qui dominent en Franconie. La culture du houblon, triomphante dans le reste du pays, est languissante aux environs de Schwabach. Au contraire, les arts manuels y ont poussé de profondes racines. Deux métiers ont fait jadis la réputation de Schwabach : la fabrication des aiguilles et le battage des métaux. Le siège principal de l'industrie des aiguilles en Allemagne est passé depuis longtemps à Aix-la-Chapelle, parce que les artisans de Schwabach n'ont pas suivi à temps l'évolution qui a élevé cette branche au rang de fabrication mécanique.

Matthaeus Galsterer habite le second et dernier étage de la maison n° 50, sur la place du Marché de Schwabach. Le rez-de-chaussée est occupé par un cabaret. Nous montons l'escalier usé et sordide. On nous ouvre la petite porte. Le batteur d'étain est à table avec sa famille. Lui est un homme de haute taille, à la parole rude et caverneuse, aux yeux bleus, à la chevelure châtain abondante et hirsute. Il nous invite à nous asseoir et nous le prions vivement de continuer son repas. La soupe est servie dans un plat qui a absolument la forme d'une cuvette et qui en est probablement une. Outre Mathilda, la femme du batteur, trois personnes sont attablées : le jeune Karl, âgé de huit ans ; Hans, un grand garçon de dix-huit ans, et Christina, vingt-huit ans, qui est contrefaite. Les cinq cuillers portent la soupe aux bouches affamées. Christina, de qui la face pâle et douloureuse émerge au bord de la table, fait effort pour atteindre les aliments. Après la soupe, on apporte un peu de viande de porc sur un support de métal dont la forme fait songer à la partie aplatie d'une pelle. L'activité des fourchettes se déploie pour faire honneur à ce mets, qui constitue le festin du dimanche. A un certain moment, une porte latérale s'entr'ouvre et se referme : nous avons eu le temps d'apercevoir une tête grise ; et plus tard nous avons appris que c'est le frère de Mathilda, qui habite avec la famille ; pour une raison que nous ne pouvons déterminer, il n'a pas pris place à côté des autres et son couvert n'est pas mis.

Le batteur d'étain a terminé son déjeuner. Nous lui demandons des détails précis sur la famille. Lui est né à Schwabach en 1847. Son père, mort en 1870, était né pareillement dans la ville et fut employé au chemin de fer ; la mère, originaire de Schwabach elle aussi, décédée en. 1871, n'avait pas de profession et était fille d'un jardinier. Galsterer a deux sœurs : l'une est mariée à un boucher de Fuerth ; l'autre est veuve d'un petit mercier et habite à Schwabach.

Galsterer en est à son second mariage. De son premier lit sont nés trois enfants : 1° Christian, qui a émigré en Amérique ; il a épousé là-bas une servante saxonne et est actuellement occupé dans une brasserie allemande à Kansas City ; 2° Christina, la jeune fille infirme que nous avons vue à table ; 3° Babetta, décédée, qui avait été ouvrière rogneuse de feuilles d'argent et s'était en dernier lieu mariée avec un petit brasseur.

Mathilda, la seconde femme de Galsterer, s'était de son côté unie en premières noces à un nommé Mayer, qui est mort poitrinaire. Il lui a laissé un fils, aujourd'hui âgé de dix-huit ans ; c'est le jeune Hans, que nous avons vu prendre sa part du déjeuner.

Du mariage de Galsterer avec Mathilda, est issu enfin un autre garçon : c'est le petit Karl, que nous avons également entrevu[1].

L'atelier de Galsterer est une petite pièce située au rez-de-chaussée dans la cour. Nous y descendons avec lui. On y accède par un passage étroit, en longeant un poulailler. Dans un coin, se trouvent les barres d'étain. Un petit fourneau est destiné à la fonte des alliages (ordinairement étain et zinc). Les pièces essentielles de l'outillage sont l'enclume de pierre, le marteau et les « formes » ou cahiers de feuilles de boyau de bœuf préparé entre lesquelles sont insérées les feuilles de métal pour le battage. On aperçoit encore dans l'atelier une balance, une paire de ciseaux et une lampe à pétrole.

Comment procède Galsterer et en quoi consiste son travail ? Une

1. Mathilda, née Freund, est né en 1857, à Schwabach. Elle était fille d'un pâtissier. Elle a été assez longtemps ouvrière chez un batteur d'or. Son premier mari, Mayer, était lui-même batteur d'argent.

fois l'alliage réalisé, il le fait laminer à la machine par un autre batteur, Wiesner, qui, lui, dispose d'un outillage plus étendu. Le ruban ainsi obtenu est découpé en petits carrés, qui sont intercalés entre les feuilles de boyau. Alors commence le premier battage à la main, qui sera suivi de plusieurs autres; après chaque martelage, les carrés de métal, devenus plus grands et plus minces, sont de nouveau découpés en quatre. Il a été jusqu'à présent impossible de substituer définitivement l'action mécanique à cette opération manuelle. Les coups de marteau doivent être frappés avec un tact infini, l'un continuant l'autre et ne lui étant jamais semblable; la percussion doit d'abord atteindre le centre, pour se transporter peu à peu graduellement vers la périphérie. Il y faut un vrai talent, et un mauvais artisan peut facilement gâcher l'ouvrage. Galsterer n'emploie pas de compagnons batteurs et manie seul le marteau dans son petit atelier. Hans lui aide parfois, mais le jeune homme exerce au dehors la profession de compagnon batteur d'or en fin.

Les feuilles d'étain, une fois réduites à la minceur voulue, doivent être rognées et égalisées sur les bords. Ce travail est le plus souvent exécuté par des femmes, qui reçoivent des salaires très bas. Galsterer emploie deux ouvrières rogneuses. Sa fille Christina s'occupe aussi à cette besogne du matin au soir. Les femmes sont chargées en outre d'insérer les feuilles de métal entre les feuilles de boyau de bœuf. Tous ces soins sont très délicats, car il suffit du moindre souffle pour emporter les feuilles d'étain ou pour les faire se replier sur elle-même. Les rognures d'étain (*Schawinen*) sont recueillies avec vigilance dans des caisses spéciales; on les vend à des fabricants qui en ont besoin comme matière première. Enfin les femmes sont préposées à l'empaquetage des feuilles. Indépendamment de sa fille et des deux journalières, Galsterer utilise le concours d'une pauvre « ouvrière à domicile », veuve d'un batteur, qui charge ses enfants de venir prendre et rapporter l'ouvrage dans un grand panier.

Nous avons voulu voir Galsterer à la besogne et nous sommes retourné à Schwabach en semaine. Longtemps nous avons empli nos yeux de l'activité qui régnait dans l'atelier minuscule. Pen-

chée sur la table, l'infirme maniait avec dextérité son petit couteau de fer ; elle isolait les feuilles, les rognait, les rangeait à nouveau, retenant son haleine pour que les minces pellicules ne s'envolassent point. Les rognures ou « Schawinen » étaient constamment rejetées au centre de l'établi, vers un trou par lequel elles tombaient dans une grande caisse. Pendant ce temps, Galsterer battait. La chevelure inculte et flottante, tout son grand corps tendu par l'effort, il élevait et abaissait rythmiquement son marteau pour frapper le « cahier » posé sur l'enclume. Et on l'entendait scander la détente de ses muscles par l'exhalation bruyante de son souffle.

Il s'accorda un peu de repos pour boire à la grande chope de bière en grès que sa femme lui apportait et dont il rabattit soigneusement le couvercle. Nous profitâmes de l'instant pour lui poser quelques questions relatives à ses affaires. Galsterer ne fit aucune difficulté de nous avouer qu'il vend tous ses produits à des commissionnaires de Fuerth et de Nuremberg. Mais, ni ce jour-là ni les jours suivants, nous ne pûmes l'amener à nous renseigner sur ses bénéfices. La plupart des batteurs assurent d'ailleurs avec quelque apparence de raison qu'ils ont beaucoup de peine eux-mêmes à y voir bien clair en cette matière. La fluctuation des cours du métal brut et du métal battu, la défalcation en proportion variable des rognures ne contribuent pas à faciliter le calcul par lequel ils pourraient déterminer la valeur exacte de leur gain. D'autre part, ces petits maîtres, dont l'ouverture d'esprit n'est pas très grande, craindraient de compromettre gravement leurs intérêts en révélant ce qu'ils considèrent comme un mystère professionnel. En tout cas, le mode d'existence de Galsterer suffit à nous permettre de soupçonner combien modeste doit être le bénéfice que les commerçants lui laissent. Pour achever de nous instruire sur ce point, nous demandons au batteur de nous autoriser à visiter encore une fois sa demeure. Il y consent. Sa femme nous conduit. Curieuse comme une Franconienne, elle s'arrête toutefois sur le pas de la porte pour voir passer le convoi d'un jardinier qui s'est suicidé la veille ; la musique du « Verein » (club)

auquel appartenait le défunt précède le cortège en jouant des airs; quelque chose de plaisant et d'enfantin se mêle toujours aux circonstances les plus tristes en Franconie.

Cependant nous voici de nouveau dans la salle où nous avons trouvé les Galsterer pour la première fois. Elle est placée directement sous l'arête du toit. A droite et à gauche, s'ouvrent de chaque côté deux autres petites pièces. Comme le toit, suivant la disposition généralement adoptée en Franconie pour faciliter l'écoulement des neiges, est formé de deux plans à inclinaison raide, le plafond des quatre petites chambres latérales va en s'abaissant jusqu'aux fenêtres, qui ne sont que de grandes lucarnes. Dans la pièce principale on voit les lits en bois blanc des époux Galsterer. Une table, des chaises, un canapé rembourré en varech complètent l'ameublement. Une machine à coudre est disposée dans un coin. Sur une étagère est une de ces grandes boîtes en fer-blanc dans lesquelles les Franconiens ont coutume de serrer le pain et dont le couvercle porte des maximes religieuses. Des fuchsias poussiéreux végètent sur le rebord des croisées. Au mur, une grande chromolithographie représentant la Cène. Différentes photographies sont accrochées aussi : voici Christian, le fils parti en Amérique; plus loin, le voilà encore au bras de sa fiancée (c'est une surprise qu'il a faite à son père). Deux portraits à l'huile fixent les traits des parents de Mathilda, le pâtissier et la pâtissière (c'est une fantaisie qu'ils s'étaient accordée en un jour de joie).

L'une des quatre petites chambres latérales est réservée au frère de Mathilda. Le lit en constitue à lui seul tout l'ameublement. Dans cette pièce sont emmagasinés tous les vieux vêtements, les vieux chapeaux et les vieilles chaussures de la famille.

La seconde chambre est le domaine de Hans. Il y a un miroir à la muraille. Une série de pipes sont rangées sur un petit dressoir. Une scille, objet des soins assidus du jeune homme, s'épanouit dans un pot placé sur une petite table. Les « Communications de la Fédération allemande des Travailleurs du métal », à moitié dépliées, attestent que Hans est affilié à cette puissante

association, le plus formidable groupement ouvrier qui existe dans l'Empire. D'ailleurs les batteurs d'or se distinguent par leurs idées avancées et par la fermeté avec laquelle ils en poursuivent la réalisation.

Dans les deux autres chambrettes, dorment Christina et le jeune Karl. L'on voit dans l'une d'elles une petite armoire à vitrine qui contient quelques assiettes de porcelaine et quelques chopes à bière en grès. Les deux pièces servent encore à abriter des outils et à garder une provision d'oignons.

Tel est le décor où s'écoule la frugale existence du batteur d'étain et des siens. Quel sera l'avenir? Galsterer ne peut se dissimuler que sa branche de travail périclite. Bientôt peut-être en sera-t-il le dernier représentant. Comme le battage de l'étain a encore certains débouchés, l'artisan se maintient toujours cependant et profite, dans une certaine mesure, de l'extinction de la concurrence. Mais il n'est nullement assuré qu'il puisse résister indéfiniment et que l'évolution de l'industrie n'abolisse pas son métier. Galsterer, très peu communicatif, évite de faire part de ses réflexions sur ce sujet. En ce qui touche ses garçons, deux sont déjà pourvus : Christian, ouvrier brasseur en Amérique, et Hans, batteur d'or; quant au petit Karl, enfant délicat qui manifeste une intelligence précoce, son père ne serait pas fâché « qu'il allât aux écoles, si décidément il montre des dispositions ».

Après avoir approché l'un des deux derniers batteurs d'étain à la main, nous avons voulu rendre visite à l'un des deux petits « fabricants d'étain en feuilles » qui existent à Schwabach. M. Wiesner a bien voulu nous recevoir dans son atelier. L'outillage fondamental se compose chez lui d'un moteur à aspiration de gaz actionnant un laminoir et un marteau mécanique. Nous avons vu que Galsterer a recours aux bons offices du laminoir de Wiesner pour faire subir un premier traitement à son étain.

Chez Wiesner, tout comme chez Galsterer, le ruban de métal laminé est découpé en petits carrés et les carrés sont intercalés d'abord entre des feuilles de parchemin. Le « cahier » ainsi

formé, protégé par une enveloppe de cuir mou (on achète souvent à cet effet de vieux sacs de soldats), est posé sur une plate-forme mobile soumise à l'action du marteau. La plate-forme se meut régulièrement de telle façon que la percussion atteigne le centre, puis les extrémités. Mais il n'y a que le premier martelage qui puisse ainsi être exécuté mécaniquement. Les feuilles d'étain obtenues, après avoir été de nouveau découpées en quatre, sont placées entre des feuilles de boyau de bœuf préparé et sont confiées au marteau brandi par la main des ouvriers, qui seul est capable de leur donner les façons ultérieures.

Il n'y a qu'un cas où le marteau mécanique livre des produits terminés : c'est quand la clientèle ne demande que des feuilles d'étain épaisses. Pour certaines applications, on n'utilise justement que cette sorte de feuilles. Nous citerons par exemple l'ornementation des cercueils. Mentionnons aussi la décoration des jalousies et accessoires de fenêtres.

Un mois après que nous lui eûmes rendu visite, nous apprîmes que Wiesner abandonnait définitivement la fabrication. Cet événement montre avec quelle vitesse le déclin de la branche se précipite. Il fait voir en même temps qu'il ne s'agit pas ici de la destruction d'un vieux métier par une industrie mécanique nouvelle. Petits ateliers de battage à la main et installations de battage à la machine sont également éliminés.

C'est l'étain lui-même, en effet, qui est devenu trop cher pour que sa transformation en feuilles, par quelque procédé que ce soit, puisse continuer d'être avantageuse. En même temps un autre métal, dont la valeur était naguère très élevée, a subi, par suite des progrès de la métallurgie, une réduction de prix considérable. Ce métal est l'aluminium. Avec une extrême rapidité il est arrivé à supplanter l'étain. A mesure que la nombreuse armée des batteurs d'étain diminuait et fondait à vue d'œil, une armée de batteurs d'aluminium surgissait, occupait les positions de l'ancienne. Souvent c'étaient les vieux batteurs d'étain qui reparaissaient sous cette forme nouvelle. S'il advenait que Galsterer cessât de gagner suffisamment en pratiquant

son actuel métier, c'est sans doute dans cet avatar que lui aussi trouverait le salut.

Après avoir montré la physionomie des batteurs d'étain, il serait oiseux de décrire les batteurs d'aluminium. Ce sont pareillement de petits artisans qui martellent le métal à la main. Ils font le même geste que les premiers, en l'appliquant au traitement d'une matière différente[1].

II. — LES BATTEURS D'OR[2].

L'art du batteur d'or est exercé en Europe dans deux centres principaux : à Paris, et dans trois villes de Franconie centrale,

1. Les métaux traités par les batteurs ou employés par eux pour leurs alliages leur sont en général fournis par de grands négociants établis sur la place de Nuremberg. Les plus importants de ces marchands sont israélites. Souvent ils rassemblent les vieux objets de métal recueillis par les ramasseurs et les refondent. Souvent aussi ils font eux-mêmes des alliages qu'ils vendent tout préparés.

2. Le Dr Robert Kuscynski, ayant été amené, au cours de ses recherches sur la restriction de la production en général qu'entraînent les règlements imposés par les fédérations ouvrières, à s'occuper du battage de l'or, a constaté qu'il n'existait pas d'histoire scientifique de cette industrie. Il s'est installé depuis trois ans à Mögeldorf, près Nuremberg, afin de se consacrer à en écrire une. De ses recherches il résulte que le battage de l'or, déjà connu dans l'antiquité, a été pratiqué en Allemagne dans les couvents dès les premiers temps du Moyen Age. Il fut introduit à Nuremberg vers la fin du XIVe siècle par un nommé Berthold, qui venait d'Erfurt, en Thuringe. Le battage d'argent n'apparaît qu'au XVIe siècle. Le battage d'orfaux (cuivre et zinc). semble avoir commencé au XXVe siècle. Quant au battage d'argent faux ou battage d'étain (étain et zinc,étain et antimoine) en feuilles minces et entre feuilles de parchemin, il ressort du dépouillement complet des archives de la ville et de la province par le Dr Kuscynski que cette industrie est apparue après toutes les précédentes. Une des hypothèses initiales qui avaient donné naissance à l'hypothèse générale du developpement de la Franconie par l'étain se trouve donc ruinée, ce qui ne ruine nullement l'hypothèse principale, ainsi que nous l'avons fait observer.

En commencant notre étude des batteurs par le batteur d'étain, nous contrevenons à l'ordre historique, mais point à l'ordre logique et économique, car le batteur d'étain est peut-être l'artisan qui reproduit de la façon la plus fidèle les traits de simplicité des artisans primitifs de la Franconie. Les types les plus anciens d'artisans de l'étain (faiseurs de vaisselle, etc.) ont disparu, tandis que les types d'origine plus récente (batteurs d'étain, fondeurs et peintresses de soldats d'étain, faiseurs de souvenirs de voyage) survivent aujourd'hui. C'est donc chez eux seulement que nous pouvons trouver l'image des métiers originaires, de même qu'on est forcé de se renseigner sur le style de tel monument en considérant une partie moderne qui seule subsiste, faite de nouveaux matériaux, il est vrai, mais reproduisant l'allure du vieil édifice dans l'ensemble duquel elle avait été incorporée.

qui sont Nuremberg, Fuerth et Schwabach. Il est à peu près exclusivement pratiqué en Bavière par de petits patrons employant de huit à douze ouvriers. Nous nous préoccupâmes de nous mettre en rapports avec l'un de ces petits maîtres. Mais nous rencontrâmes tout d'abord de sérieuses difficultés. Sachant précisément que leurs seuls concurrents dangereux se trouvent à Paris, les batteurs franconiens ne pouvaient se décider à croire qu'un Français eût d'autre dessein que de surprendre le secret de leurs affaires; et l'horizon assez restreint de ces patrons de la petite espèce ne leur permettait guère de discerner le but scientifique de l'enquête à laquelle on voulait les soumettre. « Ce qu'on demande là, disait un batteur de Schwabach, ce sont les secrets de la famille et les secrets de l'industrie (*Das sind Familien-und Geschaeftsgeheimnisse*). » Et il ajoutait : « Répondre, ce serait commettre un acte de haute trahison envers la branche (*Hochverrat gegen die Branche*) ».

Nous avons pu finalement, grâce à l'obligeance et au concours dévoué d'un ancien batteur, M. O., faire la connaissance d'un batteur en activité, Georg Beck, dont l'atelier se trouve à Nuremberg, Sielstrasse 3. Quand notre compagnon nous eut dit que Georg Beck était propriétaire de la maison où il habitait et que cette maison valait une quarantaine de mille marks, nous nous récriâmes; nous pensions être en présence d'un batteur particulièrement aisé, et nous fîmes observer à M. O. que, pour donner son fruit, notre enquête devait porter sur un batteur de situation moyenne. Mais notre interlocuteur nous rassura aussitôt en nous apprenant que beaucoup de batteurs de Nuremberg cherchent ainsi à s'assurer la propriété du foyer et de l'atelier. Il ajouta immédiatement que ces petits maîtres n'ont payé pour la plupart qu'un huitième environ du prix d'achat; le reste est garanti par une hypothèque. En raison de la fièvre de spéculation qui, depuis quelques années, a poussé les sociétés d'entreprise de bâtiment à prolonger Nuremberg par des faubourgs immenses, les batteurs d'or peuvent trouver sans trop de difficultés à acquérir un immeuble dans ces conditions. Ils ont d'ailleurs grand avantage à être propriétaires,

parce que le bruit du martelage de l'or les expose à ne pas être accueillis comme locataires dans certaines maisons. Et, d'autre part, le batteur ne saurait établir son domicile en dehors de son petit atelier, dont il doit pouvoir surveiller continuellement la précieuse marchandise [1].

Nous constatons ici les répercussions que produit le genre de métier sur la propriété de l'atelier en même temps que sur les rapports de l'atelier et du domicile.

Justement nous arrivions devant la maison de Georg Beck, bâtie en briques, comme la plupart des maisons modernes des quartiers industriels de Nuremberg. Elle est placée dans le faubourg de Gostenhof et au nord de la Fuertherstrasse. Trois étages la composent : le second est habité par la famille Beck ; les autres sont loués presque entièrement. L'atelier occupe un corps de bâtiment situé au fond de la cour.

Voici la composition de la famille Beck :

Georg Beck, chef de famille, trente-six ans ;

Gretchen Beck, sa femme, trente-deux ans ;

Johanna, fille aînée, douze ans ;

Joseph, le fils, onze ans ;

Anna, la dernière née, trois mois.

Georg Beck est né à Nuremberg, où son père était aussi batteur d'or. Après avoir perdu sa femme et s'être retiré des affaires, le vieillard est mort il y a quelque temps. Son fils nous assure qu'il a pu se suffire jusqu'au dernier jour et qu'il a continué d'avoir son propre domicile. Mais les économies qu'il avait amassées n'ont pas dû être considérables.

Deux frères de Georg Beck sont morts en bas âge. Le seul frère survivant, Johann, est ouvrier compositeur à Brunswick.

Gretchen Beck est née elle aussi à Nuremberg. Elle était ouvrière chez un batteur d'or quand son mari l'a connue. Son père est mort depuis longtemps. Mais sa mère existe encore et les époux Beck ont mis à sa disposition un des petits logements

1. Pour ces diverses raisons nous voyons les batteurs, ces artisans de l'ancien type, s'installer par contraste dans les quartiers neufs de la ville.

situés au troisième étage de la maison. Elle conserve donc son domicile séparé, tout en étant sans doute soutenue par les enfants. J'ajoute que les neuf frères et sœurs de Mme Georg Beck sont tous morts. La plupart étaient tuberculeux comme leur père. Deux frères et une sœur seulement avaient atteint l'âge du mariage; les frères étaient serruriers; la sœur était mariée à un employé du chemin de fer.

Suivons dans l'atelier de Georg Beck les opérations auxquelles est soumis le métal précieux pour être transformé en feuilles. L'art du batteur d'or est essentiellement un travail à la main. L'or et les divers alliages sont d'abord fondus dans un petit fourneau. La masse doit passer ensuite par un petit laminoir; le ruban ainsi obtenu est coupé en carrés. Les petites feuilles de métal, placées entre des feuilles de parchemin, puis plus tard entre des feuilles de boyau de bœuf, sont alors battues au marteau sur des enclumes. On les découpe de nouveau et on les frappe ainsi un certain nombre de fois jusqu'à ce qu'elles soient réduites au degré de minceur voulu. Les coups doivent porter d'abord au centre et se transporter ensuite lentement vers les bords. Il est d'ailleurs impossible de formuler nettement les règles du battage. Le bras de l'ouvrier doit devenir pour ainsi dire clairvoyant, afin de percevoir l'effet de chaque coup et de pouvoir le prolonger ou, s'il y a lieu, le rectifier par la frappe du coup suivant; on pourrait presque dire que la sensibilité doit se propager jusqu'au marteau lui-même. Ce marteau frappe sur un cahier de douze à treize cents feuilles. Il n'a pas encore été possible de construire une machine qui remplaçât le bras des batteurs; à Dresde, où l'industrie des métaux battus avait paru un moment vouloir prendre pied, on avait bien essayé un moment un appareil mécanique, mais les résultats obtenus furent défavorables et l'expérience n'eut pas de suites. Ces conditions du travail expliquent la position de l'industrie des batteurs d'or. Le prix et la rareté de la matière traitée ne suffisent pas à rendre compte de ce fait, que le battage demeure un petit métier. La raison fondamentale en est dans la nature du travail, qui est une opération manuelle

et qui repose uniquement sur la dextérité de l'ouvrier[1].

Nous serons encore mieux en état de comprendre la situation de l'industrie du batteur d'or quand nous aurons jeté un coup d'œil sur les outils dont se sert Georg Beck. Faisons-en l'inventaire. Dans le petit atelier nous trouvons : 1° Le fourneau à fusion (*Schmelzofen*). La valeur en est de 50 marks environ; 2° le petit laminoir, dont le prix normal est de 100 marks; 3° les marteaux, qui coûtent 3 mk. 50, et les enclumes, qui en valent à peu près 10. Beaucoup de ces enclumes sont en pierres dures, venant des fameuses carrières de pierres lithographiques de Solnhofen, en Franconie; 4° les « formes », c'est-à-dire les cahiers de feuilles de parchemin et de boyau de bœuf préparé entre lesquelles sont insérés les petits carrés de métal à battre. La préparation des feuilles de boyau de bœuf est extrêmement compliquée; on ne pouvait se les procurer autrefois qu'à Londres; mais aujourd'hui on les achète aussi en Saxe. Le prix d'un cahier de 1.200 feuilles de boyau est de 200 marks. Il peut durer en moyenne deux ans; les cahiers sont d'ailleurs revendus ensuite aux batteurs qui traitent les métaux plus communs; 5° le four à comprimer et à dessécher les « formes » (*Pressofen*). Les formes y doivent être, avant l'usage, serrées entre des presses et desséchées, car il est indispensable qu'elles ne contiennent pas trace d'humidité. C'est l'appareil le plus cher; il coûte au moins 900 marks. On peut ranger enfin parmi l'outillage des batteurs les planches à claire-voie qui recouvrent le sol de l'atelier, afin de permettre à l'or qui tombe de se retrouver en dessous; un nettoyage périodique restitue au batteur ces précieux fragments.

Il suffit donc en somme d'un capital de 6.000 marks environ pour pouvoir s'établir batteur d'or. Comme on peut acheter l'or à la livre au fur et à mesure qu'on le bat; comme, d'autre part, on peut obtenir du crédit pour l'acquisition du matériel, il est aisé de voir que peu d'obstacles s'opposent à ce qu'un

1. Il a, en outre, pour condition préalable un degré assez élevé de force musculaire chez l'ouvrier.

ouvrier s'établisse patron. Il arrive souvent, en effet, que des ouvriers batteurs ouvrent un atelier à leur compte. Comme le travail est des plus simples et comme la plus-value de la matière première est due uniquement à l'opération manuelle des ouvriers, la fonction patronale ne paraît à ceux-ci rien comporter qui dépasse leurs propres aptitudes. L'art du batteur d'or favorise l'établissement des patrons pauvres et improvisés.

D'ailleurs, les patrons ne se distinguent guère de leurs auxiliaires. Ils travaillent avec eux et vivent de la même vie. Quand Georg Beck est à son atelier, rien dans sa mise ni dans son attitude ne décèle qu'il soit le chef; il porte comme ses salariés la chemise de couleur et le tablier vert; et son bras soulève le marteau pour frapper l'or sur l'enclume. Beck emploie quatre ouvriers et un apprenti pour le battage du métal. Il occupe en outre sept ouvrières, qui sont chargées de rogner et d'égaliser les feuilles d'or; les rognures sont de nouveau soumises à la fusion. Ce sont les femmes encore qui insèrent les feuilles de métal entre les feuilles de parchemin et de boyau. Ce sont les femmes aussi qui disposent les feuilles terminées en carnets; ce sont elles enfin qui emballent la marchandise. La femme de Georg Beck prend sa part de ces derniers travaux[1].

Les ouvriers, le tablier de laine vert à la ceinture, se tiennent debout devant leurs enclumes et frappent sur les cahiers. A côté d'eux se trouvent des chopes de bière. Car les travailleurs franconiens — c'est là un fait constant qu'on peut constater dans tous les ateliers et dans toutes les fabriques — ne peuvent besogner que s'ils absorbent de la bière au cours de leur labeur. Un grand nombre de canettes vides, amoncelées à l'entrée de l'atelier de Georg Beck, témoignent du caractère tyrannique de cette habitude.

Presque tous les ouvriers batteurs d'or sont d'ardents socialistes. Les raisons de ce fait sont multiples. Le compagnon

1. Les batteurs d'or ont fréquemment recours au concours des ouvriers à domicile pour l'insertion des feuilles de métal entre les feuilles de boyau comme aussi pour le « stopage » des feuilles de boyau. Tantôt ces ouvriers à domicile sont indépendants de l'atelier principal, tantôt ils ne sont autres que les ouvriers de cet atelier eux-mêmes travaillant à la veillée ou bien leurs femmes.

batteur, conscient que la plus-value des feuilles d'or repose uniquement sur l'opération de son bras, est porté à être mécontent de la part qu'on lui attribue. D'autre part, il traite une matière très chère et son travail est un métier de luxe, ce qui le conduit à élever ses rêves au-dessus de la condition qui lui est assignée. On peut aussi attacher quelque importance à ce fait que le battage de l'or n'est pas un travail salissant; l'ouvrier batteur est toujours plus propre et plus soigné dans sa mise que les autres ouvriers; cela lui donne une plus haute idée de sa dignité; et, suivant le tour habituel de l'esprit allemand, c'est à l'État qu'il demande de l'aider à franchir la distance qui sépare la réalité de ses prétentions. Mais une des causes principales de la mentalité politique des ouvriers batteurs, c'est que leur industrie, par suite de la surproduction et aussi de la restriction des débouchés [1], a subi, au cours de ces dernières années, une crise longue et grave. Comme les petits patrons sont hors d'état de s'ouvrir par eux-mêmes des débouchés à l'étranger, ils se voient obligés de vendre leurs marchandises à des négociants exportateurs. Ceux-ci ont profité de la surproduction pour diminuer leurs prix d'achat; les patrons à leur tour ont voulu réduire les salaires. Il en est résulté une série de grèves à la suite desquelles les patrons ont dû finalement lâcher pied. Les salaires ont été au bout du compte améliorés. Mais les maîtres batteurs, afin de sauvegarder leur existence, ont été forcés de s'entendre pour limiter la production en suspendant le travail pendant un ou deux jours par semaine. Étant donné l'identité à peu près complète qui règne entre la situation des patrons batteurs et celle de leurs ouvriers, on peut dire que ce n'est pas contre les patrons qu'étaient proprement di-

1. Le Dr Kuscynski a constaté qu'au Moyen Age et au XVIe siècle, alors que les applications de l'or battu étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui (on s'en servait pour orner les objets religieux, les armes, les selles ; et les orfèvres ne connaissaient pas alors d'autre moyen de dorer), le nombre des batteurs était, même sous le régime des corporations ouvertes (qui se prolongea dans cette ville jusqu'au début du XVIIe siècle), très restreint à Nuremberg. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, le nombre des batteurs s'est beaucoup développé à la suite de la proclamation de la liberté des métiers (1863). Or, si le marché s'est étendu, la variété des applications a notablement diminué.

rigées les grèves. C'était contre les exportateurs. Dans bien des cas les patrons étaient même du côté de leurs ouvriers et souhaitaient en secret le triomphe des grévistes.

Sous le régime des salaires tels qu'ils sont fixés actuellement, c'est-à-dire sur le pied de 65 pfennigs par livret de 300 feuilles battues, un ouvrier d'élite peut gagner 35 marks par semaine. Il s'agit des premiers ouvriers ou « batteurs en fin », qui opèrent le dernier battage. Les batteurs ordinaires peuvent gagner entre 25 et 30 marks. Les rogneuses et empaqueteuses reçoivent un salaire hebdomadaire qui varie entre 6 et 10 marks.

Il est assez malaisé de calculer exactement quels peuvent être les revenus de Georg Beck. Outre qu'il ne paraît pas disposé à donner des renseignements absolument précis à cet égard, sa comptabilité fait l'effet d'être tenue, sinon au jour le jour, du moins par périodes de durée irrégulière. Une certaine impuissance à compter semble être au reste la marque des petits patrons en Franconie. Georg Beck achète l'or brut à la Banque au fur et à mesure de ses besoins; d'autre part, ses livraisons d'or battu ne lui sont pas toujours payées comptant. Il y aurait un moyen de déterminer approximativement le bénéfice annuel du maître batteur. Encore faudrait-il faire abstraction des fluctuations de cours de l'or brut et de l'or battu. Ce serait d'établir la différence entre le prix moyen de l'or brut et celui de l'or en feuilles; on la multiplierait ensuite par la quantité d'or traitée dans l'année. Mais comme les feuilles d'or laissent derrière elles beaucoup de rognures; comme en outre l'or est employé en alliages divers, il est assez ardu de dégager la plus-value qui s'ajoute par le battage aux 1.400 marks que coûte environ une livre d'or brut. Force nous est de nous contenter des données que fournit Georg Beck. Il est heureusement facile de les contrôler en les confrontant avec les conditions de la vie matérielle qu'il mène. Georg Beck nous dit qu'il bat environ par an pour 78.000 marks d'or brut, soit à peu près 55 livres. Cet or est revendu après battage pour une somme approximative de 88.000 marks. Le bénéfice brut est donc de 10.000 marks. Il faut y ajouter 2.500 marks produits par les loyers de la

maison. Le total des recettes serait donc de 12.500 marks.

Voici maintenant le relevé des dépenses d'après les indications de Beck, que nous avons soigneusement éprouvées :

Intérêts des hypothèques	2.800 marks.
Salaires (nombre d'ouvriers variable suivant l'animation des affaires)	6.400 —
Renouvellement de « formes » et d'outils	1.100 —
Charbon pour les fours	100 —
Impôts	40 —
Assurances sur la vie, contre les accidents, contre le feu et contre le vol	300 —
Nourriture (à 22 marks par semaine)	1.145 —
Argent de poche et argent pour la bière	120 —
Vêtement	380 —
Chauffage	75 —
Éclairage	40 —
Total	12.500 marks.

Les dépenses de la famille Beck pour la nourriture ne diffèrent pas sensiblement, d'après les observations que nous avons pu faire, de celles des ouvriers ordinaires. Le régime est des plus simples. Le matin, on prend le café au lait ; à 10 heures, vient une collation, composée de charcuterie commune et de bière. A midi, a lieu le repas principal, où paraît, après une soupe de riz, d'orge, d'avoine ou de pommes de terre, un plat de bouilli ou de viande de porc avec des pommes de terre ou des choux. A 4 heures, on prend le « Vesper » ou collation de l'après-midi, qui consiste en saucisses et en bière. Le repas du soir n'est lui-même qu'une simple collation, où l'on mange également un peu de charcuterie froide, à moins qu'on ne finisse les restes du matin. La bière tient une grande place dans l'alimentation, mais, en dépit de son prix très bas (13 pfennigs le demi-litre, soit un peu plus de 16 centimes), elle est surtout réservée à l'homme.

Les dépenses du vêtement sont réduites elles aussi à leur plus simple expression. Toute la semaine, le patron batteur est vêtu comme un ouvrier et porte, sur la chemise de grosse toile, le tablier vert en laine, qu'il remplace, le soir, par un vieux

paletot. Il a seulement dans son armoire, pour le dimanche, un de ces habits en gros drap, comme en ont les artisans du pays; on les ménage soigneusement et ils font un long usage. La femme et les enfants sont habillés, suivant les saisons, d'étoffes de grosse laine ou de cotonnades à bon marché.

Les plaisirs du patron batteur sont peu variés et ne diffèrent pas de ceux d'un ouvrier : quelques excursions en famille pendant la saison d'été; par ailleurs, des stations à la taverne (*Wirtschaft*) pour boire de la bière et faire une partie de cartes avec les camarades. Des questions que nous lui posons, il ressort que le batteur n'a guère de curiosités littéraires ou scientifiques; les concerts populaires et les bibliothèques ne semblent pas le tenter. Son genre de vie et ses soucis professionnels ne lui laissent pas le temps d'y songer.

Un coup d'œil jeté dans le logement du batteur d'or achèvera de nous mettre au courant de son mode d'existence. On accède à ce logement par un escalier obscur et étroit. La « chambre des dimanches », où nous sommes reçus, contient un canapé, quatre chaises, une table recouverte d'un tapis à bas prix, une armoire vitrée renfermant quelques assiettes à fleurs et deux chopes à bière en faïence. Sur de petites étagères sont deux statuettes en argile coloriée, comme en vendent certains marchands italiens. Le parquet est recouvert d'un vieux tapis usé, sur lequel sont encore posés, par mesure de précaution, deux morceaux de toile cirée. Au fond de la pièce est rangée la voiture d'enfant dans laquelle on promène la petite Anna.

Nous interrogeons Georg Beck pour lui demander ce qu'il compte faire de son fils. Le patron batteur lève vers nous sa tête blonde aux yeux bleus pleins de résignation. Il finit par dire que l'enfant continuera sans doute le métier paternel. Avant deux ans d'ailleurs le jeune Joseph commencera à prendre sa part des travaux dans l'atelier. Pourtant les affaires se dessinent si mal pour la branche que Georg Beck n'est pas sans tourments. Notre hôte souhaiterait que son fils fût capable de « faire du commerce » afin de pouvoir se retourner le cas échéant. Mais il ne semble pas que dans la bouche du batteur

ce mot de commerce doive avoir un sens bien ambitieux. Il paraît se rapporter à la tenue d'un petit magasin plutôt qu'à une entreprise de quelque ampleur ou à une simple carrière d'employé ou de représentant.

La branche se trouve en effet, comme il a été dit, dans une situation très grave. La concurrence a amené une dangereuse surproduction. Les batteurs se sont multipliés en Franconie (il y a 40 batteurs d'or vrai à Nuremberg et 28 à Schwabach) ; même on en a vu surgir quelques-uns à Dresde et à Stuttgart. En même temps l'évolution de la mode restreignait toujours davantage les débouchés C'est ainsi que le « style moderne », par exemple, remplaçait les encadrements dorés par des cadres de couleur. Pour remédier à cette situation et pour pouvoir payer aux ouvriers les salaires plus élevés consentis à la suite des grèves [1], les maîtres batteurs se sont entendus afin de limiter la production en restreignant le nombre des jours de travail et afin de régler en commun les prix de vente. La convention a été observée quant à la restriction des jours de travail. Mais ces petits patrons, jaloux les uns des autres, n'ont pu se résoudre à exécuter fidèlement le second terme du pacte. Par toute sorte de moyens et notamment en portant sur les factures des quantités inférieures aux quantités livrées, ils se seraient, — ils s'en accusent mutuellement, — dupés à tour de rôle, si bien que finalement la convention a été dénoncée en ce qui regarde le règlement des prix de vente.

Une chose frappe dans les plaintes de Georg Beck. Non seulement il indique les progrès de détail qui ont été apportés à la fabrication comme des causes de la crise, ce qui est exact, mais encore il paraît regretter que ces perfectionnements aient été réalisés et qu'ils aient été adoptés dans la pratique. Les nouvelles pellicules de boyau de bœuf par exemple permettent de battre treize cents feuilles à la fois, alors que jadis on n'en pouvait battre qu'une quantité beaucoup moindre. Beck a l'air

1. Les ouvriers batteurs ont été très efficacement assistés, au cours de leurs grèves successives, par la puissante Fédération allemande des Travailleurs du métal, dont ils forment un des noyaux les plus résistants.

de trouver fâcheux qu'on ait mis ces nouvelles peaux en usage. De même l'emploi des femmes pour le rognage et l'emballage, qui remonterait à une date récente, constitue à ses yeux une innovation mauvaise qui, en diminuant le prix de revient, a amené la chute des prix de vente.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que nous avions eu l'occasion d'étudier la maison et l'atelier de Georg Beck, lorsque nous voulûmes renouer connaissance avec lui. Une surprise nous attendait à l'entrée. L'enseigne du batteur était bien toujours à sa place. Mais, au-dessus de la boutique du rez-de-chaussée, qui était maintenant occupée par une petite épicerie, le nom de Georg Beck se lisait aussi en grosses lettres. Aux questions que nous lui posâmes dès le seuil de son atelier, Georg Beck nous répondit que, les affaires de la branche allant de plus en plus mal, il avait dû annexer à son industrie un petit commerce, dont sa femme s'occupait durant la journée. Le batteur nous introduisait en même temps dans une pièce placée à côté du magasin. Il nous déclara qu'il avait conservé au second étage sa « chambre des dimanches » et la chambre à coucher de ses deux aînés, mais que lui et sa femme avaient maintenant leur propre chambre au rez-de-chaussée en même temps que la salle d'habitation (*Wohnzimmer*), c'est-à-dire la pièce où l'on se tient habituellement. Nous nous trouvions dans cette dernière. Deux armoires en noyer, une table et deux chaises la meublaient, ainsi qu'un canapé rembourré en varech, sur lequel un chat dormait. Au plafond un serin sautillait dans une cage. Sur l'une des armoires était posée une pendule en cuivre doré, abritée sous un manchon de verre; c'était le seul objet de luxe du logement. La femme de Beck, tout en berçant la petite Anna qui pleurait, nous racontait en détail que cette pendule était un souvenir de famille venant des parents de son mari. Dans un coin de la pièce, des vêtements et des tabliers étaient entassés sur une chaise. Sur l'étagère du poêle un plat était en train de réchauffer.

Cependant le batteur d'or s'était assis en face de nous et nous exposait le déclin toujours plus accentué de la branche. De plus

en plus on était obligé de restreindre la fabrication. En ce qui le touchait personnellement, la moyenne de l'or battu dans son atelier n'allait plus correspondre qu'à 28 livres par an. Avec son air de travailleur mélancolique, courbé sous le poids de circonstances plus fortes, il nous disait que seuls les négociants exportateurs étaient en état de trouver leur bénéfice dans la branche. « Il n'y a que par le commerce qu'on peut gagner, » répétait-il obstinément. Et ce petit magasin que lui et sa femme venaient d'ouvrir, c'était comme une tentative timide et impuissante pour se tourner vers le négoce. Tentative appropriée aux moyens d'action dont disposait le batteur, et qui témoignait en tout cas des soucis dont son esprit était assiégé et des luttes où se débattait son courage pour s'arracher à la fatalité du métier, de ce métier où se perpétuait la misère des petits patrons, moins heureux encore que leurs ouvriers, et livrés à la discrétion des négociants exportateurs [1].

Ayant appris que nous avions été reçu par un de ses confrères de Nuremberg, le batteur d'or de Schwabach dont nous parlons au début, et qui nous avait tout d'abord repoussé, nous fit savoir qu'il serait disposé à nous accueillir et à répondre au moins à quelques-unes de nos questions. Comme Schwabach est, avec Nuremberg et Fuerth, un des trois centres de la production de l'or battu en Franconie, nous ne déclinâmes pas cette invite un peu tardive, heureux d'entrer ainsi en contact

1. Après un nouvel intervalle, nous avons revu Georg Beck ces jours derniers. Dès l'arrivée, nous dûmes constater que la petite épicerie ne lui appartient plus et a changé d'enseigne. Mais une plus grosse surprise nous attendait à l'intérieur : Georg Beck a fermé son atelier et complètement arrêté la fabrication. Que fait-il ? « Du commerce, » nous a-t-il dit. Et sans vouloir se laisser amener à préciser, il nous a annoncé qu'il s'occupait maintenant de la vente des feuilles d'or. Comme Georg Beck n'a ni capitaux ni relations qui lui permettent d'entreprendre l'exportation, il ne peut s'agir que de la vente sur place ; Beck joue très probablement le rôle de petit intermédiaire entre les batteurs et les exportateurs, à moins qu'il ne soit entré tout simplement au service de ceux-ci. Nous l'avons rencontré le surlendemain portant une grande caisse fixée sur son côté par une courroie passée en bandoulière et tout indique bien que sa nouvelle entreprise est dépourvue d'ampleur. On n'en doute d'ailleurs plus quand on apprend de sa bouche qu'il a entrepris parallèlement un petit commerce de volailles.

avec un batteur de la localité et de vérifier auprès de lui l'exactitude des données fournies par le batteur de Nuremberg.

Le maître artisan que nous abordons est l'aîné des sept enfants d'un voiturier qui faisait les transports entre Nuremberg et Schwabach avant l'établissement du chemin de fer et qui a continué de pratiquer longtemps le camionnage des paquets. Le père vit encore ; il a conservé son propre domicile et se suffit à lui-même. Le batteur d'or W. est né à Schwabach et est âgé de trente-huit ans. C'est un homme blond de taille moyenne et très corpulent; les gros yeux bleus sont d'une candeur presque enfantine ; par contraste, la parole est brutale et caverneuse, la prononciation d'une extrême rudesse. Beaucoup de Franconiens de la campagne ou des petites localités étonnent ainsi par l'articulation rauque de leur langage. Le batteur, très timoré, exige de nous la promesse formelle que son nom ne sera pas prononcé. Kaethe, sa femme, est née à Schwabach comme lui et est âgée de trente-quatre ans ; son père était batteur d'argent; il vit encore et peut toujours subvenir à ses besoins; la mère est morte depuis plusieurs années. Kaethe W. est une petite femme brune à l'allure assez éveillée.

Le batteur a deux enfants : Babette, âgée de vingt ans, qui aide au rognage des feuilles et à l'empaquetage; et Georg, âgé de dix-huit ans, qui est occupé au battage dans l'atelier.

W. habite en location un petit appartement de quatre pièces au second étage d'une maison située près du jardin municipal. L'atelier est placé au fond de la cour. On y voit quatre enclumes, une balance, le laminoir, le four à fondre et le four à dessécher. Une petite salle séparée est réservée aux rogneuses. Trois ouvriers et trois ouvrières sont employés dans l'atelier.

W. élabore par an environ 35 livres d'or brut. Il déclare ne pouvoir déterminer le montant approximatif du prix de ses ventes. Au cours moyen de 1.400 marks par livre d'or brut, la valeur annuelle de l'or traité par W. serait de 49.000 marks. Si Georg Beck, en traitant pour 78.000 marks de métal, réalise une différence de 10.000 marks, W. peut arriver en moyenne à atteindre un bénéfice de 6.300 marks.

D'après les indications précises fournies par un de ses frères au sujet de son genre de vie, voici quelles seraient les dépenses du batteur de Schwabach :

Loyer	240	marks
Salaires (le taux est inférieur à celui de Nuremberg)	3.400	—
Renouvellement d'outils et de « formes »	700	—
Charbon pour les fours	80	—
Impôts	30	—
Assurances	150	—
Nourriture (à 20 marks par semaine)	1.040	—
Argent de poche et argent pour la bière	100	—
Vêtements	450	—
Chauffage	50	—
Éclairage	25	—
Journal	8	—
Total	6.273	marks

Le petit patron batteur d'or ne fait pas plus de dépenses pour sa nourriture qu'un ouvrier ordinaire. Le café notablement additionné de chicorée, et servi avec du lait, paraît au premier déjeuner et souvent à la collation de l'après-midi; cet aliment joue un rôle considérable dans les petits ménages en Bavière. La viande de porc est apportée après la soupe au repas de midi; c'est la viande préférée du gros public en Franconie; en raison de la forte demande, son cours est toujours plus élevé que celui du bœuf, ou du mouton. La lourde charcuterie du pays tient une place éminente dans l'alimentation et forme la substance ordinaire du repas du soir. Les espèces variées de saucisses qu'on fabrique dans la région sont bien moins délicates que les saucisses françaises et elles ne peuvent être supportées par les étrangers; mais elles sont vivement recherchées par la population et leur bas prix permet à celle-ci de vivre économiquement. La ménagère a le choix entre la *Stadtwurst* (saucisse de ville), qui est la saucisse la plus commune; le *Pressack*, fait avec du sang et de la graisse; la *Leberwurst* (saucisse au foie); la *Blutwurst* (saucisse au sang), de confection plus fine, mais se conservant moins longtemps; la *Knackwurst*, faite avec de la viande hachée; la *Bockwurst*, mince et longue saucisse

rougeâtre où entre de la viande de mouton; et la *Rohwurst,* qui est une saucisse crue et fumée. La valeur de ces saucisses varie entre 12 et 15 pfennings. Les nombreuses espèces de choux cultivées en Allemagne fournissent, de leur côté, une abondante contribution à la table des artisans franconiens : c'est le *Weisskraut* ou chou commun; le *Blaukraut* ou chou rouge; le *Strupfkohl,* ou chou frisé; quelquefois le *Wirsing,* petit chou d'une espèce plus fine; plus rarement le *Blumenkohl* ou choufleur et le *Rosenkohl* ou chou de Bruxelles; mais surtout le *Kohlrabi,* sorte de chou-rave qu'on mange en purée. Les pommes de terre complètent l'alimentation végétale; les Franconiens en mangent beaucoup et remplacent en partie leur pain, qui est presque toujours le pain de seigle assaisonné de grains d'anis ou de fenouil, par des pommes de terre bouillies. Les pommes de terre entrent encore comme élément principal dans la composition d'un mets qui paraît constamment sur les tables et qui est aussi agréable au peuple franconien qu'il est rebutant aux étrangers : ce sont les *Klœse;* on appelle ainsi des boulettes de pain, de pommes de terre et de farine, auxquelles s'ajoutent quelquefois des œufs. Il existe différentes variétés de *Klœse :* il en est qu'on prépare avec des pommes de terre cuites, d'autres avec des pommes de terre crues; il y a les *Griesklœse,* qui sont des *Klœse* à la semoule et les *Leberklœse,* qui sont des *Klœse* au foie.

Les dépenses du petit patron batteur pour le vêtement se décomposent à peu près ainsi qu'il suit : un nouveau pardessus d'hiver de 50 marks environ tous les trois ans; un vêtement d'hiver de 45 marks environ tous les deux ans; un pardessus d'été de 45 marks tous les quatre ans; un habillement d'été de 45 marks tous les deux ans. Ces vêtements, lorsqu'ils sont neufs, sont portés le dimanche; lorsqu'ils commencent à être défraîchis, ils forment la garde-robe de tous les jours. Le tablier vert en étoffe de laine dont se servent les batteurs ne coûte guère plus de 1 mk. 50. Il faut compter par an deux paires de souliers à 14 marks chacune et 12 marks pour les réparations. On devra ajouter deux chapeaux à 4 marks pièce et 25 marks pour re-

nouvellement de linge. La femme s'achète chaque année une robe de 40 marks et tous les deux ans un manteau de 20 marks environ. Elle dépense 30 marks pour les chaussures, 8 marks pour les chapeaux et 30 marks pour achat de linge. Pour deux enfants de vingt ans comme ceux de W., il faut compter les deux tiers de la dépense du père pour le fils et une somme légèrement supérieure à la dépense de la mère pour la jeune fille.

Quand nous abordons le chapitre de la lecture et des curiosités intellectuelles, W. nous montre avec plaisir les livraisons d'un journal de vulgarisation, qui publie simultanément un cours de français, un cours de comptabilité et un cours de botanique. Mais il est surtout fier de nous apporter un grand dictionnaire encyclopédique dont il a fait l'acquisition. Ces dictionnaires font l'orgueil des petits intérieurs allemands, et la tournure d'esprit des hommes du pays les porte à se trouver flattés de l'idée qu'ils tiennent ainsi toute la science emprisonnée dans un seul ouvrage. Ayant feuilleté l'un des volumes et lu la biographie d'une notabilité française, nous disons à W. que les détails reproduits sont matériellement exacts; sa satisfaction est évidente et il semble se complaire à penser que le gros dictionnaire n'a rien laissé échapper de ce qui constitue le savoir humain. Le jeune frère de W., qui assiste à notre entretien, nous dit qu'une de ses ambitions est de posséder un jour lui aussi une pareille encyclopédie.

La famille W. est protestante, comme toutes les familles de la ville. Schwabach a épousé la cause de la Réforme avec les Margraves d'Ansbach; c'est même dans ce lieu que le Margrave Georg fit rédiger, en 1528, les « Articles de Schwabach », qui formulaient une adhésion expresse à la religion évangélique.

L'appartement de W. se compose de quatre petites pièces. Il est meublé avec la plus grande simplicité. On n'y remarque d'autre objet de luxe qu'un canapé recouvert d'une tapisserie à fleurs. Une photographie collective représente le batteur en apprenti au milieu de ses camarades. Un grand miroir encadré de bois orne la muraille; ces miroirs se retrouvent nombreux dans tous les petits intérieurs franconiens; l'industrie de Fuerth et de

Zirndorf, dont ils sont un des produits principaux, les fournit à bon compte [1]. Sur une étagère on voit un petit buste du roi Louis II qui a acquis, après sa fin tragique, une popularité de légende.

Nous demandons à W. si son fils continuera le métier paternel. Le batteur nous regarde avec étonnement de ses gros yeux à l'expression enfantine. Il nous dit enfin que le jeune Georg lui succédera selon toute apparence. Tout en se plaignant très vivement de l'état dans lequel est tombée la branche, W. n'a pas l'idée que son fils puisse chercher une occupation plus lucrative. Il lui semble naturel que les siens marchent dans la voie où lui-même a marché, bien que cette voie ait été escarpée et ardue. Peu exigeant, il y a trouvé au moins de quoi subsister. Son horizon étroit ne lui permet pas d'en envisager d'autres, et, s'il les pouvait découvrir, sa défiance lui ferait appréhender qu'elles ne fussent semées d'aventures.

A côté des nombreuses installations de batteurs d'or petits et moyens, comme celles de Georg Beck et du batteur de Schwabach, on trouve à Nuremberg trois ou quatre grands ateliers. Mais les mots de « Fabrique de feuilles d'or », inscrits à la porte, ne doivent pas faire illusion : les procédés de battage sont, à quelques légères variations près, les mêmes que dans les petits ateliers. Pénétrons par exemple chez les frères Trump, qui battent environ 400 livres d'or par an et occupent une centaine d'ouvriers et d'ouvrières. Nous assisterons aux opérations déjà vues, à cela près que le premier battage, qui est le plus grossier, est effectué par une sorte de petit marteau-pilon; l'ouvrier tient en mains le cahier de feuilles d'or et le déplace lentement de manière à ce que les coups se détournent peu à peu du centre pour se porter vers la périphérie. L'œuvre accomplie par la machine n'est qu'une opération préliminaire ; les feuilles, après avoir été découpées en quatre, passent ensuite sous le marteau

1. Le verre brut soufflé, préparé dans les petites verreries de Haute Franconie, est successivement poli par les artisans des vallées, puis biseauté, étamé, encadré par les artisans de Fuerth.

que brandissent les bras des ouvriers batteurs. Ce sont eux seuls qui effectuent les différents battages successifs jusqu'à ce que les feuilles soient réduites au degré de minceur désiré. On observe encore dans l'atelier des frères Trump que le four à fondre est muni d'une soufflerie qui amène un jet de gaz et un courant d'air chaud sur la masse en fusion. Là se bornent les différences au point de vue technique. Mais nous trouvons un bureau commercial chez les frères Trump. On ne rencontre rien de pareil chez les petits batteurs, qui vendent toute leur production à des négociants intermédiaires.

Nous avons eu l'occasion d'observer de près l'atelier et la maison d'un autre grand batteur, M. E. Il employait environ 80 ouvriers. Sa demeure et son atelier contigu se trouvaient dans l'une des plus belles rues de Nuremberg. L'atelier était situé au fond de la cour, dans un corps de bâtiment séparé. Le rez-de-chaussée en était occupé par les fours, le laminoir et les enclumes. L'étage supérieur renfermait à gauche les chambres des rogneuses et à droite le bureau commercial, où siégeaient E., ses deux fils, un comptable et deux employés. Sur le devant s'élevait une belle maison à trois étages, entourée d'un joli jardin à la française. Le rez-de chaussée était loué. Le premier étage était habité par le batteur et sa femme. Le second était réservé à l'un des fils du batteur et à sa famille. Au dernier étage logeait le comptable. Les E. avaient, au moins dans leur vie extérieure, un air très différent de celui des petits maîtres batteurs; ils se livraient aux sports et faisaient régulièrement des parties de chasse et d'automobile. Bien que la gaucherie de l'artisan parvenu persistât, E. avait pris figure de grand patron.

On aurait tort de penser que le seul essor de son industrie avait amené cette transformation dans la situation du batteur. D'heureuses spéculations sur les terrains, accomplies au moment de la subite ascension de Nuremberg comme grande ville, avaient contribué, disait-on, à l'élever à sa position présente. Beaucoup de fortunes nurembergeoises se sont édifiées de cette façon durant les trente dernières années. E. possédait d'ailleurs dans la ville plusieurs immeubles de bon rapport. La richesse

acquise grâce à la plus-value des terrains lui avait permis d'augmenter les dimensions de son atelier et le nombre de ses ouvriers; mais cette extension n'était pas due à des raisons techniques et n'avait pas été causée par le développement interne de l'entreprise. Au point de vue des procédés, l'établissement de E. ne se distinguait pas de ceux des petits batteurs. La quantité d'or traitée devait être au moins aussi considérable que chez les frères Trump. E. disait que, chaque trimestre, quand il soulevait les planches à claire-voie pour recueillir les fragments d'or accumulés en dessous, il trouvait une somme de 3.000 marks; c'est ce qu'il appelait en riant son « argent de voyage ».

Lui et ses fils semblaient apporter une sorte de tranquillité nonchalante à gérer leur maison, qui paraissait marcher par la vitesse acquise. Ils avaient l'air plutôt soucieux de la maintenir que de l'accroître. On sentait bien en effet que, dans l'état actuel de la technique du batteur, la limite d'extension de l'atelier se trouvait atteinte.

Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de réduire l'or en feuilles par des moyens mécaniques, les patrons n'ont au surplus pas d'intérêt à réunir dans le même espace un trop grand nombre de ces ouvriers, qui sont connus pour leur goût des revendications sociales. Les ouvriers batteurs, qui vivent dans une certaine communauté d'intérêts avec les petits patrons, peuvent être des auxiliaires difficiles à mener pour un patron véritable. Non seulement l'agglomération augmente les chances de conflit entre patrons et salariés, mais encore elle supprime les avantages du système des petits ateliers séparés, qui permet de diviser les ouvriers par la concurrence qu'il établit entre eux sur le marché du travail.

Si l'entreprise de E. n'avait rien innové dans le domaine de la technique, elle avait réalisé pour la branche un progrès au point de vue commercial. Tout d'abord elle s'occupe elle-même d'assurer l'écoulement de ses propres articles. Son bureau entretient des voyageurs et conclut directement la vente avec les clients étrangers, pour lesquels surtout travaillent les batteurs d'or franconiens. Chez les petits batteurs, il n'existe pas même la

velléité d'un effort de ce genre. Trop bornés dans leurs moyens pour atteindre eux-mêmes la clientèle lointaine, ils vendent à des négociants intermédiaires. Justement l'entreprise de E. a opéré une petite révolution en ce sens qu'elle se substitue parfois aux commissionnaires et achète à des batteurs plus petits une partie de leur production. Le bureau commercial table ainsi sur une base de fabrication qui dépasse les limites de la fabrique.

Le cas est exceptionnel d'ailleurs, car la plupart des petits batteurs, répétons-le, cèdent leur marchandise à des commissionnaires spéciaux. Beaucoup de ces commissionnaires sont juifs. Le plus gros chiffre d'affaires se fait en Angleterre. Aussi tous les commissionnaires ne sont-ils pas installés à Nuremberg; plusieurs d'entre eux habitent à Londres même ; ils se contentent d'envoyer leurs ordres aux batteurs nurembergeois et de les faire visiter à certaines dates.

Quelques commissionnaires de Nuremberg se donnent comme fabricants. En réalité, ils ne possèdent qu'un bureau commercial et font travailler pour leur compte exclusif un ou plusieurs petits batteurs, auxquels ils prêtent leur concours pécuniaire.

Les petits batteurs assurent que certains commissionnaires tiennent à leur fournir le métal et les « formes » ; l'artisan ne touche ensuite que la différence entre le prix des matières premières et celui du produit fabriqué.

Les exportateurs ne se sont jamais laissé troubler sérieusement dans leurs opérations par les grèves, mais ils en ont au contraire tiré souvent certains profits, en ce sens que, sur la première nouvelle de cessation du travail, ils ont majoré aussitôt leurs prix auprès de la clientèle étrangère. On les accuse même, à tort ou à raison, de faire courir parfois des bruits de grève pour motiver des augmentations.

Les négociants ont maintes fois travaillé habilement à rompre l'effort des grévistes en offrant à certains ouvriers batteurs de les aider à s'établir patrons. Étant donné le peu d'obstacles matériels et moraux qui séparent un ouvrier batteur de la situation patronale, on sait que le pas n'est pas difficile à franchir.

Les commissionnaires ont un intérêt vital à maintenir

l'existence des petits maîtres, parce qu'en dépit des conventions de prix dont on a vu le caractère illusoire, la jalousie de ces patrons sans envergure et leur impuissance à se plier aux règles d'une entente commune prolongent la durée de cours avantageux aux négociants.

Il résulte des recherches poursuivies actuellement par le Dr Kuscynski que l'on n'a commencé à battre l'argent en Franconie que vers le début du XVIe siècle, c'est-à-dire à une date où le battage de l'or existait déjà depuis près de deux cents ans. Quoi qu'il en soit, l'industrie du battage de l'argent se développa rapidement et compta bientôt parmi les plus importantes de la contrée. Aujourd'hui, il n'y a pas moins de 35 maîtres batteurs d'argent à Schwabach[1]. Nous nous abstiendrons de décrire ces artisans, dont les traits sont identiques à ceux des batteurs d'or.

Le Dr Kuscynski a pu établir que le battage d'or faux (alliage de cuivre et de zinc) a été introduit d'Augsbourg en Franconie à une date où le régime de la réglementation avait succédé dans Nuremberg à celui des corporations ouvertes. Interdit à Nuremberg même, le battage de l'or faux s'implanta dans la ville voisine de Fuerth, où il prospéra vigoureusement. Il constitue encore aujourd'hui l'une des industries les plus caractéristiques de cette cité, où il est désigné sous le nom elliptique de battage du « métal » (*Metallschlaegerei*).

Tandis que l'on n'a pas encore trouvé le moyen de battre l'or ou l'étain par des moyens purement mécaniques, ce progrès est réalisé à l'heure actuelle pour le battage de l'or faux ou alliage de cuivre et de zinc. Nous l'avons constaté en visitant la fabrique de M. Jakob Heinrich, située près de la « Maxbruecke », à Fuerth. Deux alliages différents y sont pratiqués : la couleur obtenue tire plus ou moins sur le rouge, selon la proportion de

1. La petite industrie du battage, si inséparable aujourd'hui de la physionomie de Schwabach, ne s'est pourtant propagée que tard dans cette ville, où elle a remplacé l'industrie des aiguilles, que la répugnance des gens du pays à accueillir le machinisme avait laissé en partie échapper.

cuivre employée. Le ruban de métal laminé est découpé en petits carrés qui sont placés entre des feuilles de parchemin. Les cahiers ainsi formés sont posés sur les plates-formes à mouvement automatique de machines spéciales dont la partie principale, semblable à un grand bras, frappe sans arrêt. Il y a une quarantaine de ces machines dans la fabrique de M. Heinrich et l'aspect est curieux, au milieu du formidable vacarme, de tous ces bras métalliques s'élevant et retombant sans discontinuer. M. Heinrich, qui est né à Breslau, nous déclare avoir imaginé lui-même les dispositifs essentiels et les avoir fait breveter. Bien entendu, on doit opérer plusieurs battages successifs, tout comme dans le battage à la main, et les feuilles de métal doivent être coupées plusieurs fois en quatre et insérées de nouveau entre les feuilles de parchemin. M. Heinrich ne se sert pas de feuilles de boyau de bœuf; il nous dit avoir fait breveter une espèce de parchemin préparé qui revient beaucoup moins cher et qui a les mêmes propriétés.

L'introduction des batteuses mécaniques a provoqué tout d'abord un violent mécontentement parmi les ouvriers. Désormais il suffisait d'un seul homme pour surveiller à la fois le martelage de quatre cahiers. Les anciens collaborateurs de la maison n'ont pas tardé toutefois à s'apaiser en voyant que l'étendue de l'atelier allait être développée et que les services de la plupart d'entre eux continueraient d'être utilisés. « Mais là où ils ont aperçu leur plus grand avantage, nous dit M. Heinrich, c'est dans le fait que la durée de l'apprentissage non payé se trouvait considérablement réduite pour les jeunes et que, d'autre part, la période d'activité était notablement prolongée pour les plus âgés, puisque le travail n'exigeait plus désormais la force musculaire, mais reposait uniquement sur l'attention intelligente. »

Le rognage des feuilles, le découpage et l'insertion entre les feuilles de parchemin sont toujours opérés à la main par des ouvrières. Elles sont chargées également de ranger les feuilles d'or faux terminées en carnets de 500. A l'encontre des feuilles d'or vrai, les feuilles d'or imité sont empaquetées les unes sur les autres, sans qu'on les sépare par des feuilles protec-

trices. Ordinairement les empaqueteuses de feuilles d'or vrai reconnaissent qu'un carnet est complet à ce fait que toutes les feuilles intercalaires, dont le nombre est compté d'avance, ont été employées. Les empaqueteuses de feuilles d'or faux ne disposent pas de ce moyen de contrôle. Pour y suppléer, chacune a à côté d'elle un petit cadran à sonnerie. Le poignet de l'ouvrière, chaque fois que la main, armée d'une pince de bois, saisit une feuille, le poignet presse sur une planchette à ressort qui commande le mouvement d'une aiguille; quand l'aiguille a atteint la centième division du cadran, la sonnerie retentit.

Les cahiers de feuilles de parchemin ou « formes » usitées pour le battage doivent être séchées après chaque emploi, tout comme chez les batteurs d'or. On se sert à cet effet, dans la fabrique de M. Heinrich, de presses spéciales dans la garniture creuse desquelles circule un courant d'air chaud. Les cahiers de parchemin sont soumis ensuite à l'action directe de souffleries d'air froid, qui ont pour but d'écarter toute trace d'oxydes.

Quarante-cinq ouvriers et ouvrières sont occupés à ces opérations, qui exigent beaucoup de soin et d'adresse, mais dont aucune ne demande plus une grande dépense de vigueur physique.

L'industrie n'a pas seulement songé à imiter les feuilles d'or vrai. Elle s'est aussi donné à tâche d'imiter les feuilles d'argent. Telle est précisément la raison pour laquelle on a entrepris le battage de l'étain, dont nous avons parlé au début. Nous avons vu que la cherté croissante de l'étain lui fait maintenant substituer l'aluminium, jeune et victorieux rival [1].

1. Si le battage de l'étain *entre feuilles de parchemin et en feuilles minces* apparaît postérieurement au battage des autres métaux, il est frappant de voir les batteurs à la main des divers métaux reproduire tous d'une façon parfaite les caractères de simplicité primitive qui, ainsi qu'on le montrera plus loin, marquaient les artisans nurembergeois de l'étain au Moyen Age. Le travail de l'étain a donc été, malgré tout, la cause efficace du développement de l'industrie du battage des métaux dans le pays, car il avait développé tout d'abord chez les artisans les qualités mises en jeu par cette industrie. Ceci rend moins surprenantes les constatations du Dr Kuscynski, qui s'est aperçu que beaucoup des premiers batteurs d'or installés en Franconie n'étaient pas du pays. Ensuite le métier prospéra très vite dans un milieu social auquel il convenait parfaitement.

III

LES INDUSTRIES SECONDAIRES DE L'ÉTAIN

C'est une des industries caractéristiques de Nuremberg et de Fuerth que celle des *papiers métalliques*. Elle soutient des rapports étroits avec l'industrie du battage des métaux, puisque le papier métallique n'est que l'assemblage d'une feuille de papier et d'une feuille de métal. Beaucoup de fabriques confient le collage, qui est l'opération principale, à des ouvriers et ouvrières à domicile. Au plafond de ces petits ateliers familiaux sont disposées des tringles ou des cordes, sur lesquelles on fait sécher les papiers métalliques. Ce travail ne rapporte que de 6 à 7 marks par semaine. Il est très malsain, car les ouvriers absorbent des poussières et sont exposés à des émanations nocives; d'autre part, les chambres doivent être continuellement chauffées.

Comme il y a des feuilles d'or et d'argent vrai et des feuilles d'or et d'argent faux, il existe aussi des papiers d'or et d'argent vrai[1] et des papiers d'or et d'argent faux. Les papiers métalliques reçoivent en outre différentes colorations. Enfin on les gaufre de manière à leur imprimer toute espèce de dessins en relief.

Si beaucoup de fabricants se débarrassent du soin de la fabrication sur les ouvriers à domicile, on rencontre aussi de grands ateliers. La « combinaison » se produit même d'ateliers

1. Il est des cas où le papier d'or ou d'argent faux ne peut remplacer le papier d'or ou d'argent vrai, qui résiste mieux à l'oxydation. Citons, par exemple, l'application aux marques de fabrique dans le fond des chapeaux.

de battage et de fabriques de papiers métalliques. Un exemple nous en est justement fourni par la fabrique de feuilles d'or faux de M. Jakob Heinrich, qui s'est fondue en société avec la fabrique de papiers métalliques de M. Veits, également située à Fuerth. Une grande partie des feuilles d'or imité battues chez M. Heinrich sont collées sur papier dans les ateliers de M. Veits. Un autre établissement, installé à Nuremberg, fournit à ce dernier des feuilles d'étain ou argent faux[1]. Le collage est effectué dans de vastes locaux, où l'on entretient en hiver une chaleur extrême. Les ouvrières, debout devant des pupîtres, juxtaposent aussi exactement que possible les feuilles de métal pour recouvrir la grande feuille de papier brun imbibé de colle qui est étendue devant elles. Puis elles la saisissent avec une perche et la déposent sur une des ficelles tendues sous le plafond. Les colleuses travaillant en grand atelier sont en général payées de 10 à 12 marks par semaine.

Rien n'est plus pittoresque que l'aspect d'une fabrique de papiers métalliques. Toutes ces feuilles, suspendues à la file sur une longue rangée de cordes parallèles, illuminent la salle de leur éclat. En séchant sous l'action de la vive chaleur, elles s'incurvent et prennent des plissements de linge qu'on aurait exposé au soleil après une lessive. Celui qui, au lieu de fixer sur ces choses le regard précis du sociologue, y promènerait le regard ardent du poète, celui-là croirait être introduit dans une buanderie de légende, où sécherait le trousseau de la princesse de l'Etain ou du Cuivre.

L'industrie des *couleurs de bronze* est encore l'une des plus célèbres de la Franconie. Les centres principaux en sont à Fuerth et à Roth près Nuremberg. Le Moyen Age employait les poudres d'or et d'argent pour décorer les miniatures et les armoiries. Ces poudres coûtant fort cher, on fut amené à inventer pour les remplacer les couleurs d'or faux ou couleurs de bronze. D'ingénieuses découvertes, dues pour la plupart à des

1. Il va de soi qu'ici encore l'aluminium est en train de détrôner l'étain.

praticiens de Fuerth, ont permis de donner aux couleurs de bronze les nuances les plus variées; on les soumet à cet effet à différents degrés de chaleur pour provoquer la formation d'oxydes métalliques. Les mêmes résultats sont obtenus aujourd'hui par l'emploi des couleurs d'aniline. Les principaux éléments des couleurs de bronze sont naturellement le cuivre et l'étain. L'on aperçoit de prime abord le rapport qui unit cette industrie aux vieilles industries de l'étain. Mais ce rapport apparaît bien plus étroit si l'on étudie la situation de la fabrication des couleurs de bronze durant la première partie du dernier siècle. On voit qu'alors les fabricants ont pour fournisseurs essentiels toute une catégorie de batteurs d'étain, installés en général à Schwabach[1], qui ne réduisent pas le métal en feuilles, mais se contentent de le pulvériser. Les copeaux mous ainsi obtenus s'appellent « Schawinen » et entrent comme élément prépondérant dans la composition des couleurs[2]. De nos jours, les choses ont changé et les fabriques de couleurs de bronze broient elles-mêmes une partie de leur étain. Cependant elles achètent toujours les copeaux et rognures aux batteurs d'étain[3]. Nous avons vu que, chez Galsterer, ces précieux déchets sont soigneusement recueillis dans une caisse spéciale. Pareillement les fabriques de couleurs de bronze ont acheté autrefois et acquièrent encore aujourd'hui les déchets de cuivre laissés par le battage d'or faux et par la chaudronnerie.

Il existe dans les environs de Schwabach de très petites fabriques de couleurs de bronze, employant deux ou trois ouvriers. Quelques-unes ne se chargent même pas du coloriage et s'en remettent de ce soin à un praticien de Fuerth

1. Remarquons que quelques-unes des plus grandes fabriques de couleurs sont établies dans les environs de Schwabach : par exemple, celle de Schlenk, à Roth, qui est la station la plus voisine de Schwabach.

2. Voir le grand ouvrage du Dr Schanz : « Contribution à l'Histoire de la Colonisation et de l'Industrie en Franconie » (*Zur Geschichte der Colonisation und Industrie in Fraken*), p. 407.

3. Les copeaux des batteurs d'étain sont actuellement remplacés par les copeaux des batteurs d'aluminium, et le bronze « d'aluminium » évince le bronze d'étain. Pour ses débuts, il a fait tristement parler de lui dans les ateliers en raison des explosions auxquelles ses poussières en suspension dans l'air ont donné naissance.

qui s'est spécialisé dans cette opération. Mais on rencontre à l'heure actuelle de grandes fabriques, pourvues de batteries de moulins broyeurs où le cuivre et l'étain sont écrasés. Les plus connues sont celles de Benda, à Fuerth, d'Eiermann et Tabor, à Fuerth, et de Schlenk, à Roth. On observera que plusieurs des grands patrons industriels de la branche sont des Israélites. Ils cumulent le commerce avec la fabrication, et leur négoce a souvent des bases plus larges que leur production : ils achètent les produits de leurs concurrents plus faibles et trafiquent même du métal battu.

En certains cas, on voit se combiner des ateliers de battage et des fabriques de couleurs de bronze. Tel était le cas pour la petite entreprise de Wiesner, à Schwabach. Il a fermé du même coup ses deux ateliers. D'autres fois, la combinaison embrasse un atelier de battage, une fabrique de couleurs de bronze et une fabrique de papiers métalliques. Le principal exemple nous en est fourni par la Société constituée entre MM. Heinrich et Veits, dont font encore partie deux autres contractants. Ceux-ci dirigent à Munich une fabrique de couleurs d'or faux. Non seulement les copeaux des ateliers de battage sont envoyés à Munich, mais M. Veits y expédie aussi les poussières provenant du brunissage auquel sont soumis les papiers une fois secs. La Société porte le nom de « Metallpapier-Blattmetall-und Bronzefarben-Werke » (Fabrique de papiers métalliques, de métal en feuilles et de couleurs de bronze). Des quatre directeurs, un est Nurembergeois, un est Munichois, le troisième est de Breslau et le quatrième de Francfort.

Il ne faut pas confondre la fabrication des papiers d'argent faux (formés d'une feuille de papier et d'une feuille d'étain battu) avec la fabrication du *papier d'étain* (simple feuille de métal) dans lequel on enveloppe certaines denrées. Les établissements sont absolument distincts et les procédés de préparation sont complètement différents. Le « papier d'étain » pour l'emballage, qu'on appelle en Franconie « Staniol », n'a besoin d'être ni très mince, ni parfaitement poli, ni d'épaisseur égale.

Il est obtenu par l'action des laminoirs. En outre, les alliages ne sont pas les mêmes que ceux en usage chez les batteurs.

Le procédé de fabrication étant ici purement mécanique, on constatera sans étonnement que, dans cette branche, le grand atelier centralisé s'est substitué au petit atelier d'artisan.

Le « Staniol » ou « papier d'étain » est employé, comme l'on sait, pour l'empaquetage du chocolat, du nougat, du pain d'épice, du sucre de pomme. Ici encore nous voyons l'étain, en raison des garanties qu'il offre au point de vue hygiénique et sanitaire, maintenir sa position comme métal propre à contenir ou à protéger les aliments[1].

La fabrication des *capsules pour le bouchage des bouteilles* est une des dernières nées parmi les industries de l'étain. C'est un perfectionnement moderne de l'ancien procédé de bouchage à la cire pour rendre le liège imperméable à l'humidité, aux moisissures, et, sous les tropiques, aux morsures des fourmis. Les capsules d'étain furent d'abord employées exclusivement pour la clôture des bouteilles de vins mousseux. La fabrique de Louis Vetter, fondée en 1830 à Schniegling, près Nuremberg, fut la première de ce genre en Allemagne. De bonne heure l'outillage a été scientifiquement organisé et les procédés de fabrication sont devenus purement mécaniques. L'idée des capsules d'étain estampées d'une seule pièce dans une feuille métallique a pris corps dans des dispositifs spéciaux créés en 1847 à Doos, faubourg de Nuremberg. Douze à seize timbres gradués arrivaient successivement à donner la forme définitive à la capsule.

Le nom de « Staniolen » s'applique aux capsules de bouteilles comme au papier d'étain pour l'empaquetage. Dans son sens primitif, le terme de « Staniol » désignait d'une manière générale l'étain laminé.

Les mêmes fabriques produisent également les *tubes d'étain pour les couleurs*. Ces tubes servent encore à contenir le cirage

1. Si le battage de l'or a précédé de longtemps le battage de l'étain *en feuilles minces et entre pellicules de parchemin*, nous ne savons pas cependant si l'on n'a point laminé l'étain en Franconie à une époque ancienne.

et d'autres matières molles pouvant être extraites par une pression exercée sur la paroi. Ils sont usités aussi comme récipients pour les pâtes dentifrices, pour la moutarde, le beurre d'anchois, etc. En même temps que les capsules de bouteilles, ces dernières applications achèvent de nous montrer le rôle persistant de l'étain comme protecteur des aliments.

Un certain nombre de maîtres artisans nurembergeois continuent de travailler l'étain avec talent pour en faire des *objets d'art*. La plupart de ces objets sont l'imitation d'objets usuels d'autrefois dont on ne se sert plus aujourd'hui. Mais les artisans se plaisent aussi à innover, à traiter des sujets modernes et à exécuter des tours de force. Au moment où nous écrivons, l'un d'eux expose la reproduction minutieuse en étain d'un vaisseau de guerre cuirassé.

De nouveaux alliages de l'étain, imaginés récemment, ont réussi à donner à ce métal un éclat analogue à celui de l'argent. Toutes les grandes villes d'Europe ont fait connaissance avec le « *Kaiserzinn* », cet alliage d'étain, d'argent et d'antimoine qui est fabriqué dans la région rhénane et reçoit les appropriations les plus variées sous forme d'objets d'art. Nuremberg n'a eu garde de se laisser éclipser et elle a mis au jour le « *métal Osiris* »[1], qui ne diffère pas beaucoup du « Kaiserzinn ». Sous les doigts des artisans occupés dans un atelier du pays, le « métal Osiris » prend la forme de plats, d'assiettes, de coupes, d'encriers, de vases. Le style « moderne », que les fonctionnaires du grand Musée bavarois des Métiers, établi dans la ville, enseignent aux petits fabricants, le style « moderne » inspire l'ornementation des objets d'art en « métal Osiris ». Point de figures ni de formes vivantes, mais de grandes lignes vibrantes et onduleuses. Ce n'est pas seulement par leur vif éclat que les nouveaux objets font contraste avec les objets en vieil étain à l'éclat mat et amorti, c'est aussi par l'esthétique d'où ils procèdent.

1. La fabrication a passé récemment dans les mains de la société « Isis », qui existait d'ailleurs avant l'établissement « Osiris ».

IV

LES ANCIENNES INDUSTRIES DE L'ÉTAIN. LE MOYEN AGE, « AGE DE L'ÉTAIN »

L'étain a joué au Moyen Age un rôle considérable, de l'importance duquel nous pouvons à peine aujourd'hui nous faire une idée. Il servait à former une grande partie des objets usités dans la vie privée et dans la vie publique. Rendons-nous compte successivement de la place qu'il occupait dans ces deux domaines, surtout en Franconie.

Dans la vie privée, nous voyons l'étain employé presque exclusivement pour faire la vaisselle destinée au peuple et à la bourgeoisie [1]. Non seulement il apparaît partout sous forme d'assiettes et de plats, mais encore il se manifeste sous celle de couverts et de timbales pour boire. On en fait également des saucières, des salières, des huiliers. D'autres ustensiles de ménage sont en étain, comme par exemple les chandeliers. Avec le même métal on façonne des écritoires [2]. Il entre comme éléments dans les habits sous l'aspect de plaques de colliers, de fermails, de clous étamés ornant les ceintures. — Les nobles et le haut clergé ont au contraire de la vaisselle d'or et d'argent et l'étain ne figure que dans leurs cuisines. — Au XVIIIe siècle, l'invention, puis la vulgarisation de la porcelaine

1. Dans son savant livre sur *L'Étain*, M. Germain Bapst donne les plus minutieux et les plus intéressants détails sur l'histoire des applications de ce métal. Nous lui empruntons une foule de faits curieux.

2. Les encriers des échevins de Paris étaient en étain, ainsi qu'il résulte des comptes de l'Hôtel de Ville.

devaient contribuer, en même temps que le renchérissement de l'étain, à éliminer ce métal de l'usage commun dans toutes les classes de la société [1]. Le verre, de son côté, se substitue à à l'étain pour la fabrication des récipients à boire.

Si nous nous éloignons du centre intime de la vie privée pour pénétrer graduellement dans les cercles de la vie publique, partout aussi l'éclat de l'étain viendra frapper nos regards. Il règne dans les cabarets, où les consommateurs boivent dans des « pots » d'étain. C'est également à coups de pots d'étain qu'ils se battent, quand ils ont fait des libations trop abondantes. C'est dans des mesures en étain que l'hôtelier leur dispense le breuvage [2]. D'une manière générale d'ailleurs notre métal sert à former les mesures de capacité pour les liquides, dont l'unité en France est la « pinte ». Les mêmes qualités qui ont fait choisir l'étain pour contenir les aliments (son peu d'altérabilité et l'innocuité de ses sels), ces mêmes qualités le font préférer des apothicaires pour renfermer et préserver les médicaments. Les faiseurs de meubles appliquent des lames d'étain sur les bahuts et sur les grands coffrets. Les joailliers en mettent sous les pierres des bijoux. Nous ne le trouvons pas seulement dans l'intérieur des boutiques. Il triomphe et flamboie à l'extérieur sous la forme de ces enseignes figurées et parlantes qui donnent à la rue du Moyen Age son aspect caractéristique.

Il sert à façonner la « cimarre » dans laquelle on offre le vin d'honneur aux personnages illustres qui entrent dans les villes. Il est employé pour fondre les objets d'art qu'on donne en prix aux meilleurs tireurs d'arbalète ou d'arquebuse. On en fait des sceaux. Même on en recouvre certaines toitures.

L'étain est mis en œuvre pour confectionner les innombrables variétés de « méreaux » qui s'insinuent et circulent dans

1. Bapst fait observer qu'en France le signal de cette transformation fut donné par Louis XIV, lorsqu'il ordonna en 1702 à la noblesse de fondre son argenterie pour venir en aide au royaume. Les seigneurs remplacèrent alors leur orfèvrerie par la faïence de Rouen, dont la renommée commençait à se répandre.

2. Le comptoir en zinc étamé, le « zinc » de nos marchands de vin constitue un vestige de cette domination des cabarets exercée par l'étain. De même les mesures dont on continue de se servir dans ces établissements.

toute la vie du Moyen Age. On reconnaît leur destination aux emblèmes à l'effigie desquels ils sont frappés. Tantôt ce sont des jetons de présence pour les corporations. Tantôt ce sont des bons de pain qu'on distribue aux pauvres; plusieurs de ceux-là sont marqués à l'image d'une besace. D'autres fois, ce sont des monnaies d'appoint. Quelques méreaux, portant de simples lettres d'alphabet, paraissent avoir servi à apprendre à lire aux enfants. Il y a des méreaux dont la destination était de « plomber » les paquets de marchandises. En d'autres on retrouve la « monnaie des innocents », que l' « Évêque des Innocents » jetait au peuple en signe de dérision. Il a été impossible de déterminer à quoi étaient employés les nombreux méreaux à images érotiques retrouvés dans le fond de la Seine. Mais nous avons à mentionner encore deux catégories de méreaux qui évoquent les souvenirs à la fois les plus précis et les plus dramatiques. Les uns sont les monnaies obsidionales, dont les assiégés se servaient pour assurer les échanges. Les autres étaient les signes de reconnaissance auxquels avaient recours les factions; tels sont par exemple ceux mis en usage par les Armagnacs et les Bourguignons.

Il est enfin une partie de la vie publique où la prédominance de l'étain n'était pas moins éclatante : c'est la vie religieuse. L'étain sert alors à faire les boîtes d'hosties et les vases du St-Chrême. On en façonne des aiguières, des burettes, des bénitiers, des ampoules à encens. On lui donne la forme de fonds baptismaux. Il s'effile et fuse en tuyaux d'orgues. Tantôt il prend l'aspect auguste de la croix ou du crucifix. Tantôt il contribue à assurer l'exercice du culte sous l'apparence de clochettes, d'aumônières, de pyxides et de chandeliers. L'étain tient aussi une place importante dans les cérémonies funéraires. On en fait des simulacres de crosses ou d'attributs religieux, qu'on enferme dans les tombeaux des ecclésiastiques (tombeaux du Mont-Saint-Michel). C'est dans des boîtes d'étain qu'on ensevelit le cœur des personnages fameux. Et c'est dans des châsses d'étain que l'on conserve les reliques des bienheureux. Lui encore travaille à perpétuer le souvenir de leur vie merveilleuse. Car

elles sont en étain, ces images ou « enseignes » de pèlerinage que l'on vend par milliers dans tous les lieux consacrés où les fidèles affluent. Chacun les porte sur soi pour se préserver contre les artifices du Malin. Le vieux Louis XI, effrayé par l'approche de la mort, les fixera sur son bonnet, devant lequel il récite sa prière ardente du Plessis-lez-Tours.

L'étain est donc bien mêlé profondément à la vie tout entière du Moyen Age. Il lui sert d'instrument, d'armature, de véhicule, de moyen d'expression, de symbole. Il se balance devant la façade du « Pot d'Étain » ou de la « Grande Pinte » où le reître altéré va étancher sa soif. Il orne le dressoir du bourgeois. Il brille aux solives du palais seigneurial. Il circule dans les mains décharnées des assiégés. Il rallie dans l'ombre, par l'image de la croix de St-André, les partisans du duc de Bourgogne. Sous les espèces de médaille clandestine, il perpétue en Angleterre la figure tragique de Thomas Becket. Sous forme de flacon, il sert à Maître Ollivier le Mauvais à enfermer l'eau de rose et de fumeterre dont il oindra le menton royal. Façonné en plat précieux, il récompense l'adresse de François de Rousy, « Roi de la Couleuvrine ». Il figure à chaque page dans l'inventaire de la vente de Jacques Cœur et dans celui de la liquidation des biens des Templiers. Aménagé en coffret capitonné de soie et parfumé d'encens, il a reçu le dépôt du cœur de Richard Cœur de Lion.

On vient de voir que l'industrie de l'étain a chance d'avoir été la plus importante du Moyen Age. Il est intéressant de constater qu'elle occupait le premier rang dans Nuremberg, qui était l'une des villes les plus prospères de cette époque et qui en a conservé d'ailleurs fidèlement jusqu'à aujourd'hui les formes et les aspects. Les potiers d'étain constituaient, en effet, la corporation la plus nombreuse de la cité [1]. Le registre des décès permet d'enregistrer l'existence de 44 de ces maîtres durant la seconde partie du XVIe siècle. Mais le travail de l'étain à Nuremberg re-

1. A propos des corporations, il est essentiel d'observer, quand il s'agit de Nuremberg, qu'on parle de corps de métiers ouverts (*freie Kuenste*) ou de groupes d'artisans soumis à certains règlements relatifs à la fabrication (*reglementirte Handwerke*). Les corporations fermées (*Zuenfte*) n'apparaissent à Nuremberg qu'au XVIIe siècle.

monte certainement jusqu'au XIVe siècle et probablement bien plus loin. Dès cette époque, la chronique parle des artisans remarquables que la cité possédait dans la branche. En 1324, dit Paul von Stetten, Nuremberg avait déjà un grand fondeur d'étain, Carel, dit Zierngiezaer [1]. Sebald Ruprecht, qui vivait à la fin du XIVe siècle, parvint à donner à l'étain la couleur de l'argent. Il réussit par suite à en faire un immense commerce [2]. Au XVe siècle, Martin Harscher arrive à faire en étain tout ce qu'on faisait jusque-là en argent (plats, assiettes, flambeaux, vases) et l'on dit que son étain est supérieur à l'étain anglais [3]. Melchior Koch invente un métal couleur d'or, dont il façonne des plats et des assiettes. Il meurt le 17 avril 1567, emportant son secret [4]. Hans Lobsinger réussit « à rendre l'étain mou comme cire, à y imprimer tout ce qu'il veut, puis ensuite à le durcir à nouveau ». Il meurt en 1570 [5]. Le plus grand de ces fondeurs d'étain sera Gaspar Enderlein, un artiste inspiré (mort le 19 avril 1633). On conserve à l'église St-Lorenz, à Nuremberg, ses plats fameux : l' « Ascension de la Vierge »; et « Mars entouré des figures de la Paix, de l'Abondance, de l'Envie et de la Guerre ». Citons aussi les chopes du Musée Germanique de Nuremberg, du Musée National de Munich, du Musée Industriel de Dresde et de la Collection Dutuit. Au génie de Gaspar Enderlein, la France oppose le génie de François Briot, l'auteur du « Plat de la Tempérance [6] ».

Ce sont là les astres de première grandeur. Autour d'eux gravitaient de nombreux satellites. Eobanus Hessus, qui au XVe siècle chanta Nuremberg en latin, s'écrie dans son *Urbs Norimberga carmine heroico illustrata* : « Voulez-vous des enseignes, des vases corinthiens? Nuremberg en fabrique en grande quantité

1. Doppelmeyer, *Historische Nachricht von den Nuernbergischen*, in-folio, Nuremberg, 1730. — Doppelmeyer, *Kunst-Gewerbs und Handwerks Geschichte der Reichsstadt*, Augsburg, 1779, t. Ier, p. 240.

2. *Kunst-Gewerbs und Handwerks Geschichte der Reichsstadt*, t. Ier, p. 240.

3. *Idem*, p. 283.

4. *Idem*, p. 290.

5. *Idem*, p. 291.

6. Voir l'ouvrage de Demiani, *François Briot, Gaspar Enderlein und das Edelzinn* (« François Briot, Gaspar Enderlein et l'Étain artistique »).

et avec beaucoup d'art. Aimez-vous les ouvrages en étain ou ceux d'orichalque? Nuremberg possède d'importantes fonderies de ces deux métaux, et de nombreux ouvriers fabriquent toute sorte d'objets en étain et en orichalque. » Dans le *Traité de l'Industrie* de Hartmann Schoper, le potier d'étain de Nuremberg s'exprime ainsi : « Je fabrique des vases avec toute sorte de métaux en fusion. C'est moi qui produis la coupe aux flancs évasés, les brocs et autres objets semblables avec l'étain que je dissous sur mes fourneaux. Vous trouverez chez moi, suivant vos goûts, la coupe écumante, les larges cratères, les flacons et les pintes, enfin tout ce qui peut mettre vos convives en joie et leur faire goûter les bienfaits du vin [1]... Ma patrie, célèbre parmi celles où l'on boit, use constamment de mon art. »

Le travail des fondeurs d'étain était extrêmement simple [2]. L'outillage se composait essentiellement d'une marmite pour la fusion, de moules pour le coulage, de tours, de limes et de poinçons. On sait que l'étain fond à une très basse température. Le métal liquide était introduit dans les moules avec une cuiller. Très fusible, il en épousait sans difficulté tous les contours. Le moule, souvent constitué par plusieurs morceaux, était serré au moyen d'un écrou. L'objet était ensuite ébarbé et tourné. Fréquemment enfin la décoration en était achevée au poinçon.

Les moules primitifs paraissent avoir été généralement en pierres, du genre des pierres lithographiques de Solnhofen qui ont fait plus tard la célébrité de cette localité de Moyenne Franconie. Elles étaient préparées par des tailleurs de pierres spéciaux. On se servit ensuite de moules en grès, en plâtre, en laiton, en ardoise. Les moules en pierre étaient mouillés pour éviter l'adhérence. Les moules en laiton étaient frottés de sable et de blanc d'œuf.

1. La culture du houblon ne s'est généralisée qu'assez tard en Franconie. Au Moyen Age nous trouvons en Moyenne Franconie quelques vignobles. Quant à la Basse Franconie, elle a été de bonne heure et est restée un pays favorable à la vigne, grâce à son heureux sol qui la distingue complètement des Franconies Moyenne et Haute. Dans les poètes, et notamment dans Hans Sachs, il est plus souvent question de vin que de bière.

2. Voir la description complète des procédés dans Sprengel, *Handwerke und Künste* (« Métiers et Arts »).

Les premiers alliages de l'étain furent obtenus avec du plomb, de la calamine et du cuivre. Plus tard on connut l'alliage au zinc, qui donne le laiton, l'alliage au bismuth, qui rend l'étain plus coulant et plus clair, et l'alliage à l'antimoine.

Si le travail du fondeur d'étain est un travail simple, c'est, par contre, un travail qui exige beaucoup de soin et de minutie. Il faut aussi un tact spécial pour juger si le métal et le moule sont bien au degré de chaleur convenable.

Bien que le régime des corporations fermées n'ait pas existé à Nuremberg avant le XVIIe siècle, nous voyons la profession de fondeur d'étain soumise d'assez bonne heure à des règles plutôt rigoureuses. Ceux qui voulaient passer maîtres étaient tenus d'exécuter de leurs mains et en une semaine « une aiguière à pied de la contenance d'un quart, un plat pesant environ quatre livres, et une cruche de la contenance de quatre à cinq pots, sur laquelle était écrit une chanson ou un proverbe [1] ». L'étain anglais et l'étain battu devaient être travaillés sans aucune addition de plomb, et les objets qui en étaient fabriqués devaient être marqués d'un aigle, ou bien d'un aigle, d'une couronne et d'une rose. Les travaux exécutés en étain non battu et non anglais pouvaient contenir un dixième de plomb, et chacun devait porter le poinçon de son fondeur. Ce poinçon était divisé verticalement en deux parties égales : d'une part un demi-aigle, d'autre part deux traverses entre lesquelles étaient inscrites une ou plusieurs lettres. Chaque fondeur était tenu d'exposer en un endroit bien visible de son officine une plaque d'étain portant son poinçon, afin qu'on pût immédiatement reconnaître la provenance. L'article 11 stipule que les maîtres jurés visiteront quatre fois par an les ateliers et que tous les objets répréhensibles seront brisés [2].

Quels étaient en général les objets fabriqués? C'étaient le plus souvent des ustensiles de ménage, dont nous avons vu qu'au Moyen Age un grand nombre étaient en étain. C'étaient

1. Voir les deux articles de von Schorn dans le journal *Kunst und Gewerbe*, publié à Nuremberg, n°s 47 et 48.

2. *Kunst und Gewerbe*, n°s 47 et 48.

des assiettes, des plats, des couverts, des timbales, etc., etc. On faisait encore des porte-écheveaux de coton pour les merciers, des lampes, des bassinoires, des abreuvoirs d'oiseaux.

Certains objets d'étain avaient un caractère particulièrement nurembergeois. Tels étaient les grands récipients dans lesquels on conservait au frais la provision d'eau à l'intérieur des maisons. Tels étaient encore les « coffres à saucisses » dans lesquels on apportait ces aliments tout chauds. Tels étaient enfin les récipients à boire et les vastes hanaps décorés pour les sociétés, confréries et corporations. Plus tard on fit à Nuremberg un grand nombre de cafetières d'étain [1].

Les ustensiles de ménage ont été les premiers objets fabriqués. Les jouets et figurines ne sont venus que plus tard. L'arrêté du 9 mars 1575 nous montre toutefois que la confection des jouets était très avancée au XVIe siècle. Les potiers d'étain s'étaient plaints que les orfèvres imitassent leurs produits. L'arrêté stipule que les orfèvres n'auront plus le droit de faire des ustensiles sérieux, mais pourront continuer à façonner des joujoux et des « ménages ». A cette époque, les *Dockenmacher* ou faiseurs de poupées fabriquaient de nombreuses poupées d'étain. Comment le passage s'est-il opéré des articles de ménage aux figurines? Il n'a pas dû être difficile à franchir. L'étain, métal mou et apte à prendre aisément toutes les formes, était une matière éminemment plastique. On commença probablement par décorer les objets avec des figures. Plus tard on traita ces images pour elles-mêmes. Les « enseignes » de pèlerinage ou images de saints, dont le Moyen Age a fait une énorme consommation, apparaissent comme la plus ancienne et la plus importante variété des figurines d'étain [2]. Les jouets plastiques d'étain s'en dégagèrent

1. Dans les vitrines d'un collectionneur, M. le Dr Kugler, nous voyons également des salières, des robinets, des boîtes à drogues, des plaques à trous pour accrocher les couverts.

2. Voir dans l'ancien *Bulletin consulaire français*, premier fascicule de janvier 1889, les pages dans lesquelles M. Duplessis s'efforce d'imaginer comment certaines enseignes de pèlerinage (par exemple saint Michel ou saint Georges) ont pu être traitées en jouets par les enfants et ont pu donner l'idée de la création des soldats d'étain.

sans doute peu à peu. Ils devaient atteindre leur apogée au XVIIIe et au XIXe siècle avec la création des soldats d'étain [1].

Mais le jouet plastique en étain n'était pas le seul à la fabrication duquel ce métal donna lieu. Toute une série de jouets étaient nés aussi de l'idée de réduire les ustensiles de ménage communs à une échelle enfantine. C'est le point de départ des services et « ménages ».

Au XVIIIe siècle, la porcelaine et le verre devaient éliminer l'étain du domaine des ustensiles ménagers. Quelques vestiges seulement en devaient subsister (assiettes et timbales « incassables » pour les enfants, moules à glaces et à pâtisserie, mesures à vin, et, à Nuremberg en particulier, couvercles de chopes à bière). Mais les jouets d'étain, d'abord modeste drageon de l'immense arbre des industries de l'étain au Moyen Age, devaient avoir une vie plus longue que le vieux tronc générateur. Ils s'épanouissent pleinement au XVIIe et au XVIIIe siècle. Le Nurembergeois Hilpert produit pour les pays les plus éloignés ses « animaux, bergeries, chasses, pâturages, arbres, soldats, montres d'étain ».

De nos jours enfin, nous voyons peu à peu le jouet d'étain disparaître. Non seulement il a été remplacé en grande partie par le jouet de fer-blanc découpé et estampé, mais encore la cherté actuelle de l'étain fait qu'on lui substitue le plomb pour les pièces fondues. Il ne se défend, avec l'appui de la loi, que dans le petit domaine des jouets pouvant être employés à contenir des aliments (ménages de poupées) et dans certaines fabrications spéciales (articles religieux pour enfants et autels enfantins) qui rappellent les anciennes destinées glorieuses du métal déchu.

Mais si lui-même disparaît de l'usage et de la fabrication courante, reste à savoir s'il n'a pas laissé de traces invisibles et profondes, s'il n'a pas marqué ineffaçablement son empreinte sur les populations qui l'ont travaillé pendant des siècles. C'est ce que nous aurons à vérifier plus tard.

1. Ce ne sont pas seulement des soldats d'étain qui sortaient des ateliers nurembergeois, mais aussi des images de personnages illustres. Louis Stahl, liquidant son magasin en 1805, publie un catalogue où l'on constate la présence de petits Voltaire en étain, à 36 sols la pièce.

V

LE GOUVERNEMENT DES GRANDS COMMERÇANTS PATRICIENS A NUREMBERG AU MOYEN AGE. LEUR ROLE COMME PATRONS MÉTALLURGES.

La région naturelle qui constitue aujourd'hui la Moyenne et la Haute Franconie [1] est une succession de hauts coteaux et de plaines élevées d'une altitude moyenne supérieure à 300 mètres [2]. Le sous-sol est composé par les assises du terrain jurassique. Le sol est formé essentiellement de sables. La Franconie était autrefois couverte de forêts de pins et l'est encore sur une grande étendue. Elle est limitée, à l'est, par les montagnes boisées du Bayerischer Wald et du Bœhmer Wald et, au nord-est, par le nœud montagneux du Fichtelgebirge. Au nord, elle est bornée ou à peu près par le cours supérieur du Main, l'affluent du Rhin, qui descend du Fichtelgebirge. Au sud, elle a pour frontière approximative le cours du Haut Danube [3]. Elle-même est arrosée par quelques petites rivières, dont la principale est la Pegnitz ; celle-ci, après s'être unie à la Rednitz, constitue la Regnitz, qui

1. La Basse Franconie, à l'ouest, que baigne le Main élargi, est de configuration et de sol différents. Autour de Würzbourg s'étendent des prairies fertiles, des vignobles prospères et des jardins fleuris. C'est déjà la région rhénane de Mayence (où le Main se jette dans le Rhin) qui s'annonce.

2. Ces coteaux sont surmontés de rochers des plus pittoresques dans la partie connue sous le nom de Suisse Franconienne.

3. Le Main élargi prolonge son cours vers l'ouest, où il va arroser Francfort et Mayence (qui s'appelle en allemand Mainz). Le Danube continue de couler vers l'est, où il pénètre en Autriche.

va se jeter dans le Main. Le climat est très rigoureux en hiver; les neiges sont abondantes; durant les jours froids, le thermomètre descend à 20° au-dessous de 0. Des vents d'ouest assez âpres soufflent au printemps et en automne. L'été est court, très sec et souvent torride; en cette saison, l'air immobile semble former une sorte de point mort, soustrait à tous les courants.

Les documents historiques font défaut qui pourraient nous renseigner sur les événements dont la Franconie a été le théâtre aux premiers siècles. En tout cas, il est constant qu'elle a d'abord été habitée par des populations slaves. L'élève des abeilles paraît avoir été l'un des principaux travaux auxquels se livraient ces premiers colons [1].

Ensuite arrivèrent les Francs, qui devaient s'établir dans le pays et lui donner leur nom [2]. Les Francs se heurtèrent aux Slaves et il en résulta une série de collisions et de guerres qui se prolongèrent pendant plusieurs siècles. Finalement la région se trouva partagée de façon très irrégulière entre les deux populations. Il est impossible de déterminer la proportion d'éléments slaves et celle d'éléments francs qui se sont combinées pour produire le type franconien. On est d'ailleurs aujourd'hui porté à admettre qu'un troisième facteur, représenté par des populations bavaroises, aurait fait sentir son action, en particulier

1. Une première invasion slave, celle des Sorbes, se produisit au VIe siècle. Ils avaient pénétré dans la forêt de Franconie jusqu'au versant sud du Fichtelgebirge, et ils ne furent arrêtés que par les Thuringiens, qui leur imposèrent des liens de vassalité. La fondation du royaume slave de Samo, qui régnait au VIIe siècle à Prague, permit aux Sorbes de recouvrer pour quelque temps leur indépendance. Après la dissolution de cet Empire, ils se maintinrent encore de longues années avec une organisation propre.

2. Ces Francs appartenaient aux tribus des Francs Ripuaires établis sur les Bouches du Rhin. On ne sait exactement comment ils vinrent dans la future Franconie ni par quels chemins. Il paraît toutefois certain qu'ils remontèrent le Rhin, puis son affluent le Main. A rapprocher de ceci l'étymologie du nom de Francfort (en allemand : Frankfurt, et originairement Frankenfurt, c'est-à-dire le Gué des Francs).

De nouvelles invasions slaves, se dirigeant en sens contraire de celui où allaient les Francs, se produisirent après l'arrivée de ceux-ci et donnèrent lieu à des luttes confuses. Au VIIe et au VIIIe siècle nous voyons des Slaves envahir les rives du Main supérieur et celles de la Regnitz, dans les environs actuels de Bamberg. D'autres pénétrèrent plus tard dans le pays de Hummelgau, à l'ouest de l'actuel Bayreuth, et se fixèrent du côté de Forchheim.

à Nuremberg et dans les environs. Les Bajovères, ancêtres des Bavarois, avaient traversé la Franconie et s'étaient dirigés vers le sud, en laissant de nombreuses colonies dans le Haut Palatinat. Il y a de bonnes raisons de penser que leurs traces ont été aussi très durables dans la Franconie Centrale[1].

Toutefois les Francs semblent avoir assuré d'assez bonne heure leur prépondérance. Le règne des Mérovingiens au VIIe siècle amena un moment l'unité politique des Francs de la France actuelle et des Francs de la Franconie d'aujourd'hui. Cette unité était réalisée sous Dagobert Ier, qui mourut en 638. L'Empire franc atteignit son plus haut degré de puissance avec Charlemagne, proclamé Empereur romain en 800. C'est lui qui allait porter le coup le plus sensible aux Slaves, car de son règne datent les efforts méthodiques entrepris pour les repousser. Il consolida son autorité en créant des « Grafen » ou comtes, et, au-dessus de ceux-ci, des « Margrafen » ou margraves, placés aux frontières. Il réglementa le commerce avec les pays slaves et désigna les villes par lesquelles il devait s'opérer[2]. Son œuvre fut continuée par son petit-fils Louis le Germanique. Au moment où, en 900, les Carolingiens s'éteignirent avec Louis l'Enfant, la suprématie germaine était déjà bien affermie. Mais l'œuvre ne devait être achevée qu'au XIIe siècle. Si le danger d'une domination slave avait été conjuré, beaucoup de Slaves étaient d'ailleurs restés dans le pays et s'étaient fondus avec le reste de la population. L'empereur Henri II avait pourvu à étouffer tout retour possible d'esprit séparatiste en organisant une administration solide et en établissant des seigneurs chargés d'exercer l'autorité et de

1. L'influence exercée en Franconie par l'élément slave éclate aujourd'hui encore dans mille traits : dans les noms géographiques (des rivières : Pegnitz, Rednitz, etc. ; des villes : Kremitz, Seulbitz, Bischnitz, etc.), dans l'architecture (coupoles de plusieurs églises de villages), dans la disposition des habitations et des terres (nombreux villages disposés en rond), dans le type physique de beaucoup d'habitants, peut-être aussi dans le caractère passif et résigné d'une partie du peuple.

2. Charlemagne fit aussi entreprendre les premiers travaux de construction d'un canal du Rhin au Danube en faisant creuser, près de Pappenheim, la « fossa Carolina ». — Toutefois l'origine des fosses existant en ce lieu est discutée par certains archéologues.

rendre la justice, qui furent l'origine de la Féodalité de la contrée. Il prescrivit aussi de juger en allemand et de prêcher en allemand.

La christianisation avait fait plus encore que toutes les mesures politiques pour pacifier les Slaves. Elle s'était accomplie dès les premiers temps. Quand saint Boniface (un Anglo-Saxon), l'évangélisateur de la Thuringe, fonda l'an 741 en Franconie l'évêché de Würzbourg (d'où naquit la première grande ville du pays), les Slaves avaient déjà construit eux-mêmes un grand nombre d'églises, qu'il fit passer sous l'autorité du nouvel évêque. Plus tard l'empereur Henri II créa à l'intention spéciale des Slaves l'évêché de Bamberg (d'où est sortie, dans l'ordre chronologique, la seconde grande ville de Franconie) [1].

Si les historiens sont frappés surtout des grands faits politiques et religieux, notre méthode nous permet d'en dégager d'autres encore qui, pour avoir jeté moins d'éclat apparent, ont agi plus immédiatement dans l'œuvre de la subordination des Slaves aux Francs. Ce sont les faits relatifs au travail. Les chroniques s'accordent à reconnaître que les Francs, énergiquement commandés par leurs chefs, se montrèrent de grands défricheurs. Ils ouvrirent les premières trouées et ménagèrent les premières clairières dans l'immense forêt de pins qui couvrait toute la contrée. On donnait le nom de « Gruen » à une surface ainsi rendue cultivable ; cette désinence se retrouve dans un grand nombre de noms de localités (Bischofsgruen, etc.). La désinence « reuth », qui vient de « ausreuten » — déboiser —, apparaît aussi à la fin de beaucoup de noms de villes (comme Pillenreuth, Burgailenreuth, Bayreuth). Bientôt certaines étendues de terrain furent mises en exploitation. Tel fut le cas, par exemple, de la plaine située au nord de Nuremberg, qui prit le nom de Pays de l'Ail (*Knoblauchland*) en raison des produits qui y venaient particulièrement bien. Le triomphe des Francs sur les Slaves n'a pas été seulement une

1. On remarquera que Würzbourg et Bamberg sont situées sur les bords du Main, qui a été, avec le Fichtelgebirge d'où il descend, le berceau de la civilisation en Franconie.

conquête militaire, politique et religieuse. Cela a été une conquête économique de cultivateurs sur des pasteurs [1], ou en tout cas de cultivateurs plus intensifs sur des cultivateurs moins intensifs.

Nuremberg n'existait pas encore au moment de la fondation de Bamberg. Lors du voyage de Konrad II de Regensbourg à Bamberg (1025), il n'est encore fait mention que de Mœgeldorf (village situé aujourd'hui aux portes de Nuremberg, qu'il a précédée dans l'existence). Ce n'est que dans deux pièces émanant du gouvernement de l'empereur Henri III (1050 et 1051) que Nuremberg est nommée pour la première fois. Nous voyons que Henri III transporte à Nuremberg le marché qui se tenait jusqu'alors à Fuerth [2]. Henri IV rend son privilège à cette dernière ville. Lambert von Hersfeld, le premier écrivain qui parle de Nuremberg, fait allusion (en 1072) au culte de saint Sébaldus qui s'y célébrait. Henri IV reçoit dans la ville en 1074 les légats de Grégoire VII et s'accuse solennellement devant eux. Sous Henri V, Nuremberg est mentionnée comme « castrum » et comme « lieu impérial et royal ». Henri V, guerroyant contre son père, assiège la « Burg » de Nuremberg et l'emporte. Cette « Burg », bâtie sur le rocher triasique dominant la rive droite de la Pegnitz, a été le noyau autour duquel s'est agglomérée la ville. Durant le règne des derniers empereurs de la dynastie franconienne, Nuremberg et sa forteresse sont définitivement considérés, ainsi qu'on vient de le voir, comme un point militaire important [3].

Trois causes occasionnelles paraissent avoir déterminé le développement de Nuremberg et sa fortune particulière parmi les autres villes franconiennes : 1° la présence de la citadelle, de

1. L'apiculture, prédominante chez les Slaves de Franconie, peut être considérée comme un travail pastoral.

2. Cette ville, située à 2 kilomètres de Nuremberg, a donc une origine plus ancienne que sa voisine.

3. Ce sont là les seules données certaines que l'on possède sur les premiers temps de Nuremberg. On les trouve rassemblées, avec l'indication des sources, dans l'introduction écrite par le professeur Hegel en tête du premier volume consacré à Nuremberg dans ses « Chroniques des villes allemandes » (*Chroniken der deutschen Staedte*, Leipzig, 1862). Hegel était le fils du célèbre philosophe, qui professa à Nuremberg.

« Schultheiss » et à écarter les derniers privilèges du burgrave pour parfaire l'indépendance de la cité. En 1320, Louis le Bavarois lui accorde le droit de haute et basse justice. A la même époque, l'Empereur, ayant des embarras d'argent, est obligé de confier en nantissement au burgrave la fonction de « Schultheiss » et ses revenus. Plus tard, c'est au commerçant nurembergeois Konrad Gross que le souverain remet en gage la même fonction (il lui devait une somme importante) [1]. En 1396, le « Rat » absorbe définitivement la fonction du « Schultheiss ». En 1422, l'empereur Sigmund remet la « Burg » elle-même entre les mains du « Rat », sous la seule condition de tenir en état les appartements impériaux. Les burgraves, qui habitaient depuis longtemps déjà un castel séparé à côté de la « Burg » impériale, se sentirent diminués par cette puissance extraordinaire du « Rat » ; comme d'ailleurs de nouveaux champs allaient s'ouvrir à leur ambition, les Hohenzollern ne se firent guère prier pour vendre au Conseil leurs derniers droits. En 1386, ils vendent leur droit d'impôt sur les forges. Enfin le burgrave Frédéric VI, devenu margrave et électeur de Brandebourg, vend au « Rat » son castel, ses moulins, ses villages et ses autres privilèges, pour 120.000 florins d'or.

Qu'était-ce donc que ce « Rat » si habile, si déterminé, si riche et si puissant? Il y avait le Petit et le Grand « Rat ». Le seul véritablement actif était le Petit « Rat », qui se composait de treize consuls et de treize jurés ou de vingt-six bourgmestres. Le Grand « Rat », formé des élus de la communauté, était subordonné à ce Petit « Rat » et même ne pouvait délibérer avec lui que sur certaines questions. Les membres du « Rat » étaient exclusivement choisis parmi les patriciens de Nuremberg et en réalité le gouvernement était exercé par le seul patriciat. Mais comment s'était formé le patriciat nurembergeois? « Historiquement on ne peut rien dire de la manière dont il a surgi. » (Hegel.) On ne sait pas non plus comment la constitution de la

1. Hegel, *op. cit.*, page XXII.

ville a pris naissance. Il ne paraît pas possible, dit plus loin Hegel, d'identifier les patriciens avec d'anciens bourgeois installés depuis plus longtemps dans la ville. Le même historien exprime l'opinion que certains fonctionnaires nobles de la « Burg » ont pu former le noyau du patriciat et que plus tard peut-être d'autres seigneurs francs du pays environnant s'y sont joints [1]. Des mariages avec de riches commerçants de la ville auraient ensuite étendu cette aristocratie. Quoi qu'il en soit, les luttes civiles provoquées en Allemagne par l'accession au trône de Charles IV de Bohême furent l'occasion, en 1348, d'une révolution passagère. Les artisans se mutinèrent contre le « Rat » et parvinrent à le chasser grâce à l'appui armé du margrave Louis de Brandebourg, qu'ils avaient appelé. Le « Rat » revint l'année suivante et procéda à des exécutions terribles. Il semble cependant qu'un léger tempérament ait été apporté à la constitution par l'accession au « Rat » de huit représentants des métiers. Ils furent d'ailleurs réduits à l'impuissance. En 1516, Christoph Scheuerl écrivait à Johann Staupitz : « Notre république est tout entière dans les mains des patriciens, dont les grands-pères et les ancêtres étaient également nos supérieurs. » Le mode d'élection du « Rat » montre bien quel pouvoir ferme et durable il constituait. Le Petit « Rat » désignait trois électeurs dans son sein et le Grand « Rat » seulement deux. Les cinq électeurs procédaient au remplacement des membres décédés ou démissionnaires et renommaient ordinairement les membres vivants, car toute exclusion était considérée comme un outrage [2].

Le moment est venu de nous demander quelles réalités économiques profondes se cachent sous les événements politiques dont nous avons passé la revue. D'où les patriciens nurembergeois tirèrent-ils la force nécessaire pour arriver graduellement à une émancipation presque complète? On l'a déjà aperçu : de leur richesse. Mais cette richesse elle-même, quelle en était la source?

1. Voir aussi Mummenhoff, « Le Vieux Nuremberg » (*Alt Nuernberg*), p. 19.
2. Hegel, *op. cit.*, p. XXVII.

Ce n'était point l'agriculture, Nuremberg s'étant élevée au milieu d'un pays de sables stériles. La fortune du Patriciat nurembergeois est sortie du commerce. Et le gouvernement de Nuremberg au Moyen Age se définit une aristocratie marchande. Les produits du négoce lui fournissent les moyens, en augmentant sa puissance contributive et militaire, en la rendant capable de consentir de gros prêts ou d'acheter cher les concessions, de parler haut au burgrave, au schultheiss, à l'empereur lui-même. Et les intérêts du négoce inspirent au fond toutes les revendications qu'elle formule, car elle vise avant tout à assurer la liberté de ses opérations commerciales.

Quels étaient les objets de ce commerce? Ce furent d'abord les articles façonnés par les artisans nurembergeois. Dès les premiers temps, la variété en était très grande. L'aridité du sol franconien ne permettant pas de trouver dans le pays les vivres dont on avait besoin; c'était une nécessité impérieuse pour la population de produire une quantité considérable d'articles fabriqués afin de les écouler au loin et de payer ainsi les denrées que refusait le lieu. Les métiers se développèrent très rapidement à Nuremberg. Dès le XIIIe siècle sont mentionnés : les fondeurs d'étain, les armuriers, les couteliers, les ceinturiers, les taillandiers, les faiseurs de cuirasses, les tanneurs, les drapiers, les fourreurs. Au XIVe siècle apparaissent les faiseurs de « Lebkuchen » ou pain d'épice de Nuremberg, les teinturiers, les faiseurs d'arcs et de flèches, les ferblantiers, les fondeurs de cloches, les faiseurs d'objets en laiton, les faiseurs de casques, les cloutiers, les faiseurs d'aiguilles, les faiseurs de cottes de maille, les imagiers et sculpteurs sur bois, les faiseurs de dés à jouer, etc. La caractéristique des « articles de Nuremberg », qui ont déjà une physionomie bien accusée et sont bientôt connus partout, est de répondre à des besoins généraux et d'être par conséquent d'un placement facile en tous lieux. Ce sont en un mot des articles d'exportation. Beaucoup n'ont qu'une valeur très faible par eux-mêmes : comme les jouets, les étuis, les petites boîtes, les aiguilles, les clous et tous ces bibelots et babioles (« Tand », comme on disait) nurembergeois,

qui deviennent rapidement proverbiaux. Mais ils sont légers, d'un transport aisé et d'un débit indéfini. Dans beaucoup de ces objets, la matière est insignifiante ; c'est l'habileté, l'ingéniosité ou même la malice de l'artisan qui lui ont donné du prix. Car peu à peu, rendus inventifs et subtils par la nécessité qui les presse, les artisans nurembergeois font briller ce « Witz » (mot intraduisible signifiant à la fois : talent de découverte et de plaisanterie) qu'on célèbre à tous les échos[1].

Le bois est une des premières matières que l'on traite. Les forêts de Franconie la fournissent avec libéralité. Mais le bois a été plutôt travaillé dans des localités voisines. Nuremberg est, dès la première heure, la ville où l'on travaille le métal. La « rue des Forges » (Schmiedgasse), située au pied de la « Burg », est la plus ancienne de la cité. L'étain surtout est mis en œuvre. Il vient d'abord des montagnes de Bohême et du Fichtelgebirge. Fusible à basse température et très malléable, il se laisse aisément façonner. Le travail du fondeur d'étain, très simple, requérant beaucoup de soin matériel et n'exigeant qu'un petit outillage, marque pour ainsi dire dès le premiers jours la mesure sur laquelle viendront se rythmer les innombrables petits métiers d'adresse manuelle qui vont illustrer Nuremberg. Les grands négociants introduisent ensuite d'autres matériaux : le plomb, le cuivre, le fer, le zinc, l'or, l'argent, l'ivoire, l'os, la corne.

L'étain n'a pas seulement joué un rôle considérable dans le développement des métiers à Nuremberg. Il a aussi servi de base aux spéculations hardies des patriciens. « Au XIVe siècle, nous voyons les patriciens du Sénat de Nuremberg former une Société et s'emparer du monopole de la vente de l'étain et du plomb comme matières premières. Par leur règlement de 1555, ils mettent à la tête de ce commerce un administrateur spécial qui prend le nom d'Intendant de l'étain et du plomb. Par ce même règlement, ils créent un corps de contrôleurs chargés d'inspecter les fonderies d'étain de la ville et de veiller au bon

1. Le proverbe dit : « Aux Vénitiens la puissance, aux Augsbourgeois le faste, aux Strasbourgeois l'artillerie, mais aux Nurembergeois le « Witz » ! (*Der Veneter Macht, Der Augsburger Pracht, Der Nuernberger Witz, Der Strassburger Geschuetz*).

Ce n'était point l'agriculture, Nuremberg s'étant élevée au milieu d'un pays de sables stériles. La fortune du Patriciat nurembergeois est sortie du commerce. Et le gouvernement de Nuremberg au Moyen Age se définit une aristocratie marchande. Les produits du négoce lui fournissent les moyens, en augmentant sa puissance contributive et militaire, en la rendant capable de consentir de gros prêts ou d'acheter cher les concessions, de parler haut au burgrave, au schultheiss, à l'empereur lui-même. Et les intérêts du négoce inspirent au fond toutes les revendications qu'elle formule, car elle vise avant tout à assurer la liberté de ses opérations commerciales.

Quels étaient les objets de ce commerce? Ce furent d'abord les articles façonnés par les artisans nurembergeois. Dès les premiers temps, la variété en était très grande. L'aridité du sol franconien ne permettant pas de trouver dans le pays les vivres dont on avait besoin; c'était une nécessité impérieuse pour la population de produire une quantité considérable d'articles fabriqués afin de les écouler au loin et de payer ainsi les denrées que refusait le lieu. Les métiers se développèrent très rapidement à Nuremberg. Dès le XIIIe siècle sont mentionnés : les fondeurs d'étain, les armuriers, les couteliers, les ceinturiers, les taillandiers, les faiseurs de cuirasses, les tanneurs, les drapiers, les fourreurs. Au XIVe siècle apparaissent les faiseurs de « Lebkuchen » ou pain d'épice de Nuremberg, les teinturiers, les faiseurs d'arcs et de flèches, les ferblantiers, les fondeurs de cloches, les faiseurs d'objets en laiton, les faiseurs de casques, les cloutiers, les faiseurs d'aiguilles, les faiseurs de cottes de maille, les imagiers et sculpteurs sur bois, les faiseurs de dés à jouer, etc. La caractéristique des « articles de Nuremberg », qui ont déjà une physionomie bien accusée et sont bientôt connus partout, est de répondre à des besoins généraux et d'être par conséquent d'un placement facile en tous lieux. Ce sont en un mot des articles d'exportation. Beaucoup n'ont qu'une valeur très faible par eux-mêmes : comme les jouets, les étuis, les petites boîtes, les aiguilles, les clous et tous ces bibelots et babioles (« Tand », comme on disait) nurembergeois,

qui deviennent rapidement proverbiaux. Mais ils sont légers, d'un transport aisé et d'un débit indéfini. Dans beaucoup de ces objets, la matière est insignifiante ; c'est l'habileté, l'ingéniosité ou même la malice de l'artisan qui lui ont donné du prix. Car peu à peu, rendus inventifs et subtils par la nécessité qui les presse, les artisans nurembergeois font briller ce « Witz » (mot intraduisible signifiant à la fois : talent de découverte et de plaisanterie) qu'on célèbre à tous les échos[1].

Le bois est une des premières matières que l'on traite. Les forêts de Franconie la fournissent avec libéralité. Mais le bois a été plutôt travaillé dans des localités voisines. Nuremberg est, dès la première heure, la ville où l'on travaille le métal. La « rue des Forges » (Schmiedgasse), située au pied de la « Burg », est la plus ancienne de la cité. L'étain surtout est mis en œuvre. Il vient d'abord des montagnes de Bohême et du Fichtelgebirge. Fusible à basse température et très malléable, il se laisse aisément façonner. Le travail du fondeur d'étain, très simple, requérant beaucoup de soin matériel et n'exigeant qu'un petit outillage, marque pour ainsi dire dès le premiers jours la mesure sur laquelle viendront se rythmer les innombrables petits métiers d'adresse manuelle qui vont illustrer Nuremberg. Les grands négociants introduisent ensuite d'autres matériaux : le plomb, le cuivre, le fer, le zinc, l'or, l'argent, l'ivoire, l'os, la corne.

L'étain n'a pas seulement joué un rôle considérable dans le développement des métiers à Nuremberg. Il a aussi servi de base aux spéculations hardies des patriciens. « Au XIVe siècle, nous voyons les patriciens du Sénat de Nuremberg former une Société et s'emparer du monopole de la vente de l'étain et du plomb comme matières premières. Par leur règlement de 1555, ils mettent à la tête de ce commerce un administrateur spécial qui prend le nom d'Intendant de l'étain et du plomb. Par ce même règlement, ils créent un corps de contrôleurs chargés d'inspecter les fonderies d'étain de la ville et de veiller au bon

1. Le proverbe dit : « Aux Vénitiens la puissance, aux Augsbourgeois le faste, aux Strasbourgeois l'artillerie, mais aux Nurembergeois le « Witz » ! (*Der Veneter Macht, Der Augsburger Pracht, Der Nuernberger Witz, Der Strassburger Geschuetz*).

aloi des alliages, afin qu'on n'y emploie pas au détriment de la santé publique plus de plomb qu'il ne faut. Violemment attaquée en 1738 au nom de la liberté du commerce, cette dernière institution semble avoir déjà été abolie avant la Révolution française, pour reparaître tout à coup de nos jours sous une autre forme avec les lois modernes de protection contre les matières nuisibles et dangereuses employées par l'industrie. Le fond même du monopole des patriciens dura plus longtemps. Ils durent néanmoins d'assez bonne heure se résigner à le restreindre un peu en autorisant les épiciers à vendre au détail les deux utiles métaux dont ils se réservaient le négoce en gros. Ils faisaient venir leur plomb des montagnes du Harz et leur étain de Bohême, de la presqu'île de Malacca et de l'île de Banca. Ce dernier est connu maintenant dans le commerce sous le nom d'étain en chapeau. Selon Roth, ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'ils auraient commencé à se procurer l'étain d'Angleterre, dont on se sert principalement aujourd'hui à Nuremberg et à Fuerth dans l'industrie de ces figurines en composition popularisées dans l'univers entier sous le nom de soldats de plomb. De tout temps l'accaparement des métaux, dont les patriciens de Nuremberg du XIVe siècle viennent de nous fournir un exemple, a tenté les spéculateurs de large envergure. L'histoire du commerce semble enseigner qu'alors que tant d'autres monopoles sont chimériques et impossibles, celui de certains métaux a des chances de réussir. On l'a vu s'établir en Europe à plusieurs reprises, à des époques et sous des régimes très différents, avec ou sans le concours de l'État, par la seule puissance libre du capital et sans qu'il en résultât de catastrophe. Ce que les patriciens de Nuremberg firent dans la cité de Saint-Sebaldus au XIVe siècle pour l'étain et le plomb, les célèbres Fugger d'Augsbourg, qui n'avaient pas le pouvoir politique en main, mais qui étaient de simples particuliers, le firent au XVIe siècle pour le cuivre de l'Europe entière. Ce n'est pas en effet la banque, comme la veut la légende, c'est principalement le commerce du cuivre, monopolisé par leurs capitaux et par leur intelligence, qui a fait la fortune colossale de cette illustre famille de mar-

chands, commencée dans les draps, ainsi que celle des Médicis. La société qui de nos jours est parvenue de nouveau à dominer souverainement le marché du cuivre et de l'étain sur le globe, ne fait donc en définitive que ressusciter et remettre en pratique la vieille spéculation des Fugger. » (Léon Duplessis : « Les Soldats de plomb », dans le *Bulletin consulaire français*, année 1889, premier fascicule de janvier).

A l'égard des métiers, les Patriciens du « Rat » adoptèrent une politique extrêmement habile. Ils n'introduisirent pas dans la ville le régime des corporations fermées. Il n'y avait à Nuremberg que des « arts libres » (*freie Kuenste*) et des métiers réglementés (*reglementirte Handwerke*). De cette manière le « Rat » facilitait l'installation dans la cité de tous les étrangers adroits qui pouvaient y ajouter un élément de fabrication; et c'était autant de gagné pour le commerce d'exportation. Parfois il arrivait que les praticiens d'un art libre sollicitassent la transformation en métier réglementé et c'était là ordinairement où tendaient les vœux des artisans anciens ou nouveaux venus; car ceux-ci, après avoir profité de la facilité de l'accueil, ne souhaitaient rien tant que de refermer la porte derrière eux. Le « Rat » ne consentait à changer une « freie Kunst » en « Handwerk » que si les circonstances de l'industrie rendaient vraiment la protection nécessaire; en tout cas, il se réservait de restaurer la liberté complète quand bon lui semblerait. Et il ne voulut pas que cessassent d'être arts libres les métiers qui ont véritablement un caractère artistique au sens moderne du mot : par exemple, la corporation des peintres resta constamment une corporation ouverte; un certain nombre de Hollandais purent ainsi y trouver place. Toutes ces installations d'immigrants donnèrent à la population de Nuremberg un renouvellement continu d'activité et la marquèrent en même temps d'un caractère composite. En maintenant le régime de la liberté pour une partie des corporations et en assujettissant les autres à une réglementation extérieure, le « Rat » n'avait pas seulement servi ses intérêts commerciaux, il avait aussi préservé son pouvoir oligarchique : l'exemple des corporations de Flo-

rence, fortement constituées et soumises à une réglementation autonome, montre que ce dernier régime est plus favorable au développement de l'esprit républicain.

L'exportation des « articles de Nuremberg » forme une partie, comme il a été dit, du commerce pratiqué par les Patriciens. Les objets d'étain, en particulier, qui répondaient à une foule de besoins matériels et moraux au Moyen Age, ont dû trouver en tous lieux un placement facile. Les fondeurs d'étain nurembergeois ont « fourni à cette époque toutes les cuisines et tous les cabarets d'Allemagne »[1]. Mais ce trafic n'eût pas suffi à enrichir les Patriciens, même y ajoutât-on le commerce d'importation des matières premières et celui des denrées. Le grand commerce des métaux a contribué largement à l'édification de leur fortune. Le commerce en gros de l'étain et du plomb les occupa surtout. A cette époque, les Vénitiens se chargeaient d'exporter l'étain en Turquie et en Égypte. Les Patriciens nurembergeois faisaient également le trafic du cuivre et du laiton.

Cependant une grande cause de la richesse des négociants nurembergeois a été le commerce de transit entre les divers pays de l'Europe et plus particulièrement entre Venise et les pays du Nord. Par suite de sa position au milieu de l'Europe et au croisement de toutes les grandes routes d'échange, Nuremberg a pu être au Moyen Age un véritable entrepôt universel. Lorsque Venise, héritant de Byzance, est devenue la pourvoyeuse de toutes les choses d'Orient, Nuremberg s'est développée peu à peu et a fonctionné comme son organe complémentaire, propulsant les marchandises accumulées dans la cité des Doges vers la Flandre, vers les Pays-Bas, vers les Provinces Rhénanes et vers les Villes Hanséatiques. Les Patriciens nurembergeois étaient en effet en rapports suivis avec la Hanse. Ils étaient aussi en relations régulières avec toutes les grandes cités allemandes, dont plusieurs avaient eu un essor politique et économique analogue à celui de Nuremberg. Les Ligues de Villes jouent un rôle des plus décisifs dans l'histoire de l'Allemagne du

1. Rehlen, *Geschichte der Handwerke*, Leipzig, 1859, p. 375.

Moyen Age ; des ambassadeurs allaient solennellement chaque année jurer le renouvellement des clauses du contrat et remettre à la cité alliée la mesure de sel ou la paire de gants symbolique. Les Patriciens nurembergeois ne manquent pas de visiter les grandes foires ou « Messen » (Francfort, Leipzig), qui prennent dès cette époque une place éminente dans la vie publique allemande. Les transactions avec la France sont des plus actives. Les négociants de Nuremberg contribuent à la prospérité de Lyon, qui grandit comme place d'échange entre la France, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Les Valois confirment avec empressement les privilèges de leurs « très chers et bien aimés marchands de Nuremberg »[1]. Ceux-ci leur avancent de l'argent, comme ils en avancent à l'Empereur d'Allemagne[2]. Les rapports les plus cordiaux sont néanmoins ceux qu'on entretient avec Venise. Un seul fait donne une idée du prix que les Vénitiens attachaient au concours des négociants de Nuremberg : un entrepôt appartenant à ceux-ci ayant été incendié dans la ville italienne, Venise décida de le reconstruire à ses frais.

Sur quoi porte ce grand commerce de transit? « Il est plus facile de dire ce qu'il exclut que de dire ce qu'il embrasse[3]. » De Thuringe les Nurembergeois exportent au loin des matières colorantes : le pastel et la garance. De l'est ils font venir des peaux. D'Autriche-Hongrie ils amènent du grain et du bétail. Des rivages de la Mer du Nord et de la Baltique ils convoient le poisson fumé, hareng et morue. Mais leur principal office est de distribuer vers le Nord tous ces produits dont l'entrepôt est à Venise et qu'on appelle alors d'un nom générique, les « épices ». C'est le sucre, le poivre, la cannelle, la réglisse, le safran. Ces denrées tiennent une place énorme dans la préparation des boissons et des aliments au Moyen Age[4]. Le safran tout spécia-

1. Voir les textes dans Roth, *Geschichte des Nuernbergischen Handels*, t. Ier, p. 204.

2. Mummenhoff, *Histoire du Commerce et des Métiers de Nuremberg* (en préparation).

3. Mummenhoff, *idem*.

4. Le « Lebkuchen » ou pain d'épice de Nuremberg, qui apparaît dès le XIVe siècle comme article d'exportation, a un sens historique important; fait avec du miel et

lement est un article de grande consommation. Le « Rat » a établi un corps d'Inspecteurs du safran chargé d'examiner les marchandises qui arrivent sur la place. Par Venise viennent encore l'encens, les bois de teinture, l'indigo [1], le cuir de Turquie. Beaucoup de ces produits allaient en Belgique et dans les Flandres, qui en échange envoyaient, par l'entremise de Nuremberg, leurs draps dans le Midi. Il a une signification capitale, le haut-relief du Rathhaus qui représente la cité (*Norimberga*) offrant au Brabant (*Brabantia*) les présents symboliques — aiguilles, épée et ceinture — attestant le renouvellement de la convention commerciale.

Quels étaient les modes d'opération du commerce? Il n'y avait pas alors de transports publics. Un des grands soucis du négociant était de convoyer la marchandise. Les convois étaient de véritables caravanes. Et, comme les routes n'étaient rien moins que sûres, c'étaient des *caravanes armées*. On se rend compte par là des capitaux qui étaient nécessaires pour entreprendre un trafic de grande ampleur et l'on conçoit que le commerce de transit nurembergeois ait pu devenir la propriété d'une oligarchie. C'était, à vrai dire, un des privilèges du burgrave et plus tard du schultheiss de fournir aux marchands, en échange du paiement d'un droit, le sauf-conduit et l'escorte. Toutefois, cette protection ne tarda pas à être insuffisante. Non seulement les routes étaient infestées de vulgaires pillards, mais encore on vit pendant de longues années certains burgraves sans scrupules et certains seigneurs sans vergogne fondre sur les caravanes des marchands et les dévaliser [2]. D'autres se

certaines épices, il résume et combine l'apiculture, si vieille en Franconie, et le commerce des épices vénitiennes. Plus tard, enveloppé dans les papiers dorés du pays, il gagnera encore en valeur représentative. « La gloire, dit un personnage des *Brigands* de Schiller, elle ressemble au papier doré dans lequel le marchand de Nuremberg enveloppe son Lebkuchen. » On continue au xve et au xvie siècle d'élever les abeilles pour la cire, employée au Moyen Age pour les sceaux et cachets, les bougies. Le miel sert communément à sucrer.

1. On sait quel rôle jouent les couleurs voyantes dans le vêtement au Moyen Age. Les Croisades, en révélant l'Orient, ont encore excité le goût des teintes crues.

2. Voir, dans Roth, l'histoire complète des seigneurs pillards et des représailles exercées par Nuremberg. Souvent les attaques des détrousseurs prenaient pour objet les voitures de cuivre.

contentaient d'exiger le payement de droits de passage. Toute la politique du « Rat » à l'égard de l'Empire, ses revendications, ses exigences, ont pour but de briser toutes ces entraves et de mettre un terme à toutes ces oppressions. Et quand le « Rat » demande le droit de haute et basse justice, c'est pour en finir lui-même avec les hauts larrons qui assaillent ses convois. L'histoire légendaire de la lutte des Nurembergeois contre le chevalier pillard Eppelein ne réveille que le souvenir d'un fait entre mille. Les riches marchands de la cité, qui l'entourèrent de fortifications si imposantes, n'épargnèrent rien pour développer leur puissance militaire et ils entreprirent sans hésiter des expéditions décisives contre leurs agresseurs.

En assurant les échanges entre l'Allemagne et l'Italie — par cette route alpestre du Brenner, bien connue des Romains, et que les chevauchées des Empereurs germains avaient maintenue ouverte — le commerce nurembergeois a véhiculé aussi des idées : 1° Il a apporté en Allemagne la nomenclature et la langue du négoce (dont les racines sont encore visibles dans des mots courants comme : *lombardiren, diskontiren, giro-konto,* etc.). 2° Il a apporté des conceptions politiques. Par exemple la constitution oligarchique de Nuremberg fut en grande partie calquée sur la constitution de Venise. 3° Il a introduit des sensations et des goûts. Les Patriciens ont même donné à Nuremberg l'aspect d'une Venise du nord, d'une Venise plus sombre aux tonalités amorties, où le Pont de la Viande (*Fleischbruecke*) remplace le Pont des Soupirs. 4° Les Patriciens-commerçants ont propagé des idées critiques et philosophiques. L'esprit de la Renaissance a déployé ses ailes au-dessus de leurs fourgons et les a suivis à travers les Alpes. Plusieurs négociants ou fils de négociants, comme Pirkheimer, furent eux-mêmes, au XVIe siècle, de grands humanistes. Ils préparèrent ainsi les voies à la Réforme, qui devait se recommander de la critique des textes. Nuremberg est un des principaux théâtres où se déroulent les grandes scènes de la Réformation.

On se fait une idée de la puissance des anciens Patriciens de Nuremberg en visitant leurs demeures, qui sont restées l'une

des curiosités de la ville. Leurs vastes cours, bordées de balcons de bois, étaient les cours de départ et d'arrivée des marchandises. La disposition s'en retrouve partout, avec des progrès continus d'ornementation et de richesse, depuis la cour sombre, aux vieilles boiseries, de l' « Historischer Hof » ou du « Ploben Hof » jusqu'à l'élégante cour de pierre, en style Renaissance, de la maison Peller! Rien n'était plus vivant que ces cours au moment du passage des caravanes. L'Italie et l'Orient y projetaient leurs formes et leurs vives images. Les vieilles gravures nous montrent, à côté des piles de caisses qu'on décharge, des perroquets debout sur leurs perchoirs, des singes qui gambadent, des nègres qui aident les convoyeurs[1]. Et l'on voit des servantes qui apportent des rafraîchissements dans des brocs d'étain.

La vie commerciale de la maison se déroulait ainsi dans ces vastes espaces intérieurs à l'abri des indiscrétions de la rue. De même la vie de la famille pouvait, au gré des maîtres, se renfermer dans les chambres dont les fenêtres donnaient sur les balcons de bois environnant les cours. Mais au dehors faisait saillie, simple ou richement décoré, l' « Erker », si caractéristique des vieilles maisons de Nuremberg : l' « Erker », loggia en relief qui rappelle la « Window » des pays anglo-saxons, mais qui est de forme carrée et braque sur la rue tout entière le regard inquisiteur de ses trois faces curieuses.

A l'intérieur des appartements, du temps que les Patriciens les habitaient, on eût vu, au-dessus des meubles massifs, s'étaler des armoiries et flamboyer des armes. Devant le service à l'empereur et, au reste, soucieux de défendre par tous les moyens leurs gros intérêts, les Patriciens s'exerçaient au maniement du fer, dans la pratique duquel ils voyaient d'ailleurs un signe de noblesse. Quelques-uns d'entre eux (comme Berthold Pfinzing et Wolfgang Holzschuher) furent armés chevaliers sur les champs

1. Une porte de Nuremberg a reçu le nom de « Porte du Nègre » (*Mohrenthor*) et plusieurs enseignes évoquent également des nègres. La vieille famille patricienne des Tucher a pour armoiries une tête de nègre, apparemment comme symbole de ses entreprises commerciales lointaines.

de bataille. Ulman Stromer, faisant son testament, lègue à ses fils « son armure, ses armes, ses biens et sa fabrique de papier ». En 1446, les Patriciens organisent un tournoi sur la place du Marché de Nuremberg. Les nobles du pays s'en montrent fort marris et contestent aux Nurembergeois le droit de s'adonner à semblables plaisirs. Ce débat entraîne une guerre entre la ville et son voisin le margrave. Plusieurs ordonnances relatives aux tournois interdisent ensuite aux villes la pratique de ce divertissement. Mais les Nurembergeois trouvent une aide dans la fantaisie du héraut Georg Rixner qui, sans doute pour leur complaire, chante le tournoi imaginaire présidé dans la ville, en 1198, par l'empereur Henri VI! Un des droits dont usaient solennellemet les familles patriciennes était celui d'aller « danser au Rathhaus ». Les invitations se faisaient en grande cérémonie. Une commission spéciale du « Rat » éliminait les Patriciens qui ne tenaient pas leur rang, soit parce qu'ils avaient fait des mésalliances, soit parce qu'ils avaient entrepris des métiers indignes de leur qualité, soit parce que leur conduite avait causé du scandale. Il y avait tout au plus quarante familles patriciennes. Les plus illustres sont celles des Pfinzing, des Ebner, des Haller, des Grundherr, des Tucher, des Holzschuher, des Behaim, des Volckamer, des Kress, des Tetzel, des Pirkheimer, des Lœffelholz, des Fuerer, des Topler et des Hirschvogel. Tous véritablement exceptionnels par l'ampleur de leurs entreprises, par l'inflexibilité de leur vouloir, par leur sens de la vie fastueuse, parfois aussi par la violence de leurs passions. Roth énumère complaisamment dans plusieurs chapitres spéciaux les faits et gestes de ces négociants héroïques : leurs voyages, leurs luttes, leurs succès, et leur postérité souvent digne des personnages bibliques. Albert Dürer, le fameux dessinateur et peintre nurembergeois du XVIe siècle, a pris pour modèles quelques-uns des représentants de ces familles. Qu'on regarde le portrait bien connu d'Holzschuher, qui est maintenant au Musée de Berlin. C'est peut-être l'œuvre maîtresse de Dürer et c'est l'un des plus étonnants morceaux que l'art humain ait créés. Le Patricien nurembergeois s'enlève sur un fond bleuâtre. Vêtu d'un manteau noir à large collet de fourrure brune,

il lève fièrement sa tête encadrée d'une chevelure et d'une barbe blanche. Le teint coloré atteste le sang vigoureux. Le front plissé et la bouche serrée disent la volonté intraitable. Mais surtout les yeux bleus, d'une vie, d'un éclat, d'une intensité de regard incomparable, vous fixent avec la sérénité hautaine d'une intelligence résolue, consciente de sa maîtrise et assurée d'avance de sa victoire. Quelque chose de fort, de calme et de magnifique émane de cette image des anciens jours et l'âme calculatrice et batailleuse des Patriciens nurembergeois y est enfermée. Dürer, qui disait que l'art est emprisonné dans la nature et qu'il faut l'en dégager, Dürer a vraiment extrait dans cette image quelque chose de l'esprit intrépide et superbe qui animait les hommes du « Rat ».

Et pourtant cette plénitude de la puissance et de la beauté du Patriciat marque en même temps, comme il arrive pour toutes les œuvres de la vie, le point précis où son déclin va commencer. On en attribue ordinairement la cause à la découverte du cap de Bonne-Espérance, dont les contre-coups ruinèrent le commerce de Venise et par suite le commerce de Nuremberg. Cela seul n'aurait pas suffi, car les échanges avec l'Italie continuèrent sans entrave pour l'approvisionnement en vins, fruits et produits de la péninsule. Et, d'autre part, Anvers ayant remplacé Venise comme entrepôt des produits d'Orient, les négociants avaient la possibilité d'aller chercher au nord les marchandises qu'ils trouvaient jusque-là au midi. Les transports publics n'existaient pas plus qu'auparavant. Le commerce par caravanes allait continuer encore pendant deux siècles et demi, en changeant seulement ses directions.

La guerre de Trente ans, pendant laquelle le sol franconien fut foulé par des armées furieuses, contribua beaucoup à la ruine de Nuremberg. Tilly, général de Maximilien de Bavière, gagne la Saxe à travers les coteaux de Franconie. C'est en Franconie que Gustave-Adolphe le poursuit. Le roi de Suède campe devant Nuremberg. Mais ce n'est qu'à Augsbourg qu'il atteindra mortellement Tilly. C'est en Franconie encore que Wallenstein s'attache aux pas de Gustave-Adolphe. Les deux ennemis s'observent pen-

dant un mois devant Nuremberg, avant que Gustave-Adolphe ne lève brusquement son camp pour se replier sur la Saxe, où il doit trouver la mort à Luetzen. On sait comment les armées de mercenaires traitaient les pays par lesquels elles passaient. Elles exercèrent en Franconie les plus terribles ravages. Les villes furent pillées et les campagnes décimées. La région tout entière garde les marques des souffrances qui lui furent infligées. De nombreuses localités ne se sont jamais relevées des coups qui leur furent portés et la tristesse farouche de leurs habitants témoigne aujourd'hui encore, après trois siècles, des misères de la guerre de Trente ans[1].

Mais même s'ils n'eussent pas été violentés et pressurés par les hordes de Tilly et de Wallenstein, les Patriciens nurembergeois étaient voués quand même à la décadence. Car depuis quelque temps ils portaient en eux-mêmes le principe de leur chute. La grande richesse avait accru leur orgueil. De plus en plus ils visaient à se confondre avec la noblesse. Ils rougissaient de leur ancienne profession. L'opinion de Charles-Quint, estimant que le négoce et la fabrication sont incompatibles avec la gentilhommerie (opinion qui contribua à l'affaiblissement économique de l'Espagne et de l'Allemagne) avait porté l'inquiétude dans l'âme des hommes du « Rat ». Désormais, la fortune aidant, ils vont appliquer leur activité à se faire octroyer des titres de noblesse véritable, à se faire pourvoir de fonctions, à placer leurs enfants dans l'armée, dans l'administration, dans le personnel judiciaire. Malheureusement pour les Patriciens, les effets de cette évolution furent désastreux. Les descendants des hardis marchands d'autrefois arrivèrent bien à leurs fins, mais ne tardèrent pas à s'appauvrir. Et au bout d'un siècle, la moitié de ces familles illustres étaient éteintes complètement. Après l'aristocratie de Carthage et celle de Venise, l'aristocratie de Nuremberg avait fourni un

1. A Rothenbourg, près Nuremberg, Tilly n'accorda la vie sauve aux habitants qu'à la condition que le bourgmestre vidât d'un seul trait un hanap d'une dimension inusitée. Le bourgmestre s'exécuta; mais il en mourut. Cette scène est reproduite tous les ans à Rothenbourg en un spectacle solennel, avec presque tous les habitants comme figurants.

nouvel exemple de la fragilité des dominations fondées sur le seul commerce.

Du moins elle laissait l'exemple d'entreprises audacieuses et d'initiatives remarquables. Les premiers, les Patriciens de Nuremberg fondèrent de véritables sociétés commerciales avec partage des bénéfices au prorata des apports. Ils avaient été amenés à cette conception par le désir de diminuer les gros risques attachés aux transports à longue distance sur des routes peu sûres. Ce sont encore les Patriciens de la cité de St-Sebaldus qui créent les premières Sociétés minières. « Elles eurent autant d'importance que leurs Sociétés commerciales proprement dites. Contentons-nous de citer la Convention que les villes d'Amberg et de Sulzbach (Haut-Palatinat) conclurent entre elles d'abord, puis avec les bourgeois de Nuremberg — qui possédaient des forges dans les seigneuries d'Amberg et de Sulzbach — relativement aux mines, aux ateliers de martelage et aux ouvriers forgerons (1387). En 1437, le margrave Frédéric de Brandebourg concède à Jakob Kauerhals et à ses associés (*Gewerken*) Erasmus Sauerzapf et Ulrich Hegnein, de Nuremberg, les mines d'étain de Trostein[1] (Trœstau, au sud de Wunsiedel?) — exactement dans les mêmes conditions sous lesquelles il avait concédé à Mathes Ebner, de Nuremberg, et à ses associés Thomas Zingel, Hans Kromer et Wenzlaw Ortolf les mines de Goldkronach. Dans les années 1488 et 1492 il nous est parlé d'un traité d'association entre Endres Harsdœrfer et son cousin Peter Harsdœrfer le vieux, à propos des mines et des fonderies d'Enzendorf. Des capitaux avaient été aussi engagés par l'épouse d'Ortolf Stromer et Fabian Harsdœrfer. Dans le capital social figuraient des espèces, du métal argent, du cuivre en disques et des troncs de pin. Niklas Gross le vieux, de Nuremberg, Jakob Hainberger, de Lauenstein, Kaspar Hofmann, de Schweinfurt, avec Barbara, son épouse légitime, et leurs deux enfants, et enfin Peter Schefer, de Gernsheim, imprimeur à Mayence[2], fondent une Société minière pour exploiter les

1. Le texte dit : « L'étain et les mines ».
2. Le même qui avait d'abord imprimé avec Gutenberg.

mines de Ringrafenstein et d'Ebernberg. En 1518, il nous est parlé d'un traité entre Johann Pflug, sire de Rabenstein, un certain Hans Nuetzel et consorts (*und seine Gesellschafter*) pour exploiter l'argent tiré des propriétés de Pflug à Schlackenwald et des montagnes environnantes. Avant 1485 Michel Bart, de Nuremberg, avait acheté quelques filons des mines de Schneeberg à Bertold Weilheimer. Dans d'autres mines de Thuringe et de Bohême nous trouvons également des Nurembergeois comme participants : par exemple, les Tichtel dans les mines de cuivre de Kuttenberg en Bohême (1528), les Scheuel à Joachimthal (1530), les Fuerer dans la mine de cuivre de Meissen, etc. Cette participation, non négligeable, de Nuremberg aux entreprises minières était importante pour l'approvisionnement en matière première des métiers qui élaboraient dans la ville le métal. A Nuremberg, existait au xve siècle une série de fonderies où l'on préparait le cuivre pour les chaudronniers, fondeurs de cloches et autres artisans du cuivre et des métaux. Il y avait également des ateliers de « triage » des métaux pour l'industrie et peut-être aussi pour le commerce. La ville même possédait sa propre fonderie. D'après une ordonnance de 1483, tout le cuivre de Nuremberg et de cinq milles à la ronde y doit être fondu [1]. » Par là nous voyons que les grands commerçants nurembergeois ne se sont pas contentés de faire le trafic des métaux, mais qu'ils ont été encore des patrons métallurges. Et ils ne se bornèrent pas à soutenir de leurs capitaux les mines et les fonderies. Plusieurs furent eux-mêmes des praticiens éminents et des inventeurs. Telle fut l'illustre famille des Ebner qui, au commerce du cuivre, ajouta la fabrication du laiton, qu'elle perfectionna et dont on lui attribue même souvent la découverte. Les arts du laiton brillèrent du plus vif éclat dans Nuremberg à côté des arts de l'étain et du cuivre.

1. Mummenhoff, conseiller des archives de la ville de Nuremberg : *Histoire du commerce et des métiers de Nuremberg* (en préparation, paraîtra au moment de l'Exposition nationale bavaroise de Nuremberg, en 1906).

VI

LES ANCIENNES MINES D'ÉTAIN DU FICHTELGEBIRGE ET LE PROBLÈME DES ORIGINES FRANCONIENNES

I

Pourquoi les industries et le commerce de l'étain ont-ils eu un si grand éclat dans la Nuremberg du Moyen Age? Aujourd'hui que les mines d'étain du continent sont épuisées, nous n'apercevons plus au premier coup d'œil la cause de ce phénomène. Mais les Nurembergeois ont eu autrefois l'étain à leur portée. Ils le tiraient des montagnes de Bohême et du Fichtelgebirge franconien et bohémien. Là se trouvaient les seuls gisements importants du continent. C'est plus tard seulement que les négociants importèrent l'étain de Banca et de Malacca, puis l'étain d'Angleterre [1]. Le souvenir des mines du Fichtelgebirge paraît malheureusement avoir disparu des mémoires et M. de Humboldt, commissaire prussien pendant la courte période où la Prusse domina la Haute Franconie, de 1791 à 1806, usa en vain du prestige de sa science illustre pour convaincre les habitants et les autorités de la nécessité d'entreprendre de nouveaux travaux de prospection. Les historiens, de leur côté, ne semblent pas vouloir accorder au passé de ces mines

1. Au XIIe siècle, disent les historiens bohémiens, il y avait de grandes mines d'étain en Bohême, notamment à Schlaggenwald et à Graupen. Il était si abondant et si bon que l'étain anglais fut refoulé (Rehlen, *Geschichte der Handwerke*, p. 375).

l'attention dont elles seraient dignes. Le Dr Schmidt, de Wunsiedel, s'est donné pour tâche de rappeler leur examen vigilant sur cette question négligée. Dans une série de communications publiées par les *Archives pour l'Histoire de la Haute Franconie*, il a mis en relief de façon saisissante les nombreux indices qui montrent la part énorme des mines d'étain du Fichtelgebirge dans le développement du pays et des villes. Nous allons résumer aussi exactement que possible son exposition.

« Lorsque, dit-il, le magister J. Will écrivait en 1692 dans son *Eloge du Fichtelgebirge* : Son minerai rapporte un bon prix, — il avait absolument raison, car on devrait le savoir en tous lieux, jadis une vie si animée et si active a régné dans nos montagnes que nous pouvons à peine aujourd'hui nous en faire une idée; et nos pères tiraient leur aisance d'un sol que la bonne mère nature avait richement doté en minerai et en minéraux précieux... Tout ce qu'on rapporte à ce sujet remonte à une antiquité si ancienne que la vérité s'y mêle avec la légende... Avant tout j'appelle l'attention sur les mines qui, dès les premiers temps, ont eu la plus grande importance pour le massif central du Fichtelgebirge, je veux dire les mines d'étain[1]. »

C'est sous forme d'oxydes d'étain que ce métal se rencontrait. Tantôt il se présentait en couches épaisses, tantôt sous l'apparence d'une poussière mêlée au granit et au gneiss. C'est au moyen d'un lessivage qu'on l'obtenait à l'état de pureté. Plus tard on apprit à le réduire en le faisant fondre avec du charbon.

Les endroits où l'on trouvait l'étain étaient fort nombreux. Mais bien qu'une foule de noms de localités et de forêts témoignent de l'ancienne exploitation, il est remarquable que les données historiques soient si maigres sur ce sujet. En descendant le versant oriental du groupe du Schneeberg, on rencontrera partout sur les routes solitaires les terres rejetées des mines d'autrefois. Le peu de renseignements qui survivent à une exploitation manifestement si intense donne lieu « de penser

1. *Archiv für Geschichte und Altertumskunde von Oberfranken*, Bayreuth, t. XV, fascicule 3, p. 188.

qu'elle a atteint son apogée à une époque préhistorique »[1]. On admet généralement que ce sont les Slaves — et à vrai dire un rameau des Wendes — qui ont commencé à traiter le minerai[2].

La petite ville de Weissenstadt se trouve entre le Rudolfstein et le rempart du Waldstein. Rien ne permet de soupçonner l'importance considérable qu'elle a eue autrefois. Là étaient au Moyen Age des mines d'étain célèbres. C'étaient des fosses creusées profondément, dont les traces sont visibles encore. Partout le sol a été fouillé, traité, lessivé, puis rejeté en décombres. Un étang situé dans le voisinage fournissait l'eau pour les « lavoirs » d'étain. L'un des gisements s'appelait « Seitig » (Soyeuse). Et le *Pachelbel*, description du Fichtelgebirge parue en 1716[3], dit que ce nom vient de ce que les mineurs étaient si riches qu'ils pouvaient aller à l'église en habits de soie.

A une demi-heure de Weissenstadt, dans les villages de Schœnlind et de Weissenhaid, on rencontre de véritables puits de mines. L'étain s'y trouvait à la fois en poussière et en filons solides. En 1402, 1411 et 1423, sont octroyées en ce lieu des concessions de mines d'étain. En 1430, le burgrave Frédéric cède à Henri de Hirschberg zu Fœrbau sa part des mines d'étain du Rudolfstein et du Fichtelberg. Au commencement du XVIIe siècle, le margrave Christian exploite lui-même. Les plus anciennes mines étaient celles des Princes, plus tard appelée « Cadeau du Bonheur », et la mine des Comtes. La mine des Princes florissait en 1503. La légende d'un « moine de la mine », qui apparaissait pour présager les éboulements et les catastrophes, se retrouve maintefois dans les traditions relatives à ces galeries.

La chronique de Weissenstadt dit qu'il y avait en cette ville quatre tribunaux et quatre droits différents : celui des affaires

1. *Archiv für Geschichte und Altertumskunde von Oberfranken*, p. 190
2. *Ibidem*, p. 195.
3. *Ausführliche Beschreibung des Fichtelgebirgs im Nordgau liegend, von einem Liebhaber gœttlicher und natürlicher Wunderwerke*, Leipzig, 1716.

de ville, celui des affaires intéressant la montagne, celui des affaires concernant l'élève des abeilles et celui des affaires regardant l'étain. Le tribunal de l'étain à Weissenstadt fut longtemps la plus haute instance pour trancher toutes les contestations qui s'élevaient dans le margraviat relativement à l'exploitation de ce métal [1].

Les exploitants de l'étain formaient une classe très riche, qui contribuait largement à l'entretien des écoles et des églises. L'importance de cette industrie avait attiré à Weissenstadt beaucoup de négociants en tôle d'étain et aussi un grand nombre de voituriers et transporteurs. C'était un très grand commerce que celui de la tôle de fer étamée à destination de Magdebourg, de Naumbourg et de Leipzig.

A côté des « lavoirs », nous trouvons les fourneaux pour la réduction de l'étain. En 1410, les autorités de Weissenstadt obtiennent l'autorisation du prince pour installer leurs fourneaux. L'établissement appartient au conseil de ville, qui solde des maîtres mineurs et des maîtres fondeurs. Quiconque a extrait de l'étain est tenu de le faire traiter aux fourneaux de la ville. Les tarifs sont réglés soigneusement, de même l'ordre d'exécution des commandes. « Le riche n'a pas le droit de prendre le pas sur le pauvre arrivé avant lui. » Il est interdit au maître fondeur de fondre pour lui-même. Le mauvais étain n'est pas accepté. La réduction terminée, le maître fondeur donne la clé des fourneaux au propriétaire de l'étain, qui doit faire retirer le métal traité. Il y a des marchés annuels entre le maître fondeur et les exploitants réguliers de mines. Le conseil de ville fournit le charbon, qui provient de bois appartenant à la cité. On reconnaît encore dans la forêt les emplacements où le charbon de bois était fabriqué. Le conseil pourvoyait aussi à l'eau. En 1511 et en 1540, nous voyons que les fourneaux sont reconstruits. Vers 1594, le conseil se met aussi lui-même à exploiter des gisements. Les travaux miniers étaient poussés si activement au XVIe siècle que le prix de l'étain était tombé à 4 thalers les 50 kilos.

1. Confirmation des privilèges de Weissenstadt par le Margrave, 1502.

Innombrables sont les traces des anciennes mines d'étain sur le versant oriental du Schneeberg, d'ailleurs couvert de forêts de pins. Entre cent autres, on peut citer, près de la Farrenleite, un emplacement de 92 hectares, qui a été fouillé dans toute son étendue, et qui porte encore les noms de « Fosses de l'Étain » et de « Rempart de l'Étain ». Les bois de pins et les bruyères dissimulent à présent ces fosses creusées dans les profondeurs du gneiss. « Là où l'industrieux Wende brandissait son marteau, là où éclatait le bruit du travail, chantent maintenant les oiseaux. Et les arbres croissent au bord des eaux qui, coulant dans un lit artificiel, vont nourrir l'Étang du Rempart de l'Étain, où se trouvaient de nombreux *lavoirs* [1]. » Ici c'est l'étain en poussière qui a été exploité surtout. Humboldt estimait que tous les granits dissociés de cette région contiennent de l'étain en suspension.

Près de Vordorf étaient les fosses de « Bonne Chance » et de la « Chance de Frédéric-Charles ». Elles appartenaient au souverain. Près de l'actuel Seehause, était aussi une mine d'étain. On y trouvait une sorte de quartz renfermant de l'étain, dont plusieurs familles paysannes conservent encore des spécimens. L'exploitation a été continuée jusqu'au XVIIe siècle. A Seehause les gens montraient, il y a quelques années, les sabots dont se servaient les anciens « laveurs ».

« Tout ce que l'on rapporte de précis n'a trait qu'à des faits partiels, qui à eux seuls eussent été impuissants à laisser les traces prodigieuses dont nous constatons la présence. Ce n'est que de la période de déclin de cette exploitation qu'on peut parler en détail, mais il faut déclarer bien haut que tout le bien-être dont jouissaient ces époques paraît avoir eu son origine dans l'exploitation minière [2]. »

Dans la région sauvage du Fichtelsee, ont existé de nombreuses exploitations d'étain. La plus ancienne pièce authentique se rap-

1. Dr Schmidt, dans l'*Archiv für Geschichte und Altertumskunde von Oberfranken*, Bayreuth, t. XV, 3e fascicule, p. 205.
2. Dr Schmidt, *op. cit.*, p. 208.

porte à la mine située près de l'Ochsenkopf (Tête de Bœuf). Un Nurembergeois, Hans von Ploben, s'en fit donner la concession en 1495.

Plusieurs noms de localités forestières attestent l'exploitation de l'étain. C'est ainsi que la route de Bischofsgruen à Wunsiedel, dans sa partie située en forêt, s'appelle « Route des Étameurs ».

Aux environs de Wunsiedel l'exploitation de l'étain était florissante au XIVe et au XVe siècle. « Il n'est pas difficile de démontrer que la cité de Wunsiedel, depuis le jour où elle fut reconnue comme ville par le burgrave Frédéric IV, doit son développement à l'extraction de l'étain et notamment à l'industrie de l'étain [1]. »

Parmi les fosses environnantes, celle appelée « Don de Dieu », près de Schœnbrunn, est bien conservée encore. Les principales mines du Rœsslathale étaient en outre : « Riche Georges », « Pays Loué », « Rose d'Or », St-Bernhard », « Sophie », « Noble Pêcheuse », « St-Albert », « Cunégonde », « Riche Consolation » et « Belle Suzanne ». L'*Histoire des Mines* de Kretschmar atteste que, dès 1282, on fouillait le gneiss de cette région pour y chercher l'étain. Toutes les mines étaient concédées à des particuliers.

Hans Schlenk obtint du margrave la permission d'installer aussi un atelier de martelage. On y faisait de la tôle de fer, qui était ensuite étamée à Wunsiedel. Ainsi se développa dans Wunsiedel une industrie de l'étain de haute importance. Le commerce était également des plus intenses. Pertsch [2] dit que l'étamage de la tôle était la grande industrie de Wunsiedel et que l'on produisait pour les royaumes les plus éloignés. Au XVe siècle, industrie et commerce de l'étain étaient en pleine floraison dans la région. Le règne du margrave Jean l'Alchimiste marque un moment de grande prospérité. On rebâtit les villes

1. Dr Schmidt, *op. cit.*, p. 211.
2. *Origines Voitlandiae.*

brûlées par les Hussites. Wunsiedel elle-même n'eut pas besoin de l'être; on connaît la belle résistance qu'elle opposa aux assaillants; les Étameurs y eurent une part glorieuse.

Une grande richesse se répandit dans Wunsiedel. On cite les noms des familles : Leubel, Pachelbel, Klotz, Rœssler, Schlick, Wann. Toutes ont pour représentants des hommes de l'Étain. Sigmund Wann fonda en 1451 l'Hospice des Hommes à Wunsiedel. On peut démontrer que la fortune exceptionnelle de Wann est due à la production et au commerce de la tôle étamée.

De nombreuses légendes se rapportent à Wann. Elles veulent qu'il ait été boulanger à Venise et qu'il y ait appris les secrets de son art. C'est un fragment de ces énigmatiques traditions relatives aux prétendus Vénitiens (*Venediger*) qui auraient les premiers pratiqué l'exploitation de l'étain dans la région. La question des « Vénitiens » chercheurs primitifs de l'étain est un des points obscurs de l'histoire du Fichtelgebirge et de la Haute Franconie [1]. Les érudits ne croient pas qu'il s'agisse de gens de Venise. Le nom de « Vénitiens » (*Venediger*) serait une déformation de quelque autre mot désignant des « étrangers ». Des récits obscurs ont trait aussi à la femme de Wann, qu'on appelle Walin (*walisk, welsch,* étrangère).

Parmi les « Barons de l'Étain », les Schlick étaient également notoires.

Wunsiedel était si riche que l'Hospice fondé par Wann ne put trouver les douze pauvres qui y devaient être recueillis. On dut aller en chercher dans les autres villes. L'opulence des grands bourgeois de Wunsiedel leur valut d'être soumis à d'énormes contributions pendant la guerre de Trente ans. Cette guerre anéantit du même coup toutes les industries. Il n'en est demeuré comme témoin que la fabrication des cuillers d'étain à Trœstau.

Les vestiges d'exploitation ne manquent pas non plus dans

1. Sur les légendes relatives aux « Vénitiens », voir notamment un article du Dr Leist dans le supplément de l'*Allgemeine Zeitung*, de Munich, du 23 juillet 1892.

la région de Kirchenlamitz. L'étang de Ludings paraît avoir recouvert trois étages de galeries superposées (d'où les traditions relatives à la dangereuse profondeur de cet étang : bergers et troupeaux engloutis, etc.). L'incendie qui a détruit les archives de Kirchenlamitz en 1830 rend les recherches malaisées dans cette région. Une pièce atteste toutefois qu'en 1356 les burgraves Albert le Beau et Jean II de Nuremberg achètent des terres à Kirchenlamitz et une mine d'étain [1].

II

Les faits si intéressants présentés par le Dr Alb. Schmidt laissent entrevoir quelle a dû être l'intensité de cette ancienne vie minière et métallurgique du Fichtelgebirge franconien.

1. Dans le tome XVIII, premier fascicule, de l'*Archiv für Geschichte und Altertumskunde von Oberfranken*, le Dr Schmidt a apporté encore de nouveaux détails attachants sur les anciennes mines d'étain de la province. Malgré le caractère particulièrement minier de la région du Harz, on constate qu'Otto Ier fit venir des mineurs du Fichtelgebirge pour travailler dans le Harz supérieur. Des noms comme Frankenheim, Frankenscharre, etc., témoignent d'une colonisation franconienne. Un dialecte très voisin de ceux de l'Allemagne du Sud est aussi parlé dans la contrée.

Indépendamment des mines d'étain, il y eut dans le Fichtelgebirge des gisements d'or, d'argent, de cuivre. Des noms comme celui de Goldkronach attestent l'existence ancienne de filons d'or.

La réputation des mineurs du Fichtelgebirge était telle que Louis XIV en fit venir de cette région, ainsi que l'établit la lettre suivante adressée par lui au Margrave de Brandebourg et de Bayreuth :

« Mon Cousin, Ayant ordonné au Sieur de Vernoux, Sieur de Saint de Chaisson, mon résident auprès de mon frère, l'Électeur de Saxe, de faire recherches en Allemagne de quelques ouvriers propres à la culture à fond des mines et de conduire ici ceux desdits ouvriers qui voudront bien venir en France, et ledit de Vernoux devant se servir pour cela de Bénédict Beutner, Messire de forges d'Arzberg. Je Vous fais cette lettre pour vous témoigner que vous me ferez plaisir d'empêcher qu'il ne soit fait aucune insulte audit Beutner si ledit de Vernoux ou quelque autre se retirait chez lui pour chercher de semblables ouvriers, et vous assurant qu'en revanche Je serais très aise de rencontres de Vous donner des marques de mon estime et de ma bienveillance Royales, Je ne Vous ferai la présente plus longue que pour prier Dieu qu'il Vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde. Écrit à St-Germain-en-Laye le 17e jour d'août 1668. Signé : Louis. Contresigné : de Lionne. »

Aujourd'hui que les mines sont épuisées et que la Franconie est dépourvue de toute espèce de minerai[1], l'on serait tenté volontiers d'oublier ce passé d'activité souterraine. Pourtant le Fichtelgebirge, sur lequel vient s'articuler l'Erzgebirge (Monts des Métaux), foisonne en légendes et en symboles qui devraient nous avertir de ne point perdre la mémoire des anciens jours. L'église de Bischofsgruen a été bâtie en face de la grotte qui servait autrefois de temple pour l'invocation des Esprits de la terre. Une vieille image parlante du Fichtelgebirge, gravée sur les antiques « verres de bienvenue », représente une serrure et une chaîne d'or, qui font allusion aux trésors cachés gardés par les Gnômes. Un proverbe de jadis s'est conservé dans tous les villages : « Le caillou avec lequel tu frappes ta vache est plus précieux que la vache elle-même. » Mais la tradition la plus obscure à la fois et la plus vivace est celle de ces prétendus « Vénitiens », tour à tour appelés : Walen, Waelsche, Wallonen, qui auraient cherché et trouvé l'étain à une époque des plus reculées.

« Souvent, dit le Dr Schmidt, comme dans les mines d'étain de Schœnlind et de Bueching, les mineurs d'avant la guerre de Trente ans rencontrent déjà le travail des « anciens », et même c'est dans bien des cas la cause qui les pousse à reprendre des exploitations abandonnées. Ces percées remontant à un âge très lointain, comme aussi les amoncellements de résidus rejetés, sont les preuves visibles que déjà, à une époque extrêmement ancienne, l'exploitation minière a été pratiquée dans le Fichtel-

1. La Bavière tout entière est dépourvue de minerai, aussi bien d'ailleurs que de charbon. La seule exception est fournie par les mines de fer de Sulzbach et d'Amberg (Haut Palatinat), dans lesquelles, nous l'avons vu, les Patriciens de Nuremberg avaient déjà des intérêts. Elles ne peuvent couvrir qu'une faible partie des besoins du pays.

Si la Franconie est dépourvue de minerai, en revanche elle possède à Solnhofen les plus importantes et même, au point de vue de la qualité, les seules carrières de pierres lithographiques importantes qui existent dans le monde.

On exploite aujourd'hui activement les granits et syénites du Fichtelgebirge et les importants gisements de stéatite (pierre employée pour faire les becs brûleurs d'acétylène, qui se trouvent dans ces montagnes. — Kissingen (en Basse Franconie) a des eaux minérales renommées.

gebirge. Que les exploitants n'aient pas creusé très profondément et qu'ils n'aient pas établi d'installations grandioses, cela est compréhensible. Mais la circonstance que, dans nos vallées, ces restes d'une très vieille exploitation minière soient presque les seules traces des populations primitives, cette circonstance donne lieu de supposer que des mineurs furent les seuls et originairement les peu nombreux habitants des forêts, en particulier au cœur de nos montagnes. Ils y durent pénétrer en dépit de l'épaisseur des fourrés et du caractère peu hospitalier du lieu, en dépit aussi de l'existence de vastes marécages. Vraisemblablement ces anciens hommes, en raison de leur communication plus étroite avec la nature, étaient plus aptes à reconnaître la présence des métaux que notre monde moderne, enfoncé dans les musées et dans les laboratoires et plus habile à travailler dans de tels lieux qu'au grand jour du plein air. Une colonisation, au sens propre du mot, de la région de Wunsiedel et du groupe central du Fichtelgebirge ne pouvait avoir lieu naturellement que par l'est, par le bassin tertiaire de la Bohême et par la vallée de l'Eger[1]. Elle est de date relativement récente. Comme vestiges, elle a laissé les fortifications élevées sur les montagnes. Mais ceux qui, antérieurement à la colonisation, ont occupé le fond des vallées, c'étaient des mineurs, et, à vrai dire, un petit nombre de mineurs, qui venaient chercher le minerai et puis qui s'en allaient. Les prétendus « Vénitiens » de la légende sont des étrangers chercheurs de trésors qui se montrent tout d'un coup et qui tout d'un coup disparaissent, après avoir trouvé le métal et s'en être emparés. Que des hommes habitant loin de nos montagnes aient pu pro-

1. Il est fait allusion ici à la colonisation slave, qui a précédé la colonisation franque. Les Slaves ont pratiqué l'extraction de l'étain en Haute Franconie et on les considère souvent comme les initiateurs de cet art dans la région. Les gisements d'étain se prolongeaient d'ailleurs dans l'Erzgebirge bohémien. Prague semble avoir eu, dès le XIe siècle, une industrie de l'étain développée. De même que les Francs ont supplanté les Slaves par leur qualité de cultivateurs plus intenses, ils paraissent, tout en leur ayant sans doute emprunté quelque chose, les avoir évincés comme métallurges et fabricants plus intenses. Peut-être est-il permis de dire qu'ils les ont éclipsés enfin comme commerçants plus intenses en faisant l'emporter la route commerciale de Nuremberg sur la route commerciale de Prague.

fiter de leurs dons et aient su les exploiter à une époque où, par ailleurs, on savait si peu de chose de l'art des mines, cela doit supposer qu'elles étaient connues au loin à une date très ancienne.

« Mais qui étaient-ils, ceux qui vinrent, les premiers, en un temps très reculé, munis de connaissances minières. pour chercher l'étain déjà si précieux et si demandé en vue de la fabrication du bronze? Était-ce des Wendes, des Celtes, des Germains, ou, comme on l'a soutenu dernièrement, un peuple finnois? Cela est encore jusqu'à présent une énigme, d'autant plus difficile à résoudre que les antiques fours à fusion découverts ne se rapportent qu'à la fabrication du verre et que les scories d'étain de Schœnlind doivent être de date relativement récente. Il en est absolument de même dans l'Erzgebirge, où l'exploitation de l'étain est aussi ancienne et était plus étendue encore que dans le Fichtelgebirge. Là aussi, où le métal se rencontre dans des conditions à peu près identiques à celles que présentent nos montagnes, le voyageur averti découvre d'innombrables traces de vieux « lavoirs » d'étain. M. le Dr P. Schurtz les a décrits il n'y a pas longtemps [1]. Tout ce qu'on raconte en ces lieux sur la façon dont s'offrait l'étain, sur les circonstances géologiques, sur le mode d'extraction, sur l'histoire des mines, sur les légendes qui s'y rattachent, on peut aussi en faire hardiment application au Fichtelgebirge. Sans rien connaître de mes modestes publications d'il y a six ans, M. le Dr Schurtz en arrive tout comme moi, à propos de l'importance préhistorique de cette exploitation de l'étain, à exprimer la conviction, que j'osais à peine timidement manifester, que la Question dite de l'Étain, c'est-à-dire la Question de la provenance de l'Étain incorporé dans le bronze des peuples de l'histoire ancienne, doit être solutionnée, non pas en se tournant vers les pays lointains, mais en regardant ici même, dans le Fichtelgebirge et dans l'Erzge-

1. *Les Lavages miniers dans l'Erzgebirge et la Légende des Wales* (*Der Seifenbergbau und die Walensage*) dans les *Recherches sur le pays et le peuple allemand* (*Forschungen zur deutschen Land-und Volkeskunde*), éditées par le Dr Kirchhoff, 5e volume, 3e cahier, 1890.

birge, sièges des seuls gisements d'étain importants du Continent[1].

« Quiconque, comme je l'ai dit déjà, aura été, avec un guide expert, sur les chemins solitaires où se trouvent les innombrables éboulis d'anciens résidus miniers, devra avouer qu'une telle affirmation est fondée. Si quelqu'un doute, qu'il vienne ici et qu'il regarde. Si l'on veut suivre l'idée, peut-être l'énigme rencontrera-t-elle avec le temps une solution à laquelle beaucoup de gens ne s'attendent guère. » (Dr Alb. Schmidt.)

Sans préjuger ici la question de savoir si, comme le croient les docteurs Schmidt et Schurtz, les mines du Fichtelgebirge et de

1. L'étain (κασσίτερος des Grecs) a été travaillé pour lui-même dans l'antiquité homérique. Il a servi à décorer le bouclier d'Achille, décrit par l'auteur de l'*Iliade*, et le bouclier d'Héraklès, décrit par Hésiode. Il a concouru aussi, assure le poète, à orner le char de Diomède. Mais son rôle principal fut alors d'entrer comme élément dans la fabrication du bronze, de ce métal si apprécié des Étrusques et des Égyptiens, et qui a caractérisé un des âges les plus anciens de l'humanité. Le métal était donc connu bien avant que les Tyriens ne découvrissent l'étain de la Grande-Bretagne, appelée par suite Iles Cassitérides. D'où venait cet étain primitif? La question, dont M. Germain Bapst a exposé les phases dans une brochure spéciale, est des plus ardues à résoudre. Burnouf crut que cet étain provenait du Caucase et Lenormand qu'il sortait de l'Indoukoush. Mais ces opinions ont dû être abandonnées et les hypothèses se sont succédé sans qu'aucune parvînt à s'imposer. Il y aurait pourtant grand profit à éclaircir le problème. « L'étain offre un double intérêt, dit Daubrée. D'une part, son emploi à l'état de bronze caractérise une grande époque de l'histoire de l'homme; d'autre part, l'aspect du minerai, qui ne rappelle aucune substance métallique (les oxydes ont une couleur noirâtre), et ses gisements comparativement rares supposent chez les premiers exploitants une vie de relation dont on n'a guère d'autres preuves. » Dans une communication au Dr Schmidt, le Dr Gurlt, de Bonn, appuie fortement les présomptions apportées par celui-ci en faveur de l'existence préhistorique d'une exploitation de l'étain dans le Fichtelgebirge et dans l'Erzgebirge. « On sait, dit-il, combien le bronze d'étain était répandu. Or l'étain ne se trouvait que dans l'Europe Centrale. Dans toute l'Allemagne du Nord jusqu'au Rhin, en Danemark, en Scandinavie, il n'y en avait point; non plus à l'est en Silésie, en Prusse ni en Pologne. Il n'était pas possible d'en rencontrer davantage dans l'Allemagne du Sud ni dans les Alpes, non plus qu'en descendant le Danube jusqu'en Hongrie, en Transylvanie ou en Roumanie. Exception faite d'une petite enclave près de Querbach et de Giehren en Silésie, tout cet immense domaine est dépourvu d'étain. L'on doit négliger les faibles traces qui se montraient en Gaule. Et le métal n'apparait que dans ces montagnes parentes qui sont le Fichtelgebirge et l'Erzgebirge. Chacun a le droit de se demander comment, avant l'époque historique, les peuples placés au nord des Alpes ont pu se procurer leur étain; mais il est plus plausible de penser qu'ils le prenaient sur place que de croire qu'ils le faisaient venir de la lointaine Grande-Bretagne. Quant à l'étain de Malacca, il leur était inconnu. »

Il est une question qui vient tout naturellement à l'esprit et dont la solution ne manque pas de présenter quelque difficulté : Pourquoi l'antiquité, qui a connu le

l'Erzgebirge ont fourni l'étain aux peuples de l'antiquité primitive, constatons du moins qu'il ressort de tous les documents produits que ces gisements ont eu une haute importance à une époque fort ancienne.

Nous avons vu que le travail de l'étain et le commerce de l'étain ont tenu une place considérable dans le développement économique de Nuremberg. L'exposé du Dr Schmidt nous a montré, d'autre part, l'influence immense exercée par l'étain dans les plus vieilles villes de la Haute Franconie, à telles enseignes que des cités comme Weissenstadt et Wunsiedel furent de véritables villes de l'étain, où ce métal régissait toutes les manifestations de la vie privée et publique.

bronze (alliage de cuivre et d'étain), ne nous a-t-elle presque pas laissé d'objets en étain? Sur ce sujet on lira avec intérêt l'article publié dernièrement par le professeur Brauns, de Kiel, dans *Aus der Natur* (cahier 24, année 1906, Leipzig).

Tout stable que soit l'étain dans les circonstances ordinaires, il est susceptible de se dissocier et de se transformer en une poussière grise, par suite d'une curieuse maladie que le professeur E. Cohen, d'Amsterdam, a nommée « peste de l'étain » (1899). Les savants sont aujourd'hui portés à supposer qu'un certain nombre d'objets en étain, fabriqués par les peuples anciens, ont pu disparaître à la longue de cette manière. Comme des cas de dissociation d'objets en étain ont été établis pour des périodes même très courtes, il ne serait pas impossible d'expliquer de la même façon l'anéantissement apparent de beaucoup d'ustensiles datant du Moyen Age... Le professeur Brauns observe au reste que l'antiquité n'a pas dû façonner un grand nombre d'objets en étain. Le bronze s'adaptait mieux à la destination des armes, outils, engins ou objets de luxe dont elle avait besoin. Ajoutons que la nécessité de faire venir l'étain de très loin a dû faire toujours considérer ce métal par les peuples méditerranéens comme une substance précieuse et réservée par conséquent à des usages nobles et relevés. Or ce n'est qu'allié au cuivre, sous forme de bronze, que l'étain pouvait acquérir les qualités d'éclat et de résistance qui permettent de répondre à ces usages, et les peuples anciens n'avaient aucune raison de distraire notre métal de la fabrication du bronze. La poterie, la vaisselle et la bimbeloterie de terre cuite et de bois suffisaient aux destinations communes... Ce n'est qu'au Moyen Age que l'étain est vraiment travaillé pour lui-même, qu'il envahit toutes les branches de la fabrication, qu'il fait sien le domaine des ustensiles de ménage (supplantant les objets de terre et de bois, avant d'être évincé plus tard à son tour par la porcelaine). Une telle révolution n'a pu avoir lieu que parce que l'étain est devenu tout à coup bon marché. Et ce fait ne s'est produit que parce que la civilisation, c'est-à-dire l'agglomération des foules produisantes, trafiquantes et consommantes, s'est trouvée transportée au voisinage des gisements d'étain (Erzgebirge bohémien et saxon, Fichtelgebirge bohémien et franconien, Angleterre). A son tour l'étain a réagi sur cette nouvelle civilisation. Tout en la servant, il l'a impressionnée et nuancée. De même qu'il y eut auparavant l'âge de bronze et l'âge de fer, de même que devait venir ultérieurement l'âge de l'acier, il est permis de nommer le Moyen Age l'*âge de l'étain*.

Les données historiques relatives à ce sujet présentent assurément de regrettables lacunes. L'on aimerait à voir de plus vives clartés projetées sur les commencements. L'on souhaiterait aussi de savoir quels furent exactement les premiers rapports de Nuremberg avec Wunsiedel et les villes du Fichtelgebirge.

Toutefois il est permis de se demander si la présence des mines d'étain n'a pas quelque connexion avec la venue des Francs et leur établissement dans la contrée. Et, s'il en était réellement ainsi, on aurait le droit de se demander encore qui avait guidé les Francs dans cette direction et si peut-être ce n'avaient point été des Odiniques. En même temps l'on serait amené à chercher si les incursions antérieures de ceux-ci n'auraient pas fourni matière à quelques-unes des traditions amalgamées dans la légende relative aux prétendus « Vénitiens » ou Wales.

Du même coup il y aurait lieu d'envisager si les Odiniques n'auraient point apporté certains éléments primitifs à ce mystérieux Patriciat nurembergeois, sur lequel les historiens ne peuvent rien dire qui explique ses origines.

Ce sont là de pures hypothèses, qu'aucun document n'autorise à soutenir. Mais l'hypothèse a le droit de s'exercer dans un domaine dont l'histoire positive n'a pas encore pris possession.

Si les prétendus « Vénitiens » s'identifiaient en partie avec des Odiniques, cela ne rendrait-il pas intelligible leur sens de la présence du métal, leurs apparitions et leurs disparitions soudaines, leur connaissance des routes, qu'ils « marquaient, nous dit-on, par des signes secrets » ? (Leist.)

Et si quelque chose des Odiniques s'était fondu vraiment dans la génération magnifique d'où est sorti le « Rat », cela n'aiderait-il pas à comprendre les aptitudes et les actions des Patriciens nurembergeois : leur génie de grands caravaniers, leurs talents de métallurges, leur habileté dans le trafic des métaux, et tout ce qu'il y eut, dans leurs fermes esprits, de belliqueux et d'un peu farouche ?

Dans une seconde partie, nous décrirons les industries influencées par l'étain et nous donnerons les conclusions générales qui se dégagent de cette étude[1].

Louis Arqué.

1. Il serait à souhaiter que, pour continuer cette histoire sociale de l'étain, et pour corriger, compléter ou même infirmer les résultats de notre travail, quelqu'un entreprit d'observer pourquoi la présence de l'étain n'a pas amené en Angleterre les phénomènes que nous avons observés en Franconie. La même étude devrait être faite pour les seuls autres pays dotés de grandes mines d'étain (Malacca et Banca). Dans ces lieux, des hommes différents se sont trouvés en présence de l'étain, qui n'avaient pas la même formation antérieure que les colons de la Franconie, qui n'avaient pas les mêmes besoins, qui n'étaient point inclinés sous les mêmes nécessités ou qui étaient sollicités en d'autres directions. De là de grandes déviations probables dans les réactions du travail de l'étain ou même la paralysie de ces réactions. A ce titre une étude de l'influence sociale de l'étain en dehors de la Franconie est vivement désirable. Toutes les autres conditions changeant, et le « facteur » étain demeurant constant, l'on pourra déterminer sûrement son action effective ou virtuelle. Faire *varier les conditions* est une des démarches fondamentales de la science inductive.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

LES RÉCENTS TROUBLES AGRAIRES

ET

LA CRISE AGRICOLE

PAR

Henri BRUN

AVEC UN APPENDICE

PAR **Giulio FIORETTI**

SOMMAIRE

Introduction. P. 3.

Première partie. — **Les Troubles agraires.** P. 7.

1° ***Exposé des faits.***

Italie. — Grèves agricoles. — Ligues de résistance. — Contre-organisation.
Espagne. — Agitations agraires en Andalousie, en Castille, etc. — Mauvaise administration foncière. — Misère des ouvriers ruraux.
Autriche-Hongrie. — Troubles ruraux de Galicie.
Pays divers.
France. — Exposé des grèves viticoles du Bas-Languedoc. — Syndicats mixtes. — Les bûcherons du Centre et leur organisation.

2° ***Remèdes qui ont été proposés.*** — Syndicats jaunes. — Syndicats de propriétaires. — Participation aux bénéfices. — Syndicats mixtes. — Étude détaillée du syndicat mixte d'Ouzouër-sur-Trézée (Loiret).

Deuxième partie. — **Comment mettre fin à la crise agricole.** — Étude de de l'entreprise agricole. P. 49.

1° ***Organisation de la Production.*** — Atelier de Travail. — Objet de la Production. — Artisans de la Production. — Mode de Travail.

2° ***Organisation de la Vente.*** — Concurrence et droits protecteurs. — Transports. — Intermédiaires.

Conclusion. — **Adapter l'entreprise agricole aux conditions économiques modernes.** P. 63.

Appendice. — **L'influence de la formation communautaire sur la production agricole en Italie**, par Giulio Fioretti. P. 67.

LES RÉCENTS TROUBLES AGRAIRES

ET

LA CRISE AGRICOLE

INTRODUCTION

Le Play[1], avec son admirable discernement des faits sociaux, a expliqué comment le travail, nécessaire à la production du pain quotidien, a transformé, durant trois âges successifs, la condition des familles et des sociétés. Ces trois âges sont chronologiquement l'âge des herbes et des engins à bras, — l'âge des machines mues par les animaux, les vents et les eaux courantes, — l'âge de la houille, de la vapeur et de l'électricité.

Rien que dans ces cent dernières années, les utilisations les plus variées de la vapeur et les applications de l'électricité aux usages les plus divers ont tellement bouleversé les procédés industriels de fabrication, qu'on se demande avec anxiété quels sont les profondes modifications et progrès nouveaux que nous réserve l'avenir.

Une telle révolution intervenant dans l'un des facteurs de la production ne pouvait pas ne point apporter aux autres facteurs un trouble profond, dont l'instabilité du contrat de travail est une preuve malheureusement très actuelle. De gigantesques usines, employant des milliers d'ouvriers, fonctionnant sous la direction anonyme de Sociétés, employant un machinisme constamment perfectionné, ne peuvent prétendre à

1. Le Play, *Constitution essentielle de l'Humanité*, ch. II, § 7.

l'exercice d'un patronage identique à celui qu'exerçaient nos pères, avec tant de sollicitude, sur leurs ateliers patronaux. Les conditions du travail sont irrémédiablement changées. Il faut, de toute nécessité, envisager, entre employeurs et employés, des rapports différents, que pourront à la longue déterminer l'observation impartiale des faits, la connaissance exacte de notre époque et le souci scrupuleux de l'adaptation de notre état social à notre état économique moderne.

Ce colossal et rapide progrès de l'industrie n'a pas seulement suscité ce nouvel état de choses, il a débordé en dehors de sa sphère, déséquilibrant en quelque sorte les rouages de la production dans le monde. Hier en enfance, aujourd'hui toute-puissante, l'Industrie, avec ses modes de travail, ses groupements ouvriers, son machinisme, ses résultats économiques aussi, a profondément altéré, même ailleurs que chez elle, les antiques conditions de l'existence.

L'agriculture fatalement en a subi le contre-coup, bienfaisant en ce qu'elle a emprunté aux découvertes de la science, pour se les approprier, maints perfectionnements de son outillage, en ce qu'elle a profité des moyens rapides de communication, en ce qu'elle a trouvé dans l'étude de la chimie des moyens de fertilisation artificielle, qui ont totalement changé les conditions de sa production : — malfaisant aussi en ce que toutes ces transformations et améliorations tombaient à faux sur un terrain insuffisamment préparé.

Bien que souverainement attrayante, ce n'est pas ici le lieu de résumer l'histoire agricole du monde : elle mérite mieux qu'un coup de pinceau au hasard, tant par l'intérêt intrinsèque du sujet que par les mille points de contact qu'elle a avec tout ce qui l'entoure. Mais ce qu'il est important de noter, c'est la disproportion existant entre l'Industrie et l'Agriculture, la lenteur progressive de celle-ci par rapport à l'extraordinaire expansion de celle-là, — disons-le bien franchement en dépit de toutes les affirmations officielles, — l'étonnante stagnation sociale et professionnelle dans laquelle, depuis des centaines d'années, végète l'Agriculture comparativement à sa rivale victorieuse l'Industrie.

Sans doute, il semble que depuis quelques années, ainsi que le constatait M. Mabilleau dans une très intéressante étude de la *Revue de Paris*[1], le paysan de France soit en train de faire, à son tour, sa révolution « en faisant un effort de solidarité et d'union pour faire germer plus richement la moisson de vie où viennent s'alimenter tous les hommes ».

Sans doute, la technique agricole a permis d'augmenter le rendement de nos terres. Sans doute aussi, de toutes parts, s'épanouissent des œuvres de prévoyance et de solidarité sociales, qui s'appliquent à atténuer les heurts si cruels, qui si souvent secouent l'existence laborieuse de nos cultivateurs.

Et cependant... il n'est point de revue qui ne publie d'articles sur la crise agricole; il n'est point de journaux qui ne signalent des agitations agraires dans un coin quelconque de l'Europe; il n'est point de conversations avec les paysans, qui ne déplorent le malaise général dont souffrent les terriens, propriétaires et ouvriers; point d'espérances coupables que n'entretiennent à ce sujet les partisans de la lutte des classes, qui, ces années dernières, provoquaient, au Parlement, un grand débat sur la crise agricole, comme pour repérer leurs ambitions et jalonner leurs utopiques réformes.

Et cela n'est point particulier à la France, où les grèves agricoles du Languedoc ont signalé la profondeur du mal, mais en Italie, en Espagne, en Hongrie, en Russie, dans tous les pays d'Europe, une fermentation se produit au sein des populations agricoles, un souffle de lassitude et de révolte secoue les campagnes, inquiétant les gouvernements, parce qu'il pourrait bien être le signe — sinon d'une révolution brutale peu en harmonie avec les tendances rurales de nos populations européennes, mais d'une évolution fatale profonde, organique, appelée d'ici quelques années à transformer du tout au tout la condition et la situation du travail agricole.

Me réservant d'essayer de diagnostiquer plus tard le mal gé-

1. *Revue de Paris*, 1er juillet 1897. Léopold Mabilleau, *Le mouvement agraire en France*.

néral dont nous souffrons, je voudrais considérer dans cette étude les manifestations les plus sensibles de ce mal, en déterminer, si possible, les véritables causes, énumérer les remèdes proposés, en tâchant d'en discerner la valeur.

I

LES TROUBLES AGRAIRES

I. — EXPOSÉ DES FAITS.

1° Italie. — Les troubles agraires ont été fréquents dans ces dernières années, et, en Europe, l'Italie me paraît bien avoir été l'un des pays les plus éprouvés.

En effet, depuis 1884, la statistique des grèves agricoles est singulièrement suggestive. En 1885, on relève 62 grèves agricoles, qui durèrent de 60 à 90 jours, particulièrement en Lombardie, Vénétie, Emilie et Romagne. En 1887, c'est la grève de Molinella qui dure 60 jours et celle de Ferrare qui dure un mois; enfin, de 1901 à mars 1902, on compte près de 700 grèves agricoles, sur tout le territoire italien. A Ferrare, près de 8.000 hommes et 3.000 femmes, occupés à la moisson des céréales, quittent brusquement le travail et sont remplacés par des escouades de soldats. Dans la province de Mantoue, les ouvriers engagés par contrat pour faucher les foins du comte d'Arco, déclarent la grève, malgré les travaux commencés. Dans la Romagne et la Vénétie, les ouvriers occupés à l'arrachage des betteraves se déclarent prêts à quitter le travail, si leurs salaires ne sont point augmentés, sans se soucier de l'avenir de l'industrie sucrière dans ce pays.

Je n'ai pas besoin de dire que ces grands mouvements populaires ne furent point exempts des boycottages, des violences habituelles en pareille circonstance.

On relève dans les Pouilles, notamment à Andria et à Futignano, des actes de vandalisme contre les personnes et les biens. Dans une émeute de paysans, sept carabiniers et un syndic sont tués et ces excès sont le signal d'une rébellion générale des *contadini* dans toutes les communes des provinces de Foggia et de Bari. Quelques temps après, dans une petite commune des Pouilles, à Caudela, une grève de *contadini* [1] prit une telle violence que le gouvernement dut intervenir avec la force armée, et qu'après une lutte sanglante, on comptait 16 victimes : 5 morts et 11 blessés. Enfin, aux environs de Syracuse, en Sicile, les ouvriers agricoles accueillaient à coups de couteau et de bâton les carabiniers venus pour maintenir l'ordre et ne se retiraient que devant la force, laissant deux des leurs mortellement blessés et plusieurs autres grièvement atteints.

Tels sont les faits. Et il me semble que, devant leur caractère nettement révolutionnaire, M. le comte de Rocquigny, qui s'est fait l'historiographe de ces grèves [2], n'a peut-être pas suffisamment insisté sur les faits de violences indiscutables et nombreux qui ont ensanglanté dans cette période les campagnes italiennes.

Mais qu'importe. Au point de vue qui nous occupe, il nous suffit de retenir, quels qu'ils soient, les symptômes du mal, pour tâcher d'en découvrir la nature essentielle, la cause profonde et véritable.

Est-ce seulement, comme on l'a prétendu, l'infiltration socialiste qui, peu à peu, a échauffé les esprits, fait germer des désirs d'amélioration sociale, a mis ces tempéraments italiens, naturellement chauds et bouillants, au point précis où les excès révolutionnaires sont inévitables ?

Je ne le crois en aucune façon, et partant, n'en veux aucunement attribuer le mérite aux agitateurs socialistes. Ils ont

1. Le *contadino* est le paysan habitant le domaine du *conte*, sorte de métayer au sujet duquel on trouvera d'intéressants renseignements dans les *Ouvriers des deux mondes*, 2e série, 10 fasc. *Paysan métayer de la commune de Roccasancasciano*, par Assirelli.

2. Comte de Rocquigny, *Le Prolétariat rural en Italie. Ligues et grèves de paysans.*

profité de la crise très réelle, qui existait indépendamment d'eux; ils ont *organisé* les forces de résistance, mais à cela seulement se sont bornés les résultats de leurs efforts.

La véritable cause est autrement profonde : c'est la misérable situation des ouvriers agricoles en Italie.

Dès 1878, le comte Stefano Jacini, sénateur, constate dans un rapport sur la situation l'urgence des réformes. Et, de fait, les salaires, qui depuis un siècle ont suivi une progression constante dans les différents pays d'Europe, n'ont pour ainsi dire pas été modifiés en Italie. A Vérone et dans la province de Rovigo, le prix de la journée varie entre 1 fr. 25 et 1 fr. 40 en été et entre 0 fr. 50 et 0 fr. 80 en hiver. La moyenne est de 1 fr. 15, alors qu'en Allemagne, elle est de 1 fr. 80, en France de 2 fr. 65 et en Angleterre de 2 fr. 75.

Cette lamentable situation accentue l'émigration, qui en trente ans passe de 19.756 émigrés à 251.577. Dans les provinces du sud de l'Italie, dans les Pouilles, la Calabre, les Abruzzes, la province de Basilicate, on ne compte plus que 49 habitants par kilomètre carré; les terres sont dépréciées, les prix de location dérisoires, on ne trouve plus de main-d'œuvre alors qu'elle surabonde dans le nord. C'est bien là un indice que si, par le jeu naturel des lois économiques, la surabondance de la main-d'œuvre dans le nord a contribué à la dépréciation des prix, elle n'est pas, à elle seule, la cause de cette situation, sans quoi, dans le même pays, les forces se fussent d'elles-mêmes réparties, dans tout le royaume, suivant la demande qui en était faite dans le midi. Non, les propriétaires, engrenés les uns par les autres, soumis malgré eux aux lois de la concurrence, produisant mal ou peu, profitèrent d'une foule de circonstances qu'ils n'avaient pas créées, et qu'ils étaient, jusqu'à un certain point, forcés de subir, pour maintenir les salaires à un taux complètement insuffisant.

La résultante de cette attitude fut que, pendant longtemps, le personnel agricole se soumit, en murmurant de son impuissance, rêvant de secouer un joug qu'il ne pouvait faire autrement que de porter. Certaines causes indépendantes de lui, la

surabondance de la main-d'œuvre, quelques mauvaises récoltes, mirent le comble à sa lassitude.

C'est à ce moment, en 1885, qu'il fonda des *ligues de résistance*. Les premières apparurent dans la province de Mantoue. Bientôt, en 1891, l'élément socialiste intervenant et prenant la direction des ligues, active la création de coopératives de production, de travail et de consommation. Les différentes ligues existantes se groupent sous le titre de *Federazione mentovana della societa di operai e contadini*. Mais elle a dépassé le but. Ce mot *résistance* inquiète. On sent trop en sous-main l'action socialiste. Plus prudemment, on remplacera ces ligues par des ligues d'amélioration, *leghe di miglioramento;* on les fédérera, on groupera les femmes, et enfin, pour donner de la cohésion, on réunira un congrès qui se tint à Bologne en 1901. Sous la présidence du député socialiste Andrea Costa, 704 ligues d'amélioration répondirent à l'appel des organisateurs et fondèrent le noyau de la *Fédération nationale des travailleurs de la terre*. Malgré la proposition de Enrico Ferri, qui proposait de faire deux sections séparées, celle des *contadini* et celle des petits propriétaires, le congrès se refusa à faire une distinction entre eux, les admit les uns et les autres dans la fédération, comme étant tous des exploités du régime capitaliste.

A partir de ce moment, les socialistes se découvrent. Le malaise étant certain, il s'agit de l'exploiter. Aussi fondent-ils des sociétés républicaines et socialistes de tous côtés, s'efforçant d'embrigader les paysans et les journaliers. Tous les moyens sont mis en œuvre pour recruter des prosélytes ; des attractions de tous genres sont offertes aux jeunes gens pour les retenir. Dans certaines villes, sinon dans les campagnes, des sociétés politiques socialistes ou républicaines d'enfants sont créées sous le nom de *Vivai*, c'est-à-dire pépinières de futurs prosélytes.

Le socialisme a donc tiré un merveilleux parti de la situation, s'instituant en quelque sorte le fourrier de cette armée de mécontents, rédigeant les proclamations, y introduisant cette disci-

pline qui lui donne partout tant de succès, lui prêtant son expérience révolutionnaire, pour préciser les résultats pratiques à atteindre ; — et certes, par la puissante infiltration de ses tendances politiques dans les campagnes italiennes, on ne peut pas dire qu'il ne fut pas amplement payé de ses services.

Toutes ces manifestations de solidarité, ligues, congrès, ententes, prirent pour bases de leurs revendications : l'amélioration des salaires, la substitution du contrat collectif au contrat individuel, la diminution des heures de travail, le droit pour les ligues de choisir l'ouvrier pour le patron, la suppression du travail à la tâche, l'interdiction de certaines machines agricoles comme obstacle à la main-d'œuvre.

Certaines de ces prétentions étaient trop inacceptables pour que les patrons les prissent en considération : aussi de nombreuses grèves éclatèrent-elles.

La situation, dès lors, est bien nette entre les patrons et les ouvriers. Ceux-ci fortement organisés, avec un esprit de discipline et de solidarité que ces différents soulèvements ne faisaient qu'accentuer, arrivèrent à obtenir certaines augmentations de salaires, que M. Giolitti évaluait à la tribune du Parlement à 48 millions, en constatant que ce mouvement était inévitable. Sans doute, il y aurait lieu de reviser avec soin les chiffres du premier ministre, qui semble dans l'occurrence avoir oublié de défalquer les frais considérables du chômage ; mais de sa constatation, il n'en résulte pas moins que, d'après lui, ce mouvement était fatal et avait en somme procuré aux ouvriers agricoles une amélioration sensible dans les salaires. Beaucoup d'esprits avisés et impartiaux semblent être du même avis.

A côté de cela, que voyons-nous? — Les propriétaires, en complet désarroi, pris au dépourvu par les grèves, ne s'entendent pas entre eux, donnent l'exemple d'un affolement qui devait avoir par la suite les plus fâcheuses conséquences. Une tentative de contre-organisation fut essayée au congrès de Ferrare et de Modène, et donna les plus lamentables résultats, par suite du peu de solidarité des uns et des autres. On reprit l'essai à Ferrare, le 2 février 1902, au congrès interprovincial des agricul-

teurs, et il n'en résulta que la création de quelques ligues de défense à Rovigo, à Ferrare et à Mantoue.

De plus, cette tactique de contre-organisation portait en elle le vice primordial qui doit être évité en de pareils conflits, c'est l'acceptation pure et simple de la lutte, les deux classes d'employeurs et d'employés, mobilisant leurs forces respectives, pour les opposer les unes aux autres. Était-ce bien là le moyen de venir à bout d'une crise dont j'ai plus haut signalé les caractères?

La secousse avait été rude. Battus même avant que de combattre, les propriétaires furent pris d'un profond découragement. Devant eux se dressait un nouveau problème, celui de la main-d'œuvre s'ajoutant à celui de la production et aux charges écrasantes qu'ils avaient à supporter. Les impôts leur enlèvent 25 % du revenu net. D'autre part, le régime de l'Italie est celui des vastes domaines, *latifundia*, qui n'ont pas à leur disposition assez de capitaux, pour les mettre en valeur suivant les progrès de la science. « Pays de grande propriété et de petite culture, à main-d'œuvre beaucoup plus abondante que le capital, c'est ainsi qu'on peut considérer l'Italie. »

Leur amour de l'agriculture déjà bien fragile, avant tous ces embarras, fait place à une tendance inverse, celle de se débarrasser de domaines aussi encombrants, de retirer de leurs terres le plus de capitaux possibles, de quitter la campagne pour reprendre la vie en ville, et de faire de la politique antiministérielle, puisque l'absolue neutralité du gouvernement les avait laissés se débattre dans leur faiblesse, au lieu de les protéger.

Les plus hardis s'essayèrent à tourner la difficulté, transformant leurs cultures, de façon à réduire la main-d'œuvre, créant des prés artificiels pour l'élevage du bétail, remplaçant partout où cela était possible la main-d'œuvre par les machines agricoles et arrêtant partout les améliorations entreprises. En d'autres termes, on s'efforçait le plus possible de diminuer les risques par l'adoption d'un système de culture extensif, qui menace d'augmenter encore le chômage et par là même d'accentuer la crise, si d'autres réformes plus profondes ne sont pas sérieusement envisagées et tentées.

Comme toujours en pareil cas, une foule de remèdes furent proposés, et que nous classerons suivant leur origine, c'est-à-dire ceux qui sont demandés aux pouvoirs publics et ceux qui ne font appel qu'à l'initiative privée.

Dans la première catégorie, on est unanime à demander la reconnaissance légale des ligues d'amélioration, pour arriver par ce moyen à les épurer de l'élément socialiste, qui, n'étant professionnel à aucun titre, exploite la situation dans un but politique évident.

D'autre part, M. Baccelli, ministre du cabinet Zanardelli, déposa un projet de loi pour instituer la prud'homie agricole, magistrature professionnelle, à laquelle on serait obligé de recourir dans les conflits et dont la mission serait de concilier, toutes les fois que cela serait possible, et de juger les différends entre propriétaires et ouvriers.

Une foule de projets de loi, dus à l'initiative parlementaire, furent à cette époque déposés au Parlement italien. L'un émanant du gouvernement, le 20 novembre 1902, a pour objet le contrat de travail et les contrats agraires. Un autre, du marquis di Rudini, ministre de l'Intérieur du ministère Giolitti, projette, d'autre part, une loi sur le *homestead*. A noter aussi une proposition de loi de M. Ferraris sur les unions agraires.

A côté de cette efflorescence de projets législatifs, il convient de signaler, comme palliatif à l'excès de main-d'œuvre, la création de grands travaux publics, routes, canaux, chemins, qui, tout en fournissant du travail à de nombreux ouvriers, pour un temps relativement long, aurait comme conséquence heureuse de favoriser certaines contrées du sud, jusqu'ici délaissées. On a vanté aussi la colonisation à l'extérieur (États-Unis, République Argentine), — et dans cet ordre d'idées, il y a une tentative intéressante de colonisation en Érythrée, due à l'initiative de l'avocat socialiste Ploner, qui, à l'aide d'une coopérative de production, de crédit et de consommation, a réuni une quinzaine de familles, qui devaient partir en Erythrée, à la fin de 1904.

L'initiative privée, de son côté, a tenté certaines améliorations qui n'ont pas eu tous les résultats qu'on en espérait.

Toutes, plus ou moins, se rattachent à l'organisation de l'arbitrage, de l'entente préalable entre employeurs et employés, à la création d'assurances mutuelles contre les risques de la grève, comme cela se pratique déjà en Allemagne et en Autriche.

Ainsi que le disait très justement M. Gavozzy, « la parole de haine portera des fruits où ne pénétrera pas la parole d'amour ». Il s'agit donc pour les propriétaires de ne pas persister dans leur organisation de ligues de défense, qui ne peuvent être autre chose que des machines de guerre. Comme le disait le chef du gouvernement d'alors, M. Fortis, à Montecitorio : « Les patrons devraient prendre l'initiative d'opposer un principe salutaire au principe antisocial de la lutte des classes, le principe de l'association entre le capital et le travail. » Ce jugement perspicace est en partie vérifié à Foggio, où une chambre mixte de propriétaires et d'ouvriers fixe périodiquement le tarif des salaires. Il y a dans ce sens, je crois, beaucoup à tenter, de façon à pouvoir amiablement reviser en commun les salaires, les porter à un taux convenable et acceptable pour les deux parties et créer ainsi à l'ouvrier agricole une situation moins précaire.

Ainsi que le proclamait l'Académie agraire de Pesaro (Marches), « les propriétaires doivent se faire eux-mêmes, au prix de quelques sacrifices, les promoteurs des réformes aptes à améliorer les conditions économiques des travailleurs », imaginer, suivant le cas ou les circonstances, une sorte de participation aux bénéfices, qui, en même temps qu'elle serait un puissant excitant de production pour les ouvriers, serait également un frein à leurs prétentions exagérées.

Mais pour arriver à ce résultat et asseoir d'une façon stable les relations économiques des employeurs et des employés, il me paraît indispensable qu'un grand effort soit tenté dans le sens d'une production agricole beaucoup plus intense. Une foule de contrées sont, en Italie, complètement négligées au point de vue agricole. Ainsi, alors que dans le Nord, le rendement en blé est à l'hectare de 16 à 17 hectolitres, ce qui n'est déjà pas énorme, ce même rendement n'atteint dans le Sud que 10 à 12 hectolitres, ce qui est tout à fait insuffisant.

L'organisation de l'exploitation laisse elle-même beaucoup à désirer. Non seulement l'absentéisme des propriétaires paralyse la production, mais on a à déplorer en outre l'absentéisme des cultivateurs eux-mêmes, qui vivent éloignés des terres qu'ils exploitent et ont souvent pour s'y rendre de longues distances à parcourir. Comment, dans ces conditions, s'attacheraient-ils au sol qu'ils cultivent ?

Il faut de toute nécessité leur faciliter la résidence au lieu même de leur exploitation, et c'est dans ce but qu'un économiste toscan, M. Fonseca, vient de formuler un projet qui tend à la création d'une caisse nationale, en faveur de l'agriculture, constituée par une subvention annuelle de 20 millions, et qu'on emploierait d'abord à construire des habitations rurales, ensuite à des travaux d'amélioration et d'irrigation. Le Ministre de l'Agriculture a, d'autre part, récemment saisi la Chambre d'un projet pour favoriser la construction d'habitations sur le lieu de l'exploitation, dans les Pouilles, Calabres, Basilicate et Sicile, pour diminuer les charges fiscales, encourager les champs d'expérience et favoriser un courant d'émigration vers les régions les moins peuplées.

A ce dernier point de vue, il est évident qu'un certain équilibre de la main-d'œuvre est possible, étant donné que les provinces du Sud manquent de bras, tandis que l'offre de travail est surabondante dans le Nord. Il résulte d'une enquête faite dans la province de Ravenne que les *braccianti*[1] ne peuvent compter que sur 1.527.817 journées, alors qu'il leur en faudrait 2.430.000. L'amélioration de cette situation ne peut se faire que par l'émigration à l'intérieur, préférable en tous points à l'émigration au dehors, à laquelle s'adjoindraient certains grands travaux publics destinés à favoriser certaines contrées délaissées et à recevoir le trop-plein de la main-d'œuvre ouvrière. Il est urgent de plus que le défrichement, l'exploitation rationnelle du sol apportent à l'Italie un supplément de production, et fassent un emploi raisonné de la main-d'œuvre. Les capitaux, largement

1. *Braccianti*, journaliers.

employés à cette extension de l'agriculture, y aideront puissamment, en permettant des améliorations techniques, en facilitant un rendement supérieur, qui peut *seul* amener un relèvement de la situation économique de ce pays.

Il est certain que toutes les réformes législatives proposées, toutes les combinaisons imaginées ne sont que des remèdes insuffisants et incomplets, si la productivité du sol n'est pas accrue, de façon à permettre au capital engagé de recevoir une rémunération suffisante de ses risques et de ses services. Par incidence, les salaires pourront être relevés, sans inconvénients, et il en résulterait un bien-être auquel doivent tendre tous les efforts de ceux qu'intéressent le relèvement agricole et l'harmonie économique de l'Italie.

Il m'a paru utile d'insister sur ce point, parce qu'en général, il est d'usage de tourner tout autour de la question, sans jamais la considérer bien en face. Avec le professeur Mas Davi, il faudrait que les propriétaires acceptassent cette devise : « Un puissant capital technique et de bons salaires à une main-d'œuvre limitée. » Et cela ne conteste en rien l'utilité des mesures accessoires, parlementaires ou privées, destinées à apporter dans les rouages économiques de la production agricole un peu d'huile, qui est devenue particulièrement nécessaire, par le fait même de l'extraordinaire tension de ces organes, en ces temps derniers.

2° Espagne. — C'est la même situation inquiétante que nous trouvons en Espagne, un autre pays latin, qui, ces années-ci particulièrement, se débat au milieu de troubles ruraux dont il est difficile de prévoir les résultats. L'Andalousie[1] surtout, la vieille Castille même d'ordinaire si paisible, ont vu l'agitation agraire s'implanter chez elles, s'y livrer à toutes sortes d'excès, y proclamer grèves sur grèves, y faire émeutes sur émeutes, au point d'inspirer les plus sérieuses inquiétudes au gouvernement royal, qui a immédiatement ouvert un concours sur le problème

1. Au sujet de l'Andalousie, on lira avec profit l'étude très consciencieuse de M. Henri Lorin, parue dans le *Musée social* d'août 1905, sous le titre : *Les conditions du travail rural en Andalousie.*

agraire en Andalousie, les mémoires les plus remarquables devant fournir à l'Institut des Réformes sociales des renseignements utiles pour la préparation des réformes à accomplir.

Comme nous l'avons vu en Italie, le socialisme s'est fait le champion des revendications ouvrières, a organisé la lutte et dans un congrès national, tenu au mois d'août 1902, à Gijon, a stimulé l'ardeur de ses troupes en leur montrant le but à atteindre et en prônant, bien entendu, les moyens d'action socialistes.

Plusieurs causes ont contribué à ce triste état de choses. La mévente persistante des blés indigènes, l'excès des importations de l'étranger, le peu de développement des grandes industries, le renchérissement du prix de la vie résultant de la crise monétaire et de la dépréciation de la monnaie d'argent, ont pour une large part contribué au malaise existant. Mais la véritable cause est plus profonde et nous est signalée par l'observation attentive des faits. Tandis qu'en Catalogne, considérée par certains comme le pays de l'anarchie, des bombes et, en tous cas, le terrain de prédilection du socialisme, tout est calme et qu'on n'y voit nulle trace de socialisme agraire, l'Andalousie en est infestée, alors que les grèves industrielles y sont rares.

Cette anomalie s'explique par la différence des deux régimes de la propriété et des relations économiques et sociales de l'employeur et de l'employé. Alors qu'en Catalogne, le chef de culture est directement intéressé à la production par un système de participation aux bénéfices et entretient de ce fait les meilleures relations avec son propriétaire, en Andalousie, c'est le triomphe de la lutte des classes, par suite de l'absentéisme du propriétaire et du peu d'attention — il faut le reconnaître — que celui-ci porte aux intérêts agricoles en jeu.

Le propriétaire, surchargé d'immenses domaines, emploie à des prix infimes des salariés qu'il connaît à peine, sans se préoccuper le moins du monde de leur condition d'existence, du rapport de ses terres et des améliorations culturales qu'il y aurait à y apporter.

Cet antagonisme a créé la situation actuelle et a provoqué des conflits sanglants et des révoltes armées qui semblent ne

devoir prendre fin que par une modification essentielle du régime cultural et que par une véritable révolution dans la constitution de la propriété foncière.

L'ouvrier andalous est en effet dans de pitoyables conditions d'existence; mal vêtu, mal logé, mal nourri, il voit avec colère d'immenses étendues incultes, qui pourraient, sans l'impéritie des propriétaires, lui fournir une ample subsistance, et on conçoit que son rêve soit de briser cette grande propriété improductive, pour établir à sa place la petite propriété foncière inconnue dans ces contrées. Les ouvriers de la contrée de Jerez ont élaboré un programme dans ce sens, demandant que l'État s'empare des terres incultes, moyennant une indemnité payable en titres de la dette publique, qu'il les fractionne en parcelles pour les donner aux ouvriers, au moyen de contrats de vente payables par annuités. On reconnaît la facture socialiste de ces prétentions; mais il est difficile cependant de ne pas trouver abusif l'exercice aussi absolu du *jus abutendi* des propriétaires andalous.

Il faut dire, à la vérité, qu'il y a de très nobles exceptions et que certains propriétaires ayant sondé le mal, se sont généreusement employés à l'arrêter dans son principe. Dans la commune de Montemajor, deux grands seigneurs ont partagé un vaste domaine entre de nombreux journaliers agricoles, qui, en exploitant chacun leur parcelle, arrivent à y vivre convenablement avec leur famille. — Ailleurs, la duchesse de Fernand-Nuñez, dans ses immenses propriétés de Rambla et de Castro del Rio, a constitué un certain nombre de lots, qu'elle a réparti entre les travailleurs des communes respectives, moyennant le paiement de redevances très modérées et l'exemption totale de toute charge et de tout impôt pendant six ans au moins. — Enfin la maison ducale d'Uceda y d'Escalona a usé du même procédé dans ses terres immenses qu'elle possède aux environs de Cordoba et de Castro del Rio, créant avec des fermages insignifiants 300 exploitations, au bénéfice exclusif des travailleurs des communes sur lesquelles ces biens sont situés.

Mais il ne faut voir dans ces initiatives privées que de très louables exceptions. La plupart des propriétaires, notamment en Estrémadure, se sont réunis pour créer des sociétés de défense de la propriété et aviser aux moyens de conjurer la crise. Après avoir fait appel à l'autorité du gouvernement, qui à leur gré, ne les protégeait point assez, ils réclamèrent l'institution d'une garde civique, spécialement destinée à protéger la propriété et les biens, demandèrent la répression énergique de tous les abus, conférèrent entre eux sur les moyens d'accroître leurs revenus terriens, soit par une culture plus intensive, soit par un écoulement plus lucratif de leurs produits, après quoi il y aurait lieu d'établir pour tous les propriétaires un tarif uniforme de salaires, pour un nombre d'heures de travail strictement déterminé.

Si nous dressons en regard le bilan des revendications ouvrières, nous voyons qu'elles portent principalement sur le relèvement des salaires. Bien qu'ayant progressé depuis une cinquantaine d'années, ceux-ci n'ont fait en somme que suivre l'élévation constante des prix de tous les articles de première nécessité, ce qui, rendant le coût de la vie plus élevé, ne les a pas en réalité fait bénéficier de cette hausse. Aussi les ouvriers agricoles projettent-ils la grève générale, si toutes leurs revendications ne sont pas admises.

Ces revendications sont les suivantes : suppression absolue du travail à la tâche; salaire minimum de 4 pesetas pour les moissonneurs; division de la journée en quatre parties égales séparées par un intervalle de repos; transport des aliments sur le lieu du travail; repos complet un jour par quinzaine ; enfin, une fois les grands travaux terminés, 2 pesetas par jour, avec une heure de repos au déjeuner et une heure au dîner.

La situation, on le voit, est on ne peut plus tendue et l'agitation, partie du sud, a gagné pendant l'été 1904, petit à petit, les environs de Zamora, Palencia, Valadolid et Tolède où des ligues de résistance ont été formées et où des grèves compliquées d'émeutes ont éclaté.

Le gouvernement paraît animé du désir sincère d'améliorer

cette lamentable situation. Désireux de s'éclairer lui-même, il avait, comme je l'ai signalé plus haut, prescrit à l'Institut des Réformes sociales une enquête sur ce mouvement. La commission vient de terminer ses travaux et de publier un très intéressant rapport intitulé : *Memoria acerca de la informacion agrario en ambas Castillas*, par Buylla y Alegre, président de la 3e section.

De cette très minutieuse enquête, il résulte que l'exploitation du sol laisse beaucoup à désirer, que les capitaux qui y sont consacrés sont absolument insuffisants, que l'outillage est à peu près nul et que la pratique agricole est tout à fait en retard.

Si l'on ajoute à cela que — à part quelques intelligentes initiatives — toutes les institutions de prévoyance sont inconnues, que l'idée si féconde d'association n'est pour ainsi dire jusqu'à présent exploitée que par les socialistes, on comprendra combien la résistance maladroite des propriétaires pourrait être préjudiciable aux intérêts agricoles de l'Espagne. Le gouvernement l'a si bien compris que récemment il déposait sur le bureau des Cortès un projet de loi déjà voté par le Sénat, portant la réorganisation des syndicats agricoles, de façon à en faire de véritables instruments de pacification sociale.

3° Autriche-Hongrie. — Depuis une quinzaine d'années, des troubles ruraux agitent ce pays, principalement la Galicie[1], presque sans intermittence. On peut faire remonter l'origine de ce malaise aux lois émancipatrices de 1848, qui, en abolissant le servage, apportèrent dans le monde agricole une perturbation importante. Les grands propriétaires, privés tout d'un coup de leur main-d'œuvre ordinaire, orientèrent leurs cultures dans un sens différent. Ce ne fut que par l'emploi d'un outillage perfectionné et que par une production intensive, qu'ils purent surmonter les conséquences de ce bouleversement.

Pendant plusieurs années, les travaux publics fournirent aux

1. Voir l'article très documenté du comte Joseph de Mailath, *La Vie rurale hongroise*, dans la *Revue économique internationale* du 15-20 janvier 1905.

ouvriers un travail rémunérateur; puis à mesure que ceux-ci se raréfiaient, la main-d'œuvre inoccupée ou insuffisamment occupée se fit plus abondante. Si l'on se rappelle le caractère éminemment terrien du Hongrois, sa soif d'acquérir une petite parcelle du sol, on comprend que, si cette passion se trouve contrecarrée par l'impossibilité où il est d'acheter, le prix des terres ayant doublé en quinze ans par suite de la concurrence, la révolte s'installe au fond du cœur de ces gens, qui ont développé au plus haut point la fierté de l'indépendance.

Ajoutons à cela l'élaboration mal venue d'une classe de petits propriétaires, qui, après 1848, se trouvèrent à la tête de biens insuffisants pour les faire vivre, les prairies et les forêts étant en totalité restées en la possession des grands propriétaires. L'insuffisance de leurs revenus les rejetèrent dans le prolétariat; mais leurs travaux sur les grands domaines étaient si peu rémunérateurs (1 florin à l'époque des moissons — en temps ordinaire 50 à 80 kreutzers) — qu'ils allèrent grossir la masse des mécontents.

Il suffit alors d'une succession de mauvaises années, comme il y en eut en 1888 et 1889, en 1894 où la sécheresse empêcha le maïs de réussir, en 1898 et dans ces dernières années d'une perturbation dans le prix des céréales, d'un accroissement de charges publiques, d'épizooties comme en 1898 le choléra des porcs, pour que la révolte latente éclate en plein jour.

Du reste, comme nous l'avons déjà vu, le socialisme est à l'affût de ces situations désespérées. Il en tire trop grand profit pour les négliger. Ici, comme ailleurs, il prit la tête du mouvement agraire et tint un congrès de cultivateurs en janvier 1897. Puis, après une scission dans le parti, les socialistes indépendants se réunirent à Czegled, l'un des plus gros bourgs de l'Alföld, et y prêchèrent le partage des terres.

Le mouvement s'étendit rapidement dans les comtats de Bekès, Csanad et Csongrad et également dans la grande plaine hongroise à Arad, Torontal, Tenes et Bacs-Bodrog.

Les paysans étaient si convaincus de l'arrivée prochaine du régime nouveau qu'au mois de mai 1897, un très grand nom-

bre posèrent leurs outils, refusant les salaires les plus élevés dans l'attente naïve du paradis promis.

Cette désillusion consommée, il leur restait comme armes celles que les socialistes avaient fait scintiller devant leurs yeux : l'émeute, la grève, le soulèvement général. Ils en usèrent. Après plusieurs révoltes plus ou moins sanglantes, en 1904, la Galicie voit une grève de cent mille travailleurs des champs. C'est la plus grande grève agricole qu'on ait vu encore. Les notes officielles veulent en faire une lutte de races entre Ruthènes et Polonais; mais, en réalité, c'est bien une véritable guerre de paysans, calmée aujourd'hui, mais qui a convaincu le gouvernement lui-même du besoin qu'il y avait d'améliorer leur situation.

Depuis longtemps du reste, il cherche à remédier à cette situation déplorable. Par un loi sur l'agriculture, en 1898, il réglemente sur une nouvelle base les rapports entre employeurs et employés. En 1899, deux lois sont votées, l'une sur les entreprises de travaux agricoles, l'autre sur les ouvriers forestiers et les cultivateurs de tabac. L'établissement de fonds de secours communaux, auxquels le gouvernement fait un versement de 600.000 couronnes, adoucit la situation des ouvriers qui restent sans travail par suite d'incapacité provisoire involontaire. Bientôt après, en 1900, une loi est votée sur l'assurance des ouvriers et domestiques agricoles en cas d'accidents ou d'incapacités. Une ordonnance ministérielle de la même année établit, dans chaque commune, un agent de placement officiel, qui rend de grands services. En 1904, 182.000 ouvriers trouvent du travail par ce moyen.

L'émigration en Amérique enlève dans une certaine mesure le trop-plein de la main-d'œuvre qui ne peut s'occuper sur place. Plus de 200.000 émigrants sont partis ces dernières années.

A côté de beaucoup d'autres intelligentes initiatives, le comte Karoly fonda des cercles agricoles qui, dans son esprit, ont pour but de resserrer les liens qui doivent exister entre les petits agriculteurs et les ouvriers agricoles. Cette institution paraît

appelée à jouer un grand rôle dans l'œuvre de pacification si nécessaire en Autriche-Hongrie.

4° Autres pays. — Est-il besoin de pousser plus loin l'examen de la situation européenne pour nous rendre compte du malaise général qui étreint l'agriculture à notre époque?

A part la Suisse, la Suède, la Norvège, le Portugal et la Hollande [1], auxquels on peut joindre la Belgique, qui forment un ensemble de petits pays, où la situation est passable, malgré le taux peu élevé des salaires, toutes les autres puissances souffrent plus ou moins de la crise agraire. Ce sont, en Roumanie, les troubles de 1888 et de 1894; en Russie, les agitations actuelles dont il est difficile de déterminer les causes économiques, tellement elles sont noyées au milieu d'ardentes revendications politiques; en Irlande, où les plus mauvais rapports existent entre les propriétaires et les fermiers, où le travail est rare et irrégulier, où les salaires sont insuffisants et la vente des produits de la ferme très peu lucrative; en Allemagne, où différentes raisons concourent à prolonger et à accentuer l'intensité de la crise agraire dont souffre ce pays : la surproduction; la concurrence des produits étrangers, l'abus de la spéculation et l'endettement de la propriété foncière.

Sans doute, dans tous ces pays, il y a des causes particulières à chacun d'eux, mais beaucoup leur sont communes aux uns et aux autres. Nous les mettrons en relief à la fin de cette étude, et en attendant nous allons examiner la situation de la France, que nous avons omise jusqu'à présent, pour pouvoir l'envisager d'une façon plus détaillée.

5° France. — Les agitations agraires se manifestèrent avec une particulière intensité dans la région viticole du Bas-Languedoc, durant le cours de ces dernières années.

Des différentes enquêtes auxquelles nous nous sommes livrés, il semble résulter que si la presse à cette époque a peut-être un

1. Pour tous ces pays d'utiles renseignements seront fournis par la lecture de l'ouvrage du comte Imbart de la Tour : *La Crise agricole en France et à l'Étranger*.

peu manqué de sang-froid dans le récit des troubles, dont nos départements viticoles du Midi ont été le théâtre, nous sommes loin d'avoir eu la *grève modèle* dont le président du conseil, à cette époque, vantait le calme et la bonne tenue. La physionomie générale de ces grèves a été au contraire nettement révolutionnaire. A Pouzols, en décembre 1904 et en janvier 1905, éclate une grève très violente, qui n'était motivée que par la seule décision de la Fédération de Narbonne. Le 11 décembre, les grévistes, non seulement empêchent la célébration du culte, mais encore s'emparent de la personne du curé, qui allait célébrer l'office dans un village voisin, s'érigent en tribunal de haute justice qui décrète contre lui la peine de mort, s'il n'obtient la réintégration immédiate de deux ouvriers dont on l'accuse d'avoir provoqué le renvoi.

Dans la nuit du 16 au 17 décembre, des misérables pénètrent dans la cave de M. Ferrand et jettent au ruisseau 750 hectolitres de vin. Les propriétaires, insuffisamment protégés par la police, qui n'a pas d'ordres, sont menacés de mort s'ils ne signent les revendications qui leur sont demandées. Un vieillard de soixante-dix ans est assailli à son retour du travail. Les villages de Paroza, Saint-Valière et Ventenac sont sous la domination des grévistes, qui y commettent les pires excès. « M. de Saint-Cyran, propriétaire de 144 hectares, occupe quelques personnes dont 20 de plus qu'il n'est nécessaire. Il le fait par philanthropie. La grève néanmoins est déclarée; les revendications des ouvriers sont acceptées, mais M. de Saint-Cyran congédie les travailleurs supplémentaires. Là-dessus, redoublement de la grève. Le régisseur général est chassé du domaine et le deuxième régisseur voit sa maison envahie.

« Le 2 février, les mêmes grévistes vont à Saint-Nazaire, localité voisine de Ventenac, où habite Mme veuve Pech, pénètrent par la force dans sa maison et l'obligent à signer leurs revendications. »

Le rappel de ces simples faits, qui ont été cités à l'avant-dernière session des agriculteurs de France, par des orateurs qui ont suivi de très près ce mouvement révolutionnaire et

ont réussi à l'enrayer[1], dénote le véritable caractère de ces grèves qui furent loin d'être aussi calmes qu'a bien voulu le dire M. Augé-Laribé dans sa communication au Musée social[2].

Atteintes à la liberté du travail, au droit de propriété, à la libre circulation, constitutions de postes et de patrouilles dont la mission était de persuader par la force les ouvriers de quitter les travaux, violences, non point seulement passagères et occasionnelles, mais froidement résolues et exécutées à la lettre : tout cela révèle sans doute une forte organisation ouvrière, mais dont le caractère indiscutablement révolutionnaire n'en est que plus inquiétant pour les populations laborieuses de notre Midi viticole.

Quatre départements, l'Aude, l'Hérault, le Gard et les Pyrénées-Orientales, furent spécialement touchés par ces agitations qui débutèrent en 1903 et se poursuivirent au milieu de périodes de calme jusqu'au commencement de 1905.

Ce qu'il y a de particulièrement inquiétant dans ces manifestations, c'est l'esprit qui les dirige, les anime et dénote une perturbation complète dans les relations entre patrons et ouvriers.

D'où vient cet antagonisme, comment ce mécontentement est-il devenu général et producteur de désordres? Les réclamations ouvrières ont-elles quelque chose de fondé ou ne sont-elles, au contraire, que des ballons d'essai gonflés de rhétorique socialiste?

Pour répondre à toutes ces questions, il nous faut envisager la condition économique de cette contrée et entrer dans certains détails sur les conditions du travail, que nous tâcherons de rendre aussi clairs et aussi brefs que possible.

La région languedocienne commença à s'adonner à la culture de la vigne, vers 1854. Les hauts revenus que les moyens de communication et la fabrication de l'eau-de-vie procurèrent aux initiateurs de cette culture, grisèrent à tel point les habitants de ces contrées, que, par répercussion, il se produisit sur la pro-

1. *Supplément au Bulletin de la Société des Agriculteurs de France* du 15 avril 1905.

2. *Musée social*, novembre 1903, décembre 1904.

priété foncière un véritable *boom*, qui en quelques années porta la valeur de l'hectare à 10 ou 15.000 francs en corps de domaine et à 20 et 25.000 francs pour les petites propriétés. Tout le monde voulait avoir son carré de vigne et les moins fortunés n'hésitaient pas à user de l'association et de l'emprunt pour obéir au mirage de fortune qu'ils avaient devant les yeux.

Qu'en résulta-t-il? Une hausse considérable des salaires, qui devinrent triples de ceux de la culture. — l'habitude de la journée de 6 heures, beaucoup d'ouvriers étant eux-mêmes propriétaires et voulant se conserver le temps de cultiver leur petit patrimoine, — le goût du luxe et de la vie facile, développant l'imprévoyance et le relâchement des mœurs.

Telle était la situation, quand s'abattit sur le pays la crise phylloxérique de 1874. On devine sans peine les effroyables conséquences qui en découlèrent, et, particulièrement, l'avilissement subit de la propriété foncière dont l'hectare retomba à quelques centaines de francs et la réduction forcée des salaires qui baissèrent de plus d'un tiers. Avec cela, pas de réserves et souvent des dettes antérieures à couvrir.

Grâce à l'initiative de quelques grands propriétaires, dont on ne saurait trop louer le rôle dans cette crise, les reconstitutions commencèrent immédiatement. Au profond abattement du début succédèrent de nouveaux espoirs, que les récents événements que nous étudions rendent encore bien fragiles, bien que la situation générale se soit considérablement améliorée.

Il importe maintenant de passer en revue le personnel viticole, qui eut à subir le choc terrible et qui, à l'heure actuelle, concourt à l'exploitation de la vigne dans notre province languedocienne.

Il y a d'abord les ouvriers gagés, travaillant à l'année, et qui pour la plupart descendent de la région montagneuse, de l'Ardèche, du Tarn et de la Lozère. Ils touchent généralement 400 francs, plus 5 hectolitres et une certaine quantité de blé, ayant en outre le logement et la disposition d'un petit jardin.

Viennent ensuite les *mésadiers*, payés chaque mois, et qui, en

plus de la nourriture et du logement, gagnent de 20 à 40 francs l'hiver et de 50 à 60 francs l'été.

A ces deux catégories de travailleurs, il faut ajouter les journaliers ordinaires, qui sont employés la plus grande partie de l'année, sauf les jours de pluie. Leur salaire est de 2 francs en hiver et de 2 fr. 25 plus 2 litres de vin en été. Beaucoup d'entre eux sont petits propriétaires et cette qualité a fait prévaloir la journée de six heures en hiver, et de huit heures en été, sauf au moment des vendanges. Ceux qui ne le sont point habitent la petite ville voisine, qui souvent est distante de 5 à 6 kilomètres du lieu de leur travail. Outre la perte de temps qui en résulte, cette situation est déplorable en raison des habitudes de dépenses et de frivolité qu'ils contractent au contact de leurs camarades urbains.

Il y a enfin les journaliers supplémentaires auxquels, dans le pays, on donne le nom de *volants*, parce qu'ils ne sont point attachés à telle ou telle propriété, mais se transportent là où on réclame leurs services. Beaucoup parmi eux sont étrangers, et ils sont plus spécialement occupés aux travaux de terrassement, ou employés comme équipe supplémentaire aux moments des grands travaux.

Tous travaillent sous les ordres d'un régisseur ou maître travailleur appelé *ramonet*, le faire-valoir étant le mode d'exploitation le plus répandu.

Au rapide examen des faits économiques que nous venons d'exposer, il y a lieu d'ajouter cette remarque : c'est que, ces ouvriers dont une grande partie habite la ville et qui étaient habitués à de hauts salaires, sont, en raison de leur imprévoyance même, tombés à plat, lors de la réduction des salaires.

De plus, la viticulture a, depuis 1900, subi de mauvaises années. Les ouvriers les ont ressenties et — tant que les prix du vin ont été très bas, — ont fait preuve d'une certaine patience. Mais en mai 1903, les gelées du mois d'avril ayant provoqué de nouvelles réductions de salaires, le gain moyen de chacun se trouva réduit à 4 ou 500 francs. La situation était critique. Un

brusque et considérable relèvement des cours, produit par une récolte des plus minimes, ne put faire augmenter les salaires. Les ouvriers, aigris par l'attente, soupçonneux et méfiants — disons-le aussi — vivant souvent misérablement, n'ont pas compris cette situation économique anormale et se sont butés devant ce fait brutal que l'hectolitre de vin se vendait 23 à 25 francs, c'est-à-dire le double du prix de revient, tandis que leurs salaires à eux ne leur permettaient pas de faire vivre leur famille. De là, leur mécontentement grandissant et leurs récriminations amères contre un état de choses, qu'à juste titre tout le monde déplorait.

Nous avons vu que les journaliers habitaient la ville, où ils rentraient chaque soir, leur travail fini. L'écho de leurs doléances se faisait donc entendre, dans les centres urbains, c'est-à-dire dans des milieux chauffés à blanc par le socialisme, toujours en quête d'un malaise social, auquel il se plaît à appliquer ses remèdes violents.

La façade équivoque de la solidarité ouvrière permit aux syndicats révolutionnaires d'intervenir pour guider ces mineurs du prolétariat dans la voie de la libération définitive. Mais on ne se bat point contre une situation économique défavorable. On s'arrange pour la dominer et la vaincre. Aussi cette tactique fut-elle écartée de prime abord. Il fallait un bouc émissaire : ce serait le patronat, et les armes qu'on emploierait contre lui seraient celles dont on fait si grand usage dans les milieux socialistes : le syndicat et la grève.

Le mouvement syndical se dessine immédiatement après la création de la Bourse du travail de Montpellier, le 16 mars 1891. Les syndicats urbains se prêtent à sa formation de syndicats d'ouvriers agricoles. La Fédération des Travailleurs agricoles est fondée, ainsi que la Chambre syndicale des travailleurs de la terre, vignerons et agriculteurs.

En 1893, dans les arrondissements de Béziers et Montpellier, naissent quelques syndicats, dont l'effet est à peu près nul.

La propagande syndicale reprend énergique en 1900 et gagne l'arrondissement de Narbonne et celui de Perpignan. Les 15,

16, 17 et 18 août 1903, a lieu le Congrès de Béziers où 31 syndicats sont représentés, ayant derrière eux environ 3.000 syndiqués du Languedoc et du Roussillon. Du 13 au 17 août 1904, c'est à Narbonne que se donnent rendez-vous 107 syndicats représentant plusieurs milliers d'adhérents. Le mouvement, on le voit, avait grandi ; l'organisation syndicale s'affirmait ; elle avait déjà suscité directement ou indirectement plusieurs grèves, elle devait en organiser de nouvelles dont nous avons plus haut narré les manifestations les plus importantes.

Ce simple rappel de faits que tout le monde a pu suivre sur les journaux du moment, suffit pour se faire une idée de la marche extérieure du mouvement agraire, conduit et dirigé par le socialisme, qui s'appuyait sur une situation économique excellemment préparée, pour recevoir son impulsion.

Il nous reste à voir ce qu'il y avait sous cette parade de propagande, sous ces agitations voulues, exploitées habilement dans le but de frapper l'opinion et de gagner ainsi des adhérents, — ce que contenaient — chimériques ou motivées — l'ensemble de leurs revendications, et les résultats pratiques auxquels ils sont arrivés.

Les ouvriers agricoles empruntèrent en l'occurrence le formulaire socialiste et demandèrent, suivant le cliché habituel, l'augmentation et l'unification des salaires, — la réglementation de la journée de travail, — la création de la prud'homie agricole, et la protection législative au point de vue des accidents de travail.

Ainsi, en novembre et décembre 1903, à la suite de la récolte, réduite par les gelées de printemps et dont le prix de vente avait été assez élevé (20 à 30 francs l'hectolitre), les ouvriers des environs de Montpellier et de Béziers demandèrent une augmentation de salaire, soutenus par les syndicats ouvriers de toute la région. Les propriétaires accordèrent assez facilement une augmentation du prix des journées, mais refusèrent généralement d'accepter la diminution des heures de travail. Des grèves locales éclatèrent ; plusieurs furent même assez mouvementées par suite de l'intervention des Bourses de travail de Montpel-

lier, Béziers et Narbonne. C'est alors que le mouvement gréviste se généralisa dans tout le Bas-Languedoc.

La base des revendications était le tarif à l'heure (0 fr. 50) pour un maximum de six à sept heures de travail. Les propriétaires très souvent ne purent s'entendre entre eux, et les ouvriers remportèrent des victoires faciles, qu'exploitaient habilement les organisateurs de syndicats.

Ce mouvement gréviste de 1903-1904 donna un grand essor à la formation des syndicats révolutionnaires, qui trouvèrent une clientèle toute disposée parmi les journaliers, et surtout les *volants*, pour les raisons que nous avons exposées plus haut.

Il y aurait certes beaucoup à rabattre de ces exigences manifestées par les ouvriers. Toutefois, il est juste de reconnaître qu'il y a quelque chose à faire dans le sens du relèvement des salaires, qu'il y a des dispositions à prendre pour parer à une situation dont la responsabilité ne peut être imputée qu'à une crise viticole dont la solution doit être recherchée avec soin.

Devant cette situation, le socialisme avait trop beau jeu, pour ne point essayer de propager dans ces masses rurales les procédés qui lui ont si bien réussi avec les ouvriers des villes. On relève cette tendance franchement avouée aux Congrès de Béziers et de Narbonne, où l'on fait l'apologie de la grève générale, où l'on décide la création d'un organe corporatif, la *Voix du peuple*, dont on devine le caractère politique, où l'on arrête la publication d'un *Manuel du Paysan* qui ne saurait être autre chose, d'après l'esprit de ses promoteurs, que le pendant du fameux *Manuel du Soldat*.

La situation était assez grave, pour que les propriétaires cherchassent à détourner l'orage qui s'amoncelait au-dessus de leurs têtes. Un manque d'entente générale fit échouer la plupart de leurs efforts. Ils essayèrent de se syndiquer entre eux. De nombreuses défections rendirent nuls les effets de ce *lock-out* imparfait. Quelques syndicats jaunes furent institués sans succès.

La seule tentative heureuse et vraiment intéressante fut la création, dans les pays les plus troublés, de syndicats véritablement mixtes, comprenant dans un même groupement les patrons

et les ouvriers; leurs résultats furent vraiment appréciables.

Ce mouvement syndical mixte, dû principalement à l'initiative de MM. Auguste de Crozals et Félix Bouffet, prit naissance dans l'arrondissement de Béziers et se propagea bientôt dans l'Aude où les grèves furent particulièrement violentes.

Voici quelles en sont les particularités. Tout d'abord, notons l'engagement réciproque pris par les ouvriers et les patrons de s'entr'aider mutuellement, les ouvriers en travaillant de préférence chez les propriétaires syndiqués, les propriétaires en employant de préférence les ouvriers syndiqués.

Ceci posé, les syndicats mixtes du Midi [1] se sont efforcés de parer, dans la mesure du possible, aux risques qui menacent le plus la famille ouvrière : le chômage, avec son cortège de misères, la maladie et la vieillesse, qui entraînent toujours avec elles la gêne et souvent le besoin.

Au chômage fut opposé l'ingénieux système suivant : chaque propriétaire s'engage à fournir du travail, proportionnellement à l'étendue de ses domaines (1 journée par 5 hectares), aux ouvriers se trouvant en état de chômage momentané, et cela au tarif des ouvriers occupés par eux en ce moment.

Le remède était, on le voit, énergique, pratique, efficace. Il décelait sans grands mots ni promesses utopiques le souci d'enrayer coûte que coûte le fléau du chômage, dût-on n'y arriver qu'au prix de sacrifices sensibles. La hardiesse de cette décision surprit et captiva l'ouvrier, qui sans peut-être démêler toute la noble générosité de cette initiative, sentit impulsivement qu'on lui tendait la main, et jugea aussi prudent qu'habile de ne pas repousser l'avance qui lui était faite.

Cette innovation fut certainement le gros atout du succès dans la fondation des syndicats que nous décrivons; mais j'y voudrais une retouche : le salaire de chômage ne devrait pas équivaloir exactement le salaire de travail, qui répond à un besoin pressant du propriétaire, tandis que dans celui-là entre fatalement une part d'assistance, qu'il serait, à mon avis, né-

1. Consulter en particulier les statuts des syndicats mixtes de Tourouzelle (Aude) et de Saint-Couat-d'Aude.

cessaire de souligner par un taux légèrement abaissé. Cette réserve faite, il est évident que ce système est infiniment supérieur aux caisses de chômage, qui en ne demandant aucun effort, ni aucun travail à l'ouvrier, diminuent sa dignité et l'encouragent à la paresse.

Le second point qui mérite de retenir l'attention est la création d'une chambre syndicale indépendante du bureau, composée de six membres élus obligatoirement moitié parmi et par les ouvriers, moitié parmi et par les patrons, et dont l'importance dans le syndicat est capitale.

« Elle émet son avis sur tous les objets qui lui sont soumis par le bureau. Elle doit être expressément consultée sur les actions judiciaires à intenter ou à défendre. Elle se réunit d'urgence dans les cas graves, tels que grèves ou atteintes à la liberté du travail.

« Elle revise périodiquement, ou quand le besoin s'en fait sentir, le taux des salaires et les conditions du travail, en tenant compte des facteurs économiques qui les dominent. Elle règle par voie de conciliation d'abord, par voie d'arbitrage ensuite, tous les différends qui peuvent s'élever sur les conditions du travail ou sur le taux des salaires entre patrons et ouvriers. »

Ces extraits des statuts très bien faits du syndicat mixte de Tourouzelle (Aude) suffisent pour donner une idée de l'organisation de cet accord professionnel entre patrons et ouvriers, intervenu sous la pression des événements que nous savons.

Sous l'impulsion de ces sentiments d'intérêt avisé, de lassitude aussi pour certains, redoutant les aléas d'une lutte inégale et souvent stérile, pour d'autres, de clairvoyance intelligente, les syndicats mixtes se peuplèrent d'adhérents, qui, s'ils n'étaient complètement désabusés des moyens violents, ne demandaient qu'à l'être et voulaient faire l'essai loyal de cette nouvelle organisation syndicale.

Nés en pleine bataille, le syndicats mixtes commencèrent par organiser résolument la défense sociale, et on peut dire, sans hésitation, qu'ils donnèrent de très sérieux résultats dans tous les centres où ils furent organisés. A Beziers, à Capestang, à

Bessan, la grève avorte devant l'énergie du groupement mixte et dans maints endroits, il en est ainsi. Voilà un point acquis pour la paix sociale.

A côté de cela, les initiateurs de cette action syndicale eurent soin de joindre à tous leurs groupements un faisceau d'œuvres de prévoyance sociale, telles que société de secours mutuels, l'*Union des classes*, caisses de crédit rurales, etc.., qui aidèrent puissamment à retenir l'ouvrier dans une organisation dont il sentait à tous les instants l'aide et les bienfaits.

Le danger social ainsi écarté, reste la crise économique de la viticulture languedocienne, que s'efforcent actuellement d'enrayer tous ceux qui ont compris combien la fraude, depuis le vote de la loi sur les sucres principalement, est pernicieuse à la vente régulière des vins du Midi. La surproduction est toute factice et n'existe guère que sur les vins artificiels : ce n'est pas elle qui crée la mévente des vins, en avilit les prix et sème des germes de ruine dans un pays qui paraissait voué aux plus brillantes perspectives; c'est tout simplement la fraude [1], qui permet de jeter sur le marché des millions d'hectolitres de vin de sucre, fabriqués à des prix extraordinairement bas, mais de conservation nulle, et qui font ainsi concurrence aux crus honnêtes et réputés, qui avaient jadis fait la fortune du Bas-Languedoc.

Mais il semble qu'en ce moment même, le « Midi bouge ». On fait réunions sur réunions. Les esprits s'échauffent. On parle de refuser l'impôt si le gouvernement n'apporte pas une amélioration à une situation économique devenue intolérable. Pressé par ce mouvement d'opinion, le Parlement à l'heure actuelle discute une loi sur la fraude, destinée à améliorer, dans une certaine mesure, la situation des viticulteurs méridionaux.

Naturellement les betteraviers du Nord, les fabricants de sucre s'alarment, protestent de la pureté de leurs intentions et de leurs actes. Le vieil antagonisme du pays d'oc et du pays d'oïl, réveillé par les intérêts vitaux de ces contrées de production dif-

1. La Société centrale de l'Aude, dans sa délibération du 25 février 1905, a émis un ensemble intéressant de vœux à présenter aux Pouvoirs publics, pour la défense des intérêts de la viticulture et la répression de la fraude en particulier.

férente, renaît, âpre, ardent, tenace. Espérons que l'intérêt général du pays tout entier prévaudra, en faisant juste la part des revendications légitimes, d'où qu'elles viennent, du Nord ou du Midi.

Nous venons de voir, sur le vif, l'agitation agraire se produire, avec une certaine intensité et un succès relativement inquiétant, dans nos provinces viticoles du Midi. Nous serions incomplets, si nous ne signalions les vestiges du même état d'esprit chez les bûcherons du Centre qui, jusqu'à ces derniers temps, paraissaient avoir monopolisé la direction du mouvement révolutionnaire dans nos campagnes.

Il y a quelques années, aux environs de Saint-Yrieix, il se produisit bien, à différentes reprises, des ébauches de révolte agraire. Mais des concessions réciproques habilement consenties y mirent promptement fin.

Un symptôme plus grave doit être enregistré. Dans le canton de Champagne-Mouton, un syndicat s'est récemment fondé ayant pour but de substituer aux conventions traditionnelles un contrat collectif et uniforme. *Un contrat collectif*. Le grand mot est lâché. Il semble bien, en effet, que cette revendication ouvrière ait été donnée comme mot d'ordre par les chefs plus ou moins occultes du mouvement révolutionnaire rural.

Nous allons la retrouver, en bonne place, dans tous les cahiers des revendications, que successivement les bûcherons du Centre rédigèrent, au Congrès de Bourges, le 27 juin 1902; au Congrès de Nevers, le 30 août 1903; au Congrès d'Auxerre, le 4 septembre 1904.

Pour expliquer la genèse de cette poussée révolutionnaire, dans des contrées relativement calmes, et parmi des ouvriers peu enclins par nature aux manifestations violentes, il faut se souvenir de la crise qui atteignit, il y a une quinzaine d'années, la production forestière de notre pays et déséquilibra d'une façon complète notre marché de bois. Le plus souvent, — ne l'oublions pas, — une crise sociale n'est que la conséquence visible ou cachée d'une crise économique.

Or, dans ces dernières années, l'emploi de plus en plus répandu des houilles et charbons de terre de toutes sortes, comme chauffage, facilité par l'augmentation combinée des moyens de transport faciles et rapides, la substitution des charpentes de fer au bois d'œuvre utilisé jusque-là à cet usage, la concurrence des bois du Nord, de Norvège et d'Allemagne, important économiquement sur notre marché des bois d'essence supérieure et avantageusement utilisables pour la menuiserie et l'ébénisterie, imprimèrent à notre production forestière une secousse à laquelle elle n'était nullement préparée.

La répercussion en pouvait être dangereuse au point de vue social, et elle le fut. Elle le fut d'autant plus, qu'il y avait à cette époque pléthore de main-d'œuvre forestière, résultant de la même évolution économique, progressive et fatale, qui avait amené dans notre pays la crise du bois.

Qu'est-ce en effet que le bûcheron? « C'est tout simplement, comme le dit M. Duvergier de Hauranne, un ouvrier agricole ou même un artisan, un maçon, un couvreur, qui va chercher dans les bois l'emploi de ses journées de loisir en hiver. » Autrement dit, c'est un journalier agricole, qui devant l'extension universelle des machines agricoles et la substitution de la grande industrie aux industries familiales, se trouve une partie de l'année, et principalement l'hiver, en état de chômage forcé, qu'il doit à tout prix conjurer pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille.

De cette façon, et en raison de cet unique débouché à leur activité, tous les ouvriers ruraux — et ils sont nombreux — qui jouissaient de quelques loisirs en hiver, se ruèrent à l'embauchage des coupes de bois. Les salaires naturellement se faussèrent et tombèrent à un taux ridiculement bas, qui n'excédait guère un franc par jour, pour les plus favorisés.

Cette situation ne pouvait durer bien longtemps. L'agglomération de toutes ces unités mécontentes produisit un ferment de révolte, qui commença à se manifester vers l'année 1890 et se traduisit par des grèves d'une violence telle qu'on en a pas encore perdu le souvenir.

Victorieux sur toute la ligne, ayant fait presque d'un seul coup progresser les salaires de 40 à 50 p. 100, il semble que la lutte eût dû prendre fin avec le succès de leurs revendications. Et cependant, c'est l'inverse qui se produisit. Cette agglomération d'hommes, en prenant conscience de leur force, prirent goût à la discipline syndicale, à l'attitude menaçante qu'affectionnent les orateurs socialistes devant les auditoires qu'ils fascinent. Sans doute, les revendications actuelles sont acquises. Mais, en haut lieu révolutionnaire, on s'est tellement efforcé d'attiser des convoitises nouvelles, pour ne pas perdre cette proie électorale et fugace, que l'ouvrier s'est senti tout à coup une foule de besoins nouveaux.

Aux enseignements socialistes, il lui sembla sortir d'un rêve : il lui parut qu'un nuage de préjugés s'effaçait, découvrant un horizon nouveau, plein des plus alléchantes promesses, à mesure que son bon sens naturel s'obscurcissait.

Il semble qu'il y ait comme un vertige impossible à conjurer, quand l'esprit se mêle de goûter certaines grisantes doctrines. Il s'enivre à la violence des mots, avec la même passion fatale que le papillon du soir recherche la flamme qui doit lui être mortelle.

A Nevers, au Congrès de 1903, les questions professionnelles réglées, certains auditeurs font litière de leur amour-propre, avouent devant leurs chefs leur ignorance, et demandent qu'on veuille bien leur expliquer en quoi consiste l'organisation prolétarienne. Quels disciples bien préparés pour la discipline socialiste, et qui semblent avoir peur d'oublier — dans leur ignorance — quelques revendications et quelques griefs à faire valoir contre leurs patrons !

Devant cette docilité curieuse et avide de s'instruire, le citoyen Mauger s'est confondu en félicitations émues et s'est immédiatement appliqué à satisfaire leur convoitise révolutionnaire.

On sait qu'il existe, à l'usage des paysans et des ruraux, un socialisme épuré, qui répudiant l'absolutisme marxien, relativement à la propriété individuelle, en permet l'usage en en con-

damnant l'abus. Il est convenu que l'abus ne commence que là où le capital est séparé du travail. Cette ingénieuse combinaison fait honneur à l'esprit délié de M. Deville, qui dut avoir maille à partir avec ses idées antérieures, pour arriver à fixer en ce sens, en 1896, dans ses *Principes socialistes*, l'évangile nouveau, à l'usage de sa paysannerie française, comme ils disent.

Quoi qu'il en soit, il est évident, que des aspirations ouvrières, plus ou moins confuses, qu'elles leur aient été inspirées ou non, il se dégage le désir d'arriver à un maximum de salaire, avec un minimum de travail, le tout réglé par un contrat collectif qui englobe, d'une part, le syndicat tout entier représentant le prolétariat et, d'autre part, le propriétaire, n'ayant dans l'occurrence à traiter qu'avec le ou les délégués de l'association ouvrière. Ce desideratum, réalisé déjà dans les groupement syndicaux des Bûcherons du Centre et en usage déjà pour l'exploitation de certains bois, commence à être réclamé par les journaliers purement agricoles eux-mêmes, qui voudraient le voir appliqué dans les travaux strictement agricoles.

La Fédération des syndicats forestiers du Cher émit, en juin 1892, la prétention de fixer des prix pour les travaux agricoles. M. Max Turmann relate que les groupes de Chantenay et de la Croix-Rouge se sont appliqués à dresser un tarif pour les mêmes travaux. L'association des Bûcherons de la Fermeté fonde un syndicat de domestiques de ferme, et celle de Saint-Amand, dans le Cher, un syndicat de laveuses de lessives, avec la même prétention d'unifier les prix et de substituer, au salarié-individu, le salarié-collectivité, c'est-à-dire le syndicat.

Évidemment, toutes ces prétentions, inspirées au salariat agricole par ses alliés socialistes, ont été loin de recevoir partout bon accueil. Il s'est trouvé bien des propriétaires, bien des fermiers, qui jalousement ont défendu leur droit de ne point faire la part égale entre le laborieux et le paresseux, le fort et le faible, le débrouillard et l'inhabile.

J'ai eu moi-même personnellement, à propos de la création d'un syndicat mixte, dont je parlerai tout à l'heure, toutes les peines du monde à faire comprendre à un auditoire d'ouvriers

intelligents et sages, que cette unification des salaires irait directement à l'encontre des intérêts de chacun, — des forts, des intelligents et des adroits, parce que le salaire moyen adopté serait inférieur à leurs services, — des faibles et des moins habiles, parce que fatalement pour le même prix on leur préférera leurs collègues plus favorisés et dont le travail doit être plus producteur. A moins donc d'imposer l'ouvrier au patron, ce qui n'était pas le cas, dans l'occasion que je rapporte, ce système est aussi néfaste pour l'ouvrier agricole, bon ou mauvais, que pour le propriétaire. De plus, cela serait de la plus grande difficulté. Outre la diversité énorme et presque impossible à envisager des travaux auxquels peut être soumis le journalier, comment ne pas établir de différences entre la façon d'une terre facile à cultiver, plane, et celle d'une terre rude, rocheuse et vallonnée?

A tort ou à raison, sous l'influence de causes que je n'ai pas à juger en ce moment, c'est un fait, que l'ouvrier de notre époque a tendance à abriter sa faiblesse derrière un syndicat, qui sera son porte-parole, son défenseur à l'occasion, et le régulateur de son salaire.

C'est cette manière de faire que les Bûcherons du Centre ont inaugurée, non sans violences morales et matérielles, relativement aux travaux de bois de leurs contrées.

Le syndicat décide en assemblée générale le tarif des salaires de l'année, le communique aux principaux propriétaires et aux marchands de bois, et le jour de l'embauchage, l'employeur est obligé de traiter directement avec le président du syndicat, qui porte toutes les responsabilités et assume toutes les charges. Ce président est en quelque sorte le régisseur élu de ses camarades, qu'il a le devoir de surveiller et de réprimer, s'il y a lieu, pour le maintien de l'ordre dans la coupe et la bonne exécution du travail.

Pour cela, des droits étendus lui sont conférés. Dans beaucoup d'endroits, c'est au son du clairon que le travail commence et finit. Une discipline rigoureuse, mais généralement acceptée, fait la force de ces groupements ouvriers, qui rêvent de fonder

une Union Fédérale Terrienne englobant tous les travailleurs de la terre, pour formuler avec plus de force et par conséquent de chances de succès, un ensemble de revendications communes.

Dans le Cher, l'Allier, la Nièvre, l'Yonne et une partie du Loiret, les syndicats de bûcherons sont arrivés à monopoliser presque complètement l'exploitation des bois. Aux non syndiqués, ils n'empêchent pas l'embauchage avec eux. Il les acceptent dans un but de propagande et d'apostolat, mais en stipulant bien expressément que leur salaire devra être diminué dans une proportion variant autour de 15 %, pour que cette somme soit versée à la caisse syndicale, qui a, du fait de la coupe, différents frais à supporter.

C'est donc bien un privilège que se sont octroyé les bûcherons de Centre, tout comme les ouvriers viticoles du Midi, et qui n'est pas sans danger, étant donnée la manière dont il fonctionne.

II. — REMÈDES QUI ONT ÉTÉ PROPOSÉS.

Telle est la situation, inquiétante par bien des points, non pas tant peut-être par la rapidité de l'extension des doctrines socialistes, que par l'infiltration générale d'un état d'esprit nettement tendancieux et favorable chez les plus sages aux solutions socialistes.

Voyons maintenant ce qui a été tenté pour essayer d'enrayer ce mouvement, les moyens de défense ou d'attaque employés et les résultats des uns et des autres.

Indépendamment des œuvres de prévoyance sociale qui ont toujours pour résultat de mettre un peu d'huile dans les rouages de l'organisme social surchauffé, certaines organisations spéciales furent tentées.

Tout d'abord le syndicat *jaune*, c'est-à-dire le syndicat ouvrier indépendant et favorable aux patrons, essayé dans le Midi, n'a pas donné de résultats. Opposé au syndicat rouge, il s'est trouvé dans un état d'infériorité manifeste, harcelé d'un

côté par les révolutionnaires, mollement défendu par les patrons, subissant de journalières défections : son action de défense sociale a été, on peut le dire, à peu près nulle.

Quant aux syndicats *de propriétaires*, ils ont été essayés également dans le Midi, au moment des grèves viticoles. Mais pour avoir une efficacité sérieuse, il faut pouvoir organiser un *lock-out* et en assurer le fonctionnement. Pour cela, une entente parfaite est indispensable; la plus stricte discipline doit présider à l'organisation du *lock-out;* les propriétaires syndiqués ne doivent pas hésiter à reléguer au second plan leur intérêt particulier pour soutenir en premier lieu l'intérêt de la corporation patronale.

C'est juste l'inverse qui se passa. Maintes tentatives furent essayées en vain; au moment où péniblement on croyait être arrivé à une entente, d'éclatantes défections, inspirées par la crainte ou l'intérêt mal entendu, jetaient le désarroi dans le camp patronal et finalement ce désarroi profitait aux grévistes.

La *participation aux bénéfices*, habilement appliquée par quelques propriétaires fonciers, semble avoir donné quelques bons résultats préventifs.

M. Goffinon, qui l'applique avec succès dans ses vigneronnages, se loue de ses effets pacificateurs et encourageants. Elle a toujours jusqu'ici écarté les grèves de ses propriétés et assuré une production supérieure à son faire-valoir, auquel il intéresse son personnel. Sur ses ventes de vin, il abandonne 12 à 15 % à ses ouvriers qui, sentant que la prospérité du maître n'est point en contradiction avec la leur, s'efforcent, par leurs soins et leur travail, d'assurer dans le calme d'un labeur opiniâtre une récolte supérieure, dont ils seront les premiers à bénéficier.

Cette méthode, théoriquement excellente, peut, dans la pratique, avoir donné de bons résultats, dans un système de monoculture comme la vigne, dont le produit est presque entièrement destiné à la vente et dont les prix de vente sont facilement constatables. En est-il de même, quand on se trouve en présence de la culture compliquée de nos départements du Centre et de l'Ouest? Il semble que les difficultés de comptabilité et

la dissémination des revenus culturaux doivent entraver d'une façon telle la répartition, qu'elle soit d'une application difficile. Et cependant un agriculteur distingué de l'Eure, notre confrère M. Maurice Hervey, n'a point hésité à l'adopter dans son exploitation des Sablons et dans son numéro du 1er janvier 1905, la *Démocratie rurale* relata le taux de la répartition des bénéfices de l'année 1903.

J'ai réservé pour la fin, la tentative que j'ai déjà signalée, et sur laquelle je ne reviendrai pas, pour les pays viticoles, je veux parler de la création de *syndicats mixtes*[1]. Pourquoi *mixtes*, dira-t-on? Est-ce que les très nombreux syndicats agricoles, qui se sont développés depuis la loi de 1884, ne sont pas strictement mixtes? Sans doute, les ouvriers y ont accès, mais *en fait*, — et c'est bien là le point important, — les ouvriers y sont dans une proportion infime : 5 %, révèle la dernière statistique. Et cela se comprend, étant donné le but que poursuivent, peut-être trop exclusivement, nos associations syndicales : l'achat des matières premières, les transactions avantageuses : toutes choses qui intéressent le producteur (propriétaire ou fermier), mais ne répondent à aucun besoin de l'ouvrier agricole.

On a essayé de combler cette lacune regrettable par la création de syndicats spéciaux, auxquels on a donné le titre de *mixtes*, pour bien établir que le but poursuivi l'était par un effort commun et dans un but profitable à tous.

Nous avons vu les excellents résultats des syndicats mixtes languedociens, éclos aux heures troublées que nous avons signalées.

Il nous reste à signaler trois essais de syndicats mixtes, dans une contrée toute différente, dans la région agricole et forestière du Centre, que nous avons vue travaillée par les syndicats

1. Les syndicats mixtes sont, depuis quelques années, l'objet de fréquentes discussions, au sein des congrès nationaux des syndicats agricoles. Il en fut question en 1904 à Arras, mais plus particulièrement au congrès de Périgueux, 15, 16 et 17 mai 1905, à la suite du remarquable rapport de M. Duvergier de Hauranne.

M. Max Turmann y consacra, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1905, un important article : *Socialistes et Ruraux*.

révolutionnaires, vulgairement appelés Syndicats rouges de Bûcherons.

L'un, créé en 1904 à Limanton (Nièvre), est une ébauche du genre, en ce sens qu'une commission administrative, composée mi-partie d'ouvriers, mi-partie de patrons, peut être élue pour régler les différends entre patrons et ouvriers. Mais sa sphère d'action reste la même que celle des syndicats agricoles ordinaires.

L'autre, fondé à Tazilly (Nièvre), dans la même année 1904, a une composition analogue au précédent et a comme président un marchand de bois énergique, qui, lors de récents troubles forestiers, a su victorieusement maintenir à ses adhérents le droit au travail. Les statuts prévoient une revision périodique du taux des salaires et organisent la conciliation et l'arbitrage entre patrons et ouvriers.

Il me reste à parler d'un syndicat mixte, antérieur à tous ceux-là, et sur lequel je m'étendrai davantage, ayant personnellement participé à sa formation. Il s'agit du syndicat agricole et forestier d'Ouzouër-sur-Trézée (Loiret).

Ouzouër-sur-Trézée est une grosse commune de près de 2.000 habitants, située dans la pointe du Loiret qui touche à l'Yonne et forme avec une bordure de la Nièvre, la Puisaye (*poi,* marais; *say* ou *saie,* boisé), contrée semée de nombreux étangs et en grande partie boisée. La seule commune d'Ouzouër comprend près 1.100 hectares de bois. Le reste est en culture. C'est dire que le principal travail se trouve dans la culture, d'une part, et l'exploitation des bois, d'autre part. Mais il faut se hâter d'ajouter que nous sommes dans un pays de très grande propriété, et qu'en conséquence, — à part l'élément commerçant et artisan de la ville, un noyau de vignerons possédant les alentours immédiats de l'agglomération urbaine, et la douzaine de gros propriétaires qui se partagent le reste du territoire de la commune, — la majorité de la population est composée de journaliers agricoles et forestiers.

Jusqu'en 1903, un syndicat d'ouvriers bûcherons et agricoles, rattaché à la Fédération du Centre, fait la loi dans le monde du

travail. Il suffit de lire les premiers articles de ses statuts pour être édifié sur ses tendances.

« Art. 2. Elle a pour but (la chambre syndicale) d'unir toute la corporation dans les mêmes sentiments d'émancipation, pour la revendication de ses droits et la défense de ses intérêts, tels que création d'un tarif minimum de façon et d'une caisse de résistance. »

« Art. 3. — Tout ouvrier exerçant les professions ci-dessus pourra faire partie de la société, sans distinction d'âge ni de nationalité, mais il ne sera plus compté parmi ses membres le jour où il deviendra patron ou soldat. »

On le voit, c'est bien là un corps de lutte, naturellement embrigadé sous le drapeau socialiste, tablant sur la lutte des classes, prêt à la bataille. Noyau solide, compact, discipliné, en face des non-syndiqués, travaillant sans appui, sans direction, sans cohésion, à la merci du lendemain, souffrant durement du chômage, et bien heureux de trouver dans une coupe une petite place aux côtés des syndiqués, qui se chargent de leur faire payer cher leur apparente générosité.

Sans compter la retenue qu'ils prélèvent sur le salaire de leurs camarades, pour alimenter la caisse syndicale, il n'est pas de tracasseries et de vexations que les bûcherons indépendants ne subissent de la part de leurs collègues syndiqués. C'est leur travail gâché à la dérobée, leurs bourrées déliées, la mise à l'index dans la coupe, jusqu'à ce qu'ils abandonnent la partie, préférant le chômage à la tyrannie syndicale. Mêmes exploits dans les fermes où ils font la moisson. C'est au chant de la *Carmagnole* ou de l'*Internationale* qu'ils font la *moisson blonde,* comme ils disent, en espérant que ce sera bientôt la *moisson rouge*. Pendant ce temps, la partie la plus sage de la population est exposée au chômage et trouve difficilement du travail. Ajoutons à cela que la municipalité, socialiste depuis plus de vingt ans, réserve toutes ses faveurs pour les syndiqués et toutes ses rigueurs pour les autres.

Pour conjurer un état de choses aussi déplorable, nous résolûmes de tenter exactement la contre-partie du syndicat rouge

que nous avions sous les yeux. Il était basé sur la lutte des classes ; — nous créerions un syndicat s'appuyant avant tout sur l'union des classes. Il était purement ouvrier, le nôtre serait franchement mixte.

Des statuts modestes furent élaborés. L'article 7 spécifie le but que nous poursuivons :

« Art. 7. — Le syndicat a pour but de grouper les propriétaires, fermiers, ouvriers agricoles et forestiers de la commune, pour que tous ensemble ils travaillent à l'étude et à la défense des intérêts agricoles et forestiers qui leur sont communs.

« Il a pour but spécial :

« 1° De créer un office de renseignements, de manière à permettre aux offres et aux demandes de travail de se rencontrer plus facilement à la satisfaction de tous ;

« 2° De réglementer certaines conditions du travail dans la mesure qu'indiquera un règlement intérieur, préparé par la chambre syndicale et voté par l'assemblée générale ;

« 3° De favoriser en un mot tout ce qui peut aider au développement moral, intellectuel et professionnel de ses membres ainsi qu'à l'amélioration de leur situation matérielle. »

C'était, on le voit, parer au plus pressé, tout en laissant la porte ouverte pour l'avenir.

Puisqu'il s'agit d'une œuvre d'union, de fraternité sociale, la cotisation sera uniformément de 2 francs, sans membres honoraires, collaborateurs tous égaux, d'une même œuvre de pacification et de progrès social.

Ces quelques jalons fixés, nous nous lançâmes au-devant de l'avenir, confiants dans la justice de notre œuvre, et dans l'espérance de nous sentir bientôt les coudes. En quelques semaines, une soixantaine d'adhérents ouvriers nous donnèrent leur nom. Mais il n'en fut pas de même du côté des propriétaires. La défiance, l'horreur du nouveau, la crainte d'un échec en fit hésiter beaucoup. Il fallut patiemment les gagner un à un. — Il en fut de même des fermiers.

Quant au principal marchand de bois, il s'accommodait tant bien que mal, plutôt mal que bien, des prix élevés du syndicat

rouge, mais au moins il avait la tranquillité, ses chantiers étant à la merci des révolutionnaires, — mais du moins avait-il cet avantage, qu'étant pour ainsi dire seuls employés, la lutte et les conflits possibles étaient écartés, faute de combattants dans le camp adverse.

Qu'allait donner cette nouvelle création? Que lui réservait l'avenir? — Bizarre état psychologique, cet excellent homme qui gémissait au fond de cet état de servitude, prit résolument position contre nous. Il fallut aviser à ce contre-temps, qui risquait de mettre de notre côté une infériorité marquée.

Le seul remède efficace était, sans tapage, mais avec résolution, de charger les faits eux-mêmes de donner à notre institution naissante la consécration d'une vitalité qui pouvait surmonter les à-coups imprévus.

Forts de ce sentiment, les propriétaires de bois de la contrée n'hésitèrent pas, soit à reculer leurs coupes d'un an, soit à faire eux-mêmes l'exploitation de leurs bois, avec les ouvriers de leur choix.

Cette énergique attitude, outre qu'elle fournit un travail abondant au syndicat mixte, nouvellement formé, décela une entente profonde qui décida du succès.

Les ouvriers indépendants, en prenant conscience de leur force, virent petit à petit leur phalange s'augmenter. De quelques douzaines, qu'ils étaient au début, ils arrivèrent vite à dépasser la centaine. A l'heure actuelle, leur chiffre atteint près de deux cents membres.

Le calme s'est fait dans le monde du travail et aux défiances du début, succéda à la longue, de la part des marchands de bois eux-mêmes, un crédit de confiance, qui jusqu'alors ne s'est point départi.

Le syndicat adverse se ressentit vivement de cette organisation. De nombreuses défections se produisirent dans ses rangs. Brusquement son omnipotence quasi absolue se réduisit dans de notables proportions. L'énergique et utile appui que lui prêtait la municipalité socialiste lui manqua tout à coup, à la suite des élections municipales de 1904, qui portèrent à la tête du pays

une édilité libérale. C'était l'ablation forcée de tout l'élément moutonnier, mais sérieux, qui encadrait l'état-major révolutionnaire. Les irréductibles, après une lutte de railleries et de violences, voyant leur défaite consommée, jugèrent habiles de rentrer dans le silence et d'essayer de reconstituer une unité de combat. Il me plaît de constater que, jusqu'ici, leurs efforts ont été vains.

Œuvre de défense sociale, avions-nous dit en jetant les bases de notre syndicat. Nous venons de constater qu'il l'avait été dans toute l'acception du terme. Mais il nous reste à dire qu'il ne l'a été si complètement que parce qu'en même temps, il s'est résolument orienté vers les réformes et le progrès social.

Sans tarifs fixes, les ouvriers indépendants recevaient un salaire sensiblement inférieur à celui qu'avait élaboré le syndicat rouge. Un vieil usage seul le maintenait. Il s'agissait de le reviser avec franchise, et de le réformer, si besoin en était, sur certains points. Ce fut l'œuvre primordiale des premiers syndiqués, propriétaires et ouvriers, qui loyalement, de part et d'autre, discutèrent en détail les conditions du travail et aboutirent à l'établissement d'un tarif syndical, qui, sur deux points, élevait les prix anciens, portant le prix de façon de la corde de charbon de 2 fr. 50 à 3 francs et la corde de moulée de 5 francs à 5 fr. 50.

Si modiques que fussent ces retouches, dans les tarifs anciens, elles étaient le fruit d'un innovation hardie, qui, si nous ne nous trompons, a pour elle tout l'avenir social. Elle consacrait définitivement l'union des propriétaires et des ouvriers; elle était une œuvre d'entente commune, où il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus, parce qu'il n'y avait point eu lutte et que ce nouveau tarif auquel volontairement se soumettaient les propriétaires syndiqués, avait été élaboré dans une courtoise discussion, dominée par une intelligente connaissance des différents besoins des deux parties en cause.

Restait à atténuer, dans la mesure du possible, cette plaie des campagnes comme des villes, le chômage. Nous y arrivâmes en établissant au siège de notre syndicat un office de renseignements, destiné à faciliter la rencontre des demandes et des offres

de travail. Un registre, sur lequel est inscrit la totalité des adhérents est aux mains du président qui a soin de noter les ouvriers actuellement occupés et ceux qui cherchent du travail. Au propriétaire ayant besoin de main-d'œuvre, il donne connaissance du nom de tous les disponibles, parmi lesquels il est permis de choisir. Il est clair qu'il ne pouvait être question de laisser au président du syndicat le droit d'imposer tel ou tel ouvrier, étant donné que les travaux de bois et, à plus forte raison, ceux de la culture proprement dite, demandent des aptitudes trop différentes chez ceux qui s'y livrent. Le choix, pour le propriétaire ou le fermier, est donc de droit; mais si ce choix lui est indifférent — et c'est ce qui arrive le plus souvent pour les travaux de bois, les besognes à la tâche et celles qui ne demandent qu'un peu de bonne volonté et de savoir-faire, — le président du syndicat est tenu de suivre un ordre rigoureux, procurant du travail d'abord à ceux qui chôment depuis le plus long temps, jusqu'à extinction de sa liste, pour recommencer ensuite et ainsi de suite, à mesure que les ouvriers viennent l'informer que leurs travaux entrepris sont terminés et qu'à partir de ce jour, ils sont libres et cherchent du travail. Qu'on ne croie pas que cet appareil d'apparence un peu compliqué et pour lequel le président du syndicat reçoit une allocation assez élevée, paralyse en quoi que ce soit les initiatives individuelles. L'intermédiaire du syndicat, en tant qu'office de renseignements, n'est nullement obligatoire; — et tant mieux, dirons-nous, si les propriétaires, fermiers et ouvriers peuvent se joindre sans avoir recours à lui. Mais pour ceux qui peuvent se trouver dans l'embarras, employeurs ou employés, le syndicat offre ses bons services, faisant connaître aux uns les travailleurs disponibles, aux autres le travail qui s'offre à eux.

Et il semble bien que, depuis que fonctionne ce service, le chomage ait été réduit, dans une sensible proportion, en suivant une règle de justice que chacun apprécie, puisque chacun en profite à tour de rôle.

Jusqu'ici, l'action syndicale n'a point excédé ce champ restreint, que nous venons de développer. Nos statuts ont prévu un règlement intérieur, destiné à préciser certains procédés

adoptés, à détailler certains points d'administration intime. Il n'a pas, à l'heure actuelle encore, reçu de formule définitive; — et cela, non pas tant par négligence que par désir de ne pas bâtir sur un terrain trop meuble. Il nous semble que ce règlement ne doit être que la consécration d'un usage éprouvé par l'expérience et par le temps. Or, depuis deux ans, de lui-même, il s'élabore au fur et à mesure des difficultés qui se présentent. Déjà l'usage est devenu coutume, et c'est ainsi qu'en laissant à l'association les mêmes coudées franches que nous souhaitons pour les individus, le syndicat se plaît chaque année à faire une équitable répartition de l'excédent de ses recettes, en octroyant une somme de 0 fr. 50 par jour aux ouvriers victimes d'accident et, par là même, en état de chômage forcé.

Très spécial dans son but originaire, cet essai, affermi par plus de deux ans d'existence, pourrait étendre son champ d'action. Une commission d'arbitrage nous paraît être particulièrement indiquée pour résoudre les différends qui peuvent se produire entre syndiqués. Dans nos pays de chasse intensive, c'est journellement que des incidents naissent entre propriétaires et fermiers, relativement aux dégâts causés par le gibier. Il y a tout intérêt à ce que ces petites querelles se règlent en famille, et rien ne vaut une sentence d'arbitrage, pour trancher un différend qui ne peut que prendre de l'acuité, en passant par le prétoire du juge de paix.

Petit à petit, d'autres œuvres, soit de prévoyance, soit d'assistance, pourraient se greffer à ce tronc vigoureux, pour en multiplier les bienfaisants effets.

Nous y songeons, sans vouloir trop rapidement surcharger une œuvre qui deviendrait vite inféconde, si l'on multipliait à l'excès les branches de son activité. Qu'il suffise pour l'instant, à notre œuvre, d'être une aide à la pacification sociale, de concourir à l'amélioration progressive de la classe agricole et d'être un gage et un encouragement à l'union et à l'entente des classes.

II

COMMENT METTRE FIN A LA CRISE AGRICOLE. ÉTUDE DE L'ENTREPRISE AGRICOLE.

Il convient, au point où nous en sommes de cette étude, de donner une conclusion aux constatations que nous avons relevées.

A beaucoup d'impatients, il semble qu'un remède général, appliqué par l'État, doive subitement amener l'âge d'or. — C'est une erreur, à base d'inconscience et d'ignorance des causes, sur laquelle il n'est même point nécessaire d'insister.

Pour d'autres, le mal paraît incurable et inhérent à l'évolution économique à laquelle nous assistons. — C'est se débarrasser trop facilement de la recherche d'une solution, difficile peut-être, mais qui, en raison de sa complexité même, doit stimuler l'effort généreux de tous ceux qui, voyant sans effroi l'évolution progressive qui nous entraîne vers l'avenir, cherchent à préparer un état social adéquat à cette évolution, tout en ménageant un long passé d'expérience et de fécond labeur.

Négligeons donc ces solutions émollientes, basées sur l'à-priori, conçues au petit bonheur d'une imagination imprégnée de préjugés d'école, et voyons à la lumière de la méthode comment se posent les termes du problème.

I. — ORGANISATION DE LA PRODUCTION.

Atelier de la Production. — Cet atelier, au sens social du mot, c'est la terre. C'est elle qui est le support nécessaire de

toute exploitation agricole, elle qu'on laboure et qu'on ensemence, elle qui prend au cultivateur tout son temps. Il va « aux champs », comme l'ouvrier urbain va à l' « atelier ».

Malheureusement, en France, un impôt écrasant épuise la terre. L'avenir est plus sombre encore avec les projets d'impôt sur le revenu et les menaces de nationalisation du sol. Le capital souvent fait défaut.

Qu'en résulte-t-il? Une inquiétude grandissante et la désaffection de la terre.

Il y a donc urgence à libérer la terre. Le Parlement doit aux paysans et aux propriétaires du sol son concours entier pour alléger dans de très sérieuses proportions cet impôt foncier qui les ruine, pour atténuer les droits de mutation qui absorbent les héritages en quelques transmissions.

Il faut, en outre, qu'il écarte les menaces d'impôt sur le revenu, qui, tel qu'il est présenté du moins, serait à brève échéance la ruine de l'agriculture.

Il importe enfin que la répartition foncière soit mieux équilibrée. Nous avons vu en Italie, en Espagne surtout, des étendues immenses à moitié incultes, soit par suite d'insuffisance de capitaux, soit par suite d'une négligence qu'on ne saurait trop blâmer. Tout en reconnaissant au droit de propriété une étendue des plus larges, il y a pourtant, moralement parlant tout au moins, une limite au *jus abutendi,* surtout quand ce *jus abutendi* rejaillit d'une façon désastreuse sur des centaines de familles ouvrières, comme en Andalousie.

Pour nous résumer sur ce premier point, l'atelier de travail du cultivateur a besoin d'être mis à l'abri, par des lois libérales, de toute atteinte possible et de toute surcharge fiscale. Il ne peut point, en outre, dégénérer en un instrument exclusif de plaisir et de luxe, sans causer de profondes perturbations auxquelles il faudrait forcément remédier, si l'exemple de l'Espagne se généralisait.

Objet de la Production. — Cet objet, c'est la fin de la production agricole. Productions animales et végétales : tel est le but

poursuivi, dans une proportion qui varie suivant le lieu, le sol et les conditions économiques.

Les raisons du succès, attachées à cet objet, sont nombreuses. L'agriculture et la science agronomique de nos jours ont fait beaucoup dans ce sens. On arrive maintenant à obtenir des semences et des graines de premier choix, purgées de toute impureté, de même que, par une sélection judicieuse, nos éleveurs français sont arrivés à créer et à maintenir des races de bétail qui nous font honneur sur le marché européen.

L'application des engrais chimiques à l'agriculture, depuis vingt-cinq ans, a de plus notablement augmenté la production, en corrigeant l'absence de certains éléments dans les sols pauvres.

A tous ces résultats, les syndicats agricoles créés par la loi du 21 avril 1884 ont largement concouru. C'est même, avec les œuvres de prévoyance greffées à leur souche, leur œuvre principale, et elle n'est pas de mince importance, étant donné l'objet auquel ils s'appliquent et les résultats obtenus.

Artisans de la Production. — Arrivons maintenant à un facteur important de la Production, qui à lui seul embrasse presque tout ce qu'on est convenu d'appeler la question sociale agricole : les rapports entre ouvriers, propriétaires et fermiers. Tous concourent à accroître cette production, les uns avec leurs bras et leurs connaissances pratiques, les autres avec leurs capitaux et leur intelligence.

Ce sont tous les artisans d'un même travail qui, on le comprend, ne doit donner toute son ampleur, que par une harmonie de rapports bien réglée. Il importe souverainement pour le résultat final que cet attelage à deux ou à trois ne tire pas chacun de son côté.

Je sais qu'il est une école dont toute l'ambition est de briser cette harmonie, de provoquer des tiraillements forcément inféconds, pour en recueillir un profit qui n'a rien d'agricole. Nous l'avons vue intervenir dans tous les troubles que nous avons précédemment signalés, organiser la résistance ouvrière contre les propriétaires, créer des syndicats *rouges* du nom du drapeau

sous les plis duquel elle abrite ses revendications. Nous ne perdrons pas notre temps à faire la critique de ces moyens violents, étant donné que le but avoué de ses efforts est de réaliser le collectivisme intégral, c'est-à-dire précisément l'inverse de l'idéal poursuivi par tous ceux qui, à la lumière des faits, ont cherché à se rendre compte du problème social.

Plus troublante est l'opinion de ceux qui ont résolument défendu — sans distinction du genre de travail — le contrat collectif de travail, entre employeurs et employés. La thèse est hardie, nouvelle et subit le parrainage fâcheux de tous les socialistes. Ce n'est pas une raison pour qu'elle soit mauvaise ; ce n'en est pas une en tous cas pour l'écarter de prime abord, sans examen.

M. Bureau[1] qui, avec son talent habituel de précision, l'a soutenue en s'appuyant sur la constatation des faits, a étudié le monde industriel avec détails, a suivi l'organisation de grèves, et approuvé la constitution de syndicats purement ouvriers, mais a complètement laissé de côté le monde agricole. C'en est assez, il me semble, pour que sans contester en rien sa théorie, il nous soit permis de faire une distinction, en ce qui concerne le sujet qui nous occupe.

Sans doute, entre l'industriel aux puissants capitaux et l'ouvrier isolé il n'y a pas parité de forces. L'un peut être broyé par l'autre ; et peut-être dans un avenir plus ou moins lointain, quand les syndicats ouvriers auront jeté leur gourme et auront compris que la politique est la pire ennemie de leurs groupements professionnels, le contrat collectif aura-t-il des chances de réunir dans une même adhésion ouvriers et patrons. Mais, pour cela, il faut de part et d'autre une éducation sociale qu'on est à l'heure actuelle loin d'avoir atteinte ; il faut une période de transition, une série d'institutions destinées à préparer cette révolution. Car c'en est bien une et qui sera d'autant plus profonde et par là même d'autant plus dangereuse, qu'elle portera sur le monde rural, qui est, de tous, le moins préparé à la subir.

A côté des gros propriétaires du Nord ou des riches viticul-

1. Paul Bureau. *Le Contrat de Travail.* Félix Alcan, 1902.

teurs du Midi, il y a, ne l'oublions pas, ces innombrables petits propriétaires exploitant à l'aide de gagistes et qui arrivent tout juste à vivre — simplement, modestement. Une perturbation aussi profonde à l'heure actuelle risquerait de ruiner toute cette intéressante classe de la population rurale.

Un palliatif à étudier, provisoirement du moins, me paraît être la constitution de syndicats mixtes, du genre de celui que nous avons décrit en détails, dans la première partie de cette étude. Si l'on se reporte aux renseignements que nous avons donnés, il est facile de constater que nous ne sommes plus en présence du contrat individuel au sens strict du mot.

Sans doute, la liberté la plus entière est assurée aux deux catégories de contractants, qui peuvent ou non s'adresser au syndicat, pour bénéficier des avantages qu'il présente; il n'en résulte pas moins que l'*acte initial* est bien, pour les points essentiels, un contrat collectif, intervenu entre les ouvriers et les propriétaires d'une région donnée.

Ce n'est plus — on en conviendra — l'isolement d'autrefois. Ce n'est plus l'ouvrier seul, qui, sous l'aiguillon de la nécessité, voulant réduire un chômage déjà prolongé, loue son travail à n'importe quel prix. C'est de sang-froid, en groupe, avec tous ceux qui vivent de la même profession, qu'il vient loyalement discuter le prix de son concours.

Sa dignité s'accroît de cette méthode, en proportion de la force que tout groupement donne à l'individu. N'est-ce pas saper dans leur base les refus injustifiés des propriétaires, de même que les revendications exagérées des ouvriers. Tous sentent le prix des concessions.

D'une discussion franche, étayée de raisons, il est rare que, de part et d'autre, on n'arrive pas à une entente. Les faits sont là, du reste. Ils ont été probants dans le Midi. Ils le sont partout où des tentatives de ce genre ont été essayées.

On ne peut nier que l'évolution industrielle moderne, précédant l'évolution agricole, n'ait considérablement modifié les conditions du travail, rendant précaires ou même impossibles certaines pratiques de travail, autrefois usitées.

Il semble bien que l'*industrialisation*[1] de l'agriculture nous promette un changement analogue, contre lequel toutes les forces de réaction sociale ne pourront rien, — et qu'au lieu de le *subir* en boudant, nous aurions grand intérêt à l'utiliser au mieux de nos intérêts actuels.

Ce premier pas vers l'avenir, nous le pouvons faire à l'aide des syndicats mixtes, première étape d'une éducation sociale à faire, expérimentation prudente d'un état social nouveau, avec lequel, dans peu de temps, il nous faudra compter.

En attendant, ne serait-ce qu'à titre d'éducation syndicale, d'antidote révolutionnaire, nous aurions bénéfice à appliquer ce sérum antirévolutionnaire, dans les milieux de lutte et de combat. C'est une excellente médication que de prévenir le mal dès son apparition, de neutraliser ces effets nocifs. Nous ne devons point perdre de vue que la révolution est au progrès normal ce qu'est la fièvre comparée à l'activité. C'est un trouble organique. L'infection révolutionnaire a des agents actifs de propagation, contre lesquels il est utile de rechercher une immunité.

De plus, comme tout syndicat agricole, le syndicat mixte peut être le centre d'opérations économiques, intéressantes pour tous les adhérents, de même qu'il peut organiser le réseau d'œuvres de prévoyance ou d'assistance sociales que nécessite le milieu auquel il a à faire.

L'opinion publique, depuis quelques années, fait un très grand cas de toutes ces institutions sociales, à base de solidarité, et nous ne saurions méconnaître les heureux effets qu'ont eus, en maintes circonstances, les œuvres de ce genre.

Mais qui dit œuvre, dit remède, et toute cette thérapeutique sociale, si excellente qu'elle puisse être, pour un corps social mal portant, ne sera jamais qu'un pis-aller, révélateur d'un état de santé bien précaire. Or il est permis de rêver un état social plus solidement charpenté, moins débile et plus sain, à qui les étais de ce genre soient inutiles.

1. Voir l'article de M. Victor du Bled, *Les Transformations de l'agriculture*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1904.

Les béquilles assurément sont indispensables, dans certains cas, mais le premier souci d'un chirurgien n'est-il pas d'agir de façon à pouvoir s'en passer? — Il serait grand temps que, dans le domaine social, on fît, autant que possible, l'économie de toutes ces ingénieuses combinaisons et que, sans préjugés, sans crainte non plus, on se mît résolument en face de sa question essentielle. Or, au point de vue qui nous occupe, nous avons vu qu'il faut en premier lieu, pour assurer une bonne production agricole, l'union de tous ceux qui y participent.

Il faut ensuite développer chez chacun des artisans de cette production le maximum de capacité utile. Il en résulte que l'enseignement agricole et ménager doit être puissamment encouragé et nettement orienté vers la pratique des affaires.

La comptabilité — ce thermomètre d'une bonne exploitation agricole, — est nulle dans les campagnes. Il faut patiemment en faire ressortir l'intérêt en la simplifiant et en l'enseignant dans les écoles primaires. Elle seule permet, dans le fouillis de nos cultures, d'y voir un peu clair. Sans elle, c'est le règne de l'à-peu-près, du « petit bonheur », qui aboutit souvent aux pires catastrophes. L'achat d'un livre de compte dans une ferme est la fin du désordre et le début d'une sage réaction contre ce procédé d'autruche, qui consiste à se cacher à soi-même le résultat de sa culture, de peur d'y faire certaines découvertes pénibles.

A la capacité, il faut joindre la *présence* à l'atelier. Cette constatation semble puérile ; elle est cependant de la plus haute importance. Nous avons vu dans notre revue des troubles agraires, en Italie et aussi en France, quels désordres peut causer l'éloignement du lieu de son travail. Si funeste que soit cette pratique quand elle atteint les ouvriers agricoles, elle l'est peut-être moins encore que quand elle frappe les propriétaires, ce qui est malheureusement le fléau de la France agricole.

Cette situation, déplorable à tous égards, provient d'une opinion, très répandue dans la classe riche, que la terre n'est point l'instrument, l'atelier de travail que nous avons décrit, mais un objet de luxe qui fait pendant à l'hôtel que l'on possède à Paris.

On y vient à l'automne, on y reçoit, on y chasse, on s'y amuse : on n'y travaille pas. Par contagion, cet état d'esprit a gagné les trois quarts de la classe possédante. Sujet de distraction et de plaisir pour le grand seigneur chasseur, elle le devient pour le propriétaire agriculteur lui-même, qui rêve moins d'un bénéfice à réaliser que de la jouissance d'avoir de beaux produits, comparés à ceux de son voisin. Simple caresse de l'œil, qui n'est point toujours sans danger, volupté qui peut devenir malsaine quand, dans ce but, l'équilibre de l'actif et du passif est rompu; vanité condamnable par le mauvais exemple qu'elle donne.

Mode de travail. — Au point de vue de la production, il est un dernier point, non moins important, sur lequel la résidence rurale des propriétaires est appelée à jouer un rôle essentiel. Il s'agit du *mode de travail.*

Avoir de bons outils, une bonne matière première, de bons ouvriers, un capital suffisant pour subvenir aux frais considérables de toute exploitation : c'est indispensable; le résultat maintenant va dépendre de la mise en œuvre de tout cela, du mode de travail.

La tendance générale est de diviser le plus possible sa production, pour répondre ainsi, sur place et par soi-même, à tous les besoins de la vie.

M. Dauprat [1] a merveilleusement détaillé les avantages — ils sont minces — et les innombrables inconvénients de ce système. Cette culture *intégrale* suppose une universalité de connaissances qui n'existe pas en réalité, qui ne peut pas exister; — une variété de terrains et de climats, qui ne se rencontre fatalement pas sur la même propriété. N'importe, on veut produire de tout. La conséquence est qu'à la ferme, on mène une vie végétative et coûteuse. On perd sur certains produits, on se rattrape sur d'autres, et à la fin de l'année, tant bien que mal, il se trouve qu'on a vécu sur sa terre. N'est-ce pas assez lui demander?... Si cela du moins était toujours vrai! mais combien, sans s'en douter, par défaut de comptabilité et par une certaine

1. M. Dauprat a exposé tout au long son ingénieux système d'exploitation agricole dans deux fascicules très intéressants de la *Science sociale*, mai 1904 et juin 1905.

pusillanimité morale, s'acheminent lentement vers la ruine, en donnant un labeur quotidien considérable. Ces cas malheureusement trop fréquents dont nous avons tous dans la mémoire des exemples, décèlent indubitablement un vice de constitution dans notre mode de travail agricole. Ce système quasi universel — nous parlerons tout à l'heure des exceptions — porte en lui-même une vérification de ce que j'avance, un criterium sûr, parce qu'il s'appuie sur l'expérience et sur les faits. Combien connaissez-vous de propriétaires pratiquant la culture intégrale qui se soient enrichis? — qui aient fait rapporter à leur capital engagé un intérêt de plus de 3 1/2 à 4 %? — Pour ma part, j'ai enquêté — ce qui est le plus sûr moyen de se défier des excès de son imagination, j'ai questionné de très habiles agriculteurs. A part un seul, tous m'ont dit ne pas dépasser ce chiffre! Il y en avait donc un sur vingt, si vous voulez — et je dois à la sincérité de cette étude que deux ans après cette déclaration, il tombait en déconfiture.

Pour expliquer ce fait, on met en avant les hauts prix de la main-d'œuvre et la concurrence. Ce sont évidemment des entraves, mais qui ne sont pas spéciales à l'agriculture et malgré lesquelles l'industrie a su magnifiquement se développer. — On objecte la qualité différente du sol. — Sans doute, les riches herbages de Normandie ou du Bourbonnais, les terres de Beauce et de Brie, les fécondes cultures du Nord, les vignobles du Bordelais et de Bourgogne prouvent que, dans certaines contrées, la terre paie son homme.

Mais l'énumération même que nous venons de faire n'éveille-t-elle pas dans l'esprit une remarque singulière. Les *betteraves* du Nord, les *bœufs* charolais, les *vaches* normandes, les *vins* de Bordeaux et de Bourgogne, les *blés* de Beauce et de Brie ; il n'y a rien de moins *intégral* que tout cela, rien de moins ménager; d'où l'on doit conclure que ce sont seulement les cultures *spécialisées*, produites en vue de la vente et non en vue de la consommation qui sont lucratives [1].

1. On lira avec intérêt, à ce sujet, un curieux article de M. Grandeau, dans le *Journal d'agriculture pratique* du 29 mars 1906. L'auteur y fait la description

La terre est riche, c'est pour cela, dit-on. — Soit. Voilà déjà un point acquis. Dans les terres riches, où l'on pourrait sans peine produire de tout, on se cantonne.

Ce serait donc dans les terres pauvres ou de moyen rendement, qu'on pourrait impunément aborder toutes les cultures. L'illogisme de cette proposition saute aux yeux. Car, en somme, il ne faut point oublier que c'est au marché que se dresse le bilan du fermier. Or comment voulez-vous que notre fermier de Puisaye entre en concurrence avec le propriétaire de Beauce, pour ses blés par exemple? Ses frais ont été les mêmes, sinon plus élevés, en raison de la qualité plus médiocre du terrain qu'il a fallu bonifier, et son rendement est moindre.

Qu'on ne nous objecte pas que le marché étant local, cette concurrence n'est pas dangereuse. — Cela était peut-être vrai autrefois. Mais nul n'ignore qu'aujourd'hui tout se termine en définitive à la Bourse des grains de Paris, où nos marchands locaux se trouvent précisément en présence de blés supérieurs, produits à meilleur compte et qui font prime. Croyez-vous que, dans leurs achats dans nos campagnes, ils perdent de vue ce point terminus de leurs négociations? Et il en est de même d'une foule de nos produits que nous nous faisons un point d'honneur de faire venir dans un sol ingrat et bien souvent à perte.

C'est cette méthode que nous devons abandonner, de cette ornière que nous devons sortir, si nous voulons éviter que les événements eux-mêmes ne nous y contraignent. C'est la force même de la Science sociale de s'appuyer sur les faits, de prévenir les conséquences fatales d'un ordre de choses sur lesquelles nous ne pouvons rien et de permettre d'utiliser cette puissance — dans l'espèce l'évolution agricole moderne — pour en tirer parti, sans quoi nous serons écrasés par elle.

Quelle que soit la terre, à laquelle on ait à faire, aussi médiocre qu'on la suppose, aussi mal placée qu'on l'imagine, elle

d'une ferme anglaise (*Blount-Farm*) où l'exploitation spécialisée dans la culture des céréales a lieu depuis quarante-cinq ans *sans fumier*, en faisant succéder d'une façon ininterrompue les céréales aux céréales. Le blé a été cultivé pendant sept années consécutives sur le même sol.

est susceptible d'une production *dominante,* plus rémunératrice que les autres. Nos paysans le savent bien : c'est elle qui paie les frais des autres produits ; ici c'est le bœuf d'engraissement, là l'agneau d'élevage, ailleurs la production du lait, ailleurs encore la vente des œufs et des volailles.

A l'heure actuelle, qu'arrive-t-il ? Les trois quarts du temps, cette production favorisée est plus ou moins sacrifiée aux exigences des cultures plus rebelles. La raison en est toute simple : on escompte ce bénéfice quasi fatal et on porte tous ses soins ailleurs. — Telle pièce de terre est excellente pour y faire du seigle par exemple? — Connaissez-vous beaucoup de fermiers qui se résoudront à l'utiliser comme telle ? — La plupart n'auront cesse ni trêve qu'ils y aient fait pousser, à force de frais et de travail, un blé médiocre, et ils en auront grande fierté. Est-ce là de l'économie rurale bien entendue ?

Il me paraît de toute nécessité de renoncer à ces procédés archaïques, qui s'adaptaient à merveille à l'état de civilisation d'il y a cinquante ans et sont un anachronisme à notre époque de division toujours croissante de travail.

Loin de négliger la production *dominante,* c'est à elle que doivent aller tous nos efforts, tous nos capitaux. Nous en ferons ainsi un produit supérieur, qui pourra tenir sa place sur tous les marchés et payer notre peine et nos avances. Tout ce qui ne paie pas dans une ferme, doit, autant qu'il est possible, être impitoyablement supprimé. C'est là une maxime qu'on ne saurait trop répéter.

Je me résume : on doit tendre à un *produit dominant* déterminé par la nature du sol, le lieu, le voisinage, les facilités de communication, l'étendue de la propriété, etc.

A ce produit dominant, *on ne doit refuser aucun des moyens destinés à le rendre supérieur.* Il faudra donc en étudier, en détail et avec soin, toutes les conditions de croissance, ne pas lui ménager les capitaux et surtout les soins assidus et sa constante préoccupation de le perfectionner tous les jours davantage.

II. — ORGANISATION DE LA VENTE.

La production ainsi conduite, il ne restera plus à l'agriculteur qu'à *réaliser* l'objet de sa *fabrication*, — car on peut bien donner ce nom au produit agricole, quand il est spécialisé et qu'il a demandé l'incessant, attentif et progressif effort du producteur. Ce n'est pas chose commode, — et avouons tout de suite que la partie commerciale d'une exploitation agricole est souvent plus délicate que la production.

Plusieurs obstacles entravent la vente. Signalons seulement les plus en vue : la concurrence, la mauvaise organisation des transports et les intermédiaires.

De la concurrence intérieure[1], nous ne dirons rien, sinon qu'elle est le stimulant le plus actif de la production, excite le progrès et empêche l'exagération du prix de vente. Son rôle étant utile et bienfaisant, il convient donc de nous accommoder de son existence fatale et, pour ne pas en souffrir, de vendre à bon marché des produits supérieurs, autant que nos moyens le permettent. Tous les agriculteurs de France du reste seront, à ce point de vue, dans une meilleure condition, s'ils savent éviter l'écueil que je notais plus haut : n'entrer en concurrence sur le marché agricole que pour les produits qui leur sont indiqués par la nature du sol et les débouchés à leur portée.

Il n'en va pas de même de la *concurrence* étrangère. Celle des pays neufs, les États-Unis, la République Argentine, l'Australie, a eu en France la répercussion que l'on sait. Notre agriculture menacée dut appeler à son aide le gouvernement qui fit voter les tarifs douaniers de 1892. Cette mesure que, pour notre part, nous approuvons au moins dans son principe en raison de la gravité des intérêts en jeu, gagnerait en stabilité, si elle était moins rigoureuse pour l'exportateur étranger. Il y a

1. M. Paul Leroy-Beaulieu, dans son *Traité d'Économie politique*, t. IV, met en relief, d'une façon très claire, les avantages de la concurrence intérieure.

un juste milieu à garder, ménageant à la fois le producteur et le consommateur qui semble, dans l'espèce, avoir été quelque peu dépassé et auquel il serait sage de revenir.

La question des *transports* agricoles laisse en France beaucoup à désirer. Nous sommes à ce point de vue en retard sur presque tous les pays qui nous environnent. Comme rapidité, comme prix et comme installation de wagons aménagés *ad hoc*, il y a beaucoup à faire. Les tarifs doivent être réduits dans une notable proportion et le service fait par nos Compagnies de chemin de fer doit arriver à gagner beaucoup de temps. Pour une foule de denrées agricoles, Paris ne peut se fournir commodément que dans un rayon qui n'excède guère 200 kilomètres. On peut facilement étendre cette distance par une combinaison de trains rapides de nuit, spécialement aménagés pour transporter des denrées agricoles.

Reste enfin la question des *intermédiaires*. Elle est essentielle et d'une étendue telle que nous ne pouvons dans ce travail que la résumer en quelques lignes.

Postés entre le producteur et le consommateur, et vivant aux dépens de l'un et de l'autre, les intermédiaires prélèvent souvent une commission trop forte. Par là, les frais généraux, tels que manutention, emmagasinage, se trouvent sensiblement augmentés.

Cette organisation défectueuse de la vente agricole préoccupe, à juste titre, tous ceux que touchent les intérêts de la classe rurale. Aussi, depuis quelques années, un mouvement se dessine-t-il vers la création de coopératives de vente qui semblent appelées à rendre les plus grands services et à aider à l'émancipation de la classe agricole.

La coopérative de vente a deux avantages :

Elle débarrasse le cultivateur de la partie commerciale de son exploitation et lui permet ainsi de se consacrer, d'une façon plus absolue, à ce qui est vraiment son métier, la production agricole ;

Elle permet la vente plus rémunératrice, en économisant tous

les frais qui frappent les transactions individuelles [1], et en réduisant au strict indispensable les opérations destinées à mettre à la disposition du consommateur le produit de la ferme.

Il est à remarquer que, dans ce domaine nouveau, la spécialisation de la vente s'est imposée d'elle-même. On s'est réuni pour vendre des œufs, du beurre, du lait ou des fruits, et on a sagement écarté l'éparpillement, germe de faiblesse de toute opération commerciale.

Plusieurs pays nous ont longuement devancé dans cette voie. Le Danemark, par exemple, arrive à exporter en Angleterre pour 400 millions de produits agricoles, c'est-à dire plus que nous.

M. Méline [2] nous donne lui-même la clef de ce succès : « Il est vrai que son exportation ne porte que sur trois articles dont il a merveilleusement organisé la vente : le beurre, les œufs et la viande. »

Tout cela est intéressant à retenir et nos agriculteurs prévoyants auraient bien tort de ne pas en faire leur profit.

1. Kergall, *Démocratie rurale.*
2. Méline, *Le Retour à la Terre*, 1905.

CONCLUSION

En somme, et pour nous résumer en quelques lignes, l'agriculture traverse en ce moment une crise vieille de quelques dizaines d'années, mais qui menace de s'éterniser et de causer les plus grands dommages à la population agricole en général.

Suivant la formation sociale, les mœurs, les coutumes et les usages des différents pays qu'elle frappe, elle gagne ou perd en intensité. L'avenir n'en est pas moins menaçant.

Pour crever ce nuage noir à l'horizon, le socialisme préconise la nationalisation du sol. On sait assez ce que nous révèle l'observation des faits sur ce moyen primitif et rétrograde de résoudre les questions sociales. Il y a longtemps que ce procédé a donné ses preuves et on sait qu'il n'est pas en harmonie avec la marche en avant du monde moderne.

La plupart des économistes contemporains, quand ils daignent s'occuper de la question rurale, négligent complètement le point de vue technique et économique de la question. La solidarité sociale, cette vertu laïque mise à la mode depuis quelques années — comme si autrefois elle était méconnue ! — fait le fonds de toutes les harangues de comices agricoles ; c'est un thème commode, qui prête aux développements oratoires, mais qui ne peut apporter qu'un soulagement éphémère et transitoire au malaise dont souffre la population agricole.

Les uns et les autres bâtissent, suivant l'inspiration de leurs habitudes intellectuelles et suivant l'impulsion de leur cœur, des systèmes théoriques d'amélioration sociale qui n'ont qu'un

défaut, c'est de se heurter au bon sens d'une part et à la réalité d'autre part. Le point de départ étant faux, la conclusion fatalement est fausse.

Ce n'est pas en exagérant les misères de l'ouvrier agricole, ou en feignant de les méconnaître, qu'on peut arriver à la solution d'une situation vraiment inquiétante dans différents pays.

C'est en constatant réellement *ce qui est*, en passant en revue *tous* les éléments de ce triste état de choses, et en recourant aux pratiques sociales qui, chez les différents peuples, ont donné de bons résultats.

Or, dans la question qui nous occupe, il est indiscutable que la plupart des troubles agraires que nous avons constatés ont une cause réelle qui est, soit la misère des ouvriers agricoles, soit la mauvaise organisation foncière, soit les conditions défectueuses du travail.

Ces trois causes de la crise que nous avons relatée, rejaillissant les unes sur les autres, nous conduisent à formuler cette conclusion : la terre ne rapporte pas assez *proportionnellement* aux frais qu'on fait pour elle. Ouvriers, propriétaires et fermiers en souffrent ; mais ces deux dernières classes sont moins atteintes, ayant les reins plus solidès et des réserves que les ouvriers n'ont pas.

La solution sera donc :

1° De faire rapporter davantage à la terre (le mouvement est commencé) ;

2° De diminuer les frais d'exploitation.

Mais la solution de ce problème n'est pas seulement d'ordre technique, elle est aussi et avant tout d'ordre social.

Les faits que nous venons d'exposer prouvent en effet que *la crise agricole sévit surtout sur les régions à formation communautaire.*

Ces régions sont principalement : l'Italie, l'Espagne, l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, la Russie, l'Irlande et accessoirement la France, pour certains de ses produits et notamment pour les régions viticoles du Midi.

D'abord, la formation communautaire ne prépare pas les po-

pulations à s'adapter aux changements qui surviennent dans le milieu social. Au contraire, elle les prédispose plus à suivre, en toutes choses et particulièrement en agriculture, les procédés traditionnels et routiniers, par exemple la culture extensive et intégrale, au lieu de la culture intensive et spécialisée. Cette inaptitude à s'adapter aux transformations est particulièrement grave à une époque où le développement des transports rapides met les producteurs en concurrence les uns avec les autres d'un bout du monde à l'autre.

Un autre inconvénient de cette formation sociale est de prédisposer ces populations beaucoup plus à la vie urbaine qu'à la vie rurale. Dans la plupart de ces pays, le propriétaire rural habite ordinairement la ville et y dépense les profits qu'il retire de la culture; il ne rend donc pas à la terre l'argent qu'il en reçoit. Par suite de cette double installation, il élève ses dépenses au-dessus de ses ressources, ce qui le porte à pressurer à la fois la terre et l'ouvrier agricole. En outre, par suite de ses longues absences, il est moins au courant de la culture, des perfectionnements qu'elle exige, des avances dont elle a besoin. Il est avare pour elle, et elle se venge en devenant avare pour lui.

Le métayer, le fermier et l'ouvrier agricole sont donc livrés à eux-mêmes; ils ne se sentent pas soutenus dans cette lutte difficile et on ne peut vraiment leur demander d'être plus capables, plus intelligents et plus dévoués à la terre que le propriétaire lui-même. Ils n'en ont ni les moyens, ni la capacité.

Enfin, cette formation sociale, en diminuant l'aptitude à l'effort, au travail et à l'initiative individuelle, porte à rechercher surtout les professions faciles. On recherche de préférence les professions libérales et administratives. Tous ceux qui s'élèvent, ou qui croient s'élever, vont vers ces professions parasites de jour en jour plus encombrées. Ainsi la vie rurale est abandonnée par tous ceux qui ont gagné quelque argent dans la culture; celle-ci se trouve ainsi régulièrement décapitée de ses chefs, c'est-à-dire de ceux qui pourraient le mieux conjurer les crises, soit par leurs connaissances, soit par leurs capitaux.

Dans tous ces pays la bourgeoisie tend à déserter la terre, comme l'avait fait avant elle la noblesse, et c'est là sa manière de vivre « noblement ». Et comme l'exemple descend toujours des classes supérieures aux classes inférieures et que celles-ci ont d'ailleurs la même formation sociale, les ouvriers ruraux ont aussi la préoccupation de se soustraire le plus possible à la culture et à la vie rurale. Souvent même, comme en Italie, ils s'agglomèrent dans de gros villages au détriment de la bonne exploitation agricole.

On comprend que la crise agricole ne sera pas conjurée tant qu'on n'aura pas fait disparaître les causes profondes du mal, c'est-à-dire les causes sociales que nous venons d'indiquer.

Cela est nécessaire si l'on veut augmenter le produit de la terre, diminuer les frais d'exploitation et constituer utilement les syndicats mixtes dont nous venons de décrire le fonctionnement.

La nécessité de l'évolution dans le sens de la formation particulariste nous est d'ailleurs prouvée directement par l'étude publiée récemment dans la *Science sociale* sur *le « Bauer » de la lande du Lunebourg*. Malgré la pauvreté du sol de la lande, ces paysans propriétaires ont su adapter leur culture aux transformations modernes, d'une façon remarquable : évolution rapide de la culture extensive à la culture intensive, augmentation des salaires, ascension des salariés, développement des associations en vue de l'amélioration de la culture, création des caisses d'assurances contre la mortalité du bétail, développement de l'aptitude à administrer les affaires communales, etc.

Non seulement ces simples paysans n'ont pas succombé devant les difficultés nouvelles créées par le développement des transports, mais grâce à leur formation particulariste, ils ont surmonté ces difficultés, s'y sont adaptés et ont tiré parti du nouvel état de choses pour s'élever encore plus haut.

Cet exemple éclaire bien tout le sujet que nous venons d'étudier.

Henri Brun.

APPENDICE

L'INFLUENCE DE LA FORMATION COMMUNAUTAIRE SUR LA PRODUCTION AGRICOLE EN ITALIE

ÉTUDE RÉTROSPECTIVE

Lorsque j'entrepris de faire connaître en Italie le volume de M. Edmond Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons,* je déclarais que l'Italie subit à un degré bien plus aigu que la France le mal des peuples à formation communautaire. Les tristes événements qui ont affligé ma patrie à plusieurs reprises m'ont encore mieux convaincu de l'exactitude de cette affirmation. La France et l'Italie souffrent du même mal social.

Par un même enchaînement de faits et d'idées, par un même système de gouvernement, malgré la différence qui peut exister entre une monarchie et une république, la question du prix des blés et du pain a toujours abouti chez les deux nations à des résultats semblables, qui décèlent constamment la tendance communautaire. S'il y a quelques années l'Italie a souffert d'une disette de blés qui a presque été une famine, tandis que la France a seulement souffert d'un certain malaise à cause de la cherté du pain, cela tient non seulement à ce que l'Italie est beaucoup plus pauvre que la France, mais aussi à ce qu'elle s'est engagée plus avant que la France dans le régime communautaire. La question des blés et du pain éclaire d'une lumière singulière ces analogies et ces différences et leur donne un relief remarquable.

I

Il est rare qu'un même fléau sévisse en même temps chez presque tous les peuples du monde, comme cela est arrivé en 1898, par suite de l'insuffisance de la récolte de blé. Cette concordance, lorsqu'elle se produit, est précieuse au point de vue de la science sociale, puisqu'elle montre comment les différents peuples endurent un même mal, réagissent contre lui, réussissent ou échouent dans leurs efforts pour le combattre. Il est remarquable que les peuples à type particulariste par excellence, les Anglo-Saxons, ont su et ont pu le mieux se tirer de cette difficulté. En Angleterre, on s'est à peine aperçu du manque de blés; en France, le malaise a été plus gravement ressenti; en Italie, il est devenu insupportable. Quant à l'Espagne, les maux de la guerre qui la tourmentait à ce moment ne nous permettent pas d'isoler la question des bles des autres complications et de l'envisager à part.

En ce qui concerne la France et l'Italie, nous remarquerons tout de suite que le pain a manqué cette année-là justement chez les deux nations qui, pendant ces derniers temps, ont le plus travaillé à protéger leur agriculture et surtout leur production de blés non par l'initiative individuelle, mais par l'action du gouvernement, c'est-à-dire à coups de lois et d'impôts. Puisque le gouvernement s'occupait d'assurer cette protection, les agriculteurs ont cru pouvoir attendre sans aucun souci que les épis poussassent sur le sol de par la loi, de par les règlements. Ils s'étonnent et s'indignent de plus en plus que le gouvernement ne pourvoit pas assez, ne pourvoit pas à temps à enrichir les champs, à remplir les greniers. Ils pensent que c'est l'Autorité qui doit donner à chaque ferme sa moisson, comme elle donne à chaque citoyen son petit emploi, sa petite sinécure. L'histoire comparée de la législation des blés en France et en Italie depuis 1871 est bien curieuse; les deux pays ont presque toujours marché de conserve.

Ils ont d'abord été effrayés de la concurrence des blés américains et russes. L'Angleterre aussi a connu un instant cet effarement; mais depuis 1846, elle en est revenue, et elle a complètement abandonné le système protectionniste. La France et l'Italie ont continué à penser que l'agriculture nationale avait besoin d'être protégée contre la concurrence des blés étrangers. Cette protection ne devait pas cependant consister dans un redoublement d'activité de la part des cultivateurs pour obtenir de leurs terrains plus de blés et à meilleur marché, mais dans l'œuvre fiscale et réglementaire du gouvernement. Les contrées ainsi protégées par les droits d'entrée sur les blés étrangers ont continué à produire des blés chers et peu abondants, tandis que laissées à elles-mêmes, après quelques instants de crise, elles auraient, ou intensifié, ou transformé leurs méthodes.

C'est ainsi que l'ont entendu les Anglais. Ils cultivent très peu de blés maintenant; mais le peu qu'ils cultivent est obtenu dans des conditions capables de soutenir la concurrence des blés étrangers, puisqu'en Angleterre on a poussé le rendement moyen de l'hectare emblavé au chiffre remarquable de 26 hectolitres, ce qui abaisse considérablement le prix de revient de chaque hectolitre. L'agriculture anglaise, peut ainsi s'adonner à d'autres cultures qui ont moins à craindre la concurrence étrangère. En attendant, les Anglais exportent à l'étranger leurs produits manufacturés et en obtiennent en échange tout le blé dont ils ont besoin, à aussi bon marché que possible. En effet, pendant que la France a importé en 1896 des céréales pour une valeur de 136 millions de francs, et l'Italie pour 123 millions, l'Angleterre en a importé pour 1.325 millions, et il ne paraît pas que l'agriculture anglaise se soit trouvée mal de ce régime.

Depuis 1871, nous avions, en Italie, un droit de douanes sur les blés de 1 fr. 40, ce qui, à la rigueur, pouvait ne pas encore passer pour un droit protecteur. La France se trouvait à peu près dans les mêmes conditions par l'effet du droit de statistique et de la surtaxe d'entrepôt. La loi de 1883 porta en France à 3 francs le droit de douane sur les blés, et la loi italienne du

21 avril 1887 l'éleva aussi à 3 francs. La loi française du 28 mars 1887 augmenta le droit à 5 francs, et l'Italie, se hâtant d'imiter la France, porta aussi son droit à 5 francs, le 12 juillet 1888. A mesure que le temps passe, l'uniformité des deux législations devient toujours plus rigoureuse et les intervalles pendant lesquels elles observent un traitement différent se raccourcissent toujours. En 1894, c'est l'Italie qui prend l'avance dans l'accroissement du droit, qui est élevé à 7 francs, le 21 février. Huit jours après, le 28 février, la France porte aussi son droit à 7 francs. Mais c'est l'Italie qui veut avoir le dernier mot en rehaussant encore le droit à 7 fr. 50 le 10 décembre 1894.

Les faits les plus indéniables ont démontré que l'agriculture n'a rien gagné à ce régime. En effet, son degré de perfection ne se mesure pas à la production des blés par rapport à sa production totale, mais par rapport à son rendement par hectare. Lorsque le rendement de l'hectare emblavé est élevé, c'est un signe infaillible que les autres branches de l'agriculture prospèrent de même. Or, pendant ces dernières années, tandis que l'Angleterre parvenait au rendement de 26 hectolitres par hectare, la France n'a pu arriver qu'à 17 hectolitres et l'Italie a tout à fait rétrogradé du rendement déjà très bas de 11 hectolitres en 1878 au rendement infime d'une moyenne de 9 hectolitres!

Il est clair que la protection a entravé les progrès de l'agriculture en France, et qu'en Italie, elle l'a fait rétrograder tout de bon. Grâce à l'effort individuel, le sol anglais est devenu plus fertile que le sol français, qui est devenu à son tour plus fertile que les plaines des Pouilles et de la Sicile. Le résultat définitif, quant au problème des subsistances, n'est pas moins étonnant : en effet, la France et l'Italie, qui ont tant protégé leur production de blés, ce sont cependant trouvées cette année

... fort dépourvues
Quand la bise fut venue.

Encore une analogie frappante entre les deux pays : lorsque nous en sommes venus aux dernières extrémités, les deux gouvernements n'ont trouvé d'autre moyen pour parer à la disette

que de supprimer les fameux droits protecteurs. La France s'y est décidée le 2 mai; l'Italie le 4 mai 1898, à 48 heures de distance!

II

Mais le remède, qui a suffi à peu près en France, a été insuffisant en Italie, où il a été appliqué trop tard et où la révolte des affamés n'a pu être réprimée que par l'intervention de la force armée. En France, la mesure a été prise à temps et paraît, malgré tout, avoir suffisamment réussi. En Italie, la tendance communautaire bien plus accentuée a abouti à des résultats plus funestes, et, pour comble de malheur, la disette, au lieu de dessiller les yeux des citoyens et du gouvernement sur les effets meurtriers du système, les a portés à s'y enfoncer plus avant; la disette a donné aux tendances communautaires l'occasion de s'accentuer plus fortement, de mettre bas leur masque, de montrer clairement qu'elles aboutissaient, en bas, au socialisme révolutionnaire, à l'anarchie dans la rue, en haut, au socialisme d'État.

Lorsque l'on compare les différents effets de la cherté du pain en France et en Italie, il ne faut pas oublier que la pauvreté italienne avait déjà réduit à 320 grammes par jour la ration moyenne de froment mise à la disposition de chaque individu, tandis qu'en France, cette ration dépassait 533 grammes. Lorsque la cherté des blés est survenue, le Français a pu réduire sa ration de blés; l'Italien ne l'a pas pu. C'est aussi par cette raison que la France a pu, sans graves inconvénients, attendre jusqu'au commencement de mai pour abolir le droit d'entrée sur les blés; tandis que, pour l'Italie, cette mesure a été trop tardive quoique précédée, le 23 janvier, par la réduction d'un tiers du droit d'entrée. Dès le mois de décembre, nous avions, en Italie, des prix de famine; de tous côtés l'alarme fut donnée et les socialistes, qui alors demandaient à grands cris l'abolition totale du droit d'entrée, ont eu depuis la chance inouïe de voir les événements leur donner raison.

La question était d'autant plus grave que l'impôt protectionniste est doublé en Italie d'un système fiscal des plus cruels, qui rend encore plus insupportable le droit d'entrée sur les blés. Il faut encore ajouter la baisse du papier-monnaie qui aurait déjà suffi, à elle seule, pour agir dans un sens protectionniste sur le prix des blés. Le papier-monnaie perdait alors en Italie de 7 à 8 p. 100, et comme les droits de douane doivent être aussi payés en or, le change représentait à lui seul une surcharge d'environ 2 francs sur le prix total d'un hectolitre de blés. Droit de douane, change sur le papier-monnaie, octrois municipaux sur les farines et une foule d'autres petits impôts payés par tous ceux qui participent au commerce et à la fabrication du pain, donnaient environ 15 centimes d'impôts sur chaque kilogramme de pain en Italie. Et comme le prix ordinaire du pain est chez nous de 35 centimes le kilogramme, cela fait que le peuple italien, sur sept bouchées de pain, en avalait trois d'impôt. Voilà ce qui s'appelle un pain amer!

Un pareil état de choses, outre le mal matériel qu'il engendre, a aussi l'inconvénient très grave d'enfoncer encore plus dans le cerveau du peuple la conviction que c'est le gouvernement, que ce sont les riches qui se sont associés dans une espèce de pacte de famine pour faire renchérir le prix des subsistances. L'impôt indirect, quand il est si excessif, ne se dérobe plus à l'œil du consommateur; lorsque le peuple réussit à s'apercevoir de la chose, il croit surprendre en flagrant délit les riches affameurs; jamais il ne suppose que les classes aisées sont les premières à en souffrir. On peut suivre exactement la naissance et la marche de ces idées dans les émeutes italiennes de cette époque.

Les troubles ont éclaté d'abord dans les petites communes rurales, où le jeu de la machine fiscale est plus évident pour les consommateurs qui se nourrissent en grande partie de denrées qu'ils ont produites eux-mêmes et dont ils connaissent très bien le prix de revient, qu'ils peuvent comparer exactement à la surcharge d'impôt. En Italie, toutes les communes, même les plus petites, ont une lourde charge d'octroi, dont une partie

considérable est absorbée par l'État. Quoique dans les plus petites communes, dites *ouvertes*, l'octroi ne soit pas perçu à l'entrée du village, mais seulement chez les débitants au fur et à mesure qu'ils introduisent les denrées dans leurs débits, ce ménagement n'est pas suffisant; c'est peut-être une forme plus vexatoire du recouvrement de l'impôt. Que ce soit une *commune ouverte*, où l'octroi est ainsi perçu; que ce soit une *commune fermée*, où l'octroi est perçu aux barrières, toujours est-il que le paysan rencontre beaucoup plus souvent que l'habitant de la ville les bureaux et les fonctionnaires de l'octroi sur son chemin, et qu'il a avec eux des contacts bien plus désagréables et bien plus fréquents. Les habitants des grandes villes peuvent seuls passer des mois entiers sans avoir aucune occasion de s'apercevoir directement de l'existence de l'octroi. Le fonctionnaire et le bureau de l'octroi deviennent une espèce d'obsession quotidenne pour l'habitant de la campagne. Puis ces paysans commencent tous à lire quelque peu; juste assez pour apprendre par les journaux que l'octroi, si gênant, n'est pas le seul impôt qui pèse sur le pain, qu'il y en a un autre plus fabuleux, qui est perçu à la frontière. L'aversion pour l'impôt croît ainsi tous les jours; le paysan acquiert une notion très nette du fait que c'est l'impôt qui fait renchérir le pain. Le jour où la faim le tourmente plus qu'à l'ordinaire, il sait à qui s'en prendre; il se rue sur le bureau de l'octroi, sur les fonctionnaires de cette agence maudite; il brûle, il tue, il se retourne ensuite sur les soi-disant riches, qu'il confond avec le gouvernement : le pillage lui paraît le moyen plus expéditif pour remettre la main sur ces subsistances si chères.

Des émeutes de ce genre ont été innombrables en Italie, surtout dans le Midi, à cette époque. Il n'y a pas besoin d'en raconter plusieurs, elles sont toutes semblables.

III

Lorsqu'une de ces émeutes éclate dans une commune rurale, quelques paysans sont emprisonnés et condamnés; le maire

donne sa démission, souvent le conseil municipal est dissous. Mais, quoi qu'il arrive, la municipalité, la sous-préfecture, le gouvernement et les particuliers s'en émeuvent; ils pensent à ménager ces pauvres gens. Alors l'octroi sur les farines est suspendu ; on donne du travail aux besogneux; on distribue des subsides aux indigents. Tout calcul fait, la population de la petite commune rurale pense qu'on lui a donné satisfaction, elle trouve son compte à l'affaire. Ces gens sont encore plus convaincus d'avoir raison; ils se préparent à recommencer à la première occasion.

Le bruit de l'événement, son exemple contagieux se répand dans les communes environnantes, au chef-lieu de l'arrondissement et au chef-lieu de la province. Nous entrons dans la seconde phase du mouvement : l'agitation des villes de provinces, qui s'engagent en des révoltes plus graves par le nombre des personnes qui s'y mêlent, par l'importance des bureaux que l'on attaque, des particuliers que l'on pille. C'est l'émeute de Faenza, de Bari, de Foggia, qui se sont toutes soulevées pendant la seconde quinzaine d'avril.

Finalement, la contagion s'étend aux grandes villes, où le bas peuple se demande pourquoi on ne lui donne pas le pain à aussi bon marché qu'aux habitants des campagnes. Nous sommes à la troisième phase du mouvement. C'est positif qu'à Naples, l'agitation a éclaté à la suite des vociférations d'une femme du peuple, une sorte de Théroigne, Maria Auliano, surnommée *a femmena grossa* (la grosse femme), qui criait dans la rue à ses compagnes que le prix du pain n'aurait jamais baissé à Naples sans l'incendie et le pillage comme à Bari et à Foggia. Cette femme a été depuis emprisonnée ; mais l'événement démontra qu'elle disait juste. Il n'y avait rien à espérer de la prévoyance des autorités sans ces stimulants énergiques.

En effet, la municipalité de Naples s'alarma de ces désordres dès les premiers jours qu'ils éclatèrent ; la junte municipale, sous l'épouvante des hurlements des femmes et des enfants déguenillés qui retentissaient de la rue dans la salle des séances, s'apprêta à proposer au conseil municipal de voter sur-le-champ

un subside d'un demi-million pour donner au peuple le pain à bon marché. Mais voilà que la chose paraît apaisée; la police et la force armée sont parvenues à avoir raison de la horde de femmes sales et criardes; la junte reprend son aplomb, la délibération est tenue en suspens. Mais le lendemain le vacarme recommence de plus belle; la populace commence à piller les boulangeries; les boulangers, qui voient s'approcher les hordes menaçantes, ferment leurs boutiques, ou, faisant bonne mine à mauvais jeu, distribuent eux-mêmes à ces gens le pain qui est sur le point d'être pillé. La municipalité est de nouveau frappée de terreur et elle lâche tout de suite son demi-million, que le jour précédent elle avait hésité à donner. La chose est annoncée cette fois en toute solennité.

Cette histoire s'est passée sous mes yeux à Naples; mais, d'après ce que j'ai entendu dire et d'après ce que j'ai lu dans les journaux, il en a été à peu près de même dans toutes les municipalités italiennes. Partout il y a eu de ces largesses inspirées bien plus par la crainte que par la charité ou par un ordre d'idées bien claires sur le système de gouvernement. C'était bien la cherté des blés que l'on avait désirée; après tant de sacrifices accomplis pour l'obtenir, on en fait d'autres pour s'y soustraire!

Cependant toutes ces mesures sont insuffisantes pour rétablir l'ordre. Les succès ont enhardi la populace; elle a commencé par demander le pain à bon marché, maintenant elle veut l'avoir sans payer rien du tout! Les cerveaux populaires ne connaissent pas de moyens termes; lorsqu'ils sont lancés, ils veulent aller jusqu'au bout. Ils ont bien compris que c'est l'impôt qui produit la cherté du pain; mais leur intelligence bornée ne sait pas reconnaître la limite de l'abaissement du prix que l'on peut obtenir par la suppression de l'impôt. En cela, le peuple des grandes villes se montre plus ignorant que celui des campagnes. Celui-ci commence par envahir les bureaux de l'octroi et par demander l'abolition des octrois sur les farines. Le peuple des grandes villes, qui ne comprend pas bien la chose, commence par se porter en masse sous les fe-

nêtres de la mairie, sous celles de la préfecture. Il est certain qu'il ne discerne pas exactement les deux causes de la cherté du pain : l'octroi sur les farines, le droit de douane sur les blés.

Toujours est-il que ces mesures de condescendance, ces largesses annoncées en grande solennité furent insuffisantes à rétablir l'ordre. Les troubles éclatent et se répètent partout en Italie, et ils sont toujours de plus en plus violents. Les troupes doivent commencer à se servir de leurs armes; le gouvernement rappelle successivement au drapeau plusieurs classes de réservistes. Les bourgeois, qui commencent à craindre pour leur vie et leurs biens, applaudissent à ce déploiement de forces, qui en effet devient indispensable. Mais le rappel des réservistes crée une autre cause de mécontentement, surtout en Lombardie, où la population, très riche et très laborieuse, est très agacée de voir que le service militaire enlève tant de bras au travail. Les socialistes s'en mêlent. Le ministère Rudini, qui avait beaucoup caressé les socialistes pendant les dernières années et avait laissé croître tranquillement leur force d'organisation, se voit tout à coup trahi par ses singuliers amis. Milan, la riche Milan, qui s'était tenue tranquille jusque-là, se révolte justement à cause du départ des réservistes; cette fois, ce ne sont plus des désordres causés par des multitudes incohérentes; il y a une organisation, très imparfaite il est vrai, mais très réelle; les barricades s'élèvent dans les rues en un clin d'œil; les ouvriers chôment en masse pour assaillir les troupes. C'est quatre jours de batailles rangées dans les rues de Milan; il faut à plusieurs reprises se servir du canon, ouvrir des brèches dans les murailles d'un couvent, le prendre d'assaut; mais il se trouve miraculeusement vide de révoltés, qui, lorsqu'ils ont vu entrer les soldats, se sont enfuis par des chemins souterrains. Le mouvement va s'élargissant, les émeutes recommencent de plus belle, mais on ne comprend plus pourquoi, ni contre qui, puisque le peuple a maintenant son pain à bon marché, et que ni la république ni le socialisme n'ont un plan assez mûr pour remplacer le gouvernement existant. On dirait que c'est toute la charpente de l'ordre social qui craque et

menace de s'écrouler. Cet état de convulsions violentes s'étend à presque toute l'Italie et on ne peut parvenir à y mettre un terme que par les répressions sanglantes et la proclamation de l'état de siège. Cette période dura de 7 au 12 ou 13 mai 1898; ensuite les choses commencèrent à rentrer dans leur état normal.

IV

Mais au prix de quels sacrifices!

Ces états de siège ont tout à coup étranglé cette liberté qui faisait, en Italie, notre orgueil et était, jusqu'à ce moment, le seul avantage réel que notre patrie avait pu tirer de son nouvel état politique. L'absolutisme du gouvernement militaire est implanté partout et laisse partout à sa suite un triste cortège de ressentiments et de mauvaises habitudes gouvernementales. La censure rétablie; les journaux supprimés; les correspondances interceptées; tous les principes de l'ordre constitutionnel bafoués, foulés au pied. La liberté de conscience est atteinte en même temps que la liberté politique, car le gouvernement, pour paraître libéral, feint de s'attaquer au parti clérical comme au parti socialiste. Les associations religieuses sont dissoutes par la police; les évêques, les curés, les prêtres sont insultés et persécutés comme ennemis de la patrie. On se croirait presque sous le régime de la Terreur, qui régna autrefois en France. Les finances publiques sont dans un désarroi plus grand encore qu'aux débuts de la crise, soit par l'effet des dépenses militaires, soit par l'effet de l'argent distribué au peuple, soit par l'effet de la suppression du droit d'entrée sur les blés, soit par la suppression d'un grand nombre d'octrois sur les farines, soit enfin par le rendement amoindri de tous les autres impôts.

Tandis que le ministère, par un brusque revirement de sa politique, emprisonnait les socialistes qu'il avait caressés jusqu'à la veille, les municipalités italiennes s'abandonnaient inconsciemment à une vraie orgie de socialisme d'État dans le but

de pourvoir à la disette par des moyens qui, à la longue, ne peuvent que l'aggraver. Les extravagances socialistes votées en France, en mai 1892, par le conseil municipal de Roubaix, et dont les délibérations durent être annulées par le préfet du Nord, ont eu ensuite leur réalisation inattendue dans toutes les communes d'Italie.

Voici ce qu'elles ont fait :

On a commencé par l'abolition des octrois sur les farines, adoptée presque partout où l'émeute a éclaté. C'était une disposition très juste en soi-même, qui est pourtant devenue un acte de faiblesse déplorable, lorsqu'on a donné à cette mesure l'air d'une concession extorquée par la révolte et non d'un acte de prévoyance administrative ; *la manière de donner vaut plus que ce qu'on donne,* a dit Racine.

Ensuite, puisque la suppression de l'octroi sur les farines ne suffisait pas à ramener immédiatement une baisse dans le prix du pain, et comme les espérances et les convoitises populaires ne s'en contentaient pas, on a essayé de fixer un *maximum* pour la vente du pain. Mais voilà que les boulangers menacent de s'ameuter à leur tour ; alors on propose de leur rembourser la différence entre le prix courant et le prix *maximum*. C'est vite dit, mais c'est très difficile à exécuter. Nombre de boulangers tentent de frauder la municipalité, en faisant apparaître comme vendue une quantité de pain supérieure à la réalité. Alors la municipalité installe elle-même directement des boulangeries et des ventes de pain. Vol, gaspillage des employés de la municipalité ; fraudes des meuniers qui vendent la farine à la commune ; impossible de continuer deux jours ce système. On reprend les pourparlers avec les boulangers que menacent encore le chômage et l'émeute. On établit un contrôle plus rigoureux sur les ventes du pain dont il faut leur rembourser la différence ; en plusieurs communes, pour empêcher la fraude des boulangers, on aboutit à l'idée singulière de *timbrer* chaque morceau de pain au fur et à mesure que l'on paye la différence de prix que la municipalité s'est engagée de fournir. Et voilà que nous avons la satisfaction d'avoir, après le *papier timbré*, le *pain timbré*. Est-ce un comble

de bureaucratie? Mais une semblable surveillance coûte trop cher et est trop encombrante. La municipalité pense alors à acheter elle-même la farine et à la revendre à un prix inférieur aux boulangers, pour qu'ils puissent vendre le pain à 35 centimes. Voilà que la municipalité se transforme de boulanger en meunier.

Toutes ces mesures ont si bien réussi à gaspiller les deniers publics que la ville de Naples n'a plus d'argent pour payer le semestre d'intérêt de sa dette et qu'elle a dû recourir à la Banque de Naples pour effectuer un emprunt. Et, malgré tout, le pain devient chaque jour plus mauvais, de sorte qu'on en est au même point qu'au début, car si le pain coûte moins, il est de qualité inférieure. Le désordre a été tel que, pendant une journée entière, nous avons été tous réduits au *pain bis*, au *pain égalité :* on ne vendait plus que le pain de 35 centimes; pas moyen de trouver du pain blanc même à 1 franc le kilogramme!

D'autre part, il n'y a pas de promesse extravagante que l'on ne fasse au peuple pour le tenir calme. Des subsides, des emplois, des travaux publics, tout est promis sans aucun souci de la possibilité de tenir ces promesses. Le reproche que l'on a l'habitude de faire au gouvernement, c'est justement celui qu'il mérite le moins : on lui reproche d'avoir restreint le nombre des employés et de n'avoir pas assez dépensé dans les travaux publics qui devaient donner un gagne-pain aux indigents! N'est-ce pas là le cri du cœur des communautaires? Le gouvernement est très sensible à ce reproche. En réponse, il laisse annoncer par les journaux qu'à Naples seulement, il y aura cette année-là pour *cinq millions de travaux publics!* Jugez par là ce qu'il promet à l'Italie tout entière!

Je puis maintenant clore ces notes par la phrase célèbre des scolastiques : *quod erat demonstrandum*, c'est ce qu'il fallait démontrer. Je me proposais, en effet, de démontrer que l'idée communautaire est l'*alpha* et l'*oméga* de cette triste histoire.

Je pense aussi que, quoique la question du mercantilisme, du colbertisme, soit des plus vieilles que l'on puisse imaginer,

elle n'avait pas encore été envisagée au point de vue des graves atteintes qu'elle porte aux principes de la liberté individuelle. Elle exagère surtout l'idée que le prix des subsistances soit une affaire qui puisse être réglée par le gouvernement plutôt que par le libre jeu de la concurrence des efforts individuels. C'est pourtant un point bien essentiel et que les idées maîtresses de l'auteur de la *Supériorité des Anglo-Saxons* éclaircissent merveilleusement.

Giulio FIORETTI.

Le Directeur-Gérant : Edmond DEMOLINS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

N° 12.

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1906

Chaque livraison : 2 fr.

SOMMAIRE

I. — **La Vie générale et le Personnel de l'École.** P. 207.

L'année scolaire 1905-1906, par M. Edmond Demolins. — Le personnel de l'École. — Liste des élèves. — Les stages à l'étranger, par M. Henri Trocmé. — La Vie au Vallon, par Jacques Musnier. — Un jugement sur l'École, par M. Ad. Ferrière. — Mensurations et carnets de santé. — Examens du Baccalauréat.

II. — **Le Travail classique.** P. 227.

Les études en 1905-1906, par M. G. Bertier. — L'enseignement des sciences, par M. G. Lange. — Der deutsche Unterricht in der École des Roches, par Eudoxe Em. Grégorovitza. — Notes sur Verneuil, par M. René Des Granges. — Une journée de pluie à l'École des Roches, par Gilbert Triboulet. — Le « dessin libre » à l'École des Roches, par M. Maurice Storez.

III. — **La Section spéciale.** P. 255.

L'enseignement de l'agriculture, par M. Paul Jenart. — Enseignement de la science sociale, par M. Edmond Demolins. — Tableaux de l'Histoire de la Grèce et de l'état social de la Norvège, par G. Ferrand. — Une application de la science sociale à l'enseignement, par Marcel Charpentier. — L'enseignement de la comptabilité, par M. Paul Descamps.

IV. — **Les Sports, les travaux manuels, les excursions.** P. 269.

« Games », par M. Bernard Bell. — Les travaux manuels, par M. M. Ouinet. — La fête de l'École, par la Presse locale. — Exposition annuelle. — Récit d'une excursion agricole, par Pierre Bouthillier et Pierre Monnier.

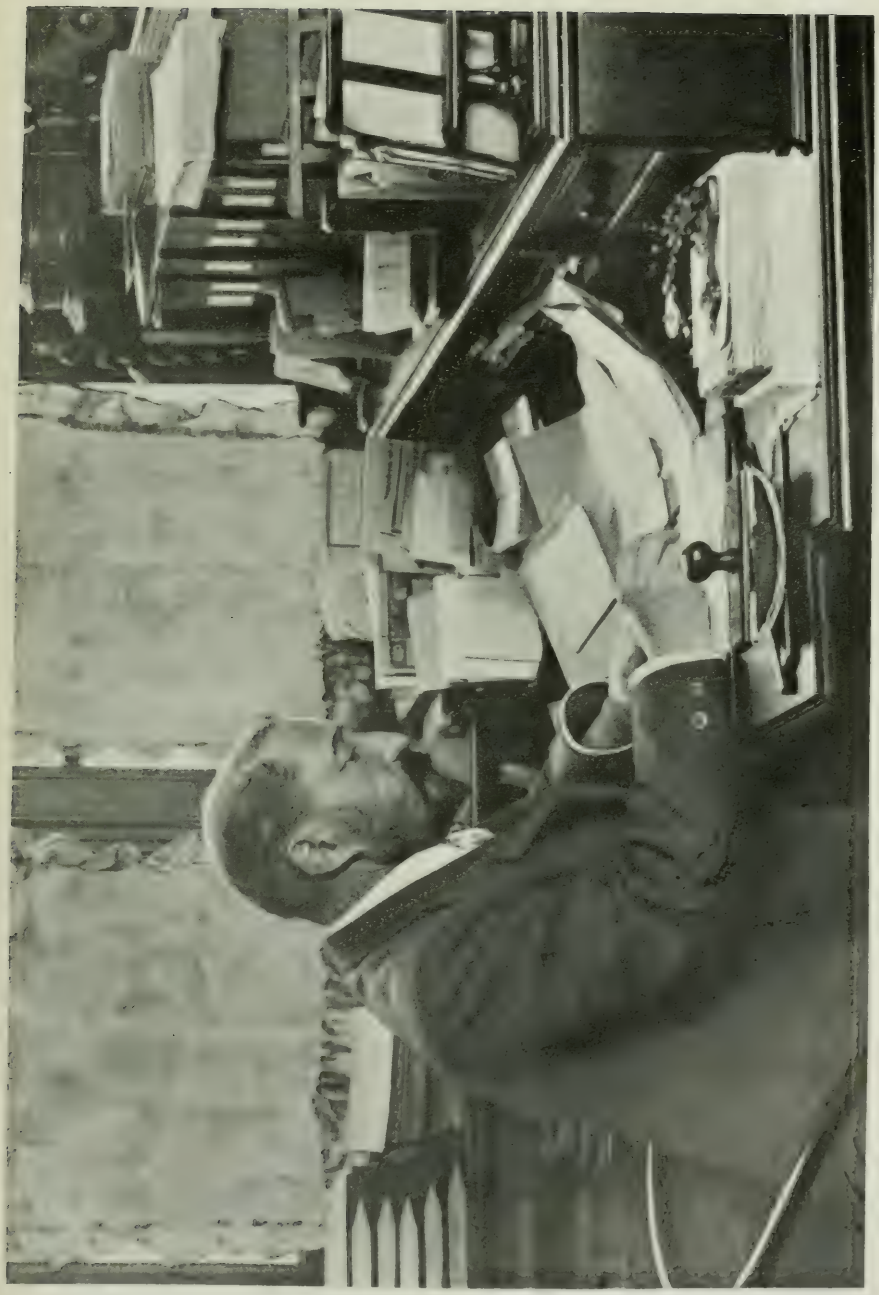
V. — **Les séances musicales et littéraires. Les conférences.** P. 290.

Les séances, par M. F. Mentré. — La musique, par M. Armand Parent. — Principaux morceaux exécutés pendant l'année.

VI. — **Nos anciens élèves.** P. 301.

La Société des anciens élèves. — Les anciens élèves, membres de la Société. — Extraits de la Correspondance.

Nos gravures. — Portrait de M. Edmond Demolins. P. 206. — Groupe des professeurs et des élèves. P. 207. — Modelage. P. 218 et 219. — Dessins divers. P. 236 et 237. — Vues de Verneuil. P. 244 et 245. — Dessins divers. P. 249, 250, 251, 252, 253. — Meubles fabriqués à la menuiserie. P. 252. — Élèves à la gymnastique. P. 253. — Les sports, le jour de la fête de l'École. P. 268. — Dessins de Louis Tripet P. 270, 271, 272, 273. — Le jour de la fête de l'École. P. 278.



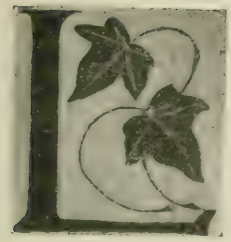
PORTRAIT DE M. EDMOND DEMOLINS (Phot. Barrier).

GROUPE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES (Phot. Barrier).

I

LA VIE GÉNÉRALE ET LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

L'ANNÉE SCOLAIRE 1905-1906.



DESSIN DE RENÉ LOUBET.

Les progrès qui ont été réalisés cette année pour les études sont exposés plus loin, et je n'ai qu'à remercier M. Bertier et tous nos professeurs du concours intelligent et dévoué qu'ils ont bien voulu apporter au développement de notre œuvre commune.

Notre École est vraiment un organisme autoprogressif : elle progresse par elle-même, par la force qui est en elle. On peut la comparer à ces organismes qui ont des centres de vie multiples et, dans une certaine mesure, autonomes. Chacun d'eux est doué d'une vie propre, et c'est la combinaison harmonieuse de tous ces centres vivants qui constitue la vie commune et la force essentiellement progressive de l'École.

Après l'incendie de la maison des Pins, il y a quatre ans, nous avions dû installer à Verneuil les élèves de cette maison en attendant sa reconstruction. C'étaient là de mauvaises conditions pour le travail, l'ordre et la discipline. Dans une organisation centralisée, cette crise aurait pu être grave et peut-être mortelle. Ici, elle fut passagère et rapidement résolue, grâce à l'appui donné par les autres maisons.

Cet « esprit de maison » et l'émulation qui en résulte sont une des forces de l'École. Nos garçons en ont bien conscience, car chacun aime sa maison et la considère comme la première de l'École. C'est un bon sentiment qu'il faut entretenir et sur lequel

il faut s'appuyer. Mais au-dessus de cet esprit de maison, il y a l'esprit de l'École qu'il importe de développer et qui me paraît s'affermir de plus en plus.

Cet esprit est déjà manifeste chez nos anciens élèves et on le constatera en lisant plus loin les extraits des lettres qu'ils nous adressent. L'influence de l'École continue à s'exercer sur eux, elle les soutient et elle sera pour eux une force dans la vie. Ils s'en rendent bien compte, car ils aiment à revenir à leur École, où ils sont toujours accueillis comme des membres de notre grande famille.

La direction à donner à nos élèves à leur sortie de l'École est maintenant notre grande préoccupation.

C'est un moment décisif que celui où un jeune homme se demande dans quelle voie il doit s'engager et c'est pour nous une grande responsabilité que de lui donner un conseil.

Lorsqu'un jeune homme a des dispositions particulières pour les études et pour les examens, il a des chances de réussir en suivant la voie des grandes écoles, qui forment des spécialistes, ou des techniciens. L'avantage de cette voie est qu'elle donne au jeune homme une spécialité. Son inconvénient est d'exiger une préparation de plusieurs années, trois à cinq et six ans, et de donner accès à des carrières très encombrées.

L'entrée dans les professions usuelles, ou dans « les affaires », exige une préparation plus courte et qui se fait mieux par la pratique que par un enseignement théorique.

Dans cette voie, nos élèves peuvent trouver une situation presque dès leur sortie de l'École, comme il est déjà arrivé à plusieurs, et recevoir immédiatement une rétribution. En outre, n'étant pas spécialisés, ils peuvent aborder tel genre d'affaires ou tel autre, suivant les circonstances.

Nos Groupes d'expansion commerciale ont déjà aidé plusieurs de nos jeunes gens à faire leur apprentissage des affaires en Angleterre. Ces Groupes fonctionnent actuellement à Londres et à Bruxelles. D'autres comptoirs sont en formation à Francfort, à Copenhague, au Canada, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Rio-de-Janeiro, à Buenos-Ayres, à Hong-Kong.

Dans son dernier Rapport, mon excellent ami et collaborateur, M. Jean Périer, notre attaché commercial à l'ambassade de France en Angleterre, a signalé les heureux résultats déjà produits par ces Groupes. « Cette association, dit-il, réalise enfin l'idée que nous préconisions depuis quelques années avec beaucoup de nos collègues, plusieurs chambres de commerce françaises de l'étranger et avec nombre de conseillers du commerce extérieur. » Je crois que nos jeunes gens ont intérêt à profiter de cette organisation pour se former rapidement et pratiquement aux affaires, dès leur sortie de l'École.

Je signale à ceux de nos anciens élèves, qui se destinent à l'agriculture, un article de M. J. Dybowski, directeur du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. Il a paru, le 30 mai dernier, dans la *Revue générale des sciences*, sous ce titre : *La production légumière moderne*. Cet article démontre qu'on a intérêt aujourd'hui, grâce au développement et à la rapidité des transports, à entreprendre, en grand et en vue de l'exportation, la culture des légumes, mais seulement « dans les régions où les saisons plus douces permettent de cultiver plus longtemps à l'air libre ». Il s'agirait donc de faire en grand et dans de meilleures conditions de climat, ce qui n'a guère été fait jusqu'ici qu'en petit et dans des régions peu favorisées. Cette production meilleure et plus précoce aurait des débouchés assurés et rémunérateurs principalement en Angleterre. Elle pourrait être entreprise avec succès, par exemple, sur toute la côte ouest du Cotentin, qui est réchauffée par les eaux du Gulf-Stream. On peut y faire la culture maraîchère en plein air et le terrain y est encore à des prix très avantageux.

Notre professeur d'agriculture, M. Jenart, qui a parcouru récemment cette région, voit déjà, par la pensée, un certain nombre de nos anciens élèves établis dans cette partie de la Normandie et produisant de magnifiques légumes, tandis que plusieurs de leurs camarades, installés en Angleterre, dans nos comptoirs d'expansion commerciale, recevraient ces produits et les distribueraient chez nos voisins. Pourquoi, en effet, ne ferions-nous pas en France ce que les Danois ont fait avec tant de succès pour

le lait, le beurre et les œufs? Un de nos élèves se prépare à entrer dans cette voie; d'autres l'imiteront, je l'espère.

Nous avons reçu un très grand nombre de visites à l'École pendant cette année; il ne se passe presque pas de jours sans qu'il nous vienne des visiteurs. Quelques-uns sont des professeurs étrangers, désireux d'ouvrir dans leur pays une École sur le modèle de celle des Roches. Parmi ces derniers, il en est un, un professeur de Genève, M. Ferrière, qui nous a fait part de ses impressions par écrit. On trouvera plus loin un large extrait de sa lettre; mais je désire répondre ici à deux observations qui demandent une explication.

Il trouve d'abord « qu'il y a trop de luxe aux Roches ». Il préférerait plus de « rusticité », quelque chose qui donne l'impression de « la vie aux champs et à la ferme ».

Le « luxe » des Roches consiste surtout dans la propreté et la bonne installation de toutes choses. Je considère cela comme essentiellement éducatif, car l'absence de propreté, de bonne installation et même d'un certain confort sont, le plus souvent, le résultat et le signe de la paresse. Les peuples qui s'habituent à une mauvaise installation du foyer et qui s'en accommodent, sont inférieurs aux autres, au point de vue de l'aptitude à l'effort et au travail. La bonne installation au foyer est un élément social de premier ordre; elle est la caractéristique des peuples supérieurs et elle a pour effet de faire aimer ce foyer et d'exciter à l'effort pour le rendre plus agréable et plus confortable. Elle détourne ainsi de la vie au dehors et de ses dangers. J'ai expliqué tout au long ce phénomène social si important et je me permets d'y renvoyer [1].

Cette bonne installation a, en outre, pour effet de développer le goût chez l'enfant. Il faut lui apprendre à apprécier et à désirer le beau en toutes choses. Et c'est une erreur de croire que le beau est toujours plus coûteux que le laid. Le mobilier de l'École, que M. Ferrière a trouvé trop luxueux, est d'un bon marché qui l'étonnerait beaucoup s'il en connaissait le prix.

1. Dans *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, liv. II, ch. IV. Comment le mode d'établissement au foyer contribue au succès de l'Anglo-Saxon.

Nos chaises, si réussies, en bois tourné et incrusté, par exemple, reviennent à 5 francs, ce qui n'est pas plus coûteux que des chaises de paille très ordinaires et ce qui est beaucoup plus solide. Quel inconvénient y a-t-il à ce qu'elles soient moins laides?

Mais nous avons eu une autre raison pour donner au mobilier et à la tenue générale de l'École un certain « cachet ». Nous voulons que l'École inculque aux enfants l'impression de la vie de famille et non celle de l'ancien type de collège, où le mobilier est si lamentablement horrible qu'il donne naturellement à l'enfant l'idée qu'on doit le maltraiter et le briser.

Enfin, du moment que nous demandions aux professeurs et à leur famille de vivre dans l'École, nous avions le devoir de faire de cette école un véritable « home », à la fois agréable et confortable. Au fond, cette divergence de vue vient tout simplement de ce que M. Ferrière a encore dans l'esprit le type du collège, tandis que nous avons en vue et que nous avons réalisé celui de la famille. En cela, comme pour le reste, nous sommes en avance, voilà tout.

M. Ferrière nous reproche, en outre, de ne pas avoir assez développé « les exercices fatigants ». Je suis heureux d'entendre formuler ce reproche, car il me prouve que nous ne sommes pas allés trop loin dans la voie des sports, ainsi qu'on nous en accuse quelquefois. C'est entendu, nous avons adopté un juste milieu entre les écoles anglaises et les écoles françaises. Je prie nos détracteurs d'enregistrer cela et, s'ils veulent enfin être très aimables, de le répéter autour d'eux.

On trouvera plus loin, dans le chapitre consacré à la *Section spéciale*, trois tableaux sur lesquels nous appelons l'attention. Il s'agit d'un premier essai destiné à mettre en évidence, sous une forme synoptique, l'enchaînement qui existe entre les divers phénomènes de la vie sociale.

Edmond Demolins.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond Demolins.

Conseil d'Administration.

MM.

Edmond Demolins, président.

Maurice Bouts, avocat, administrateur délégué.

Le Vte Ch. de Calan, chargé de cours à la Faculté des lettres de Rennes.

Alexandre André, industriel.

A. Desplanches, magistrat.

Louis Monnier, banquier.

Émile Pierret, publiciste.

Auguste Thurneyssen, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Professeurs.

MM.

Georges Bertier, directeur, licencié ès lettres.

Bernard Bell, gradué (B.-A.), de l'Université de Cambridge.

R.-C. Coulthard (M. A.), de l'Université de d'Oxford.

Ernest Delétra, Dr ès sciences, chimiste diplômé.

Paul Descamps, ingénieur-électricien.

René Des Granges, licencié ès lettres.

Georges Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs.

A. Hyde Hills (B.-A.), de l'Université de Cambridge.

Alphonse Hoeflich, élève diplômé de l'École de Musique classique.

Paul Jenart, ingénieur-agronome, ancien élève de l'*Institut agronomique*.

M. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université.

Gustave LANGE, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université.

F. MENTRÉ, licencié ès lettres, professeur de l'Université.

M. OUINET, professeur de l'Université.

Paul ROUX, licencié en droit, licencié ès sciences, ingénieur agronome.

Maurice STOREZ, architecte diplômé de l'École des Beaux-Arts.

Paul THIRY, licencié ès lettres.

Henri TROCMÉ, licencié ès lettres.

Joseph WILBOIS, licencié ès sciences, ancien élève de l'*École normale supérieure*.

Armand PARENT, chef du « Quatuor Parent ».

Octave CORBUSIER, 1er prix du Conservatoire de Liège.

L. TONTOR, 1er prix du Conservatoire de Liège.

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

B. BELL, maîtresse de maison des Pins.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Mlles

F. RINCHEWAL.

DE SAINT-POL, diplômée du Brevet supérieur.

Aumônier : M. l'abbé GAMBLE.

Pasteur : M. Jean MONNIER.

Médecin : M. le Dr CARCOPINO.

Professeur de gymnastique : M. Victor PERRET.

Économe : M. Justin CHAMPENOIS.

Capitaine général : Pierre de ROUSIERS.

LISTE DES ÉLÈVES

I. — MAISON DU VALLON.

1. Alexis ADELHEIM, n'a pas encore fait son stage.
2. Lucien BERTHET, id.
3. Arthur BOSCH, a passé deux ans en Angleterre.
4. Charles BOSCH, id.

5. Édouard Bosch, fait son stage en Angleterre.
6. Pierre Bouthillier, a passé six mois en Angleterre.
7. Jacques Castan, a passé trois mois en Angleterre.
8. Jean Castan, a passé trois mois en Allemagne, six mois en Angleterre.
9. André Charpentier, a passé trois mois en Angleterre.
10. Jean Colin, id.
11. Guy de Coubertin, fait son stage en Angleterre.
12. Raymond Decauville, n'a pas encore fait son stage.
13. St-Clair Delacroix, a passé un an en Allemagne, parle anglais.
14. Jean Desplanches, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
15. Jean Fabra, n'a pas encore fait son stage.
16. Louis Fabra, id.
17. Léon Forestier, a passé six mois en Angleterre.
18. Léon Gardères-Roux, n'a pas encore fait son stage.
19. Adam de Gizycki, fait son stage en Angleterre.
20. William Harding, parle anglais.
21. Georges Lecointre, a passé trois mois en Angleterre, trois semaines en Allemagne.
22. Pierre Lyautey, parle allemand.
23. Pierre Marteau, a passé six mois en Allemagne.
24. Frédéric Mason, fait son stage en Allemagne, parle anglais.
25. Pierre Matras, n'a pas encore fait son stage.
26. Jacques Musnier, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
27. Sébastien Naon, n'a pas encore fait son stage.
28. Alfred Pacheco, parle anglais.
29. Lucien Riom, id.
30. Robert de Séréville, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
31. René Spaeth, parle allemand.
32. Jean Steiner, n'a pas encore fait son stage.
33. Guy Thurneyssen, a passé trois mois en Angleterre.
34. Raoul Vandenheuvel, n'a pas encore fait son stage.
35. Joseph de Vigo, id.
36. Jacques Vincent, id.
37. Wladimir Wérefkine, parle allemand.

II. — Maison des Pins.

1. Jean Bertrand, fait son stage en Angleterre.
2. Louis Charonnat, n'a pas encore fait son stage.

3. Antoine CORTADA, n'a pas encore fait son stage.
4. Maurice CRONIER, parle anglais.
5. Jacques DUPAS, a passé six mois en Allemagne.
6. Dudley ELLIS, parle anglais.
7. Henri FERRAND, a passé six mois en Angleterre.
8. Washington DE FIGUEIREDO, n'a pas encore fait son stage.
9. René GERSON, parle allemand.
10. Édouard GIRAUD, id.
11. Bernard KABLÉ, parle anglais.
12. Pierre LEPLAT, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
13. Stanislas DE MAKOWIECKI, n'a pas encore fait son stage.
14. Henry MEAD, parle anglais.
15. Pierre MUSCAT, n'a pas encore fait son stage.
16. Louis NOZAL, parle allemand, fait son stage en Angleterre.
17. Jules DE PAILLETTE, n'a pas encore fait son stage.
18. Maurice DE PAILLETTE, id.
19. Vincent DE PAILLETTE, id.
20. Yves PILON-FLEURY, parle anglais.
21. Jean PINGUSSON, n'a pas encore fait son stage.
22. Gaston POMMEY, fait son stage en Angleterre.
23. Antoine POTOCKI, n'a pas encore fait son stage.
24. Jean DE POURTALÈS, a passé neuf mois en Allemagne, parle anglais.
25. André PUSINELLI, parle allemand.
26. Pierre PUSINELLI, n'a pas encore fait son stage.
27. François ROUSSELET, a passé six mois en Allemagne, fait son stage en Angleterre.
28. André SALMON-LEGAGNEUR, n'a pas encore fait son stage.
29. André DE SILVEIRA-CINTRA, a passé six mois en Angleterre, un mois en Allemagne.
30. Félix DE SILVEIRA-CINTRA, id.
31. Maurice TAILHADES, n'a pas encore fait son stage.
32. Albert THIÉBAUT, id.
33. Gilbert TRIBOULET, id.
34. Georges WATEL, a passé neuf mois en Angleterre.
35. François DE YTURBE, n'a pas encore fait son stage.

III. — MAISON DE LA GUICHARDIÈRE.

1. Louis BÉLIÈRES, six mois en Angleterre, deux mois en Allemagne.
2. Robert BENOIT, trois mois en Angleterre.
3. André BESSAND, id.

4. Philippe Binger, a passé trois mois en Angleterre.
5. Maurice Bosquet, a passé six mois en Angleterre.
6. Jean-Louis Cavazza, n'a pas encore fait son stage.
7. Armand Davel, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
8. Léon Despret, un an en Angleterre, trois mois en Allemagne.
9. Robert Firmin-Didot, un an en Angleterre, un mois en Allemagne.
10. Robert Gillet, n'a pas encore fait son stage.
11. Charles Harding, parle anglais.
12. Hubert Jambois, id.
13. Jacques Lachapelle, n'a pas encore fait son stage.
14. Édouard Lastra, id.
15. Jean Lauer, parle anglais et allemand.
16. René Loubet, a passé six mois en Angleterre.
17. Jacques Munier, a passé trois mois en Angleterre.
18. Olivier Pillet, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
19. Jules Pommey, a passé trois mois en Angleterre.
20. Roger Riom, trois mois en Angleterre, fait son stage en Allemagne.
21. Pierre de Rousiers, parle anglais.
22. Tony Snyers, six mois en Angleterre.
23. Pierre Suleau, n'a pas encore fait son stage.
24. Maxime Tassu, parle allemand.

IV. — Maison du Coteau.

1. Jean Biesiekierski, n'a pas encore fait son stage.
2. Charles Brueder, a passé trois mois en Angleterre.
3. Jean Brueder, a passé trois mois en Allemagne.
4. Marcel Charpentier, a passé quatre mois en Angleterre.
5. Joseph Comaléras, a passé deux mois en Angleterre.
6. Eugène Dauprat, n'a pas encore fait son stage.
7. Georges Ferrand, a passé six mois en Angleterre.
8. Pierre Foissey, id.
9. Robert Glaenzer, parle allemand, fait son stage en Angleterre.
10. Eudoxe Gregorovitza, parle allemand, a passé un mois en Angleterre.
11. Jacques Hervey, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
12. Henri de la Bruyère, a passé six mois en Angleterre.
13. Jacques de la Bruyère, fait son stage en Angleterre.
14. Hervé de la Motterouge, a passé trois mois en Allemagne.
15. René Lorillon, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.

16. Octave MENTRÉ, a passé un mois en Angleterre.
17. Maxime OBERLÉ, n'a pas encore fait son stage.
18. Adrien PHILIPPE, a passé trois mois en Angleterre.
19. Jean DU PRÉ DE SAINT-MAUR, n'a pas encore fait son stage.
20. Raymond PRIEUR, a passé un mois en Angleterre.
21. Germain DE REYLES, n'a pas encore fait son stage.
22. René SAQUET, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
23. Paul SAUVAIRE-JOURDAN, a passé six mois en Angleterre.
24. Louis SPRAUEL, a passé trois mois en Angleterre.
25. Hans SPYKER, id.
26. Henry DE TURCKHEIM, parle anglais et allemand.
27. Alfred VALENZUELA, n'a pas encore fait son stage.
28. John WADDINGTON, parle anglais et allemand.

V. — MAISON DES SABLONS.

1. Édouard ADLER, a passé six mois en Angleterre, fait son stage en Allemagne.
2. Maurice DE BARRAU, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
3. Étienne DE BARY, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.
4. Robert DE BARY, fait son stage en Angleterre, parle allemand.
5. Maurice BOUTS, n'a pas encore fait son stage.
6. Pierre BOUTS, a passé un an en Allemagne.
7. Constantino CANDEIRA, n'a pas encore fait son stage.
8. Robert DELMAS, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
9. André FERRAND, a passé un an en Allemagne.
10. Pierre GUIRAUD, a passé six mois en Angleterre.
11. Ernest HARILAOS, fait son stage en Angleterre.
12. Henri JÉQUIER, a passé quatre mois en Angleterre.
13. Hervé LABUSSIÈRE, cinq mois en Allemagne, parle anglais.
14. René LAGIER, a passé quatre mois en Allemagne.
15. Gontran DE LA MARQUE, parle anglais.
16. Louis LANDRU, a passé cinq mois en Allemagne.
17. Jean LANGER, a passé quatre mois en Angleterre.
18. Édouard LATUNE, a passé six mois en Angleterre.
19. Pierre MONNIER, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
20. Jean MOUSSY, a passé trois mois en Allemagne.
21. Manuel PACHECO, parle anglais.

22. Marcel PLANQUETTE, a passé six mois en Angleterre, six semaines en Allemagne.
23. Louis ROCHER, a passé six mois en Angleterre.
24. Marcel ROUGEAULT, id.
25. Jean SALATHÉ, n'a pas encore fait son stage.
26. Charles SIOU, a passé trois mois en Angleterre.
27. Ludomir DE SMORCZEWSKI, parle anglais et allemand.
28. Jean THIERCELIN, a passé six mois en Angleterre.
29. Jean THURET, a passé trois mois en Angleterre.
30. Jean VERDET, a passé six mois en Allemagne.

VI. — ÉLÈVES A L'ÉTRANGER.

1. Édouard ADLER, à Bonn.
2. Maurice AUBRY, à Oxford.
3. Robert DE BARY, à Holt.
4. Jean BERTRAND, à Eastbourne.
5. Édouard BOSCH, à Dulwich.
6. Guy DE COUBERTIN, à Winchfield.
7. Robert GLAENZER, à Rhyl.
8. Adam DE GIZYCKI, à Brighton.
9. Ernest HARILAOS, à Winchfield.
10. Frédéric HONORÉ, à Brighton.
11. Jacques DE LA BRUYÈRE, à Dulwich.
12. Frédéric MASON, à Cochem-sur-Moselle.
13. Louis NOZAL, à Wendover.
14. Henri PINGUSSON, à Herchen-sur-Sieg.
15. Gaston POMMEY, à Edgefield.
16. Roger RIOM, à Grenzhausen, près Coblenz.
17. François ROUSSELET, à Moreton-Hampstead.

LES STAGES A L'ÉTRANGER

J'ai peu de chose à ajouter à ce que je disais de nos stages, l'an dernier à cette même place. Nous nous sommes conformés, sauf de très rares exceptions, aux règles que j'exposais alors :

1. Stages de six mois (octobre-mars), — ou de trois mois (mai-juillet), ces derniers prolongés, si possible, de deux mois par les grandes vacances; — quelques stages d'un an.

MODELAGE, PAR MADAME TASSE

MODELAGE, PAR ADRIEN PHILIPPE

2. En Angleterre, placement dans des « écoles préparatoires » ; en Allemagne, surtout dans des familles.

3. Quelques heures par jour de travail proprement dit ; beaucoup de jeux, de promenades, de conversations avec des camarades de même âge, véritables *bains* d'anglais ou d'allemand.

4. Enfin, et par-dessus tout, isolement complet à l'égard de tout élément français : condition précieuse de progrès, et condition particulièrement difficile à rencontrer, comme en ont fait l'expérience tant de Français qui, voulant apprendre sur place une langue étrangère, n'ont trouvé accès que dans des *boarding-houses* peuplés de compatriotes [1].

Nous avons eu de la sorte, pendant l'année scolaire qui vient de s'écouler, et indépendamment de 10 stages de vacances :

	TERME D'AUTOMNE.	TERME D'HIVER.	TERME DE PRINTEMPS.
En Angleterre	6 garçons.	6 garçons.	13 garçons.
En Allemagne	6 —	5 —	4 —

(soit en tout 40 trimestres).

Les garçons et les parents ont été satisfaits de ces séjours et de leurs résultats. Nous avons cité, l'an dernier, quelques témoignages d'enfants. Qu'il nous suffise, cette année, de détacher la page suivante d'une lettre écrite par un père de famille qui, sur le conseil de M. Demolins, a envoyé son petit garçon en Angleterre avant de le faire entrer aux Roches. On verra que,

1. Qu'on me permette, à propos de cet isolement si nécessaire, une double recommandation qui m'est suggérée par un correspondant d'Allemagne.

Nos petits, paraît-il, aiment à écrire (du moins tant qu'ils sont loin de France) : c'est bien ; mais quelques-uns écrivent trop. Trois lettres par semaine aux parents, *plus* quelques lettres à des oncles, tantes, ou cousins, c'est trop. C'est tout un milieu français que l'enfant se constitue artificiellement, et où il continue à vivre de longs moments chaque jour.

Il faut en dire autant des lectures françaises, livres ou journaux. Les parents doivent en sevrer complètement l'enfant pendant son stage, s'ils ne veulent pas produire, dans le petit cerveau qu'il s'agit de pénétrer de formes nouvelles, une *faute* par où se perdra toute une partie du travail accompli.

comme nous l'avons indiqué jadis, les progrès dans la possession de la langue ne sont pas le seul bénéfice que nos garçons puissent attendre de leurs stages.

« Je n'ai pas constaté que l'école anglaise ait rien *donné* à mon fils; mais elle ne paraît pas l'avoir étouffé, et même elle lui a fourni l'occasion de développer ce qu'il y a en lui... « Il est très mâle, » me disait de lui Mr. S. (le directeur). « Il est bien plus résistant que les boys anglais, » déclarait Miss S. à ma femme. Ils l'ont observé, et l'ont reconnu remarquablement sain de corps et d'esprit. Aussi a-t-il profité déjà mieux qu'un autre des bons côtés de cette éducation. Ainsi, après deux mois d'apprentissage, lui, le plus jeune de tous les élèves, a-t-il été admis dans l'équipe de foot-ball chargée de défendre dans un match les couleurs de son école. « Parce que je n'ai pas peur, m'écrit-il, je m'élance contre les grands, et ils lancent le ballon, et je m'élance, et le ballon rebondit contre moi, et s'arrête. » Et, après le match : « J'ai très bien joué, et j'ai joué très bien. » Il était préparé à devenir une « personne »; mais il lui manquait les camarades et le milieu nécessaires pour devenir « un bon animal », et il le trouve là-bas. »

Henri Trocmé.

LA VIE AU VALLON

Le Vallon est la plus ancienne des maisons de l'École. C'en est aussi, au dire du moins de ses habitants, la plus pittoresque. Avec l'irrégularité de sa façade, l'enchevêtrement de ses toits et de ses terrasses, les grands arbres et les fleurs qui l'entourent, il ressemble bien plus à un grand chalet qu'à une de ces prisons que l'on décore généralement du nom de collège.

Mais ce n'est pas seulement par sa façade que le Vallon diffère d'un lycée; c'est surtout par la manière de vivre de ses habitants. Au lieu d'être une caserne renfermant des centaines d'élèves soigneusement numérotés et classés d'après leur âge,

le Vallon n'abrite qu'une vaste famille où les aînés cherchent à donner l'exemple du devoir aux plus jeunes.

C'est aux moments des « temps libres » que se manifeste vraiment la vie intime du Vallon. En hiver, lorsque leurs camarades des villes se promènent tristement dans leurs cours dénudées et enceintes de hautes murailles, les élèves du Vallon se dirigent vers la salle de Lecture ou vers la salle de Jeux. La bibliothèque du Vallon est peut-être la plus complète de celles de l'École. Aux livres de la bibliothèque rose, ou aux « Jules Verne » pour les petits, à un choix de romans et de poésies modernes pour les grands sont joints les indispensables « classiques ». Grâce aux soins d'un élève chargé de la bibliothèque, les livres et les revues sont toujours en ordre, et la collection s'augmente chaque année de quelques volumes dus aux cotisations des professeurs et des élèves. — La fondation d'une salle de Jeux ne date que de cette année : dans une grande pièce, décorée par de nombreuses gravures, se trouvent, sur des tables, tous les jeux qui peuvent occuper les longues soirées d'hiver : ping-pong, cartes, échecs, dames, dominos. — Certains soirs, les professeurs de musique sont assez aimables pour nous faire danser un peu : on range les tables du grand hall et bientôt on s'initie aux mystères de la valse, ou du boston.

En dehors de ces délassements communs, chacun cherche à se distraire comme il le ferait dans sa famille. Un élève, que sa modestie m'empêche de nommer, après avoir établi avec succès un système mécanique permettant l'ouverture automatique d'un calorifère pendant la nuit, se livre pour le moment à la construction de couveuses artificielles qui promettent des merveilles. Tel autre, naturaliste distingué, réunit les plus grands dans le bureau des capitaines, et par des dissections d'oiseaux, de grenouilles ou de rats, leur montre la merveilleuse structure du corps des animaux.

Mais en été, tous ces plaisirs tranquilles sont abandonnés pour le plein air. Le « Petit-Bois » et ses rochers sont propices aux jeux de cache-cache ou de balle. D'autres, plus persévérants, préfèrent des divertissements moins frivoles, construisent des

cabanes, creusent des souterrains. Nous avons aussi au Vallon l'élevage des pigeons; après avoir été peu florissant pendant quelque temps, par suite du décès de quelques-uns des pensionnaires, il est en train de prendre des proportions gigantesques! Le pigeonnier compte aujourd'hui cinq pigeons et deux tourterelles et on attend avec impatience l'éclosion de nouveaux œufs! Mais en été le passe-temps favori, surtout pour les plus grands, est certainement le tennis. En effet, sur les trente-quatre élèves du Vallon, on compte environ une vingtaine d'amateurs de cet agréable jeu. Au début de la saison, un club s'est formé, et, à l'aide des cotisations de ses membres, a pu faire remettre le tennis à neuf et pourvoir aux dépenses nécessaires. Afin de permettre à tous de jouer, les membres sont divisés en deux séries, les grands et les petits, qui occupent chacun le tennis trois jours par semaine. Plusieurs professeurs sont du club; ils viennent faire une partie de temps en temps et ne se montrent pas toujours les plus forts!

Mais l'énumération de ces multiples distractions ne doit pas laisser croire que toute la journée des garçons du Vallon se passe en amusements. Comme dans les autres maisons de l'Ecole, le travail demeure au Vallon la première des occupations. Certes, il y a encore quelques paresseux récalcitrants; mais ils sont moins nombreux qu'au début de l'année, et l'on peut espérer voir leur nombre diminuer sans cesse.

En somme, le Vallon renferme un bon groupe de petits ou grands qui vivent dans la plus parfaite cordialité et se préparent courageusement à l'avenir. Souhaitons que la plupart reviennent l'année prochaine pour continuer l'œuvre commune, et que ceux qui doivent nous quitter emportent du Vallon un excellent souvenir!

Jacques Musnier, *capitaine au Vallon.*

UN JUGEMENT SUR L'ÉCOLE

Un professeur de Genève, qui est venu passer quelques jours à l'École, a fait part de ses impressions à M. Bertier dans une lettre dont nous détachons les extraits suivants [1] :

« Genève, 17 juin 1906.

« Cher Monsieur,

« Permettez-moi de vous remercier encore très vivement de l'accueil que j'ai reçu de vous et de Mme Bertier à l'École des Roches. C'est avec stupéfaction que j'ai vu les progrès réalisés dans tous les domaines, et c'est un plaisir pour moi de constater que la première en date des Écoles nouvelles de France est aussi la première en prospérité.

« Mieux qu'aucune des Écoles nouvelles que je connais, les Roches ont réalisé le système des maisons indépendantes. Le nombre relativement restreint des enfants ainsi groupés en vie familiale est d'une valeur inappréciable pour leur éducation individuelle. L'inconvénient, vous me l'avez signalé vous-même en ces termes : « Il n'y a pas une, il y a cinq écoles des Roches ». Les influences différentes mais non divergentes de cinq ou six chefs de maisons sont cependant un inconvénient infime, et qui n'est pas à comparer avec celui qui résulterait de l'agglomération de plus de cent cinquante enfants dans un bâtiment unique. Combien il est douloureux de penser que c'est encore le cas dans tant d'écoles !

« Une réforme de tout premier ordre, à mon avis, est l'introduction aux Roches du système des « classes mobiles ». Qu'un enfant ne soit pas rivé par la fatalité à une classe rigide, mais qu'il puisse, au gré de son intelligence et de son développement, suivre le cours le plus en rapport avec sa force, afin d'être avec des camarades du même degré que lui, c'est là un progrès digne de tous les éloges. Pour qu'un enfant puisse faire partie

1. Cette lettre contient deux critiques auxquelles il est répondu plus haut et que, pour cette raison, nous omettons ici.

d'une classe donnée, tout en suivant les cours de latin, d'anglais, d'allemand, ou de mathématiques, dans une ou deux classes au-dessus ou au-dessous de la sienne, il faut une organisation du programme scolaire particulièrement difficile à réaliser. Or, ainsi que j'ai pu m'en assurer moi-même, ce système fonctionne particulièrement bien aux Roches et est tout à l'honneur de celui qui a su l'établir.

« C'est également avec plaisir que j'ai vu réalisé jusqu'à un certain point le parallélisme entre les branches d'enseignement : d'une part, entre l'histoire générale et l'histoire de la littérature ; d'autre part, entre l'histoire et la géographie. En se basant sur le principe psychologique de l'association des idées, on facilite beaucoup à l'élève l'emmagasinement des connaissances, s'il saisit la liaison entre les sciences qu'il étudie. On peut aussi tirer un grand parti de l'enseignement des langues, surtout de la langue maternelle, pour initier l'enfant à toutes espèces de connaissances qu'il retrouvera plus tard dans le cours de ses études. Ainsi il est facile, à la leçon de latin, de mettre l'élève en contact avec les sources de l'histoire romaine qu'il étudie, avec Nepos, Quinte-Curce, Justin, Tite-Live, Salluste ou Florus. Tels passages classiques de l'histoire d'Angleterre ou d'Allemagne gagneront en intérêt s'ils sont lus dans des ouvrages écrits par des historiens nationaux. Enfin la philosophie et l'anglais y gagnent tous deux à la belle traduction que j'ai vue chez vous de la « Psychologie » de James.

« Mais voici, cher Monsieur, une bien longue lettre. J'aurais voulu vous dire encore la satisfaction que j'ai eue à constater l'admirable fonctionnement de la très noble corporation des capitaines.

« J'aurais pu parler de votre système de punitions en rapport avec la nature de la faute commise. Rares sont les éducateurs qui comprennent qu'une arrivée tardive, un acte d'indiscipline légère, ou de turbulence, doivent être punis par un travail manuel, ou une course déterminée, qui fatiguera l'enfant tout en le fortifiant, plutôt que lui donner un devoir écrit supplémentaire qui achèverait de l'énerver et de l'aigrir.

« Enfin, j'aurais voulu vous exprimer toute mon approbation de votre système d'émulation, qui insiste davantage sur les progrès ou les déficits de l'enfant à l'égard de lui-même, de son travail passé, que sur son rang par rapport à ses condisciples. Il y a dans ce dernier procédé une injustice, car la nature n'ayant pas donné à tous une intelligence égale, les forts s'enorgueillissent à tort et les faibles sont injustement humiliés. Au contraire, si la valeur du travail personnel de l'enfant est surtout mise en relief, si une fréquente comparaison avec le travail fourni précédemment permet d'établir qu'il y a un progrès constant, l'enfant se fera un point d'honneur de ne pas rompre par une ligne descendante l'harmonie de la ligne ascendante, et c'est en cela que réside l'empire sur soi-même et la persévérance.

« Enfin j'aurais aimé vous dire aussi le plaisir que m'ont procuré les réunions du soir si simples et si cordiales. Comment serait-il possible de mieux terminer une journée que par une lecture ou un chant? Il n'y rien de tel pour rapprocher les âmes que les émotions communes. Et vous savez les donner, cher Monsieur, sans la moindre mise en scène par la seule élévation de votre pensée.

« Oui, tout cela, j'aurais voulu vous le dire. Mais je m'arrête, il est temps. Laissez-moi seulement vous exprimer encore, cher Monsieur, toute ma reconnaissance et mon admiration.

« Ad. Ferrière. »

MENSURATIONS ET CARNETS DE SANTÉ

L'Université se préoccupe beaucoup de cette question.

Nous ne pouvons qu'admirer les efforts de MM. Binet, professeur à la Sorbonne, des docteurs Philippe et Boncour, et de tous ceux qui coopèrent à ces essais.

Il nous est permis de constater que les Roches ont été, ici encore, à la tête d'un mouvement.

Tous les trois mois, nos élèves sont mensurés; depuis cette année, nous avons remplacé par le spiromètre la mesure du périmètre thoracique, trop susceptible d'erreurs, et nous avons ajouté à nos instruments d'étude le dynamomètre.

Certains élèves plus faibles sont régulièrement pesés et nous conservons les courbes de leurs augmentations.

Voilà bientôt sept ans que, régulièrement, sont prises ces mesures; nous sommes fiers de le dire et de montrer une fois de plus comme notre petite cellule est libre en ses mouvements et progresse rapidement, tandis qu'il faut des années pour mettre en marche le corps plus majestueux certes, mais plus lourd, de notre sœur aînée l'Université.

EXAMENS DU BACCALAURÉAT

L'École des Roches a présenté aux examens du baccalauréat, en 1904-1905, les huit élèves suivants, qui ont tous été reçus :

Classe de Mathématiques :

Guy de Toytot.
Paul Watel.

Classe de Première :

Maurice Bosquet.
Jacques Hervey.
Georges Lecointre.
Pierre de Rousiers.
René Saquet.
Guy Thurneyssen (reçu à la fois à *Sciences-Langues* et à *Latin-Sciences*).

Quatre élèves se sont présentés eux-mêmes; l'un d'eux, Pierre Daniel, a été reçu.

II

LE TRAVAIL CLASSIQUE

LES ÉTUDES EN 1905-1906.

Nous avons la joie, cette année encore, de constater un progrès dans la marche des études, de pouvoir dire que tous voient plus nettement le but à atteindre, que tous, maîtres et élèves, réalisent plus consciencieusement l'idéal des Roches.

Car nous avons notre idéal d'enseignement, que préciseront et cet article, et ceux qui le suivront, et nous estimons qu'il est une de nos raisons d'être. Nous avons la prétention de faire, à ce point de vue, autre chose — et mieux — qu'une *concurrence* à l'Université. Nous sommes des soldats d'avant-garde, des explorateurs. Dès qu'une méthode est démontrée bonne, nous l'appliquons. Sans cesse à la recherche d'un nouveau progrès, avec une souplesse et une liberté presque sans limites, nous précisions et réalisons ce qui reste à l'état de rêve et de désir chez les meilleurs pédagogues de ce temps. Nous avons conscience de rendre ainsi service, non pas seulement à nos élèves, mais à l'Université elle-même. Sans aucun esprit de rivalité et de parti, nous faisons notre œuvre : nous sommes sûrs que l'Université, qui en a profité déjà, aura toujours intérêt à la suivre.

Cette liberté d'action nous a permis, au milieu de cette année scolaire, et par suite d'une nombreuse arrivée de jeunes élèves, de créer une nouvelle classe, en dédoublant la septième. Les

parents des nouveaux venus et nous-mêmes, n'avons eu que satisfaction de cette mesure.

S'il nous est agréable de saluer l'arrivée du jeune maître qui a vite conquis notre estime, il nous a été très pénible de dire adieu à Mlle Mory, devenue directrice, à Saint-Dié, d'une école de jeunes filles. Je sais avec quels regrets elle nous a quittés. Nous aimons à lui redire ici notre reconnaissance, la respectueuse sympathie de tous, et l'espoir que les Roches la reverront souvent. Nous avons vu sa sixième, classe privilégiée vraiment, se remettre vite de son départ, grâce au zèle de M. Ouinet. C'était une rude tâche que de succéder à Mlle Mory : il fallait, comme elle, unir à une inébranlable fermeté, une affectueuse douceur, à un enthousiasme sans défaillance, un sens vif des réalités. La classe de sixième vient d'avoir encore une année de plein succès : c'est donc que son maître a su avoir tout cela, M. Ouinet dira plus loin les essais de travaux pratiques qu'il a poursuivis six mois avec ses jeunes élèves. Nous sommes très satisfaits de ce premier pas, et décidés à marcher en ce sens l'an prochain. Nous n'innovons pas : nous ne faisons que reprendre les belles expériences de Pestalozzi et de Frœbel. L'éducation nouvelle consiste moins d'ailleurs à tenter de nouveaux essais, qu'à choisir parmi les anciens et à coordonner tous ceux qui ont réussi à intéresser l'enfant, à développer ses facultés d'observation et l'adresse de ses mains autant que l'initiative de sa pensée.

Notre enseignement préparatoire continue à être extrêmement solide. Il gagnerait sans doute — et nous y veillerons — à être un peu plus vivant, plus concret, moins déductif. Il manque un peu de leçons de choses, et l'histoire naturelle en particulier n'a pas, autant que je le pensais, passionné nos petits élèves. Nous aurons très grand profit à tirer d'un livre qui vient à son heure : *l'Initiative mathématique*, de M. Laisant. Il s'attache à développer, par les mathématiques elles-mêmes, des qualités tout opposées à cette sécheresse, cet esprit d'abstraction, cette logique éloignée du réel, cette vide mnémotechnie qu'on donne si souvent sans le chercher sans doute, mais en fait, aux plus jeunes élèves eux-mêmes, tandis qu'en même temps on leur enlève cette naïveté

d'âme, cette fraîcheur d'observation qui deviennent si fécondes pour peu qu'on ne les enlise point.

L'enseignement des langues continue à aller bon train, mais j'aimerais qu'on y appliquât plus courageusement encore la méthode directe. Notre organisation de « classes mobiles » nous donne ici surtout une incontestable supériorité. Nous avons eu pendant cette année quatre classes d'anglais parallèles, très homogènes. Le cours supérieur, correspondant à peu près à la cinquième, est excellent et très vigoureusement mené, entièrement en anglais, par M. Coulthard.

M. Bell a organisé le chant anglais de tout l'enseignement préparatoire. Et il y a pleinement réussi. Plus de 50 garçonnets chantent, et juste, de petites mélodies ou des chants populaires entraînants. Cela les amuse beaucoup et les instruit tout autant.

Il nous faudra faire semblable essai en allemand. Grégorovitza dira plus loin que, malgré nos progrès, nous n'avons pas encore en allemand les mêmes résultats qu'en anglais. Pourquoi?

Sans doute la langue est beaucoup plus difficile, les relations de nos élèves et de leurs familles plus rares avec l'Allemagne qu'avec l'Angleterre, nous n'avons pas de jeux allemands, et nos stages d'Outre-Rhin ont été, surtout au début, beaucoup moins fréquents que ceux d'Outre-Manche.

Et puis nous n'avons que deux professeurs d'allemand contre quatre d'anglais.

Nous allons remédier en partie à ces lacunes en prenant, à la rentrée de 1906, un troisième maître allemand.

Les stages ont été organisés par M. Trocmé avec beaucoup de méthode et de conscience. Nous rappelons aux parents de nos élèves actuels et surtout aux parents de nos élèves futurs, notre désir de voir terminés avant la quatrième le stage en Angleterre et le stage en Allemagne. Il est à peu près impossible, une fois passée la cinquième, de donner aux séjours à l'étranger autre chose que les vacances, et souvent c'est trop peu.

Dans l'Enseignement secondaire, les langues étrangères ont eu, au concours de l'Enseignement libre, un succès inespéré : nous

avons eu en anglais le premier (G. Ferrand) et le troisième (Desplanches) et en allemand le premier de haute lutte (Grégorovitza) et le quatrième (A. Pusinelli). A Grégorovitza j'ai demandé non seulement de m'aider à diriger la table d'allemand du Coteau, mais encore d'enseigner l'allemand aux plus faibles de ses camarades de seconde. L'essai a réussi, en bonne partie du moins. La grande bonne volonté des élèves au début a fléchi en fin de trimestre, mais l'expérience reste faite, très intéressante à tous égards.

Qu'il me soit permis de signaler encore le travail important que les élèves de Mathématiques et de Philosophie ont fait sous ma direction : nous avons complètement traduit, en moins de six mois, le *Textbook of psychology*, de W. James. La traduction n'est pas parfaite et doit, pour être publiée, être remaniée complètement. Mais j'aime à dire la bonne volonté, parfois enthousiaste, de mes collaborateurs, leur perspicacité, et la joie que nous a donnée à tous cette œuvre mutuelle et cette longue communion de pensée avec un psychologue et un pédagogue de premier ordre.

J'ai dit tout à l'heure nos succès dans un concours libre : le baccalauréat a été pour nos élèves une aussi heureuse épreuve. Tous les élèves que l'École présentait ont été reçus. « Mais, me dira-t-on, vous avez choisi les meilleurs? » Je répondrai qu'il y a des élèves inaptes à de tels examens, que notre devoir est de les en éloigner et de supplier les parents d'accepter notre manière de voir; que l'École ne peut prendre la responsabilité de tels échecs.

Mais je puis dire le nombre de ceux qui se sont présentés sans notre appui : ils étaient quatre. L un d'eux a été reçu.

Si quelque esprit grincheux veut nous rendre responsables de la totalité des élèves qui ont passé l'examen, nous pouvons encore présenter comme parfaitement honorable cette moyenne de dix élèves reçus sur treize candidats.

Notre classe de première de cette année n'est inférieure en rien à celle qui l'a précédée, et lui est supérieure en certains points.

Nos Mathématiciens sont moins entraînés peut-être, pour diverses raisons indépendantes de nous.

Nous pouvons espérer pourtant d'encourageants succès.

Les interrogations de semaine ou de quinzaine ont été plus rigoureuses encore et nous devons un merci tout spécial et aux professeurs qui ont bien voulu accepter ce surcroît de travail, et à nos amis de Paris qui sont venus interroger nos élèves de seconde, de première, de mathématiques, ou de philosophie.

Nous reprendrons, en 1906, la classe de Mathématiques élémentaires supérieures, transition entre le baccalauréat et la licence ou les grandes écoles. Nous serons heureux de recevoir le plus tôt possible des inscriptions.

M. Lange dit plus loin en fort bons termes, l'esprit de notre enseignement scientifique.

Je tiens pourtant à insister sur un point.

Nous avons un laboratoire de chimie très bien monté et entretenu avec un soin parfait par M. Delétra.

Notre laboratoire de physique, très suffisant pour un enseignement théorique, ne nous permet pas assez de travaux pratiques et on sait quelle importance nous attachons aux manipulations, qui font retrouver à l'élève les grandes découvertes des créateurs de la science, et qui, en lui donnant la féconde illusion de constantes inventions, stimulent et développent son initiative.

Nous n'avons pas de milliardaire en France, c'est entendu. Nous n'osons espérer qu'un Carnegie d'outre-mer entende notre appel et nous construise le laboratoire rêvé. Qui sait pourtant?

Mais ce laboratoire, nous voulons l'avoir pour 1906, et nous sommes sûrs que ceux qui s'intéressent à l'École, que les parents qui veulent pour leurs fils une éducation scientifique parfaite, que de généreux donateurs amis du progrès et du progrès essentiel aujourd'hui, celui de l'éducation, nous aideront et nous permettront de réaliser notre rêve.

Car ce sont nos vraies joies, aux Roches, d'apporter chaque année une pierre nouvelle à l'École et par là un progrès à notre œuvre morale.

Nos visiteurs ont admiré, à l'exposition de l'École, les splen-

dides cartes en relief et en couleur des élèves de M. Wilbois.

Nous devons signaler l'intérêt très grand que prennent à la géographie et nos professeurs et nos élèves. Il y a comme un match entre les diverses classes, match de disciples, mais aussi match de maîtres. Ils font appel à tout ce qui peut rendre cet enseignement captivant : Vues, photographies, cartes postales, beaux atlas, grandes cartes murales, et surtout excursions et voyages.

Il nous souvient qu'il y a trois ans, un inspecteur général visitant l'École avait trouvé nos collections un peu maigres, et notre enseignement de la géographie un peu sec.

Nous nous sommes piqués au jeu ; cette remarque a été pour nous très féconde, et si l'inspecteur général revenait aujourd'hui, il verrait avec joie que son idée a germé et produit une riche moisson.

L'enseignement de l'histoire en a profité, puisqu'il est intimement lié à celui de la géographie, et c'est une résurrection du passé que tentent avec succès nos professeurs, en particulier M. Desgranges et M. Trocmé.

Le dessin lui-même est venu apporter à l'histoire son concours : l'enseignement de M. Storez n'a fait parfois que vivifier et préciser encore celui de M. Desgranges.

M. Dupire s'est plus exclusivement consacré au modelage et aux décors — avec quel succès, — ceux-là le savent qui ont vu les décors des *Romanesques* et d'*Athalie* et les modelages exposés à la Fête de l'École. M. Storez a fait un cours de construction aux élèves de la section spéciale et il dit plus loin ses essais dans l'enseignement du « dessin libre ».

Non seulement le dessin libre a réussi aux Roches, mais M. Storez a fait œuvre plus haute encore en développant chez tous ses élèves l'esprit d'observation et en nous enseignant à tous, grands et petits, les lois de la beauté rationnelle.

Je parlais de son cours en section spéciale : il l'a toujours illustré par des exemples concrets et des visites à des maisons nouvelles à Verneuil.

Ces élèves de la section spéciale sont des enfants gâtés :

pour eux nous avons créé cette année, dès la quatrième, des cours de mécanique qui reçoivent leur application pratique dans l'étude des machines de l'École et leur complément dans le travail du fer, inauguré cette année par M. Ouinet.

Des cours d'industrie les mettent au courant des progrès actuels et leur permettent de choisir, à leur sortie de l'École, et en connaissance de cause, la voie qui leur convient. Ces cours sont, de plus, une application réelle, concrète, vivante, des leçons de physique et de chimie.

De cette année encore datent des leçons de droit pratique, et de géographie commerciale. M. Roux a étudié, en suivant à peu près l'ordre du beau travail de M. Poinsard, les échanges des principaux pays du monde.

En même temps, nous poussions énergiquement notre enseignement agricole. Et nous sommes si bien lancés que nous avons l'espoir de retenir à l'École nos plus grands élèves qui recevraient à notre ferme une première initiation pratique et dans nos laboratoires un solide enseignement; nous les enverrions ensuite dans une ou deux fermes-écoles bien choisies, en France ou à l'étranger, où des hommes en qui nous avons foi leur enseigneraient l'art de la culture, tout en continuant leur formation morale.

Voilà le bilan de notre année d'études et quelques-uns de nos projets.

De notre marche en avant les professeurs de l'École doivent recueillir l'honneur. Nous aimons à dire pourtant combien nous sommes redevables à certains de nos visiteurs, en particulier à M. Ferrière et à M. Mélikian. Ils ont eu l'amabilité de nous dire qu'ils avaient beaucoup appris aux Roches; nous avons appris au moins autant qu'eux; ils nous ont fait profiter de leur expérience, de leurs réflexions, et ont bien voulu nous donner sur notre œuvre un jugement impartial et sympathique, qui reste pour nous un encouragement précieux.

G. Bertier.

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES

Notre École ne mériterait pas son nom d' « École Nouvelle » si la question des méthodes d'enseignement n'y était pas sans cesse à l'ordre du jour. En ce qui concerne l'enseignement des sciences en particulier, on ne se contente pas d'adopter les nouveaux programmes et d'en tirer le meilleur parti possible. Le but que l'on se propose est surtout le développement libre des intelligences. Évitant avec soin tout ce qui peut déformer les jeunes cerveaux, on s'efforce de réagir contre la tendance, malheureusement trop répandue encore aujourd'hui, de faire de l'enseignement scientifique un enseignement où les sciences abstraites occupent de bonne heure une place trop importante au détriment des sciences d'observation et d'expérimentation.

Il est entendu que l'étude des sciences exactes constitue une excellente discipline intellectuelle en donnant à l'enfant des habitudes de précision qu'il ne pourrait guère acquérir autrement. Mais encore faut-il que ces études soient appropriées à son âge et à ses forces et de telle façon que le mot « instruire » ne soit pas synonyme d' « ennuyer » et quelquefois de « torturer ». Et puis, une discipline intellectuelle quelle qu'elle soit, si on en abuse, exalte certaines facultés et laisse les autres s'atrophier. C'est ainsi que l'esprit mathématique, avec son pli particulier, est malhabile à se débrouiller dans les sujets pratiques. Habitué à résoudre des problèmes dont les données sont simples et bien définies, le mathématicien se perd, s'égare dans la complexité et l'indétermination des choses concrètes et réelles.

De plus, l'abus des sciences abstraites donne à l'enfant une tournure d'esprit qui l'éloigne de plus en plus de la nature. Il en arrive à se figurer que l'on peut tout ramener au nombre, que l'étude de la nature n'est plus qu'une question d'équations et que le temps est proche où toutes les sciences s'étudieront au tableau noir.

C'est pour donner à nos enfants le correctif nécessaire aux

insuffisances et aux défauts de l'esprit mathématique que nous développons de plus en plus à l'École l'enseignement des sciences expérimentales.

Quant à la méthode, elle est autant que possible conforme au principe qui consiste à partir du concret et du particulier pour aller peu à peu à l'abstrait et au général. « Les hommes, a dit Herbert Spencer, croient que, parce que les formules générales qu'ils ont trouvées pour exprimer des groupes de cas particuliers ont simplifié leurs conceptions en réunissant plusieurs faits en un seul, ces mêmes formules simplifieront de même les conceptions d'un enfant. Ils oublient qu'une généralisation n'est simple qu'en comparaison de la masse entière de vérités particulières qu'elle comprend, mais qu'elle est plus complexe qu'aucune de ces vérités prise isolément; que ce n'est qu'après qu'un certain nombre de ces vérités isolées ont été acquises que la généralisation soulage l'esprit et aide la raison, et que, pour un esprit qui ne possède point les vérités isolées, la généralisation reste nécessairement un mystère. C'est ainsi que, confondant deux espèces de simplifications, les maîtres ont constamment erré en commençant par les « premiers principes » : manière de procéder essentiellement contraire à la règle fondamentale, qui est de présenter à l'esprit les principes par l'intermédiaire des exemples, de le conduire du particulier au général, du concret à l'abstrait[1]. »

Passons maintenant en revue chacune des branches de notre enseignement scientifique.

Chimie. — Sous la bonne direction de notre collègue M. Delétra, l'étude de la chimie se poursuit de la façon la plus intéressante et la plus concrète dans le coquet laboratoire de l'École. C'est là que se donnent toutes les leçons; de cette façon, la chimie cesse d'être pour l'enfant une science de formules, celles-ci ne venant qu'ensuite comme moyen de soulager sa mémoire.

1. Herbert Spencer, *De l'éducation intellectuelle, morale et physique.*

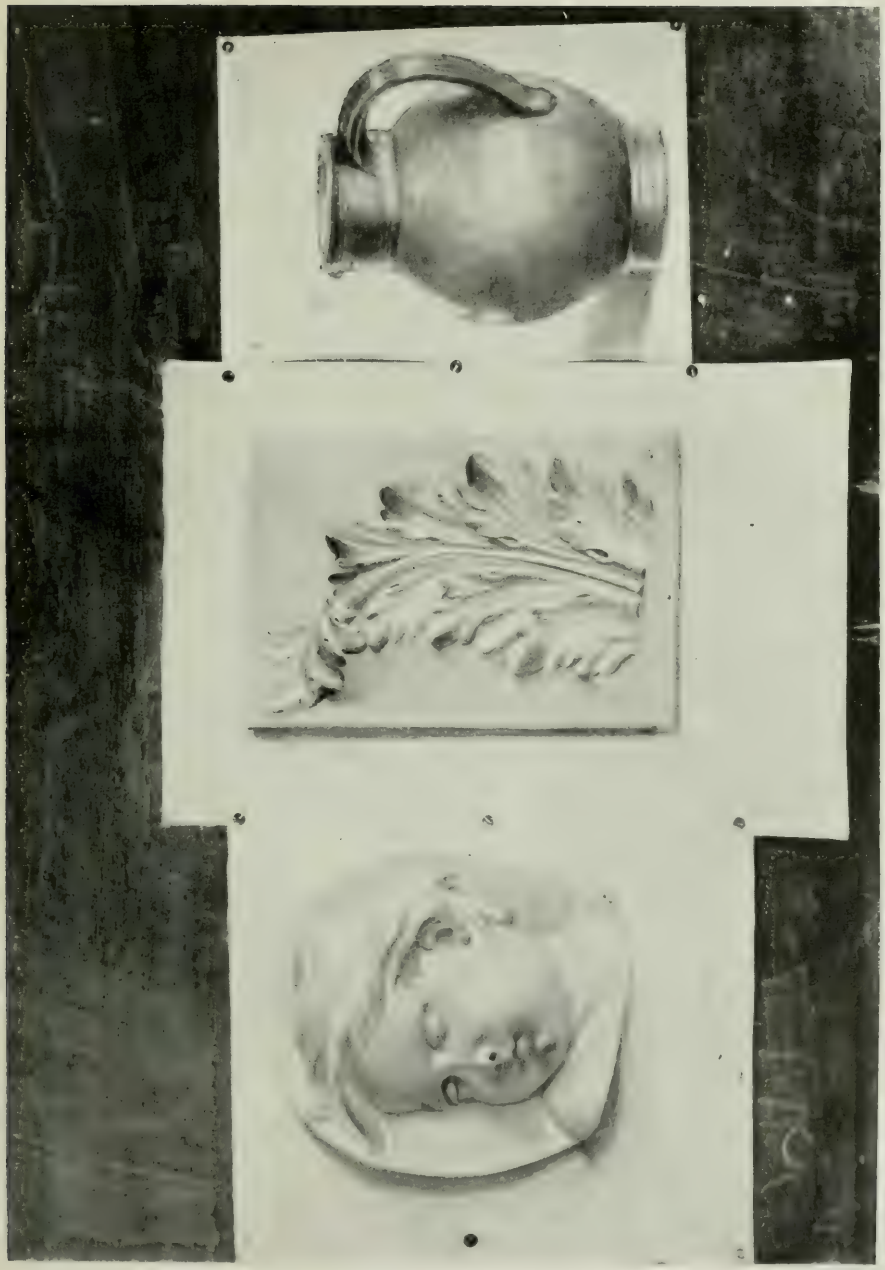
Les travaux pratiques occupent dans cet enseignement la place très importante qu'ils doivent avoir. L'élève trouve au laboratoire tout ce qu'il lui faut pour faire ses expériences et, le plus souvent, on le laisse se débrouiller tout seul. Ses expériences ne lui réussissent pas toujours, il s'en faut, mais alors, avec l'aide du professeur qui étudie avec lui les causes de son insuccès, il retire de son expérience manquée un enseignement tout aussi profitable que s'il avait réussi du premier coup.

Physique. — C'est dans le même esprit qu'on s'efforce de donner l'enseignement de la physique en lui rendant de plus en plus son véritable caractère de science expérimentale. Le temps est passé où la classe de physique était regardée comme une succursale de la classe de mathématiques; où la loi de Mariotte, par exemple, était l'occasion d'innombrables problèmes du second degré ou bien encore les calculs d'espace nuisible dans les machines pneumatiques l'occasion d'aligner de belles équations et de faire de subtiles éliminations.

De plus, dans les nombreuses applications numériques que l'on fait faire aux élèves, on les habitue de bonne heure à se préoccuper du degré de précision qu'on est en droit d'exiger dans leurs calculs. On leur rappelle constamment que les données d'un problème de physique sont des résultats d'expériences et, comme telles, entachées d'erreurs inévitables plus ou moins grandes; qu'il est inutile, par conséquent, de tenir compte, dans les calculs, des chiffres dont la suppression entraînerait des erreurs plus faibles que celles faites dans les mesures.

Et ainsi disparaît, chez l'élève, ce scepticisme à l'égard des calculs auxquels donne lieu l'étude des phénomènes physiques; il ne se croit plus autorisé à dire qu'en physique, tous les calculs sont faux.

Mais ce n'est pas tout; il faut aussi lui apprendre de bonne heure ce qu'est la méthode scientifique; lui montrer comment on utilise des observations isolées pour généraliser. Des connaissances isolées servent peu pour le développement de l'intelligence; il faut donc enseigner à l'élève le moyen de relier des



DESSINS DE M. CHARPENTIER ET DE L. LANDRI

DESSINS « LIBRES » D'ÉLÈVES

faits épars et d'en dégager une loi. A cet effet, on l'habitue de bonne heure à l'emploi des constructions graphiques qui non seulement donnent d'une façon frappante l'allure d'un phénomène, mais encore font pénétrer dans son esprit les idées si importantes de fonction et de continuité. En même temps, il apprend comment, tout en généralisant l'expérience, on corrige nécessairement par le graphique, les nombres qu'elle a donnés.

D'ailleurs, l'usage des graphiques facilite singulièrement l'étude de certains chapitres de la physique; il permet de résumer en une image frappante un ensemble de résultats que l'élève ne retiendrait que difficilement sans cela. Interrogés à ce sujet, nos grands élèves de *Mathématiques* ne manqueraient pas de citer l'étude de la compressibilité des fluides, l'étude de l'équilibre d'un corps pur sous plusieurs phases; celle des solutions, etc., etc.

Sciences naturelles. — En *sixième*, étude de l'homme et des animaux, en s'attachant à montrer l'utilité de la zoologie pour l'agriculture (animaux nuisibles et utiles).

Quatrième (géologie). Étude des effets de l'eau et du feu central — les différents terrains — et toujours la préoccupation de montrer comment la science sert de base aux applications agricoles industrielles. Dans ce but, on s'est étendu davantage sur les parties du cours se prêtant aux développements pratiques : reboisement, pétrole, houille, etc.

En troisième (zoologie). Étude de l'homme : même désir de chercher à expliquer les faits de la vie quotidienne : nourriture, marche, voix, sensibilité, etc. (Note de M. Paul Roux.)

Les élèves de seconde classique et moderne ont étudié les différents représentants du règne animal, depuis les infusoires jusqu'aux insectes, inclusivement. Des spécimens mis entre les mains des élèves sont venus compléter cet enseignement essentiellement concret.

Les mathématiciens et les philosophes se sont particulièrement attachés à l'étude de l'homme et de la botanique. Ils ont, de plus, fait quelques dissections qui leur ont permis de se rendre

compte par eux-mêmes des dispositions de certains organes complexes : cerveau, cœur, poumon. (Note de M. Fatras.)

Mathématiques. — Des expériences intéressantes, qui ont donné de bons résultats, ont été faites cette année par notre collègue, M. Wilbois. Il fallait pour cela un terrain neuf, non encore encombré de certaines méthodes dont l'influence n'aurait pas manqué de se faire sentir et aurait rendu difficile l'application d'idées nouvelles. C'est pourquoi nous ne parlerons ici que des classes de *cinquième* et de *quatrième*.

Un premier pointauquel s'est attaché notre collègue, c'est d'établir dans son enseignement un lien étroit entre les trois branches des mathématiques : arithmétique, géométrie, algèbre. Dans ce but, un même problème est résolu successivement par l'arithmétique, par l'algèbre, puis par la méthode graphique.

En algèbre, on s'est abstenu de commencer par des théories générales. Aussi, contrairement aux indications du programme, on a été obligé de laisser de côté les segments dirigés; mais on s'est attaché à la résolution des équations numériques du 1er degré à une et plusieurs inconnues, avant de s'occuper du calcul algébrique. En un mot, on a fait de l'abstraction progressive.

En géométrie, on s'est inspiré de la méthode de M. Méray et on n'a pas craint de partir de l'intuition aux dépens de la rigueur scolastique.

C'est un fait établi depuis longtemps, que le jeune débutant est incapable de goûter la belle ordonnance de l'édifice logique, bâti sur les *Éléments* d'Euclide. Il faut, sous peine de le rebuter, souvent à jamais, commencer par une géométrie concrète. En s'élevant ensuite peu à peu, on arrivera sans peine à le mettre en état de lire avec fruit, et d'apprécier, pendant ses dernières années d'études, les beaux traités aux démonstrations si élégantes, parus dans ces derniers temps.

En *cinquième* et en *quatrième*, on a adopté le programme suivant : Le troisième livre (similitude en général). Les droites concourantes dans les triangles (1er livre). — La théorie du

triangle rectangle (théorème de Pythagore, etc.) (3e livre). — Le cercle (2e livre). — La similitude dans le cercle (3e livre).

Un certain nombre de travaux pratiques ont été exécutés par les jeunes élèves. On avait en vue deux buts : d'abord l'exécution des problèmes d'algèbre par des graphiques exacts et aussi la résolution de problèmes de similitude sur le terrain (Ex. : mesurer à la chaîne, par les triangles semblables, la distance à un point inaccessible).

L'autre but poursuivi a été d'habituer, dans les exercices, les élèves à rendre l'erreur minima et à apprécier l'influence d'une erreur sur le résultat. Cela constitue une bonne préparation à la physique.

Nous terminerons cet aperçu par deux remarques qui s'appliquent d'ailleurs à tout notre enseignement.

Nous faisons tous nos efforts pour réagir contre la vieille habitude de mettre tout l'enseignement en leçons. Nous cherchons à « enseigner » le moins possible, en faisant « trouver » à l'élève le plus possible. Nous tenons à faire de lui non un récepteur passif, mais un chercheur actif qui observe et qui découvre.

Enfin, nous évitons avec soin les classes nombreuses. Nous voulons pouvoir suivre de très près chacun de nos élèves, les plus faibles comme les plus forts ; aussi ne craignons-nous pas de dédoubler une classe (et c'est ce qui a été fait cette année pour la *seconde* et la *troisième*), dès que son effectif dépasse le chiffre qui a été établi dès la fondation de l'École.

G. Lange.

Der deutsche Unterricht in der Ecole des Roches.

Wie in allen höheren Schulen Frankreichs, so wird auch in unserer Anstalt eifrig Deutsch getrieben. Bei uns, in der Ecole des Roches, wird dieses Lehrfach sogar viel besser gepflegt als in den Gymnasien. In den letzteren nämlich können die Schüler nur während des deutschen Unterrichts deutsch sprechen, aber hier, haben sie viel mehr Gelegenheit dazu. Wir haben hier zwei ausgezeichnete Lehrer für die deutsche Sprache, Herrn Hoeflich und

Herrn Thiry, die sich stets eifrig bemühen den Schülern diese nützliche Sprache beizubringen. Ausserdem sprechen noch einige Lehrer fliessend deutsch wie z. B. Herr Direktor Bertier, Herr Professor Trocmé, Herr Mathematikprofessor Lange und Herr Chemieprofessor Dr Délétra, sowie Frau Bertier, Frau Bell, Frau Trocmé, Fräulein Demolins, Fräulein Schlipphacke und Fräulein von St. Pol.

Was die Schüler anbetrifft, so sind nur drei von ihnen dieser Sprache mächtig : John Waddington, Vladimir Werefkine und Andreas Pusinelli.

Wir sehen also dass die deutsche Sprache in unserer Anstalt zahlreich genug vertreten ist und dass die Schüler wirklich Gelegenheit haben, diese Sprache zu erlernen. An guten Einrichtungen dafür fehlet es auchdurchaus nicht. Es gibt deren gar mannigfaltige, aber die vorzüglichste von allen ist zweifellos die deutsche Unterhaltung beim Abendessen. In jedem der fünf Häuser nämlich besteht der Speisesaal aus drei Tischen. Beim Mittagessen wird an allen Tischen französisch gesprochen; beim Abendessen aber spricht man nur an einem Tische französisch. An diesen kommen gewöhnlich die Ausländer hin, die noch kein französisch können; von den zwei anderen Tischen ist der eine dem Deutschen und der andere dem Englischen gewidmet.

Jeder Tisch hat seinen Leiter. Im Coteau Z. B. ist Herr Bertier der Leiter des deutschen Tisches, im Vallon Frl. von St. Pol, in der Guichardière Herr Thiry, in den Pins Frl. Schlipphacke und in den Sablons Herr Trocmé. Die Schüler sind wohl gezwungen die Sprachen der betreffenden Tische zu sprechen, widrigenfalls ihnen der Nachtisch entzogen wird oder sie 10 Ct. Strafe zahlen müssen.

Was den grammatischen Unterricht der deutschen Sprache anbetrifft, sohaben hier die kleinen Schüler vier Stunden wöchentlich und die grossen zwei. In diesen treibt man viel Grammatik, viel Lektüre und recht viele Übersetzungen. Ich selbst habe die Ehre in einer Klasse den deutschen Unterricht zu erteilen. Da nämlich Herr Hoeflich und Herr Thiry sehr beschäftigt sind, so hat mir Herr Direktor Bertier die Unterprima anvertraut. Ich gebe dort zwei Stunden wöchentlich. Ich tue mein mögliches um meinen Schülern etwas beizubringen, trotz dem aber muss ich gestehen, dass sie langsam fortkommen. Die vielen unregelmässigen Verba, an denen ja die deutsche Sprache ausserordentlich reich ist, sowie die verschiedenen Praepositionen und Artikel bereiten ihnen sehr grosse Schwierigkeiten.

Mit dem Englischen hat man in unserer Schule grössere Erfolge erzielt als mit dem Deutschen. Dieses lässt sich aber durch die aus-

serordentliche Schwierigkeit der deutschen Sprache erklären. Der Franzose lernt nämlich tausendmal leichter englisch als deutsch. Trotzdem aber entmutigen wir uns nicht. Es geht ja immer besser mit dem Deutschen; im nächsten Schuljahr werden wir einen deutschen Lehrer mehr haben und dann werden wir mit dem Deutschen hoffentlich dieselben glücklichen Erfolge haben, wie mit dem Englischen.

Eudoxe Em. GRÉGOROVITZA.

NOTES SUR VERNEUIL

Une des qualités les plus nécessaires à un professeur à l'École des Roches doit être la ténacité dans ses desseins. Cet esprit de stabilité sera le nécessaire contrepoids de notre désir d'innovation.

Voici maintenant un autre principe qui nous est cher : ne pas nous en tenir aux formules qui nous ont été suggérées à nous-mêmes par nos maîtres, mais en vérifier constamment la portée et l'efficacité éducative; adapter à notre jeune auditoire la donnée scientifique la plus nouvelle, ne jamais nous « cristalliser » dans nos connaissances de jeunesse, ni surtout — oh! surtout! — ne jamais hésiter à transmettre d'une façon plus vivante et plus neuve ce qui ne nous fût pas, jadis, transmis ainsi.

C'est pour ces raisons que, persévérant dans une tentative d'enseignement dont il m'a été donné de faire le bref exposé dans le *Journal de l'École des Roches* de 1904, et parti avec mes élèves des origines mystérieuses du peuple égyptien, ayant vu, aux premiers jours de la quatrième, les rayons du soleil levant dorant la statue de Memnon, je les ai conduits en ce terme-ci, à la fin de leur année de seconde (géographie, histoire et littérature se soutenant toujours, intimement mêlées) jusqu'aux pièces d'eaux de Versailles où le dernier éclat d'un soleil au déclin couvrait d'une pourpre inquiétante les trophées coûteux de Louis.

Ainsi donc, nous avons suivi, dans leur développement, la vie européenne et la pensée française, procédant du connu à l'inconnu, nous aidant fortement du souvenir des yeux, insistant sur les transitions, ces points privilégiés de l'histoire d'analyse, et tâchant d'aimer chaque époque pour les nobles élans qu'elle sut engendrer et les belles formes d'art qui nous l'immortalisent.

Procéder du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait, du regard curieux à l'idée, de l'expérience à la règle, ne sera-ce pas aussi nécessaire en éducation littéraire qu'en éducation scientifique, et je voudrais ici, précisément, mieux exposer et plus clairement, cet aspect de notre méthode par l'étude d'un exemple particulier :

Qu'est-ce, pour nos garçons, que la terre de France? — C'est d'abord le pays de famille et le coin rêvé de province où ils vont passer leurs vacances; mais aussi ce canton de la bonne Normandie où nous vivons ensemble, neuf mois de notre année, cette petite place forte de Verneuil à la ceinture d'eaux endormies et toute pavoisée de tours.

L'histoire du moyen âge nous donnant l'occasion, au cours de la classe de troisième, d'aborder, dans son développement, cette cellule de la vie française et trop contents d'avoir l'exemple sous les yeux, l'exemple fréquenté, l'illustration vivante, nous n'avons eu garde de l'omettre et nous nous sommes faits, avec joie, l'interprète du chant des ruisseaux et de la voix calme des pierres.

Et voici ce que les pierres nous ont raconté :

« Romaines, à Verneuil, nous sommes peu! Ces agriculteurs acharnés sont cependant venus déchirer notre terre; ils ont substitué par l'épée la « paix romaine » à cette paix villageoise, au milieu des clairières, dans laquelle les Gaulois, nos pères, envoyaient leurs pèlerinages au sanctuaire voisin des Carnutes... »

Et les aulnes des fossés de l'Avre nous ont murmuré : « Nous sommes les parrains du pays; tous les Verneuil de

France sont rejets de nos branches. Les « vergnes » ont donné Verneuil ! »

Et l'Avre paresseuse, parmi ses lentilles d'eau, nous parla elle-même, comme il suit : « Le Scandinave Rollon, fils des déesses marines, ce barbare accouru chez nous au gré de sa barque et des flots, et maître de la terre, après Saint-Clair-sur-Epte, ramenant son glaive au fourreau, fit fleurir sur mes bords cette justice nouvelle et cette joie féconde de l'effort personnel, qui avait été transmise à sa race dans le fécond isolement des fjords ».

Et les pierres, et les aulnes et les eaux des remparts s'écrièrent d'une voix commune : « Nous sommes les éléments de la terre normande dont les fils, à la suite de Guillaume de Falaise, ont jadis conquis l'Angleterre ! »

Des Français aux Anglais, des Anglais aux Français, ballottée, disputée, déchirée, décimée, pauvre ville frontière, dans le trouble confus des nationalités qui n'émergeaient pas même et parmi les haines féodales, comprenant à la fin sa pensée nationale, se portant vers la France d'un sursaut de son cœur et s'attachant définitivement à la fortune du roi sacré par Jeanne à Reims... telle sera l'histoire de Verneuil !

Elle est ville frontière : un vieux dicton local en garde la mémoire et dit : « *Avra parva licet, Francorum dividit arva* ». C'est l'Avre, si petite qu'elle soit, qui sépare les Français de la terre normande. Dès 1120, le vieux Verneuil est bâti par Henri Ier : ses habitants jouissent de privilèges ; puis, pour se mieux défendre contre les coups de force, la ville forme trois bourgs, ceint chacun de ses murs, muni de ses fossés, qu'il faut prendre l'un après l'autre. Les nombreuses rues de Verneuil, d'ordinaire vallonées et gardant la trace du mot « Pont », restent un souvenir présent de ce morcellement intérieur. Les eaux de l'Iton sont amenées par une dérivation savante pour fortifier la ligne des remparts ; trois grosses tours massives défendent le triangle : au creux du vallonnement, la vieille tour Gelée s'enguirlande encore sous les lierres, et la Tour Grise (hélas ! un peu défigurée) a défié le temps, comme elle défiait l'ennemi par ses inexpugnables murs.

En onze ans, la ville est bâtie, œuvre d'une volonté. Les fléaux s'abattent sur elle : tremblement de terre, dit-on (1182) et plus tard, incendie allumé par la foudre. Vite, elle se relève : en 1240, ses habitants sont au nombre de treize mille, ce qui est environ le triple de sa population actuelle. En 1173 cependant, la ville

VUE DE VERNEUIL (Phot. Boucher).

avait été assiégée par Louis le Jeune et fort maltraitée par les hommes d'armes, après sa capitulation. Quatre ans plus tard, elle retombait entre les mains du roi d'Angleterre, pauvre ballon de jeu que deux camps acharnés semblent se disputer l'un à l'autre avec la frénésie d'un sport cruel.

Louis VII meurt, Jean sans Terre accomplit son célèbre siège d'Évreux. A ce moment Philippe-Auguste est devant Verneuil; il apprend le massacre d'Évreux, part dès la nuit suivante, surprend la ville et passe les Anglais au fil de l'épée. Mais, pendant l'absence du roi de France, Richard Cœur de Lion, bondissant, entre, victorieux, dans Verneuil.

« O Richard, ô mon roi! »

Alternatives diverses : la petite ville redevient française. Sous Jean le Bon, les Anglais la brûlent en partie. Voici que reviennent les heures sombres. Sous Henri V, roi d'Angleterre, après Azincourt, la Normandie est envahie une seconde fois. — C'est l'époque de la Grande Bataille!

Pouvons-nous appeler : grande bataille, une mêlée qui dure trois quarts d'heure? — Oui, puisque, somme toute, cinq mille Français y restent. Le chroniqueur de l'époque, Monstrelet, nous

AUTRE VUE DE VERNEUIL (Phot. Boucher).

a laissé le récit, naïvement conté, de l'événement : la tactique des Anglais consiste principalement à se garantir par derrière avec chevaux, archers et bagages ; ils perdent néanmoins plus de seize cents des leurs!

Par un beau soir d'été : six heures, le soleil tombe (27 août 1424). C'est au nord de Verneuil que le combat s'engage et des meurtrières de la Tour Grise, nous croyons voir renaître la bataille au milieu des blés. (Nos petits bicyclistes ont même su découvrir, dans le lieu nommé Saint-Denis, quelques vieilles statues provenant d'une chapelle qui fut élevée au lieu du combat.)

Mais je n'entreprends pas de raconter, ici, l'histoire de Verneuil. Je n'ai que l'ambition d'exposer une méthode d'enseignement historique qui s'est efforcée de rester toujours pittoresque et expérimentale.

Le sujet suivant de composition, donné à nos élèves de troisième comme devant servir de classement à la fin de l'année, avait été précédé de la note que voici et que je reproduis afin de préciser plus directement mes intentions :

« La narration, dont le sujet suit, devra être fortement imprégnée d'intérêt local et les différents épisodes devront être situés *en des paysages vus, en des sites connus* et décrits plus avec vos yeux qu'avec votre imagination. »

Il s'agissait de l'histoire de Jean Bertin, complément narratif de notre étude locale et qui permettait à mes élèves de tenter, dans la mesure de leurs petites forces, la fameuse « résurrection du passé. »

C'est en 1449 : le cœur pur et vaillant de la bonne Lorraine a palpité d'ardeur sur le bûcher de Rouen : La garnison anglaise, à cette époque, ne se compose, à Verneuil, que de 120 soldats qui, pour suppléer à leur petit nombre, contraignent ses habitants à monter la garde; Jean Bertin, le meunier du Moulin-des-Murailles, veut rendre la ville aux Français. Il va trouver de nuit le capitaine Robert de Floques, tenant garnison à Évreux. Le 29 juillet 1449, au point du jour, celui-ci arrive avec ses troupes au pied des murailles de Verneuil. C'est un dimanche. Dans l'air, qui deviendra bientôt grésillant de chaleur, les cloches du matin tintent la première messe. Jean Bertin lâche l'écluse obscure de son moulin. Bientôt le fossé est à sec; des échelles sont dressées contre les murs et les Français pénètrent dans la ville. Ils surprennent les Anglais, en tuent un certain nombre et font des prisonniers. Les survivants vont chercher refuge à l'intérieur de la Tour Grise...

Les Français entourent celle-ci, malgré les fossés remplis d'eau. Enfin, le 23 août, les assiégés demandent à capituler. Ils ne sont plus qu'une trentaine...

Cette bonne nouvelle fut apportée à Charles VII, alors qu'il se

trouvait à Chartres. Peu de jours après, la cité de Verneuil le recevait en grand apparat. Le roi de France était escorté des évêques d'Auxerre, d'Évreux et de Lisieux. Les habitants allèrent au-devant du monarque et offrirent les clés de la ville à celui qui avait été le roi de Bourges et que Jeanne avait fait, par sa piété vaillante, le roi du pays tout entier.

L'histoire militante de Verneuil en tant que cellule typique de l'organisme français en formation, nous paraît se terminer à cette date. Ensuite, elle eut ses jours heureux ou malheureux, mais vraiment elle n'eut plus d'histoire. A part la sanguinaire aventure de Frotté, ce ne sont que documents d'archives...

Pour traiter le sujet donné, nos garçons pouvaient s'inspirer de telle poésie de Victor Hugo : *La fiancée du Timbalier,* par exemple, proposée en classe comme leçon et, pour éviter tout anachronisme, il leur était nécessaire de se souvenir, entre autres détails, que si Verneuil comptait, au temps passé, sept églises carillonnantes, la tour de la Madeleine, ornement et fierté, joie des yeux et du cœur, n'était cependant pas construite, édifiée qu'elle fut vers 1517, en un style qui rappelle une des tours de Rouen, par des artistes italiens et de passage.

Nous conclurons maintenant en quelques mots : Du petit au grand, de Verneuil à la France, c'est ainsi que nous voudrions faire connaître, faire aimer et faire retenir! L'histoire n'est pas surtout enfermée dans les livres; elle rit dans les cloches, grimace dans les gargouilles et dure, bien vivante, jusqu'à nous dans les assises du château fort. La pensée héroïque sort du fait. Nous avons vu la parole de la Pucelle : « L'Anglais sera bouté hors de France » s'accomplir dans le geste de Jean Bertin; mais il semble pourtant que la vertu saxonne ait laissé quelque chose de sa force tenace, dans la campagne de Verneuil, puisque, à l'École des Roches, dans ces mêmes campagnes, nous avons entrepris de faire naître au cœur de nos petits Français cette libre et vigoureuse volonté d'Outre-Mer, consciente et maîtresse d'elle-même.

René Des Granges.

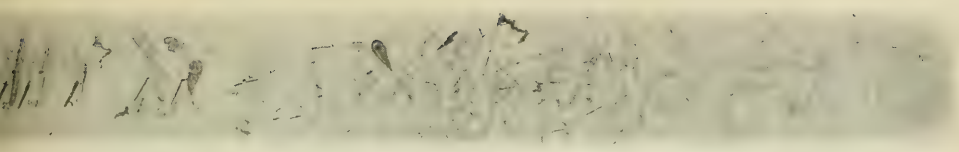
Une journée de pluie à l'École des Roches.

Dans « École des Roches » on remarque le mot école, et ce mot fait penser à un grand bâtiment situé au milieu d'une ville. Il n'en est pourtant pas ainsi de l'École des Roches. Elle n'est pas composée d'une seule maison, mais bien de cinq maisons groupées autour d'un bâtiment central dans lequel se font les classes. De plus, elle est à la campagne au milieu de la nature que nous pouvons admirer à notre aise, ce qui en rend le séjour très agréable. Pendant le terme d'été, il fait ordinairement beau, il faut compter cependant quelques journées pluvieuses qui ne font que trop ressortir les plaisirs auxquels nous sommes habitués. Pendant les journées de pluie nous ne nous ennuyons cependant pas à l'école. Je prends à témoin cette journée pendant laquelle il n'a cessé de pleuvoir.

La matinée étant presque entièrement occupée par les classes, nous souffrons peu de la pluie. Pendant les récréations, lorsque nous changeons de classes, nous sommes parfois un peu mouillés; la pluie, en cette circonstance, a un avantage, elle nous empêche de flâner et d'arriver en retard. Après le déjeuner, pendant le temps libre, nous nous rendons soit à la salle de lecture, où nous trouvons des livres intéressants et variés, soit à la salle de jeux où nous nous exerçons à des jeux divers. La récréation finit à deux heures, c'est le temps des travaux pratiques, ou des jeux. Les premiers ont lieu pour la plupart à l'abri, la pluie n'a guère d'inconvénients, mais pour les jeux cricket, tennis, football, impossible d'y satisfaire si la pluie continue. Allons-nous rester inactifs? Pas du tout, nous faisons la course, sport qui, pour n'être pas aussi agréable que le cricket, a du moins l'avantage de se pratiquer par tous les temps. Nous rentrons pour goûter, et la journée se termine par deux heures de classe. Là, enfin, nous n'avons pas à nous préoccuper de la pluie. Après le dîner, nouveau temps libre, et nouvelle visite à la salle de lecture ou de jeux. Puis, à huit heures et demie, le timbre nous invite à l'appel, c'est le dernier événement de la journée. L'heure du repos est proche et est par tous bien accueillie.

Ainsi se passe, sans trop d'ennui, une journée de pluie à l'École des Roches.

Gilbert Triboulet (élève de sixième).



BATAILLE D'HASTINGS, COMPOSITION DE SAINT-CLAIR DELACROIX

LE « DESSIN LIBRE » A L'ÉCOLE DES ROCHES

Avant d'expliquer ce que nous entendons par le « dessin libre », il ne serait pas mauvais de jeter un coup d'œil en arrière et d'examiner avec autant de soin que nous permet la brièveté de cet article les efforts qui ont été faits pour rendre le dessin accessible au plus grand nombre. Comme le fait si bien remarquer M. Quénioux dans un article de l'*Art décoratif*, paru au mois d'avril 1906 « ceux-là seuls en France jusqu'au XVIIIe siècle qui se destinaient à une carrière artistique, à un métier d'art, apprenaient à dessiner dans l'atelier d'un maître ou d'une corporation ». Au XVIIIe siècle, J.-J. Rousseau, le premier (dans son *Emile*, livre II) proclame l'utilité du dessin pour tous. En 1851, à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres, le comte de Laborde reprenait l'idée de J.-Jacques et, prévoyant l'avenir, disait « qu'il fallait apprendre le dessin à tout homme au même titre que l'écriture et cela avec d'autant plus de raison que l'écriture est une sorte de dessin »; et ailleurs : « le dessin n'est pas un art, le dessin est un genre d'écriture, et avant peu chacun de nous aura un bon ou un mauvais dessin, comme on a une bonne ou une mauvaise écriture; mais il sera honteux de ne pas dessiner; on en rougira comme aujourd'hui on rougit de ne pas savoir écrire ». Il allait même jusqu'à dire que le dessin devait précéder l'écriture et en fait c'est ce qui se passe lorsqu'on laisse l'enfant agir à sa guise, il commence à exprimer ses idées par le dessin avant d'écrire. « Astreindre l'enfant tout d'abord, sans aucune préparation préalable de son jugement, sans aucun exercice préparatoire de sa main, à reproduire mécaniquement des figures qui ne se rattachent à aucune de ses idées, à aucune des

formes qu'il a d'habitude sous les yeux, c'est prendre l'étude *à l'envers*, c'est dégoûter l'enfant à plaisir. Tout au contraire, si le dessin, cette étude attrayante, a *précédé* l'écriture, l'enfant passe aisément de l'un à l'autre, les deux enseignements s'allègent en alternant et font faire des progrès chacun au profit de l'autre. »

DESSIN DE L. LANDRI

DESSIN DE J. MUNIER

En 1878, Émile Reiber, directeur fondateur de l'*Art pour tous*, ajoutait que le dessin devrait pouvoir être *plus facilement* enseigné que l'écriture.

Il semble que ces idées fécondes devaient ajouter une branche nouvelle, attrayante et vivante, à l'enseignement général souvent si morose. Hélas! ce ne fut pas à ces philosophes qu'on s'adressa. Une commission ministérielle fut réunie pour *élaborer une méthode,* il en surgit deux : celle de Guillaume, statuaire, et celle de Ravaisson, philosophe, tous deux membres de l'Ins-

titut. La première l'emporta sur la seconde, et c'est elle qui sévit encore dans l'enseignement officiel. Vous connaissez tous cette méthode, dite « géométrique », qui oblige les malheureux enfants, dans les lycées, collèges, écoles maternelles « à occuper leurs loisirs en traçant des droites, des angles, des polygones,

G. FERRAND DESSINANT.

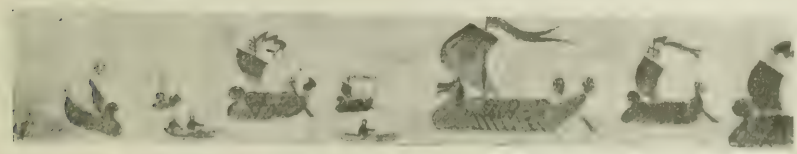
en divisant des figures géométriques en parties égales, etc...

« Les résultats? Nuls ou à peu près nuls.

« Il est facile de constater, à la sortie de ces écoles, que pas un élève ne sait dessiner. Quelques-uns exécutent correctement une épure, un dessin géométrique, copient *assez* exactement, d'après le plâtre, le torse antique ou une figure, mais cela sent le travail machinal. Sortis de cette pratique d'école, ils sont impuissants à traduire une idée graphique personnelle, et à exécuter d'après nature le moindre croquis [1] ».

Devant ces résultats incontestables et navrants, on pouvait

1. Lire l'article de M. G. Morot, dans la *Revue encyclopédique* du 1er octobre 1904.



DÉBARQUEMENT DES NORMANDS EN ANGLETERRE, PAR CH. BOSCH.

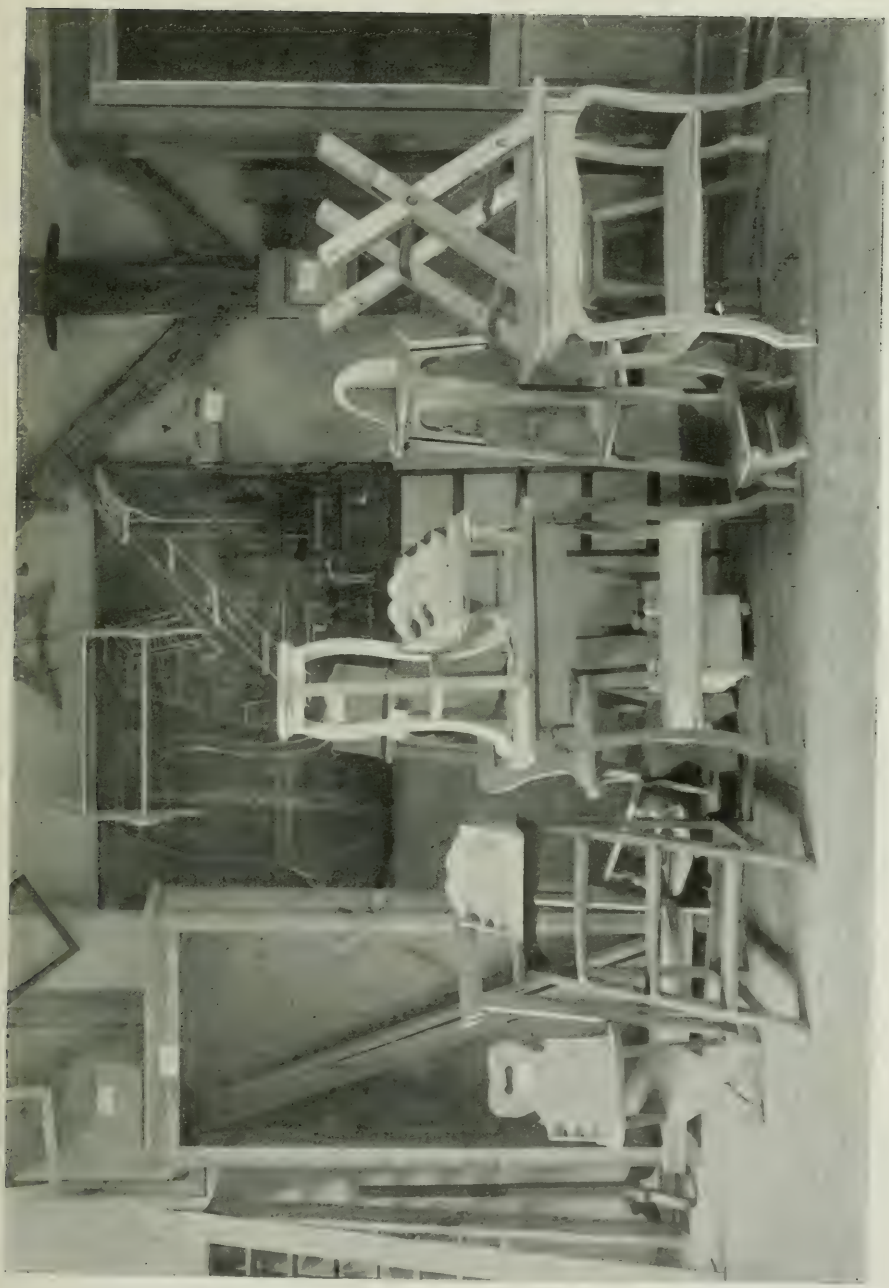
essayer de faire autrement, on ne pouvait obtenir plus mal, ce qui déjà était un encouragement. Partant de cette idée que l'enfant aime à dessiner quand on le laisse tranquille, qu'il ne commence à prendre le dessin (comme bien souvent le reste de l'enseignement) en horreur que du jour où on lui apprend à dessiner, j'ai pensé, qu'il fallait d'abord le laisser faire, lui donner toutes facilités pour exprimer sa pensée, ce qui me conduisit tout naturellement par l'observation de ses dessins spontanés à lui fournir des crayons de couleur, des pinceaux, des couleurs à l'eau inoffensives. Comme sujets? lorsqu'il ne savait que faire, gêné sans doute par ma présence (un artiste

DESSIN DE E. LATUNE

DESSIN DE R. LOUBET

aime à travailler seul), je lui suggérais des idées se rapprochant autant que possible des siennes propres, je lui parlais du *Petit Chaperon rouge*, des contes de la *Mère l'Oie*. A ceux que l'histoire passionne déjà, grâce à l'enseignement si vivant de M. Des Granges, je proposais le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands, la bataille d'Hastings, le siège de Paris, par les Barbares, etc. A d'autres, passionnés pour les sports, je proposais une course en auto, ou en yatch, un voyage en chemin de fer; aux petits Russes, je demandais de me décrire une de ces prestigieuses églises aux clochetons ventrus et dorés; aux Américains, la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb. A ceux que ces sujets laissaient indifférents, à ceux qui ne se sentaient pas de taille à exprimer d'aussi belles histoires[1], je proposais, non pas le dessin d'un carré ou

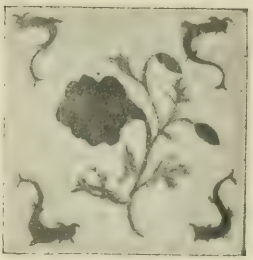
1. Ils sont rares, l'enfant ne cherchant dans son dessin qu'à réaliser une partie



MEUBLES EXÉCUTÉS PAR LES ÉLÈVES A LA MENUISERIE (Phot. Barrière).

A LA GYMNASTIQUE (Phot. Barrier).

d'un rond (ce sont des abstractions rebutantes), mais la composition d'un carreau de faïence, du dossier d'une chaise, d'un couvercle de boîte, etc., etc...



DESSIN DE M. TASSU.

Les résultats? Vous avez pu les voir à l'Exposition des dessins de l'École des Roches, ce furent *des dessins d'Enfants*, oui, j'insiste, ce furent des dessins d'enfants, et il fallait que cela fût ainsi, autrement nous retombions dans les défauts que nous reprochions à nos prédécesseurs. Nous avons obtenu l'expression *vraie*, naïve, de ce que pense l'enfant; ces dessins sont pleins de fautes, nul ne le conteste, mais aussi que de jolies trouvailles pour un esprit non prévevu, pour un père qui laisse parler son enfant, même s'il fait des fautes contre la grammaire; je dirai même que de choses à glaner pour un professeur qui n'a pas de théorie toute faite, qui connaît son infériorité et ne pense pas que ses élèves doivent être le *reflet de sa personnalité*.

Et puis, quelle joie pour les yeux que toutes ces couleurs assemblées (pas si au hasard qu'on pourrait le croire), ces rouges bien francs, ces bleus et ces jaunes si bien harmonisés. Ne retrouve-t-on pas là les essais naïfs, mais si appréciés pourtant par nos ultra-civilisés, des faïences bretonnes, des décorations russes ou scandinaves, des poteries coréennes? Ne retrouve-t-on pas aussi les premiers efforts de nos dessinateurs et peintres primitifs, dont la vogue serait inexplicable, si elle ne venait d'une admiration réelle pour tout effort sincère? Ne demandons pas à nos enfants d'aimer les dessins tristes en blanc et noir, nous qui les délaissons aux

DESSIN DE C. BOSCH.

de son rêve; le reste, son imagination ardente l'ajoute sans peine : d'un manche à balais il fait un cheval, d'un torchon une poupée.

salons annuels pour courir aux tableaux colorés plus vivants, soyons aussi indulgents pour leurs balbutiements que nous le sommes pour les efforts de naïveté voulue des Maurice Denis, ou des Gauguins. Le rôle du professeur de dessin, comme de tout éducateur, n'est-il pas de laisser parler l'enfant avant de lui imposer sa propre manière, qui n'est pas forcément la meilleure?

Ceci ne veut pas dire qu'il ne faille jamais corriger l'enfant et le laisser pousser comme une plante sauvage; encore ne faut-il pas l'élever dans une serre si chaude, que le moindre contact avec l'air extérieur l'anéantisse à jamais. Nous ne sommes partisan d'aucune méthode à priori ; toutes au contraire contiennent d'utiles moyens, qu'il ne faut pas dédaigner et que nous sommes les premiers à employer, dès que l'enfant en manifeste le DÉSIR. Laissons l'enfant nous demander *pourquoi* « ses bonshommes lui déplaisent », *pourquoi* il ne peut exprimer l'éloignement, comment on peut débrouiller l'épaisseur d'un bois, comment exprimer la multiplicité des feuilles d'un arbre; prenons-le alors par la main, ouvrant la porte à la lumière, et engageons-le à *bien regarder*, à mieux examiner, ce qu'il veut exprimer. Il trouvera bien souvent de lui-même la meilleure manière; le professeur aura joué son rôle d'*indicateur :* il ne doit être que cela.

Maurice STOREZ.

III

LA SECTION SPÉCIALE

ENSEIGNEMENT DE L'AGRICULTURE

Cours. — Nous sommes heureux de constater les succès toujours croissants remportés par l'organisation de l'enseignement agricole aux Roches. Il occupe une part très importante dans les programmes, et c'est avec grand intérêt qu'il est suivi par les élèves, aussi bien par ceux qui se destinent à la carrière agricole que par d'autres qui ne voient que les charmes et les avantages de la campagne.

Dans l'enseignement élémentaire, nous faisons une place utile à l'agriculture dans les applications des cours de sciences; nous cherchons à ouvrir l'esprit de l'enfant aux questions si intéressantes et si délicates qu'elle suscite, ce qui le conduit le plus souvent à l'amour de cette profession, à l'amour du travail et à la capacité pour l'accomplir.

Dans la section spéciale, nous avons en vue un enseignement plus complet, théorique et pratique à la fois, théorique par les cours de la matinée, les conversations et les conférences sur tout ce qui touche l'agriculture, pratique par les travaux de l'après-midi à la ferme, ou les nombreuses excursions dans les exploitations particulièrement intéressantes et bien conduites de la région.

Plus avisé que le paysan de Latium, chanté par Virgile, le futur agriculteur me paraîtra ainsi mieux connaître et apprécier

la réalité de son sort heureux qu'en commentant dans tous les tons et avec toutes les variantes possibles le : *Fortunatos nimium sua si bona norint agricolas.*

Et pour ceux : industriels, commerçants, qui n'auront que de plus lointains rapports avec cet art, nous avons développé dans le cours la partie chimique, mécanique et commerciale; nous avons insisté davantage sur la valeur des choses, leurs débouchés et ce qui résume ces différentes parties : la question financière.

Nos grands élèves connaissent ainsi le mécanisme des grandes sociétés qui attirent l'attention du monde capitaliste. Traitons-nous la question des engrais phosphatés, par exemple : ils n'ignorent pas la constitution de ces grandes entreprises : phosphates de Gafsa et leur ascension rapide, ceux de Tébessa, les sociétés de superphosphates de Saint-Gobain, etc. Sont-ce les engrais azotés : ils ne souriront pas d'apprendre les fluctuations de la Cie Richer et de son émule, le régime des entreprises nitratières, Lautaro nitrate, Lagunas nitrate et la situation faite à celles-ci par la découverte du cyanamide de calcium (chaux-azote). La production de l'acide nitrique et la fabrication industrielle du nitrate de chaux par les procédés imaginés par les savants norvégiens, MM. Birkeland et Eyde, subordonnée à la possibilité de mettre en œuvre des forces hydrauliques considérables, n'offre pas de secret pour eux.

Ferme. — Nous avons insisté l'an dernier sur les applications qu'elle offrait aux élèves, qui y ont pratiqué les diverses façons culturales : labourage, hersage, etc. ; des levés de plans pour la paie d'arracheurs de betteraves à la tâche, etc., participé aux travaux d'ensemencement, au battage, etc.

Nous avons donné la composition des champs d'expériences et de démonstration; nous en avons publié les résultats dans le *Bulletin des Agriculteurs de l'Eure...*

La végétation est en retard cette année, surtout le blé.

L'heureuse amélioration, survenue depuis les premiers jours de mai dans la température, atténuera sans nul doute les con-

séquences de la période pluvieuse et froide que nous avons subie.

L'influence déplorable des conditions climatériques ne s'est pas exercée seulement sur le ralentissement ou la cessation de la nitrification, elle s'est exercée d'une manière plus préjudiciable encore par le lessivage prolongé du sol causé par l'eau, ainsi que le fait supposer M. Grandeau dans le *Journal d'Agriculture pratique*. En effet, en même temps que l'eau annihilait le travail des microbes nitrifiants, elle enlevait à la terre, pour les entraîner à une profondeur insondable pour les racines des plantes, les nitrates emmagasinés dans la terre.

Par suite de ces deux causes combinées : passivité de la nitrification et lavage de la couche végétale, le sol s'est appauvri en nitrate d'une façon marquée. C'est ce qui nous explique ce retard marqué de la végétation, qui n'a pas été suffisamment compensé par un apport d'engrais d'effet rapide qu'aurait dû mettre le fermier s'il avait suivi nos conseils. La démonstration en reste, et les élèves ont pu en suivre le développement et la conclusion. Le bétail a été l'objet de recherches en vue de la tuberculine; les essais faits en collaboration avec le vétérinaire de Verneuil ont été suivis de près par les élèves.

Nos recherches personnelles, entreprises en correspondance avec la station de pathologie végétale de Montpellier, ont porté sur les rouilles des céréales, maladie assez peu étudiée jusqu'ici, malgré les dommages qu'elle cause à la paille, diminuant de beaucoup sa valeur marchande.

Le programme de cette étude comprend : l'aire de dispersion des différentes espèces d'urédinées, qui attaquent les graminées alimentaires; l'intensité des dégâts qu'elles occasionnent; les conditions dans lesquelles elles se développent; enfin le degré de réceptivité et de résistance des diverses variétés de céréales vis-à-vis de ces parasites.

Excursions. — En agriculture, comme en toute autre chose, l'exemple est plus puissant que toutes les démonstrations pratiques. C'est ce qui nous a guidé dans les fermes bien dirigées

où l'on fait de la culture en s'inspirant des considérations économiques qui régissent toute exploitation agricole.

Les élèves apprennent ainsi à soumettre à la méthode expérimentale les améliorations qu'ils pourront plus tard introduire sur leurs domaines ou sur les propriétés qu'ils seront appelés à diriger.

Et ils seront à l'abri des écueils que rencontrent à leur sortie de la plupart des écoles les jeunes gens trop imbus de notions théoriques.

Nous avons associé généralement les visites d'usines ou d'établissements d'industrie agricole à celles des fermes; nous n'avons pas non plus négligé le côté esthétique et il nous est arrivé de faire quelque détour à l'aller ou au retour pour admirer certain site pittoresque. Cela ne ressemble guère à ces promenades sans but que nous avons subies autrefois et qui sont encore de règle dans tous les lycées et collèges.

Ces excursions, dans les exploitations intéressantes, sont toujours suivies avec grand profit; pour qu'elles portent mieux leurs fruits, nous voudrions qu'elles fassent l'objet de rapports plus détaillés où les élèves notent les renseignements qui leur sont donnés, classent leurs observations personnelles et les remarques qu'ils ont faites, suivant un ordre déterminé s'inspirant de la Nomenclature sociale :

Exemple :

I. *Le sol.*
- Constitution géologique.
- — chimique.
- Régime hydrologique.

II. *L'atelier agricole.*
- l'exploitant.
- la main-d'œuvre.

Les cultures.
- Étendue (grande, moyenne et petite exploitation).
- Assolement.

Les plantes cultivées.
- Blé, avoine, etc.
- Trèfle, luzerne, etc.
- Betteraves, pommes de terre, etc.

Les animaux (Espèce chevaline, bovine, porcine, ovine).
- Travail des animaux.
- Spéculation laitière.
- Engraissement.

La basse-cour.

Matériel agricole. — Améliorations foncières à réaliser (drainage, irrigation, bâtiments d'exploitation, abris et clôtures).

Etc...

Nous ne pouvons qu'énumérer assez rapidement les principales visites effectuées, regrettant de ne pouvoir insister sur chacune d'elles.

Laiterie Maggi : (préparation du lait pasteurisé pour Paris).

Laiterie de M. de Madre (rachetée récemment par la Société Maggi).

Laiterie de M. Deslandres, route de Damville (beurrerie, délaitage et barattage soignés; porcherie modèle).

Usine élévatoire des eaux : (examen des turbine et machine à vapeur).

Abattoirs de la ville : différentes parties des animaux. Qualité de la viande des diverses parties du corps. Maniements. Précocité. Choix des animaux pour l'engraissement. Dissection...

Laboratoire de surveillance des sources de la ville de Paris : M. Bouquet, ingénieur-agronome, directeur. Formation et captage des sources. Procédés de stérilisation. Méthodes d'analyse. Examen des bactéries de l'eau.

Jardins et serres du château de Grosbois : plantes potagères, plantes d'agrément. Bouturage. Moulin à élévation d'eau.

Ferme du Bois Josse, près Boissy-le-Sec : M. Bâcle, régisseur. Matériel agricole très complet : moissonneuse-lieuse, brabant double (charrue encore bien rare dans le pays). Assolement, fumures, façons culturales soignées. Comptabilité bien tenue.

Ferme des Hayes : (bergeries).

Domaine de Souvilly : 3.600 hectares. Propriétaire : M. Olry. Prairies fertiles. Vaches de variété cotentine pure. Caractères extérieurs : indices des qualités laitières. Examen du cheval : formes, aptitudes, aplombs, tares, âge, robe, signalement. Exploitation de futaie, coupe, révolution, aménagement, etc.

Domaine de Condé-sur-Iton : écuries, sol, ouvertures, box. Vacherie. Faisanderie. Partie géologique de l'excursion; — sol : alluvions des vallées, tourbe, argile à silex, minerai de fer, craie blanche. Menhir de 4 mètres : la Pierre de la Gour.

Ferme de M. Blondeau, aux Marnières : Plantation de pommiers : variétés. Beau troupeau de Dishley-mérinos. Soins aux agneaux. Élevage des animaux de basse-cour. Couveuses artificielles.

Propriété de M. Toutain, aux Barils : Moutons Oxfordshiredown-mérinos. Matériel agricole : moissonneuse-lieuse, faucheuse, semoirs, rouleau croskill, houe à cheval, tricur, tonneau à purin, forge portative, brabant double.

Ferme de la Puisaye : Avoine blanche de Californie, très hâtive, vigoureuse, remarquablement productive. Essais d'écrémeuse scientifique ; démontage complet. Trois races de volailles séparées : Houdan, Faverolles, Crèvecœur. Veaux de boucherie.

Ferme de M. Gauquelin, à la Bairie : 112 hectares de terres et prés bien améliorés : emploi de superphosphates et d'engrais potassiques. Moissonneuses-lieuses et machine à battre. Granges et meules. Tonte des bêtes à laine, parcage. Indication de la nature des terrains fournie par la flore naturelle.

Ferme de la Ville-Dieu : 1re visite au printemps. Semailles de printemps : avoine, escourgeon, trèfle violet, sainfoin.

2e visite : Comparaison de la moisson à la faux, à la moissonneuse-javeleuse et à la moissonneuse-lieuse. — Transport des récoltes.

Ferme de M. Barois, à la Bourganière : joli troupeau de 450 moutons. Pratique de l'essanvage par le nitrate de cuivre.

Verrerie de Tourouvre : Gobeletterie.

Ferme du Verger : Variété percheronne pure. Dentition des chevaux. Préparation des aliments, leur valeur nutritive. Rationnements. Élevage de dindons pour l'Angleterre. Soins à donner aux prairies.

Pisciculture de Bellegarde : Incubation artificielle. Frayères. Alevins de salmonides. Repeuplement des étangs. Plantes aquatiques.

Ferme de M. Loiseleur, à la Puisaye : Récolte des fourrages artificiels et des foins de prairie. Conformation d'une bonne bête ovine. Engraissement des oies.

Ferronnerie de la Guéroulde.

Fonderie de cuivre de M. Meyret, à la Guéroulde.

Foire aux bestiaux du 8 juin, à Rugles.

Fabrique d'épingles, à Rugles.

Collection géologique de M. Desloges, à Rugles.

Orphelinat agricole de Villez-Champ-Dominel. Production des légumes. Apiculture : rucher, élevage du couvain.

Paul JENART,
ingénieur-agronome,
ancien directeur de station
expérimentale agricole.

L'ENSEIGNEMENT DE LA SCIENCE SOCIALE

DESSIN D'A. PHILIPPE.

PENDANT cette année, le cours de science sociale a présenté un intérêt particulier au point de vue de la formation de jeunes esprits. Nous nous sommes plus spécialement attachés à déterminer, dans toutes nos études, les relations qui existent entre les phénomènes, c'est-à-dire les relations de cause à effet. Quelles sont les causes de ce fait? Quelles sont ses conséquences? En d'autres termes, comment les phénomènes se répercutent-ils les uns sur les autres.

Je travaille en ce moment à l'établissement d'un *Répertoire des répercussions sociales* déterminées jusqu'à ce jour par la science sociale et j'ai voulu y associer mes élèves. Je crois que cette étude des répercussions est le moyen le plus puissant de donner aux esprits une formation rigoureuse, de mettre de l'ordre dans leurs idées, de les habituer à observer les faits et à coordonner leurs connaissances.

Les trois tableaux qui suivent et qui ont été établis, sans aucune aide de ma part, par Georges Ferrand, élève de la Section spéciale, pourront donner une idée des lumières que ces travaux apportent à l'histoire et à la géographie. Je suis convaincu que cette manière de présenter l'enchaînement des faits peut renouveler les méthodes d'enseignement.

Nous allons d'ailleurs en faire l'expérience, dès l'année prochaine, avec une *Histoire de la Grèce*, que vient d'écrire, d'après cette méthode, mon collaborateur de la *Science sociale*, M. G. d'Azambuja[1]. Le travail de Georges Ferrand, dont nous ne donnons ici que le début, sera placé en appendice, en guise de résumé et de tableaux synoptiques.

Le jour où on présentera aux élèves des exposés rigoureusement enchaînés, dont les diverses parties sont déterminées et s'expliquent les unes par les autres, ils verront plus clair dans leurs études et n'accepteront plus un enseignement qui ne reposerait pas sur cette méthode scientifique. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Je félicite Georges Ferrand du travail difficile qu'il a si bien exécuté et qui témoigne d'une réelle vigueur intellectuelle; je lui décerne un diplôme de science sociale et je demanderai à la *Société internationale de Science sociale* de vouloir bien le contresigner.

Edmond Demolins.

Une application de la science sociale à l'enseignement.

Grâce aux progrès réalisés par la Science sociale, il est possible aujourd'hui de déterminer rigoureusement les relations des phénomènes entre eux et d'en dégager les lois. Pour rendre ces relations immédiatement saisissables, M. Demolins nous les fait disposer en tableaux qui permettent de se rendre compte d'un seul coup d'œil d'un groupe quelconque de phénomènes relatifs à la géographie, à l'histoire, à la littérature, etc.

On va voir ci-dessous, à titre de spécimens, trois tableaux de ce genre qui ont été établis par un de nos camarades de la Section spéciale, Georges Ferrand.

Ces tableaux offrent de grands avantages.

Ils augmentent l'intérêt de l'étude que l'on entreprend, car ils éclaircissent les faits et les expliquent. Ils permettent, par exemple, de résumer exactement un ouvrage, et d'en apprécier la portée.

Ils aident à retenir les faits, grâce à l'étroit enchaînement des divisions.

Un élève qui doit construire un tableau de ce genre ne peut se contenter de reproduire les notes qu'il a prises en classe, ni se borner à quelques banalités apprises par cœur. Il est obligé de bien posséder son sujet, de le connaître à fond et de rechercher, afin de les classer, les relations qu'il y a entre les faits.

1. Ce travail formera deux des prochains fascicules de la *Science sociale*.

TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

(CE TABLEAU MONTRE COMMENT LES FAITS HISTORIQUES SE RÉPERCUTENT LES UNS SUR LES AUTRES).

TABLEAU ÉTABLI
PAR
GEORGES FERRAND
Élève de la Section spéciale.

LES ORIGINES.

- Les Pélasges sont issus des petits plateaux asiatiques à vie semi-pastorale.
  - Formation communautaire initiale.
    - Éloignement pour le travail pénible.
    - Prédisposition pour l'installation urbaine (*origine de la « cité » grecque*).

I. — PÉRIODE PÉLASGIQUE ET HÉRACLIDE.

- Petites vallées dominées par la montagne et isolées les unes des autres.
  - Petits cultivateurs pélasgiques.
    - *Religion pélasgique divinise les forces de la nature* (Cérès, etc.).
  - Communications très difficiles entre les vallées.
    - Fractionnement par cités indépendantes.
      - Dans ces cités, partis se disputant le pouvoir.
        - Les bannis gagnent la montagne (*maquis*).
        - Le bandit montagnard (Héraclides).
        - Facilité de pratiquer le brigandage à cause du voisinage de la vallée.
          - Domination de la vallée par les montagnards.
            - Travaux exécutés dans la vallée. (*Trav. d'Hercule*, dessèchement de marais, hydre de Lerne, etc.).
              - *Divinisation des Héraclides* (Jupiter, Hercule, Pluton, etc.).
- Climat doux et égal.
  - Végétation abondante des arbres fruitiers.
    - Travail facile de la cueillette.
      - Nombreux loisirs.
        - Aptitudes à la réflexion, à la poésie, à la musique.
          - *Divinisation de la poésie, de la musique* (Orphée, Pan).
- Torrents rapides (parce que la montagne surplombe la vallée).
  - Gros rochers encombrant les vallées.
    - Constructions cyclopéennes (pour résister aux attaques des montagnards).

II. — PÉRIODE HELLÉNIQUE.

- Hellènes descendus de montagne moins haute (Othrys) sont plus en contact avec les villes des vallées.
  - Civilisation des Hellènes plus affinée que celle des Héraclides.
- Domination déjà préparée par les Héraclides.
  - Supériorité de l'Hellène sur l'Héraclide.
- Nouvelle superposition de montagnards aux populations de la vallée.
  - Ces montagnards fournissent des chefs de clans, ou petits rois (type du basileus).
- Indépendance et égalité vis-à-vis des chefs de clans, qui n'ont d'autorité que par le succès.
  - Amour de la richesse mobilière donnée par le brigandage de la montagne, (*trésors de Mycènes*, etc).
    - Habitude du pillage, travail facile et lucratif.
      - Grandes richesses acquises par le pillage.
      - Tendance des jeunes gens à se détacher de leur famille par suite des facilités de pillage et de piraterie.
        - Réduction de la famille grecque à un groupe restreint.
      - *Constant état de guerre entre clans et cités* (vendettas).
        - Vie hasardeuse. (1)
      - Fréquentes expéditions au loin.
        - Absence parfois prolongée des chefs. (2)
        - *Apparition de l'esclave* (prisonnier de guerre).
  - Nécessité pour le chef de clan de se faire des amis (compagnons).
    - Développement chez le chef de clan des qualités d'éloquence et de persuasion.
      - *Art oratoire en Grèce.*
    - Partage égal du butin.
    - Régime des amitiés s'étendant hors du clan (les Sept contre Thèbes).
  - Nombre des combattants limité par le grand nombre des chefs.
    - Grande importance attachée à l'individu et à sa force personnelle (Trois cents Spartiates aux Thermopyles).
      - Nécessité d'exercices physiques intenses. (3)
      - Développement de l'individu, au point de vue de l'adresse et de la force physique.

Suite :

- (1) Tendances à interroger l'avenir.
  - *Grande influence des devins et des oracles* (Delphes, etc.).
- (2) Certaine indépendance et influence des femmes des chefs.
  - *Divinisation de la femme des chefs* (Diane).
- (3) *Jeux olympiques, isthmiques*, etc...
  - Sentiment de la beauté du corps et des proportions harmonieuses.
    - *Prédominance de la sculpture.* Habitude d'ériger des statues.
    - *Proportion dans l'architecture.*

TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE (*suite*)

III. — PÉRIODE HOMÉRIQUE.
(Époque des grands pirates)

- *Multitude de golfes à proximité de la montagne.*
  - *Le bandit montagnard* est en contact avec la mer.
    - Le régime des clans continue à fonctionner sur mer.
      - Indépendance vis-à-vis des chefs.
        - Partage égal du butin
        - Développement chez le chef des *qualités de persuasion.*
          - La puissance ne dépend que de la valeur personnelle du chef.
            - Le chef n'a pas intérêt à s'absenter longtemps sous peine de perdre ses biens. Aussi *retours célèbres* : Ulysse, etc. (Odyssée).
    - Le faible développement des connaissances nautiques *oblige à revenir chaque soir à terre.*
      - *Le bateau est petit*, puisqu'il faut le tirer chaque soir à terre.
        - L'équipage est *peu nombreux.*
          - Plus grande importance attachée à la valeur individuelle.
- Grand nombre de *refuges* et de *lieux d'embuscade* sur mer.
- Absence de police maritime.
  - Grande facilité pour le montagnard de descendre à la mer.
    - *Développement de la piraterie*, travail lucratif et facile.
      - Mouvement de repression de la piraterie partant de la Crète (Minos).
        (La Crète : colonisée par des Phéniciens plus commerçants que pirates.)
- Difficulté des communications par terre.
  - *Obligation de se rejeter sur la circulation maritime.*
- Amour des Grecs pour la mer.
  - *Divinisation de la mer* : Neptune, Néréides, Tritons, Syrènes.
- Iles nombreuses.
  - Rapports faciles avec l'étranger : Phéniciens et Égyptiens.
    - Commerce de cabotage.
    - Descente de pillards sur les côtes étrangères (*Guerre de Troie*) (*Iliade*).
      - Absence parfois prolongée des chefs.
        - *Direction du foyer à la femme* (Pénélope).
  - On a la terre toujours en vue.
    - Science nautique très rudimentaire.

IV. — LE TYPE SPARTIATE.

- Les Spartiates descendent de montagne, *plus haute et plus isolée.* (Œta et Parnasse).
  - *Bandits plus frustes* et plus rudes, mais *peu nombreux.*
    - Invasion brusque *et militaire du Péloponèse* peuplé par des cultivateurs.
      - *Soumission* des paysans ou *ilotes.*
      - *Infériorité du nombre des envahisseurs.*
        - Les montagnards envahisseurs *sont noyés dans la masse des habitants.*
  - *Infériorité intellectuelle* sur le reste de la Grèce.
    - *Art dorique plus simple et plus fruste.*
- *Ils sont constamment en danger.*
  - *Obligation de s'organiser militairement*
    - *Éducation purement civile et militaire.*
      - *Suppression de tout luxe* (monnaie de Lycurgue, etc.)
      - Éducation physique commençant dès la naissance.
      - Fêtes nationales destinées à tenir en éveil le sentiment patriotique.
      - Développement du chant et de la mélodie rythmée (mode dorique).
      - *Expansion seulement momentanée* : la race, étant purement militaire, *ne s'implante pas sur les pays conquis par la culture ou le commerce.*
    - Nécessité d'une *discipline sévère* et constante.
      - Nécessité pour les autorités d'avoir *chaque citoyen en main.*
        - *Lois très sévères* (Lycurgue).
        - Exploitation des idées religieuses (Pythie).
      - *Dressage à l'action plus qu'à la parole* (Laconisme).
        - *Faible développement littéraire.*
  - *Obligation de se retrancher* dans une ville fortifiée (Sparte).
  - *Nécessité de se grouper.*
    - *Sentiment de la collectivité* (*Repas en commun*; *collectivisme de cité*).
- Petit nombre de combattants.
  - *Importance de l'individu* encore plus grande que dans le reste de la Grèce (hoplites).

TABLEAU DES RÉPERCUSSIONS QUI CONSTITUENT LE TYPE NORVÉGIEN

(La Norvège donne le type particulariste originaire.)

TABLEAU ÉTABLI
PAR
GEORGES FERRAND
Élève de la Section spéciale.

.— LE LIEU.

Poisson très abondant.

- Moyen de se *créer un domaine* et d'en compléter les ressources.
  - A favorisé l'émigration à l'intérieur en permettant de s'établir sans aide de la famille.
- *Nécessité du domaine* à côté de la pêche.
  - Double aptitude : pêcheur et agriculteur.
- La petite barque est un moyen de s'isoler et de se créer une situation.

Sol très abrupt.

- Zones superposées de végétation sur un petit espace.
  - *Domaine plein*, c'est-à-dire donnant les productions variées nécessaires à une famille.
- Origine du type du husmœnd.

Petits îlots de terre cultivable.

- *Petite culture familiale* en simple ménage avec le régime forcé de la *petite propriété*.
  - Aucun développement de classe patronale, ni d'aristocratie.
- *Irréductibilité du domaine.*
  - *Transmission intégrale* du domaine à l'un des enfants.
    - Ménage de l'héritier réside avec celui des parents.

Ces îlots sont :

1° *Inextensibles.*

- *Impossibilité pour les enfants de rester sur le domaine.*
  - Obligation pour les frères et sœurs de l'héritier d'*émigrer sans esprit de retour.*
  - Nécessité de se créer des *établissements indépendants.*
    - *Formation particulariste.*
      - *Grande facilité d'adaptation* aux milieux nouveaux.
  - Dressage des enfants (filles et garçons) à *l'initiative personnelle et à l'indépendance.*
    - Éducation *exclusivement pratique.*
    - Développement chez la femme de l'indépendance et du sentiment de l'égalité vis-à-vis de l'homme.
    - *Type du pionnier et du colon.*

2° *Isolés et disséminés.*

- Aptitude à subvenir à ses besoins et à *se tirer seul d'affaire.*
- *Habitude de l'isolement.*
  - *Prédominance de la vie privée* sur la vie publique.
    - Corporations très réduites.
    - Pas d'aristocratie.
  - *Autonomie* et esprit de *décentralisation.*
    - *Pouvoirs publics réduits au minimum* et nécessité d'emprunter la royauté à l'étranger.
- On fabrique au foyer les objets d'usage domestique.
- Domaine réduit aux forces du simple ménage.
  - Produits du domaine consommés sur place.
    - Vente très réduite.
    - Développement urbain très restreint.

3° *Intransformables.*

- *Grande stabilité* du domaine.
- *Invariabilité du type* dans l'histoire.

I. — LES ORIGINES.

Nombreux îlots cultivables et poissonneux inoccupés pendant longtemps.

- Attirent d'abord des Goths communautaires *arrivant un à un et déjà dressés à la culture.*
  - *Habitude prise, dès l'origine, d'émigrer au dehors sans appui de la famille.*
  - Avantages accordés par les parents à l'héritier pour le décider à rester sur le domaine.
- Ensuite grandes facilités pour les enfants d'aller s'établir dans les îlots vacants.
  - *Moule communautaire brisé dès l'origine.*
    - Dès l'origine, habitude prise d'*émigrer par individus isolés.*

Ces tableaux, étant uniquement établis à l'aide de l'observation et de la réflexion, obligent celui qui y travaille à observer et à réfléchir.

L'histoire, par exemple, devient ainsi une science, parce qu'il faut faire ressortir les rapports des faits entre eux. Elle cesse d'être de la pure érudition confuse et monotone, ou de la pure littérature. Elle s'éclaire véritablement.

Ces tableaux s'appliquent aussi bien à la géographie, à la littérature, à l'histoire des sciences, de l'art, ou de la musique qu'à l'histoire proprement dite.

Grâce à ces applications multiples, ils pourront servir à établir un lien rigoureux entre les différentes matières de l'enseignement. Dès lors, au lieu d'être dispersé, l'enseignement sera ordonné et coordonné.

Une fois que l'esprit est habitué à étudier d'une façon méthodique, il devient rigoureux pour tout.

Marcel CHARPENTIER,
élève de la Section spéciale.

L'ENSEIGNEMENT DE LA COMPTABILITÉ

Cette année a eu lieu l'ouverture d'un cours de comptabilité pour les élèves de la Section spéciale. C'est une excellente chose pour ceux-ci qui, comme on le sait, visent surtout à amasser le plus de connaissances pratiques possible afin d'entrer dans la vie bien préparés pour la lutte. Sans doute, il ne s'agit pas ici de former des comptables, ni de faire concurrence aux écoles de commerce où l'on apprend la théorie du commerce dans tous ses détails.

Notre but était plus modeste. Ce que nous voulions surtout, c'était d'initier ces jeunes gens aux secrets de la tenue des livres, de leur permettre de savoir lire un bilan, de vérifier si une comptabilité est bien tenue, et, au besoin, de savoir en tenir une pour leur utilité personnelle. Il est triste de constater à ce sujet la lacune qui existe dans l'enseignement ordinaire, et cela à une époque où le commerce prend une importance de plus en plus grande, et où les non-commerçants eux-mêmes ont affaire avec le commerce ! Combien d'actionnaires sont capables de lire et de comprendre le bilan de la société à laquelle ils ont donné leur argent? Et combien de directeurs peu aptes à contrôler efficacement le comptable ? Cela est surtout vrai en

agriculture, où les progrès à ce sujet sont presque nuls, quoique cette profession se commercialise de plus en plus. C'est pourquoi nous nous sommes attachés plus spécialement à la comptabilité agricole. Et, pour cela, la ferme de l'École rendait la tâche aisée.

L'enseignement de la comptabilité a donc été divisé en deux parties : la première plus générale, la seconde pour l'application à l'agriculture.

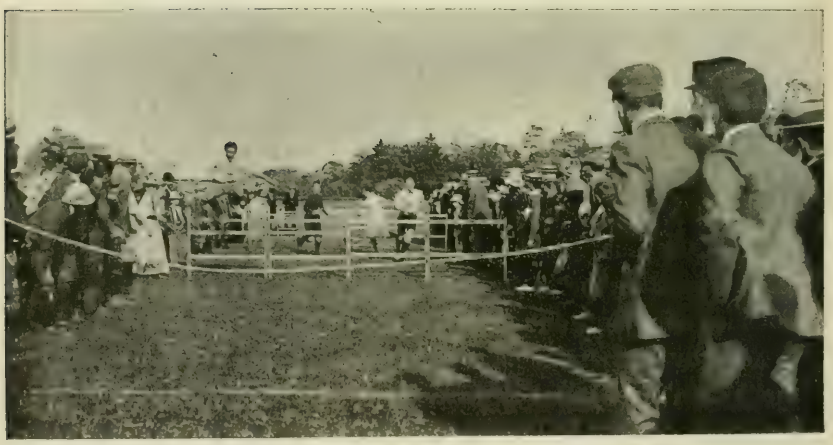
La première partie du cours fut, disons-nous, d'ordre général; nous ne voulons pas dire d'ordre théorique. En effet, le premier travail des élèves a été de passer un article au brouillard, puis au journal et au grand livre; enfin dans les livres auxiliaires. Les explications venaient au fur et à mesure des besoins. Nous avons ainsi supposé toute une série d'opérations commerciales du genre de celles que traite un commerçant quelconque : achat de marchandises, vente, paiement, encaissement, etc. Les élèves devaient trouver eux-mêmes les libellés des articles. Fallait-il mettre « Doit caisse », ou « Avoir caisse » et pourquoi? Au début, les avis étaient toujours très partagés, la moitié tenant pour « Doit », quand l'autre inclinait pour « Avoir ». Mais peu à peu, la majorité a incliné dans le bon sens. La première et la plus grosse bataille était gagnée : les élèves parvenaient à distinguer le *Doit* de l'*Avoir*. Que l'on ne sourie pas! Tous les débutants ont passé par ces difficultés!

Nous avons terminé par la balance des comptes et l'établissement de l'inventaire. Il y avait là une besogne ingrate pour de jeunes esprits, de longues additions à faire! Et impossible de truquer! Le total du journal contrôle celui du grand-livre, etc. Les erreurs sont décélées immédiatement et il faut recommencer, ou chercher si un article a été oublié! A tous points de vue, c'est un très bon exercice.

Quoique le cours fut commencé tardivement (en janvier), nous avons pu passer quelques articles suivant la méthode en partie simple et suivant la méthode américaine, afin de montrer la différence, mais nous nous sommes surtout attachés à la tenue des livres en partie double qui, comme on sait, est la plus employée.

La seconde partie du cours a été moins ardue ; ce n'était plus que l'application de principes connus à des choses nouvelles. On vend des œufs et du lait au lieu d'objets de quincaillerie, mais les dénominations seules changent. L'élève s'habitue au prix des objets agricoles et des denrées ; il voit se résoudre en chiffres le capital matériel d'une ferme, et il se fait une idée de la mise de fonds que réclame une exploitation agricole. Ainsi il prend un contact encore plus grand avec la réalité.

Paul Descamps.



LES SPORTS, LE JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉCOLE (Phot. Barrier).

IV

LES SPORTS, LES TRAVAUX MANUELS, LES EXCURSIONS.

GAMES.

Committee

L. Belières (Captain), P. de Rousiers, A.-H. Snyers, M. Bosquet, J. Comaleras, J. Munier, R. de Séréville, R. Planquette, M. Bell, M. Coulthard, M. Hills.

Football.

This season has certainly been successful, out of six matches we have won five and as we try to get some of the best teams from Paris to come here it is a very satisfactory result. Our first eleven is probably the best that we have ever had and certainly more keenness has been shown. Our forward line is perhaps the strongest, except in front of goal, our three inside forwards, L. Despret, J. Comaleras and R. de Séréville sometimes showing very good combination. The team is weakest at back, perhaps, although both P. de Rousiers and J. Pommey made great progress before the end of the season. L. Belières was our great half back and it is to him chiefly that we owe our success this season, he certainly carried out his duties as captain very well.

An interesting feature of the football this season was the house competitions : it was the first time that we have had any-

thing of the sort and they were certainly a success. As the greatest number of big boys are at Guichardière, the Committee decided that after the four other houses had played together Guichardière should play against the four houses combined to

CROQUIS DE LA COURSE. (L. Tripet.)

win definitively, if Guichardière lost then the cup should be won by the best of the four houses.

Coteau	v.	Vallon	won Coteau
Pins	v.	Sablons	Sablons
Sablons	v.	Coteau	Coteau
Guichardière	v.	The rest	Guichardière

CHARACTERS OF THE XI

G. Lecointre (goal). — Has saved many good shots and missed many simple ones.

P. de Rousiers (back, left). — Has much improved, has still

much to learn as regards tackling, must learn also how to use his weight.

J. Pommey (back, right). — Must learn not to turn his back on his opponents, kicks well but with little or no judgement.

G. Ferrand (right half). — Has played several good games for the school, is easily tired out.

SCÈNE D'ESCRIME. (L. Tripet.)

L. Belières (centre half, Captain). — A good all round and energetic player, good tackler and feeds his forwards well. The team owes much of its success to his energy as captain.

M. Bosquet (centre half). — A disappointing player, seemed to get weaker everytime he played.

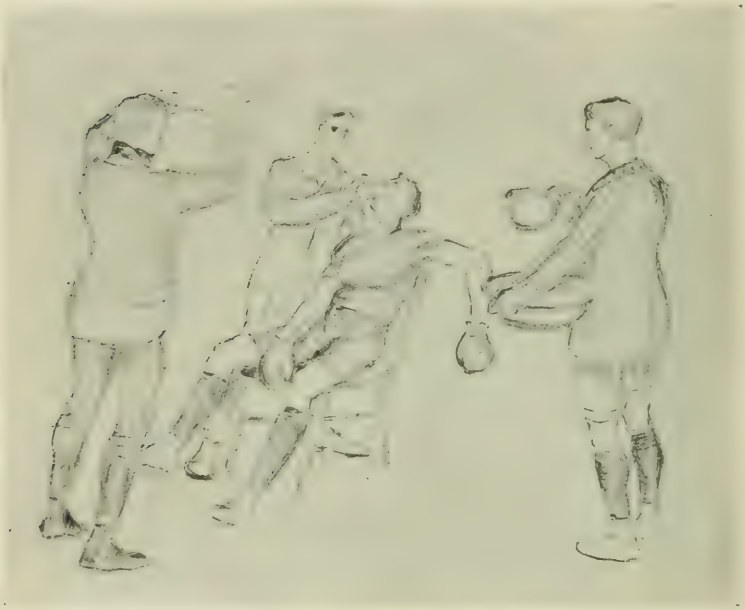
R. Didot (outside right). — A very useful forward, fairly fast and centres occasionally extremely well. Does not play enough with his inside man.

L. Despret (inside left). — A fair dribbler and a fair shot, not fast enough on the ball.

J. Comaleras (centre). — Too slow, too selfish, but shows promise of developing into a useful player.

R. de Séréville (inside right). — A clever dribbler, passes well and is fast with the ball, but a very poor shot in front of goal.

J. Demolins (outside left). — Rather clumsy and does not



REPOS PENDANT LA BOXE. (L. Tripet.)

retain sufficient control over the ball, must learn to centre sooner.

MATCHES 1ᵉʳ XI.

Les Roches	v.	Dreux	won
Les Roches	v.	St Barbe	won
Les Roches	v.	Dreux (at Dreux) . .	lost
Les Roches	v.	Red Star.	won
Les Roches	v.	Étudiants de Paris. .	won
Les Roches	v.	Epinettes	won

CRICKET.

Our progress at cricket is slow. In the first place it is a very difficult game and one has to begin when very young to

become a good player and secondly it takes years to make a good ground. A Frenchman once visited Cambridge and was very surprised at the beautiful tennis and cricket grounds he asked how one made them. « It is very simple, » was the reply; « you must mow and water the grass several times a week for about two hundred years. » We improve the cricket ground every year and it is quite good now compared to what it was three or four years ago. The great thing is that boys are keen of that they get exercise and fresh air out of the game. We have already played two matches one against the Standard which we lost and the other masters V. boys which the boys won by 7 runs. The following are the boys who have made double figures. G. Thurneyssen 25, J. Hervey 15, J. Comaleras 14, 12, P. Bouthillier 10.

MATCH DE BOXE. (L. Tripet.)

The committee of the games arranged a few events of sports for the " fête de l'École ", the following were the winners.

Hundred mètres

1. R. de Séréville 2. L. Belières

Throwing the cricket ball

1. L. Despret 2. G. Thurneyssen

High Jump

1. Y. Pilon-Fleury 2. L. Despret

Hurdles

1. L. Belières 2. P. de Rousiers

Sack Race (enseignement préparatoire)

1. L. Forestier 2. Manuel Pacheco.

Bernard BELL.

LES TRAVAUX MANUELS

Les travaux pratiques ont toujours été fort en honneur à l'École et nos garçons n'ont vraiment que l'embarras du choix, menuiserie, atelier du fer, modelage, jardinage, toutes ces distractions, utiles, leur sont offertes.

Notre atelier de menuiserie a toujours remporté le plus grand succès et si parfois nous avons rencontré une difficulté, c'était toujours la même, celle de satisfaire à toutes les demandes.

L'atelier du fer réinstallé cette année a réuni un plus petit nombre de garçons, mais je vois là une raison et elle a certainement sa valeur. Il est plus pénible de travailler le fer et la patience et la persévérance sont plus que partout ailleurs nécessaires; le travail avance plus lentement et demande plus d'exactitude encore que dans les travaux de menuiserie. Néanmoins je me plais à reconnaître que les garçons qui ont fréquenté cette année l'atelier du fer y sont venus animés d'un courage et d'une bonne volonté qui n'ont jamais faibli. Les travaux de début n'étaient cependant pas des plus attrayants, mais tous ont reconnu qu'ils étaient nécessaires, et que le meilleur moyen de les abréger, était de s'y donner tout entier, nous avons pu, grâce à ces bonnes dispositions, abréger l'apprentissage de la lime et du burin.

Nous avons dû réinstaller nous-mêmes l'atelier et ce n'est guère qu'en janvier que nous nous sommes mis sérieusement au travail. Les quelques travaux qui ont figuré à l'exposition de l'École montrent que nous n'avons pas perdu notre temps. Les résultats sont très satisfaisants et très encourageants. L'an prochain, nous pourrons aborder des travaux plus difficiles, plus variés et l'intérêt ira en croissant.

Puisque je parle des travaux manuels, je ne puis passer sous silence les quelques heures consacrées cette année à des travaux plus élémentaires; je veux parler des travaux de cartonnage. Il n'y a eu en vérité qu'un modeste essai dont nous avons pu ce-

pendant apprécier les avantages. Ces avantages sont tels que nous n'hésiterons pas l'an prochain à étendre ce genre de travaux à toutes les classes de l'enseignement préparatoire.

Le programme en est dès maintenant arrêté et en voici sommairement l'exposé :

Classes de 9e et de 8e. — *Pliage et tressage de bandelettes.* Ces travaux simples, outre qu'ils satisfont à l'éducation de l'œil et de la main, fournissent à nos garçons l'occasion de discerner les couleurs, leur harmonie, le rapport des dimensions, l'idée de dispositions symétriques, ils leur feront comprendre l'importance et l'utilité du dessin (ce dernier servant de guide à la confection des travaux). Très simples, ces travaux ont l'avantage de pouvoir être exécutés très convenablement par les garçons, ce qui est d'une importance capitale, car l'enfant ne s'applique qu'à ce qu'il est capable de bien faire. *Le tressage à une ou deux bandelettes* fournit des dessins variés dont les couleurs, soigneusement agencées, viennent rehausser l'éclat.

Les travaux de tissage se prêteront admirablement aux exercices d'inventions. Le *pliage du papier* nous fournira des exercices à l'infini, exercices dont les difficultés iront croissant, mais d'une façon progressive et par suite seront facilement aplanies.

Classe de 7e. — *Les exercices de découpage* en papier de couleur d'abord, puis en carton, se prêteront parfaitement à l'étude de la mesure des aires, ils rendront concret l'enseignement des sciences mathématiques; chaque exercice de cartonnage sera accompagné d'un problème, problème simple qui pourra, dans la plupart des cas, être résolu mentalement.

Seules les figures simples seront étudiées dans cette classe : carré, rectangle, triangle, parallélogramme, losange, trapèze.

Des exercices de carrelages exécutés en carton de couleur seront une application des études précédentes.

La symétrie nous sera révélée pratiquement par les découpages à 1, 2, 3, 4 axes. Là encore, les exercices d'invention seront nombreux et le goût de nos garçons pourra librement et aisément se manifester.

Classe de 6e. — *Travaux en fil de fer.* D'abord étude des angles et confection de figures simples de géométrie; ensuite combinaisons de ces figures dans la décoration.

Angles de 30°, 45°, 60°, 135°, 120°; construction pratique de ces angles; angles supplémentaires ou complémentaires.

Cartonnage. Confections de solides géométriques. Cubes parallélipipèdes, prismes, pyramides, cylindre, carré, sphère, etc. Toutes ces constructions nécessitant le tracé du développement des solides, forme un enseignement mathématique concret des plus profitables. Chacun de ces travaux donnera lieu, bien entendu, à une application numérique.

Classe de 5e. — Dans cette classe, l'initiative de l'élève aura un rôle prépondérant. Toutes les connaissances précédemment acquises lui permettront de pouvoir mener à bien, seul, la construction de quelques objets qui pourront lui être utiles : boîte à compartiments, cadre pour photographie, porte-allumettes, porte-lettres, classeur, etc., etc.

Des solides géométriques pourront être construits en fil de fer : des ornements modèles de balcons, des chaînes, des ressorts, que sais-je encore?

Un tel programme, je n'en doute pas, intéressera nos garçons, il sera à tous un précieux auxiliaire à l'enseignement des sciences mathématiques; l'œil et la main seront tout à fait exercés et nos élèves seront admirablement préparés à faire leur entrée à la menuiserie et à l'atelier du fer où les progrès seront par la suite beaucoup plus rapides. Nos garçons ont toujours montré une réelle bonne volonté pour l'exécution des travaux que nous leur avons offerts; je suis persuadé qu'ils accueilleront cette réforme avec le plus grand plaisir et qu'ils sauront en tirer tous les avantages qu'on est en droit d'en espérer.

M. Ouinet.

LA FÊTE DE L'ÉCOLE

(*d'après la presse locale*).

L'École des Roches offre tous les ans une fête à ses amis. Disons tout de suite que cette fête, qui a eu lieu le 24 juin, a été particulièrement réussie cette année.

L'école avait essayé un véritable tour de force, en faisant jouer *Athalie* en 2 actes, par des garçons de quatrième, c'est-à-dire par des acteurs de 12 à 14 ans. Le résultat a été prodigieux. Ces enfants nous ont étonnés par leur diction très sûre, leur aisance, leurs jeux de scène. Ils évoluaient dans un décor d'un orientalisme surprenant de vérité et de coloris, entièrement construit à l'école. Mais nous avons été tout particulièrement émus par les chœurs composés de quarante garçons, soutenus par l'excellent orchestre de l'école et dirigés par le maître Armand Parent.

Nous jetons ensuite un rapide coup d'œil aux expositions de travaux pratiques où nous contemplons les divers produits du jardinage, de la photographie, de la menuiserie, du modelage, du dessin, etc. Partout l'on retrouve, à côté du goût très sûr des maîtres, ce désir d'innovation, ce besoin d'aller en avant, ce modernisme passionnant qui est, à mon avis, la grande force de l'école des Roches... (*Le Réveil*).

Athalie jouée par des élèves de 12 à 14 ans! Le projet était audacieux, presque écrasant. Et vous croyez qu'on s'est arrêté là, aux Roches? Point. Les décors ont été entièrement faits à l'École, par M. Dupire, que les Vernoliens connaissent bien, et par ses élèves. Et je vous assure que la vue de Jérusalem, au fond, et sur la droite, la voûte du temple aux tons variés suivant l'éclairage étaient des morceaux de premier ordre. Poussant toujours plus loin l'audace, quelques dames des Roches ont fait les costumes, habillé et grimé les acteurs. Le coup d'œil était délicieux. D'exquises têtes d'enfants, couronnés de roses, fai-

saient cortège à Joas, et ces fillettes improvisées ont chanté, je ne dis pas seulement joliment, je dis très bien.

Car c'est ici le suprême tour de force. Sous l'habile direction de M. Parent, avec le dévoué concours des professeurs de l'École, MM. Tontor et Corbusier, l'École des Roches a ressuscité les chœurs et la musique du XVIIe siècle, l'œuvre presque entière de Moreau.

Dans la pièce même, les grands rôles ont été très convena-

DEVANT LE BATIMENT DES CLASSES, LE JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉCOLE. (Phot. Barrier.)

blement tenus : Athalie, jouée par H. Spyker, a été, comme il le fallait, autoritaire et violente, et, dans l'interrogatoire de Joas, adroite et perfide. Maurice de Barrau a su rendre finement la timidité et la tendresse de Josabeth. Matras, dans Joad, a été solennel, avec peut-être un peu trop d'éclats de voix. Joas a eu des mots délicieux.

Après la pièce, concours de sports : courses de haies, courses de vitesse, lancement de la balle, et même course en sacs pour les plus petits. Si vous les aviez vus sauter lestement, tomber, se relever plus vite, souffler de tous leurs poumons, et se démener comme de petits diables...

Puis c'est la boxe anglaise, un peu dure parfois. Les cham-

pions des Roches battent facilement, trop facilement, leurs camarades du lycée Condorcet. J. Pommey a prouvé la force et l'ardeur de ses poings, et J. Comaléras l'adresse de sa tactique et son énergie.

Un match entre un professionnel et un amateur parisien étaient peut-être plus intéressants, parce qu'il y avait entre les adversaires plus d'égalité et moins de fougue.

M. Perret, professeur de gymnastique et d'escrime, croise le fleuret avec un de ses élèves, tout à fait digne de lui, L. Bélières. Deux autres élèves montrent, dans le même sport, beaucoup d'adresse.

Avant de quitter l'École, je jette un coup d'œil sur les travaux des élèves. Ils sont innombrables.

Au bâtiment des classes, la salle d'histoire et de géographie, toute tapissée de gravures, cartes postales, plans de villes, cartes d'élèves, nous prouve un enseignement vivant, une véritable « résurrection du passé » selon l'idéal de Michelet. Nous voyons sur une table les livres qui servent à l'enseignement de l'histoire et de la géographie en 5me. Heureux enfants! — J'ajoute que cela ne me paraît pas bien onéreux et qu'on en pourrait faire autant partout. Pourquoi pas?

Des devoirs et des cahiers de toutes classes sont un peu plus loin, sur une grande table. Des élèves des Roches ont enlevé, dans deux grands concours, les prix d'allemand et d'anglais. Les premières copies sont là, à la place d'honneur.

En face de cette salle, plus prosaïque peut-être mais plus concrète, est l'exposition d'agriculture, tout à fait réussie. Des fraises qui semblent exquises, du blé et du seigle de taille géante, sont des témoins d'un travail intelligent. Plus loin, des plans bien dressés, des récits d'excursions, de visites d'exploitations et de fermes. Tout cet enseignement agricole, œuvre de MM. Jenart et Roux, me semble admirablement organisé.

De très belles collections d'histoire naturelle arrangées avec art : des pierres, des plantes, des coupes microscopiques, des... embryons de rats et de poulets, préparés avec soin et bien présentés.

A la salle de dessin, qu'autour de moi j'entends appeler, non sans emphase « Villa Médicis », « Pavillon des Beaux-Arts », de très beaux modelages, en particulier une fière tête de lion de Maxime Tassu, des dessins soignés et léchés par des élèves de M. Dupire, des croquis libres, ou de grandes planches illustrant des récits historiques par les élèves de M. Storez. Voici une innovation fort intéressante : M. Wilbois expose des cartes en relief et en couleur, où nous remarquons une Asie, une péninsule des Balkans, une Martinique tout à fait réussies. Et cela par des élèves de 12 à 15 ans!

A la salle de menuiserie, qui fait encore partie du « pavillon Médicis », sur les établis mêmes qui servent aux jeunes ouvriers, sont exposés leurs travaux : tables, ruches, tabourets, etc. Ces mêmes élèves ont aidé le menuisier, M. Richard, à la construction des décors. Et mon guide m'affirme qu'ils se passionnent à ce travail.

Des travaux de cartonnage et de fer par les élèves de M. Ouinet. Nous avons eu plaisir à parler avec lui de l'enseignement manuel des petits, et nous avons trouvé un homme aux idées nettes, qui aime son métier, qui ne croit pas déchoir en enseignant, à côté du beau style, le travail plus rude, mais non moins intelligent, de la lime et du rabot.

Et c'est sur cette impression que nous restons.

On sent que cette École est vivante et réaliste, qu'il n'y a pas d'enseignement livresque et verbal, que les yeux, les mains y ont constamment leur rôle et leur part, qu'on ne veut pas seulement y former des cerveaux, mais des hommes... (*Le Vernolien*).

EXPOSITION ANNUELLE

(Cette exposition a lieu le jour de la fête de l'École.)

I. — Exposition d'agriculture.

Pierre Bouts et Jules Pommey : Plan de drainage en relief.

Candeira : Exécution d'un labour représentée en terre à modeler. Renversement de la bande de terre.

H. Jambois : Fourrages annuels. Charbon du blé. Planche des bactéries des légumineuses.

Classe de 4me moderne : Plantes nuisibles aux prairies et aux céréales.

G. Thurneyssen : Modèle de couveuse électrique.

L. Despret : Plan d'un bélier hydraulique utilisant une source, utilisant une rivière, la chute étant obtenue par un barrage.

J. Pommey : Développement agricole de l'Argentine.

P. Binger : Développement agricole de l'Algérie et de la Tunisie. Cartes postales de la vie agricole aux Colonies.

J.-L. Cavazza : Carte agricole de la plaine du Pò. Récolte du riz. Collection de la Campana.

John Waddington : Fromage de chèvre. Épis de blé charbonné. Collection de graines.

H. Jequier : Plan d'un appareil pour l'incubation des œufs de salmonides.

H. Jequier, A. Bessand, T. Snyers, L. Landru, Robert Delmas, A. Charpentier : Récits d'excursions agricoles.

T. Snyers : Carte des productions agricoles de la Chine.

J. Pommey, A. Cintra, P. Binger, P. Bouts, C. Candeira, A. Ferrand, J. de Pourtalès : Devoirs d'agriculture.

M. Tassu, J. Lauer, J. Comaleras, C. Candeira : Croquis d'une machine à battre.

P. Binger : Un élévateur de graines.

A. Cintra : Bluterie. Écrémeuse centrifuge.

J. Comaleras : Croquis de moulins.

J. Pommey : Croquis d'une raffinerie de sucre.

H. Ferrand : Croquis d'une moissonneuse-lieuse.

L. Landru : Croquis d'une moissonneuse-lieuse.

L. Despret : Croquis d'une sucrerie.

M. Tassu : Croquis d'une sucrerie.

— Ruche à cadres mobiles, provenant du rucher de l'École.

E. Lastra : Fruits et légumes.

Y. Pilon-Fleury : Essais de solanum Commersonii.

II. — Exposition de Sciences naturelles.

G. Lecointre : Embryons de rat, de pie, de poule. Étude des arcs branchiaux. Modèle de drague. Séparation de la chlorophylle de la xantophylle. Herbier méthodique. Conchyliologie.

Robert Delmas : Collection minéralogique. Collection géologique.

John Waddington : Collection minéralogique. collection géologique. collection de conchyliologie. Préparation microscopique.

P. Marteau : Collection d'insectes.

P. Sauvaire-Jourdan, L. Forestier, Saint-Clair Delacroix : Coléoptères de France, vipères femelle et mâle, vipereau.

M. Tailhades : Nids de guêpe sylvestre.

Jean Brueder et Jean Langer : Coupe géologique, en terre à modeler, des Vosges à la Forêt Noire (dépression du Rhin).

R. Vandenheuvel : Feuilles des diverses essences forestières.
Hubert Jambois : Planches des Microbes des maladies contagieuses. Levûres.
M. de Barrau : Préparation microscopique.
J. Langer : Cahier d'anatomie, collection d'insectes.

III. — Exposition de chimie.

A. Bosch et L. Sprauel : Eau dentifrice.
R. Delmas : Matière colorante diazoïque rouge de l'aniline.
G. Ferrand : Arbre de Saturne. Métadinitrobenzène recristallisé.
G. Ferrand et Harding : Acide nitrique fumant.
H. Ferrand : Eau oxygénée. Métadinitrobenzène brut.
R. Gerson : Sublimation de la naphtaline.
Ch. Harding : Paratoluidine rectifiée.
J. Hervey et G. Thurneyssen : Collection de poudres. Acide picrique.
H. Jambois : Nitrate de cuivre.
H. Jambois et G. Ferrand : Éther ethylique.
H. Labussière : Nourissage d'un cristal d'alun.
J. Langer : Bromure d'éthylène. Ether ethylacétique. Iodure de plomb cristallisé.
H. de la Motterouge : Hypobromite de phénol.
R. Saquet et Valenzuela : Acétate de soude anhydre.
Ch. Siou : Iodure de plomb en suspension.
R. Spaeth : Sulfate de cuivre.
Verefkine : Cristaux d'iodure de cyanogène. Eau céleste. Fluorescéine.

IV. — Exposition de dessin d'imitation.

(Objets dessinés d'après nature)

P. Guiraud : un vase, une boîte, une bouteille, un broc.
L. Forestier : une selle à modeler, une boîte à peinture, ornements et paysages.
E. de Bary : une marmite, un verre, une bouteille, un ornement, croquis de petits objets.
M. Tassu : croquis de vase, broc, un chevalet, un tabouret.
P. Pusinelli : une bouteille, un vase, une table à modèle, un chevalet et un tabouret.
A. Philippe : un broc, une boîte, une marmite, un tabouret, une caisse à fleurs, un classeur.
Ch. Bosch : une théière, un broc, une boîte à craie, un vase à fleurs.
G. Matras : un chevalet, un broc, une marmite, un seau, une pelle à feu.
L. Landru : un tabouret, un seau à charbon, une lampe, un plumeau, un balai, un pot en grès.
P. Bouts : une selle à modèle, un tabouret, un panier, plusieurs plâtres.
J. Thiercelin : une boîte de peinture, une console, une table à modèle.

J. Thuret : un ornement, une pelle à charbon, un broc.
H. Jequier : un chevalet, un tabouret, un vase à fleurs.
M. Charpentier : plâtres (une tête d'enfant, feuille gothique, feuille d'acanthe).
M. Cronier : tête de Voltaire, console gothique, paysages, tête de Bacchus.

V. — Exposition de modelage.

Enseignement secondaire.

A. Bosch : feuilles de lierre, feuilles de figuier, fruits (poires, pommes, olives).
P. Guiraud : feuilles gothiques, ensemble de lierre, feuilles de chêne, tête de chien (bas-relief) tête de cheval (bas-relief), deux médaillons de fleurs.
M. Tassu : tête de lion, tête d'enfant, dauphin, lézard, tête de bœuf (bas-relief).
A. Philippe : Chimère renaissance, l'enfant au flambeau, Bacchus, tête de chien et de cheval.
P. Pusinelli : feuilles de lierre, pommes, feuilles renaissance, tomate, ornement de coquelicot, guirlandes de fleurs, chapiteau, tête de chien.
R. Gillet : feuilles d'olivier, fruits (poires, pommes).

Enseignement préparatoire.

L. Charonnat : ornement, deux feuilles de laurier.
M. Rougeault : fruits (pommes, poires).
A. Potocki : feuilles de vigne (d'après nature).
E. Rocher : lys, médaillon, tomates, console gothique, feuille de laurier (d'après nature).
S. Naon : ornements.
E. de Bary : fruits (poires, pommes) feuilles de trèfle, feuilles de laurier.
Ch. Bosch : feuilles gothiques, console renaissance, guirlande de fleurs, feuilles de lierre (d'après nature).

VI. — Croquis, Dessin d'après nature. Composition libre et composition décorative.

R. Loubet : carreau de faïence.
L. Charonnat : id.
M. Charpentier : serviette enroulée (faite de mémoire).
E. Magalhaés : vase de fleurs.
Ch. Siou : Composition ornementale.
J. Munier : branches de fleurs (d'après nature).
Ch. Siou : id.
H. Jambois : id.
M. Charpentier : id.
G. Ferrand : croquis d'animaux.

M. Charpentier : croquis de personnages (d'après nature).
P. Lyautey : décoration d'une boîte en bois.
St Clair Delacroix : bataille d'Hastings.
G. Ferrand : panneau décoratif.
A. Philippe : lettres ornées.
R. Loubet id.
M. Tassu : id.
H. Mead : conquête de l'Amérique par Christophe Colomb.
E. Magalhaés : le petit chaperon rouge.
J. Desplanches : papier peint.
R. Vandenheuvel : vase de fleurs.
J. Munier : id.
R. Loubet : id.
A. Philippe : composition d'un carreau de céramique.
W. Harding : id.
J. Dupas : Achille traînant le corps d'Hector.
P. Pusinelli : id.
St Clair Delacroix : siège de Paris par les Normands.
Ch. Bosch : débarquement des Normands en Angleterre.
Ch. Siou : composition de la 1re page d'un livre « La marine d'aujourd'hui »
R. Loubet : id.
G. Ferrand : id.
R. Loubet : collier.
E. Latune : id.
Ch. Tassu : composition d'un carreau de céramique.
Ch. Bocsh : dossier en tapisserie.
O. Mentré : id.
G. Ferrand : id.
G. et H. Ferrand : décoration de châssis.
Ch. Siou : id.
G. Ferrand : décoration d'un éventail.

VII. — Exposition de menuiserie.

A. Bessand : une armoire destinée au cabinet d'histoire naturelle.
L. Glaenzer : Bibliothèque.
G. De la Marque : table avec pieds tournés.
H. Jéquier : étagère, un classeur.
A. Cortada : un classeur, un tabouret de pieds, une boîte à épices.
G. Thurneyssen : une éleveuse pour perdreaux.
R. de Séréville : une boîte à lettres.
P. Monnier : un porte potiche avec dessus tourné, un banc.
A. Charpentier : un tabouret, un classeur.
M. Tailhades : une table Louis XV.
C. Candeira : une table pliante, un cadre en chêne.
M. Tassu : un liseur, un tabouret de pied.

P. Lyautey : une caisse à fleurs.
F. Cintra : une étagère découpée.
G. Watel : un niveau de maçon.
P. Muscat : un vide poche.
A. Pacheco : une chaise de jardin.
L. Fabra : une équerre.
J. Castan : une équerre, un escabeau.
E. Giraud : une table bureau avec casiers.
J. Verdet : une équerre, un cadre.
J. de Paillette : un pupitre à musique.
M. de Paillette : un vide-poche.
J. Moussy : une équerre d'onglet, une échelle.
J. Salathé : un liseur.
S. Naon : une étagère.
A. Pusinelli : un porte potiche avec dessus tourné.
J. Dupas : un classeur, une boîte à ouvrage.
T. Snyers : un tabouret de pieds, un châssis de couche.
F. Cintra : une étagère.
J. Brueder : une table carrée avec tiroir.
L. Smorczewski : une fausse cheminée, une caisse à fleur.
L. Dethan : un chevalet de bûcheron.
J. Waddington : une étagère, une mangeoire à poulets, une boîte à ouvrage.
P. Bouthillier : une boîte à cartes, un tabouret avec pieds tournés.
J. Pommey : un casier à brosses.
Ch. Siou : une table bureau.

VIII. — Exposition des travaux du fer.

1° *Travail à la lime.*

Spécimens de parallélipipèdes dressés à la lime, travaux exécutés par P. Lyautey, J. Brueder, J. Thuret, Ch. Harding, H. Spyker, H. de la Motterouge, J. Castan, L. Landru, J. Comaléras, R. Lagier.

Règles en fer, exécutées par J. Comaléras, Ch. Harding, H. Spyker, H. de la Motterouge, R. Lagier, P. Lyautey, J. Brueder.

Règles plates avec chanfrein double décimètre exécutées par Ch. Harding, J. Comaléras, P. Lyautey, J. Castan, L. Landru.

Cubes en fer, par Ch. Harding, L. Landru, P. Lyautey, J. Castan.

2° *Travail au burin et au bédane.*

Parallélipipèdes dont les faces sont dressées au burin avec saignées à mi-épaisseur, pratiquées au bédane; travaux exécutés par J. Comaléras, J. Thuret, Ch. Harding, J. Castan, P. Lyautey, L. Landru, H. de la Motterouge.

3° *Travail à la forge.*

Barres de fer appointées de différentes formes, carrées, rondes, fer de

lance; travaux exécutés par Ch. Harding, J. Comaléras, H. Spyker, J. Castan, J. Thuret, L. Landru.

Construction d'une équerre ordinaire. Morceaux de fer plat soudés à chaud et travaillés à la lime. Équerres ordinaires exécutées par Ch. Harding, L. Landru. Équerre de 120° exécutée par Ch. Harding. Console en fer exécutée par Ch. Harding.

IX. — Exposition de pliage et cartonnage.

Enseignement préparatoire.

Enseignement collectif. — Exposition des meilleurs travaux exécutés par L. Smorczewski, M. Tailhades, E. Giraud, E. Harilaos, R. Glaenzer, F. Mason, L. Nozal de la classe de sixième.

Travaux de pliage : pliage de bandes, lettres et exercices d'ornement en papier de couleur.

Tissage : exercices d'invention en papier de couleur.

Pliage de papier en vue d'obtenir des formes d'objets : bateau, chapeau de gendarme, vide-poche.

Rosaces, étoiles dérivées du carré et des polygones réguliers. Combinaisons de ces figures, application au carrelage. Exercices d'invention.

Tressage : tressage à plusieurs bandes.

Cartonnage. Solides en carton : cube prisme à base carrée et hexagonale, pyramide à base carrée et hexagonale. Tronc de pyramide. Boîte en carton fourreau.

Sphère construite en carton.

(Ces travaux ont nécessité au préalable la construction des développements; ces derniers accompagnaient les travaux).

Récit d'une excursion agricole.

Verrerie de Tourouvre. Ferme du Verger. Établissement de pisciculture de Bellegarde.

Le temps est superbe, quand nous partons à bicyclette, vers 7 heures du matin, pour aller visiter une ferme d'élevage de percherons et un établissement de pisciculture.

Chacun de nous emporte un déjeuner froid; on trouvera à Tourouvre de quoi se rafraîchir. La route, très bonne, se déroule dans un paysage de plus en plus riant et mouvementé. Au bout de 32 kilomètres, nous arrivons vers 9 heures 1/2 à la verrerie. Après quelques pourparlers, un contremaître s'offre à nous faire visiter l'établissement. Nous traversons un couloir où règne une chaleur intense, et nous débouchons brusquement dan un grand hall, où la température s'élève encore.

Un immense four circulaire en occupe le centre. Sur son pourtour s'ouvrent des gueules béantes par où l'on aperçoit, au milieu des flammes, la

masse incandescente de verre en fusion. Autour de cette fournaise, s'agitent des hommes demi-nus, portant au bout de longues cannes, des boules de de verre rougissant. Les uns moulent ces masses en les soufflant dans des formes de terre, d'autres tournent ces bouteilles rudimentaires pour en parfaire le goulot. Et tout cela dans un tumulte de voix et de verre brisé que domine le ronflement sourd des flammes furieuses.

C'est alors que M. Jenart nous explique la fabrication : On mélange du sable quartzeux blanc avec du carbonate de soude, de la chaux et des débris de verre. L'amalgame ainsi formé est introduit dans d'énormes creusets en terre réfractaire fortement tassée, appelés pots. Ces pots préalablement portés au rouge sont placés dans le four, et le travail du verrier commence.

Celui-ci recueille au bout de sa canne creuse une certaine quantité de verre fondu, qu'il travaille quelques instants. Puis il le souffle dans le moule pour lui en faire prendre la forme. Reste encore à finir le goulot.

Lorsqu'un petit apprenti a vérifié le poids de la bouteille, on prend celle-ci dans une forme spéciale et on en met l'extrémité à réchauffer. Quand cette partie est suffisamment molle, un ouvrier la tourne avec une forme différente pour chaque modèle. La bouteille est ensuite emportée à la réserve. Il ne reste plus qu'à la laver et à l'emballer.

Nous visitons, toujours sous la conduite du contre maître, les différentes parties de l'établissement et un autre hall où un second four est en construction. C'est qu'en effet, continuellement soumis à une telle température, ils ne peuvent résister plus de dix-huit mois.

Enfin, avant de partir, nous allons voir les foyers dans le sous-sol. Après avoir descendu plusieurs escaliers et traversé quelques couloirs torrides où vole de la poussière de charbon, nous arrivons devant l'une des grilles. Là, presque au-dessus de nos têtes, brûlent des blocs entiers de houille. Les flammes ronflent avec rage, les étincelles volent, il fait une chaleur étouffante. Devant nous, un homme noirci, armé d'une énorme barre de fer, active constamment la combustion et fait tomber les scories. Nous pouvons à peine respirer, et il est deux fois plus près que nous!

M. Jenart nous fait ensuite visiter une ferme percheronne qui se trouve de l'autre côté de la vallée.

Après une descente à pic, nous arrivons chez le fermier. C'est un brave normand qui a rencontré notre professeur à un comice agricole, et qui est ravi de nous faire visiter son établissement. Nous allons tout d'abord nous rafraîchir à une source qui sort de terre en cet endroit, puis nous écoutons les explications.

La volaille, dont nous voyons quelques spécimens s'ébattre dans la basse-cour, trouve son principal débouché en Angleterre.

Ce pays exige de gros animaux et les paie proportionnellement plus cher que les moyens : un beau dindon se vend jusqu'à 22 francs.

Nous allons ensuite voir un cheval qui a remporté plusieurs prix à des concours, et dont on soigne le genou. Plusieurs autres percherons paissent dans une prairie, à côté de quelques jeunes veaux. La race percheronne,

nous dit-on, dégénère dans les autres pays, aussi les étrangers, surtout les Américains, en font-ils des demandes constantes.

Enfin, après avoir fait le tour des viviers et vu les quarante et quelques diplômes gagnés par nos hôtes, regardé le troupeau, nous allons prendre une collation que l'aimable fermière nous a préparée, beurre, fromage, cidre, le tout fait sur les lieux mêmes et excellent.

Regaillardis par cette digression, nous nous préparons à affronter de nouveau les côtes et le soleil.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons à destination.

Mais le directeur de l'établissement de pisciculture doit être en train de déjeuner, aussi nous en profitons pour prendre trois quarts d'heure de repos, sur l'herbe fraîche qui borde un ruisseau à l'ombre de peupliers.

L'établissement de pisciculture de Bellegarde est situé dans un des plus jolis coins de la Normandie. Caché au fond d'une vallée riante, ombragé d'arbres verts, il est admirablement doué sous le rapport de l'eau. On y trouve en effet une source abondante et froide, deux chutes d'eau, et neuf sources, dont la plus forte donne, à elle seule, 72 mètres cubes à l'heure.

Le propriétaire, M. Bourgeois, nous introduit d'abord dans un vaste laboratoire, alimenté à volonté d'eau de source et d'eau de rivière.

La première sert exclusivement pendant la période d'incubation et permet d'alimenter des appareils pouvant contenir 1.000.000 d'œufs.

Ces œufs sont placés sur une claie en baguette de verre suspendue au milieu d'un bac rempli d'eau. Au moment de l'éclosion, les alevins passent par les intervalles et descendent au fond de l'eau.

Lorsqu'ils commencent à manger, on les disperse dans une trentaine de grands bacs où ils reçoivent de l'eau de rivière qui favorise leur alimentation et leur développement en amenant un grand nombre d'insectes. Chacun de ces bacs est alimenté par un fort courant d'eau qui ressort en s'étalant comme un miroir.

Très intéressés, nous suivons toutes ces explications avec attention. Dans un coin, des gardons effarés fuient devant le filet maladroit de l'un de nous, qui s'est improvisé pêcheur.

D'autres jouent, nagent et s'entrecroisent avec une extraordinaire rapidité.

Au bout d'un instant, nous quittons cette salle où règne une grande fraîcheur, et M. Bourgeois nous conduit aux bassins situés à l'extérieur. Quand les alevins sont âgés de cinq à six mois, on les transporte là, et ils y restent jusqu'à ce qu'on les achète ; seize de ces bassins entourent un grand étang à reproducteurs, situé dans le fond de la vallée. Les roseaux se balancent, mollement agités par le vent. Les poissons, truites, et saumons de fontaine, sautent et gambadent à travers les herbes aquatiques, et font voir de temps à autre leurs écailles scintillantes.

Nous terminons notre visite par celle d'un étang à carpes, situé dans les bois au milieu d'un site ravissant. Puis M. Bourgeois nous emmène collationner, nous offre du vin blanc et des biscuits. Mais nous sommes obligés de quitter cet endroit où l'on nous fit un si bon accueil, et nous repartons pour Tourouvre.

Au milieu d'une côte, on entend un cri de désespoir : une crevaison. Sans pitié pour la malheureuse victime de cet accident, nous continuons la route, après lui avoir donné rendez-vous à l'auberge, car nos estomacs crient famine. Enfin, à 2 heures et demie nous sommes attablés, et nous déballons nos provisions.

Une commande de bière, de cidre et de siphons est peu à peu exécutée et le déjeuner a lieu au milieu de la plus franche gaîté. Notre retardataire arrive vers la fin du repas : en l'attendant, nous allons dans la cour, où nous découvrons un perroquet et une pie. Le perroquet nous demande si nous avons bien déjeuné. Quant à la pie, elle pousse des cris inarticulés, mais accepte enfin un morceau de chocolat, que l'on glisse dans son gosier.

A 3 heures et demie nous prenons le chemin du retour. La première partie est très belle, à travers la forêt du Perche. De grands arbres séculaires bordent la route, et les épaisses frondaisons de la futaie s'étendent au loin. Mais nous quittons bientôt cette route pour nous trouver dans le vent et la poussière. Les uns causent à qui mieux mieux, enfin les derniers maudissent le temps.

De Randonnai à Chandai, la route continue sans aucun incident, et arrivés à la route de Laigle, avec vent dans le dos, nous abattons les douze derniers kilomètres en une demi-heure. A 5 heures et demie, nous sommes à l'Ecole, enchantés de notre excursion et tout disposés à recommencer.

Pierre Bouthillier et Pierre Monnier.

V

LES SÉANCES MUSICALES ET LITTÉRAIRES. LES CONFÉRENCES

LES SÉANCES

Les conférences de cette année ont été toutes consacrées à des sujets d'actualité. Le 27 octobre, M. de Givenchy, de retour d'un voyage au Maroc, évoquait devant nos yeux, par ses descriptions et ses photographies, la route de Figuig à Mogador. Le 3 décembre, M. Lacour-Gayet insistait en termes éloquents sur l'utilité pour une nation de posséder une forte marine, et gagnait à sa cause, celle de la *ligue maritime*, de nombreuses adhésions de maîtres et d'élèves. Le 23 février, un de nos professeurs, M. Wilbois, nous parlait de la guerre et de l'organisation militaire : il se souvint ce jour-là qu'il était officier de réserve, et il eut le don de faire vibrer la salle par sa causerie d'une émotion contenue et d'une grande distinction. Le 5 avril, M. Demolins, avec l'autorité qui émane de son talent, avec ses habitudes de rigueur contractées au service de la science sociale, avec sa verve coutumière, exposa les deux formes du patriotisme : le patriotisme belliqueux qui conquiert, mais qui ne sait pas acquérir et conserver, et le patriotisme colonisateur qui s'implante progressivement, qui s'assimile et qui dure. Entre ces deux formes, le choix ne comporte pas d'hésitation.

A ces conférences du jeudi, il convient d'ajouter deux lectures hors cadre, faites par M. Desgranges, le dimanche, à nos grands

élèves : l'une sur la poésie française contemporaine, l'autre sur le théâtre français contemporain. M. Desgranges dit admirablement, et connaît à merveille le mouvement littéraire actuel : ses lectures commentées ont été très goûtées des professeurs et des élèves présents; évidemment la tentative était heureuse et mérite d'être reprise.

Les autres séances, auxquelles nos élèves prêtaient leur concours, furent des séances mixtes (théâtre, diction, chant et musique). Chaque maison successivement tint à honneur d'organiser sa séance : c'est la note caractéristique de l'année. Pour la mise en train, ce fut M. Dupire qui se dévoua : non content de fournir des programmes et des décors de plus en plus soignés, il donne à ses collègues l'exemple de l'activité et de l'initiative. D'ailleurs noblesse oblige : n'est-il pas directeur d'une maison, le « Pavillon Médicis », comme nous l'appelons plaisamment? Donc la première séance de novembre, montée par ses soins, comprenait un morceau d'orchestre, le trio de *Carmen*, exécuté avec brio, par Mlle Rincheval, MM. Tontor et Corbusier, des chansons désopilantes, par Cronier, enfin *le Jeune homme pressé*, de Labiche, joué par Monnier, Desplanches et Jéquier. Le 1er décembre, séance analogue du *Coteau*, qui débute par un duo de Mlle Rincheval et de M. Corbusier, se continue par des chansons humoristiques, que détaille Cronier avec beaucoup de verve, et prend fin sur *Maman Sabouleux*, une autre pochade de Labiche, dont les rôles étaient tenus par Sébileau, Philippe, Sauvaire, Glaenzer, Foissey et Spyker. — Ensuite, le 1er février, ce fut le tour du *Vallon*. D'abord, un trio de *Mireille*, par nos trois professeurs de musique, puis *le Jaguar*, de Leconte de Lisle et *Histoire ponctuée*, dits par Bouthillier, une chansonnette finement détaillée par Desplanches. Enfin, cette fois, une pièce classique, *le Malade imaginaire* (Acte III, sc. IV sq.), par Bouthillier, Lyautey, J. Fabra, Delacroix et A. Bosch : au total, séance très réussie. — Le 15 février, *la Guichardière* entre en lice. On exécute divers morceaux d'excellente musique, notamment un duo, par Mlle Marguerite et par Jules Demolins. Pillet récite *l'Aigle* de Leconte de Lisle, aux vers denses et sonores, et Loubet,

qui a décidément un talent de comédien, *l'Encensoir mondain.* Voici encore du classique, mais du moderne : le *Gendre de M. Poirier*, d'Émile Augier, par Loubet, Lauer et Davel. Finalement tous les élèves de la Guichardière, chantent un chœur anglais. Chaque maison affirme ainsi son originalité. M. Bell, directeur des Pins, nous offre comme l'an passé, une pièce anglaise : *Done on both sides*, by I. Morton, avec le concours de Loubet, A Bosch, Cintra, Bouthillier et Langer. A quand la pièce allemande? Je le demanderais si on ne l'avait déjà fait.

Il faut mettre à part la séance du mardi gras (27 février), qui était remarquable par son homogénéité et qui obtint le plus vif succès auprès des parents : le programme même, dû à M. Storez, était dans la tonalité de l'ensemble. Ouverture d'orchestre (Mozart et Haendel); *l'Œuf bleu*, récité par Loubet; *Kiri...Kirican*, ravissant chœur d'enfants; *Du mouron pour les petits oiseaux*, par Spyker qui fut bissé; des pièces de Rameau, en trio, par Mlle Rincheval, MM. Tontor et Corbusier — *les Romanesques* de Rostand, que firent valoir surtout Monnier et Bouthillier; d'ailleurs les autres acteurs ne furent pas inférieurs à leur rôle. A la mi-carême (22 mars), on retombe sur le type décrit plus haut : ouverture de la *Sémiramis* de Rossini, monologue amusant de Cronier, des vers de Sully-Prudhomme, dits par Spyker, enfin les *Deux sans culottes*, par Spyker, Cronier et Sauvaire.

Si l'on essaie de récapituler l'année, le bilan accuse qu'on a tenu compte des indications fournies par M. Roujol dans le précédent *Journal* : on a donné moins de conférences quatre en tout, et plus de séances de maison, ce qui est normal. A propos des conférences, un regret seulement : l'histoire de l'art y a sa place marquée; cette lacune doit être comblée l'an prochain. Quant aux séances de maisons, elles me paraissent réaliser l'idéal du genre : elles sont variées, procurent aux différentes maisons l'occasion de montrer leur originalité, réclament la collaboration des maîtres et des élèves, et resserrent ainsi les liens de solidarité entre gens groupés sous le même toit. Cependant bien des progrès restent à accomplir : nous n'avons plus d'acteurs hors pair; quelques

uns sont distingués comme Bouthillier, Monnier, Desplanches, Spyker; la plupart ne sont pas encore formés. Cela tient peut-être au choix des pièces dont quelques-unes (celles de Labiche, par exemple), étaient vraiment par trop enfantines et superficielles : ne craignons pas de donner aux esprits une nourriture forte! D'autre part, les exigences du travail scolaire ne permettent guère de monter des pièces classiques dont la préparation est longue et ardue. Réservons-les pour les grandes occasions (une ou deux fois l'an), le mardi gras et la fête de l'École; et, dans nos séances de maison, à côté de scènes comiques de bon aloi, faisons plus large la part de la musique, du chant et de la diction. M. Wilbois a eu l'idée de faire jouer *Athalie* par ses élèves de quatrième, le jour de la fête de l'École; la pièce abrégée, sera accompagnée des chants de Moreau. La tentative est audacieuse : attendons-en les résultats, que les répétitions font prévoir encourageants [1]. En tous cas, nous devons être sévères dans le choix de nos pièces, et emprunter résolument au théâtre classique.

Pour compléter ce tableau rapide des délassements de l'École, ce n'est que justice de mentionner les *samedis* de la Guichardière, de vrais régals pour les amateurs de bonne musique!

Notre tâche de chroniqueur est terminée : cependant, pour être exact, nous devons encore faire mention d'une innovation due à M. Dupire. Il s'agit uniquement des professeurs et des professeurs célibataires, qui, en hiver, leur journée fournie, après le bonsoir aux élèves, se réunissaient au *Pavillon Médicis* tous les quinze jours, pour amuser leurs collègues de leurs talents spéciaux. L'intimité de ces réunions et leur succès nous dispense d'y insister. Mais n'est-il pas intéressant de noter que, loin de Paris et du monde, nous savons nous créer, dans notre laborieuse retraite, des plaisirs artistiques et des relations fondées sur l'amour commun des nobles choses?

F. Mentré.

1. On a vu plus haut le compte rendu de cette séance qui a eu lieu après la rédaction de cet article.

LA MUSIQUE

A mon entrée à l'école des Roches, il y a six ans, j'étais loin de supposer que mes jeunes élèves arriveraient un jour à considérer la musique non pas comme un art d'agrément, mais comme un art qui a comme but le beau, le désintéressement, le sublime. Tout le mérite des résultats obtenus en ces quelques années revient à ceux des élèves, et ils sont nombreux, qui ont étudié sérieusement leur instrument de manière à pouvoir mettre une technique acquise au service de belles œuvres. Ailleurs qu'à l'école des Roches, on serait un peu surpris si on apprenait que des élèves, qui font d'excellentes études classiques et modernes, et qui, par conséquent, se présentent avec succès au baccalauréat, peuvent interpréter une sonate de Beethoven, une chaconne de Bach, une sonate de Haendel!

Chez nous, nous l'avouerons sans fausse modestie, c'est chose courante. J'ajouterai que nous avons fait entendre le jour de la fête de l'école, *Athalie* de Racine, avec *orchestre et chœurs* de J.-B. Moreau, et que l'audition de cet ouvrage, déjà assez compliqué pour des professionnels, a eu un succès justement mérité.

Armand PARENT.

PRINCIPAUX MORCEAUX EXÉCUTÉS PENDANT L'ANNÉE

1° Chant général.

Chant du départ	MÉHUL.
Amour filial (chants populaires)	MÉHUL.
Vogue, léger zéphir	MENDELSSOHN.
Aurore de la vie	R. SCHUMANN.
Chanson de Roland.	
Sanctus, benedictus	BEETHOVEN.
Les vaillants du temps jadis.	
Chanson d'ancêtre	ST-SAENS.
Viens petit oiseau	SCHUMANN.
La farandole	JAQUES-DALCROZE.
Chanson du grand-père	ST-SAENS.

L'automne ..... F. MENDELSSOHN.
Les enfants de Bohème ..... R. SCHUMANN.
Vaisseau Fantôme (chœur des Fileuses) ..... WAGNER.
Prière. — Amour du prochain ..... BEETHOVEN.
Chanson de mai ..... SCHUMANN.
L'ange gardien ..... CÉSAR FRANCK.
Les danses de Lormont ..... CÉSAR FRANCK.
Le Messie (air) ..... HAENDEL.
Le Messie (duo) ..... HAENDEL.
Le Vannier ..... CÉSAR FRANCK.
Air dans la Cantate de la Pentecôte ..... J.-S. BACH.
Psaume CL ..... CÉSAR FRANCK.
Ave verum, accompagné du quatuor ..... MOZART.
Adoramus te ..... PALESTRINA.
Tantum ..... BACH.

2e Orchestre.

Samson et Dalila ..... C. ST-SAENS.
Bourrée ..... G. F. HAENDEL.
Peer Gynt ..... GRIEG. OP. 35.
Menuett (aus dem *Octett*) ..... SCHUBERT.
Allegretto de la Symphonie (*A dur*) ..... BEETHOVEN.
Allegro Finale Symphonie (*E dur*) ..... MOZART.
Larghetto (aus der *zweiten Symphonie*) ..... BEETHOVEN.
Allegretto (aus der *achten Symphonie*) ..... BEETHOVEN.
Menuetto (aus der *Symphonie in E dur*) ..... MOZART.
Finale (*Rondo all' ongarese aus dem in G dur*) ..... HAYDN.
Andante cantabile quatuor mi *b* (*op.* 16) ..... BEETHOVEN.
Septuor (*op.* 38) ..... BEETHOVEN.
Allegro de la première partie de la 2e Symphonie (op. 36) ..... BEETHOVEN.
Chœur et orchestre d'Athalie ..... J. B. MOREAU.

3e Samedis de la Guichardière.

(*Musique de chambre.*)

2e Trio ..... E. LALO.
Trio en *ut mineur* ..... J. BRAHMS.
Concerto en *mi bémol* (violon) ..... MOZART.
Sonate en *ut mineur* (piano et violon) ..... GRIEG.
3e Trio ..... MOZART.
Divertimento, trio à cordes ..... MOZART.
2e Trio ..... CASTILLON.
5e Trio (*ré majeur*) ..... BEETHOVEN.
7e Trio (*à l'Archiduc*) ..... BEETHOVEN.
1re Sonate (piano et violon) ..... SCHUMANN.
2e Sonate (piano et violon) ..... J. BRAHMS.

1re Sonate (piano et violon) ..... J.-S. Bach.
Lied (violoncelle et piano) ..... Schubert.
2e Nocturne ..... Chopin.
Krieslariana ..... Schumann.
L'Agaçante
Ier Tambourin
IIe Tambourin
La Pantomime (trio piano, violon et violoncelle) ..... Ph. Rameau.
La Marais
La Coulicam
L'Indiscrète
Romance (violon et piano) ..... Swendsen.

Le dernier samedi de la Guichardière a été consacré à une séance spéciale que M. Armand Parent et Mlle Dron ont bien voulu donner à l'École. Nous n'avons pas seulement à louer ici ces deux grands artistes mais aussi à leur dire combien nous avons été heureux de les applaudir et à les remercier du concours qu'ils ont bien voulu apporter à ces réunions. Ils ont exécuté les quatre sonates suivantes et nous n'avons pas besoin de dire qu'ils y ont été admirables.

2e Sonate (piano et violon) ..... J.-S. Bach.
2e Sonate (piano et violon) ..... Schumann.
15e Sonate (piano et violon) ..... Mozart.
Sonate (piano et violon) ..... Vincent d'Indy.

NOS COLONIES DE VACANCES

L'un des objets essentiels de notre tâche d'éducateurs est sans contredit la formation, chez nos élèves, de l'homme social. Eussions-nous aidé nos garçons à devenir loyaux, clairvoyants, énergiques et libres, notre œuvre serait encore singulièrement incomplète, si nous ne leur avions donné l'exacte conscience de leur devoir de citoyens, de ce qu'ils ont à faire dès maintenant et plus tard, pour la collectivité dont ils font partie, école ou famille, église ou pays. Privilégiés comme ils sont, à tant de points de vue, ils doivent sentir le poids de ces privilèges, et n'en pas jouir égoïstement; ils doivent porter ce poids, non pas comme un remords, mais comme un devoir. Les Grecs d'autrefois avaient peur du bonheur; quand ils étaient soulevés par les vagues de la prospérité, ils tremblaient, pressentant un abîme tout proche; et ils se hâtaient alors, comme Polycrate

jetant son anneau, de sacrifier à la fatalité jalouse leur trésor le plus précieux. Nous avons mieux à apprendre à nos garçons : si l'homme heureux est coupable, c'est de garder son bonheur pour lui seul; s'il doit expier son bonheur, c'est en le partageant.

Inutile de dire ici ce que sont les « colonies de vacances ». Tout le monde aujourd'hui connaît ces œuvres excellentes, qui donnent à des gamins déshérités de la joie et de la santé pour longtemps, qui préservent de la tuberculose et de l'anémie les petits soldats et les jeunes mères de demain, qui nous préparent une race plus solide, merveilleux placement auquel on confie 35 francs, et qui vous rend une vie d'enfant. Tout le monde les connaît, mais la plupart de nos garçons ne les connaissaient pas. Voilà quatre ans maintenant que nous leur en avons parlé pour la première fois; quatre ans que ces heureux collégiens du grand air et des pleins champs tiennent à partager un peu avec d'autres ces bienfaits. Il est temps de résumer pour eux ce qu'ils ont fait et permis de faire; il est temps de le raconter à leurs parents.

La souscription de 1903 produisit 200 francs. Nous remîmes cette somme à l'*Association pour le développement des colonies de vacances*[1], avec les organisatrices de laquelle quelques uns de nous se trouvaient en relations assez proches. Dès cette année-là, nos garçons eurent la satisfaction de savoir qu'ils avaient fourni plus des deux tiers de la somme que coûtait une colonie nouvelle de dix enfants de la Grand'Combe (Gard), placés pendant un mois à Saint-André de Valborgne, dans les Cévennes.

En 1904, nos cotisations se montent à 300 francs et couvrent la subvention accordée à l'œuvre de la Grand'Combe, qui a trouvé des ressources locales, mais qui se développe.

En 1905, le beau chiffre que nous atteignons[2] (aidés il est

1. *Association pour le développement des colonies de vacances.* Présidente : Mme Raoul de Félice; trésorière : Mlle Gabrielle Rist. Siège social : 6, rue Dufétel, Versailles.

2. 736 fr. 70.

vrai par certaines contributions exceptionnelles) nous engage à demander à l'Association une œuvre qui soit désormais la *nôtre*, de façon indépendante et exclusive. Précisément, la ville de Versailles, notre voisine, siège de l'Association, ne possédait pas jusqu'alors une organisation spéciale de colonies de vacances : on décide de fonder cette œuvre, et de la confier à nos libéralités.

Et c'est ainsi que cette année-là, l'École des Roches a compté, outre ses 150 élèves, un petit bataillon de colons, placés pour la plupart dans les campagnes du Loiret. Dix-huit enfants, et la mère de quatre d'entre eux, nous ont dû de joyeuses vacances, longues semaines de soleil, d'air pur, de liberté.

C'est par exemple cette petite M., dont le père venait de mourir tuberculeux, enfant très délicate, qui chaque hiver jusqu'ici prenait une série de rhumes et de bronchites. Elle a pu passer trois mois à la campagne : à son retour, elle était transformée au point que sa mère hésitait à la reconnaître; et nous avons eu la joie d'apprendre récemment que, pour la première fois de sa vie, elle a traversé l'hiver sans une maladie. On nous propose de lui faire recommencer cette année une cure qui lui a si bien réussi.

C'est Augustine G., caractère très difficile, nous dit-on. Sa mère nourrice a déclaré qu'elle ne voulait plus jamais avoir une enfant comme elle. On l'a changée de maison, et les choses sont allées un peu mieux. On nous demande de reconnaître ce petit progrès, et de fournir à Augustine l'occasion d'en faire un nouveau, en la renvoyant cet été aux colonies. C'est sa dernière année, avant son entrée en apprentissage.

C'est encore Pauline S., fille d'un ouvrier peintre et d'une marchande des quatre saisons, enfant très chétive. Elle a six frères et sœurs, et on nous propose de donner cette année sa place à sa cadette, Rosette, sept ans, excessivement délicate, et très gentille petite fille.

Louis H. nous fournit un amusant tableau de la vie aux « colonies » :

« Je suis très heureux d'être à la campagne. Je me porte bien.

Je vas me promener dans les bois avec le monsieur. Je menge du lapins et de loies. Yl ia une chèvre qui donne du lait. Je la maine au chant. Je menge beaucoup de fruits. Il y a aussi in chien et on la telle après une voiture et je monte dedans. Je vas à la mare péchée des grenouille. Je vas me promener. Je vois des chasseur tiré sur des lapins et sur des perdri. »

Gaston et Marie A., neuf et six ans, sont bien pauvres; il a fallu commencer par leur acheter des chaussures. Gaston, en qualité de grand frère, donne à sa maman des nouvelles de la petite : « Marie ne s'ennuie plus; elle est au contraire très contente... Je finis ma lettre sans finir de t'aimer. Ton fils, ta fille qui t'aiment pour la vie. »

Voici un autre couple, contemporain du précédent; mais cette fois la sœur est l'aînée. Germaine et Gaston M. étaient assez bien portants, mais ils passaient le plus clair de leur temps dans la rue, avec de médiocres compagnons. C'est surtout pour sa santé morale que Gaston, en particulier, a été enyoyé aux champs. Il semble avoir eu d'abord la nostalgie de son ruisseau; puis il s'est acclimaté; et, depuis son retour, son rêve a été d'envoyer un petit souvenir à ses parents nourriciers; mais le malheureux ne sait plus leur adresse! — Dans une lettre de Germaine à ses parents, j'ai trouvé pour nos garçons des données suggestives sur le budget de leurs petits colons :

« Dimanche j'ai vut mon petit frère, et je lui est donné un sou, et il m'a dit qu'il ne se plaisait pas, parce qu'il ne jouait pas. Sur mes 16 sous il ne me reste plus que deux sous. Je l'ai est dépensé de cette sorte. Mon tallon de mes chaussures du dimanche s'est déclouté. Il y a 4 dimanches que je les ai portés. Je les ai portés chez le cordonnier qui m'a prit 5 sous. J'ai acheté pour trois sous de laine pour m'amuser, pour ne pas m'ennuyer. J'ai dépensé un sou, pour quand je revenait de la messe j'ai acheté un petit pain. J'ai donné un sou pour l'enterrement d'une petite parisienne qu'ai morte mercredi. J'ai doné un sous à mon frère, et il m'en n'a demender six sous jeudi, et je nan n'avait plus que deux; alors je lui ai dit que je ne lui en donnerai pas dutout. Il est en bonne santé; *on ne le*

bat pas. Et j'ai a acheté deux paquet de poudre de propreté pour met dans les cheveux; cela fait quatre sous. Voilà comment j'ai dépensé... »

Tous ces détails, comiques ou touchants, ont vivement intéressé nos garçons. Des nouvelles aussi précises leur rendaient leur œuvre plus réelle et plus proche. Au moment où j'écris, la souscription annuelle n'est pas close; mais les cotisations nous viennent, nombreuses et rondelettes, et nous pouvons espérer que leur total, s'il reste inférieur au chiffre exceptionnel de l'an dernier, n'en sera pourtant pas trop indigne. Après un fléchissement que nous devons prévoir, il faudra que bientôt nous étendions de nouveau notre belle entreprise, que nous l'établissions sur des bases d'année en année plus solides : c'est-à-dire que les cœurs de nos garçons s'élargiront aussi, et comprenant mieux l'immensité du devoir, trouveront dans un enthousiasme ingénieux des ressources nouvelles.

Henri Trocmé.

UN ORPHELINAT AGRICOLE

Nous devons mentionner, la tentative intéressante faite par M. Léon Petit, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de l'Eure, près de son domaine de Damville, que nous avons eu le plaisir de visiter.

Pour s'opposer au vagabondage, à l'abandon des campagnes et à l'exode de leur population vers les villes, M. Petit a constitué à ses frais, un orphelinat agricole pour garçons, à Villez-Champ-Dominel, où une trentaine d'orphelins sont élevés et instruits pour être mis ensuite à la disposition des cultivateurs.

Nous comptons l'aider le plus possible dans cette œuvre afin de l'étendre davantage; chaque maison subviendrait aux dépenses d'un orphelin.

Nos garçons mettent de côté leurs vêtements usagés, chaussures, pèlerines, etc., pour en faire profiter ces pauvres déshérités.

VI

NOS ANCIENS ÉLÈVES

LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES

La Société des anciens élèves a été constituée, cette année, après l'envoi de la circulaire suivante :

« L'École des Roches, malgré sa jeunesse, commence à avoir des anciens élèves.

« Il ne faut pas que ces vieux camarades se dispersent sans avoir un moyen de se tenir au courant de leur vie, de se retrouver à certaines époques de l'année et de s'entr'aider au besoin.

« Nous avons pensé répondre au désir de tous en prenant l'initiative de la création d'une *Société des anciens élèves de l'École des Roches.*

« Cette Société, dont le programme pourra être modifié et complété, lorsque nous serons régulièrement constitués, comprendrait les conditions suivantes :

« 1° Une cotisatisation annuelle de 6 francs qui donnerait droit à recevoir, chaque année, le *Journal de l'École* et servirait à payer les dépenses, ou allocations, votées par le Conseil de la Société;

« 2° Des réunions périodiques, qui auraient lieu à l'École à des époques fixées d'avance ;

« 3° Des matchs organisés à l'occasion de ces réunions, afin

de prouver à nos jeunes camarades que leurs anciens n'ont pas perdu les bonnes traditions sportives de l'École et qu'ils sont encore capables d'être de bons champions au foot-ball, au cricket, ou à la course.

« Enfin, notre Société doit avoir pour but de créer entre ses membres une solidarité qui les portera à s'entr'aider à l'occasion, pour triompher dans la lutte pour la vie. Ce sera le complément naturel de la devise de l'École : « Bien armés pour la vie ».

« Notre Société, en effet, doit aider ses membres à triompher dans ce bon combat; il faut que les vieux aident les jeunes et que ceux qui sont arrivés aident les débutants.

« Nous avons le sentiment qu'en ajoutant à l'École cette nouvelle institution nous lui donnons son complément à la fois naturel et nécessaire. Nous comptons donc sur l'adhésion de tous les anciens élèves actuels et futurs.

Le Comité d'initiative :

Jean Bessand, Abel Corbin de Mangoux, Jules Demolins, Robert Dervieu, Gaston Eysséric, Frank Haviland, Pierre Pochet, Jacques Pochet, Maurice Silhol, Guy de Toytot, Paul Watel.

LES ANCIENS ÉLÈVES, MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Serge André, termine ses études à Paris.

Marcel Aubé, fait une année d'instruction générale avant d'entrer dans les affaires.

Henri Barbier, prépare l'École de physique et de chimie de la ville de Paris.

Jean Bessand, après un voyage en Amérique, fait un stage en Allemagne, dans une fabrique de tissus.

Jean de Boisanger, prépare l'Institut agronomique, à Nancy.

Henri Boujard, termine ses études à l'École de Guyenne.

Enguerrand de Caix, termine ses études à Paris.

Jean Colle, à l'Institut agricole de Beauvais.

Abel Corbin de Mangoux, à l'Institut chimique de Nancy. Doit aller

passer trois mois en Angleterre, comme chimiste, dans une industrie.

Roger CORBIN DE MANGOUX, termine ses études à Bourges.

Jules DEMOLINS, après avoir fait son service militaire, prépare sa licence en mathématique et a passé les deux premiers certificats, avec mentions.

Robert DERVIEU, fait son service militaire.

François DUPRÉ, termine ses études à Paris.

Henri DUVAL, à l'École commerciale de Nantes.

Gaston EYSSÉRIC, élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, fait actuellement son service militaire.

Pierre FAUQUET-LEMAÎTRE, à l'Université de Cambridge.

Jean de GASPARIN, fait son service militaire à Arles.

Jacques GAUTHIER-VILLARS, fait un stage en Allemagne.

Jean-Jacques GÉRIN, termine ses études à Paris.

René GUILLON, à Nantes.

Franck HAVILAND, revient d'un stage en Allemagne, suit les cours de la *Schola cantorum*.

Philippe d'HAUTEVILLE, fait son service militaire.

Léon KENSINGER, dans l'industrie avec son père, à Saint-Étienne.

Étienne LANDRIN, à l'École d'agriculture d'Hauterive, en Suisse.

Mario de LA ROCHA, fait un stage en Allemagne.

Bernard MAROTTE, à l'École de commerce de Nantes.

René MILLET, doit aller faire un voyage d'exploration à Astrakhan, avant d'entrer dans une affaire de fourrures.

François MILLET, termine ses études à Paris.

Guy de NEUFBOURG, id.

Raoul NEYRET, dans l'industrie avec son père, à Saint-Étienne.

Léonce PELLERAY, dans le commerce, en Angleterre.

André PLOCQUE, dans une Compagnie d'assurances maritimes, à Paris.

André POCHET, dans le commerce, en Angleterre, à son retour d'un stage en Amérique.

Jacques POCHET, revient d'un stage dans une ferme en Amérique, et va aller dans une maison de commerce en Angleterre.

Pierre POCHET, revient d'un stage à l'Université d'Ithaca, en Amérique.

Francis PRIEUR, à l'École de Guyenne.

Pierre REGRAFFE, dans l'industrie avec son père, à Bédarieux.

Hubert de RIGAUD, après avoir obtenu le diplôme de *Pitman's school*, et fait un stage dans les affaires à Londres, vient d'entrer dans une affaire industrielle à Paris.

Paul SAILLARD, prépare l'École centrale de Paris.
Maurice SILBOL, fait son service militaire, à Vienne.
Albert SNYERS, à *Pitman's school*, à Londres.
Albert TERNYNCK, fait un stage en Allemagne.
Louis TRIPET, termine ses études, à Paris.
Guy de TOYTOT, fait son service militaire.
Guy de VAUTIBAULT, à l'École de Guyenne.
Jean VIGNARD, à Nantes.
Paul WATEL, va faire un stage en Amérique.

Extraits de la correspondance.

A M. E. Demolins : — «... Je dois beaucoup aux cinq années que j'ai passées aux Roches, comment pourrai-je les oublier! J'ai toujours trouvé dans mes professeurs des encouragements, et, dans les élèves, de bons camarades et amis. Je compte mettre en pratique, à Paris, l'enseignement que j'ai reçu aux Roches. Le temps que j'ai passé à la Guichardière est certainement celui qui m'a été le plus agréable de tout mon séjour à l'École; aussi j'espère venir vous voir de temps en temps et ainsi conserver avec vous et avec l'École les bonnes relations que j'ai toujours eues. S'il se fonde, comme il en était question dans le dernier *Journal de l'École*, une « Association des Anciens Élèves », je vous envoie par cette lettre mon adhésion.

« Avant de terminer, je veux vous dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir fondé cette École qui m'a permis de me développer moralement et physiquement bien mieux qu'autre part. Grâce à elle, je puis vivre sans crainte à Paris, car je suis « bien armé pour la vie ».

« Présentez, je vous prie, mes respects à Mme Demolins, rappelez-moi au souvenir de ces demoiselles et recevez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments de reconnaissance. » — Enguerrand de CAIX.

De Montréal, le 8 novembre 1905. — « Ce qui fait la réputation de Montréal, ce sont les quartiers d'habitations bourgeoises (car personne n'habite le quartier des affaires ; ce sont de petits hôtels particuliers, les appartements étant inconnus.

« Ces quartiers sont tous plantés d'arbres et l'aspect doit en être évidemment très riant en été. Le vrai charme de Montréal est, pour moi, ce superbe parc naturel du Mont Royal qui couvre tout le mont et ses pentes. Il touche à la ville et l'on peut y aller de n'importe où avec les tramways électriques. Tout le monde y va le dimanche, c'est la véritable campagne auprès de la ville.

« Il y a sur la montagne un cimetière d'aspect tout à fait agréable. Ces lieux ici n'inspirent pas la même tristesse et le même aspect pénible de rangées de tombes tristement alignées. Le cimetière est un joli jardin aux belles pelouses vertes coupées d'avenues plantées d'arbres avec, de place en place, des monuments funéraires. Je crois du reste que c'est déjà ainsi en Angleterre.

« Je croyais que nous étions en avance ici pour le froid, mais je vois que

non d'après ce que vous me dites. Nous avons eu des gelées la nuit et quelques chutes de neige bientôt fondue et faisant une boue infecte; ici les rues sont abominables; beaucoup ne sont pas pavées, le reste l'est mal, le tout est peu ou pas entretenu... » — Jean Bessand.

A M. E. Demolins. Aix-la-Chapelle, le 3 juin 1906. — « Cher Monsieur. Vous avez appris mon départ en Allemagne, et la chose s'est faite si précipitamment que je n'ai pas pu vous tenir au courant de mes projets et décisions.

« J'ai pris ce parti, parce qu'il m'était très utile, presque indispensable, quelle que soit la chose que j'entreprendrai plus tard, de savoir l'allemand. C'est pourquoi j'ai arrêté mon choix sur une maison de draps allemande (filature, tissage et teinture).

« Je passe successivement par les divers ateliers, de façon à bien me rendre compte de la fabrication, et je finirai par un stage dans les bureaux, de façon à saisir le mécanisme de l'affaire au point de vue commercial. Cela m'intéresse, et me sera très utile, je crois.

« Je suis chez un professeur et, en dehors de mon travail à l'usine, je prends des leçons d'allemand, de façon à avancer rapidement dans la langue, et à pouvoir ainsi mieux profiter de mon séjour dans cette maison.

« Je compte vous écrire pour vous donner des détails, quand j'aurai été ici depuis un peu plus longtemps.

« Au revoir, cher Monsieur, je vous prie de présenter mes hommages à Mme Demolins, et de me croire votre élève dévoué et reconnaissant. » — Jean Bessand.

A M. G. Bertier. Sathonay, 25 juin. — « Cher Monsieur. Je comptais télégraphier aux Roches hier pour vous dire combien j'étais de cœur et de pensée parmi vous en ce jour de la fête de l'École. Mais les choses les plus simples nous sont souvent défendues à nous autres, soldats, et je n'ai pu descendre à Lyon. J'en suis donc réduit, cher Monsieur, à vous dire sur ce bien vilain petit bout de papier toutes mes pensées qui n'ont pas pu passer par le télégraphe. Elles allaient quand même plus vite hier, et bien de bons souvenirs ont été évoqués sur ce plateau, qui ne s'était probablement jamais vu à pareille fête. C'est que la vie d'ici n'a jamais laissé de pareilles évocations nulle part, et les horizons en sont peu aimés.

« Notre peloton est dissous samedi, et nous partons pour un mois de marches dans les Alpes. Ensuite, nous referons une seconde période de tir au camp de la Valbonne, sous les tentes pointues, puis quinze jours de grandes manœuvres, puis... la clôture !... J'attends la Toussaint, à cause du bon projet que j'ai fait de revenir prendre un peu l'air des Roches ce jour-là. Je serais bien heureux, cher Monsieur, de vous revoir. Vous savez combien je suis resté fidèle à tous les souvenirs que j'ai laissés à l'École. Et j'y en ai laissé beaucoup...

« Veuillez présenter mes très respectueux hommages à Mme Bertier et redire à M. et à Mme Demolins mon attachement profond. Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux. » — Robert Dervieu.

A Madame Demolins. Le 24 mai 1906. — Madame. Après les quelques

jours si agréables que je viens de passer aux Roches, je tiens à vous remercier de l'aimable hospitalité que vous m'avez offerte à la Guichardière. Les liens qui nous attachent à l'Ecole, nous, les anciens élèves, sont solides, et c'est toujours pour nous une joie de revenir auprès de nos plus jeunes camarades, de nos maîtres, toujours prêts à nous aider de leurs conseils. Par suite d'un long séjour à l'étranger, j'étais resté un an et demi sans retourner aux Roches. J'ai trouvé des améliorations, mais pas de changements. L'esprit de l'École est bien toujours le même : basé sur la confiance et sur l'affection réciproque du maître et de l'élève. On continue à utiliser, ou à développer, l'esprit d'initiative de chacun. On forme des esprits précis et libres, persévérants, et l'on donne à chacun des armes qui feront de lui un vainqueur dans la lutte qu'il devra soutenir. Nous avons acquis tout cela pendant les années que nous avons passé aux Roches, à des degrés différents, il est vrai, selon la bonne volonté que nous avons mise à nous laisser convaincre de la vérité de cet enseignement si différent de celui des autres écoles. Nous sommes « bien armés pour la vie », et c'est à l'École des Roches et à son fondateur que nous le devons.

« Daignez agréer, Madame, ainsi que M. Demolins, l'expression de mon respect. » — Franck Haviland.

A M. E. Demolins. — « Cher Monsieur. J'espère bien, d'ici quelque temps, aller à l'Ecole pour vous voir. Pendant le terme d'été, j'ai travaillé les mathématiques et la physique avec un professeur du collège de Redon. Ce professeur a été très content d'avoir un spécimen des élèves de l'École des Roches dont il avait entendu dire beaucoup de bien et beaucoup de mal ; je crois que son opinion a changé, et, après avoir lu votre livre de l'*Éducation nouvelle*, il a été enthousiasmé de l'Ecole. J'ai bien compris depuis plusieurs années l'esprit de l'Ecole et je tâcherai toujours d'en suivre les principes. Je dois entrer l'année prochaine à l'école de commerce de Nantes, où l'on a un enseignement assez pratique, puis j'irai probablement un an en Angleterre et un an en Allemagne chez des commerçants. Je vous remercie de tout mon cœur, cher Monsieur, de tout ce que j'ai acquis à l'École ainsi que des bons soins que vous et Mme Demolins m'avez donnés ». — B. Marotte.

A Madame Demolins. Le 10 juin 1906. « Chère madame. — Je viens vous remercier de la très aimable hospitalité que vous nous avez accordée, à Enguerrand de Caix et à moi, lors de mon voyage à Verneuil. Nous avons été très heureux de retrouver notre bonne Guichardière, qui ne change pas, et reste toujours la maison des privilégiés que nous fûmes, grâce à vous, chère Madame ; aussi vous devons-nous une grande reconnaissance, et n'oublions nous pas les heureuses années passées dans cette charmante maison. Nous avons été contents de trouver M. Demolins en bonne santé, lui et toute sa famille. Enguerrand se présente en Sorbonne le 1er juillet, et moi vers le 20. Notre retour en automobile fut excellent ; une seule crevaison à Dreux. Nous étions à Paris à 6 h. 1/2. Le capitaine de vaisseau, Enguerrand, était enchanté de l'équipage... et de lui-même. Je vous demande la permission, chère madame, de vous présenter mes plus respectueux hommages, et mes meilleurs souvenirs à M. Demolins ». — Guy de Neufbourg.

A M. E. Demolins. Londres. — Cher Monsieur. « Je suis arrivé à Londres, le 12 janvier avec mon père, et je me suis rendu le matin même à *Pitman's school*, où je me suis inscrit pour une période de six mois et pour les cours suivants : Comptabilité, Sténographie, Arithmétique et Géographie commerciale, Machine à écrire, Anglais, Allemand, Espagnol, Business-training et Spelling and Dictation. L'école comprend environ 2.000 élèves des deux sexes et de tout âge. Il n'y a pas de distinction pour l'ordre des places en classe, le règlement seulement défend toute conversation entre ladies et gentlemen. Il y a aussi de grandes différences d'âges parmi les élèves. On rencontre dans l'école depuis le garçon d'une douzaine d'années jusqu'au monsieur barbu et à lunettes. Les classes ont lieu tous les jours, excepté le samedi, où l'on a congé, de 10 à 1, de 2 à 5 et de 6 à 9. Je fais chaque jour des thèmes anglais, des versions et des dictées, qu'un professeur corrige.

« La vie que je mène ici est tout à fait différente de celle de l'Ecole, et souvent je regrette celle-ci. Ce n'est que quand on est parti des Roches, que l'on s'aperçoit de la perte que l'on a fait. Les années que j'ai passées à l'Ecole resteront toujours dans mon souvenir. J'espère revenir de temps en temps, mais ces courts séjours ne seront jamais le temps que j'aurai passé ici précédemment. Je suis très satisfait d'un autre côté d'être à Londres. Je crois que j'acquérai ici une formation qui complétera avantageusement celle que j'ai déjà reçue à l'Ecole, et surtout quand je serai dans les affaires. Pitman peut être bon pour certains élèves et si quelques-uns d'entre eux veulent suivre la même voie que moi, je serai toujours à leur disposition, ainsi qu'à la vôtre, si je peux vous être utile ici.

« Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au bon souvenir de Mme Demolins et des habitants de la Guichardière que j'espère revoir au terme d'été. Votre élève bien dévoué. » — Albert Snyers.

Autre lettre *à M. E. Demolins.* Londres, le 29 juin 1906. — « Cher Monsieur. Voici les conclusions que je retire de *Pitman's school* et qui pourront être utiles aux élèves de l'École ayant l'intention de venir à Londres.

« Un séjour à Pitman, de 3 à 6 mois, sera utile à tout élève des Roches; car il lui servira à se perfectionner en anglais; il pourra en outre apprendre quelques notions de comptabilité, typewriting, etc., qui lui permettront de se débrouiller, quand il sera dans un office. J'ai suivi tous ces cours, ceux des langues étrangères, et j'espère entrer dans les affaires au mois d'octobre. Mais j'ai l'intention de ne pas encore quitter Pitman, et d'y suivre les cours du soir (6 à 9) pour apprendre la sténographie anglaise. Car un bon sténographe est toujours accepté, surtout chez les grands commerçants et dans n'importe quelle partie du monde, la sténographie Pitman étant la plus répandue.

« Pitman ne conviendrait pas aux élèves qui veulent faire de longues études commerciales et qui se destinent aux carrières consulaires, car cette école convient seulement à l'élève, qui, peu soucieux d'un diplôme longtemps attendu, veut entrer dans la vie active le plus tôt possible. D'ailleurs les Anglais ne fréquentent pas les écoles de commerce pendant longtemps. Ils ont l'habitude de dire : « Si vous voulez apprendre les affaires, entrez dans les affaires. C'est la meilleure école. » La majorité des élèves anglais quittent

les écoles, lorsqu'ils y ont acquis les premières notions commerciales et se mettent en quête d'une place. Cela aussi tient en grande partie à ce que l'Anglais ne veut pas entretenir son fils jusqu'à sa majorité et tâche de le rendre apte à se débrouiller tout seul, le plus tôt possible.

« J'espère, cher Monsieur, aller vous rendre visite le plus tôt possible, et redevenir un élève des Roches pour quelques jours. Je regrette infiniment de n'avoir pu assister à la fête de l'École, mais je n'oublie pas pour cela l'École, qui restera toujours dans mon souvenir.

« Veuillez me rappeler au bon souvenir de Mme Demolins, et des anciens de la Guiche. Votre bien dévoué. » — Albert Snyers.

A M. E. Demolins. Paris, le 6 juillet 1906. — « Je suis revenu de Londres la semaine dernière et je viens d'entrer dans une affaire industrielle, dont j'espère être prochainement concessionnaire pour le nord de la France. C'est une affaire qui prend actuellement une extension considérable et au sujet de laquelle je vous adresse une notice...

« Je vous prie de vouloir bien présenter mes hommages à Mme Demolins et de croire à mon bien respectueux attachement. » — Hubert de Rigaud.

POST-SCRIPTUM

Au moment de donner le bon à tirer, nous recevons les premiers résultats de l'examen du baccalauréat, pour les six premiers candidats qui viennent de se présenter :

Trois sont reçus :
Georges Lecointre, avec mention « Bien ».
Jacques Musnier, avec mention « Bien ».
Guy Thurneyssen.

Deux autres sont actuellement admissibles et vont passer l'oral :
Octave Mentré.
René Saquet.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

LA

GRÈCE ANCIENNE

EN PRÉPARATION :

Histoire romaine.

Histoire de France.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. EDMOND DEMOLINS

Les « classiques »
de l'École des Roches.

L'HISTOIRE EXPLIQUEE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA GRÈCE ANCIENNE

PAR
GABRIEL D'AZAMBUJA

AVEC UNE PRÉFACE

PAR
EDMOND DEMOLINS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
1906

SOMMAIRE

Préface, par M. Edmond Demolins IX

I — **Les paysans-bâtisseurs de la vallée. — Le type pélasge.** P. 1.

La Grèce, pays des rivages découpés et montagneux. — Cette configuration favorise le peuplement par mer. — Cette immigration, venue de Colchide, donne le type pélasge. — Le cloisonnement des territoires amène le fractionnement par cités. — Le travail facile des Pélasges idéalise l'Arcadie et le « règne de Saturne ». — Il provoque l'essor de la musique et de la poésie. — Le développement des rivages facilite les contacts avec l'étranger. — L'étranger est parfois un civilisateur. — Il est parfois un ennemi. — Le fractionnement par cités produit des dissensions et suscite le type du « banni ».

II. — **Le bandit montagnard divinisé. — Première descente : Le type héraclide.** P. 18.

Le banni de la montagne grecque est un bandit civilisé. — De ce type sort Jupiter. — Les exploits du bandit montagnard expliquent le type d'Hercule. — Hercule et les Héraclides entrepreneurs de grands travaux d'intérêt public. — La sécurité rétablie. — Les dieux justiciers : Pluton et les enfers. — Le gendarme Thésée, ami d'Hercule. — La chasse aux « monstres ». — L'assainissement et la voirie. — Les montagnards maîtres de la mer. — Le progrès agricole, industriel, commercial. — Le progrès intellectuel incarné dans Apollon. — La lyre héraclide et la flûte pélasgique. — Jupiter, père des Muses. — La « musique » et l'ébauche des sciences. — La nouvelle mythologie greffée sur la religion pélasgique. — Les survivances et résistances du type pélasge.

III. — **Le bandit montagnard idéalisé. — Deuxième descente : Le type hellène.** P. 38.

Les bandits héros, supérieurs aux bandits dieux. — La force expansive de monts Othrys. — Une fourmilière de petits rois. — La poursuite de la richesse mobilière. — Châteaux forts et trésors. — La bande du chef. — Les auxiliaires du chef. — Les guerres entre chefs. — Les coalitions par sympathie. — Les éléments fédératifs : 1° Les Amphictyonies. — 2° Les pèlerinages. — 3° Les grands Jeux. — Les variétés du type hellène : 1° L'Hellène ébauché : Eoliens, Myniens, Cadméens. — La Thèbes d'Œdipe. — 2° L'Hellène achevé : Achéens ; la Mycènes d'Agamemnon. — La Sparte de Ménélas. — 3° L'Hellène modifié : Ioniens, l'Athènes primitive.

IV. — **Le bandit à la mer. — Pirates et conquistadors. — L'épopée homérique.** P. 63.

Les prédispositions du bandit grec au métier de pirate. — L'atelier du pirate : la mer. — L'instrument du pirate : le bateau. — La vie du pirate. — Les essais de police des mers : le rôle de Minos. — L'or de la Colchide et les Argonautes. — L'emplacement et la richesse de Troie. — Un type de grande

expédition d'outre-mer : l'*Iliade*. — Les retours de pirates : leurs mésaventures. — Le contact sur mer avec les routes phéniciennes : les Phéaciens. — Un type de « retour » : l'*Odyssée*. — La question d'Homère.

V. — **Le bandit fruste et militariste. Troisième descente : Le type dorien à Sparte.** P. 87.

Les Albanais d'autrefois. — Le montagnard dorien et la décadence achéenne. — Le Péloponèse envahi et transformé. — Les Doriens campés en Laconie : la Sparte nouvelle. — Les lois au service du militarisme : Lycurgue. — La poésie au service du militarisme : Tyrtée. — Doriens contre Doriens : les guerres de Messénie. — L'intensité de l'art militaire spartiate. — Les lacunes de l'art militaire spartiate. — Le rayonnement militaire de Sparte. — L'expansion dorienne hors de Grèce. — L'art dorique et sa propagation en dehors du monde dorien.

VI. — **Les refoulés et leurs migrations. L'essor du port maritime : Le type ionien.** P. 116.

Comment se fondait une colonie. — Les Achéens en Italie : l'austère Crotone et la molle Sybaris. — Les Eoliens à Lesbos : la poésie à épanchements des joueurs de lyre. — Les Ioniens comprimés en Attique et projetés vers l'Asie. — L'Ionie et la douceur de vivre. — Le premier essor de la poésie ionienne : les aèdes homériques et leur rayonnement. — L'ascension de la société ionienne par le développement du port maritime; deux variétés supérieures : Milet et Phocée. — Le second essor de la poésie ionienne et ses inspirations : l'amour de la cité, la discorde, le plaisir. — Les philosophes ioniens et leurs préoccupations artistiques devant la nature. — L'art ionien, reflet des élégances de la race. — La réaction de l'Ionie sur la Lydie : le type de Crésus. — L'invasion perse et la ruine de l'Ionie.

VII. — **Un coin d'Ionie en Attique. — La bourrasque perse en Grèce. — Le type athénien.** P. 141.

Le paradis des bannis. — L'aristocratie des émigrés. — La lutte contre la vendetta : Dracon et l'Aréopage. — Le commerce et les perturbations économiques : l'esclavage et le prolétariat. — L'élaboration d'une bourgeoisie : le rôle de Solon. — Un « roi des montagnes » et ses descentes dans la ville : Pisistrate. — Le « roi des montagnes » promoteur de travaux et protecteur des arts : la tragédie. — L'instabilité engendrée par le commerce : le rôle de Clisthènes. — La jalousie démocratique : l'Ostracisme. — Athènes dans la querelle de l'Ionie : les rancunes perses. — L'individualisme des cités grecques devant l'invasion; le rôle militaire de Sparte l'oblige à secourir Athènes; les Thermopyles. — La Grèce sauvée par la mer : la trirème; Salamine. — L'expansion du type athénien après l'expulsion des Perses.

VIII. — **La vie intérieure de la cité et le triomphe intellectuel d'Athènes.** P. 176.

Le foyer, la femme et l'enfant. — La vie privée hors du foyer : l'école libre, le gymnase. — Le triomphe des sports : Pindare. — Les fêtes en plein air : les Panathénées. — Les temples : le Parthénon. — Les embellissements de la religion : sculpture et peinture. — Un autre embellissement de la religion : le théâtre : Eschyle et Sophocle. — Les patrons du théâtre : les liturgies. — Les idées nouvelles au théâtre : Euripide. — La vie publique et le besoin de

persuader : les sophistes. — L'amour passionné de la Cité. — La Cité contre les idées nouvelles : Socrate. — L'incarnation de la politique athénienne : le type de Périclès.

IX. — **Les guerres entre cités. Premier échantillon : Athènes contre Sparte.** P. 203.

Les groupements de cités et leurs chocs fatals. — Cause qui a immortalisé un de ces chocs : Thucydide. — Les partisans de la guerre à Athènes. — Les partisans de la paix. — La poésie contre la guerre : Aristophane. — La philosophie contre la guerre : Platon. — La physionomie générale et les procédés de la guerre. — Trois épisodes caractéristiques : un coup de main repoussé, un revers spartiate, un désastre athénien. — Athènes perdue par son instabilité et sa nervosité : le type d'Alcibiade. — L'esprit de suite des Spartiates, cause de leur triomphe, et leur inaptitude en dehors des choses militaires, cause de la stérilité de ce triomphe.

X. — **Les mercenaires. — Ce qui les pousse vers l'Asie. — Ce qui les arrête encore. — Deuxième échantillon des guerres entre cités : Thèbes contre Sparte.** P. 246.

Le développement du type mercenaire. — Sparte impuissante à bien l'utiliser : la décadence spartiate. — Rebondissement et affranchissement d'Athènes : Thrasybule. — L'or perse et les mercenaires en Asie : la retraite des Dix Mille. — Le suprême effort du militarisme spartiate : Agésilas en Asie; sa retraite. — Les condottieri de la parole dans les cités grecques; les présents d'Artaxerxès; les orateurs attiques. — L'armée de métier et l'évolution de la tactique : Iphicrate. — Ceux qui ne se battent pas : l'indifférence, le luxe privé et les arts. — La comédie lâche la vie publique pour la vie privée. — Dilettantes et philosophes. — Le condottiérisme propagé dans le nord de la Grèce : Jason de Phères. — Le coup de grâce porté au militarisme spartiate : Épaminondas. — L'impuissance des cités hors de leurs limites et le retour à l'anarchie.

XI. — **La quatrième descente des montagnards. — Le type macédonien.** P. 275.

Les bannis héraclides dans la montagne. — La civilisation en route du Sud au Nord. Influence des Athéniens : les cités de la côte. — Influence des Lacédémoniens : les passages de troupes. — Influence des Thébains : l'école du voisinage. — Philippe, comme chef militaire, bénéficie des progrès de la tactique. — Comme riche, il bénéficie du système des mercenaires. — Comme Grec, il bénéficie du système des amitiés. — Les politiciens à gages dans les cités : le type d'Eschine. — La résistance des autonomies locales : le type de Démosthènes. — Procédés de Philippe : 1° La guerre commerciale dans le Nord : Philippe, intercepteur des routes; — 2° La guerre sacrée : Philippe, vengeur d'Apollon; — 3° L'invasion définitive. — L'anarchie entre cités rend inévitable le triomphe des Macédoniens.

XII. — **La projection du type grec en Asie. — Le rôle d'Alexandre.** P. 294.

Les conquistadors perfectionnés et la Toison d'or de Perse. — Première partie de l'itinéraire d'Alexandre : la monopolisation des rivages et la ruine de Tyr. — La mainmise du type grec sur l'isthme de Suez : Alexandrie. —

Deuxième partie de l'itinéraire d'Alexandre : la route de l'Inde par terre. — Un nouveau type de colonies grecques : les villes d'étapes de l'intérieur. — Le commerce en possession de ressources nouvelles : débouchés, sécurité et grands travaux. — L'art militaire en possession de ressources nouvelles : le machinisme guerrier. — La science en possession de ressources nouvelles : le type d'Aristote. — L'art en possession de ressources nouvelles : perfection technique et raffinement. — La persistance du clan chez les vainqueurs : les luttes entre lieutenants d'Alexandre. — Le réveil des rivages d'Asie : Pergame et Rhodes. — Le déclin des rivages d'Europe : Athènes, ville d'études. — L'abaissement de la Cité pousse à l'amusement : la comédie nouvelle. — L'abaissement de la Cité pousse les esprits sérieux à la réglementation systématique de leur vie privée : épicuréisme et stoïcisme.

XIII. — **La déformation et l'éclipse du type grec. — Le monde alexandrin. — La Grèce devant Rome, devant les Turcs et devant l'Europe moderne.** P. 316.

Alexandrie : le type grec y est entouré et cantonné par la foule cosmopolite. — Il y est dominé par de grands monarques mi-grecs, mi-orientaux : les Ptolémées. — Les ressources en livres et en documents favorisent l'érudition et la science. — La poésie devient raffinée, érudite, amoureuse, supérieure dans les genres inférieurs. — La grande ville sicilienne : Syracuse ; et l'idyllisme chez les citadins : Théocrite. — Le peuplement de la Méditerranée occidentale met en vedette les Grecs de l'Ouest : l'épopée de Pyrrhus. — Le dernier effort des cités pour l'indépendance : les ligues étolienne et achéenne : Philopœmen. — La Grèce institutrice de Rome. — La longévité du type grec dans le Bas-Empire et sous l'invasion des Turcs. — Son réveil moderne en des conditions qui le constatent vivace, mais le relèguent au second plan.

Tableaux de l'Histoire de la Grèce, montrant comment les faits historiques se répercutent les uns sur les autres. P. 337.

Sources à consulter. P. 343.

PRÉFACE

Ce titre, « *L'Histoire expliquée par la science sociale* », n'est pas un vain titre, placé ici simplement pour étonner le lecteur. Il répond à une réalité dont on va pouvoir apprécier toute la portée.

Les lecteurs habituels de la Revue *La Science sociale* et de notre *Bibliothèque sociale* savent, par de nombreux exemples, quelle lumière cette science projette sur les faits du passé. L'exemple le plus remarquable est l'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville, qui a établi méthodiquement les causes historiques qui ont créé la supériorité de l'Occident sur l'Orient, des peuples modernes sur les peuples de l'antiquité [1].

Le résultat de la science sociale est de mettre en relief les rapports de cause à effet, ou les répercussions qui existent entre les divers phénomènes sociaux. La constatation de répercussions concordantes amène à déterminer des lois sociales, par un procédé analogue à celui qui a permis de déterminer les lois physiques [2].

La même méthode s'applique à l'histoire.

La connaissance des lois qui régissent les sociétés actuelles directement observables, permet de déterminer, beaucoup plus

1. Cette histoire, d'abord publiée dans la *Science sociale*, a été ensuite réunie en volume. Un vol. gr. in-8° (10 fr.). Librairie Firmin-Didot.

2. Les fondements de la *Science sociale*, posés par Le Play, ont été ensuite perfectionnés et affermis par soixante et quinze années de travaux collectifs poursuivis sans interruption par deux générations de travailleurs.

exactement que ne peuvent le faire les érudits et les historiens, les lois qui ont régi et qui expliquent les sociétés anciennes. Ainsi Cuvier, par la connaissance exacte des espèces animales actuellement vivantes, a pu, de science certaine, reconstituer les espèces fossiles, dont il ne possédait cependant que des spécimens incomplets.

L'application de cette méthode à l'histoire de la Grèce ancienne permettra au public d'apprécier plus facilement les résultats auxquels on arrive. Tout le monde en effet connaît plus ou moins les faits de cette histoire, qui sont un des fondements de notre enseignement classique. Mais ce qu'on ignore et ce qui est cependant l'essentiel, ce sont les rapports étroits et nécessaires qui existent entre ces faits : pourquoi et comment ils se répercutent les uns sur les autres; comment, dès lors, ces répercussions expliquent la société grecque et la différencient de la société égyptienne ou de la société romaine, par exemple.

Jusqu'ici, le type grec ancien n'avait été décrit, dans la *Science sociale* et d'après sa méthode, que d'une façon en quelque sorte fragmentaire, par des collaborateurs divers et au hasard de leurs études personnelles. Il s'agit ici de développer ces fragments et ces ébauches, de les lier et d'exposer enfin, en un récit suivi, la complète évolution de ce type social unique dans l'histoire de l'humanité, jusqu'ici inexplicable, ou tout au moins mal expliqué.

J'ai demandé à mon ami et collaborateur, M. G. d'Azambuja, de nous donner cette histoire nouvelle de la Grèce ancienne. Il était particulièrement préparé à entreprendre cette œuvre, par ses études antérieures parues dans la *Science sociale*.

Il y a d'abord publié une étude très fouillée sur le type grec actuel, d'après une observation monographique[1]. Cette observation du type grec vivant était la meilleure préparation pour arriver ensuite à la connaissance raisonnée du type grec fossile, si je puis m'exprimer ainsi.

1. *Une famille grecque, dans une petite ville de Turquie* (*Science sociale*, t. XVII et XVIII).

Il nous a ensuite donné, à la lumière de la science sociale, une série d'études très remarquées et qui étaient en quelque sorte les pierres d'attente de la présente histoire : les Ancêtres de Socrate; Socrate et son groupe; Aristote; Aristophane; le portique de Zénon et les jardins d'Épicure; la Légende des Muses; Pindare et les Pindariques; le type de Tyrtée; la Fatalité antique; le type d'Oreste; l'École alexandrine, etc. [1].

Enfin, par son origine provençale, M. d'Azambuja était encore particulièrement préparé à comprendre et à faire comprendre cet esprit méditerranéen, dont l'esprit grec a été, dans l'antiquité, la plus haute expression. Et comme il est, de plus, un lettré profondément touché par la formation classique, il a su naturellement penser et s'exprimer comme un Grec ancien. Sa langue a la clarté, la simplicité et la limpidité de celle des hommes dont il nous raconte l'histoire.

Mais cette publication présente un autre intérêt que je dois signaler.

Je poursuis, à l'*École des Roches*, avec le concours de mes dévoués collaborateurs, l'œuvre difficile de modifier non seulement les méthodes d'éducation pour les mieux adapter aux conditions nouvelles de la vie, mais encore les méthodes d'enseignement pour les mettre à la hauteur des derniers progrès de la science sociale.

Pour cette œuvre d'enseignement nouveau, les livres classiques dont on se sert actuellement dans les écoles sont vraiment insuffisants. Cet ouvrage inaugure donc la *Collection des classiques de l'École des Roches*, qui sera continuée avec le concours des collaborateurs de la *Science sociale* et des professeurs de l'*École des Roches*.

Ainsi qu'on va le constater, cette Collection diffère des « classiques » employés jusqu'ici, en ce que les faits, ou les phénomènes, sont présentés dans l'ordre où ils sont déterminés les uns par les autres, où ils se répercutent les uns sur les autres.

1. Ces diverses études ont paru dans la *Science sociale*, et seront réunies en volume.

Ce ne sont plus des faits simplement constatés et juxtaposés, mais des *faits expliqués et étroitement liés*. C'est la notion de science substituée à la notion de hasard. Le hasard n'existe pas; il recule devant chaque progrès de la science.

Au point de vue de l'enseignement, c'est une révolution profonde. Actuellement, l'enfant est obligé de tout retenir par un effort exagéré et vraiment impossible de la mémoire, parce qu'on lui expose des faits dont il ne voit pas les rapports, dont il ne connaît pas les réactions, ou les répercussions.

L'étroit enchaînement des choses fait au contraire intervenir la réflexion. Par la réflexion, l'élève peut toujours retrouver ce qu'il a appris une fois méthodiquement, et la mémoire n'est plus, comme il convient, que l'auxiliaire de la pensée.

Le professeur doit même, par des questions intelligentes, ramener l'enfant à découvrir lui-même les rapports nécessaires qui existent entre les phénomènes. Ainsi l'élève, qui est trop souvent passif en classe, devient actif; il s'intéresse à la classe et apprend à réfléchir. Il n'est plus un perroquet, qui récite simplement ce qu'on lui a enseigné ; il devient capable de découvrir par lui-même *la raison profonde des choses*.

C'est cette « raison profonde des choses » que cette histoire met en lumière et dont l'intérêt poignant va irrésistiblement entraîner le lecteur de page en page jusqu'à la dernière.

Mais, pour que cet enchaînement frappe encore plus les esprits, nous publions, à la fin du volume, une série de tableaux où les principaux faits de l'histoire grecque sont *classés dans l'ordre où ils se répercutent les uns sur les autres*. Ainsi apparaîtra encore plus nettement, grâce à ce raccourci, « le magnifique enchaînement des affaires humaines », mis en lumière par la science sociale.

Edmond Demolins.

L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA

GRÈCE ANCIENNE

I

LES PAYSANS-BATISSEURS DE LA VALLÉE : LE TYPE PÉLASGE

La Grèce, pays de rivages découpés et montagneux. — Les Grecs n'ont pas habité seulement la Grèce, mais encore une bonne partie des rivages septentrionaux de la Méditerranée, depuis l'île de Chypre à l'est jusqu'à Marseille à l'ouest.

Mais le domaine par excellence du type grec s'est composé de deux régions étroitement liées, qui occupent la partie centrale de cette large zone : la péninsule hellénique proprement dite, et les rivages de l'Archipel.

Ce domaine de la race grecque a ceci de particulier que nulle part la mer n'est bien éloignée d'un point quelconque des terres, et que ces terres, déchiquetées en forme de caps avancés, de golfes profonds et d'îles nombreuses, multiplient leurs points de contact avec cette mer.

Il a encore ceci de particulier que, presque nulle part sur la mer, on n'y perd la vue de la terre, les promontoires et les îles donnant sans cesse des points de repère et formant des sortes de ponts entre l'Europe et l'Asie.

Ces terres se présentent généralement sous l'aspect de collines, et de collines escarpées, qui deviennent çà et là de véritables montagnes. Ces escarpements sont un grand obstacle à la circulation intérieure. Les grandes plaines sont rares, et les rochers, en bien des endroits, surplombent à pic les rivages, ne laissant place à aucun sentier entre la terre et la mer.

Les grands fleuves sont inconnus en Grèce. La plupart des cours d'eaux ne sont que des ruisseaux ou des torrents, emprisonnés dans des bassins de dimensions très réduites, et creusant une foule de petites vallées, vallées séparées de leurs voisines, mais s'ouvrant promptement sur la mer. L'absence de marées dans la Méditerranée fait que ces cours d'eau ont une tendance à déposer dans leur embouchure même les débris enlevés aux montagnes, et qu'il en résulte le plus souvent de petits deltas marécageux.

Le climat de cette région est un des plus doux qui existent, et le ciel est généralement serein. La nature du sol favorise particulièrement la végétation presque spontanée des arbres fruitiers, tels que la vigne, l'olivier, le figuier. Elle favorise également l'élevage du mouton et de la chèvre, mais oppose des obstacles à celui du bœuf et du cheval, ainsi qu'à la grande culture des céréales et autres plantes réclamant un sol riche, ou des plaines étendues.

Or, la culture des arbres fruitiers est essentiellement un travail facile. D'autre part, la douceur du climat tend à diminuer les besoins de l'homme. En fait, les habitants de ces régions ont toujours été et sont encore d'une sobriété remarquable. Un Grec fait son repas d'une poignée d'olives et de quelques figues. L'Église grecque obtient facilement l'observance des quatre carêmes qu'elle impose à ses fidèles chaque année. Un poète grec, Aristophane, a pu traiter de fastueuses les personnes qui achetaient des sardines au marché pour agrémenter leur ordinaire.

Pourtant la pêche est, pour ces populations, une ressource, et la disposition des lieux se prête admirablement à la navigation. Cette navigation n'exige pas une science nautique supé-

rieure, puisqu'on a toujours la terre en vue, ce qui dispense de bien des calculs. Ces chapelets d'îles et ces golfes échelonnés semblent créés tout exprès pour le commerce de cabotage, commerce facile, lui aussi, avec de nombreuses haltes et des opérations de faible importance, sur une mer souvent belle et où le mauvais temps, lorsqu'il arrive, n'est pas difficile à éviter.

Le type du Grec ancien, lorsqu'on l'analyse, se décompose en trois éléments, ou, si l'on veut, en trois types fondamentaux qui ont réagi l'un sur l'autre et se sont plus ou moins combinés entre eux. Ce sont : le *type de la vallée*, le *type de la montagne* et le *type du port maritime*.

C'est le type de la vallée qui se développa tout d'abord.

Cette configuration favorise le peuplement par mer. — D'après la description qui précède, il est facile de voir que la Grèce (nous entendons par ce mot tout le monde grec) était beaucoup plus abordable par mer que par terre.

Comment fut-elle peuplée? Il est inutile de se reporter sur ce point à l'histoire proprement dite, qui ne commence guère qu'avec le sixième siècle avant Jésus-Christ. Il s'agit de faire *une hypothèse vraisemblable* en considérant la nature des lieux et en interprétant les traditions. Mais la suite de ce récit montrera que cette hypothèse initiale est confirmée par tous les faits historiques et peut seule les expliquer.

La légende de Prométhée, fils de Japet, mentionne, comme lieu d'origine de la race, la région du Caucase. Elle dit aussi que Prométhée était un Titan, et que les Titans étaient *fils de la Terre*.

Traduite en langage social, la légende peut signifier : les premiers habitants de la Grèce ont été des agriculteurs, venus des vallées qui sont au pied du Caucase.

Une autre légende antique raconte que Phryxus, fils d'Athamas, roi de Béotie, fuyant avec sa sœur Hellé le courroux de son père, prit la direction de la Colchide, située au pied du Caucase.

Or, ceux qui éprouvent le besoin de se réfugier quelque part ont une tendance bien connue à chercher asile là où ils ont des relations, des parents, et, en particulier, là où se trouve leur pays d'origine, en refaisant des routes qui leur sont familières, parce qu'ils les ont faites autrefois.

La Colchide s'appelle aujourd'hui Mingrélie. C'est une vallée débouchant sur la mer Noire, resserrée entre le Caucase au nord et les monts d'Arménie au sud. Elle est arrosée par deux cours d'eau, l'Ingour et le Rion. Ce dernier est l'ancien Phase, qui roulait des paillettes d'or.

Aujourd'hui encore, l'on trouve, dans cette double vallée, une population de laboureurs au travail facile, d'humeur gaie, d'instinct poétique, aimant les chants. Cette vallée abonde en arbres fruitiers et des savants assurent que plusieurs d'entre eux en sont originaires. Le type humain y est d'une remarquable beauté.

Des nomades guerriers, analogues aux Kurdes actuels, occupaient les montagnes qui emprisonnent la Colchide. Aux moments d'épreuves, les habitants de la vallée ne pouvaient fuir que par mer.

Tout porte donc à conjecturer que les Colchidiens ont émigré à une époque très lointaine. Navigateurs novices, ils se hasardèrent sur des bateaux de faible dimension, propres au cabotage, et suivirent le rivage méridional de la mer Noire, en s'arrêtant aux endroits où la montagne ne surplombe pas la mer. Ils arrivèrent de la sorte aux Dardanelles, l'ancien Hellespont, ainsi nommé, d'après la légende, en souvenir de la chute qu'y fit Hellé dans les flots. A cet endroit, la route bifurque, et l'Archipel s'ouvre devant les navigateurs. Or, c'est précisément en ce point que s'élève Troie, ou, plus exactement, que se retrouvent les ruines de plusieurs « Troies » superposées. Les Troyens furent donc des Grecs, des Grecs d'avant la Grèce, et la fameuse guerre de Troie, dont nous parlerons plus loin, fut un « retour » contre des frères de race arrêtés en Troade, comme la fameuse expédition des Argonautes fut un « retour » contre d'autres frères de race demeurés en Colchide.

Au débouché de l'Hellespont s'ouvrent deux routes de cabotage.

La première se dirige vers le sud, le long des côtes extraordinairement découpées de l'Asie Mineure, qui seront plus tard l'Eolide, l'Ionie et la Carie ; une foule de golfes excellents, où se déversent de petits fleuves, comme le Scamandre, le Caïcos, l'Hermos, le Caystre, le Marsyas, s'abritent derrière de capricieux promontoires et font face à des îles, dont les principales sont celles de Lesbos, de Chio et de Samos.

La seconde route se dirige vers l'ouest, le long de la côte de Thrace, moins découpée et moins hospitalière tout d'abord. Sur cette côte débouchent l'Hèbre, le Nestos et le Strymon. Là encore, un chapelet d'îles offre ses points de repère et au besoin ses refuges, si la côte n'est pas un asile assez sûr. Ce sont Lemnos, Imbros, Samothrace, Thasos. On arrive enfin à la péninsule de la Chalcidique, curieuse main à trois doigts et Grèce en miniature qui, de nos jours, quoique faisant partie du territoire turc, est exclusivement habitée par des Grecs. Le mont Athos s'élève à l'extrémité de cette presqu'île, et sert, lui aussi, de point de repère aux navigateurs.

Cette route amène tout naturellement en Grèce, et, du reste, une multitude d'autres îles, un peu plus au sud, relient la Grèce à l'Asie Mineure, jalonnant plus qu'il n'est nécessaire la route des caboteurs les plus timides, et fournissant le moyen de passer d'un rivage à l'autre sans perdre un seul moment la terre de vue.

Cette immigration venue de Colchide donne le type pélasge. — Ces émigrants des anciens âges apparaissent, autant qu'on peut évoquer leur physionomie, comme des agriculteurs se propageant de rivage en rivage et d'île en île, occupant les petites vallées de proche en proche, se servant de leurs bateaux pour sauter de faibles espaces de mer et aller fonder par intervalles quelque établissement nouveau, à mesure que celui où ils étaient avait son plein contingent. Les discordes et les bannissements, à en juger par des phénomènes que nous aurons l'oc-

casion de constater dans la suite, ont dû accélérer ce mouvement d'émigration.

Ces hommes, pour plus de commodité, appelons-les les Pélasges.

Un des endroits où le souvenir des Pélasges s'était le mieux conservé dans les traditions était l'Arcadie, c'est-à-dire la partie centrale du Péloponèse.

La chose n'est pas étonnante, si l'on songe que les rivages, exposés à une foule de contacts, devaient plus tard subir forcément de nouvelles influences qui, à la longue, comme nous le verrons, tendaient à modifier l'aspect primitif de la race. Les hommes de l'ancien type, devant ces invasions, se réfugiaient à l'intérieur.

C'est donc en Arcadie que le type du Grec absolument préhistorique paraît s'être maintenu le plus longtemps. Aussi est-ce l'Arcadie que les souvenirs, à ce point de vue, ont particulièrement idéalisée. L'Arcadie, à travers ce prisme de la légende, apparaît comme un pays essentiellement rural, pacifique et heureux. C'est la patrie du dieu Pan, l'inventeur de la flûte. Évidemment la légende fait abstraction des événements fâcheux qui pouvaient troubler cette quiétude, mais elle reflète ce qu'il y avait de facile et de récréatif dans le travail de cette race.

Le travail est facile parce qu'il a pour base des occupations attrayantes, exigeant fort peu d'efforts : pâturage de moutons et de chèvres, exploitation des arbres fruitiers, tels que l'olivier et la vigne, culture sommaire et clairsemée des céréales. Comme configuration, comme climat, comme productions, les vallées de la Grèce rappellent les vallées de la Colchide, et le genre de vie qui en résulte permet les mêmes loisirs, le même repos d'esprit, qui ne sont pas sans répercussion, de leur côté, sur la beauté physique de la race.

Pourtant, il est bien clair que la sécurité de ces populations ne pouvait être absolue. La guerre existait alors comme maintenant. Elle était même plus redoutable, et comportait des pillages, des massacres, des enlèvements dont il était bon de se

garder. Rien n'est donc plus naturel que de se défendre et de mettre à l'abri, autant que possible, hommes, troupeaux et récoltes. Or, les matériaux de la défense ne manquaient pas. Non seulement, en Grèce, la colline pierreuse est partout voisine de la vallée, mais la vallée elle-même est encombrée de rocs, de moraines, de gros cailloux qui embarrassent les cultures. Les Pélasges, faisant d'une pierre deux coups, construisirent donc des villes ceintes de grands murs de pierre, dits murs cyclopéens. Ces murs étaient formés d'énormes blocs, bruts ou taillés, posés les uns sur les autres sans ciment. Ils témoignent, sinon d'une grande entente de la maçonnerie, du moins de la mise en commun de grands efforts. C'étaient des œuvres collectives, nécessitant l'union et le dévouement de tous aux intérêts de la communauté.

Le cloisonnement des territoires amène le fractionnement par cités. — Quelle communauté? — Il s'agit évidemment d'un cadre plus vaste que la famille et englobant, comme l'impose la nature des lieux, l'ensemble des personnes habitant dans un de ces compartiments à ceinture montagneuse dont nous avons parlé plus haut. Ces personnes sont d'ailleurs de même origine, et cette origine est patriarcale, ce qui rend naturellement attrayante la vie en commun. Si la nature du travail, contrairement à ce qui se passe dans les steppes à vie exclusivement pastorale, oblige la grande communauté patriarcale à se diviser en plusieurs groupes comprenant un ou deux ménages, le souvenir des ancêtres communs persiste fidèlement. Les familles qui se sentent ainsi reliées entre elles par un ancêtre unique se groupent sous un nom spécial, celui de *phratries*; et l'ensemble des phratries, contenu dans la ceinture de collines ayant pour centre la ville pélasgique, formera un autre groupement social d'une souveraine importance : la *Cité*.

La Cité grecque n'est pas la *ville*, et ce n'est pas non plus l'*État*. Le mot grec *polis*, d'où nous avons tiré *police*, *policer*, *politesse* et *politique*, exprime essentiellement un groupement d'hommes vivant sur un territoire dont l'étendue peut varier

entre celle d'un canton et celle d'un grand arrondissement français, possédant en général sur ce territoire un centre urbain, ville ou gros village, et jouissant, dans cette case territoriale, soit d'une indépendance complète, soit d'une autonomie plus ou moins large sous le protectorat d'une autre cité. Nous avons dit que les communications, en Grèce, sont difficiles par terre. La montagne, avec ses escarpements, est un principe de division. Les groupes d'émigrants qui se sont installés successivement dans ces vallées isolées les unes des autres, ont donc pu s'y organiser d'une façon entièrement libre, et se créer de petits gouvernements indépendants, *des municipalités ne relevant que d'elles-mêmes*, mais dont le pouvoir s'étendait parfois sur une très large banlieue.

Toutefois, si la montagne est un principe de division, la mer, où les communications sont faciles, demeure un principe d'unité. Quoique indépendantes les unes des autres, et souvent en guerre les unes contre les autres, les cités grecques se sentent et continueront à se sentir sœurs. La langue, avec des variantes, demeurera la même. Le fond de cette langue, autant qu'on a pu en juger par l'étude du dialecte arcadien, ressemblait plus au latin que ne lui ressembla le grec de l'époque postérieure. C'est que les Pélasges dispersés sur les divers rivages de la Méditerranée étaient alors moins éloignés de l'époque antérieure à leur dispersion.

On conjecture que les pouvoirs publics chez les Pélasges consistaient probablement en un conseil surtout cultural pour gérer les intérêts culturaux, avec un chef militaire pour veiller avec les jeunes gens à la garde des remparts.

On peut se faire une idée approximative de la cité pélasgique en considérant la fameuse ville de Troie. Si les Troyens n'étaient pas de purs Pélasges, ils représentaient tout au moins un type *en retard*, beaucoup moins influencé que la Grèce par l'apparition de nouvelles couches sociales. Priam, roi de Troie, est un monarque à physionomie patriarcale. Il pratique la polygamie. Il n'est pas belliqueux. Son fils Hector est brave, mais d'une bravoure calme et raisonnée, celle d'un guerrier urbain qui défend

sa ville. Son fils Pâris a eu des aventures, mais c'est aussi un berger, qui fait paître ses troupeaux sur le mont Ida. Sa bru, Andromaque, est une exquise citadine, aux sentiments délicats et raffinés. Troie est une ville fortement bâtie, dont les remparts défient pendant dix ans la coalition des principaux « héros » de la Grèce. Énée enfin, qui sauve les débris de la cité troyenne et va chercher un autre rivage pour les y installer, est encore un type d'homme pacifique de nature, batailleur seulement par nécessité, le « père » d'une communauté politique en quête d'un bon petit coin où l'on voudra bien « la laisser tranquille ». Tous ces traits sont sensiblement différents de ceux que nous allons voir se dessiner en Grèce, lorsque, à la couche pélasgique, viendront se superposer d'autres éléments sociaux.

Le travail facile des Pélasges idéalise l'Arcadie et le « règne de Saturne ». — La nature agricole du travail, chez le Pélasge, a fortement imprimé son cachet sur la religion. Sans doute, on ne connaît pas avec exactitude les doctrines religieuses de ces populations paysannes, qui se compliquèrent d'inventions nouvelles apportées plus tard. Mais l'on sait que la divinisation des forces et de la fécondité de la nature en formait la base. Les Pélasges adoraient le Ciel et Saturne (ou Kronos), fils du ciel, divinité qu'on représente comme pacifique et débonnaire. Ils adoraient également Cybèle, ou la Terre, épouse de Saturne. Il est probable que les cultes du soleil, de la mer, des enfers, transformés plus tard par de nouveaux mythes, existaient aussi dès ce temps-là. Nous avons cité le dieu Pan, qu'on représentait sous des traits rustiques et avec des pieds de chèvre. La croyance à des génies et à des nymphes variés, sortes d'êtres mystérieux, peuplant les eaux, les bois, les montagnes, doit remonter également à cette période, bien que la poésie ait brodé ensuite là-dessus. Le culte des ancêtres existe à chaque foyer et se perpétuera plus tard. Les Pélasges paraissent enfin avoir commencé à diviniser certains hommes, ou certaines classes d'hommes, en raison des inventions alors très importantes dont elles dotaient l'humanité. Tels sont les *Curètes*, inventeurs de l'astronomie et de l'élevage

des abeilles; les *Corybantes*, inventeurs du bronze; les *Dactyles*, autres industriels célèbres par l'habileté de leurs doigts (sans doute pour la fabrication d'instruments aratoires); les *Telchines*, mineurs et métallurges, qui étaient aussi sorciers et « jetaient des sorts » contre les moissons ou les troupeaux.

Chez les poètes postérieurs, le « régne de Saturne » est devenu quelque chose d'idéal, une sorte de paradis perdu — tradition qui se retrouve chez un grand nombre de peuples — une ère de paix à laquelle succéda, en des temps d'ailleurs fort lointains aussi, une ère de troubles et de violences, et qui éveilla évidemment le regret poétique du passé.

On sait que les poètes distinguent quatre âges depuis l'origine du monde : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze, l'âge de fer. Contrairement à la théorie moderne du progrès indéfini, la croyance était alors qu'il y avait eu, d'âge en âge, diminution du bonheur et décadence de l'humanité. Il est donc très probable qu'une période plus ou moins idyllique et pacifique a précédé une période de crises et d'agitation, et que cette dernière a mis en jeu, comme nous le dirons tout à l'heure, de nouvelles forces sociales. Il est à noter que l'ordre dans lequel la poétique tradition classe les âges est précisément celui dans lequel ont dû être découverts et utilisés les métaux qui servent à leur donner un nom. L'or se trouve à l'état de pureté dans la nature — dans les paillettes de la Colchide, par exemple; — et aucune réaction chimique n'était nécessaire pour le transformer. La préparation de l'argent exige déjà quelques manipulations, mais assez simples. Plus compliquée est celle du cuivre, et il fallait peut-être du génie pour découvrir l'avantage qu'on retire à le combiner avec l'étain. Enfin la métallurgie du fer, métal qu'on retire d'un minerai semblable à un caillou, réclamait un perfectionnement industriel tout à fait intense. La légende des « quatre âges », de quelque fantaisie qu'aient pu l'orner les poètes, plonge donc de très curieuses racines dans les réalités économiques de l'antiquité la plus reculée.

Pourtant l'ère pélasgique n'a pas pu être si parfaitement heureuse que cela; mais, dans la confusion des souvenirs, et à tra-

vers une énorme distance, on appliquait à cette période préhistorique cette notion d'une humanité idéalement heureuse qui a surnagé, à l'état de rêve plus ou moins inconscient, dans la mémoire de tant de races.

Il provoque l'essor de la musique et de la poésie. — Il est certain que les gens dont le travail est facile et qui ont peu de besoins mènent une vie relativement heureuse. « La cueillette aime les chants », comme dit un vers provençal. On devait beaucoup chanter chez les Pélasges, soit en se reposant, soit même en travaillant. Nous avons parlé de la légende de Pan, inventeur de la flûte. Il ne serait pas impossible que deux légendes postérieures : celle d'Amphion et celle d'Orphée, fussent déjà en germe dans les mœurs de cette époque. Nous pouvons donc, bien que certains traits les rattachent à une période moins ancienne, en dire un mot ici.

Amphion était un roi de Thèbes, dont la lyre avait le pouvoir de faire mouvoir les pierres, de sorte que les murs de sa ville se construisaient tout seuls. Cette fable est d'une transparence parfaite. Les maçons aiment à chanter en travaillant, lorsqu'ils « le prennent à l'aise », et le charme des chansons leur fait oublier la longueur de l'ouvrage, qui se termine ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Des chefs avisés ont pu, sachant cet effet de la musique, encourager à dessein l'emploi des chants durant les constructions cyclopéennes. Cela mettait les ouvriers en belle humeur, et l'ouvrage n'en marchait que mieux.

Orphée était un poète du « Nord », c'est-à-dire des rivages de Thrace. On lui prête des aventures qui n'ont pu avoir lieu que plus tard et l'on met dans ses mains la lyre, instrument que les Pélasges ne paraissent pas avoir connu. Toutefois, certains traits de sa légende sont tellement anciens, qu'ils se retrouvent dans les légendes d'autres races. Les Grecs en faisaient, non seulement un grand poète, mais le poète-type, le poète idéal, qui charme les bêtes féroces, instruit les hommes, adoucit les mœurs, joue un vague rôle de moralisateur et résume en lui toutes les supériorités intellectuelles à l'état naissant. C'est un doux et un paci-

fique, victime de gens grossiers qui, par exception, ne l'ont pas compris, mais que l'opinion publique s'attache à venger en environnant son souvenir d'une impérissable auréole. Cet enthousiasme atteste éloquemment le goût que l'on avait pour la poésie et pour la musique. Il ne serait pas étonnant que la légende eût déjà pris ses premiers traits à l'époque où, pour la première fois, des spécialistes chanteurs et inventeurs de chants apparurent dans la société pélasgique, en vertu de la division du travail, pour répondre à un besoin croissant de distractions poétiques et musicales développé par le bien-être. Une admiration intense enveloppa ces êtres privilégiés, qui embellissaient de la sorte, soit les exercices du culte, soit les récréations en plein air, si bien favorisées par le climat. Des secrets, des recettes s'accumulaient dans cet art comme dans les autres, et séparaient de plus en plus le chanteur professionnel (aède) du chanteur d'occasion. La production poétique, intimement liée à la production musicale, devint probablement le monopole de certaines familles où l'on conservait ces recettes et ces secrets de père en fils.

Quels étaient ces chants? On l'ignore; mais ils devaient évidemment correspondre, comme ailleurs, aux grands événements de la vie et aux distractions principales qui entrecoupaient le travail. Le mariage, la mort, la cueillette, les festins, et aussi le culte de la divinité, étaient autant de thèmes d'après lesquels devaient s'ébaucher des « genres » rudimentaires que des spécialistes plus exercés devaient perfectionner plus tard.

Le développement des rivages facilite les contacts avec l'étranger. — Mais le pays que les Pélasges habitaient offrait, nous l'avons dit, un énorme développement de rivages, et ils n'étaient pas seuls dans la Méditerranée. Cette situation entraînait forcément des contacts avec d'autres peuples.

Ces autres peuples étaient des navigateurs, venus des rivages de la Méditerranée non touchés par la colonisation pélasgique, et plus spécialement des Phéniciens, qui, rendant des services maritimes à l'Égypte, se mêlaient parfois à des Égyptiens.

Les Phéniciens, établis au fond oriental de la Méditerranée,

dominaient alors cette mer. Commerçants de premier ordre, et marins bien plus audacieux que les Grecs, ils pratiquaient déjà ce que l'on pourrait appeler, par comparaison avec le petit cabotage des Pélasges, la navigation au long cours. Ils exploitaient les peuples de la Méditerranée centrale ou occidentale, comme les Européens exploitent aujourd'hui les habitants des « pays neufs », en leur prenant des denrées précieuses, telles que l'or, l'argent, l'étain, l'ambre, l'ivoire, en échange de marchandises de pacotille.

Ce contact des Grecs primitifs avec des hommes directement venus de l'Orient, syrien ou égyptien, avait son utilité. Dans cet Orient brillaient des civilisations très anciennes, les premières qui se soient développées. Sur les bords du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, les sciences avaient pris un essor qu'elles ne prenaient pas encore ailleurs. L'astronomie, l'art nautique, le calcul s'y étaient notablement perfectionnés. Des secrets industriels y étaient gardés, en attendant de se divulguer et de se répandre. Les Phéniciens, qu'ils le voulussent ou non, étaient donc des colporteurs d'idées et d'inventions nouvelles, et c'est ce qui explique comment plusieurs anciennes légendes de la Grèce constatent, à travers d'évidentes exagérations et des fables bizarres, le caractère bienfaisant de ces apports étrangers.

C'est l'histoire de Cécrops, un « sage d'Égypte », qui vient civiliser l'Attique, y fonder des bourgades, y enseigner le labour, la culture de l'olivier, la fabrication de l'huile, fonder l'Aréopage, instituer les rites du mariage et des funérailles, etc. Évidemment, aucun homme n'a fait cela tout seul, et les Pélasges connaissaient l'art agricole bien avant ce contact avec l'étranger. La reconnaissance de la postérité a brouillé les choses et a mis une foule de bienfaits au crédit d'un seul bienfaiteur. Ce qu'il faut retenir de la légende, c'est que certaines importations heureuses et certains perfectionnements précieux ont pu être dus par les Athéniens préhistoriques à des hommes plus raffinés venus de l'Orient.

C'est encore l'histoire de Cadmus, fils du roi phénicien Agé-

nor, qui, en cherchant sa sœur Europe, arrive en Boétie, tue un dragon, sème les dents de celui-ci, en voit sortir des hommes qui s'entretuent, sauf cinq, avec l'aide desquels il bâtit la Cadmée, citadelle de Thèbes.

C'est Danaüs, frère d'un roi, Égyptus, qui vient s'établir à Argos, où il est reçu par le roi Pélasgus. Les noms mêmes de la légende prouvent qu'il y a ici un mythe visant de grandes races entières.

Sous ces fables, qui ont d'ailleurs été arrangées par les écrivains postérieurs, on aperçoit une vérité : les Orientaux, Phéniciens et Égyptiens, apprirent aux premiers Grecs divers arts qu'ils ignoraient, et contribuèrent à leur progrès économique. Il est incontestable que l'écriture et l'alphabet ont été répandus, à une époque très ancienne, par les Phéniciens. Diverses industries, notamment le tissage, la métallurgie, la poterie, ont très probablement profité aussi de ces rapports entre les Pélasges et les navigateurs de l'Orient. Les premiers surent, nous le verrons, imiter d'abord leurs modèles, et les dépasser plus tard.

Mais, si l'étranger était souvent un civilisateur, il était parfois un ennemi.

Les traitants phéniciens, quand l'occasion s'en présentait, se transformaient volontiers en corsaires. Leurs opérations commerciales se compliquaient de razzias et d'enlèvements. En ces temps, en effet, on volait les personnes aussi bien que les choses. La légende d'Io, fille d'un roi d'Argos, enlevée par les gens d'un navire phénicien, fut donnée comme la cause la plus lointaine des querelles qui armèrent l'Europe contre l'Asie. Les rapts commis, il y a moins d'un siècle encore, par les corsaires barbaresques, évoquent assez bien l'idée de l'insécurité qui devait régner en ces temps lointains, pour de semblables motifs.

En outre, les Phéniciens paraissent avoir suivi en Grèce, à des époques indéterminées, certaines routes de terre qui abrégeaient commodément leurs navigations, et occupé les territoires traversés par ces routes. Ces incursions et ces établissements dans l'intérieur devaient amener fatalement des conflits avec

les Pélasges, et contribuaient à justifier leurs imposantes fortifications.

La configuration extérieure des rivages pélasgiques appelait donc l'ennemi du dehors. La structure intérieure du pays, de son côté, facilitait l'apparition d'un autre ennemi : celui du dedans.

Le fractionnement par petites cités produit des dissensions et suscite le type du « banni ». — Les cités, parquées chacune dans une petite vallée entourée d'un cirque de montagnes, étaient, nous l'avons vu, indépendantes les unes des autres. En cas de conflit — et les conflits à la longue sont inévitables — il fallait donc nécessairement en appeler aux armes, puisque aucune autorité supérieure n'avait qualité pour intervenir. On peut admettre toutefois qu'en raison de l'abondance des terres disponibles pendant une certaine période, ces conflits furent moins graves qu'ils ne devaient le devenir plus tard. Cela expliquerait fort bien le caractère idyllique des traditions conservées au sujet du « règne de Saturne » et de la « pacifique Arcadie ».

Néanmoins, la nature humaine et l'expérience des sociétés sont trop connues pour qu'on puisse croire à une concorde que rien n'aurait troublée.

En outre, cette même expérience montre que, dans les localités restreintes où vit un groupe d'hommes, des *partis* se forment pour se disputer le pouvoir ou la faveur de ceux qui l'exercent. L'animosité de ces partis est d'autant plus vive que les intérêts en jeu sont plus grands, et ils sont plus grands quand la cité est indépendante, car la possession du pouvoir est alors une chose plus précieuse et procure à ceux qui gouvernent un plaisir plus effectif. En fait, ceux qui gouvernent sont alors des *rois*, dont le prestige, lié à des traditions patriarcales, tient à l'ascendant séculaire de certaines familles privilégiées. Mais l'harmonie ne règne pas toujours dans les familles. Il y a parfois des princes mécontents, de « mauvaises têtes », des fils rebelles ou des frères rancuniers, qui peuvent avoir leurs amis et leurs partisans. De là naissent des discordes

civiles, et la solution de ces discordes, dans une région où les territoires soumis à un même pouvoir sont si petits, où d'ailleurs la montagne escarpée offre tant de refuges, est pour ainsi dire tout indiquée d'avance. Cette solution, c'est le *bannissement*, bannissement forcé ou volontaire. Et nous touchons ici à un des phénomènes sociaux les plus importants parmi ceux qui vont désormais agir. C'est en effet cette solution du bannissement qui résout les problèmes du même genre à l'époque historique, et nous n'avons pas de raison de croire que les mêmes causes, à l'époque préhistorique, ne produisaient pas les mêmes effets.

Nous insistons sur cette conjecture, qui constitue l'hypothèse la plus concordante avec les faits postérieurs analogues, et qui donne en même temps la meilleure clef pour expliquer l'évolution du type grec. Il y a eu dans tous les temps et dans toutes les sociétés des esprits indociles qui ne peuvent pas s'adapter au cadre social que leur a fait rencontrer le hasard de leur naissance. Mais, dans beaucoup de sociétés, l'*évasion* de ces types exceptionnels est difficile. En Grèce, au contraire, cette évasion des enfants perdus et des mécontents est singulièrement facilitée par la nature du sol ainsi que par le morcellement incomparable de la souveraineté. En fait, dans l'histoire grecque, il est à chaque instant question de *bannis*.

Mais, pour des esprits indociles et jaloux de leur indépendance, le mode de bannissement le plus agréable ne consiste pas à aller vivre sous les lois d'une cité voisine. Il consiste à s'établir, si cela est possible, en un domaine où l'on puisse conserver son indépendance.

Or, cela est possible en Grèce, à cause de la montagne qui entoure et surplombe partout la vallée.

La montagne dut tout d'abord rester déserte, car, évidemment, le séjour y était moins agréable que dans la vallée. Dans les migrations de peuples, ce sont en général les vallées qui servent de routes, et c'est près de la route qu'on s'établit au moment où l'on s'arrête. Puis les hauteurs sont occupées de proche en proche *parce qu'il le faut bien*, à mesure que la place man-

que dans la plaine arrosée et fertile, ou à mesure que des événements forcent tel ou tel individu à fuir ses congénères de la vallée.

Notre hypothèse, confirmée par ce qui a continué à se produire en Grèce, et aussi par ce qui s'est produit en Corse, pays semblable à la Grèce, est que nos petites communautés pélasgiques, établies au fond des vallées ou sur les premières rampes des collines, ont vu naître dans leur sein d'inévitables dissensions, et que des *bannis* ou fugitifs ont gagné la montagne, le maquis, pour y vivre d'une vie plus rude, plus austère, mais qui les affranchissait d'un joug trop lourd. C'est la révolte de Jupiter contre son père Saturne, de Zeus contre Cronos, pour employer les noms grecs.

II

LE BANDIT MONTAGNARD DIVINISÉ
PREMIÈRE DESCENTE : LE TYPE HÉRACLIDE

Le banni de la montagne grecque est un bandit civilisé. — Un homme civilisé qui se réfugie de la plaine dans la montagne n'est pas un montagnard ordinaire. C'est un montagnard supérieur.

Il a goûté aux raffinements plus ou moins grands de la vie urbaine. Il en garde le souvenir ; il en transmet quelque chose à ses enfants. Il reste le frère de race des gens de la plaine et conserve avec eux des contacts d'un caractère plus intime. Même si l'on se bat et s'il y a des *vendettas*, comme en Corse, l'on sent que les choses se passent « entre cousins ».

Ce que l'homme de la montagne a en propre, et ce qu'il va développer en lui à mesure qu'il vivra de sa vie nouvelle, c'est l'esprit d'indépendance, c'est une fierté ombrageuse, c'est l'aptitude à mener une vie plus rude, propre à rendre plus fort et plus guerrier.

Dans la montagne grecque, en effet, le pâturage des chèvres et des moutons offre bien quelque ressource. Certains arbres fruitiers s'accommodent des pentes rocailleuses et de maigres champs se laissent cultiver sur les hauteurs. Mais tout cela, en définitive, risque de se trouver insuffisant, et une ressource nouvelle apparaît : le brigandage, plus ou moins ennobli par l'idée de vengeance que des *bannis* y attachent nécessairement.

En un mot, la Grèce moderne a eu ses « rois des montagnes ». La Grèce préhistorique a eu les siens.

Il est même évident que les « rois des montagnes » n'ont jamais dû être plus triomphalement *rois* que dans ces siècles reculés où nulle organisation sociale n'était prévue pour les contenir, et où leurs exploits, les premiers du genre, durent nécessairement déconcerter les gens de la plaine.

Le bandit d'alors ne se contenta pas de devenir roi ; il devint *dieu*.

De ce type du bandit civilisé sort Jupiter. — Le type le plus éminent de ce bandit montagnard, c'est Jupiter (Zeus pour les Grecs) [1], le « dieu de l'Olympe ».

Nous ne voulons pas dire que l'idée du Jupiter montagnard ne se soit pas confondue, dans l'esprit des hommes, avec d'autres notions de la divinité. Ces confusions sont générales dans l'histoire des peuples. L'idée de Dieu existe chez tous ; mais les mythologies, en ce qu'elles ont de spécial, portent l'empreinte des milieux où elles se développent. Si plusieurs influences se superposent, plusieurs conceptions relatives à la divinité pourront se fondre en une seule.

C'est ce qui est évidemment arrivé pour Jupiter.

La légende de ce dieu offre en effet des traits caractéristiques, dont l'interprétation ouvre un jour lumineux sur les plus lointaines révolutions du monde grec.

Premier trait : Jupiter est un dieu *nouveau*. Il succède à son père Saturne (le vieux Kronos). Il préside visiblement à la destruction violente d'un « ancien régime » auquel se substitue un ordre de choses bien distinct du passé.

Deuxième trait : Jupiter a été littéralement un *banni*. Son père Saturne voulait le dévorer. Il a dû être sauvé *par la fuite*.

Troisième trait : Jupiter a bien la violence et les mœurs du *bandit*. Il ne se contente pas de détrôner Saturne ; il le tue.

1. Nous savons que certains auteurs préfèrent se servir des noms grecs. Mais, pour plus de clarté, nous nous servirons, pour désigner les dieux, des noms latins correspondants, plus connus du public et consacrés par l'usage.

C'est un rebelle et un parricide, et son règne prend un caractère plus dur, plus douloureux que le règne idyllique de son prédécesseur. C'est un mauvais sujet et un ravisseur, enlevant çà et là les femmes qui lui plaisent, comme font les Kurdes en Arménie. Il est brutal avec son épouse Junon (Héra), qu'il enchaîne et suspend par les pieds. Il précipite du haut de l'Olympe, dans un accès de fureur, son fils Vulcain (Héphaistos), et l'envoie se casser la jambe dans l'île de Lemnos. Il se brouille avec son frère Neptune (Poseidon) et avec son autre fils Apollon. Bref, c'est un chef de bande irascible, prêt à satisfaire tous ses caprices, et sujet à des colères sans frein.

Quatrième trait : Jupiter est montagnard. Il a été élevé sur le mont Ida en Crète. Il réside généralement sur le mont Olympe en Thessalie. Son séjour est celui d'où part le tonnerre et où s'assemblent les nuages. Son oiseau symbolique est l'aigle.

Cinquième trait : Jupiter, roi des montagnes, soutient des luttes prodigieuses contre ses *cousins* les Titans, qui sont *fils de la Terre,* et il les foudroie du haut de l'Olympe que ses adversaires ont essayé vainement d'escalader. Détail à noter : ces adversaires ont pour alliés les *Centaures*, autrement dit les cavaliers de la grande plaine thessalienne, êtres fort bizarres évidemment pour des gens qui ont rarement l'occasion de voir un cheval.

Tous ces traits esquissent admirablement la silhouette du personnage. Jupiter, le roi des dieux, est un *bandit montagnard divinisé* [1].

Les exploits du bandit montagnard expliquent le type d'Hercule. — Le caractère du type de Jupiter s'accentue, si l'on considère son fils Hercule (en grec Héraclès).

Hercule est à côté de son père dans la terrible lutte contre ses cousins les Titans, au moment où ceux-ci escaladent la

1. Voir l'excellent article de M. Henri de Tourville : *L'observation sociale appliquée à la mythologie grecque. Jupiter, Hercule et Hellen* (*Science sociale*, t. XXIII, p. 302. Livraison d'avril 1897).

montagne, et occupent, pour bloquer l'Olympe, des positions fortifiées sur le Pélion et l'Ossa, prolongement de la chaîne. Hercule prend une immense part au triomphe de son père, et, quand ce triomphe est enfin assuré, il se signale par des *travaux* splendides, dont la mémoire va demeurer éternellement.

La légende d'Hercule a été embrouillée, amplifiée, confondue avec des légendes phéniciennes, corsée d'aventures lointaines qui n'ont pu avoir lieu à cette époque; mais lorsqu'on élague l'invraisemblable, on récolte çà et là quelques traits absolument caractéristiques. Prenons-en comme exemple la lutte du demi-dieu contre le géant Antée, *fils de la Terre*, lutte qu'une impossible transposition de lieu prétend placer en Afrique, mais qui a été fort réelle sur le pourtour montagneux de la Thessalie.

La légende, merveilleusement transparente, dit qu'Hercule ne pouvait d'abord venir à bout de son antagoniste, car celui-ci *reprenait des forces toutes les fois qu'il touchait la Terre sa mère*, de sorte qu'Hercule fut obligé de le soulever au-dessus de la terre et de l'étouffer dans ses bras.

On peut traduire ainsi la légende : une troupe de Pélasges de la plaine, sous la direction d'un chef nommé Antée, guerroyait contre une troupe de bandits montagnards, commandée par un nommé Hercule. Celui-ci avait beau remporter des succès partiels, les gens de la plaine retournaient toujours dans la vallée chercher du renfort. Les montagnards s'arrangèrent donc pour laisser leurs ennemis s'aventurer le plus loin possible dans les gorges et les défilés des montagnes, de façon à les envelopper et à leur couper la retraite. La légende est une glorification du type montagnard.

Hercule et les Héraclides entrepreneurs de grands travaux d'intérêt public. — Le Triomphe de Jupiter et d'Hercule ouvre l'ère des Héraclides.

Tous les héros, tous les grands hommes, tous les chefs puissants se mettent alors à descendre de Jupiter et plus particulièrement d'Hercule. Ces dynasties évincent de toutes parts les an-

ciennes dynasties pélasges, et voilà que ces grands hommes, un peu partout, se mettent à accomplir de grandes choses.

Ce sont les *travaux d'Hercule,* œuvres que la légende, toujours prête à simplifier, inscrit au compte d'un seul demi-dieu, mais qui, interprétées par l'observation sociale, se révèlent comme une série d'entreprises d'assainissement, de voirie et de police.

Les Pélasges, cantonnés pacifiquement dans leurs vallées, comme dans autant de « fourmilières »[1], avaient bâti des villes et des aqueducs; mais ils avaient laissé de côté certaines besognes trop ardues qui n'intéressaient pas assez directement chacune de leurs communautés.

Par exemple, il y avait d'immenses marécages, causés surtout par le dépôt d'alluvions à l'embouchure des petits fleuves. Il y avait aussi, dans les espaces libres entre les diverses communautés pélasgiques, des brigands qui inquiétaient les voyageurs. Or nos montagnards, bandits civilisés, à forte poigne, habitués au commandement, et rendus plus forts par des triomphes, qui évidemment mettaient à leur disposition des bras nombreux empruntés aux populations vaincues, se sentent de taille à entreprendre ces grands travaux d'intérêt public.

D'abord, en ce qui concerne les brigands, nos montagnards savaient d'autant plus à quoi s'en tenir qu'ils étaient brigands eux-mêmes, et ils étaient d'autant mieux taillés pour les poursuivre que les expéditions dans la montagne n'étaient pas pour les effrayer.

La sécurité rétablie. — Jupiter et Hercule étaient des bandits, mais des bandits devenus gendarmes.

L'aptitude des bandits à se transformer en gendarmes est un fait bien connu. Au Mexique, récemment, des brigands qui infestaient le pays ont consenti à entrer dans les cadres d'une gendarmerie régulière. La Corse, pays où l'aptitude à être bandit est sans conteste des plus remarquables, est le département

1. Le mot est de M. de Tourville.

qui fournit à la France, et de beaucoup, le plus de gendarmes et de gardiens de la paix.

Donc, les bandits du clan de Jupiter ayant triomphé, trouvèrent les autres bandits gênants, et s'arrangèrent pour en exterminer le plus possible. C'était leur intérêt, mais ils travaillaient en même temps à la sécurité de toute la race.

La sécurité, voilà en effet un grand point à obtenir si l'on veut qu'un pays se développe. Or, les Pélasges n'avaient pas été « à la hauteur » pour la maintenir. En dehors des vallées fertiles et des cités, où les individus étaient solidement encadrés dans une organisation municipale, des « enfants perdus » occupaient les *défilés*, les *gorges*, les passages abruptes au bord de la mer, qui constituaient alors les seules voies de terre. Or, bien que les communications eussent lieu surtout par mer, il est bien évident que le besoin de communiquer d'une cité à l'autre par l'intérieur devait se faire sentir d'autant plus que les « fourmilières » de la vallée devenaient plus prospères et plus nombreuses. En outre, certains cantons, tombés au pouvoir de « mauvais bandits », donnaient l'affligeant spectacle de désordres exceptionnels.

Jupiter met ordre à cela, au moins dans une certaine mesure. Ce n'est plus le « bon » Saturne. C'est un dieu justicier, qui redresse les torts et foudroie le crime. Il ne se gêne pas pour lui-même, mais il oblige les autres à se gêner.

Les Dieux justiciers : Pluton et les enfers. — Toutefois cette besogne de redresseur de torts demande, en raison de son importance, le concours d'un spécialiste et la division du travail. Jupiter a un frère, Pluton (Hadès) qui va devenir le roi des enfers. Nos bandits, qui connaissent la valeur des métaux, savent s'assurer en effet la possession des mines, c'est-à-dire des lieux souterrains, généralement situés en pays montagneux, d'où l'on extrait le minerai, et la légende a soin de nous dire que, lors de la lutte contre les Titans, Pluton portait un casque merveilleux, fabriqué par les Cyclopes. Mais une fois cette idée de souterrain entrée dans les cerveaux poétiques de nos Grecs, elle y

fusionne bien vite avec les notions primitives de séjour des morts et de divinité punissant les criminels après leur vie. C'est donc Pluton que la légende met en scène quand il s'agit de grands malfaiteurs à châtier. C'est Ixion, c'est Tantale, c'est Sisyphe, et le châtiment de Sisyphe, qui roule éternellement son rocher le long de la pente d'une montagne, convient assez bien à une imagination de montagnards. Cet enfer a des juges. Minos, monarque dont nous reparlerons plus loin et qui incarne toute une époque lointaine où il se passa dans l'île de Crète de grandes choses, est un des membres de ce terrible tribunal. Tout cela n'empêche pas Pluton, tout dieu et tout justicier qu'il est, d'avoir, comme son frère Jupiter, des procédés de bandit, et, pour prendre femme, il va enlever une déesse, Proserpine.

Le gendarme Thésée, ami d'Hercule. La chasse aux monstres. — Hercule, parmi ses travaux, tue un certain Diomède de Thrace, qui nourrit ses chevaux de chair humaine. Mais c'est particulièrement dans la légende de Thésée, représenté comme l'ami et le compagnon d'Hercule, que l'on a accumulé ces exécutions sommaires de brigands. C'est Sinnis qui, placé à l'isthme de Corinthe — un excellent passage — jetait les voyageurs dans la mer (après les avoir détroussés, vraisemblablement). C'est Skyron, qui en faisait autant sur la route d'Athènes à Mégare. C'est Géryon qui, aux environs d'Eleusis, écartelait les voyageurs entre les branches d'arbres violemment rapprochés, qu'il laissait se redresser ensuite. C'est Procuste, célèbre par le fameux lit où il étendait ses victimes, les allongeant si elles étaient trop courtes, les raccourcissant si elles étaient trop longues. Admettons que la postérité ait brodé sur toutes ces histoires. Il est impossible que la broderie ne repose pas sur un fond sérieux et réel. Il y a eu toute une période de la Grèce préhistorique où de grands brigands jetèrent l'épouvante et où de grands gendarmes surgirent pour réprimer leurs excès.

La sécurité n'est pas troublée seulement par des hommes, mais par des animaux. A propos des exploits ayant pour objet

l'extermination des *monstres*, deux choses sont à considérer : la première, que les bêtes féroces étaient alors beaucoup plus nombreuses que de nos jours. Des espèces redoutables, qui ont complètement disparu de certains pays, pouvaient y être représentées il y a quatre mille ans. La seconde, c'est que nos Grecs, imaginatifs et symbolistes, ont pu quelquefois confondre les hommes de proie avec les bêtes de proie. Nous appelons « monstres », par métaphore, certains hommes exceptionnellement odieux. Les Grecs, eux, allaient souvent plus loin que la métaphore; ils allaient jusqu'à la métamorphose idéale et symbolique. Ceci dit, notons encore quelques exploits d'Hercule : lutte contre le lion de Némée, lutte contre le sanglier d'Erymanthe, course après la biche aux pieds d'airain, extermination des oiseaux du lac Stymphale, extermination du taureau féroce de Marathon. Et Persée, autre fils de Jupiter, après avoir occis Méduse, tue également un monstre qui allait dévorer Andromède. Ce Persée, dont la mère Danaé, fille d'Acrisios, roi d'Argos, avait reçu, captive dans sa tour, la visite de Jupiter métamorphosé en pluie d'or, est un bon type de banni — son aïeul l'expose sur les flots — et un bon type de fondateur — c'est lui qui bâtit Mycènes, la cité nouvelle, destinée à détrôner provisoirement la pélasgique Argos. Quant à Thésée, comme son ami Hercule, il pourfend un minotaure, mais c'est en Crète qu'il va le chercher. Le type de Thésée est d'ailleurs difficile à classer chronologiquement, ainsi que plusieurs autres. Des légendes anciennes ont été incontestablement rajeunies à des époques postérieures, et c'est pourquoi nous retrouverons, dans la phase des *héros*, certains types dont la première ébauche s'est dessinée durant la phase des *dieux* et des *demi-dieux*.

L'assainissement et la voirie. — Outre les brigands, outre les bêtes féroces, les Héraclides ont encore à combattre les obstacles naturels qui s'opposent, soit à la circulation, soit à la mise en valeur de terres fertiles, ou qui constituent des foyers d'infection. Il y a donc lieu d'entreprendre *de grands travaux d'assainissement*, travaux tellement vastes qu'ils récla-

ment l'initiative de chefs très puissants et très prévoyants. Deux des travaux d'Hercule représentent admirablement le caractère de cette besogne. Nous voulons parler de la lutte contre l'hydre de Lerne et du nettoiement des écuries d'Augias.

L'hydre de Lerne est un « monstre », mais un monstre dont le caractère métaphorique apparaît très clairement. Il s'agit en effet d'un marécage pestilentiel d'Argolide, qui devait faire autant de victimes qu'une bête de proie. Ce monstre avait plusieurs têtes, dit la légende, et Hercule avait beau en couper, il suffisait qu'une seule subsistât pour qu'on vît reparaître toutes les autres. Le fils de Jupiter ne put venir à bout du monstre qu'en tranchant *d'un seul coup* toutes ses têtes.

Or, qu'on se rappelle ce que nous avons dit des cours d'eau de la Grèce. Ce sont des torrents qui, descendant des collines, charrient des quantités d'alluvions. Arrivés dans la vallée, ils déposent ces alluvions, qui tendent à constituer de minuscules deltas marécageux. Dans ces deltas, le flot, en rampant pour ainsi dire, se fraye péniblement un passage vers la mer et, parfois, se divise en plusieurs branches plus ou moins stagnantes. Il en résulte, si des travaux ne viennent contrarier cette disposition naturelle, un terrain singulièrement propice à la *malaria*. Ces travaux, des hommes puissants les effectuèrent jadis en divers lieux, qui devinrent dès lors habitables, et virent même s'élever des villes importantes, mais qui, abandonnés depuis lors aux lentes revanches de la nature, sont redevenus des marécages déserts. Tel est le spectacle que nous offrent, notamment, plusieurs rivages de l'Asie Mineure, ceux où s'élevaient Phocée, Milet, etc., et la côte orientale de la Corse, où s'élevait Aléria. En Grèce aussi, l'hydre des marécages était à vaincre, et elle fut vaincue, non sans peine, comme le montre la légende. Il fallut y revenir plusieurs fois, et arriver à des moyens radicaux, c'est-à-dire à des creusements de nouveaux lits, en supprimant toutes les branches anciennes d'écoulement, et, si nous passons de l'hydre de Lerne aux écuries d'Augias, nous constatons que, là encore, Hercule ne recule pas devant l'idée de détourner un fleuve, l'Alphée, pour accomplir sa besogne d'assainissement.

On représente encore Hercule luttant corps à corps avec le fleuve Achéloüs. Décidément les fleuves étaient de rudes adversaires pour nos Héraclides Or, ils ne pouvaient pas être terribles par leur grandeur, puisque, au contraire, ils étaient généralement minuscules. Ce qu'ils avaient de redoutable, c'étaient ces dépôts marécageux. Hommes entreprenants et puissants organisateurs du travail, les Héraclides luttèrent « corps à corps » contre ce fléau des marécages, et menèrent à bonne fin des besognes que nos ingénieurs modernes n'osent plus entreprendre aujourd'hui.

Hercule est encore un fendeur de rochers ; mais ici la légende, manifestement influencée par des additions phéniciennes, transporte l'exploit-type au détroit de Gibraltar, que le demi-dieu aurait créé en écartant deux montagnes l'une de l'autre. Il est probable que les Héraclides ont, dans ce genre, accompli en Grèce même des exploits plus modestes, mais plus nombreux. Il fallait faire sauter des rochers pour créer des passages dans la montagne grecque. Ils le firent, et l'admiration qu'on eut pour ces œuvres éminemment utiles les fit confondre par analogie, dans la suite, avec d'autres histoires d'un caractère exotique et plus merveilleux.

Les montagnards maîtres de la mer. — Ce n'est pas que tout soit invraisemblable dans les voyages d'Hercule. Les montagnards Héraclides, en établissant leur domination sur le bas pays, devenaient évidemment maîtres des ports et de la marine.

Jupiter a un autre frère, Neptune (Poseidon), qui va devenir le dieu des mers, comme Pluton sera le dieu des enfers. Les légendes sur l'enfance de Jupiter réfugié en Crète montrent d'ailleurs que les aventuriers de la montagne savent aussi, à l'occasion, être les aventuriers des flots. Du reste, en Grèce et sur tous les rivages grecs, la montagne est souvent très voisine du rivage et les nombreuses criques de celui-ci, formées par les projections de celle-là, fournissent des abris merveilleux à ceux qui veulent essayer la profession de pirates. Or, qu'est-ce qu'un

pirate, sinon un bandit de la mer? C'est donc un peu partout que les dominateurs des nouvelles couches deviennent les maîtres et impriment leur cachet à la vieille société pélasgique dont ils sont issus — comme Jupiter et Neptune sont issus de Saturne — mais qu'ils refondent sur un modèle nouveau.

Le progrès agricole, industriel et commercial. — Le triomphe des Héraclides, nous venons de le voir, se traduit tout d'abord par des progrès matériels. L'agriculture est poussée en avant par le drainage, et une fille de Jupiter, Cérès (Déméter) va désormais être proposée à l'adoration des cultivateurs. La fabrication, elle aussi, paraît être active. C'est surtout la métallurgie qui est en grand honneur. Nous sommes en plein « âge d'airain » et nous avons vu les Cyclopes travailler au casque de Pluton. Ces Cyclopes, qui les surveille et les dirige? Un fils de Jupiter, Vulcain. Son père l'a quelque peu malmené, mais on a besoin quand même de ses services, et ceux-ci excitent un incontestable enthousiasme. Il y a donc un dieu forgeron. Et il y a aussi un dieu commerçant, Mercure (Hermès), mais qui, par la nature même de ses fonctions, empruntera quelques-uns de ses traits aux légendes orientales. Comme il voyage, on en fait le messager des dieux. Un colporteur, en l'absence de la poste, est tout désigné pour être facteur. Du reste, le rétablissement de la sécurité ne peut que favoriser les transactions commerciales, tandis que le drainage des marais, en rendant salubres des vallées malsaines, contribue puissamment au relèvement de la santé et du bien-être de toute la race.

Mais les progrès matériels ne sont pas les seuls qui s'épanouissent avec l'avènement des Héraclides. Déjà ouverte au culte du beau, la race opère à ce moment-là une nouvelle ascension intellectuelle. Les arts et les sciences, sous l'impulsion des terribles Mécènes de la montagne, prennent un plus vigoureux essor.

Alors apparaît Apollon.

En tant que « dieu du Soleil », il est bien clair que le type d'Apollon se confond avec une divinité fort ancienne, dont le

culte peut avoir surgi spontanément chez divers peuples, car l'admiration du soleil et l'enthousiasme pour ses bienfaits constituent un phénomène psychologique d'ordre très général, qu'on retrouve chez les Parsis de l'Inde comme chez les Incas du Pérou, et ailleurs.

Le progrès intellectuel incarné dans Apollon. — Mais Apollon est autre chose.

C'est d'abord un fils de Jupiter et un montagnard déterminé.

Sa demeure favorite est sur le Parnasse, montagne de 2.460 mètres de haut, qui constitue l'arête principale de la presqu'île orientale de la Grèce centrale. C'est un bon point stratégique d'où l'on peut surveiller à la fois les Thermopyles au nord et le golfe de Corinthe au sud.

Apollon est ensuite un guerrier. On le représente armé de son arc d'argent et muni de son carquois. Son nom veut dire « destructeur », et il détruit en effet le serpent Python, événement qui, dans l'imagination des Grecs, prend une immense importance. Notons, entre parenthèses, que les reptiles, d'après les anciens, naissaient de la vase des marécages, et qu'en prêtant à divers héros des exterminations de serpents, on commémorait plus ou moins inconsciemment de grands travaux de drainage. Apollon joindrait donc, aux caractères du guerrier, celui de l'ingénieur.

C'est la victoire remportée sur le serpent Python qui va servir de prétexte à l'institution de la *Pythie* et de l'oracle de Delphes — un pèlerinage fort montagneux — c'est de là que sortiront les Jeux Pythiques, célèbres en cette localité. C'est le vainqueur du serpent Python qu'a voulu représenter le sculpteur de l'Apollon du Belvédère.

Apollon n'est pas seulement un type de montagnard et de guerrier; c'est un type de *banni*. Ayant osé tuer les Cyclopes qui fabriquaient la foudre, il est chassé de l'Olympe par son père Jupiter. Il descend alors dans la plaine de Thessalie, et, comme il faut vivre, garde les troupeaux du roi Admète. Puis, comme son oncle Neptune, le dieu des mers, est enveloppé dans

la même disgrâce, les deux proscrits passent l'Archipel et vont en Troade proposer leurs services au roi pélasge Laomédon, qui est en train de construire les murs de Troie. Un prix est convenu entre ce chef de cité et ses deux architectes d'occasion. Mais, Laomédon s'étant montré mauvais payeur, les deux bandits se vengent, Poseidon en faisant surgir un monstre, Apollon en envoyant la peste.

Dégageons cette aventure des détails notoirement fabuleux. Il nous reste un Héraclide fort intelligent, mais indocile, émigrant de la montagne pour aller chercher de l'ouvrage dans la plaine, puis s'expatriant tout à fait pour aller faire valoir, dans une société de même race légèrement arriérée, des capacités techniques déjà un peu plus développées dans la Grèce propre que sur la côte d'Asie. Quant à la vengeance des architectes mal payés, on voit toujours qu'elle a dû être violente, comme il convient au caractère de ces salariés d'occasion.

La lyre héraclide et la flûte pélasgique. — Malgré sa carrière aventureuse de berger et de bâtisseur, Apollon devient le dieu de la poésie et de la musique. Il préside à des perfectionnements de ces deux arts.

Matériellement, cette rénovation est représentée par l'apparition de la lyre, qui vient, pour ainsi dire, se superposer à la flûte sans la supprimer, comme l'Héraclide se superpose au Pélasge sans l'exterminer. Mais la lyre prend d'emblée les allures d'un instrument aristocratique; la flûte est quelque peu dédaignée. Au bon vieux Pan qui s'en contentait succède Apollon qui déploie plus de raffinement et montre plus d'exigence. La flûte est un instrument rustique, facile à confectionner et dont le jeu n'offre que des difficultés élémentaires. La lyre — d'où est sortie notre mandoline — réclame une caisse de résonance, des cordes diversement ajustées et un plus long apprentissage. Le son en est moins criard. Le jeu, n'exigeant pas le gonflement des joues, en est plus noble. Bref, la lyre convient à des chefs puissants et riches, qui peuvent entretenir des spécialistes musiciens. Du reste, c'est du côté d'Apollon et du Parnasse

que se tourne désormais l'enthousiasme des chanteurs et des poètes, preuve qu'une *nouvelle école* a surgi, plus brillante que les écoles précédentes, et s'impose désormais à l'admiration de toute la race.

Jupiter père des Muses. — Mais Jupiter, comme on le sait, a d'innombrables enfants. Père d'Apollon, le seigneur de l'Olympe est encore le père des Muses[1]. Il les a eues de Mnémosyne, déesse allégorique dont le nom veut dire « mémoire ». Pour comprendre le sens de ce mythe, il faut bien se représenter l'importance qu'avait la faculté mnémonique à une époque où l'enseignement se faisait sans livres, et où les maîtres ne pouvaient transmettre leur savoir à leurs élèves qu'en « serinant » à ceux-ci des vers ou des airs. Pour faire naître la poésie, il fallait la richesse et la puissance, représentées par Jupiter; mais il fallait aussi les heureuses dispositions intellectuelles, l'apprentissage patient, l'étude telle qu'elle était alors possible, c'est-à-dire celle de l'écolier qui écoute et qui répète. De là ce mariage admirablement trouvé entre le « roi des montagnes » érigé en « Mécène » et cette heureuse « mémoire » sans laquelle les efforts du grand patron eussent été vains.

Les Muses étaient montagnardes, comme leur père Jupiter et leur frère Apollon, qui est aussi leur précepteur. Elles habitaient le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, ou même l'Olympe. Elles étaient au nombre de trois, nombre qui ne fut multiplié par trois que plus tard. C'étaient *Mnémé*, *Mélété* et *Aoidé*, en d'autres termes la Mémoire, la Méditation et le Chant. L'importance de la faculté mnémonique éclate tellement aux yeux que le nom de Mémoire, qui sert à désigner la *mère* des Muses, sert à nommer la première d'entre elles. La première condition pour être musicien ou poète, c'est d'avoir un *acquit*. Mais il ne suffit pas de se souvenir, il faut créer, et, pour cela, *réfléchir*. Alors intervient la seconde Muse. Reste à envelopper cette création dans une

1. Voir notre article sur « La légende des Muses » (*Science sociale*, t. XXVII, p. 486, livraison de juin 1899).

belle forme, et c'est l'œuvre de la troisième Muse, celle dont la fonction est de chanter.

La « musique » et l'ébauche des sciences. — De *Muse* vient *musique*, mot beaucoup plus compréhensif chez les Grecs que chez nous. La musique, c'était tout ce qui pouvait s'apprendre dans le commerce des Muses : la poésie et la mélodie tout d'abord, mais aussi toutes sortes de connaissances intellectuelles et désintéressées. La division du travail n'existe pas encore dans les besognes de l'esprit. Le même homme est poète, penseur, savant. Les sciences, encore à leur berceau, ne constituent pas encore ces prodigieux amas de connaissances qui obligent les modernes à se spécialiser comme nous le voyons. Il en résulte, dans l'intelligence de ceux qui « fréquentent les Muses », un équilibre plus harmonieux.

Pourtant quelques sciences commencent à manifester, pour ainsi dire, l'intention de bourgeonner à part sur le tronc commun de l'arbre cultivé par les Muses. C'est d'abord l'astronomie, qui existe en fait, constituée à part, chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, et qui aura bientôt chez les Grecs sa Muse spéciale, Uranie. C'est ensuite la médecine, dont le rôle utilitaire suscite évidemment un genre d'études un peu spécial.

Or, la médecine, avec les Héraclides, paraît faire un sensible progrès. C'est ce que la légende exprime en donnant à Apollon un fils d'une rare popularité : Esculape. Ce dieu a pour précepteur le Centaure Chiron, ce qui montre que des connaissances médicales existaient déjà dans la vallée, selon toute vraisemblance, avant la domination des Héraclides, mais que ceux-ci surent les mettre en valeur et les perfectionner. Comme les Muses deviennent l'incarnation de la poésie, Esculape deviendra l'incarnation de la médecine elle-même.

La nouvelle mythologie greffée sur la religion pélasgique. — D'après tout ce que nous venons de voir, la descente des Héraclides jette un certain trouble dans la religion.

Mais les modifications apportées aux croyances n'eurent pas les caractères d'une religion remplacée par une autre. C'est une religion ancienne modifiée par le développement d'organismes qu'elle contenait en germe, et enrichie par l'adoption de mythes étrangers qui viennent s'encadrer harmonieusement dans le fond primitif.

Il est clair que la mythologie classique ne put se constituer dès le début de la période héraclide. Ceux qui doivent être divinisés plus tard ne s'adorent pas eux-mêmes. Il fallut du recul pour que Jupiter et sa bande pussent apparaître, aux yeux de la postérité, dans une auréole convenable. En fait, la religion pélasgique se perpétua. Seulement l'adoration des forces naturelles prit peu à peu un caractère plus marqué d'anthropomorphisme, c'est-à-dire que de plus en plus, par suite de l'éblouissement causé par les grands hommes, on fut porté à confondre sous un même nom tel personnage aux exploits « divins » avec une divinité conçue jusqu'alors sous une forme vague et anonyme. On sentait depuis longtemps qu'il y avait quelque chose de divin dans le ciel. Ce quelque chose de divin devint Jupiter. On croyait à une puissance divine cachée dans les flots. Cette puissance divine s'appela Neptune. On tremblait devant la divine horreur qui se fait deviner dans l'*au-delà* de la tombe et qui évoque dans l'esprit l'image de « ténèbres », de « souterrain », de « centre de la terre ». Cette horreur divine laissa entrevoir, dans l'ombre, la figure précise de Pluton. Et ainsi de suite.

Une des filles de Jupiter, Minerve (Pallas-Athénè), donne à réfléchir sur le caractère et le genre de vie des jeunes filles montagnardes, des sœurs et femmes de bandits. Les temps modernes ont montré ce dont ces « vierges fortes » étaient capables en temps de guerre, et comment elles se trouvent associées à l'existence belliqueuse des montagnards. Minerve, avant de devenir la déesse de la sagesse et des arts, est une indomptable guerrière. Elle sort tout armée du crâne de Jupiter. Elle rassemble les soldats, inspecte les phalanges, commande dans les combats. On l'appelle « tueuse d'hommes, dévastatrice de villes,

faiseuse de butin, amie des dépouilles ». Elle a un bouclier merveilleux, qui est l' « égide », et ce bouclier est fait de peaux de chèvre, animal montagnard. Sa « sagesse », pour le moment, c'est la ruse stratégique. Elle excelle à organiser une embuscade nocturne. *Elle y voit pendant la nuit,* et c'est pourquoi les poètes, pour lui faire honneur, l'appelleront la déesse « aux yeux de chouette ».

Pendant que le recul agissait peu à peu pour diviniser les grands hommes, les rapports avec l'Orient se continuaient. Les voyageurs phéniciens ou autres, par leurs contacts répétés, répandaient leurs mythes à eux. Quelques-uns de leurs dieux, par analogie, fusionnaient avec les dieux de la Grèce. Le « Soleil » s'associait étroitement avec Apollon. La « Lune » faisait bon ménage avec Diane (Artémis), la jeune vierge guerrière et chasseresse qui se lève avant l'aube pour battre les vallons encore obscurs. L'Hercule tyrien, Melkart, entremêle ses exploits à ceux de l'Hercule olympien. En certains cas, la divinité garde tellement ses traits orientaux que la légende grecque est obligée elle-même d'en tenir compte. C'est ainsi que Vénus (Aphrodite), donnée parfois pour fille de Jupiter — car on s'efforce de tout rattacher au dieu suprême — est plutôt représentée comme naissant du sein de l'onde, c'est-à-dire, en prose vulgaire, comme apportée par des navigateurs. C'est l'Astarté phénicienne, et Bacchus (Dyonisos) arrive aussi de l'Orient. Peu à peu, la collection de dieux se complète, toujours rattachée au vieux Saturne par une généalogie méthodique, mais admettant une série de légendes plus ou moins orientales, qui donneront aux spécialistes de la mythologie comparée le plaisir de retrouver çà et là des points de ressemblance entre les croyances des Grecs et celles des Perses, des Chaldéens ou des Hindous. Ce qui est très grec, c'est le type physique sous lequel, au bout d'un certain temps, on se met à concevoir chaque dieu ; ce sont les attributs qu'on leur donne : le casque et la lance de Minerve, l'arc de Diane, le caducée et les talons ailés de Mercure. Les Orientaux prêtaient à leurs dieux des formes souvent grotesques ou hideuses, parfois défigurées par un symbolisme baroque. La race grecque, placée dans des condi-

tions propres à développer le sens de l'harmonie et le goût esthétique, veut des dieux à forme bien humaine et possédant, entre autres perfections divines, celle de la beauté.

Alors sans doute commencent à apparaître les temples. Puisque les dieux ont un corps comme l'homme, il faut les loger comme l'homme. On leur bâtit donc des maisons, qui ne sont point des lieux de prière ou de réunions pieuses, mais des domiciles de la divinité. Ils n'ont donc pas besoin d'être grands. Ce sont des logis comme les autres, mais à mesure que cette coutume se répandra, et que le bien-être le permettra, on fera ces maisons plus belles que les autres, et quand l'art apparaîtra nettement dans l'architecture, ce sont ces maisons-là que l'on s'efforcera tout spécialement d'embellir.

Les survivances et résistances du type pélasge. — Nous saisissons donc dans ses grandes lignes, à travers la distance, le phénomène qui dut se passer longtemps avant l'époque historique, et même avant l'époque héroïque. La société pélasgique est submergée, puis vivifiée, par une classe de dirigeants descendus de la montagne, mais sortis précédemment de la vallée, bandits supérieurs et organisateurs, aptes au métier de gendarme comme à celui d'ingénieur, capables de patronner les cultures intellectuelles et de produire sur les imaginations un éblouissement peu à peu transformé en apothéose. La diffusion de ce type a pour point de départ le massif montagneux de l'Olympe, et gagne peu à peu, non seulement la Grèce, mais d'autres rivages situés au delà des mers. De divers côtés se fondent des dynasties jalouses de se rattacher à Hercule. L'une d'elles va même s'établir jusqu'en Lydie, c'est-à-dire sur les frontières du monde assyrien.

Toutefois, cette expansion paraît avoir été limitée. Le type héraclide ne recouvre pas tout le type pélasge, ou tout au moins n'agit pas partout avec la même efficacité pour transformer les anciennes couches. Il est facile de conjecturer, en effet, que, si une partie de la population pélasgique se laissait dominer et imprégner par les Héraclides, une autre partie se trouvait assez

loin pour ne subir leur influence qu'à dose affaiblie, ou encore se concentrait sur des territoires privilégiés pour mieux faire front, ou enfin tâchait de se dérober au joug par la fuite. De là des régions, comme l'Italie, qui demeurent au premier stade de l'évolution, et, autour de l'Archipel même, des points spéciaux qui forment des centres de résistance aux entreprises des « fils de Jupiter ». L'Attique, péninsule assez bien isolée, et rejetée en dehors de la grande route terrestre qui va du Nord au Sud, échappa longtemps à l'influence des grands montagnards, et c'est grâce à des confusions de légendes qu'on a pu faire de Thésée le compagnon d'Hercule. En fait, les Pélasges semblent s'être réfugiés et tassés dans le cul-de-sac de l'Attique pour fuir les Héraclides vainqueurs, comme les Ioniens devaient s'y réfugier et s'y tasser plus tard, en vertu de la même loi, pour fuir l'invasion dorienne. L'Arcadie, dont nous avons déjà parlé, fut aussi épargnée, au moins relativement, grâce à sa situation de grande vallée centrale du Péloponèse. Mais — et il faut noter le fait comme remarquable — ce mouvement de fuite et de concentration défensive paraît avoir lieu précisément dans la direction de l'Hellespont, c'est-à-dire par la route qui avait servi à l'arrivée de la race. Les îles de Lemnos[1], de Thasos et de Samothrace, les rives de l'Hellespont et la pointe nord-ouest de l'Asie Mineure sont demeurées pélasgiques plus longtemps que le reste du monde grec, comme l'attestent des traditions anciennes. Les Troyens étaient des Grecs, mais des Grecs demeurés dans le moule primitif, alors que ce moule se brisait ailleurs. Enfin c'est dans la Phrygie, au débouché de la route arrivant de la mer Noire, que se retranche longtemps, avec persistance, le culte de Cybèle, la « grande déesse », personnification des forces productrices de la nature, et dont on fit, non point la fille, mais la *mère* de Jupiter. Les Phrygiens, en fait de dieux, demeurent fidèles à l'ancien régime. En musique, aussi, ils restent « vieux jeu ». Ils continuent à goûter la flûte, même après

1. Sur les Pélasges de Lemnos et leurs rapports avec l'Attique, voir dans Hérodote (VI, 137 et suivants) des anecdotes légendaires qui ont d'ailleurs besoin d'être interprétées.

que le « nouveau régime » a mis à la mode la lyre. Par là, ils se font mépriser des autres Grecs, ce que la légende, toujours poétique, exprime admirablement en contant que Midas, roi de Phrygie, ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon, c'est-à-dire un système « rétrograde » à un système « progressif », reçut de ce dieu des oreilles d'âne.

Enfin, parmi les gens de la vallée, ces Titans qui avaient combattu Zeus et sa bande, il en fut — les plus compromis sans doute — dont la seule ressource fut de « se jeter dans le maquis », comme on dit en Corse, c'est-à-dire de gagner, eux aussi, quelques gorges escarpées de la montagne et, pour fuir les bandits vainqueurs, de se faire bandits à leur tour. C'est ce que la légende exprimera, lors de l'apparition des « Hellènes », en faisant des nouveaux venus, descendus à leur tour de la montagne, la postérité de Titan.

III

LE BANDIT MONTAGNARD IDÉALISÉ
DEUXIÈME DESCENTE : LE TYPE HELLÈNE

Les bandits héros, supérieurs aux bandits dieux. — Les grands bandits du type héraclide avaient réalisé en Grèce des œuvres puissantes, mais d'une manière désordonnée et en quelque sorte chaotique.

Leur mérite était d'être descendus les premiers et d'avoir fait fermenter, pour la première fois, la pâte pélasgique.

Des génies exceptionnels et fulgurants s'étaient révélés, justement parce que tout était à faire. De là cet éblouissement des populations, qui fit de ces hommes des dieux, ou les confondit avec des dieux.

Leur action s'était traduite, nous venons de le voir, par une impulsion de progrès donnée à la race. Le niveau social, grâce à Jupiter, à Hercule et à leurs farouches collaborateurs, hommes « à poigne » et promoteurs de vastes entreprises, se trouvait désormais plus haut.

Il devait s'élever plus haut encore, grâce à une seconde descente de bannis.

Les fortes têtes du parti des Titans, après la victoire de Zeus, avaient fui naturellement devant l'orage, et avaient, comme jadis leurs prédécesseurs, « gagné le maquis ».

Un centre particulier de ralliement avait été fourni par le massif montagneux de l'Othrys, au sud de la Thessalie.

C'est de là qu'on voit descendre, d'après la tradition, Hellen et ses fils.

Mais Hellen n'est plus un dieu, comme Jupiter. Lui et les gens de sa race sont seulement des *héros*. Le prestige d'un vaste recul manque à ces nouveaux venus de la montagne. En outre ils ne seront pas les *premiers* à faire œuvre de civilisateurs. Ils *continueront*, en la perfectionnant, l'œuvre encore fruste et incomplète des Héraclides. L'admiration pour eux sera grande encore, mais non point prodigieuse. On ne les considérera plus comme des êtres absolument extraordinaires, puisque la voie où ils chemineront aura déjà été frayée.

Le bandit hellène n'en sera pas moins un type supérieur au bandit héraclide. Il fera mieux, parce que le terrain est mieux préparé. Il fera mieux, parce que l'Othrys, montagne moins haute que l'Olympe, est plus en contact avec les cités de la vallée, et que les montagnards ont été plus à même d'y conserver leur culture intellectuelle. Il s'ensuit que la domination hellène va prendre les caractères d'une domination plus régulière et plus organisatrice que celle des Héraclides qui l'ont précédée.

La force expansive des monts Othrys. — Hellen, d'après la légende grecque, était fils de Deucalion, qui était fils de Prométhée, lequel, en bon ancêtre pélasge, était « fils de la Terre », et s'était illustré par sa lutte contre Jupiter. Prométhée avait, dit-on, prédit à ce dieu que son règne aurait une fin. Au point de vue religieux, la prophétie ne devait être qu'à bien longue échéance, car les imaginations populaires étaient trop victorieusement fascinées par la gloire de Jupiter pour qu'on pût en déraciner le culte. Mais, au point de vue politique, il était exact que la race des Titans devait prendre sa revanche. Elle la prit donc, et de ce moment date la fortune du nom d'Hellènes, qui, d'abord réservé aux seuls habitants de la Phthiotide, finit par s'imposer à tous les habitants de la péninsule. C'est que la bande des montagnards de l'Othrys avait fait explosion, pour ainsi dire, et fourni des dominateurs, de proche en proche, aux pays voisins.

La forme de cette expansion fut, d'après la tradition, une intervention des bandits hellènes dans les innombrables petites guerres qui, vers la fin de l'époque héraclide, avaient armé les uns contre les autres les habitants des vallées.

Ainsi, de nos jours encore, dans les pays où fleurit le banditisme, les « rois de la montagne », s'érigeant en redresseurs de torts, vont donner « un coup de main » aux partis qu'ils favorisent dans le bas pays.

Mais, cette fois, les auxiliaires devinrent des maîtres. Le massif montagneux où s'était formée leur supériorité dominatrice fut le centre d'un rayonnement social. On a l'impression d'une époque où les diverses peuplades de la Grèce subissent une transformation, par suite de l'arrivée d'hommes énergiques et entreprenants, venant tous d'un même endroit, et se différenciant peu à peu en plusieurs variétés, sous l'influence des milieux nouveaux dans lesquels ils viennent établir leur domination.

Une fourmilière de petits rois. — A la base de cette société, on trouve toujours un peuple d'agriculteurs, groupé en cités. C'est le vieux fonds pélasgique, la classe ouvrière. Cette classe ouvrière, tout d'abord, ne comporte pas d'esclaves. Le travail libre paraît avoir précédé l'esclavage; mais celui-ci, par l'effet des guerres, et surtout des guerres lointaines, apparaît précisément vers cette époque. Les premiers esclaves sont des prisonniers ou des captives réservés à la maison des chefs. Quant aux groupes locaux de cultivateurs, ils ont, pour diriger leurs cultures, un conseil de « gérontes » ou « anciens ». Leur cité se confond pratiquement avec le clan dirigeant qui la domine. Elle fournit d'ailleurs, au besoin, de bons soldats quand les chefs jugent nécessaire d'en recruter dans son sein.

Ces chefs sont les *anax*, les *meneurs d'hommes*. Ce sont les bandits superposés aux anciennes populations. Ils constituent la classe dirigeante Mais eux-mêmes se groupent, selon une certaine hiérarchie, autour de *grands chefs* qu'on appelle *basileus*. Ce mot a été traduit par *roi*. En fait, les *basileus* sont rois

par leur indépendance, mais ce sont, bien entendu, de fort petits rois. La seule Ithaque, avec les îles voisines, en compte plusieurs centaines. La Grèce entière en compte évidemment des milliers.

Chaque *basileus* se taille dans le pays un petit « royaume ». Il y a évidemment des différences dans l'étendue de ces territoires et dans la puissance de leurs chefs. Ce qui arrive, surtout, c'est que tel chef plus puissant fait reconnaître, de gré ou de force, son autorité sur les chefs du voisinage et acquiert par là un prestige tout spécial. Il devient alors un « roi des rois » comme Agamemnon, ce qui n'est pas beaucoup dire. Quoi qu'il en soit, le spectacle offert par la Grèce de cette époque, lorsqu'on considère la couche supérieure de la société, est celui d'une fourmilière de rois.

La poursuite de la richesse mobilière. — A quoi s'occupent ces petits rois? A guerroyer, à piller, autant que possible. Ils cherchent naturellement, descendus dans la plaine, à continuer le métier qu'ils exerçaient dans la montagne. Tout ce qu'on a pu savoir d'eux nous les montre violemment épris de la richesse mobilière, fort préoccupés des lois, conventions ou usages qui règlent le partage du butin, et jaloux de se constituer des *trésors*. La propriété immobilière est indivise et peu prisée, parce qu'elle n'enrichit guère. Deux sortes de richesses, entre toutes, sont recherchées avec passion : les troupeaux d'abord, et les objets métalliques ensuite. La monnaie n'existe pas encore, et se trouve suppléée par ces deux espèces de marchandises. Les femmes captives sont aussi fort appréciées, à cause des étoffes ou des vêtements qu'elles confectionnent. Ces femmes sont pour leurs maîtres des productrices gratuites d'objets mobiliers. Ce sont *des objets mobiliers qui en produisent d'autres* et qui ont par là une double valeur. C'est une question de butin. Si un héros tient à une femme, c'est à cause de cette valeur qu'elle représente et dont il n'entend pas se laisser frustrer. Cet attrait de la richesse mobilière et la facilité de son acquisition poussent les jeunes gens à se détacher de leurs pères pour courir les aven-

tures. Elle sépare les frères les uns des autres, les brouille parfois, et réduit la famille à un groupe plus restreint.

En un mot, le grand plaisir de nos *basileus* et de nos *anax*, c'est d'augmenter leur bétail, et de collectionner des objets d'or, d'argent, d'ivoire ou de bronze, enlevés à des vaincus. Cela leur permet de donner des festins plantureux où l'on mange des bœufs entiers et où l'on boit le « vin noir » dans des coupes précieuses. Cela permet encore de faire des cadeaux à ses amis. On prend d'une main et l'on donne de l'autre. Or, nous allons le voir, on a besoin de faire plaisir à ses amis.

Châteaux forts et trésors. — Où le chef pillard s'abrite-t-il et abrite-t-il ses richesses? Dans des châteaux. Il habite « une demeure haute, bien bâtie ». Il convient que la demeure soit haute pour qu'on puisse guetter les arrivées d'ennemis à combattre ou de voyageurs à détrousser. Il faut qu'elle soit bien bâtie pour que les provisions et collections soient à l'abri d'autres pillards.

Ces châteaux sont, en général, de dimension restreinte. Le chef l'occupe seul avec une troupe choisie. Un appartement de cet édifice, le *mégaron*, renferme des réserves d'armes. Mais une pièce caractéristique de l'époque, c'est le *trésor*, où l'on conserve les objets précieux. C'est une construction particulièrement solide, aux murs épais, et dont le toit, par des combinaisons spéciales, réalise l'équivalent de la voûte, que les Grecs ne connaissaient pas.

Le château est précédé d'une sorte de portique, ou de galerie, pièce sacrifiée, pour ainsi dire, par la vie privée à la vie publique. Cette pièce reçoit en poésie l'épithète consacrée de « bruyante », à cause des gens qui s'y pressent et y séjournent, amis, clients, fidèles de toutes sortes. En arrière se trouvent les pièces consacrées aux hommes. Un appartement spécial, le gynécée, est réservé aux femmes. Le château est meublé de *trônes*, autrement dit de fauteuils, de chaises, de tabourets ou petits bancs, de coffres où l'on serre les étoffes. Une colonne est creusée de manière à constituer un placard à lances ou à jave-

lines pour que les visiteurs puissent se débarrasser de leurs armes comme on se débarrasse actuellement des cannes et des parapluies. On offre des fauteuils aux hôtes de distinction. On y étend des couvertures brodées ou bariolées. On met un petit banc sous les pieds du visiteur. Il y a naturellement des celliers pour les provisions, avec des jarres parfois immenses, et des écuries ou étables pour les chevaux et le bétail.

Le mot dont nous avons fait *roi* signifiait donc *chef,* et de même le mot dont nous avons fait *trône* signifiait, comme nous venons de le voir, *siège à bras.* Toujours d'après la même proportion, le mot dont nous avons fait *sceptre* signifiait bâton. Les *basileus,* en temps de paix, tenaient volontiers en main une sorte de canne plus ou moins ornée, qui finit par devenir *un bâton de commandement,* et, par suite, un objet quasi sacré.

La bande du chef. — Le *basileus,* grand chef, est entouré de plusieurs *anax,* petits chefs, qui sont en principe ses *pairs,* et qui obéissent, non par contrainte, mais librement. Le grand chef a su se les attacher par sa richesse, par sa vaillance, par son prestige, par son éloquence. Le même mot, dans la langue grecque, veut dire *obéir* et *être persuadé.* Pour se faire obéir, il faut donc persuader les gens, et l'on voit poindre ici le rôle capital que va jouer l'éloquence dans toute l'histoire du monde grec. Le grand chef qui veut prendre une décision assemble un certain nombre de chefs moins grands qui gravitent autour de lui et leur propose son affaire. C'est ce qu'on appelle la *boulé.* De là sortiront les *sénats* de l'époque ultérieure. Cet état-major discute la question, parfois avec assez d'âpreté; mais le grand chef a naturellement pour lui la supériorité de son prestige. L'idée est-elle adoptée? Tout n'est pas dit. Il faut rassembler l'*agora*, c'est-à-dire tous les *anax* ralliés au clan du *basileus.* C'est l'assemblée générale de tous les *nobles*, si l'on veut, de tous les guerriers. Là, on discute encore, mais un peu pour la forme. Le *basileus*, qui s'est entendu avec la *boulé*, est assez fort pour entraîner l'adhésion de cette collectivité tumultueuse. Mais encore faut-il qu'il la demande, sans quoi les *anax* se formaliseraient sans doute, et l'on

ne peut se dispenser de cette formalité d'enregistrement. L'agora enregistre, en effet, avec plus ou moins d'enthousiasme. Elle se laisse généralement conduire, mais après des discours et des flatteries appropriées. Là encore, les « meneurs d'hommes » sont obligés de faire des frais oratoires. L'obéissance passive n'est pas de mise, sauf peut-être — car ce n'est pas sûr — au fort du combat.

Les auxiliaires du chef. — Certains *anax* de distinction sont spécialement attachés à la personne des grands chefs. Ce sont les *thérapontes*, sortes d'écuyers nobles, que le grand chef traite à peu près en égaux et souvent en amis. A un cran supérieur, l'on trouve des *basileus* qui peut-être ont eu des malheurs, ou qui trouvent décidément leur « royauté » par trop insignifiante, et qui lient volontairement leur cause à celle d'un ami plus puissant. Ce sont les *hétairoi*. Mais ce mot, à l'usage, finit par prendre un sens large et vague. Cela veut dire *compagnon*, camarade, ami. Et il est très important, dans le système, de cultiver les amitiés.

Sous ce régime de libre service, l'homme puissant est celui qui sait se faire beaucoup d'amis. Plus on sera aimable, généreux, hospitalier, serviable, plus on recrutera de bonnes lances dans sa compagnie. L'état social, qui tend à développer l'éloquence, tend donc à développer aussi l'amabilité, les manières fines, courtoises, insinuantes. Il pousse, en certains cas, à d'admirables fidélités. De ce besoin social sortiront des couples d'amis dévoués, comme ceux d'Achille et de Patrocle, d'Oreste et de Pylade. La camaraderie devient un ressort de la vaillance.

En dehors des guerriers proprement dits, le chef dispose encore d'auxiliaires pacifiques, dont les trois principaux sont le héraut, le devin et l'aède.

Le héraut est un parlementaire permanent. C'est lui qui préside aux rapports des ennemis en temps de guerre. Il ne se bat jamais et sa personne est inviolable. Il fait les proclamations nécessaires en présence de l'ennemi. Mais il a aussi son rôle dans l'intérieur du clan. C'est lui qui a la police des assemblées.

Il réclame le silence lorsqu'on crie trop fort, ce qui devait donc arriver souvent. Mais il lui est utile de pouvoir crier très fort lui-même, et le nom de Stentor, héraut des Grecs au siège de Troie, en est devenu proverbial. Enfin le héraut sert d'arbitre sur les questions de point d'honneur. C'est un bandit *neutralisé*.

Le devin porte un nom qui indique son rôle. Il est environné d'un grand respect. Plus les occupations des hommes sont hasardeuses, plus ils éprouvent le besoin quelquefois fébrile d'interroger par avance l'avenir. Or les occupations de nos Hellènes sont fort hasardeuses. Le devin est donc un être sacré. Non seulement l'oracle de Delphes voit s'accroître sa vogue, mais on rencontre, autour des plus illustres *basileus*, des personnages qui prophétisent. Tel est Mélampos, qui est en même temps médecin, et à qui la légende attribue le don d'entendre le langage des oiseaux. Tel est encore Tirésias, le devin de Thèbes, qui dévoile les crimes d'Œdipe. Tel est encore Calchas, qui accompagnera les Grecs au siège de Troie. Et il faut insister sur la puissance exercée par de tels hommes, ou par les oracles en général. On peut voir dès maintenant se dessiner une forte tendance à faire intervenir la superstition comme élément directeur ou perturbateur dans les entreprises de la vie, et notamment dans les opérations militaires, tendance que l'on retrouvera toute-puissante à la plus belle époque du génie grec.

L'aède enfin, c'est le chanteur, le poète, le spécialiste qui charme les réunions du château et constitue une attraction de ses plantureux banquets. Nous avons vu comment le goût de la musique et de la poésie s'était renforcé à l'époque héraclide. Il se renforce encore et se régularise, comme tout le reste, à l'époque hellène. Que chante l'aède? Les dieux sans doute, mais aussi, et avec une prédilection particulière, la gloire des combats, puisque c'est ce qui intéresse tout spécialement nos héros.

Comme il faut que ces spécialistes fassent leur apprentissage quelque part, il se crée des écoles de poésie et de musique, où l'on conserve les recettes, les procédés, les airs, les vers. Les aèdes, pour les raisons que nous avons dites, ont la capacité mnémonique fort développée. Ils savent beaucoup de belles

histoires, qu'ils transmettent à leurs élèves. Ces histoires sont des morceaux épiques auxquels la coutume finit par imprimer une forme consacrée. Il y aura des invocations à la Muse, des épithètes traditionnelles, des sortes de moules tout faits pour introduire les récits de combats ou les disputes de guerriers. Telles apparaissent, dans la poésie homérique, les figures de Phémios, l'aède attitré du château d'Ulysse à Ithaque, et de Démodocos, qui charme à Schérie les superbes banquets des Phéaciens.

Les guerres entre chefs. — Les chefs, avec les clans qu'ils mènent, peuvent être entre eux à l'état de guerre ou à l'état de paix.

L'état de guerre est fréquent. Ce sont des rivalités, des brouilles, des raccommodements, des meurtres, des fuites de meurtriers chez un clan voisin qui les adopte, des luttes intestines dans la même cité, des fratricides, des vengeances atroces, des « faits divers » dramatiques dont on fera effectivement des tragédies. Ce sont encore, selon la méthode qui dès le début caractérise l'expansion hellène, des entreprises pour soutenir tel ou tel parti dans une cité où règnent des querelles intérieures. Ce sont des histoires de « bannis » qui s'en vont avec des menaces, et qui reviennent après être allés chercher du renfort. Polynice, banni de Thèbes, s'en va chercher Adraste, roi d'Argos, lequel avait été banni d'Argos par Amphiaraüs, puis s'était réconcilié avec ce dernier. Oreste, vengeur de son père Agamemnon, est un banni qui revient. Banni encore, Persée; banni, Bellérophon; deux héros dont la légende touche au moins en partie à notre période, et tous deux s'illustrent quoique bannis, ou parce que bannis. C'est l'ère des coups de main et des coups de force. Le régime longtemps pratiqué dans la montagne est appliqué à la plaine. Le bandit, érigé en *basileus*, demeure bandit.

Mais, dans la plaine, la guerre se fait d'une façon perfectionnée. La valeur de l'unité humaine, poussée à son maximum dans ces luttes où les combattants ne sont qu'une poignée d'hommes, amène le développement des armes défensives : casques, cuirasses, épaulières, jambières, boucliers. Comme il arrivera plus tard au

moyen âge pour des raisons analogues, le *héros* éprouve le besoin de se transformer en citadelle vivante. C'est toute une affaire que de se procurer des armes solides. Le bronze est encore le métal qui les fournit. Mais, sous cette carapace, naturellement, les mouvements du *héros* sont difficiles. Que fera-t-il? Il montera debout sur un char, petit siège traîné par deux chevaux, et que conduira un fidèle théraponte. Le cheval apparaît donc, et l'épithète « dompteur de chevaux » devient pour un héros un précieux éloge. Castor, le frère de Pollux, est un de ceux qui en bénéficient. Mais, malgré tout, l'Hellène ne se bat guère à cheval. C'est un fantassin qui se fait traîner en voiture. Du reste, pas de tactique; rien que de la bravoure, ou des ruses élémentaires. Les batailles se décomposent en une série de combats singuliers — toujours comme il arrivera pour les chevaliers du moyen âge. On se défie, on se poursuit, on se sauve d'ailleurs sans vergogne quand on se sent le plus faible, et l'on s'embarrasse peu des prescriptions de la loyauté.

Les armes offensives sont surtout l'arc, l'épée et le javelot. L'arc joue un rôle important dans les légendes héroïques. Toutefois le javelot semble en voie de conquérir la prépondérance. Pour comprendre celle-ci, il faut se représenter l'entraînement physique auquel se soumettaient, de bonne heure, les futurs guerriers. Le trait lancé à la main, grâce à une studieuse habitude, finissait par être une arme terrible, perçant les boucliers et les cuirasses et franchissant des distances relativement considérables. A une époque où la poudre à canon n'existait pas, la faculté physique de projeter un dard *plus loin* que ses adversaires constituait une supériorité précieuse, équivalente à ce qu'est pour nous la possession d'un fusil ou d'un canon à longue portée. On cultivait de même l'*endurance*, qui permet de combattre *plus longtemps* sans fatigue. C'est en s'entraînant à ces exercices que les Grecs deviendront des guerriers supérieurs et se rendront capables de prouesses merveilleuses contre les armées inférieures de l'Asie. Or, ils s'y entraînent parce que leur état social les y oblige, parce que la vie de bandit montagnard leur a fait une loi de ces tours de force, et que, dans cette société de

pillards aventureux, la virtuosité musculaire est un gagne-pain.

Les chefs, au milieu de guerriers quasi égaux, n'ont d'autre autorité sur leurs compagnons que celle à laquelle ces derniers veulent bien se soumettre. Évidemment il faut une organisation et une discipline embryonnaires. Le chef est un homme très brave et très admiré, doué personnellement — sans quoi il ne serait pas chef — des qualités du « meneur d'hommes ». Mais, à l'occasion, tel ou tel *anax* refuse d'obéir, et le chef ne peut rien contre lui. Ce n'est pas de la désertion; c'est de la *grève*, et la grève est permise. Nouvelle occasion pour le chef de déployer toutes ses ressources d'éloquence, et de manifester son utile libéralité.

Enfin, vainqueurs, nos héros se partagent le butin, et c'est toujours une grave question. Il faut que les parts soient égales, et qu'elles soient tirées au sort. Le grand chef a toutefois sa part privilégiée, et parfois tel héros de distinction peut obtenir une « récompense » hors part, votée par ses camarades. Mais cette répartition du butin est la cause de bien des brouilles. C'est la grande affaire d'État.

Les coalitions par sympathie. — Pour être capables d'entreprendre des expéditions un peu importantes, nos « petits rois » sont obligés de s'associer entre eux. Étant donné l'émiettement de la souveraineté à travers le pays, c'est le seul moyen de mettre sur pied des forces sérieuses.

Ce résultat est obtenu au moyen de l'*hétérie*.

L'hétérie est l'extension hors du clan de ces *amitiés* dont l'intérieur du clan nous a déjà offert l'exemple. C'est, en quelque sorte, un vaste *réseau d'amitiés* qui englobe çà et là une multitude de chefs.

Le sentiment d'une origine commune se fortifie parmi les Grecs avec l'avènement des Hellènes. Et la chose est fort naturelle si l'on considère que les chefs des diverses cités sont fournis à celle-ci par un type unique d'hommes supérieurs formé dans un milieu déterminé. La séparation des vallées, d'une manière lente et continue, tend à faire diverger les in-

nombrables cantons de la Grèce, malgré leur commune origine pélasgique; mais l'accession au pouvoir d'hommes provenant de la même bande tend, par intervalles, à resserrer plus ou moins brusquement le lien primitif, d'autant plus que ces bandits ne sont pas des étrangers, mais des enfants du pays, dont les ancêtres ont jadis gagné le maquis. Des groupes sympathiques se forment donc çà et là; les liens de l'hospitalité, ceux du mariage, ceux du voisinage entrent en jeu. Entre deux *basileus* grecs, il y a des terrains d'entente qui n'existent pas entre un quelconque de ces *basileus* et le *barbare*. Car le terme de « barbare » va apparaître, indice d'un état d'âme tout spécial chez les Grecs qui l'emploient. C'est contre les barbares, ou contre les gens réputés tels, que se formeront les plus célèbres *coalitions* de la Grèce.

En attendant, les discordes intestines de la Grèce nous donnent le spectacle d'autres coalitions. La plus célèbre est celle des *sept chefs* qui vont assiéger Thèbes, lorsque Polynice, fils d'Œdipe, en est *banni* par son frère Etéocle. Polynice va en effet faire appel à ses amitiés. Il va trouver son beau-père Adraste, roi d'Argos, et Adraste met à son service le crédit dont il dispose autour de lui. A son appel, des chefs illustres s'enrôlent : Tydée, roi de Calydon, autre gendre d'Adraste et par conséquent beau-frère du proscrit; Capanée, gendre d'un chef de clan nommé Iphis, qui partageait avec Adraste la « royauté » d'Argos; Parthénopée « fils d'une chasseresse des montagnes » (Atalante), qui a été élevé dans Argos, et se rattache ainsi au clan d'Adraste; Amphiaraüs, beau-frère de ce dernier, que la légende représente marchant à contre-cœur, par devoir de clan; plus un certain Étéocle, homonyme du chef thébain, et un certain Hippomédon, sur lesquels la légende ne nous renseigne pas. Ni l'échec de cette ligue, ni la mort de tous les chefs, ni celle même de Polynice, ne découragent les « amis » de ce dernier, car une nouvelle coalition s'organise pour rétablir, comme chef du clan thébain, Thersandre, fils de Polynice.

Cette guerre des *Sept contre Thèbes* est devenue célèbre dans la légende, grâce à son caractère fratricide qui lui donna un

cachet particulier d'horreur. Mais, en réalité, une foule d'expéditions et de groupements semblables ont dû exister, et l'on entrevoit le tableau que devait présenter la Grèce à cette époque lointaine. C'est l'émiettement de la souveraineté, mais c'est aussi l'effort continu pour grouper en faisceaux des clans épars. C'est la guerre perpétuelle, mais c'est aussi le jeu perpétuel des amitiés, des relations, des intérêts sympathiques. C'est l'anarchie pillarde et belliqueuse corrigée par une multitude de petites harmonies particulières.

Les éléments fédératifs : 1° Les Amphictyonies. — Cette tendance à l'harmonie, on essaie de la faire passer dans des institutions effectives.

La légende donne un frère à Hellen et l'appelle Amphictyon. Cet Amphictyon, dont on fait un des anciens rois d'Athènes, donne son nom aux « amphictyonies ».

Les amphictyonies paraissent n'avoir été tout d'abord que des conventions de bon voisinage entre cités juxtaposées. Elles devinrent ensuite des conventions d'une nature plus large et plus générale, destinées à faciliter, malgré l'état de guerre, le culte des divinités communes aux Hellènes.

2° Les pèlerinages. — Justement à cette époque, en effet, l'apothéose — progressive sans doute — des grands Héraclides de l'époque précédente, achevait son œuvre, et la personnalité merveilleuse de ces chefs inoubliables achevait de se confondre avec les diverses forces de la nature. La fusion des diverses mythologies pélasgique, héraclide, exotique aboutissait à une cristallisation, et l'on ressentait le besoin d'opérer, en ce qui concernait ces divinités à figure parfois un peu flottante, un classement définitif. Les représentants de la religion prirent probablement cette initiative, et une entente générale, par leur entremise, eut lieu dans tout le monde grec pour proclamer la prééminence officielle des *douze grands dieux*. Mais ces dieux avaient, çà et là, des sanctuaires particulièrement révérés auxquels des dévots de diverses régions se rendaient volon-

tiers en pèlerinage. De là un besoin de *neutraliser* certains points privilégiés, pour permettre à ces dévotions de se manifester, et à certaines grandes fêtes d'être célébrées à frais communs, par des fidèles venus de tous les points du pays. On sacrifiait en commun au dieu et l'on chantait ses louanges. On était toujours à temps de se battre ensuite. Il y eut donc des « commissions », des « conseils », quelque chose comme des « congrès » à mandat plus ou moins limité. Il y eut des essais de codification d'un droit international très élémentaire. On décida, par exemple, qu'aucune peuplade grecque ne devait, en cas de guerre, saccager de fond en comble la résidence d'une autre, et — détail curieux — qu'aucune ville assiégée ne devait être privée d'eau par des assiégeants. Des traits semblables accusent la supériorité et la civilisation du type.

Le lieu de pèlerinage le plus illustre, c'était Delphes. Là palpitait, on peut le dire, l'âme religieuse de la Grèce. Le lieu était considéré comme le centre mathématique du monde. Sur un territoire neutre, inviolable et sacré, s'élevaient des temples et des « trésors », entretenus par les diverses cités. Là triomphait le fameux oracle d'Apollon, représenté par la Pythie, et fidèlement consulté par une multitude de personnes, qui enrichissaient le sanctuaire de leurs cadeaux. Une voie sacrée — détail significatif — avait été construite pour relier Delphes à l'Olympe, et l'on y faisait des processions. C'est presque le symbole du lien moral qui relie le type hellène au type héraclide.

Un autre pèlerinage d'Apollon était celui de Délos, île qui avait été, disait-on, le berceau de ce dieu. Il était surtout fréquenté, comme de raison, par les Grecs maritimes. L'oracle d'Esculape, à Épidaure, avait aussi beaucoup de clients. Une sorte de fraternité religieuse se faisait naturellement sentir entre les pèlerins de diverses provenances qui s'acheminaient vers ces lieux, et ces lieux eux-mêmes devenaient, par un consentement unanime, des sortes de petits territoires fédéraux.

C'est très probablement durant cette période que s'organisèrent régulièrement les « grands jeux ».

3° **Les grands jeux.** — Les pèlerinages de Delphes, en rassemblant beaucoup de fidèles à certaines époques particulièrement solennelles, devaient se prêter à ces manifestations expansives. De très bonne heure, en ce lieu, il s'établit des concours. Une chose intéressante à noter, c'est que les « Jeux Pythiques », établis à Delphes, furent d'abord des luttes intellectuelles, des concours de musique et de chant. On peut y voir un divertissement de nature pélasgique adopté et patronné par les grands chefs héraclides. Mais, avec le temps, les jeux changèrent de caractère. Ils devinrent des luttes corporelles. Pourquoi? Parce que la physionomie sociale de la Grèce se modifiait et que l'on sentait de plus en plus le besoin impérieux d'orienter l'éducation vers les prouesses physiques, afin d'obtenir de brillants guerriers.

Comme les Jeux Pythiques, les Jeux Olympiques se célébraient tous les quatre ans. Un sanctuaire de Jupiter, situé à Olympie en Élide, avait été le centre de ralliement. Les Jeux Néméens, célébrés tous les trois ans non loin d'Argos, avaient eu pour fondateurs, d'après la tradition, les sept chefs de la coalition contre Thèbes. Les Jeux Isthmiques se célébraient à l'isthme de Corinthe, à l'endroit où une langue de terre unit le Péloponèse à la Grèce continentale en séparant les deux golfes projetés en ce point, d'un côté par l'Adriatique, de l'autre par l'Archipel. L'importance commerciale et stratégique de ce lieu a toujours été grande, car il constitue un double passage, un croisement de routes, et, au besoin, une barrière. C'est là que Sisyphe, un fameux bandit, mais un bandit très cultivé, ingénieux à ses heures, et protecteur des récréations intelligentes, avait, dit-on, institué des jeux. Ce qu'un bandit avait fait, un autre le défit, et le brigand Sinnis, rapporte la tradition, interrompit la célébration des Jeux. Il ne fallut pas moins que l'intervention d'un troisième bandit, l'illustre Thésée, pour les rétablir.

La course à pied, la course en char, la lutte simple, la lutte armée, le pugilat, le disque, l'arc et le javelot, tels étaient les principaux exercices. Plus tard, cinq genres de concours furent conservés comme « classiques » : la course, le saut, le disque,

le javelot et la lutte. L'arc passa probablement de mode comme suranné et la lutte armée fut sans doute écartée comme trop dangereuse. Quoi qu'il en soit, ces divertissements faisaient fureur. Le zèle que l'on met de nos jours à exceller en certains *sports*, tels que celui de la bicyclette, ne donne qu'une faible idée de l'enthousiasme et de la passion avec lesquels les Grecs cherchaient à se rendre supérieurs en ces sortes de prouesses. Et cela se conçoit. C'est par la force physique et l'agilité que l'intelligence menait la Grèce. Le bandit n'établissait et ne maintenait son influence, ne gagnait et ne conservait des fidèles que grâce au prestige attaché à l'homme qui se bat bien, court vite, saute loin et se rend physiquement invincible. Les pères de famille savaient très bien que c'était de ce côté qu'il fallait pousser leurs enfants. Chaque localité avait ses « petits jeux », sa *palestre*, où la jeunesse s'exerçait. Aucune distraction plus noble, plus instructive, plus passionnante, plus conforme à l'intérêt des familles et des classes, ne pouvait donc agrémenter ces pèlerinages à la mode. Comme le moyen âge devait avoir la trêve de Dieu, la Grèce avait la trêve des jeux. On sentait en quelque sorte que l'avenir de toute la race était là.

Mais, ici encore, le montagnard de l'Othrys se montre un bandit intelligent. Son ardeur pour les exercices du corps n'est pas le fait d'une brute puissante, heureuse de déployer la robustesse de ses biceps. C'est une ardeur méthodique et raisonnée, l'adaptation prévoyante d'un moyen à une fin. Nous ignorons si déjà les vainqueurs sont chantés par des poètes, comme ils le seront dans la suite; mais, en attendant, des concours poétiques, musicaux, se combinent avec les épreuves athlétiques, preuve que le côté intellectuel n'est pas oublié.

Les variétés du type hellène : 1° l'Hellène ébauché : Éoliens, Myniens, Cadméens. La Thèbe d'Œdipe. — Malgré ces principes d'unité, des variétés se dessinent dans le type hellène.

De même qu'on donne à Hellen des ancêtres, on lui donne des fils : Dorus, Eolus et Xuthus.

Dorus, père des Doriens, reste pour le moment dans la montagne. Nous le retrouverons plus tard.

Eolus, père des Éoliens, préside à des migrations diverses : en Thessalie et en Béotie d'abord, puis dans la Grèce centrale et sur la côte occidentale du Péloponèse, notamment en Élide.

Xuthus est père lui-même de deux fils : Achœus et Ion.

Le type éolien semble avoir, le premier, fourni une brillante carrière.

Les Hellènes de ce type étaient ceux qui, au moment de l'expansion de leur bande, s'étaient répandus dans la Thessalie du Nord. La montagne qui dut leur fournir le point d'appui désirable fut le Pélion, qui court le long de l'Archipel et domine le port d'Iolcos. Ce massif du Pélion est prolongé au nord par celui de l'Ossa, qui lui-même fait face à l'Olympe. Nous sommes donc toujours dans la région si formidablement légendaire des luttes entre Jupiter et les Titans. L'enjeu de la lutte est toujours cette Thessalie, *la plus vaste plaine de la Grèce*, pays des Centaures si admirés, et où la civilisation pélasgique avait dû se traduire jadis par d'importants résultats. On peut en voir une preuve dans les connaissances merveilleuses attribuées au Centaure Chiron, précepteur d'Achille et d'autres héros. Les Centaures étaient des hommes très forts, dont les connaissances furent évidemment utilisées, à plusieurs reprises, par les dominateurs du pays.

Il s'ensuivit que, de tous les Hellènes, les Éoliens furent ceux qui subirent le plus l'influence de l'ancien fonds de la race. La preuve de ce fait se trouve dans les ressemblances plus grandes du dialecte éolien avec la langue latine. Plus impressionnés par les mœurs et le langage antique, puisqu'ils tombaient dans un milieu où la formation antique était particulièrement forte, ils s'éloignèrent moins que les autres Grecs du type et du langage primitif.

Les Éoliens, à vrai dire, paraissent avoir été une aristocratie assez restreinte d'hommes de même famille, les Éolides, superposés à d'anciennes populations déjà fort avancées. Il en résulte que l'*hellénisation* due à cette branche de héros dut être rela-

tivement faible. L'Éolien est un Hellène plus *pélasgisé* que les autres. C'est l'ébauche, le premier degré du type.

Au sud de la Thessalie, de l'autre côté de la Phthiotide, les Éoliens occupèrent la Béotie.

Enfin des groupes du même type émigrèrent dans l'Ouest de la Grèce, peuplèrent les îles occidentales, notamment Ithaque, et occupèrent, dans la partie du Péloponèse qui regarde ce même Occident, les régions connues sous le nom d'Élide et de Messénie. Ulysse, le héros d'Ithaque, est « descendant d'Eolus ».

A la branche éolienne des Hellènes se rattachent deux peuples dont la carrière, à en juger par les légendes, fut évidemment glorieuse : les Myniens et les Cadméens.

Les Myniens ont pour héros national Jason, qui conduira l'expédition des Argonautes. Une de leurs cités les plus célèbres était Iolcos, au pied du Pélion et au bord du golfe pagasétique. Une autre était Orchomène, en Béotie, au bord du lac Copaïs.

Les Myniens des bords du lac Copaïs se distinguèrent, comme les grands Héraclides, par de gigantesques travaux. Ils creusèrent dans le roc des canaux d'écoulement et construisirent de puissantes digues pour améliorer le régime du lac et assainir la région voisine.

Ce peuple est peu connu, mais l'on sait qu'Orchomène eut véritablement sa phase de splendeur. La légende a conservé le nom d'Athamas, roi de cette cité, qui, voulant mettre à mort son fils Phryxus et sa fille Hellé, les força à se bannir en Colchide. Cet Athamas, personnage évidemment très considérable, était encore le père de Mélicerte, en l'honneur de qui les Jeux isthmiques furent fondés.

Mais, dans cette même Béotie, de l'autre côté du lac Copaïs, Orchomène avait une rivale dont la gloire, grâce à une plus grande attention des poètes, devait éclipser la sienne : c'était Thèbes, la cité de Cadmus.

La légende rapporte que Cadmus, fils du roi phénicien Agénor, cherchant sa sœur Europe enlevée par Jupiter, arriva en Béotie, où il tua un dragon, dont il sema les dents sur le sol. De ces dents naquirent des hommes qui s'entretuèrent, sauf cinq,

qui aidèrent Cadmus à bâtir la Cadmée, citadelle de Thèbes.

On entrevoit, à travers ces récits merveilleux, que les Phéniciens ont été pour quelque chose dans la fondation de Thèbes. Un passage commercial entre les deux mers — Archipel et golfe de Corinthe — existait en effet à cet endroit. On entrevoit aussi que des guerres et des brigandages marquèrent ces premières tentatives d'établissement. Peut-être cinq bandits du pays, plus forts que les autres, finirent-ils par profiter de la situation privilégiée du lieu pour édifier un de ces castels dont nous avons parlé plus haut. Une colonie phénicienne, à cette occasion, dut se fondre avec les habitants du pays, et s'helléniser, sans doute après une longue période de conflits.

Plusieurs des descendants de Cadmus eurent aussi leurs légendes. Penthée, son fils, fut déchiré par des « bacchantes ». Cette légende, qui concorde avec celle d'Orphée, semble attester, chez certaines femmes de cette époque, une tendance à des explosions de colère farouche. Ce sont de vrais bandits femelles, qui ont fait des coups de main dans la montagne et que peut-être de copieuses libations, dans les grands jours, mettent hors d'elles-mêmes. Notons ces accès d'indépendance de la femme éolienne. Nous les retrouverons plus tard, sous une autre forme, à Lesbos. Un autre fils de Cadmus, Actéon, pour une indiscrétion à l'égard de Diane, est changé en cerf par la déesse chasseresse, qui le fait déchirer par ses propres chiens. Nouvelle histoire de femme indépendante et furieuse. Mais une légende thébaine, à la fois plus récente et plus célèbre, est celle d'Œdipe, fils de Laius. Exposé à la mort par son père à qui un oracle a prédit que la mort lui viendrait de la main de son fils, Œdipe est élevé dans l'exil, tue son père sans le connaître, délivre Thèbes du sphinx qui la terrifiait, épouse Jocaste, sa mère, sans la connaître, se crève les yeux quand son double crime lui est révélé, s'exile accompagné de sa fille Antigone, et va mourir à Colone, chez Thésée, roi d'Athènes, laissant ses fils Étéocle et Polynice se disputer le pouvoir.

Au point de vue des indications sociales sur l'époque, observons qu'Œdipe est un *aventurier*, puis un *tueur de monstre*, puis

un *banni*, qu'il rentre donc admirablement dans un moule que nous connaissons bien. Il offre un illustre exemple de la façon dont un *anax*[1] de fortune pouvait, par le jeu des affections et des désaffections, gagner ou perdre des « royaumes ». Les poètes postérieurs qui ont mis en drame cette légende ont évidemment brodé là-dessus, mais il doit y avoir, dans le fond de cette formidable tragédie thébaine, de réelles et terribles « histoires de brigands ».

Quoi qu'il en soit, la Thèbes d'Œdipe fut évidemment une cité puissante, un centre d'influence assez important pour justifier ces deux coalitions que nous avons mentionnées plus haut.

2° L'Hellène achevé : les Achéens. La Mycènes d'Agamemnon. — Un autre centre de puissance, avec les Achéens, se forme plus au sud, à Mycènes.

Les Achéens s'étaient maintenus longtemps dans la Phthiotide au sud de la Thessalie. Là se trouvait la cité de Larisse, où régna Pélée, père d'Achille, et d'où devait sortir le plus idéalisé des héros grecs. Puis ils s'étaient répandus en divers endroits de la Grèce, et spécialement dans l'est du Péloponèse. Alors la cité pélasgique de Tirynthe cède la place à Mycènes, poste admirablement placé pour des bandits qui exploitent une route. Cette route est celle qui joint le golfe d'Argolide à celui de Corinthe. Les Phéniciens, et peut-être d'autres transporteurs qui complétaient ainsi l'œuvre phénicienne, se servaient de cette voie terrestre pour éviter une longue navigation autour du Péloponèse. On peut conjecturer avec vraisemblance le rôle que devaient jouer, à l'égard de ces riches voyageurs, les bandits mycéniens fortement perchés sur leur nid d'aigles. Il y a un art de détrousser les gens sans trop les faire crier, et sans les éloigner pour toujours. Parfois la violence est de mise, mais parfois aussi l'on peut s'entendre avec les gens, et les protéger contre d'autres bandits, moyennant de convenables péages. Ainsi firent sans doute les Mycéniens. Et les ressources du commerce proprement

1. *Science sociale*, t. XV, p. 355.

dit pouvaient s'unir parfois à celles du pillage. Enrichi, le bandit pouvait devenir acheteur, et importer ce qu'il ne pouvait prendre de force.

Ces faits posés, on s'explique admirablement cette *civilisation mycénienne* dont les vestiges ont été retrouvés depuis peu par les archéologues, et le remarquable essor de l'*art mycénien*. Tout ce que les fouilles ont mis au jour : l'Acropole, la porte des Lions, le « trésor d'Atrée », le « tombeau d'Agamemnon », atteste une solide puissance et une étonnante richesse. Les objets d'or foisonnaient dans les sépultures des chefs mycéniens : couronnes d'or, baudriers d'or, statuettes d'or, plaques d'or, garnitures d'armes en or. Et les documents poétiques mentionnent avec vraisemblance des navettes d'or, des fuseaux d'or, des rênes d'or, des sandales d'or, des sièges d'or. Ce sont aussi des objets d'ivoire : figures d'animaux, colonnettes, ornements d'ustensiles. L'agathe, l'ambre, l'améthyste figuraient aussi dans ces trésors, et le bronze aussi, bien entendu. Le bronze était alors moins vil qu'aujourd'hui, vu la difficulté de se procurer l'étain, que les Phéniciens allaient chercher à d'invraisemblables distances. Les poteries dénoncent des tentatives artistiques. Des lions de pierre, dont les têtes disparues étaient probablement de métal — peut-être d'un métal précieux — sont le premier spécimen de la sculpture grecque. Parmi ces objets collectionnés par les chefs mycéniens, beaucoup venaient de l'Orient, mais d'autres paraissent avoir été produits dans le pays même. Les grands chefs auraient donc été des créateurs de manufactures, qui s'inspiraient, avec plus ou moins de bonheur ou de gaucherie, des procédés de l'Orient.

Il paraît probable, en effet, que les Grecs avaient leurs grands métallurges mi-forgerons, mi-orfèvres, êtres rares d'ailleurs, et objets d'une admiration intense. Il ne faudra pas moins qu'un dieu pour confectionner les armes d'Achille, et le divin Vulcain, qui se charge aujourd'hui d'exécuter un bouclier, retournera demain à ses trépieds, à ses bracelets, à ses agrafes, à ses pendants d'oreille. Rien d'étonnant si la croyance lui

donne pour compagne Vénus, déesse de l'amour et de la beauté. Une partie de sa besogne est laide et prosaïque, comme lui; une autre est gracieuse et attrayante, comme l'épouse que lui octroie la mythologie.

Homère ne mentait donc pas en accolant à Mycènes l'épithète de « riche en or ». Et ce qu'on a trouvé dans les sépultures doit donner une idée de ce *qu'il a dû y avoir ailleurs.*

L'histoire légendaire de Mycènes a conservé le souvenir de fortes secousses qui auraient fait passer, à l'époque héroïque, trois dynasties dans ses murs. Persée commença; puis vint l'ère d'Adraste. Mais la dynastie vraiment « classique » fut celle que fonda Pélops, fils de Tantale.

Ce Tantale régnait en Phrygie, c'est-à-dire en cette région où la violente poussée des Héraclides avait refoulé une partie des Pélasges, et, sans doute aussi, de ces chefs « Titans » qui avaient osé lutter contre le puissant seigneur de l'Olympe. Une légende atroce l'accuse d'avoir convié les dieux à un banquet où il leur aurait servi son fils Pélops. Ce dernier, ressuscité par les dieux, se rend dans la péninsule appelée depuis lors Péloponèse. Là, par un crime qui le débarrasse du roi Œnomaüs, il devient roi de Mycènes. Dès lors, chaque génération apporte sa contribution plus ou moins abominable à ces « histoires de brigands » qui constituent les archives de la famille. Comme à Thèbes, nous voyons des frères qui se détestent. Thyeste ayant suborné la femme de son frère Atrée, celui-ci égorge les enfants de Thyeste et les fait manger à leur père dans un festin. C'est ensuite l'histoire d'Agamemnon immolant sa fille Iphigénie, puis égorgé par sa femme Clytemnestre, l'histoire de Clytemnestre tuée par Oreste son fils, ainsi que son complice Égisthe, puis l'histoire d'Oreste poursuivi par les Furies. Après quoi la légende même annonce formellement qu'il y a un arrêt et qu'un nouvel ordre social commence. Cette affreuse lignée des Pélopides est bien le type de la famille des chefs bandits démoralisée par le brigandage systématique et le pillage fructueux. Elle offre, en outre, l'exemple d'une série de *vendettas* tout à fait comparable à celles qu'on aurait pu rendre immor-

telles dans les annales de la Corse, s'il s'était rencontré des poètes pour les chanter.

Ces discordes sont intenses, parce que l'enjeu est important, « la place » exceptionnellement bonne. Les chefs qui, par chance ou par force, ont mis la main sur ce défilé productif ont tout ce qu'il faut pour devenir plus puissants, plus riches, plus illustres que les autres, pour avoir plus d' « amis », et pour être tout désignés d'avance comme chefs suprêmes, si l'occasion se présente d'organiser quelque expédition plus grandiose, plus lointaine, plus compliquée que les autres.

La Sparte de Ménélas. — Dans le sud du Péloponèse, la puissance achéenne a un centre moins important : c'est Sparte. Là régnait le héros Tyndare, représentant d'un peuple navigateur évidemment mélangé d'Orientaux. Ce Tyndare, père de Castor, « dompteur de chevaux », et de Pollux, « habile au pugilat », est « détrôné », si l'on peut s'exprimer ainsi, par son gendre Ménélas, frère d'Agamemnon, qui implante plus que jamais dans le pays l'influence prépondérante du grand clan mycénien. Agamemnon, grâce à ses « amis », à son frère et aux amis de son frère, tient donc sous son influence une bonne partie du Péloponèse. La Sparte d'alors est vraisemblablement une Mycènes de second ordre. Le luxe y règne. Hélène, femme de Ménélas, est allée en Égypte. Elle en a rapporté des objets précieux, notamment un fuseau d'or, une corbeille d'argent, des baignoires d'argent. L'étranger reçoit chez elle une hospitalité confortable ; on le baigne, on l'inonde de parfums ; on y fait des festins qui se prolongent. On le voit : les Spartiates « première manière » ne sont pas des mangeurs de brouet noir, mais de riches bandits, dont l'existence n'est pas enserrée dans des règlements tyranniques, et dont les mœurs participent au mouvement général du monde achéen.

3° L'Hellène modifié : Ioniens, l'Athènes primitive. — C'est une partie de ce monde achéen qui, en évoluant, semble produire, à une époque relativement récente de la période hellène,

le type ionien. L'apparition de ce type fait alors ressortir le type achéen par différence, et voilà pourquoi Achœus et Ion sont donnés comme les *petits-fils* d'Hellen et non comme ses fils. Voilà pourquoi aussi la langue ionienne, d'où sortira le grec classique d'Athènes, s'éloigne plus du latin — et par conséquent du pélasge — que les dialectes éolien et dorien. En réalité, les particularités sociales qui caractériseront plus tard le type ionien sont encore à l'état d'ébauche au moment qui nous occupe. Achœus est un frère aîné très absorbant, auprès duquel Ion, jeune encore, ne joue qu'un rôle très effacé.

Pourtant l'Ionien existe, et c'est même lui que les étrangers connaissent le mieux. Les monuments égyptiens le mentionnent. Au XIe siècle, les Hébreux connaissent « les fils de Javan, qui habitent les côtes et les îles de la grande mer ». « grande mer », c'est l'Archipel.

L'Ionien, c'est l'Achéen plus spécialement cantonné sur les rivages, et plus spécialement tourné vers la mer. Par suite, l'Ionien est moins brigand que pirate, et, comme il est naturel, c'est un pirate mâtiné de commerçant. Avec le temps, il deviendra plus commerçant et moins pirate. A l'origine, il devait être plus pirate et moins commerçant.

Les Ioniens de l'époque héroïque se rencontraient sur divers rivages orientaux de la Grèce, et aussi sur la côte nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe. On les trouvait aussi dans la région si excellemment maritime de l'isthme de Corinthe. Mais le plus célèbre des pays ioniens était l'Attique, pays pauvre et situé hors des « routes » fréquentées alors.

Or l'Attique, en vertu même de cette pauvreté et de ce peu de valeur, grâce aussi à sa situation péninsulaire et aux collines escarpées qui la protègent, était un pays bien disposé pour la défense des races. Elle avait déjà, nous l'avons dit, servi de refuge à des Pélasges et sans doute l'influence héraclide s'y était fait sentir à dose mitigée. Aussi beaucoup des rois légendaires d'Athènes ont-ils un caractère pacifique, agricole, et quelque peu analogue à celui d'un Priam ou d'un Énée. Parmi ces rois figurent Cécrops, l'Égyptien civilisateur; Amphictyon,

l'homme des associations fédérales ; Triptolème, prince agriculteur.

C'est plus tard que la légende fait arriver dans l'Attique Ion en personne, le « père » des Ioniens, et cette légende, à partir de ce moment, va se corser d'épisodes héroïques. Athènes, qui avait dû subir le joug de la Crète, puissance maritime dont nous parlerons plus loin, secoue ce joug et devient entreprenante sur la mer. Égée, père de Thésée, impose précisément son nom à cette mer qui baigne sa presqu'île. Thésée, lui, va jusqu'en Crète tuer le Minotaure, et l'admiration pour ce héros national est si intense qu'on se met à inscrire à son compte un grand nombre de travaux et d'exploits analogues à ceux qui avaient signalé la période héraclide.

Les Athéniens, étant marins, avaient un culte pour Neptune le dieu des mers. Un autre culte encore plus athénien est celui de Minerve (Athéné) qui donne son nom à la ville — proprement *Les Athénés*, peut-être parce qu'il y avait en ce lieu plusieurs sanctuaires ou statues de la déesse. La fille de Jupiter est toujours la vierge guerrière, coiffée du casque et armée de la lance ; mais, sous l'influence d'une évolution propre au milieu, elle va tendre à devenir peu à peu une personne grave et prudente, s'intéressant aux sciences, aux lettres, au progrès intellectuel, bref, la classique « déesse de la sagesse ». Descendue de sa montagne avec les illustres bandits, elle finit, comme on le voit, par s'imprégner de « l'esprit nouveau » qui, graduellement, transforme toute la race.

Entre temps, Athènes lutte contre sa voisine Éleusis, contre les gens de Pallène, les « Pallantides », bandits montagnards qui combattaient en lançant des quartiers de roc sur leurs agresseurs. Finalement, elle établit sa prépondérance dans l'Attique, et il se forme un groupe de douze « Cités-Unies » qui, malgré tout, ne font pas encore beaucoup parler d'elles. En effet, à l'époque la plus brillante des types éolien et achéen, Athènes, petite cité, demeure dans l'ombre, et nous la verrons ne fournir que des recrues obscures à ces grandes expéditions d'outre-mer, dont il nous faut parler maintenant.

IV

LE BANDIT A LA MER
PIRATES ET CONQUISTADORS : L'ÉPOPÉE HOMÉRIQUE

Les prédispositions du bandit grec au métier de pirate. — Le bandit grec est fils de la montagne. Quand les circonstances font qu'il descend, il peut descendre, non seulement dans la plaine, mais sur la mer.

Il peut descendre à la mer d'autant plus facilement que la mer creuse dans son pays une multitude de golfes, et qu'elle est, en bien des endroits, tout à fait voisine de la montagne.

Mais il peut surtout descendre à la mer aux époques où il n'existe pas de police maritime capable de s'opposer à ses entreprises.

Ce qui restreint aujourd'hui le rôle social des bandits dans les régions qui tendent toujours à le produire, c'est l'existence de pouvoirs publics forts, souvent appuyés par l'étranger, qui répriment les tentatives sur terre, et l'occupation de la mer par de puissantes marines de toutes nations, qui coupent court à tout essai de piraterie.

Nous avons vu que les grands bandits de la montagne grecque n'avaient pas rencontré d'obstacle assez fort dans la *cité* pélasgique. Ils n'en rencontraient pas non plus d'assez puissants dans les mers qui environnent immédiatement la Grèce.

Avec ses criques, ses promontoires, ses îles, ses îlots, ses détroits, l'Archipel offre à la piraterie une foule de lieux d'em-

buscade et de refuge. On peut attaquer à l'improviste, et disparaître en un clin d'œil. Aussi la piraterie y a-t-elle existé à toutes les époques, tantôt prospère, lorsque la répression était faible ou nulle, tantôt rudimentaire, mais cependant vivace, lorsque la police des mers était exercée vigoureusement.

De curieux parallèles ont été établis par M. Victor Bérard[1] entre les pirates qui sillonnaient la Méditerranée orientale au XVIIe siècle et ceux qui exploitaient cette même mer à l'âge homérique. Il y a des différences, mais les analogies sont surtout nombreuses. Ce sont, en tout cas, les mêmes allures, le même genre de vie.

Les Pélasges étaient venus en Grèce par mer, et la circulation par mer était tout indiquée à cause des difficultés de la circulation par terre. La navigation était donc chose connue des bandits qui, sortis de la société pélasgique pour gagner la montagne, étaient, sans jamais avoir perdu le contact avec la plaine, redescendus dans cette plaine pour s'emparer du pouvoir.

Dès l'époque héraclide, il y eut donc, vraisemblablement, des expéditions maritimes et des voyages d'aventuriers. Jupiter avait navigué, puisqu'il avait été nourri en Crète, au lait de chèvre, sur le mont Ida. Son frère Neptune est promu à la dignité de dieu des mers. Son fils Hercule voit sa légende grossie d'aventures lointaines, empruntées pour une part à des légendes phéniciennes, mais qui témoignent de l'intérêt que les Grecs portent à des pays fort distants du leur. Une autre légende attribue à ce même Hercule une première expédition contre Troie et une première prise de cette ville. Les Troyens, assure-t-on, avaient gardé rancune à Hercule et ne lui rendaient aucun culte, bien qu'ils eussent, sous l'influence rayonnante du monde héraclide, adopté celui de Jupiter et des autres dieux « olympiens ».

D'autres légendes envoient encore Persée sur les côtes de Palestine, où il délivre Andromède, exposée à un monstre marin.

1. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I.

Bellérophon, héros moins lointain, s'en va en Lycie combattre les Solymes et les Amazones. C'est là-bas qu'il tue la Chimère. A travers tous ces contes, on aperçoit clairement une série d'expéditions maritimes conduites par de grands chefs sur divers points des rivages orientaux.

Mais c'est surtout à l'époque hellène proprement dite que cette expansion guerrière par voie de mer prend une importance considérable. L'Hellène, plus fort que l'Héraclide, a poussé assez en avant la société à laquelle il se superpose pour que des expéditions vraiment puissantes, bien organisées, puissent donner un débouché à son activité plus triomphalement expansive.

L'atelier du pirate : la mer. — Le lieu de travail de nos pirates, c'est la mer avec ses rivages. Nous avons caractérisé cette mer en observant qu'on y perd rarement la terre de vue. Le navigateur y est poursuivi par les îles et les promotoires. Cette mer est la Méditerranée, qui a ses jours de tempête, mais qui a aussi ses longues périodes de calme et de beau temps. Les rivages offrent, comme points de débarquement et d'incursion, les mille embouchures de petites vallées que séparent les chaînons de collines prolongées en caps. Beaucoup de ces vallées sont fertiles, « riches en chevaux », en vin, en huile. On peut, en survenant à l'improviste, trouver des objets d'or et d'argent dans les maisons. On peut trouver des femmes se promenant sur le rivage, ou même endormies à l'ombre non loin de celui-ci. Il y a enfin des vaisseaux marchands qu'on peut surprendre au coin d'un détroit ou d'un goulet, sans que l'équipage ait eu le temps de se mettre en défense. Si l'on est poursuivi, ce ne sont pas les refuges qui manquent. L'incroyable découpure du rivage les multiplie devant les fugitifs, et les rochers des îlots peu connus fournissent des grottes, des « cachettes », où l'on peut « remiser » une partie du butin, lorsqu'on ne peut pas tout transporter à la fois.

Cette mer, les Grecs l'aiment et l'adorent ; elle est « divine ». Non seulement Neptune, frère de Jupiter, en est roi, mais une

foule d'autres divinités l'habitent, sans doute plus anciennes que Neptune, et nées directement de l'apothéose pélasgique des forces de la nature : ce sont les Néréides, les Tritons, les Sirènes, peu à peu érigés en types classiques, avec des attributs précis, par la tradition et par les poètes. C'est une Néréide, Thétis, que la légende donnera pour mère à Achille, preuve probable des excursions maritimes qu'avait accomplis Pélée, père du héros. Et ces flots recèlent également des monstres, dragons horribles, chargés de la vengeance des dieux. Les histoires de « serpents de mer » ne sont pas neuves. Plusieurs héros ou héroïnes : Andromède, Hésione, Hippolyte, Laocoon, sont représentés par la légende comme exposés à ces formidables bêtes ou dévorés par elles, mais toujours par la volonté ou avec la complicité des divinités maritimes, qui semblent se prêter, avec une bonne volonté toute professionnelle, à ces terribles *vendettas*.

L'instrument du pirate : le bateau. — Dans cet « atelier » de travail, quel est l'instrument dont disposent nos pirates? — C'est le bateau, le bateau *noir*, le bateau *creux*, le bateau d'Homère.

Ce bateau est petit. Il faut qu'il le soit, car, chaque soir, on le tire à terre, où il constitue pour les pirates un domicile, une citadelle, ou un rempart. L'équipage ne descend guère au-dessous de vingt hommes, mais monte rarement au-dessus de cinquante. Comme le dit l'épithète consacrée, le bateau est *creux*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de pont. La cale est ouverte. Rien ne ressemble à un entrepont, à une cabine. C'est une barque pure et simple, mais assez longue. A chaque extrémité, seulement, s'élève une sorte de petite estrade, avec un rebord, mais le dessous de ces deux estrades est ouvert comme tout le reste et forme la continuation du bateau. Sur le « château de proue » se tient la vigie. Sur le « château de poupe » se placent le capitaine et le pilote. Ils ne sont pas plus abrités que les autres contre le vent et la pluie, mais leur élévation relative les préserve des vagues et de l'embrun. Le corps du bateau est occupé par les rameurs, assis sur de petits bancs transversaux. Dans le sens de la lon-

gueur court une sorte d'allée centrale, dite « coursie », où l'on peut circuler, quand elle n'est pas encombrée de marchandises. Celles-ci se casent comme elles le peuvent sous les bancs des rameurs, dans le « creux » du bateau, sous les estrades d'avant et d'arrière. Au milieu se trouve une sorte de trou pour le mât. Quand le vent est favorable, on plante ce mât dans le trou et on l'assujettit par des cordages à l'avant et à l'arrière — peut-être sur les côtés. La navigation à la voile est dans l'enfance ; on ne sait se servir du vent que lorsqu'il est arrière, ou à peu près. Quand le mât ne sert plus, on l'enlève du trou, après avoir défait les cordages, et on le couche au milieu du bateau. Comme provisions, l'équipage emporte généralement de la farine et du vin ; mais il faut aussi faire de l'eau de temps en temps, car le travail de la rame donne soif, et le vin ne saurait constituer l'unique breuvage. Au moment de la bataille, les rameurs — une partie tout au moins — se transforment en guerriers. On combat du château de proue et du château de poupe, qui sont des postes plus favorables que le centre du vaisseau. En définitive, le bateau grec est chose peu confortable ; mais ce désagrément s'atténue lorsqu'on songe que, presque tous les soirs, on peut se reposer à terre. Il est rare qu'on navigue de nuit, et les chefs risquent de soulever contre eux leurs hommes s'ils réclament d'eux ce travail exceptionnel.

La vie du pirate. — Le métier a pourtant de grands attraits. Comme tous les travaux de simple récolte, il exerce une séduction intense, fortifiée encore par la richesse des « récoltes » possibles et rendue plus piquante par le sentiment du danger auquel on s'expose. Il y a du bénéfice et des émotions.

Ulysse, chez les Phéaciens, commence ainsi le récit de ses aventures :

« En partant d'Ilion, la brise me portait. Elle m'approcha d'Ismare chez les Kikones. Là, je pillai une ville : nous tuâmes les hommes ; nous enlevâmes les femmes et les objets de valeur en grand nombre, et nous fîmes la distribution *en parts si égales que personne de mes équipages n'eut rien à dire*... On se

mit à boire, et beaucoup, et du vin pur. On rôtit sur la plage nombre de moutons et de grands bœufs lents aux cornes recourbées. »

C'est une grave question que celle de ces « parts égales », et il importe que personne n'ait « rien à dire », car le capitaine n'est pas maître absolu à son bord.

En effet, le clan que nous avons vu fonctionner sur terre est ici transporté sur mer. Le chef hellène n'a pas de peine à recruter son personnel. Ceux qui l'accompagnent sont des volontaires, des « compagnons ». Ils vont avec lui parce qu'ils le savent brave, capable ou heureux; mais, comme sur terre, l'obéissance est libre. Le « meneur d'hommes » est le premier entre ses pairs. Pour se faire obéir, il doit persuader, et n'y réussit pas toujours. Ses « illustres compagnons » pratiquent à bord le régime parlementaire, et il y a un *leader* de l'opposition. Dans le bateau d'Ulysse, c'est Euryloque, et Euryloque interpelle ainsi le héros en chef :

« Tu es cruel, Ulysse! tu es plein de force, et tu ne sens pas la fatigue! Es-tu de fer! Nous, nous sommes brisés, et nous tombons de sommeil. Laisse-nous descendre à terre; laisse-nous faire un bon repas. Pourquoi naviguer la nuit? »

Par suite, en bien des cas, le capitaine est obligé d'en passer par la volonté de ses hommes. Les conséquences n'en sont pas toujours heureuses. Les pillards, après un coup de main fructueux, se mettent à manger et à boire, et, dans ces ripailles monstres, ils oublient de se garder. L'habitude du danger les rend insouciants. Ils négligent de placer, selon l'usage, des sentinelles sur un monticule élevé. Ils croient que les habitants ne viendront pas en force. Or, c'est ce qui arrive quelquefois, et les pirates, plus ou moins ivres, sont surpris, soit par la gendarmerie locale, soit par les habitants ameutés. Les gens de la côte se méfient; ils ont des guettes, des signaux, et les rudes montagnards de l'arrière-pays ont parfois le temps d'arriver à la rescousse. Le chef « très prudent » est alors heureux de pouvoir se rembarquer précipitamment, versant des larmes sur les « illustres compagnons » qui manquent désormais à l'appel.

Malgré tout, dans les bons moments, le métier rapporte, surtout si l'on sait s'y prendre, et ne pas massacrer brutalement les gens dont la vie peut vous faire gagner gros. Ulysse, dans la razzia mentionnée plus haut, épargne le prêtre des Ciconiens. Habile clémence.

« Il m'offrit, dit-il, de riches cadeaux, sept talents d'or bien travaillé, un cratère d'argent massif, douze amphores de vin sucré, pur jus, breuvage divin. Nul dans sa maison, ni serviteurs ni esclaves, n'en savait la place : lui seul, sa femme et leurs intendants la connaissaient. »

Les enlèvements de femmes sont chose traditionnelle. Plusieurs légendes résument en quelques faits typiques la multitude de rapts qui durent avoir lieu durant des siècles : enlèvement d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, par les Phéniciens; enlèvement d'Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, par Jupiter en personne; enlèvement d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, par Thésée; enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, par Pâris, et les enlèvements se compliquent de *vendettas*, ce qui est assez naturel. Ces enlèvements de femmes avaient encore lieu, il y a moins d'un siècle, dans la Méditerranée, avant la complète répression de la piraterie barbaresque. Les corsaires aiment d'autant mieux s'attaquer aux femmes, surtout jeunes, qu'elles sont un excellent objet de vente. En outre, au moment où on les prend, elles sont souvent parées de bijoux. De là un double profit.

Ce qu'il importe de noter, dans les documents homériques, c'est la sérénité avec laquelle les pirates parlent de leur métier. Ils disent : « J'ai tué, j'ai pillé, j'ai rançonné » avec une tranquillité parfaite. Leur profession est tout à fait courante et avouable. Ce qui est grave, ce n'est pas de voler, c'est de transgresser les lois d'une égalité scrupuleuse dans le partage du butin. Le chef a bien quelques privilèges, mais si peu ! Éole ayant donné à Ulysse les vents renfermés dans une outre, ses « illustres compagnons », jaloux de penser qu'il y a peut-être là dedans des trésors *non soumis au partage*, l'ouvrent pendant le sommeil du chef, et de là une furieuse tempête. Il n'y a d'ailleurs, à bord du navire, aucun coffre, aucune armoire, aucune

pièce spéciale où le chef puisse enfermer quoi que ce soit. Part à tous : voilà la devise de nos bandits. Et ce culte plutôt farouche de l'égalité, adapté aux transformations de l'avenir, se retrouvera plus tard dans les fameux mouvements démocratiques dont la plupart des cités grecques nous offrirent le tableau.

Les essais de police des mers : le rôle de Minos. — Il n'est pas vraisemblable que le fléau de la piraterie ait pu se répandre sans provoquer, même en ces temps lointains, des tentatives plus ou moins efficaces de répression. De l'excès du mal naît assez souvent le remède, et nous avons vu les bandits de la montagne se métamorphoser en gendarmes pour défendre les populations contre les autres bandits.

Ce qui s'était passé sur terre se passa sur mer. Le mouvement partit de la Crète. L'homme qui attacha son nom à cette œuvre de gendarmerie navale fut Minos.

Il est probable qu'un Minos a vécu. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs Minos. La légende, toujours brouillée avec la chronologie, fait vivre ce héros à différentes époques. Très expressive, elle le fait naître de Jupiter, le bandit grec, et d'Europe, fille d'un roi phénicien. C'est que la Crète, placée au sud-est de la Méditerranée, marquait précisément la limite de deux races, et le lieu où des rencontres inévitables devaient s'opérer entre le type pélasgique et le type phénicien.

La Crète est sur la route des Phéniciens et il est quasi certain que ses rivages ont été de bonne heure colonisés par ce peuple. Mais les Phéniciens, purs commerçants, ne s'attachaient qu'aux rivages. Or, la Crète est une île fort grande, dont le centre est couvert de hautes montagnes. Dans les temps modernes, ces montagnes ont servi d'inexpugnable refuge à des Grecs, moitié insurgés, moitié bandits, qui fuyaient la domination ottomane cantonnée dans les ports du littoral. Cette situation de la Crète depuis plusieurs siècles peut donner une idée de celle où elle se trouva dans les temps préhistoriques, avec cette différence que les Phéniciens n'étaient pas des militaires, comme les Turcs, mais des commerçants.

En l'absence de documents, on peut conjecturer ce qui suit :

La Crète, par le fond de sa population, était bien sœur de la Grèce, et demeura toujours en contact avec celle-ci. Mais la civilisation phénicienne agit de bonne heure sur les Crétois pour les influencer. Or, quelle était la grande supériorité des Phéniciens? La marine. Plus hardis et mieux outillés que les bateaux grecs, les navires de Sidon faisaient de longs voyages; leurs pilotes connaissaient mieux les astres et les divers secrets de la navigation. L'heure vint — après quelles luttes et quels tâtonnements, nous ne savons — où quelque grand chef montagnard, dans le genre des Héraclides, établit sa domination sur l'île entière, et, profitant de ce que savaient les Phéniciens, profitant peut-être des vaisseaux qu'il leur avait enlevés, et des spécialistes qu'il leur avait débauchés, organisa une puissance maritime qui mit un certain ordre dans le désordre, et se fit sentir jusque sur les côtes de la Grèce. Peut-être cet homme fut-il, en réalité, une série d'hommes, l'incarnation de toute une phase plus ou moins brillante durant laquelle, entre les Phéniciens plus commerçants que pirates, et les Grecs plus pirates que commerçants, prit place un type intermédiaire, dont la légende même montre le caractère hybride, puisqu'elle fait de Minos le rejeton d'une Orientale et d'un Occidental. C'est cette « fusion » momentanée, féconde en mesures de police maritime qui, par comparaison avec l'état d'anarchie antérieure, fit bénir dans l'opinion publique le nom de ce terrible Minos, et lui obtint l'honneur significatif d'être promu, ainsi que son frère Rhadamante, au grade de justicier des enfers.

Les hommes du type de Minos, pour avoir mis de l'ordre dans le désordre, n'en paraissent pas moins avoir été des façons de grands pirates, comme les Hercule et les Thésée, malgré leurs exploits de gendarmes terrestres, demeuraient malgré tout de grands bandits. La légende du Minotaure, ce monstre auquel Minos livrait ses victimes dans le fameux « labyrinthe » de la Crète, n'était pas à l'avantage du grand chef crétois. Parmi ces victimes, figurait un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes filles que les Athéniens devaient payer annuellement au monstre,

et dont Thésée les affranchit. Cette idée de « tribut », payable en êtres humains, n'est peut-être pas une invention. Elle concorde très bien, dans tous les cas, avec ce concept si vraisemblable d'une *piraterie régularisée*.

Quoi qu'il en soit, la puissance de Minos ou des Minos subit, avant la fin de l'époque héroïque, une décadence indiscutable. L'extermination du Minotaure et l'enlèvement d'Ariane par Thésée sont l'expression légendaire de cette chute. Vers l'époque de la guerre de Troie, la Crète n'est plus que l'île *aux cent cités*, dont le représentant dans la coalition, Idoménée, est un personnage de second plan. Il n'est pas interdit de supposer que le triomphe du héros athénien sur le monstre crétois est plus ou moins lié aux dernières luttes du type hellène contre le type héraclide.

L'or de la Colchide et les Argonautes. — Prospère et triomphant, ce type hellène pouvait déployer librement sa force d'expansion. Il la déploya en des expéditions diverses, qui durent être très nombreuses, mais dont quelques-unes, ayant frappé tout particulièrement l'imagination, sont demeurées dans la mémoire des poètes, les seuls historiens d'alors.

Les deux plus célèbres sont l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

L'expédition des Argonautes a pour point de départ une de ces histoires de *bannissement* si fréquentes dans la société grecque. Phryxos et sa sœur Hellé avaient été bannis par leur père Athamas, roi de cette cité d'Orchomène en Béotie, qui était le centre de la puissance des Myniens. Les deux jeunes gens se sauvèrent dans la direction de la mer Noire, c'est-à-dire en sens inverse de la route suivie jadis par les Pélasges. Les faibles, les vaincus, aiment à se replier, de préférence, vers des lieux déjà connus, où l'on a des parents, des amis, des frères de race ; on se retire par où l'on est venu. Les deux exilés, dit la légende, traversèrent sur un bélier le détroit que nous appelons les Dardanelles. Hellé y tomba, ce qui fit appeler ce détroit l'Hellespont. Phryxos parvint en Colchide, où il immola le bélier à Jupiter,

et la peau du bélier devint le palladium de la Colchide, l'objet sacré *auquel la grandeur du pays était attaché.*

La grandeur de la Colchide était attachée, non point à une peau de mouton, mais à plusieurs. C'étaient celles qu'on disposait dans le lit des cours d'eau pour y recueillir les paillettes d'or. Plus rare qu'aujourd'hui, ce métal excitait forcément les convoitises. Bien des bandits rêvaient évidemment d'aller conquérir la toison d'or, c'est-à-dire d'aller faire une râfle des paillettes, et satisfaire ainsi leur goût pour les métaux précieux. La Colchide, en un mot, était pour nos Grecs ce que le Pérou devait être pour les Espagnols du XVIe siècle. Les récits merveilleux qui circulaient sur les richesses du Phase électrisaient l'ardeur des aventuriers. Mais on conçoit que ce n'était pas une petite chose que d'organiser, avec les ressources de ce temps-là, une expédition aussi lointaine. Il fallait des chefs très puissants, des « meneurs d'hommes » très forts. Ce fut le rôle de Jason, fils du roi d'Iolcos. Ce port, situé vers le nord-est de la Grèce, était le plus rapproché des régions vers lesquelles il s'agissait de cingler.

La légende donne à Jason des compagnons illustres : d'abord l'inévitable Hercule, dont on prolonge la vie et qu'on met partout; Thésée, à qui l'on fait partager systématiquement nombre d'exploits d'Hercule; Pirithoüs, l'ami de Thésée; Castor et Pollux, les terribles athlètes-navigateurs; Méléagre, roi de Calydon, illustre par une chasse au sanglier devenue célèbre; Pélée, père d'Achille, qui représente les Achéens dans ce groupe de héros où le type éolien domine; Esculape, fils d'Apollon, le poète Orphée. La science et les arts, on le voit, faisaient partie de l'expédition. Les chefs, en hommes éclairés, avaient pensé à tout. Et la légende du navire *Argo*, sur lequel s'embarquent les conquistadors, n'est pas moins caractéristique. Ce bâtiment fabuleux a laissé des souvenirs qui se sont traduits par une exaltation admirative. C'était un vaisseau divin, dont le mât parlait et rendait des oracles. Bref, les charpentiers de marine avaient dû se surpasser et confectionner un chef-d'œuvre — plusieurs chefs-d'œuvre sans doute. Tout révèle la mise en train d'une entreprise vraiment exceptionnelle, et même gigantesque aux yeux

des populations, qui n'avaient encore vu rien de si beau et de mieux monté en fait de coup de main maritime.

L'expédition fut victorieuse. Après avoir pris pour guide le Phénicien Phinéos qui, dit la légende, gardait l'entrée de l'Hellespont, et triomphé de grands obstacles, représentés par des dragons et « monstres » divers, les aventuriers s'emparèrent de la toison — autrement dit pillèrent beaucoup d'or — et l'aventure se termina par le classique enlèvement de femme. Médée, fille du roi de Colchide, fit partie du butin de Jason, et une nouvelle série de légendes prend pour thème les pratiques de sorcellerie importées en Grèce par cette femme. Évidemment, les sorcières d'Asie étaient des femmes tout à fait supérieures dans leur genre, et la réputation spéciale de Médée atteste l'admiration professée par les Grecs pour les talents exotiques de cette terrible hôtesse. On lui attribue notamment le rajeunissement du vieil Eson, père de Jason. Notons que les aventuriers espagnols, en même temps qu'ils iront chercher l'or sur les pas des Cortez, des Pizarre et des Ponce de Léon, chercheront aussi la fameuse « fontaine de Jouvence ».

Après divers exploits magiques, la sorcière Médée devient, comme tant d'autres personnages, une « bannie ». Elle s'exile, après avoir mis à mort ses enfants, s'envole sur un char traîné par des dragons ailés, et va se réfugier en Attique, où elle épouse Égée, père de Thésée. Nous avons déjà vu que Thésée lui-même est représenté comme l'époux de plusieurs femmes *enlevées*, notamment d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, et de la fameuse Hélène, qu'il aurait ravie à Ménélas avant que Pâris l'eût ravie à son tour. Le même prince avait essayé d'enlever Proserpine (Perséphone) au dieu des enfers. Tous ces faits, par leurs analogies curieuses, jettent un certain jour sur les mœurs et les procédés *habituels* des « héros » de cette époque.

L'emplacement et la richesse de Troie. — L'enlèvement d'Hélène, nul ne l'ignore, est le point de départ de la guerre de Troie. Cet événement est très nettement postérieur à l'expédition des Argonautes. Les traditions qui s'y rapportent com-

portent une part bien moins grande de faits absurdes et notoirement fabuleux. On peut dire que cette expédition se trouve au seuil de l'histoire, vu la netteté, la simplicité et la parfaite vraisemblance avec laquelle elle nous est rapportée.

Troie était située à l'entrée de l'Hellespont, au point même d'où les Pélasges migrateurs, arrivant de la mer Noire, avaient dû s'arrêter et se recueillir, pour ainsi dire, avant de s'élancer, qui vers les rivages d'Asie Mineure, au sud, qui vers les rivages de Thrace, à l'est, qui vers les innombrables îles de l'Archipel, entre l'est et le sud. A cet endroit, les fouilles de Schliemann ont mis au jour les ruines de sept villes superposées, dont l'une, selon les conjectures du savant archéologue, est la Troie héroïque. Troie n'était d'ailleurs que la plus brillante de tout un groupe de cités qui se partageaient le littoral du voisinage, et dont les habitants, sur quelques points, avaient retenu assez tard le nom de Pélasges. En fait, les hommes de cette région étaient des Pélasges, non point purs, mais moins modifiés que ceux de la Grèce. Sans doute, ils avaient subi le rayonnement de la civilisation héraclide. Apollon et Poseidon en disgrâce étaient venus bâtir les murs du roi Laomédon, et ce coin d'Asie n'avait jamais été perdu de vue par les Grecs d'Europe. Par suite, les Troyens connaissaient le culte des dieux olympiens, notamment celui de Pallas, la vierge guerrière, dont ils aimaient à reproduire, sur des vases à tête de chouette, l'effigie traditionnelle et consacrée; mais, d'autre part, leurs cités faisaient presque corps avec la Phrygie, pays de populations probablement mêlées, où paraît s'être réfugié, en dernier lieu, le vieux culte pélasgique.

Les Troyens avaient quelque chose de plus patriarcal que les Grecs. Ils étaient moins belliqueux, quoique courageux. La polygamie leur était connue. On a soutenu que Troie, au moment de la fameuse expédition, était vassale de Ninive, et que Memnon, « fils de l'Aurore », qui vint la secourir, était un général assyrien « venu de l'Orient ». En un mot, le type troyen était moins soumis à l'influence des bandits montagnards et plus soumis à la contagion des usages orientaux mis en lumière par

les grandes monarchies de l'Orient. Mais ces traits, si l'on veut éviter toute exagération, ne doivent être notés que comme des nuances. En définitive, les Troyens étaient des espèces de Grecs, parlant un dialecte grec, adorant des divinités grecques, participant pour une large part aux mœurs grecques, et gravitant dans l'orbite du monde grec. C'étaient, pour les habitants de la Grèce, des parents déjà un peu éloignés, parents de la branche aînée dont la fortune avait été un peu moins brillante que celle de la branche cadette.

Troie était, nous dit l'épithète homérique, « riche en chevaux ». Les fouilles nous ont démontré qu'elle était aussi riche en or et en objets métalliques. Or, nous avons vu que ces deux sortes de richesse étaient ce qu'il y avait de plus propre à éveiller la cupidité de nos bandits. Le désir du pillage suffisait donc à provoquer sur ce littoral des descentes de pirates. Mais, que des enlèvements et des *vendettas* sensationnelles se soient mêlées à ce motif, c'est ce qui est également très vraisemblable, et l'on conçoit que les poètes, amis de l'idéal, aient surtout insisté sur ces motifs. La légende nous dit donc que Pâris, fils de Priam, vint à Sparte, et enleva Hélène, épouse de Ménélas. Celui-ci voulut se venger. Or, Ménélas avait pour frère Agamennon, « l'homme de beaucoup le plus puissant » de la Grèce d'alors. Tous deux réunis avaient assez de prestige pour entraîner d'autres chefs, d'autant plus que la vendetta promettait d'être assez rémunératrice. Le jeu des influences et des amitiés, que nous avons décrit, produisit cette fois une coalition imposante, et « l'affaire fut montée » sur un pied qu'on n'avait jamais vu.

Comme l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie apparaît sous les traits d'un *choc en retour*. Non seulement l'emplacement de Troie a dû être, nous l'avons vu, sur le passage des Pélasges primitifs au moment où ils débouchèrent dans la Méditerranée, mais encore les chefs de la coalition, Agamemnon et Ménélas, sont donnés comme des descendants de Tantale, roi de Phrygie. Or, la Phrygie est l'*hinterland* de Troie, et le mot « Phrygien » est pris souvent comme synonyme de « Troyen ».

Homère donne à Troie des épithètes admiratives : « aux larges rues, bien bâtie, bien habitée, agréable, riche en poulains, grande, ceinte de bons murs, sourcilleuse, élevée, exposée aux vents, sacrée ». Si les fouilles de Schliemann ont vraiment mis au jour la vraie Troie, il faut rabattre un peu de ces poétiques éloges. Troie était une ville de modestes proportions, mais toutes les villes grecques, alors, étaient petites, et n'auraient pas souffert la comparaison, soit avec les colosses urbains de Ninive et de Babylone, soit même avec les grands ports phéniciens. Mais on peut admettre qu'une certaine population vivait hors des remparts. A l'intérieur de ceux-ci brillaient surtout le palais de Priam, où ce prince vivait patriarcalement en compagnie de ses femmes, de ses cinquante fils et de leurs épouses, et le temple de Pallas, où la statue de la déesse, désignée sous le nom de palladium, passait pour être la sauvegarde surnaturelle de la cité. Près de là s'élevait le mont Ida, où Pâris faisait paître les troupeaux du roi son père, lorsque, d'après la légende, les trois déesses Junon, Minerve et Vénus vinrent lui demander de décerner à l'une d'elles le prix de la beauté.

Un type de grande expédition d'outre-mer : l'Iliade. — C'est par cette « querelle » de déesses que commence l'épopée troyenne, et cette querelle est suivie de bien d'autres : querelle entre Agamemnon et Ménélas, au sujet du sacrifice d'Iphigénie, fille du premier, dont les dieux réclament le sang, au moment du départ, en échange d'un vent favorable ; querelle entre Achille et Agamemnon, qui fait le sujet de l'*Iliade* ; querelle entre Ajax et Ulysse, pour la possession des armes d'Achille ; querelle entre Philoctète et Néoptolème, fils d'Achille, qui veut ravir au premier les flèches d'Hercule ; querelle entre Idoménée et Ajax, fils d'Oïlée, à l'occasion d'une course aux jeux funèbres en l'honneur de Patrocle. Tout cela cadre bien avec ce que nous avons dit de la formation sociale et de cette multitude de petites souverainetés locales, toutes égales en principe, de façon que le jeu d'amitiés toujours précaires détermine seul les groupements.

Le groupement qui constitue la coalition contre Troie est d'une nature particulièrement imposante. Homère, dans son énumération, donne vingt-huit contingents, obéissant à quarante-cinq grands chefs et englobant les forces de cent soixante-quinze cités. Du côté des Troyens figurent seize contingents et vingt-sept grands chefs. Chaque chef garde son autonomie. Celui qu'une puissance plus grande et un prestige plus rayonnant désignent comme « chef des chefs » ne peut agir que par la méthode parlementaire. Il faut qu'il propose, qu'il discute, qu'il caresse, qu'il menace, et ses « inférieurs », pour employer un terme inexact, sont libres de le critiquer, de l'injurier, de se mettre en grève. Tel est le cas d'Achille, le plus brave des héros réunis sous les murs de Troie. Forcé de rendre à son père une captive à laquelle s'intéresse Apollon, Agamemnon veut être *dédommagé* en reprenant quelque chose sur le butin *qui a déjà été partagé*. Or, c'est la plus flagrante violation des règles qui ont force de loi dans les partages entre bandits. C'est cette violation qui éveille en principe la fureur d'Achille, avant même que celui-ci soit personnellement menacé, et c'est cette intervention véhémente d'Achille qui, blessant Agamemnon, porte celui-ci à se *dédommager* sur le dos de l'insolent. Achille réclame, tempête, rappelle avec amertume qu'il « travaille » autant ou mieux qu'un autre, et constate qu'il est souverainement injuste de le léser quand il s'agit de la répartition du butin, fruit de ce travail. Mais, après des bordées d'injures, il cède, parce qu'il est le moins fort comme « meneur d'hommes ». Son clan de fidèles n'est pas de taille à lutter contre la bande d'Agamemnon. N'importe; il a sa vengeance toute prête; *il s'abstient :* il rentre sous sa tente, et tout le ressort de l'*Iliade* consiste justement dans le tort que cette grève d'Achille, un fameux travailleur, va faire à la coalition, découronnée désormais de sa meilleure lance.

Or Achille, éloigné des combats par une inimitié particulière, y reviendra sous l'influence d'une amitié particulière. Toujours le triomphe des rapports personnels. C'est en vain qu'une « ambassade », envoyée par Agamemnon, a essayé de fléchir l'il-

lustre gréviste. Celui-ci a écouté poliment les orateurs, mais n'a pas bougé. C'est seulement quand Patrocle, son *ami* Patrocle, a été tué par Hector, qu'Achille bondit de colère et, mettant la *vendetta* de son fidèle compagnon d'armes au-dessus de sa propre vendetta, se décide à sortir de sa tente.

La tente d'Achille n'était pas une tente. Les Grecs, sur le rivage de Troie, logeaient dans des cabanes ou baraques, probablement en bois et en terre, et couvertes de roseaux. Celle d'Achille est représentée comme divisée en plusieurs salles, dont certaines sont réservées aux femmes et au butin. Il y a des chambres séparées pour Achille et Patrocle. Autour de la baraque s'étend un enclos entouré d'une palissade. La porte se ferme au moyen d'une barre. Quant au camp tout entier, il a pour rempart les vaisseaux eux-mêmes, qui ont été tirés sur le rivage et disposés de façon à constituer une ligne de défense. On les couvre de chaume pour les abriter des intempéries. Car, dit la légende, le siège est long. Il faut dix ans pour prendre la ville de Priam, et, si la légende mentionne ce laps de temps, c'est qu'il était vraisemblable. Il y avait donc des expéditions de piraterie d'une longue durée, et il fallait fonder une manière de ville sous les murs même de la ville que l'on assiégeait. Les machines de guerre, en effet, paraissent totalement inconnues, et des murailles de pierre, convenablement défendues, peuvent défier pendant longtemps les assauts de nos bandits, si intrépides soient-ils. On attend donc l'occasion, et, en attendant, on se livre des combats singuliers, on ravage les alentours, on imagine des ruses pour s'introduire dans la place, soit temporairement, comme Ulysse et Diomède lorsqu'ils vont enlever le « palladium », soit définitivement, comme les guerriers enfermés dans le « cheval de bois ». En d'autres termes, on bloque la ville qu'on veut piller, et l'on guette un incident quelconque à la faveur duquel on puisse faire irruption dans les remparts mal gardés. Pour donner une idée de ce qu'avait d'enfantin la tactique d'alors, il suffit de rappeler que la légende attribue à Palamède, un des héros grecs du siège de Troie, l'invention du mot d'ordre et des sentinelles. On met encore au

compte du même héros l'invention des phares, celle des pronostics météorologiques, et enfin — il faut tuer le temps durant un siège — celle des dés et des échecs.

Les fouilles de Schliemann semblent attester qu'une des sept villes superposées — la seconde en commençant par le bas — fut complètement détruite par un terrible incendie. Ce serait la Troie d'Homère, et la réalité concorderait avec les documents poétiques. Notre coalition de pirates aurait donc été victorieuse. Ces sortes de victoires étaient redoutables pour les vaincus. On massacrait, on pillait, on enlevait. Le vieux Priam, dit la tradition, fut tué sans merci. Ses femmes, filles ou belles-filles furent emmenées comme esclaves : Hécube, par Ulysse; Cassandre, par Agamemnon; Andromaque, par Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille. Ce fut pour Ilion la destruction complète. Seul, un groupe de fugitifs, conduits par Énée, se sauva *par mer,* à la façon des antiques Pélasges, et, doublant la Grèce peuplée d'ennemis, vint aborder sur les rives d'une autre péninsule où s'étaient déjà répandues d'autres populations pélasgiques non hellénisées. Ce n'est peut-être pas à tort que les Romains vont rattacher leur origine à celle des Troyens. L'expansion du type hellène avait laissé, à droite et à gauche de la Grèce propre, de vastes territoires méditerranéens demeurés plus ou moins fidèles aux vieilles mœurs pélasgiques, et ces extrêmes se ressemblaient alors plus qu'ils ne ressemblaient aux populations intermédiaires. Il n'est donc pas impossible que des vaincus d'Asie Mineure aient pris la fuite vers l'Italie.

Les retours de pirates : leurs mésaventures. — Mais tout n'est pas de vaincre : il faut retourner chez soi. Or, il est mauvais pour un bandit d'aller exercer trop loin son métier de pirate et surtout de rester trop longtemps absent. Sa puissance dans une localité, nous l'avons vu, tient trop à sa valeur *personnelle,* à ses qualités personnelles de persuasion, aux relations qu'il a su conquérir et entretenir personnellement. Dans ces conditions, plusieurs années d'absence mettent un homme dans un grave état d'infériorité, surtout si les richesses mobilières ac-

cumulées dans les « trésors » sont de nature à tenter la cupidité de ceux *qui ne sont pas partis*. Le pirate est puni par où il a péché. Pendant qu'il va très loin piller les autres, on le pille chez lui, et il risque fort de trouver, à son retour, quelque rude adversaire installé à sa place. Et il faut croire que les mésaventures de ce genre n'étaient pas rares, puisqu'on en prête à presque tous les héros qui avaient pris part à l'expédition contre Troie. Les infortunes des *retours* ont inspiré les poètes. Ces infortunes, il est vrai, sont de diverses natures, mais il semble qu'une « malechance » particulière est attachée à ces rentrées de pirates absents dans leur nid de piraterie. Agamemnon, tout le premier, trouve la place prise, auprès de Clytemnestre son épouse, par son cousin Egisthe, qui l'assassine avec la complicité de celle-ci; Ménélas erre huit ans sur les mers; Ulysse, dix ans; Teucer est chassé de Salamine et se réfugie dans l'île de Chypre; Diomède, roi d'Argos, manque de périr, comme Agamemnon, sous les coups d'une épouse infidèle, et s'en va dans le sud de l'Italie. C'est également vers l'Italie méridionale que se dirigent, après d'infructueux efforts pour rentrer chez eux, Philoctète, Epeios et Idoménée. Ajax, fils d'Oïlée, est victime d'une tempête spécialement envoyée par les dieux. Quant à Achille et à Ajax, fils de Télamon, les plus braves de l'armée, ils sont restés sur les champs de bataille. Bref, pour un triomphe, celui-là manque essentiellement de gaieté.

Divers poètes ont chanté « ces retours », qui constituèrent, vu l'évidente célébrité qu'ils avaient acquise par leur caractère malheureux, tout un « cycle » littéraire. Le plus illustre de ces poèmes est l'*Odyssée*, qui relate les voyages d'Ulysse et les extraordinaires épreuves qu'il eut à traverser avant de regagner son île d'Ithaque où de nombreux chefs, installés tranquillement chez lui en son absence, briguaient la main de sa femme en dévorant ses moutons.

Le contact sur mer avec les routes phéniciennes : les Phéaciens. — L'*Odyssée* reflète, d'une manière merveilleuse, l'idée qu'on se faisait, dans le petit monde grec, des périls

étranges et terribles disséminés çà et là dans les lointains de la Méditerranée. M. Victor Bérard, avec un grand talent, s'est efforcé de mettre en relief tout ce que ce poème maritime doit aux influences phéniciennes. Car les navigateurs grecs, en leurs courses aventureuses, étaient exposés à empiéter sur des itinéraires phéniciens et à inquiéter ainsi de puissants monopoles. M. Bérard en arrive à l'hypothèse d'un poète qui se serait servi, pour broder le récit de ses aventures épiques, d'une sorte de « manuel de navigation » ou d' « instructions nautiques » fournies par les Phéniciens. Or ceux-ci, jaloux de conserver le secret de leurs routes, auraient fait exprès de pousser au noir le danger de certains passages, pour combattre chez les marins hellènes la tentation de courir sur leurs brisées. L'*Odyssée* aurait pour but, conscient ou inconscient chez l'auteur, d'évoquer des monstres et des catastrophes imaginaires, susceptibles de faire pâlir les aventuriers grecs et de les engager à rester dans leurs mers natales. L'hypothèse est ingénieuse, mais les travaux de M. Philippe Champault, dans la *Science sociale*, permettent de la corriger en montrant quelle a dû être, sur la production de ce poème, l'influence d'un peuple alors prospère, bien que n'ayant pas laissé de trace dans l'histoire : les Phéaciens.

Les Phéaciens, considérés par certains comme un peuple imaginaire, placés par d'autres dans l'île de Corfou, sur la côte occidentale de la Grèce, habitaient vraisemblablement l'île d'Ischia, sur la côte occidentale d'Italie, en face du golfe de Naples. C'était une colonie de commerçants phéniciens, qui avait fini par s'helléniser en partie, en admettant dans son sein des Grecs venus de Cumes, et originaires de l'Eubée. Ces commerçants, bien placés dans l'Occident de la Méditerranée, où se trouvaient alors les « pays neufs », y pratiquaient ce négoce fructueux qu'on appelle la traite, c'est-à-dire exploitaient les nations barbares de l'Italie du Nord, de la Gaule, de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne en tirant de ces régions des métaux précieux ou non, et en y plaçant de la « camelote », confectionnée en Orient. Les Phéaciens étaient de hardis navigateurs, connaissant le secret de routes et d'étapes maritimes, secret qu'il y avait

intérêt à défendre contre la concurrence. L'intérêt était d'ailleurs le même pour tous les comptoirs phéniciens de cette Méditerranée occidentale, demeurée mystérieuse pour les populations de l'Orient.

Il était dangereux pour un Grec, surtout intelligent, d'aborder par accident sur un de ces rivages. Les gens des comptoirs, dérangés par cette visite et menacés de révélations nuisibles à leur commerce, se tiraient d'affaire, soit en retenant l'intrus en captivité, soit en le supprimant, ce qui était plus sûr. Notons que, vu la longueur des voyages et par conséquent des absences des chefs, ces colonies étaient parfois gouvernées par une femme, comme cela se passe, pour des causes analogues, dans certaines oasis du désert, habitées par des familles de grands caravaniers.

Un type de retour : l'Odyssée. — Tout cela aide à comprendre les faits sociaux qui se cachent sous la poésie de l'*Odyssée*.

Ulysse, parti de Troie, et après sa descente malheureuse au pays des Ciconiens, en Thrace, dont nous avons dit un mot plus haut, est emporté par une tempête sur la côte d'Afrique. Il aborde au pays des Lotophages, autrement dit des mangeurs de dattes. Nous sommes ici en Tunisie, sans doute à l'endroit privilégié où s'élèvera Carthage. Ulysse arrache avec peine ses compagnons aux délices funestes du *loto*, qui fait oublier la patrie, et va se heurter aux côtes d'Italie, près du cap Misène. C'est le pays des Cyclopes, où il est fort mal reçu. Fait prisonnier, puis évadé à grand'peine, il redescend au sud ; mais, ignorant sans doute l'existence du détroit de Messine, il atteint la pointe occidentale de la Sicile, où Eole, roi des vents peut-être un chef de comptoir phénicien lui donne par grande faveur l'outre mentionnée plus haut. Mais les « illustres compagnons » du chef, qui passent leur temps à faire des sottises dont celui-ci ne peut que gémir, ouvrent l'outre et déchaînent une tempête. Ulysse entre alors dans le port des Lestrygons, qu'on peut placer à Porto-Pozzo, au nord de la Sardaigne. Nouveau massacre, auquel échappe le seul vaisseau d'Ulysse. On se réfugie dans l'île de Circé,

que M. Champault retrouve dans celle de Pianosa. Circé, après avoir essayé en vain ses philtres magiques, envoie Ulysse au pays des morts, représenté par la côte nord-ouest de la Sardaigne, à la sortie des bouches de Bonifacio. Puis, elle consent à révéler à son hôte une sortie vers l'Orient : le détroit de Messine. Ce détroit est dépeint sous les couleurs les plus formidables. C'est là que sont postés en sentinelles les deux croquemitaines Charybde et Scylla. Le roi d'Ithaque — toujours par une faveur exceptionnelle que d'autres ne peuvent se vanter d'avoir — le franchit néanmoins, en perdant six de ses compagnons. Mais les autres ayant, sur les côtes de Sicile, pillé « les bœufs du Soleil », un ouragan vengeur brise le dernier vaisseau de l'escadre. Seul Ulysse échappe au naufrage et les flots le poussent jusqu'à Gibraltar, où règne Calypso. Captivité de sept ans chez Calypso, qui, *par ordre des dieux*, consent enfin à lâcher son prisonnier. Celui-ci aborde enfin à Ischia, où Alcinoos, roi des Phéaciens, le reçoit magnifiquement, *par une inspiration divine*, et — généreuse exception aux habitudes du pays — consent à rapatrier l'exilé, non sans lui avoir fait prendre un narcotique *pour qu'il ne puisse pas se rendre compte de la route suivie*. Ulysse est laissé endormi à Ithaque, tout seul, avec ses bagages. Les Phéaciens ont fait le grand effort de ne pas le massacrer et de ne pas le retenir captif. C'est une magnanimité incroyable, signalée à l'admiration de la postérité. Au fond, l'*Odyssée* a pour but la glorification de ce peuple, objet d'hyperboliques louanges durant plusieurs chants, et l'on soupçonne que l'auteur du poème a trouvé dans cette cité merveilleuse, lui aussi, des amis et des protecteurs.

La question d'Homère. — Ceci nous amène à la question d'Homère. Deux opinions règnent au sujet de ce poète. Les uns, appuyés sur l'opinion traditionnelle, admettent son existence. Les autres, adoptant les hypothèses de l'érudition allemande, pensent que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des mosaïques de petits poèmes, intelligemment choisis et rassemblés à une époque bien postérieure à leur composition. Nous n'avons pas à discuter

ce problème. Disons seulement un mot de cette poésie épique dont l'influence est demeurée si étonnante depuis trois mille ans.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont écrits en ionien primitif, ou ionien-achéen, langue qui, en éliminant plus tard certains éléments retenus par le dialecte éolien, deviendra la langue ionienne classique. Toutes les traditions s'accordent à faire naître l'auteur en Ionie, c'est-à-dire sur la côte occidentale de l'Asie Mineure [1]. Tout cela semble prouver que les poemes ont pris naissance vers une époque légèrement postérieure à celle de la guerre de Troie, c'est-à-dire lorsque les Achéens et les Ioniens, comme nous allons le voir, furent obligés d'évacuer en partie le Péloponèse pour refluer vers l'Asie. Mais l'état social reflété par la poésie est bien celui que nous venons de décrire. Ce qui enchante les imaginations, ce sont les expéditions, les aventures, les beaux pillages, les belles ripailles, les exploits de pirates et de casse-cou. Et les aèdes, hébergés chez les chefs, chantent naturellement ce qui fait plaisir à ceux-ci. Homère (ou la collectivité de poètes que l'on voudra) arrive sans doute au déclin de cette période, au moment où tout craque et sombre, comme Camoëns arrivera, dans son temps, à l'heure où s'évanouit la splendeur de la colonisation portugaise. Mais c'est précisément à ces heures suprêmes des civilisations que l'on voit les génies caractéristiques, interprètes ou résumés de leur époque, jeter le plus vif éclat.

Si Homère a existé, on peut très bien se le représenter sous des couleurs voisines de celles de la légende. C'est un Ionien très cultivé, plein de souvenirs, mais vivant déjà dans une époque malheureuse. Il voyage, il erre de ville en ville; il connaît, comme Ulysse, les mœurs de beaucoup de cités. Il utilise vraisemblablement des chants nombreux que d'autres aèdes ont composés avant lui, et profite de leur expérience pour faire quelque chose de mieux. Il souffre d'une ingratitude qui est peut-être liée à la crise matérielle traversée par la société ionienne. Il trouve enfin à Ischia des Mécènes riches et généreux :

1. Vers le IXe siècle av. J.-C.

les Phéaciens, alors plus hellénisés sans doute qu'ils ne l'étaient au temps d'Ulysse, et il les récompense de leur bon accueil en immortalisant dans ses vers celui qu'ils auraient fait à Ulysse quelques générations avant lui.

Tout cela dans une langue riche, limpide, harmonieuse, en un style naïf, mais coloré, où les phrases sont presque invariablement courtes, où le retour des mêmes épithètes engendre un charme spécial, et où la description candide des traits de mœurs rend aussi vivante que possible la société dans laquelle le poète prend ses héros. C'est ce mélange de naïveté et de perfection littéraire — deux qualités évidemment difficiles à réunir — qui fait la supériorité des poèmes d'Homère, et leur a permis de trouver des admirateurs à toutes les époques et dans tous les milieux littéraires, chez les classiques comme chez les romantiques, chez les amis de la simplicité comme chez les amateurs de raffinement. Et la production de cet art si pur est sans conteste un des phénomènes les plus remarquables de cet état social disparu, de cette première civilisation grecque, dont l'histoire ne dit pas un mot, mais dont les traits saillants se dessinent enfin de mieux en mieux, grâce aux révélations combinées de la poésie, de l'archéologie et de la science sociale.

V

LE BANDIT FRUSTE ET MILITARISTE
TROISIÈME DESCENTE : LE TYPE DORIEN A SPARTE

Les Albanais d'autrefois. — La Grèce a deux façades : l'une sur l'Archipel, l'autre sur l'Adriatique. Dans l'antiquité, la première était la façade civilisée, la seconde était la façade barbare. Le commerce et la lumière venaient de l'Orient, siège d'anciennes et puissantes civilisations. L'occident de la Méditerranée, au contraire, constituait une espèce d'Océan à demi inconnu, vaguement limité par des « pays neufs ». Il était donc naturel que les montagnes occidentales de la Grèce, Épire, Acarnanie, Étolie, fussent peuplées d'une race plus rude, plus fruste, moins portée aux raffinements de la vie. Le rayonnement de la politesse et des arts arrivait en effet plus affaibli dans cette région peu accessible, et le bandit montagnard, plus éloigné des vallées à prospérité brillante, constituait un type inférieur, sous ce rapport, au montagnard hellène que nous avons vu descendre de l'Othrys.

Ce montagnard, tout porte à l'affirmer, ressemblait trait pour trait à l'Albanais moderne, brave, farouche, indomptable, toujours armé, plus enclin au brigandage qu'au travail pénible de la culture sur les pentes abruptes, se glorifiant du vol et du pillage comme d'actions méritoires, affilié à un clan qui fait la petite guerre avec les clans voisins, prolongeant ces luttes durant des générations, capable de monter la garde pendant des années autour de quelque nid d'aigle où perche un ennemi qu'il veut

abattre, apte d'ailleurs à être un superbe soldat si l'occasion s'en présente, et faisant fort bonne figure, soit dans l'armée turque, soit dans la gendarmerie des petits États orientaux, soit dans la garde des consuls européens. L'Albanais est, dans sa montagne, un des types les plus traditionnels et les plus intransformables qui soient. C'est ce type qui devait peupler, il y a trois mille ans comme aujourd'hui, les massifs du Pinde et tout le chaos des rudes montagnes épirotes.

Ce type, dans l'histoire grecque, a fait parler rarement de lui, car les cités civilisées, *celles dont s'occupe l'histoire, étaient en dehors de sa région.* On le verra pourtant s'illustrer avec le fameux Pyrrhus, roi d'Épire, mais à propos des incursions de ce prince contre les Romains, et encore avec la ligue Étolienne, lorsque ces mêmes Romains, envahissant la Grèce, et l'envahissant naturellement par l'ouest, trouveront en face d'eux ces rudes adversaires. Mais les mouvements de cette masse montagnarde, en rejetant hors de son domaine une partie de ses éléments, ont produit, peu après la guerre de Troie, une révolution des plus importantes dans l'histoire de la Grèce. C'est ce que l'on a appelé « le retour des Héraclides », autrement dit la conquête du Péloponèse par les Doriens. (xe siècle?)

Les Doriens étaient, nous l'avons dit, des Hellènes demeurés dans la montagne. Pendant que les Éoliens et les Achéens se répandaient dans les vallées où ils détrônaient les Héraclides, les « fils de Dorus » demeuraient groupés sur le massif qui se trouve entre l'Œta et le Parnasse, c'est-à-dire au point le plus central de la Grèce. Ils ne gravitaient pas dans l'orbite de la civilisation mycénienne, mais se rattachaient, comme formation, aux montagnards de l'Ouest, dont ils étaient l'avant-garde du côté du sud. Toutefois ce n'étaient pas des barbares. Ils ne l'étaient ni par l'origine, car eux aussi étaient originaires de la vallée pélasgique, fils d'Hellen et de Titan. Ils ne l'étaient pas par leur caractère, car, si un séjour prolongé dans la montagne leur avait donné quelque chose d'âpre et de farouche, ils demeuraient, comme les Albanais modernes, des hommes d'esprit ouvert, comprenant les gens de la plaine et gardant une cons-

cience fort nette de la parenté qui les unissait à ceux-ci. Leur langue, sauf des variations dialectales, était la même que celle des autres Grecs. Leur religion ne différait en rien de celle des Hellènes, et, voisins du temple de Delphes, ils avaient pour Apollon un culte spécial.

Le montagnard dorien et la décadence achéenne. — Ce sont ces Doriens qui, après la guerre de Troie, entrent en scène. Mais cette entrée en scène est précédée d'une certaine « bousculade » de peuplades dans le grand massif montagneux du Pinde et de ses annexes. La Thessalie — qui ne s'appelait pas encore Thessalie, mais Hæmonie — était, nous l'avons dit, peuplée en grande partie d'Éoliens qui avaient pris une large part à l'expédition des Argonautes, et en petite partie d'Achéens, qui avaient joué avec Achille un rôle brillant au siège de Troie. Ces expéditions avaient affaibli visiblement cette région de la Grèce, sans doute trop vidée de ses « héros ». Peut-être aussi des « héros » s'étaient-ils amollis dans les délices qui suivaient la conquête des « toisons d'or », ou des discordes trop intenses avaient-elles éclaté, à la suite de coups heureux, pour le « partage égal » des dépouilles. Quoi qu'il en soit, une collection de bandes montagnardes, descendant du Pinde, se sentent assez fortes pour envahir le pays, asservir les habitants, expulser les réfractaires et installer, dans les cités, une aristocratie militaire assez oppressive. Ces nouveaux venus s'appellent les Thessaliens, et donnent leur nom à l'Hæmonie. Celle-ci, dès lors, subit un recul visible. Elle cesse d'être un centre de civilisation et même de faire partie du « concert » hellénique. C'est la préface et comme le premier essai du grand mouvement qui va transformer le Péloponèse.

Tandis que les Thessaliens prennent possession de la Thessalie, tandis que les Béotiens, refoulés par eux, vont s'emparer de la Béotie — où disparaît l'antique civilisation mycienne et cadméenne — les Doriens se recueillent autour de l'Œta. Chez eux se sont réfugiés des « bannis », qualifiés de descendants d'Hercule. Ces bannis, chassés du Péloponèse par les Hellènes

et probablement bien plus nombreux que ne le dit la légende — car les légendes aiment à simplifier — servent de lien entre la montagne et la plaine. Ce sont eux qui transportent de celle-ci à celle-là, en même temps que leurs intrigues et leurs rancunes, certains secrets de la civilisation que le milieu montagnard tendrait à faire oublier peu à peu. Plusieurs fois déjà, les Héraclides ont tenté de « revenir », mais ils se sont heurtés à cette formidable puissance achéenne que nous avons décrite. Des Agamemnons, des Achilles, leur ont barré le passage, et ils ont dû rebrousser chemin dans leurs montagnes, attendant le jour de la revanche.

Le Péloponèse envahi et transformé. — Le jour semble enfin avoir sonné. Les grandes expéditions d'outre-mer ont épuisé en partie ce réservoir de héros. Les catastrophes et les naufrages des « retours » ont encore éclairci les rangs de ceux qui survivent. Bien des Achilles sont morts et bien des Agamemnons ont été poignardés. C'est le moment de tenter un coup. La masse dorienne s'ébranle. Mais par où passer? L'isthme de Corinthe est facile à défendre, et les Achéens y ont accumulé de forts ouvrages de défense. D'autre part, nos montagnards ne sont pas marins, et ne peuvent tenter la route de mer. Que faire donc? Les Doriens, unis à leurs congénères les Étoliens, ont alors, dit la tradition, une idée géniale. Ils se rassemblent à Naupacte, au nord du golfe de Corinthe, à l'endroit où ce golfe est le plus étroit. Là, ils improvisent une flotte de radeaux et passent l'eau sans que leurs adversaires s'en doutent. Ensuite, sous les ordres des « Héraclides » Témenos, Cresphonte et Aristodème, et de l'Étolien Oxylos, ils se répandent comme un torrent à travers le Péloponèse.

Dans le Péloponèse régnait toujours le prestige de la famille d'Agamemnon, maîtresse de Mycènes. Les « meneurs d'hommes » suivaient Tisaménès, fils d'Oreste. Des luttes terribles s'engagèrent entre les dominateurs du sol et les nouveaux venus; mais ceux-ci étaient dans la place et avaient tourné les positions de l'ennemi, qu'affaiblissait d'ailleurs la décadence men-

tionnée plus haut. Une hypothèse curieuse, mais non vérifiée, présente les Doriens comme arrivant avec des armes de fer et triomphant ainsi des Achéens moins bien outillés, qui en étaient restés à l'âge du bronze. Une autre hypothèse est que les « trois Héraclides » représentent au moins trois invasions successives, et que l'arrivée des Doriens dut se faire par petits paquets. Quoi qu'il en soit, un incontestable refoulement se produit, mais il faut s'entendre. Ceux qui évacuèrent le Péloponèse n'étaient pas « le peuple », ces cultivateurs pélasges toujours attachés au sol de leurs petites vallées. C'étaient les maîtres, les guerriers, les « nobles », tous ces petits *anax* dont nous avons décrit le type. Beaucoup s'enfuirent par mer, et nous les retrouverons en parlant du mouvement colonial. D'autres — c'étaient des Achéens — se trouvèrent projetés, par le remous de l'invasion, sur les Ioniens qui habitaient au nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe, et se consolèrent d'être chassés par les Doriens en chassant ces Ioniens, dont le territoire reçut de ces nouveaux maîtres le nom d'Achaïe. Les Ioniens, à leur tour, s'enfuirent en Attique, mêlées à des Éoliens de l'Elide, et notamment à des « princes » de la famille de Nestor, les Néléides. Nous retrouverons, en parlant de l'Attique et de l'Ionie, les conséquences de cette « émigration » d'aristocrates. Cette émigration, sur le moment, eut pour résultat de condenser à haute pression, pour ainsi dire, dans cette petite péninsule de l'Attique, les forces de résistance de la race ionienne, et cette résistance se traduisit par la fameuse bataille où les Athéniens, dit-on, brisèrent définitivement l'élan de l'invasion dorienne, grâce au dévouement de Codrus, leur dernier roi.

Mais, dans le Péloponèse, le triomphe des Doriens était à peu près complet, et il en résultait, pour la culture intellectuelle de ce pays, un brusque mouvement de dépression, analogue à celui qui venait de se produire en Thessalie. C'était l'engloutissement de la civilisation mycénienne. Il faut croire que, vers la même époque, certaines « routes » commerciales perdent quelque chose de leur importance. Sans doute le bandit dorien, au premier moment tout au moins, a la main trop lourde et les

vues trop courtes. Il tue la poule aux œufs d'or et décourage le trafic. Mycènes tombe dans l'abandon, Argos devient une cité de deuxième ordre. Téménos, l'un des trois « Héraclides », s'y installe après la conquête, et ses descendants établissent leur domination sur Trézène, Épidaure, Égine, Phlionte. Cresphonte occupe la Messénie, à l'extrémité opposée de la presqu'île. Deux Héraclides obscurs étendront plus tard leur pouvoir sur deux cités maritimes importantes, Corinthe et Sicyone. Oxylos, le chef des montagnards étoliens, allié des Doriens, remplace les descendants de Nestor dans l'Élide. Les Arcadiens, toujours peu accessibles au centre de la péninsule, moins touchés par cette invasion, comme par les précédentes, se trouvent seulement soumis à une sorte de protectorat par les Doriens qui les entourent. Mais c'est surtout dans la région sud-est que va se développer, avec une pureté absolue et une intensité toute particulière, le type social amené par l'envahisseur. Cette région, c'est la Laconie. Si brillante avec Ménélas et ses Achéens, elle va, sans doute après une éclipse, prendre un éclat aussi vif, mais d'une nature fort différente. La Sparte ancienne a disparu, et une Sparte tout à fait nouvelle va se lever à l'horizon.

Les Doriens campés en Laconie : la Sparte nouvelle. — Les Doriens qui étaient allés jusqu'à Sparte étaient ceux qui avaient fait le plus de chemin et qui, une fois sur le théâtre de leur conquête, se sentaient le plus isolés. Cet isolement était dangereux, car les Achéens, malgré leur décadence, n'étaient pas des adversaires méprisables, et la population paysanne, assez nombreuse, était difficile à dominer, étant donné surtout le petit nombre des vainqueurs. Tout oblige à admettre que la situation de ces vainqueurs dans la vallée de l'Eurotas était pleine de périls. Évidemment, bien des bandits achéens avaient dû continuer à « tenir la montagne » autour de cette vallée, et à harceler puissamment les envahisseurs. D'autre part, les Doriens étaient trop loin de leur pays d'origine et la manière même dont ils étaient venus, sur cette flotte de radeaux, était

par trop artificielle, pour qu'ils pussent avoir sérieusement l'espoir de recevoir des renforts.

En outre, les Héraclides et les Hellènes, hommes d'initiative, avaient, en Laconie comme ailleurs, poussé en avant le type pélasge. Le pays était cultivé et prospère. Il existait sur les côtes un certain commerce, et par conséquent une certaine catégorie d'hommes enrichis. Les Doriens avaient donc à craindre, non seulement les Achéens guerriers, mais encore la population laborieuse du pays, capable de produire des individus supérieurs et de constituer des noyaux de résistance. Cette résistance des classes inférieures, plus redoutables aux Doriens que celle des anciens Pélasges ne l'avait été aux Héraclides et aux Hellènes, il fallait la briser, et on la brisa. On la brisa selon la formule dorienne, engendrée par l'éducation dorienne, c'est-à-dire avec un déploiement de force brutale que la nécessité devait rendre ingénieuse.

Les anciens habitants du pays, adonnés à la culture des terres, avaient déjà été exploités par les Héraclides et les Achéens. Mais, avec les Doriens, ils furent soumis à un servage particulièrement dur, celui des *ilotes*. L'ilote n'était pas un esclave dans le sens exact du mot. Il était attaché non à la personne, mais à la glèbe. Il gardait son foyer et ne pouvait être vendu. Il travaillait pour le compte d'un maître, car les Doriens s'étaient partagé le pays; mais ce maître n'était pas un agriculteur, c'était un militaire, qui demeurait exclusivement militaire, et résidait habituellement à Sparte avec les autres « seigneurs », non moins militaires. On voit d'emblée combien ce servage différait de celui que la féodalité devait organiser plus tard. L'ilote était le tenancier du Spartiate, tenancier pressuré par son maître, mais que l'agriculture tendait toujours à relever malgré l'oppression. L'ilote pouvait faire des économies et se racheter. On l'emmenait à l'armée comme soldat auxiliaire. On cite des batailles où chaque Spartiate, pesamment armé, avait avec lui, pour le seconder, sept ilotes armés à la légère. L'ilote jouissait donc de droits, de facilités, d'honneurs même que les esclaves n'avaient pas.

Mais cette supériorité relative de l'ilote était précisément, pour les Doriens, un péril auquel il fallait veiller. Ce péril n'était pas imaginaire. A Argos, les Doriens, maîtres du pays, furent renversés du pouvoir, nous dit Hérodote, par les serfs qui profitèrent d'une défaite dans laquelle beaucoup de guerriers avaient péri, et ces serfs ne furent renversés à leur tour que par les enfants, devenus grands, des Doriens dépossédés. Ce qui s'était passé à Argos pouvait se passer à Sparte. Il y avait donc lieu de se tenir sur ses gardes, et les Spartiates s'y tenaient bien.

D'abord, comme nous l'avons dit, ils n'évoluèrent ni vers la culture, ni vers l'industrie, ni vers le commerce. Ils demeurèrent guerriers. De plus, ils demeurèrent groupés au centre du pays, tandis que les ilotes étaient naturellement éparpillés dans les campagnes en petites communautés. Les ilotes étaient l'objet d'une rigoureuse surveillance. Une tradition digne de foi veut que, pour diminuer la force physique de leurs serfs, les Spartiates leur aient de temps à autre *tiré du sang*. Des massacres partiels empêchaient la population de trop se développer. On dressait les enfants à chasser les ilotes. Pour se faire une idée de la situation des Spartiates en Laconie, on peut imaginer celle d'une petite garnison très brave et très bien armée, occupant une citadelle dans une ville ennemie très populeuse, y faisant régner l'état de siège, y défendant les attroupements, y imposant des contributions et faisant disparaître toutes les notabilités autour desquelles un mouvement insurrectionnel pourrait se former.

Les ilotes affranchis s'appelaient *néodamodes*. Eux aussi, bien qu'ils fussent le produit d'une sélection approuvée par les maîtres, étaient parfois supprimés, par précaution. Au-dessus des néodamodes se trouvait une autre classe, celle des périèques, hommes libres privés de tout droit politique. Ces périèques étaient des artisans, des commerçants, et surtout des navigateurs du rivage, répandus sur le pourtour du pays. C'était un reste, soit des anciens Achéens, soit de Pélasges ayant évolué vers la formation commerciale. Hommes peu dangereux, et qui

sans doute s'étaient bénévolément inclinés devant la domination dorienne, ils conservaient leurs « droits civils », mais n'avaient nulle part à la direction de la cité. Les métiers urbains et usuels, que les Spartiates dédaignaient d'exercer, et qui supposent cependant une condition supérieure au servage, étaient naturellement de leur ressort.

Pour arriver à être vraiment forts, les Spartiates avaient besoin de changer quelque chose à leur formation de bandits, et à devenir plus proprement des *militaires;* c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il fallait introduire dans leurs habitudes un élément de *discipline* peu en honneur jusque-là chez nos montagnards, comme nous avons pu en juger par le régime de « querelles » qui régnait dans les armées achéennes. Ce régime de querelles paraît précisément avoir régné parmi les Doriens de Sparte durant de longues années. On conjecture que la coexistence bizarre de deux « rois » et de deux dynasties tient à la fusion de deux bandes doriennes d'abord ennemies, et même à la fusion d'un plus grand nombre de bandes, parmi lesquelles deux plus puissantes auraient finalement prédominé. On relèverait des faits analogues dans l'histoire des Aztèques du Mexique. Quoi qu'il en soit, les Doriens durent continuer longtemps à faire en Laconie ce que font aujourd'hui encore les clans albanais dans la montagne, c'est-à-dire à se déchirer entre eux, au grand péril de leur domination. C'est pourquoi Lycurgue, au retour de ses voyages, trouva, nous dit-on, « la ville pleine de trouble ». Ce Lycurgue, quel était-il?

Les lois au service du militarisme : Lycurgue. — Lycurgue incarne le courant qui s'était produit, sous la pression de la nécessité, en faveur d'une forte discipline, et la lutte contre le courant contraire, qui tendait à faire persister l'indocilité anarchique du bandit. Sparte avait *besoin de lois*. Mais, ces « lois », il fallait les faire accepter de façon à ce que toutes les imaginations fussent impressionnées par leur grandeur. Pour cela, ce n'était pas trop de plusieurs influences combinées.

Il y avait d'abord le prestige de l'étranger, des pays plus

avancés en civilisation que les peuplades doriennes. Lycurgue, fils d'un roi de Sparte, fut d'abord un grand voyageur. C'était un homme qui, selon l'expression de Montaigne, avait « frotté sa cervelle contre la cervelle des autres ». Il vit la Crète où il admira « les lois de Minos ». Il vit l'Asie Mineure, où se développait la civilisation ionienne. Il vit, dit-on, l'Égypte, où il se mit à l'école des prêtres. Des légendes le font aller jusque dans l'Inde étudier la sagesse des brahmanes. Il n'était pas besoin de si longues équipées pour donner à Lycurgue un sérieux ascendant, et le proposer pour chef aux « hommes éclairés », soucieux de mettre à profit l'expérience des autres nations.

Il y avait ensuite le prestige de la religion. Les Spartiates, très traditionnels, étaient naturellement très religieux. Soldats, ils étaient enclins à exécuter les préceptes de la religion comme des sortes de consignes, avec une fidélité minutieuse et un esprit de scrupule qui leur étaient particuliers. Ayant habité jadis non loin de Delphes, ils conservaient, à l'égard d'Apollon et de son oracle, une dévotion justifiée par leur origine, et dont l'objet s'idéalisait pour eux par le lointain magique du souvenir. A chaque instant, les Spartiates envoient consulter l'oracle de Delphes. Ils entretiennent auprès du sanctuaire deux « Pythiens », qui sont en quelque sorte les ambassadeurs de la Cité auprès d'Apollon et de la Pythie. Il est démontré que des rois de Sparte, exploitant cet état d'âme, ont su admirablement « jouer de la Pythie ». Dans le cas de Lycurgue, la Pythie se surpassa, et décerna au législateur le titre d' « ami de Jupiter », ce qui lui fut d'un grand secours, paraît-il, pour faire accepter ses « lois ». (IXe siècle?)

Il est indéniable que les « lois » de Lycurgue, comme celle de beaucoup d'autres législateurs, n'ont été que la consécration solennelle et la généralisation définitive de coutumes qui existaient depuis longtemps. Le fait de la « législation » marquait surtout la suppression des dernières résistances. Il incarnait le triomphe enthousiaste du « courant » que Lycurgue représentait, celui de la régularité, de la discipline, de l'unité rigoureuse.

N'oublions pas le but poursuivi : ce but, c'est de maintenir les Doriens de Sparte à l'état d'armée victorieuse et invincible. Pour cela, il faut d'abord que chaque citoyen soit tenu en main par les autorités, comme un soldat par ses chefs. Tous les Spartiates sont donc égaux et soumis également à la Cité. Les terres de la Laconie sont partagées entre eux, mais ils n'en sont pas propriétaires. Seigneurs pour l'ilote, ils ne sont qu'usufruitiers pour les pouvoirs publics. Nul ne peut vendre ses terres et tomber dans la misère. Nul ne peut en acheter et s'enrichir aux dépens d'autrui. Les citoyens s'appellent officiellement *Omoioi*, « les Égaux ». C'est un socialisme militariste. Et c'est en même temps un socialisme aristocratique, puisqu'il concerne seulement une minorité de dominateurs, une caste de privilégiés.

En second lieu, nos Doriens savent que le luxe et la mollesse diminuent la valeur militaire d'un peuple. Ils savent que la force physique s'acquiert par des moyens déterminés, consacrés par une longue expérience, notamment par la sobriété et un entraînement méthodique aux exercices du corps. Les lois prescriront donc cette sobriété et cet entraînement méthodique; elles proscriront le luxe qui corrompt et la mollesse qui endort. Elles interdiront aux citoyens l'usage de la monnaie d'or ou d'argent. De là les repas en commun et le brouet noir. La frugalité spartiate deviendra proverbiale, car la frugalité entretient l'agilité. La palestre, les jeux, les baignades dans l'Europas occuperont une place importante dans la vie. Il faudra qu'un Spartiate, à la guerre, puisse lancer son javelot plus loin, manier sa lance plus fort, endurer la fatigue plus longtemps que les autres. La possession de ces aptitudes physiques équivalait alors, rappelons-le, à ce qu'est aujourd'hui la possession d'un armement perfectionné que les autres peuples n'ont pas.

Mais cette supériorité physique, quand faut-il commencer à l'avoir? Dès la naissance, et même mieux que cela : *avant la naissance*. Pour qu'un enfant naisse vigoureux, il faut que la mère soit vigoureuse, et, pour obtenir la vigueur chez la mère, il faut l'avoir préparée chez la jeune fille. De là cette éducation

systématiquement virile de la jeune fille dorienne, cette gymnastique à laquelle on la soumet, ces tuniques courtes qu'elle porte. Tout cela est fait *en vue des guerriers futurs*. L'enfant naît. On l'examine. Est-il, malgré les précautions prises, débile et mal conformé? On le précipite du haut du Taygète. Il faut être « bon pour le service » pour avoir droit à la vie. L'enfant grandit. Tout naturellement, il sera élevé à la dure. On l'exercera, dès son plus jeune âge, à tout supporter. Il marchera pieds nus, et son vêtement, même en hiver, sera léger. On le battra de verges devant l'autel de Diane pour l'exercer à subir les coups sans crier; on le dressera au vol, parce que la guerre ne va pas sans la maraude, et l'on aura l'histoire du petit Spartiate qui se laisse manger le ventre par un renard plutôt que de laisser voir qu'il l'a pris. Mais former le corps ne suffit pas. Il faut former l'âme. Il faut *suggérer* à l'enfant, d'une façon indélébile, que « mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Là encore, il y a une méthode d'entraînement. Ce ne sont pas des « manuels civiques », mais des chants adaptés au but voulu, des préceptes indéfiniment rabâchés par « les anciens » et surtout les conversations, l' « air ambiant » comme l'on dit. Les mères elles-mêmes, à Sparte, grâce à l'éducation virile qu'elles ont reçue, contribueront à pousser leurs enfants dans la voie du dévouement et de l'héroïsme. « Reviens dessus ou dessous, » dira l'une d'elles à son fils en lui donnant son bouclier, et l'on retiendra ce dialogue entre une femme de Sparte et un messager revenant de la bataille : « Quelles nouvelles? — Femme, tes cinq fils sont morts. — *Ce n'est pas cela que je te demande*. Sparte est-elle victorieuse? — Oui. — Allons au temple rendre grâce aux dieux. »

On se révolte, et l'on qualifie ces traits d'invraisemblables. Qu'en sait-on? Il est certain que leur authenticité ne peut être prouvée, et qu'on a pu beaucoup broder dans certains récits. Mais, lorsqu'on analyse socialement les faits bien connus, et qu'on saisit leur enchaînement rigoureux, on se rend compte que des paroles extrêmement analogues ont pu et dû être prononcées. L'erreur est de croire que l'on pourrait reproduire

cet état d'esprit et ces habitudes dans un milieu qui ne les produisent pas naturellement.

La parole, à Sparte, avait un caractère bien spécial : le *laconisme,* qui tranche si fortement avec le bavardage des autres Grecs. Ce ne sont plus les verbeux discours du bon Nestor — un voisin de la vieille Sparte cependant — mais des mots brefs, rapides, énergiques, le langage qui convient à un peuple de militaires où les conversations sont des ordres, des consignes, des réponses à des chefs, des communications de service, et où les paroles, par suite, sont réduites à leur strict minimum.

Ce camp retranché de Sparte avait pour chefs deux rois, avons-nous dit. La tradition faisait remonter leur généalogie à Eurysthène et à Proclès, fils jumeaux de l'Héraclide Aristodème, un des envahisseurs du Péloponèse. Nous avons dit qu'une autre hypothèse, celle d'une fusion entre plusieurs bandes, a été émise. Ces rois commandaient l'armée, étaien prêtres de Jupiter, avaient droit en campagne à une garde de cent hommes d'élite. Ils avaient le privilège de prendre en temps de guerre tout le bétail qu'ils voulaient et de garder la peau des animaux immolés en sacrifice. Ils avaient partout la place d'honneur, spécialement dans les festins, y recevaient double portion, nommaient les *proxènes,* chargés d'héberger les étrangers de distinction, et les *pythiens* de Delphes. Ils s'occupaient des routes et décidaient des adoptions. Leurs funérailles étaient très solennelles et leur mort entraînait un deuil universel. Malgré tout cela, ces « rois » n'étaient pas souverains proprement dits, et c'est pourquoi Sparte est souvent qualifiée de « république ». Le principal organe du gouvernement était le sénat, assemblée de vingt-huit vieillards âgés d'au moins soixante ans, et auquel se joignaient, comme membres privilégiés, les deux rois. Ces sénateurs étaient élus à vie par les citoyens, d'après un système d'acclamations publiques dont l'intensité était mesurée, pour chaque candidat, par un jury placé de manière à ne pas voir le vieillard qu'on acclamait. Dans la suite naquirent les éphores, magistrats chargés de divers contrôles, « surveillants » généraux, comme l'indiquait

leur nom, et qui se chargèrent surtout de surveiller les rois. Nous retrouvons ici, sous une forme différente et atténuée, cette tendance des Grecs à borner l'autorité des chefs qu'ils se donnent, tendance qui dégénérait en anarchie dans la société homérique. Ici, l'organisation militaire donne aux rois de vrais pouvoirs de *généraux*, mais seulement en temps de guerre, et c'est *la tradition collective personnifiée*, autrement dit les vieillards, qui prend le pas en temps de paix. La communauté de cité, si intense qu'elle fût, laissait subsister, en effet, les particularités familiales de la famille des montagnards, notamment ce respect des ancêtres que les Pélasges, issus de patriarcaux, avaient emporté avec eux, et que la montagne, milieu conservateur par essence, avait protégé contre toute diminution. De là encore ce respect proverbial des Spartiates pour la vieillesse, respect qui, bien entendu, faisait partie du programme d'éducation. On se levait devant les vieillards, comme on fait le salut militaire à son supérieur hiérarchique. Eux seuls, avec les éphores et les rois, avaient le droit de parler dans l'assemblée du peuple, qui se contentait de voter sur les projets soumis à son acceptation. Cette prépondérance des hommes avancés en âge, et cette discipline silencieuse des citoyens en présence des autorités, aident à comprendre l'*esprit de suite* qui devait présider à la politique des Lacédémoniens.

La poésie au service du militarisme : Tyrtée. — Pour agir sur l'enfance, avons-nous dit, on utilisait les chants et la poésie. Les Doriens aimaient celle-ci, comme tous les Grecs. On chante et l'on danse dans la montagne albanaise. Mais, vu la nature fruste et rudimentaire de leur formation intellectuelle, de tels hommes sont peu aptes à voir de vrais poètes, des poètes susceptibles de s'imposer à l'histoire, se manifester dans leur sein. Pourtant la poésie, surtout la poésie chantée, a un rôle à jouer dans le perfectionnement d'une organisation militaire. La principale occupation d'une armée, celle qui absorbe en pratique un temps mille fois supérieur à celui qui est pris par les combats, c'est la marche. Des auteurs militaires ont pu dire que les batailles se

gagnent avec les jambes beaucoup plus qu'avec les bras. Or, il importe, pour des raisons d'ordre et d'hygiène même, que la marche des soldats soit régulière, rythmique. Le rythme égalise l'allure et la rend moins fatigante. La mélodie, de son côté, distrait l'oreille, et empêche les idées noires d'envahir l'esprit du guerrier. Si au rythme et à la mélodie se joignent des paroles exprimant quelques idées très simples, très générales, sur la gloire ou sur la patrie, ces paroles chantées jouent le rôle d'une harangue rudimentaire, cent fois répétée, et opèrent, sur les hommes qui la rabâchent un merveilleux travail de suggestion. En outre, quand approche le moment d'exposer sa vie, un air guerrier que l'on chante en chœur est le meilleur moyen de s'inoculer un supplément de bravoure, et de fortifier, contre l'instinct animal de la conservation, l'état d'âme factice que l'éducation est parvenue à créer.

La poésie est donc utile à la guerre. Elle l'est aussi pendant la paix, pour produire dans les esprits l'exaltation qui prépare aux guerres prochaines. On sait que la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* n'ont pas été sans influence sur les victoires de la Révolution française. C'est pour des services analogues que la poésie était prisée à Sparte. On ne s'attache pas seulement à obtenir des adolescents robustes, disciplinés, endurants. On tient encore à les magnétiser, à leur « monter la tête », en mettant au service du patriotisme les ressources magiques de l'art. De là des « fêtes nationales », avec chœurs, processions, parades, mimiques belliqueuses, et autres procédés de suggestion collective. Dans les fêtes publiques de Sparte, dit Plutarque, il y avait trois chœurs. Le chœur des vieillards entonnait : « Nous avons été jadis jeunes et braves! » Le chœur des jeunes gens répondait : « Nous le sommes maintenant! » Celui des enfants ajoutait : « Et nous, un jour, le serons, et bien plus vaillants encore! » C'est précisément la combinaison du *Chant du Départ*. Des danses guerrières, comme la *pyrrhique*, et des fêtes comme les *gymnopédies*, où les enfants dansaient dans l'appareil de la lutte, en se donnant des coups, s'harmonisaient avec l'ensemble du système. Au cours de ces fêtes et de ces danses, naturelle-

ment, on chantait des hymnes appropriés au sentiment général.

Mais la formation spartiate, on le conçoit, ne se prête guère à l'éclosion de poètes. D'ailleurs, pendant que le militarisme dorien s'étend sur le Péloponèse, d'autres civilisations plus douces se développent ailleurs, et la poésie, pour des causes que nous verrons, y prend plus librement son essor. Il arrive donc assez naturellement que Sparte, mal outillée pour produire cette denrée poétique dont elle a besoin, l'importe volontiers du dehors. On ne cite aucun poète *né* à Sparte; mais on en cite plusieurs qui sont *venus* à Sparte, et qui y sont venus parce qu'on les y a appelés. Mais il fallait qu'ils prissent garde de ne pas contrarier le « plan d'éducation » de la cité. Terpandre, un Eolien de Lesbos, fut un de ces hôtes, et la tradition veut qu'il ait, par les accords de sa lyre, calmé un jour une sédition. Mais la tradition ajoute que ce même Terpandre fut banni de Sparte, pour avoir ajouté des cordes à la lyre, ce qui rendait les chants trop variés, et, partant, trop *efféminés*. Un autre spécialiste du même genre fut Alcman, de Sardes — élevé à l'école de l'Asie Mineure — et qui, accueilli à Sparte, y organisa — ou sans doute y perfectionna — les chœurs dansants de jeunes filles désignés sous le nom de *parthénies*. La vogue de ces parthénies, évoluant en particulier devant l'autel de Bacchus, se répandit ou se fortifia un peu partout, et l'existence de semblables chœurs, jointe à d'autres causes qui agirent plus tard, devait contribuer à l'élaboration de la poésie dramatique.

Mais un troisième poète a laissé dans l'histoire de Sparte une trace plus illustre encore, et plus significative. Nous voulons parler de Tyrtée.

Tyrtée était athénien, et les Doriens de Sparte détestaient cordialement les Ioniens d'Athènes. C'est ce qui rend plus curieux l'aveu contenu dans l'anecdote traditionnelle, telle qu'elle était conservée à Sparte même. Engagés dans une guerre terrible contre les Messéniens, les Spartiates auraient consulté l'oracle de Delphes, et l'oracle aurait répondu que les Spartiates ne pourraient vaincre que sous les ordres d'un général athénien. Sparte,

malgré ses répugnances, aurait donc demandé un général à Athènes, et les Athéniens, *par dérision*, auraient envoyé aux Lacédémoniens *un maître d'école boiteux*.

C'est Tyrtée, ajoute l'histoire, qui, par ses chants enflammés, ranima le courage des Spartiates et les conduisit à la victoire. Entre deux peuples doriens également braves et résolus, c'est la poésie qui avait fait pencher la balance, mais cette poésie était un auxiliaire exotique, fourni par une cité de formation différente et emprunté de mauvaise grâce à cette cité rivale, sous l'aiguillon d'une impérieuse nécessité.

En d'autres termes, les Spartiates sont consommateurs de poésie, mais ils n'en produisent pas. Athènes, d'autre part, est la cité ionienne le plus rapprochée de Sparte, et il est naturel que celle-ci ait emprunté à celle-là un spécialiste dont elle éprouvait le besoin. Pour se justifier de cette sorte d'humiliation, les Spartiates ont fait deux choses : ils ont invoqué l'ordre de la divinité, et ils ont attribué aux Athéniens une intention malveillante. Pratiquement, Tyrtée entre dans une catégorie bien nette, celle des « intellectuels » que les Spartiates ont attirés chez eux pour jouer un rôle qu'ils ne savaient pas jouer eux-mêmes : composer des hymnes, diriger des chœurs de musique, ordonner artistiquement des fêtes, faire office de chefs d'orchestres, de maîtres de ballets, organiser les évolutions rythmiques et les processions connues sous le nom d'*hipporchèmes* et de *prosodions;* enfin régler d'une façon supérieure ces chants de guerre, « péans » ou autres, qui doublaient la valeur agressive du soldat. Tyrtée, comme le vieil Orphée ou les aèdes de même type, était didactique et moraliste :

« Il est beau pour un brave, disait-il, de tomber aux premiers rangs de la bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa cité, ses fertiles campagnes, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi sa mère, son vieux père et ses petits enfants.

« Combattez donc avec courage pour cette terre, jeunes guerriers, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères. Car c'est chose honteuse de

voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un brave dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main ses entrailles sanglantes. Mais à la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de la bataille. »

Puis, quand l'action était venue, le poète « enlevait » son monde :

« Tenons-nous ferme, les jambes écartées, les deux pieds posés sur la terre, que les dents mordent la lèvre, que le ventre du large bouclier protège en bas les cuisses et les jambes, et en haut la poitrine et les épaules. Brandissons dans la main droite la lance terrible; jetons l'épouvante en agitant l'aigrette qui surmonte notre tête. »

Mais le cas de Tyrtée a quelque chose de spécial en ce que les Spartiates, dit la tradition courante, ne le firent pas venir seulement pour être poète, mais qu'ils le firent venir *comme général*. Ce fait demande à être commenté. Jetons un coup d'œil, pour cela, sur les guerres de Messénie.

Doriens contre Doriens : les guerres de Messénie. — Le sud du Péloponèse se termine par trois pointes montagneuses encadrant deux golfes. Le fond de ces golfes se prolonge sur terre par deux petites vallées, celle de l'Eurotas à droite et celle du Pamisos à gauche. C'est dans cette dernière que s'étaient établis les Doriens de l'Héraclide Cresphonte, et ils avaient institué dans cette région un ordre de choses analogue à celui que les Spartiates faisaient régner dans le bassin de l'Eurotas. En Messénie, comme en Laconie, des bandes de guerriers dominaient une population antérieure. Seulement, en Messénie, cette population antérieure paraît avoir été moins opprimée, soit qu'elle fût plus forte, soit que les envahisseurs, dans ce coin de péninsule, fussent moins nombreux. La Messénie passait pour plus riche et plus fertile que la Laconie.

Comme entre clans albanais voisins, la mésintelligence régnait entre Doriens de l'est et Doriens de l'ouest. Il y avait des *raz-*

zias et des *vendettas*. Des guerres éclatèrent donc, mais elles furent terribles, car, des deux côtés, les guerriers étaient extrêmement braves et les collines escarpées se prêtaient à la prolongation de la lutte. Qu'on se figure, dans un chaos de gorges abruptes, dans des sentiers de chèvres surplombant des précipices, des bandes de Léonidas se heurtant à d'autres bandes de Léonidas, et consacrant, à se pourfendre obscurément, des trésors de force, d'agilité, de courage, qui eussent suffi à mettre en déroute des armées de Perses ; voilà comment on peut se représenter ces redoutables guerres de Messénie qui mirent Sparte en péril.

On raconte qu'un Messénien, nommé Polycharès, avait eu ses troupeaux enlevés et son fils tué par un Spartiate. Ayant vainement demandé justice, il se posta sur la frontière — le Taygète — et se mit à tuer tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Voilà bien les mœurs de nos Albanais, telles que nous les connaissons encore. Ce Polycharès, depuis des siècles, peut s'appeler légion. Tel fut, d'une façon extrêmement vraisemblable, le commencement de la première guerre de Messénie. Les Doriens de Laconie fondirent sur leurs voisins, et firent du dégât sur leurs terres. Surpris par l'attaque, les Doriens de Messénie se rallièrent, et livrèrent plusieurs combats indécis. Mais les Spartiates, ayant pris le dessus, obligèrent les Messéniens à se retirer sur le mont Ithôme, qui arrêta les efforts des Lacédémoniens pendant de longues années. Cette montagne, forteresse fournie par la nature, et munie sans doute de retranchements plus ou moins grossiers, tenait en respect les guerriers de Sparte comme des asiles analogues, dans la montagne albanaise, tiennent en respect des bandes d'agresseurs qui, prudents malgré leur courage, se contentent de bloquer l'obstacle avec persistance au lieu de l'escalader. Finalement, un nommé Aristodème, ayant immolé sa fille aux dieux, dit la légende, et conquis par là un grand prestige, fit une « descente » heureuse sur les Spartiates, les tailla en pièces et les força à retourner dans leur pays.

Alors — nouveau trait de mœurs — les Spartiates ont recours à un stratagème, qu'ils avaient le droit de supposer bon. Ils font semblant de *bannir* cent des leurs, qui se réfugient chez les

Messéniens, pour gagner la confiance de ceux-ci et s'introduire dans la place. Mais ce n'est pas pour rien que les Messéniens sont cousins germains des Spartiates. La ruse est éventée, et Sparte enregistre un nouvel échec. Toutefois, Aristodème étant mort et les razzias lacédémoniennes ayant continué, les Messéniens, pris par la famine, consentent à traiter avec Sparte et à payer tribut. Ceci se passe au VIIIe siècle.

Cette soumission dura quelque temps, mais deux générations après, au VIIe siècle, les Messéniens se révoltèrent, sous la conduite d'un nouveau chef, nommé Aristomène, qui vainquit les Spartiates à Stényclare. C'est alors que les Lacédémoniens firent venir Tyrtée. La guerre suivit une évolution assez analogue à la première, et les Messéniens, renouvelant leur système de défense, allèrent se retrancher sur le mont Ira, où les Spartiates les assiégèrent *pendant onze ans*. On conçoit la nature de ces sortes de « sièges », qui consistent à *guetter* l'ennemi avec une assiduité plus ou moins grande, non pas au coin d'un bois, mais au bas d'un rocher dont on surveille les abords.

Après diverses péripéties et plusieurs sanglantes « descentes » d'Aristomène, qui surprenait de temps en temps le personnel du blocus et changeait l'offensive en défensive, les Spartiates, sous la conduite d'un transfuge et à la faveur d'un orage, se décidèrent à escalader la formidable colline autour de laquelle ils montaient la garde. Après une rude et dernière lutte, ils enlevèrent la position. Un certain nombre de Messéniens furent réduits à l'état d'ilotes. D'autres *se bannirent*, selon la formule connue, en d'autres cités. D'autres s'embarquèrent pour l'Italie du Sud, où ils fondèrent Rhégium, et de Rhégium sortirent plus tard d'autres émigrants qui, s'étant emparés de Zancle en Sicile, lui donnèrent le nom de Messène, reconnaissable aujourd'hui sous celui de Messine.

L'intensité de l'art militaire spartiate. — Cet art était *très intense*, et jamais peut-être la force physique du soldat, ainsi que la tactique élémentaire des petits champs de bataille, n'ont été poussés plus loin. Nulle formation, peut-être, n'a si bien

réussi à transformer l'individu en machine à combattre, et à grouper méthodiquement, pour la lutte armée, un petit nombre de ces individus. Il faut aller jusqu'à la chevalerie du moyen âge pour trouver, à ce point de vue, quelque chose de semblable. Les armées féodales, comme les armées spartiates, furent des poignées d'hommes, et le chevalier était un merveilleux professionnel de l'art des combats. Mais le chevalier était moins discipliné que le Spartiate, et combattait à cheval au lieu de combattre à pied. Sparte n'a jamais eu, paraît-il, plus de six cents hommes de cavalerie. C'était son infanterie d'*hoplites*, soldats pesamment armés, qui faisait sa force. Chacun de ces hoplites, comme le chevalier, était une citadelle vivante. Chacun avait, pour emprunter un terme à la marine, la valeur d'une « unité de combat », et la perte de quelques-uns d'entre eux seulement était douloureusement ressentie. L'arrivée de quelques centaines de Spartiates sur un point donné suffisait à ranimer le courage, si l'on était chez des amis, à répandre la terreur si l'on était chez des ennemis. Les rois de Sparte, dans les coalitions qui suivirent, étaient pris d'emblée comme chefs, quel que fût le nombre de leurs hommes. On vit, dans l'histoire, les Spartiates, sollicités par tel ou tel peuple d'envoyer des secours, se contenter d'envoyer *un homme*, et cet homme unique devenait un merveilleux organisateur militaire. Tel sera le rôle de Gylippe à Syracuse, pendant les guerres du Péloponèse. Les Romains n'ont eu qu'une seule fois un Spartiate en face d'eux : c'était Xantippe, qui commandait les mercenaires carthaginois contre Régulus, et l'on sait que les Romains furent battus. Comme les Albanais actuels, les Spartiates fournirent des mercenaires aux rois de Perse, prédécesseurs des Turcs actuels. C'est Cléarque, *banni* de Sparte, que Cyrus le Jeune chargera de lever des troupes, lorsqu'il marchera contre son frère Artaxerxès. Mais, auparavant, c'est en luttant contre ces mêmes Perses que Sparte aura atteint le point culminant de sa gloire militaire, avec l'invraisemblable résistance de Léonidas aux Thermopyles, invraisemblance qui n'était possible qu'avec l'extraordinaire entraînement dont nous avons donné une idée.

Les lacunes de l'art militaire spartiate. — Mais cet art militaire, si intense, a ses lacunes et ses défauts. D'abord, chose grave, le nombre des Spartiates reste petit, car la population, détournée de toute colonisation agricole, n'augmente pas, comme augmentera plus tard la population romaine, par des enracinements successifs. La vie de camp ou de caserne, telle qu'elle règne à Sparte, n'est pas de nature à multiplier la race. Ensuite, par cela même qu'il est impropre à l'industrie, le Spartiate est également impropre à tout ce qu'il peut y avoir d'industriel dans l'art militaire. Cet art pèche du côté du matériel. Les fortifications sont inconnues; on ne sait pas faire un siège. Terrible en rase campagne, l'infanterie lacédémonienne est désorientée devant une citadelle. On n'invente pas de machines, ni de procédés savants pour vaincre ces sortes d'obstacles. On ne sait que bloquer et attendre. De même, pas de marine, ou du moins on ne sait guère, dans les grandes occasions, que diriger militairement la marine de quelques cités alliées. En d'autres termes, l'armée spartiate possède quelques qualités essentielles dans la perfection, mais elle ignore les qualités accessoires. C'est une incomparable infanterie à qui il manque, pour employer le langage moderne, de l'artillerie et du génie.

Et voilà pourquoi, très probablement, Sparte, dans sa guerre contre les Messéniens, avait besoin d'un Tyrtée.

Les Ioniens, moins braves et moins robustes que les Doriens, avaient un esprit plus plein de ressources. Ils étaient plus inventifs, plus industrieux. Moins militaires, ils étaient, à l'occasion, plus *ingénieurs*. Or, le besoin d'ingénieurs, dans une guerre, se fait quelquefois sentir.

Pour que Tyrtée ait été *général*, pour qu'on l'ait chargé d'organiser une campagne, et surtout un long siège comme celui du mont Ira, il faut que les Spartiates aient eu confiance, non seulement dans sa verve poétique, mais dans l'ensemble de ses capacités et de ses connaissances techniques. Il faut que cet Athénien leur ait apporté ce qui leur manquait, c'est-à-dire la pratique de quelques raffinements matériels de l'art militaire : travaux avancés, retranchements, machines peut-être. Il faut

qu'il ait été pour eux, non seulement un donneur de courage, mais encore un *donneur d'idées*. La chose est d'autant plus vraisemblable que, la division du travail étant bien moins prononcée alors qu'aujourd'hui, un homme instruit, comme le sont les poètes, n'était pas tourné vers une catégorie exclusive de connaissances ou d'occupations libérales, comme le sont aujourd'hui nos lettrés ou nos ingénieurs, mais avait une harmonieuse teinture de tout. L'esprit, alors, se développait dans tous les sens, et nous verrons, à Athènes même, d'autres poètes, tels que Sophocle, choisis précisément comme *généraux*.

Le cas de Tyrtée, en un mot, représente le besoin qu'avait Sparte de se compléter, même dans cet art militaire où ses citoyens étaient devenus des virtuoses. Le poète-général incarne en lui les qualités qui différenciaient la société ionienne de la société dorienne et les emprunts que, pour combler certaines lacunes, celle-ci devait parfois faire à celle-là.

Le rayonnement militaire de Sparte. — Les guerres contre les Messéniens étaient le prélude d'une série d'expéditions qui devaient donner à Sparte l'*hégémonie* du Péloponèse, autrement dit une prépondérance militaire accompagnée d'un long prestige. Ce prestige n'était plus lié, comme à l'époque achéenne, à la personne brillante et persuasive de tel ou tel chef, favorisé d'ailleurs par l'exploitation d'un lieu fertile en ressources. Ce prestige était lié désormais à la Cité elle-même, à la collectivité plus cohérente, mieux disciplinée. Si on le remarque, la régularité de l'organisation va croissant depuis la première descente de montagnards. Avec les Héraclides, on a l'organisation sommaire et chaotique, procédant par grands coups de force et à l'aventure. Avec les Hellènes, on a cette fourmilière de « meneurs d'hommes », encore un peu anarchique par certains côtés, mais réalisant comme une ébauche d'organisme régulier par le jeu des protections, des amitiés et des réseaux d'alliance. Avec les Doriens, nous avons l'organisation strictement disciplinaire, bannissant les derniers restes d'anarchie.

C'est toujours la *Cité* qui forme le moule de la vie publi-

que : mais il y a des cités reines et des cités sujettes, des cités suzeraines et des cités vassales, des cités protectrices et des cités protégées. Maîtresse de la Messénie, et, par suite, de tout le sud du Péloponèse, Sparte porte ses ambitions vers le nord. Elle restreint encore l'indépendance relative de l'Arcadie, elle oblige la cité de Tégée à devenir son amie — amie de condition inférieure — et à lui fournir, dans ses campagnes, des contingents militaires. Elle lutte avec Argos pour la possession des collines de la Cynurie, qui longent le rivage oriental du Péloponèse, et met les Argiens dans un état de dépendance d'où ils n'oseront plus sortir. C'est ensuite l'île d'Égine qui est forcée de donner des otages. Sparte étend son influence sur les riches cités commerçantes de Corinthe et de Sicyone, et finit par intervenir en Attique, dans les querelles intestines des Athéniens. Toute cette série d'événements nous amène jusqu'au ve siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers l'époque des guerres médiques.

L'expansion dorienne hors de Grèce. Le monde dorien. — Mais tandis que Sparte prenait si brillamment le pas parmi toutes les cités doriennes, qu'était devenu l'ensemble du monde dorien ?

Nous avons vu les envahisseurs se répandre dans le Péloponèse et refouler les Achéens et Ioniens qui l'habitaient. Ce refoulement, avons-nous remarqué, ne fut pas complet. Non seulement le fond agricole de la population ne bougea pas ; mais des groupes importants d'Hellènes appartenant à la « classe dirigeante » réussirent, en bien des cas, à obtenir des *modus vivendi* avec les vainqueurs. Il en résulta que le type dorien, quoique dominant, ne demeura pas pur, et que l'ancien type achéen ou ionien, en se combinant avec lui, produisit des alliages. Ce fut le cas, notamment, pour l'île d'Égine, ainsi que pour Argos, Corinthe, Mégare et Sicyone.

Nous avons dit qu'à Argos les « serfs » étaient parvenus, momentanément, à renverser les autorités doriennes. Celles-ci reprirent le dessus, mais, à la longue, la dynastie héraclide

fut remplacée. Même phénomène à Corinthe, où une dynastie indigène, celle des Bacchiades, se substitua aux rois « héraclides », en attendant d'être remplacée par une famille plus brillante, celle des Cypsélides. Même révolution à Sicyone, au VIIe siècle. Dans ces deux dernières cités, situées sur l'isthme ou tout près de l'isthme, le commerce et la navigation, exercées par les éléments ioniens de la population admis par les vainqueurs au droit de cité, conservaient une importance très sérieuse ; des dominateurs purement militaires étaient moins bien qualifiés qu'à Sparte pour prolonger victorieusement leur système de compression. Aussi Corinthe, au bout de quelques siècles, finit-elle par évoluer franchement vers le luxe et les mœurs relâchées des ports maritimes, et Sicyone devint-elle célèbre par ses artistes, peintres, fondeurs et sculpteurs.

Les Doriens, répétons-le, n'étaient pas des barbares. C'étaient des Pélasges, d'anciens urbains par conséquent, longtemps confinés dans la montagne, mais capables, à leur descente, d'un certain retour vers la civilisation et d'une certaine adaptation aux milieux plus avancés au milieu desquels tombaient leurs bandes guerrières. Sous leur rudesse de mœurs qui les distinguait des premiers Hellènes, il sgardaient une intelligence des hommes et des choses telle qu'on pouvait l'attendre de « bannis » qui reviennent dans leur patrie. En un mot, c'étaient des Grecs, des Grecs de physionomie plus dure, plus austère, plus militariste, mais, en somme, toujours parents des autres Grecs.

Cette origine des Doriens explique leur fusion, sur plusieurs points, avec les indigènes ; elle aide à comprendre, aussi, par combinaison avec ce dernier fait, les migrations maritimes de la race dorienne, qui se traduisirent par des fondations de colonies.

Les colonies doriennes se divisèrent en deux groupes.

Le premier comprend une traînée d'îles partant du Péloponèse pour aboutir à la pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, et formant la bordure méridionale de l'Archipel. On conçoit que ces îles — Cythère, Mélos, Théra, Astypalæa, Cos, Rhodes, pour citer les

principales — aient été facilement conquises de proche en proche, à partir de ce Péloponèse où les Doriens avaient si fortement établi leur domination. Ces îles n'étaient en définitive qu'en petit nombre et elles se trouvaient, au sud, sur les confins du monde grec. Tout porte à croire que la domination achéenne ou ionienne, avant la guerre de Troie, devait y être plus récente, moins assise, et que ces îles, longtemps possédées par les Phéniciens, leur avaient été arrachées depuis peu.

Le second groupe des colonies doriennes se trouve dans l'Italie du Sud et dans la Sicile. Sa constitution eut pour cause l'activité spéciale de Corinthe, la ville maritime par excellence, assise sur deux mers, et aussi celle de Rhodes, dont les habitants, à la longue, avaient dû se former à l'audace maritime au contact des navigateurs phéniciens. Soit à Rhodes, soit à Corinthe, l'action de la population indigène s'exerça fortement pour faire évoluer les Doriens vers le type du port.

Une île qu'il faut mettre à part, c'est la Crète. On n'a pas de détails sur la descente des Doriens dans ce pays, qui donna le premier, dit-on, l'exemple d'une « législation » dans le genre de celle de Sparte, et où Lycurgue alla puiser des idées. Ce qui est curieux, toutefois, c'est que les Doriens de Crète, groupés dans cette grande île à l'état de communautés militaires, paraissent n'y avoir pas joué de rôle politique, et avoir laissé la direction des affaires aux habitants des cités locales. Les Doriens, venus de Sparte et d'Argos, à ce qu'on croit, se seraient imposés seulement comme spécialistes militaires et défenseurs du pays, moyennant un tribut et des privilèges. C'était, en quelque sorte, une caste de mercenaires à demeure, avec une concession perpétuelle et un monopole de gendarmerie. Dans le pays du grand gendarme Minos, on devait avoir gardé le besoin de tels auxiliaires.

C'est d'Argos que partirent des colons pour Rhodes, la frontière orientale du monde grec. Les Phéniciens avaient passé par là, et influencèrent évidemment les nouveaux colons. On voit ceux-ci rayonner en Lycie, en Carie et dans les îles voisines, puis se lancer dans la Méditerranée occidentale, et fonder en

Sicile Géla, qui fonde elle-même Agrigente. La pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, où aboutissait l'étroit cordon des îles doriennes, présentait deux presqu'îles longues et étroites. Sur l'une, les Trézéniens fondèrent Halicarnasse; sur l'autre, des Laconiens fondèrent Cnide, qui devint célèbre, ainsi que plusieurs autres lieux de relâche pour les équipages, par le culte particulier de Vénus, dû sans doute à la corruption plus facile des mœurs. La partie de la côte d'Asie Mineure ainsi occupée par des Doriens reçut le nom de Doride. La disposition de tout ce cordon, tendu à l'extrême sud de l'Archipel, montre que les Doriens, moins forts sur mer que les Ioniens, avaient dû se contenter d'occuper, pour ainsi dire, des postes en lisière, aussi loin que possible des points où leurs adversaires vaincus avaient ramassé leurs forces.

De l'autre côté de la Grèce, les Corinthiens avaient colonisé Corcyre (Corfou), île relativement lointaine sur les côtes de l'Épire. Mais la plus brillante de leurs colonies fut Syracuse, qui devait devenir une cité immense, une des plus vastes qu'aient jamais habitées les Grecs. Nous avons noté l'exode des Messéniens à Rhégium. Plusieurs autres groupes doriens vinrent s'installer sur ces rivages de la Sicile et de l'Italie du Sud, qui reçurent, du fait de leur présence et de celle d'autres colons, le nom significatif de Grande Grèce.

Tout à fait à l'écart des autres, la plus méridionale et la plus célèbre des colonisations doriennes fut celle de Cyrène, en Afrique. La Cyrénaïque est une exception sur la côte africaine. C'est un coin de sol grec échoué sur les sables de la Tripolitaine, ou, si l'on aime mieux, une île de l'Archipel égarée au sud, entre le désert et la mer. Ce pays fut colonisé par des émigrants de l'île de Théra (aujourd'hui Santorin) où les Doriens s'étaient déjà mélangés à des hommes d'autres types. Le chef de l'expédition, nommé Battos, était de race mynienne, comme Jason. Des aventuriers de diverses cités, notamment des Crétois, avaient fourni leurs contingents. On raconte que les matelots, effrayés par la longueur inédite de cette navigation — il fallait perdre la terre de vue pendant plusieurs jours — opposèrent à Battos

des résistances analogues à celles que devait rencontrer Christophe Colomb cinglant vers l'Amérique. Cinq cités, dont Cyrène fut la principale, s'élevèrent dans ce coin reculé du monde grec, et s'enrichirent par la culture du silphium, plante très recherchée alors comme légume et comme denrée pharmaceutique. Un certain Démonax, à Cyrène, joua le rôle de législateur que Lycurgue avait joué à Lacédémone.

L'art dorique et sa propagation en dehors du monde dorien. — Même lorsque le type dorien se déformait par la fusion avec d'autres types, il conservait assez de prestige pour donner un cachet spécial et reconnaissable aux divers groupes qu'il contribuait à former. De nouveau, les montagnards avaient joué le rôle de levain qui fait fermenter la pâte. Ce prestige et cette influence se traduisirent, au point de vue intellectuel, par trois phénomènes importants, qu'il convient de noter.

Le premier phénomène fut le développement littéraire du dialecte dorien. Ce dialecte, le plus mâle des dialectes grecs, est, après l'éolien, le plus rapproché du latin, c'est-à-dire de la souche linguistique primitive. La lettre *a* y domine et les contractions y sont fréquentes, ce qui enlève de la finesse et des nuances. Ce dialecte devint celui de *la poésie lyrique chantée en chœur*. Nous avons montré que ces chœurs, grâce à la vigueur de la vie publique et aux fêtes occasionnées par l'éducation systématique de l'enfance, étaient plus prospères chez les Doriens qu'ailleurs. Il en résulta que, même chez les Ioniens, lorsque les poètes firent des vers pour les chœurs, ils suivirent naturellement la mode existante et écrivirent en dialecte dorien. Les grands tragiques d'Athènes eux-mêmes devaient s'incliner devant cette anomalie consacrée par l'usage. Tant que dure le dialogue, c'est la langue d'Athènes que parlent les personnages. Dès que le chœur commence, c'est l'idiome de Sparte qu'on entend.

Le second phénomène est la diffusion, en musique, du *mode dorique*. C'était le mode grave, religieux, tel qu'il convient à des chants organisés par la Cité pour l'éducation de la jeunesse,

et propres à exalter l'enthousiasme patriotique. Ce mode différait du mode *lydien*, doux et délicat, et du mode *phrygien*, ardent et passionné. C'était le mode national par excellence. Lui aussi fut employé par les cités non doriennes, dans les circonstances où il convenait d'imprimer aux mélodies un caractère noble et imposant.

Le troisième phénomène est la diffusion, en architecture, du style dorique. Ce style se caractérisait essentiellement par une certaine espèce de colonne, la plus grave, la plus massive et la moins ornée que connussent les Grecs. Cette colonne n'a pas de socle et repose directement sur le sol. Sa hauteur est de cinq fois et demi le diamètre pris à la base, car le fût s'amincit vers le haut. Le chapiteau n'est qu'un évasement de la pierre, orné de quelques rainures. L'entablement et la frise supportés par ces colonnes sont aussi moins ornés. Les édifices de ce style avaient quelque chose de particulièrement sobre et majestueux. Ils étaient pourtant *artistiques*, conformes, comme tout ce qui se faisait chez les Grecs, à un idéal de mesure et de goût. L'harmonie de leurs lignes éclate si on les compare aux monuments disproportionnés, inachevés, bizarres, de l'Égypte et de l'Assyrie. Comme le dialecte dorien, comme la musique dorienne, l'architecture dorienne rayonna hors du domaine territorial occupé par les Doriens, et quand les Athéniens, en plein siècle de Périclès, voulurent élever à la déesse Athénè, protectrice de leur cité, un temple digne d'elle, ce n'est pas l'ordre ionique, national pour eux, qu'ils choisirent. C'est dans le style dorique, c'est-à-dire dans le style des Spartiates leurs adversaires, qu'ils construisirent le Parthénon.

VI

LES REFOULÉS ET LEURS MIGRATIONS
L'ESSOR DU PORT MARITIME : LE TYPE IONIEN

Comment se fondait une colonie. — Nous avons vu la place que tient le bannissement dans les mœurs grecques. A côté du bannissement individuel, par lequel un chef vaincu se jette dans la montagne, il y a le bannissement collectif, par lequel d'importants groupes d'hommes, ayant le temps de se reconnaître et de s'organiser, abandonnent une cité qu'ils ne peuvent plus défendre, pour aller en fonder une ailleurs. Ces bannissements collectifs s'opèrent *par mer*, car, étant donnée la configuration du pays, cette route est la plus commode pour ceux qui disposent d'une flotte et qui veulent fuir sans se séparer.

Il arrive aussi que, soit par l'affluence de bannis dans une cité, soit par la multiplication normale des habitants, le sol de cette cité, généralement maigre et aride, ne suffit plus à nourrir la population. Alors se produit un essaimage de citoyens. Une petite cité se détache de la grande et se transporte ailleurs, pour vivre d'une existence calquée sur celle du milieu primitif.

La colonie n'est pas *soumise* à la métropole. L'essaim émigré, par le seul fait qu'il émigre, devient indépendant. Nous avons vu en effet que la souveraineté, avec la formation sociale de nos Grecs, ne peut guère s'étendre en dehors d'une certaine case territoriale, généralement assez petite. Au delà de cette limite, une cité peut avoir des amies, des alliées, des tributaires. Mais l'autonomie municipale subsiste, et l'autorité municipale, c'est

tout ce que les Grecs savent créer en fait de pouvoirs publics. Toute colonisation est donc accompagnée d'une *rupture* avec la cité-souche, et l'on n'a pas l'idée qu'il puisse en être autrement.

Cependant, si le lien matériel est rompu, le lien moral subsiste. La cité d'où l'on est parti demeure la métropole, mot à mot la cité mère. Elle conserve des droits à un certain respect, à une particulière déférence. Les émigrés, en partant, ont eu le soin d'emporter le feu sacré de leur patrie. Ils entourent d'un culte spécial les mêmes divinités que leurs pères. Ils emmènent avec eux des prêtres et des devins appartenant à des familles pour ainsi dire « nationales », anciennement investies du monopole de leurs fonctions. Ils s'efforcent, en construisant la ville nouvelle, de reproduire les temples, la citadelle, les places, les rues de la mère-patrie. C'est vers celle-ci qu'ils se tourneront le plus volontiers en cas de péril, s'ils éprouvent le besoin de quelque assistance étrangère. Et, réciproquement, c'est vers la colonie que fuient volontiers les gens de la métropole, si quelque désastre fond sur eux.

Les Achéens en Italie : l'austère Crotone et la molle Sybaris. — Des exodes de ce genre avaient dû se produire, évidemment, bien avant l'invasion dorienne. Mais celle-ci, par sa puissance de refoulement, en détermina un grand nombre.

Nous avons vu comment « l'empire d'Agamemnon », c'est-à-dire le groupe important de cités du Péloponèse qu'entraînait l'ascendant des chefs achéens de Mycènes, avait croulé sous le choc des envahisseurs, et comment, après le remous de l'invasion, les débris des Achéens vaincus s'étaient trouvés massés au nord du Péloponèse, sur le rivage, qui allait prendre dès lors le nom d'Achaïe. Ce rivage, bordé par le golfe de Corinthe, qui débouche au sud de l'Adriatique, offrait au trop-plein des fugitifs une route vers l'Occident. Ils s'en servirent et allèrent fonder, dans le sud de l'Italie, plusieurs cités importantes, dont les plus célèbres furent Crotone et Sybaris.

Ces deux villes sont restées dans l'histoire avec un cachet spécial.

Crotone était célèbre par ses médecins et ses athlètes. On y cultivait l'hygiène et les sports. C'est la patrie du fameux Milon, dont la force physique est demeurée légendaire.

Sybaris, au contraire, était la ville de la mollesse et des voluptés. Certains traits des Sybarites sont restés légendaires aussi. Ils ne pouvaient, disait-on, souffrir le pli d'une feuille de rose. Leur cuisine avait des raffinements merveilleux et aucune laine n'était assez fine pour draper leurs membres délicats.

L'antithèse entre ces deux villes, qui date d'ailleurs d'une époque fort postérieure à leur fondation, montre la lutte qui s'était établie, sur ces rivages, entre deux courants.

Sybaris, c'est le grand port maritime corrompu par la richesse, à la suite d'un commerce intense et prospère.

Les villes du sud de l'Italie, *auxquelles aujourd'hui l'on ne s'arrête plus*, étaient alors d'importantes étapes de trafic entre le monde grec d'une part et, d'autre part, cette immense Méditerranée orientale, qui était, nous l'avons dit, comme un Océan rempli ou bordé de « pays neufs ». Elles durent être aussi, à un moment donné, les habiles intermédiaires entre le commerce des Grecs et celui des Étrusques.

La situation favorisée de cette région se révèle d'ailleurs par la prospérité inouïe et l'importante population d'autres villes, comme Locres, Tarente, Syracuse, à la place desquelles on ne trouve aujourd'hui que des villages, mais qui atteignirent, à un moment donné, un haut degré de splendeur.

Or, la richesse engendre le luxe, et le luxe enfante la mollesse. Cela est classique.

Ce qui est classique aussi, c'est la lutte qui s'établit contre l'invasion des nouveautés amollissantes et corruptrices, dans les cités où les traditions de sobriété et de virilité sont encore représentés par une puissante élite sociale.

Cette élite voit le péril, et se raidit contre lui. Ce sont alors des lois somptuaires, des prédications hygiéniques et morales, des appels à la loi pour protéger les mœurs, des mesures artificielles pour écarter la contagion du luxe et de la sensualité. Alors surgissent, selon les pays, des Pythagores, des Catons, des Savonaroles.

En Grande Grèce, c'est Crotone, la cité des médecins et des athlètes, qui conduisit le mouvement, représenté dans son sein par le parti aristocratique, plus « conservateur » des traditions. Crotone était l'ennemie de Sybaris, qu'elle finit par vaincre, quoique moins peuplée et moins riche, et l'homme qui attacha son nom à ce mouvement de résistance aux mœurs dissolues, fut le philosophe Pythagore, un Ionien de Samos.

Mais Pythagore n'était pas seulement l'apôtre de la sobriété traditionnelle, soutenu par les conservateurs de Crotone et des cités voisines; c'était de plus un mathématicien. Or, ce caractère encore convenait parfaitement au milieu.

Dans la Méditerranée orientale — la grande mer — les îles et les caps se font rares. Les navigateurs ont plus souvent occasion de perdre la terre de vue. Par suite, des connaissances nautiques plus complètes s'imposent. Il y a une place à prendre pour les calculateurs, pour les astronomes, pour les ingénieurs maritimes. Or, c'est précisément en cette région que le même Pythagore s'illustre par ses théories mathématiques. C'est là que son disciple Archytas invente, dit-on, la poulie. C'est là qu'Archimède illustrera Syracuse par ses découvertes variées : principe d'hydrostatique, vis, miroirs ardents, etc. Les deux grands hommes de Marseille, la plus occidentale des colonies grecques, sont deux mathématiciens-navigateurs, Pythéas et Euthymènes. Telle est, en quelques mots, la forme particulière que prend l'esprit grec dans ce coin reculé du monde hellénique en raison des conditions spéciales que lui font le milieu. Revenons maintenant aux autres effets de l'invasion dorienne, c'est-à-dire aux autres migrations.

Les Éoliens à Lesbos : la poésie à épanchements des joueurs de lyre. — Mais, tout d'abord, rappelons-nous que l'invasion dorienne dans le Péloponèse avait été précédé d'un phénomène analogue, celle des Thessaliens dans l'Hæmonie, qui allait dès lors prendre le nom de Thessalie. La plupart des chefs de ce pays étaient des Éoliens, proches parents de ceux qui avaient fait l'expédition des Argonautes. Les vaincus — ou tout au

moins ceux qui avaient été le plus compromis dans la lutte — s'embarquèrent, dit la tradition, à Aulis, comme les aventuriers qui étaient allés faire la conquête de Troie, et cinglèrent précisément dans la direction de Troie, c'est-à-dire vers la portion de l'Asie Mineure qui se trouvait, de l'autre côté de l'Archipel, en face de la Thessalie. Les émigrants éoliens se superposèrent, en cet endroit, aux populations dont nous avons parlé à propos du type troyen, et qui se rapprochaient plus ou moins du type primitif pélasgique. Comme ils constituaient, malgré leur défaite, une élite guerrière et directrice, ils devinrent les maîtres de cette région, qui prit le nom d'Éolide. L'éclat des cités qu'ils fondèrent fut éclipsé, nous allons le voir, par le voisinage des cités ioniennes, d'un type plus intense et plus net. Il faut faire une exception pour un point spécial de leur domaine, l'île de Lesbos.

L'île de Lesbos paraît avoir eu le privilège de partager les heureuses conditions de l'Ionie au point de vue de l'essor intellectuel et poétique, et, en même temps, grâce à la fondamentale simplicité de sa population pélasgique ainsi qu'à sa situation légèrement en dehors du tourbillon commercial intense, cet autre privilège de voir régner chez ses habitants une certaine naïveté de cœur, une certaine fraîcheur d'impression éminemment favorable au développement du lyrisme. Une légende disait que la tête d'Orphée, après que celui-ci avait été mis à mort par les Ménades, avait été roulée par les flots jusqu'au rivage de Lesbos. Poétique tradition, qui doit être interprétée dans le sens d'un refuge particulièrement ouvert, dans cette île pélasgique, aux vieilles traditions poétiques des Pélasges. Plus qu'ailleurs, les effusions et récréations poétiques étaient goûtées à Lesbos ; plus qu'ailleurs elles se produisaient spontanément et traduisaient les sentiments d'âmes épanouies ; plus qu'ailleurs on se plaisait à imaginer des combinaisons de rythme et de mesure pour s'adapter aux vers ; plus qu'ailleurs on s'ingéniait — car la poésie, ne l'oublions pas, restait étroitement unie à la musique — à perfectionner les instruments qui accompagnaient la voix.

L'île de Lesbos, une des plus grandes de l'Archipel, est très voisine de la côte d'Asie. Elle se trouve au sud de la Troade et au nord de l'Ionie, non loin du point d'où les Pélasges primitifs, arrivant par l'Hellespont, s'étaient élancés vers l'Archipel et la Grèce. Le sol est fertile et le climat doux. Une médaille antique représente l'île sous les traits de Cybèle — la déesse pélasgique — tenant en main la corne d'abondance. Les Grecs donnaient à Lesbos l'épithète de « fortunée ». Ils prétendaient trouver un charme particulier au chant de ses rossignols et louaient proverbialement l'extraordinaire beauté de ses femmes.

On peut conjecturer que les péripéties de l'histoire de Lesbos avaient consisté surtout en retours de Pélasges vers d'autres Pélasges, et en superpositions de types très ressemblants, qui ne faisaient que se renforcer par leur superposition même. Les émigrés éoliens eux-mêmes, nous l'avons vu en définissant le type éolien, faisaient à peine exception à la règle. C'étaient les Hellènes demeurés les plus voisins du type pélasgique; et c'est du reste dans cette région restreinte de l'Éolide que parvinrent à se maintenir, sous le nom de dialecte éolien, le formes les plus archaïques de la langue grecque.

Grâce à la douceur de la vie, combinée avec l'ouverture d'esprit que favorisait le commerce, Lesbos se caractérisa, au milieu du monde grec, par le développement plus rapide et plus ingénieux de la musique. C'est à Méthymne, cité de l'île, qu'était né Arion, le musicien charmeur, qui, obligé de se jeter à la mer pour échapper à des matelots bandits, fut, dit la légende, sauvé et porté par un dauphin. C'est de Lesbos qu'était Terpandre, illustre pour les perfectionnements qu'il avait apportés à la lyre, et qui fut banni de Sparte, dit une autre légende, pour ces innovations qui rendaient les mélodies trop captivantes. C'est à Lesbos que les musiciens poètes, adaptant eux-mêmes les accords de leurs lyres aux sentiments qu'ils voulaient exprimer, inventaient des « nomes » ou rythmes nouveaux, et qu'Alcée créait la strophe « alcaïque », comme Sapho la strophe « saphique ». Et ce que nous appelons « strophe » était une combinaison de mesures musicales en même temps qu'un certain arran-

gement de vers. Rappelons-nous que le même homme, en ces temps où la division du travail était dans l'enfance, pouvait cumuler très normalement les rôles du compositeur, de l'exécutant, du chanteur, du poète et du luthier. L'image aujourd'hui si conventionnelle et presque allégorique du poète *s'accompagnant sur sa lyre* correspondait alors aux réalités de la vie.

L'originalité des poètes de Lesbos fut de promouvoir à la dignité littéraire des chants tels qu'il s'en rencontre partout, mais qui, dans ce milieu plus favorisé, tendaient à prendre une forme plus belle qu'ailleurs. Tels sont les chansons à boire, les cris d'admiration en face du pittoresque de la nature, la satire politique et les épanchements de l'amour.

« Arrose de vin tes poumons, s'écrie Alcée, le soleil est haut, la saison est accablante, et la soif brûle toute chose. Harmonieusement, dans le feuillage, bruit la cigale, et de ses ailes tombe en notes pressées son chant sonore, tandis que l'été embrasé, s'étendant sur la terre, y répand la sécheresse. »

Et Sapho, native comme Alcée de Mytilène, dit à son tour : « Le bruit des feuilles a dissipé mon sommeil... L'aurore à la chaussure d'or paraît déjà à l'horizon... La lune dans son plein éclairait les cieux. » Profitant d'une liberté d'allures et d'une hardiesse particulières aux femmes de Lesbos, elle met dans l'expression de l'amour une ardeur passionnée qui l'a rendue célèbre : « Ma langue se brise, un feu subtil et rapide court en moi, mes yeux ne voient plus rien, mes oreilles bourdonnent... ». Voilà bien cette poésie « subjective », jaillie spontanément de l'âme, qui refleurira avec Lamartine, Hugo et Musset. Et c'est encore un élan spontané du cœur que la colère avec laquelle Alcée, victime des révolutions politiques de Mytilène, « banni » même à la suite de ces révolutions, transforme ses poésies en « châtiments » contre les politiciens qu'il n'aime pas. C'est lui qui, pour la première fois, compare la cité à un vaisseau battu par la tempête. C'est lui qui s'écrie avec une joie sauvage, en apprenant la mort d'un « tyran » qui opprime son parti : « C'est maintenant qu'il faut boire, et maintenant qu'il faut s'enivrer ! » Naïfs, délicats, impressionnables, expansifs : tels nous apparaissent les

Lesbiens, variété la plus vibrante et la plus nerveuse peut-être du génie grec, bien que d'autres variétés aient conquis plus de gloire par des œuvres plus solides et plus étoffées.

Les Ioniens comprimés en Attique et projetés vers l'Asie. — Nous glissons rapidement sur la colonisation achéenne et la colonisation éolienne, pour ne pas avoir à répéter certaines constatations que nous allons faire à propos de la colonisation ionienne, la plus brillante de toutes, et sur laquelle nous insisterons un peu plus.

Nous avons dit que les Ioniens, au moment de l'invasion du Péloponèse par les Doriens, s'étaient vus obligés d'évacuer le nord de la Péninsule et de refluer vers l'Attique. Ceux qui fuyaient ainsi, répétons-le, n'étaient pas le menu peuple. Le menu peuple ne se déplace pas si aisément, et peu lui importe le maître. Ceux qui fuyaient, c'étaient les nobles familles, les « meneurs d'hommes » et leurs « illustres compagnons »; bref, les gens à panache, toute une aristocratie vaincue, menacée, compromise, préférant l'émigration à une révolution qui eût été sa ruine et sa mort. Toutes ces élites sociales de l'Ionie péloponésienne, mêlées à quelques nobles Éoliens de l'Élide appartenant, dit-on, à la famille de Nestor, viennent se concentrer dans l'Attique, pays de population ionienne où elles se sentent chez des amis. L'Attique, par sa situation péninsulaire à l'extrémité orientale de la Grèce, en dehors de la grande route allant du nord au sud, était merveilleusement adaptée à son rôle de refuge, et nous avons vu que, pendant longtemps, les Pélasges vaincus y avaient résisté aux Hellènes. De même les Ioniens y résistèrent aux Doriens, et cette résistance fut victorieuse. Acculés dans ce cul-de-sac, tous les illustres bannis, grossis des Athéniens, firent front contre les envahisseurs, et le triomphe des armes ioniennes est resté célèbre dans l'histoire, qui l'associa au « dévouement de Codrus », dernier roi d'Athènes. Ce « roi », dit la tradition, ayant su par un oracle que le peuple dont le roi périrait serait vainqueur, se fit volontairement tuer dans la bataille, et les Athéniens abolirent dès

lors la monarchie, parce que Codrus avait porté trop haut désormais le titre de roi. Il est assez probable que l'afflux d'une foule de familles nobles, et même « royales », dans l'Attique, fit tomber tout naturellement le pouvoir dans une sorte de conseil de chefs égaux entre eux, ce qui ouvrit la période de l'archontat aristocratique.

Mais il ne suffit pas de se défendre sur un sol. Il faut y vivre. Cinquante ans après la victoire de Codrus, disent les historiens, il y eut dans l'Attique une disette. En d'autres termes, les réfugiés étaient trop nombreux dans ce territoire pauvre, presque tout entier en collines rocailleuses, et des migrations s'imposaient. Toutes les traditions s'accordent à nous montrer ces migrations conduites par des « descendants de rois » (surtout de Codrus et de Nestor). Elles se firent vers l'est, en ligne droite, c'est-à-dire selon une ligne parallèle aux migrations éoliennes, mais plus au sud, comme l'indiquait suffisamment la configuration des lieux. Il est assez probable que les essaims partis de l'Attique, avant de se poser sur la côte d'Asie, commencèrent à coloniser de proche en proche les îles de l'Archipel, c'est-à-dire à y superposer des aristocraties nouvelles aux populations qui s'y trouvaient déjà. Les Ioniens, avons-nous vu, étaient les plus marins des Hellènes. Ils étaient donc particulièrement aptes à l'occupation des îles; et en fait, presque toutes les îles de l'Archipel tombèrent en leur pouvoir. Seul restèrent hors de leur domaine, à l'extrême sud, le chapelet d'îles doriennes qui reliait le Péloponèse à la Carie, et au Nord, l'île de Lesbos, d'ailleurs presque liée au continent, où nous avons noté le magnifique essor de la civilisation éolienne.

Les deux plus importantes de ces îles, Chio et Samos, les conduisaient à la portion du rivage d'Asie Mineure qui allait prendre le nom d'Ionie.

L'Ionie et la douceur de vivre. — L'Asie Mineure est un plateau très massif, très asiatique, mais dont les rivages, souvent isolés de l'intérieur du pays, sont européens et grecs par leur configuration. L'extrémité occidentale de ces rivages, en parti-

culier, fait absolument corps avec l'Archipel. C'est une côte sinueuse, découpée, toute en golfes et en presqu'îles, avec des combinaisons de lignes courbes qui équivalent en longueur au quadruple d'une ligne droite. Ces rivages, comme en Grèce, se divisent en compartiments restreints, séparés par des ceintures de hautes collines et dont le centre est occupé par des cours d'eau à physionomie torrentueuse, chargés de limon et d'alluvions : Caïcos, Hermos, Caystre, Méandre. Comme climat, l'Ionie est une région privilégiée. L'Éolide, au nord, quoique tempérée, tend à se rapprocher du climat septentrional, celui de la côte de Trébizonde, qui est exposée aux vents de la mer Noire. La Carie, au sud, ainsi que les Cyclades tout à fait méridionales, est exposée au contraire à des excès de chaleur. L'Ionie, comprise entre les deux, a, observe Reclus, le climat « le plus agréable et le plus uniforme de la région cistaurique ». La moyenne d'hiver y est de huit degrés; la moyenne d'été, vingt-quatre; la moyenne de l'année, seize. « Les Ioniens, dit Hérodote — qui n'était pas ionien — ont bâti leurs villes dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température. » Comme conséquence, l'on a une magnifique végétation d'arbres fruitiers : oliviers, figuiers, orangers, citronniers, mûriers, grenadiers, vignes. De nos jours encore, la figue de Smyrne et le muscat de Samos donnent une idée des aptitudes productrices de cette région, pourtant bien désertée sous la domination ottomane.

Cette « douceur de la vie », que nous avons déjà signalée à Lesbos, était donc une caractéristique de la région ionienne. La culture arborescente est chose facile et agréable, surtout quand un limon fertile, comme celui du Méandre et des autres fleuves, en favorise la végétation. L'Ionien était un homme qui regardait pousser des arbres, et ce spectacle de la fécondité de la nature ne sera pas sans influence sur l'orientation de sa philosophie.

A cette prédominance de l'arbre se rattache une qualité bien grecque : la sobriété. L'olive et la figue ne sont point un condiment et un dessert, mais des aliments, des « plats de résis-

tance ». Cette qualité contribue dans une large mesure à augmenter les loisirs. La modération des besoins agit dans le même sens que la fécondité du sol : toutes deux tendent à diminuer le travail de l'homme. Il demande peu, la nature donne beaucoup. De telles coïncidences, si elles ne font pas tout le bonheur, expliquent l'épithète d'heureux donnée à certains peuples. Les Ioniens furent de ceux-là.

Outre cette culture facile, les Ioniens se livraient pourtant au commerce; mais c'est presque toujours — nous verrons les exceptions — le commerce de cabotage, l'exploitation tranquille et heureuse d'un voisinage facile à atteindre. Pour l'Ionie, le génie commercial n'est pas un démon, un de ces démons qui possèdent une race tout entière — comme celui des Phéniciens — et l'empêchent de rêver à autre chose. Ces aptitudes commerciales, toutes brillantes qu'elles paraissent à une certaine époque, ont un sensible contrepoids dans l'amour de la bonne terre ensoleillée plantée d'arbres à fruits, où ont vécu les ancêtres et où les loisirs sont si doux. On s'embarque pour trafiquer, mais l'on débarque volontiers pour aller bavarder sous les platanes, en des causeries que le climat permet de prolonger autant que l'on veut. Les jours fériés sont nombreux; on aime les fêtes. L'une d'elles, intitulée « panionienne », réunit dans un pèlerinage à l'île de Délos les représentants de toutes les cités d'Ionie. C'est enfin dans l'île ionienne de Samos qu'on verra s'élever le type si curieux du « tyran » Polycrate, se plaignant et s'effrayant d'être *trop heureux*.

Le premier essor de la poésie ionienne : les aèdes homériques et leur rayonnement. — Cet état d'âme a des conséquences intellectuelles. Comme Lesbos, l'Ionie est un milieu merveilleusement préparé à l'essor des facultés poétiques.

Une première période poétique paraît avoir suivi de très près l'arrivée des essaims venus d'Attique, et encore remplis du souvenir des grands exploits accomplis pendant la phase précédente. Ceux qui débarquaient étaient, ne l'oublions pas, des « héros » à la mode d'Agamemnon, dont les pères ou les grands-

pères avaient connu, dans le Péloponèse, la civilisation mycénienne. Déchus de leur splendeur politique, ces illustres bannis se raccrochaient du moins, par le souvenir, à cette épopée déjà un peu lointaine, et par conséquent idéalisée. Des aèdes, chez ces héros, se firent les interprètes de ce sentiment. Comme il arrive souvent, l'homme qui chantait la gloire arrivait au moment où la gloire commençait à s'éteindre.

La poésie de ces aèdes, nous l'avons dit, se résume dans le nom d'Homère. Homère évidemment ne fut pas le seul, et nous savons même que les poèmes consacrés à l'épopée troyenne se groupaient en « cycles » qui représentaient un vaste mouvement poétique. Mais la postérité aime à simplifier, et l'on ne peut ni conserver tous les ouvrages, ni retenir tous les noms. Quoi qu'il en soit, l'éclat de la poésie ionienne fut dès lors assez vif pour que la langue employée par Homère fût adoptée par des poètes d'autres races, hors des limites de l'Ionie. C'est en Béotie, pays éolien plus ou moins dominé par les Doriens, qu'Hésiode, empruntant la forme homérique, composait sa *Théogonie* pour enregistrer les légendes accumulées sur la généalogie des dieux, et ses *Travaux et Jours* pour donner aux cultivateurs de son pays — obligés à plus de labeurs que les Ioniens — des préceptes non seulement d'agriculture, mais encore d'économie domestique et de morale. Car le besoin de persuader, chez ces hommes dont nous avons suivi la formation, imprègne ceux qui écrivent comme ceux qui parlent. C'est Hésiode qui dit : « N'aventure pas sur la mer ta fortune entière. Fais-en deux parts : la plus grande pour ta maison, la petite pour ton navire ». Même chez ce Béotien agriculteur, la mer n'est pas perdue de vue. Et voici un autre conseil pratique, montrant comment les liens du voisinage, chez les Grecs, l'emportent souvent sur ceux de la parenté : « Invite au festin ton ami, laisse ton ennemi. Invite *d'abord ton plus proche voisin*. Car, s'il survient un accident dans ton domaine, les voisins accourent sans mettre leurs ceintures; les parents mettent les leurs. »

Cette première efflorescence de la poésie ionienne tenait en

partie, si l'on peut ainsi parler, à des traditions toutes chaudes, à des réserves antérieures, apportées par les nouveaux arrivants. Elle fut suivie d'une période d'obscurité, au cours de laquelle, évidemment, la société ionienne s'élabore. Cette élaboration prend un certain temps, et on le conçoit. Une crise, en effet, est toujours une crise, et une invasion comme celle des Doriens, suivie d'un exode comme celui des Ioniens, ne va pas sans des épreuves matérielles dont une race se ressent pendant un certain nombre de générations. Il faut en effet une certaine dose de richesse et d'impressions intellectuelles accumulées pour que la production artistique ou littéraire, engendrée peu à peu par les conditions favorables de la vie, puisse atteindre le degré où elle devient digne d'attention et de mémoire. Or, si les loisirs et la « vie heureuse » en Ionie poussaient aux rêveries d'où sortent les essais poétiques, il fallait que la richesse, et une richesse intelligente, fût en mesure de patronner ceux-ci avec goût. Mais cette richesse, qui devait surtout s'acquérir par le commerce, ne pouvait se créer en un jour. Il fallait s'étendre peu à peu, multiplier les comptoirs, trouver des débouchés, lutter contre les Phéniciens qui exploitaient encore ces parages, se substituer à eux graduellement. L'espace de temps qui s'écoule approximativement entre le IXe et le VIe siècles avant Jésus-Christ est rempli par cette lente ascension de la société ionienne. Le type subit une évolution déjà ébauchée sans doute avant la guerre de Troie, et caractérisée par la différence qui séparait l'Ionien naissant de l'Achéen, mais qui va s'accentuant de plus en plus. Il devient moins guerrier (sans cesser tout à fait de l'être) et plus commerçant, tout en ne versant pas dans le type de trafiquant pur.

Le type tend à devenir moins guerrier, parce que les conditions qui alimentaient l'esprit belliqueux en Grèce n'existent plus ou existent peu en Ionie. *La montagne n'est plus grecque,* ou l'est à peine dans un voisinage immédiat. La montagne est « barbare ». Elle ne sert plus de réservoir d'hommes, mais de frontière tacitement acceptée entre les grands États asiatiques du plateau intérieur et les petites cités helléniques accrochées

au rivage. De l'esprit guerrier, les cités ioniennes gardent ce qu'il en faut pour résister à la pression de ces populations de l'intérieur; elles entretiennent dans leur sein un art militaire savant, apprécié parfois chez les barbares qui soudoient des mercenaires et sont heureux d'en trouver là. Mais, somme toute, l'entretien méthodique de cet art constitue surtout une préoccupation défensive. A mesure qu'on s'éloigne de l'époque homérique, le type du bouillant Achille et du conquérant Agamemnon répond de moins en moins aux réalités qui s'élaborent sous l'influence des besoins nouveaux. Rien d'étonnant, donc, si la poésie héroïque, après avoir jeté son suprême éclat avec Homère et les aèdes de son école, tombe sinon tout à fait, du moins aux trois quarts dans l'oubli.

L'ascension de la société ionienne par le développement du port maritime : Milet et Phocée. — En revanche, la disposition des rivages, avec ses baies, ses promontoires, ses îles, ses abris innombrables, constitue pour les Ioniens un merveilleux encouragement à s'adonner aux opérations commerciales. Ils y sont encore encouragés par les destructions violentes accomplies en Grèce par les Doriens, destructions qui suppriment des concurrences et détournent vers la côte orientale de l'Archipel des courants commerciaux habitués à fréquenter auparavant la côte occidentale. En un mot, il y a des occasions à « cueillir », et on les cueille. Ce qui reste d'aptitudes belliqueuses servira d'ailleurs à lutter victorieusement contre la marine phénicienne. En outre, le voisinage des grands États barbares de l'Asie ne sera pas inutile au progrès des ports. Des routes de terre font communiquer ceux-ci avec la vallée de l'Euphrate. Des marchandises peuvent donc arriver par là, et l'on peut profiter de certaines inventions dues aux civilisations assyrienne, babylonienne, lydienne. C'est du reste une loi vérifiée en plusieurs circonstances que des populations pressées entre un plateau et la mer, sur une étroite bande de rivage propice, se tournent volontiers vers le commerce. Ainsi firent les Ioniens, et, avec eux, le type du port maritime entre véritablement dans l'histoire.

Deux ports ioniens, entre tous, atteignirent à un haut degré de rayonnement : le plus méridional, Milet, et le plus septentrional, Phocée.

Milet, à l'embouchure du Méandre, possédait quatre ports, aujourd'hui comblés par les alluvions de ce fleuve. Cette cité, la plus puissante de l'Ionie, se signalait par la multitude de ses colonies dont beaucoup, probablement, devaient n'être que des « comptoirs ». Elle finit par en posséder plus de trois cents dans le Pont-Euxin. Bien que les Milésiens allassent un peu partout, ils s'étaient fait une spécialité du commerce « hyperboréen ». C'étaient eux qui drainaient le blé de la Scythie (le blé d'Odessa) et le distribuaient dans le monde grec. Ils chargeaient encore les laines brutes et les pelleteries, si nombreuses dans les pays du Nord, l'ambre recueilli sur les bords de la Baltique, les pépites d'or de Phase et de l'Oural, les poissons secs et les esclaves. Cette dernière « denrée » commence à devenir plus répandue. L'esclavage, rare à l'époque mycénienne, tend à s'ériger en une institution plus régulière, par suite sans doute de l'enrichissement des centres commerciaux et de la possibilité d'organiser une « traite » avec les réservoirs d'hommes qu'offrent les pays barbares du Nord. Le commerce, de son côté, avait créé à Milet quelques industries, comme celle des fins lainages, célèbres dans l'antiquité, et d'autres tissus précieux. Grâce au climat de l'Ionie, Milet était encore connue pour l'exportation de ses roses.

Les Milésiens poussent aussi une pointe dans une direction absolument opposée. Ils fondent une colonie en Égypte, Naucratis, et obtiennent des pharaons de ce pays quelque chose comme des « capitulations », qui leur confèrent des privilèges commerciaux dans le Delta. De là, dans les entrepôts de Milet, un bel assortiment de marchandises très différentes, qui en faisaient un marché de premier ordre, et multipliaient les ressources de l'industrie. Naturellement, cette prospérité croissante n'allait pas sans une certaine corruption. Milet fut célèbre par la licence de ses mœurs, et c'est elle qui devait donner naissance à la célèbre Aspasie, qui fut à Athènes l'inspiratrice de Périclès.

Le type de Phocée présente, avec beaucoup de ressemblances, quelques différences qui en font une autre variété du port ionien. Les Ioniens qui l'avaient fondé étaient, comme les autres, venus d'Athènes, mais ils étaient fortement mélangés de Phocidiens, autrement dit de montagnards achéens. De là peut-être le caractère plus aventureux de ce groupe. Ce qui distingue les Phocéens entre tous les Grecs, en effet, c'est le goût des voyages lointains, en des régions mystérieuses et dangereuses, comme cette Méditerranée occidentale qui était la grande mer inconnue. Le commerce paraît avoir été pour eux une besogne plus absorbante et plus laborieuse que pour les Milésiens. Aussi, tout en participant à la culture intellectuelle de toute l'Ionie, les gens de Phocée n'ont-ils pas vu s'élever au milieu d'eux de ces célébrités littéraires ou philosophiques dont s'enorgueillissaient des cités voisines, beaucoup plus petites parfois.

Les Phocéens forcent le détroit de Messine, y fondent un nid de corsaires, Zancle, restaurent Cumes en Italie, colonisent Alalia en Corse (où ils paraissent avoir procédé à de grands travaux d'assainissement). Là, comme les Phéaciens leurs prédécesseurs, ils se livrent à l'exploitation si attrayante des pays neufs, jusqu'alors le monopole des races phéniciennes, et poursuivent précisément une lutte acharnée, séculaire, contre les Phéniciens d'abord, et ensuite contre leurs successeurs les Carthaginois. On entrevoit là, autant que les rares documents le permettent, une sorte d'épopée commerciale avec péripéties héroïques. Dans cette Méditerranée lointaine, le négociant grec demeure doublé d'un forban, et il s'y livre, entre concurrents, d'homériques batailles pour la possession de telle route ou de tel comptoir. La fondation de Marseille (probablement sur les ruines d'une station phénicienne) marque, vers l'an 600, l'apogée de l'expansion phocéenne.

Les autres cités de l'Ionie ont leur éclat commercial, mais qui pâlit un peu à côté de celui des deux cités prépondérantes : Smyrne, Clazomène, Chio, Téos, Colophon, Éphèse, Samos, Priène, sont les anneaux plus ou moins brillants d'une chaîne qui, du nord au sud, relie Phocée à Milet. Mais, si leur commerce

fut moins puissant, elles n'en participèrent pas moins à cette vie intellectuelle si intense que les conditions d'ensemble de l'Ionie tendaient à développer.

Le second essor de la poésie ionienne et ses inspirations : l'amour de la cité, la discorde, le plaisir. — La vie facile donne des loisirs; le commerce crée des riches; le contact avec divers peuples ouvre les idées; la poésie héroïque de l'époque mycénienne a laissé des traces, des traditions, et même des écoles de fidèles; les bavardages vont leur train sur la place publique, où l'on aime à raisonner; du point de vue de l'utile, ces bavardages se transposent au point de vue du curieux ou du beau. Bref, la société atteint un certain niveau où ces caprices de l'esprit, qui existent en germe un peu partout, deviennent assez intenses et occupent assez de place pour que la dignité littéraire, artistique ou scientifique leur soit conférée. Nous avons vu que le milieu ionien se prête admirablement à cet épanouissement de l'âme. Et c'est pourquoi nous voyons apparaître deux types d'hommes, qui n'en font qu'un seul en réalité, mais qu'on peut distinguer comme marquant le point de bifurcation de deux ordres d'activité intellectuelle destinés à être séparés dans l'avenir : les poètes et les philosophes.

Les fidèles de la poésie homérique, depuis le IXe siècle, avaient entretenu, pour ainsi dire, une sorte de feu sacré. Vers le VIIe siècle, d'autres lumières s'allument. Une poésie nouvelle surgit, et, ce qui frappe immédiatement, c'est le pouvoir réel, immédiat, que les poètes exercent autour d'eux.

L'Ionie est menacée par l'invasion des Cimmériens, nomades barbares. Un souffle de terreur passe sur cet heureux pays. Qui prêche le courage? Un poète, Callinus d'Éphèse, et le rôle de Tyrtée recommence, avec cette différence que Callinus parle à des compatriotes. C'est aux accords de la lyre que le courage se ranime chez les Éphésiens.

Un des malheurs de l'Ionie, c'était la turbulence des cités, qui les empêchait de s'unir entre elles, malgré l'ombre de lien fédéral qu'on avait essayé de créer. Cette turbulence, entretenue par

les commérages de l'*agora*, régnait aussi dans l'intérieur de chaque cité, et se traduisait par des animosités véhémentes, héritage des antiques « querelles » entre chefs de clans rivaux. Un autre poète ionien, Archiloque de Paros, est demeuré célèbre pour avoir servi d'énergique interprète à ces animosités. Amoureux d'une jeune fille, Néobule, que son père Lycambès lui avait promise, puis refusée, Archiloque diffama dans ses vers le père et la fille, et cette diffamation poétique eut *un effet social* si puissant, que tous deux se crurent obligés de se pendre. Quelle satire en vers produirait aujourd'hui les mêmes effets? La vogue d'Archiloque fut immense. On fit des bustes géminés où sa tête était unie à celle d'Homère. Le mérite d'avoir inventé le rythme iambique lui a été attribué, avec une sorte de reconnaissance, par les écrivains postérieurs.

La même verve satirique anime Simonide d'Amorgos. Dans un autre genre, Anacréon de Téos, hôte et protégé du fameux Polycrate, tyran de Samos, et Mimnerve de Colophon, qui vivait à Smyrne, traduisaient harmonieusement ce qu'il pouvait y avoir de mou, de voluptueux, de doucement mélancolique, dans les mœurs auxquelles le climat et les loisirs de l'Ionie prédisposaient peu à peu. Anacréon, qu'imita plus tard la nombreuse tribu des poètes dits « anacréontiques », a vu son nom servir à la désignation de tout un genre. Mimnerve, lui aussi, chante le plaisir et l'amour. Eux seuls rendent la vie digne d'être vécue. Le poète souhaite donc de ne pas vieillir : « Quand la douloureuse vieillesse est survenue, dit-il, la vieillesse qui réduit au même point l'homme laid ou beau, l'âme est sans cesse harcelée, accablée de fâcheux soucis ; on n'a plus de joie à contempler la lumière du soleil. On vit haï des jeunes gens, méprisé des femmes. » Remarquons le ton sentencieux et raisonneur de cet élégiaque. Depuis des siècles, la race grecque raisonne et ergote ; nous avons vu pourquoi. Les poètes ne peuvent donc versifier sans être plus ou moins philosophes. Nous allons voir que les philosophes, de leur côté, ne peuvent concevoir leurs systèmes sans rêveries poétiques, ni les exposer sans les mettre en vers.

Les philosophes ioniens et leurs préoccupations artistiques devant la nature. — L'influence combinée des loisirs, de l'ouverture d'esprit, des longues conversations sur la place publique, tendait à élaborer l'état d'âme de ceux qu'on a appelés les « sages », mot qui exprime à la fois l'abondance des connaissances variées et la possession du bon sens pratique à un degré supérieur. Thalès de Milet prévoyait le temps, prédisait les éclipses, distribuait de bons conseils, et raisonnait en dilettante sur n'importe quoi. Puis, le nom de « sage » paraissant prétentieux, on jugea élégant de s'intituler « amis de la sagesse ». Le terme de *philosophe* était créé.

Une préoccupation fondamentale absorbe les philosophes d'Ionie : comment naissent, comment *poussent* les choses? Et leurs traités, lorsqu'ils en écrivent, prennent le titre de *Periphyséos, De la façon dont les choses poussent.* Tout vient de l'eau, dit Thalès de Milet; l'air n'est que l'eau raréfiée, la terre de l'eau condensée. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en air, puisque le soleil en pompe les vapeurs. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en terre, puisque des flots du Méandre sort sans cesse un abondant limon. Tout vient de l'air, réplique un autre Milésien, Anaximène : l'eau n'est que de l'air condensé; la terre, de l'air plus condensé encore. Qu'est-ce, en effet, que la pluie, sinon un air qui se change en eau? L'air, d'ailleurs, est infini; l'air pénètre tout, enveloppe tout, vivifie tout. C'est par l'air qu'on respire et la respiration est source de vie. Tout vient du feu, riposte Héraclite, le sage mélancolique d'Éphèse. C'est le feu, autrement dit la chaleur, qui anime tout. N'est-ce pas le feu qui transforme le solide en liquide, le liquide en gazeux, c'est-à-dire, suivant le langage de l'époque, la terre en eau et l'eau en air? N'est-ce pas la chaleur qui, de la vase des marais, fait éclore des êtres vivants? Anaximandre, de Milet, invente un élément, l'*infini,* intermédiaire entre l'air et l'eau. En un mot, *la question des éléments* est à l'ordre du jour, et compose alors toute la science. Ceux même qu'on appelle « idéalistes » sont fascinés par ce problème. Xénophane de Colophon parle d'un limon primitif qui engendre la terre et les hommes. Pour lui, les

astres se nourrissent de vapeurs. La terre, dit-il, a passé de l'état liquide à l'état solide, et repassera à l'état liquide. Et Mélissus de Samos a des idées analogues. Le plus illustre enfant de la même Samos, Pythagore, ne s'absorbe pas dans les mathématiques en pur mathématicien. Cet ami des chiffres, qui avait voyagé en Orient, et fréquenté les géomètres égyptiens, se préoccupe beaucoup aussi du chaud, du froid, du sec, de l'humide, des saisons, des couches d'air, du feu central, de la rotation de la terre, et autres phénomènes des plus concrets.

C'est à Abdère, colonie ionienne sur les côtes de Thrace, que naquit la théorie des atomes crochus, si célèbre pour avoir été reprise plus tard par Épicure et chantée par Lucrèce. Les philosophes abdéritains, Leucippe, Démocrite, sont hypnotisés, eux aussi, par l'idée de l'origine du monde, et, comme nul n'a l'idée de la création, chacun cherche l'*élément* d'où ont pu sortir les choses, ainsi que la manière dont elles en sont sorties. Et cette théorie n'est pas modifiée à fond par Anaxagore de Clazomène qui, tout en admettant une « intelligence » organisatrice, conserve des atomes nommés « homœméries », ayant d'avance les qualités des corps qu'ils doivent servir à former.

Pour préciser l'orientation de la philosophie ionienne, on peut dire que l'esprit qui l'inspire se résume en deux mots : l'idée de *génération* (*physis*), et l'idée d'*ordre* (*cosmos*). Le monde est quelque chose qui a poussé, et c'est aussi quelque chose de *bien arrangé*. Car ces chercheurs et ces raisonneurs sont aussi des artistes. La question des éléments se pose dans leur esprit devant le spectacle des choses, qu'ils ont le temps de contempler, mais ils éprouvent le besoin d'y apporter des *solutions élégantes*, harmonieuses, car le sens du beau s'est développé chez eux par l'éducation. Chose remarquable, l'idée d'un Dieu arrangeur est absente jusqu'à Socrate, et néanmoins tous les efforts des philosophes tendent à établir de vastes symétries, des correspondances systématiques entre les différentes parties et les différentes forces de l'univers. Il faut que les systèmes tiennent debout comme de beaux temples ou de beaux vases. La vérité pourra se plaindre, mais les yeux artistes seront contents.

L'art ionien, reflet des élégances de la race. — Artiste, l'Ionien l'est dans toutes les branches. Les mêmes causes qui ont affiné son sens esthétique en matière de poésie et de philosophie l'affinent aussi en matière de musique et d'architecture. En musique, sans doute, l'Ionie n'attache son nom à aucun système nouveau. Mais elle s'approprie deux « modes » asiatiques, nés dans l'arrière-pays, et les adapte aux chants de ses poètes. La Phrygie, la Lydie donnent leurs noms à ces deux *modes,* ou « genres » mélodiques. A propos de la flûte, nous avons déjà parlé des aptitudes musicales de la Phrygie, où Marsyas défiait Apollon. Depuis lors, Apollon et les siens sont venus, par le jeu des émigrations et des superpositions, perfectionner le talent des disciples de Marsyas. Quant à la Lydie, elle avait fini par subir d'une façon très notable l'influence intellectuelle et morale des Grecs. Le mode lydien était doux et voluptueux, spécialement adapté, nous dit Platon, aux joies du festin. Le mode phrygien était ardent et passionné.

En revanche, l'Ionie a attaché son nom à un style spécial d'architecture. La colonne ionique est plus légère, plus élancée que la colonne dorique. Au lieu de poser directement sur le sol, elle a un *pied* et une *base*. Les cannelures du fût sont plus nombreuses et adoucies aux angles. Le chapiteau, beaucoup plus orné que le chapiteau dorique, comprend un *gorgerin,* ou sorte de col, décoré d'une petite frise sculptée, une *échine* couverte d'ornements appelés *oves*, et enfin les *volutes,* qui caractérisent à première vue l'ordre ionique. Ces volutes supportent encore une plaque carrée et sculptée. Comme l'ordre dorique par sa sévérité, l'ordre ionique, par son élégance, reflète admirablement le génie de la race qui l'a créé.

Les plus beaux spécimens de l'architecture ionique étaient le temple d'Apollon Didyméen à Milet et le temple de Diane à Éphèse (ce dernier catalogué parmi les « sept merveilles du monde »). Le temple d'Apollon à Milet fut reconstruit, à une époque assez tardive, par les architectes Pœonios et Daphnis, sur les ruines d'un temple archaïque du même dieu, comme la ville avait été *fondée à nouveau* sur l'emplacement d'un vieux

Milet pélasgique. Les colonnes, au nombre de dix sur la façade, s'élevaient à 18 mètres de hauteur, et l'entablement était renommé pour sa sveltesse. Le temple de Diane à Éphèse avait des colonnes de 20 mètres de haut, dont la partie inférieure était sculptée jusqu'à une certaine hauteur. Le principal auteur du plan était Ctésiphon. Le temple avait coûté, dit-on, deux cent vingt années de travail, et fut brûlé par un maniaque du nom d'Érostrate, qui, avide de gloire — passion bien grecque même dans son exagération maladive — n'avait pas trouvé d'autre moyen de rendre son nom immortel.

D'autres arts brillaient ou se développaient en Ionie. La peinture y était encore dans l'enfance, mais, si les noms d'Apelle et de Parrhasius n'appartiennent pas à l'époque dont nous parlons ici, le fait que ces deux grands peintres sont nés à Éphèse est assez significatif. L'orfèvrerie était florissante, et l'on cite un Théodore de Samos, qui monta sur or l'émeraude du fameux anneau de Polycrate. Ce « tyran » — autrement dit chef populaire — de Samos, dont nous avons déjà parlé plus haut, était bien le type de l'Ionien riche et fortuné, à qui la vie sourit de toute manière, et qui, élevé dans un milieu très fin, très intelligent, a tout le loisir nécessaire pour ruminer les impressions de son esprit. Polycrate en était donc arrivé à se trouver malheureux d'être trop heureux, et, dit la légende, comme il tenait beaucoup à son anneau, il voulut s'infliger une privation en le jetant dans la mer. Le lendemain, la fortune obstinée le lui rendit dans les entrailles d'un poisson servi sur sa table. Théodore de Samos avait encore inventé, avec Rhœcas, l'art de fondre des statues. On lui attribue aussi l'invention de l'équerre, du niveau, du tour et des clefs. Glaucos de Chio, un autre statuaire, fondeur de métaux, inventait, dit-on, la soudure. Un autre artiste de Chio, Mélas, entreprenait le premier de travailler le marbre. Précisément, l'île ionienne de Paros offrait aux sculpteurs de la région de magnifiques carrières de cette substance. A mesure que l'art progresse, les artistes emploient d'ailleurs toutes sortes de matériaux. L'or, le marbre, l'ivoire, le bronze, le bois, la terre cuite, s'alliaient et s'harmonisaient dans la même œuvre. Souvent

l'artiste était en même temps un ingénieur et un métallurge. Puis, tandis que s'éveillait le souci d'idéaliser l'image des dieux, s'éveillait celui d'inscrire les faits et les généalogies des hommes, *pour l'instruction de la postérité*, et des « logographes », comme Hécatée de Milet et Phérécyde de Léros, commençaient à s'acquitter de cette besogne. Tous les logographes ne sont pas ioniens, mais tous écrivent en ionien, parce que l'Ionie a donné le branle. C'est ainsi qu'Hérodote, né sans doute à Halicarnasse, colonie dorienne, mais établi ensuite à Samos et imprégné d'esprit ionien, devait écrire dans ce dialecte sa fameuse histoire, si voisine de l'épopée par le style, et divisée en neuf livres dédiés aux neuf Muses.

La réaction de l'Ionie sur la Lydie; le type de Crésus. — Cet art trouvait de riches protecteurs, non seulement chez les riches bourgeois des villes et les chefs des cités, comme Polycrate, mais encore dans la première zone de l'arrière-pays asiatique, là où les « barbares » en contact avec la civilisation grecque appréciaient dans une mesure plus ou moins grande cette civilisation. Le royaume de Lydie, en particulier, joua un rôle spécial à ce point de vue. Ce royaume, dont la capitale était Sardes, occupait la haute vallée de l'Hermos et du Méandre. Il était traversé par la « voie royale » allant des rivages de l'Asie Mineure à l'Euphrate, lequel servait lui-même de route vers Ninive, Babylone, Suse et les autres « grandes capitales » des immenses empires orientaux. Il était, selon les temps, plus ou moins vassal de ces empires; mais son éloignement, en général, lui laissait une très forte dose d'indépendance. Il utilisait des mercenaires grecs, fournis par les cités grecques du littoral. Le jeu des bannissements contribuait à entretenir ces vocations de *condottieri*. Le renversement du roi Candaule par Gygès paraît avoir été le triomphe d'un de ces aventuriers mercenaires, qui, détrônant la dynastie antérieure, y substitua la sienne. Les nouveaux rois de Lydie, grecs d'origine, tournèrent leurs ambitions du côté des cités grecques, et l'un d'eux, Alyatte, les réduisit à une sorte de vasselage qui respectait d'ailleurs leur autonomie. Mais le

plus illustre de ces rois lydiens, celui qui a incarné véritablement un type, et dont le nom est devenu proverbial, c'est Crésus.

Crésus était fameux par ses richesses, mais aussi par ses goûts de « Mécène », par l'intelligence artistique de son faste et par le souci constant qu'il prenait de se rattacher au monde grec. C'était une façon de Polycrate, mais vraiment roi d'un royaume, au lieu d'être simple « tyran » d'une cité. Crésus se piquait d'hellénisme. Il envoyait de somptueux présents au temple de Delphes et se comportait à peu près en tout comme un Ionien. Comme Polycrate, il était penseur et subtil. Il avait quelque chose du « sage », tels que les cités ioniennes le voyaient fleurir. A l'instar de Thalès de Milet et de Bias de Priène, il avait des sentences, des « mots profonds », et ce bon sens raffiné d'un homme « comme il faut » qui a étudié à la fois les livres et les hommes. Aussi Hérodote, le premier historien de la Grèce, donne-t-il, aux faits et gestes de Crésus, une spéciale et sympathique attention.

La Lydie a dû servir de véhicule à plusieurs inventions orientales, et, notamment, à celle de la monnaie régulière, frappée officiellement à une certaine effigie. Cette invention, inutile de le faire remarquer, servait admirablement les progrès du commerce, et les Ioniens, naturellement, étaient les premiers des Grecs à en bénéficier. En fait, la Lydie avait été en partie hellénisée, et elle payait ce service à l'Ionie en lui faisant passer des éléments de civilisation orientale susceptibles de s'harmoniser avec les institutions du monde grec.

L'époque de Crésus marque peut-être l'apogée de l'Ionie, bien que celle-ci, officiellement, eût déjà perdu son indépendance. La royauté de Crésus n'était en effet qu'un « protectorat » très intelligent, à l'ombre duquel les cités ioniennes continuaient leur vie propre et leur développement. Mais la face des choses allait changer par l'entrée en scène d'un conquérant nouveau. Les Mèdes et les Perses arrivaient.

L'invasion perse et la ruine de l'Ionie. — Les « sages » de l'Ionie prévoyaient une catastrophe et conseillaient l'union. Bias de Priène, notamment, se distinguait par ses prédications

dans ce sens. Mais l'anarchie persistante de la race, dont nous avons noté les effets à différentes périodes, s'opposait à l'organisation d'un grand effort collectif. Chaque cité faisait bande à part, Milet surtout, qui, plus puissante, et fière de sa marine, se croyait mieux à l'abri. L'Ionie ne secourut donc pas la Lydie quand l'orage tomba sur ce royaume, et, quand la Lydie eut été vaincue, les Ioniens ne surent pas se coaliser entre eux pour résister aux lieutenants de Cyrus. Les Perses purent donc attaquer les cités en détail et les soumettre l'une après l'autre. Selon leur tempérament, les bourgeois des villes se soumettaient ou s'embarquaient pour aller fonder quelque colonie. Une partie des Phocéens prit ainsi la mer, et alla chercher un refuge à Alalia, en Corse, où ils retrouvaient des concitoyens. Des émigrés de Téos s'établirent à Abdère. Des fugitifs de Milet gagnèrent Athènes, d'où leurs ancêtres étaient partis. Cette fois, les vainqueurs étaient durs, et peu ouverts aux choses de l'esprit. Cyrus, nous dit Hérodote, méprisait les Ioniens « qui passaient la moitié de leur temps à bavarder sur la place publique ». Pourtant ces bavards se défendaient avec bravoure quand l'ennemi arrivait sous les remparts de leur cité. Mais il était trop tard pour résister à ces masses d'hommes. La conquête eut pour effet, non point un vasselage comme avec les Lydiens, mais une véritable sujétion. En même temps, l'extension de cette conquête brutale vers le nord, et sur les rives de l'Hellespont, avait pour résultat d'arrêter un trafic séculaire et de tarir les sources du commerce milésien. Le plateau avait vaincu le rivage. Les hordes de nomades venues de l'Iran, absolument étrangères aux mœurs des vaincus, mettaient brusquement en péril, de ce côté de l'Archipel, toute la civilisation hellénique, en attendant d'aller l'inquiéter encore de l'autre côté.

VII

UN COIN D'IONIE EN ATTIQUE. — LA BOURRASQUE PERSE EN GRÈCE. — LE TYPE ATHÉNIEN.

Le paradis des bannis. — Nous avons donné de l'Ionie une vue d'ensemble, sans montrer par le détail l'évolution intime des cités. C'est que cette évolution est peu connue, et que d'ailleurs nous pouvons contempler une évolution analogue dans la cité de la Grèce que les historiens nous font connaître le mieux.

Cette cité, c'est Athènes, la métropole de l'Ionie, d'où nous avons vu, après le retour des Héraclides, de nombreux émigrants s'élancer à travers l'Archipel pour coloniser la côte d'Asie.

Athènes, après des luttes de clans rattachés à la légende de Thésée, avait, en des temps très anciens, soumis à sa domination les diverses bourgades de l'Attique, jadis indépendantes au nombre de douze. L'importance relative de la vallée du Céphise, la plus large des petites vallées de cette presqu'île, explique la prédominance du clan qui occupait cet emplacement privilégié.

Nous avons montré comment l'Attique, par sa situation et sa configuration, était prédestinée à être un excellent refuge de « bannis ». Les Pélasges s'y étaient cantonnés et retranchés lors de la première expansion héraclide. De nouveau, les gens de type achéen, éolien et ionien — surtout ionien — s'y étaient barricadés pour ainsi dire, lors du « retour » des Héraclides, autrement dit devant l'expansion des Doriens.

L'Attique est en effet une presqu'île rejetée à l'est d'une route importante, celle qui conduit de l'Hellade (ou Grèce centrale) dans le Péloponèse. Cette presqu'île est pauvre, rocailleuse, à demi défendue au nord, c'est-à-dire du côté où elle tient au continent, par de hautes collines qui, sans former une barrière de premier ordre, constituent néanmoins un obstacle gênant.

Cette particularité d'avoir été une *terre de refuge* caractérisait bien l'Attique aux yeux des historiens, et les Athéniens, fiers de leurs traditions, s'enorgueillissaient d'être les citoyens d'une terre « hospitalière ». C'est vers Athènes que la légende fait s'enfuir le vieil Œdipe, après ses tragiques malheurs. Voici les paroles que lui prête, au début de la tragédie d'*Œdipe à Colone,* le poète Sophocle :

« Fille du vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux ou dans quelle cité sommes-nous arrivés? Qui accueillera aujourd'hui avec la plus chétive offrande l'errant Œdipe, qui demande si peu, et qui obtient moins encore, satisfait pourtant de ce qu'il reçoit? »

Cet Œdipe chassé *de partout,* c'est Thésée, roi d'Athènes, qui le reçoit, l'honore, le défend, et toute la pièce est écrite pour glorifier ces traditions d'hospitalité qui sont *le propre* d'Athènes.

Cette glorification est la traduction poétique d'une loi constante dérivant de la nature des lieux. L'Attique était « hospitalière » par la force des choses. On s'y jetait comme on se jette dans le maquis, et la plus grande partie du sol était effectivement en collines. Toutefois le pays n'était pas dénué de produits intéressants. Peu de céréales, mais beaucoup de fruits, et très savoureux : la figue et l'olive, surtout. Sur les collines, beaucoup de plantes aromatiques, propres à encourager l'élevage des abeilles. De là le fameux miel de l'Hymette. La vigne s'étageait sur les coteaux. Le rivage rocheux baignait dans une mer poissonneuse. Enfin trois produits minéraux doivent être mentionnés à part : une argile excellente pour la poterie, le marbre du Pentélique, et l'argent du mont Laurium. La présence de l'argile et du marbre devait influer sur les destinées artistiques de la race, et celle de l'argent sur sa prospérité matérielle.

L'Attique était bien située pour recevoir des *bannis* venant par terre. Elle l'était aussi pour recevoir des aventuriers venant par mer, soit Égyptiens ou Phéniciens, soit Grecs voyageurs qui s'étaient plus ou moins frottés aux civilisations égyptienne ou phénicienne, et qui apportaient des inventions, des perfectionnements, des connaissances diverses. L'Attique est en effet un point de débarquement tout indiqué pour les navigateurs qui arrivent de l'Ouest *en suivant les Cyclades*. En sautant d'île en île et de proche en proche, c'est à cette péninsule avancée qu'ils arrivaient tout d'abord. Pour la même raison, l'Attique était le point de départ le plus naturel d'une chaîne de communications entre les rivages de la Grèce et la côte ionienne d'Asie.

Une concurrence paraît avoir existé en Attique entre le culte de *Poseidon* (Neptune) et celui d'*Athéné* (Minerve). Le dieu, frappant le sol de son trident, en fit sortir le cheval. La déesse, d'un coup de lance, en fit jaillir l'olivier. Il est permis d'entrevoir, à travers cette légende, une antique fusion d'hommes de la colline avec d'autres hommes arrivés par mer et ayant amené avec eux des chevaux, animaux alors inconnus dans le pays.

L'aristocratie des émigrés. — Les bannis étaient généralement des hommes de la classe supérieure, des aristocrates. En tout temps, dans les luttes politiques, ce sont les chefs qui se trouvent contraints d'*émigrer*. Le menu peuple s'accommode plus facilement de la conquête, mais ceux qui vivent sur les populations sont forcés de se retirer quand des vainqueurs viennent prendre leur place.

Les fugitifs qui cherchèrent un asile en Attique, lors de l'invasion des Doriens, étaient donc, nous l'avons dit, des hommes « illustres », des « meneurs d'hommes », des gens à intelligence cultivée. « De tout le reste de la Grèce, dit Thucydide, accouraient à Athènes, comme dans un asile sûr, les plus puissants de ceux que la guerre ou les séditions forçaient à l'exil [1]. » Sans

1. *Guerre du Péloponèse*, I, 2.

doute, une fois réunis dans cet asile, ils étaient obligés de vivre plus pauvrement et de s'ingénier comme ils pouvaient — à l'instar de nos émigrés pendant la Révolution française — mais cela relevait d'autant le niveau intellectuel de la race. C'était une cause d'*affinement*. Cette intelligence était nourrie par le contact avec l'étranger, comme dans les villes ioniennes. De là cet esprit particulièrement éveillé, dont Thucydide nous donne une idée dans un discours qu'il place plus tard dans la bouche d'ambassadeurs corinthiens parlant aux Lacédémoniens :

« Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu... Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, audacieux jusqu'à l'irréflexion, pleins de confiance dans les périls... ils sont remuants... A leurs yeux, les voyages sont un moyen de s'enrichir... Une de leurs espérances a-t-elle été déçue, une autre la remplace... A peine jouissent-ils de ce qu'ils possèdent, occupés sans cesse d'acquérir... On les peindrait bien d'un seul trait en disant qu'ils sont nés pour ne connaître aucun repos et n'en point laisser aux autres »[1].

Mais il est facile de conjecturer que ces divers arrivages de bannis, irrités de leurs échecs, n'allaient pas sans des commotions intérieures. On devine, en particulier, sous la légende de Codrus, dernier roi d'Athènes, *à qui l'on ne voulut point donner de successeur parce qu'il avait porté trop haut la royauté*, l'influence nouvelle prise par les « illustres bannis » du Péloponèse, qui s'agitaient autour des chefs indigènes, et leur disputaient l'influence, en même temps qu'ils se la disputaient entre eux.

L'histoire nous dit que les rois, à Athènes, furent remplacés par des *archontes;* qu'il y eut d'abord un seul archonte, nommé à vie, et que, pendant longtemps, les archontes furent choisis dans la famille de Codrus. On voit par là que la descendance des chefs indigènes — ou relativement indigènes — avait conservé un certain prestige, mais que l'entourage de ces chefs, désormais grossi, exerçait plus d'influence. Cette période fut celle des *eupatrides*, ainsi nommés parce qu'ils étaient des « hommes aux illustres pères », des « fils de famille », dont la formation

1. *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, LXX.

se ressentait de cette *aptitude au commandement ou à la persuasion* exercée autour d'eux par les roitelets homériques. Tous ces nobles se surveillaient et se jalousaient mutuellement, mais les circonstances leur commandaient de rester unis, d'abord parce qu'il fallait se défendre contre les Doriens, ensuite parce que l'unité de la cité attique, réalisée depuis plusieurs siècles, les prenait comme dans un cadre tout formé. Cette surveillance et cette jalousie mutuelles eurent à la longue pour nouvel effet de faire abolir l'archontat unique et à vie. Les chefs craignaient trop que l'un d'entre eux ne devînt prépondérant. Ces Achilles ne voulaient pas d'un Agamemnon, roi des rois. En même temps, comme nous allons le voir, un impérieux besoin de justice agitait la masse et poussait à la création de *magistratures*. Les eupatrides décidèrent donc qu'il y aurait neuf archontes, et qu'on les renouvellerait chaque année. Six d'entre eux, sous le nom de thesmothètes, furent préposés à la justice. Un autre, le polémarque, prit en main la défense militaire. Un huitième, l'archonte éponyme, donna son nom à l'année, et eut dans son ressort quelques affaires intérieures. Enfin un neuvième, chargé d'un antique sacerdoce, reçut, en souvenir des temps anciens qui exerçaient toujours leur prestige, le nom d'archonte-roi.

La lutte contre la vendetta : Dracon et l'Aréopage. — Il se manifestait, disons-nous, un vif besoin de justice. Ce besoin tenait en grande partie au fléau des meurtres privés. Le « bannissement » est frère du « banditisme ». Dans cet émiettement de de la souveraineté qui caractérisait la Grèce, les crimes demeuraient facilement impunis, et la montagne était toujours là pour fournir au criminel un asile. C'était à chaque famille à se débrouiller, à se venger elle-même. De là des *vendettas* qui s'enchaînaient les unes aux autres, car, naturellement, on voulait se venger du vengeur. Tous les membres de la *genos*, ou famille élargie, comprenant toutes les personnes qui se connaissaient un ancêtre commun en ligne masculine, étaient liés solidairement par l'obligation morale de venger le meurtre de l'un d'eux. Mais on conçoit que ce procédé rudimentaire entraînait de graves

abus, incompatibles avec l'organisation d'une cité stable et d'un travail progressif, car le travail a besoin de sécurité.

De bonne heure, en conséquence, les chefs avaient tenté de s'interposer pour arrêter ce chapelet de meurtres, ou tout au moins les rendre moins fréquents. Le roi, environné des eupatrides, allait tenir séance sur un grand rocher, situé hors de la ville. Là, le meurtrier était cité à comparaître, car, ayant les mains souillées, il ne pouvait approcher des autels des dieux. L'appareil de ce tribunal, sa composition particulièrement aristocratique, étaient bien faits pour impressionner l'opinion et montraient bien la nécessité qu'il y avait de mettre en ligne, contre la *vendetta,* les plus hautes et les plus augustes forces sociales. Tel fut le tribunal de l'Aréopage, fondé, dit la légende, par la déesse Minerve elle-même lorsque Oreste, poursuivi par les Furies pour avoir tué sa mère qui avait elle-même tué son père, vint se réfugier dans le pays. *Pour la dernière fois,* la vendetta fut excusée *à égalité de voix,* mais il fut bien décidé que désormais le meurtre d'un Agamennon se serait plus vengé par son fils. Tel est le sujet de la pièce des *Euménides,* du poète Eschyle, qui reflète admirablement la transition d'un état social à l'autre, de celui où l'on se fait justice soi-même à celui où l'on se contente de *porter plainte* devant une autorité judiciaire régulièrement constituée.

Mais, dans la réalité, les choses ne se passent pas comme dans une tragédie, et de telles évolutions sociales ne peuvent s'accomplir en un jour. La vendetta, combattue par le roi et le corps des eupatrides, persista donc, sans doute avec des recrudescences intermittentes. Au meurtre se joignait le pillage, ressource naturelle des bandits. De nouveau, il fallut sévir. Ce besoin de sévérité était d'autant plus vif que, peu à peu, la culture avait pris l'essor et que les gens pacifiques avaient plus à perdre. Si les désordres demeuraient impunis, l'essor économique de la jeune Athènes se trouvait paralysé. Il fallait donc un homme sévère, un justicier à initiative et à poigne. Cet homme, dont le nom, sous forme d'adjectif, devait conquérir une célébrité proverbiale, fut l'archonte Dracon (624).

Dracon porta des lois terribles, où la peine de mort revient souvent, et dont on a dit plus tard, à une époque plus humaine, qu'elles avaient été « écrites avec du sang ». Cette exagération même montre à quel désordre le législateur criminel avait affaire. Il y avait peine de mort, par exemple, pour les voleurs d'herbes ou de fruits. C'est donc que les vergers et les prés étaient au pillage, et qu'il fallait réagir énergiquement, comme la sévérité de Richelieu contre les duellistes devait attester plus tard, en France, la multiplicité particulièrement dangereuse des duels. Toutefois, prodigue de la peine de mort pour les crimes contre la propriété, Dracon n'en abusa pas pour les crimes contre les personnes. Le meurtrier pouvait toujours se soustraire à la peine capitale par la fuite et l'abandon de ses biens. Dracon distingua d'ailleurs deux sortes d'homicides, et jugea nécessaire de les distribuer entre deux juridictions. Les meurtres prémédités continuaient à être jugés par l'Aréopage; mais, fait caractéristique, les meurtriers gardaient toujours le droit de « se bannir » avant la sentence. Les meurtres non prémédités furent jugés par un nouveau tribunal, celui des *éphètes* — c'est-à-dire « ceux qui envoient en exil » — car c'était par le bannissement qu'on punissait ces sortes de crimes. Ce même tribunal faisait payer « le prix du sang » et réconciliait d'office, par ce moyen, les familles ennemies, en tâchant de tuer dans l'œuf le germe des *vendettas* futures. Comme on le voit, Dracon, avec ses lois « draconiennes », était moins sévère pour le meurtre que nous ne le sommes aujourd'hui, mais c'est qu'il fallait compter avec l'opinion.

Il faut croire que ces diverses mesures furent assez soutenues par cette opinion pour produire des résultats appréciables. Au témoignage de Thucydide, les Athéniens furent les premiers des Grecs à ne pas porter constamment des armes sur eux. Voilà qui nous éloigne de ce type albanais que nous avons décrit plus haut, et ce petit détail d'habillement, à lui seul, montre quelle transformation sociale s'était accomplie dans la société athénienne. Sous quelle influence victorieuse s'accomplissait cette transformation?

Le commerce et les perturbations économiques : l'esclavage et le prolétariat. — Nous avons vu que l'Attique était bien placée pour les communications par mer avec les îles et la côte d'Asie. Le meilleur port de l'Attique se trouvait au sud-ouest, vers le débouché de la vallée du Céphise. C'était le port de Phalère; mais, dans les temps anciens, aucune ville ne s'élevait là. On sait que la piraterie invitait les indigènes à bâtir leurs bourgades et leurs castels à une certaine distance de la mer, assez près pour profiter de celle-ci, assez loin pour se mettre à l'abri d'un *raid* de corsaires. Or, vers le milieu de la plaine du Céphise, s'élevait un groupe de monticules, dominé par un énorme bloc rocheux d'où l'on pouvait surveiller tout le voisinage. C'est là que s'était bâtie et développée Athènes. Le bloc était devenu l'Acropole, citadelle des rois et des dieux. A cette période de débuts, Athènes était peu commerçante, et longtemps, même après que les Athéniens se furent hasardés à descendre vers le rivage et à utiliser les ports naturels qui s'y trouvaient, elle se laissa éclipser par d'autres ports plus favorisés. Ces ports plus favorisés, comme se trouvant provisoirement sur de meilleures routes, étaient Corinthe, Égine et Chalcis.

Égine et Corinthe représentent un type mixte : celui du port maritime où, à une population soit ionienne, soit achéenne, est venu se superposer un groupe de dominateurs doriens trop peu puissants pour établir la discipline de Sparte, mais assez forts pour faire régner une sécurité propice aux affaires. Corinthe, à cheval sur son isthme, était admirablement placée pour évoluer vers le commerce à peu près pur. Égine, située dans une île du golfe saronique, *tout près d'Athènes*, bénéficia tout d'abord d'une avance prise sur les populations de l'Attique, encore imparfaitement outillées pour la navigation. En outre, peuplée orginairement d'Achéens, peu éloignée d'Argos et de Mycènes, elle avait dû hériter en quelque manière de la splendeur de ces cités déchues. Bref, cette petite île, vers les temps qui précèdent immédiatement le début de l'histoire classique, eut un haut degré de richesse. Elle déclina à mesure qu'Athènes montait.

Les deux cités étaient trop rapprochées pour prospérer ensemble. Quant à Chalcis, située dans l'île d'Eubée, c'était une cité ionienne, qui avait succédé, selon toute vraisemblance, à d'antiques établissements phéniciens suscités en ce lieu par la présence de mines de cuivre. La situation insulaire de l'Eubée, comme la situation péninsulaire de l'Attique, l'avait préservée de l'invasion dorienne. Bref, ces quatre cités, Corinthe, Égine, Chalcis, Athènes, représentaient, sur la façade occidentale de l'Archipel, le type des grands ports maritimes, éclipsé d'ailleurs par la splendeur tout à fait supérieure des grands ports ioniens de la façade orientale. Mais Athènes, qu'on le remarque, était au centre de ce groupe, et le type athénien, vigoureusement poussé en avant par les « illustres bannis », devait manifester à la longue, sur le terrain commercial, cette vigueur croissante qui lui était infusée. Chalcis déclina donc en même temps qu'Égine. Seule, la prospérité de Corinthe persista, car elle était liée à la possession d'une route tout à fait spéciale, qui ne faisait pas grande concurrence au commerce athénien.

Ce commerce, comme l'indiquait la nature des lieux, consistait essentiellement dans un système de rapports avec toutes ces brillantes colonies d'Orient qui, *sorties d'Athènes*, conservaient naturellement avec la métropole des rapports amicaux. Toutes choses égales d'ailleurs, les gens de Milet et de Phocée, par exemple, aimaient mieux correspondre avec leurs congénères d'Athènes qu'avec les Doriens d'Égine. Du reste, l'Attique avait reçu trop de monde, eu égard à la faible fécondité de son sol. A mesure que de nouveaux bannis affluaient, ils trouvaient les places prises, et tous les bons coins occupés. L' « hospitalière » Attique s'ouvrait bien pour eux, mais à condition qu'ils se débrouillassent. Or, comment pouvaient se débrouiller ces « gens sans terre »? — En se rejetant vers le trafic. Ce furent les plus pauvres, les tard-venus, qui donnèrent de l'essor au commerce. Les eupatrides, en général, se contentaient de vivre du revenu de leurs terres, travaillées par des métayers qui leur donnaient les cinq sixièmes de la récolte, et qui étaient probablement, eux, les plus vieux habitants du pays, les sur-

vivants des Pélasges. Mais la récolte était maigre dans l'Attique. Malgré leur sobriété, les populations avaient besoin d'un supplément de blé. Ce blé, il fallait aller le chercher là où il était en surabondance. Nulle part cette surabondance n'était plus merveilleuse que sur ces rivages de la mer Noire qui forment aujourd'hui la Russie méridionale et la Roumanie. Nous avons vu Milet exploiter à fond cette mine de froment. Les Athéniens firent de même, et peut-être aussi, bien souvent, se contentèrent d'aller prendre à Milet du blé que les Milésiens étaient allés chercher dans la mer Noire. Nous citons cette branche de trafic, particulièrement importante, mais il y en eut d'autres; des denrées diverses vinrent s'accumuler en Attique, permettant de nourrir une population plus nombreuse. Comme contrepartie de ces importations, une exportation industrielle se développait, moins brillante qu'à Milet, mais analogue. Citons seulement la poterie, c'est-à-dire ces fameux vases athéniens qui, perfectionnés peu à peu, ornés de figures peintes, finirent par devenir des œuvres d'art, et qui, partant d'Athènes, allaient se faire acheter un peu partout.

Des pays barbares, les Ioniens ne tiraient pas seulement du blé, des peaux ou d'autres matières premières. Comme ce commerce était évidemment compliqué d'une foule de petites guerres avec les indigènes des rivages exploités, il en résultait des prisonniers disponibles. De ces prisonniers, l'on fit des esclaves. Chio, la première, en importa, et l'exemple fut suivi. Les riches propriétaires se mirent à acheter des esclaves et à les transporter sur leurs domaines. On croit même entrevoir qu'ils profitèrent de l'occasion pour faire exécuter des travaux de défrichement devant lesquels auraient reculé des travailleurs libres, mais que la main-d'œuvre servile était bien forcée d'accomplir. L'Attique fit à ce moment des progrès agricoles, mais qui étaient la répercussion d'un phénomène commercial.

Ce progrès de l'esclavage entraînait inévitablement une crise. Les cultivateurs libres, évincés par la main-d'œuvre servile qui leur faisait concurrence, étaient obligés de se rejeter sur d'autres métiers. Ils se rejetèrent vers la fabrication et le commerce,

et la plupart d'entre eux se massèrent, soit dans Athènes même, soit dans le voisinage du port. Et il arriva que plusieurs d'entre eux s'enrichirent, ce qui rendit la classe entière plus forte contre les eupatrides. En outre, dans cette multitude de crises individuelles, les pauvres avaient eu besoin d'argent, et les riches en avaient prêté, à des taux plus ou moins usuraires. De nombreux citoyens étaient engagés dans un réseau de dettes d'où ils ne pouvaient plus sortir. Alors commença cette lutte entre le patriciat et la plèbe, *qu'on retrouve dans presque toutes les cités antiques*, pour des raisons analogues sans doute à celle que nous voyons agir à Athènes. Les effets sociaux de la richesse se retournaient contre les riches, en fournissant à certains prolétaires l'occasion de s'enrichir eux-mêmes et de donner du corps, par leur notoriété, à un mouvement « démocratique ». Ce mouvement, comme toujours, trouvait encore une force dans les divisions qui régnaient parmi les eupatrides. Ce sont presque toujours, dans la société, des nobles « bannis » — bannis de leur monde — qui prennent la tête des mouvements contre la noblesse. Et l'on vit s'ouvrir l'ère des « tyrannies ». Chose curieuse à constater, les tyrans, dont le nom est si honni dans les démocraties modernes, apparurent en qualité de vengeurs du peuple contre l'aristocratie. « Quand la Grèce, dit Thucydide, devint plus puissante, et qu'on y fut plus occupé à s'enrichir, des tyrannies s'établirent dans la plupart des villes, *à mesure que les revenus s'accroissaient*[1]. »

Athènes commençait d'ailleurs, vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ, à prendre la tournure d'une grande ville, avec des foules nombreuses, où les citoyens coudoyaient, non seulement les esclaves, mais les étrangers. Ceux-ci, nommés *métèques*, étaient des hommes libres, domiciliés dans le pays, mais ne participant pas aux droits politiques. On ne les admettait pas comme citoyens, sauf exceptions, parce que c'eût été diminuer, pour chaque Athénien, les bénéfices qu'il retirait de ses droits de co-propriétaire sur le domaine de la cité. Ainsi font toutes les « bourgeoisies »,

1. *Guerre du Péloponèse*, I, 13.

après les périodes de fondation et lorsque est atteint le « point de saturation ». Les métèques ne pouvaient donc pas acquérir de la terre, et presque tous s'adonnaient au commerce ou à l'industrie. « Ils fournissaient non seulement des ouvriers, des artisans, des matelots, des marchands de détail, mais encore des chefs d'entreprise, des armateurs, des banquiers et des négociants. Ils se rendaient de préférence dans les cités qui pouvaient offrir un aliment à leur activité et à leurs spéculations, c'est-à-dire dans les ports de mer, les centres de grande production et les villes de gros trafic[1]. » C'était là, dans l'Attique, une immigration de « nouvelles couches », fort différente de celle des bannis de grande famille qui avaient constitué la cité politique. Les métèques étaient venus trop tard, quand c'était devenu commode et confortable. Mais aussi la cité, en tant qu'organisme, s'était, pour ainsi dire, cristallisée avant leur venue.

Les métèques étaient un peu traités par les citoyens comme les auxiliaires de la deuxième heure le sont dans les sociétés coopératives par les fondateurs de celles-ci. On veillait à ce qu'ils ne devinssent pas trop forts. La « musique[2] » et la gymnastique — c est-à-dire ce qui peut rendre trop persuasif ou trop vigoureux — leur étaient interdites comme aux esclaves ; mais ils profitaient de la sécurité procurée par les chefs de la cité, contribuaient à enrichir celle-ci par leurs affaires, payaient des taxes spéciales, et enfin devaient le service militaire comme auxiliaires Presque tous habitaient Athènes ou les environs du port. Leur présence, grâce à leur travail, était un nouvel élément de prospérité matérielle.

L'élaboration d'une bourgeoisie : le rôle de Solon. — De tout ce qui précède, il résulte qu'Athènes, immédiatement au-dessous de sa « noblesse », avait vu croître une bourgeoisie. Cette bourgeoisie, comme dans toutes les sociétés où l'on gagne de l'argent dans les affaires, comportait une forte proportion d'hommes nouveaux, inconnus, dont les pères n'avaient pas fait figure dans

1. Paul Guiraud, *Études économiques sur l'antiquité*, p. 134. Hachette.
2. Rappelons que ce mot signifie l'enseignement intellectuel.

les annales du pays, et le terme d'*eupatrides*, servant à désigner la vieille aristocratie, dut naître précisément à l'heure où ceux qui avaient « d'illustres ancêtres » éprouvèrent le besoin de se distinguer de ces nouvelles couches en train de s'élever progressivement jusqu'à eux.

Mais l'exemple est contagieux, et du reste certaines nécessités parlent haut. On vit donc des eupatrides faire du commerce, et se mêler à la foule des « parvenus ». Ces hommes d'initiative possédaient un pied dans les deux camps, et cette circonstance, jointe à une véritable supériorité individuelle, pouvait leur donner beaucoup d'empire sur tout le monde. Tel fut précisément le cas de Solon (640-559).

Solon descendait de Codrus, dit-on, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au commerce pour réparer les brèches de sa fortune. Comme négociant, c'était un homme de progrès; comme eupatride, c'était un homme de tradition. Il sut être populaire et, notamment, prendre en main la cause des débiteurs endettés sans se mettre à dos l'aristocratie qui, par l'archontat dont elle avait le monopole, continuait à détenir le pouvoir.

Les pauvres réclamaient le partage des terres. Le socialisme, chose très ancienne, séduisait les prolétaires athéniens comme il devait en séduire bien d'autres. Solon, investi par la confiance unanime d'un pouvoir législatif, ne céda pas à ces revendications. Il fit décréter seulement l'annulation des dettes présentes, et décida l'aristocratie, débordée en fait par le progrès des « nouvelles couches », à partager désormais le pouvoir avec celles-ci.

Mais ce partage n'était pas égal. Il tenait compte des transitions nécessaires, et la constitution élaborée par Solon faisait preuve à la fois de la modération du législateur et de son ingéniosité pour ainsi dire artistique. Solon était poète, moraliste, donneur de conseils. Son intelligence à la fois théorique et pratique avait mûri sous l'influence des mêmes causes qui faisaient mûrir à Milet celle d'un Thalès. C'était l'homme fin, mesuré, cultivé, avide des nouvelles de la place publique, mais aussi des connaissances qui satisfont une curiosité plus haute, instruit de

ce qui se passe ailleurs et de ce qui s'est passé en d'autres temps, rusé au besoin, et contrefaisant le fou pour exhorter les Athéniens à reprendre Salamine, afin d'éluder la loi qui, à la suite d'expéditions désastreuses, défendait d'en proposer le renouvellement; correspondant avec les intellectuels de l'Ionie, blâmant le poète Mimnerve, de Colophon, qui désirait ne pas vivre au delà de soixante ans, et ripostant que, jusqu'à quatre-vingts ans, l'existence lui semblait digne d'être vécue; déclarant enfin, sur la fin de sa vie, qu'il « apprenait tous les jours quelque chose ». Cet homme donc était tout indiqué pour donner à la crise athénienne une solution « élégante ». C'est ce qu'il fit dans sa fameuse constitution.

Les Athéniens étaient divisés en phratries, sortes de clans très anciens. Solon les divisa en quatre classes, par ordre de richesse, accordant à toutes des attributions politiques, mais de façon à proportionner l'intervention de chaque classe dans les affaires de la Cité, au degré d'importance matérielle qu'elle représentait réellement.

Ces quatre classes, établies d'après le revenu, étaient les pentacosiomédimnes, les chevaliers, les zeugites et les thètes. Les pentacosiomédimnes, dont le revenu était au moins de 500 médimnes — 260 hectolitres de blé — avaient l'archontat, les grandes charges et les commandements militaires. Ils avaient aussi l'Aréopage qui, depuis l'archontat annuel, se recrutait parmi les archontes sortants. Les chevaliers avaient un revenu de 300 médimnes, revenu jugé nécessaire pour l'entretien d'un cheval; ils exerçaient des charges secondaires. Les zeugites possédaient un revenu de 150 médimnes, correspondant à la propriété de celui qui peut détenir un attelage de bœufs. Ils exerçaient des charges inférieures. Ces trois premières classes devaient le service militaire gratuit. Les thètes étaient les citoyens sans revenus, ou de revenu insignifiant. Ils avaient le droit de prendre part à l'assemblée du peuple et de siéger dans les tribunaux. Ils ne payaient pas d'impôts et recevaient une solde à la guerre.

La fortune seule, et non la noblesse, déterminait dès lors le

degré d'influence politique. Il est très probable que la plupart des eupatrides avaient su se maintenir dans la classe supérieure, grâce aux propriétés rurales qui ne se vendaient guère, et « restaient dans la famille ». Mais des morcellements, depuis plusieurs siècles, avaient évidemment eu lieu, car la terre, dans les sociétés où des gens travaillent et s'enrichissent, est un objet de placement. Or, une preuve que le travail était en honneur à Athènes, c'est une loi de Solon ordonnant que chaque citoyen ait un métier et en apprenne un à son fils. Il faut remarquer aussi que les poursuites pour dettes faisaient passer des propriétés de mains en mains. Enfin, une loi de Solon, accordant la liberté de tester au père sans enfants, achève de montrer l'évolution économique en train de battre en brèche les traditions familiales. Les eupatrides, nobles de vieille roche, étaient donc légalement obligés de fraterniser avec une « noblesse d'argent », et les deux noblesses réunies étaient obligées de compter avec le peuple. Le pouvoir des archontes et celui de l'Aréopage, vers cette époque, diminuent sensiblement. Le gouvernement appartient à l'assemblée du peuple dirigée en fait par le Sénat. Celui-ci se recrutait parmi les trois premières classes. Les sénateurs devaient avoir trente ans — et non soixante comme à Sparte, signe d'un état social moins conservateur — et on les renouvelait chaque année.

La jalousie démocratique éclate dans tous les détails de ces institutions, qui *morcellent attentivement* le pouvoir, et ont soin de le déléguer toujours à *plusieurs personnes ensemble*. Toutes les démocraties en sont là, parce qu'aucune supériorité traditionnelle ne s'impose, et qu'on garde un rancunier souvenir, grossi par la légende, des maux qu'on a endurés de la part des rois et des noblesses de jadis. Mais cette jalousie n'empêche pas le peuple, par moments, de se jeter dans les bras d'un « tyran », dont on excuse la tyrannie en proclamant bien haut qu'elle incarne le pouvoir du peuple, ou encore dont la tyrannie se dissimule en n'arborant aucun titre, et en prenant le caractère d'un *pouvoir de fait*, dû à l'obéissance spontanée des uns et à la terreur des autres.

Un « roi des montagnes » et ses descentes dans la ville : Pisistrate. — Nous avons dit que la discorde entre familles d'eupatrides favorisait l'ascension du peuple. Ces discordes dataient de loin, et prolongeaient les fameuses « querelles » homériques entre « meneurs d'hommes » rivaux. Et les meneurs d'hommes, jaloux d'utiliser ce talent de la persuasion et de la séduction amicale que nous avons constaté chez eux, cherchaient à se faire un clan, non seulement parmi les autres eupatrides, leurs pairs, mais encore parmi la bourgeoisie nouvelle et le peuple. En cas de lutte civile, Solon avait édicté une loi fort ingénieuse : tous les citoyens étaient tenus de prendre parti. Il pensait assurer le triomphe du bon sens. Avant Solon, déjà, un ambitieux du nom de Cylon avait tenté de s'emparer de la citadelle. Il avait échoué, précisément parce que tout le monde ou à peu près s'était mis contre lui. Mais un certain Mégaclès ayant, à cette occasion, recouru pour perdre Cylon à une violation du droit d'asile, cette impiété avait attiré, contre les parents de Mégaclès, la *vendetta* des parents de Cylon. Solon avait été obligé d'intervenir, et de provoquer une sentence qui avait banni les parents de Mégaclès.

Cet exemple montre le constant péril que courait l'ordre public à Athènes. Les clans rivaux avaient fini par se répartir en trois groupes : les *pédiéens*, ou gens de la plaine, les *paraliens*, ou gens des rivages, et les *diacriens*, ou gens de la montagne.

Ces derniers, vers l'époque de Solon, avaient pour chef Pisistrate. L'existence de cet homme, eupatride populaire, et dont la famille se vantait de descendre de Nestor, réalise admirablement le type du bandit grec civilisé, et permet de se représenter, d'une façon approximative, quel avait dû être le rôle des grands bandits civilisateurs à l'époque mythologique ou héroïque. Pisistrate, « roi des montagnes », lutte avec acharnement contre les gens de la plaine, comme Jupiter, roi de l'Olympe, avait lutté contre les Titans de Thessalie. Pisistrate a des hauts et des bas. Il fait des entrées victorieuses à Athènes, puis en est chassé, il est traduit devant l'Aréopage, est obligé de « gagner le maquis », d'où il redescend après des négociations qui témoignent des in-

telligences conservées par lui dans la plaine. Les clans des pédiéens et des paraliens se coalisent contre lui, puis ils se divisent. A un moment, son ennemi Mégaclès lui propose sa fille en mariage. Les factions semblent se réconcilier, et Pisistrate reparaît triomphant dans les rues d'Athènes ; puis, changement à vue ; Pisistrate s'exile cette fois à Erétrie, dans l'Eubée ; mais il ne recule que pour mieux sauter, car il rentre bientôt à Athènes, d'où ses rivaux, les Alcméonides, s'en vont alors. Cet homme connaît la ruse, comme Solon. Il se fait passer, non pour fou, mais pour blessé, et, lors de sa première tentative, profite de la pitié excitée par ce stratagème pour se faire donner une garde, bon atout pour qui vise à la « tyrannie ». Bref, après bien des vicissitudes, Pisistrate l'emporte définitivement et, sans être revêtu d'aucun titre qui lui confère le pouvoir, il devient à Athènes « l'homme qui fait ce qu'il veut » (560-527).

La popularité de Pisistrate est donc immense, mais ses brillantes initiatives expliquent l'admiration qu'on lui voue. Il crée une marine puissante ; il prend Sigée, sur l'Hellespont, aux Mytiléniens, ce qui assure à Athènes la « route du blé » ; il ouvre des routes d'Athènes à Phalère et aux cantons ruraux ; il établit des aqueducs souterrains pour amener dans la ville l'eau des collines voisines ; il commence la construction du Parthénon, du temple d'Apollon, de celui de Jupiter Olympien. Avec tout cela, le grand homme, dans ses procédés, reste un peu bandit. Pour conjurer un retour agressif des clans rivaux, il s'est fait livrer en otages les fils des principaux citoyens et les a relégués sous bonne garde dans l'île de Naxos.

Le « roi des montagnes » promoteur de travaux et protecteur des arts : la tragédie. — Ce roi des montagnes, bien qu'il ne descende pas du Parnasse, est un lettré. Il fait rassembler, copier et réciter les poèmes d'Homère, appelle auprès de lui Anacréon et Simonide. Enfin, il compte parmi ses clients un montagnard du nom de Thespis qui, sous son bienveillant patronage, est en train de créer tout simplement un « genre » littéraire nouveau, destiné à devenir immortel. La tragédie apparaît.

Nous avons montré, en parlant des Doriens, le rôle que jouait chez eux la poésie lyrique, interprétée par des chœurs. Ces chœurs florissaient notamment à Sicyone, ville du golfe de Corinthe où l'ancienne population ionienne s'était fondue avec les Doriens. Épigène, poète de cette ville, avait donné un grand éclat aux chœurs qui célébraient Dionysos (Bacchus). La vogue de ces chœurs avait atteint l'Attique, et, comme ils venaient d'un pays à langue dorienne, c'est dans ce dialecte que les Athéniens, quoique ioniens de race, chantaient les louanges du dieu.

Ces fêtes de Bacchus se trouvaient naturellement unies aux divertissements des vendanges. Les productions arborescentes sont les plus attrayantes des productions agricoles, et la culture de la vigne est la plus attrayante des cultures arborescentes. Or, le moment où cet attrait atteint son maximum est celui où l'on *récolte* le raisin pour en faire le vin. Et l'on conçoit que la joie des récoltants se traduise alors, un peu partout, par des manifestations de gaieté bruyante. La fête des vendanges, sans qu'il soit presque besoin de jouer sur les mots, produisait donc une « ivresse » particulière. Les bacchantes en sont la preuve. Nos vignerons athéniens — et bien d'autres — chantaient et dansaient devant leurs cuves pleines, et, comme cet épanouissement se compliquait d'une solennité religieuse, deux éléments, l'un grave, l'autre bouffon, se mêlaient dans ces fêtes. Tantôt les danses étaient graves, parce que l'idée religieuse dominait; tantôt elles étaient folâtres, parce que la joie emportait tout. De là, dans un même œuf pour ainsi dire, deux germes : celui de la tragédie et celui de la comédie.

Pour développer ces germes, et donner à ces fêtes un cachet littéraire qui les élevât au-dessus d'une simple réjouissance plus ou moins grossière, il fallait un patronage intelligent. Il fut fourni par Pisistrate et les autres Athéniens, riches, instruits, avisés. C'est alors que les descendants des « illustres bannis » eurent l'occasion de déployer cette finesse de goûts élaborée pendant de longues générations, et que les richesses dues à la prospérité croissante de l'Attique purent s'employer artistement.

Tout contribuait à cette infusion d'un souffle d'art dans ce qui avait été jusqu'alors une simple fête rurale : distinction native des propriétaires, loisirs laissés par un faible travail, fortunes augmentées directement ou indirectement par le commerce, ouverture d'esprit gagnée au contact des étrangers, ambition même des chefs de clan qui voulaient se faire de la popularité en amusant le peuple, enfin vogue acquise par les chœurs empruntés aux cités doriennes. Du chœur, grâce à ce concours de phénomènes sociaux, le génie athénien allait tirer le théâtre.

Le mot *theatron*, en grec, signifie *endroit d'où l'on peut voir*. C'était d'abord un emplacement naturel, une sorte de cirque incomplet avec un espace plat au milieu et des éminences tout autour. Le chœur dansait dans la partie basse et plate, et les gens des environs, accourus *pour voir*, se massaient sur les tertres voisins *d'où l'on pouvait voir*. En cherchant bien, on trouvait des endroits heureusement disposés pour ce spectacle; puis, à mesure qu'on s'habituait à fréquenter un endroit, on était amené à corriger par l'art les imperfections de la nature, et à faire intervenir la maçonnerie ou la charpente là où la disposition du sol ne permettait pas de voir commodément.

Le rôle de Thespis fut de mettre en tableau les choses qu'on chantait en l'honneur de Bacchus. Comme un inventeur a toujours des précurseurs, cet usage n'était pas absolument nouveau. Non seulement les enfants, dans leurs jeux, ont naturellement l'idée de *représenter* des faits et de faire dialoguer des personnages de convention, mais déjà les chœurs de danse avaient eu plusieurs fois l'occasion de *mimer* des scènes diverses. A Delphes, on reproduisait la lutte d'Apollon contre le serpent Python. A Délos, lieu de pèlerinage des Ioniens, des jeunes filles mettaient en action les voyages de Latone, et imitaient successivement, par leurs gestes et leurs langages, les nations que la déesse avait visitées. L'initiative toute particulière attribuée à Thespis fut de faire sortir du chœur un personnage, qui se mettait à parler tout seul, ou à dialoguer avec l'ensemble des autres *choreutes*. Ceux-ci, après une double évolution désignée sous les noms de

strophe et d'*antistrophe*, se trouvaient arrêtés à ce moment-là. C'était l'*épode*, imaginée par le poète Stésichore, Dorien de Sicile. Le choreute détaché grimpait sur des tréteaux et parlait selon son rôle. C'était l'*acteur*. Un autre, qui était censé parler au nom du chœur, répondait d'en bas, ou de l'autel de Bacchus. C'était le *coryphée*. A la partie chantante et dansante se trouvait jointe, dès lors, une partie dialoguée, encore bien timide et bien peu importante. N'importe, la tragédie était créée. Mais la tradition est si forte que le chœur, longtemps encore, conserva la prépondérance dans la cérémonie et que de longues années passèrent avant qu'on eût l'idée de détacher du chœur *deux acteurs* pour les faire dialoguer ensemble. Alors seulement, après cette suite de lentes transformations, la tragédie devait prendre sa forme définitive.

Observons que ce divertissement, né à la campagne, fut *attiré* vers la ville, et subit l'influence de la vie urbaine. Les fêtes comportèrent plus d'élégance, et des préparatifs plus somptueux. La date même s'en trouva retardée, et, pour des motifs de commodité urbaine, ne coïncida plus avec les vendanges. Le théâtre, depuis qu'il ne s'agissait plus de pures danses, et que les acteurs devaient *se tourner vers le public*, avait quitté la forme du cercle pour prendre celui du demi-cercle, puisqu'il fallait *voir*. Le sol se couvrit de gradins en bois ou en pierre. L'autel de Bacchus, la *thymélé*, resta dans l'*orchestre*, espace réservé aux évolutions du chœur, mais il se trouva dominé par la *scène* (de *scéné*, tente, baraque) qui, d'abord insignifiante, comme son nom l'indique, finit par constituer une sorte de long mur percé de portes devant lequel une estrade étroite et longue servait de support aux acteurs. Mais, ces acteurs, quel moyen pour eux de se faire entendre en plein air, et à des foules immenses? Comment conserver leur prestige à une distance qui les rapetissait forcément? Ce double problème fut résolu par le *masque* uni au porte-voix, et par le fameux *cothurne*, chaussure qui, exhaussant la taille de l'acteur, l'empêcha de paraître trop petit aux spectateurs éloignés. Mais tout cela ne se fit pas en un jour et nous entraîne vers une

époque légèrement postérieure à Pisistrate, que nous avons laissé pour nous occuper de son « client » Thespis.

L'instabilité engendrée par le commerce : le rôle de Clisthènes. — Pisistrate avait tant fait pour la prospérité d'Athènes que, lui mort, ses deux fils Hipparque et Hippias héritèrent du prestige qu'il avait eu. Eux aussi se trouvèrent, de fait, les « tyrans » d'Athènes. Mais ces sortes de pouvoirs, uniquement appuyés sur la faveur populaire, sont instables de leur nature. Les vieilles rivalités de clans persistaient toujours, et les qualités personnelles du père n'avaient pu se transmettre intégralement aux fils. Une conspiration se trama donc contre les deux « tyrans ». Harmodius et Aristogiton, qui avaient contre eux des motifs particuliers de *vendetta*, parvinrent à tuer Hipparque, mais Hippias leur échappa et les fit mettre à mort (514). Comme il arrive en pareil cas, une recrudescence de sévérité marqua cette répression, et les « bannissements » s'en ressentirent. Au nombre des bannis étaient Clisthènes, qui s'était réfugié à Sparte. C'était l'époque où les Spartiates, grâce à leur entraînement militaire, venaient d'étendre leur hégémonie sur le Péloponèse. Comme jadis du temps d'Étéocle et de Polynice, les bannis de grande famille allaient, dans les autres cités, remuer ciel et terre pour rentrer vainqueurs dans leur patrie. Cléomène, roi de Sparte, intervint donc dans les querelles d'Athènes, et marcha sur cette ville pour réintégrer les bannis. Hippias, se sentant trop faible, s'enfuit chez les Perses, qu'il devait exciter bientôt à marcher contre ses proscripteurs.

Le patriotisme, comme on le voit, revêtait dans la cité grecque une forme singulière. L'amour de la cité était très ardent. Seulement, lorsqu'on était banni — et répétons ici que le bannissement est un des faits sociaux les plus importants de la Grèce ancienne — on n'avait rien de plus pressé que de susciter un ennemi à sa patrie pour s'y faire réintégrer. Il faut dire que ces interventions étrangères laissaient intacte, en principe tout au moins, l'autonomie de la cité. Les « amis » du banni,

après avoir restauré leur homme, se retiraient, *contents d'avoir une intelligence dans la place,* que ce contentement fût fondé ou non; car *la passion de se faire des amis,* dont nous avons constaté l'importance à l'époque homérique, n'avait pas disparu. Seulement cette passion ne caractérisait pas seulement les individus; elle était aussi le mobile des cités, et des réseaux d'amitiés entre-croisées se tissaient ainsi à travers les petites souverainetés de la Grèce, qui avaient bien l'idée d'être *prépondérantes,* mais rarement celle d'*annexer.*

Clisthènes appartenait à la famille des Alcméonides, ennemie jurée des Pisistratides. C'était lui qui était désormais, à Athènes, l'homme influent. Mais la société avait encore évolué depuis Solon. De nouvelles fortunes s'étaient créées ; des étrangers avaient afflué en foule; de nombreux esclaves avaient été affranchis. Tout cela était l'effet du commerce, de la prospérité qu'il engendre, et de l'instabilité qu'il entraîne. Clisthènes, adaptant ses mesures aux nécessités de la situation, donna le droit de cité à un grand nombre des métèques et d'affranchis. Puis, rompant avec les traditions, il substitua aux quatre anciennes tribus de l'Attique dix tribus nouvelles, d'un caractère artificiel. La *phratrie* semble dès lors tomber un peu dans l'oubli, et le *dème*, en revanche, ou circonscription territoriale, joue un rôle plus marqué. La constitution de Solon subit des amendements dans un sens plus démocratique. Le Sénat, de quatre cents membres, passe à cinq cents. L'assemblée du peuple est réunie plus souvent. Les archontes, tout en conservant leur situation honorifique, voient encore leur pouvoir diminuer. Une partie de ce pouvoir passe aux *stratèges,* ou généraux. Chaque tribu a le sien, et, en cas de guerre, plusieurs stratèges, destinés à se surveiller mutuellement, commandent ensemble, ou plus exactement chacun à son jour.

La jalousie démocratique : l'ostracisme. — L'assemblée se tenait sur l'agora. Tout citoyen pouvait y prendre la parole : ceux qui avaient plus de cinquante ans conservaient néanmoins le droit de parler les premiers. Chacun, de même, pouvait pro-

poser quelque chose, mais en passant par l'intermédiaire du Sénat. Dix citoyens, élus à cet effet, étaient spécialement qualifiés d' « orateurs ». Ils avaient, comme les magistrats, le droit de parler avec une couronne de myrte sur la tête. Comme les assemblées étaient fréquentes, et que les sujets de discussions n'étaient pas toujours bien intéressants, il arrivait que beaucoup de citoyens s'abstenaient de se rendre à l'agora. On les faisait rabattre alors par des esclaves scythes, qui formaient la police d'Athènes, et qui marquaient les retardataires avec une corde peinte en rouge. Il y avait des peines pour ces retardataires, et il était défendu de quitter l'assemblée avant la fin de la séance. Mais, en définitive, l'Athénien, malgré ces essais de fuite, employait un temps énorme à remplir ses devoirs de citoyen. Et ce n'était pas seulement le pouvoir législatif qui accaparait son temps. C'était encore le pouvoir judiciaire.

Vers cette époque, en effet, paraît s'organiser le fameux tribunal des héliastes, que le poète Aristophane devait railler dans ses *Guêpes*.

Ce tribunal ne comprenait pas moins de cinq mille membres tirés au sort et divisés en dix sections qui jugeaient à tour de rôle. Parfois l'on réunissait plusieurs sections, et l'on voyait un procès plaidé devant un tribunal de quinze cents juges. Cette multiplicité était une précaution contre la vénalité. Les héliastes connaissaient d'un certain nombre de causes graves et des délits politiques. Chaque juge, pour sa journée, recevait une indemnité de trois oboles. C'en était assez pour séduire beaucoup de citoyens pauvres et paresseux — sobres d'ailleurs comme on l'est dans ces pays — et qui trouvaient ce métier fort agréable. De là cette *passion de juger*, qui venait tout simplement du désir de vivre sans rien faire. Mais ce *triobole*, aumône déguisée de politiciens au peuple, constituait en revanche une lourde charge pour les finances de la Cité.

Cette même jalousie démocratique amena Clisthènes à créer ou à régulariser l'*ostracisme*. L'ostracisme n'était pas un bannissement pénal. Celui qui en était victime n'était pas poursuivi pour un crime déterminé. On chassait de la cité, par l'os-

tracisme, les citoyens qu'on jugeait dangereux à un titre quelconque, ne fût-ce que par leur popularité ou leurs succès. C'était une défense préventive contre les tyrannies éventuelles. Il fallait six mille suffrages au moins pour que l'exil fût prononcé. L'exilé devait s'en aller pour dix ans. Il gardait la propriété et même l'administration de ses biens. Plusieurs des plus illustres Athéniens, dans le siècle qui suivit, furent les victimes de cette méfiance, dont le résultat fut de priver souvent la cité de ses meilleurs défenseurs.

L'administration de Clisthènes fut troublée par des démêlés avec Sparte. Celle-ci, en sa qualité de cité restauratrice, espérait trouver en son protégé une docilité qu'elle ne trouva pas, et Cléomène marcha de nouveau sur Athènes. Comme Hippias, Clistènes s'enfuit sans résister, et Cléomène, entré dans la ville, bannit sept cents familles athéniennes. Mais une réaction se produisit, et le roi de Sparte, devant un soulèvement, dut quitter Athènes. Il voulut se venger en protégeant Hippias, qu'il avait fait bannir. Le fils de Pisistrate vint à Sparte, espérant que les Spartiates le restaureraient comme ils avaient restauré Clisthènes. Mais, tout bien compté, les Lacédémoniens renoncèrent à ce jeu d'intervention, et Hippias, désappointé, se retourna vers les Perses. Des événements graves faisaient prévoir que l'intervention, de ce côté, ne se ferait pas attendre.

Athènes dans la querelle de l'Ionie : les rancunes perses. — Il faut bien se figurer, pour comprendre les guerres médiques, la répercussion de l'invasion perse en Ionie sur les intérêts d'Athènes. Les Perses et Mèdes étaient des continentaux, et des continentaux frustes, des patriarcaux fraîchement issus de pasteurs, dont la domination inexpérimentée, étendue sur des ports maritimes, avait pour effet de paralyser et de ruiner ceux-ci. La même invasion brisait le chapelet de comptoirs établi par les Milésiens le long des rives des Dardanelles, du Bosphore et de la mer Noire, et les cités ioniennes dont Milet était l'entrepôt pâtissaient forcément de l'état de choses. Les deux rivages de l'Archipel, en un mot, étaient solidaires, et tout

ce qui jetait le trouble à Milet, Éphèse, Phocée, etc., jetait par contre-coup le trouble à Athènes. En outre, il ne faut pas oublier que cette dernière cité était la *métropole* de toutes les cités ioniennes, métropole sans *pouvoir*, nous l'avons dit, mais conservant ce prestige religieux dont nous avons parlé. D'une part, les cités ioniennes vaincues se tournaient tout naturellemen vers Athènes. D'autre part, les Athéniens, à la nouvelle des désastres de l'Ionie, éprouvaient un sentiment analogue à celui qui éclaterait en France si l'on apprenait un massacre de Canadiens français par des hommes d'une autre race. Ce sentiment, à Athènes, devint de la colère lorsque l'Ionie révoltée, après un moment d'espérance, fut violemment remise sous le joug de ses vainqueurs.

Milet, quoique soumise par les Perses, avait pour chef local un « tyran », Aristagoras. Celui-ci, ayant entrepris de rétablir des *bannis* dans l'île de Naxos, et s'étant fait prêter pour cela deux cents vaisseaux par le satrape de Sardes, Artapherne, échoua dans son expédition. Craignant la colère du satrape, Aristagoras risqua le tout pour le tout, et insurgea l'Ionie. En même temps, il demandait des secours à Sparte et à Athènes : à Sparte, à cause de la réputation militaire des Spartiates; à Athènes, parce qu'elle était la métropole des cités ioniennes. Cléomène, roi de Sparte, eut avec Aristagoras un court dialogue qui montre bien le rôle que jouait dans la société grecque *la proximité de la mer :* « Combien y a-t-il de chemin entre la mer et la capitale des Perses? — Trois mois de marche. — Alors vous sortirez dès demain de notre ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer ».

Les Athéniens furent plus aventureux ou plus généreux. Ils envoyèrent des troupes aux Ioniens. L'insurrection fut un instant victorieuse. Sardes fut prise et brûlée. Mais l'immense empire des Perses pesait trop de tout son poids sur la minuscule Ionie. Celle-ci fut écrasée et la prise de Milet par les Perses excita chez les Athéniens une profonde douleur. Le poète Phrynicus, un des premiers successeurs de Thespis, mit l'événement en

tragédie, et fit couler tant de larmes que les magistrats le firent condamner à une amende de mille drachmes pour avoir représenté un désastre national.

Le roi des Perses était alors Darius. Il voulut se venger des Athéniens. Auprès de lui se trouvaient d'ailleurs des *bannis* grecs — on remarquera une fois de plus le rôle de ces bannis — notamment Hippias, fils de Pisistrate, qui voulait se servir des Perses pour rentrer à Athènes, et les Aleuades de Thessalie, qu'inspiraient des motifs analogues. Les Perses étaient d'ailleurs portés, une fois maîtres de l'Ionie, à inquiéter le rivage occidental de l'Archipel, pour que celui-ci ne continuât pas à les inquiéter eux-mêmes. Une première expédition fut décidée, mais n'arriva pas à destination. L'armée de terre fut battue par les Thraces, et la flotte fut en grande partie détruite par une tempête en doublant le promontoire du mont Athos.

Dès cette première épreuve éclate la faiblesse militaire des Perses. Les armées de ce peuple se ressentaient de la *horde* issue de la steppe. Elles n'avaient de puissance que par leur masse et n'évoluaient à l'aise que sur les grands plateaux de l'Asie. Les historiens ne dénient pas aux Perses le courage, mais seulement la tactique, c'est-à-dire la façon de s'adapter aux lieux, d'utiliser les armes et de former les rangs dans le combat. Pour la force musculaire, les Grecs, soumis à l'entraînement que nous connaissons, étaient également supérieurs. Enfin, les Perses n'avaient qu'une flotte improvisée, montée soit par des continentaux incapables, soit par des contingents réquisitionnés chez des peuples tributaires, tels que les Phéniciens et les Cariens, contingents peu homogènes et probablement peu zélés. Qu'on se figure des Tartares qui n'auraient pas eu le temps de devenir des Turcs, et qui entreprendraient de diriger un organisme relativement civilisé : voilà les Perses de Darius.

L'individualisme des cités grecques devant l'invasion; les Thermopyles. — Les guerres médiques ne sont pas la lutte de l'Asie contre la Grèce, mais de la horde médo-perse contre *quelques* cités de la Grèce. Constatons en effet, une fois de plus, que

« l'anarchie grecque », autrement dit l'émiettement des cités et leurs querelles de voisine à voisine, fit sentir son influence en cette occasion comme en bien d'autres précédentes. Nombre de cités accueillirent favorablement les hérauts envoyés par Darius pour demander « l'eau et le feu », autrement dit une sorte d'hommage à la lointaine souveraineté perse. Ces cités ne voyaient aucun intérêt à se mêler des querelles de l'Ionie et aucun inconvénient à reconnaître une souveraineté qui pouvait difficilement les atteindre. Elles tiraient leur épingle du jeu et n'étaient pas fâchées, en définitive, de voir l'orage tomber sur les cités récalcitrantes. Ce qu'il y a de remarquable dans cette phase célèbre de l'histoire grecque, c'est le rapprochement qui se fit entre Sparte et Athènes, deux cités peu sympathiques l'une à l'autre, et la façon identique dont elles reçurent les sommations de Darius.

Pour Athènes, les raisons de la résistance éclatent assez. Pour Sparte, elles s'expliquent différemment. Il faut se rappeler ce que nous avons dit de l'*hégémonie* acquise par les Spartiates sur tous les peuples doriens. Ces guerriers de race et de système, merveilleusement entraînés à la lutte et habitués à la domination, entourés d'autres cités qui subissaient leur prestige et avaient les yeux fixés sur eux, ne pouvaient supporter l'idée de rendre à n'importe qui un hommage quelconque. Ce n'était pas dans la fierté de leur caractère, tel qu'il résultait de leur formation. En outre, l'aristocratie dirigeante de Sparte comprenait fort bien que laisser écraser Athènes, c'était exposer tôt ou tard le Péloponèse à une formidable invasion dont leur suzeraineté se trouverait mal.

Sparte conclut donc alliance avec Athènes, et bien que ses troupes dussent être absentes à la première bataille, ce rapprochement eut un énorme effet moral. Il délivra d'abord les Athéniens d'une ennemie séculaire, l'île d'Égine, à qui Sparte imposa d'office une garnison. En second lieu, des cités moins importantes, entraînées par ce double exemple, entrèrent dans la ligue, et les Athéniens, se sentant appuyés, mirent plus de cœur à l'organisation de la résistance. C'est ce qui permit à

leurs dix mille hommes, commandés par Miltiade, et renforcés de mille Platéens, de s'avancer plus tranquillement contre les cent dix mille Perses débarqués à Marathon, sur les indications d'Hippias, par Datis et Artapherne. La tactique grecque triompha, et les Perses furent vaincus. Les Spartiates, qu'une superstition relative à la lune avaient empêchés de partir plus tôt, arrivèrent le surlendemain pour constater la victoire (490).

Les Perses, naturellement, cherchèrent à réparer le désastre en augmentant, dans la balance, le poids du seul élément qui pouvait faire leur supériorité : le nombre. Leur nouveau roi, Xerxès, mit sur pied, s'il faut en croire l'historien Hérodote, des armées fantastiques. L'ensemble des combattants de terre et de mer, avec les matelots, manœuvres et domestiques, se serait élevé à cinq millions d'hommes. Même en faisant la part de l'exagération, il reste évident que les armées perses furent immenses relativement au petit nombre des Grecs. Quarante-six nations, dit Hérodote, étaient représentées dans cet amoncellement d'hommes, dont beaucoup, sans doute, ne méritaient pas le nom de soldats. On cite de Xerxès des traits bien orientaux. Il fit fouetter l'Hellespont (les Dardanelles) pour punir la mer d'avoir démoli un pont. Puis, quand l'armée franchit les ponts restaurés, ce monarque, la voyant défiler, dit, avec une mélancolie digne de Salomon : « Je pleure sur la brièveté de la vie humaine, en pensant que, de cette foule immense, pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le roi avait employé des milliers d'hommes à percer l'isthme du mont Athos, travail qui nous semble absolument inutile et ridicule, et qui nous montre combien sa flotte inexpérimentée avait besoin de suivre la côte en évitant les moindres contours périlleux.

Cette seconde guerre médique comprend trois actes : les Thermophyles, Salamine, et la journée décisive de Mycale et de Platée.

Les Thermopyles sont un défilé situé au point où les monts de Locride, prolongement méridional de la chaîne du Pinde, se rapprochent de la mer, ne laissant qu'un étroit passage aux

invasions qui viennent de Thessalie. La série de combats qu'y livra l'avant-garde grecque est demeurée comme l'affirmation éclatante de ce que peut un petit nombre d'hommes forts, résolus et entraînés en présence d'une masse humaine d'éducation militaire inférieure. La conquête du Mexique par Fernand Cortez et quelques autres épisodes de l'histoire des conquistadors égalent seules de telles prouesses. Aux Thermopyles, les quelques centaines de Grecs qui défendirent jusqu'au bout le défilé succombèrent dans la lutte, mais après une extraordinaire défense, qui a soulevé depuis lors, nul ne l'ignore, un enthousiasme correspondant. Léonidas, roi de Sparte, avait été choisi pour commander les petits détachements des Grecs, bien que son détachement à lui ne comprît que trois cents Spartiates. C'est avec cinq mille deux cents hommes que la lutte commença, et, pendant quatre jours, les Perses furent repoussés avec d'énormes pertes; mais un transfuge du nom d'Ephialtès — encore un *banni*, sans doute — ayant guidé l'ennemi par un sentier de la montagne, la position se trouva tournée. La montagne, d'alliée des Grecs, se faisait leur adversaire. Léonidas renvoya alors la majeure partie de ses troupes. Ne gardant avec lui que les Spartiates et les Thespiens, il mourut à son poste, *en Spartiate*, c'est-à-dire fidèle à cette éducation si intensément militaire qu'il avait reçue dans sa cité. Plusieurs « mots », admirablement « laconiques », lui sont attribués et caractérisent l'état d'âme de ce type d'homme. Au-dessous d'un message de Xerxès qui le sommait de rendre les armes, Léonidas aurait écrit : « Viens les prendre ». Un soldat venant lui dire : « Les Perses sont près de nous », il aurait rectifié : « Dis que nous sommes près d'eux ». On peut, évidemment, discuter l'authenticité historique de ces « mots », mais, au point de vue social, étant donné ce que nous savons de la formation des Lacédémoniens, ils sont absolument vraisemblables.

La Grèce sauvée par la mer : la trirème ; Salamine (480). — On peut dire qu'il y a deux choses en Grèce : la montagne et la

mer. La montagne, malgré l'héroïsme de Léonidas, n'avait pas sauvé le pays. La mer, plus efficacement, allait reprendre ce rôle.

L'homme influent d'Athènes était alors Thémistocle. C'était, comme il arrive souvent dans les démocraties, un homme de famille riche qui s'appuyait sur le peuple : esprit très ouvert, d'ailleurs, et plein d'initiative, déployant, pour faire réussir ses plans, des prodiges de ruse et d'éloquence, car, tout comme les héros d'Homère, et pour des causes sociales semblables, Thémistocle se trouva, au plus haut point, dans *la nécessité de persuader*.

Le mérite de Thémistocle consiste à avoir plaidé et gagné deux procès.

Son premier triomphe fut de *décider* les Athéniens à évacuer Athènes et à combattre sur mer.

Son second triomphe fut de *décider* la flotte coalisée à livrer bataille dans le détroit de Salamine, et non ailleurs.

La première œuvre de persuasion n'était pas facile. Une population citadine tout entière ne se résout guère à déménager. Aussi fallut-il recourir aux grands moyens, et faire parler la Pythie. Un oracle de Delphes déclara aux Athéniens qu'ils ne vaincraient qu'en se renfermant dans des *murs de bois*. Thémistocle mit une ardeur extrême à interpréter cet oracle et à vaincre toutes les résistances. Son plan, qui finit par être adopté, consistait à transporter la population inoffensive dans l'île de Salamine et à réunir les combattants sur les vaisseaux. (Il est assez probable qu'un certain nombre d'habitants se réfugia dans la montagne.)

La flotte d'Athènes comprenait environ deux cents navires. Mais ce n'étaient plus les « vaisseaux creux » de l'âge homérique. Plusieurs siècles de navigation — forcément entrecoupés de nombreuses luttes navales — avaient fait progresser le type des bâtiments.

La principale modification accomplie consistait dans *la superposition des bancs de rameurs*. Le navire homérique n'est pas ponté, et n'a qu'un seul rang de rameurs de chaque côté.

Le navire athénien est ponté, et les rameurs sont placés dans des sortes de niches étagées les unes au-dessus des autres. Les files formées par ces niches ne sont pas sans analogie, pour leur disposition, avec les sabords des anciens navires de guerre « à plusieurs ponts ». Pour ne pas exhausser démesurément le navire, on s'arrangeait pour que chaque rameur eût, au niveau de sa tête, le siège d'un autre rameur de la rangée immédiatement supérieure. Le nombre des rangs de rames était ordinairement de trois : de là le nom de *trirème*, ou *trière*. Le métier de rameur, extrêmement dur, était rempli par des esclaves, comme il devait l'être plus tard par des galériens. Le développement pris par l'esclavage depuis l'époque homérique avait évidemment favorisé cette transformation du navire. Du temps d'Ulysse, c'étaient les « illustres compagnons » qui ramaient.

Le vaisseau grec, à l'époque des guerres médiques, est donc devenu plus rapide, plus prompt à la manœuvre. Un éperon, garni de bronze, plonge sous l'eau à l'avant. Deux poutres, appelées « oreilles », situées à droite et à gauche de l'avant, sont destinées à parer les coups d'éperon de l'adversaire. Une trirème ordinaire a un peu plus de 40 mètres de longueur, contient de cent cinquante à deux cents rameurs, une vingtaine de matelots proprement dits et un nombre relativement faible de combattants. Les châteaux de proue et de poupe, citadelles flottantes, existent toujours. C'est de là que partent les coups, pendant que les spécialistes font évoluer le bâtiment et tâchent de couler, à coups d'éperon, les vaisseaux ennemis.

Deux cents vaisseaux de ce type portaient donc la fortune d'Athènes. Le reste de la flotte — cent soixante-dix-huit navires — représentait les contingents fournis par les cités coalisées, qui étaient surtout celles du Péloponèse. Le prestige militaire de Sparte, qui avait fait acclamer, comme chef de l'armée de terre, le roi de Sparte Léonidas, avait fait reconnaître également, comme chef de l'armée de mer, l'autre roi de Sparte Eurybiade.

C'est alors que Thémistocle eut à plaider et à gagner son second procès.

Les chefs des cités coalisées, voyant les Thermopyles forcées et l'Attique envahie, voulaient « faire la part du feu » et battre en retraite sur le Péloponèse. En effet, la flotte perse, forte d'un millier de navires, arrivait, et pouvait isoler complètement la flotte grecque de ce Péloponèse qui demeurait le dernier refuge des Grecs. Dans ces conditions, l'isthme de Corinthe semblait une ligne de retraite tout indiquée.

La discussion fut chaude, et Thémistocle fit merveille. Il lutta, seul contre tous, et l'histoire a enregistré une anecdote significative. Eurybiade, Spartiate rude et fruste, levait sur Thémistocle son bâton. « Frappe, mais écoute, » dit l'Athénien, emporté dans la chaleur de son argumentation. Non seulement l'Athénien plaidait la cause de sa cité, ce qui était évident, mais encore, en homme mieux instruit des choses maritimes, il comprenait et *voulait faire comprendre* l'avantage tactique offert à la petite flotte grecque par le *détroit resserré* de Salamine, qui ne permettrait pas à l'immense flotte perse de se déployer. Comme Achille, Thémistocle fut obligé de menacer son Agamemnon de faire grève. On dit enfin qu'il eut recours à la ruse et que, feignant de trahir les siens — le cas d'Hippias rendait la chose vraisemblable — il avisa secrètement les Perses de l'intérêt prétendu qu'il y avait pour eux à cerner la flotte grecque en occupant les deux entrées du détroit. Dès lors, la retraite vers le Péloponèse n'était plus possible. Il fallait combattre, et ce fut, comme l'Athénien le prévoyait, une victoire éclatante.

La flotte perse était en déroute. Xerxès prit la fuite avec une grande partie de son armée. Il est probable que cette retraite avait pour cause la difficulté de ravitailler, dans un pays pauvre, une trop nombreuse armée de terre. Trois cent mille Perses restèrent en Grèce sous le commandement de Mardonius. C'était l'élite de l'armée barbare, mais sa position avait certains côtés critiques. Si les Perses étaient entrés victorieusement dans Athènes abandonnée, ils avaient été, depuis les Thermopyles, harcelés par d'indomptables montagnards phocidiens dont les incursions faisaient présager de sérieuses résistances. L'isthme de Corinthe était fortement défendu. Mardonius recula

et fit hiverner ses troupes en Thessalie, le seul endroit de la Grèce où se trouvent de grandes plaines, sans doute à cause de sa cavalerie et de ses ravitaillements. En revanche, un atout dans son jeu était le grand nombre de Grecs — des Grecs du Nord — qui, au nombre d'environ cinquante mille, s'étaient laissés enrôler à son service. On reconnaît très bien le type de l'Albanais moderne qui, pourvu qu'on le paye, consent à servir dans les armées turques. Mais tous ces retards donnaient aux Grecs du Sud le temps de se rallier, de se concentrer mieux, de se « persuader » mutuellement du péril, et de mettre enfin sur pied une armée exceptionnellement nombreuse — la plus nombreuse peut-être que des cités unies aient mise en ligne. Cent dix mille hommes marchèrent contre les Perses qu'ils atteignirent à Platée. C'était encore à un roi de Sparte, Pausanias, qu'avaient été dévolues les fonctions de généralissime. Les Grecs triomphèrent. Un épisode de la bataille doit être cité comme caractéristique. Les Spartiates, après avoir culbuté les corps ennemis qui se trouvaient devant eux, arrivèrent aux retranchements de Mardonius; mais là, déconcertés, ils s'arrêtèrent, et, pour prendre ces retranchements, furent obligés d'attendre l'arrivée des Athéniens. Ceux-ci, plus souples et plus fertiles en ressources, s'ingénièrent pour triompher de cet obstacle. L'épisode confirme lumineusement ce que nous avons dit du rôle de Tyrtée.

Le jour même de la bataille de Platée, la flotte athénienne détruisait à Mycale, sur les côtes d'Ionie, les restes de la flotte perse. La Grèce était définitivement débarrassée de l'invasion (479).

L'expansion du type athénien après l'expulsion des Perses. — Ce triomphe consacrait l'essor merveilleux d'Athènes.

Il le consacrait à cause du rôle particulièrement actif joué par les Athéniens dans la défense de la Grèce; mais il le consacrait surtout par ce fait qu'Athènes devenait du coup *maîtresse de la mer*. En détruisant la marine perse, Athènes *héritait de toutes les cités de l'Ionie*. L'ancienne prospérité ionienne se re-

constituait, mais en changeant de siège, et en venant se concentrer dans la métropole.

La prépondérance maritime, constate Thucydide, était précieuse aux cités qui la possédaient, car, « à l'aide de leurs vaisseaux, elles allaient soumettre les îles, surtout lorsque leur propre territoire était insuffisant ».

Ainsi fit Athènes : elle *soumit des îles*. Sous le nom d' « alliées », car le principe de la cité autonome subsistait toujours, elle les réduisit à une sorte de vasselage. En même temps, elle occupait les passages de l'Hellespont et du Bosphore, par où venaient le blé, les peaux et autres denrées du Nord. Toutes ces cités de l'Archipel étaient censées former une confédération dont Athènes était la présidente et la trésorière, mais, en fait, les Athéniens s'habituèrent à gérer sans contrôle les fonds de la ligue et à s'enrichir des cotisations fédérales qui devinrent de vrais tributs.

Une conséquence de cette prépondérance fut l'afflux à Athènes de nombreux étrangers, qui venaient y faire du commerce. Thémistocle, avisé en cela comme en tout, prit des mesures pour favoriser les métèques et attirer des émigrants travailleurs. Les ports d'Athènes devenaient insuffisants. Il fit aménager le Pirée, qui allait devenir une véritable ville. Mais cette subite explosion de prospérité matérielle ne pouvait aller sans de fâcheuses répercussions au point de vue moral. Thémistocle *butina*, et n'oublia pas sa propre fortune dans celle de la cité. Possesseur d'une fortune de trois talents à son arrivée au pouvoir, il en possédait cent quelque temps après, somme énorme pour l'époque. Il s'attira donc les reproches des hommes intègres, et surtout cette jalousie que nous avons déjà notée. L'ostracisme fonctionna, et Thémistocle *banni* s'exila à Argos, puis à Corcyre, puis en Épire, chez Admète, roi des Molosses, et finalement — chose remarquable — chez Artaxerxès, roi de ces Perses qui lui devaient leurs désastres. C'était, on le voit, l'histoire d'Hippias qui recommençait.

Thémistocle avait surtout représenté, à Athènes, la masse populaire, remuante, novatrice. Le parti « conservateur », com-

prenant les grandes familles, nobles ou non, s'était incarné en même temps dans un autre homme célèbre, Aristide, dont l'intégrité fut opposée aux « tripotages » de Thémistocle. Aristide devait mourir pauvre après avoir administré le « trésor commun » des cités alliées d'Athènes, déposé à Délos. Il avait, en outre, une réputation d'équité qui, évidemment jointe à ce don de persuasion toujours si précieux chez les Grecs, le faisait choisir comme arbitre par les plaideurs et l'avait fait surnommer le Juste. Cette concurrence aux tribunaux était mal vue des démocrates, qui craignaient toujours l'ascendant pris par un homme supérieur. Aussi Aristide fut-il, lui aussi, victime de l'ostracisme. Une anecdote caractéristique, demeurée proverbiale, met admirablement en lumière l'irritabilité de ces petites démocraties ombrageuses. Un Athénien, ne sachant pas lire, pria Aristide, qu'il ne connaissait pas, de graver sur la coquille le nom de celui qu'il voulait exiler. « Vous a-t-il offensé? demanda Aristide. — Non, mais je suis las de l'entendre toujours appeler le Juste. » Et le trait, vrai ou non, est resté parce qu'il était l'expression d'un sentiment vrai.

On voit donc quelle cité les guerres médiques ont mise au pinacle : une cité longuement affinée par une aristocratie d'élite, puis enrichie et bouleversée par le commerce, agitée par l'instabilité démocratique et la défiance des supériorités, mais néanmoins toujours fine, délicate, nerveuse, ouverte aux plus exquises impressions de la littérature et des arts, apte en un mot à produire en grand nombre ces hommes supérieurs dont le régime politique faisait si facilement des suspects.

VIII

LA VIE INTÉRIEURE DE LA CITÉ ET LE TRIOMPHE INTELLECTUEL D'ATHÈNES

Le foyer, la femme et l'enfant. — Lorsqu'on entrait dans une maison grecque, on enfilait ordinairement un corridor étroit, situé entre des écuries ou des boutiques et le logement du portier. En traversant une cour qui venait ensuite, et que flanquaient des pièces diverses, réservées aux hommes ou aux travaux des esclaves mâles, on arrivait à une sorte de *hall* donnant sur la cour et qui constituait la pièce de réunion. C'est là que brûlait le feu sacré. En traversant encore cette pièce on arrivait à une porte, organe très important dans la maison grecque, car, lorsqu'elle était fermée, elle constituait une barrière isolante entre toutes les pièces déjà énumérées et un appartement relégué au fond de l'immeuble, appartement qui formait corps lui-même avec l'étage supérieur. Cet appartement et cet étage constituaient le *gynécée*.

Bien entendu, la multiplicité des pièces n'existait que dans les maisons riches; mais c'est d'elles surtout que nous parlent les historiens et les peintures. En fait, les maisons grecques, pour la plupart, étaient petites. La douceur du climat et la sociabilité rendaient particulièrement séduisante la vie en plein air. Toutefois cette distinction entre l'appartement des hommes et l'appartement des femmes existait sans conteste dans un très grand nombre de maisons. C'était un idéal qu'on réalisait dès qu'on le pouvait et le mieux possible.

Le gynécée abritait l'épouse, les jeunes filles, les enfants et les servantes. L'épouse y régnait en maîtresse. Cette situation, ainsi définie, permet de se faire une idée sommaire, mais exacte, du niveau auquel la femme se trouvait dans la société grecque, à l'époque classique, et dans la société athénienne en particulier.

Le relégation dans le gycénée indique nettement une infériorité de la femme.

L'inviolabilité du gynécée, gouverné par une seule femme, indique une supériorité de celle-ci.

La monogamie était en Grèce une loi bien reconnue. Si telle esclave pouvait être l'objet des faveurs du maître, elle demeurait esclave, et subordonnée à sa maîtresse. Si le mari contractait des liaisons au dehors, elles n'empiétaient pas sur le foyer.

Supérieure de la sorte à la femme de l'Orient, la femme grecque, en général, n'en était pas moins dédaignée par l'homme, qui ne se plaisait guère que dans la compagnie des autres hommes et n'appréciait dans sa compagne que l'intendante fidèle de sa maison.

Le Grec se fait du mariage une idée très exclusive et très nette : ce n'est pas l'association de deux intelligences et de deux cœurs ; c'est un moyen de perpétuer une institution sacrée : la famille. Ne pas avoir d'enfants légitimes est un malheur. On se marie donc pour en avoir. L'épouse n'est que le *moyen*, moyen beaucoup moins considéré que le *but*.

En comparant la situation de la femme homérique à la situation de la femme athénienne, on constate une décadence. Les exigences de la vie montagnarde, les luttes des grands bandits, les alertes de l'âge héroïque avaient obligé la femme à jouer un rôle actif dans la société grecque de ces temps lointains. De là des types de déesses despotiques, comme Héra (Junon), ou guerrières, comme Athénè (Minerve), ou chasseresses, comme Artémis (Diane). Mais, avec le retour de la sécurité, les influences patriarcales apportées par les Pélasges ont repris le dessus. Chez les Doriens eux-mêmes, si les jeunes filles partagent les exercices

physiques des jeunes gens, ce n'est pas de l'indépendance. C'est que les chefs de la cité veulent, par intérêt militaire, préparer des mères de famille robustes dont la robustesse passera ensuite à leurs enfants. Seuls les Éoliens de Lesbos paraissent conserver quelque chose de la demi-émancipation féminine survenue durant la période héraclide.

La femme grecque ne se produit donc presque pas au dehors. Elle garde le gynécée, où sa vie s'écoule en deux sortes d'occupations : la confection des vêtements de la famille, et la surveillance des travaux exécutés par les esclaves femmes. La confection des vêtements comprend surtout quatre opérations, où la femme grecque excelle : le filage, le tissage, la broderie et la couture. Comme l'on achète peu de vêtements au dehors, et que les procédés sont encore peu perfectionnés, il y a de l'ouvrage. Les esclaves femmes aident la maîtresse de maison dans ces travaux, mais elles ont aussi, pour département spécial, les besognes de ménage, et notamment la préparation des aliments, qui comprend alors la meunerie à bras et la boulangerie. Ici non plus, faute de division du travail et de machines, l'ouvrage ne fait pas défaut.

La multiplicité des esclaves, dans les familles aisées, fait que la mère confie facilement ses enfants à une nourrice. Jusqu'à l'âge de six ans, filles et garçons grandissent ensemble, surveillés par la mère. A six ans une bifurcation a lieu. La fillette reste avec les femmes, et n'apprend guère que les travaux du ménage. Elle demeure généralement ignorante pour le reste, et, en effet, étant donnée la conception de la vie féminine, une instruction étendue ne lui servirait pas. Les jeunes filles sortent rarement, mais cela leur arrive pour certaines fêtes, et la sculpture immortalisera, sous le nom de Canéphores, les porteuses de corbeilles dans la procession des Panathénées. Les seules femmes qui acquièrent de l'instruction n'obtiennent cet avantage qu'au détriment de leurs mœurs et qu'en sortant, comme des « déracinées », du monde de la famille. Ce sont les « hétaires », comme la fameuse Aspasie de Milet, qui, établie à Athènes, devint la conseillère de Périclès.

Pour les petits garçons, le père choisit, parmi ses esclaves, un homme de confiance, ordinairement d'un certain âge, et lui confie la surveillance de son fils. C'est le *pédagogue*, lequel n'est nullement un précepteur, mais un *accompagnateur*, ou, tout au plus, un professeur de politesse et de maintien. Comme on le voit, le père se décharge d'une besogne qui lui incomberait assez naturellement. Mais, d'une part, il est trop occupé par ses devoirs de citoyen; de l'autre, la facilité d'avoir des esclaves — les plus pauvres citoyens en ont — donne naturellement la tentation de se décharger sur eux d'une surveillance gênante. Ainsi la condition de la classe inférieure — représentée principalement ici par les esclaves — réagit sur l'organisation des éléments supérieurs.

La vie privée hors du foyer : l'école libre, le gymnase. — L'enseignement était libre à Athènes, et il était libre *partout*. La Cité antique, à la différence de certains États modernes, n'avait pas l'idée d'un enseignement officiel et monopolisé. En effet, *la famille restait puissante dans la cité puissante*, et celle-ci n'embrassait dans son domaine que ce qui concernait ou paraissait concerner la sécurité ou la prospérité matérielle des citoyens. Instruire les enfants était donc *un acte de la famille*, absolument privé. Le père de famille, quoique investi de moins de pouvoirs que le patriarche de la prairie — d'où les ancêtres des Pélasges tiraient leur origine — était bien réellement maître à son foyer : maître de sa femme, maître de ses enfants, maître de ses esclaves; ou du moins l'intervention de la loi ne se faisait sentir au sein de ce sanctuaire familial que dans une mesure vraiment justifiée par l'intérêt supérieur de la Cité. Maître de ses enfants, le père pouvait les instruire lui-même, ou choisir ses fournisseurs d'éducation, comme ses autres fournisseurs, à sa guise absolue. De là, dans une cité riche comme Athènes, la floraison d'écoles privées, concurrentes entre elles, où les pédagogues conduisaient les jeunes gens, et aussi une grande multiplicité de palestres et de gymnases. Le nom de gymnase était toutefois réservé à des établissements de plus grande impor-

tance, et, comme la vigueur physique importait au salut de la Cité, celle-ci en avait fondé quelques-uns. Il y avait donc des gymnases publics et des gymnases privés. Mais la Cité ne faisait que fournir l'immeuble, comme on fournit un jardin public ou une promenade, et les citoyens en usaient ensuite librement.

Il y avait deux choses dans l'éducation : la *musique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement de l'esprit, et la *gymnastique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement du corps. Une heureuse convergence de causes sociales faisait qu'on sentait à un égal degré l'importance de ces deux choses. Tout ce que nous avons dit des grands bandits, de la vie aventureuse de la montagne, des expéditions héroïques, des luttes de clans, de la rivalité des cités entre elles, de la nécessité de se défendre contre des voisins qui étaient toujours à vos portes, explique l'importance traditionnelle accordée à la gymnastique. C'est en grande partie à la merveilleuse supériorité de leurs muscles que les Grecs avaient dû leur récent triomphe aux guerres médiques. D'autre part, les observations que nous avons faites sur le caractère *civilisé* de ces bandits, sur les loisirs de la race, sur la vie facile, sur la façon dont s'était perpétuée et dont avait été encouragée la passion du chant, inséparable lui-même de la poésie, sur la curiosité éveillée qui tient aux relations maritimes avec les peuples lointains, enfin sur ce besoin constant de persuader, qui caractérise la société grecque, rendent parfaitement compte du soin que les pères mettaient à *aiguiser* et à *orner* l'esprit de leurs enfants. Il en résultait une éducation pondérée, équilibrée, qui ne tombait ni dans le surmenage intellectuel, ni dans la recherche exclusive de la force brutale, éducation éminemment favorable à la santé et à la *beauté*, éducation qui non seulement ne déformait pas les corps et ne perdait pas les yeux, mais rendait les membres souples, gracieux sans rien enlever au rayonnement de l'intelligence, et dont la merveille est d'avoir pu produire à la fois les combattants de Marathon et les auditeurs de Socrate.

Les « programmes » de l'école étaient peu chargés. L'enfant apprenait d'abord ses *lettres*. Des tablettes enduites de cire lui

aidaient à lire, à écrire et à compter. Ce besoin de lecture, d'écriture et de calcul tient au milieu commercial. Les vers des poètes célèbres venaient ensuite se graver dans sa mémoire, escortés du chant et de la « musique », prise ici dans le sens moderne du mot. Cet amour traditionnel pour ce qui se chante tient à la vie facile, à la cueillette, à ces loisirs que nous avons notés. Dans l'ensemble, l'éducation était très littéraire et très artistique, bien que très sommaire. La science d'ailleurs naissait à peine et, trop peu avancée pour former des branches distinctes, se confondait encore avec la philosophie.

Nous avons dit plus haut quels étaient les exercices de gymnastique les plus pratiqués des Grecs. L'essentiel à retenir ici, c'est que les palestres étaient très nombreuses à Athènes, bien que *le droit d'apprendre la gymnastique* fût réservé aux citoyens. On conçoit parfaitement la raison d'être de ce privilège. La multitude des esclaves, des affranchis et des métèques mettaient les citoyens *en minorité,* et pourtant ceux-ci tenaient à rester les plus forts. Seuls les participants à la Cité pouvaient fortifier leurs muscles, comme plus tard, au temps de la chevalerie, les nobles seuls auront le droit de porter l'épée.

Le triomphe des sports : Pindare. — L'importance de la gymnastique explique l'admiration que ces hommes pourtant si « intellectuels » avaient pour les exploits physiques. Cette admiration, dans les concours entre cités ou « grands jeux », devenait de l'enthousiasme, et de cet enthousiasme est né tout un genre de poésie, à peu près incompréhensible pour nous, mais qui ravissait les Grecs : celui qui a immortalisé les noms de Simonide et de Pindare.

Les odes de Simonide sont perdues. Ce poète était de Céos, mais était venu vivre à Athènes. Pindare était de Thèbes, pays dorien. Nous savons que les Doriens, de tous les Grecs, étaient ceux qui développaient avec le plus de ferveur les exercices physiques. Nous savons, d'autre part, que Sparte, où ce type était poussé à outrance, constituait un milieu social peu favorable à l'éclosion de la poésie. Il n'est donc pas étonnant que

Pindare soit né en Béotie, pays dorien moins militariste que Sparte, et d'ailleurs ce poète, étant donné les sujets qu'il chante, présente nettement les caractères d'un poète *international* (nous prenons cet adjectif pour ne pas créer un barbarisme qui serait utile, celui d'*intercivital*).

L'existence de Pindare et des poètes analogues répond au besoin qu'éprouvaient les grandes familles de faire louer solennellement, en des fêtes traditionnelles, ceux de leurs membres qui avaient été vainqueurs à de grands jeux. Nous avons dit que ces solennités très courues, placées sous l'égide de la divinité, étaient un des liens qui unissaient les cités grecques et, même en cas de guerre, occasionnaient d'office une trêve religieusement respectée. Les acclamations spontanées qui, à l'origine, accueillaient les vainqueurs, s'étaient régularisées peu à peu en louanges qui, grâce aux habitudes de la race, avaient pris la forme de la poésie. Les familles s'adressaient donc à un chantre renommé, et le payaient pour qu'il fît l'éloge du héros. Ce dernier était généralement de famille noble — la descendance des rois des montagnes — et d'ailleurs les concurrents de condition supérieure étaient seuls en état de s'offrir des déplacements coûteux. C'étaient de plus des athlètes éprouvés, produits d'une sélection, comme nos *recordmen* actuels.

Les odes de Pindare, divisées en Olympiques, Pythiques, Isthmiques et Néméennes, selon l'endroit où avait triomphé le héros, ne ressemblent à aucune espèce de poésie moderne ; mais elles ont, en revanche, une curieuse analogie avec un genre d'éloquence bien connu : à savoir, les discours prononcés, à l'occasion des mariages, par les prêtres qui les bénissent. Trois choses sont de rigueur dans un discours nuptial : l'éloge des fiancés, celui de leurs familles, et enfin des considérations élevées sur le mariage et son caractère religieux. Le cadre est immuable, seuls les détails varient selon les circonstances. De même l'ode pindarique renferme presque toujours quatre parties : l'éloge de l'athlète, celui de sa famille, celui de sa *cité* — et c'est ici une différence — enfin des réflexions morales et religieuses toujours empreintes d'une solennelle gravité, comme

il convient à une fête dont la première raison d'être est un pèlerinage en l'honneur des dieux.

De là, dans Pindare, ces généalogies, ces allusions, ces digressions, cet empressement avec lequel le poète lâche son héros — dont il y a souvent peu à dire — pour se lancer avec complaisance dans des développements sur sa florissante patrie ou ses illustres aïeux. Une légende prétend que le poète Simonide, ayant ainsi rempli une ode de l'éloge de Castor et de Pollux, se vit refuser par l'athlète les deux tiers de la somme promise. Il n'avait qu'à se faire payer le reste par Castor et Pollux. Mais, en général, les vainqueurs étaient très flattés de cet hommage rendu à leurs familles et à tous leurs tenants et aboutissants. Si les odes de Pindare nous paraissent aujourd'hui fort ennuyeuses et assez obscures, elles étaient en revanche très intéressantes et très claires pour les gens d'alors. Et il faut que ces sortes d'éloges aient répondu à un besoin bien défini pour qu'ils aient eu ce succès immense, et pour que Pindare ait été salué avec enthousiasme comme le plus grand poète lyrique de l'antiquité. Ce succès immense n'était que le contre-coup de la passion immense que les Grecs avaient pour les sports.

Les fêtes en plein air. Les Panathénées. — D'autres fêtes coupaient agréablement la vie des Grecs. Ces fêtes étaient nombreuses, parce que le travail facile laissait des loisirs. Ces fêtes pouvaient comporter des cortèges et des danses en plein air, parce que le ciel était presque toujours serein. Elles revêtaient un caractère gracieux et pittoresque, parce que l'éducation de la race favorisait le goût des arts.

Les processions, harmonieusement ordonnées, satisfaisaient ce goût dans la perfection. Le mot « pompe » vient d'un mot grec qui signifie cortège. Le plus célèbre à Athènes était celui des Panathénées. Cette fête, dont la tradition faisait remonter l'origine à Thésée, et qui avait pour but de commémorer la fusion des cités de l'Attique, comprenait des courses et jeux divers, des concours de musique, et une procession gigantesque à laquelle prenait part une grande partie de la population

d'Athènes et des environs. Elle avait lieu tous les quatre ans. On se réunissait à la principale porte de la ville, et l'on montait à l'Acropole. En tête s'avançaient les joueurs de flûte et de cithare. Puis venaient l'infanterie sous les armes, la cavalerie, les vainqueurs aux courses de chevaux ou de chars, sur leurs chevaux ou leurs chars, les hécatombes escortées par les prêtres et les sacrificateurs, des vieillards portant des rameaux d'olivier sacré (l'arbre de Minerve), des porteurs d'offrandes, les jeunes filles de la bourgeoisie portant les objets nécessaires au culte dans des corbeilles (canéphores), des jeunes gens chargés d'objets d'art, les femmes des métèques, tenant en main des rameaux de chêne, emblème des gens hospitaliers; les filles de ces mêmes métèques, dont la fonction — légèrement humiliante — était de transporter des sièges et des ombrelles pour les citoyennes. La subordination des étrangers aux gens du pays était donc systématiquement marquée dans le protocole de la fête. Dans tous les détails de celle-ci respirait un souci caractéristique de grâce, de symétrie et de belle ordonnance qui s'accorde parfaitement avec tout ce que nous avons dit des inclinations artistiques, favorisées par les conditions sociales, et accrues de génération en génération. La jeunesse en particulier, avec son éducation toute littéraire et musicale, trouvait là le genre de divertissement qui convenait le mieux à la façon dont on l'avait orientée à l'école, et la souplesse des mouvements, donnée par le gymnase, pouvait triompher à l'aise dans ces longs défilés que scandait le son des instruments. Rien d'étonnant si les souvenirs et les images de cette fête ont frappé d'admiration les modernes et si les Grecs eux-mêmes se sont efforcés de la reproduire sur le marbre, comme, par exemple, sur la frise du Parthénon.

Les Temples : Le Parthénon. — Le Parthénon, dont nous avons dit un mot, était le temple de la déesse protectrice d'Athènes. Il était situé sur l'Acropole, ou « ville haute », en compagnie de plusieurs autres, car il y avait souvent, dans les grandes villes, le « quartier des dieux ». La construction de ce chef-

d'œuvre était, au point de vue architectural, l'aboutissement de tous les efforts tentés depuis plusieurs siècles pour perfectionner ces sortes d'ouvrages. Les proportions en étaient admirées comme particulièrement heureuses. Le monument, comme d'autres, était un grand rectangle environné de colonnes. Celles-ci étaient doriques, c'est-à-dire de style grave. Les carrières du Pentélique, près d'Athènes, avaient fourni du marbre. Les richesses conquises après les guerres médiques permettaient de donner une vive impulsion aux travaux. Un homme dont nous allons parler, Périclès, avait pris à cœur l'ouvrage, que Pisistrate avait ébauché. Des architectes intelligents, Ictinos et Callicratès, fournissaient les plans et la direction technique. La population athénienne elle-même produisait des artisans qui étaient plus ou moins des artistes. Un grand sculpteur, Phidias, était là pour recevoir sa tâche, celle des bas-reliefs et de la statue gigantesque de Minerve, qui se trouvait dans le temple. Cette statue était d'or et d'ivoire (pour les parties superficielles tout au moins). La déesse, en digne fille de Jupiter, roi des montagnes, portait le casque et le bouclier.

Les temples n'étaient pas ou n'étaient guère alors des lieux de réunion pour les fidèles. C'étaient les *maisons des dieux*. Aussi beaucoup étaient-ils petits. Ceux que l'on faisait grands étaient grands parce qu'on avait voulu honorer le dieu en lui octroyant une plus imposante demeure, et aussi pour loger les serviteurs du dieu, prêtres, sacrificateurs, etc. Une partie du temple, défendue par des grilles de fer, servait à contenir les nombreux présents apportés par les fidèles. Une autre partie — la partie postérieure — contenait les logements des prêtres et du personnel. Dans la partie centrale trônait la divinité, que l'on venait invoquer individuellement, à titre privé, comme lorsqu'on fait une « visite », car les « cérémonies » proprement dites avaient lieu surtout en plein air.

L'Acropole d'Athènes, qui avait dû être naturellement le *castel* primitif d'où la ville était née à l'âge héroïque, avait été ruinée par les Perses lors de l'invasion. On la rebâtit avec plus de splendeur. Dans son enceinte sacrée se trouvaient, outre le

Parthénon, plusieurs autres temples, notamment celui de la Victoire Aptère, ou de la Victoire sans ailes, représentée ainsi pour montrer que désormais elle ne quitterait plus Athènes. Ce trait accuse fort bien le caractère intellectuel et artiste de la race. On y voyait encore le temple d'Athéné Polias et d'Erechtée, dont le culte se rattachait à de très anciennes traditions, antérieures à la légende de Thésée elle-même. Enfin, les Athéniens avaient voulu faire de l'entrée même de l'Acropole un monument splendide : *les Propylées*. Il y eut, en un mot, au lendemain des guerres médiques, une débauche de constructions et de reconstructions qui attestait l'essor merveilleux pris par la prospérité matérielle. De la même époque datent les fortifications d'Athènes, construites par Thémistocle, et les « longs murs » unissant Athènes au Pirée, œuvre de Périclès. Les descendants des Pélasges, comme leurs ancêtres préhistoriques, se révélaient bâtisseurs. Jamais peut-être, en si peu de temps, on n'avait remué tant de pierres pour des constructions d'intérêt public ou de pur ornement.

Les embellissements de la religion : sculpture et peinture. — La sculpture sort de l'architecture, dont elle est le complément. Les statues sont en effet des statues de dieux. C'est le locataire qui vient occuper son domicile. Plus nombreux que les statues sont les bas-reliefs ; mais eux aussi sont destinés à orner la frise ou le fronton des temples. De l'architecture sort encore la grande peinture, qui a pour objet de décorer les portiques ou les panneaux en représentant des scènes, soit directement, soit indirectement religieuses, car, même dans les sujets « patriotiques » la glorification des dieux est inséparable de la glorification de la cité. C'est l'époque de Zeuxis, de Parrhasius, de Polygnote. Un autre genre de peinture, plus modeste, naît du besoin d'orner les vases. Le tableau indépendant, isolé, n'arrive qu'après coup, comme un raffinement. Tous les arts plastiques, en définitive, sont en germe dans la maison des dieux.

Un autre embellissement de la religion : le théâtre : Eschyle

et Sophocle. — C'est de la religion, nous l'avons vu, que sort aussi le théâtre. La tragédie d'un côté, la comédie de l'autre, sont des transformations de la fête de Bacchus. Nous avons montré les étapes de leur naissance. Un grand poète athénien, Eschyle, achève de donner un caractère « dramatique » à ce qui était naguère un « chœur de danse ». Il invente ou généralise le dialogue, mais ses intrigues demeurent d'une simplicité saisissante et le chœur, s'il cesse d'être tout, conserve du moins une très grande part dans l'action. Dans les *Suppliantes*, ce chœur, constitué par les cinquante Danaïdes — filles de Danaos — est le véritable héros de la pièce. C'est son péril qui nous intéresse. Le poète, en quelques tableaux simples et grandioses, nous montre ces jeunes filles, conduites par leur père, réclamant en Grèce l'hospitalité de *Pélasgus*, qui les défend contre *Ægyptus*. Le sujet, comme on le voit, dramatise les anciennes légendes relatives aux antiques migrations entre l'Egypte et le pays des Pélasges. Dans les *Perses*, Eschyle glorifie les récents triomphes d'Athènes en mettant sur la scène l'humiliation de Darius. Dans les *Sept devant Thèbes*, il glorifie la cite, représentée par Étéocle son défenseur, contre les « bannis » et les « sécessionistes » représentés par Polynice. Dans *Prométhée enchaîné*, il rappelle la fameuse lutte des Titans dont nous avons parlé, et qui figure si bien le choc entre les Pélasges de la plaine et les premiers bandits organisés. Enfin sa trilogie d'*Agamemnon*, des *Coéphores* et des *Euménides* fait revivre la légende de cette terrible famille des Atrides, avec ces formidables *vendettas* dont on avait gardé le souvenir, et qu'on expliquait par la « fatalité », parce que l'Athénien de l'âge classique ne comprenait déjà plus l'état social primitif qui les avait produits. Tous les sujets d'Eschyle ont un caractère grand, majestueux, terrible. C'est un poète tourné vers l'ancien régime et pétri des vieilles idées. Aussi va-t-il être cher, même après sa mort, au parti *conservateur* d'Athènes.

Sophocle réalise, par la fusion des diverses qualités, la perfection du genre. Lui aussi est conservateur, si l'on veut, mais avec plus de pondération. Il est touché par l'esprit philosophi-

que dont nous allons parler. Tout en glorifiant la Cité, il lui oppose, dans *Antigone*, la loi naturelle qui ordonne quelquefois ce que la Cité défend. Antigone, malgré les ordres de Créon, roi de Thèbes, donne la sépulture à Polynice, parce que c'est son frère. C'est l'indice d'un esprit nouveau. Mais ce qui domine toujours chez Sophocle, c'est l'admiration pour les antiques héros et héroïnes. Il traite dans *Electre* le même sujet qu'Eschyle dans les *Coéphores*, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon par ses enfants. Il rend pathétique l'histoire de *Philoctète*, le chef de pirates lâché par ses camarades et abandonné dans l'île de Lemnos. Son héros le plus poignant est Œdipe, qu'il nous montre, dans *Œdipe-roi*, soulevant peu à peu le voile des crimes involontaires qu'il a commis, et se bannissant de Thèbes en se crevant les yeux, puis, dans *Œdipe à Colone*, recevant l'hospitalité généreuse d'Athènes, refuge traditionnel des illustres bannis, et incarnée dans son légendaire Thésée. Cette dernière pièce, comme les *Perses* d'Eschyle, constitue une belle manifestation patriotique, sûre d'être bien accueillie à une époque où le sentiment national venait d'être si exceptionnellement exalté.

Ce théâtre grec offre avec le nôtre des différences qui montrent bien le caractère des causes sociales d'où il est sorti. Il exclut l'amour, jugé indispensable à notre scène ; il est plein de pensées religieuses et même d'événements religieux : la « fatalité » projette partout son ombre, bien que les hommes, doués d'initiative, y luttent contre les dieux ; le *lieu* est presque toujours une place publique, ou tout au moins un endroit en plein air ; le chœur intervient plus ou moins, il représente en général les habitants de la localité où l'action se passe et qui, attroupés, sentencieux, bavards, disent leur avis ; les répliques des personnages se balancent harmonieusement, avec une soigneuse recherche de la symétrie. Tout atteste, en un mot, que nous sommes en présence d'un divertissement issu de la religion, pratiqué sous un beau climat par des hommes réunis en cités et qui ont le culte des belles formes, même dans les arrangements de mots.

Les patrons du théâtre : les liturgies. — Nous avons vu des hommes d'élite comme Pisistrate encourager l'éclosion de ce divertissement. Pisistrate, en cela, n'était pas un type isolé. Une des causes qui ont fait fleurir les lettres et les arts à Athènes, c'est qu'ils y trouvaient d'intelligents protecteurs, ce qu'on appela plus tard des « Mécènes ». Il faut des Mécènes à l'art toutes les fois que les manifestations de l'art coûtent quelque chose, et que les artistes se spécialisent nettement dans la production du beau.

En ce qui concerne le théâtre, un mécanisme ingénieux le soutenait, celui des « liturgies ».

On appelait liturgie une sorte d'impôt extraordinaire, mis à la charge des plus riches citoyens. A tour de rôle, ceux-ci devaient soit construire des galères, soit donner de grands repas au peuple, soit « monter » une représentation théâtrale à leurs frais.

L'impôt est chose obligatoire. Les liturgies l'étaient donc. Mais — et ceci est un trait essentiel à retenir — l'obligation des liturgies, si elle prenait parfois un caractère vexatoire et servait à des « vendettas » politiques appuyées sur la démocratie, n'était en définitive que la consécration d'anciens usages, la régularisation de libéralités traditionnelles. De temps immémorial les citoyens riches et influents avaient tenu à se rendre populaires par des libéralités intelligentes. Les choses se passaient ainsi du temps des grands bandits de la montagne. Nous les avons vues se continuer avec les « petits rois » de l'époque homérique. Nous avons noté les moyens qu'employaient les Pisistrates pour se former des clans. Observation non moins importante : nous voyons les Grecs d'aujourd'hui, enrichis par le commerce, employer volontiers une partie de leur fortune en subventions à leurs compatriotes. En un mot, le Grec riche, de tout temps, a aimé à dépenser de l'argent pour le plaisir, l'instruction, la défense ou la gloire de sa cité. La liturgie dramatique, dite « chorégie », ne faisait en principe que canaliser officiellement ces bonnes volontés préexistantes. La jalousie des pauvres contre les riches, qu'on rencontre infailliblement dans

toutes les démocraties où le commerce a produit l'inégalité des fortunes, avait beau la transformer parfois en instrument d'oppression. Des témoignages formels nous attestent que, malgré le luxe croissant des représentations et l'énormité de ces dépenses, il y avait des *chorèges amateurs*.

Mais cette même classe d'aristocrates, d'où sortaient la plupart des chorèges, était aussi celle d'où sortaient la plupart des archontes. La démocratie, en progressant, avait suscité, nous l'avons vu, des fonctions nouvelles, dont les attributions s'étaient enrichies aux dépens de l'archontat, et les *parvenus*, les moins lettrés, les moins raffinés, se jetaient de préférence sur ces charges nouvellement créées, laissant aux rejetons des vieilles familles l'honneur de remplir les anciennes dignités, plus décoratives qu'importantes. C'est ce qui nous aide à comprendre comment la tragédie grecque put échapper au patronage impersonnel, administratif, automatique des « États » qui veulent protéger officiellement les lettres et les arts. Les poètes, à Athènes, ont affaire tout d'abord à une homme, l'archonte éponyme, et il y a de grandes chances pour que ce soit un homme « de bonne famille », un homme de bon goût. Cet homme, après un contact direct avec les concurrents, renvoie trois d'entre eux à un autre homme, le chorège, riche et intelligent, ambitieux peut-être, mais dont l'ambition ne gâte rien. Cet homme, qui remplit momentanément une fonction *non payée, mais payante,* est libre de monter sa petite affaire comme il l'entend. Bref, toutes les circonstances sont favorables au mérite littéraire qui, grâce à l'intervention libre et personnelle de patrons d'élite, a plus de chances de *percer*.

Les idées nouvelles au théâtre : Euripide. — Le chorège, dans l'exercice de ses fonctions, était un personnage sacré, entouré d'une vénération religieuse ; mais, chose remarquable, le clergé n'intervenait pas comme protecteur du théâtre. Il faut noter cette différence radicale qui distingue le théâtre grec du théâtre du moyen âge. En Grèce, pour employer une formule moderne, le clergé restait confiné « dans la sacristie ». La vie

des steppes riches, contrairement à celle des steppes pauvres, ne développe guère l'influence sociale du clergé. Or, c'est des steppes riches qu'étaient issus les Pélasges, et leurs descendants, tout en demeurant fort religieux, soit dans le sanctuaire du foyer, soit dans les manifestations extérieures, n'avaient laissé au corps sacerdotal qu'une place restreinte dans la société.

A l'époque où nous en sommes, le développement intense de l'instruction, et l'entre-croisement des systèmes philosophiques importés d'Ionie où nous les avons vus s'ébaucher, commence à porter des coups sérieux à la foi mythologique, et le théâtre, écho des idées, reflète ce nouveau courant d'opinion. C'est cette nuance qui caractérise le troisième grand poète tragique, Euripide, et lui donne sa physionomie à part. La tragédie d'Euripide, tout en restant très sérieuse et surtout très pathétique, contient des railleries envers les oracles, des irrévérences envers les dieux, des réflexions qui trahissent un naissant scepticisme, et des ironies mordantes à l'égard de vénérables légendes admises jusqu'alors comme articles de foi. Dans *Iphigénie à Aulis*, le chef-d'œuvre du poète, on sape le prestige du devin Calchas, et Achille, le bouillant Achille d'Homère, parle comme un philosophe revenu de bien des illusions. Oreste, dans une autre pièce, dit en parlant d'Apollon : « C'est pour lui obéir que j'ai tué ma mère, traitez-le donc d'impie et faites-le mourir. *C'est lui qui fut coupable, et non pas moi* ». Dans son *Électre*, le poète fait dire au chœur qui vient de rapporter une légende : « Voilà ce que l'on dit, mais *j'ai peine à croire* que Jupiter ait détourné le char étincelant du soleil et changé sa route au préjudice des mortels, à cause des vengeances exercées par les hommes. Ces légendes terribles *sont utiles aux mortels* qu'elles ramènent au culte des dieux. » Euripide en est donc au concept dédaigneux de la religion, « chose utile pour le peuple », ce qui ne l'empêche pas de se servir des dieux comme machines dramatiques plus qu'aucun autre poète. La puissance divine est pour lui un moyen commode de fournir un dénouement à une pièce, et c'est un des défauts que les critiques lui

ont le plus reprochés. D'une façon générale, Euripide est moins noble, moins idéal qu'Eschyle et que Sophocle. Il est plus bourgeois, plus humain, plus imprégné d'actualité. Il personnifie au théâtre « l'esprit nouveau », et déchaîne pour ce motif l'animosité des conservateurs, comme Eschyle excite leur admiration.

La vie publique et le besoin de persuader : les sophistes. — Un critique latin, Quintilien, a dit d'Euripide que c'est, de tous les poètes, celui dont la lecture est le plus utile aux aspirants orateurs. Rien d'étonnant à cela. Le milieu athénien, à l'époque d'Euripide, est merveilleusement propice à l'essor de l'art oratoire.

Nous avons vu l'éducation et les divertissements qui remplissent la vie privée des jeunes citoyens. Mais une destinée commune les attend au seuil de la jeunesse : la vie publique. Tous les citoyens sont pour ainsi dire les co-propriétaires de la Cité. Il faut qu'ils se concertent pour la gouverner, et, eu égard à la petitesse de ce territoire, ce « concert » des citoyens a lieu de vive voix, sur la place publique. C'est toujours la suite et la transformation des palabres homériques, avec cette différence que les « grands chefs » de jadis ont perdu de leur prestige, et que le pouvoir s'est émietté de plus en plus. Or, déjà, du temps des querelles entre les Achille et les Agamemnon, l'art de la parole était chose d'une utilité capitale. Il n'est, avec le temps, devenu que plus précieux et il est précieux à tout le monde, puisque tout le monde (dans la classe des citoyens) peut aspirer à devenir « grand chef », à entraîner les autres, à s'imposer par la voix, par le geste, par le cri, par l'argument qui saisit, par la riposte qui terrasse, par cet ensemble de dons naturels et acquis, grâce auquel un homme fait crier à l'entourage : « Oui ! oui ! c'est cela ! il a raison ! suivons-le ! »

L'état social d'une cité comme Athènes comporte, en un mot, *un besoin intense de persuader*. Le commerce et la richesse, qui permettent bien des luxes, bien des progrès et bien des spécialisations, favorisent ceux qui sont à même de donner satisfac-

tion à ce besoin. L'art de la parole se constitue donc sous forme de métier, et c'est la *rhétorique*. Mais rien ne sert de parler si l'on n'a quelque chose à dire, si l'on ne peut mettre dans ses mots des idées ou des semblants d'idées. Le type du rhéteur est donc dominé par un autre type plus important, avec lequel il se confond volontiers : celui du *sophiste*.

Les premiers « intellectuels » s'appelaient *sages*, ce qui n'indiquait qu'une qualité personnelle. A partir de Pythagore, ils s'appellent *philosophes* ou *amis de la sagesse*, ce qui prend la façon d'un titre corporatif. Enfin, la terminaison *istes* étant spécialement affectée aux métiers, aux professions lucratives, nous avons maintenant devant nous le *marchand de sagesse*, ou, plus exactement, le *marchand d'idées*.

La clientèle des sophistes est parfaitement caractérisée. Ce sont les jeunes gens riches qui veulent se perfectionner dans l'art de la parole pour entrer aussi armés que possible dans l'arène politique. Les sophistes sont donc des marchands qui tiennent chez eux tous les articles nécessaires au futur politicien, et ces articles sont si précieux qu'on ne lésine pas. On paye 50 drachmes pour assister au cours de Prodicus sur *le juste emploi des mots*. Car la propriété des termes est chose très importante chez les peuples bavards. Certains jeunes gens se saignent pour se procurer ces bienheureuses leçons. D'autres, moins fortunés, essayent du moins de s'en faire communiquer le résumé par un camarade, et l'on se pâme au cours d'un sophiste auquel on n'a pas assisté.

Le sophiste Gorgias dit dans Platon : « Le plus grand de tous les biens, celui qui rend libre et même puissant dans chaque cité, c'est, selon moi, d'être *en état de persuader* par ses discours les juges dans les tribunaux, les sénateurs dans le sénat, le peuple dans les assemblées... » Socrate, présentant le jeune Hippocrate au sophiste Protagoras, lui dit : « Hippocrate... est d'une des plus grandes et des plus riches maisons d'Athènes; nul jeune homme de son âge n'a de plus heureuses dispositions; il veut *se rendre illustre dans sa patrie*, et il est persuadé que, pour y réussir, il ne peut mieux faire que de s'attacher à toi. »

Enfin, le poète comique Aristophane, dans ses *Nuées*, met en scène un père, Strepsiade, qui présente son fils à Socrate, considéré et traité dans la comédie comme un sophiste :

STREPSIADE. — Instruis-le, châtie-le, et ne manque pas *de lui bien affiler la langue*, d'un côté pour les petits procès, de l'autre pour les grandes affaires.

SOCRATE. — Ne t'inquiète pas; je te le rendrai *sophiste* accompli.

En effet, si la « raison du plus fort », en tout pays, est toujours la meilleure, il s'agit de savoir en quoi consiste la *force*, et celle-ci change de caractère selon l'organisation d'une société. Dans une cité comme Athènes, où l'accès des fonctions publiques est ouvert à tous les citoyens, où la cueillette et le commerce ont créé une race de gens bavards et persuasifs, la force est à celui qui persuadera le mieux. Bien des gens du peuple, en de telles sociétés, sont orateurs sans le savoir. Un marchand de poissons qui vous fait prendre, grâce à son boniment, des sardines gâtées pour des sardines fraîches, a en lui l'étoffe d'un bon politicien. Le jeune homme riche, lui, veut se rendre compte scientifiquement des procédés qu'emploie tout Athénien dans ses conversations de loisir ou d'affaires; il veut cataloguer les armes diverses que fournit la parole et les diverses façons de s'en servir, afin de pouvoir au besoin, sans hésitation, s'escrimer de la meilleure. C'est pourquoi il paie si cher ces leçons d'escrime qui le conduiront aux grandeurs.

L'art de la parole est donc prisé, parce que c'est un *moyen d'action*. Sur l'agora, il faut raisonner, parce qu'il faut décider, et il faut décider, à chaque instant, de la *justice* ou de l'*injustice* de telle loi, de telle mesure. Le sophiste apprend à ses apprentis à envisager tous les points de vue possible, à soutenir le pour et le contre. De là deux conséquences : 1° la création et le triomphe de la logique; 2° l'obscurcissement systématique de la morale.

En effet, l'argumentation devient d'une subtilité extraordinaire, offrant, par la variété de ses procédés, une multitude de ressources à la mauvaise foi. L'idéal consiste à questionner

sans cesse l'adversaire, à lui poser des dilemmes, à l'obliger à répondre « oui » ou « non » sans lui laisser le temps de réfléchir ou de reprendre l'offensive, à tirer de sa réponse des conclusions machiavéliquement préparées d'avance, à échapper aux réfutations par des « distinctions » alambiquées. Mais il est clair que cet art de soutenir le pour et le contre ne va pas sans une certaine immoralité. Écoutons encore le Strepsiade d'Aristophane : « Les coups, la faim, la soif, le chaud, le froid, peu m'importe; qu'ils (les sophistes) m'écorchent, pourvu que j'échappe à mes dettes, pourvu que j'aie la réputation d'être un coquin beau parleur, impudent, effronté, bavard, habile à soutenir les mensonges, un vieux routier de chicane, *une vraie table de lois,* un moulin à paroles, un renard qui passe par tous les trous! » L'art de persuader, en un mot, est une arme entre les mains des convoitises politiques, et l'on s'en sert, selon les besoins de la cause, pour prouver tout ce qu'on veut.

C'est que la vie publique exerce un attrait immense. Chez nous, certes, les politiciens abondent; mais une foule de citoyens ne s'occupent du gouvernement que le jour où ils votent et au moment où ils lisent leur journal. A Athènes, la vie publique est le métier de tous les citoyens. Elle prend à tous un temps énorme, leur impose une foule de fonctions temporaires très variées, et sollicite à chaque instant leur contrôle. Cinq mille citoyens sont membres de droit du tribunal des héliastes. Le Sénat en absorbe cinq cents. Pas d'expédition qui ne soit commandée simultanément par *plusieurs* stratèges (une dizaine parfois pour de minuscules armées). Enfin, l'assemblée du peuple décide de tout en dernier ressort, et les occasions de la convoquer ne manquent pas. Cet état de choses, connu sous le nom de « démocratie », constitue, en définitive, l'élargissement progressif de ce « conseil » bruyant, tumultueux que nous avons vu fonctionner autour des chefs homériques. Au lieu d'être quelques dizaines ou quelques centaines à discuter sur une petite place — ce qui caractérise la constitution aristocratique — on est plusieurs milliers à discuter sur une grande

place. Cela tient, nous l'avons vu, aux « ascensions » sociales dues au commerce, et à la multitude des parvenus qui a fait craquer les cadres traditionnels de la classe privilégiée.

L'amour passionné de la Cité. — L'amour des citoyens pour la Cité est intense. Il combine les deux amours qu'on éprouve, chez les modernes, pour la petite et pour la grande patrie, puisque toutes les patries sont petites. Cet amour est surexcité par le danger constant que fait courir à chaque cité l'existence toute proche de cités rivales. Il est exalté par le souvenir des luttes anciennes et par les légendes héroïques des grands bandits plus ou moins divinisés. Un fait qui montre bien l'intensité de ce patriotisme, c'est le soin qu'on a pris de s'en inspirer, lors de la Révolution française, pour fouetter le courage des soldats. Les grands révolutionnaires étaient en même temps de grands classiques, et, pour faire naître des dévouements, ils ne trouvaient pas de plus bel exemple à citer que celui des défenseurs de la Cité antique. Du reste, nous avons déjà retracé les grandes lignes de ce sentiment, à propos de Sparte. Moins rude, moins farouche, mais toujours aussi profond, ce sentiment existait à Athènes et dans toutes les cités grecques, jalouses à l'excès de leur indépendance, comme les « petits rois » de l'âge homérique l'avaient été de la leur.

La Cité est donc chose chérie, chose sacrée, chose divine. On ne la sépare pas des dieux qui la protègent. On vénère les lois jusqu'à la superstition, et Socrate, victime de ces lois, en fera l'apothéose dans une prosopopée magnifique. Bien que la famille soit forte et respectée, la « défense de la Cité », bien ou mal comprise, engendre des tyrannies. Nous avons déjà vu l'ostracisme. Bien d'autres condamnations éclatent sur la tête de tel ou tel citoyen, dès qu'un courant populaire existe pour l'accuser d'avoir trahi, d'une manière quelconque, les intérêts de la Cité. On ne regardera pas si ce citoyen est juste, comme Socrate, ni si sa présence est nécessaire à la tête d'une armée, comme Alcibiade, ni s'il vient de rendre un service signalé à Athènes, comme les dix généraux des îles Arginuses dont

nous parlerons plus loin. Dès qu'on le croit coupable d'un crime contre les lois ou contre les dieux de la Cité, une colère formidable éclate, et ce peuple intelligent, de gaieté de cœur, tue ou proscrit ceux qui se mettent ou semblent se mettre en travers de la passion ardente, fanatique, professée par le citoyen pour la Cité.

La Cité contre les idées nouvelles : Socrate. — Or, à l'époque où nous en sommes, commence à surgir un conflit : celui de la Cité et des idées nouvelles. Ce conflit prend corps dans un événement retentissant : le procès de Socrate (399).

Socrate a été considéré tour à tour comme un sophiste et comme l'adversaire déclaré des sophistes. Les deux points de vue ont quelque chose d'exact. Socrate était sophiste par ses procédés et son langage. Vivant dans une atmosphère imprégnée de sophistique, il en subissait la contagion. Mais, au fond, l'enseignement de Socrate ne répond pas au même besoin social que celui des sophistes. En effet, trois particularités le distinguent : 1° la gratuité et le désintéressement absolu; 2° le compagnonnage intellectuel, sur pied d'égalité, établi entre le maître et les disciples; 3° la campagne vigoureuse, sorte d'apostolat convaincu, entreprise en faveur d'une restauration morale de la Cité.

Socrate est essentiellement un *amateur*. Il recherche les jeunes gens distingués pour causer avec eux, et il les garde *parce qu'il les aime*. Comment peut-il en trouver? Parce que le goût de la spéculation intellectuelle, nous le savons, est merveilleusement répandu. Il rencontre un jour le jeune Xénophon dans une rue étroite, et lui barre le passage avec son bâton : « Où vend-on les aliments du corps? — Au marché. — Et les aliments de l'âme? — Je l'ignore. — Suis-moi, je te l'apprendrai. » Et ce même Xénophon décrit les habitudes de son maître : « Il allait le matin aux promenades, aux gymnases, se montrait sur la place à l'heure où la multitude la remplit, et se tenait le reste du temps dans les lieux où se réunissait le plus de monde. Il y parlait la plupart du temps, et *chacun*

pouvait l'écouter. » La philosophie n'est pas pour Socrate un *moyen d'existence*, comme pour le sophiste. Elle fait partie du *mode d'existence*. Ça l'amuse, et ses auditeurs ne sont pas seulement ses élèves; ce sont ses *amis*. C'est lui qui les a recrutés parce qu'ils étaient « beaux et bons », parce que leur physionomie lui plaisait. La plupart de ces amis sont des jeunes gens riches, comme chez les sophistes, car les riches ont plus de loisir; mais il y a pourtant quelques pauvres, natures d'élite éprises de ce savoir qui flotte autour d'elles. Ces jeunes gens sont ceux qui veulent s'instruire *pour le plaisir* et n'envisagent pas les succès politiques. Deux cas font exception : ceux d'Alcibiade et de Critias, qui veulent *utiliser* Socrate pour parvenir. Mais l'ensemble du groupe représente un élément social assez nettement déterminé : à savoir, les jeunes gens de « bonne famille » que la démocratie écœure, et qui se tiennent ou sont tenus à l'écart du mouvement politique. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Socrate lui-même est un homme du peuple, un « gamin de génie » qui s'est dégrossi et affiné en écoutant parler les autres. Mais il apparaît comme dévoué au parti aristocratique et *honoré* par les aristocrates. C'est le cas inverse de celui des Pisistrate, des Périclès, des Alcibiade, et de tant d'autres qui, fils de famille, se font les courtisans de la foule.

Réactionnaire, Socrate médite avec ses amis la restauration de la *vertu*, c'est-à-dire celle de la *Cité*, car on ne conçoit pas la justice sans politique, ni la politique sans justice. Il dit volontiers : « Connais-toi toi-même », mais il veut que la réforme morale passe de la vie privée à la vie publique. Un « démon » familier le pousse au rôle de prédicateur et de réformateur. Il insiste sur cette idée que, pour commander dans la Cité, il faut avoir appris, *avant cela*, à commander les hommes de quelque manière. Caustique et malin, il a des railleries amères contre les politiciens d'occasion qui mènent Athènes et les compare à des gens qui voudraient jouer de la flûte sans avoir étudié cet instrument, ou conduire un navire sans avoir jamais appris à tenir un gouvernail.

Socrate, qui conquiert des amis, se fait donc des ennemis.

Ces ennemis sont : 1° les politiciens ; 2° les petits ouvriers libres, citoyens de « nouvelles couches », nombreux à Athènes depuis les révolutions démocratiques ; 3° les « intellectuels » mercenaires qui courtisent la foule. Des trois accusateurs de Socrate, Lycus est « orateur », Mélitus corroyeur et Anytus poète. Cette hostilité contre Socrate s'alimente des rancunes de ceux auxquels ont déplu les procédés de celui-ci : la *maïeutique*, ou art d'« éprouver » les gens en leur tirant les vers du nez et l'*ironie*, désagréable aux mauvais raisonneurs qu'on met au pied du mur par l'absurde. Tout un parti de gens blâmés, bafoués, méprisés par Socrate et son petit groupe, se forme donc et veut le perdre. Pour cela, il faut mettre en avant de graves raisons, intéressant le bon ordre de la Cité. Ces raisons, on les trouve et on les formule : 1° Socrate corrompt les jeunes gens ; 2° Socrate ne reconnaît pas les dieux de la Cité.

Les griefs étaient vraisemblables. Socrate, allant chercher lui-même les jeunes gens pour les endoctriner — au lieu de les attendre à son cours comme les sophistes — mécontentait des pères de famille que déconcertait cette indépendance. En outre, le mépris des magistrats démocrates, inculqué par Socrate aux jeunes citoyens qui ont sans cesse affaire à eux dans les mille incidents de la vie publique, fournit à ces magistrats des prétextes plausibles pour s'alarmer. Ils craignent pour l'« unité morale », si utile en temps de guerre à la défense de la Cité. Enfin la Cité, traditionnellement, a une « religion d'État ». Or les croyances religieuses sont fortement battues en brèche par tout le travail intellectuel des philosophes et par les doutes systématiques des sophistes. Anaxagore et Prodicus, déjà, ont été exilés. La méfiance des esprits conservateurs est donc en éveil contre la sophistique. Mais la plupart des sophistes avaient dans leurs disciples, devenus politiciens influents, un puissant rempart. Socrate n'a pas ces auxiliaires, et pourtant sa philosophie, comme celle des sophistes, tend à détruire la croyance aux dieux de la mythologie. C'est désormais chose entendue entre gens intelligents. Il devient impossible à ceux-ci d'accepter argent comptant toutes les lé-

gendes auxquelles croyaient pieusement les héros d'Homère. La « raison pure » travaille là-dessus, et, tandis que les uns s'arrêtent dans le scepticisme, d'autres, comme Socrate, travaillent à se créer, par la force du raisonnement, une « religion naturelle », nouvelle en ce sens qu'elle tend à révolutionner les esprits, mais ancienne en ce qu'elle se rattache obscurément à des traditions primitives. Une fois de plus, le conservateur Socrate se donne des airs de révolutionnaire. Il dit bien : « les dieux », mais il est clair que, dans son esprit, les dieux font bloc, et qu'il pense à une seule divinité, placée beaucoup plus haut, par sa science, sa puissance, ses attributs, que la bande héroïque des dieux de l'Olympe. « Le vulgaire, dit Xénophon, pense que les dieux savent certaines choses et en ignorent d'autres. Socrate croyait que les dieux connaissent tout. » Socrate, en un mot, fait un effort de génie pour remonter au vieux monothéisme oublié depuis des siècles. Bien plus, il admet que « les dieux » puissent être en désaccord avec la Cité : « J'aime mieux, dit-il, obéir à la divinité qu'aux Athéniens ». Les martyrs chrétiens auront plus tard des réponses analogues. Mais l'on comprend que tout ce qui tient, par croyance ou par intérêt, à l'intégrité du culte traditionnel, se tourne contre Socrate. Celui-ci est donc condamné à boire la ciguë; mais sa mort, idéalisée par ses disciples, ne fait que rehausser son prestige, et les « idées nouvelles », avec Platon, triompheront d'autant mieux, qu'il pourra les mettre sous ce vénéré patronage. La vraie philosophie, avec ses divisions principales, logique, psychologie, théodicée, morale, est dès lors définitivement créée.

L'incarnation de la politique athénienne : le siècle de Périclès. — Cette époque est, par excellence, l'époque brillante d'Athènes. On l'a appelée siècle de Périclès, du nom du politicien supérieur qui, pendant un temps assez long, sut imposer sa supériorité à la foule et dirigea les destinées d'Athènes. Périclès est un second Pisistrate, né en des temps plus raffinés. Même au physique, il ressemblait au célèbre « tyran ». Il descendait

par sa mère des Alcméonides, la famille rivale des Pisistratides. Son père, Xantippe, était un des généraux qui avaient vaincu les Perses à Mycale. Au prestige de la gloire, Périclès unissait les avantages d'une forte éducation. Il avait eu pour maîtres le philosophe Anaxagore, qui avait été une première ébauche de Socrate, et Zénon d'Élée, un « idéaliste » qui avait tous les traits du sophiste. Orateur merveilleux, il jouait supérieurement d'un double clavier : celui de la rhétorique et celui du cœur humain. Thucydide, un de ses adversaires politiques, disait de lui : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il soutient qu'il n'est pas vaincu et le persuade au peuple. » De ce peuple, il savait par cœur les goûts, les préjugés, les manies. Il était de ces aristocrates qui comprennent l'avantage qu'il y a pour eux à se donner un rôle populaire, car les prolétaires, dans l'embarras où ils sont d'élever sur le pavois tel des leurs plutôt que tel autre, vont d'instinct aux transfuges de l'aristocratie qui leur tendent les bras. Périclès était frugal, et veillait avec soin à ce que sa frugalité fût connue. Il n'accepta jamais d'autre titre que celui de stratège, qui était assez banal. Comme Pisistrate, il régnait par l'ascendant personnel, par la persuasion, par les « amitiés ». Il se donnait d'ailleurs du lustre par la façon dont il représentait Athènes au dehors. Périclès paraît, en effet, avoir été un « ministre des affaires étrangères » absolument remarquable.

La richesse d'Athènes, l'essor des arts, la construction des monuments, les superbes représentations dramatiques, la noble oisiveté des raisonneurs et des dilettantes, tout cela devait forcément avoir un *support matériel*. Ce support matériel, c'était d'abord l'épanouissement commercial, appuyé sur la suprématie maritime d'Athènes. C'étaient ensuite *les tributs* payés à cette cité suzeraine par ses *alliés*. Or, la politique extérieure de Périclès, après celle de Thémistocle, consista précisément à augmenter ces tributs, à rendre plus forte l'emprise d'Athènes sur les cités soi-disant protégées, mais en réalité dominées par elle, à élargir le cercle de ces cités, à châtier celles qui essayaient de s'émanciper, à fonder des colonies

athéniennes qui, par un coup double, lui fournissaient l'occasion de « bannir », sans en avoir l'air, les citoyens turbulents. Faire de l'Archipel un lac athénien, mettre définitivement la main sur les Dardanelles et le Bosphore, assurer l'exploitation de la mer Noire, et tout cela par le moyen d'*une flotte maîtresse de la mer :* telle fut la tâche de Périclès au dehors. C'était en définitive, comme au temps jadis, l'exploitation des côtes et des îles par la piraterie, mais par une piraterie voilée, savante et civilisée. Gorgés de blé, encombrés de marchandises, héritiers des avantages de l'Ionie défunte, enrichis indirectement par la distribution des tributs employés en travaux publics, exemptés généralement d'impôts, fiers de leur prééminence et de leur gloire toutes fraîches, mais heureux surtout de ce que « les affaires marchent bien », les Athéniens se départissent envers Périclès de cette instabilité d'affections dont ils faisaient preuve envers leurs grands hommes. Le grand bonheur de Périclès, c'est d'être resté populaire, malgré les attaques de l'aristocratie dirigée par Cimon, fils de Miltiade, et les périls que lui firent courir parfois des accusations sur l'emploi des fonds publics. Périclès sut faire « bannir » Cimon, « bannir » Thucydide, beau-frère de celui-ci, et se tira des procès en s'appuyant sur le fameux tribunal des héliastes, vaste cohue de citoyens érigés en juges. Tout conspirait donc à rendre exceptionnellement stable son élévation. Également servi par la prospérité générale, par ses mérites réels et par sa virtuosité de manieur d'hommes, il eut la chance assez rare, à la différence d'autres « grands chefs », de tenir son clan jusqu'au bout.

IX

LES GUERRES ENTRE CITÉS
PREMIER ÉCHANTILLON : ATHÈNES CONTRE SPARTE

Les groupements de cités et leurs chocs fatals. — Ce qu'on a appelé la guerre du Péloponèse n'est pas un cas particulier dans l'histoire de la Grèce. Toutes ces petites cités indépendantes, dominées par des chefs issus de pirates et de bandits, étaient destinées à se battre entre elles. Comme il y avait eu lutte entre les bandits de l'âge mythologique et entre les petits rois de l'âge héroïque, il y eut lutte entre les cités de l'âge classique. N'oublions pas que les souverainetés n'embrassent qu'un étroit horizon. Derrière cette chaîne de collines, c'est l'étranger qui commence, et les « incidents de frontières », rapts, bravades, déprédations, ne sont pas ce qui manque, puisque l'origine de la race y a préparé admirablement.

D'autre part, le système des « amitiés » continue à fonctionner admirablement, lui aussi. Deux cités s'aiment parce qu'elles en détestent une troisième. On s'aime pour des raisons de parenté plus étroite de race, et même pour des raisons de sentiment. La fidèle amitié de Platée pour Athènes fait penser à celle de Patrocle pour Achille. La *persuasion entre cités*, sous forme d'ambassades, joue un rôle immense. Chercher des amis et se mettre à leur service est toujours une occupation très importante; seulement les êtres collectifs appelés « cités » la cultivent comme les individus. « Comment, dit Alcibiade aux Athéniens, avons-nous obtenu l'empire, nous et tous ceux qui l'ont

exercé? C'est en nous empressant toujours *de secourir ceux qui nous invoquaient*[1].

Ces amitiés n'ont pas lieu toujours entre égaux. Comme au temps d'Agamemnon, où il y avait de petits rois plus grands et de petits rois plus petits, il y a des cités plus fortes et des cités plus faibles. Les cités fortes font très rarement la *conquête* proprement dite d'une autre cité. Elles ne sont pas outillées pour cela, parce que leurs rouages disponibles sont essentiellement de *petits rouages,* et ne dépassent pas les limites organiques de la cité. Elles procèdent différemment. Tantôt, *elles imposent leur amitié* aux cités faibles. « Sois mon amie, ou je te traite en ennemie » : telle est la formule de cette politique, et, à vrai dire, certaine harangue des ambassadeurs d'Athènes aux autorités de Mélos, l'une des Cyclades, se résume très exactement par cette injonction. Tantôt les cités fortes se contentent de favoriser, dans les cités faibles, des révolutions intestines qui font arriver au pouvoir *des hommes amis.* La réintégration des bannis, comme du temps où Adraste ramenait à Thèbes Polynice chassé par Étéocle, est un des procédés les plus usuels. Sans avoir « conquis » la cité adverse, *on la tient par des amitiés.*

Athènes, à l'époque où nous en sommes, est la cité qui a su se faire le plus d'amis *par force.* Cette force, nous l'avons vu, c'est sa marine qui, maîtresse de la mer Égée, sert de lien entre l'Attique et presque toutes les îles ou rivages de cette mer. Invoquée par l'Ionie contre les Perses, Athènes a glorieusement joué son rôle ; maintenant, elle se fait payer. Elle a *persuadé* aux cités de l'Ionie, de l'Hellespont et des îles qu'une *alliance* devait régner entre elles et Athènes, et qu'un *tribut* devait être payé pour subvenir aux frais de la défense commune. Ce tribut, *c'est la flotte qui va le recueillir,* et il ne faudrait pas songer à le refuser. Piraterie courtoise, raffinée, dorée, mais piraterie tout de même, comme le prouvent des répressions impitoyables, lorsque se produisent, comme à Mytilène, des tentatives de refus. Un décret d'Athènes ordonne le massacre de toute la population

1. Thuc., liv. VI, XVIII.

de cette ville, et c'est le lendemain seulement que, sur un discours plus modéré de Diodote, un contre-décret est expédié, par une galère plus rapide, pour commuer le massacre général en un massacre de *mille Mytiléniens*.

Sparte également a ses *amis;* ce sont surtout les cités de race dorienne, ou dominées par les Doriens. Elle les tient, et depuis assez longtemps, par son prestige militaire. N'oublions pas ce phénomène constaté pendant les guerres médiques : toutes les fois que des contingents de diverses cités grecques se réunissent en une troupe, c'est le roi de Sparte qui, par acclamation, comme de droit, est choisi pour chef, *même si son contingent est numériquement très faible*. Il faut se représenter cette *admiration intense et unanime* pour la bravoure des Spartiates si l'on veut se rendre compte des groupements survenus durant la guerre du Péloponèse, et même de l'attitude des Athéniens, qui n'oseront pour ainsi dire jamais affronter les troupes lacédémoniennes en rase campagne.

Ce sont là de grandes lignes; il y a des exceptions, des cités flottantes qui changent d'amitiés. Dans les cités ioniennes se trouve un parti qui s'agite en faveur de Sparte et qui, lorsqu'il triomphe, jette la cité dans l'amitié de celle-ci. De même, certaines cités doriennes recèlent des politiciens qui travaillent pour Athènes. C'est le parti *démocrate* qui incline vers celle-ci, parce que la démocratie, nous l'avons vue, est née du commerce et du bouleversement des fortunes. C'est le parti aristocrate qui marche avec Sparte, parce que la domination d'un petit nombre de citoyens, formant une caste fermée, gouvernant avec des principes traditionnels et de l'esprit de suite, convient mieux aux cités demeurées plus guerrières que commerçantes, plus montagnardes que maritimes. A Athènes même, nous le verrons, existe un parti favorable à Sparte, et, si l'on ne voit pas de Spartiates proprement dits embrasser la cause d'Athènes, l'expérience démontre que les *ilotes,* lorsqu'ils le peuvent, sont enchantés de fuir leurs dominateurs pour se réfugier auprès des Athéniens.

Cause qui a immortalisé un de ces chocs : Thucydide. — La guerre du Péloponèse (431-404) est une « tranche » de l'histoire

interminable de ces guerres entre cités, corsées d'agitations intérieures dans chacune. Elle est célèbre à cause d'un historien de génie, l'Athénien Thucydide, qui l'a racontée en détail dans un ouvrage reconnu comme un chef-d'œuvre. Thucydide a pris part lui-même à cette guerre. Commandant d'une flotte athénienne, il fut *banni* pour n'avoir pu secourir à temps la ville d'Amphipolis, en Thrace. Thucydide, qui possédait en ce pays de riches mines d'or, avait une situation indépendante qui lui permit de s'isoler. Chassé d'Athènes, il ne passa pas du côté de Sparte, et se mit à recueillir des documents sur les événements qui se passaient autour de lui. De cette situation dérivait une impartialité exceptionnelle. En artiste consommé, Thucydide enchâsse dans son récit deux sortes d'accessoires : 1° des parenthèses sur telle ou telle cité à mesure que son nom se présente; 2° *des discours faits de chic*, qui, tout en reproduisant fidèlement la pensée des orateurs mis en scène, y ajoutent des réflexions plus ou moins profondes sur la situation, ce qui les rend plus intéressants en somme que ne le seraient des discours véritablement textuels. Comme les poètes tragiques, comme Pindare, comme tout le monde, l'historien a le goût des aphorismes, des maximes générales, des « vérités de la Palisse » placées artistement sur les lèvres à qui elles conviennent. Toujours est-il que les passions du temps et les remous des partis s'y reflètent admirablement.

Les partisans de la guerre à Athènes. — L'initiative de la guerre vint d'Athènes dans les conditions suivantes qui sont à noter, car elles mettent bien en jeu deux éléments sociaux importants : le rôle des *bannis* et celui des *amis*.

Des citoyens d'Épidamme, colonie de Corcyre (Corfou) sur la côte d'Épire, ont été bannis et veulent rentrer dans leur cité. Les Corcyréens les appuient. Les Épidammiens résistent, et, contre Corcyre leur métropole, font appel à Corinthe, métropole de Corcyre. Menacés par les Corinthiens, les gens de Corcyre cherchent l'amitié des Athéniens. Sur quoi les Corinthiens invoquent le secours de Sparte, et toute la Grèce est en feu.

Pour que la guerre fût possible, il fallait donc qu'il y eût à Athènes un *parti de la guerre*. Quel était ce parti?

Ce parti, c'est tout ce qui vit *de la mer* : du blé qui arrive par mer, de l'argent des tributs qui arrive par mer, du commerce qui se fait par mer, de l'industrie dont les produits s'écoulent par mer, des travaux exécutés pour la confection et l'équipement des navires qui tiennent la mer, des procès des alliés évoqués à Athènes grâce à cette intimidation qu'Athènes exerce par mer.

Il est facile de saisir, au premier coup d'œil, la composition de ce parti : il comprend la populace maritime du Pirée, les ouvriers à qui la guerre navale donne du travail, les commerçants qui espèrent étendre leurs débouchés, les petits politiciens oisifs qui vivent, comme les juges du tribunal des héliastes, de salaires payés par la cité, la masse des pauvres à qui l'on distribue de l'argent et du blé sous divers prétextes. Il comprend, par raccroc, les « démagogues » qui, voulant mener le peuple, sont bien obligés de le suivre, les tripoteurs qui manipulent l'argent des tributs, les sophistes qui forment les politiciens, quelques enfants perdus de grandes familles qui cherchent à se faire de la popularité en désertant leur caste pour flatter la multitude. En un mot, c'est l'*Athènes nouvelle*, telle que l'a faite son merveilleux développement commercial et maritime. C'est contre cette Athènes que s'emportent Socrate, Platon, Xénophon, Aristophane, interprètes du parti opposé. C'est cette Athènes qui, après la mort de Périclès, va s'incarner dans Cléon, le fameux « démagogue », remueur de foules, à qui Aristophane fera dire par le chœur de ses *Chevaliers* : « O coquin impudent, braillard, tout est rempli de ton audace, l'Attique entière, l'assemblée, les finances, les décrets, les tribunaux. Tu as bouleversé notre ville, comme un torrent furieux; tes vociférations ont assourdi Athènes, et, posté sur une roche élevée, *tu guettes l'arrivée des tributs, comme un pêcheur guette les thons.* »

Ce parti a intérêt à étendre le plus possible ce système de *piraterie civilisée* qui réussit avec Chio, Samos, Lesbos, les Cyclades, l'Hellespont, Byzance, etc. Plus on imposera l'*amitié*

d'Athènes à un grand nombre de cités, plus le bénéfice commercial et pécuniaire en sera considérable. Puisqu'on a l'empire de la mer, il faut en profiter. Il y a d'autres îles qui ne sont pas soumises (c'est-à-dire réduites à l'alliance obligatoire). L'*accaparement des îles :* voilà, depuis Salamine, la grande tentation d'Athènes. Mais Athènes n'est qu'une *cité,* et ne peut pas « conquérir » dans le sens propre du mot. Il faut qu'elle *persuade.* De là des ambassades très nombreuses, *qui font vivre* toute une collection d'ambassadeurs. Ce sont des jeunes gens à la langue bien pendue, *favoris des gouvernants,* qui briguent cette occupation lucrative et vont proposer partout l' « amitié » intéressée d'Athènes.

« En tous lieux, dit l'ambassadeur Euphémos aux gens de Camarina en Sicile, même là où nous ne sommes pas présents, soit qu'on se croie victime d'une violence, soit qu'on la médite, chacun se tient assuré d'avance... que nous viendrons en aide à l'opprimé[1]. » Cette « amitié » importune, qui vient s'offrir à qui ne la demande pas, a d'ailleurs pour aiguillon une crainte. Athènes cherche sans cesse à renforcer son empire de la mer, parce qu'elle a peur de voir quelque autre cité s'en emparer à sa place. Et le même ambassadeur dit dans le même discours : « Nous le répétons : *c'est la crainte* qui nous a fait prendre l'empire en Grèce; c'est la même crainte qui nous amène ici (en Sicile), pour y établir avec nos amis l'ordre qui convient à notre sûreté. »

Nous verrons plus loin quel irrésistible attrait la Sicile, *île productrice de blé,* exerçait sur Athènes, attrait qui devint fatal à celle-ci. Quoi qu'il en soit, le peuple d'Athènes s'enflammait, de temps à autre, au récit qu'on lui faisait de *terres lointaines à exploiter par mer,* et de là cet « emballement » que raille Aristophane :

« Quel tumulte par toute la ville! Là, c'est une troupe de soldats tapageurs; ici on se dispute pour l'élection des triérarques; ailleurs on distribue la solde, on redore les statues de

1. Thuc., VI, LXXXVII.

Pallas (qui ornent la proue des galères), la foule mugit sous les portiques du marché, encombrés de froment qu'on mesure, d'outres, de courroies pour les rames, de tonneaux d'ail, d'olives, d'oignons enfermés dans des réseaux; on ne voit que couronnes, sardines, joueuses de flûte, yeux pochés; dans l'arsenal, on enfonce à grand bruit des chevilles, on fabrique des rames, on les attache avec la courroie; on n'entend que les sifflets, et le son des flûtes et des fifres qui animent les travailleurs [1]. »

Or, c'est précisément cette extension envahissante des amitiés d'Athènes qui excite la crainte de Sparte et de ses amies à elle. Jusqu'alors, la marine athénienne n'a guère exploité que la façade orientale de la Grèce. C'est lorsque Athènes songe sérieusement à la façade occidentale que les choses se gâtent. Le Péloponèse a peur d'être bloqué par mer. On conçoit donc que l' « amitié » conclue entre Athènes et Corcyre fasse déborder la mesure. On conçoit aussi que Corinthe, cité maritime, la plus immédiatement menacée par cette alliance qui risque de lui barrer ses deux routes de mer, mette tant de zèle à pousser Sparte à se mettre en mouvement, car *Sparte seule*, par sa supériorité militaire, est de taille à diriger une telle lutte. Mais le parti de la guerre, à Athènes, se moque de la supériorité militaire des Spartiates. Ce n'est pas sur Sparte qu'on veut marcher. On n'y songera pas un instant dans toute la durée de la guerre. C'est *au loin* qu'on va se battre. C'est *sur mer ou par mer* qu'ont lieu toutes les expéditions. Athènes, grâce à Thémistocle et à Périclès, possède d'ailleurs d'excellentes murailles. Quant à l'Attique, quant à la banlieue, tant pis, c'est la part du feu sacrifiée d'avance : les Lacédémoniens peuvent y venir.

Les partisans de la paix. — Ils y viennent, et c'est précisément ce qui exaspère *les autres Athéniens*, ceux qui ne tiennent pas à la mer, mais à la terre, ceux qui sont propriétaires ruraux, surtout les grands propriétaires, ceux qu'on ne peut consoler de la perte de leurs olivettes ou de leurs vignobles par des dis-

1. *Acharniens.*

tributions populaires de blé, d'argent ou de butin. On conçoit la différence des situations. Payés pour se battre, payés pour naviguer, payés pour construire des bateaux, payés pour juger, payés pour ne rien faire, les prolétaires se trouvent au mieux. Pendant ce temps, les Spartiates et leurs alliés se promènent en maîtres à travers l'Attique, brûlant les moissons, arrachant les vignes, coupant les oliviers, emmenant les troupeaux, opérant des razzias d'esclaves. On les voit des remparts, et, naturellement, ce spectacle met la rage au cœur des ruraux. « Je perds la vue à pleurer mes bœufs, » dit un laboureur dans les *Acharniens* d'Aristophane. Et Thucydide décrit avec émotion la douleur de ces ruraux obligés d'aller s'enfermer dans la ville : « Ce n'est pas sans peine qu'ils abandonnaient leurs demeures; il y avait si peu de temps d'ailleurs qu'ils s'y étaient réinstallés après la guerre médique ! Il leur était douloureux et cruel de quitter des lieux sacrés, *des habitations où ils avaient conservé les mœurs antiques,* et que l'habitude leur avait fait de tout temps considérer comme une patrie[1]. » On voit quel élément social, bien différent de l'autre, recrute le parti de la paix. Ce sont les propriétaires fonciers, les vieux habitants du pays, les « conservateurs » qui forment le noyau de ce parti. On y trouve la plupart des pentacosiomédimnes et des chevaliers, classes de citoyens dispensés du service de mer — notons bien cela — et astreints seulement au service terrestre, comme plus honorable. Mais, par suite du développement commercial d'Athènes et de l'ascension des nouvelles couches, ce parti se trouve le moins fort. C'est une aristocratie déchue et mise en minorité, et qui, sauf quelques ambitieux et quelques « ralliés », déteste le gouvernement du jour.

Et, précisément parce qu'elle déteste le gouvernement du jour, elle a un faible pour ces institutions lacédémoniennes, où l'« ancien régime » s'est si merveilleusement conservé. Chose paradoxale et vexante : ce sont, parmi les Athéniens, les admirateurs de Sparte qui ont le plus à souffrir de la guerre avec

1. Thuc., II, XVI.

Sparte. Cette minorité, sans doute, est « patriote ». Socrate, Xénophon, Thucydide portent les armes contre les Lacédémoniens. Nicias, général sage et habile, qui subit l'estime *impérieuse* du public et qui se voit forcé de commander à contre-cœur des expéditions qu'il désapprouve, s'incline devant son devoir. Mais le désir constant de ces hommes d'élite est de trouver *un joint pour faire la paix*, au lieu que les démagogues sont sûrs de plaire au peuple en prêchant la guerre à outrance. Cette aristocratie, à un moment, trouve le moyen de se remuer. C'est vers la fin de la guerre, lorsque les désastres de Sicile ont anéanti deux flottes athéniennes. Les aristocrates se ressaisissent, se concertent, réussissent à faire convoquer une assemblée *hors de la ville* et à organiser l'oligarchie des Quatre-Cents, laquelle n'a rien de plus pressé que de faire des propositions de paix aux Lacédémoniens. Mais les Quatre-Cents ont compté sans la dernière flotte athénienne, qui stationne alors à Samos. Cette flotte, furieuse, menace de faire un *pronunciamiento* et de cingler sur Athènes. Devant cette attitude des *marins*, l'aristocratie *terrienne* lâche pied, et la guerre à outrance reprend de plus belle.

En résumé, Athènes est belliqueuse et démocrate en tant qu'elle tient à la mer; elle est pacifique et aristocrate en tant qu'elle tient à la terre. Cette divergence est la résultante lumineuse du conflit de deux éléments sociaux superposés.

La poésie contre la guerre : Aristophane. — Les partisans de la paix doivent attirer particulièrement l'attention, parce qu'ils ont avec eux la littérature.

Ils ont la littérature, parce qu'ils ont avec eux les bonnes familles, où la culture intellectuelle, de génération en génération, s'est plus raffinée ; ils ont la littérature parce que, *bannis* pour la plupart *des affaires publiques*, leurs hommes de mérite ont plus de loisirs, soit pour se livrer aux travaux de l'esprit, soit pour les goûter. Il est très clair, par exemple, que, si Thucydide a composé son *Histoire de la Guerre du Péloponèse*, c'est qu'une *disgrâce* lui a donné tout le temps de s'en occuper.

Le parti de la paix a pour lui les deux grands historiens de l'époque, Thucydide et Xénophon.

Xénophon, continuateur de Thucydide, est aussi connu comme disciple et apologiste de Socrate. C'est le condisciple de Platon, servant de contre-épreuve à celui-ci, et son exemple sert à montrer que le cas de Platon, fougueux adversaire de la démagogie, n'est nullement exceptionnel. Avec moins de fougue, Xénophon soutient les mêmes idées. Il se fait bannir d'Athènes pour « laconisme », c'est-à-dire pour sympathie à l'égard de Sparte, et c'est à Sparte qu'il va se réfugier. Lui aussi était du clan de ces propriétaires ruraux, amis des vieilles mœurs et auxquels, dans ses *Économiques,* il donne de graves conseils.

Mais les deux figures littéraires les plus typiques, dans ce conflit entre deux courants politiques, sont celles d'Aristophane et de Platon.

La comédie d'Aristophane n'est pas, comme la comédie moderne, une étude de mœurs ou de caractère. C'est une *satire en action*, une *énorme caricature*. L'intrigue, d'une fantaisie invraisemblable, ne sert que de prétexte à des bouffonneries systématiques dirigées contre les démocrates, les militaristes et les intellectuels « nouveau jeu ». Les personnages y sont nommés par leur nom et attaqués directement. Le tout-puissant Cléon n'y échappe pas, et le poète le traîne impitoyablement sur la scène.

Comment une telle audace est-elle possible? Comment peut-on injurier publiquement les maîtres du jour, dont la puissance est si formidable? Comment l'audacieux n'est-il pas condamné à mort, à l'exil, ou tout au moins au silence?

Cette immunité du poète comique a deux causes :

1° Le théâtre, nous l'avons vu, est une institution sacrée. Il a pris naissance dans la fête des vendanges, où, à côté des hymnes à Bacchus, se glissaient des chansons licencieuses et des bouffonneries agressives, canalisées depuis lors par la comédie. L'idée que tout cela faisait partie de la fête d'un dieu engendrait une tolérance tacite, et, contre cette tolérance, de-

venue traditionnelle, il était extrêmement difficile de réagir.

2° Les Athéniens, hantés par la jalousie démocratique, ont une immense horreur de la tyrannie, et cette horreur se traduit par un respect superstitieux des garanties politiques, accordées aux citoyens par les lois. « Tout est pour nous tyrannie, conspiration, dit Bdélycléon dans les *Guêpes*. Elle est maintenant aussi commune que le poisson salé... Achète-t-on des rougets, et ne veut-on pas de sardines? Aussitôt le marchand d'à côté, qui vend des sardines, de s'écrier : « Voilà un homme dont la cuisine sent la tyrannie! » La conséquence de cette hantise, c'est qu'on attache une importance extrême à toutes les barrières artificielles susceptibles de protéger la liberté. Les aristocrates eux-mêmes bénéficient de ces institutions démocratiques et s'en servent pour propager leur opinion. Tel est chez nous, par exemple, le respect *obligé* pour la liberté de réunion et la liberté de la presse. Tous les jours, dans la France actuelle, les gouvernants sont obligés de subir des injures *imprimées*, que l'on ne supporterait pas si elles étaient *dites*, mais qui deviennent inviolables par le seul fait de l'impression. La liberté du théâtre, à Athènes, est un peu quelque chose dans ce genre, et le démagogue le plus hardi ne saurait y porter atteinte sans encourir, aux yeux du bas peuple lui-même, la redoutable accusation de « tyranniser ».

Or, c'est précisément parce que la *presse* n'existe pas que l'*opposition* aristocratique se jette sur le théâtre, comme sur un moyen de propagande. La chose lui est d'autant plus facile qu'elle compte dans son sein et les hommes de talent qui composent, et les *Chorèges* qui montent les pièces, et les *Archontes éponymes* qui acceptent celles-ci. Nous avons vu que les archontes sont des magistrats vieux jeu, n'ayant conservé de leur pouvoir que des débris décoratifs. Aussi, en vertu de vieilles habitudes et de vieilles lois, les choisit-on généralement parmi les aristocrates, alors que les *Stratèges*, détenteurs effectifs du pouvoir, sont les créatures de la démagogie. Aristophane s'empare donc du théâtre, comme un leader d'opposition s'empare d'un grand journal, pour faire campagne contre le gouvernement.

Mais sur qui agir? Sur les aristocrates? Ils sont déjà convertis, ce qui ne suffit pas. Le poète agira sur le peuple, cet immense peuple qui remplit l'immense théâtre, sur cette canaille intelligente et spirituelle qui compose les classes inférieures. Pour plaire à cette canaille, il faut *s'encanailler*. Et nous voyons s'expliquer lumineusement les grossièretés, les trivialités, les obscénités d'Aristophane, mêlées à tant de verve, de finesse et d'art délicat. « Il faisait sourire Platon tout à l'heure, dit Paul de Saint-Victor. Maintenant il va faire pouffer les tripiers et les marchandes d'herbe[1]. » Vous voulez de gros lazzis? En voilà! des mots baroques? en voilà! des ordures? en voilà! L'aristocrate se fait peuple pour divertir le peuple, et lui rendre ridicules ses idoles. Et il est probable que le peuple, bon enfant, applaudit la caricature de Cléon, sauf à applaudir Cléon le lendemain, car la canaille athénienne, quoique pétrie d'esprit, est fort versatile. Nous en verrons des exemples stupéfiants.

Quatre pièces d'Aristophane, sur dix qui nous restent, sont dirigées contre les politiciens fauteurs de la guerre. Ici, c'est un propriétaire, Dicéopolis, qui, ayant conclu sa petite paix pour lui tout seul, voit l'abondance régner dans son domaine pendant que ses compatriotes vont se faire casser la tête, et fait ripaille pendant que les autres crèvent de faim (*Les Acharniens*). Là, ce sont les nations de la Grèce, incarnées en des personnages, qui retirent la Paix d'une caverne où des scélérats l'avaient jetée (*La Paix*). Ailleurs, c'est Lysistrata (mot à mot *celle qui licencie l'armée*), qui détermine toutes les femmes à se mettre en grève et à ne plus rentrer dans leurs foyers avant que leurs maris, Athéniens et Lacédémoniens, se soient mis d'accord (*Lysistrata*). La pièce des *Chevaliers* s'attaque à Cléon en personne. Dans les *Grenouilles* et les *Thesmophories*, le poète s'en prend à Euripide, accusé de pervertir les vieilles mœurs par les idées nouvelles. Pour la même raison, et par une méprise explicable, la pièce des *Nuées* s'en prend à Socrate, que l'au-

1. Les femmes, et par conséquent les marchandes d'herbes, n'assistaient pas aux comédies. Paul de Saint-Victor est donc distrait ; mais on saisit le contraste qu'il veut traduire.

teur confond évidemment avec les sophistes (nous avons vu que la confusion était possible). Les *Harangueuses* raillent les femmes émancipées et la satire, en définitive, ricoche sur la démocratie. Dans *Plutus*, le dieu des richesses, guéri de sa cécité, se met à distribuer ses faveurs à bon escient, ce qui occasionne bien des changements à vue dans Athènes. Enfin, dans les *Oiseaux*, Aristophane, plus fantaisiste que jamais, suppose une ville bâtie dans les airs, d'où l'on bannit — et c'est ici que le comique se donne libre jeu — tout ce qui lui déplaît dans la société actuelle. Cette ville aérienne d'Aristophane est le pendant comique de la *République* de Platon, dont on peut dire qu'elle est pareillement bâtie dans les nuages, et pour les mêmes motifs. Partout donc, en définitive, le souci d'une *restauration politique et sociale*, et la première condition de cette restauration, c'est de *faire la paix*. Ainsi Aristophane, seul des comiques, a-t-il des accès de lyrisme en face de la nature, *de la campagne*. On trouve dans la *Paix*, notamment, des passages idylliques, mais d'un effet très calculé : « Quand la cigale chante sa douce mélodie, j'aime à voir si les vignes de Lemnos commencent à mûrir, car c'est le plan le plus précoce. Je regarde aussi grossir la figue et, lorsqu'elle est à point, je la mange en connaisseur, et je m'écrie : « O l'aimable saison! » Mais voici la morale : « Enfin j'engraisse à passer ainsi l'été bien plus qu'à regarder *un maudit officier*, avec ses trois aigrettes, et sa chlamyde d'un rouge éclatant... et qui (à la bataille) se sauve le premier, comme un grand coq jaune, en secouant son panache, tandis que je reste exposé au fort du combat! » Il y a plus fort : le poète va, en pleine guerre contre Sparte, jusqu'à *chanter Sparte* dans ses vers. Il ose écrire, dans le *chœur final* de *Lysistrata* : « Quitte encore une fois l'aimable sommet du Taygète, ô muse laconienne... oh! viens! accours d'un pas léger, *chantons Sparte* qui se plaît aux divins chœurs et aux danses gracieuses ». On n'est pas plus sans-gêne dans la réaction contre un courant d'idées. Qu'on se figure un poète français qui aurait, en 1871, mis sur les lèvres d'un acteur un couplet commençant par : « Chantons la Prusse! » Telle est donc

à la fois la division des esprits dans les cités grecques et la liberté de langage qu'y ont créée les mœurs politiques.

La philosophie contre la guerre : Platon. — Si Aristophane est un Platon grotesque, Platon est un Aristophane sérieux. L'œuvre du grand philosophe, en effet, est éminemment satirique. Elle est, par la pensée qui l'inspire, une protestation continuelle contre la démocratie athénienne et une aspiration secrète vers des institutions sociales analogues à celles de Sparte.

Platon est le plus brillant des amis de Socrate. Son œuvre entière est consacrée à l'apothéose de celui-ci. Non content de le défendre, il s'efface volontairement dans ses dialogues, et met ses propres idées sur les lèvres de ce maître admiré et chéri. Cette forme du dialogue convient admirablement aux inclinations artistiques de Platon qui, s'il faut en croire une anecdote, aurait, après des débuts poétiques, brûlé toutes ses tragédies lors de sa première rencontre avec Socrate, pour s'adonner à la philosophie. Ce souci de l'art et cette forme du dialogue font que la vraie pensée de Platon est quelquefois flottante. Ce sont des morceaux brillants, des envolées, des *mythes*, des allégories, comme celle de la caverne, des prosopopées, comme celle des *Lois* parlant à Socrate. Mais ce qui est très clair, c'est l'amour de la hiérarchie, de la subordination, qui éclate dans tout le système du philosophe, lequel est à la fois une œuvre d'art et une généralisation des principes d'aristocratie. Partout, dans ce système, la division en trois étages. Trois facultés dans l'âme : les *sens*, le *cœur*[1] et la *raison*. L'objet des sens, c'est la *multiplicité*; l'objet du cœur, les *rapports entre la multiplicité et l'unité*; l'objet de la raison, l'*unité*. Aux sens se rapportent les *phénomènes*, au cœur les *nombres*, à la raison les *idées*. Les sens ont leur symbole dans le ventre, le cœur (*thymos*) dans le cœur (*organe*), la raison dans la tête. La science des sens, c'est la *physique*; la science du cœur, c'est l'*arithmé-*

1. Le mot *cœur* rend ici le mot grec *thymos*, qui est intraduisible. Ce « cœur » n'est pas seulement une faculté sentimentale, mais encore un *degré d'intelligence* intermédiaire entre les sens et la raison.

tique[1]; la science de la raison, la *dialectique*. Les sens ont une vertu : la *tempérance;* le cœur en a une : le *courage;* la raison en a une autre : la *prudence*. Les trois réunies font la *justice*, qui est l'harmonie des autres. Dans l'ordre des éléments, aux sens correspond la *terre;* au cœur, l'*eau* et l'*air*, qui sont l'un et l'autre des fluides et ne diffèrent que par la densité; à la raison le feu, qui règne au-dessus de l'air, dans l'éther. La Cité se taille sur le patron de l'âme humaine et du corps humain. Elle a une tête : les *magistrats;* elle a un cœur : les *guerriers;* elle a un ventre : les *artisans*. Et les artisans ont surtout besoin de tempérance, les guerriers de courage, les magistrats de prudence. La connaissance enfin a trois degrés : l'*opinion vague*, faite pour le peuple; l'*opinion certaine*, faite pour les guerriers; la *vérité scientifique*, faite pour les magistrats. Et chacun des étages de l'âme loge un amour particulier; amour sensuel à l'étage inférieur, amour courageux à l'étage intermédiaire, amour rationnel à l'étage supérieur. C'est ce dernier, le plus épuré, qui, peu compris d'ailleurs, a donné naissance à l'expression d'*amour platonique*. Le procédé du philosophe est celui de l'*élimination*, du *choix*, de l'*ascension dialectique*. Car *dialectique* vient d'un mot qui signifie *choisir*. Le *choix*, l'*élite*, l'*épuration*, voilà l'idée maîtresse. Ce qui perd la science, c'est la vulgarité; ce qui perd la cité, c'est le vulgaire. Remontez aux idées d'élite, faites-vous des âmes d'élite, livrez-vous aux amours d'élite, *confiez le pouvoir aux hommes d'élite*. L'homme chez qui les sens dominent la raison est une cité où la démocratie évince l'aristocratie. Voilà l'harmonieux ensemble de conceptions qui forme l'unité de la philosophie platonicienne, et cette unité, on le voit, part d'une pensée aristocratique.

Grâce à cet élan vers l'idéal, Platon s'élève, en philosophie pure, à des vérités au-dessus de son époque. Il retrouve, mieux encore que Socrate, le concept d'un Dieu unique et immatériel, ingénieux ordonnateur du monde (*Timée*). Il reconnaît dans ce Dieu la beauté infinie (*Phèdre* et *Banquet*). Il en fait l'objet

1. Ce qui semble très bizarre; mais voir la note précédente. Tout cela s'enchaîne merveilleusement.

lointain et suprême de l'amour souverainement épuré (*Banquet*). Il proclame l'immortalité de l'âme (*Phédon*). Il la démontre, il est vrai, par des arguments obscurs et légèrement sophistiques, mais cette entreprise nouvelle prouve du moins l'effort merveilleux que fait l'intelligence du philosophe pour donner la théorie scientifique d'une croyance persistance, quoique vague, et pour rejoindre, par-dessus les obscurcissements de la mythologie, les traditions primitives de l'humanité. Toujours par ce procédé d'épuration, il fait du « juste parfait » un portrait qui, plus tard, a fait penser au Christ. Mais c'est dans la *République,* ouvrage de longue haleine, qu'il a concentré avec le plus de complaisance tout le suc de ses idées. Il y fait, avec l'outrance d'un pur théoricien banni des affaires, le tableau de la Cité idéale. Puis, se ravisant, il compose *Les Lois,* où il diminue les exigences de l'idéaliste tout en les laissant fort grandes. La Cité modèle de Platon, naturellement, doit être gouvernée par la tête, c'est-à-dire par des *magistrats philosophes.* Et ces magistrats philosophes doivent être des hommes riches. « A qui imposeras-tu la garde de la cité, dit-il, si ce n'est à ceux qui, mieux instruits que tous les autres dans la science de gouverner, *ont une vie bien préférable à la vie civile* », autrement dit : « ont assez de revenus pour se passer d'appointements »? Quant aux politiciens qui vivent de la politique, c'est un fléau que Platon, en maint passage, accable de son mépris.

Mais, si la Cité est gouvernée par des hommes idéalement sages, autant vaut que leur pouvoir soit absolu. Et Platon, tranquillement, trace le programme d'une *tyrannie absolue de la Cité.* La législation, dit-il, doit « *rendre heureux* ceux qui l'observent en leur procurant *tous les biens* ». Cette redoutable définition engendre une réglementation inouïe. Tout est réglé par les lois dans la Cité modèle : le mariage, la naissance, tous les actes de la vie privée. Les femmes seront communes dans les classes des guerriers et des magistrats pour que des devoirs trop étroits de famille ne les détournent pas du service impérieux et souverain de la Cité. Les propriétés seront inaliénables. Pas de négoce : cela pervertit; pas de poésie :

cela corrompt. (Platon songeait probablement aux poètes-chanteurs de métier, sortes d'artisans mercenaires, qui flattaient volontiers les maîtres du jour.) Les enfants des guerriers seront élevés en commun par les magistrats. Ces énormes utopies (dont quelques-unes ont encore des défenseurs), représentent le paroxysme de cet *esprit communautaire de Cité* que nous avons vu naître et se développer en Grèce, en vertu de toutes les conditions du milieu. En fait, l'aristocratie spartiate, préoccupée à outrance de la défense de la Cité, réalisait depuis plusieurs siècles, dans une certaine mesure, quelques-uns des rêves de Platon. Le philosophe est de ces Athéniens qui s'affligent de leurs institutions et envient celles de l'ennemi. C'est pourquoi l'état d'âme représenté par la philosophie platonicienne est à sa place dans un exposé des phénomènes sociaux relatifs à la guerre du Péloponèse. Nous avons vu quels sont, dans la société athénienne, les éléments belliqueux et les éléments pacifiques, les éléments *spartophobes* et les éléments *spartophiles*. Jetons maintenant un regard sur les caractères généraux de cette guerre elle-même.

La physionomie générale et les procédés de la guerre. — Un fait qui nous frappe tout d'abord, c'est l'*importance des fortifications*, soit pour se défendre, soit pour attaquer, et la facilité avec laquelle les guerriers se transforment en *maçons*.

Ce caractère est étroitement lié au *lieu* et à l'*origine de la race*. Nous savons que la Grèce est un chaos de collines rocheuses, jonchées de cailloux grands et petits et que les vallées même en sont encombrées. D'autre part, nous avons vu que les Pélasges étaient essentiellement des paysans bâtisseurs, et que les grands bandits ont été de vigoureux entrepreneurs de travaux publics.

Mais, si les Grecs sont d'excellents bâtisseurs, ils sont de mauvais démolisseurs. Une muraille défendue se laisse rarement approcher. L'art des machines est dans l'enfance, car il suppose un *progrès industriel* qui n'est pas le fait d'un peuple adonné à la cueillette et au commerce. Les Athéniens savent *un peu*

faire les sièges, parce qu'ils sont plus souples, plus cultivés et plus universels. Les Spartiates ne le savent pas du tout. En règle générale, une ville assiégée n'est pas prise d'assaut. On la prend quelquefois par surprise et trahison. D'autres fois, on se contente de la bloquer et de la réduire par la famine. Ainsi tombe Platée, l'alliée d'Athènes, au bout d'un siège de deux ans; ainsi tombe Athènes elle-même, à la fin de la guerre, lorsque, sa dernière flotte ayant péri, la route de mer est coupée.

Quand on assiège, on trouve plus facile de construire un mur, un vrai et solide rempart, autour de la ville assiégée, que de se hasarder à battre en brèche les murailles ennemies. Ainsi font les Athéniens à Syracuse. Et les assiégés voient quelquefois leur salut dans un contre-mur qu'ils dirigent perpendiculairement à cette muraille enveloppante pour couper la ligne d'investissement. Bref, on remue des pierres pour un oui et pour un non. Une escadre athénienne ayant relâché à Pylos, sur les côtes de Messénie, les soldats se mettent à entasser des cailloux, et, n'ayant pas d'ustensiles, portent le mortier sur leur dos, en se courbant. *En six jours, un fort sort de terre,* et, une fois sorti, devient inexpugnable pour les Lacédémoniens qui accourent pour l'enlever, mais trop tard.

Une particularité de plusieurs villes grecques, et notamment d'Athènes, ce sont les *longs murs* qui unissent la *ville* au *port.* La ville est plus ancienne, le port est plus récent. L'emplacement primitif, situé à quelque distance du rivage à cause des dangers de la piraterie, n'a pas été abandonné pour l'établissement commercial et maritime. On préfère unir les deux localités par un corridor de fortes murailles, qui forment ainsi le trait d'union entre deux types sociaux.

Ces murailles sont garnies de tours, où la défense, mieux organisée, se concentre. L'origine de ces tours est dans des ressauts du mur, disposés de manière à ce que les défenseurs puissent atteindre les assaillants *au côté droit,* ce côté n'étant pas défendu par le bouclier. Ces ressauts ou renflements sont peu à peu devenus des tours proprement dites. On voit aussi, çà et là, des tours isolées, et aussi des *citadelles* fort bien com-

prises, repaires fortifiés d'où l'on peut, à son aise, dévaster le pays environnant. Or, rien de tout cela n'est bien neuf. C'est toujours, sous un autre aspect, le *cas* de Tyrinthe et de Mycènes. Une particularité de la guerre du Péloponèse, c'est que les Athéniens ont en Messénie, pas loin de Sparte, une forteresse d'où ils ravagent les terres lacédémoniennes, tandis que les Lacédémoniens, vers la fin de la guerre, construisent à Décélie, dans la banlieue d'Athènes, un fort analogue qui leur sert de base pour désoler l'Attique. C'est à qui en un mot, dans cette guerre, saura le mieux utiliser ces pierres innombrables qu'on trouve partout sur le sol grec.

C'est sur les splendides fortifications d'Athènes que Périclès a compté lorsqu'il a lancé sa cité dans les hasards de la guerre. Il savait que les Lacédémoniens envahiraient et ravageraient l'Attique ; *il enregistrait d'avance ce malheur*, pensant le compenser par de plus grands dommages que devait causer aux ennemis, dans son plan, la piraterie athénienne, et il avait calculé que la population trouverait un suffisant asile *dans les murs*. Le calcul eût été juste, si un de ces faits très naturels, qui déconcertent les plans des grands hommes, ne s'était presque immédiatement produit. Ce fait fut *la peste*, suite de cet entassement de la population dans l'enceinte urbaine. Périclès lui-même en fut emporté, sans avoir le temps de comprendre que, si les murs sont d'excellents défenseurs, il n'est pas bon qu'on les surmène, en leur demandant des services excessifs. Cette peste, en effet, fut le premier coup sérieux porté à la puissance d'Athènes.

Un second caractère général de la guerre, c'est la *petitesse des armées*. Il y a des exceptions, comme la grande expédition des Athéniens en Sicile, mais précisément cette exception tourne mal. La règle, c'est la petite troupe, que l'historien dénombre par centaines d'hommes. Thucydide signale sérieusement des contingents d'alliés qui n'atteignent pas l'effectif d'une de nos compagnies. Comme plus tard au moyen âge, les expéditions sont des coups de main et les armées des *poignées d'hommes*.

Il n'en peut guère être autrement, vu que la Cité est petite

par essence. Peu de chose est changé depuis les razzias de bandits des temps héroïques. Les généraux ne sont en réalité que des « capitaines », meneurs de bandes. Seulement, par suite du développement et de la puissance souveraine de la Cité, ces bandes ont une certaine tournure et une certaine discipline. Elles ont surtout une tactique sérieuse, *tactique de petites troupes*, mais supérieure au pêle-mêle des combats homériques. Un degré supérieur a été gravi dans l'ordonnance et l'instruction militaires.

De la petitesse des armées résulte une conséquence inévitable, et qui se retrouvera au moyen âge : *l'importance militaire de l'individu*. Un hoplite, ou soldat complètement armé, est une « unité de combat ». En perdre quelques-uns est déjà très fâcheux. En tuer à l'ennemi une demi-douzaine suffit pour qu'on élève un *trophée*, signe de victoire. C'est chez les Spartiates que cette *valeur* des unités humaines atteint son apogée, car la population dominatrice de Sparte est peu nombreuse, et chaque citoyen a subi, en son particulier, un entraînement merveilleux pour les combats. Aussi Lacédémone est-elle avare de ses enfants. Il faut se pénetrer de cette « avarice » d'hommes pour bien comprendre certains épisodes de la guerre, et notamment celui de Sphactérie, dont nous parlerons plus loin. Et ce double phénomène social, petit nombre des Spartiates, qualité supérieure de chaque Spartiate, rend parfaitement compte du rôle joué par cette Cité militariste en une foule d'occasions. Très souvent, en effet, quand il s'agit d'exciter une révolte contre Athènes, ou d'entretenir une résistance, ou de fortifier une attaque d'autres cités, Sparte se contente d'envoyer *un homme*, et cet homme devient d'emblée le chef, l'organisateur, le boute-en-train. C'est un officier qui semble tomber du ciel, au moment voulu, sur une bande indécise qui ne comptait que des sous-officiers et des soldats. C'est ainsi que, vers la fin de la guerre, les Lacédémoniens fournissent des « directeurs d'insurrections » aux cités alliées d'Athènes, qui osent enfin se dérober à l' « amitié » compromettante de celle-ci. Sparte, en un mot, est moins un réservoir de soldats qu'une *pépinière de capitaines*.

Comme la petitesse des armées engendre la valeur des individus, celle-ci produit l'*importance de l'armure*. Il faut défendre cet être précieux qui s'appelle un homme. On se chargera donc de casques, de boucliers, de cuirasses, de jambières, véritables fortifications portatives, lourdes à porter certes, mais à la lourdeur desquelles on a précisément été habitué par cet entraînement systématique dont nous avons parlé à propos des jeux et des sports. Le soldat par excellence, l'*hoplite*, qui se recrute parmi les seuls citoyens, surtout ceux des hautes classes, est pesamment attifé. C'est lui qui constitue, dans les petites armées grecques, la pièce de résistance. Quant aux *peltastes*, dont le bouclier est petit, aux *frondeurs* et aux *archers*, leur rôle est accessoire. On les recrute, soit chez des mercenaires, barbares ou à demi-barbares, dont Athènes, grâce à sa richesse, possède un assortiment, soit dans les rangs inférieurs des citoyens ou même chez les métèques. Leur rôle est de harceler l'ennemi. Mais, quoique pouvant lancer des projectiles *plus loin*, ces soldats armés à la légère sont évidemment peu redoutables. Il faut croire que, dans la plupart des cas, pierres ou flèches glissent sur les casques ou sur les armures. C'est quand l'adversaire est exceptionnellement fatigué ou qu'il commence à rompre les rangs que ces auxiliaires rendent de vrais services. Ils remplissent alors une fonction analogue à celle de notre cavalerie. Car la cavalerie est, chez nos Grecs, une arme excessivement réduite. Elle paraît servir surtout au maraudage extensif ou, inversement, à la répression du maraudage de l'adversaire. Thucydide mentionnera gravement la cavalerie de *trente hommes* avec laquelle les Athéniens débarqueront en Sicile.

Ce personnel guerrier, ainsi pourvu, quel procédé favori emploie-t-il?

On peut s'en douter d'après ce qu'on a déjà entrevu. Ce procédé favori, c'est le *pillage*.

Le pillage athénien se rattache directement à la piraterie primitive. C'est un système de *croisières*, principalement autour du Péloponèse, avec *descentes* sur des points appropriés. Le

point choisi, on débarque et l'on ravage rapidement, puis l'on se rembarque vite, afin d'éviter l'arrivée de troupes péloponésiennes, averties par leurs guetteurs. Car les Lacédémoniens savent organiser des *postes de surveillance*, et les maraudeurs ont quelqufois à en pâtir. Les Athéniens font encore des descentes dans les îles qui se révoltent, c'est-à-dire qui se détachent de leur alliance. Tout ce butin afflue au Pirée et enrichit, soit directement, soit indirectement, cette population plébéienne que nous avons vu intéressée avant tout aux expéditions maritimes.

Le coup de maître des Athéniens, dans cet ordre de choses, c'est la création du fort de Pylos, dont nous avons parlé. Non seulement ce fort sert de base à des expéditions de maraudeurs dans la grande banlieue de Sparte, mais il sert de refuge aux ilotes révoltés. En outre, les Athéniens y transportent des Messéniens exilés qui, Doriens comme les Spartiates, parlant le même dialecte, connaissant bien les lieux et possédant une formation analogue, sont en mesure de causer à leurs anciens vainqueurs de sérieux ennuis.

Les Spartiates, eux, pratiquent le pillage *par route de terre*. Chaque année, ou à peu près, ils organisent une expédition dans l'Attique. *Ils savent* que les Athéniens ne les attendront pas, comme les Athéniens *savent* que les Spartiates n'oseront attaquer leurs murailles. Et l'on voit souvent, dans Thucydide, des phrases du type de la suivante, par laquelle débute le troisième livre de son histoire : « L'été suivant, au fort de la croissance des blés, les Péloponésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique, sous la conduite d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils campèrent dans le pays et le ravagèrent. » A cela, les Athéniens ne répondent qu'en faisant sortir de temps en temps des patrouilles de cavalerie pour inquiéter les maraudeurs qui s'approchent trop des murailles. Et le paragraphe de Thucydide se termine par cette autre phrase type : « Les Péloponésiens, après être restés tant qu'ils eurent des vivres, évacuèrent l'Attique et rentrèrent chez eux, *chacun de leur côté*. »

C'est la réponse du *brigandage* à la *piraterie*. Quand les Spartiates, sur les conseils d'Alcibiade *banni* d'Athènes, ont construit un fort à Décélie en Attique, ce brigandage devient continu et intensif. Rien n'est épargné, et les mines d'argent du Laurium, un des gros revenus d'Athènes, échappent à celle-ci.

Dans la guerre proprement dite, les « procédés de bandits » jouent un rôle capital : embuscades, escalades nocturnes, rançons exigées, massacres de prisonniers ou de gens inoffensifs. Les Lacédémoniens tuent et jettent dans des précipices ceux des Athéniens ou de leurs alliés qu'ils surprennent *naviguant pour leur commerce* autour du Péloponèse. Par représailles, les Athéniens se font livrer par le roi de Thrace des ambassadeurs que les Lacédémoniens envoyaient au roi de Perse, et, sans les juger ni les entendre, les précipitent dans des fondrières. Remarquons en passant ce genre d'exécution, qui sent le bandit montagnard. Ailleurs, ce sont des enlèvements de populations libres, que l'on revend comme esclaves. Dès leur débarquement en Sicile, les Athéniens se font ainsi cent vingt talents en vendant à Égeste la population d'Hyccara.

Dans l'île de Corcyre, le parti démocrate, partisan d'Athènes, se livre sur le parti opposé à d'effroyables massacres. Les aristocrates fugitifs s'installent sur le continent, en face de l'île, et font d'abord de la piraterie contre leur cité ; puis ils repassent dans l'île, *gagnent la montagne*, construisent un fort, et, de là, se livrent au brigandage. C'est une fois de plus, comme au temps de Jupiter, roi de l'Olympe, la lutte de l'homme du maquis contre la cité qui l'a chassé de son sein.

Un autre caractère des hostilités, c'est la survivance, à un certain degré, de l'indiscipline et de l'anarchie des temps héroïques.

Dans chaque cité, les soldats obéissent généralement aux chefs. On reconnaît là l'influence de ce *pouvoir régulier* qui a fini par se constituer dans chaque petit territoire. Toutefois, il y a des exceptions assez nombreuses. On murmure, on proteste, on accuse les généraux. Les soldats athéniens vont même jusqu'à déposer les leurs. C'est ce qui arrive lorsque la flotte de

Samos refuse de reconnaître l'oligarchie des Quatre-Cents. « Les soldats se réunirent aussitôt en assemblée ; ils déposèrent leurs anciens généraux et ceux des triérarques (capitaines de navires) qui leur étaient suspects et les remplacèrent par d'autres, au nombre desquels se trouvaient Thrasybule et Thrasylle[1]. » Les soldats de Cléon, nous dit encore Thucydide, « dissertaient entre eux de son incapacité pour le commandement,... de la répugnance avec laquelle ils l'avaient suivi ». De là, pour les chefs, cette nécessité des *discours* adressés aux soldats et, comme corollaire, l'absence de démarcation entre le métier de *stratège* et celui de politicien. « Tout général que je suis, écrit Nicias aux magistrats d'Athènes, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres (ceux de l'armée de Sicile), *car votre naturel* est difficile à gouverner. »

Un peuple fait exception : ce sont les Spartiates, et nous avons vu quelles circonstances sociales ont *militarisé* si excellemment ce petit peuple. Thucydide décrit[2], avec une sorte de minutie admirative, la façon dont le roi de Sparte donnait, à la bataille, ses ordres aux officiers supérieurs, et comment ceux-ci les transmettaient aux officiers inférieurs. On sent, à cette minutie et à cet intérêt, que l'historien décrit une chose *rare*. C'est que, nulle part comme à Sparte, on n'avait si bien taillé dans l'étoffe du bandit pour faire le patron du guerrier.

Mais c'est entre alliés que l'anarchie subsiste, malgré l'ascendant ou la « suzeraineté » des deux grandes cités prépondérantes. Thucydide met dans la bouche de Périclès les réflexions suivantes : « Ils (les Péloponésiens) ne peuvent faire une guerre soutenue... Les uns sont surtout préoccupés de telle vengeance qu'ils ont en vue, les autres craignent par-dessus tout de compromettre leurs intérêts privés ; on se rassemble lentement ; on n'accorde que peu d'attention aux affaires communes ; on s'occupe le plus souvent des siennes propres, chacun pense ne pas nuire, par sa négligence, à l'intérêt général, persuadé qu'un autre y pourvoira pour lui[3]. » Mais, en regard de ces observations profondes, qui

1. Thuc., liv. VIII, LXXXI.
2. *Id.*, liv. V, LXVI.
3. *Id.*, I, CXII.

font le procès de toutes les coalitions, le même auteur place le soin jaloux que prend Archidamos, roi de Sparte, d'exhorter les confédérés à l'union (ils en ont besoin) : « Mettez au-dessus de tout, dit-il, la *discipline* et la vigilance, et *obéissez* vivement au commandement ; car rien n'est plus beau, rien n'offre plus de garantie, de sécurité que des masses *disciplinées* et agissant *comme un seul* homme [1]. » En effet, pour un oui ou pour un non, une cité alliée fait comme Achille au siège de Troie ; elle se fâche, se met en grève, et rentre sous sa tente. Les trêves ne sont pas respectées par tous les membres d'une même ligue. La peur de voir un allié se détacher oblige à des expéditions parasites, qui éparpillent les forces et contrarient les plans d'ensemble. C'est ainsi que le général athénien Démosthènes, *pour complaire* aux Messéniens de Naupacte, s'engage dans une désastreuse campagne contre les montagnards étoliens. Si l'on n'est pas « gentil », c'est la brouille. A un moment — c'est pendant une trêve — une ligue accidentelle et provisoire composée des Athéniens, des Argiens, des Éléens et des Mantinéens, opère dans le Péloponèse contre une autre ligue des Tégéates et des Lépréens. La première ligue veut attaquer une ville de la seconde. « Les Éléens opinaient pour Lépréon, les Mantinéens pour Tégée. Les Athéniens et les Argiens s'étaient rangés à l'avis des Mantinéens. Les Éléens, *irrités* de ce que le choix ne fût pas tombé sur Lepréon, se retirèrent [2]. »

Cette trêve, pendant laquelle de tels coups de main ont lieu, a ceci de particulier qu'elle sert de prétexte à un imbroglio de rapprochements, de désaccords, d'alliances et de ruptures entre plusieurs cités, dont l'une, Argos, était d'abord restée neutre. C'est un vrai bourdonnement d'ambassades rivales et de coalitions ébauchées. Du reste, sous divers prétextes, la guerre continue. On y met seulement une sourdine. Naturellement, pour se concilier des « amitiés », il faut des merveilles de *complaisance* et des trésors de *persuasion*. Il faut promettre, et même donner ; il faut satisfaire dans chaque cité les intérêts

1. Thuc., II, XI.
2. *Id.*, liv. V, LXII.

et les rancunes du parti qui vous soutient. Il faut savoir « faire plaisir », même au prix d'une cruauté que l'on réprouverait soi-même. C'est pour faire plaisir aux Thébains que les Lacédémoniens massacrent les Platéens prisonniers. C'est pour faire plaisir aux Syracusains que le Spartiate Gylippe laissera massacrer Nicias, qui avait sa sympathie. En un mot, les généraux sont quelquefois obligés, selon un mot célèbre, de « suivre leurs soldats, puisqu'ils sont leurs chefs », et surtout les cités prépondérantes sont souvent obligées de suivre leurs alliés, parce qu'elles sont leurs « grandes amies ».

Enfin, un procédé très courant dans cette guerre, c'est la *trahison*, et la trahison est loin d'être considérée d'un œil aussi sévère que chez nous. Le traître n'est pas un traître ; c'est un *banni*. C'est un homme qui, ayant à se plaindre de sa cité, va offrir ses services à la cité rivale, *afin de pouvoir rentrer dans sa patrie* et d'y restaurer, avec l'appui des armes étrangères, le gouvernement de son choix. Le traître est donc patriote à sa façon et chaque cité possède un assortiment de ces personnages utiles, qui sont précieux pour indiquer *les bons trucs et les bons endroits*. En dehors de ces transfuges, chaque cité a dans son sein des gens tout prêts à trahir. Ce sont les *mécontents*, car tout mécontent est de la graine de banni.

Alcibiade, le plus fameux banni de cette époque, se charge lui-même, dans un discours que Thucydide met sur ses lèvres, d'exposer, dans l'assemblée des Lacédémoniens, ses « principes » à ce sujet. « Ceux qui ont le plus de droit à notre haine, dit-il, ne sont pas ceux qui, comme vous, ont pu nous traiter en ennemis quand nous l'étions réellement, mais bien ceux qui nous forcent à devenir ennemis, d'amis que nous étions. *J'aime ma patrie*, non pour y subir l'injustice, mais pour y trouver protection et sécurité ; aussi ne crois-je pas marcher maintenant contre une patrie qui soit mienne ; je vais bien plutôt reconquérir celle que je n'ai plus. *Le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie* qu'on vous a injustement ravie, mais à mettre tout en œuvre, dans ses regrets, pour la

retrouver [1]. » Cette curieuse harangue, où Thucydide s'étudie évidemment à peindre l'état d'âme connu d'Alcibiade, a ceci d'intéressant qu'elle constitue *la théorie d'une pratique universelle,* théorie développée par un de ces Athéniens beaux parleurs, que nous avons vus se mettre, pour réussir, à l'école des rhéteurs et des sophistes.

Nous avons vu que la guerre du Péloponèse débute précisément par une histoire de bannis qui demandent à être réintégrés à Epidamme. C'est l'étincelle qui déchaîne la conflagration. Et, puisque nous parlions tantôt de *phrases-types,* en voici une qu'on peut cueillir au hasard :

« Oreste, fils d'Echécratidès, roi des Thessaliens, *chassé* du trône, *persuada* aux Athéniens de l'y rétablir [2]. »

En un mot, les *bannis* d'une cité font *partie de droit* de l'armée de la cité adversaire, et y sont traités avec tous les honneurs dus à ceux qui seront demain, peut-être, les chefs de la cité qui les a contraints à l'émigration. Car, rappelons-le, on ne conquiert pas une cité, *on y ramène les bannis pour avoir des amitiés dans la place.* Les « traîtres » peuvent donc toujours se dire qu'ils ne prêtent pas les mains à la destruction de leur patrie. A plus forte raison les cités qui « trahissent » une alliance peuvent toujours se dire que leur « défection », acte glorieux, leur a conquis la « liberté ».

Trois épisodes caractéristiques : un coup de main repoussé, un revers spartiate, un désastre athénien. — Ceci dit sur les caractères généraux de la guerre; retenons-en trois épisodes pour les examiner en particulier. Nous y relèverons, en raccourci, d'intéressants phénomènes sociaux.

Ces trois épisodes sont le coup de main des Thébains sur Platée, au début de la guerre; la capture des Spartiates de Sphactérie, qui mit la terreur dans Sparte, et la catastrophe des Athéniens en Sicile, qui précipita la chute d'Athènes.

Les Thébains, alliés de Sparte, profitent de la guerre pour

1. Thuc. liv. VI, XCII.
2. *Id.*, I, CLI.

tenter une surprise contre Platée, leur voisine, alliée d'Athènes, avec laquelle ils ont une *vendetta*. — On voit le rôle des alliés et les petites guerres particulières, engendrées par la *proximité des cités*, qui se greffent sur la grande.

Ces Thébains partent au nombre de trois cents. — Petitesse des armées.

Ils arrivent à Platée la nuit, « au moment du premier sommeil », sans déclaration de guerre. — Surprise nocturne et procédés de bandits.

« Ce furent, dit Thucydide, des habitants de Platée, Nauclide et ses complices, qui les appelèrent et leur ouvrirent les portes. » — Rôle des traîtres et des mécontents.

Les Thébains, une fois entrés, se groupent sur la place, l' « agora » et, au lieu d'envahir les maisons, comme le leur conseillent les traîtres, procèdent « à des proclamations conciliantes, afin d'amener la cité à un accord amiable ». Ils font donc proclamer par un héraut qu'ils sollicitent l'alliance des Platéens. — Rôle de la persuasion, de l'*éloquence* et de la *recherche des amitiés*. — De même que des Platéens ont trahi leur cité pour les Thébains, ceux-ci espèrent que Platée en bloc trahira la ligue athénienne pour la ligne péloponésienne.

« Quand les Platéens, poursuit Thucydide, s'aperçurent que les Thébains étaient dans leurs murs... ils furent d'abord saisis de terreur, car ils croyaient les ennemis beaucoup plus nombreux, la nuit les empêchant de distinguer. Ils consentirent donc à traiter... » — Donc le calcul des Thébains n'était pas mauvais en principe. — Mais « au milieu des pourparlers, ils (les Platéens) s'aperçurent que les Thébains étaient en petit nombre ». — Voilà qui change la face des choses. — Les Platéens, se ravisant, « se réunirent en perçant les murs mitoyens... mirent en travers des rues des chars dételés, en guise de murailles »; puis, après ces ingénieux préparatifs, tombèrent sur leurs ennemis. « Ils se précipitèrent sur eux à grand bruit... femmes et serviteurs, avec des cris et des hurlements, lancèrent du haut des maisons des tuiles et des pierres. » — Ici, c'est l'embuscade renversée, et qu'on remarque les *fortifications*

improvisées par les Platéens. Cette défense farouche des maisons rappelle les scènes grecques et albanaises des plus récentes guerres modernes. — Les Thébains fuient, mais, ne connaissant pas les lieux, ils s'égarent dans l'obscurité. Du reste, « un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui fût ouverte ». Le gros des agresseurs est donc pris comme dans une souricière. Les bandits de Thèbes ont affaire à des gaillards de même acabit.

Les Thébains se sont rendus à discrétion. D'autres Thébains arrivent de Thèbes, retardés par un torrent qu'un orage a subitement grossi (nature montagneuse du sol). On parlemente, et les Thébains, qui voulaient d'abord ravager la banlieue platéenne, consentent à se retirer sur la promesse — selon eux — qu'on ne tuera pas les prisonniers. Les Platéens prétendent n'avoir rien promis et les prisonniers sont massacrés. — Toujours l'ergotage et les procédés de bandits.

L'épisode se termine par l'intervention des Athéniens qui mettent garnison à Platée, et emmènent chez eux les femmes, les enfants et les invalides. La cité prépondérante, à qui Platée a été fidèle, joue, en retour, son rôle de protectrice et de « grande amie ».

Malheureusement pour Platée, les Lacédémoniens vont arriver, et leur présence terrifiante aura pour effet d'intercepter désormais tout secours d'Athènes. Nous avons mentionné la tragique issue de ce siège. Mais, quand les Platéens affamés se livreront, ils ne seront plus que deux cents.

L'épisode de Sphactérie, que des critiques inattentifs ont trouvé trop développé dans Thucydide, a ceci de capital qu'il montre *à quoi tenait l'existence d'une cité comme Sparte*.

Sphactérie est une petite île sur les côtes de Messénie. Elle bouche à peu près la rade de Navarin — l'antique Pylos — et, par ses deux extrémités, elle est *très près de la terre*. A l'un de ces deux passages, deux vaisseaux seulement, dit Thucydide, pouvaient passer de front. C'est à Pylos, en face de cette île, que Démosthènes, général athénien, débarque et construit le fort dont nous avons parlé. — Rôle des murs.

Sparte n'est pas loin, mais les Lacédémoniens, tout d'abord, ne bougent pas. Ils ne bougent pas de suite pour deux raisons : d'abord ils dédaignent les Athéniens, incapables de tenir contre eux sur terre ; ensuite le gros de leurs forces est précisément en train de ravager l'Attique. Les Spartiates « de réserve » ne peuvent pas quitter Sparte avant le retour de cette armée absente, *parce que les ilotes se révolteraient.*

L'armée lacédémonienne de l'Attique est donc rappelée, et les Spartiates de réserve, la voyant revenir, partent enfin pour Pylos. Ils essayent d'enlever le fort, mais, selon leur habitude, ils échouent devant les murs.

On pense avoir d'autres ressources. Une flotte de la confédération péloponésienne, arrivant de Leucade après avoir trompé une croisière athénienne, reçoit l'ordre d'attaquer la place par mer. La mer, dans l'espèce, c'est la rade de Pylos, dont les orifices sont constitués par les deux petits détroits séparant le continent de Sphactérie. Cette étroitesse exceptionnelle des détroits suggère aux Lacédémoniens une idée : celle d'obstruer ceux-ci pour empêcher la flotte athénienne — qui stationne en ce moment à Zacynthe — de pénétrer dans la rade. Pour corser la défense, on occupera fortement l'île de Sphactérie, qui se trouvera *faire corps avec le continent.* Quatre cent vingt Spartiates passent dans l'île. — Procédé du *blocus*, et du blocus *continental*, le seul qui convienne aux Spartiates.

Cependant la flotte athénienne arrive. Contrairement aux calculs des Lacédémoniens, elle force les passes, et, dans cette rade de Navarin, prédestinée à des opérations de ce genre, détruit la flotte ennemie. Sphactérie, par cet événement, *se trouve redevenir une île.* Elle a beau n'être séparée du continent que de la largeur de deux vaisseaux, et le rivage continental a beau être occupé par les Lacédémoniens et leurs alliés, la supériorité navale des Athéniens fait de ce petit vestibule d'eau une infranchissable barrière, et les Spartiates, descendus dans l'île, sont *virtuellement* prisonniers.

Ces prisonniers, il faut les cueillir. Mais la chose n'est pas simple. Les Spartiates, en bons Spartiates, ne songent pas à se

rendre, et les Athéniens, en bons Athéniens, ne tiennent pas à débarquer dans l'île pour se mesurer avec ces robustes lutteurs. Quoique supérieurs en nombre, ils ont *une peur bleue* des quatre cent vingt guerriers captifs sur ce roc. Pendant soixante-douze jours, la flotte athénienne se contente de monter la garde. Les vaisseaux passent et repassent dans les petits détroits, faisant la police, empêchant les évasions et tâchant, avec un succès partiel, d'empêcher le ravitaillement, mais c'est tout. Peu d'événements mettent aussi bien en relief les aptitudes différentes des deux peuples.

Cependant Athènes s'énerve, et Cléon s'indigne. « Quoi, dit-il en substance au peuple, on ne s'empare pas de ces Spartiates; c'est si facile! » — « Si c'est facile, allez-y donc! » ripostent les adversaires de Cléon, enchantés de le prendre au mot. Cléon, voyant qu'on veut le nommer général en chef, *a peur* et résiste. Mais il s'est pris au piège et se voit forcé de partir, très ennuyé de l'aventure. Or, par un concours de circonstances, il arrive au bon moment. Les Spartiates, dans leur île inhospitalière, commencent à être exténués; un incendie a détruit des bois qui les cachaient; enfin les forces athéniennes sont plus imposantes. Bref, Cléon arrive au moment où Démosthènes, même sans lui, aurait attaqué. L'armée athénienne débarque donc, non sans appréhension, et non sans un prudent déploiement d'alliés et de troupes légères. Enfin, après une journée entière de lutte acharnée, les Spartiates, pris à revers sur une éminence rocheuse *par des Messéniens alliés d'Athènes qui connaissent un certain sentier*, capitulent. C'est pour Athènes un succès capital et pour Cléon un triomphe inespéré. « L'autre jour, dit Démosthènes dans les *Chevaliers* d'Aristophane, je venais de pétrir à Pylos une galette lacédémonienne; le rusé coquin (Cléon) tourne autour de moi, l'escamote et offre en mon nom ce gâteau qui était de ma façon. »

Or, cet événement répand à Sparte une terreur mortelle. La plupart des prisonniers sont des citoyens des meilleures familles de Sparte. Leur absence cause *un vide terrible*. Si les Athéniens les massacrent, ce sera pour leur aristocratie guerrière *une*

saignée irrémédiable. Ces quatre cents héros manqueront pour comprimer les ilotes. C'est que chacun de ces quatre cents est un guerrier d'élite, un échantillon humain de premier choix, une *valeur précieuse* par la rareté des valeurs semblables. Aussi Sparte, la fière Sparte, s'humilie-t-elle immédiatement, et envoie des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix. Elle insiste, supplie presque, elle menace les Athéniens de l'implacable « vendetta » que leur déclareront les familles spartiates, si les prisonniers sont massacrés. Longtemps les Athéniens tergiversent, et les hostilités continuent provisoirement; mais enfin les avances de Sparte sont agréées et une trêve est conclue, grâce à la mort de Cléon, par l'intermédiaire pacifique de Nicias (421).

L'expédition des Athéniens en Sicile, qui met fin à cette trêve, constitue à elle seule toute une longue histoire. Résumons-en les traits saillants.

Athènes s'engage en Sicile parce qu'elle y a *des cités amies*, à qui elle veut *faire plaisir*. — Influence des amitiés.

Athènes rêve d'établir sa suzeraineté sur la Sicile, parce que c'est une *île*, et qu'elle domine déjà de grandes îles, comme l'Eubée, Samos, Chio, Lesbos. Elle se dit donc : « Pourquoi pas ? »

Athènes est tentée par la Sicile parce que la Sicile est riche en blé, et que ce blé sert à alimenter le Péloponèse. Quelle aubaine pour les Athéniens si le blé sicilien, par la voie des tributs, venait inonder le Pirée et si, du même coup, on avait le moyen d'affamer Sparte!

La Sicile est pour les Athéniens un Far-West dont on leur fait des récits merveilleux. Ces récits excitent la soif des aventures. Des âmes de « conquistadors » se révèlent. On rêve de conquérir Carthage. C'est l'état d'âme de la « toison d'or ».

« Notre but en faisant voile pour la Sicile, dit Alcibiade aux Lacédémoniens, était de soumettre, s'il était possible, les Siciliens d'abord, puis, après eux, les Italiens, et ensuite de faire une tentative contre les peuples soumis aux Carthaginois et contre Carthage elle-même... Nous devions alors attaquer le Péloponèse

.. et ensuite étendre notre domination sur le monde grec tout entier [1]. »

En un mot, dans leur ambition imaginative et sans frein, les Athéniens ont dépassé la mesure. Ils n'ont pas vu que la Sicile est un *trop gros morceau*. « La plupart des Athéniens, dit Thucydide, *ignoraient la grandeur de l'île*, le nombre de ses habitants, Grecs et barbares; ils ne soupçonnaient pas que la guerre qu'ils allaient entreprendre ne le cédait que de bien peu en importance à celle du Péloponèse. »

Ils ne se représentent pas non plus que, si la Sicile a des traits communs avec la Grèce, elle a *des plaines plus larges*. Conséquence : les Siciliens ont plus de cavalerie. Ce petit fait nuira aux Athéniens en les empêchant de rendre décisives les victoires qu'ils remporteront.

Les Athéniens envoient une brillante flotte commandée par trois chefs : Nicias, *qui desapprouve l'expédition* et y va à contre-cœur; Lamachos, une médiocrité, et enfin Alcibiade.

Alcibiade, capitaine audacieux et génie organisateur, est peut-être le seul homme capable de faire réussir une entreprise aussi téméraire. Mais, la veille du départ d'Athènes, des statues de Mercure sont mutilées. Une rumeur sourde accuse Alcibiade, qu'on laisse pourtant partir. Mais « l'affaire Alcibiade » suit son train et révolutionne les cerveaux. Les « ennemis particuliers » du général se remuent. Bref, à peine arrivé en Sicile, Alcibiade est rappelé. C'est la désorganisation volontaire du commandement.

Alcibiade passe à Sparte; il *trahit* et met son intelligence au service des ennemis de sa cité. C'est le type le plus éclatant de ces *transfuges* dont nous avons signalé le rôle essentiel.

Lamachos est tué; l'armée reste livrée à Nicias, figure bien différente d'Alcibiade. Nicias est le type de l'Athénien honnête, modéré, conservateur. Quoique bien vu par les aristocrates, il est « rallié » à la démocratie, qui fait grand cas de ses talents. Riche et bienveillant, il a su se faire de nombreux *amis* qui font

1. Thuc., VI, I.

une partie de sa force. Son mérite stratégique est tel que le peuple, très intelligent au milieu de ses inconstances, ne veut pas lâcher un tel serviteur, et l'oblige à « marcher » quand même. Nicias demeure donc seul, de plus en plus effrayé d'une tâche qu'il sait écrasante. Il s'entoure de précautions qui le retardent, assiège Syracuse avec méthode, mais avec lenteur. Naturellement, il construit *un mur*, auquel les Syracusains opposent un *contre-mur*, qui met obstacle à l'achèvement du blocus. Syracuse n'en est pas moins fort inquiète et implore le secours de Sparte, et Sparte lui envoie *un homme :* Gylippe.

Gylippe arrive, et change la face des choses. Il joue deux rôles : celui de capitaine instructeur et celui de sergent recruteur. D'une part, il exerce les Syracusains ; de l'autre, grâce à l'imperfection du blocus, il fait venir de toute la Sicile des auxiliaires. Cet homme fait l'effet d'un ferment qui soulève soudain une pâte. C'est la supériorité militaire de Sparte qui se fait sentir par la seule entremise d'un capitaine bien choisi.

Nicias, immobilisé dans son camp, demande à Athènes, soit de rappeler l'armée, soit d'envoyer des renforts considérables. Athènes s'entête. Quoique bloquée à ce moment même par les Spartiates, elle envoie Démosthènes, le héros de Pylos, avec une flotte aussi forte que la première. Thucydide note avec justesse l'extraordinaire paradoxe de cette situation : une ville maritime bien fortifiée peut seule se permettre *le luxe d'une expédition lointaine au moment même où elle a les ennemis sous ses murs.*

Démosthènes, général brave et expéditif, mais qui ne connaît rien des formidables difficultés contre lesquelles Nicias se débat depuis longtemps, veut brusquer les choses et fait tenter un assaut *nocturne*. On est battu.

Alors se produit un événement capital, qui est l'inverse de l'épisode de Sphactérie. La flotte athénienne *est emprisonnée dans une rade transformée en lac* par les Syracusains qui ont obstrué l'entrée. De plus, les Syracusains, grâce à d'ingénieux dispositifs qui modifient leurs propres vaisseaux, ont trouvé le moyen de neutraliser la supériorité de manœuvre des navires athéniens et de transformer, pour ainsi dire, le combat naval en combat ter-

restre. La rade est aussi trop petite pour que les Athéniens, dont les équipages ont d'ailleurs bien souffert depuis le commencement du siège, puissent opérer leurs savantes évolutions. Les assiégeants, frappés d'épouvante *à la vue de la mer qui se ferme*, essayent de débloquer la passe. Une bataille navale s'engage, suprême, acharnée, désespérée, et dont le récit est peut-être la page la plus impressionnante de Thucydide. *Les Athéniens sont battus et battus sur mer*. C'est l'anéantissement de tout espoir, la débâcle effroyable et définitive. Traqués dans une lamentable retraite à travers la Sicile, harcelés dans les gorges et les collines par des ennemis qui improvisent des *murs* pour barrer les bons passages, les Athéniens capitulent, mourants de faim et de soif, et sont réduits en esclavage. Démosthènes et Nicias sont massacrés.

Dans cette campagne, les Athéniens déploient, comme partout, leurs qualités d'ingéniosité, de souplesse, de diplomatie, de science technique; mais ils sont victimes d'une confusion initiale. L'erreur des Spartiates, à Sphactérie, avait été de traiter comme un continent ce qui était une *île*. L'erreur des Athéniens, en Sicile, a été de traiter comme une île ce qui était, au point de vue pratique, un vrai petit *continent*. La Sicile ne pouvait être comparée à Chio et à Lesbos, qui sont d'ailleurs bien plus rapprochés d'Athènes. En outre, Syracuse, la cité prépondérante de Sicile, était riche, puissante, peuplée, outillée pour les luttes navales. C'est ce dont on aurait pu se rendre compte avec un gouvernement calme, doué de sang-froid et d'esprit de suite. Mais c'étaient les qualités qui manquaient le plus aux politiciens d'Athènes. Assez intelligents pour avoir confiance en Nicias qui a du mérite, ils refusent obstinément d'écouter les objections de cet homme de mérite, et Nicias lui-même a peur de trop insister. « Il ne voulait pas, connaissant le caractère des Athéniens, s'exposer à tomber victime d'*une accusation* infamante et injuste[1]. » En un mot, les emballements de l'agora faisaient taire les compétences stratégiques et intimidaient les objections du bon sens.

1. Thuc., VII, XLVIII.

Athènes perdue par son instabilité et sa nervosité : le type d'Alcibiade. — On voit se dessiner les causes qui amènent la défaite définitive d'Athènes.

La grande cause, qui domine toutes les autres, c'est l'*instabilité du gouvernement démocratique*, lequel tourne franchement à la démagogie.

Combinons par la pensée les influences de divers phénomènes connus : le *bavardage incoercible*, produit de la cueillette et du commerce, l'ascension rapide de *nouvelles couches sociales*, fruit d'un rapide développement commercial, le *nombre relativement grand des citoyens*, qui en fait littéralement une « foule », le *succès prodigieux* des orateurs qui savent remuer les passions des foules, l'*exaspération de la vie urbaine*, produite par l'afflux anormal et forcé des campagnards dans la ville, cette *crainte maladive de la tyrannie*, laissée par les révolutions précédentes, et nous comprendrons le manque d'équilibre qui est le signe distinctif de l'opinion athénienne.

« Si les Athéniens, proclame Thucydide, finirent par succomber, *ce ne fut que sous leurs propres coups*, au milieu des ruines amoncelées par leurs dissensions intestines[1]. »

Périclès, avons-nous dit, meurt de la peste dès la deuxième année de la guerre. Il meurt au bon moment. Un fort courant d'opinion commençait à se dessiner contre lui. *On l'accuse d'avoir poussé à la guerre*, ce qui n'empêchera pas la foule d'acclamer de nouveau, bientôt après, la guerre à outrance. Condamné à une amende, Périclès est presque aussitôt après réélu général. Lui disparu, des démagogues inférieurs se disputent l'influence. Ce sont eux que raillent amèrement Socrate, Platon, Aristophane. A chaque instant des généraux sont blâmés, disgraciés, condamnés pour n'avoir pas fait ce que la foule, de son agora, aurait voulu leur voir faire. Ceux qui acceptent la capitulation de Potidée sont blâmés parce que le peuple aurait voulu qu'on forçât les Potidéates à se rendre *à discrétion*. Nous avons vu que Thucydide est banni pour n'avoir pas eu le

1. Thuc., II, LXV.

temps de secourir Amphipolis. *Il fallait avoir le temps.* Pachès, qui a réprimé victorieusement la rébellion de Mytilène, en est récompensé par des accusations, et, comme il désespère de triompher en justice, il se perce de son épée. Avant la grande expédition de Sicile, les généraux Pythodore, Sophocle et Euryméden, envoyés dans cette île pour secourir des alliés, sont, les deux premiers exilés, le second condamné, pour avoir conclu un accommodement qui pacifie le pays. On les accuse de « s'être laissés gagner par des présents ». Accusation terrible et qui revient volontiers. Le « pot-de-vin » déchaîne des fureurs intenses. « Ceux-là sont les pires de tous, dit Diodote dans son discours contre Cléon[1], qui se font un argument de l'imputation de vénalité... Si l'on donne franchement un conseil utile, on est soupçonné d'en attendre quelque profit secret. » Le même Diodote, à qui l'historien fait visiblement exprimer les vices de l'organisation politique, ajoute : « D'un côté, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le peuple en le trompant; de l'autre, *celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir* pour trouver créance. » Et plus loin encore : « S'il vous survient quelque échec, cédant au premier mouvement de colère, vous faites payer au conseiller seul la peine d'une opinion que vous avez partagée, d'une faute qui a été celle de la majorité. »

Nous avons vu le rappel d'Alcibiade, qui enlevait à l'expédition de Sicile le seul homme capable, par sa hardiesse même et ses coups de tête heureux, de faire réussir cette téméraire entreprise. Ce même Alcibiade, bientôt après, est rappelé en triomphe. Ce sont des ovations délirantes en l'honneur de celui qui, naguère, « trahissait » la cité au profit de Sparte. Mais l'apothéose dure peu, le temps de laisser remporter au jeune capitaine la brillante victoire de Cyzique, et, vite, un *second bannissement* frappe le vainqueur, parce qu'un de ses lieutenants, ayant en son absence livré un combat malgré son ordre, a perdu quelques galères. L'Athénien passe, en un mot, d'un extrême à l'autre; il acclame

1. Thuc., III, XLII.

et maudit les gens avec une incroyable facilité. Nicias est bien parvenu à faire conclure une trêve avec Sparte; mais, quelques années après, l'orateur Antiphon, homme vertueux et grave, nous dit Thucydide, est condamné à mort pour avoir tenté un rapprochement analogue. Par compensation, l'orateur Andocide, esprit brouillon et violent, un des chefs du parti hostile à Antiphon, sera condamné à son tour et forcé de s'exiler à Chypre, parce qu'il est soupçonné de « sacrilège ».

C'est que les questions religieuses passionnent les esprits d'une façon inimaginable et se mêlent intimement aux passions politiques. Avoir « violé les mystères » n'est pas moins terrible, pour un homme, que d'avoir « reçu des présents ». S'il y a du scepticisme chez les sophistes, s'il y a une ébauche de religion naturelle raisonnée chez Socrate, Platon et leurs disciples, il y a des *superstitions ardentes* dans les masses. Ces superstitions sont ardentes parce que l'atmosphère querelleuse de la vie publique leur a infusé son ardeur, et parce que des politiciens intéressés exploitent habilement le sentiment religieux. Cette exploitation est visible dans le cas de Socrate. Elle ne l'est pas moins dans celui d'Alcibiade, homme vicieux, certes, mais qui n'est pas poursuivi à cause de ses vices. C'est l'histoire des statues mutilées qui déchaîne l'orage contre le jeune général, et celui-ci, en définitive, se montre avisé en ne rentrant pas à Athènes. Coupable ou non, il risquait fort de boire la ciguë. Mais le cas le plus impressionnant de superstition aiguë est celui dont sont victimes les généraux vainqueurs aux îles Arginuses. C'est vers la fin de guerre. Athènes, déjà épuisée, par un suprême effort, a équipé une dernière flotte et l'a confiée à *dix généraux* (admirez ces précautions démocratiques) qui rencontrent près de l'Hellespont, aux îles Arginuses, la flotte péloponésienne, commandée par le Spartiate Callicratidas. Les Athéniens, une dernière fois, triomphent. Mais, une tempête étant survenue après la bataille, les généraux négligent de rendre les honneurs funèbres aux morts tombés à l'eau. Cette « impiété » déchaîne aussitôt dans l'opinion une bourrasque formidable, et *les dix généraux vainqueurs sont condamnés à mort*. N'est-il pas vrai de

dire que les fièvres politiques, mêlées à la déformation des sentiments religieux, peuvent métamorphoser le peuple « le plus spirituel de la terre » en un peuple absolument fou?

Ce type d'Alcibiade lui-même, dont nous avons dit un mot, résume assez bien, dans son éclat spécial, les vertus et les vices d'Athènes. Neveu de Périclès, riche, ambitieux, Alcibiade rêve d'être un grand politicien, et, comme il sait que la « philosophie » fournit des idées à l'orateur, il a le flair de s'attacher à Socrate. *Il exprime le suc de cette philosophie, dans des vues d'utilité personnelle*, puis se lance dans l'arène, non sans frapper l'attention des badauds par des originalités systématiques. *Il veut bien parler et veut qu'on parle de lui.* De là l'histoire du chien payé sept mille drachmes, et dont il fit couper la queue, uniquement pour donner aux Athéniens l'occasion de ne pas l'oublier. Mais ses façons de « snob » indisposent une partie du public, qui l'accuse de viser à la « tyrannie ». Pour démentir cette dangereuse accusation, Alcibiade flatte le peuple. Il pousse à la guerre, comme les démagogues, préconise avec ardeur l'expédition de Sicile, combat l'influence pacifique de Nicias, et toutefois, en même temps, intrigue avec les Lacédémoniens. Dissolu dans ses mœurs, il sauve l'élégance ; léger, il n'en montre pas moins des qualités d'homme d'État et de militaire, s'adaptant à tout en *dilettante,* posant à Sparte pour l'homme austère, puis, chez le satrape Tissapherne, s'accommodant des voluptés et de la mollesse des Orientaux. Il finit par mourir *banni*, après avoir, dans son dernier exil, donné aux commandants de la dernière flotte athénienne des conseils *qu'on ne veut pas écouter.* C'est bien le type du « mauvais garnement » merveilleusement doué, un polisson de génie presque sympathique, et qui, moitié par sa faute, moitié par celle d'un milieu qui lui ressemble, gâche sa vie en défaisant les belles choses qu'il avait commencé d'accomplir.

C'est avec beaucoup d'esprits de cette sorte, plus ou moins brillants, qu'une cité comme Athènes peut gaspiller ses forces, ses flottes, ses trésors, ses ressources de toute espèce. Voyons, au contraire, comment la coalition péloponésienne, malgré son

infériorité maritime, sa pauvreté, et l'inaptitude des Spartiates à prendre les villes, put l'emporter finalement.

L'esprit de suite des Spartiates, cause de leur triomphe, et leur inaptitude en dehors des choses militaires, cause de la stérilité de celui-ci. — Sparte ne l'a pas emporté seulement par sa supériorité militaire. Elle l'a emporté par *l'esprit de suite* de son gouvernement.

Il y avait sans doute des discordes à Sparte comme à Athènes, mais beaucoup moins. *L'esprit de discipline*, sorti, comme nous l'avons vu, d'une nécessité de situation, comprime les mécontentements. A Sparte, le pouvoir, représenté par deux rois et cinq éphores, n'est pas gêné par *la foule*, mais contrôlé par un sénat de vieillards. L'ensemble des citoyens spartiates, d'ailleurs, représente une aristocratie militaire, habituée à suivre ses chefs. Ses décisions y sont plus secrètes et moins discutées qu'ailleurs. Hors de Sparte, l'armée est commandée généralement par le roi, *un seul roi*, qui est alors absolu, et dont l'autorité est, non seulement respectée par les Spartiates, mais acceptée, nous l'avons vu, par tous les alliés comme *une chose qui va de soi*. Ce commandement des rois participe à l'inamovibilité de ceux-ci. On peut quelquefois les contrarier sourdement, mais on ne les dépose pas (sauf exceptions bien rares). Même quand ce sont de simples généraux qui commandent, l'opinion publique de Sparte, plus calme, plus conservatrice, plus compétente en choses militaires, sait se mettre à leur place et leur laisser plus de coudées franches. Si ces traits ne sont pas absolus et admettent des correctifs, ils suffisent à établir une grande différence entre la manière de Sparte et celle d'Athènes.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste dans la poursuite continue de trois plans simultanés qui, se combinant ensemble, finissent par atteindre leur but.

Il se manifeste, en premier lieu, dans *ce pillage méthodique de la banlieue d'Athènes*, que nous avons signalé. Ce pillage, d'abord renouvelé tous les étés, puis rendu continuel, produit

sur les Athéniens trois effets : 1° effet d'appauvrissement partiel; 2° effet de contamination par l'entassement des êtres humains dans la ville; 3° effet d'énervement et de surmenage.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste encore dans leur propagande insurrectionnelle, jamais découragée, chez les alliés d'Athènes. Par le mécanisme des mécontents, des bannis et des ambassadeurs, les Lacédémoniens suscitent à chaque instant des défections, qui obligent Athènes à diriger contre ses *amis* infidèles des flottes préparées pour agir contre ses *ennemis*. Méthodiquement, les Spartiates cherchent d'abord à se rapprocher de l'Hellespont par la voie de terre, en révoltant sur leurs chemins les cités des côtes de Macédoine et de Thrace inféodées aux Athéniens. C'est le rôle du roi de Sparte Brasidas, qui, par force, promesse ou menace, détermine ainsi la chute de plusieurs places fortes, comme Amphipolis. Or, on concevra l'intérêt qu'avait pour Athènes l' « amitié » de ces cités du nord de l'Archipel, si l'on songe qu'elles gardaient *la route de l'importation des bois de construction pour la marine.* C'est avec les forêts de Thrace qu'Athènes construisait ses vaisseaux. Puis, après les désastres de Sicile, Sparte entame résolument l'Ionie. Elle occupe Milet, insurge l'île de Chio et plusieurs autres îles ou presqu'îles de cette région. Vers la fin de la guerre, elle insurge l'Eubée, un des greniers d'Athènes, ce qui commence à sonner le glas de celle-ci. Nous avons noté ce rôle de « pépinière de capitaines » joué par Sparte à l'égard des insurrections latentes qui demandent un chef. On dirait que le gouvernement de Sparte a mûrement pesé et médité les paroles que lui adressaient, dès le commencement de la guerre, les ambassadeurs de Mytilène désireux de détacher Lesbos des Athéniens. « ... Ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siège de la guerre; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources[1]. » Chaque cité qui quitte l' « amitié » d'Athènes pour l' « amitié » de Sparte prive la première de quelqu'une de ces ressources en blé, bois, denrées, tributs,

1. Thuc., III, XIII.

mercenaires, etc., sur lesquelles était fondée, avec la complication propre aux organisations commerciales, la prospérité du centre athénien.

Cet esprit de suite se manifeste enfin dans la persévérance avec laquelle les Spartiates, qui ne sont pas marins du tout, arrivent à constituer, malgré une foule de revers, une marine capable de tenir tête à la marine athénienne. Sparte elle-même n'a pour ainsi dire pas de vaisseaux. Mais dans la ligue qu'elle dirige figurent Corinthe, Sicyone, Epidaure, et quelques autres ports qui, tant bien que mal, mettent en ligne des escadres dont la réunion fait nombre. Presque invariablement, ces escadres sont battues par les Athéniens, mais les vaincus ne se découragent pas, et recommencent leurs tentatives. Vers la fin de la guerre, un secours précieux leur arrive en la personne des Syracusains. « Personne, constate Thucydide, ne ressemblait plus aux Athéniens; aussi n'eurent-ils pas d'ennemis plus redoutables[1]. » Un autre secours vient de l'or des Perses qui, trouvant intérêt à diminuer la puissance de cette Athènes qui les a battus et domine plus ou moins directement leurs rivages, subventionnent les confédérés péloponésiens. C'est au moyen de ces flottes, peu à peu aguerries, que les Spartiates et leurs alliés, après les désastres de Sicile, soulèvent l'Ionie et atteignent enfin l'Hellespont. Une lutte vigoureuse s'engage alors autour de *cette route des blés* et des autres richesses du Nord. C'est là — fait significatif — que se livrent les trois dernières grandes batailles de la guerre : celle de Cyzique, au débouché nord de l'Hellespont, gagnée par Alcibiade sur les Péloponésiens; celle des îles Arginuses, au débouché sud de l'Hellespont, le dernier triomphe d'Athènes (qui traite ses sauveurs comme nous l'avons vu), et enfin celle d'Ægos-Potamos, livrée *dans l'Hellespont même, au centre de cet étroit corridor* dont la destinée va décider de celle d'Athènes. Les Athéniens surpris *à terre, sur le rivage* occidental où ils stationnent, et surpris *à cause de la proximité du rivage oriental* où stationne la flotte ennemie, sont irrémédiablement battus et leur dernière flotte anéantie. Cette

1. Thuc., VIII, XCVI.

fois, c'est la fin, et Athènes, *affamée désormais par mer* comme elle l'est depuis longtemps par terre, capitule au bout de six mois.

Les conditions imposées à la cité vaincue par Lysandre, son vainqueur, sont en elles-mêmes assez suggestives, et répondent bien à ce que nous avons dit de l'état social. Ces conditions sont : 1°. *la démolition des murs*, ces terribles murs devant lesquels s'arrêtaient respectueusement les guerriers de Sparte ; 2° *l'évacuation des cités conquises*, c'est-à-dire la rupture de tout lien pouvant établir l'autorité d'Athènes sur d'autres cités ; 3° *la limitation des forces maritimes* à douze vaisseaux, autrement dit la revanche des terriens sur cette marine qui leur a fait tant de mal et une précaution draconienne contre le retour de sa prépondérance ; 4° *l'alliance avec Sparte*, ou la mise en pratique de cette *amitié forcée* dont nous avons vu tant d'exemples ; 5° enfin le *rappel des bannis*, sur lesquels Sparte va s'appuyer pour créer un nouveau gouvernement à Athènes. Conformément à la nature de la Cité grecque, les vainqueurs n'annexent pas ; *ils installent des amis* au pouvoir dans la cité qu'ils viennent de vaincre, et ce pouvoir sera de l'espèce qui a les préférences de la cité victorieuse. Athènes passe donc de la démocratie à l'oligarchie, et *trente Athéniens sympathiques à Sparte* prennent la direction des affaires. C'est ce qu'on appellera plus tard les « trente tyrans » (404).

Après quoi, Sparte se retire, ayant accompli sa besogne directrice et militariste, entourée d'un prestige glorieux qui flatte évidemment ses guerriers, mais sans avoir accompli, en définitive, aucun acte d'ascension sociale. *Son type n'a pas d'expansion*. Au cours de la guerre, elle a essayé de fonder une cité nouvelle en Thessalie, Héraclée, et a fait appel à tous les concours. Cet essai a lamentablement échoué. Détaché de la culture et des autres travaux usuels, le Spartiate demeure un athlète, un soldat, un « capitaine », un splendide meneur de bandes disciplinées, mais *il n'est que cela et ne sait pas faire autre chose*. C'est pourquoi ses triomphes demeurent des triomphes en l'air, sans enracinement dans le sol, et sans influence heureuse, par conséquent, sur l'avenir de la race.

X

LES MERCENAIRES. — CE QUI LES POUSSE EN ASIE. — CE QUI LES ARRÊTE ENCORE. — DEUXIÈME ÉCHANTILLON DES GUERRES ENTRE CITÉS : THÈBES CONTRE SPARTE.

Le développement du type mercenaire. — Les guerres entre cités, telles que la guerre du Péloponèse, tendent à développer le type du batailleur professionnel.

Certains citoyens s'habituent à vivre le plus souvent hors de leur cité, et à faire de la guerre leur moyen d'existence, qui comprend deux éléments : la solde et le butin.

En outre, ce métier est tout à fait ce qu'il faut pour les nombreux *bannis* à qui leur patrie est interdite. Ces bannis, nous l'avons vu, sont tout disposés à porter les armes contre n'importe qui, et spécialement contre leur cité.

Le développement de la richesse dans certaines cités, résultat du commerce et des tributs payés par les cités vassales, permettent l'affectation de crédits importants à des *soldes* régulières, et dès lors les batailleurs professionnels sentent leur « avenir » à peu près assuré. Bien entendu, le mercenaire n'oublie pas le *casuel* du métier, c'est-à-dire ces lucratifs pillages qui ont fait depuis des siècles le bonheur de ses ancêtres. De là une disposition persistante à aller combattre *loin*, si quelque « toison d'or » est signalée au delà des mers. La toison d'or, ce sera la Perse, et les expéditions de l'âge héroïque tendront à se renouveler sous une autre forme.

Athènes avait déjà employé des mercenaires pendant la guerre du Péloponèse, et, vers la fin de cette guerre, les Péloponésiens s'étaient mis aux gages des satrapes perses. Mais çà et là, individuellement, beaucoup d' « amateurs » se louaient au plus offrant. Hermocrate de Syracuse, parlant aux Siciliens lors de l'expédition d'Athènes, disait avec une nuance d'ironie : « Attirons chez nous ces hommes qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas » [1]. Athènes une fois vaincue et la grande guerre terminée, il est clair que d'innombrables « bonnes volontés » vont se trouver disponibles, et que, de ce « chômage », sortiront facilement des aventures nouvelles, destinées à donner de l'ouvrage à tous ces javelots inoccupés.

Mais tandis que le type du soldat de métier se constitue ou se perfectionne, un phénomène corrélatif se produit dans la Cité.

Celle-ci se départage, et, puisqu'une catégorie de gens s'érigent en spécialistes de la guerre, beaucoup d'autres citoyens en profitent pour esquiver désormais le service ou en faire le moins possible. Ils sont d'autant moins soldats que les autres le sont plus. De là, nous le verrons tout à l'heure, un certain laisser-aller vers le bien-être, un progrès de la corruption et de la mollesse et l'essor du *luxe privé*, succédant au luxe public.

Sparte impuissante à bien utiliser les mercenaires : la décadence spartiate. — Cette force redoutable, représentée par les condottieri, dont chacun est une sorte de virtuose militaire, qui va le mieux l'utiliser?

Un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de Sparte, Sparte la victorieuse, qui a terrassé Athènes, débauché les alliés de celle-ci, et règne plus que jamais, d'un bout de la Grèce à l'autre, par le prestige de sa valeur.

Eh bien! Sparte est imparfaitement organisée pour l'utilisation des condottieri.

Sparte, malgré les talents militaires de ses citoyens, est une trop petite cité. Elle ne peut pas disperser au loin trop de Spar-

1. Thuc., IV, LX.

tiates: cela l'appauvrirait et l'empêcherait de contenir les ilotes cultivateurs, comprimés artificiellement par la minuscule aristocratie des Doriens guerriers.

En outre, les guerriers que Sparte disperse, et qu'elle place comme chefs de garnisons auxiliaires dans les cités subordonnées, sont des êtres *trop raides, trop cassants*, qui mécontentent et froissent les gens autour d'eux. Toujours le bâton d'Eurybiade.

Ces chefs de garnisons s'appellent *harmostes*, ou *conciliateurs* (faiseurs d'*harmonie*). Ils sont censés être là pour maintenir dans les cités la bonne intelligence et empêcher les querelles de partis. Ce titre seul montre combien il est difficile à une cité victorieuse de dominer effectivement une cité vaincue. Elle ne peut qu'introduire dans la place une petite force armée pour appuyer le parti qui lui est favorable. Cette force armée a soin d'occuper la citadelle de la ville et de s'abriter derrière de fortes murailles. C'est ainsi que procède la garnison lacédémonienne installée à Athènes, pendant que le parti aristocratique, dirigé par les « trente tyrans », exerce le pouvoir et se venge, par de cruelles représailles, de tout ce que les démocrates lui ont fait souffrir pendant leur domination.

D'autres *harmostes* sont établis dans les cités qui avaient été les alliées d'Athènes, mais il se trouve que ces cités n'ont pas gagné au change. Les Spartiates n'ont fait que succéder aux Athéniens dans cette *piraterie déguisée* dont nous avons tracé l'esquisse. C'est une autre bande qui lève les mêmes tributs. Elle en lève même davantage, et les lève plus durement, par l'intermédiaire de Doriens plus autoritaires, dont la main de fer ne connaît pas le gant de velours. Sparte se fait donc cordialement détester par un nombre croissant de Grecs, et comme c'est elle, à présent, qui bannit ou fait bannir le plus de suspects, il est clair que la grande majorité des *bannis* va se tourner promptement contre elle.

Ajoutons qu'un ordre de faits assez grave commence à se produire dans le sein de la cité spartiate. Les vieilles habitudes de sobriété farouche, de stricte discipline, de mépris absolu de l'argent, tout cet ensemble de qualités enracinées dans la race

par l'éducation, et traduites en institutions par les « lois de Lycurgue » a subi çà et là quelques brèches qui vont aller s'élargissant. C'est précisément le besoin d'envoyer au loin des Spartiates isolés, de les *détacher* comme chefs d'expéditions ou d'insurrections, ou comme instructeurs militaires d'alliés, qui, exposant ces hommes à l'action d'un nouveau milieu, fait surgir ce nouveau péril. Quelques-uns de ces Spartiates, pour avoir trop séjourné au dehors, au milieu d'hommes d'une formation différente, *se gâtent*. L'avidité pour les richesses, en particulier, n'étant plus comprimée par un joug de fer, reparaît spontanément chez ces petits-fils de bandits. Le fameux Gylippe, *détaché* à la défense de Syracuse, met dans sa poche trente talents sur le butin qu'il devait rapporter intégralement au trésor public. D'autres cas analogues se produisent. Thorax, ami de Lysandre, le vainqueur d'Athènes, est mis à mort pour avoir, contre la loi, gardé de l'argent chez lui ; Lysandre lui-même, accusé du même crime, est menacé du même sort. Et la loi lutte vainement contre une fatalité de situation. Ces *harmostes* qu'on disperse dans les « villes de garnison », reviennent de leur séjour avec de l'argent et le goût des plaisirs. C'est dire que l' « état d'âme » du Spartiate aveuglément dévoué à sa patrie, l'état d'âme de Léonidas, reçoit un choc terrible, et toute l'organisation sociale de Sparte en est ébranlée.

La loi elle-même est obligée d'emboiter le pas aux mœurs. On abolit la défense de disposer des biens, et la propriété mobilisée commence à changer de mains, se concentrant dans celles des plus riches. L'égalité des citoyens en pâtit. Xénophon, qui aime Sparte, avoue, en louant la constitution de celle-ci, que les Spartiates de son temps ont dégénéré. Nous allons voir bientôt que des Spartiates, à Leuctres, vont — fait inouï — *fuir* devant des Thébains, et que le roi Agésilas, champion du passé et des vieilles mœurs, sera obligé de laisser dormir la loi défendant aux fuyards l'accès des charges publiques. Trop de citoyens, avouera-t-il, seraient désormais incapables de les exercer.

Toutefois, ce n'est là qu'un commencement de décadence. Sparte, pendant longtemps, demeure forte. Elle est sans conteste

la cité dominante de la Grèce. Elle dirige indirectement la politique de plusieurs cités. Elle lève des tributs et paye des mercenaires. Mais elle ne peut faire tout cela que sur une échelle restreinte, pour les raisons que nous avons vues. Elle n'a ni la vertu colonisatrice, ni l'outillage supérieur d'une grande puissance. Sa situation momentanée est donc au-dessus de ses forces, et une réaction va se produire, ayant pour effet de ramener partout, comme par un rebondissement automatique, l'état des choses antérieur.

Rebondissement et affranchissement d'Athènes : Thrasybule. — Le premier de ces rebondissements est celui d'Athènes.

La « prise » de cette ville par les Lacédémoniens ne devait pas avoir des effets de longue durée. Le règne aristocratique des « trente tyrans », exerçant leurs *vendettas* contre les politiciens démocrates, ne dura guère qu'une année. Naturellement, beaucoup d'Athéniens avaient été *bannis*. L'un d'eux, Thrasybule, s'était retiré à Thèbes. Il en partit un beau jour avec soixante-dix autres bannis et vint s'emparer de la citadelle de Phylé *sur la montagne du Parnès*. (Toujours le procédé du bandit.) Cette citadelle servit de point de ralliement à d'autres proscrits ou mécontents divers. Quand la bande fut assez forte, Thrasybule mit la main sur Munychie, l'un des ports d'Athènes, et, appuyé sur le peuple, provoqua une révolution, qui, selon la formule, transforma les proscrits en proscripteurs, et vice versa. Pour la commodité de l'exposition, nous avons, en traçant le tableau de la démocratie pendant la guerre du Péloponèse, rappelé divers traits de la démocratie de Thrasybule, qui en est l'exacte continuation. C'est à ce moment que se place la condamnation de Socrate, dont les disciples compromis *se bannissent* (Euclide à Mégare, Phédon à Elis, Xénophon à Sparte). C'est alors surtout que fleurit Platon, dont l'éducation avait eu lieu pendant la guerre du Péloponèse, mais dont les théories se formulent pendant la période suivante, non moins hostile aux opinions de l'école socratique.

Sur toute la ligne, on constate ce qu'on pourrait appeler un

retour spontané à la nature des choses. Les Athéniens recommencent à opérer en Athéniens, avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts. Leur marine a été anéantie, mais elle renaît, parce que Sparte n'a pu détruire les aptitudes commerciales de la race. Quand la guerre se renouvelle avec Sparte, on voit des généraux comme Timothée faire la guerre à celle-ci en contournant et en ravageant le Péloponèse par mer. Nous connaissons tout cela, et nous connaissons aussi la manie d'exiler les grands hommes, dès qu'ils ont heurté par n'importe quelle maladresse la susceptibilité nerveuse de la démocratie. Conon, qui a relevé Athènes sur mer par des batailles navales, s'exile à Chypre; Charès, autre général de talent, à Sigée ; Timothée, à Lesbos ; Iphicrate enfin, le grand tacticien d'Athènes, dont nous allons signaler l'œuvre réformatrice, est obligé d'émigrer en Thrace. C'est le bannissement à jet continu.

Quoi qu'il en soit, Athènes se comporte exactement à la façon d'un ressort qu'une main puissante, mais vite fatiguée, aurait ployé un instant. Elle redevient, ou peu s'en faut, ce qu'elle était avant la guerre du Péloponèse, rebâtit ses murs, reprend ses comptoirs de l'Hellespont, renoue ses « alliances » avec les îles. La morale de la situation, c'est que, de ces deux grandes cités, Sparte et Athènes, aucune n'est véritablement outillée pour dominer efficacement l'autre. L'exemple de Thèbes confirmera tout à l'heure, en l'étendant, cette observation capitale. Il faut, pour soumettre des cités grecques un peu importantes, quelque chose de plus grand qu'une cité.

L'or perse et les mercenaires en Asie : la retraite des Dix Mille (401). — Il y a pourtant quelque chose de changé, et ce changement est dû précisément à ce grand essor du type de *condottieri* dont nous avons parlé tout à l'heure. La guerre se fait davantage avec des spécialistes et coûte plus d'argent. Or, la Grèce a peu d'argent. Un autre pays en a bien davantage parce que c'est une immense monarchie où le canal des impôts verse des flots d'or entre les mains du roi et des satrapes. Elle en a davantage parce qu'elle touche, par ses extrémités orientales, aux

régions de l'Inde d'où viennent les métaux précieux. Parmi les satrapes, il en est qui sont bien placés pour se faire une éducation intelligente. Ce sont ceux de l'Asie Mineure, qui ont juridiction sur l'Ionie et les autres rivages de population grecque. A vrai dire, ces satrapes entrent plus ou moins dans la peau du fameux Crésus et des anciens rois de Lydie. Ce sont des barbares dégrossis, avisés, calculateurs, frottés d'hellénisme. A l'époque qui nous occupe, deux d'entre eux, Tissapherne et Pharnabaze, entretiennent avec les diverses cités grecques d'innombrables intrigues. Tissapherne gouverne le sud-ouest de l'Asie Mineure et Pharnabaze le nord-ouest. Tous deux, éloignés des regards du roi — qui réside à Babylone — jouissent d'une certaine autonomie, et en profitent pour soudoyer tantôt telle cité grecque, tantôt telle autre, selon qu'ils le jugent avantageux. Ils ont une idée assez nette de l'*équilibre hellénique*, travaillent pour Athènes quand Sparte est plus forte, pour Sparte quand Athènes l'emporte, le tout à travers un imbroglio de négociations des plus compliquées. Le fait à retenir, c'est que beaucoup de soldats grecs touchent de l'argent perse, et que les Perses apprécient extraordinairement les soldats grecs. Le but des satrapes est d'en faire venir comme auxiliaires, car un seul de ces guerriers professionnels vaut bien une centaine de leurs soldats à eux. Mais « pas trop n'en faut », car les Perses intelligents ont la vague intuition qu'une avalanche de Grecs sur leur empire serait la mort de celui-ci.

Tissapherne et Pharnabaze emploient donc des Grecs pour diverses expéditions locales, telles que les insurrections à réprimer. Leur action s'exerce tantôt sur les individus isolés, qu'ils enrôlent, tantôt sur les individus influents, qu'ils chargent d'enrôler des recrues parmi leurs clients et leurs amis (toujours les « illustres compagnons » de l'âge héroïque), tantôt sur les cités elles-mêmes, dont ils font manœuvrer les ficelles politiques en achetant les orateurs.

Survint alors en Asie Mineure, comme satrape, un homme supérieur encore, par sa situation, à Tissapherne et Pharnabaze. C'était Cyrus, le propre frère du roi de Perse Artaxerxès.

Cyrus, qui était ambitieux, vit le parti à tirer de son origine royale combinée avec l'exploitation de tous ces batailleurs disponibles. Frère du souverain, il pouvait entraîner beaucoup de Perses; gouverneur des rivages occidentaux, il pouvait enrôler beaucoup de Grecs. Il se décida donc à tenter l'aventure et à s'insurger. Il savait que son frère aurait toujours plus de troupes à mettre en ligne, mais il espérait compenser ce désavantage par la valeur militaire de ses condottieri. Il chargea donc un certain Cléarque, *banni de Sparte,* de lui amener du monde, et, comme on était au lendemain de la guerre entre Sparte et Athènes, les amateurs accoururent. Ils étaient treize mille, et venaient d'un peu partout, surtout du Péloponèse, et notamment de l'Arcadie. Cyrus les adjoignit à son armée perse, qui se montait à cent mille hommes, et marcha contre le roi. Mais il ne disait pas aux Grecs qu'on marchait contre celui-ci, non pas que les Grecs eussent peur du roi, mais l'idée de laisser la mer loin derrière eux leur causait un invincible malaise. On avait bien pu, antérieurement, les faire venir en Égypte, mais c'était parce qu'on y allait sur des bateaux. Cyrus prétexta donc une expédition contre les Pisidiens, puis une autre contre les satrapes de Syrie; mais, à mesure qu'on s'enfonçait dans les terres, les Grecs murmuraient. Il fallait parlementer et augmenter leur solde. Ces hommes des rivages éprouvaient, en s'éloignant de la mer, une frayeur analogue à celle que devaient éprouver les matelots de Colomb en s'éloignant de la terre.

On arriva enfin à Cunaxa, non loin de Babylone. Artaxerxès avait attendu son frère, afin de pouvoir lui opposer la seule chose qui pût le sauver dans ce péril : le nombre. L'armée royale comptait, paraît-il, neuf cent mille hommes, chiffre énorme qu'il ne faut pas révoquer en doute à la légère, eu égard aux facilités qu'avaient ces potentats barbares pour mobiliser des hordes de nomades ou de demi-nomades. A la bataille, les Grecs ne démentirent pas les espérances de Cyrus. Ils balayèrent tout devant eux; mais, pendant ce temps, un accident fâcheux changeait la face des affaires. Cyrus était tué, et, naturellement, ses cent mille Perses prenaient la fuite. La

guerre n'avait plus sa raison d'être, en effet, et la petite troupe grecque demeurait isolée, en un pays inconnu, entourée d'ennemis, de pièges, d'obstacles de toutes sortes. C'est alors que commença la fameuse retraite des Dix Mille à travers les hauts plateaux du nord-est de l'Asie Mineure, retraite qui dura quinze mois, comporta deux cent quinze étapes et représenta un itinéraire de six mille quatre cents kilomètres. Dès le début, Cléarque et les autres chefs, qui avaient espéré pouvoir négocier, avaient été massacrés dans un guet-apens. Il fallut improviser une organisation nouvelle, et c'est alors que se révéla toute la souplesse athénienne de Xénophon qui, *par son éloquence et son ingéniosité*, se trouva appelé à jouer le principal rôle. Xénophon était bien le type de l'homme aux talents variés : orateur, philosophe, économiste, militaire, diplomate, historien. C'était un produit des plus brillants de cette éducation athénienne, si complète et si harmonieuse, dont nous avons donné une idée. A des obstacles *de toutes sortes* il fallait une intelligence merveilleusement variée. L'éloquence, en présence du découragement, était particulièrement précieuse, et l'on voit Xénophon prononcer trois discours en une nuit. Intellectuel en même temps qu'homme d'action, le disciple de Socrate prenait des notes pour écrire, sous le nom d'*Anabase*, l'histoire extraordinaire de ce qu'il faisait avec sa petite bande toujours harcelée, et toujours s'acheminant en bon ordre *vers la mer*. On l'aperçut enfin, cette bienheureuse mer, après de terribles souffrances dans des montagnes couvertes de neige, et l'historien note la joie délirante qui transporta les Dix Mille à cet aspect. Tout le monde s'embrassait, les larmes aux yeux, et, spontanément, sans qu'aucun chef eût donné un ordre, les soldats se mirent à élever un trophée comme après une victoire. C'est la terre, la massive Asie, qu'ils avaient vaincue.

Les Dix Mille étaient arrivés à Trébizonde, non loin de cette Colchide d'où avaient émigré les ancêtres des Pélasges. Le manque de vaisseaux les força de longer la côte et de combattre encore jusqu'en face de Byzance. Mais, en retrouvant la vue des flots, ils avaient retrouvé la patrie.

Le suprême effort du militarisme spartiate : Agésilas en Asie ; sa retraite (396). — L'expédition avait du moins montré combien les Perses étaient faibles devant une poignée de guerriers d'élite, et comment leur empire sans consistance se laissait traverser de part en part. D'autres aventuriers étaient mis en goût. Cette fois, ce fut Sparte elle-même qui prit en main la direction de l'entreprise. On s'était adressé à elle pour venger les représailles exercées par Tissapherne sur les Grecs de la côte d'Asie. La politique perse, d'ailleurs, depuis que Sparte triomphait, inclinait plutôt vers Athènes. Une descente en Perse fut donc résolue, et Agésilas, roi de Sparte, en prit le commandement. Son armée comptait vingt mille hommes. C'est dire qu'elle comprenait, outre des Spartiates, des condottieri de différentes cités.

Agésilas était un Spartiate « vieux jeu », sobre, fruste, vivant à la dure, général capable, prudent, énergique. Son armée partit d'Aulis, comme celle d'Agamemnon. Débarquée en Ionie, elle marcha vers Sardes, l'antique capitale des rois de Lydie, et vainquit le satrape Tissapherne, héritier de la situation de Crésus. Puis, audacieusement, Agésilas s'enfonça vers la haute Asie. On peut se figurer l'état d'âme de ces *conquistadors*, enflammés par le récit qu'on leur fait des richesses des Perses, et sans doute aussi par les échantillons qu'ils en avaient déjà rencontrés. Cette expédition d'Agésilas représente le point culminant de la puissance de Sparte et l'effort suprême de cette cité pour étendre au loin son hégémonie militaire, en entraînant avec elle le plus d'éléments guerriers qu'elle peut. Agésilas, après les Dix Mille, fraye les voies à la future invasion d'Alexandre. Mais le fruit à cueillir n'est pas encore mûr, ou plutôt la main qui veut ici cueillir ne se trouve pas assez forte. Le désavantage de Sparte, c'est qu'elle n'incarne pas toutes les forces vives de la Grèce. Bien plus, Agésilas, en partant pour ses conquêtes, laisse derrière lui des animosités redoutables, et des soifs de vengeance qui demandent à s'assouvir. Plus d'une cité s'agite sous le joug de Sparte. C'est ce que le roi de Perse et ses conseillers n'ignorent pas, et, dès lors, le moyen de faire reculer Agésilas est tout indiqué.

Les condottieri de la parole, dans les cités grecques; les présents d'Artaxerxès; les orateurs attiques. — Ce moyen consiste à faire la part du feu, et à payer, soit à Athènes, soit ailleurs, des orateurs pour exciter les populations contre Sparte. Nous avons vu combien s'est conservé, chez les démagogues, cet instinct du pillage qui caractérisait jadis les grands bandits de la montagne. L'amour de l'argent n'enflamme pas seulement les rudes gaillards qui vont se battre. Il règne à l'intérieur, sur l'agora, et va y créer une deuxième sorte de mercenaires : à savoir *les politiciens vendus*, espèce qui existait déjà, mais qui commence dès lors à pulluler.

Dans son *Plutus*, qui date de cette époque, Aristophane raille avec éclat cette omnipotence de l'argent et ce triomphe du « pot-de-vin ». Citons ce fragment de dialogue :

Blepsidème. — Écoute, mon ami, on peut sans doute encore étouffer l'affaire à peu de frais avant qu'elle soit ébruitée ; *j'achèterai le silence des orateurs.*

Chrémyle. — Oui! tu dépenserais trois mines, et, en ami, tu m'en compterais douze.

Toute une longue scène est consacrée à exalter le pouvoir de Plutus, supérieur à celui de Jupiter, et Chrémyle dit au premier :

« On se rassasie de tout... (ici, longue énumération comique). Mais de toi on ne se rassasie jamais. Qu'on ait treize talents, on désire avec bien plus d'ardeur en avoir seize; ce vœu est-il accompli, on en veut quarante, ou l'on se plaint qu'on n'a pas de quoi vivre. »

La vénalité des orateurs est, en définitive, une forme particulière de la piraterie. C'est la *piraterie oratoire*. « Ce sont trente mille archers qui me chassent d'Asie », disait Agésilas en rebroussant chemin et en faisant allusion à l'effigie des trente mille pièces d'or que le roi de Perse avait distribuées aux politiciens d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe et d'Argos. C'est l'époque fameuse des « présents d'Artaxerxès ». Naturellement ceux qui sont « vendus » ne s'en vantent pas, et, comme le secret de leur corruption finit par transpirer, de terribles « affaires » éclatent. Une opposition « nationaliste » se manifeste et

ces orages ne contribuent pas à rétablir l'harmonie dans les cités. « Celui qui reçoit de l'argent, dit Proxagora dans l'*Assemblée des femmes* d'Aristophane, pense que tout est pour le mieux; mais celui qui n'en reçoit pas déclare digne de mort quiconque vend son suffrage. » Devant ce nouveau péril qui surgit, on essaye désespérément de quelques grands moyens artificiels. Avant les séances de l'assemblée, de solennelles imprécations sont lancées contre quiconque aurait vendu son opinion et son vote. Vaines précautions, qui font voir surtout la gravité du mal, et qui n'y apportent pas de remèdes.

Dans le cas actuel, les « présents d'Artaxerxès » font merveille. Les principales cités de la Grèce se liguent contre Sparte et, Agésilas revenant par terre, l'armée de la coalition l'attend au passage, à Coronée en Béotie. Agésilas réussit à passer, mais après une lutte sanglante, et la coalition va travailler à enfermer Sparte dans le Péloponèse, tandis que l'Athénien Conon, *à la tête de la flotte perse* composée surtout de galères phéniciennes, bat sur mer, près de Cnide, la flotte des Péloponésiens. Dans les deux cas, c'est l'argent du roi qui fait les frais de la guerre.

Les condottieri de la parole ont un beau champ ouvert devant eux. L'éloquence continue à être maîtresse dans les cités, non seulement par son action à la tribune, mais encore par les innombrables procès que les citoyens s'intentent les uns aux autres, et où les rancunes politiques ont leur part. A l'époque où nous sommes, la prose attique atteint sa perfection. Les orateurs professionnels mettent dans le choix des mots un souci artistique; ils évitent l'hiatus, se préoccupent du balancement des membres de phrases. Ils brillent par la pureté du langage, la netteté élégante, la brièveté lumineuse et persuasive. C'est l'époque où Lysias compose, pour une foule de clients, des plaidoyers que les plaideurs, selon la coutume, apprennent par cœur pour les débiter devant les tribunaux. Car, dans ces cités où tout le monde sait parler, on ne se sert pas d'avocats; on éprouve seulement le besoin de se faire faire des discours par des spécialistes, pour pouvoir présenter de meilleurs argu-

ments, les mettre dans l'ordre voulu et mieux agir sur les juges. Comme chez tous les peuples à fréquentes « palabres », le public — et les juges toujours nombreux sont un public — est difficile sur les expressions. Les plaideurs avisés sont heureux de s'approvisionner de munitions oratoires. Ces discours, quoique essentiellement « apprêtés », sont d'ailleurs rarement déclamatoires. C'est de la discussion *très claire et très pressante*, un raisonnement vif et animé, en un mot ce qui ressemble le plus à ces conversations de l'agora, où l'on soutient une opinion avec abondance et *avec feu*. Écoutons M. Alfred Croiset caractériser l'éloquence d'Isée, un de ces « orateurs attiques » : « Il avait... l'art d'analyser une preuve, de pousser à bout un raisonnement, de tirer d'un fait ou d'un texte toute la somme de démonstration qu'on en pouvait faire sortir. Il savait tour à tour commenter avec finesse la loi qui lui était favorable et passer sous silence celle qui l'embarrassait. Il excellait aux perfidies qui ruinent un adversaire, aux stratagèmes qui gagnent les juges. Il savait ordonner tout son discours avec habileté en vue de la démonstration, user de préparations subtiles et de marches savantes, diviser au besoin la narration en plusieurs parties pour mettre le récit des faits plus près de l'argumentation, annoncer son plan pour guider l'attention du juge, résumer ensuite et répéter ses preuves, noter le chemin parcouru, y revenir même plusieurs fois pour obliger l'auditeur à le suivre sans distraction[1]. »

Nous avons cité ce passage pour mieux mettre en relief ce grand fait social : le perfectionnement consommé de l'art de la parole, dû lui-même à l'impérieuse *nécessité de persuader* et au *rôle capital de la persuasion* dans la vie des cités grecques. Ceux qui savent supérieurement manier cette arme se font une immense popularité et une réputation qui s'étend au loin. C'est cette popularité, c'est cette réputation qui les exposent plus que d'autres à ce danger de la corruption. D'autre part, l'état d'esprit créé dans les populations par le développement du type

1. *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 461.

du condottieri, tendant à diminuer l'amour exclusif de la cité, rend moins odieux, plus supportables, les orateurs qui « se louent » eux-mêmes à l'étranger. Il y a corrélation entre les deux phénomènes, et le premier aide à faire passer le second.

L'armée de métier et l'évolution de la tactique : Iphicrate. — Nous n'insisterons pas sur les guerres confuses qui suivent l'expédition d'Agésilas. C'est la répétition de ce que nous avons déjà vu, avec cette différence que l'or des Perses intervient à titre de subvention. C'est avec cet or que Conon relève les murailles d'Athènes, comme c'est avec cet or qu'ont été équipés les vaisseaux qui ont enlevé aux Péloponésiens l'empire de la mer. Il est plus intéressant de noter les transformations qui s'opèrent dans la tactique, et à la plupart desquelles demeure attaché le nom d'Iphicrate.

Iphicrate, le principal général athénien de cette époque, commandait primitivement un corps de mercenaires. C'est en vivant avec ces *soldats de métier* qu'il conçut l'idée de plusieurs modifications fécondes, qui d'ailleurs, comme l'on dit, « étaient dans l'air ».

Iphicrate reconnut que l'attirail défensif des *hoplites* était trop lourd. Excellentes pour la défense individuelle, ces cuirasses, jambières, etc., ne s'adaptaient pas à une guerre savante, comportant marches, contre-marches, évolutions perfectionnées. Il s'attacha donc à rendre l'armement défensif plus léger. Il n'y avait pour cela qu'à s'inspirer des « troupes légères » qui existaient déjà, et qu'on recrutait parmi les auxiliaires. Frappé des services que rendaient les *peltastes,* ou soldats armés du petit bouclier d'osier, il généralisa l'usage de celui-ci. Le grand bouclier fut condamné ; la cuirasse, au lieu de se faire en bronze, se fit en étoffe ; les jambières de métal firent place à des jambières de cuir. En revanche, ce qui servait à l'attaque reçut de plus amples dimensions. La lance doubla de longueur. L'épée aussi s'allongea. Les troupes, exercées avec plus de méthode, s'habituèrent à évoluer sur de simples signaux. Les mouvements, les attitudes se compliquèrent savamment. Chabrias, autre

général athénien, passe pour avoir introduit la pratique du « genou terre ». Les « armes spéciales », à côté des « troupes de ligne », reçurent des soins spéciaux. On fit les frais nécessaires pour augmenter la cavalerie qui, nous l'avons vu, était, en raison même de la nature du sol, demeurée jusqu'alors très rudimentaire. Les écrits du temps attestent les préoccupations que causent toutes ces réformes. Xénophon, l'homme universel, écrit un opuscule sur « le commandant de cavalerie ». L'Arcadie, patrie des mercenaires, produit un écrivain spécialiste, Enée le tacticien, qui écrit des *Mémoires sur la stratégie*.

C'est peut-être précisément cette complication de mouvements qui rend moins intéressante la guerre livrée à cette époque autour de Corinthe par les Lacédémoniens d'une part et les cités coalisées de l'autre. Un des faits principaux de cette guerre est la prise de la citadelle de Corinthe par Iphicrate, qui, pendant quelque temps, bloqua ainsi les Lacédémoniens dans le Péloponèse. Cette guerre finit par un jeu de bascule assez compréhensible, lorsque les Perses, craignant de favoriser par leurs subventions le trop grand relèvement d'Athènes, se rapprochent encore de Sparte et obtiennent ainsi un traité qui leur garantit leur domination sur les Grecs d'Asie. Le roi de Sparte Antalcidas attache son nom à ce traité, qui désarme la coalition.

La fin de la carrière d'Iphicrate est à noter. Rendu « disponible » par la paix d'Antalcidas, le grand tacticien s'engage en Thrace comme chef de condottieri, et y épouse la fille du roi Cotys. Puis, changeant de service, il se fait embaucher par le satrape Pharnabaze pour aller, à la tête de vingt mille mercenaires, réprimer une insurrection d'Égyptiens. Pendant ce temps, il est desservi à Athènes. Enfin, victime d'une de ces condamnations si fréquentes contre les hommes éminents, il se retire en Thrace, non loin de ces Macédoniens qui, attentifs aux progrès de la tactique grecque, vont bientôt les atteindre et les dépasser.

Ceux qui ne se battent pas : l'indifférence, le luxe privé et les arts. — Mais, avons-nous dit, le phénomène en vertu duquel

un certain nombre de gens se spécialisent dans le métier militaire a pour pendant des facilités nouvelles offertes à ceux qui ne tiennent pas à exposer leur peau et à vivre tranquillement chez eux.

L'époque où nous sommes voit donc s'accroître le nombre des citoyens oisifs qui, ayant acquis de la fortune, trouvent des charmes à une existence tranquille qui leur permet d'en jouir. Ces citoyens, qui tournent au type du « bourgeois », profitent de ce que les devoirs militaires sont monopolisés par des spécialistes pour s'affranchir du service et des corvées diverses qu'il comporte. C'est parmi ces citoyens que se développe de plus en plus le type de l'*amateur*, « épicurien » avant Épicure, (qui va bientôt paraître), ami de ses aises et aussi des lettres, des arts, des théories philosophiques, de tout ce qui ennoblit et agrémente la vie. A Athènes surtout, en vertu des causes sociales que nous avons signalées, cette bourgeoisie oisive prend un caractère artiste et lettré. Le luxe ne lui plaît qu'associé à des formes heureuses et harmonieuses. Il en résulte *une association intime entre le luxe privé et les arts.*

Les artistes, après avoir travaillé surtout pour les dieux et pour la Cité, travaillent donc de plus en plus pour les clients riches. Leur ciseau et leur pinceau se font plus souples, plus raffinés, plus sensuels. C'est l'époque du sculpteur Praxitèle, plus gracieux et plus profane que Phidias. La « Vénus de Milo », l' « Apollon du Belvédère », la « Victoire de Samothrace » datent probablement de cette période. C'est l'époque où les beaux vases à peintures atteignent leur perfection, où les tableaux de chevalet, faits pour être suspendus dans les domiciles particuliers, commencent à faire une sérieuse concurrence aux fresques, d'abord réservées aux édifices publics. On fait d'ailleurs des fresques chez les particuliers, où elles jouent le rôle de nos papiers peints d'aujourd'hui. Zeuxis et Parrhasios éclipsent par leur réputation tous les peintres précédents, et l'on a collectionné des historiettes sur des tours de force témoignant de leur merveilleuse habileté. Les moindres objets, entre les mains d'artisans qui sont des artistes, prennent une forme noble ou gra-

cieuse. Les statuettes et figurines, fabriquées à Tanagra et ailleurs, sont à la mode, et servent à décorer les appartements. Enfin, en architecture, on voit apparaître l'ordre corinthien, dont les ornements, par leur richesse, dépassent encore l'ordre ionique. C'est le luxe qui réagit sur l'art, comme l'art avait agi sur le luxe.

La comédie lâche la vie publique pour la vie privée. — Cette importance acquise par les mœurs privées aux dépens de la vie publique attire enfin l'attention de la comédie, qui se bornait jusqu'ici à être la satire en action des politiciens. D'une part, l'éloignement progressif des origines religieuses du théâtre rend celui-ci moins sacré pour la censure de l'autorité publique; de l'autre, les sujets tirés de la vie ordinaire sont devenus plus attrayants à mesure qu'on se passionne moins pour la Cité. La comédie évolue donc. La scène continuera sans doute à représenter une place publique — tant de choses drôles se passent en plein air! — mais, au lieu de vouer au ridicule, en d'énormes bouffonneries, les bêtes noires d'un parti politique, les poètes vont s'attacher à saisir les côtés amusants de l'existence commune et les caractères généraux que l'on a occasion d'y rencontrer. C'est le soldat fanfaron, la courtisane, le mari mécontent, le parasite, le philosophe ridicule, le marchand de poissons voleur, le cuisinier vantard. Sans doute les personnalités et la politique ne disparaissent pas tout d'un coup, car rien ne se fait sans transition. Mais c'est précisément cette transition qui donne naissance à la « comédie moyenne », type intermédiaire entre la « comédie ancienne » d'Aristophane et la « comédie nouvelle » de Ménandre. Deux poètes, Antiphane et Alexis, représentent au plus haut degré cette évolution. Pour avoir une idée de la fécondité du théâtre comique à cette époque, il faut songer qu'Antiphane avait composé 280 comédies, Alexis 245, et l'érudit Athénée, plusieurs siècles après, déclarait avoir lu 800 comédies appartenant à cette période. Le poète Alexis, en particulier, se fait le porte-voix des « bourgeois jouisseurs et sceptiques ». Il raille les philosophes, sans épargner Platon,

ridiculise les pratiques pythagoriciennes et se fait l'apôtre d'un sensualisme frivole. Quelques fragments qui restent de ses œuvres permettent de mesurer approximativement les perturbations morales survenues dans les mœurs à la suite de l'avènement des « nouvelles couches » d'où était née la démocratie : « Il n'est pas de rempart, dit-il, il n'est pas de trésor, il n'est rien au monde qui soit malaisé à garder comme une femme. » Des plaisanteries de ce genre indiquent un sérieux ébranlement dans la famille. C'est au tragique, et non au comique, jadis, qu'on eût pris les désordres auxquels le poète fait allusion en riant devant un auditoire qui rit.

Dilettantes et philosophes. — Pendant que les comiques s'amusent, les citoyens sérieux s'éprennent d'occupations plus graves. Nombre d'historiens et d'orateurs viennent faire leur éducation à Athènes. Parmi eux figurent les historiens, Ephore, de Cumes en Eolie, et Théopompe, de Chio, dont les œuvres, fort admirées jadis, sont perdues. Des jeunes gens studieux s'éprennent plus que jamais de la philosophie. Plusieurs disciples de Socrate deviennent chefs d'écoles, et se voient environnés de fervents disciples. Euclide enseigne à Mégare, Phédon à Elis, Aristippe à Cyrène. Athènes garde Platon et Antisthènes. Ce dernier, ainsi que Diogène son disciple, représentent assez bien la résistance de l'austérité ancienne, appuyée sur le milieu physique et sur le climat, au débordement du luxe et des mœurs frivoles, fruit du commerce et de la richesse. La vue d'un excès les rejette par réaction vers un autre excès. Diogène, jetant son écuelle parce qu'on peut boire dans le creux de sa main, traduit éloquemment, dans son geste théâtral et excessif, les tendances normales des populations méditerranéennes, heureuses de vivre au jour le jour, et peu soucieuses, non seulement du superflu, mais encore du confortable. Aristippe, au contraire, par sa doctrine du plaisir, flatte ceux qu'a enrichis le commerce, et qui peuvent jouir de leurs richesses en d'agréables loisirs. En définitive, ces deux « contraires » voisinent singulièrement, et nous verrons le développement des deux doctrines aboutir à la

même conclusion de l' « ataraxie », c'est-à-dire d'un intelligent repos.

A travers les fantaisies de l'imagination, l'esprit scientifique chemine. A force de discuter, on discute des préjugés et des routines qui méritent d'être mises au rebut, et l'observation, aidée par les livres qui permettent de la conserver, vient jeter sa note salutaire au milieu des abstractions et des rêveries. Ce fait aide au progrès de la médecine, et l'on voit apparaître Hippocrate, médecin philosophe, qui s'attaque avec bon sens à la manie d'attribuer les maladies à des « principes » vagues, comme le sec et l'humide, le froid et le chaud, sans plus préciser. Hippocrate fait un remarquable effort dans le sens de la méthode expérimentale. On commence, avec lui, à collectionner des faits pour tâcher de voir clair dans les causes. A propos de la médecine, il est à noter que cet art paraît se développer plus spécialement *dans les colonies doriennes enrichies postérieurement par le commerce*. Peut-être faut-il lier ce développement, d'une part, à la pratique des sports et au souci de la santé, caractéristiques des sociétés doriennes, de l'autre à la richesse qui permet l'existence de spécialistes, en même temps que le contact avec le dehors, favorisé par le commerce, multiplie les informations et les idées. Cos et Cnide s'illustrent ainsi par leurs médecins.

Le condottiérisme propagé dans le nord de la Grèce : Jason de Phères. — *Dilettantes*, travailleurs de tête, rêveurs de systèmes ou chercheurs de faits positifs constituent, dans leur ensemble, un groupe social moins rebelle que les générations d'autrefois à l'idée d'une domination étrangère. Or, l'existence des condottieri et les perfectionnements techniques de l'art militaire constituent un levier d'une rare puissance pour le « chef » avisé qui saura s'en emparer et s'en servir. De quel côté pourront venir ces tentatives? — Du côté du Sud? — Non. Nous avons vu les suprêmes efforts de Sparte et constaté les obstacles qui limitent invinciblement sa puissance. — Du côté de la Perse? — C'est inadmissible après l'épopée des Dix Mille, qui ont fait trembler cet empire. Reste le Nord, longtemps considéré comme

barbare ou à demi barbare, mais qui, peu à peu, se civilise et et *s'outille* à l'exemple du Sud.

Au nord de la Grèce se trouve la Thessalie, et, au nord de la Thessalie, la Macédoine. Considérons un instant, à titre d'observation suggestive, ce qui se passe en Thessalie.

Ce pays, peuplé jadis de « héros » éoliens et achéens, puis, après la guerre de Troie, envahi par des montagnards rudes et frustes, plus rudes et plus frustes que les Doriens de Sparte, s'est relevé peu à peu au contact des cités méridionales. Pendant la guerre du Péloponèse, des armées lacédémoniennes l'ont sillonné à plusieurs reprises, tandis que les flottes athéniennes longeaient ses rivages, et que les ambassadeurs des deux peuples se disputaient l'alliance de ses cités. Tout cela donnait des idées aux Thessaliens et leur offrait des modèles.

Non loin de ce golfe Pagasétique et de ce port d'Iolcos d'où était parti Jason avec ses Argonautes, se trouvait la cité de Phères, dont le chef actuel, ou « tyran », se nommait précisément Jason. Cet homme énergique, chef de bande, avait mis sa passion à *augmenter cette bande* par le moyen de mercenaires recrutés méthodiquement. Et voici comment, dans les *Helléniques* de Xénophon[1], Jason lui-même expose les causes de sa supériorité à un certain Polydamas de Pharsale : « Tu sais que j'ai à ma solde près de 6.000 étrangers, auxquels, je crois, pas une cité ne pourrait aisément tenir tête... Les armées des cités se composent d'hommes dont les uns sont déjà avancés en âge, les autres encore au-dessous de l'âge viril, et il n'y en a évidemment qu'un petit nombre dans chaque ville qui se livrent à des exercices du corps, tandis qu'il n'y a pas un de mes mercenaires qui ne soit capable de supporter les mêmes travaux que moi. »

Et Polydamas de son côté dit aux Lacédémoniens : « Jason... est lui-même très robuste de corps et d'ailleurs fort actif. Il soumet journellement ses troupes à des épreuves; il est en armes à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans les expéditions. Il renvoie ceux des étrangers chez lesquels il aperçoit de

1. Livre VI, ch. I.

la mollesse ; mais ceux qu'il voit pleins d'ardeur pour les fatigues et les dangers contre les ennemis, il les distingue *en leur donnant une solde double, triple ou quadruple,* et d'autres présents. »

Comme bien l'on pense, si ce chef de bande opère ainsi, c'est qu'il a son idée de derrière la tête. Il veut conquérir, et commence par les cités voisines. Naturellement, pour les causes que nous avons vues agir depuis Jupiter, le grand bandit de l'Olympe, notre tyran de Phères est un bandit civilisé et raisonneur, et son argumentation avec le même Polydamas de Pharsale peut se résumer ainsi : « Je pourrais vaincre ta cité, mais si elle est sage, elle préférera *s'allier* à moi. Nos forces seront augmentées et nous pourrons mieux battre les autres. » Plus brièvement encore, c'est la formule : « Sois mon ami, ou je te tue », tout à fait digne d'un roi des montagnes.

Mais ce Jason, comme type social, n'est qu'une *ébauche.* C'est un jeune et bel arbre tranché avant qu'il ait eu le temps d'étendre son feuillage. Ce qu'il y a d'intéressant en lui, ce sont les linéaments d'un type qui va se développer tout près de lui, un peu plus au nord, dans des conditions plus favorables. Il sert à montrer que l'expansion militaire dont la Macédoine va offrir le spectacle répond bien à un ensemble de causes en train d'agir profondément dans toute cette région. Mais, avant de montrer l'ascension de la Macédoine, il nous reste à noter un dernier fait, qui prouvera la radicale impuissance des cités grecques à fournir à la Grèce entière un organisme directeur et dominateur. Ce fait est un second échantillon des luttes entre cités, la plus célèbre après la guerre du Péloponèse, à savoir la guerre entre Thèbes et Sparte, qui met si brusquement en lumière le nom d'Epaminondas.

Le coup de grâce porté au militarisme spartiate : Epaminondas. — La Béotie, comme la Thessalie, avait eu sa splendeur à l'âge héroïque, puis, comme tout le reste de la Grèce hormis l'Attique, elle avait été submergée par le flot des montagnards guerriers à l'époque du « retour des Héraclides ». D'après une tradition, les Cadméens (sujets du légendaire Œdipe) avaient

été chassés par des clans éoliens nommés Béotiens, qui avaient donné leur nom au pays. D'après une autre, les Béotiens auraient été des *bannis revenus*, ce qui est fort vraisemblable, vu ce qui se passait partout ailleurs. Ce qui est certain, c'est que l'influence dorienne, rayonnant de Sparte, se fit sentir puissamment en Béotie. Ce pays se décomposait en plusieurs cités, groupées en une sorte de fédération dont Thèbes avait en quelque sorte la présidence. Mais le pays, dans l'ensemble, demeura longtemps moins unifié que la Laconie et que l'Attique, ce qui l'empêcha de jouer un grand rôle politique. Un fait à noter soigneusement, c'est que la Béotie, voisine de l'Attique, était admirablement disposée pour recevoir les *bannis d'Athènes*, et il est très vraisemblable que le niveau intellectuel s'y éleva par leur contact, d'autant plus que les Doriens, venus en minorité dans cette région, et fortement neutralisés par les éléments éoliens, n'avaient pas pu y évoluer comme à Sparte. Bien qu'on eût, à Athènes, du mépris pour les Béotiens et qu'on leur fît une réputation d'esprits lourds, cette lourdeur était donc très relative. Nous avons vu que le poète Hésiode, chantre des travaux rustiques et des légendes sacrées, était né jadis dans ce pays. Plus tard encore, Thèbes faisait figure comme ville lettrée. Elle avait été la patrie de Pindare, chantre des combats athlétiques, et de la poétesse Corinne, dont l'émancipation fait un curieux pendant à celle d'Erinne et de Sapho, natives de l'île éolienne de Lesbos. Ce serait bien donc à une particularité des mœurs éoliennes, c'est-à-dire à une formation de *montagnard peu discipliné*, distinct à la fois de l'homme des ports trop urbanisé et du montagnard dorien militarisé, qu'on devrait ces traits, assez rares d'ailleurs, d'indépendance féminine. Pour les arts, nous avons noté les statuettes de Tanagra, ville où les vestibules, paraît-il, étaient aussi ornés de remarquables peintures. En ce qui concerne la philosophie, la Béotie, qui devait plus tard voir naître Plutarque, produit, à l'époque d'Epaminondas, deux notables disciples de Socrate, Simmias et Cébès, qui brillaient apparemment dans la discussion transcendante, car Platon les choisit pour en faire les principaux interlocuteurs du *Phédon*, et leur prête, au sujet de l'immortalité

de l'âme, des arguments très subtils. Epaminondas lui-même a pour maître Lysis, philosophe pythagoricien, et on lui prête, en diverses occasions, soit les propos, soit l'attitude un peu théâtrale du « sage ».

Dans la guerre du Péloponèse, les Thébains avaient été les constants alliés de Sparte. Cette attitude leur était surtout dictée par leur haine contre Platée, cité de Béotie alliée d'Athènes, et à laquelle ils avaient déclaré une vieille *vendetta*. Débarrassés de cette voisine, ils avaient un intérêt moins immédiat à demeurer ennemis des Athéniens. D'ailleurs, la prise d'Athènes par Lysandre, suivie du triomphe des aristocrates athéniens et de l'occupation de l'Acropole par une garnison lacédémonienne, avait eu son contre-coup dans le voisinage. De nombreux *bannis* affluaient dans les cités béotiennes, agitant les esprits autour d'eux, et employant leur éloquence — cette terrible éloquence attique — à « se créer des amis ». En outre, la domination ombrageuse de Sparte se préoccupait des moyens à prendre pour s'assurer immuablement *la route du Nord*, nécessaire aux allées et venues des armées lacédémoniennes. Or Thèbes était une des clefs de cette route, et bien qu'une alliance régnât entre elle et Sparte, les Spartiates, en bons bandits prévoyants, jugeaient plus pratique de prendre une assurance contre les mauvaises volontés de l'avenir. En pleine paix, par un coup de main, ils s'emparèrent de la Cadmée, citadelle de Thèbes, et y mirent une garnison, qui, selon l'usage, s'appuya, pour se maintenir, sur un clan thébain.

Il se passe alors — et c'est ici qu'il faut admirer la constance des lois sociales — un phénomène absolument symétrique à celui que nous venons de constater pour Athènes. Nous avons vu Thrasybule, *banni à Thèbes*, revenir à Athènes pour en chasser les Lacédémoniens et faire revenir son clan au pouvoir. Cette fois, c'est Pélopidas, *banni à Athènes*, qui revient à Thèbes pour procéder exactement à la même révolution. Les Lacédémoniens sont délogés de la citadelle, et le parti « patriote », poursuivant sa « vendetta », prend l'offensive contre Sparte. C'est l'entrée en scène d'Epaminondas.

Ce qui fait l'originalité d'Epaminondas, c'est qu'il s'impose à l'admiration comme l'*homme qui a vaincu les Spartiates sur terre*. Iphicrate avait bien commencé, mais seulement dans des engagements secondaires et peu décisifs. Avec Epaminondas, on assiste à ce spectacle inouï d'armées lacédémoniennes, relativement nombreuses, vaincues en bataille rangée, à Leuctres et à Mantinée par exemple. Aussi cette nouvelle « guerre du Péloponèse » revêt-elle un caractère bien spécial qui la distingue de la première. On se rappelle que, *pas une fois,* une armée athénienne n'avait osé se mesurer sur terre avec une armée lacédémonienne. Athènes ne portait ses coups que par mer. Cette fois, la mer est absente. C'est entre montagnards que la querelle se vide. Maintenant, pourquoi cet avènement militaire et ces triomphes inouïs des Thébains?

D'abord les Thébains, en combattant à côté des Spartiates pendant toute la guerre du Péloponèse, ont pu se former à leur école et se pénétrer utilement de leurs procédés.

Ensuite ces mêmes Thébains, grâce au voisinage d'Athènes et aux relations qui en résultaient, ont pu élever leur niveau intellectuel et acquérir un peu de cette souplesse, de cette fertilité en ressources, qui distinguait les Athéniens.

En troisième lieu, Sparte, comme nous l'avons noté, vient de se livrer à un gigantesque effort qui a entamé sa constitution sociale et ouvert les voies à la décadence.

Enfin Thèbes, par cela même qu'elle attaque sur terre, va pouvoir, une fois le Péloponèse entamé, trouver *dans l'intérieur des terres,* ou plutôt des montagnes péloponésiennes, un allié nouveau, précieux, qui attendait un coup de main du Nord pour se dresser contre Sparte. Cet allié, c'est l'Arcadie.

L'Arcadie, surnommée Suisse du Péloponèse, avait été un grand refuge de Pélasges au moment de la descente des Héraclides. Plus tard, ses cités montagnardes, isolées de la mer, avaient subi l'ascendant et le joug indirect de Sparte. Celle-ci sut longtemps utiliser et exploiter ces merveilleux soldats. Mais, depuis la fin de la guerre du Péloponèse, beaucoup d'Arcadiens, suivant la pente naturelle aux montagnards belliqueux trop à

l'étroit dans leurs montagnes, étaient allés louer leurs services et leurs lances au plus offrant. Beaucoup avaient fait la campagne des Dix Mille, et ces aventures lointaines leur avaient ouvert les idées. Bref, selon l'expression connue, ces gens-là « reprennent conscience d'eux-mêmes », comme la chose éclate dans ce passage de Xénophon : « Survient un certain Lycomède de Mantinée... Il excite chez les Arcadiens des pensées orgueilleuses ; il leur dit qu'eux seuls peuvent regarder le Péloponèse comme leur patrie, puisque eux seuls y sont autochtones ; il leur répète que la nation arcadienne est la plus nombreuse de la Grèce, et l'emporte surtout par la complexion robuste de ses habitants ; il leur montre qu'ils sont les plus vaillants, et leur en donne pour preuve que, *quand on a besoin d'auxiliaires, on préfère les Arcadiens à tous les autres peuples,* ajoutant que, sans eux, les Lacédémoniens n'auraient jamais pu attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains arriver maintenant jusqu'à Lacédémone[1] ».

Ici encore, le rôle des condottieri éclate au grand jour. Ces condottieri, Epaminondas a su les mettre dans son jeu, et ils marchent maintenant contre cette Sparte qui naguère les obligeait à marcher *gratis*. C'est une revanche. Et ils ne sont pas les seuls dans le mouvement. Les Messéniens en sont aussi. Longtemps dominés par les Spartiates, ils s'insurgent enfin quand ils voient le Péloponèse envahi et ces terribles guerriers spartiates, considérés depuis des siècles comme invincibles, fuyant comme de simples mortels. Ces réveils de populations font bien voir quelle était la nature de la domination spartiate, et combien ces Doriens militaires, vigoureusement *posés* sur le pays, s'y étaient peu enracinés. Un autre fait achève de nous en convaincre. Au moment où les Thébains envahissent la Laconie, le gouvernement de Sparte est obligé de promettre la liberté aux ilotes qui voudront s'armer pour la cause lacédémonienne. Six mille d'entre eux acceptent, et vont renforcer les rangs de leurs maîtres. Bref, jamais Sparte n'a couru un aussi formidable péril. Epaminondas triomphant conduit ses bandes jusque dans les faubourgs

1. *Hell.*, VII, 1.

de Sparte même — nous ne disons pas sous ses murs, car les Spartiates, confiants dans la force de leurs bras, n'avaient jamais voulu fortifier leur ville — et pense un instant s'en emparer. Pourtant, dans cette crise suprême, la valeur spartiate remporte un dernier succès, et le vieil Agésilas, à la tête de sa dernière armée, manœuvre si bien qu'il force Epaminondas à la retraite. Epaminondas, en se retirant, laissait du moins le Péloponèse transformé. Il avait reconstruit Messène — dont les fortifications ont laissé d'imposantes ruines — et créé en Arcadie la ville de Mégalopolis, située sur une route stratégique. Il avait mis garnison à Tégée, autre ville d'Arcadie. Sparte se trouvait donc bloquée non point seulement dans le Péloponèse, mais dans un cul-de-sac de cette péninsule où elle était naguère encore la cité suzeraine et maîtresse.

Mais plusieurs choses gênaient Epaminondas : ses incursions ne pouvaient, conformément à la nature des bandes qu'il conduisait, se prolonger au delà du temps nécessaire pour consommer les produits du pillage. En outre, la démocratie thébaine, comme toutes les démocraties, se montrait jalouse et soupçonneuse à son égard, et il eut à traverser un temps de disgrâce. En troisième lieu, ces Thessaliens dont nous avons constaté le réveil, et en particulier le « tyran » Alexandre de Phères, se montraient remuants sur les frontières du Nord, tandis que sur la frontière du Sud les Athéniens, inquiets de la trop rapide expansion thébaine, se retournaient vers Sparte, leur vieille ennemie. Enfin, les clans de montagnards arcadiens ne pouvaient s'entendre les uns avec les autres. Les Mantinéens, notamment, ennemis des Tégéates, appelèrent Agésilas, et les Thébains durent faire une nouvelle invasion pour remettre sur pied leur œuvre compromise. Ce fut, en partie, la répétition de la précédente campagne. De nouveau, Epaminondas marcha victorieusement sur Sparte et faillit encore s'en emparer. De nouveau, Agésilas exécuta des manœuvres savantes qui forcèrent son ennemi à s'éloigner. Pendant ce temps, les Athéniens arrivaient au secours de Sparte avec leur cavalerie récemment perfectionnée. Une sérieuse bataille se livra enfin à Mantinée entre les Thébains et leurs alliés d'une

part, les Lacédémoniens et les Athéniens de l'autre. Epaminondas y fut tué ainsi que tous ses lieutenants (362). La victoire, dessinée sur le champ de bataille en faveur des Thébains, resta pratiquement à peu près indécise. La guerre se trouva suspendue, non point qu'on manquât de gens disposés à se battre, mais les belligérants se lassaient de voir leurs forces égales et de s'escrimer sans profit. Il restait aux spécialistes la ressource d'aller batailler au dehors, et l'on vit Agésilas, comme Iphicrate, faire voile pour l'Égypte où, malgré son grand âge, il combat pour détrôner le roi Takhos et le remplacer par le roi Nectanabis. Pour une surenchère, il eût évidemment détrôné Nectanabis et l'eût remplacé par Takhos.

L'impuissance des cités hors de leurs limites et le retour à l'anarchie. — La courte épopée thébaine aboutit, en somme, à prouver qu'en Grèce *aucune cité n'est capable de prendre l'hégémonie*, et cela, parce que *chaque cité n'est qu'une cité*. Non seulement aucune organisation centrale ne se crée ; mais, depuis la guerre du Péloponèse, nous assistons à une série de *résurrections* locales, véritables réactions de l'esprit d'autonomie contre les contraintes extérieures : résurrection d'Athènes, résurrection de Thèbes, résurrection de l'Arcadie, résurrection de Messène. Toutes les petites indépendances, dans leurs coins de montagne, se rebiffent contre les dominateurs que le militarisme spartiate avait pensé un instant leur fournir. D'autre part, si Athènes s'est relevée, son action sur les îles et les rivages d'Asie est, en raison des habitudes rompues et des « présents d'Artaxerxès » à payer de retour, moins forte qu'avant la guerre du Péloponèse. De nouveau, les traditionnelles « révoltes d'alliés » la tiennent en haleine. Les cités grecques, en définitive, ne sont pas précisément épuisées, mais elles se neutralisent par leurs luttes perpétuelles. Quelques centaines de vigoureux gaillards qui auraient suffi à mettre en déroute des milliers de Perses, perdent obscurément leur force à lutter çà et là, dans des coins de montagne grecque, contre quelques centaines d'autres gaillards non moins vigoureux. La division en cités souveraines, merveilleuse pour

la production de certains organismes, de certaines lumières, de certaines gloires, devient, par son exagération, un obstacle à la sécurité intérieure et à l'expansion de la race.

Mais, en même temps, ces luttes continuent de former des soldats d'élite, dont les procédés, maintenant mieux connus, *se propagent du Sud au Nord*, donnant naissance à des essais avortés de domination, comme ceux de Jason et d'Alexandre de Phères. Or, ce Nord de la Grèce recèle des masses profondes de montagnards qui ne sont pas encore descendus sur la scène, sauf à titre d' « utilités », c'est-à-dire de renforts accessoires. Mais les rôles secondaires, quand l'acteur est intelligent, suffisent à la longue pour lui faire apprendre les premiers.

Les meilleurs esprits de la Grèce ont l'intelligence de la situation. L'orateur Isocrate, avec sa lucidité d'Athénien raffiné, voit parfaitement ce qui manque à la race, et il ne cesse de répéter qu' « il faut un chef à la Grèce ». Son célèbre discours sur le *Panégyrique d'Athènes*, et plusieurs autres, traduisent ces aspirations d'une minorité pensante vers un organisme centralisateur et pacificateur. Isocrate était rhéteur, avocat, moraliste, politicien et très artiste. Il avait, après une assez longue carrière consacrée à la composition de plaidoyers, abandonné l'éloquence judiciaire, et s'était mis à composer des discours qui fussent, pour le fond, « panhelléniques et politiques » et, pour la forme, « plus semblables aux œuvres d'art qu'accompagnent la musique et le rythme qu'au langage qu'on entend devant les tribunaux ». Ce merveilleux ciseleur de paroles avait un peu rêvé de voir Athènes, sa cité, étendre son pouvoir sur toute la Grèce; mais il avait compris que ce rôle dépassait la taille de sa patrie, et il avait conçu l'idée bien nette de quelque chose de supérieur à Athènes, mais de supérieur en même temps aux autres cités, qui viendrait rétablir l'ordre au milieu de l'anarchie belligérante. M. Alfred Croiset résume ainsi ses raisonnements : « D'où vient le mal? Est-ce de la puissance du grand roi? Non. Moins de dix mille Grecs ont pu récemment traverser l'Asie entière sans être sérieusement inquiétés par toutes ses armées. Ce qui fait sa force, c'est la désunion de la Grèce.

Athènes et Sparte, par leur rivalité fratricide, l'ont grandie comme à plaisir. Même en paix, elles se haïssent et se jalousent; chacune d'elles aime mieux l'ennemi commun que sa rivale... Tout n'est que désordre et confusion... Mais... si la division de la Grèce est la source de toutes ces misères, *il suffit de s'unir pour les réparer*. Que toutes les cités grecques se rapprochent les unes des autres; qu'elles s'entendent enfin pour combattre le barbare, pour étendre sur l'Asie entière les lois et les civilisations de la Grèce. Pour cela, il faut qu'elles consentent à suivre une direction unique et qu'elles rétablissent à leur tête une hégémonie nécessaire [1]. » Cette citation, qui résume la substance de plusieurs discours d'Isocrate, rend parfaitement compte de l'état d'esprit qui commence à se dessiner en faveur d'une intervention extérieure et puissante, pourvu que cette intervention puisse être qualifiée de « grecque » et ne pas tomber sous l'épithète flétrissante de barbare. En un mot, la décentralisation, chose excellente en soi, a versé en Grèce dans l'abus et a produit des conséquences extrêmes. C'est l'émiettement, c'est la guerre endémique de voisin à voisin, c'est l'*anarchie intermunicipale*. Si quelque grand montagnard, assez grec pour se dire le cousin de tous ces hommes, est en mesure de descendre avec des forces imposantes, en promettant à tout ce monde l'ordre et la sécurité, c'est l'heure ou jamais pour lui de se mettre en branle et d'accomplir sa mission.

1. *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 481.

XI

LA QUATRIÈME DESCENTE DES MONTAGNARDS LE TYPE MACÉDONIEN

Les bannis héraclides dans la montagne. — Les Macédoniens étaient, comme les Doriens, des montagnards du type albanais, essentiellement belliqueux, mais devenus, aux yeux des Grecs du Sud, *à demi barbares*.

La Macédoine était un asile montagneux *où l'on se réfugiait*. Parmi les bannis qui s'y retirent, à l'époque historique, on compte Hippias, fils de Pisistrate. Mais tout donne à croire que ces bannis ne faisaient que suivre un mouvement commencé dans l'âge préhistorique. Les Macédoniens, en un mot, étaient un ramassis d'émigrés, comme les Héraclides, comme les Hellènes, comme les Doriens. Mais c'étaient des réfugiés qui, ayant gagné la montagne lointaine et compacte, avaient perdu en grande partie, pendant longtemps, le contact avec les rivages, c'est-à-dire avec cet intense mouvement de commerce et d'idées qui produisait la civilisation grecque.

Pourtant, *c'étaient des Grecs*, comme le prouvaient leur langage, la physionomie de leurs noms, et leur aptitude à entrer dans l'état d'âme des autres Grecs lorsqu'ils venaient à se trouver en rapport avec eux.

Comme les Albanais modernes, les Macédoniens étaient divisés en clans remuants et hostiles, vivant de pâturage maigre, d'une culture rudimentaire, et volontiers aussi de pillage. Les meurtres et les *vendettas* étaient fréquents. En certains endroits,

l'homme qui n'avait pas tué au moins un ennemi était considéré comme déshonoré.

Toutefois certaines familles jouissaient d'un grand prestige. Une bravoure supérieure, un emplacement plus avantageux, mettaient en relief tel ou tel « roi des montagnes ». Certains chefs, comme en Grèce à l'époque héroïque, parvenaient à imposer aux autres leur ascendant, puis leur direction, et réunissaient autour d'eux des « amis », ou « compagnons », ou gardes du corps qui partageaient leurs dangers comme leurs plaisirs. L'absence du type de la cité maritime avait préservé ces chefs des divers mouvements qui, sur les rivages, avaient abouti à la fondation des démocraties. La Macédoine était donc demeurée gouvernée par des « rois », c'est-à-dire que les clans étaient dirigés par des familles investies d'un prestige traditionnel, et que la « famille régnante » du clan principal avait fait rayonner le sien sur un espace relativement considérable.

Diverses légendes couraient sur l'origine de ces rois et les rattachaient aux Héraclides du Péloponèse, c'est-à-dire à d' « illustres bannis ». Un de ces Héraclides, nommé Caranos, serait venu d'Argos en Macédoine vers le IXe siècle, avec une troupe d'amis. Alexandre Ier, qui vivait au moment des guerres médiques, fit valoir cette origine pour concourir aux Jeux Olympiques, où il fut admis en effet. Au cours de ces guerres médiques, les Macédoniens, encore mal organisés, avaient obéi aux sommations des Perses, leur avaient livré passage, et leur avaient fourni des troupes mercenaires. Mais, en cachette, ils favorisaient les Grecs, dont ils se sentaient frères, et le roi Alexandre devint précisément populaire en Grèce à cause de ce double rôle qu'il avait joué. C'était un « traître sympathique », à qui l'on avait dû plusieurs fois des renseignements précieux.

Pendant la guerre du Péloponèse, Sparte et Athènes se disputèrent l'alliance des Macédoniens, mais tout en la considérant comme une chose accessoire. En effet, les montagnards de cette région, robustes et braves, ne possédaient pas encore les secrets de cette tactique sévère et raffinée qui faisaient la force des petites armées grecques. C'était encore une cohue de rudes

bandits, incapables de se mesurer sérieusement avec des hoplites rangés en bataille. Mais il ne leur manquait, après tout, que la découverte de ces secrets pour valoir autant, ou même plus.

Les Macédoniens, en vertu de leur formation, excellaient aux marches de montagne. Ils excellaient aussi, grâce à leur endurance, aux marches de toute saison, et leur aptitude à faire campagne pendant l'hiver devait entrer plus tard dans les facteurs de leurs succès.

Tout pays montagneux contient quelques vallées qui contribuent puissamment à former son unité, sans enlever le caractère montagnard à la race. Ces vallées, avec les vallons qui s'y embranchent, sont des couloirs de communication et des centres de domination.

Telle est la vallée de l'Axios (aujourd'hui le Vardar), qui remonte dans la montagne par des gorges profondes. Mais cette vallée, avant d'arriver à la mer, s'élargit pour se confondre, en une sorte de carrefour, avec la vallée de l'Haliacmon (la Vistritsa) qui descend du massif du Pinde. Le carrefour se complique par l'arrivée d'un autre cours d'eau, le Ludias, dont la vallée est intermédiaire entre les deux autres, et dont le cours élargi forme un petit lac. C'est dans ce carrefour, au bord de ce lac, que s'élevait Pella, capitale des rois de Macédoine. Admirablement situé pour commander trois entrées de la grande montagne, ce poste n'était pas loin de la mer, c'est-à-dire des colonies grecques du voisinage, et constituait une porte heureusement ouverte aux influences du Midi.

La civilisation en route du sud au nord; influence des Athéniens : les cités de la côte. — Or, nous l'avons constaté, un mouvement civilisateur est en route du sud au nord. Les progrès accomplis depuis un siècle ou deux par la Grèce centrale et méridionale, dus à des causes particulières à ces régions, et spécialement à l'essor des ports maritimes, ont été rapides et ont laissé la Macédoine dans cet état de demi-barbarie dont nous avons parlé. Mais cette rupture de niveau social appelle par réaction un rétablissement d'équilibre, et le progrès accumulé

au sud tend depuis quelque temps à s'épancher vers le nord. Il y tend pour trois causes, ou plus exactement, par trois sortes de canaux.

Le premier canal est celui des cités grecques du rivage septentrional de l'Archipel, cités de race ionienne et depuis assez longtemps dans la dépendance d'Athènes. Ces cités, en fait, vivent de la vie athénienne. Elles gravitent dans la sphère du commerce athénien et participent à la culture intellectuelle d'Athènes.

Parmi ces cités qui s'échelonnent depuis les côtes de Thessalie jusqu'à l'Hellespont, il en est quelques-unes qu'il faut citer, notamment Amphipolis, Stagyre et Olynthe.

Amphipolis, dépendance d'Athènes, domine le cours inférieur du Strymon. C'est par elle que les bois de construction arrivent à la marine athénienne. Elle est aussi voisine des mines d'or du mont Pangée. Par ce comptoir important sont centralisées diverses denrées septentrionales, ce qui occasionne naturellement un trafic important entre les urbains raffinés de la côte et les frustes montagnards de l'intérieur du pays.

Stagyre est une des trente-deux cités de la Chalcidique, péninsule très découpée qui, du rivage nord-ouest de l'Archipel, s'allonge vers le Midi. Stagyre est à la racine de la péninsule, en face d'Amphipolis. Elle est donc très rapprochée de la Macédoine proprement dite et des relations sérieuses existent entre ses citoyens et les Macédoniens. Stagyre fournit des intellectuels à la « cour » de Macédoine. Nicomaque, père d'Aristote, a été médecin du roi Amyntas, et Aristote lui-même sera choisi par Philippe comme précepteur de son fils Alexandre.

Olynthe est en quelque sorte la capitale d'une petite fédération formée par les trente-deux cités de la Chalcidique. Entre cette cité relativement brillante et les clans montagnards du nord, des relations étroites se nouent. Il y a des alternatives d'amitié et de querelle, mais les relations n'en sont que plus fréquentes, jusqu'au moment où, malgré les cris d'alarme de Démosthènes, la Macédoine mettra la main sur le pays.

Par cette route des cités grecques du rivage, une foule de

connaissances intéressantes parviennent en Macédoine. Descendants de bannis civilisés, les rois et chefs de ce pays n'ont pas de peine à se retremper dans cet état d'âme fin, délié, artistique, d'où l'exil avait arraché momentanément leurs ancêtres. Comme le montagnard héraclide, le chef macédonien aime à protéger les arts. Archélaüs, un des prédécesseurs de Philippe, attire à sa « cour » le peintre Zeuxis, le poète Euripide, le musicien Timothée. Il essaye d'attirer Sophocle. Visiblement, la civilisation méridionale gagne d'abord une élite, puis, de cette élite, descend peu à peu dans la masse. C'est surtout le rayonnement intellectuel d'Athènes qui opère ici. Aristote sera précepteur d'Alexandre parce qu'il est de Stagyre, mais on le choisira entre tous les Stagyrites parce qu'il aura écouté, à Athènes, les leçons de Platon.

Influence des Lacédémoniens : les passages de troupes. — De ces cités grecques, observées par les Macédoniens du voisinage, arrivaient aussi dans l'intérieur, par la force des choses, des leçons de tactique et de stratégie. Elles avaient en effet leurs petites guerres, soit entre elles, soit contre les Athéniens dont elles essayaient parfois de rejeter l'impérieuse « alliance ». Mais une autre cause dut agir plus profondément à ce point de vue. Nous voulons parler des allées et venues des troupes lacédémoniennes sur la route terrestre qui prenait les cités grecques à revers. Pendant la guerre du Péloponèse, le roi de Sparte Brasidas avait même fait campagne contre les Macédoniens, alors alliés d'Athènes, et exécuté au milieu de leur pays une de ces brillantes retraites comme savaient en opérer au besoin des Grecs savamment disciplinés. Plus tard, Agésilas avait passé et repassé dans le pays, avec grand éclat. Or, les Lacédémoniens étaient des maîtres en matière d'art militaire. C'étaient de plus, observons-le, ceux des Grecs du Sud, qui, par leurs traditions et leurs origines, se rapprochaient le plus des montagnards du Nord. Curieux et avisés comme ils l'étaient, les rois de Macédoine avaient dû mettre à profit le spectacle donné par ces troupes d'élite, et l'idée *qu'il faut de la méthode pour*

donner toute sa valeur au courage avait dû plus que jamais, en ces circonstances, s'incruster dans leur esprit.

Influence des Thébains : l'école du voisinage. — Enfin, dans les derniers temps, avait eu lieu la courte épopée thébaine. Les Thébains, pour les causes que nous avons vues, s'étaient révélés supérieurs aux Spartiates. Or, le rayonnement militaire de Thèbes n'avait pas eu lieu seulement vers le sud. Il avait également eu lieu vers le nord. Épaminondas et Pélopidas avaient bataillé en Thessalie, où se propageait précisément, comme nous l'avons dit, ce goût des perfectionnements militaires dont nous avons retracé le tableau. Par la Thessalie, les Thébains exerçaient sur les Macédoniens une influence directe. Plusieurs fois, des Macédoniens d'élite vinrent à Thèbes, et Philippe, dans son jeune âge, y passa plusieurs années. La tactique d'Épaminondas, vainqueur des Spartiates, put donc être connue et appréciée par l'homme qui était le mieux placé pour en tirer avantage. Peu à peu, en un mot, la Macédoine réparait le temps perdu et « se mettait au courant » des progrès de la Grèce, comme le Japon, dans l'espace d'une génération d'hommes, a su de nos jours se mettre au courant de l'outillage européen.

Philippe, comme chef militaire, bénéficie des progrès de la tactique. — Tout d'abord, comme chef militaire, Philippe était particulièrement qualifié pour bénéficier des progrès de la tactique. Sa position de *roi,* et de roi *héréditaire*, lui permettait d'en bénéficier avec un certain esprit de suite. Les éléments qu'il avait en mains étaient bons. Le type albanais, dès qu'on a réussi à le discipliner, donne des soldats merveilleux. C'est à cette *élaboration d'une discipline* que Philippe se voue, continuant du reste sous ce rapport l'œuvre de ses prédécesseurs. Il s'agit de faire comprendre aux montagnards l'utilité et la nécessité d'une savante ordonnance, et, graduellement, cette idée, bien comprise par les Macédoniens les plus cultivés, s'infiltre dans tout le pays.

De cette élaboration sort la fameuse *phalange,* formation

de combat solide et compacte, calculée de manière que les cinq premiers rangs de soldats puissent faire avancer au delà du premier rang la pointe de leurs longues lances, devenues une sorte de rempart à la fois massif et mouvant. Comme Iphicrate, mais sur une plus large échelle, Philippe utilise aussi les troupes légères et auxiliaires, les « armes spéciales », qui combinent ingénieusement leur action avec celle de la phalange. Le spectacle des sièges poursuivis par les Athéniens documente le roi et ses conseillers sur l'emploi rationnel des machines. Grâce aux plaines relativement étendues qu'enserrent ses montagnes, il recrute aussi une cavalerie plus nombreuse, et fonde à cet effet des haras. Nous avons déjà observé que les troupes à cheval jouaient un rôle presque insignifiant dans les armées grecques à cause de la difficulté où l'on était, dans les cités de la péninsule, de se procurer des chevaux. La Thessalie, pourvue de larges plaines, faisait exception, et Jason de Phères avait formé d'excellents corps de cavaliers ; mais, précisément, Philippe, voisin et bientôt dominateur de la Thessalie, va hériter de cette organisation des tyrans de Phères. Les « nobles », ou petits chefs macédoniens, fournissent un état-major précieux. Leurs fils, élevés autour du roi, constituent à la fois une troupe de gardes du corps dévoués et une pépinière d'officiers instruits dans les méthodes nouvelles. Bref, depuis une ou deux générations, la cohue belliqueuse des montagnards de Macédoine tend à devenir une armée, et cette armée se met au courant de tous les progrès réalisés par les spécialistes des cités grecques.

Par sa richesse, Philippe bénéficie du système des mercenaires. — Philippe, en tant que chef riche, bénéficie encore des faits sociaux qui ont amené l'avènement des condottieri. Cette richesse des rois de Macédoine provient très vraisemblablement des droits de péage qu'ils imposent, sous une forme ou sous une autre, aux marchandises du nord transportées par terre vers les cités grecques du littoral. Elle provient aussi de diverses expéditions accompagnées de pillages et dirigées en sens divers autour du massif macédonien. Démosthènes, l'ora-

teur athénien ennemi de Philippe, constatera bientôt que celui-ci fait la guerre à la façon d'un bandit et d'un pillard, ce qui est d'ailleurs très conforme aux traditions helléniques. Il fait, s'exclamera douloureusement l'orateur, « un butin immense ». Ce butin immense, il y a longtemps que les rois de Macédoine ont commencé à le faire de divers côtés. En outre, ils ont tout près d'eux les mines d'or du mont Pangée, qu'ils exploitent intelligemment. La monnaie d'or devient assez considérable en Macédoine pour donner lieu à l'établissement d'un double étalon, alors que les Grecs en sont encore au monométallisme de l'argent. Pour ces diverses causes, Philippe est en état d'attirer autour de lui nombre d'aventuriers disponibles, qui ne songent qu'à se vendre au plus offrant. Il intrigue notamment en Arcadie, pays des bons mercenaires. Nous avons vu que l'exemple de ces racolages sélectionnés lui avait été donné par les tyrans de Phères en Thessalie. Mais ces « tyrans », chefs d'occasion, étaient moins bien assis dans leur pouvoir que les chefs héréditaires des clans macédoniens. Ceux-ci, maîtres d'un pays plus vaste et mieux soutenus par leurs « fidèles » montagnards, devaient hériter et des procédés des chefs thessaliens, et de leurs mercenaires. Enfin, l'argent permettait encore à Philippe de soudoyer, à l'instar du roi de Perse, des hommes à lui dans les diverses cités grecques et d'enrôler, en d'invisibles bataillons, les condottieri de la parole.

Comme Grec, Philippe bénéficie du système des amitiés. — Mais Philippe a dans son jeu un atout que n'a pas le roi de Perse. Il est « Grec », et peut se dire le frère des autres Grecs, conquérir par là des sympathies précieuses et se mêler, comme étant de la famille, de bien des choses qui ne regarderaient pas un barbare. Sans doute ses ennemis, et notamment Démosthènes, le traitent hautement de « barbare ». Mais c'est là une hyperbole d'orateur. Personne n'y croit, pas même ceux qui s'en servent. Philippe, descendant de bannis grecs, parlant grec, adorant les dieux grecs, admis à concourir dans les jeux grecs, peut se poser partout dans l'attitude d'un Grec, et gagner, en

une foule de cité, l' « amitié » d'illustres Grecs. C'est le procédé de la conquête des amitiés, tel que nous l'avons décrit à l'âge héroïque, le procédé par lequel un chef célèbre, plein de prestige et de gloire, attire autour de lui d' « illustres compagnons » ou étend au loin, par une sorte de fascination magnétique, le rayonnement de son influence personnelle. Cette influence, il l'acquiert souvent en traitant les gens *à table,* en charmant ses visiteurs, en déployant à leur égard des grâces courtoises et un faste tentateur. Il ne séduit pas seulement par ses cadeaux, mais par la façon dont il les offre. Un des griefs de Démosthènes contre Philippe, c'est qu'il fait des « traîtres » par la voie « des festins et des plaisirs ». Les Agamemnon et les Achille, grands mangeurs de bœufs en société nombreuse et « choisie » — choisie avec une habileté ambitieuse — n'agissaient pas différemment.

Les politiciens à gages dans les cités : le type d'Eschine. — Rien d'étonnant donc si ces « traîtres », comme les appelle Démosthènes, pullulent dans les cités grecques. L'orateur en cite des listes entières qui, selon lui, ont plus ou moins contribué à livrer leurs patries respectives au conquérant macédonien. « Le jour, s'écrie-t-il tragiquement dans son *Discours sur la Couronne,* ne me suffirait pas pour nommer tous les traîtres. » Et il déclare que, si l'on recherchait les auteurs responsables du malheur de la Grèce, on verrait que ce sont « les pareils d'Eschine dans chaque cité ».

Cet Eschine est le plus célèbre de ces amis de Philippe que « le jour ne suffirait pas » à énumérer. Il représente donc un *type*. C'est lui qui, avec Démade et quelques autres politiciens moins en vue, dirige à Athènes le parti favorable aux Macédoniens. Bien entendu, il est grassement payé, et ne s'en cache presque pas. C'est un orateur puissant et sonore, fils d'un maître d'école, et formé lui-même tout d'abord au métier d'acteur, qui développe à un haut degré l'art de la diction et des « jeux » oratoires. Démade, son second, est un homme du peuple, fils d'un batelier, mais gratifié d'un de ces organes admirables et

d'un de ces talents d'improvisation qui enlèvent les masses. Les improvisations de Démade, dit Plutarque, emportaient comme un torrent les laborieuses constructions de Démosthènes. Ces hommes agissent sur les Athéniens à l'athénienne, c'est-à-dire par des discours, des chicanes, des décrets, des contre-décrets, des accusations et des contre-accusations sans nombre. Leur rôle consiste à organiser l'obstruction légale, à paralyser la défense, à saisir chez les adversaires de Philippe le défaut de la cuirasse pour leur intenter des procès qui les discréditent. Eschine cite un certain Aristophon qui se vantait d'avoir été soixante et quinze fois en justice comme infracteur des lois. Mais pour qu'Eschine et son groupe puissent faire ainsi la petite guerre, il faut qu'ils sentent derrière eux un élément social assez fort pour les soutenir. Cet élément existe, et se décompose même en plusieurs. Il y a les sybarites (ceux précisément qui ont recommencé l'évolution accomplie jadis par les habitants de Sybaris) et qui, enlisés dans leur bien-être, redoutent la guerre qui les y arracherait. Il y a les insouciants qui ne peuvent croire aux progrès rapides de la Macédoine, et en sont toujours aux vieux Macédoniens, montagnards mal dégrossis, toujours considérés comme une quantité négligeable. Il y a les esprits très lucides et très pénétrants, qui comprennent qu' « il n'y a rien à faire », et qu'en présence de l'anarchie des cités grecques, la prépondérance macédonienne s'affirmera fatalement. Phocion, général pacifique et orateur bref, que Démosthènes appelle « la hache de ses discours », paraît représenter assez bien cette nuance pensive et résignée. Il y a enfin ceux qui, à l'instar du vieil Isocrate, sentent clairement ou confusément le besoin d'une sécurité venant d'une source très haute, d'une vaste gendarmerie planant au-dessus de toutes les cités pour les empêcher de s'entre-déchirer mutuellement. On conçoit donc que les amis de Philippe ne manquent pas d'arguments, bien qu'ils préfèrent en général tirer parti des arguments négatifs que leur offrent les fautes de leurs adversaires. En fait, c'est l'amour de la paix qu'ils mettent volontiers en avant, et Démosthènes résume avec ironie leurs raisonnements : « Que la paix est agréable ! Qu'il est

fâcheux d'avoir à entretenir des troupes! On cherche à dissiper nos finances[1]. » Quant au motif intéressé qui porte les « traîtres » à tenir ce langage, le scepticisme bon enfant des Athéniens ne s'en émeut plus. « On porte envie à celui qui *touche;* on ne fait que rire, s'il avoue; on lui pardonne, s'il est convaincu; on sait mauvais gré à ceux qui se plaignent de ces mœurs[2]. »

Le parti de la paix, à Athènes, est devenu plus fort que pendant la guerre du Péloponèse, principalement pour trois causes : le progrès du bien-être, qui fait redouter davantage les ennuis de la guerre; les libéralités de Philippe, qui entraînent directement ou indirectement une partie de la population, et le déclin de la puissance navale d'Athènes, qui enlève aux partisans de la guerre la ressource de se rejeter, comme jadis, sur l'exploitation lucrative de la mer.

La résistance des autonomies locales : le type de Démosthènes. — Pourtant le parti de la guerre existe, et il est très fort. Il est très fort, parce qu'il s'appuie, lui aussi, sur un fait social de la plus haute importance, à savoir : *l'indépendance absolue de la cité.* Jusqu'ici, malgré les vicissitudes de la guerre et les triomphes momentanés de cités dominantes, les autonomies municipales sont demeurées à peu près intactes. Athènes, en particulier, n'a fléchi un instant sous le joug lacédémonien que pour s'émanciper presque aussitôt. Car une cité, nous l'avons vu par bien des exemples, est rarement assez forte pour *s'annexer* réellement une autre cité. Mais à présent, les « patriotes » éclairés voient se lever une plus terrible tempête. Ce n'est pas une cité rivale qui menace; c'est un « royaume », c'est une « puissance » organisée sur un type différent de celui de la cité, et qui est outillée pour établir sa domination d'une manière efficace. Voilà pourquoi, en face du plus redoutable péril qu'ait couru l'indépendance de la cité, surgit le plus éloquent des orateurs dont parle l'histoire. Le rôle de Philippe, par un choc en retour, crée celui de Démosthènes.

1. 1e *Philippique.*
2. 3e *Philippique.*

Tout d'abord, rien d'étonnant si le grand ennemi de Philippe est un Athénien. La puissance macédonienne, en se développant, menace tout d'abord les cités maritimes du nord de l'Archipel, alliées ou comptoirs d'Athènes. Elle gagne vers Byzance et l'Hellespont, c'est-à-dire vers cette *route des blés* qui fait en grande partie la fortune d'Athènes. Aussi, la ville d'Olynthe et la presqu'île de Chersonèse (Dardanelles) donnent-elles leur nom à quatre des discours les plus virulents du grand orateur. On dirait qu'il ne perd pas un instant de vue *la ligne de rivages qui va d'Athènes à la mer Noire,* et cela est très grec. Très grecque aussi, cette fureur de persuader qui forme pour ainsi dire tout le génie de Démosthènes, et qui, en faisant l'admiration des critiques, montre de quelle immense force disposait le parti adverse, puisqu'il fallait revenir si souvent sur les mêmes choses et mettre tant de fougueuse âpreté dans ces sempiternelles objurgations. Très grecque encore, cette destinée de l'orateur, condamné comme tant d'autres à une succession de faveurs et de disgrâces, banni, puis rappelé, puis banni de nouveau. Très grec enfin et très « actuel », le côté mercenaire de son éloquence, subventionnée par le roi de Perse pendant que celle d'Eschine est subventionnée par le roi de Macédoine. Mercenaires, les deux orateurs le sont également, mais Démosthènes a pour lui de pouvoir dire que celui qui le paye n'est plus dangereux pour sa patrie. Voilà pourquoi il est l'homme du parti national. Autour de lui brillent quelques autres orateurs du même parti : Lycurgue, Hypéride, Hégésippe, qui le secondent, avec une belliqueuse éloquence, dans sa tâche d'avertisseur et d'excitateur.

Cette éloquence, dans sa beauté naturelle et tragique, tourne toujours autour du même refrain. Démosthènes gourmande l'*insouciance* de ces citadins gâtés par les distractions de la vie urbaine et par l'abus des occupations politiques : « Vous ne savez, leur dit-il, que *faire des lois* et *chercher des nouvelles.* » Et ailleurs : « Si nous nous tenons renfermés dans nos murs sans autre occupation que d'écouter des harangueurs qui s'accusent et se déchirent les uns les autres, nous ne ferons jamais

rien de bon. » Cette éloquence est vive, pressante, ironique, acérée, fuyant « la phrase » et courant droit à un but poursuivi passionnément : celui de secouer l'apathie ou le scepticisme des Athéniens, de leur *faire comprendre* à toute force que le péril est immense, de les obliger à s'armer, à rechercher des alliances, à faire les sacrifices nécessaires pour écarter le danger. Chose typique : l'argent manque pour l'armée, et il abonde pour les représentations théâtrales. Démosthènes s'épuise en précautions oratoires pour tourner la loi qui défend, sous peine de mort, d'affecter à d'autres dépenses le budget du théâtre. Il stigmatise avec douleur l'égoïsme des cités qui ne veulent pas s'unir pour la défense commune et qui pâtiront de leur inertie. Cet homme n'est pas seulement orateur, mais homme d'État. Administrateur, il répare les fortifications d'Athènes, et y contribue de ses deniers, ce qui lui vaut une couronne d'or, hommage dont Eschine, après coup, attaquera la légalité. Ambassadeur, il négocie avec diverses cités grecques, et notamment avec Thèbes, qu'il parvient à détacher, mais un peu tard, de l'alliance macédonienne. Après la mort d'Alexandre, il sera le porte-drapeau de l'insurrection suprême contre la Macédoine, et paiera de sa vie cette dernière équipée.

Procédés de Philippe. 1° La guerre commerciale dans le nord : Philippe, intercepteur de routes. — Chaque cité de la Grèce a ainsi ses Eschines et ses Démosthènes, mais ceux d'Athènes ont seuls passé à la postérité, pour cette double raison qu'Athènes est particulièrement menacée par l'ambition de Philippe, et que le mérite intellectuel de ses orateurs donne une valeur littéraire à leurs productions. Mais, pendant que les politiciens des cités sont aux prises, Philippe s'avance, et l'ensemble des mouvements qui le font avancer peut se décomposer en trois sortes d'opérations : la guerre commerciale, l'intervention religieuse et l'invasion définitive.

La guerre commerciale prépare le terrain. Elle consiste dans la mainmise du roi de Macédoine sur les cités maritimes du nord de l'Archipel, qui étaient pour Athènes des étapes ou des

amorces de routes importantes. Philippe prend Amphipolis, Pydna, Potidée, Méthone, intervient en Thrace au profit des clans ennemis d'Athènes, renverse les chefs locaux alliés de celle-ci, fait de sérieuses démonstrations du côté de l'Hellespont et de Byzance. Le siège de Hérée, citadelle de cette dernière ville, jette l'affolement dans Athènes, car c'est *une route qui va être coupée*. Puis, le succès de Philippe n'ayant pas été définitif, l'affolement fait place à un nouveau retour de légèreté et d'insouciance. Bientôt Philippe s'en prend à l'Eubée, un des greniers d'Athènes, et parvient à y établir des « tyrans » dévoués à sa personne. Tous ces mouvements tendent à diminuer les ressources économiques d'Athènes, et, par contre-coup, à augmenter les siennes, puisqu'il détourne à son profit un trafic établi depuis des siècles. La chute d'Olynthe, que trois discours de Démosthènes essayent inutilement de conjurer, marque la ruine définitive de cet *empire septentrional* d'Athènes, fondé sur des « alliances » plus ou moins imposées et sur un réseau ingénieux de relations commerciales.

Contre ces attaques, Athènes n'est plus en mesure de se défendre efficacement par mer. Beaucoup d'îles ont secoué le joug de son « alliance ». Elle a encore, sans doute, des navires et des marins ; mais, moins riche en *tributs* versés par les « alliés », elle recule devant les sacrifices d'argent qu'il faudrait consentir pour « équiper » des flottes sérieuses. Les Athéniens aisés se rebiffent contre les contributions extraordinaires qu'il faudrait payer. En outre, l'amour du bien-être porte beaucoup de citoyens à fuir le service personnel et à laisser celui-ci à des spécialistes mercenaires, lesquels, à leur tour, désertent parfois parce qu'ils ne sont pas exactement payés. De là ces « vaisseaux vides » devant lesquels gémit Démosthènes, vaisseaux vides qu'il n'y a pas moyen de remplir, bien que, s'ils étaient remplis, on pût en faire un excellent instrument de défense contre Philippe, et couper court, par la sauvegarde de certaines positions maritimes, à son système de « blocus continental ».

2° **La guerre sacrée : Philippe, vengeur d'Apollon.** — En bonne

posture du côté des voies commerciales, Philippe appelle à son aide la religion. Il profite d'une querelle survenue entre les Amphictyons et les Phocidiens, à propos du temple de Delphes, pour s'ériger en vengeur d'Apollon et obtenir libre passage vers le sud. Ses soldats marchent le casque couronné de lauriers. Ce n'est pas une guerre, c'est une « croisade ». La majorité des cités grecques applaudit à ce zèle pieux. Par cette intervention, Philippe confond les arguments de ceux qui le qualifient de « barbare ». Non seulement il se comporte en Grec, mais il prend la défense d'une des plus vieilles institutions qui aient jamais relié les cités grecques. En vain les Phocidiens utilisent les trésors du temple de Delphes pour recruter des mercenaires. Cet acte de banditisme sacrilège ameute contre eux l'opinion hellénique. Athènes et Sparte, qui au fond comprennent que ces bandits sont les défenseurs de l'indépendance de la Grèce, n'osent pas leur porter secours. Après quelques péripéties, Philippe triomphe des Phocidiens et, tirant parti de l'auréole que lui donne son titre de vengeur d'Apollon, s'élance vers les Thermopyles pour les occuper. Mais, cette fois, les Athéniens se sont remués, et ont occupé le défilé avant lui. C'est donc partie remise, mais, cette retraite momentanée, Philippe l'opère du moins avec gloire. Le sentiment religieux de la Grèce va conspirer dorénavant avec lui.

3° **L'invasion définitive.** — Reste alors à employer l'invasion directe. Cette invasion, en Thessalie, est déjà une affaire faite. Philippe, profitant de guerres civiles occasionnées par la mort du « tyran » Alexandre de Phères, est descendu dans le pays, selon la vieille formule des grands bandits montagnards, « pour faire la police », s'ériger en redresseur des torts et se mêler aux *vendettas* des principales familles. Son intervention a apaisé en effet des querelles, mais l'impérieux médiateur s'est fait payer pour sa peine. Il a rançonné les Thessaliens en exigeant d'eux le revenu des foires et des villes de commerce, et les sommes ainsi perçues lui ont servi à recruter des mercenaires. C'est une première étape vers le sud. Derrière la Thessalie s'étend

la Béotie, dirigée en fait par la puissante cité de Thèbes. Ennemis des Phocidiens, les Thébains ont accueilli avec joie l'intervention de Philippe dans la guerre sacrée. Ennemis des Athéniens, ils ne sont pas fâchés des pertes infligées à ceux-ci par l'extension des conquêtes macédoniennes. Pourtant le moment arrive où les Thébains découvrent avec effroi combien est redoutable le voisin que les derniers événements leur ont donné. C'est à ce moment qu'arrive Démosthènes, avec une ambassade athénienne, pour les exhorter à oublier tous les griefs passés et à se liguer avec Athènes contre l'ennemi commun. L'alliance est conclue. Les armées athénienne et thébaine réunies marchent contre Philippe, et la bataille s'engage. C'est la fameuse journée de Chéronée, où les Athéniens font d'abord reculer Philippe, mais où le jeune Alexandre, fils de celui-ci, inaugure ses exploits de tacticien supérieur en enfonçant le « bataillon sacré » des Thébains, puis en changeant, par une habile conversion, le triomphe momentané des Athéniens en une irrémédiable déroute. Décidément, l'art militaire des Macédoniens s'est assimilé tous les progrès techniques réalisés par les Épaminondas et les Iphicrate. Il les a même dépassés, et le jeune Alexandre, vainqueur en bataille rangée des troupes les plus solides de la Grèce, pourra marcher à ses conquêtes avec des soldats dignes de lui (338).

L'anarchie entre cités rend inévitable le triomphe des Macédoniens. — Philippe a vaincu la Grèce parce qu'il a imité les Grecs et s'est inspiré de leurs progrès sans leur prendre cette *division en cités* qui paralysait leur résistance. Nous avons déjà constaté cette anarchie des cités devant l'invasion perse ; mais, alors, la supériorité de la tactique grecque était si considérable que les masses barbares, après quelques triomphes dus au nombre, purent être rompues et refoulées par les forces de quelques cités seulement. Encore, on se le rappelle, la lutte avait été angoissante. L'écrasement de Léonidas aux Thermopyles et l'incendie d'Athènes par Xerxès avaient fait craindre un dénouement fatal. En effet, Athènes et Sparte, avec quelques

alliés peu puissants, étaient seuls en ligne. Même à Marathon, les Athéniens avaient été obligés de marcher seuls, les Spartiates n'étant pas arrivés à temps. Devant l'invasion macédonienne, l'anarchie subsiste, mais la situation n'est plus la même, car l'ennemi est admirablement discipliné et en possession de tous les secrets de la tactique. Plus que jamais, l'union totale serait nécessaire, et Démosthènes s'en rend bien compte ; mais cette union ne se produit pas, car les intérêts immédiats ne sont pas les mêmes. Sparte, qui voit avec déplaisir les progrès des Macédoniens, ne s'ébranle pourtant pas, parce qu'elle sait que les premiers coups ne seront pas pour elle. Elle s'ébranlera plus tard, quand Athènes et Thèbes auront été écrasées, et sera écrasée à son tour. D'autres cités raisonnent de même. « Chacun, s'écrie avec douleur Démosthènes, semble compter *gagné pour lui le temps employé à la destruction d'un autre.* » C'est le grand vice de la *communauté* hellénique, privée d'une direction qui s'impose. En outre, nous savons que les cités, grâce aux « amitiés » conquises par Philippe, sont divisées. Même quand les patriotes l'emportent, ce n'est pas sans de fâcheux débats qui retardent les mesures à prendre et donnent l'éveil à l'ennemi. Bien différente, à ce point de vue, est la situation de Philippe, roi et chef militaire des clans macédoniens. « Tout ce qu'il jugeait à propos, dit après coup Démosthènes, il le faisait à l'instant sans l'annoncer dans des décrets, sans délibérer en public, sans être cité en justice par la calomnie, ni accusé comme infracteur des lois, sans être obligé de rendre compte à personne, partout souverain arbitre, chef et maître absolu. Pour résister à un tel prince... qu'avais-je à ma disposition? Rien. Le droit même de monter à la tribune, seul avantage que je pusse lui opposer, je le partageais avec ses mercenaires, et chaque fois qu'ils l'emportaient sur mes conseils, ce qui n'arrivait que trop souvent sous divers prétextes, vos résolutions furent prises en faveur de l'ennemi[1]. »

Aussi l'orateur athénien considère-t-il comme un fait tout à

1. *Discours sur la Couronne.*

fait extraordinaire et glorieux cette pauvre petite alliance d'Athènes et de Thèbes conclue au dernier moment. Réunir deux cités rivales en une pareille occasion, quelle merveille ! Oui ! mais il aurait fallu plusieurs merveilles de ce genre pour arrêter l'invasion.

Nous avons noté à Athènes le rôle de l'amour du bien-être parmi les causes qui paralysaient la défense. Cette même cause agissait en d'autres cités. Le luxe, l'oisiveté, les arts eux-mêmes, les longues conversations philosophiques sous les portiques ou dans les jardins, le dilettantisme élégant, l'amour intense des représentations théâtrales et autres divertissements urbains, ne poussaient pas aux résolutions guerrières, ou poussaient à leur ajournement même lorsque l'intelligence des hommes d'État en avait saisi l'opportunité. « Qu'attends-tu donc pour proposer la guerre ? » disait Hypéride à Phocion. — « J'attends, répliquait celui-ci, que les jeunes gens consentent à servir, les riches à payer l'impôt, les orateurs à ne plus voler le public. » En outre, cette corruption et ces douceurs de la vie urbaine produisaient décidément une trop grande rupture d'équilibre entre les montagnards du Nord et les citadins du Sud. Ceux-ci avaient bien la ressource des mercenaires, mais les mercenaires, outre qu'ils manquent de dévouement, coûtent cher, et des sacrifices trop exceptionnels de ce côté obligent précisément à diminuer le bien-être. Notons enfin qu'à Athènes, centre naturel de la résistance, l'esprit critique, développé à outrance, nuisait à l'esprit d'action. Le plaisir d'ergoter, de démontrer, de contredire, de rechercher ce qu'il faudrait faire et *ce qu'il aurait fallu faire*, engendrait une espèce d'ivresse intellectuelle qui nuisait aux initiatives. « Par Hercule ! disait Phocion, que de stratèges et combien peu de soldats ! » Le trait le plus curieux de cet état d'âme est précisément ce fait que la grande et définitive lutte entre Eschine et Démosthènes, le fameux procès sur la Couronne, se place en l'année 330, sous le règne d'Alexandre, *huit ans après la bataille de Chéronée*. Les chefs-d'œuvre d'éloquence des deux orateurs roulèrent précisément sur *ce qu'il aurait fallu faire*, à une époque *où il n'y avait plus rien à faire*, et le succès de ce

procès sensationnel n'en fut que plus grand. Eschine, vaincu, dut s'exiler, et l'opinion donna définitivement raison à l'orateur patriote, ce qui prouve un autre fait intéressant, à savoir que la domination macédonienne, s'adaptant en Grèce à la nature des choses, laissait aux cités une autonomie très large, et une curieuse indépendance dans l'expression des sentiments les plus hostiles aux dominateurs.

Philippe est donc vainqueur, et sa victoire l'impose à toute la Grèce. Mais il triomphe en Grec, en civilisé, en calculateur. Il rend à Athènes ses prisonniers sans rançon, il prodigue çà et là des démonstrations d'amitiés ; il se rend à Corinthe et convoque les députés de toutes les cités grecques. Il leur parle, non en maître, mais en ami puissant, comme parlait Agamemnon à ses fidèles. Il demande et obtient le titre de généralissime des Grecs, et se fait promettre par chaque cité un contingent de guerriers d'élite. Il communique à son auditoire ses plans de conquistador, et soulève l'enthousiasme en parlant de revanche contre les Perses. Il donne, pour mieux gagner les cœurs, des fêtes splendides, et meurt enfin sous le poignard, non d'un Grec, mais d'un Macédonien qui avait contre lui une *vendetta* personnelle. Mais cette mort ne fait que remettre le pouvoir aux mains d'un homme encore plus étonnamment doué que lui, et dont le génie individuel, merveilleusement d'accord avec les circonstances sociales qui lui permettent de donner toute sa mesure, va donner au monde un spectacle stupéfiant.

XII

LA PROJECTION DU TYPE GREC EN ASIE
LE ROLE D'ALEXANDRE

Les conquistadors perfectionnés et la Toison d'or de Perse. — Alexandre le Grand est un chef de clan albanais très intelligent, porté par les circonstances à une situation unique où ses qualités de « grand bandit » pourront se déployer à loisir. Plus de deux mille ans plus tard, ce sera le même cas pour Napoléon, grand bandit corse, élevé lui aussi supérieurement, comme l'élève d'Aristote.

Alexandre, après une jeunesse aventureuse, au cours de laquelle il avait été « banni » par son père, puis soutenu par un clan d'amis personnels, puis rappelé selon la formule classique de tant de héros hellènes, arrive au pouvoir au moment où toutes les cités grecques, après tant de luttes entre elles, viennent d'abdiquer leur indépendance en faveur de Philippe, et où ce triomphe consolide l'union des clans montagnards macédoniens, laborieusement opérée par ses prédécesseurs. En outre, Alexandre arrive à une heure où les soldats de métier, grâce au développement du condottiérisme, ont atteint la perfection de leur art, et où l'écrasante supériorité de cet art militaire hellénique s'est révélé à plusieurs reprises par des expéditions d'aventuriers armés en Asie, notamment par celle des Dix Mille et par celle d'Agésilas. Plusieurs fois l'empire perse, riche proie convoitée par les *conquistadors* de la Grèce, a failli s'écrouler

sous leurs coups, et, si les conquistadors ont échoué, l'échec a été dû seulement à leur trop petit nombre, ainsi qu'à l'anarchie des cités qui, royalement entretenue par l'or des Perses, continuait à sévir derrière eux.

Alexandre se voit donc à la tête des Macédoniens, montagnards belliqueux, doués d'une grande force expansive, exactement comme les Albanais d'aujourd'hui. Il se voit à la tête des Grecs, dont un bon nombre, héritiers des bandits montagnards, ont conservé le goût de ces aventures lointaines qui conduisaient leurs ancêtres vers Troie ou vers la Toison d'or. Alexandre est, de plus, un parfait civilisé, merveilleusement instruit, capable, comme n'importe quel Athénien, de comprendre les causes de la grandeur et de la décadence du commerce, d'apprécier la valeur des routes et des débouchés, et de mesurer l'importance utilitaire des opérations stratégiques. Son père Philippe, en occupant toute une ligne de ports depuis la Thessalie jusqu'à l'Hellespont, a montré à quel point l'utilisation des phénomènes économiques entrait dans ses calculs de conquérant. Alexandre est enfin un artiste, un lettré, amoureux d'Homère dont les récits épiques enflamment son imagination juvénile. Il se vante de descendre d'Achille par sa mère, et sa première visite, en abordant l'Asie, sera pour ces ruines de Troie qui contribuent à exalter, par une sorte de mirage intellectuel, son désir naturel de la gloire.

C'est dans ces conditions qu'Alexandre entreprend la conquête de l'immense empire des Perses. Ce pays, pour les Grecs qui ne connaissaient guère que la monnaie d'argent, était attrayant à cause de l'*or* qu'il possédait en abondance. Plus encore que la Colchide pour les aventuriers Argonautes, l'empire des Perses, héritiers des splendeurs de l'empire assyrien, constituait, à vrai dire, une gigantesque « Toison d'or ». Ce même empire, pour des aventuriers *commerçants*, avait encore cet attrait qu'il détenait toutes les clefs de communication avec l'Extrême-Orient et la haute vallée du Nil, et régentait, par ce fait, le transport des denrées rares et coûteuses. Notons en effet que la Phénicie, dont le grand port était Tyr, était soumise à la Perse, que

celle-ci dominait également l'Égypte, malgré de fréquentes rébellions de celle-ci, et que, du côté du nord, cette domination s'étendait jusqu'au Turkestan actuel, ce qui barrait les routes de la Caspienne, et rendait la Grèce dépendante d'un seul peuple pour toutes ses transactions avec l'au-delà.

Or, ce peuple perse, ou plutôt cet amas de peuples réunis sous les « grands monarques » perses, n'était en fait qu'une juxtaposition de vastes groupes communautaires, exploités par des satrapes, et immobilisés dans la routine propre aux peuples demeurés très voisins de la formation patriarcale. Les causes qui avaient poussé dans la cité grecque au développement du type guerrier : bannissements, montagne voisine de la ville, retours de bannis, guerres de vallées à vallées, alertes continuelles dues à la proximité d'adversaires toujours en éveil, n'avaient pas agi dans ces territoires asiatiques. Si le type guerrier se présentait parfois, c'était un type barbare, directement issu du cavalier nomade, ignorant des progrès de la tactique, appliquant à la guerre des procédés naïfs et enfantins. Les Perses, dont le territoire englobait une partie des steppes herbues de l'Asie centrale, disposaient d'une nombreuse cavalerie, mais mal formée à son rôle d'arme *spéciale*, et ne sachant pas, comme la cavalerie macédonienne, combiner méthodiquement ses évolutions avec celles d'une savante infanterie. Ils avaient encore des chars armés de faux, dispositif efficace peut-être avec des ennemis qui ne savent qu'avancer en cohue, mais dérisoire avec des guerriers de métier rompus à toutes les manœuvres. Tout bien compté, ce que les Perses avaient de plus redoutable, c'étaient les mercenaires grecs qu'ils payaient et qui, malgré la soumission des cités à Philippe, leur arrivaient encore par petits groupes ou isolément. Mais Alexandre, avec les ressources dont il disposait désormais, pouvait opposer à ces condottieri des troupes plus nombreuses et plus homogènes. La Perse, longtemps convoitée en vain, et quelque temps défendue par l'or qu'elle avait semé à travers les cités grecques, allait tomber enfin sous le coup de *conquistadors perfectionnés*.

Première partie de l'itinéraire d'Alexandre : la monopolisation des rivages et la ruine de Tyr. — Nous ne retracerons pas en détail l'histoire des batailles d'Alexandre. Mais son itinéraire mérite d'être considéré un instant.

Alexandre procède en bandit montagnard *terrien*. Il ne prend pas la route de mer, bien qu'il ait à sa disposition la flotte athénienne. Il se sent plus à son aise dans les marches de terre, même fatigantes et extraordinaires, et, probablement, il n'est pas sûr du personnel qui pourrait monter sa flotte. La marine perse, grâce à la Phénicie et à la récente alliance d'Athènes avec le grand roi, est d'ailleurs assez redoutable. C'est à revers qu'Alexandre veut frapper cette puissance maritime, et son premier souci sera de *fermer à la Perse les routes de la mer*. De là les trois premières opérations de sa conquête : 1° le ralliement des rivages d'Asie Mineure; 2° la ruine de Tyr; 3° l'occupation de l'Égypte (334-332).

Alexandre emmène trente mille fantassins d'élite, plus cinq mille cavaliers. C'est tout, mais c'est trois fois plus de monde que n'en avaient les Dix Mille. Il franchit l'Hellespont et pousse une pointe vers l'est jusqu'au Granique, pour culbuter une première armée perse, après quoi il tourne au sud, occupe Sardes, capitale de la Lydie, et revient vers l'ouest, pour rejoindre le littoral jusqu'à Phasélis, limite des cités grecques. Cette promenade, le long de la côte, a deux buts : 1° insurger les cités grecques d'Asie contre les Perses et les « rallier » à sa cause; 2° intercepter l'arrivée des mercenaires grecs que les Perses font venir à prix d'or. Le Rhodien Memnon, chef de ces mercenaires, était le principal appui de Darius, mais les satrapes, obtus et jaloux, contrecarraient ses mesures. Un autre chef de mercenaires, l'Athénien Charidème, fut étranglé par l'ordre de Darius, à qui ses conseils déplaisaient. Pendant que les éléments de résistance se paralysent ainsi les uns les autres, Alexandre avance. De Phasélis, il remonte momentanément au nord, laissant la route des rivages devenue difficile et peu profitable. Il va occuper une position stratégique au cœur de l'Anatolie, sur la « route royale » qui joint Sardes à Suse; il passe à Ancyre,

juste au point qui sera, plusieurs siècles plus tard, le théâtre d'une des plus gigantesques batailles de l'histoire, entre les Turcs de Bajazet et les Mongols de Tamerlan. Mais les Perses n'ont pas attendu l'envahisseur sur ces plateaux. Ils ont reculé vers une autre ligne de défense, et ont choisi assez naturellement Issus, c'est-à-dire l'angle que forme le rivage de l'Asie Mineure, rencontrant celui de la Syrie. C'est un tournant auquel Alexandre doit fatalement passer. Il y passe en effet, sur le corps des Perses, et, immédiatement, au lieu de marcher vers « la capitale », comme la théorie semblerait le conseiller, il continue de descendre vers le sud, le long de la côte de Phénicie. C'est ici que prend place une des opérations de guerre les plus difficiles et les plus acharnées qu'ait réalisées Alexandre : la prise de Tyr. Alexandre, en Grec consommé, sait que la ruine de Tyr vaut la conquête de la mer. De là le formidable coup de collier qu'il donne en cette occasion, et l'obstination exceptionnelle qu'il met à briser la résistance acharnée des Tyriens.

Tyr détruite, Alexandre continue à tourner le dos à Darius, et s'élance vers l'Égypte. Il n'a pas de peine à détacher de l'empire perse ce pays si particulier, qui supportait avec peine le joug de ses dominateurs. Mais, précisément parce que ce pays est très particulier, Alexandre a besoin de le ménager particulièrement. Souple et politique, il se plie aux mœurs et aux superstitions des Égyptiens, fait le pèlerinage de l'oasis d'Ammon, s'érige en dieu aux yeux de ce peuple religieux par excellence, et, tandis qu'il s'efforce de frapper les imaginations égyptiennes, il inspecte le pays pour voir quel profit on peut tirer, avec les ressources grecques, de son exceptionnelle situation.

La mainmise du type grec sur l'isthme de Suez : Alexandrie. — L'isthme de Suez, selon qu'il est entre des mains civilisées ou barbares, a le don d'orienter d'une façon ou de l'autre tout l'axe économique d'une grande fraction de l'humanité. C'est là que deux mers, baignant deux mondes différents — et à productions différentes — se rapprochent le plus. En outre, cette route de mer croise une route de terre des plus importantes,

celles qui va de l'Afrique intérieure à l'Asie civilisée par la vallée du Nil et l'étroite bande de territoire comprise entre les déserts arabiques et la mer de Syrie. Depuis longtemps les Grecs avaient saisi l'intérêt qui s'attachait à l'occupation de ce point du globe, et un attrait puissant les y amenait. Pendant plusieurs siècles, à de nombreuses reprises, ils avaient fait leur apparition dans le Delta. Ils y apparurent d'abord comme voyageurs, puis comme colons commerciaux, puis comme mercenaires. En pleine guerre du Péloponèse, on voit Athènes oublier Sparte pour envoyer une flotte en Égypte. Une ville grecque, nommée Naucratis, s'était fondée dans le delta sous la protection des rois du pays. D'antiques légendes contribuaient à rapprocher les deux peuples : celle d'Égyptus frère de Danaus, celle de l'Égyptien Cécrops abordant en Attique, celle d'Hélène retrouvée en Égypte par Ménélas. Mais, jusqu'alors, les Grecs n'avaient apparu à l'embouchure du Nil qu'en petit nombre, et leurs opérations, soit commerciales, soit militaires, avaient toujours été subordonnées au bon plaisir d'un pouvoir supérieur. Avec Alexandre, le colon grec arrive en maître, et peut réaliser enfin des rêves grandioses. Il s'agit de faire surgir en ce point du globe le centre commercial du monde connu. A Tyr qui vient de s'écrouler, va succéder Alexandrie.

La fondation d'Alexandrie est l'acte le plus significatif et le plus décisif d'Alexandre. C'est celui qui exprime le mieux le mouvement d'expansion de la race, attirée vers l'Orient par la possibilité nouvelle, subite, magnifique, d'exploiter des routes dont on ne tirait pas tout le parti convenable et des pays que la barbarie de leurs habitants peuvent faire considérer comme « neufs ». La mer Rouge va enfin être « mise en valeur » par des gens capables, et la route de terre, elle aussi, débarrassée de l'insécurité qui régnait au temps des satrapes, contribuera largement à la prospérité du nouveau centre commercial.

Deuxième partie de l'itinéraire d'Alexandre : la route de l'Inde par terre. — A l'Égypte se termine la partie côtière de

l'épopée d'Alexandre. Maître de la mer par le cirque entier de rivages qui borne à l'est la Méditerranée, le conquérant, ayant d'ailleurs rafraîchi et augmenté ses troupes, commence la partie continentale de son invraisemblable promenade, et marche enfin sur la région mésopotamienne, où sont massées, toujours immenses, les forces de Darius. C'est à Arbèles, non loin de Ninive, que se livre la « bataille monstre ». Plus d'un million de sujets perses y figurent, d'après les historiens. Le récit détaillé de l'action montre avec un éclat aveuglant la supériorité de la tactique gréco-macédonienne. En effet, Alexandre triomphe d'une armée qui l'enveloppe, en faisant front de toutes parts. Chaque « unité de combat » du conquérant se comporte comme une citadelle mouvante au milieu d'une cohue d'assaillants incommodés seulement par leur nombre. La victoire est un massacre, et, dès lors, l'invasion prend l'aspect d'une promenade triomphale. Alexandre entre dans Babylone, dans Suse, dans Persépolis, dans Ecbatane. La « Toison d'or » est conquise. Des trésors immenses sont pillés. Les soldats reçoivent des parts de butin inouïes. Le seul trésor de Persépolis fournit, dit-on, 660 millions de francs. A Darius assassiné succède le satrape Bessus, qui bat en retraite vers le nord-est, où Alexandre le poursuit. Il s'enfonce dans les profondeurs de la Bactriane, à des distances de la mer que les Grecs n'avaient jamais atteintes, traverse des chaos de montagnes, pénètre jusqu'à l'Iaxarte (Syr-Daria), au cœur du Turkestan actuel, et, finalement, après une course en zigzag qui paraît trahir des intentions exploratrices, s'avance jusque dans l'Inde, non sans avoir reconnu, dans l'Afghanistan actuel, l'importance commerciale et stratégique de la position d'Hérat, où il fonde encore une Alexandrie. A son retour, il fait reconnaître les bouches de l'Indus et longer le golfe Persique. L'idée d' « utiliser » pratiquement ses aventures ne quitte pas un instant cet aventurier (332-325).

Un nouveau type de colonies grecques : les villes d'étapes de l'intérieur. — Dans l'intérieur, de loin en loin, Alexandre fonde des villes, dont plusieurs dureront longtemps. Ces villes, d'après

un auteur, sont au nombre de soixante. Ses lieutenants vont en fonder d'autres après lui. Cette « colonisation » spéciale s'accomplit à la fois selon les nécessités de la situation et les lois de la race. Les colonies sont avant tout des *garnisons* militaires qui s'éparpillent pour garder les points stratégiques, mais ce sont en même temps des *marchés* bien choisis où des commerçants, sous la protection des militaires, s'empressent de mettre à profit l'ouverture des nouvelles routes et l'inauguration d'une précieuse sécurité. Avec les soldats et les commerçants s'installent, surtout dans les centres importants, les *hauts fonctionnaires* d'origine macédonienne ou hellénique, enrichis des dépouilles des satrapes ou autres dignitaires de l'empire déchu. Mais ces colonies grecques ont ceci de nouveau qu'elles sont *loin de la mer*. En outre, elles constituent des groupements espacés, non pas *noyés*, si l'on veut, dans l'Océan barbare, mais réduits, dans cet Océan, à l'état d'*îlots citadins*, où va se cantonner la civilisation des vainqueurs.

Peu de temps après la mort d'Alexandre, le nombre des villes grecques semées ainsi à travers l'Orient va déjà s'élever à plusieurs centaines. Nous sommes ici en présence d'un phénomène neuf, quoique dérivant toujours du caractère hellénique. Jusqu'alors, les cités grecques se propageaient par mer, de rivage à rivage. Mais, dans cet ordre d'idées, tout est fait ou à peu près. C'est par terre que se fait maintenant l'expansion, *grâce au chemin victorieusement frayé par un chef montagnard*, qui d'ailleurs a eu pour premier soin d'assurer derrière lui les routes maritimes. Aussi ces colonies de nouveau style ont-elles forcément des fondateurs guerriers. Elles ont la physionomie « moderne » des villes créées tout d'un coup. Leurs longues rues, tirées au cordeau, sont bordées de palais et de portiques. En outre, au lieu de se rattacher à une *cité-métropole*, elles ne se rattachent plus qu'au grand chef macédonien qui les a créées. Elles font partie intégrante d'un vaste empire, tout en conservant, bien entendu, certains privilèges municipaux. Par elles, et grâce à leur rayonnement, la langue grecque se répand dans une bonne partie de l'Asie. Que l'on se rappelle l'inscrip-

tion mise par Pilate à la croix de Jésus. Cette inscription n'est pas seulement en hébreu, langue indigène, et en latin, langue des autorités. Elle est encore en grec, langue de tout ce qui représente alors la « civilisation » dans l'Orient tout entier.

En un mot, c'est sous le coup d'un grand bandit montagnard civilisé que s'écroule l'empire perse. C'est sous la protection militaire de ce conquérant que les Grecs affluent. C'est comme citadins, dans des villes nouvelles ou restaurées, que s'intallent ces Grecs. Et ce sont ces villes nouvelles qui servent de levain pour faire fermenter, autant qu'il se peut, la pâte orientale, c'est-à-dire pour y introduire plus de commerce, plus d'art militaire perfectionné et plus de culture intellectuelle, choses dans lesquelles les nouveaux venus sont depuis longtemps supérieurs.

Le commerce en possession de ressources nouvelles : débouchés, sécurité et grands travaux. — Le commerce, avec l'épopée d'Alexandre, acquiert des ressources nouvelles.

Les Grecs n'avaient pas, avec les pays d'Orient un peu lointains, des relations commerciales très intenses. La route de mer, dans le fond de la Méditerranée orientale, leur était disputée supérieurement par les Phéniciens, et les routes de terre, par l'Asie Mineure ou le pied du Caucase, manquaient jusqu'alors de sécurité. C'est, on se le rappelle, par l'Hellespont et le Bosphore que passait une grande partie du trafic athénien. Ce trafic exploitait surtout la mer Noire et n'entamait guère l'Orient que par les rivages avancés de l'Asie Mineure. Après Alexandre, les Grecs sont libres de s'élancer aussi loin qu'ils le veulent. D'un côté, l'isthme de Suez est à eux, leur ouvrant la mer Rouge. De l'autre, les villes nouvelles gardent les étapes de la route des Indes. Certaines de ces villes sont des rendez-vous de caravanes venues de tous les côtés et entendent parler soixante-dix langues. Jamais les commerçants de Milet, d'Athènes ou de Corinthe n'avaient été à pareille fête. Le commerce, dans un champ démesurément agrandi, va pouvoir se faire sur une plus vaste échelle. Le numéraire, jadis clairsemé, circule à flots. L'or fait à l'argent une victorieuse concurrence. Le négociant hellène

est même mieux partagé que l'ancien négociant phénicien, puisqu'il détient à la fois les rivages du fond de la Méditerranée et tout l'arrière-plan des routes de terre. En outre, une police plus forte et une administration plus ferme lui assurent une sécurité supérieure. Enfin, comme Hercule et les demi-dieux, Alexandre et ses lieutenants sont de grands entrepreneurs de travaux publics, tels que ports, canaux, percements d'isthmes, etc. L'un de ces canaux joindra le Nil à la mer Rouge, tandis que la navigation du Tigre et de l'Euphrate, débarrassée d'obstacles anciens, va devenir plus commode. Rien qu'à Babylone, Alexandre fait creuser un port contenant mille vaisseaux. Son lieutenant Séleucus fera de Séleucie, sur le Tigre, un entrepôt tout nouvellement outillé pour le trafic de cette célèbre vallée, jadis dominée et exploitée par Ninive.

L'art militaire en possession de ressources nouvelles. Le machinisme guerrier. — L'art militaire dispose de ressources nouvelles, car, issu de la Cité qui l'a déjà porté fort haut, il a pour patrons des princes immensément puissants et immensément riches, dont les moyens d'action sont fort supérieurs à ceux de la Cité. Ces moyens d'action, même avant la conquête, ont commencé à s'affirmer dans les triomphes de Philippe sur des cités comme Athènes et Thèbes, qui possédaient cependant des troupes de choix. Il s'affirme, à l'heure même où Alexandre est en Orient avec le gros de ses forces, par le facile triomphe de son lieutenant Antipater sur les Lacédémoniens, qui ont cru le moment favorable pour l'attaquer. Il va s'affirmer, sous les successeurs d'Alexandre, par des inventions de machines énormes et coûteuses, surtout pour les sièges, par des constructions de navires monstres à seize rangs de rames superposés, sortes de machines flottantes maritimes que les Athéniens, au plus beau temps de leur puissance navale, n'auraient jamais imaginées. Le fils d'un des lieutenants d'Alexandre, Démétrius, fut même surnommé Poliorcète (preneur de villes), pour ses inventions d'« ingénieur ». Et les Ptolémées, en Égypte, devaient avoir recours à des appareils semblables. Quel chemin accompli de-

puis ces braves Spartiates, lutteurs héroïques, mais absolument déconcertés au pied de la moindre muraille et capables seulement de la surveiller pendant dix ans de suite, l'arme au bras!

La science en possession de ressources nouvelles : le type d'Aristote. — C'est que la science, elle aussi, dispose de ressources nouvelles. Il faut un outillage pour être savant, et les philosophes grecs, pendant longtemps, n'avaient pas eu un grand outillage. Aussi s'abandonnaient-ils soit au charme de l'imagination, soit aux tentations de la dispute dialoguée, comme il convenait à des hommes issus d'une société où règnent l'art pastoral, la cueillette, la vie urbaine et les loisirs. Mais la documentation fait défaut, ou tout au moins on ne peut se documenter *en grand*. Avec Aristote, précepteur d'Alexandre, se dessine une évolution capitale. Aristote, né à Stagyre, et en contact par sa naissance avec les Macédoniens, a l'esprit pratique des montagnards du nord. Disciple de Platon et nourri de la vie intellectuelle d'Athènes, il a aiguisé son intelligence et profité de tout l'*acquit* de son temps. Mais, précepteur et favori d'un conquérant incomparablement riche, qui fait connaissance avec une foule de pays nouveaux, il est mis, tant par les subventions généreuses de son élève que par des renseignements jusqu'alors inédits, en mesure d'élargir le cercle de ses notions positives. Aristote n'est plus seulement un lanceur ou un remueur d'idées; c'est un *encyclopédiste,* et ce mot seul fait saisir le caractère du mouvement qui va s'accomplir. Observateur, curieux, chercheur, un peu terre à terre, Aristote travaille avant tout à se rendre compte de ce qui est. S'il parle sur la logique, c'est pour *remarquer* les procédés des raisonneurs; s'il traite de la rhétorique, c'est pour *noter* la façon dont s'y prennent les orateurs. Et de même pour tous les sujets, qu'il s'agisse de métaphysique ou d'animaux, du souverain bien ou des constitutions politiques. Aristote avait épluché une à une cent cinquante-huit constitutions de cité. Voilà comment il travaille, et Platon, son maître, l'appelait « le liseur ». Alexandre n'essaya pas de le corriger de ce défaut, puisqu'il lui donna huit cents ta-

lents (seize cent mille francs) pour s'acheter des livres, ce qui était un luxe inouï. On a dit que l'âge de la « science livresque » avait commencé avec Aristote. Jamais, en effet, on n'avait rencontré cette vaste *systématisation*, cette universelle réduction en formules, et pour ainsi dire en « dictionnaire », de tout le savoir accumulé jusqu'alors. C'est que les conditions antérieures étaient peu favorables à ces « conquêtes » de l'érudition, comme elles étaient peu favorables aux « conquêtes » matérielles de la Cité. Qu'on songe à l'émiettement de ces cités grecques, au coût des manuscrits, à la difficulté de les reproduire, à la petitesse des moyens dont disposaient les plus riches citoyens de chaque république, d'ailleurs en butte aux accusations, aux bannissements, à toutes les tracasseries des multitudes démocratiques, et l'on comprendra que, si des génies brillants pouvaient s'élever, des collections patientes de livres et de choses pouvaient difficilement se créer. Ces difficultés se trouvent bien diminuées pour Aristote et les successeurs d'Aristote. Les cités unies, la sécurité augmentée, des Mécènes riches et stables, des renseignements nouveaux arrivant de pays éloignés : tout cela est favorable à l'essor de *savants* proprement dits, amis des recherches d'érudition et du travail tranquille, heureux de profiter de ce qui a été su avant eux sans avoir à recommencer les mêmes recherches, et s'attachant volontiers à extraire la moelle des travaux antérieurs, en les commentant judicieusement, plutôt qu'à fabriquer des théories personnelles. En un mot, la fantaisie scientifique décline et nous sommes à l'aurore de l'érudition.

L'art en possession de ressources nouvelles : perfection technique et raffinement. — L'art, enfin, est en possession de ressources nouvelles. Il peut profiter, lui aussi, de trouvailles accumulées, et, d'autre part, les « commandes », grâce à la richesse de ses protecteurs, ne lui manquent pas. Les princes macédoniens aiment l'art, comme Philippe, comme Alexandre, parce qu'ils sont des Grecs, des civilisés, des descendants de bannis urbains redescendus dans leur ancien milieu. Opu-

lents et puissants, ils peuvent entreprendre des travaux grandioses, et ne reculent pas quelquefois devant le colossal (témoin le fameux colosse de Rhodes). Ils aiment à restaurer les cités antiques et déchues, et à leur donner un cachet de splendeur. Mais ce qu'il importe d'établir, c'est que l'expansion prodigieuse du type grec favorise le raffinement dans les arts, avec le triomphe des *procédés*, désormais bien connus et bien catalogués par tous les artistes. Les difficultés matérielles sont vaincues : les peintres possèdent toutes les drogues nécessaires à la variété des couleurs; les sculpteurs ont fait les études et les camparaisons nécessaires à l'établissement d'un certain code de proportions harmonieuses dans le corps humain. Cela ne veut pas dire que les artistes de cette époque soient, au point de vue de la beauté pure, supérieurs à ceux de l'âge précédent. C'est là une question d'esthétique dont nous n'avons pas à nous occuper. Constatons seulement que, de l'aveu de tous, ils sont plus riches en *savoir-faire*, et que leur éducation technique est absolument achevée. Ils recherchent la vérité, le mouvement, la grâce, l'originalité. Ce qui contribue à donner à l'art plus de ressources, c'est le choix plus libre des sujets. Nous avons déjà vu, dans la période précédente, l'art moins esclave de la cité et des traditions religieuses. Le phénomène, qui s'était dessiné avec la décadence de l'esprit de cité, s'accentue naturellement avec les conquêtes macédoniennes, qui diminuent de plus en plus le règne de cet esprit. L'art devient plus profane, plus complaisant pour les caprices individuels des riches Mécènes. C'est l'époque d'Apelle de Colophon, peintre favori d'Alexandre, dont on disait qu'il résumait tous les dons de ses prédécesseurs. C'est l'époque du sculpteur Lysippe de Sicyone, qui recherche l'« effet » par des proportions nouvelles. Des anecdotes couraient sur l'extraordinaire habileté avec laquelle Apelle imitait la nature et sur les méprises que cela causait. Du reste, le « tour de force » commençait à tenter. Pausias, autre peintre de ce temps, avait fait un tableau où une femme, en train de boire, levait une bouteille transparente à travers laquelle on voyait sa figure. La mosaïque devient à la mode et

commence à produire d'ingénieuses fantaisies. Vers la même époque, la sculpture produit le célèbre Laocoon, où l'expression du mouvement est poussé à un degré inconnu jusqu'alors. Ces quelques traits, que nous choisissons entre bien d'autres, donnent une idée de l'orientation de l'art et de la façon dont il ressent le contre-coup de la transformation sociale. Du reste, à l'exemple d'Alexandre, les divers « grands chefs » qui lui succèdent sont des lettrés, des hommes de goût, et même des amoureux de la beauté. Démétrius Poliorcète, assiégeant Rhodes, avec ses fameuses machines, ordonne à ses « artilleurs » d'épargner un faubourg de la ville, de peur d'atteindre la maison du peintre Protogène, qui est en train de travailler à un grand tableau. Si l'on veut bien maintenant se souvenir de ce que nous avons dit en parlant des Héraclides, et de la légende qui donne Jupiter, le bandit olympien, pour père aux neuf Muses, on ne s'étonnera pas de voir les montagnards macédoniens déployer, dès leur descente, un tel amour pour les choses de l'art. Peut-être ne pouvaient-ils pas rendre cet art plus parfait, celui-ci ayant atteint la perfection en vertu des causes antérieures, mais du moins pouvaient-ils multiplier les productions artistiques, les varier et leur fournir l'occasion d'étonner encore, tantôt par la grandeur inusitée, tantôt par le fini des détails, tantôt par des « effets » curieux, tantôt par une grâce un peu molle qu'on ne pouvait connaître à l'époque austère où l'inspiration patriotique et religieuse renfermait en des limites relativement étroite le choix des sujets.

La persistance du clan chez les vainqueurs ; les luttes entre les lieutenants d'Alexandre. — L'origine des Macédoniens, qui se révèle dans leur aptitude à comprendre et à protéger les beaux-arts, se révèle aussi par les luttes de clans qui les accompagnent dans leurs succès et leur grandeur. Nous avons dit qu'Alexandre, dans sa jeunesse, avait connu ces luttes de clans chez son père et mené l'existence d'un proscrit, avant de mener celle d'un vainqueur. Plus tard, au plus fort de ses victoires, il eut à réprimer des mutineries et des *grèves* de ses soldats.

Une fois, malgré des distributions d'argent toutes récentes, vingt mille d'entre eux veulent partir, et le conquérant est obligé, comme les héros d'Homère, d'employer l'*éloquence* pour les retenir auprès de lui. L'amitié, chez lui comme chez cet Achille qu'il admirait si passionnément, occupait une large place dans son cœur. Son ami Ephestion étant venu à mourir, il se livra, comme Achille lors de la mort de Patrocle, à une douleur effrayante, fit à son favori des funérailles qui coûtèrent plus de cinquante-deux millions, et songea à le faire adorer comme un dieu. Dans certains festins qui dégénéraient en orgies, cet homme supérieur perdait sa raison et allait jusqu'au meurtre. Rien d'étonnant si, une fois cet homme disparu, et il mourut à trente-trois ans (323), ses lieutenants se soient disputé l'empire les armes à la main. Pendant vingt-deux ans se poursuivent des luttes confuses, où les opérations militaires se mêlent aux meurtres individuels. C'est la guerre des clans albanais transportée sur un théâtre démesurément agrandi. C'est au cours de ces luttes que se distingue comme capitaine Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, contre qui se sont ligués les autres généraux. Séleucus, un de ceux-ci, exécute pendant le même temps une nouvelle expédition dans l'Inde, où il pousse plus loin qu'Alexandre et d'où il revient chargé d'immenses dépouilles (toujours l'attrait des « toisons d'or »). Enfin, après bien des heurts, l'empire finit, sous l'influence victorieuse de la configuration des lieux, par se diviser en trois royaumes correspondant à peu près aux trois parties du monde : Europe, Asie, Afrique, autrement dit Macédoine, Syrie, Égypte. Quelques états secondaires, Pergame, Pont, Bithynie, Arménie, Cappadoce, subsistent en Asie à côté de la Syrie. Les chefs macédoniens qui s'implantent dans ces royaumes, grands ou petits, entrent peu à peu dans la peau des anciens monarques ou satrapes d'Orient, tout en conservant quelque chose de la civilisation grecque, ce qui les élève au-dessus des types précédents.

Le réveil des rivages d'Asie : Pergame et Rhodes. — Avec

cette infusion d'éléments grecs, les rivages d'Orient se relèvent, et le centre de gravité du commerce hellénique se déplace nettement de l'ouest à l'est. Beaucoup de Grecs, et parmi eux, évidemment, ceux qui possèdent au plus haut degré l'esprit d'entreprise, ont émigré en Asie ou en Égypte, pour utiliser les nouvelles ressources mises à la disposition du génie mercantile. Comme après le retour des Héraclides — et la descente des Macédoniens n'est-elle pas un retour d'Héraclides? — la sphère brillante de l'activité hellénique se transporte de l'autre côté de la mer. Nous avons parlé et reparlerons d'Alexandrie. Mais, en Asie Mineure, l'ancienne Ionie a un regain de prospérité. Éphèse reprend une importance qu'elle aura encore au moment du christianisme et des épîtres de saint Paul. Mais le centre de cette activité s'établit à Pergame, à l'entrée de la « route royale » d'Asie Mineure. Là semblent se régénérer, sous les Attales, les richesses de Crésus qui les avait précédés au même endroit. Sous l'action de cette richesse, Pergame reprend le rôle de Sardes et devient une ville splendide, couverte de monuments somptueux, où les princes collectionnent les manuscrits et encouragent les arts. Un autre centre dont la prospérité devient éclatante, c'est Rhodes. Cette île, située au point où la côte d'Asie Mineure, après avoir couru du nord au sud, s'infléchit brusquement de l'est à l'ouest, constitue une étape obligatoire, un entrepôt tout indiqué pour les marchandises venant d'Orient par mer. C'est pour elles le carrefour à partir duquel elles vont s'acheminer, soit vers l'Ionie, soit vers la Macédoine, soit vers la Grèce. C'est le complément d'Alexandrie trop éloignée de l'ancien monde grec. On signale à Rhodes, à cette époque, un grand afflux d'étrangers, et d'étrangers riches. Des bannis de distinction s'y réfugient. Des « rentiers » s'y installent. Des écoles célèbres s'y fondent. Des philosophes, pouvant « vivre », ont le loisir d'y « philosopher ». La richesse de ces commerçants leur permet de déployer au besoin pour leur défense, comme c'est le cas pour les grandes villes de commerce lorsqu'elles sont assiégiées, un acharnement spécial appuyé sur un grand luxe de remparts et de machines. Ces

hommes riches défendent énergiquement leurs richesses, et par des moyens que seule la richesse fournit. Mais dans les grands centres de ce genre, si le caractère hellénique continue à dominer, le type n'est pas sans emprunter quelques traits à celui de la grande cité maritime phénicienne. L'Orient, peu à peu, va déteindre sur le Grec, et nous tâcherons d'apprécier, à propos d'Alexandrie, la valeur de cette influence. Ce qui est certain, toutefois, c'est que tout le décor de la vie grecque, importé par les vainqueurs, s'impose à ces cités nouvelles ou rajeunies. A en juger par le spectacle des ports, des temples, des théâtres, des places publiques, on y retrouve Athènes ou Corinthe *en plus grand*. Et pourtant elles seront moins illustres, car l'illustration ne dépend pas exclusivement de la grandeur, mais encore de l'intérêt qui s'attache aux choses dont certains écrivains privilégiés ont supérieurement écrit. C'est la même cause qui rend les batailles entre successeurs d'Alexandre moins intéressantes que celles de la guerre du Péloponèse, bien que le talent des tacticiens y ait été au moins aussi remarquable et le nombre des soldats incomparablement plus grand.

Le déclin des rivages d'Europe : Athènes ville d'études. — Pendant que les rivages d'Orient reprennent l'essor, les rivages de la Grèce déclinent. La Grèce est désormais un accessoire de la Macédoine. Sans doute, des velléités d'affranchissement se sont fait jour depuis le triomphe de Philippe. Alexandre, avant de partir pour la Perse, a eu à réprimer une révolte des Thébains. Pendant qu'il est au fond de l'Asie, ce sont les Lacédémoniens qui s'insurgent. A sa mort, c'est Athènes qui veut se ressaisir et l'on voit reparaître Démosthènes, prêchant aux Grecs la liberté. Grâce à un habile chef de mercenaires nommé Léosthènes, les Athéniens et leurs alliés obtiennent d'abord quelques succès. C'est la guerre « lamiaque », du nom de la ville de Lamia en Thessalie. Mais ces succès étaient dus à ce qu'Antipater, gouverneur de la Macédoine, n'avait pas encore concentré toutes ses forces. D'autre part, Léosthènes est tué, et la bataille de Cranon, perdue par les Grecs, leur fait définitivement com-

prendre qu'une puissance militaire supérieure à la leur s'est désormais élevée au-dessus d'eux. Une garnison macédonienne s'installe à Athènes. Démosthènes, traqué par les soldats d'Antipater, s'empoisonne à Calaurie, dans le temple de Neptune. Bientôt même on exige la mise à mort de Phocion. Et ce qui se passe à Athènes se passe ailleurs. L'indépendance des cités est morte. Les rois de Macédoine, à partir de ce moment, jouent pratiquement le rôle de « rois de Grèce », tout en laissant souvent aux cités, par la conservation d'une autonomie habilement contrôlée par eux, l'agréable illusion qu'elles se gouvernent encore elles-mêmes.

Cela ne veut pas dire que le commerce disparaisse de la péninsule. Seulement c'est un commerce inférieur et subordonné. En ce qui concerne spécialement Athènes, on ne peut dire que cette ville devienne une « ville morte ». Au contraire, la sécurité établie par la domination macédonienne paraît y favoriser le tranquille courant des affaires et justifier ainsi les aspirations d'Isocrate, soupirant après un grand gendarme pacificateur. La vérité, c'est qu'Athènes devient un centre secondaire, absolument éclipsé par plusieurs cités d'Asie Mineure, et qu'elle ne peut plus songer à lutter, comme autrefois, pour la suprématie maritime, persuasion décourageante qui influe, en le déprimant, sur le caractère athénien.

Il reste à Athènes une supériorité plus difficile à lui ravir : la supériorité intellectuelle. Elle reste, au milieu du bouleversement général, une ville d'écoles et de lettrés. Son prestige même, à ce point de vue, s'accroît en raison du nombre des territoires nouveaux où l'on se met à parler sa langue, à apprendre son histoire, à admirer ses écrivains antérieurs. C'est une ville où les amateurs et les dilettantes se rendent en pèlerinage, et où l'enseignement du beau langage fleurit toujours. En un mot, la physionomie d'Athènes devient un peu, comme nous le dirions, celle d'une belle ville « de province » au glorieux passé, possédant quelque université remarquable, des sociétés savantes, des monuments, des cicerones, une société pleine de culture et de goût. C'est la « gloire d'Athènes » qui com-

mence et qui, perpétuée par l'éducation scolaire, se transmettra jusqu'à nos jours.

L'abaissement de la cité pousse à l'amusement : la comédie nouvelle. — Depuis la conquête macédonienne, le gouvernement de la cité a moins d'importance et excite moins d'ambitions. Les institutions fonctionnent toujours, mais la conquête du pouvoir est moins profitable. La tentation de la politique, sans disparaître, diminue donc, et deux conséquences en découlent : d'une part, beaucoup d'esprits se laissent dériver du côté de l'amusement; de l'autre, la préoccupation de la vie privée, et des règles qui doivent la conduire, se fait plus fortement sentir.

Il est à noter que le plus grand écrivain qu'ait vu fleurir Athènes après la conquête macédonienne est un poète comique, Ménandre, qu'entourait d'ailleurs un groupe d'autres auteurs presque aussi célèbres, cultivant le même genre que lui.

Les œuvres de Ménandre sont perdues, mais l'on connaît suffisamment le « genre » de cette comédie, dite « comédie nouvelle ». Elle est nouvelle en ce sens qu'elle ne s'égare plus, comme celle d'Aristophane, dans la satire politique. Elle s'attache simplement à mettre en scène les mœurs privées et à ridiculiser ce qui paraît ridicule. Bien qu'il s'agisse des mœurs privées, il est à noter que le lieu de la scène est généralement une place publique. C'est en plein air, en effet, que l'on vivait presque tout le long du jour. De même, dans ces comédies, les hommes jouent un rôle bien plus important que les femmes, ce qui répond à ce que nous avons dit de l'organisation famimiliale, et, parmi les personnages féminins, les courtisanes occupent plus de place que les honnêtes femmes. Elles seules, en effet, « font parler d'elles ». Parmi les types caractéristiques, citons le *parasite*, ou l'homme spirituel, mais pauvre, qui cherche à vivre de son esprit en se faisant nourrir par les riches. La canaille athénienne était bien ce qu'il fallait pour produire cet « auxiliaire du divertissement ». Remarquons encore le *soldat fanfaron*, né des récits pompeux des mercenaires ou des « con-

quistadors » macédoniens. C'est encore le marchand d'esclaves, être vil et ignoble, mais nécessaire, comme pourvoyeur de la débauche, à cette société qui voulait s'amuser. Les démêlés entre pères et fils attestent la dislocation familiale encore combattue par la tradition. La multiplicité des dénouements constitués par la reconnaissance des jeunes filles enlevées sur mer prouve que la piraterie, malgré la police macédonienne, subsistait encore dans l'Archipel, tant il est difficile, même aux chefs les plus puissants, de réagir contre la nature des choses.

Le triomphe incontesté d'Athènes dans la comédie tient en partie à ce que tout le monde, dans cette ville, pouvait comprendre la langue parlée au théâtre, et non seulement la comprendre, mais en saisir les finesses. Tel n'était pas le cas des cités d'Asie, et encore moins d'Alexandrie, où une populace cosmopolite faisait plus ou moins cortège aux hellénisants.

L'abaissement de la cité pousse les esprits sérieux à la réglementation systématique de leur vie privée : épicuréisme et stoïcisme. — Mais l'amusement n'est pas tout dans la vie privée. Bien des gens se posaient cette question : Comment se conduire dans l'existence? Et cette question avait plus d'intérêt pour deux causes : d'abord parce que la conquête du pouvoir était moins attrayante, ensuite parce que la foi dans les dieux se perdait. La religion, sous les coups des sophistes et des philosophes, avait reçu plusieurs brèches. Le scepticisme, des hautes classes où il avait pris naissance, descendait naturellement dans les classes moyennes. De là une certaine angoisse chez les esprits désemparés qui cherchaient à orienter leur vie et, en bons intellectuels grecs, à systématiser leurs actions pour pouvoir, au cours des conversations de la place publique, en raisonner à perte de vue. Cette formation de la conscience, c'est souvent la religion qui y pourvoit. Tel est son rôle normal, et, comme ce rôle correspond à un besoin fondamental, la religion ne peut le laisser échapper sans que quelque autre organisme prenne sa place. Les philosophes deviennent donc directeurs de conscience, et leur vogue s'en trouve accrue. Ils ont plus d'auditeurs

que jamais, car la mode de la philosophie s'est répandue, a gagné de haut en bas, et pénètre jusque dans le peuple. De pauvres gens, comme le jardinier Cléanthe qui étudie la nuit après son travail du jour, font des miracles d'héroïsme pour assister aux « cours » de ces nouveaux prédicateurs. Cet enthousiasme, cette adoration pour les philosophes ne peut venir que de ce que ceux-ci ont su trouver, par un moyen d'action profond et intime, le chemin du cœur, et de ce qu'ils ont des baumes souverains ou prétendus tels pour les blessures de l'âme.

De là l'épicuréisme et le stoïcisme, doctrines qui viennent mettre en système des états d'âme bien anciens et bien appropriés au milieu social hellénique. Comme rien ne se fait sans transition, l'épicuréisme a été précédé par l'école cyrénaïque, fondée par Aristippe, disciple de Socrate, apologiste du plaisir. Le stoïcisme, de même, a pour précurseur Antisthènes, autre disciple de Socrate, fondateur de l'école cynique. C'est d'Antisthènes que Socrate disait : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » C'est Diogène, disciple d'Antisthènes, qui, couché dans une grande jarre, disait à Alexandre : « Retire-toi de mon soleil », et jetait son écuelle de bois en voyant un berger boire dans le creux de sa main.

C'est que la philosophie pratique, aussi bien chez les épicuriens que chez les stoïciens, va tendre à un même but : *la réalisation du bonheur par la modération dans les désirs*. Ce précepte convient à une race naturellement sobre, jouissant, sous un climat heureux, d'une vie facile, et apte à compenser les jouissances matérielles par les délectations de l'esprit. Les deux doctrines se ressemblent donc plus qu'elles ne diffèrent. « Tâchez d'être heureux, dit l'une, mais vous êtes prévenus qu'il faut pour cela être vertueux. » — « Soyez vertueux, dit l'autre, et vous verrez que, par là même, vous serez heureux. » Et le bonheur apparaît sous la forme de l'*ataraxie*, mot qui signifie absence de trouble, et que les Latins ont traduit par *indolentia*, d'où nous avons tiré *indolence*. C'est en ne faisant rien, en fuyant l'effort, l'initiative, les entreprises, que l'on arrive à l'état d'âme idéal. Les stoïciens s'attacheront spécialement au

traitement de la douleur par la suggestion (Douleur, tu n'es point un mal). Les épicuriens insisteront davantage sur les avantages du plaisir, tout en bannissant les plaisirs intenses; mais ils prêcheront également l'acceptation calme de la douleur, quand celle-ci délivre d'une douleur plus grande ou doit procurer un plaisir. C'est surtout plus tard, chez les Romains, que les différences s'accentueront entre épicuriens dégénérés et stoïciens exagérés. Le développement du luxe poussera certains épicuriens à proclamer, sinon officiellement, du moins pratiquement, la doctrine du plaisir immédiat et quelconque. Le stoïcisme attirera, au contraire, ceux qu'une éducation plus ou moins militaire, plus ou moins « spartiate » — on se rappelle l'histoire du petit garçon qui se laissait manger le ventre par un renard — aura prédisposés mieux que les autres à supporter la souffrance. La vanité n'est pas d'ailleurs sans y trouver son compte. Le stoïcien aime à « poser » pour « la galerie ». Et l'on conçoit que, dans une société où l'on vit en plein air, ces sortes de défis peuvent se donner libre carrière.

C'est en plein air, précisément, qu'enseignent Épicure et Zénon, fondateurs des deux écoles. Le premier est célèbre par ses « jardins »; le second par son « portique », dont le nom passe à l'ensemble de ses sectateurs. Et peut-être était-il nécessaire aux « maîtres » de discourir en plein air, car l'affluence, au dire des historiens, était énorme. « Les disciples et amis d'Épicure, dit Diogène de Laërte, étaient si nombreux que des villes entières n'eussent pu les contenir. » Même en faisant la part de l'exagération, cette assertion demeure significative, et l'on peut en conclure que la philosophie, comme le théâtre, jouait un rôle important dans la vie extérieure d'Athènes vers le troisième siècle. Le « mouvement » philosophique n'était pas alors une métaphore. C'était quelque chose de visible comme les cérémonies, les processions et les fêtes publiques. Et l'attrait d'Athènes sur les Romains d'élite, lors de la conquête, n'en deviendra que plus puissant.

XIII

LA DÉFORMATION ET L'ÉCLIPSE DU TYPE GREC. — LE MONDE ALEXANDRIN. — LA GRÈCE DEVANT ROME, DEVANT LES TURCS ET DEVANT L'EUROPE MODERNE.

Alexandrie : le type grec y est entouré et cantonné par la foule cosmopolite. — Nous ne pouvons suivre, dans toute l'Asie sud-occidentale, l'évolution du type grec *projeté en Orient.* Nous avons dit que les émigrants hellènes s'y révèlent comme des fondateurs ou des restaurateurs de villes, qu'ils donnent une magnifique impulsion au commerce et fournissent des artistes, pendant que les chefs macédoniens rajeunissent les dynasties de souverains et procurent à ces régions des chefs remuants, ingénieux, « civilisés », capables d'entreprendre de grands travaux matériels et de patronner richement toutes les manifestations de l'activité intellectuelle.

Nous nous contenterons d'observer le phénomène là où il est le plus intense, c'est-à-dire à Alexandrie.

Alexandrie diffère des cités de la Grèce en ce qu'elle est une très grande ville, bien plus vaste et bien plus peuplée qu'Athènes ou Corinthe. Sa population dépasse peut-être un million d'habitants. Mais c'est un immense caravansérail cosmopolite où les Grecs ne sont pas seuls. Autour du monde « select », représenté par l'élément hellénique, grouille toute une multitude « barbare » : d'abord les Égyptiens accourus de la vallée du Nil, et qui fournissent le fond de la population ouvrière; ensuite des Asiatiques divers, des Phéniciens très probablement,

réfugiés dans ce nouveau port après la ruine de Tyr, des Juifs très nombreux, et toute sorte d'immigrants en quête soit d'un travail, soit d'un moyen d'exploiter celui des autres. C'est la foule anonyme qui passe et repasse, au milieu de laquelle on peut regarder longtemps sans reconnaître personne, et qui donne au nouvel entrepôt commercial de l'Orient plus de ressemblance avec la Babylone antique ou avec le Paris moderne qu'avec les villes modestes de la Grèce. C'est, de plus, une foule rapide, affairée, tumultueuse, se ruant à ses affaires ou à ses plaisirs avec un brouhaha que l'agora d'Athènes ne connaissait point, sauf pour les délibérations de l'assemblée et les procès politiques. Mais ici, la politique est réservée au seul souverain. Ce sont donc d'autres causes qui produisent le tapage, et notamment certaines fêtes, mi-grecques, mi-orientales, qui font courir le public. Une pittoresque évocation de cette foule nous est donnée par Théocrite, poète sicilien, lorsqu'il nous montre, dans un dialogue, deux commères syracusaines fendant la presse pour se rendre à la fête d'Adonis.

« Praxinoé. — Bons dieux! que de milliers d'hommes! Est-ce qu'il faudra percer cette maudite foule? On dirait une fourmilière. Ma bonne, qu'allons-nous devenir? Voici les chevaux de la garde du roi... Cavalier, ne m'écrasez pas! Ah! comme ce cheval se cabre! comme il est fier et rétif! Eunoé! te rangeras-tu? Il tuera son cavalier... Que j'ai bien fait d'avoir laissé mon fils à la maison!... Gorgo, donne-moi la main; toi, Eunoé, prends celle d'Eutychide : tiens-la bien ferme de peur de nous perdre... Ne nous séparons pas, entrons toutes ensemble... Ah! Gorgo? ma robe déchirée!... On nous écrase. Eunoé, allons donc! ferme! un dernier effort! Bien! tout le monde est entré! »

Ne dirait-on pas le spectacle de Paris un jour où il y a « quelque chose à voir? » La presse et la badauderie des grands centres urbains est admirablement saisie par le poète. La « garde à cheval », elle-même, n'est pas oubliée.

On conçoit que, dans cette foule, les purs Grecs se trouvent presque noyés. Pourtant ils se sentent l'élite. Ils ont la richesse

et l'instruction. Le roi est de leur race, puisque les Macédoniens sont des Grecs. Ils ne sont donc pas tentés de baisser pavillon devant la cohue étrangère qu'ils méprisent, mais ils se rapprochent entre eux, se cherchent pour se serrer les coudes, et commencent à constituer une « colonie » à part, dans le sens donné aujourd'hui à ce mot par le langage consulaire. Seulement c'est la « colonie » dominante, celle qui éclipse toutes les autres par son prestige, la seule capable de laisser d'elle une trace durable dans l'histoire, grâce aux écrivains qu'elle possède, et que les autres « colonies » ne possèdent pas.

Il y est dominé par de grands monarques mi-grecs, mi-orientaux : les Ptolémées. — Entouré par la masse cosmopolite, le type grec est encore dominé par une puissance inattaquable : celle du roi, c'est-à-dire du conquistador macédonien qui, entré dans la peau des anciens souverains de l'Égypte, hérite de leur pouvoir absolu et monopolise les pouvoirs publics. Les Grecs d'Alexandrie ont donc beau être une élite ; ils n'ont pas à tirer de leur sein l'organisme d'une Cité. Le Ptolémée, avec sa « garde à cheval », est là pour les décharger de ce soin. Car ce souverain n'est pas seulement l'homme d'une ville et de sa banlieue. C'est l'homme d'un vaste territoire, qui a derrière lui tout un arrière-pays pour le soutenir. Écoutons les éloges fastueux que lui prodigue Théocrite : « Son empire s'étend au loin sur la terre et sur la mer, il comprend des contrées nombreuses et des milliers de nations... Nulle terre n'est plus fertile que l'Égypte au sol bas... Nulle terre n'est plus riche en grandes villes, ouvrages merveilleux des hommes. Elle en a *trois fois dix mille, et encore trois fois mille, trois fois cent, trois fois neuf et deux fois trois*. Ptolémée règne sur toutes ces villes. Il y joint une partie de la Phénicie, de l'Arabie, de la Lybie et de l'Éthiopie aux noirs habitants. Il dicte des lois à la Pamphilie, à la Cilicie, aux Lyciens belliqueux, aux Cariens amoureux des combats, et ses redoutables vaisseaux ont mis les Cyclades en son pouvoir... L'or ne dort pas amoncelé dans son palais, comme la richesse des fourmis travailleuses ; les demeures glo-

rieuses des dieux en ont leur part; car Ptolémée sait offrir aux immortels de riches présents; sa libéralité enrichit les rois généreux, *embellit les villes et récompense les services reçus*. Les poètes ont aussi des droits à sa générosité, et nul ne fait entendre, aux fêtes de Bacchus, un chant harmonieux, sans qu'un don magnifique paye cette habileté. Aussi les interprètes des Muses disent-ils au monde les bienfaits de Ptolémée. Or quel plus bel avantage peut acheter la richesse, qu'une glorieuse place dans la mémoire des hommes? La gloire des Atrides est toujours debout, et les immenses trésors qu'ils emportèrent du palais de Priam ont disparu pour toujours. »

Plus qu'un long exposé, cette citation fait parfaitement voir la situation de la « colonie » grecque d'Alexandrie vis-à-vis de Ptolémée, ainsi que la persistance des caractères grecs dans la domination de ce prince. C'est bien le descendant de ces terribles Mécènes montagnards qui jadis, tout en exterminant les brigands et en faisant la police, goûtaient passionnément les aèdes joueurs de lyre et, par ce culte des Muses, filles de la montagne comme eux, élevèrent le niveau artistique des Grecs de la plaine qu'ils avaient vaincus. Notons un détail de l'éloge de Théocrite : Ptolémée, y est-il dit, a conquis les Cyclades, grâce à la supériorité de sa marine. Il occupe divers postes sur les rivages de l'Archipel. Ce sont autant de points de contact avec la Grèce pure. Tout en s'adaptant avec souplesse aux nécessités de sa situation en Égypte et aux habitudes du peuple égyptien, Ptolémée tient à rester Grec le plus qu'il peut et à continuer du mieux qu'il peut le rôle civilisé d'Alexandre. Tel sera du moins le cas des *premiers* Ptolémées, car, vers la fin de la dynastie, l'influence orientale, distillée sans interruption par toutes les forces du « Lieu », tend insensiblement à prévaloir, ce qui favorisera le retour vers l'inertie et, par contrecoup, la conquête romaine.

Les ressources en livres et en documents favorisent l'érudition et la science. — Comme Alexandre, comme les souverains d'Antioche et de Pergame, le Macédonien, maître de l'É-

gypte, protégeait les lettres, les sciences et les arts. Des arts, nous avons peu à dire. Ils continuent l'évolution indiquée à propos d'Alexandre. C'est le triomphe du raffinement, et aussi celui du luxe privé. La mosaïque est fort goûtée. Les peintures d'appartements, analogues à celles de Pompéi, se généralisent. Le « métier » se maintient, et produit des œuvres célèbres. C'est surtout à Pergame, à Tralles et à Rhodes que brille la sculpture du temps. Les « objets d'art » de fantaisie se multiplient pour satisfaire le luxe. Pour la science, elle se développe dans le sens que faisait prévoir l'œuvre caractéristique d'Aristote. Elle consiste surtout dans l'érudition. Les savants alexandrins sont merveilleusement outillés en *livres*. De l'opulence des Mécènes naissent les bibliothèques, et des bibliothèques naît le type de l'auteur *documenté*, qui est désormais en mesure d'étudier une question à fond, de mettre à profit les travaux antérieurs, de comparer et de commenter les textes. Alors se développent des genres nouveaux : la grammaire, la critique, la traduction. Alors se distinguent Zénodote et Aristophane de Byzance. Alors s'illustre Aristarque, dont le nom deviendra synonyme de parfait critique. C'est l'apparition de ce que nous appellerons les « thèses de doctorat ». La science prend pour objet les livres, et les dissèque. C'est à proprement parler la *philologie*, chose naturellement agréable à des Grecs qui *aiment le langage*. D'autres sciences utilisent les renseignements désormais fournis par l'élargissement des relations commerciales. La géographie devient moins fantaisiste et moins sommaire que jadis. Ératosthènes, en attendant Ptolomée, enregistre dans cet ordre d'idées les connaissances positives de son temps. Mais la science qui invente continue, presque partout, à faire regretter son absence. Il est probable que le travail esclave, dans toute l'antiquité classique, mettait obstacle à la recherche d'innovations industrielles. Une brillante exception éclate cependant, mais pas à Alexandrie ni dans les autres grandes cités de l'Orient. C'est celle du Syracusain Archimède. Cet homme, géomètre, physicien, ingénieur, est bien grec par le goût désintéressé des spéculations de l'esprit et l'enthousiasme intellectuel

qu'on lui prête. Les deux principaux traits qu'on cite de lui en font une figure bien typique. C'est lui qui, ayant découvert dans un bain le principe d'hydrostatique auquel on devait donner son nom, sort aussitôt et, oubliant de se vêtir, se met à courir dans les rues de Syracuse en criant : « J'ai trouvé! » C'est encore lui qui, lors de la prise de Syracuse par les Romains, prise qu'il avait essayé de conjurer par des miroirs ardents qui brûlaient la flotte ennemie, demeure absorbé dans l'étude d'un problème qui le ravit au sentiment des choses extérieures, de sorte qu'un soldat, envoyé par Marcellus pour le conduire auprès de celui-ci, s'irrite de voir le savant ne pas lui répondre, et le perce brutalement de son épée. Si Archimède, comme Théocrite, n'est pas alexandrin, il respire l'atmosphère de la civilisation nouvelle dont Alexandrie est l'un des principaux centres, et d'autres géomètres, moins illustres sans doute, mais savants pour leur époque, se faisaient admirer dans les cités grecques de l'Orient. Tout porte à croire que la combinaison de l'esprit grec, subtil et raisonneur, avec la multiplicité des connaissances apportées par la grande navigation, contribua puissamment aux quelques progrès effectués alors dans l'ordre scientifique. Les Grecs, héritiers de la Phénicie, ne voyaient pas plus de choses que les Phéniciens, mais, plus spéculatifs, ils les méditaient davantage.

La poésie devient raffinée, érudite, amoureuse, supérieure dans les genres inférieurs. — La littérature, à Alexandrie, est sœur de la science. Elle est érudite, elle est « docte ». Les écrivains sont désormais des « gens de lettres ». Ils ont une profession officielle, et on les protège officiellement. La littérature, en effet, devient *une institution d'État*. Le littérateur qu'a distingué le souverain reçoit de lui plus que des encouragements. Il est logé *par son Mécène*. Alexandrie voit s'élever un « Musée », ou « Palais des Muses ». Là, dans une sorte d'enceinte sacrée, administrée par un grand prêtre, vivent les grands « intellectuels » du temps. C'est toujours le procédé de l'ancien chef montagnard, jaloux d'inviter à sa table et de réunir autour de

lui les supériorités de l'intelligence ; mais ce procédé est devenu formaliste, systématique, adapté aux pompes de l'Orient. Poètes, érudits, savants de toute espèce fraternisent dans ce local. Ils y trouvent des réfectoires, des salles de réunion, des laboratoires et observatoires, des jardins zoologiques et botaniques, et surtout la fameuse Bibliothèque où se trouvent rassemblés, à frais énormes, sept cent mille manuscrits. C'est une pension, c'est un atelier intellectuel, c'est une « Université », où les « beaux esprits » de l'époque, délivrés de tout souci au sujet de la vie matérielle, n'ont qu'à se préoccuper et à s'entretenir des choses de l'esprit, bref une sorte de cage dorée que le satirique Timon d'Athènes caractérise d'un mot assez piquant, mais assez exact, en l'appelant la « volière des Muses ».

Les poètes qui vivent là ne sont pas des nullités, mais leur poésie se ressent fortement des bouleversements qui ont agité le monde grec.

Cette poésie a perdu l'enthousiasme, qui ne peut faire bon ménage avec trop de métier et d'érudition. Elle a perdu la ferveur religieuse, déjà battue en brèche à l'époque précédente par les progrès de la philosophie et qui, avec l'éparpillement de la race au milieu des religions orientales, ne peut que subir de nouveaux chocs. Elle a enfin perdu l'esprit de cité, puisqu'elle est faite désormais pour des cosmopolites, que les affaires d'État ne regardent plus.

La poésie, qui perd ces caractères, en acquiert d'autres qui la marquent de leur cachet.

Elle devient *raffinée,* affectionne la subtilité, les tours de force, les prouesses d'obscurité systématique. Sans doute, on est toujours hynoptisé par la contemplation des grands auteurs devenus classiques ; mais, pour ne pas faire comme eux, on reprend les matières qu'ils ont traitées en se battant les flancs pour faire mieux, et l'on fait moins bien. L'emphase et l'amphigouri, si rares jadis, sont à la mode. Le poète Callimaque, pleurant la chevelure que la reine Bérénice a dû se faire couper, s'indigne contre les Chalybes qui travaillent le fer, parce que le fer fait des ciseaux. Il rappelle que les Mèdes, avec ce métal, ont percé

le mont Athos, et il ajoute : « Que peuvent faire des cheveux, quand de telles masses cèdent au fer ! » Or Callimaque est un des plus brillants poètes d'Alexandrie. Très distingué aussi, ce Lycophron qui, dans un monologue débité par Cassandre, fille de Priam, s'ingénie à accumuler les allusions mythologiques les plus obscures. Simmias de Rhodes s'amuse à composer des poésies où les vers, de longueur inégale, peuvent être disposés de manière à représenter l'objet que l'on décrit : une coupe, une hache, les ailes de l'Amour. On recherche les titres rares et surprenants, qui « tirent l'œil ». On cultive les énigmes en vers, les « devinettes ». Lycophron, paraît-il, est l'inventeur de l'anagramme. C'est l'exaspération du « métier » et le « tour de force » professionnel.

Cette poésie est *érudite*. Elle s'adresse exclusivement à une élite lettrée. On se demande comment les contemporains eux-mêmes peuvent la comprendre sans dictionnaire. En tout cas, elle ne peut être comprise que des grands liseurs. Un auteur ne se met à un poème de quelque importance qu'après avoir compulsé les ouvrages qui « traitent de la question ». L'archaïsme voulu est un des fruits de cette alliance entre la poésie et la documentation. On fait des tragédies de cabinet, impossibles à mettre au théâtre, mais calquées sur les tragédies admises comme classiques par le « canon » alexandrin. On fait des épopées *pour imiter* Homère, et on les écrit en ionien, parce qu'Homère a écrit en ionien, bien que ce dernier dialecte ne se parle plus. On met même un raffinement singulier à employer un ionien plus pur et plus correct que celui d'Homère. Tel est le cas, notamment, des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, une des œuvres les plus retentissantes du petit cénacle alexandrin. Ce zèle grammatical se double du zèle historique, mystique, archéologique. Callimaque intitule un de ses poèmes *Aetia, les Causes,* et y met en scène des Muses qui expliquent l'origine des hommes et des dieux. Tout cela, bien entendu, passe absolument par-dessus la tête de la foule, qui ne comprend pas même ou comprend à peine le grec, et qui, à plus forte raison, n'entend pas un mot à toutes ces légendes devenues à proprement parler

« un cours de mythologie ». Enfin certains poètes, comme Aratus, traitent de purs sujets scientifiques et font des poèmes sur l'*Astronomie*. Cette science, on se le rappelle, devait beaucoup aux antiques observateurs de l'Orient.

La poésie est encore *amoureuse*. Plus que jadis, elle entreprend la peinture et l'expression de l'amour. Certes, cette passion n'était pas inconnue des poètes précédents. Anacréon et Sapho, surtout, l'avaient brillamment chantée. Mais, en définitive, l'amour occupe peu de place dans la poésie grecque avant la période alexandrine. C'est que la poésie, sauf exceptions, n'était pas encore devenue un simple passe-temps et conservait avec la religion, avec la majesté de la Cité, de fortes attaches. Chez les Alexandrins, le métier de poète devient plus profane, plus adapté à la satisfaction d'un public d'amateurs, qui veut avant tout être amusé. On voit poindre le *roman,* tel que nous l'entendons de nos jours, avec l'inévitable intrigue amoureuse qui en forme la trame. On voit poindre également, çà et là, quelque chose comme ce jargon du « pays de Tendre » qui fleurira chez nous longtemps après. Si le vieil Anacréon avait chanté l'amour, ses chants, comme ceux de Sapho, avaient un peu le caractère d'une « fureur sacrée ». Mais, précisément, l'époque alexandrine voit pulluler l'espèce des poètes dits « anacréontiques », parce qu'ils tiennent à se donner un ancêtre dans Anacréon, mais bien plus maniérés, bien plus efféminés, bien plus « jolis » que le poète ionien. C'est de l'époque alexandrine, on peut le dire, que date le *madrigal*.

On devine, sans que nous ayons besoin d'insister, la corruption des mœurs que reflètent parfois les œuvres de poètes. Cette corruption existait déjà dans l'Athènes classique, mais les traditions de la Cité l'empêchaient de trop se répandre dans la poésie. Ce qui est relativement neuf à Alexandrie, outre une intensité plus grande de la corruption due à l'énormité et à la richesse de la ville, c'est l'invasion de l'amour, avouable ou non, dans la poésie, qui auparavant servait plutôt à *autre chose*. Ce qui s'impose à l'attention, c'est le caractère obsédant que prend cette passion, jadis si négligée par les plus grands poètes, témoin

Homère qui ne daigne pas nous dire un mot de cette Briséis, cause de la colère d'Achille, témoin encore Sophocle, qui, dans *Antigone,* laisse à peine entrevoir l'affection qui unit la fille d'Œdipe à Hémon, fils de Créon. Par là, la poésie alexandrine se rapproche très nettement des « genres » modernes.

Cette poésie a enfin un quatrième caractère. Elle est *supérieure dans les genres inférieurs.* Elle excelle dans la *bluette,* dans l'*épigramme,* dans ces petits morceaux courts, gracieux, ciselés, dont nous disons volontiers qu'ils sont des « bijoux ». Avec les phénomènes sociaux que nous venons de décrire, il est clair que le poète est un amateur, un curieux qui s'amuse de son sujet. On sait le mal que se donnent les ciseleurs modernes pour faire entrer une idée ou une description dans le cadre étroit d'un sonnet. L'équivalent du sonnet, chez les Alexandrins, c'est l'*épigramme,* épigramme qui n'est pas toujours satirique, mais qui a le *trait,* tantôt piquant, tantôt badin, tantôt légèrement attendri. Destinés à être « dégustés » par des raffinés et des connaisseurs, ces vers sont souvent exquis de délicatesse et de nuances. La mythologie, à laquelle on ne croit plus, tourne également au « joli ». Les vieilles légendes s'agrémentent d'ornements légers, gentils, dont Vénus et l'Amour ont leur large part. Le monde du « Musée » et l'élite des diverses sociétés grecques éparpillées çà et là produit des *dilettantes,* des âmes éprises de pittoresque. Théocrite, dont nous allons parler, intitule ses poésies *Idylles,* ce qui veut dire « tableautins », et c'est une curieuse indication sur l'état d'âme du poète que ce choix du titre de « tableautins ». On sent l'homme très civilisé qui sourit au spectacle des choses et qui les « croque » en artiste, tout en ayant soin, par un scrupule suprême, d'y introduire des traits de simplicité.

La grande ville sicilienne : Syracuse, et l'idyllisme chez les citadins : Théocrite. — Théocrite n'était pas alexandrin, bien qu'il eût vécu longtemps à Alexandrie et eu Ptolémée Philadelphe pour Mécène. Il était de Syracuse, dont nous devons dire un mot en passant. Nous avons constaté, à propos de l'expédition

des Athéniens en Sicile, l'importance extrême de cette cité, importance qui avait frappé les Athéniens et les avait embarqués dans cette aventure au-dessus de leurs forces. L'importance croissante de la Sicile à cette époque, et en particulier de Syracuse, qui fait face à l'Orient, paraît tenir au développement simultané de Rome et de Carthage, entre lesquelles ce grand port forme un trait d'union. Syracuse doit surtout avoir joué le rôle de grand entrepôt distributeur, pour l'Occident de la Méditerranée, des denrées arrivant par les routes grecques. Or, Alexandrie était désormais la tête de ligne de ces routes à l'est. Syracuse — si nous laissons de côté Marseille, qui exploite une région à part — était la tête de ligne à l'ouest. De là des rapports assez étroits entre la Sicile et l'Égypte, et le développement urbain de Syracuse, devenue à cette époque une cité monstre, à peu près aussi peuplée qu'Alexandrie.

Dans cette cité, plus grecque qu'Alexandrie, la poésie produit des œuvres d'un goût meilleur. Ce qui la caractérise, c'est le goût du pittoresque rural. Il faut être profondément citadin pour « découvrir » la campagne, et pour observer les bergers, si l'on nous passe l'expression, comme des « bêtes curieuses ». Il faut avoir oublié les champs pour leur trouver cette sorte de charme idéal qui distingue les faiseurs d'églogues. Tel est précisément le cas de Théocrite, et il faut croire que ce genre est fort goûté, puisque Bion et Moschus, deux autres poètes de Syracuse, se rendent célèbres en le cultivant. Théocrite participe d'ailleurs aux divers caractères que nous avons signalés dans la poésie alexandrine. Il est raffiné, érudit, délicat et met en scène des intrigues amoureuses. Il est toutefois moins pédant que les hommes du « Musée », car le milieu grec où il est né lui a permis de ne pas se renfermer — trop longtemps du moins — dans une atmosphère artificielle. Mais si le milieu syracusain est resté plus grec que le milieu alexandrin, l'évolution qui emporte le grand port sicilien vers le type affairé du grand port phénicien empêche toujours de se croire à Athènes. On y a moins de loisirs pour goûter le beau et l'ardeur de s'enrichir possède plus impérieusement les âmes. C'est de quoi Théocrite se plaint mé-

lancoliquement dans son Idylle à Hiéron, tyran de Syracuse : « Quel homme, dit-il, aime la douce voix du poète? Je ne sais. Les hommes à présent n'appellent plus de leurs vœux la louange qui célèbre les grandes actions : *l'amour du gain a triomphé de leur âme*... Insensés, à quoi vous servent vos morceaux d'or. » Évidemment, la haute bourgeoisie de Syracuse, très lancée dans les affaires, n'accorde plus à la poésie qu'une imparfaite attention. Le Carthaginois, qui n'est pas loin, déteint un peu sur le Grec de Sicile. Aussi est-ce vers la Sicile *intérieure*, avec ses collines, ses troupeaux, ses bergers, sa vie pastorale échappée au tourbillon commercial, que le poète se retourne comme vers un idéal déjà vaguement lointain. C'est cette Sicile primitive qu'il chante avec une prédilection sentimentale, sans oublier d'ailleurs, comme dans le dialogue des Syracusaines, le spectacle agité de la vie urbaine dans les grands ports de la Méditerranée.

Le peuplement de la Méditerranée occidentale met en vedette les Grecs de l'Est : l'épopée de Pyrrhus. — D'après tout ce que nous voyons, des causes lentes, mais inévitables, agissent pour transformer le type grec hors de la Grèce, parce que ce type se trouve dans des conditions nouvelles qui ne sont plus celles de la péninsule ou des rivages de l'Archipel. En Orient, malgré tout leur prestige, les Grecs forment des groupes noyés dans la masse barbare, souvent éloignés de la mer, obligés de faire des concessions aux mœurs locales. Les chefs macédoniens entrent peu à peu dans la peau des anciens despotes; les commerçants entrent peu à peu dans celle des anciens négociants phéniciens. L'élément grec, tout en donnant un certain vernis de civilisation supérieure à des régions longtemps arriérées, prend quelque chose de ce qui causait la faiblesse des empires assyriens ou perses. La mollesse fait des progrès, et les aptitudes militaires de la race, en particulier, tendent à décroître, malgré la belle énergie de quelques types mal secondés, tels que Mithridate, roi de Pont. En Sicile même, loin de l'Orient barbare, le type évolue, et la ville grecque, en grande partie sans doute sous l'influence voisine de Carthage, verse presque complètement du

côté du « grand port maritime », où le commerce domine tout et entraîne tout.

C'est en Grèce qu'il faut revenir pour retrouver le type grec fidèle à ses origines, avec ses qualités et ses défauts, et, en tout cas, avec les particularités que nous avons déjà signalées à plusieurs reprises. La *Cité* et les *bannis,* notamment, continuent à jouer leur rôle, et sans doute, à la faveur des luttes de clans qui se poursuivent en Macédoine, le ressort de la race pourrait lui faire reprendre le dessus si, dans l'ouest de la Méditerranée, une nouvelle puissance, d'une grandeur disproportionnée aux forces helléniques, ne commençait à se lever. C'est l'heure de la conquête romaine.

Cette entrée en scène d'un nouvel élément social a pour effet de produire, dans la péninsule grecque, un déplacement assez curieux du centre de gravité. Elle met en vedette, pour la première fois, des cités ou des groupes de cités qui étaient toujours restées au second plan. On sent que les grands intérêts se débattent du côté de l'Adriatique. Aussi le type montagnard, belliqueux, militaire, s'affirme-t-il sur trois points voisins de cette mer : en Épire, en Étolie et sur ce rivage septentrional du golfe de Corinthe qui a reçu, en mémoire de l'exode des Achéens lors du retour des Héraclides, le nom d'Achaïe.

Les montagnards épirotes se distinguent par un coup d'éclat. Ils lancent un des leurs contre Rome. C'est la courte épopée de Pyrrhus, un Alexandre de l'Occident, qui rêvait lui aussi d'immenses conquêtes et possédait, comme son congénère de Macédoine, des talents de tacticien tout à fait remarquables. Seulement, au lieu d'avoir devant lui un organisme mou et décomposé comme l'empire perse, il se heurtait à l'organisme le plus solide et le plus résistant qu'ait présenté l'antiquité, aux laboureurs soldats du Latium, tenaces, disciplinés, enracinés dans leur sol, incapables de se laisser décourager par une défaite et habiles à observer, lorsqu'ils étaient battus, ce qui les avait fait battre. Avec des hommes de cette trempe, on ne pouvait remporter que des « victoires à la Pyrrhus ». L'expansion offensive des Épirotes se traduisit donc par un échec.

Le dernier effort des cités pour l'indépendance : les ligues étoliennes et achéennes : Philopœmen. — De l'offensive, la Grèce dut passer à la défensive. Mais la Grèce, avec la formation sociale que nous lui connaissons, ne pouvait pas plus demeurer unie devant la conquête romaine que devant la conquête macédonienne. Les Étoliens, montagnards du nord du golfe de Corinthe, favorisèrent donc les entreprises des Romains, comme les cités de la Béotie avaient favorisé les entreprises de Philippe. Puis, quand les Romains, avec Flamininus, eurent vaincu les Macédoniens et proclamé habilement la « liberté » des cités grecques, l'Étolie méfiante se ravisa — un peu tard — et prit la tête du mouvement patriotique. Elle invoqua le secours d'Antiochus, roi de Syrie, comme Athènes avait invoqué celui du roi de Perse. Mais Rome veillait ; Antiochus fut vaincu aux Thermopyles et les Étoliens, demeurés seuls, furent écrasés.

La ligue des cités étoliennes avait, de l'autre côté du golfe, une rivale dans la ligue des cités achéennes. Cette ligue avait été créée par un banni de Sicyone, du nom d'Aratus, qui avait lutté avec succès contre la domination macédonienne. Mais les Achéens, dans leurs efforts pour « liguer » le Péloponèse, avaient rencontré un obstacle assez naturel dans Sparte, qui, malgré son déclin, remuait encore de temps en temps et s'agitait pour retrouver son ancienne prépondérance. Deux rois de Sparte, Agis et Cléomène, avaient travaillé successivement à cette œuvre de « restauration », et ce Cléomène, ayant battu les Achéens, vit ceux-ci appeler dans le Péloponèse ces mêmes Macédoniens qu'ils en avaient chassés. C'était une fois de plus le gâchis, l'émiettement, l'impossibilité d'établir un concert utile entre toutes les cités intéressées cependant à la même indépendance, la paralysie de tous par les rancunes locales de chacun. En fait, attaquée par Sparte et obligée de compter avec ses protecteurs macédoniens, la ligue achéenne se trouva moins forte au moment où, devant lutter contre Rome, elle produisit, par un effort suprême, ce Philopœmen qu'on devait appeler le « dernier des Grecs ».

Philopœmen était de Mégalopolis en Arcadie. Il descendait

donc de ces montagnes centrales du Péloponèse où, lors de la descente des Hellènes, s'étaient réfugiés jadis les groupes les plus importants des Pélasges. Cette région, nous l'avons dit, était encore celle qui produisait le plus d'aventuriers et de mercenaires, et sur laquelle Épaminondas s'était le plus efficacement appuyé pour vaincre les Lacédémoniens. Comme Démosthènes, Philopœmen s'attela héroïquement à l'ingrate besógne de réaliser « l'unité » devant l'ennemi et de trouver des ressources matérielles pour la résistance. Comme l'orateur athénien, il unissait l'éloquence à la gestion administrative et faisait preuve, en outre, de sérieuses qualités militaires. Son but était d'ailleurs, non de vaincre Rome, chose que son bon sens lui représentait désormais comme impossible, mais de lui montrer une ligue forte et puissante avec laquelle on pouvait traiter et dont on pouvait respecter l'indépendance. Mais cet actif montagnard mourut obscurément, dans une de ces mille échauffourées qui éclataient entre cités voisines. Fait prisonnier par les Messéniens, qu'il avait voulu punir d'avoir « lâché » sa ligue, il fut massacré par eux, et sa mort acheva de désorganiser les éléments de résistance. Quelque temps après, le roi de Macédoine, Persée, ayant été vaincu à Pydna par le consul Paul-Émile, dans une bataille qui consacrait définitivement le triomphe technique de la « légion » sur la « phalange », la Grèce devint en fait sujette de Rome. Les cités achéennes fournirent du moins le noyau de la dernière insurrection, qui fut écrasée près de Corinthe. Cette fois, c'était bien fini, et la Grèce, sous le nom d'Achaïe — dernier honneur fait à ce nom d'Achéen — était réduite en province romaine (146)[1].

La Grèce institutrice de Rome. — Nous ne suivrons pas plus

1. Mithridate, roi de Pont, quoique d'origine perse, a été considéré, lui aussi, comme le « dernier des Grecs ». Le Pont, situé sur la route maritime de la Colchide à Byzance (région de Trébizonde), s'était fortement hellénisé depuis la conquête macédonienne, et Mithridate, qui avait pris dans ce milieu la trempe des conquistadors macédoniens, s'était fait contre Rome le champion de l'hellénisme. La cause de celui-ci meurt, on le voit, en battant en retraite vers le point du globe d'où les Pélasges sont venus.

La résistance de Mithridate coïncide avec celles des pirates crétois, qui soutiennent la lutte contre Rome pendant de longues années.

loin l'histoire du type grec, désormais condamné à la subordination, mais nous devons constater le service immense rendu par la conquête romaine à la diffusion de la littérature et de l'art grecs, auxquels les conquêtes d'Alexandre avaient déjà donné un si vaste public.

Les Romains étaient intelligents, mais ce n'étaient pas des intellectuels. L'exemple et les leçons des Grecs arrivaient à point pour combler chez eux cette lacune. Aussi toute la littérature, toute la philosophie, tout l'art des Romains (sauf l'emploi de la voûte emprunté aux Étrusques), allait-il sortir de la civilisation hellénique. Selon le mot célèbre d'Horace, la Grèce vaincue allait « faire prisonnier son farouche vainqueur », c'est-à-dire que le culte du beau, conçu à la manière grecque, allait faire des disciples innombrables dans l'aristocratie et la bourgeoisie romaines, s'allier intimement à l'esprit romain, et se répandre, grâce à la colonisation romaine, dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée.

La conquête de la Grèce coïncide avec le moment où les Romains commencent à posséder une race riche et pourvue de loisirs. Les proconsuls et leur bande, enrichis des dépouilles des nations, se reposent et deviennent curieux des choses de l'art. Ils commencent à vouloir embellir leur vie, et les Grecs, avec leurs talents artistiques, deviennent des auxiliaires précieux. Le Romain est parfois un amateur rapace et goulu, comme ce Verrès qui fait main basse sur toutes les œuvres d'art de Sicile, mais, à force de travail, il devient parfois l'amateur vraiment raffiné, comme Cicéron et Mécène. Apprentis orateurs et apprentis philosophes viennent étudier à Athènes, devenue plus que jamais ville d'écoles et de touristes. L'Italie du Sud, la Sicile et Marseille ajoutent à cette action leur part d'influence. Les esclaves grecs deviennent scribes et pédagogues. La lecture des œuvres grecques est, pour les Romains d'élite, une révélation. Certains poètes latins mettront toute leur gloire à imiter le plus fidèlement possible les poètes grecs. S'ils inventent des rythmes, ceux-ci ne seront que la transcription des rythmes grecs. Le poète Lucrèce répète dans ses vers ce

qu'enseigne le Grec Épicure, et Sénèque répète dans sa prose ce que disent les stoïciens grecs. Catulle se met à la remorque des Alexandrins. Térence ambitionne pour tout honneur celui d'adapter au latin les comédies de Ménandre. Quand les architectes romains créent l'ordre composite, c'est en combinant les ordres ionique et corinthien, qui sont grecs, et, comme les Romains, aptes aux constructions gigantesques, aiment les monuments à plusieurs étages, ils ne trouvent, pour en agrémenter la façade, d'autre moyen que de superposer les ordres grecs. Peu à peu la langue grecque devient « classique » à Rome, et tous les lettrés la connaissent. Certains Romains, comme l'empereur Marc-Aurèle, se feront même un plaisir d'écrire en grec. Pendant ce temps, en vertu d'une loi qui, sauf le cas d'invasions par grandes masses, assure aux langues des peuples plus lettrés la victoire sur les langues des peuples moins lettrés, le grec répandu en Orient depuis Alexandre continue à s'y maintenir, tenant le latin en échec. Des auteurs grecs continuent à écrire et à devenir célèbres, comme Plutarque, l'historien amateur de Béotie, comme Lucien, le sceptique pamphlétaire de Samosate en Asie Mineure, comme toute une série d'historiens et de géographes, Polybe, Strabon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Pausanias, qui écrivent évidemment pour un assez large public. La défense du christianisme voit surgir une légion d'apologistes et de Pères grecs : Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase, Grégoire de Nazianze, Basile, Jean Chrysostome, et, à côté du mouvement chrétien, un mouvement mystique, associé aux superstitions orientales, trouve son expression dans Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus et tout ce que l'on appelle l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

La longévité du type grec dans le Bas-Empire et sous l'invasion des Turcs. — La civilisation grecque fait plus. Elle survit, officiellement du moins, à la civilisation romaine. Plus heureux que l'empire d'Occident, l'empire d'Orient, grâce à la merveilleuse position de Constantinople, échappe pendant plusieurs siècles aux coups des barbares.

Quelques-unes des caractéristiques de l'esprit grec, bonnes ou mauvaises, peuvent être relevées facilement parmi les causes qui ont produit la décadence de l'empire byzantin, tout en favorisant sa longévité. La subtilité des sophistes se retrouve dans ce pullulement d'hérésies et dans ces polémiques religieuses roulant sur des abstractions presque inintelligibles, qui pourtant passionnaient la masse. Les croisés, pour se moquer des Grecs, se promenaient dans les rues de Constantinople avec une écritoire et du papier. Au moment où les Turcs donnaient l'assaut à la capitale, des théologiens y discutaient ardemment pour savoir si la lumière du Thabor était créée ou incréée. L'érudition avait toujours ses fidèles, et produisait de laborieux compilateurs, grâce auxquels bien des extraits intéressants d'ouvrages perdus nous ont été conservés. L'émigration des lettrés et des savants grecs en Italie, après la chute de leur empire, devait contribuer à réveiller le culte de la littérature antique, et à produire ce type célèbre de l' « humaniste », qui fut un des principaux artisans de la « Renaissance ». C'est ce même empire qui, pendant une bonne partie du moyen âge, était demeuré le conservatoire de l'architecture et de la peinture. Des mosaïques byzantines devait naître la rénovation de la peinture italienne, tandis que la coupole, adoptée avec enthousiasme par les Arabes, propageait dans tout l'Orient et en Espagne les diverses variantes du style byzantin.

D'autre part, le Bas-Empire resta longtemps maître de la mer, parce que les Grecs demeuraient malgré tout un peuple navigateur, et c'est cette supériorité maritime qui permit à Constantinople de tenir longtemps en échec les Arabes d'abord et les Turcs ensuite. Cette supériorité fut accentuée par la possession du « feu grégeois », dont le secret, jalousement gardé, est aujourd'hui perdu, mais qui servit à brûler des flottes ennemies, d'ailleurs malhabiles aux évolutions savantes.

Issus de pasteurs cavaliers, les Turcs étaient impropres à la navigation et aux raffinements d'une civilisation qui fournissait parfois des armes à leurs adversaires. Aussi le triomphe définitif de l'invasion ottomane fut-il retardé jusqu'au XVe siècle.

Et les vainqueurs, patriarcaux presque purs, ne purent que se superposer aux vaincus qui, groupés en cités le long du rivage, ou en clans belliqueux dans la montagne, conservèrent immuablement les caractères propres de leur race. Les cités maritimes, en faisant « la part du feu », c'est-à-dire en se résignant à quelques exactions, purent continuer pratiquement leur existence autonome, tolérée par les conquérants qui tiraient profit de leur activité. Quant aux montagnards, ils ne se soumirent jamais qu'à demi. L'Albanais Scanderberg, en se débattant contre eux, mérita son nom d'Alexandre. Les Albanais modernes, nominalement sujets de la Porte, ne reconnaissent l'autorité du sultan qu'à la condition d'avoir leurs coudées franches et de mettre à la raison les fonctionnaires qui ne leur plaisent pas. Enfin, dans la Grèce propre, la montagne, après plusieurs générations de bandits, produisit ce type célèbre du Klephte, qui prit vers 1820, conjointement avec les terribles pirates de l'Archipel, l'initiative de l'insurrection.

Son réveil moderne en des conditions qui le constatent vivace, mais le relèguent au second plan. — Mais cette insurrection n'a pu triompher que par le concours des grands peuples de l'Occident, qui se sont payés de leur peine en faisant sentir aux Grecs délivrés le poids plus ou moins lourd de leur protectorat officieux. Par la volonté de la diplomatie, la Grèce forme aujourd'hui un petit royaume, dont le souverain, après avoir été pris en Bavière, a été fourni ensuite par le Danemark. Car la monarchie, sur ce sol, est chose forcément exotique. La « cité », illustre ou obscure, survit à tout, et la constitution intime du pays réside toujours dans le jeu spontané des autonomies municipales. Cet état de choses artificiel est le symbole de la situation faite à cet État nouveau-né, considéré comme mineur dans ses relations et ses tentatives extérieures, mais respecté dans les particularités de sa vie intérieure et de ses organismes locaux. Les petits bateaux d'Homère naviguent toujours. La Grèce moderne est par excellence le grand peuple *caboteur* de la Méditerranée. Elle serait maîtresse de la mer s'il n'y avait d'autre

navigation que le cabotage. Mais d'immenses transformations ont eu lieu dans le monde. Non seulement l'Atlantique a éclipsé la Méditerranée, mais la Méditerranée elle-même est dominée par de grandes puissances, munies de grands vaisseaux de guerre et de grands paquebots à vapeur. La Grèce, quelque analogie que puissent avoir ses conditions sociales intérieures avec celle d'autrefois, se trouve donc en présence de circonstances extérieures qui l'obligent à se contenter d'un rang modeste parmi les nations. Elle n'en continue pas moins à produire, et des montagnards belliqueux qui vont s'engager comme mercenaires, et des commerçants avisés qui savent gagner de l'argent, et des « colons » qui vont s'établir dans les principaux ports de la Méditerranée, et des intellectuels qui poussent avec ardeur aux progrès de l'instruction, et des Mécènes généreux qui emploient les bénéfices de leur commerce à soutenir des écoles. Tous les traits de la race survivent, en définitive. Seules les occasions leur manquent pour se manifester avec l'éclat extraordinaire dont ils ont rayonné jadis. Mais l'élargissement merveilleux de la civilisation dans le monde continue, comme au temps des conquêtes romaines, à servir la gloire des anciens Grecs. Chaque Université nouvelle qui se fonde aux États-Unis ajoute aux triomphes d'Homère, et justifie davantage l'intérêt qui, de siècle en siècle, s'attache à ce petit coin de terre perdu au sud des Balkans.

TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

(CES TABLEAUX MONTRENT COMMENT LES FAITS HISTORIQUES SE RÉPERCUTENT LES UNS SUR LES AUTRES).

TABLEAUX ÉTABLIS
AVEC LE CONCOURS
DE GEORGES FERRAND
Élève de la Section spéciale de
l'École des Roches.

— LES ORIGINES.

- s Pélasges sont issus des s plateaux asiatiques à vie pastorale.
  - Formation communautaire initiale.
    - Éloignement pour le travail pénible.
    - Prédisposition pour l'installation urbaine (*origine de la « cité » grecque*).

. — PÉRIODE PÉLASGIQUE ET HÉRACLIDE.

- tites valdominées la montaet isolées nes des au-
  - Petits cultivateurs pélasgiques.
    - *Religion pélasgique divinise les forces de la nature* (Cérès, etc.).
  - Communications très difficiles entre les vallées.
    - Fractionnement par cités indépendantes.
      - Dans ces cités, partis se disputant le pouvoir.
        - Les bannis gagnent la montagne (*maquis*).
        - Le bandit montagnard (Héraclides).
        - Facilité de pratiquer le brigandage à cause du voisinage de la vallée.
          - Domination de la vallée par les montagnards.
            - Travaux exécutés dans la vallée. (*Trav. d'Hercule*, desséchement de marais, hydre de Lerne, etc.).
              - *Divinisation des Héraclides* (Jupiter, Hercule, Pluton, etc.).
- imat doux ral.
  - Végétation abondante des arbres fruitiers.
    - Travail facile de la cueillette.
      - Nombreux loisirs.
        - Aptitudes à la réflexion, à la poésie, à la musique.
          - *Divinisation de la poésie, de la musique* (Orphée, Pan).
- rrents ra- (parce la monta- surplombe llée).
  - Gros rochers encombrant les vallées.
    - Constructions cyclopéennes (pour résister aux attaques des montagnards).

I. — PÉRIODE HELLÉNIQUE.

- nes des- de mon- moins (Othrys) plus en t avec les des .
  - Civilisation des Hellènes plus affinée que celle des Héraclides.
- ination préparée Hera-
  - Supériorité de l'Hellène sur l'Héraclide.
- Nouvelle superposition de montagnards aux populations de la vallée.
  - Ces montagnards fournissent des chefs de clans, ou petits rois (type du basileus).
  - Indépendance et égalité vis-à-vis des chefs de clans, qui n'ont d'autorité que par le succès.
    - Amour de la richesse mobilière donnée par le brigandage de la montagne (*trésors de Mycènes*, etc.).
      - Habitude du pillage, travail facile et lucratif.
        - Grandes richesses acquises par le pillage.
        - Tendance des jeunes gens à se détacher de leur famille par suite des facilités de pillage et de piraterie.
          - Réduction de la famille grecque à un groupe restreint.
        - *Constant état de guerre entre clans et cités* (vendettas).
          - Vie hasardeuse. (1)
        - Fréquentes expéditions au loin.
          - Absence parfois prolongée des chefs. (2)
          - *Apparition de l'esclave* (prisonnier de guerre).
    - Nécessité pour le chef de clan de se faire des amis (compagnons).
      - Développement chez le chef de clan des qualités d'éloquence et de persuasion.
        - *Art oratoire en Grèce.*
      - Partage égal du butin.
      - Régime des amitiés s'étendant hors du clan (les Sept contre Thèbes).
    - Nombre des combattants limité par le grand nombre des chefs.
      - Grande importance attachée à l'individu et à sa force personnelle (Trois cents Spartiates aux Thermopyles).
        - Nécessité d'exercices physiques intenses. (3)
        - Développement de l'individu, au point de vue de l'adresse et de la force physique.

Suite :

- Tendances à terroger l'avenir.
  - *Grande influence des devins et des oracles* (Delphes, etc.).
- Certaine indépendance et fluence des mmes des efs.
  - *Divinisation de la femme des chefs* (Diane).
- *Jeux olympiques, isthmiques*, etc...
  - Sentiment de la beauté du corps et des proportions harmonieuses.
    - *Prédominance de la sculpture.* Habitude d'ériger des statues.
    - *Proportion dans l'architecture.*

IV. — PÉRIODE HOMÉRIQUE.
(Époque des grands pirates)

- *Multitude de golfes à proximité de la montagne.*
  - *Le bandit montagnard* est en contact avec la mer.
    - Le régime des clans montagnards continue à fonctionner sur mer.
      - Indépendance vis-à-vis des chefs.
        - Partage égal du butin
        - Développement chez le chef des *qualités de persuasion.*
          - La puissance ne dépend que de la valeur personnelle du chef.
            - Le chef n'[illegible] intérêt à s'abs[illegible] longtemps [illegible] peine de perd[illegible] biens. Auss[illegible] *tours célèbr[illegible]* Ulysse, etc. ([illegible]*sée*).
    - Le faible développement des connaissances nautiques *oblige à revenir chaque soir à terre.*
      - *Le bateau est petit*, puisqu'il faut le tirer chaque soir à terre.
        - L'équipage est *peu nombreux.*
          - Plus grande importance attachée à la valeur individuelle.
- Grand nombre de *refuges* et de *lieux d'embuscade* sur mer.
  - Grande facilité pour le montagnard de descendre à la mer.
- Absence de police maritime.
  - *Développement de la piraterie*, travail lucratif et facile.
    - Mouvement de repression de la piraterie partant de la Crète (Minos).
      (La Crète : colonisée par des Phéniciens plus commerçants que pirates.)
    - Amour des Grecs pour la mer.
      - *Divinisation de la mer* : Neptune, Néréides, Tritons, Sirènes.
- Difficulté des communications par terre.
  - *Obligation de se rejeter sur la circulation maritime.*
- Iles nombreuses.
  - Rapports faciles avec l'étranger : Phéniciens et Égyptiens.
    - Commerce de cabotage.
    - Descente de pillards sur les côtes étrangères (*Guerre de Troie*) (*Iliade*).
      - Absence parfois prolongée des chefs.
        - *Direction du foyer à la femme* (Pénélope).
  - On a la terre toujours en vue.
    - Science nautique très rudimentaire.

V. — LE TYPE SPARTIATE.

- Les Spartiates descendent de montagne, *plus haute et plus [illegible]* (Œta et Parnasse).
  - *Bandits plus frustes* et plus rudes, mais *peu nombreux.*
    - Invasion brusque et *militaire du Péloponèse* peuplé par des cultivateurs.
      - *Soumission* des paysans ou *ilotes.*
    - *Infériorité du nombre des envahisseurs.*
      - Les montagnards envahisseurs *sont noyés dans la masse des habitants.*
  - *Infériorité intellectuelle* sur le reste de la Grèce.
    - *Art dorique plus simple et plus [illegible].*
- *Ils sont constamment en danger.*
  - *Obligation de s'organiser militairement*
    - *Éducation purement civile et militaire.*
      - *Suppression de to[illegible]* (monnaie de Lycurgue [illegible]
      - Éducation physique [illegible] mencant dès la naissa[illegible]
      - Fêtes nationales de[illegible] à tenir en éveil le sen[illegible] patriotique.
      - Développement du c[illegible] de la mélodie rythmée [illegible] dorique).
      - *Expansion seulem[illegible] mentanée* : la race, et[illegible] rement militaire, [illegible] *plante pas sur les p[illegible] quis par la culture [illegible] merce.*
    - Nécessité d'une *discipline sévère* et constante.
      - Nécessité pour les autorités d'avoir *chaque citoyen en main.*
        - *Le[illegible] sévère* [illegible] curg[illegible]
        - Ex[illegible] tion [illegible] rel[illegible] (Pyt[illegible]
      - *Dressage à l'action plus qu'à la parole* (Laconisme).
        - *F[illegible] lopp[illegible] tera[illegible]*
  - *Obligation de se retrancher* dans une ville militarisée (Sparte).
  - *Nécessité de se grouper.*
    - *Sentiment de la collectivité* (*Repas en commun : collectivisme de cité*).
- Petit nombre de combattants.
  - *Importance de l'individu* encore plus grande que dans le reste de la Grèce (hoplites).

— LE TYPE IONIEN.

- bitude de se transr par mer.
- é réduite à des limistreintes.
- vasion des Doriens en .
  - Émigration maritime des vaincus aboutissant à des fondations d'autres petites cités indépendantes des métropoles.
    - Les émigrants, en vertu du climat, sont originairement sobres.
      - *Type de Crotone*, culture de l'hygiène et des sports.
    - Le développement des ports maritimes par le commerce engendre le luxe et la mollesse.
      - *Type de Sybaris*, et perte de la sobriété ancienne.
      - Lutte entre les deux courants, et réaction des vieilles mœurs systématisées dans la *philosophie pythagoricienne*.

- diterranée occiden- plus vaste et moins rue d'îles.
  - Nécessité de perfectionner la navigation et les mathématiques.
    - Italie méridionale. Sicile et Marseille, plus fertiles en calculateurs.
      - *Côté mathématique* de la *philosophie pythagoricienne*.

- bos, île heureuse, à articulièrement fa-
  - *Poésie* plus lyrique, plus personnelle et plus spontanée.
    - Axe de la civilisation déplacé de l'Ouest à l'Est.
      - *Glorification de la période héroïque* finissant par des poètes ioniens : *Homère*.

- ie située en face de que.
  - Émigration en Ionie des Ioniens, refoulés trop nombreux dans l'Attique.
    - Établissements des Ioniens sur des rivages où la montagne et l'arrière-pays ne sont plus grecs.
      - Diminution des aptitudes des guerrières.
        - *Soumission de l'Ionie par les Perses.*
  - Rapports et sympathie entre Athènes et l'Ionie.
    - Développement du commerce et de la richesse.
      - Développement intellectuel.
        - Poésie reflétant les émotions de la cité, ou les divertissements de gens heureux.
        - *Philosophie s'intéressant au spectacle de la nature et voulant l'expliquer harmonieusement.*
        - Art gracieux (*Ordre ionique*).
    - Loisirs dans un pays agréable.

- ie voisine de la Ly-
  - Action de l'Ionie sur la Lydie.
    - Un monarque oriental hellénisé : *Crésus*.
  - Action de la Lydie sur l'Ionie.
    - Transmission aux Ioniens des connaissances de l'Orient.
    - Chemin aux invasions venant de la Haute-Asie.

— LA FORMATION DU TYPE ATHÉNIEN.

- que en dehors de la s montagnards.
  - Pays de refuge pour les Pélasges d'abord, pour les Ioniens ensuite.
    - Reçoit une émigration d'aristocrates compromis dans les luttes.
      - Niveau de l'éducation relevé.
      - *Meilleures conditions pour le développement intellectuel.*
  - Echappe à l'invasion dorienne.
    - Besoin de sécurité.
      - *Lois sévères pour le maintien de la sécurité. Dracon, Aréopage.*

- ie bien placée pour rce par mer avec l et l'Ionie.
  - Commerce.
    - Enrichissement.
    - Instabilité.
    - Afflux d'étrangers.
    - Achats d'esclaves (Eviction des cultivateurs indigènes).
    - Formation de nouvelles couches qui luttent contre l'aristocratie.
      - *Législateurs et réformateurs qui font progresser la plèbe : Solon, Clisthènes.*
        - *Constitution de plus en plus démocratique.*
      - *Tyrans appuyés sur la faveur populaire : Pisistrate, etc.*
        - *Patronage intense des lettres et des arts.*
        - Réaction contre la tyrannie, jalousie et méfiance des supériorités.
          - *L'Ostracisme.*
  - Essor maritime.
    - *Aptitude spéciale aux évolutions sur mer et aux victoires navales (Salamine).*

- des vendanges.
  - Fêtes, qui, combinées avec la richesse, les loisirs et les goûts artistiques, donnent le *théâtre*.

- n perse.
  - Indifférence de nombreuses cités grecques, qui, ne se sentant pas visées, font bande à part.
  - Résistance d'Athènes, métropole de l'Ionie menacée par la ruine de celle-ci et affligée de sa chute.
  - Résistance de Sparte, qui ne veut s'incliner devant aucune supériorité militaire.
    - *Alliance d'Athènes et de Sparte.*
      - *Marathon, Salamine, Platées, Mycale. Expulsion définitive des Perses*, qui ont devant eux, sur terre, des athlètes vigoureux, et sur mer, des marins supérieurs.
      - *Expansion maritime d'Athènes*, héritière de l'Ionie, et sa domination sur les îles.

VIII. — L'ÉPANOUISSEMENT DU TYPE ATHÉNIEN.

- Origines patriarcales encore affermies par le culte de la famille dans la montagne.
  - Famille relativement forte dans la cité forte.
    - Épouse inférieure à l'homme. Mais épouse unique, et maîtresse du gynécée.
      - *Réclusion du gynécée.*
    - Enseignement privé et libre.
      - Écoles particulières.
      - Gymnase dont le local se fourni par la cité.
- Cité indépendante et toujours en garde contre ses voisines.
  - Besoin de se défendre.
    - *Triomphe des sports physiques.*
      - *Beauté physique de la rac*
      - *Poésie pindarique, chant victoires des athlètes.*
  - Amour passionné de la cité.
    - Méfiance contre les innovations qui paraissent compromettre la cité.
      - *Hostilité contre le poète teur Euripide.*
      - *Hostilités contre Socrate* déré comme le corrupteu jeunes citoyens.
- Développement intellectuel dû aux loisirs, au commerce et aux Mécènes de la montagne.
  - Vie publique absorbante et accaparant le temps des citoyens. Ambition et besoin de persuader.
    - *Importance extrême de l'art de la parole et succès prodigieux des sophistes.*
      - *Création et triomphe de gique.*
      - *Obscurcissement de la mo*
  - *Amour intense du beau, poussant à la poésie et aux arts.*
  - Éducation intellectuelle, ou « musique » harmonieusement équilibrée avec l'éducation physique.
    - Type de l'*amateur de causeries intellectuelles et désintéressées ciples de Socrate*).
    - Goûts des riches pour le patronage des manifestations esthétiques.
      - *Chorégie* : entretien du t aux frais des particuliers.
- Religion profonde, mais sans clergé puissant, à cause de la formation patriarcale.
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour du beau, signalé plus haut.
    - Temples, origine de l'*architecture.*
    - Statues des dieux, origine de la *sculpture.*
    - Fresques des temples, origine de la *peinture.*
    - Fêtes en plein air, *Panathénées.*
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour de la cité.
    - Questions religieuses transformées en armes pour les politicie
    - Hostilité contre Socrate considéré comme ennemi des dieux.
    - Multiplication des procès pour cause religieuse.

IX. — LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

- Sol montagneux.
  - Surprises et coups de main.
  - Rareté de la cavalerie . . . .
    - Position désavantageuse des Athéniens en Sicile.
- Pierres nombreuses, et aptitude pélasgique à construire des murs.
  - Rôle important des fortifications.
    - Sièges difficiles et transformés en blocus.
    - Emplois de murs extérieurs par les assiégeants.
    - Improvisation rapides de murailles par les soldats transfor maçons.
    - Athènes imprenable dans ses murailles et réduite seulem la famine.
- Cités nombreuses et indépendantes.
  - Groupement sympatique selon les amitiés et les fraternités de race.
  - Rôle de la persuasion et des ambassades.
  - Impuissance d'une cité à conquérir une autre cité.
    - Habitude d'imposer à la cité vaincue l'alliance de la cité victorieuse.
      - Brièveté du triomphe de sur Athènes.
  - Accueil des bannis des autres cités (Alcibiade).
  - Petitesse des armées.
    - *Importance militaire de l'individu.*
    - Terreur à Sparte quand elle perd 400 soldats (Épisode de Spha
      - *Importance de l'armur*
  - Guerre faite sur mer et par mer. Victoires navales.
- *Athènes maîtresse de la mer* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Butin provenant du pillage maritime.
    - Partisans de la guerre recrutés parmi les prolétaires athéniens qui vivent directement ou indirectement de la mer.
      - *Puissance des démagogues* (
  - Iles nombreuses qui suivent par force l'alliance d'Athènes.
    - Riches tributs qui donnent à Athènes u de guerre.
  - Tentation de mettre la main sur d'autres îles, même lointaines.
    - Expédition de Sicile.

- *Sparte supérieure sur terre* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Ravage de la banlieue d'Athènes.
    - Athéniens obligés de se renfermer dans leur murailles.
      - *Peste d'Athènes.*
    - Mécontentement des propriétaires et des ruraux Athéniens.
      - *Théâtre d'Aristophane, aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Philosophie de Platon, Xénophon, etc., aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Essai de révolution aristocratique* (*Oligarchie des Quatre-Cents*)
  - Alliance avec Sparte de tout le Péloponèse et d'autres cités continentales.
    - Lente élaboration de flottes capables, grâce au concours de plusieurs ports maritimes, de lutter avec Athènes.
  - Organisateurs militaires d'insurrections fournies aux alliés d'Athènes, mécontents.
  - Organisateur de résistance fourni à Syracuse.
    - *Désastre des Athéniens en Sicile.*

1re *Suite.*

- *Sparte, cité aristocratique et traditionnelle.*
  - Sympathie des aristocrates de toutes les cités.
    - Facilités pour produire des défections chez les alliés d'Athènes.
  - Esprit de suite dans les opérations.
    - Défection des alliés d'Athènes.
    - Persévérance à lutter sur mer malgré les défaites navales.
    - Route du blé finalement coupée à Athènes.

2e *Suite.*

- *Athènes cité démocratique et instable.*
  - Pression de l'opinion, qui pousse à des entreprises téméraires.
  - Impatience et nervosité de la foule, qui nuit à la continuité des entreprises.
    - *Acc et tions rau*
  - Passions politiques exaspérées exploitées par les *démagogues.*

X. — LES MERCENAIRES.

- Guerres entre ...és, notam...ent guerre du ...loponèse.
  - Développement du type du batailleur professionnel.
    - Développement de la solde et de l'emploi des mercenaires.
      - Emploi des Grecs mercenaires et bons soldats par les Perses riches et mauvais soldats.
        - *Mercenaires grecs au service de Cyrus contre Artaxerxès. Retraite des Dix Mille.*
      - Emploi de mercenaires par les tyrans de Phères en Thessalie et propagation du système vers le Nord.
    - Constitution d'armées de métier.
      - Perfectionnement de l'armement et de la tactique (Iphicrate).
      - Progrès de la cavalerie et des armes spéciales.
  - Perpétuation de l'insécurité et de l'anarchie.
    - Aspirations de certains Grecs vers un principe d'unité et de sécurité (Isocrate).
    - Tendance de certains citoyens à se décharger des devoirs militaires sur les spécialistes.
      - Progrès du bien-être et du luxe privé.
        - *Art plus profane* et plus accommodé à l'embellissement des demeures privées.
        - *Comédie s'intéressant à la vie privée.*
      - *Dilettantisme. Développement du type de l'amateur et de l'intellectuel pur.*

- ...parte, cité ...o exclusive...nt militaire ...ar les causes ...iquées plus ...t).
  - Victoires qui obligent des Spartiates isolés ou en petits groupes à tenir garnison hors de leur milieu.
    - *Corruption du type spartiate.* Relâchement de la vieille discipline et des vieilles lois.
      - *Faiblesse de Sparte contre Thèbes, et victoires d'Epaminondas.*
  - Chefs militaires raides et cassants qui déplaisent aux autres cités.
    - Antipathie des populations et *révoltes contre Sparte.*
  - Impuissance à maintenir longtemps sa domination dans les milieux hostiles.
    - *Affranchissement d'Athènes* (Thrasybule).
    - *Affranchissement de Thèbes.*
    - *Affranchissement de l'Arcadie.*
    - *Affranchissement de la Messénie.*
      - *Abaissement de Sparte,* qui montre l'impossibilité pour une cité de devenir maîtresse de la Grèce.
        - *Cette constatation, combinée avec l'anarchie continue, fait sentir le besoin d'un « sauveur ».*
  - Expédition d'Agésilas en Asie, point culminant du militarisme spartiate.

- ...mour du bu... et soif de ... résultant ... origines de ...ce.
  - Dispositions favorables au métier de condottière déjà développé par d'autres causes.
  - Goût pour les expéditions en pays riches, comme au temps de la Toison d'or.
    - *Attrait croissant de la Perse.*
  - *Vénalité* des politiciens et des orateurs, dont beaucoup se mettent aux gages de la Perse.
    - *Ligue des cités contre Sparte et échec de l'expédition d'Agésilas.*
    - Contribue à la désunion et à l'anarchie.
  - *Rôle de l'or des Perses dans le relèvement d'Athènes.*

X — LE TYPE MACÉDONIEN.

- Macédoine, ... monta... de civili...
  - Type de bandit et de guerrier relativement fruste, en retard sur le reste de la Grèce.
    - Aptitude à la formation militaire et endurance dans les campagnes.
    - Maintien de la monarchie et de l'aristocratie guerrière.
      - Rôle de grands Mécènes joué par les rois de Macédoine auprès des artistes et des savants.
        - Les artistes et les savants grecs contribuent à dégrossir le type.
      - Secret de l'esprit de suite dans les opérations militaires.
      - Supériorité politique sur les Grecs divisés.
  - Mais type demeuré foncièrement grec par les mœurs, la langue, la religion, etc.
    - Aptitude de Philippe à se faire des amis chez les autres Grecs comme frère de race.
    - Occasion pour Philippe de s'ériger, dans la guerre sacrée, en vengeur d'Apollon.
      - *Prestige religieux qui aide aux conquêtes de Philippe.*
    - *Intervention de Philippe comme redresseur des torts, dans les discordes des cités thessaliennes.*
    - Habile modération dans le triomphe qui conquiert à Philippe les sympathies de la Grèce.

- ...ts maritimes dépendants ...nes et voisins de la Ma...ne.
  - Influence civilisatrice exercée par ces ports et par Athènes sur la Macédoine.
    - *Aristote précepteur d'Alexandre.*
  - Bonne situation de Philippe pour s'emparer des comptoirs athéniens et pour menacer le commerce d'Athènes dans le Nord.

- ...age fréquent de troupes ...oniennes.
- ...age des Thébains et des ... de Phères.
  - Exemples d'organisation militaire offerts à la Macédoine.
    - *Progrès de la tactique macédonienne : la phalange.*
      - *Conquêtes de Philippe* au Nord de l'Archipel.
      - *Victoire de Chéronée* sur les Athéniens et les Thébains.

- ...s d'or et ...rée par ...tes val...
  - Enrichissement de la Macédoine.
    - *Philippe peut payer des mercenaires.*
    - *Il peut exploiter à son profit la vénalité des orateurs.*
      - *Type d'Eschine à Athènes.*
      - *Formation d'un parti macédonien dans chaque cité.*
        - *Stérilité des efforts de Démosthène* qui a déjà contre lui l'amour du bien-être et le dilettantisme des Athéniens.

- ...pendance traditionnelle ...ité grecque.
  - Résistances très vives à l'ambition macédonienne.
    - *Type de Démosthène.* Parti national dans chaque cité.
    - Coalition tardive d'Athènes et de Thèbes contre Philippe.
  - *Obligation pour Philippe de parler plutôt en protecteur qu'en conquérant et de respecter, au moins en apparence, l'autonomie des cités.*

XII. — ALEXANDRE.

- **Conquête macédonienne en Grèce.**
  - *Suppression de l'anarchie entre cités.*
    - Libre jeu donné à la force expansive des Grecs unis aux Macédoniens.
      - Situation exceptionnelle d'Alexandre pour jouer le rôle de conquistador.
      - *Nouveaux perfectionnements de l'art militaire pratiqué « en grand ».*
  - *Échec des dernières insurrections* (mort de Démosthène).
  - *Abaissement de la Cité.*
    - Conquête du pouvoir dans la cité moins profitable et moins attrayant.
      - Progrès des amusements.
        - *Comédie « nouvelle » : Ménandre, ne raillant que les ridicules de la vie privée.*
      - *Progrès des systèmes philosophiques ayant pour but la réglementation de la vie privée (épicuréisme et stoïcisme).*
- **Origine montagnarde d'Alexandre.**
  - Invasion de l'Asie *par route de terre.*
  - Expéditions à des *distances immenses de la mer.*
    - Ouverture de la route de l'Inde.
    - Butin et richesse inouïe.
      - *Ressources nouvelles pour la science documentée (Aristote).*
      - *Raffinements dans l'art.*
  - *Persistance du clan.*
    - Indocilité des soldats et grèves militaires.
    - *Lutte entre les lieutenants d'Alexandre après sa mort.*
      - *Division de l'empire* en Macédoine, Syrie, Egypte et plusieurs autres États.
- **Éducation grecque et civilisée d'Alexandre.**
  - Soin de rallier les cites grecques d'Asie.
  - *Adaptation ingénieuse du conquérant aux mœurs et aux préjugés des peuples.*
    - Siège et prise de Tyr.
    - Occupation de l'Égypte et fondation d'Alexandrie.
      - Anéantissement du commerce phénicien.
        - Prodigieux essor du commerce grec en Orient.
        - Prospérité de Pergame, de Rhodes, etc.
          - *Déclin d'Athènes comme ville commerçante, et son évolution vers le type de la ville d'études, fréquentée par les intellectuels et les amateurs.*
  - Compréhension des intérêts commerciaux.
  - *Amour et protection des lettres et des arts.* Gloire d'Achille contribuant à l'attirer vers l'Asie.
    - Fondation de villes d'étapes à l'intérieur.
      - *Nouveau type de colonies grecques*, îlots citadins disséminés au milieu de continents barbares.
      - Physionomie « moderne » des villes, créées d'un seul coup. Rues à angles droits; monuments imités de la Grèce.
      - *Diffusion de la langue grecque en Orient.*

XIII. — LE TYPE GREC APRÈS ALEXANDRE.

- **Alexandrie, grande ville cosmopolite.**
  - Élite grecque cantonnée par la masse dans sa sphère à part.
    - *Littérature savante et subtile, orientée vers la satisfaction d'amateurs raffinés et instruits.*
    - *Pas de théâtre.*
- **Monarchie des Ptolémées.**
  - Affaires du gouvernement soustraites à l'activité des Grecs.
    - *Esprit de cité disparu.* . . . . . .
      - *Poésie plus profane et visant au divertissement (apparition du roman).*
      - *Art au service du luxe privé.*
  - Protection fastueuse des lettres, sciences et arts.
    - Ressources abondantes en livres, documents, instruments de travail intellectuel (*Bibliothèques, Musée*).
      - *Développement de l'érudition.*
        - *Triomphe de la critique.*
        - *L'érudition teint sur la littérature.*
    - *Courtisanerie des écrivains, savants et artistes.*
- **Syracuse, grande ville grecque déformée par le commerce intense.**
  - Ressources nouvelles pour la science et pour l'art de l'ingénieur.
    - *Type d'Archimède.*
  - Goût des citadins pour la campagne, devenue un objet de curiosité.
    - *Littérature idyllique (Théocrite).*
- **Peuplement de la Méditerranée occidentale (*Progrès de Rome*).**
  - *Contact des Romains avec les Grecs de l'Ouest.*
    - Mise en relief des Épirotes par l'expédition de Pyrrhus contre les Romains.
    - Mise en relief des Étoliens, par leur lutte contre les Romains.
    - Mise en relief des Achéens (Nord-Ouest du Péloponèse) par leur résistance aux Romains.
  - *Expansion des Romains, supérieurs militairement aux Grecs.*
    - *Conquête de la Grèce par les Romains.*
      - *Conquête intellectuelle de Rome par la Grèce, supérieure aux vainqueurs à ce point de vue.*
        - *Affluence de jeunes Romains en Grèce (Cicéron, etc.).*
        - *Littérature latine à l'école de la littérature grecque.*
        - *Art composite*, combinaison de l'ionique et du corinthien.
        - *Persistance victorieuse de la langue et de la littérature grecque en Orient.*
          - *Influence des savants du Bas-Empire sur le mouvement de la Renaissance.*
        - *Diffusion de la langue grecque dans l'élite romaine (Marc-Aurèle, etc.).*
- **Heureuse position de Constantinople.**
  - *Durée de l'empire byzantin.*
- **Turcs issus de pasteurs de l'Asie Centrale.**
  - *Inaptitude*, pendant longtemps, à vaincre la marine grecque.
  - *Inaptitude* à s'immiscer dans les rouages de la Cité grecque, à laquelle ils se superposent seulement.
  - *Inaptitude* à soumettre les bandits montagnards.
    - Résurrection de la Grèce au XIXe siècle, mais dans des conditions amoindries.
- **Méditerranée actuellement dominée par les grandes nations occidentales.**
  - *Nécessité pour le type grec de demeurer désormais au second plan.*

SOURCES A CONSULTER

L'auteur a naturellement tiré grand profit des études de MM. de H. Tourville, Edmond Demolins et Ph. Champault, consacrées, dans la *Science sociale*, aux diverses questions qui ont trait au type grec. Parmi les publications récentes, *les Phéniciens et l'Odyssée* de M. Victor Bérard, ne lui ont pas été inutiles.

On a demandé à l'auteur d'indiquer, au moins pour les chapitres qui s'y prêtent le plus, quelques passages à relire dans les auteurs. Nous croyons devoir répondre à ce désir en donnant les indications suivantes, relatives aux chapitres de III à IX, chapitres qui correspondent aux périodes de la Grèce particulièrement réflétées par l'œuvre des grands écrivains.

Chapitre III. — Les Hellènes : Thucydide, I, 2 et 3. — La maison homérique et l'hospitalité des chefs : *Odyssée*, chant I, 96-157 (la maison d'Ulysse). *Id.*, chant IV, 43-59, 120-137, XV, 92-160 (la maison de Ménélas). — Les délibérations et les rapports entre chefs : *Iliade*, chant I, presque entier (querelle entre Achille et Agamemnon), chants II et IX (la question du retour et l'ambassade à Achille). — Les aèdes charmeurs de festins. Phémios dans la maison d'Ulysse : *Odyssée*, I, 325-367 ; Démodocos chez les Phéaciens : *Id.*, VIII, 46-96, 266-369, 499-531. — Amitié d'Achille et de Patrocle : *Iliade*, chant XVI, 1-100, XVIII, 1-34, XIX, 276-339. — Coalitions : récit d'Agamemnon au début de l'*Iphigénie* d'Euripide. — Jeux en l'honneur de Patrocle : *Iliade*, chant XXIII. — Jeux en l'honneur d'Ulysse : *Odyssée*, chant VIII, 97-384. — Les histoires de brigands dans la maison des Atrides : Eschyle : *Agamemnon*, dialogue de Cassandre avec le chœur. *Id. Les Coéphores*, dialogue d'Oreste avec Clytemnestre.

Chapitre IV. — La piraterie : Thucydide, I, 5. — La vie du pirate : *Odyssée*, çà et là, et notamment chants IX et X (épisodes divers). — Les enlèvements de femmes : *Odyssée*, chant XV, récit d'Eumée, 340-492. — Euripide : *Médée*, prologue de la nourrice, récit du messager. — Les Argonautes : Pindare, IVe Pythique. — Troie : *Iliade*, çà et là, et notamment chants III et IV. — Les retours de pirates : *Odyssée* entière et notamment chant IV, récit de Ménélas, 351-592 ; chants XXI, XXII et XXIII (massacre des prétendants). Eschyle : *Agamemnon*, fin. — Les Phéaciens : *Odyssée*, chants VI, VII et VIII.

Chapitre V. — Légendes sur l'origine de Sparte : Hérodote, VI, 52 et suiv. — Lycurgue, *Id.*, I, 65 et suiv. — Attributions des rois de Sparte : *Id.*, VI, 56 et suiv. — Faiblesse des Lacédémoniens dans l'art des sièges et besoin qu'ils avaient des Athéniens : Thucydide, I, 102. — Prestige de Sparte ; ambassade des Corinthiens aux Lacédémoniens : Thucydide, I, 67 et suiv. — Fondation de Théra et de Cyrène : Hérodote IV, 147 et suiv.; Pindare, 4e Pythique.

Chapitre VI. — Démocède, médecin de Crotone : Hérodote, III, 129 et suiv. — L'Ionie et les Ioniens : Hérodote, I, 142 et suiv. — Les Phocéens et les longs voyages sur mer : *Id.*, I, 163 et suiv. — Polycrate de Samos : *Id.*, III, 39 et suiv.; 121 et suiv. — Grands travaux publics à Samos : *Id.* III, 60 et suiv. — Le type de Crésus : *Id.*, I, 6 et suiv. — Prise de Milet : *Id.*, V, 105 et suiv., VI, 1-21.

Chapitre VII. — Athènes cité hospitalière : Sophocle : *Œdipe à Colone ;* dialogue d'Œdipe avec Thésée et scènes suivantes. — L'Aréopage : Eschyle, *Euménides;* dialogue entre Minerve et le chœur. — Solon, ses voyages et ses rapports avec Crésus : Hérodote, I, 29 et suiv. — Pisistrate : Hérodote, I, 59 et suiv. — La chute des Pisistratides : Hérodote, V, 62 et suiv. — La tyrannie dans les cités grecques : Thucydide, I, 17 et suiv. — Les héliastes : Aristophane, les *Guêpes* (çà et là). — Guerres médiques : Hérodote : livres VI, VII, VIII et IX, et notamtamment Marathon, VI, 103 et suiv. Revue de l'armée de Xerxès, VII, 44 et suiv. Thermopyles, VII, 202 et suiv. Salamine VIII, 61. Eschyle : les *Perses :* récit du messager à la reine Atossa. — Thémistocle fortifie Athènes : Thucydide, I, 89 et suiv. — Portrait de Thémistocle : Id. I, 138.

Chapitre VIII. — Pour la caricature du sophiste, voir l'*Euthydème* de Platon. — Amour passionné de la Cité : Platon, *Criton*, Prosopopée des Lois (vers la fin). — Socrate : Apologies de Xénophon et de Platon. — Périclès : Thucydide, II, 65 et suiv.

Chapitre IX. — Les avantages de la paix : Aristophane : fin des *Acharniens.* — La *Paix*, scène entre Trygée, Mercure et le chœur (la Paix retirée de sa caverne). — Un type de victoire navale athénienne : Thucydide, II, 83 et suiv. — Les défections d'alliés ; révolte des Mytiléniens et leur ambassade à Sparte : Thuc., III, 3 et 4. — Les soldats bâtisseurs de murs : Thuc., IV, 3 et suiv. — Les Athéniens réfugiés dans la ville ; la peste : Id. II, 14-17. La peste. Id. II, 47 et suiv. — Siège de Platée (type de siège-blocus), II, 74-77 ; III, 20-24, 52-68. — La répression de la révolte des Mytiléniens : III, 26 et suiv. — L'épisode de Sphactérie : IV, 3-23, 26-41. — L'expédition de Sicile, discours de Nicias contre : IV. 9-14 ; discours d'Alcibiade pour : 15-18 : réplique de Nicias (préparatifs nécessaires) : 19-25. — Le désastre final : VII, 59 et suiv.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. EDMOND DEMOLINS

L'HUMANITÉ
ÉVOLUE-T-ELLE
VERS LE SOCIALISME?

ÉTUDE ET CLASSIFICATION
DES DIVERSES APPLICATIONS DU SOCIALISME

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
1906

SOMMAIRE

Préface, par M. Edmond Demolins..... 3

I. — **Théories et systèmes.** P. 6.

Définition des trois variétés du Socialisme : Communisme, Collectivisme, Monopolisme.

1° ***Les théories communistes.*** — Systèmes de Platon; — de Thomas Morus; — de Campanella; — de Saint-Simon; — de Fourier; — de Tolstoï; — de Kropotkine.

2° ***Les théories collectivistes.*** — Systèmes de Proudhon; — de Louis Blanc; — de Lassalle; — de Karl Marx; — de Ketteler; — de Colins; — de Huet.

3° — ***Les théories monopolistes.*** — Le socialisme corporatif. — Le socialisme de la Chaire. — Le socialisme agraire.

II. — **Les applications du communisme.** P. 17.

1° ***Le communisme de famille.*** — Les pasteurs nomades (Mongols). — Les pasteurs commerçants (Touareg). — Les pasteurs sédentaires (Thibétains, Todas, etc.). — Les paysans à culture extensive (Slaves).

2° ***Le communisme de corporation.*** — Corporations industrielles : les artèles communistes russes du bâtiment, de transport et de bourse. — Monastères et Corporations religieuses.

3° ***Le communisme de village.*** — Les pêcheurs (Mincopies, Papouas, Tasmaniens, Fuégiens, Esquimaux, Tchouktchis, Zyrianes). — Les chasseurs-cultivateurs (Têtes-Plates, Hurons, Iroquois, Natchez, Cliffs-Dwellers, Pimas, Tupis, Jivaros, Chiquitos, Dayaks, Battahs) et leur transformation par le commerce (Nègres). — Les tentatives d'organisation communiste en pays civilisé (Owen, Cabet, Considérant).

4° ***Le communisme d'État.*** — Les camps militaires (Caffres, Suèves, Ases, Fénians). — Le communisme des fonctionnaires (Incas, Jésuites au Paraguay).

III. — **Les applications du collectivisme.** P. 54.

1° ***Le collectivisme de famille.*** — Les cultivateurs-jardiniers (Chinois, Kabyles).

2° ***Le collectivisme de corporation.*** — Les artèles russes collectivistes. — Les corporations chinoises. — Les associations de production en France et en Angleterre.

3° ***Le collectivisme de village.*** — Les pêcheurs-cueilleurs (Polynésiens). — Les chasseurs (Sioux, etc.). — Les paysans à culture extensive (Mir russe, Dessa javanaise, Township celte). — Les paysans immobilisés par le système des castes (Hindous).

4° ***Le collectivisme d'État.*** — La cité militaire (Sparte). — Le collectivisme des fonctionnaires (Égypte des Pharaons).

IV. — **Les applications du monopolisme.** P. 85.

1° ***Le monopolisme communal.*** — La commune monopoliste rurale (régions pastorales de la Suisse, de l'Allemagne du Sud; ghildes poldériennes flamandes); sa disparition par la culture. — La commune socialiste urbaine (corporations de l'occident).

2° ***Le monopolisme d'État.*** — La cité commerçante dans l'antiquité et le moyen âge (Phéniciens, Grecs, Italiens). — Le grand État militaire par la colonisation en pays occupé (Rome). — Le grand État banquier par la colonisation en pays isolé sous le régime de la culture commercialisée (colonies australasiennes). — L'intervention du grand Etat dans l'industrie.

V. — **L'Évolution de l'humanité.** P. 102.

Les lois du travail. — Les lois de l'autorité. — La concurrence vitale. — L'avenir de l'humanité.

PRÉFACE

Je signale tout particulièrement cette étude à l'attention du public.

L'auteur soumet la grave et obsédante question du socialisme à la méthode de la science sociale et je n'hésite pas à dire que, pour tout esprit attentif et exigeant, le problème est résolu.

On a tort de considérer le socialisme comme une théorie réalisable dans l'avenir; c'est un FAIT qui a surtout été réalisé dans le passé.

On peut donc le soumettre — comme tout FAIT — à l'observation méthodique, l'analyser, le définir exactement et en classer les diverses variétés.

Ainsi il sort de la spéculation imaginaire, pour entrer dans le domaine de la science rigoureuse.

On va voir que la science prouve irréfutablement que le socialisme, qui a dominé presque partout autrefois, décline aujourd'hui partout avec une rapidité étonnante. Il décline à mesure que le travail devient plus intense, l'autorité plus libérale, la concurrence plus irrésistible, par suite du développement des transports et de la liberté du commerce, et à mesure

que la marche de l'humanité vers le développement de l'initiative individuelle devient de jour en jour plus triomphante.

Pour réaliser le rêve des théoriciens du socialisme, il faudrait donc — on va en avoir les preuves — ramener l'humanité au travail extensif, ou au travail servile de l'antiquité et de l'Orient, au despotisme des pouvoirs publics, à l'interdiction totale de toute concurrence par la suppression des chemins de fer et de la liberté du commerce, à l'étouffement de toute initiative individuelle.

Comme si cela était possible, ou seulement concevable!

Cette étude paraît au bon moment, puisque les socialistes annoncent leur prochaine arrivée au pouvoir.

N'importe qui, à un moment donné, peut s'emparer du pouvoir; mais personne jusqu'ici n'a pu y rester, en gouvernant contre la force des choses.

Or la force des choses, — qui a maintenu pendant des siècles tant d'organismes plus ou moins socialistes, — entraîne actuellement l'humanité dans une voie diamétralement opposée.

Il n'est au pouvoir de personne de résister à cette évolution fatale.

Les partisans du socialisme ont intérêt à s'en rendre compte sérieusement, s'ils ne veulent pas s'exposer, après quelques mois seulement d'expérience, à un échec total et lamentable.

Edmond Demolins.

Le droit de traduction de cette étude pourra être accordé sur demande adressée aux Bureaux de « *la Science sociale* ».

L'HUMANITÉ

ÉVOLUE-T-ELLE

VERS LE SOCIALISME?

ÉTUDE ET CLASSIFICATION DES DIVERSES APPLICATIONS DU SOCIALISME

Dans cette étude, nous ne nous proposons pas de discuter les théories socialistes. Combattre des théories, c'est combattre des moulins à vent, c'est se donner des sujets inépuisables, où le raisonnement peut s'étaler à l'aise sans jamais parvenir à convaincre personne.

Fidèle à l'esprit de cette Revue et à la méthode de la science, nous n'avons d'autre prétention que de faire parler les faits eux-mêmes. Comme dans les autres sciences naturelles, nous nous contenterons d'étudier des phénomènes observables et de dégager les lois qui les régissent.

Si nous débutons par un rapide exposé des principales théories socialistes, c'est uniquement pour en tirer la définition du socialisme, qui nous permettra de délimiter le terrain à parcourir.

Notre véritable but est d'examiner les diverses formes de socialisme *ayant existé ou existant encore* dans l'humanité, de rechercher les causes qui les produisent, les conditions qui permettent leur maintien ou leur développement, et les circonstances qui amènent leur disparition.

On pourra ainsi juger exactement, d'après les faits, dans quel sens a lieu l'évolution de l'humanité.

I

THÉORIES ET SYSTÈMES

« Qu'est-ce que le socialisme? Je n'ai jamais rencontré ni une définition claire, ni même une détermination précise de ce mot. » (E. de Laveleye, *Le socialisme contemporain,* p. XI.) Cette difficulté de définition provient de ce que le socialisme est généralement considéré comme un ensemble de théories abstraites reposant sur des idées *à priori;* il suit de là qu'il y a autant de théories différentes que de théoriciens.

Il est cependant indispensable de trouver une définition claire pour délimiter le sujet de notre étude. Nous avons donc analysé successivement les diverses théories socialistes, nous les avons comparées entre elles, enfin nous les avons groupées suivant leurs affinités communes.

Nous épargnons au lecteur ce travail fastidieux; qu'il nous suffise de dire, qu'en opérant ainsi, il nous a été possible de former trois grands groupes. Les théories rangées dans chacun de ces groupes ont des points communs, mais chacune d'elles se distingue des autres par quelques particularités; en éliminant ces dernières, nous nous trouvons devant la partie commune, et celle-ci nous donne la définition cherchée.

La première classe est celle du COMMUNISME. Nous dirons qu'*une association est communiste, quand elle s'occupe à la fois de la production et de la consommation des richesses des différents membres qui la composent.*

Le COLLECTIVISME forme la seconde classe. Une association

collectiviste diffère d'une association communiste, en ce que *la production seule est faite en commun, la consommation des richesses étant laissée à la liberté individuelle.*

Ces deux définitions sont à peu près les mêmes que celles données par M. Benoit Malon, dans son *Précis historique, théorique et pratique du socialisme*[1].

Mais nous avons dû y ajouter une troisième classe englobant un certain nombre d'associations dont le caractère est nettement socialiste, et qui n'entrent pas dans le cadre des définitions qui précèdent. Nous proposons de dénommer cette troisième classe, le MONOPOLISME.

Le monopolisme *organise la production des richesses à l'aide d'un monopole octroyé à titre permanent par les Pouvoirs publics.*

Il ne suffit pas qu'il y ait monopole pour qu'il y ait monopolisme; ainsi le monopole accordé par l'État à un inventeur, à l'aide du brevet d'invention, n'est pas une mesure monopoliste, parce que ce monopole n'est que temporaire. D'un autre côté, le trust du pétrole, qui a monopolisé l'exploitation de cette matière aux États-Unis, n'est pas non plus une association monopoliste, quoique cette monopolisation ait un caractère permanent; il lui manque pour cela d'être soutenu par l'État.

Mais ce n'est pas tout : *communisme, collectivisme, monopolisme,* sont trois formes sociales ayant une tendance commune : l'exploitation des richesses par des associations dominant les individus. C'est donc en réalité l'étude des associations communautaires que nous allons entreprendre. Les associations communistes, collectivistes et monopolistes ne sont que des formes différentes d'une même institution. L'ASSOCIATION SOCIALISTE.

On peut la définir : *une association forcée restreignant la concurrence et dans laquelle les droits des associés sont peu définis, par suite de l'omnipotence de la collectivité.*

Au contraire, l'association individualiste, ou mieux particula-

1. P. 224.

riste, sera *celle qui reste soumise aux lois de la libre concurrence et dans laquelle les droits et les devoirs des associés sont nettement délimités*. Il faut donc ranger dans cette dernière catégorie nos différentes formes de sociétés commerciales, y compris les coopératives, qui, ainsi, n'ont rien de socialiste.

Cela étant bien entendu, il nous reste à établir l'exactitude de nos définitions. Nous exposerons donc rapidement les traits essentiels des principales théories communistes, collectivistes et monopolistes, et nous montrerons que ce sont bien ceux que nous leur assignons. En même temps, nous ferons ressortir comment les inventeurs de ces théories en ont puisé les éléments dans leur propre milieu social ou intellectuel. Nous rattacherons ainsi les effets aux causes.

I. — LES THÉORIES COMMUNISTES.

Système de Platon (430 à 347 av. J.-C.). — Platon voit la Cité idéale composée de quatre classes :

1° Les *Magistrats* et les *Sages;*

2° Les *Guerriers*, qui auraient possédé des femmes en commun;

3° Les *Travailleurs libres*, pour qui le mariage n'aurait été que temporaire et renouvelé par le sort tous les ans;

4° Les *Travailleurs esclaves*.

Dans toutes les classes, les enfants auraient appartenu, non aux parents, mais à la Cité, et auraient été élevés par elle. C'est également la Cité qui aurait possédé le sol et l'aurait réparti périodiquement entre les paysans. Les repas auraient été pris en commun, et les vêtements, ainsi que les habitations, auraient été semblables pour tous.

Il n'est pas étonnant que les conceptions de ce célèbre philosophe aient abouti à un système que l'on peut qualifier le *communisme de cité,* puisque l'état social des anciens Grecs était caractérisé par la prédominance de la Cité sur l'individu. Platon voulait seulement renforcer cette prédominance, et la rendre

aussi forte que celle des anciennes communautés pastorales pélasgiques d'où la race grecque était issue, et qui, de son temps, étaient en pleine dissolution.

Système de Thomas Morus (1480-1535). — Thomas Morus préconisa, dans son livre *Utopia*, une fédération de cités gouvernées par des chambres électives contrôlées par le referendum populaire. Le sol et les produits fabriqués auraient été la propriété de la cité, qui aurait réparti la consommation également entre tous. Chacun aurait été libre de choisir son métier, mais obligé de travailler six heures par jour.

Thomas Morus était grand chancelier du roi Henri VIII d'Angleterre; il vivait aux frais de la grande communauté, l'État, et était, par là, accessible aux idées de Platon, qu'il avait seulement modifiées en y mettant le système parlementaire anglais. Thomas Morus, comme tous les lettrés du Moyen Age, était dominé par les idées d'Aristote et de Platon, et, comme eux, il avait latinisé son nom de Moore pour bien montrer qu'il s'était nourri de l'étude des Anciens.

Système de Campanella (1560-1639). — Campanella proposait à ses concitoyens une cité dirigée par une autocratie de magistrats, distribuant le travail selon les forces et les aptitudes de chacun, répartissant la consommation également entre tous, et faisant les mariages.

Campanella était un moine napolitain, qui voulait faire de la cité italienne une espèce de couvent.

Système de Saint-Simon (1760-1825). — Saint-Simon posa, au début du XIXe siècle, sa fameuse formule : « A chacun selon ses capacités; à chaque capacité selon ses œuvres ». Là-dessus, il échafauda une cité où régnerait le mariage libre et où les individus seraient répartis dans les différents métiers par des élections populaires.

Saint-Simon était le descendant d'un favori des anciens rois de France; il était donc issu d'une famille habituée à vivre aux dépens de la communauté d'État. Il échoua dans ses spéculations sur les biens nationaux et dans ses entreprises commerciales; amené ainsi à trouver la société mal organisée,

il se mit à la recherche d'une société idéale où tout le monde pourrait vivre de la communauté.

Système de Fourier (1772-1837). — Fourier voyait l'avenir dans les *phalanstères*, espèces de villages communistes indépendants, dans lesquels les différents travaux seraient faits par des équipes volontaires, et où la famille serait remplacée par l'amour libre.

Fourier était né à Besançon, dans la Franche-Comté, c'est-à-dire dans un pays où domine l'art pastoral en communautés paysannes et la fabrication (horlogerie, etc.) en fabriques collectives. Il voulait résoudre la question sociale en généralisant les communautés franc-comtoises.

Système de Tolstoï[1]. — Tolstoï, parlant au nom de l'Amour, a échafaudé une société composée d'associations isolées et indépendantes où la production et la consommation se feraient en commun pour le bonheur de tous. Tolstoï montre son système réalisé par les colons sibériens; c'est, du reste, aussi l'image de l'état social des anciens Slaves que nous analysons plus loin.

Système de Kropotkine. — Kropotkine, né à Moscou en 1842, aujourd'hui réfugié à Londres, conçoit un *communisme anarchique*, analogue à celui de son compatriote Tolstoï, parce qu'il appartient à la même formation sociale.

II. — LES THÉORIES COLLECTIVISTES.

Système de Proudhon (1809-1865). — Proudhon fut le premier à substituer l'idéal collectiviste à celui du communisme, en protestant contre son nivellement tyrannique et injuste. Mais, d'autre part, il critique l'envahissement antisocial de la propriété privée, et il cherche un juste milieu entre le communisme et l'individualisme. Ce juste milieu, il le voit dans la formation d'associations ouvrières pour l'exploitation des

1. Tolstoï est né en 1828.

chemins de fer et des mines, pour l'entreprise des travaux publics et pour la production de toutes les richesses. Le rôle de l'État serait réduit au minimum et ne consisterait plus qu'à faire observer les clauses des contrats. Le système de Proudhon peut s'appeler le *collectivisme anarchique*. C'est à peu près le système de Fourier; la principale différence est le remplacement des phalanstères par des associations ouvrières de production.

Fourier et Proudhon sont tous deux de Besançon, mais le second vit à une époque où la grande industrie commence à se développer en France, et où les communautés rurales de la Franche-Comté deviennent moins solides. Cela explique les analogies et les différences.

Système de Bakounine (1814-1876). — Bakounine a imaginé un système analogue à celui de ses compatriotes, Kropotkine et Tolstoï, mais en remplaçant les associations communistes par des associations collectivistes. A cela, rien d'étonnant, car si la Russie est communiste par sa famille patriarcale, elle est collectiviste par le Mir. Ajoutons que la théorie du collectivisme anarchique de Bakounine supplanta, dans l'*Internationale*, après 1870, celle du collectivisme d'État de Karl Marx qui avait dominé jusque-là.

Système de Louis Blanc (né en 1813). — Louis Blanc fut l'un des premiers à préconiser le développement de l'État au-dessus des associations ouvrières. Dès 1846, il veut que l'État commandite les associations ouvrières et achète tous les produits qu'elles fabriqueraient pour les revendre aux consommateurs.

Louis Blanc est né à Madrid d'un père originaire de Rodez (c'est-à-dire d'un pays où dominent les communautés pastorales, grâce à l'élevage du mouton) et occupant une fonction publique octroyée par les Bonaparte (donc, vivant sur la grande communauté, l'État). Ajoutons que Louis Blanc eut des débuts très difficiles, ce qui ne put que le disposer à trouver la société mal faite.

Système de Lassalle (1825-1864). — Lassalle introduisit en Allemagne, en 1863, les théories du collectivisme d'État. Il vou-

lait annihiler ce qu'il appelait la *loi d'airain* d'après laquelle le salaire de l'ouvrier tomberait toujours au minimum irréductible qui l'empêche de mourir de faim, et cela à cause de la concurrence entre les travailleurs eux-mêmes. Pour cela, il voulait que l'État fournisse le capital nécessaire aux sociétés ouvrières de production, et leur assurât le monopole du travail.

Lassalle est un juif intellectuel de Breslau. Remarquons d'abord le rôle joué par les juifs dans la formation du socialisme en Allemagne. Très nombreux dans ce pays, ils y forment comme des îlots asiatiques en pleine Europe. Longtemps persécutés, ils se sont peu mélangés avec la population environnante et ont ainsi longtemps maintenu intactes leurs traditions, tout en développant l'esprit révolutionnaire. Il est naturel que ce soit dans ce milieu que les idées communautaires aient été défendues avec le plus de force et le plus de talent.

Mais, d'autre part, Lassalle a puisé dans le milieu prussien l'idée de l'extension des pouvoirs de l'État. Nous renvoyons pour cela à l'analyse que M. Demolins a faite du patronage que les Pouvoirs publics, en Prusse, ont toujours cru devoir exercer sur les populations[1].

Notons ici que les théories collectivistes se sont fait jour plus tard en Allemagne qu'en France, mais que, dans l'un et l'autre pays, leur explosion a coïncidé avec le développement de la grande industrie.

Système de Karl Marx. — Karl Marx, né à Trèves en 1818, juif comme Lassalle, fut, comme lui, amené à protester contre l'organisation sociale de l'Occident. Réfugié à Londres, il y écrit, en 1867, son fameux livre, *Das Kapital*, qui n'est qu'une critique des théories de l'Économie politique, et dans lequel il ne préconise aucun remède précis. Il fut le fondateur de l'*Internationale*, et ses idées dominèrent dans cette société jusqu'en 1870. On peut donc trouver le résumé de son idéal social dans les vœux émis par les premiers congrès de l'*Internationale*, par exemple celui de Bruxelles, en 1868. L'on y

1. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, p. 261.

voyait le salut de la classe ouvrière dans les associations coopératives de production et le crédit mutuel avec l'aide de l'État, seul possesseur de la terre et du capital.

Ces idées sont aussi celles de Liebknecht et de Bebel en Allemagne, de Benoit Malon et de Jules Guesde en France, et d'un grand nombre d'autres théoriciens ou politiciens des grands centres industriels de l'Europe occidentale, surtout dans les pays où l'État a pris un pouvoir omnipotent.

Quelques-uns, comme Paul Brousse, vont même jusqu'à vouloir la concentration de la production entre les mains de l'État; c'est bien là la conception d'un Méridional, héritier des traditions de l'empire romain.

Système de Ketteler. — Ketteler, évêque de Mayence, influencé par les idées de Lassalle, émit, en 1864, une théorie préconisant la formation de coopératives de production pour résoudre la question sociale. C'est également cette théorie qu'exposa, en 1871, le chanoine Moufang, de la cathédrale de Mayence. Ainsi est né le parti catholique social, qui a pris une extension considérable en Allemagne et dans quelques autres pays.

Système de Colins (1783-1859). — Le baron Colins pensait que, dans la société future, l'État serait seul possesseur du sol, et le mettrait à la disposition des travailleurs isolés, ou associés, au moment de leur majorité, avec un petit capital. Le système repose sur la proscription des sociétés capitalistes et la limitation de l'hérédité à la ligne directe. L'État aurait le monopole de l'éducation et de l'instruction, pour que tous les individus soient adaptés au système.

Colins était un officier belge. Habitué à vivre sur la grande communauté d'État, il était, par cela même, tenté d'incliner vers le collectivisme. Toutefois, contrairement aux doctrines exposées jusqu'ici, il permet à l'individu de travailler isolément.

C'est que la Belgique semble plus éloignée de la formation communautaire que certaines régions de la France et de l'Allemagne, et quoiqu'elle ait précédé les autres pays du continent dans le développement de la grande industrie, le parti socia-

liste y a mûri plus tard. Et, comme il est surtout préoccupé du point de vue politique, les théories de Karl Marx ne forment que son programme... théorique.

Système de Huet (1814-1869). — Huet nous offre, en 1848, une solution de la question sociale à l'aide d'une théorie que l'on peut appeler le *collectivisme agraire*. Il voulait que, tous les ans, l'on partageât, entre les hommes arrivant à la majorité, toutes les parcelles de terre vacante par les décès des anciens occupants. Il repousse toute association de production; il laisse le travail livré à la concurrence, et il ne diminue l'initiative individuelle qu'en partie, par la suppression de la transmission des immeubles. Nous sommes donc en présence de la forme la plus réduite du collectivisme.

Huet était de la Beauce, pays de culture individuelle, où il ne subsiste plus que de vagues souvenirs des anciennes communautés agricoles. Et qui peut s'étonner que le collectivisme agraire ait pris naissance dans ce pays de Beauce si exclusivement agricole?

III. — LES THÉORIES MONOPOLISTES.

Le socialisme corporatif. — Un certain nombre d'esprits religieux admirent le Moyen Age, qui fut une époque de foi, et pensent que cette foi pourrait revivre, si on reconstituait, dans notre société moderne, les organismes de cette époque, notamment les corporations, dont le rôle fut si brillant alors.

C'est ainsi que M. Dolfus, de Mulhouse, demanda le rétablissement du *monopole* des anciennes corporations rendues obligatoires avec l'appui des pouvoirs publics, qui *réglementeraient l'industrie à outrance* et édicteraient une législation tendancieuse vers une égalité plus grande. Sur ces bases, s'est formé, en Allemagne, *le parti socialiste évangélique*, dont le pasteur Stœcker est actuellement le représentant le plus autorisé.

En France, les socialistes catholiques demandent le retour aux corporations libres, puis *monopolisées*, pour arriver enfin à ré-

clamer leur réglementation par un accord international sous l'hégémonie du Pape.

Le socialisme de la Chaire s'est surtout développé en Allemagne, depuis 1872, parmi les professeurs des universités. Ceux-ci, particulièrement les professeurs de droit, sont portés à chercher la solution des questions sociales dans une législation *restreignant la libre concurrence par l'intervention de l'État.*

Le socialisme agraire. — En 1870, se forme, en Angleterre, sous les auspices du célèbre philosophe écossais Stuart Mill, la *Land Tenure reform Association* qui réclame la *nationalisation du sol* par le rachat. Mais il laisse la production agricole livrée à l'initiative privée et à la libre concurrence entre les cultivateurs devenus fermiers de la Couronne. Le système de Stuart Mill ne limite l'initiative individuelle qu'en ce qui concerne la recherche de la possession de la terre. Ce qu'il veut surtout empêcher, ce sont les spéculations de terrains autour des villes qui grandissent.

Stuart Mill, avons-nous dit, est Ecossais, c'est-à-dire mi-Celte, mi-Saxon. Or son idée de la nationalisation est celtique ; elle dérive de l'ancien *township* écossais, dont tous les habitants possédaient le sol en commun. D'autre part, l'influence saxonne le fait hésiter à entamer sérieusement le *self-help* cher aux Anglais.

Il en est de même du naturaliste anglais Alf. Russel Wallace, dont les théories sont analogues à celles de Stuart Mill. Comme ce dernier, il est Celto-Saxon ; c'est un Gallois, d'origine écossaise.

En 1878, Henri George exposa une théorie analogue. Son système a été analysé par M. P. de Rousiers[1], qui a montré qu'il laisse intact les grands principes de l'action personnelle et de la liberté de la concurrence. C'est également l'avis d'Émile de Laveleye[2].

Henri George, né à Philadelphie en 1869, est d'origine irlandaise, c'est-à-dire celtique ; de là son idée de la nationalisation

1. *Science sociale*, t. X, p. 157 et suiv.
2. *Loc. cit.*, p. 337 et 338.

du sol. Mais il a subi l'influence du milieu américain si actif, et où la libre concurrence entre les producteurs a produit des résultats si remarquables.

Il y a encore quelques institutions que l'on décore parfois, mais inexactement, de l'épithète de socialistes. Nous citerons certaines *sociétés coopératives socialistes*, qui réservent une partie des bénéfices pour les frais de propagande politique du parti socialiste. Or, tant que l'État n'institue pas un monopole en leur faveur, elles ne constituent pas un exemple de socialisme pratique.

Les *socialistes chrétiens anglais* ne sont pas non plus des socialistes véritables[1]. Fondé en 1848, ce parti se borne à créer des sociétés coopératives de consommation, et essaie de lutter contre le paupérisme. Seule, la guilde de Saint-Mathieu, fondée en 1877, s'est laissé influencer par les idées d'Henri George[2], lesquelles ne sont elles-mêmes qu'un socialisme très atténué.

Il faut laisser également en dehors du socialisme tout ce qui est du ressort de la charité et de la philanthropie.

Ce qui caractérise uniformément les théories que nous avons passées en revue, c'est qu'elles *n'ont jamais pu être réalisées dans les sociétés compliquées de l'Occident;* toutes les tentatives faites dans ce but ont toujours impitoyablement échoué.

On comprendra mieux la cause de ces insuccès après la lecture des chapitres qui suivent, dans lesquels nous étudions, non plus de vagues systèmes, mais les conditions naturelles dans lesquelles se développe le socialisme sous ses trois formes : communisme, collectivisme, ou monopolisme.

Quand on connaît exactement les conditions qui font prospérer une plante dans un terrain donné, on comprend mieux pourquoi elle s'anémie, ou disparaît, dans des terrains différents.

1. Voir *Socialistes anglais*, par Verhægen, p. 263, 267 et 279.
2. *Id.*, p. 278.

II

LES APPLICATIONS DU COMMUNISME

Il s'agit maintenant de décrire les organisations sociales présentant les caractères que nous venons de relever. Pour cela, il nous faut classer ces organisations, suivant qu'elles se rattachent aux définitions que nous avons données du Communisme, du Collectivisme ou du Monopolisme.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'énumération de ces organisations sera assez longue, car, actuellement encore, *plus de la moitié de l'Humanité* vit selon les règles du communisme, du collectivisme, ou du monopolisme.

Nous examinerons d'abord les associations communistes qui représentent la forme la plus communautaire; en second lieu, les associations collectivistes, qui représentent une forme atténuée; enfin, les associations monopolistes qui sont une atténuation encore plus grande.

Dans chacune de ces classes, l'ordre suivi ira du type le plus simple au type le plus compliqué. Nous débuterons donc par le communisme de famille: le communisme de corporation viendra en second lieu; puis le communisme de village; enfin, le communisme d'État.

On verra que les associations communistes présentent les caractères suivants :

1° *Elles ne s'appliquent qu'aux travaux de simple récolte (art pastoral, chasse, pêche, cueillette, razzia, etc.), ou à un tra-*

vail de simple manœuvre; elles ne s'adaptent aux travaux d'extraction que pour la culture extensive, excepté dans les sociétés où l'on a recours au travail forcé;

2° *Les femmes sont chargées des travaux les plus durs, à moins que l'on ne puisse se procurer des esclaves;*

3° *Ces associations exigent une autorité forte; l'éducation est compressive, ou nulle.* Elles sont donc incompatibles avec l'élévation de l'individu;

4° *Actuellement, elles sont en voie de disparition, partout où le contact s'établit avec les races moins communistes, ou par le seul fait de l'apparition de la concurrence développée par le commerce.*

Elles appartiennent donc au passé de l'Humanité, et non à son avenir.

I. — LE COMMUNISME DE FAMILLE.

On l'observe d'abord chez les principales variétés de pasteurs, pour deux raisons :

1° Le communisme s'adapte très bien à l'art pastoral, qui est un travail de simple récolte, dans lequel l'effort et l'initiative individuelle sont réduites au minimum;

2° Ce communisme revêt la forme familiale, par suite de l'importance de la transmission du bétail, seule source de richesse.

Les Pasteurs nomades. — Les lecteurs de cette Revue savent que le communisme de famille existe à l'état le plus pur chez les Pasteurs nomades des steppes asiatiques (Mongols, Kalmoucks, Kirghizes, etc.), et que cette forme d'association a été appelée, par M. Demolins, la *Famille patriarcale pure*. On peut la définir : une *association entre les descendants d'un même ancêtre pour la production et la consommation en commun de toutes les richesses.*

Examinons d'abord comment s'y fait la production. Elle con-

siste dans l'exploitation des animaux domestiques (chevaux, vaches, moutons, chameaux), qui fournissent la nourriture (lait, viande, etc.) et la matière première pour la *Fabrication* (cuir et peaux pour les vêtements, les tentes, les récipients, etc.). Ce qu'il y a de plus caractéristique dans la production, c'est la *faiblesse du travail :* « L'occupation principale est de faire deux fois par jour la traite des animaux; les hommes et les femmes y prennent part[1]. » C'est le travail d'un rentier qui vit des revenus du capital-bétail, propriété commune de la famille. *La plupart des autres travaux sont, en effet, exécutés par les femmes*, considérées comme des instruments de rapport : « Ce sont les femmes qui dressent les tentes, font le tannage, le foulage et le lissage des peaux[2] ». Ce sont elles qui font les vêtements[3], les chaussures, le ménage. D'après le Dr Verneau[4], lorsque le Mongol a visité ses troupeaux à cheval, il s'accroupit sous sa tente, dort, fume et boit du thé, ou du lait aigri (khoumouiss). Certes, voilà des gens qui apportent peu de travail à la communauté.

Voyons ce que celle-ci leur donne en retour. Pour cela, il nous faut voir comment s'y fait la consommation. *Elle se fait suivant les besoins de chacun.* Comme le dit M. Demolins[5], « la famille patriarcale assure autant d'avantage aux incapables qu'aux individus les mieux doués et les plus travailleurs ». Si ceux-ci consentent à partager avec les autres, c'est qu'ils n'ont pas à faire plus qu'eux : ils ne partagent que... leur inaction. En d'autres termes, *chaque individu reçoit plus de la Communauté qu'il ne lui fournit.* C'est évidemment là une bonne condition pour que la solidité de ces communautés soit à toute épreuve. Pourtant, on a eu le besoin de la renforcer en donnant *un pouvoir énorme au chef de famille, ou Patriarche*[6], et en préparant les individus à l'obéissance, à l'aide d'une *éducation compressive*

1. E. Demolins, *Comment la Route crée le type social*, t. I, p. 10.
2. *Id.*, p. 26.
3. *Id.*, p. 30.
4. *Les races humaines*, p. 324.
5. E. Demolins, *loc. cit.*, I, p. 61.
6. *Id.*, p. 60.

que j'ai analysée ici même[1] et que j'ai appelée l'*Éducation statique à sanction naturelle.*

Ce n'est pas tout : *la concurrence est nulle* dans les steppes[2], la famille produisant elle-même tout ce qui est nécessaire à ses besoins. La division du travail y est inconnue[3] et le commerce à peu près nul, par suite de l'isolement et de l'éparpillement des familles et de la difficulté des communications avec les pays étrangers.

Le résultat est évidemment une vie simple, l'absence de luxe et même de tout confortable[4], la négation de tout progrès[5]. C'est le régime du bonheur dans l'indigence et la stagnation.

Ce régime subsiste à l'état naturel et invariable dans les steppes asiatiques depuis les temps les plus reculés, à cause de la nécessité de vivre uniquement de l'art pastoral sur un sol intransformable, où le pâturage domine, par suite des conditions climatériques (courte période d'humidité suivie d'une longue sécheresse), qui empêchent la formation des forêts[6]. Une surface de 1 kilomètre carré arrive à faire vivre misérablement... 1 habitant! Le danger de la surpopulation était atténué autrefois par des émigrations qui, naturellement, se faisaient en groupes nombreux et revêtaient la forme des invasions (Huns, Tamerlan, Gengis-Khan, etc.). Depuis que les invasions de ce genre ne sont plus possibles, les Pasteurs se sont convertis au lamaïsme, et l'on a vu le nombre des prêtres et des moines célibataires se développer d'une façon extraordinaire.

En Mongolie, l'État est représenté par la Tribu, et ses attributions sont à peu près nulles[7]. Il règle les rapports des familles entre elles et maintient la paix; c'est lui qui possède le sol, suivant la loi sociale qui exige que, *partout où l'homme se con-*

1. *Sc. soc.*, 2e sér., 22e fasc. *Les trois formes essentielles de l'Éducation*, p. 41.
2. E. Demolins, *loc. cit.*, I, p. 57.
3. *Id.*, p. 41 et 50.
4. *Id.*, p. 24 et suiv.
5. *Id.*, p. 47.
6. *Id.*, p. 7.
7. *Id.*, p. 63.

tente de récolter sans travailler la terre, celle-ci n'est pas appropriée et reste indivise.

En résumé, dans les steppes asiatiques, les théories du communisme anarchique sont réalisées dans leur intégralité. Partout, sans exception, les Pasteurs nomades purs vivent sous ce régime. Il en est de même des populations où l'art pastoral, sans être exclusif, reste le travail principal, comme chez les *Pasteurs vachers*[1] *et chévriers*[2] du Béloutchistan, du sud de l'Arabie et des confins méridionaux du Sahara; les *Pasteurs cavaliers*[3] vivant en partie de razzias sur les cultivateurs (Turcomans, Bédouins du nord de l'Arabie et de l'Afrique, etc.); les *Pasteurs de renne*[4] vivant en partie de la chasse dans les *Toundras* (Lapons, Samoyèdes, Koriaks).

Nous pouvons donc poser la loi suivante: *Le communisme de famille existe à l'état naturel chez les Pasteurs nomades purs; il subsiste, si l'art pastoral devient insuffisant, à condition que le complément des ressources provienne d'un travail de simple récolte* (*cueillette, chasse, pêche, razzias*).

Les Pasteurs commerçants. — L'influence du commerce chez les Pasteurs vient altérer profondément l'organisation communiste de la famille. Le type le plus pur de ce genre est celui de la *Famille patriarcale dédoublée*, qui existe dans le désert proprement dit, depuis la Perse jusqu'au Sahara, chez tous les *Pasteurs chameliers,* dont les Touareg sont les représentants les plus connus.

Le travail des hommes[5] consiste à razzier les caravanes, ou à les protéger en prélevant un impôt, ou bien à effectuer pour elles le transport des marchandises. Il se fait en commun, de sorte que les biens ainsi acquis sont communs et administrés par le plus âgé, le frère ou le fils aîné de la sœur aînée[6] : ce sont les

1. A. de Préville, *Les sociétés africaines,* p. 46 et suiv.
2. *Id.*, p. 41 et suiv.
3. *Id.*, p. 14 et suiv.
4. *Sc. soc.*, t. VI *Les populations circumpolaires*, par P. de Rousiers).
5. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 32.
6. *Id.*, p. 34.

« *biens d'injustice* ». Au contraire, *le fruit du commerce forme un pécule individuel,* appelé « *bien de justice* » et se partage également entre les enfants à la mort de la mère [1], car, par suite de l'absence presque continuelle des hommes, ce sont les femmes qui se chargent de faire fructifier les capitaux; cela leur donne une situation prépondérante qui se manifeste par l'institution du matriarcat, et qui se retrouve chez tous les peuples adonnés à la fois à l'art pastoral et aux transports par caravanes, comme les anciens Ibères [2] et les Lydiens. Cela nous explique l'existence des Amazones en Thrace et dans le Caucase, des Walkyries au pays des Ases [3], etc. Mais, hors des steppes, les émigrants issus de ce type doivent renoncer à l'art pastoral; ils deviennent de purs commerçants, et abandonnent alors complètement les pratiques du communisme. Nous les retrouverons plus loin.

Les Pasteurs sédentaires. — Dans les régions montagneuses, le grand art pastoral nomade n'est plus possible; l'on doit se borner à faire transhumer les bestiaux sur des limites plus restreintes autour d'une résidence fixe. Les lois qui régissent les organismes sociaux de ces populations sont analogues à celles que nous avons trouvées chez les Nomades [4]. La seule différence est la diminution des groupements par suite de la pauvreté du sol dans les montagnes, et la nécessité de se procurer des ressources supplémentaires (razzias, émigration temporaire, culture rudimentaire, etc.).

Nous bornant à une énumération rapide, nous citerons les *Thibétains* qui élèvent le yack pendant que leurs femmes cultivent un peu d'orge [5]. La limitation de la population est réalisée par une organisation spéciale de la famille que l'on peut appeler la *famille polyandrique* et que le Dr Verneau carac-

1. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 34. — Voir aussi E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. XI, p. 840.

2. Olphe-Galliard, *Le paysan basque du Labourd* (*Sc. soc.*, 2e sér., 17e fasc., p. 476). — Voir aussi L. Poinsard, *La France au Maroc*, id., 12e fasc., p. 289.

3. Dans la Scythie. Voir Ph. Champault, *Le personnage d'Odin* (*Sc. soc.*, XVII, p. 406).

4. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, type des Pyrénées.

5. Verneau, *Les races humaines*, p. 410.

térise comme suit : « Les frères ont une seule femme en commun et vivent en bonne harmonie [1] ».

Cette famille polyandrique se retrouve dans le *Ladak* et chez les *Todas* [2] des monts Nilgherries (Inde); et Strabon la signalait dans les montagnes de l'Arabie Heureuse.

Ailleurs, les communautés familiales se maintiennent, grâce à l'émigration temporaire de certains membres (qui renvoient toutes leurs économies à l'aîné) et au célibat de quelques autres. C'est la *famille quasi patriarcale* des Pyrénées, des Alpes et des Apennins, si bien décrite par Le Play, et qui s'est maintenue longtemps en Europe même, grâce au profond isolement des régions montagneuses. Mais ici, la nécessité d'une émigration temporaire dans un milieu différent, a fini par amener un changement dans les mœurs des montagnards eux-mêmes. La monographie de la famille Mélouga fait ressortir le fait : le partage des biens a été réclamé par un oncle de l'héritière, *établi au dehors* et dont la fortune était compromise [3].

Les paysans a culture extensive. — La culture extensive, aidée de l'art pastoral, permet le maintien de la famille communiste tant que le commerce ne se développe pas. Les peuples slaves forment le groupe le plus important de ce type.

Laissant de côté les *Bashkirs* [4] et les *Finnois* [5] qui forment la transition entre les Pasteurs purs et les Paysans, nous passerons de suite à ces derniers, et, avec M. Demolins, nous les subdiviserons en deux groupes : celui de la *famille patriarcale atténuée* (Sud-Slaves) et celui de la *famille patriarcale agglomérée* (Nord-Slaves).

1° *Famille patriarcale atténuée.* — Cet organisme fonctionne encore à l'heure actuelle dans la Péninsule des Balkans, sous le nom de *Zadrouga,* association paysanne comprenant jusqu'à

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 411.
2. *Id.*, p. 510.
3. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, p. 21.
4. Voir E. Demolins, *Comment la Route crée le type social*, 2e vol., liv. I, ch. 1er.
5. *Id.*, liv. II, ch. 1er.

soixante personnes, et dont le caractère est nettement communiste : *la production se fait en commun*[1]; *les produits se consomment en commun*[2]. Toute la famille vit dans une seule habitation, chaque ménage ayant sa chambre particulière.

Voyons de plus près comment la production est organisée.

En Serbie, l'élevage (porcs, moutons, chèvres) l'emporte sur la culture; celle-ci se fait sous le régime de l'assolement triennal : froment ou seigle la première année; maïs la seconde année; enfin, jachère[3]. L'emploi des engrais est inconnu et l'on cultive le sol jusqu'à épuisement. Il en est de même en Bosnie[4] et en Esclavonie[5].

Si, en Serbie, un huitième du sol seulement est cultivé, en Bulgarie, il n'y en a qu'un dixième. La partie cultivée, seule, est appropriée par les familles; les 9/10 restant sont la propriété des communes[6] et sont composés des pâturages et des forêts; chacun peut y faire pâturer ses bestiaux et récolter son bois.

En résumé, la *vie facile, grâce à l'abondance des productions spontanées d'un sol peu occupé*, maintient le communisme. Comme chez les Pasteurs, *l'autorité est despotique*[7], mais ici, pour les besoins de la culture, le Patriarche est aidé du conseil de famille : la communauté est déjà moins solide *parce qu'il faut travailler davantage!* Toutefois, elle s'est facilement maintenue, tant que *la difficulté des communications obligeait le paysan à consommer ses propres produits et à se contenter des objets fabriqués en famille*[8]. « Chaque famille se suffit ordinairement à elle-même et n'a que rarement recours à une assistance étrangère. Le paysan bâtit sa maison, fabrique sa charrue et ses chariots; c'est lui qui fait les jougs de ses bœufs de traits

1. Meyer et Ardant, *Le Mouvement agraire*, p. 9.
2. E. Demolins, *La Route*, 2e partie, p. 208 et Verneau, *loc. cit.*, p. 614.
3. E. de Laveleye, *La Péninsule des Balkans*, I, p. 311 et 314 et II, p. 21.
4. *Id.*, I, p. 207 et 209.
5. *Id.*, I, p. 128.
6. Meyer et Ardant, *loc. cit.*, p. 53.
7. E. Demolins, *loc. cit.*, II, p. 212-213.
8. E. de Laveleye, *loc. cit.*, I, p. 316 et II, p. 120.

aussi bien que ses chaussures. Les femmes filent la laine, le chanvre et le lin, tissent les étoffes et les teignent avec de la garance.[1] »

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : *la Zadrouga est en pleine dissolution par suite du développement du luxe résultant de l'extension du commerce extérieur*. C'est ce qu'a très bien vu la vieille femme de Siroko-Polje (Esclavonie) interrogée par E. de Laveleye, lors de son voyage dans les Balkans : « Ce sont les jeunes femmes et le luxe qui sont la perte de nos vieilles et sages institutions. Elles veulent avoir des bijoux, des étoffes, des souliers qui sont apportés par les colporteurs; pour en acheter il faut de l'argent; elles se fâchent, si le mari, travaillant pour la communauté, fait plus que les autres[2]. » Et plus loin, elle ajoute : « Nos jeunesses commencent à porter des bottines de Vienne[3]. » Voilà qui est clair : tant que l'on consomme ses propres produits, on s'entend bien; quand il faut acheter au dehors, dépenser de l'argent, on se dispute, au nom même des principes égalitaires qui ne veulent pas que l'un soit mieux vêtu que l'autre.

On ne peut guère attribuer la dissolution des Zadrougas à un changement de législation, car, en Bosnie, le gouvernement autrichien n'a pas touché aux lois existantes en ce qui concerne les successions[4], mais il s'est empressé d'ouvrir un chemin de fer, des routes carrossables, des bureaux de poste et un réseau télégraphique[5]. Ainsi pénètrent les idées et les produits de l'Occident. En Serbie, c'est le gouvernement lui-même, qui, depuis 1873, travaille à développer la grande industrie[6] et l'instruction publique. Il ne faut pas croire non plus que la dissolution se fasse de gaieté de cœur : les Bulgares s'accrochent à la communauté de toutes leurs forces[7]. C'est donc un mouvement

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 614.
2. E. de Laveleye, *loc. cit.*, I, p. 81.
3. *Id.*, I, p. 82.
4. *Id.*, I, p. 257.
5. *Id.*, I, p. 255 et 256.
6. *Id.*, I, p. 317.
7. Fedor Démélic, *Le Droit coutumier des Slaves méridionaux*, p. 53.

fatal et irrésistible qui emporte à tout jamais les antiques associations communistes!

Le même phénomène s'est produit en France. En Auvergne, c'est dans la première moitié du XIXe siècle que les communautés agricoles se sont dissoutes, par suite du développement du commerce [1]. Dans le Morvan, leur dissolution a commencé par les parties basses et a gagné petit à petit les hautes vallées [2].

L'état social du paysan grec des temps primitifs, tel qu'il est décrit par Homère [3], ressemble beaucoup à celui du Bulgare actuel. Il vivait en partie de la culture (orge, vigne, etc.) et en partie de l'art pastoral (mouton, vache, porc) ; le fils, en se mariant, bâtissait une chambre à côté de la maison paternelle.

Si nous ajoutons, comme l'a démontré M. de Préville [4], que la race médique nous présentait le même spectacle, grâce à l'absence de commerce [5], nous serons en droit de conclure que *la race aryenne tout entière vivait sous ce régime dès son origine.*

Les *Berbères*, issus des Pasteurs du désert, en se fixant au sol, passèrent également par ce stade de l'évolution sociale, et s'y maintinrent tant qu'ils restèrent dans l'isolement. Nous citerons, comme exemple, les *Shellas,* qui occupent le versant méridional de l'Atlas marocain. Le Dr Verneau [6] nous dit qu'ils sont presque exclusivement cultivateurs, peu commerçants, pas riches. C'est ce qui ressort également de l'étude de M. Poinsard sur le Maroc : « Les gens de la montagne fabriquent eux-mêmes la plupart des meubles et des instruments grossiers qui leur sont indispensables [7] ». Comme dans les Balkans, cela résulte bien de la difficulté des communications : « Les routes ne sont que des pistes tracées par les pieds des animaux; on passe les rivières à gué, et si la crue les a grossies, on attend

1. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, p. 60 et 61.
2. *Ouvriers européens*, t. V, p. 291.
3. *Iliade*.
4. *Science sociale*, t. XII, p. 75 et 76 et *Histoires d'Hérodote*, t. I, p. 96.
5. D'après Hérodote, les Mèdes n'avaient pas d'agora ni de marchés. *Histoires d'Hérodote*, I, p. 103.
6. *Loc. cit.*, p. 602.
7 *Science sociale*, 2e sér., 12e fasc., p. 299.

patiemment la baisse des eaux[1]. » Or M. Doutté dans son *Compte rendu d'une mission d'étude chez les Berbères H'âha*[2], nous décrit la famille du montagnard de l'Atlas dans des termes qui pourraient s'appliquer à la zadrouga slave : Chaque « chef de famille, dit-il, vit avec tous ses descendants dans une maison à laquelle il ajoute une chambre à chaque mariage ». Nous prouverons plus loin que, dans les parties de l'Atlas où le commerce a pu se développer, en Kabylie par exemple, les communautés berbères ont abandonné les pratiques du communisme pour évoluer vers le collectivisme.

De tout ceci, se dégage la loi suivante : *Le communisme de famille persiste, quoique l'art pastoral devienne insuffisant, si le complément des ressources est obtenu directement d'une culture extensive non commercialisée.*

2° *La Famille patriarcale agglomérée,* qui existe surtout chez les Nord-Slaves, va nous permettre de vérifier cette loi.

Constatons d'abord, avec M. Alfassa[3], que la famille paysanne russe est une association communiste. La propriété commune de la famille, dit M. Poinsard[4], comprend la maison avec ses dépendances, le mobilier et les animaux domestiques, ainsi que les récoltes en grange et les économies en argent. *Le travail est peu intense et rejeté sur les femmes, autant que cela est possible :* ce sont ces dernières qui font les sarclages, la moisson, le battage et la mouture des grains, la confection des vêtements ; ce sont elles qui sont chargées de tous les soins du ménage, et, le soir, à la veillée, tandis que les hommes se reposent, elles filent le lin et le chanvre[5]. Les jours de repos sont nombreux et le travail est toujours peu intense[6].

La consommation se fait en commun, suivant les besoins de chacun, mais il n'y a aucun luxe, aucun confortable. « Le

1. L. Poinsard, *Le Maroc* (*Sc. soc.*, 2e sér., 12e fasc., p. 299).
2. *Id.*, p. 296 en note.
3. *La Crise agraire en Russie*, p. 50.
4. *La Russie* (*Sc. soc.*, 2e sér., 7e fasc., p. 209).
5. *Ouvriers européens*, t. II, p. 59 et 189-190.
6. E. Demolins, *La Route*, II, p. 156.

paysan, dit le Dr Verneau [1], se contente de pain de seigle noir et grossier, de gruau, de choux aigres, de champignons et de concombres salés, de poissons salés et fumés et d'une pâtisserie peu soignée dont il ne fait usage que les jours de fête. Il ne consomme guère de viande, et l'Église lui interdit, à certaines époques de l'année, de faire usage d'œufs et de laitage. Souvent son repas ne comprend que des oignons, des melons d'eau, des noisettes et quelques légumes crus. » Les vêtements consistent en une peau de mouton ou autre fourrure commune; en été, les femmes vont généralement les pieds nus. Les maisons (*isbas*) sont faites en poutres non équarries [2].

Le paysan russe, ou *moujik*, achète peu : « Les familles rurales, dit M. Poinsard, se fournissent elles-mêmes de tissus et d'ustensiles grossiers, qui ne sont donc point demandés au commerce [3] ».

La famille patriarcale en Russie se maintient par le *despotisme du Patriarche* [4] et par une *éducation compressive* [5].

La concurrence est à peu près nulle, puisque chaque famille produit directement tout ce qui lui est essentiellement nécessaire. Le Play [6] a très bien constaté l'influence du commerce sur les communautés familiales; il nous montre l'existence d'un petit pécule personnel, provenant des cadeaux de noce, de la vente des tissus fabriqués par les femmes ou des volailles élevées par elles. Ce pécule permet de se procurer des objets de parure sans compromettre l'harmonie intérieure. Mais, par une évolution fatale, la proportion du pécule individuel augmente au détriment de l'avoir commun : *l'ivrognerie et le jeu chez les hommes, la coquetterie chez les femmes tendent constamment à dissoudre la communauté* [7].

Pourtant, les paysans russes ont toujours considéré la sé-

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 618.
2. *Id.*, p. 616 et 617.
3. *Sc. soc.*, 2e sér., 7e fasc., p. 217.
4. *Ouvriers européens*, t. II, p. 66.
5. *Id.*, II, p. 53.
6. *Id.*, II, p. 98.
7. *Sc. soc.*, 2e sér., 7e fasc., p. 213.

paration comme un malheur[1]. De plus, l'individu qui quitte sa famille n'a plus droit à aucune part, à moins qu'il ne parte avec le consentement du Patriarche, qui alors lui alloue une certaine quantité de biens[2]. En outre, le partage ne peut se faire sans l'assentiment de l'autorité du Mir[3] (ou commune). Et cependant, malgré tout, les exodes continuent à se développer d'une façon inquiétante[4]. Il y a donc, en Russie, un mouvement irrésistible qui pousse à l'émiettement des communautés. Ce phénomène est récent, car Le Play ne le signale pas encore. Il concorde bien avec le *développement des voies de communication et la mise en contact avec l'étranger*. En 1855, l'Empire russe ne possédait qu'un réseau de 1.000 kilomètres de chemins de fer; en 1877, ce réseau s'élevait déjà à 20.650 kilomètres[5]. Le commerce extérieur et la navigation fluviale ont suivi une progression analogue. Le mouvement commercial de la foire Nijni-Novgorod qui, en 1815, s'élevait à 15 millions de roubles montait déjà en 1876 à 150 millions[6].

Ici, comme dans les Balkans, il faut noter, outre l'influence du commerce et du luxe, celle des idées occidentales. La Russie imite l'Occident, prend ses modes, ses mœurs, ses idées; le développement de l'instruction primaire, parmi les jeunes générations, les amène à se croire supérieures aux anciennes[7], ce qui affaiblit l'obéissance envers le Patriarche. « Des querelles d'intérieur, provoquées par les femmes, éclatent fréquemment, sans parler de certains détails de mœurs auxquels le manque d'éducation et de sens moral ont trop souvent porté les chefs de familles et que la promiscuité favorise[8]. » Tout ce qui, autrefois, était supporté, devient prétexte à dispute.

Jusqu'ici, il y a une identité presque absolue entre les types

1. George Alfassa, *La Crise agraire en Russie*, p. 42.
2. *Id.*, p. 43.
3. *Id.*, p. 48.
4. *Id.*, p. 49 et 88.
5. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. V, p. 885.
6. *Id.*, p. 734.
7. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 45.
8. *Id.*, p. 45.

Nord-Slaves et Sud-Slaves. Il nous faut maintenant justifier leur classement en deux variétés différentes. Chez le Sud-Slave, les familles gardent leur indépendance par suite de leur dispersion sur un sol montagneux; chez le Nord-Slave, elles s'agglomèrent pour former le *Mir*. C'est là un phénomène nouveau qui vient compliquer la question. Le Mir est un village constitué en association collectiviste. Nous devrions logiquement l'étudier au paragraphe réservé à cette dernière, mais peut-être vaut-il mieux résumer ici tout ce qui a trait à la Russie. Nous verrons ainsi comment s'opère la transition du communisme au collectivisme.

Le Mir, ou commune russe, *possède le sol;* il partage périodiquement la terre cultivable entre les familles, proportionnellement au nombre de têtes, tandis que les pâturages et les bois sont laissés à la jouissance commune[1]; mais *la consommation se fait par familles.*

L'évolution du Mir peut se diviser en trois périodes :

Au début, il y a surabondance de terres, par suite de la faible densité de la population. La vie est facile, grâce à l'abondance des productions spontanées, et le bétail est nombreux sur les terrains vagues. Le Mir donne facilement une part aux nouveaux mariés; l'avenir des enfants est assuré. Le Play nous a admirablement décrit ce stade, dans sa monographie du Paysan d'Orenbourg[2].

Avec le paysan de l'Oka[3], il nous montre le Mir à la *deuxième période.* La population commence à se tasser et cherche à se procurer des ressources supplémentaires, en organisant une fabrication en vue de la vente, et l'émigration temporaire de certains membres de la famille. L'argent provenant des ventes, ou des économies des émigrants, ne sert pas à améliorer le sort du moujik, mais à payer l'abrok au seigneur, c'est-à-dire à racheter les corvées par le paiement d'une redevance fixe. L'argent amassé est également employé

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 50.
2. *Ouvriers européens*, t. II, ch. II.
3. *Id.*, t. II, ch. V.

à augmenter le capital cultural de la famille. En effet, le Mir a subi une évolution importante : le partage des terres ne se fait plus par tête, mais proportionnellement à la capacité culturale de chaque famille; la diminution des terrains vagues a rendu difficile la conservation du bétail; seules, les familles les plus capables et les plus économes y réussissent et l'inégalité commence à s'introduire dans le Mir. L'émancipation des serfs, en 1876, n'amena pas de changement dans l'organisation rurale de la Russie. L'État avança aux anciens serfs la somme nécessaire pour se racheter; au lieu de payer l'abrok au seigneur, le moujik paie une annuité à l'État. Il ne lui reste guère d'argent liquide pour acheter les produits de l'étranger; il continue en grande partie à vivre des produits de sa culture, ce qui a maintenu la famille communiste.

Depuis Le Play, le Mir a eu un problème de plus en plus ardu à résoudre, dû à l'*accroissement de la population paysanne*, qui, depuis 1861, a passé de 50 à 86.000.000, soit une augmentation de 72 %. De là, cette conséquence grave : la grandeur moyenne des lots est tombée de 4,8 déciatines (environ 5 hectares) à 2, 6 (2 hect. 80 ares)[1]. Un certain nombre de familles sont devenues incapables d'assurer une existence convenable aux individus, et ceux-ci, ne tirant plus de la communauté un bien-être suffisant, tendent à se séparer.

De là une crise agraire qui n'a pu être surmontée, à cause de l'organisation collectiviste du Mir, et cela pour les deux raisons suivantes :

1° *Le Mir a été un obstacle à l'amélioration de la culture.* En effet, les terres paysannes russes ne produisent en moyenne que 440 kilogrammes de blé par déciatine, soit environ 6 hectolitres par hectare[2]. D'après Elisée Reclus[3], le rendement serait de 15 hectolitres en France et de 26 en Angleterre. La situation du moujik pourrait donc s'améliorer beaucoup, s'il voulait sérieu-

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 110.
2. *Id.*, p. 113.
3. *Loc. cit.*, t. V, p. 820. — Dans ces dernières années, le rendement en France s'est élevé à 17 hectolitres par hectare (*Sc. soc.*, 2e sér., 26e fasc., p. 70).

sement se mettre au travail, abandonner ses vieilles routines, employer les engrais, etc. Mais, comme le dit M. Alfassa[1], il ne s'intéresse pas à sa terre, *parce qu'elle lui est périodiquement enlevée pour être donnée à un autre*, et que celle qu'il recevra en échange n'aura sans doute pas été mieux soignée par son précédent détenteur pour les mêmes motifs. C'est pourquoi, constate le même auteur[2], le sol s'épuise à tel point que les fameuses *terres noires* si fertiles voient, d'année en année, la qualité et l'abondance de leurs récoltes baisser.

2° *Le Mir a été un obstacle à l'émigration.* En effet, nous venons de voir le travail collectif engendrer l'apathie chez les individus; cette apathie, par répercussion, fait retarder l'émigration jusqu'au moment où l'on est acculé à la misère. C'est pourquoi aucun mouvement dans ce sens ne se produisit sous le règne d'Alexandre II, malgré les avantages offerts aux colons qui voulaient s'installer en Sibérie[3]. Ce ne fut qu'après l'avènement d'Alexandre III que l'exode des paysans commença, mais combien insuffisant! En 1894, 100.000 individus sont partis pour la Sibérie; or, l'accroissement annuel de la population russe est de 1.500.000 âmes[4]!

Le Mir a mis obstacle à l'émigration d'une façon plus directe. En effet, d'après ce que nous venons de dire, ce furent surtout les gens endettés qui cherchèrent un refuge en Sibérie. Or, à cause de la responsabilité collective du Mir, celui-ci dut les retenir, afin de n'être pas obligé de payer pour eux. Le gouvernement finit même par interdire de quitter le village sans autorisation[5].

En résumé, pour qu'un moujik puisse émigrer, il lui faut l'autorisation du Patriarche, du Mir et du Gouvernement; il lui faut, de plus, vaincre l'apathie ancrée en lui par l'action d'un milieu communiste séculaire.

Voyons les résultats d'un tel état de choses. Ceci nous con-

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 144.
2. *Id.*, p. 144 et 188.
3. *Id.*, p. 157.
4. *Id.*, p. 162.
5. *Id.*, p. 159 et 160.

duira naturellement à la *dernière période* de l'évolution du Mir : la dissolution.

Si le lecteur a bien suivi l'exposé des faits qui précèdent, il voit nettement le paysan russe tomber lentement, mais sûrement dans la misère. Le tassement sur place de la population diminue, non seulement la parcelle de terrain allouée à chacun, mais aussi le capital disponible, car, par suite des partages familiaux de plus en plus fréquents, le bétail et les instruments aratoires alloués à chacun se trouvent réduits, de sorte que la gêne vient remplacer l'aisance[1]. Ce manque de capital empêche le moujik d'améliorer sa culture. Le seul progrès qu'il a pu faire a été le passage de l'assolement annuel à l'assolement triennal : blé d'hiver, blé d'été, jachère[2]. S'il avait des capitaux, il pourrait obtenir les mêmes rendements que les grands propriétaires, soit 10 hectolitres par hectare[3]; ce résultat est obtenu grâce à l'emploi des machines agricoles[4], des engrais chimiques, des irrigations remédiant à la sécheresse grandissante, suite du déboisement inconsidéré[5].

Est-il possible de fournir du capital aux paysans pour les aider à se relever? D'abord, il ne faut pas compter sur le Mir, au contraire. En effet, les familles les plus prévoyantes, qui ont su maintenir leur capital, n'en ont pas trop pour leur propre culture; elles ne veulent pas payer pour les autres, malgré le système de la responsabilité collective; elles se rattrapent en faisant vendre les biens des débiteurs, ou, à défaut, en les forçant à travailler dans des usines et en percevant leurs salaires à leur place[6]. *C'est le servage qui renaît sous une autre forme.*

Le moujik peut-il s'adresser à son ancien seigneur? Au moment de l'émancipation des serfs, la somme que le seigneur a reçue en compensation, n'a fait que combler les hypothèques qui grevaient son domaine; il a fait situation

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 45 et 46.
2. *Id.*, p. 80.
3. *Id.*, p. 113.
4. *Id.*, p. 111.
5. *Id.*, p. 113.
6. *Id.*, p. 120 et 121.

nette à ce moment, ce qui lui a permis de recommencer; il est donc loin de pouvoir aider les autres.

Quant à l'État, il a avancé aux serfs l'argent nécessaire à leur rachat, et la plupart sont encore endettés vis-à-vis de lui. Néanmoins, des banques agricoles ont été instituées. Malheureusement, elles sont obligées d'exiger un intérêt de 10 à 12 % et malgré ce taux exorbitant, n'arrivent pas à compenser les pertes résultant des non-remboursements[1]. Le nombre des insolvables est très grand, et la plupart, peu dressés à l'effort personnel, préfèrent passer leur temps au cabaret[2]. Au surplus, l'État ne peut prêter du capital que s'il en possède lui-même; le prendre au pays est un cercle vicieux; il en résulte que la dette extérieure de la Russie est énorme. Il arrive souvent, qu'à bout de ressources, le moujik s'adresse à un usurier juif qui lui demande jusqu'à 50 % d'intérêt pour six mois[3]. Ces usuriers sont appelés les *Mangeurs de Mir* parce qu'ils s'emparent des terres des paysans incapables de rembourser leurs dettes. De la sorte, depuis la disparition du patronage seigneurial, il se reforme, au-dessus des paysans, une classe de propriétaires rentiers.

C'est là, l'aboutissement fatal de l'évolution : *la reconstitution de la grande propriété et du servage*. Les grands propriétaires seront les anciens seigneurs, les usuriers, les Mangeurs de Mir et quelques paysans ayant réussi à s'élever par leur prévoyance et leur bonne conduite; ce sera aussi l'État envers qui beaucoup de Mirs sont endettés[4]. En bas, des serfs insolvables ne travaillant que par force.

Le développement des voies de communication, en amenant la commercialisation de la culture, ne fait que hâter ce dénouement fatal, par suite de la nécessité d'un capital de plus en plus grand. La Russie doit exporter, pour pouvoir se libérer envers l'étranger; c'est donc la lutte avec les

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 115.
2. *Id.*, p. 127.
3. *Id.*, p. 116.
4. C'est l'opinion de M. de Lestrade. Voir *Science sociale*, 2e sér., 7e fasc., p. 237.

blés d'Amérique[1], et les produits de la grande industrie de l'Occident.

On peut prévoir ce que la Russie sera bientôt : une race communautaire asservie à une race plus individualiste. Dans les Provinces Baltiques, la plupart des terres appartiennent à des Allemands; ailleurs la grande industrie est déjà entre les mains de patrons français, anglais, allemands, ou belges.

L'exemple des Nord-Slaves montre que *le Mir ne peut se maintenir que là où la culture n'est pas commercialisée.*

Ce phénomène sera étudié plus à fond au chapitre traitant du collectivisme de village.

II. — LE COMMUNISME DE CORPORATION.

Il y a lieu de distinguer la corporation industrielle et la corporation religieuse.

Corporations industrielles. — *Les artèles communistes.* En Russie, les artisans sont groupés en corporations, ou *artèles.* Un certain nombre de ces artèles sont des associations communistes; nous ne nous occuperons que de celles-là; les autres seront étudiées en leur lieu et place.

D'après les renseignements que nous possédons actuellement, les corporations communistes ne sont signalées qu'en Russie. On pourrait en conclure qu'elles ne peuvent exister *qu'en recrutant leurs membres dans un milieu où l'éducation familiale a dressé préalablement les individus au communisme.* Cela semble assez logique; la corporation ne se charge que de donner l'éducation technique et non celle du caractère.

En tous cas, si une éducation spéciale est nécessaire, cette condition n'est pas suffisante, puisque toutes les artèles n'ont pu garder ce caractère. Étudions donc le phénomène de plus près.

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 131.

Tout d'abord, les artèles communistes sont localisées dans deux genres d'industrie : celles du bâtiment et celles des transports.

Dans les *artèles du bâtiment*, il faut distinguer celles des campagnes de celles des villes.

Dans les campagnes, elles sont composées de petits groupes de charpentiers allant de villages en villages, pour construire les *isbas*, ou cabanes en bois. Elles sont peu nombreuses, car, la plupart du temps, le moujik bâtit lui-même sa maison avec l'aide des voisins. Quand il a recours au service d'une artèle, il la loge, la nourrit et lui donne une faible rémunération que les compagnons *se partagent également entre eux*[1]. Constatons, en passant, que le travail est simple, routinier, purement manuel et peu lucratif.

Dans les villes, il existe des artèles plus puissantes, mais elles se bornent à ériger les petites habitations. L'entreprise des grandes constructions leur échappe, parce que, dit M. Apostol,[2] « cela demande une responsabilité et des garanties que ne peuvent fournir de simples ouvriers ». Ceci marque nettement la limite du communisme dans la corporation. *Il faut que le travail soit simple, routinier, et que le capital nécessaire soit très faible*, c'est-à-dire que l'outillage soit peu coûteux et que le client fournisse la matière première. L'auteur que nous venons de citer ajoute[3] que, « dans les grandes artèles du bâtiment, il est tenu compte de l'habileté de l'ouvrier ». En effet, le salaire uniforme n'est évidemment possible que pour des travaux tellement simples que l'habileté et la science ne jouent aucun rôle. Dans le cas contraire, les ouvriers les plus capables réclament un salaire proportionnel à leur productivité, ce qui amène la dissolution de l'artèle.

Les artèles de transports (hâleurs[4], rouliers,[5] débardeurs[6])

1. P. Apostol, *L'Artèle et la coopération en Russie*, p. 115.
2. *Id.*, p. 114.
3. *Id.*, p. 117.
4. *Id.*, p. 123.
5. *Id.*, p. 127.
6. *Id.*, p. 133.

entreprennent pour le compte d'un négociant, les travaux purement manuels de transport des marchandises. Elles se recrutent parmi les émigrants temporaires issus des familles paysannes des régions où le sol vacant commence à devenir rare. Leurs membres se logent, se nourrissent, s'éclairent et se chauffent *en commun;* le surplus du salaire est mis dans une caisse commune et *partagé également* à la fin de la saison. *Un chef élu gouverne despotiquement chaque artèle*[1].

Chaque fois qu'elles ont voulu s'émanciper de la direction commerciale du négociant, et essayer des entreprises à leur compte, elles ont toujours échoué.

Les artèles, dites de bourse, se chargent du dédouanement des marchandises et de leur transport à domicile. Chaque associé apporte le même capital et chacun travaille sous la direction d'un chef élu ; *les repas sont pris en commun et les bénéfices partagés également.*

Ces artèles ne se maintiennent que, grâce au monopole qui leur est accordé par les comités des bourses, ce qui les place en dehors de la concurrence. Or, le développement du mouvement commercial tend à leur faire employer une quantité de plus en plus grande de salariés et les fait évoluer vers le type des associations capitalistes à apports égaux.

Nous poserons donc la loi suivante : *Les corporations communistes n'existent à l'état naturel que dans les pays où domine le régime du communisme de famille et, pour les travaux simples, routiniers, où l'habileté et le capital ne jouent aucun rôle.*

Les corporations communistes capitalistes peuvent exister à l'état artificiel, à l'aide d'un monopole qui les met à l'abri de la libre concurrence.

Corporations religieuses. — Contrairement aux artèles, les corporations religieuses existent sur toute la surface du globe. Le rôle joué dans les premières par un milieu familial communiste est remplacé ici par l'idéal religieux, et par une prépara-

1. *Ouvriers européens*, t. II, ch. v.

tion prolongée des novices qui les met dans un état d'âme particulier. La corporation religieuse se charge de faire l'éducation du caractère dans le sens de l'*obéissance absolue* au groupe : *perinde ac cadaver!*

Comme pour l'artèle, si c'est là une condition nécessaire d'existence, ce n'est pas une condition suffisante. Par analogie, nous pouvons dire, *a priori*, que les corporations religieuses doivent se trouver, économiquement parlant, en dehors de la libre concurrence. Voyons si les faits justifient cette hypothèse.

Le lamaïsme est très développé parmi les populations pastorales de l'Asie centrale (Mongolie, Thibet, etc.) et les couvents sont extrêmement nombreux. A Ourga, le nombre des *lamas* n'est guère inférieur à dix mille [1]; des milliers de moines et de nonnes vivent dans les couvents du Thibet [2]; à chaque pas, on y rencontre des lamaseries, monastères ou séminaires [3]. Ces derniers établissements servent à donner l'éducation spéciale dont nous avons parlé plus haut [4].

« Toute cette armée de prêtres, de moines, etc., est *entretenue par les offrandes volontaires* du peuple, par les impôts et surtout par le travail des *chabi*, sorte de serfs que possède en toute propriété chaque couvent ou lamaserie tant soit peu considérable [5]. »

Les peuples cultivateurs de race jaune (chinois, japonais, annamites, etc.) sont bouddhistes. Le nombre des couvents et des séminaires y est également très grand [6], et le travail très faible : « Chaque couvent, dit le Dr Verneau, possède des servantes chargées de la besogne matérielle. Ce sont elles qui *vont implorer la générosité des fidèles*, et, le soir, elles reviennent généralement chargées de provisions de toute sorte, pour les saints personnages [7] » :

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 355.
2. *Id.*, p. 365 et 366.
3. *Id.*, p. 412.
4. *Id.*, p. 356.
5. Dericker (cité par Verneau, *loc. cit.*, p. 366).
6. Verneau, *loc. cit.*, p. 423.
7. *Id.*, p. 324.

En Russie, d'après le même auteur[1], « on rencontre une foule de moines et de religieuses. A chaque pas, s'élève un couvent, qui abrite parfois plus de trois cents religieux de l'un ou l'autre sexe... Moines ou religieuses ont pour *principale occupation de quêter* ».

Plus on s'éloigne des pays communautaires, plus le nombre des couvents diminue et plus leur tendance à vivre par leur travail augmente. On sait qu'au moyen âge, les moines de l'Occident furent de grands défricheurs. Toutefois, ils se faisaient aider par des serfs, et ils vivaient directement des produits de la terre. Or, il faut constater que *le nombre des couvents travaillant la terre a été en diminuant au fur et à mesure de la commercialisation de la culture par le développement des communications.*

La concurrence élimine constamment les associations communistes au profit du travail individuel. Aujourd'hui, les couvents se sont mis en dehors de la lutte économique, et subsistent surtout, soit des rentes de leurs propriétés, soit des aumônes et des dons, soit enfin de l'enseignement. Dans les pays anglo-saxons, ils ont presque totalement disparu. Du reste, au moyen âge, dans les Iles Britanniques, ils se recrutaient surtout parmi les populations celtiques. On sait que l'Irlande était appelée l'*île des saints* et que le monachisme y avait pris un développement extraordinaire.

Aux États-Unis, existe une secte bizarre, peu nombreuse du reste, qui vit dans le communisme, à l'aide d'un travail *facile :* ce sont les *Shakers*, bien connus par la tisane qu'ils fabriquent. Ils vivent dans le célibat et croient à la fin prochaine du monde[2].

Le célibat ! voilà une condition essentielle à la vie de couvent ! Et cela montre bien que ces organismes sont artificiels ; ils ne subsistent que parce que le milieu environnant est organisé en familles naturelles.

Nous dirons donc que *les corporations communistes religieuses*

1. *Loc. cit.*, p. 620.
2. Voir Dixon, *New America*.

n'existent qu'à l'aide d'une éducation spéciale donnée aux novices, et à condition de ne demander qu'un travail peu intense aux affiliés, qui doivent vivre dans le célibat. Elles sont d'autant plus nombreuses que le milieu environnant est plus communautaire.

III. — LE COMMUNISME DE VILLAGE.

Les pêcheurs. — Nous ne parlons pas ici des populations vivant accessoirement de la pêche, ni de celles qui exploitent cet art en vue de la vente. Il s'agit des peuples vivant directement des produits de la pêche, ou n'y ajoutant qu'un travail de simple récolte. Dans ces conditions, la pêche ne demande qu'un *travail routinier et peu intense.*

Chez les *Mincopies* des îles Andaman, chaque village comprend 30 à 50 personnes, qui parfois vivent dans une seule hutte[1]. Les hommes pêchent *en commun,* tandis que les femmes cueillent les fruits sauvages et font les travaux les plus pénibles; on met toutes les provisions *en commun;* les enfants sont élevés *en commun* et le village possède un gardien des jeunes filles chargé de veiller sur leur conduite et de forcer les amoureux au mariage[2].

Ce type s'est maintenu longtemps *dans l'isolement,* par suite de la difficulté d'aborder dans ces îles et surtout de l'absence de cocotiers qui a toujours tenu les Malais éloignés[3]. Aujourd'hui, le contact avec l'étranger s'est produit; les communautés mincopies resserrées sur un territoire restreint se choquent entre elles et *disparaissent chaque jour.* Le moment n'est pas éloigné, dit M. Man [4], où, malgré les soins que prennent les

1. L'habitation commune n'est pas indispensable pour qu'il y ait communisme, mais il faut, en tous cas, que les huttes soient très voisines et forment un groupe.
2. E. Picard, *Les Pygmées* (*Sc. soc.*, t. XXVII, p. 217 et suiv.).
3. *Id.*, p. 209 et 218.
4. Cité par E. Picard, *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 225. — Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 136.

Anglais de veiller sur ces petits noirs comme sur une pièce rare d'un musée, leur race appartiendra au passé.

Cette décadence est générale dans toute la race négritos à laquelle ils appartiennent, et qui a anciennement occupé toute l'Asie méridionale et la Malaisie[1]. C'est une race qui meurt.

Les *Papouas* des côtes de la Nouvelle-Guinée et des îles de la Mélanésie, ont un genre de vie et un état social analogue à celui des Mincopies, et, comme eux, sont en voie de disparition depuis l'arrivée des Européens.

Ainsi, à Port-Dorey, par exemple, chaque habitation renferme une vingtaine de familles[2]. Dans la Nouvelle-Calédonie, c'est le chef du village qui partage les vivres entre les habitants[3]. Partout les femmes sont chargées des travaux les plus pénibles.

Chez les *Tasmaniens*, dans le voisinage de la mer, on a rencontré de grandes huttes pouvant contenir une trentaine de personnes[4]. Le dernier représentant de cette race est mort en 1877[5].

Chez les *Fuégiens* de la Terre de Feu, il n'est pas rare de rencontrer une cinquantaine de personnes dans une hutte[6]. Or, on sait que cette peuplade dégradée vit de la pêche de loutres, de poissons, de phoques et quelquefois de baleines. Ici l'isolement a été maintenu par la rigueur du climat.

Chez les *Baloï* du Bas-Ubangi et les *Mongo* du centre de l'Afrique, tous pêcheurs de rivière, la façade des habitations est ouverte, et, en arrière d'une véranda commune, des alcôves servent de chambres à coucher[7].

Si maintenant nous dirigeons nos regards vers l'hémisphère boréal, nous apercevrons le même phénomène.

Les *Cibuneyes* de Cuba habitaient dans des huttes contenant jusqu'à cent individus.

1. *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 333 et suiv. — Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 128 et 148.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 162.
3. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 696 et 697.
4. Verneau, *loc. cit.*, p. 155.
5. *Id.*, p. 152.
6. *Id.*, p. 777.
7. Voir *L'État Indépendant à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 111.

Les *Esquimaux* vivent essentiellement de la pêche du phoque. D'après une étude de M. Paul de Rousiers [1], il semble que leurs communautés sont plutôt familiales.

En réalité, le travail de la pêche demande l'effort commun d'un petit groupe. Il s'adapte donc à la famille patriarcale ou à une petite communauté villageoise. Si, contrairement aux autres populations de pêcheurs, les Esquimaux ont adopté la forme familiale pour leurs associations, cela provient de ce qu'ils sont issus directement des populations patriarcales de l'Asie. Comme les Fuégiens, les Esquimaux sont protégés par la rigueur du climat.

Les *Ostiaks* qui pêchent le long de l'Obi, vivent dans des excavations assez vastes pour abriter parfois 30 familles [2].

Chez les *Tchouktchis* du détroit de Behring, le produit de la pêche est partagé à l'amiable entre tous les habitants du village [3].

Il en était ainsi jadis chez les *Zyrianes* du nord de la Russie, et il en est encore ainsi dans les districts écartés. Mais dans le voisinage des centres populeux et des grands marchés, les pêcheurs tombent de plus en plus au rang de simples journaliers [4]. Il en est de même quand la pêche exige des capitaux considérables [5].

En un mot, *la commercialisation de la pêche amène la dislocation des associations communistes.*

Les chasseurs-cultivateurs. — Les associations communistes prennent toute leur importance dans un second groupe de populations, où les hommes chassent en bandes, tandis que les femmes cultivent légèrement le sol sous la direction des autorités villageoises. Les exemples les plus typiques nous sont fournis par les *Peaux-Rouges* et les *Indonésiens*.

1. *Sc. soc.*, t. VI, fasc. de sept. et oct. 1888.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 548.
3. *Id.*, p. 494.
4. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 74.
5. *Id.*, p. 60.

D'après une étude remarquable de M. de Rousiers[1], les *Têtes-Plates* des bords de l'Orégon, pêcheurs, chasseurs de bison et pillards, avaient rejeté sur les femmes tous les durs travaux et les soins de la culture du maïs; ils consommaient tous les produits *en commun* sous la direction du chef.

Les *Hurons* et les *Iroquois*[2] du bassin du Saint-Laurent chassaient dans les forêts, tandis que leurs femmes cultivaient le maïs dans les clairières. Ils vivaient dans de longues habitations (*long houses*) ayant une *cuisine commune* pour les différents ménages, dont chacun avait sa chambre particulière; on donnait à manger aux moins favorisés tant qu'il restait des provisions dans le village. Un jeune chef élu conduisait les hommes à la chasse et à la guerre, tandis que *le conseil des Anciens contraignait les femmes au travail.*

Les *Natchez* cultivaient en commun le maïs et les arbres fruitiers. Il faut noter ici que, chez tous ces peuples, *la culture n'employait que des procédés très rudimentaires, que permettait la grande étendue de sol vacant :* la culture ne se faisait que sur les terrains vierges, et l'emplacement en était changé tous les ans; c'est ce qu'on appelle la *culture nomade*. De plus, *le commerce était très faible*, chaque village vivant directement de ses propres produits.

Les *Cliff-Dwellers* des montagnes situées aux confins du Mexique et des États-Unis, habitaient des bâtiments en pierre, étagés en retrait les uns sur les autres et pouvant loger parfois des milliers de personnes[3].

Les *Pimas* de la Californie habitaient également dans de *grandes cases*[4]. Les habitations des *Lencas* (Nicaragua), de forme ovale, avaient 25 mètres de long sur 10 mètres de large; elles étaient divisées en compartiments pour chaque ménage. Aux environs de Rio-de-Janeiro, les cabanes des *Tupis* avaient jusqu'à 50 mètres de longueur, et l'on se partageait les vivres[5]. Il en

1. *Sc. soc.*, t. VII, p. 382.
2. *Sc. soc.*, t. IX et X.
3. Verneau, *loc. cit.*, p. 734.
4. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. XVI, p. 67.
5. *Id.*, t. XIX, p. 308 et 309.

était de même chez les *Jiraros*[1] du Haut Amazone et chez les *Chiquitos*[2] (sud-ouest de la Bolivie).

Les *Dayaks* de l'île de Bornéo s'occupent principalement de chasse et de guerre; leurs femmes cultivent à la bêche. Grâce à la fertilité du sol, l'on obtient deux récoltes par an : l'une de riz, l'autre de maïs, canne à sucre et légumes; on laisse alors le terrain reposer pendant huit ou dix ans[3]. C'est donc toujours une *culture nomade* analogue à celle des indigènes de l'Amérique; elle suppose une grande surabondance de terres; en effet la population relative ne dépasse guère 1 habitant par kilomètre carré. La célèbre voyageuse autrichienne, Ida Pfeiffer, nous dit que leurs maisons ont 30 et 40 mètres de long. « Chaque maison, écrit le Dr Verneau[4], est assez vaste pour abriter six ou sept familles. »

Ces communautés vivent tellement isolées qu'Élisée Reclus[5] nous dit qu'il n'existe pas de chemins, et que les villages épars ne communiquent entre eux que par la navigation en canots sur les cours d'eau. *Chaque village doit se suffire.*

Ce qui précède peut s'appliquer aux *Battahs*, qui habitent dans l'intérieur de l'île de Sumatra : « En maints endroits plusieurs familles vivent dans une seule habitation[6] ».

La plupart des *tribus nègres* ont organisé le travail d'une façon analogue aux peuplades que nous venons de citer et ne pratiquent que la *culture nomade*[7]. Et pourtant, d'après les renseignements connus, il est difficile de les classer parmi les communistes. C'est là une exception qui va nous permettre de trouver une nouvelle loi sociale.

Tout d'abord, il paraît probable que l'Afrique a traversé une ère de communisme, persistant peut-être encore en certains en-

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 144.
2. *Ibid.*, p. 657.
3. *Id.*, t. XIV, p. 301.
4. *Loc. cit.*, p. 702.
5. *Loc., cit.*, t. XIV, p. 301.
6. *Id.*, p. 243.
7. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 196 et 251.

droits. En parlant de la région orientale, le Dr Verneau nous dit[1] : « Parfois, les habitations forment un tout continu, affectant la forme rectangulaire avec une grande place au centre. Cette maison *unique*, subdivisée en un certain nombre de demeures, a reçu le nom de *tembé*. » D'autre part, chez les anciens Hottentots, une hutte *logeait parfois 500 individus*.

Qui a pu amener la dissolution des antiques associations communistes? Si nous examinons la situation économique de l'Afrique, nous constatons qu'elle diffère totalement de celle décrite plus haut : *le développement du commerce a tout bouleversé*.

Ce phénomène a été admirablement décrit par M. de Préville[2]. Tout d'abord, il nous rappelle que le commerce de l'ivoire attire en Afrique des caravanes lointaines depuis les temps les plus reculés. Les chasseurs d'éléphants troquent l'ivoire contre des verroteries, des armes, des étoffes. L'imprévoyance naturelle développée chez eux par les pratiques communistes les amène à s'endetter envers une minorité plus prévoyante qui force les insolvables à se libérer par un travail forcé. C'est l'apparition de l'esclavage. Souvent ces malheureux vendent leurs enfants, et les caravanes ajoutent le commerce des esclaves à celui de l'ivoire. Voilà bien le commerce le plus désorganisant qui puisse exister.

Les opérations commerciales en Afrique ont pris un développement inouï, d'abord, par l'action des Phéniciens, puis des Arabes, enfin des nations européennes. M. R. Hartmann nous en donne un tableau résumé frappant[3] : « Beaucoup de marchés de la *Guinée* sont richement pourvus; tels sont ceux de Coumassie, Agbomé, Whyda, Bonny. D'après Kœler, les *Bonnys* du delta du Niger sont une nation éminemment marchande à qui le commerce seul permet de subsister... Entre eux, ils trafiquent sans cesse, et le couteau ou le mouchoir qui appartient aujourd'hui à l'un sera demain entre les mains d'un autre qui

1. *Loc. cit.*, p. 299.
2. *Loc. cit.*, p. 183 et 184.
3. *Les peuples de l'Afrique*, p. 135 et suiv.

cherchera à en tirer parti... Un commerce tout particulier se développe dans les pays de la côte occidentale ou des bords des fleuves d'où l'on exporte l'huile de palmier... A l'est du Soudan, les *Berabras* louent leurs services aux marchands qu'ils accompagnent armés... Une caravane vient ordinairement deux fois par an à *Benguela;* elle consiste en 3.000 hommes dont la moitié sont armés. » D'après M. L. Lanier, la traite des nègres fait chaque année plus de cent mille victimes[1].

« Chaque village *gabonais* est gouverné par un chef qui prend le titre de roi, bien qu'il ne soit généralement qu'un simple trafiquant, comme ses sujets. Sa principale occupation consiste à voler les commerçants qui l'emploient, à spéculer sans vergogne sur les charmes de ses femmes et à mendier du rhum et du tabac[2]. »

Les *Musseronge*, qui habitent à l'embouchure du Congo, sont « d'adroits commerçants connaissant d'instinct les lois de l'offre et de la demande et sachant admirablement en tirer profit[3] ».

Dans la région des cataractes, il y a des marchés quotidiens sur la route des caravanes[4]. « Les *Bakongo* sont de grands trafiquants d'ivoire, d'huile de palme, caoutchouc et arachides[5]. Les *Bayanzi* du Stanley-Pool font de lointaines expéditions jusqu'à 50 et 100 kilomètres de chez eux pour trafiquer l'ivoire, la poudre de bois rouge et d'autres pacotilles[6]. » Dans le *Kwango*, la principale occupation des indigènes est la récolte du caoutchouc[7].

« Outre le commerce ordinaire des peuplades nègres (échange de produits ou d'objets fabriqués), il s'est fait de tout temps d'actives transactions d'esclaves; les riverains du Congo frétaient de véritables expéditions qui remontaient les rivières de l'Equa-

1. *L'Afrique*, p. 770.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 216.
3. *L'État indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 55.
4. *Id.*, p. 69.
5. *Id.*, p. 66.
6. *Id.*, p. 80.
7. *Id.*, p. 84.

teur pour aller chercher les Mongo qu'ils vendaient ensuite en aval[1]. »

Enfin M. de Préville nous dit[2], que « les traitants transformèrent peu à peu toute une nation noire, toute la population de l'*Ou-Nyamonézi*, en porteurs à gages, c'est-à-dire en bandes voyageuses, besogneuses et forcément sans familles ». Nous ajouterons qu'il en est de même des *Bihés* et des *Ganguélas*.

Nous pouvons donc formuler la loi suivante :

Les associations communistes de village n'existent que dans les régions où l'on peut employer la culture nomade et où le travail dominant exige une action commune (pêche, razzia, guerre, chasse au gros gibier) ; le développement du commerce fait disparaître ces associations et amène une organisation servile de la production.

Tentatives d'organisation communiste en pays civilisé. — Ces tentatives, qui avortèrent toutes, nous fournissent une contre-épreuve qui montre bien que l'on ne peut pas enfreindre les lois sociales naturelles.

La première en date fut celle du célèbre philanthrope *Owen* (1771-1858). Fils d'un simple forgeron gallois, il devint, par son travail et ses capacités, directeur d'une filature de coton. Sous l'impulsion d'idées généreuses, il bâtit en 1826, sur les rives du Wabash (Indiana), un village communiste, *New Harmony*, qui subsista jusqu'en 1828, tant qu'il y eut du capital à dépenser, et que chacun put tirer plus de la communauté qu'il ne lui donnait. Après avoir gaspillé deux millions de francs, la communauté fut dissoute, *les courageux ne voulant pas travailler pour les paresseux*[3].

Il en fut de même de la communauté d'Icarie, fondée en 1848 sur les bords de la Rivière-Rouge dans le Texas par un avocat de Dijon, *Cabet* (1788-1856), qui, après un échec complet, renouvela l'expérience l'année suivante à Nauvoo, dans l'Illinois.

1. *L'État indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 100.
2. *Loc. cit.*, p. 314.
3. De Villiers du Terrage, *Les Rois sans couronne*, p. 221.

Quoique tout y fût réglementé et dirigé despotiquement, l'association fut dissoute en 1856, après un état de division et d'anarchie extraordinaires [1].

La Franche-Comté, que nous avons vu produire plusieurs des grands théoriciens socialistes, suscita un praticien, *P. Considérant* (1808-1893), qui voulait réaliser les idées de Fourier. Il fonda, en 1855, la communauté de la Réunion sur les bords de la Trinity Riv., dans le Texas. Là aussi, tout était despotiquement réglementé, ce qui produisit un mécontentement général. En fin de compte, le capital social fut détruit pendant la guerre de Sécession, ce qui amena naturellement la dispersion des colons [2].

IV. — COMMUNISME D'ÉTAT.

On peut distinguer deux variétés de ce genre de communisme : celle des camps militaires et celle des fonctionnaires.

Les camps militaires. — L'exemple le plus typique actuellement existant est celui des *guerriers caffres*. Ils vivent de l'élevage des bestiaux et des razzias sur les cultivateurs. Les femmes sont chargées de la plupart des travaux. Le chef exerce un *pouvoir absolu;* il est le *seul propriétaire* des biens, y compris les femmes; il distribue celles-ci à ses guerriers; *il partage entre eux les produits*. Les garçons sont élevés à l'armée [3].

L'existence de ces camps est instable, à cause de la lutte acharnée qu'ils se font entre eux pour la domination des travailleurs. Ceux-ci tombent ainsi dans une misère noire, tels les *Mandada* qui se sont mis à élever le chien, pour que les oppresseurs leur laissent au moins cette viande méprisée [4].

Aujourd'hui, la domination anglaise a réduit à néant l'autorité de ces bandes guerrières

1. De Villiers du Terrage, *loc. cit.*, p. 232 et suiv.
2. *Id.*, p. 239 et suiv.
3. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 117 et suiv.
4. *Id.*, p. 125.

Le passé nous offre de nombreux exemples analogues :

D'après César, la propriété privée n'existait pas chez les *Suèves ;* ils vivaient de l'élevage des bestiaux et de pillages; les guerriers et les travailleurs permutaient chaque année [1].

Les *Ases,* guerriers des vieilles légendes scandinaves, *vivaient en communautés de biens* dans le Wall-Hall [2], maison en pierre et en bois dont le toit était en chaume, et ayant environ 40 mètres de long sur 10 mètres de large. On retrouve de nombreuses ruines de ce genre en Suède où elles sont cataloguées comme datant de l'âge du fer [3].

Les Ases subsistaient grâce aux impôts prélevés sur les cultivateurs goths [4]; quant aux travaux, ils étaient faits par les femmes [5].

Les *Fénians* [6], guerriers irlandais, dont nous entretiennent les cycles celtiques, *vivaient en commun* dans des camps, soit des contributions payées par les paysans de leur clan, soit des razzias faites sur un clan ennemi. Ils avaient réalisé à peu près la communauté des femmes tant les divorces étaient nombreux.

Les *guerriers crétois*, d'après Aristote, *vivaient en commun* des redevances que leur payaient les cultivateurs. Un type social similaire a dû exister en Grèce à une certaine époque, car Schlieman a trouvé, dans ses fouilles en Argolide, de longues maisons analogues à celles de la Scandinavie [7].

On remarquera que tous ces types n'existent plus que dans les légendes; *ils disparaissent au moment où la société commence à se compliquer.* Ils ne peuvent vivre qu'à la condition qu'il y ait autour d'eux une population de producteurs, organisée sur des bases différentes. Celle-ci finit par prédominer, et le militaire ne devient plus qu'un outil chargé de la défendre.

1. *De Bello gallico.*
2. *Science sociale*, t. XXVI, p. 468.
3. Montélius, *Les temps préhistoriques en Suède et autres pays scandinaves.*
4. Ch. de Calan, *Science sociale*, t. XXVI, p. 481.
5. *Id.*, t. XXVI, p 474.
6. *Id.*, t. XX, p. 349.
7. P. Lafargue, *La Propriété* (Réfutation par Yves Guyot, p. 324).

Le communisme des fonctionnaires. — Nous arrivons enfin aux groupements communistes les plus étendus, à ceux qui *ne peuvent subsister qu'à l'aide d'une hiérarchie de fonctionnaires puissamment organisée.*

Au Pérou, les *Incas* avaient édifié le modèle du genre. On peut en juger d'après la description suivante : « La récolte affectée spécialement à la nourriture des sujets était mise en commun et *chaque individu recevait une part conforme à ses besoins;* la part des communiers non travailleurs était également distribuée aux ayants droit par l'entremise des fonctionnaires... Le sol de culture était distribué par famille suivant le nombre d'individus, en comptant le double du terrain par mâle, et les travaux se faisaient sous la surveillance du gouvernement. La peine du fouet était appliquée en public au travailleur paresseux ou récalcitrant[1]. »

L'État faisait les mariages, réglait l'éducation et la religion de chacun; la police surveillait tout et pouvait entrer à toute heure dans les maisons dont les portes ne devaient jamais être fermées, même la nuit.

C'est seulement grâce à ce *pouvoir absolu et arbitraire* qu'un état communiste peut subsister.

Mais que donne-t-il à l'individu en compensation de l'aliénation de sa personnalité même? Tout le monde a ses besoins matériels les plus indispensables assurés, mais personne ne peut s'élever au-dessus de ce « minimum de salaire » qui devient un maximum! Le Dr Verneau nous dit[2] que le peuple ne possédait que les meubles les plus nécessaires et usait de vêtements grossiers, que les habitations n'étaient que de petites huttes arrondies, couvertes de branches et de terres. Il n'en était évidemment pas de même des hauts fonctionnaires.

Tous les voyageurs ont noté la mélancolie profonde dans laquelle étaient constamment plongés les *Quichuas*, c'est-à-dire les paysans : « Ils s'amusent sans être gais; leur tacitur-

1. E. Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 540
2. *Loc. cit.*, p. 752.

nité, leur froideur disparaissent rarement en entier [1]. »

On comprend que le travail ne devait être *ni intense, ni progressif :* on pêchait le poisson sur les côtes; on élevait le lama dans les Andes, et l'on cultivait la pomme de terre et le maïs dans les plaines et sur les plateaux [2]. Au fond, *c'était le travail servile organisé en grand.* Une organisation de ce genre *ne peut supporter la concurrence.* En fait, l'empire des Incas formait un tout par lui-même. Au delà des frontières, il n'y avait que des sauvages ou des peuples organisés sous le régime du communisme de village comme les Jivaros et les Chiquitos dont nous avons parlé. C'est en étendant de plus en plus sa domination sur ces derniers que l'empire des Incas s'agrandissait. On les faisait passer facilement du communisme de village au communisme d'État.

A l'intérieur même, *le gouvernement réglait les communications :* « Les routes n'étaient qu'un instrument de despotisme [3]. »

Cette société, en apparence si bien constituée, *n'a pu résister au premier choc de l'étranger.* Pizarre égorgea tranquillement le « Fils du soleil », sans soulever aucune opposition sérieuse. Le bel édifice communiste s'écroula au milieu de l'indifférence profonde des intéressés.

L'histoire des *missions du Paraguay* nous montre comment on établit un système communiste. Ces missions furent l'œuvre des Jésuites espagnols et durèrent de 1610 à 1767. Pendant ce laps de temps, elles vécurent du travail des Indiens à qui l'on avait appris l'art de la culture. « Le travail était strictement réglementé. On y allait *en commun* au son de la flûte et du tambourin. Une partie du territoire, cultivée *en commun*, restait sous la surveillance des pères » et ils en *distribuaient les produits.* « Chaque famille recevait en outre un lot de terre, la semence et une paire de bœufs pour labourer ses champs...

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 254.
2. *Id.*, p. 751.
3. E. Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 537.

Des zélateurs chargés de rapporter tout acte blâmable se trouvaient dans les groupes, à la promenade, aux repas, au travail... Les réductions n'ayant aucune vie propre, les indigènes périrent rapidement dès qu'ils ne furent plus soutenus par la main qui les avait dirigés [1]. »

M. J. Crétineau-Joly, dans son *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus* [2], dit que l'on surveillait les Indiens jusque dans leur sommeil, qu'ils n'avaient ni ambition, ni désirs, rien à demander aux autres hommes. Chaque semaine on distribuait aux familles ce qui était suffisant pour leur nourriture ; à chaque renouvellement de saison, elles recevaient les vêtements nécessaires [3]. Les Jésuites avaient isolé leurs néophytes de tout contact avec les étrangers [4]. Cet isolement était si farouchement gardé que l'opinion crut à l'existence de mines d'or [5]. Une immigration se produisit et le communisme sombra.

C'est toujours la même chose, les Missions, ou Réductions, vivent dans l'isolement, et le communisme se maintient par une compression extraordinaire des individus (recrutés parmi ceux que nous avons appelés les *Inéduqués*). Tout croule à l'apparition des étrangers, et les anciens communistes à la personnalité comprimée, incapables de s'élever, disparaissent, ou croupissent dans la misère.

Le communisme d'État ne peut subsister que par la suppression de toute concurrence extérieure, grâce à un despotisme inouï exercé sur des populations vivant préalablement en villages communistes.

Le tableau suivant présente, sous une forme synoptique, les caractères essentiels des divers types de communisme que nous venons de décrire :

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, p. 528 et 529.
2. Id., t III, p. 250-1.
3. *Id.*, t. III, p. 244.
4. *Id.*, t. V, p. 76
5. *Id.*, t. V, p. 128.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU COMMUNISME

CLASSIFICATION. (D'après la complication croissante des groupements).			TRAVAIL. (Simple et faible.)	AUTORITÉ. (Forte et compressive).	CONCURRENCE. (Nulle).	AVENIR. (Types en voie de disparition).
1° Communisme de Famille.	Pasteurs nomades (steppes intransformables).	Famille patriarcale pure « polyandrique « quasi-patriarcale	Élevage des bestiaux. Femmes font durs travaux.	Patriarche. Éducation compressive.	Chaque famille se suffit à elle-même.	Le commerce développe pécule individuel (*Famille patriarcale dédoublée*).
	Paysans à culture extensive (sol transformable peu occupé).	Famille patriarcale atténuée. Famille patriarcale agglomérée.	Élevage et culture extensive. Femmes font durs travaux.	Patriarche et conseil. Éducation compressive.	Chaque famille se suffit à elle-même.	Disparaît en même temps que les subventions naturelles, ou avec le développement du commerce.
2° Communisme de Corporation.	Manœuvres (recrutés dans familles communistes).	Artèles du bâtiment. « de transport.	Travail de manœuvre simple et routinier, exercé à titre accessoire.	Autorité du chef élu et des Anciens sur des émigrants temporaires du type précédent.	Très atténuée, car le travail n'est effectué que comme ressource supplémentaire.	Disparaît devant les complications du travail moderne.
	Moines et religieux.	Célibataires vivant dans des couvents.	Vivent en grande partie des offrandes d'une société constituée autrement.	Discipline sévère et éducation spéciale.	En dehors de la concurrence vitale.	Se recrute d'autant plus difficilement que le milieu est moins communautaire.
3° Communisme de Village.	Pêcheurs.	Négritos, Papouas, Fuégiens, Esquimaux, etc.	Pêche. Femmes font durs travaux.	Chef de village. Inéducation.	Chaque village se suffit à lui-même.	Disparaît, excepté dans les régions glaciales.
	Chasseurs-cultivateurs.	Peaux-Rouges. Indonésiens, etc.	Chasse et razzia. Femmes font culture nomade et durs travaux.	Chef de village et conseil des Anciens. Inéducation.	Chaque village se suffit à lui-même.	Disparaît devant la colonisation européenne.
4° Communisme d'État.	Camps militaires.	Caffres (dans l'antiquité les Ases, les Fenians, etc.).	Razzia, ou impôt. Femmes font durs travaux.	Autorité sévère des chefs militaires. Inéducation.	Échappe à la concurrence vitale par emploi de la force.	Disparaît par l'établissement d'un État stable et régulier.
	Fonctionnaires.	Incas. Missions des Jésuites au Paraguay.	Culture extensive. Femmes travaillent durement.	Despotisme inquisiteur des fonctionnaires. Éducation compressive.	L'État se suffit à lui-même dans l'isolement.	Disparaît par la colonisation espagnole.

III

LES APPLICATIONS DU COLLECTIVISME

On se souvient que nous avons défini les associations collectivistes, *celles où la production se fait en commun, la consommation restant individuelle.* Ici, le lien communautaire est donc plus lâche que dans les associations communistes; c'est pourquoi les associations collectivistes peuvent s'adapter à des travaux plus compliqués et plus intenses, sans toutefois s'élever au-dessus d'un certain niveau.

Nous allons voir, en effet, que les associations collectivistes présentent les caractères suivants :

1° *Elles s'adaptent aux travaux d'extraction et de fabrication, à condition qu'ils soient simples et routiniers;*

2° Les hommes, n'étant pas dressés au travail intense, imposent aux *femmes les travaux les plus pénibles, à moins qu'ils n'aient à leur disposition une domesticité nombreuse;*

3° *Ces associations exigent une autorité forte, aidée d'une éducation compressive ou nulle.* Elles ne sont donc pas compatibles avec l'élévation de l'individu;

4° *Elles disparaissent devant la concurrence des races moins communautaires et surtout des races particularistes.* Cette disparition se manifeste de plusieurs manières : ou la race s'éteint, ou elle est dominée et exploitée, ou, enfin, elle évolue dans le sens d'un plus grand développement de la personnalité.

Nous suivrons le même ordre d'exposition que dans le chapitre précédent, c'est-à-dire en allant des variétés les plus simples aux variétés les plus compliquées

I. — LE COLLECTIVISME DE FAMILLE.

Il existe une forme de famille que M. Demolins a dénommée *Famille patriarcale comprimée*, et que l'on trouve surtout en Chine. En l'analysant, on constate que ce n'est plus une association communiste, mais collectiviste.

Nous verrons que la famille kabyle a beaucoup d'analogie avec la famille chinoise, les mêmes causes produisant les mêmes effets dans un milieu analogue.

Nous étudierons successivement ces deux types, qui appartiennent à la variété des *cultivateurs-jardiniers*.

Les Chinois. — Un ancien consul de France en Chine, M. Eug. Simon, s'exprime ainsi dans sa belle monographie du paysan chinois [1] : « A la mort du père, on continua à faire *en commun* les principaux travaux des cultures et des récoltes ». Il nous dit aussi que les instruments de travail et les animaux domestiques appartiennent à la communauté, comprenant un certain nombre de ménages [2]; enfin que les ouvriers sont payés par la communauté. Ce type de communautés de famille est général en Chine.

Voilà qui est net, la *production se fait en commun*.

Mais il n'en est plus de même de la consommation [3] : chaque ménage a son habitation particulière et sa part de terrain dont les produits lui appartiennent en propre [4].

Étudions de plus près les conditions du travail.

Ce qui domine en Chine, c'est la culture du riz, et ce qui est remarquable, c'est la disparition presque complète des animaux domestiques, à l'exception des porcs, des volailles et des buffles de labour [5]. On ne vit plus de l'art pastoral, parce qu'il n'y a plus

1. *La Cité chinoise*, p. 269 et 270.
2. *Id.*, p. 269.
3. *Id.*, p. 362.
4. *Id.*, p. 40.
5. Legendre, *Deux années au Setchouan*, p. 391-392.

de pâturages naturels. Tout a été défriché, mis en culture par suite du tassement de la population[1]. Les forêts elles-mêmes ont disparu, « les montagnes sont généralement incultes et pelées[2] ».

Ce n'est plus la culture extensive des Slaves, c'est une culture intensive[3], ce qui suppose un travail plus dur, plus obstiné. Ajoutons que la culture du riz est désagréable et souvent répugnante[4]. Toutefois, il ne faut pas exagérer la quantité de travail fournie par le paysan chinois ; nous ne parlons que par comparaison avec le travail du moujik. En réalité, il s'agit plutôt d'un travail minutieux, peu *agréable* et se faisant par de *petits procédés*. C'est pourquoi un officier français qui a séjourné deux ans en Chine, dit que le Chinois est un *jardinier* travaillant dans les plaines fertiles et les vallées, plutôt qu'un agriculteur véritable[5].

L'absence de sol vacant a supprimé toute subvention naturelle[6], et, de plus, a rendu difficile l'établissement des enfants, dont une partie émigre dans les villes pour s'adonner à l'industrie et au commerce, à moins qu'elle ne parvienne au mandarinat. De là, une certaine commercialisation de la culture, ou, si l'on préfère, une certaine division du travail.

La Chine diffère donc de la Russie par les points suivants :

1° La disparition de l'art pastoral et des subventions naturelles ;

2° Le manque de terres cultivables vacantes ;

3° Une certaine commercialisation de la culture.

Telle est la raison pour laquelle la famille chinoise a évolué du communisme au collectivisme.

Toutefois, nous avons vu que, par suite du développement de la population, la Russie marche à grands pas vers un état social analogue à celui de l'Empire du Milieu. Normalement, la famille russe aurait dû incliner vers le collectivisme, au lieu de se dé-

1. La densité de la population atteint 212 habitants par kilomètre carré dans le Chan-Tong.
2. Bard, *Les Chinois chez eux*, p. 205.
3. Legendre, *loc. cit.*, p. 391.
4. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 1re sér., t. IX, p. 149.
5. Legendre, *loc. cit.*, p. 390.
6. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 1re sér., t. IV, p. 93 et 94.

sorganiser. Nous avons indiqué la cause de cette désorganisation, *c'est le contact avec l'étranger.*

En Chine, au contraire, *l'évolution s'est opérée lentement à l'abri de la concurrence étrangère.* Comme le dit M. Demolins [1], l'isolement de la Chine est célèbre. D'un côté, la mer; de l'autre, le désert ou les montagnes. En outre, à l'intérieur du pays, le manque des voies de communication est tel, que les parties de l'Empire où la production a été favorisée ne peuvent diriger leur superflu vers celles où les récoltes manquent. « Chaque province forme une entité distincte sans relations suivies avec les autres[2]. »

Enfin, *la concurrence intérieure est atténuée :* chacun consomme autant que possible ses propres produits et les artisans sont groupés en corporations.

Ce n'est pas une hypothèse de notre part de prétendre que la Russie et la Chine suivent la même ornière : c'est un fait prouvé par l'histoire. *Le Chinois a passé par les mêmes étapes que le Nord-Slave.* Nous allons les retracer en quelques mots.

1re *Période*, symbolisée par Fô-Hi. La race jaune vit de l'*art pastoral*, le sol est propriété commune et l'Empire est électif; c'est la période du *communisme pur.*

2e *Période* (2,200 à 247 av. J.-C.). Elle commence avec la dynastie des Hia qui rend le pouvoir héréditaire et répand l'usage de la charrue et des engrais. Le *Mir* se constitue. C'est l'époque de la *culture extensive.* C'est l'état dans lequel se trouvent les Malais et les Nord-Slaves. *La famille est communiste et le village collectiviste.*

3e *Période.* Elle apparaît quand tout le sol est occupé. C'est en 593 avant notre ère que les Chinois font leur première expédition à Formose : ils commencent à se sentir à l'étroit. Mais ils trouvent un palliatif dans un certain développement local de la *petite industrie* et du commerce. Ce qui le prouve, c'est qu'au IVe siècle av. J.-C., on permit aux paysans de vendre et d'aliéner leurs terres, et la pratique du métayage se déve-

1. *Loc. cit.*, p. 263.
2. Legendre, *loc. cit.*, p. 425.

loppa. Le Mir devenait caduc. Le roi Chi-Hoang-Ti (IIIe siècle av. J.-C.) finit par l'abolir, à la grande joie des paysans. C'est la période actuelle avec sa *famille purement collectiviste*.

La transition ne se fit pas sans souffrances. Le travail servile prit une grande extension; les insurrections et les attentats se multiplièrent; des théories préconisant le collectivisme d'État virent le jour. L'État finit par céder et voulut les mettre en pratique; il devint le seul exploitant industriel, le seul propriétaire du sol. Cet essai, commencé en 1067, se termina en 1082 par un échec complet[1].

Depuis lors, la population chinoise a continué à se tasser, morcellant le sol à l'infini. Actuellement la moyenne des domaines ne dépasse pas 2 à 3 hectares; quant au paupérisme urbain, il est effrayant : « La situation du paysan chinois, dit Legendre, n'a rien d'enviable... Il est condamné pour bien longtemps encore à une existence précaire[2]... La capacité d'achat de nombreuses familles est tellement réduite, que l'on vend une carotte au détail et qu'un choux se débite en 20 ou 30 morceaux[3]. »

En résumé, l'organisation collectiviste de la production a empêché le relèvement du Chinois, et cela pour deux raisons :

1° *La production collectiviste est routinière et imprévoyante;* elle a empêché le progrès des méthodes. Cela résulte des faits suivants :

a) Depuis des siècles, le Chinois garde le même type de maison, de vêtement, de véhicule, d'outils, etc.[4]. Son outillage est primitif et le machinisme inconnu[5];

b) Après avoir construit des canaux et des digues pour l'irrigation, il a négligé de les entretenir, ce qui fait revenir périodiquement les inondations[6];

c) Il a déboisé tout le pays pour gagner du terrain; ce qui, en changeant le régime des eaux, a non seulement ruiné les pla-

1. Bard, *loc. cit.*, ch. XVII.
2. *Loc. cit.*
3. *Id.*
4. *Id.*, p. 434.
5. *Id.*, p. 395 et 396.
6. Legendre, *loc. cit.*, p. 435.

teaux défrichés, mais rendu plus aléatoire la culture des vallées[1];

d) Il n'emploie les engrais que d'une façon insuffisante pour une culture aussi intensive. Aussi les rendements sont faibles et les produits de qualité inférieure[2];

e) Il ne pratique pas la sélection des animaux domestiques et ne cherche jamais à améliorer la race[3].

En résumé, nous dirons avec Bard[4]. « Il n'y a pas lieu de s'extasier sur la culture chinoise, stationnaire depuis qu'elle a commencé à être pratiquée. » Et avec Legendre[5] : « Production réduite dans toutes les branches de la culture, de l'industrie et du commerce; un tiers de la population est abaissé à l'état de bête de somme. S'affaiblissant, le fils de Han s'est associé à outrance, son individualité a disparu et avec elle toute vigueur créatrice. »

Cette inertie provient de l'éducation compressive nécessaire au maintien de la famille patriarcale. On voit combien est justifié le nom d'*Éducation statique* que nous lui avons donné[6]. « Le Chinois caractérise lui-même, par une expression qu'il répète sans cesse, sa répugnance à l'effort : c'est son « *man, man* — lentement, lentement », devant se traduire le plus souvent dans la réalité par : « faites le moins possible[7] » . Ce qui le prouve aussi, c'est qu'il n'a aucune aptitude à l'attention soutenue, à la concentration. M. Legendre cite à ce sujet des exemples tout à fait typiques[8]. Aussi, il ne travaille que contraint et se repose souvent[9]. Tout travail manuel est méprisé en Chine[10], quoique, théoriquement, il soit honoré par des cérémonies.

2° *L'organisation collectiviste est un obstacle à l'émigration*

1. Legendre, *loc. cit.*, p. 391 et 436.
2. *Id.*, p. 391.
3. *Id.*, p. 392.
4. *Loc. cit.*, p. 203.
5. *Loc. cit.*, p. 455.
6. *Les trois formes essentielles de l'Éducation.*
7. Legendre, *loc. cit.*, p. 452.
8. *Id.*, p. 443.
9. *Id.*, p. 448 et suiv.
10. *Id.*, p. 405.

et à l'expansion de la race. En effet, dans ce système, on n'émigre du groupe qu'à titre temporaire et l'émigrant lui renvoie ses économies. Dans ces conditions, aucune colonisation sérieuse ne peut être tentée, et l'émigrant chinois est forcé de se cantonner dans les métiers subalternes (portefaix, blanchisseur, domestique, etc.), heureux que des terres nouvelles aient été mises en valeur par des races où l'initiative individuelle est plus développée.

Pendant longtemps, l'État a sanctionné le désir des familles : l'émigration à l'extérieur était défendue, le contact avec l'étranger interdit. Ce n'est que sous la poussée d'un paupérisme aux abois que le gouvernement a fini par céder; cependant, l'émigration des femmes est toujours interdite, car l'on ne veut pas qu'elles contribuent à perpétuer des races étrangères; c'est pourquoi l'on tue tant de jeunes filles, qui, plus tard, seraient à charge aux parents.

Le collectivisme familial qui a donné de si piètres résultats, au point de vue économique, n'en a pas donné de meilleurs au point de vue moral.

Outre les travaux du ménage, la femme doit confectionner et entretenir les vêtements, s'occuper de la basse-cour, enfin, travailler dans les champs au delà de ses forces [1]. De plus, la promiscuité amène les mêmes abus qu'en Russie relativement aux rapports entre beau-père et belle-fille [2].

La famille patriarcale se maintient par l'*autorité du Patriarche*, prêtre du culte des ancêtres et président du tribunal domestique, et par celle du *conseil de famille* chargé de l'administration économique [3]. Cette institution se dissout à la fois par les deux extrémités du corps social : en bas, la perte du bien familial coupe le lien qui rattache les individus; en haut, le luxe pousse chacun à travailler isolément.

Depuis 1842, *les barrières qui isolaient la Chine sont brisées*. Les marchandises européennes entrent, puis les idées, puis les

1. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e ser., t. IV, p. 94.
2. Legendre, *loc. cit.*, p. 337 et 338.
3. F. Fayenel, *Le peuple chinois*, p. 137.

railways et les machines. Aussi *la dissolution devient-elle de plus en plus rapide.*

Les Kabyles. — Les Kabyles pratiquent l'association, « soit entre familles qui mettent *en commun* leurs terres, maisons, biens, capitaux, travail, et en partagent les revenus, soit entre propriétaires pour la culture de leurs domaines, soit entre cultivateurs, soit entre artisans, forgerons et menuisiers, mécaniciens et meuniers, soit entre les femmes pour l'élevage des volailles, soit même entre les enfants pour la chasse aux gluaux[1] ».

Mais, comme en Chine, *chaque ménage a son habitation particulière :* « Dans chaque logis habitent non seulement les membres d'une famille humaine composée, en moyenne, de trois ou quatre individus, mais encore les animaux : âne ou mulet, vache, chèvre, bouc[2] ». Ce n'est pourtant pas la famille instable : « Tous les habitants appartenant au même groupe familial constituent une *kharouba* dont les demeures forment un massif distinct[3] ».

On rencontre, en Kabylie, des familles qui ont conservé les pratiques communistes. Ce sont celles qui ont su maintenir la propriété de leurs troupeaux grâce aux rares pâturages de la montagne.

MM. Hanoteau et Letourneux[4] nous disent que les Kabyles « sont essentiellement agriculteurs, industriels et commerçants ». Élisée Reclus[5] précise en disant qu'ils sont excellents agriculteurs, *ou plutôt jardiniers.* « Les hommes cultivent surtout le blé, l'olivier, le figuier; les femmes meuvent les meules pour broyer le blé et les olives. Les Kabyles extraient des minerais qu'ils trouvent chez eux les métaux qu'ils emploient. Ils sont armuriers, bijoutiers, tourneurs, etc.[6] »

Au fond, ce qui domine, c'est la culture des arbres fruitiers et des légumes. On exporte de l'huile et des fruits à l'aide d'un

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.
2. *Id.*, p. 22.
3. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XI, p. 465.
4. *La Kabylie et les coutumes kabyles*, cité par Lanier, *loc. cit.*, p. 219.
5. *Loc. cit.*, XI, p. 452.
6. Verneau, *loc. cit.*, p. 601.

petit commerce de colportage. Il existe aussi des villes de marché placées sous la juridiction d'un chef de clan (*çof*) [1].

Le manque de terre est aussi pressant qu'en Chine. Dans la Grande Kabylie, la densité est de 90 habitants par kilomètre carré [2]. Ce n'est pas le chiffre du Chan-Tong, mais il s'agit ici d'un terrain montagneux et rocailleux, en grande partie stérile. Élisée Reclus [3] nous apprend que le morcellement du sol est tel que les arbres mêmes sont partagés, chaque branche ayant un propriétaire différent. « La terre cultivable, suffisant à peine aux besoins d'une nombreuse population, est ménagée autant que possible ; les crêtes dénudées, rocheuses, inutiles à l'agriculture, sont réservées à l'assiette des habitations, pour peu qu'elles soient abordables par des sentiers muletiers [4]. »

Il y a toutefois une différence entre la Kabylie et la Chine : c'est la superposition du clan à la famille. Cela provient de l'état de guerre continuel qui règne dans les montagnes. Avant la domination française, « chaque hameau, chaque village était une petite place de guerre [5] ». La vendetta règne sous le nom de *rebka,* et les petites familles se mettent sous la protection des plus puissantes qui ont su conserver un peu de bétail.

Vivant dans des montagnes inaccessibles, les Kabyles sont restés longtemps à *l'abri de la concurrence européennne.* Le travail se fait par de petits procédés routiniers, et l'on a souvent des moyens brutaux pour empêcher les conséquences naturelles du développement du commerce. Quand un individu est jugé suffisamment enrichi, la djemmâa, ou conseil du village, lui ordonne de se reposer et de vivre de ses rentes [6]. D'un autre côté, le pauvre a droit à l'assistance : la solidarité, la charité, l'hospitalité sont imposées, sous peine d'amende [7]. »

Avec la colonisation française, les idées européennes s'implan-

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.
2. Élisée Reclus, *loc. cit.*, XI, p. 444.
3. *Ibid.*, p. 451.
4. Hanoteau et Letourneux, *loc. cit.* (cités par Lanier, *loc. cit.*, p. 219).
5. *Id.*, *ibid.*, p. 219.
6. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XI, p. 460.
7. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.

tent en Algérie; avec elle, le commerce extérieur se développe; les exportations ont passé de 3 millions de francs en 1890 à 166.500.000 francs en 1876 [1]. Les chemins de fer et les routes se développent. Les *occasions d'emploi* se multiplient pour les émigrants kabyles, et *le lien de la famille patriarcale, déjà lâche, se desserre de plus en plus.*

Nous dirons donc : *Dans la famille, le collectivisme se substitue au communisme quand l'art pastoral disparaît; il se maintient avec le développement du petit commerce, lorsqu'il n'est pas touché par la concurrence des peuples particularistes.*

II. — LE COLLECTIVISME DE CORPORATION.

Les artèles collectivistes. — A côté des artèles communistes, il y a, en Russie, un certain nombre d'artèles collectivistes. Mentionnons, celles des *chiffonniers* de Koursk, basées sur la monopolisation du travail [2], celles des *scieurs de long* travaillant à la main, celles des *fabricants d'objets en bois*, celles des *fabricants de cordes en chanvre* [3], celles des *foulons* [4]. Une remarque commune à ces artèles : *elles comptent rarement plus d'une douzaine de membres; elles font un travail manuel simple.*

« Les artèles de *tailleurs* sont peu répandues, nous dit M. Apostol [5], à cause de la difficulté qu'il y a toujours à satisfaire le client. » Cela veut dire que *la part de l'habileté personnelle est trop grande pour que l'entente puisse subsister entre les ouvriers de capacité différente.*

Les *cloutiers* de Tver, battus par la concurrence des clouteries mécaniques imitées de l'Occident, firent appel à la Semstvo (conseil provincial), qui leur accorda des subsides pour former des artèles où l'on travaillerait en commun avec un capital commun. Cela n'empêcha pas leur chute. « Les pe-

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 271, en note.
2. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 100.
3. *Id.*, p. 112.
4. *Id.*, p. 108.
5. *Id.*, p. 109.

tites disparurent les premières, les grandes suivirent. En 1875, lors de la liquidation générale, on fut forcé de leur faire remise de leurs dettes, car les sociétaires étaient réduits à un état digne de pitié. Une des causes de cet échec fut le fait que la semstvo avait précisément accordé sa protection à la clouterie à la main, industrie en décadence depuis 1870 et l'*établissement de clouteries mécaniques* : les subsides officiels, les plus généreux eussent été impuissants à la développer[1]. » On ne remonte pas le cours des choses, et les institutions qui veulent s'opposer au progrès finissent par être impitoyablement broyées.

Les *cordonniers* de Tver fondèrent également des artèles à l'aide des subsides de la semstvo. Établies en 1871, elles marchèrent d'abord assez bien, mais durent fermer en 1877, « les prix ayant cessé d'être rémunérateurs ». Cette baisse des prix provenait de la *concurrence des cordonneries mécaniques*.

La concurrence de la fabrication mécanique fait disparaître les corporations collectivistes, malgré l'appui financier des autorités publiques.

Les corporations chinoises. — Les corporations collectivistes se maintiennent en Chine grâce à l'exclusion du machinisme. Nous renvoyons le lecteur à la belle étude de M. Legendre[2] pour le détail des procédés de fabrication encore en usage dans l'Empire du Milieu. On y verra que *les méthodes sont encore des plus primitives* dans la plupart des métiers. C'est toujours l'organisation collectiviste du travail qui met obstacle aux perfectionnements. Chaque corporation *impose aux artisans le mode de production*[3], ce qui empêche le progrès des méthodes; elle impose aussi les modèles et limite la production *pour diminuer la concurrence intérieure*[4]. Certaines d'entre elles, comme celle de la soie, ont même recours à l'appui de l'au-

1. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 161.
2. *Loc. cit.*, ch. XXXIX.
3. *Loc. cit.*, p. 176.
4. Legendre, *loc. cit.*, p. 449.

torité publique pour renforcer leur monopole[1]. « Tous ceux qui exercent la même profession sont tenus de s'établir dans la même rue[2]. » D'après Legendre[3], tous les efforts des Chinois tendent vers ce but : plus de luttes au dehors, plus de luttes au dedans, même dans l'industrie et le commerce.

Le lecteur pense peut-être que l'ouvrier ainsi protégé contre la concurrence et le machinisme est heureux. Ce n'est pas l'avis de Legendre[4], qui trouve encore que sa situation est des plus tristes. Ce n'est pas non plus celui de Bard[5] : « Un pauvre en Europe mène la vie que la majorité des Chinois considère comme une existence confortable. » Une autre conséquence de cet état de choses, c'est la non-exploitation des richesses du sous-sol. Les mines à ciel ouvert seules sont exploitées[6]. Il a fallu l'arrivée des Européens pour qu'il en soit autrement.

Les associations de production en France. — En 1831, sous l'initiative de M. Buchez, fut fondée en France une sorte d'artèle d'ouvriers *menuisiers*, où le travail à la tâche était proscrit et le capital indivisible. Malgré la bonne volonté de tous les associés, l'affaire ne marcha jamais d'une manière sérieuse[7].

En 1848, sous l'impulsion des idées de Proudhon et de Louis Blanc, le gouvernement républicain subsidia un grand nombre d'associations ouvrières de production ; 856.000 francs furent distribués à 22 sociétés, dont 4 seulement réussirent, celles des *bijoutiers en doré*, des *menuisiers en fauteuils*, des *tailleurs de lime* et des ouvriers *typographes*[8]. Il faut remarquer que ces associations n'avaient rien de collectiviste ; c'étaient des sociétés ordinaires en nom collectif, ou en commandite, dirigées par un gérant ; le salaire était payé à la tâche, à moins

1. Legendre, *loc. cit.*, p. 176.
2. *Voyage d'Ida Pfeiffer autour du monde*, abrégé par J.-B. de Launay, p. 73.
3. *Loc. cit.*, p. 454.
4. *Id.*, p. 409.
5. *Loc. cit.*, p. 193.
6. Legendre, *loc. cit.*, p. 515.
7. Eug. Véron, *Les Associations ouvrières*, p. 182.
8. *Id.*, p. 200 et 201.

que la nature même du travail ne s'y opposât. Ces conditions sont tellement nécessaires que l'association des menuisiers périclita jusqu'au moment où l'un des associés, M. Antoine, *se fut emparé du pouvoir absolu*[1].

Les associations ouvrières qui se fondèrent en 1848 sans l'appui de l'État prospérèrent généralement mieux[2], mais elles n'avaient rien de collectiviste; souvent les bénéfices étaient partagés également, mais il faut remarquer qu'alors les apports étaient égaux. Quelquefois, les profits étaient distribués proportionnellement aux salaires; cela se faisait quand le capital était constitué d'une façon progressive par des retenues de tant pour cent sur ces salaires. Ceux-ci étaient payés aux pièces, excepté quand la nature du travail ne le permettait pas (fondeurs en fer, charpentiers, etc.)[3].

Un exemple curieux est celui des *tailleurs*. Ils avaient décidé que le capital ne porterait pas intérêt; il n'en fut que trop ainsi, car il n'y eut que des pertes qui, elles, durent être partagées[4].

Le *familistère de Guise* n'était, à l'origine (en 1860), qu'une œuvre philanthropique fondée par un particulier énergique et capable, M. Godin. Le familistère est un immense bâtiment divisé en nombreux appartements dans lesquels se logent les familles ouvrières; le but était d'attacher à l'usine un personnel stable qui manquait dans la région[5]. M. Godin copia le phalanstère de Fourier en retranchant tout ce qui était collectiviste.

En 1880, l'usine, ayant surmonté les aléas du début, fut vendue aux ouvriers sous certaines conditions. Le paiement se fit progressivement à l'aide de retenues sur les bénéfices, et ceux-ci étaient partagés proportionnellement aux salaires. En fin de compte, chaque ouvrier devint propriétaire d'un capital proportionnel au total des salaires qu'il avait reçus[6].

1. Eug. Véron, *loc. cit.*, p. 196.
2. *Id.*, p. 207, Voir aussi le tableau, p. 232.
3. *Id.*, p. 227.
4. *Id.*, p. 198.
5. *Les Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér., 28e fasc., p. 31 et 32.
6. *Id.*, p. 46.

L'association a, à sa tête, un directeur-gérant *nommé à vie*, et un conseil de gérance élu, qui n'a qu'un *rôle consultatif*[1]. Les ouvriers sont payés aux pièces[2], et ne sont pas tous actionnaires. Lors de l'Exposition de l'Économie sociale, il n'y avait que 102 *associés* sur 1.237 ouvriers. C'est l'assemblée générale des anciens associés qui admet les nouveaux; ceux-ci sont forcés d'habiter le familistère. Parmi les non-actionnaires, il y a des ouvriers *sociétaires* et des ouvriers *participants*, qui reçoivent une prime basée sur leurs salaires. La dernière catégorie, celle des *auxiliaires*, ne jouit d'aucun avantage[3].

On voit bien qu'il n'y a *rien de collectiviste* dans cette institution remarquable. Le capital n'y est aucunement supprimé, ni le salariat, ni le patron; le pouvoir de ce dernier est même renforcé : il est à la fois gérant et directeur; il est presque omnipotent. L'égalité n'existe pas entre les ouvriers, et leur accession au capitalisme se fait à l'aide d'une sélection. Tout ceci est d'un grand sens pratique et montre combien M. Godin avait une vue juste des hommes et des choses.

Ce que nous venons de dire, s'applique, à un degré plus accentué encore, à la *fabrique de papiers* de Laroche-Joubert à Angoulême. Les gérants y partagent les primes comme ils l'entendent et sans que cela puisse donner lieu à réclamation[4].

Il en est de même des œuvres suivantes :

En 1894, MM. Julliard et Micol, *verriers à Rive-de-Gier*, vendirent une partie de leurs ateliers à des ouvriers[5]. Le capital, le travail et la direction continuèrent à être rémunérés dans les conditions ordinaires. Seulement les ouvriers ne voulaient pas obéir. « S'il y a eu des moments difficiles, dit M. Vinay, l'un des administrateurs ouvriers de la verrerie, cela tient à notre mauvaise éducation sociale, qui a été faussée au début; c'est ce qui a fait que quelques-uns se sont refusés d'obéir à un égal et ont confondu l'ordre avec l'autoritarisme. » Grâce à ce système aucu-

1. *Les Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér., 28 fasc., p. 49 et 50.
2. *Id.*, p. 11.
3. *Id.*, p. 47 et suiv.
4. *Id.*, 2e sér., 33e fasc., p. 303 et suiv.
5. L. de Seilhac, *Science sociale*, t. XXII, p. 309 et suiv.

chique, la verrerie de Rive-de-Gier déposa son bilan le 23 juillet 1896.

La *verrerie ouvrière de Carmaux*, fondée en 1896, n'est pas une entreprise coopérative au sens commun du terme[1]. C'est une usine ordinaire dans laquelle un certain nombre d'ouvriers sont actionnaires.

La *verrerie de la rue de la Tréfilerie à Saint-Étienne* est dans le même cas. Là, le directeur, M. Courtot, dut lutter au début contre l'indiscipline, et il ne la fit cesser qu'après avoir renvoyé les plus turbulents[2].

Enfin, la *verrerie d'Albi* est organisée de la même façon[3].

Les associations de production en Angleterre. — Les *Pionniers de Rochdale* ont fondé une usine textile célèbre, qui ne diffère des autres qu'en ce que certains ouvriers sont actionnaires[4].

Il y a eu à Londres, en 1852, une tentative de fondation d'une association ouvrière réellement collectiviste : c'est celle des *ouvriers mécaniciens*. « Au commencement, dit M. Veron[5], l'affaire ne marchait pas, tous voulant commander et personne ne voulant obéir, ce qui écartait à la fois les pratiques et le crédit. Finalement l'un d'eux dit à ses associés : Comment les gens traiteraient-ils avec vous quand ils ne savent quel est l'homme de l'affaire?... On nous trouvait toujours querellant et discourant au lieu de travailler. Je leur dis donc un beau matin : Mes compagnons, cela ne peut aller ainsi, et pour ma part, je n'y tiendrai pas longtemps; non, le diable m'emporte! Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a? Il y a que, pas un de vous n'est en état de diriger l'affaire, et alors, comment pourriez-vous la diriger tous ensemble? Or, moi, je peux la diriger, et vous le savez bien, et si vous ne me laissez pas mes coudées franches, tout sera fini entre nous. Je ferai mon chemin

1. *Science sociale*, t. XXII, p. 304.
2. *Id.*, p. 318 et 319.
3. *Id.*, p. 320 et suiv.
4. E. Veron, *loc., cit.*, p. 37.
5. *Id.*, p. 104.

tout seul. » Depuis lors, l'association a prospéré, et les mécaniciens savent très bien que la cause de réussite a été de « *mettre la direction entre les mains d'un petit nombre* ».

Nous ne ferions que nous répéter en parlant des autres pays : *Nulle part, en Occident, les corporations collectivistes n'ont pu se développer;* c'est que les méthodes de travail y sont compliquées ; l'intelligence, le tour de main, l'effort personnel ont une part trop grande dans la production pour qu'il en soit autrement. D'un côté, le goût de la clientèle varie constamment; de l'autre, le machinisme et les inventions nouvelles viennent constamment bouleverser les conditions économiques. Il faut que chacun puisse s'adapter en toute liberté aux changements qui surviennent. Il n'est plus possible que l'ouvrier le plus apte s'enlise dans un groupe composé de gens de valeur inégale.

III. — LE COLLECTIVISME DE VILLAGE.

Il est caractérisé par le partage périodique des terres entre les habitants d'un même village.

Les pêcheurs-cueilleurs. — Les *Polynésiens* offrent un type social curieux, dérivant d'une combinaison de la pêche et de la cueillette. Ils ont conservé les pratiques communistes en usage chez les populations adonnées à la pêche : « Chaque hutte n'a qu'une pièce, longue de 16 à 17 mètres, large de 3 à 9 mètres ; elle abrite souvent plusieurs familles[1]. »

Lorsque le travail de la pêche est exclusif, la population est rare et disséminée en petits hameaux; or, les Européens ont trouvé, à leur arrivée dans les îles de la Polynésie, une population singulièrement dense, et dont l'existence était facile. Ceci est dû au travail de la cueillette des fruits. *Les femmes cultivaient* l'arbre à pain, le cocotier, etc. Il en résultait une *appropriation temporaire du sol*, mais plus prolongée que

1. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 43.

celle en usage chez les cultivateurs nomades en terrain vierge. Dans ce dernier cas, nous avons vu que l'appropriation ne dure qu'une année, après laquelle le terrain est abandonné. Un arbre, au contraire, porte des fruits pendant plusieurs années, mais comme sa culture ne demande qu'un faible effort, le droit de propriété ne sera pas très strict : « Les parcelles du sol n'étaient jamais concédées à titre définitif : tout cultivateur restait maître de son champ aussi longtemps qu'il le labourait de sa main; dès qu'il l'abandonnait, les terres étaient *distribuées à nouveau* suivant l'organisation sociale des insulaires, soit par le *chef de la tribu,* soit par les *notables* siégeant dans la cour publique[1]. » Très hospitaliers, ils partageaient leurs repas avec les étrangers[2]. Les facilités du divorce et le faible respect pour les liens conjugaux faisaient de l'amour libre le véritable régime matrimonial des indigènes. On comprend que, dans ces conditions, *les enfants ne recevaient aucune éducation.* Il faut dire que l'on parait au danger de la surpopulation d'une façon un peu brutale : l'infanticide était une institution régulière.

L'isolement des îles océaniennes a longtemps empêché la concurrence étrangère. Aujourd'hui, *cette race est en voie d'extinction depuis l'apparition des Européens.* En 1774, la population[3] s'élevait à 650.000 âmes, soit six fois le chiffre actuel. L'apparition du luxe « a éveillé en eux la soif de l'or. Comme ils sont excessivement paresseux et qu'ils ont horreur du travail, ils n'en deviennent que plus corrompus[4] ».

Les chasseurs. — Chez les peuples vivant uniquement de la chasse, *le sol n'est pas approprié* parce qu'il n'est pas travaillé. Mais si toutes les sociétés de chasseurs sont collectivistes quant à la propriété de la terre, elles diffèrent quant à l'organisation du travail.

Les *Sioux*[5] qui chassent les bisons dans les Prairies du Mis-

1. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 919.
2. Verneau, *loc. cit.*, 713.
3. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 929.
4. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 46.
5. P. de Rousiers, *Les Chasseurs de bisons* (*Science sociale*, t. VIII).

sissipi, *s'organisent en bandes et se partagent les dépouilles sous la direction d'un chef élu.* Il en est de même des chasseurs d'éléphant en Afrique, et partout où l'on chasse le gros gibier.

Les *Indiens*[1] des Selvas de l'Amazone se subdivisent en groupes très réduits parce qu'ils chassent le petit gibier. le mariage proprement dit n'existe pas; il n'y a que des accouplements temporaires. Dans ces conditions, aucune éducation n'est possible, par conséquent aucun progrès; c'est le type de l'*Inéduqué*[2] le mieux caractérisé.

Les *Bushmen*[3] de l'Afrique et les indigènes *australiens* sont dans un état social analogue.

Tous ces peuples disparaissent devant la colonisation européenne.

Les paysans a culture extensive. — Nous avons déjà rencontré des populations de ce genre dans la famille communiste. Nous avons distingué deux variétés : l'une, comme les Sud-Slaves, vit dans de hautes vallées où les conditions du Lieu ont maintenu l'indépendance de chaque famille ; l'autre, comme les Nord-Slaves, vit dans des plaines et les familles ont noué entre elles une association collectiviste, le Mir, qui règle la répartition du sol.

Les *Javanais* et les *Sumatrais* sont dans un état social analogue à celui du moujik. A Java, le mir se nomme *dessa* et *les terres sont partagées tous les deux ou trois ans.* Dans certaines régions, le lot alloué est de 20 ares par tête[4]. Le sol est tellement fertile que *quelques heures de travail par jour suffisent*[5]. Il est vrai toutefois de dire que les indigènes n'ont pas besoin de se vêtir, ni de se chauffer, et qu'ils habitent de misérables huttes. « Ils ne rêvent pas une existence qui les élève au-

1. E. Demolins, *La Route*, t. I, liv. I, ch. IV.
2. *Les trois formes essentielles de l'Éducation* (*Science sociale*, 2e sér., 22 fasc.).
3. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 133 et suiv.
4. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 372.
5. *Ibid.*, p. 356.

dessus de leur *pauvreté héréditaire*[1]. » En 1780, l'île comptait 2.000.000 d'habitants; en 1888, il y en avait 23.000.000, soit environ 200 par kilomètre carré! Il semble donc certain que les Javanais vont bientôt être acculés au manque de sol cultivable et qu'ils se trouveront en présence des mêmes difficultés que la Russie. On sait qu'ils vivent sous la domination des Hollandais qui ont introduit en certains points la culture du café à l'aide de corvées rémunérées proportionnellement à la production[2]. Ce fait montre clairement comment la commercialisation de la culture, en dissolvant les associations collectivistes, fait apparaître *le travail servile*.

D'après Tacite et César, chez les anciens *Germains*, *la terre cultivable était partagée tous les ans* par les *magistrats*. On sait qu'ils vivaient à la fois de l'élevage du bœuf, du mouton, du porc et d'une culture rudimentaire (blé, orge, lin) ; le travail y était donc *peu intense* et *non commercialisé*. Les lecteurs de cette Revue savent comment la domination franque en Germanie eut pour effet de substituer la propriété individuelle à la propriété collective : quand deux races entrent en contact, c'est toujours la moins communautaire qui l'emporte.

Les *Celtes* étaient organisés à peu près de la même façon[3] : *partage périodique des terres*, prédominance de l'élevage, etc. En Gaule, le type *tomba en esclavage* quand les Romains substituèrent la *culture commerciale* à la culture intégrale. Dans la Grande-Bretagne, la race fut évincée par les Saxons, chez qui s'était développé, à un haut degré, le sentiment de l'indépendance personnelle[4]; mais elle put se maintenir plus longtemps dans les parties pauvres et montagneuses du Pays de Galles[5] et de l'Écosse, c'est-à-dire dans les régions les plus *isolées*. Dans cette dernière contrée, on trouvait, il y a peu de temps encore dans les *Highlands*, un type curieux que nous allons étudier de plus près.

1. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 362.
2. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 225 et 226.
3. E. Demolins, *La Route*, II, p. 355, 373, 385, etc.
4. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particularisti*.
5. E. Demolins, *loc. cit.*, t. II, p. 288.

Le mir s'appelait ici *township;* les familles d'un même township étaient plus ou moins dispersées, par suite de la pauvreté du sol, mais elles avaient entre elles un lien qui les rendait *solidaires* à certains égards. Les pâturages des plateaux étaient exploités *en commun*[1], tandis que les terrains de culture étaient *partagés périodiquement* entre les familles suivant le nombre de têtes[2]. La récolte du varech et de la tourbe se faisait *en commun*[3], ainsi que la chasse et la pêche[4]. Le bétail était propriété familiale[5]; mais quand on en manquait, on avait recours au chef de clan qui en fournissait à chacun *selon ses besoins;* le chef de clan se le procurait à l'aide de razzias faites au détriment des clans ennemis.

La culture se faisait par des procédés rudimentaires et à l'aide de jachère, excepté dans l'*infield* où l'on employait le varech comme engrais.

Les Celtes d'Irlande, *grâce à leur isolement*, conservèrent longtemps leurs associations collectivistes[6]. Elles avaient les mêmes effets fâcheux qu'en Russie : la paresse et l'indolence sont générales parmi les Irlandais[7] et les Highlanders[8]. Ils sont contents quand leurs besoins les plus immédiats sont satisfaits et ne cherchent aucunement à s'élever[9]. « Le paysan de l'Irlande sait se contenter de peu. Dès qu'il peut donner à sa famille les aliments et les vêtements strictement nécessaires, qu'il peut y joindre un peu de tabac pour lui et pour sa femme, sa nature gaie reprend le dessus[10]. » *Les travaux les plus durs étaient laissés aux soins du sexe le plus faible*[11].

M. Demolins a appelé la famille celtique, la *famille patriar-*

1. Ch. de Calan, *Sc. soc.*, t. XIX, p. 358.
2. *Id.*, p. 364.
3. *Id.*, p. 361.
4. *Id.*, p. 362.
5. *Id.*, 363.
6. *Id.*, t. XX, p. 430.
7. *Id.*, p. 437.
8. *Id.*, t. XIX, p. 374.
9. *Id.*, t. XX, p. 435.
10. Verneau, *loc. cit.*
11. *Science sociale*, t. XIX, p. 368.

cale subordonnée, parce que le patriarche est complètement subordonné au chef de clan. Nous avons vu, en effet, que le bétail provient moins de l'héritage des ancêtres que des dons faits par le chef, à la suite des razzias. Cela explique pourquoi les Celtes étaient plus attachés à leur clan qu'à leur famille. Cet affaiblissement de l'esprit de famille était tellement *réel*, que l'on envoyait à ses voisins les enfants que l'on ne pouvait nourrir[1]. M. de Calan a noté[2] *l'écroulement du township à la disparition des chefs de clan,* la discipline étant devenue impossible. C'est au XVIIIe siècle que les Anglais ayant conquis l'Écosse, rachetèrent le sol aux chefs de clan et substituèrent définitivement la propriété privée à la propriété collective[3]. Sans doute, l'on peut dire que le chef de clan avait auparavant approprié le sol; en réalité, il n'en était que le propriétaire nominal et ne pouvait pas en disposer librement; les paysans avaient un droit d'usufruit héréditaire. Si, d'une part, ces derniers devaient une rente au chef, en retour, nous savons que le chef fournissait du bétail; en outre, il aidait les jeunes ménages à s'établir, etc. Au contraire, les nouveaux propriétaires anglais prétendaient diriger la production agricole de leurs terres à leur guise. Il y a un abîme entre les deux conceptions. C'est entre 1831 et 1835 que la commercialisation de la culture atteignit les Highlands. Ce fut l'éviction d'une grande partie des paysans qui durent émigrer dans les villes ou en Australie.

On sait qu'un phénomène analogue se produisit en Irlande. Chose curieuse, les Irlandais qui, chez eux, ne cessent de réclamer l'accession à la propriété de la terre, refusent les concessions qu'ils peuvent avoir gratuitement en Amérique; ils préfèrent accaparer à New-York les fonctions publiques à l'aide du fameux *Ring*[4].

Les Hindous. — Dans l'Hindoustan septentrional, la caste

1. *Science sociale*, t. XIX, p. 372.
2. *Id.*, p. 379.
3. *Id.*, p. 364.
4. P. de Rousiers, *La Vie américaine*.

des paysans, ou *vaïcyas*, est groupée en villages collectivistes.

Dans le Bengale[1], le sol appartient à la commune et est *partagé périodiquement* entre les paysans, dont la responsabilité est solidaire envers le fisc; dans le Pendjdab[2], la commune possède le sol et entretient les travaux d'irrigation nécessaires à la culture du riz.

Le travail dominant est la culture du riz et des légumes. Les productions spontanées manquent absolument par suite du tassement de la population. On sait que, dans le Bengale, la densité est de plus de 200 habitants par kilomètre carré, et les 9 dixièmes sont agriculteurs[3]. Dans ces conditions, l'art pastoral et la chasse ont disparu. La situation économique est, au fond, la même qu'en Chine, et il est naturel que, des deux côtés, l'on soit en présence d'associations collectivistes. Si, d'un côté, elles revêtent la forme familiale et, de l'autre, la forme villageoise, cela est dû aux origines différentes. Le Chinois était primitivement un pasteur, et l'Hindou, un chasseur-cultivateur; le premier vivait alors sous le régime du communisme de famille, le second sous celui du communisme de village. Ce communisme de village existe encore dans certaines parties de l'Hindoustan, dans le Kachmir[4], à Ceylan, etc.

Dans les villages hindous, l'autorité est représentée par le *conseil des cinq*, parfois réduit à un seul individu[5]. Au-dessus, il faut noter la domination compressive des castes supérieures. Enfin, il est inutile de s'appesantir sur l'*inéducation* du vaïcya résultant de la désorganisation familiale; nous avons vu plus haut que, contrairement à ce qui existe en Chine, la famille patriarcale n'existe pas chez le paysan hindou[6].

Ce dernier est *à l'abri de la concurrence* étrangère par le système même des castes, associations fermées héréditaires empêchant l'ascension des capables. Le vaïcya vit directement des

1. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 337.
2. *Ibid.*, p. 237.
3. *Ibid.*, p. 637 et 644.
4. *Ibid.*, p. 650.
5. *Ibid.*, p. 650 et 651.
6. E. Demolins, *La Route*, t. I, p.

produits de sa culture et donne le surplus aux castes supérieures. Ces dernières seulement ressentent les effets du commerce, dont il ne faut pas exagérer l'importance. En 1880, le total des échanges dépassa 3 milliards, mais cela ne fait que 12 francs par tête, soit proportionnellement 20 fois moins qu'en France[1]. Avant l'ouverture du canal de Suez, il était bien moindre; vers le milieu du XVIIIe siècle, l'exportation ne dépassait pas 25 millions de francs[2].

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, nous constaterons, comme en Chine et en Russie, la culture routinière, l'insuffisance de l'émigration, les famines[3], le paupérisme. « La terre se divisant de plus en plus, le paysan n'arrive plus à se nourrir et à acquitter les taxes et les redevances[4]. »

Le vaïçya ne s'est pas trouvé partout à l'abri de l'action du commerce. Dans certaines régions, le Béhar par exemple, *les paysans sont endettés envers les commerçants, et sont presque devenus les esclaves de ces derniers*[5].

Les artisans (*soudras*) sont dans une situation plus terrible encore. Quoique, dans beaucoup de régions, les salaires quotidiens ne dépassent pas 30 centimes, certaines industries sont presqu'entièrement perdues et d'autres bien compromises[6]. Comme toujours, c'est la concurrence du machinisme qui tue ces ouvriers incapables de s'adapter aux nouvelles méthodes de travail, par suite de la compression séculaire de leur personnalité.

Aujourd'hui, l'Inde est sous la domination des Anglais, et l'action de ceux-ci tend constamment à *substituer la propriété privée à la propriété collective*[7].

Ajoutons que les conquérants exercent une œuvre de patronage sur les malheureuses populations de l'Hindoustan :

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 660.
2. *Ibid.*, p. 660.
3. La famine enlève souvent 1/3 ou 1/4 de la population (*Ibid.*, p. 640).
4. *Ibid.*, p. 645.
5. *Ibid.*, t. VIII, p. 338.
6. *Ibid.*, p. 652 et 653.
7. Meyer et Ardrant, *loc. cit.*, p. 148.

1° Ils ont ramené la sécurité et la paix intérieure, et détruit le brigandage autrefois florissant[1];

2° Ils ont créé les premières bonnes routes[2], et, en 1853, le premier chemin de fer, ce qui rendra les famines moins fréquentes;

3° Ils étendent la surface cultivable, à l'aide d'irrigations nouvelles, de façon à parer au danger de la surpopulation.

Espérons qu'ils ne se borneront pas à une action matérielle et finiront par relever les individualités endormies de ces races communautaires.

De ce qui précède, nous pouvons dégager les lois suivantes :

Le collectivisme de village se développe naturellement, dans les pays où la culture, ne s'opérant plus sur un territoire vierge (culture nomade), continue cependant à s'appuyer sur les productions spontanées; quand celles-ci disparaissent, il peut se maintenir artificiellement, par une contrainte des Pouvoirs publics (castes hindoues) empêchant la commercialisation de la culture.

IV. — LE COLLECTIVISME D'ÉTAT.

Il se présente sous deux formes, qui correspondent aux deux genres du communisme d'État : la Cité militaire et le collectivisme des fonctionnaires.

La cité militaire. — L'histoire de Sparte va nous montrer l'évolution complète de la Cité militaire. Ce régime fut établi vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, à la suite de la conquête de la Laconie par les montagnards doriens. Chaque guerrier *reçut un lot égal de terrain*, transmissible au fils aîné; les autres fils recevaient chacun un nouveau lot. En somme, la Cité donnait une parcelle égale de terre à chaque homme arrivant à la majorité, et l'égalité sembla assurée; mais l'on dut faire la conquête de la

1. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 100.
2. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 640.

Messénie afin de donner des lots à tout le monde. La guerre dura vingt ans (743-723) et il fallut peu après réprimer une révolte qui dura dix-sept ans (685-668). Tout cela coûta beaucoup de sang; la population diminua et plusieurs lots se trouvant, par héritage, réunis sur la même tête, l'inégalité commença; elle s'accentua surtout pendant le VIe siècle. Mais avant d'arriver à la chute du collectivisme, il faut en continuer l'analyse. Malgré le brouet noir pris en commun, l'État spartiate n'était pas une institution communiste; le brouet n'était distribué qu'une fois par jour, et *les autres repas étaient privés*. Nous ne rencontrons plus la promiscuité des camps militaires; ici, le mariage est une institution régulière, et c'est là l'origine de la différence.

Les Spartiates étaient donc des rentiers faisant cultiver leurs terres par des esclaves, ou *hilotes*.

Quoique le gouvernement fût essentiellement républicain et démocratique (vis-à-vis des Spartiates qui seuls jouissaient des droits politiques), il était *despotique* relativement aux citoyens eux-mêmes. La vie privée était réglée dans tous ses détails. A partir de sept ans, les garçons, enlevés aux familles, étaient élevés par l'État et recevaient l'*éducation compressive* indispensable pour les préparer à la vie collectiviste. *Le luxe et le commerce étaient proscrits* : c'est, comme nous le savons, la condition indispensable au maintien d'un tel système. La seule monnaie permise était en fer, par conséquent très lourde, ce qui rendait les transactions très difficiles. Enfin, il fut défendu d'aliéner les propriétés. Toute cette réglementation fut vaine. Malgré tout, le commerce finit par se développer peu à peu. Les femmes se chargèrent de tourner la loi : elles amassèrent une certaine quantité de monnaie et acquirent ainsi une plus grande autorité dans la famille. L'usage des dots commença à se répandre; au temps des guerres médiques (Ve siècle), la vénalité avait envahi Sparte. Enfin, à l'époque de la guerre du Péloponèse (fin du Ve siècle), la loi permit les testaments et les dots ainsi que l'aliénation des terres. *C'en était fait du collectivisme*. Le luxe s'insinuait de plus en plus et les toilettes devenaient somp-

tueuses. Les ventes et les achats remanièrent tellement la propriété, qu'au temps d'Alexandre, les 2/5 des terres étaient aux mains des femmes.

Le collectivisme des fonctionnaires. — En *Égypte*, où ce type est le plus caractéristique, la nécessité de grands travaux hydrauliques amena l'organisation inéluctable du collectivisme d'État. Le sol est excessivement sec : c'est le Désert; une fois par an, cependant, il y a trop d'eau, par suite de la crue du Nil. Pour régulariser l'arrosage du sol, il fallait entreprendre des travaux formidables, construire des digues immenses, de nombreux canaux d'irrigation, etc. Aucun particulier n'était assez riche ni assez puissant pour le faire. De toute façon, il lui fallait la sanction des pouvoirs publics pour régler les conflits entre des millions de travailleurs, tous forcément solidaires pour le travail. Après l'inondation, chacun ne retrouvait plus son terrain, et il fallait une armée de géomètres pour retracer les limites des domaines, et une police puissante pour imposer leurs décisions. Par la force des choses, le chef de l'État, le Pharaon, prit en main la direction de tout le travail.

Dans l'ancienne Égypte, l'État possédait la terre, le bétail, les digues et les canaux[1]. Chaque année, *la terre à cultiver était partagée entre les paysans* organisés en associations de production, ou *nomes*, dirigées par un agent du gouvernement, le *Ropaït*[2]. Chaque nome était divisée en un certain nombre d'équipes commandées par un chef de chantier dépendant du Ropaït[3]. Ce dernier inspectait les travaux, présidait aux semailles et aux moissons, etc.[4].

La consommation ne se faisait pas en commun, chaque paysan gardait une part proportionnelle de son blé et le reste allait dans les magasins de l'État[5]. A quoi servait cette dernière

1. A. de Préville, *L'Égypte ancienne* (*Sc. soc.*, t. X, p. 348).
2. *Id.*, p. 351.
3. *Id.*, p. 347.
4. *Id.*, p. 359.
5. *Id.*, p. 91.

portion? Pourquoi le travailleur n'avait-il pas le produit intégral de sa récolte? Parce que l'État, propriétaire et capitaliste, percevait la part, qui, forcément, revient à la propriété et au capital. Il fallait bien nourrir les ouvriers chargés d'entretenir les digues et les canaux; il fallait bien nourrir les géomètres, les chefs de chantier, les ropaïts, les policiers; il fallait entretenir des guerriers pour défendre le pays contre les razzias des tribus pastorales; il fallait pourvoir aux professions libérales, etc. Ajoutons qu'une partie des provisions était mise en réserve pour les années de disette.

Dans ces conditions, pouvait-il être permis à un paysan de ne pas travailler et de vivre au détriment des greniers publics[1]. Non, *le travail forcé est une conséquence inéluctable de ce système;* c'est pourquoi on avait recours aux châtiments corporels, si la quantité de produits n'était pas fournie[2]. Le résultat fut que chacun ne donna que l'effort le plus strictement obligatoire, et il est certain que l'Égypte n'aurait pu supporter la concurrence de races autrement organisées. C'est ce que nous allons voir.

D'abord le paysan était *à l'abri de la concurrence,* puisqu'il ne consommait que son propre blé, qu'il se passait presque de vêtement et vivait dans une hutte de roseaux. *Les artisans ne travaillaient que pour l'État,* qui, en retour, leur donnait le blé indispensable à leur existence[3]. Il était défendu à chacun de changer de profession[4]. En somme, l'État était le seul distributeur et répartiteur des richesses, et tous les échanges se faisaient en nature[5].

Il n'y avait qu'un travail libre, et c'était celui des femmes[5]; tout le petit commerce de détail était entre leurs mains. On voit par là à quel point *le commerce s'adapte peu aux cadres collectivistes!*

Comme dans les Missions du Paraguay, l'État avait le mono-

1. A. de Préville, *Sc. soc.*, t. X, p. 90.
2. *Ibid.*, t. XI, p. 91.
3. *Ibid.*, p. 95. (Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 586).
4. *Ibid.*, p. 89 et 95.
5. *Ibid.*, p. 91.

pole des échanges avec l'étranger; il se faisait par l'intermédiaire des Phéniciens et des caravaniers chananéens.

Le système repose sur l'éducation compressive des classes supérieures et l'*inéducation des classes inférieures*. Le travailleur est soutenu, mais il ne peut s'élever. C'est la bête de somme qui travaille constamment par routine et sans changements, et cela de générations en générations. Le fellah actuel est au même point que le paysan contemporain des Pyramides.

Pendant *quatre mille ans*, l'Égypte a pu, à l'abri de la concurrence, continuer à subsister dans des conditions toujours les mêmes, et des œuvres artistiques admirables ne doivent pas nous faire illusion. *C'est le travail servile qui a permis ces constructions gigantesques*, destinées à frapper les imaginations en symbolisant l'omnipotence de l'État. « La pyramide de Chéops coûta trente années de fatigues, de sueurs, à 100.000 Égyptiens [1]. »

Comme les autres nations collectivistes, l'Égypte s'est montrée peu apte à résister à la concurrence étrangère. Le fellah raisonne peu et il lui semble indifférent que l'État soit entre les mains de tel ou tel tyran. Les faits prouvèrent qu'il était indispensable que l'Égypte fût conduite par un « bon tyran ». Quand elle eut perdu son indépendance, on la vit décliner peu à peu, parce que les travaux hydrauliques ne furent plus entretenus, et que l'excédant de blé fut drainé vers les pays étrangers sans aucune compensation en retour. « Sous Amosis, 20.000 cités couvraient les bords du Nil [2]. » Au temps de la domination romaine, elle avait déjà décliné et comptait 7.000.000 d'habitants; au XIXe siècle, elle n'en n'avait plus que 3.000.000. Toutefois, dans ces derniers temps, elle s'est relevée, et dépasse actuellement 5.000.000. Encore une fois, c'est l'intervention des races occidentales qui produit ce résultat. L'ouverture du canal de Suez, en développant les transactions, a multiplié les occasions d'emploi pour les indigènes. Déjà Méhémet-Ali s'était efforcé de copier l'Occident, surtout la France. Enfin, depuis 1882,

1. De Belloc, *Le pays des Pharaons*, p. 155.
2. *Ibid.*, p. 3.

l'Égypte est sous la domination de l'Angleterre. Dès lors, la culture s'est commercialisée de plus en plus : coton, canne à sucre, etc. ; des usines se montent, des chemins de fer sillonnent le pays. Enfin, les Anglais ont entrepris la restauration des anciens travaux hydrauliques; ils reprennent la tradition des Pharaons et augmentent la surface cultivable; ils jouent le rôle du bon tyran.

Il nous reste à faire le tableau de l'Égypte au moment où les Anglais ont commencé à prendre en main la direction du pays. On verra qu'il n'y avait pas eu de progrès depuis les temps antiques!

Les fours où l'on élève artificiellement les poulets sont les mêmes qu'il y a trois mille ans [1], et c'est toujours le nilomètre qui sert à mesurer la part en nature à prélever par l'État. On n'emploie ni engrais, ni charrue, ni herse, ni rouleau.

« Les villages des fellahs sont composés de misérables huttes de boue... enfumées, sans fenêtres... Pour tout costume, le fellah et la fellahine portent une grande chemise en cotonnade... Les paysans égyptiens sont d'une sobriété proverbiale. Ils se nourrissent habituellement de pain de farine de dourah, légèrement acide, qui forme souvent leur unique nourriture. Pourtant, le blé rapporte jusqu'à 100 pour 1 par semaille, et le fellah parvient, malgré son caractère indolent, à avoir dans l'année trois récoltes successives sur la même terre [2]. » Nous voilà, une fois de plus, en face d'*un peuple vivant sur un sol riche et qui reste pauvre par suite de l'organisation collectiviste de la production.* « Le fellah ne peut posséder la moindre parcelle de cette terre qu'il est obligé de cultiver pour les conquérants...; il n'a aucune émulation pour cultiver les terres qui lui sont données en concession, car il sait, par expérience, que s'il cultive bien toutes ces terres, s'il les rend prospères, on les lui reprendra, ou on l'accablera d'impôts. Il ne cultive que ce qui lui est nécessaire pour se nourrir [3]. »

Les fonctionnaires ont changé de nom, mais au fond ce sont

1. De Belloc, *Le pays des Pharaons*, p. 161.
2. *Ibid.*, p. 242.
3. *Ibid.*, p. 242.

les mêmes; les magistrats se nomment *ulémas* et l'arpentage est fait par des coptes. Le système des corvées est généralisé à outrance et les travailleurs sont conduits à coups de courbaches[1].

Ce despotisme a pour auxiliaire une *éducation compressive;* c'est pourquoi les Égyptiens n'ont aucune personnalité. Quoique très intelligents, s'ils ne sont pas dirigés, ils ne savent rien mener à bonne fin.

Quant aux femmes, considérées comme de véritables *bêtes de somme,* elles sont flétries à vingt ans : outre les travaux du ménage et les soins à donner aux enfants, elles doivent aider leur mari dans la culture, et le transport des lourds objets leur incombe : « C'est un long poème de souffrance que la vie d'une femme fellahine[2] ».

L'organisation de la *Fabrication* présentait les mêmes caractères antiques. Tous les métiers, toutes les petites industries sont divisés en corporations, qui se régissent elles-mêmes dans le cercle qu'elles embrassent, qui ont leurs statuts, leurs coutumes, leurs chefs[3].

Le commerce était encore peu intense. En 1885, les exportations se sont élevées à 285.000 francs et les importations à 225.000, soit en tout environ 500.000 francs ou 0 fr. 10 par tête.

En résumé, *le collectivisme d'État ne peut subsister que par la diminution artificielle de la concurrence étrangère, grâce à un despotisme inouï.*

Nous avons réuni les conclusions de ce chapitre dans un tableau semblable à celui que nous avons fait pour le Communisme. Le lecteur pourra ainsi faire la comparaison, et tirer les lois générales qui régissent le Collectivisme.

1. De Belloc, *loc. cit.*, p. 245.
2. *Id.*, p. 249.
3. *Id.*, p. 239.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU COLLECTIVISME

CLASSIFICATION. (D'après la complication croissante des groupements).			TRAVAIL. (peu commercialisé).	AUTORITÉ. (Forte et compressive).	CONCURRENCE. (Nulle, ou faible).	AVENIR. (Types en voie de disparition).
1° Collectivisme de Famille.	Cultivateurs - jardiniers (sol transformable complètement occupé).	Famille patriarcale comprimée (Chinois, Kabyles).	Culture jardinière et petit commerce.	Patriarche et Conseil de famille. Éducation compressive.	Réduite à l'intérieur du pays et nulle à l'extérieur.	Se désorganise par le luxe, le paupérisme et l'action de l'étranger.
2° Collectivisme de Corporation.	Artisans (recrutés dans familles communistes, ou collectivistes).	Artèles russes, corporations chinoises, etc.	Travail manuel simple et routinier.	Autorité des Anciens ou du chef élu. Éducation compressive.	Faible.	Disparaît devant le machinisme et les complications du travail moderne.
3° Collectivisme de Village.	Pêcheurs-cueilleurs.	Polynésiens.	Pêche et cueillette. Femmes font durs travaux.	Chef de village, ou Conseil. Inéducation.	Nulle.	Disparaît devant les Européens.
	Paysans à culture extensive (sol transformable peu occupé).	Famille patriarcale subordonnée (Celtes). Mir Russe, Dessa malaise.	Culture avec jachère et élevage. Femmes font durs travaux.	Chef de clan ou Conseil de village. Éducation compressive.	Nulle.	Evolue par l'action des races particularistes.
	Cultivateurs en sol complètement occupé.	Hindous.	Culture non commerciale par compression du système des castes. Femmes font durs travaux.	Conseil des cinq et système des castes. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par le système des castes.	Evolue par l'action du commerce et des races particularistes.
4° Collectivisme d'État.	Cité militaire.	Sparte.	Impôt sur esclaves. Femmes font petit commerce.	Despotisme militaire. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par la loi.	Disparaît par le développement du commerce et du luxe.
	Fonctionnaires.	Égypte.	Culture facile à l'aide de travaux hydrauliques extraordinaires. Femmes font durs travaux.	Despotisme du Pharaon et de ses fonctionnaires. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par l'organisation sociale même.	Se maintient dans un milieu favorable.

IV

LES APPLICATIONS DU MONOPOLISME

D'après notre définition, le Monopolisme est caractérisé par *une action des pouvoirs publics, au moyen de monopoles qui restreignent la libre concurrence d'une façon permanente.* Ces pouvoirs publics peuvent être représentés par la Commune, ou par l'État. Nous négligeons la Province et le Canton dont l'intervention est plus rare. L'étude du monopolisme ne comportera donc que deux subdivisions.

I. — LE MONOPOLISME COMMUNAL.

Il peut être rural, ou urbain. Nous examinerons successivement ces deux formes, en commençant par la plus simple, celle de la commune rurale.

La commune monopoliste rurale. — Elle se manifeste sous l'influence de la production herbacée, dans les régions pastorales de la *Suisse* et de l'*Allemagne du Sud*. La nature montagneuse du sol y a fait prédominer la culture des plantes fourragères sur celles des céréales[1].

Prenons comme exemple une commune du *Jura bernois*, et voyons comment le travail est organisé.

1. Robert Pinot, *Science sociale*, t. III, p. 392.

D'abord *les terres cultivables sont devenues propriété individuelle.* Il n'y a plus de partages périodiques comme dans le village collectiviste.

Les pâturages et les forêts sont restés des *biens communaux*[1], qui constituent un *monopole* entre les mains des membres de la « bourgeoisie »; ils sont exploités par les « bourgeois », *suivant les indications des autorités villageoises.* Le fauchage du foin se fait à l'aide de *corvées obligatoires :* chaque famille doit fournir un certain nombre de journées de travail en rapport avec le nombre de vaches qu'il lui est permis de faire pâturer sur les communaux[2], et ce nombre est réglementé de la manière suivante : d'abord chaque bourgeois de la commune a un droit égal au pâturage; en second lieu, chaque propriétaire d'une terre cultivée a une part proportionnelle à la propriété privée qu'il possède dans la commune (sans distinction entre bourgeois ou autres[3]. Il y a donc la part des bourgeois et celle des propriétaires. Tout le monde peut être propriétaire, mais *le droit de bourgeoisie est un monopole.* Pour être bourgeois, il faut être fils de bourgeois, ou bien payer un droit d'admission avec le consentement des anciens bourgeois. Ce droit représente la valeur du travail de défrichement des premiers colons. Les produits du fauchage sont partagés de la même manière que les corvées. Quant à l'exploitation forestière, elle est réservée aux seuls bourgeois, et s'opère sous le patronage de l'État ou du Canton[4].

Les travaux de *fabrication* (objets en bois) occupent la plupart des hommes, de sorte que *l'exploitation agricole est faite presque exclusivement par les femmes*[5].

Remarquons que la concurrence existant forcément entre les artisans, les profits sont absolument individuels. Au contraire, dans l'exploitation agricole, la *concurrence est réduite* par l'exploitation commune.

1. *Science sociale*, t. III, p. 385.
2. *Ibid.*, p. 486 à 503.
3. *Ibid.*, p. 489 et 490.
4. *Ibid.*, p. 402 et 506.
5. *Ibid.*, t. IV, p. 385.

L'organisation communale est un obstacle à une émigration définitive sérieuse. En effet, la commune garantit à chaque membre, à titre de monopole, un droit d'usufruit sur les biens communaux, *tant qu'il y réside.* Les émigrants [1] n'ont d'autre but que d'amasser un pécule, afin de revenir au pays jouir de leur droit d'usufruit.

L'on conçoit que, dans ces conditions, *la race s'élève peu.* Il n'y a ni riches, ni pauvres, et tout le monde vit médiocrement [2], mais cependant à un niveau supérieur à celui des peuples étudiés jusqu'ici (Chinois, Slaves, Hindous, etc.). Le type ne s'élève pas, parce que l'argent amassé sert plus à reconstituer un domaine sans cesse partagé, qu'à augmenter le confortable de la famille [3].

Souvent, la commune fait des coupes dans la forêt et avec l'argent provenant de la vente du bois, elle peut, non seulement se passer d'impôts, mais prêter de l'argent aux jeunes ménages qui s'établissent et *jouer ainsi le rôle de banquier* [4].

Quand la population devient trop forte, on défriche la forêt, et la caisse communale se vide, tandis que les dépenses du budget deviennent plus considérable pour l'entretien des routes, l'éclairage, etc. Le village devient ville; la fabrication l'emporte sur l'art pastoral; *les biens communaux sont vendus*, et l'on est obligé de recourir à l'impôt [5]. Dès lors, ce n'est plus la commune qui domine les particuliers, parce que ce sont ceux-ci qui tiennent les cordons de la bourse, et c'en est fait du monopolisme.

Un type semblable, avons-nous dit, existe chez les montagnards de la *Souabe,* de la *Thuringe* [6], etc. Les biens communaux s'appellent *Allmend,* le travail agricole est fait par les femmes, tandis que les hommes sont des artisans groupés en

1. *Science sociale*, t. IV, p. 387.
2. *Ibid.*, p. 411.
3. *Ibid.*, t. VII, p. 372.
4. *Ibid.*, t. III, p. 510 et 511.
5. *Ibid.*, t. III, p. 498.
6. L. Poinsard, *L'Allemagne contemporaine* (*Sc. soc.*, t. XXV). Voir aussi P. Prieur, *Le Cercle de Souabe*, *Id.*, t. I.

fabriques collectives (luthiers, fabricants de jouets, etc.). Les étrangers à la commune ne peuvent s'y établir sans autorisation; la commune est obligée d'entretenir les indigents, mais, en retour, elle peut empêcher la mariage des ouvriers n'ayant pas des ressources suffisantes[1]. Cette dernière mesure n'a pas limité la population; elle n'a eu d'autre résultat que d'augmenter le nombre des naissances illégitimes. Une fois de plus est démontrée l'impuissance des pouvoirs publics à contrecarrer les phénomènes sociaux.

En *Hollande*, la prédominance des pâturages sur les terrains de culture a maintenu la *réglementation communale*. « Au Moyen Age, les pâturages hollandais étaient *propriété commune et inaliénable*. « Ces institutions anciennes succombèrent devant la puissance de la richesse *créée par le commerce* : les riches sociétaires, dit E. Reclus, firent cesser l'indivision. »

Une seconde cause a contribué à développer l'action collective dans *la région des polders*, depuis le Zuyderzée jusqu'à Dunkerque. C'est la nécessité d'élever des digues pour protéger les terrains conquis sur la mer. De là, la formation d'associations nommées *wateringues*. Elles existaient déjà du temps de Charlemagne [2], et étaient administrées par des chefs élus (*mærmeester, dykgraeve*)[3]; elles possédaient leur trésor commun alimenté par les cotisations, et « de bonnes coutumes, obligatoires pour tous..., précisaient les droits et les devoirs de chacun [4] ».

La nécessité où les Flamands se sont trouvés de recourir à l'association paraît avoir eu pour effet d'*immobiliser la race*. On constate en effet que « le caractère flegmatique, apathique des habitants, leur attachement aux traditions du passé, leur éloignement instinctif de toute nouveauté, contraste avec les mœurs de la plupart des peuples voisins [5] ».

Ici, comme ailleurs, le système des associations forcées a nui

1. Janet, *Le Socialisme d'État*, p. 137.
2. Alph. Vandenpeerebomm, *Patria belgica*, t. II, p. 252.
3. *Ibid.*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 247.
5. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 152.

à l'expansion de la race. On sait que la colonisation hollandaise est surtout administrative. Il faut en excepter le rejeton boer du Sud-Afrique, qui, du reste, est demeuré à un niveau peu élevé, et n'a pu développer ni l'industrie, ni le commerce[1].

Ces wateringues, qui, à l'origine, formaient de véritables ghildes rurales, ne jouent plus qu'un rôle effacé.

Quand la culture l'emporte sur l'art pastoral, comme dans les vallées et les plaines fertiles, *la disparition des pâturages et des forêts rend le groupement communal moins solide*. C'est alors qu'apparaît le *village à banlieue morcelée* qui subsiste encore en Champagne et dans certaines régions de l'Allemagne. Ici, la propriété individuelle domine. Seules, les parties laissées en jachère sont abandonnées à la vaine pâture pour permettre l'élevage des moutons. *L'individualisme triomphe*. L'autorité communale n'intervient plus que pour réglementer les méthodes de culture, et *ce reste de domination du groupe villageois sur l'individu a, comme toujours, pour effet de rendre le type stationnaire*.

« Ne pouvant limiter la pâture, ni traverser les parcelles emblavées par ses voisins, le cultivateur champenois est obligé de prendre sa terre à blé annuelle dans le quartier de la banlieue que l'usage indique à tous... ; il faut suivre servilement la culture de son voisin, sous peine de voir le fruit de son travail compromis, ou même détruit... C'est là une des plus fortes raisons qui maintiennent dans les plaines de la Champagne une pratique agricole routinière et rebelle aux perfectionnements[2]. »

Les dernières traces d'intervention communale disparaissent devant les nécessités de la culture intensive dans les plaines fertiles. Il en est ainsi dans la France du Nord-Est, dans la moyenne Belgique, dans plusieurs parties de l'Allemagne. Là, le développement des voies de communication a amené, au XIXe siècle, la spécialisation de la culture, ce qui demande des méthodes plus progressives et un capital plus élevé. Beau-

1. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 164.
2. E. Demolins, *Le paysan et le bordier de la Champagne pouilleuse* (*Sc. soc.*, t. V), et A. de Préville, *Les sociétés africaines*, p. 255.

coup de paysans se sont vus dans la nécessité d'emprunter des capitaux et ont formé les associations de crédit rural connues sous le nom de *Caisses Raiffeisen,* dont la première fut établie en 1847. Tous les adhérents habitent le même village et tous les emprunteurs sont solidaires entre eux[1]. Ajoutons que cette institution a été impuissante à enrayer la crise agraire[2].

Sous l'empire des mêmes causes, les *associations de crédit pour les artisans allemands* se sont développées vers la même époque. On sait que la première fut fondée en 1852 par Schultz-Delitsch. Mais ici, les aléas sont plus grands et le cadre communal n'a pu s'y adapter. *C'est la valeur personnelle de l'artisan qui seule peut lui ouvrir un crédit*[3].

Ce qui précède montre comment la *complication croissante de l'industrie et du commerce amène la désagrégation des associations communales monopolistes.* Elles sont adaptées aux travaux de simple récolte, mais ne peuvent jouer qu'un rôle effacé dans les pays de culture extensive; elles sont décidément éliminées par les travaux de fabrication et de culture intensive.

Les communes urbaines. — En France, elles s'émancipèrent, au XIIe siècle, de la domination féodale et formèrent alors de simples *agglomérations d'artisans.* Bientôt elles commencèrent à règlementer les conditions du travail des différents métiers, afin de constituer des *monopoles.* Dans le Nord de la France, c'est au XIIIe siècle que le régime corporatif fut décidément constitué[4]. Le Midi fut plus lent à l'adopter; ainsi, à Toulouse, il n'atteignit toute son ampleur qu'au XVe siècle[5]. A ce moment, chaque corporation a sa caisse particulière pour poursuivre en justice ceux qui contreviennent au règlement. Non seulement, la corporation est *obligatoire,* mais on cherche à la rendre *héréditaire;* on exige un chef-d'œuvre difficile de la part de ceux qui ne sont pas fils d'un maître, pour pouvoir les évin-

1. Janet, *loc. cit.*, p. 148).
2. *Sc. soc.*, t. XXV, p. 353.
3. Janet, *loc. cit.*, p. 148.
4. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté* (*Sc. soc.*, 2e sér., 4e fasc., p. 76).
5. *Ibid.*, p. 58.

cer[1]. On a vanté les bienfaits du régime corporatif en montrant qu'il avait organisé un système de secours mutuels contre les maladies, les accidents, etc. Sans doute, mais ceci peut être organisé en dehors de toute réglementation municipale, ou autre. Par contre, *le monopole corporatif a mis un obstacle au progrès des méthodes* et, par conséquent, à l'élévation des capables[2].

A la fin du XVIe siècle, l'autorité royale se substitua à celle de la commune pour la surveillance des corporations[3]. Le *monopolisme d'État* remplaçait celui de la commune. La cause de ce changement était *un certain développement des voies de communication :* Louis XI avait créé la poste et François Ier cherchait à implanter la grande industrie par le protectionnisme. Le commerce se développait et chacun se sentait à l'étroit avec sa petite clientèle régionale. La concurrence, au lieu d'être limitée à une ville, s'étendait à toute la France. C'était un progrès et, comme tel, il fut accepté et même réclamé par les intéressés.

On peut formuler ainsi les lois du monopolisme communal :

Le monopolisme de la commune se développe chez les peuples influencés par la formation communautaire, qui vivent directement et principalement de l'art pastoral ; il peut subsister sous une forme très atténuée chez ceux qui vivent de la culture extensive ; il disparaît devant la culture commercialisée.

On ne peut ranger dans le monopolisme le soi-disant socialisme municipal de certaines villes anglaises. Une ville qui exploite elle-même les services publics qui lui incombent (éclairage des rues, tramways, etc.) ne fait pas plus de socialisme que celle qui les attribue à un entrepreneur quelconque.

II. — LE MONOPOLISME D'ÉTAT.

Nous distinguerons le monopolisme de la cité, ou petit État, de celui du grand État.

La Cité commerçante. — *Chez tous les commerçants exclusifs,*

1. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté*, p. 40 et 41.
2. *Ibid.*, p. 83 et 84.
3. *Ibid.*, p. 69.

nous pouvons constater le déclin des associations familiales. On ne s'associe plus que temporairement, à trois ou quatre, entre parents ou amis. La famille patriarcale qui donne des associés forcés ne peut s'adapter au commerce.

Le déclin du patronage de la famille fait apparaître celui de la Cité, beaucoup plus vague et moins étroit. Chez les Phéniciens, les anciens Grecs et les Italiens du Moyen Age, *la Cité assurait à ses habitants le monopole du commerce avec certains pays.* Ce monopole résultait, soit de traités entre les cités, soit du secret jalousement gardé des routes de navigation. Ce dernier cas était celui des Phéniciens. Quant aux exemples d'entente, ils sont nombreux. Les Phéaciens de l'*Odyssée* avaient seuls le droit de commercer entre Schérie et Chalcis[1]; Sybaris avait le monopole du transit entre Milet et l'Etrurie; au moyen âge, Venise eut celui des Échelles de Levant et Gênes celui de la mer Noire. En résumé, comme le dit M. Demolins[2], dans l'antiquité, le grand commerce rencontrait beaucoup de difficultés et se faisait par monopoles.

Ce système ne pouvait subsister que si la cité avait la *force armée* nécessaire pour faire respecter son monopole par les cités concurrentes : il fallait avoir constamment recours aux armes. Que le lecteur se rappelle, par exemple, les guerres des Carthaginois, des anciens Grecs, de Venise et de Gênes, etc. Citons un fait entre tous, pour montrer l'ardeur de ces luttes. Au XIIIe siècle, à la suite de nombreux combats, les Gênois, ayant complètement défait les Pisans, firent obstruer l'embouchure de l'Arno, pour empêcher les navires d'entrer dans le port de leurs anciens rivaux.

De cet état de choses découlait fatalement la *forme despotique* du gouvernement à l'intérieur : il en était ainsi à Tyr[3], à Carthage[4], en Grèce[5], à Venise[6], etc. A l'aide de ce système, *la*

1. Ph. Champault, *Sc. soc.*, t. XXXVI, p. 48.
2. *La Route*, t. I, p. 255.
3. *Id.*, t. I, p. 331.
4. *Sc. soc.*, t. XVIII, p. 383.
5. *Id.*, t. XII, p. 233.
6. E. Demolins, *loc. cit.*, t. I, p. 368.

concurrence était atténuée : elle n'existait qu'entre les commerçants d'une même ville.

Le lecteur pourrait croire que ce système donnait aux commerçants le maximum de sécurité, puisqu'il leur assurait le monopole de la clientèle. En réalité, *cette sécurité était précaire* puisqu'elle était artificielle. Il suffisait qu'une autre cité devînt plus forte au point de vue militaire pour que le château de cartes s'écroulât subitement. Jamais, en effet, l'instabilité commerciale n'a été plus grande qu'à cette époque. Les Grecs et les Carthaginois supplantent les Phéniciens, Vasco de Gama double le cap des Tempêtes et les cités italiennes meurent, etc.

Aujourd'hui, le monopolisme de la Cité a disparu devant les grands États centralisés, qui se sont formés au commencement des temps modernes. Le commerce est devenu mondial et ne peut plus s'accommoder du Monopolisme.

Le grand état militaire colonisant en pays occupé. — L'exemple le plus remarquable est celui de *Rome* qui, dans l'antiquité, nous montre une cité agricole devenant un Empire.

Par suite de circonstances spéciales[1], la famille romaine s'est, plus que toute autre, dans l'antiquité, dégagée des idées communautaires, et la loi des Douze Tables ébranla la communauté, en conférant au père la liberté de tester. Mais la supériorité de ce peuple n'était pas assez marquée pour qu'il évinçât définitivement les peuples environnants; il ne put que les dominer. L'Empire se forma par une *colonisation en pays occupé*, ce qui nécessita une *forte organisation militaire*.

Par là, le type devait verser vers le socialisme d'État.

Le domaine public se nommait *ager publicus* et provenait des conquêtes faites sur les populations voisines. Les colons restaient citoyens romains, mais devaient se rendre à Rome pour exercer leurs droits. C'est ainsi que la Cité devint Empire. Elle acquit, par là, une puissance redoutable qui fut d'autant plus grande qu'elle s'enrichit par le pillage des richesses de l'Orient.

1. Voir E. Demolins, *La Route*, t. I, p. 7.

Depuis l'an 168 jusque l'an 30 avant J.-C., il n'y eut plus d'impôts, *ce qui permit aux sénateurs de se passer du contrôle des citoyens.* Bien mieux, ils purent déverser leurs faveurs, et les Romains s'habituèrent de plus en plus à cette idée que le rôle de l'État peut se résumer en ces mots : *Panem et circences!*

La liberté individuelle diminue de plus en plus. La *loi Voconia* (169 av. J.-C.) restreint la liberté de tester en la limitant à la moitié de l'héritage. Puis c'est la *loi Julia* (58 av. J.-C.), imitée de la législation grecque, qui donne aux filles le droit de forcer leur père à les doter, et qui rend cette dot inaliénable.

En province, les curiales sont *solidairement responsables* du paiement des impôts ; il en est de même des corporations d'artisans. L'État se met à exploiter des mines, des ateliers de tissage, des fabriques d'armes.

L'individu est de plus en plus lié, de plus en plus comprimé. Et, par delà les frontières, les Barbares s'agitent ; ils attendent que le colosse s'affaisse pour le dépecer.

Ainsi, le *déclin de Rome est proportionnel à l'accroissement du socialisme d'État.*

Le grand État-banquier des pays isolés colonisés sous le régime de la culture commercialisée. — Les *colonies australasiennes* sont renommées pour leur socialisme pratique, et bien des esprits pensent qu'elles nous montrent le chemin par où va s'engager la race anglo-saxonne. C'est une simple apparence, ainsi que le prouve l'exemple de la Nouvelle-Zélande.

M. André Siegfried[1] constate d'abord que des lois agraires y ont été dictées sous l'inspiration des idées d'Henri George, mais que « ce mouvement en faveur de la nationalisation du sol a tourné court, pour se transformer en une croisade contre la grande propriété ». Cela veut dire que *les politiciens ont semé le collectivisme agraire, mais que les colons, en bons Anglo-Saxons, ont récolté la petite propriété !*

1. *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, p. 160 et suiv.

Le gouvernement avance des capitaux aux colons pour leur permettre de s'établir. Où prend-il l'argent? En empruntant à des capitalistes anglais. *L'État néo-zélandais joue donc le rôle d'intermédiaire entre les prêteurs et les emprunteurs*, et, vu la distance qui sépare ces deux derniers, arrive à accorder de meilleures conditions que les banques privées[1]. Ce phénomène a créé, en Nouvelle-Zélande, la domination de l'État sur les individus, autant que cela est possible dans la race saxonne. Si l'endettement des colons envers l'État était perpétuel, ce serait l'établissement de l'esclavage déguisé, comme dans certains villages de la Russie, des Indes, de l'Amérique du Sud, etc. Il n'en est pas ainsi. Grâce à leur travail personnel, *les colons néo-zélandais remboursent annuellement leurs emprunts*[2], comme ont fait les Américains du Nord, comme jadis les Saxons anglais rachetèrent les corvées imposées par les conquérants normands. Par conséquent, on peut dire que, lorsque toutes les terres seront défrichées, le gouvernement colonial ne trouvera plus à prêter; *son rôle de banquier finira et avec lui son action monopoliste.*

Intervention du grand État dans l'industrie. — En *Allemagne*, le socialisme d'État avait le terrain préparé par le socialisme de la commune rurale dans les régions pastorales; par celui de la commune urbaine des petits artisans; enfin, par les tendances interventionistes de l'État prussien, issu, comme l'Empire romain, d'une colonisation militaire en pays occupé.

C'est au XVe siècle que les corporations de compagnons se forment, que le chef-d'œuvre apparaît, ainsi que les voyages d'apprentissage. Les corporations allemandes réglèrent non seulement l'établissement des patrons, mais même leur mariage, et cela jusqu'en 1859 en Autriche, et en 1862 en Bavière[3]. *Cette organisation ne put se maintenir devant les progrès du ma-*

1. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 165 et 175 et suiv.
2. *Id.*, p. 179.
3. Janet, *Le Socialisme d'État*, p. 35.

chinisme et le développement des voies de communication.

Mais l'Allemand, habitué au patronage de l'État, souffrit bientôt de la concurrence. Depuis 1884, on a rendu aux corporations le privilège de pouvoir faire des apprentis, et l'État continue à contrôler leurs décisions; mais *il n'a pu rétablir leur monopole industriel*[1]. On ne remonte pas le courant.

En même temps, on organisa l'assurance obligatoire. En 1883, les ouvriers durent s'assurer contre les maladies, et, dans beaucoup d'endroits, ce furent des caisses communales qui s'en chargèrent[2]. L'année suivante, on obligea les patrons à s'assurer contre les accidents (y compris les crimes, les suicides, etc.) par l'intermédiaire des caisses corporatives. En retour, l'État dut garantir le paiement des indemnités, dont le taux était fixé par la loi[3]. Voici quelles furent les conséquences de cette législation : à Saarbruck, la durée moyenne des maladies, qui était de 16 jours en 1884, monta à 20 en 1896; les cas d'invalidité totale augmentèrent de 18, 8 à 54, 7 pour 100.000 ouvriers et les cas d'invalidité partielle de 67 à 117 de l'année 1881 à 1886[4]. Sans aucun doute, c'est une prime à l'affaiblissement de l'énergie de la race; c'est aussi une augmentation du fonctionnarisme : 20 % des recettes sont absorbées par les frais!

Les Allemands ont voulu *reconstituer les corporations, en les adaptant à la grande industrie;* ce sont les *cartells*, associations ayant pour but de *limiter la concurrence*, et de combattre l'avilissement des prix[5]. Ils ne subsistent qu'à l'aide d'un *tarif douanier protecteur* et de l'*appui actif du gouvernement*[6]. En Allemagne, l'État exploitant des chemins de fer est acheteur de grandes quantités de houille et de matériel. Tous les fournisseurs qui ont l'État comme principal client s'unissent et forment un cartell. C'est ainsi que naquit en 1877 le syndicat

1. Janet. *Le Socialisme d'État*, p. 152.
2. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 239.
3. Janet, *loc. cit.*, p. 230.
4. *Id.*, p. 272.
5. P. de Rousiers. *Les Syndicats industriels de producteurs*, p. 125 et 126.
6. *Id.*, p. 133 et suiv.

des fabricants de wagons du Nord, puis celui des houilles de la Westphalie en 1893, celui des fabricants de locomotives, de rails, etc., et, par répercussion, ceux de la fonte, des aciers demi-ouvrés, des tôles, etc. *Les cartells ne peuvent réussir que dans la production des articles bruts, peu ouvragés, où l'habileté ne joue qu'un rôle effacé*[1].

Voici quels sont les inconvénients des cartells :

1° La sécurité qu'ils donnent aux producteurs est achetée au *détriment des consommateurs*, qui paient plus cher qu'ils ne devraient. Les industriels allemands paient plus cher leur houille, leur fonte, que leurs concurrents étrangers, ce qui grève leurs prix de revient[2];

2° Les membres du cartell sont constamment contrôlés par un inspecteur, qui doit pouvoir pénétrer partout et feuilleter tous les livres. *Le fabricant n'est plus maître chez lui*[3];

3° Les usines qui réalisent un progrès dans la production sortent du cartell[4], lequel, en définitive, ne prospère que par le maintien du *statu quo;*

4° *L'intérêt éloigné est sacrifié à l'intérêt immédiat*[5]. En effet, les autres pays, en progressant, finissent par surmonter la digue opposée à leur concurrence, et la chute est d'autant plus irrémédiable et plus profonde qu'elle a été plus retardée.

Si l'on compare les cartells aux anciennes corporations, on constate que le lien communautaire est plus lâche. Plus l'atelier de travail s'agrandit, et plus le monopolisme est difficile.

En *Autriche*, où la grande industrie est peu développée, on a pu momentanément rétablir, en 1883, les corporations fermées. Il faut l'autorisation de l'État[6] pour être aubergiste, libraire, imprimeur, fabricant d'armes ou de machines à vapeur, etc.

1. *Id.*, p. 145 et suiv.
2. *Id.*, p. 176 et suiv.
3. *Id.*, p. 162.
4. *Id.*, p. 118 et 119.
5. *Id.*, p. 178 et 179.
6. Janet, *loc. cit.*

Peut-on soutenir que ce pays est le pionnier des idées nouvelles?

Dans la *Nouvelle-Zélande*, l'État a réglementé étroitement l'industrie : journée de huit heures obligatoire, minimum de salaire, arbitrage obligatoire, pensions de retraite pour la vieillesse. Cette législation a-t-elle donné l'essor à l'industrie néo-zélandaise?

Non, ce pays n'a pu résister à ces lois draconiennes qu'en protégeant les patrons par un tarif douanier prohibitif. La Nouvelle-Zélande a renoncé à développer l'exportation des produits industriels; *elle ne pourrait soutenir la concurrence* [1]. Au fond, c'est le consommateur qui paie les frais. En ce moment, il peut se donner ce luxe, grâce aux profits faciles de la culture en terrain vierge. La population relative ne dépasse guère 3 habitants par kilomètre carré. Il n'en sera pas toujours ainsi.

La *France* reprit, à la fin du Moyen Age, les traditions latines. Nous avons vu comment ce pays passa du socialisme de la commune à celui de l'État. Le système atteignit son apogée sous Colbert [2]. En 1673, les corporations furent rendues *obligatoires* pour toutes les industries. En 1776, *Turgot les supprima à la satisfaction générale* [3]. On sait que le monopolisme d'État n'a pas complètement disparu en France : le nombre toujours croissant des fonctionnaires le prouve.

L'*Angleterre* a été beaucoup moins atteinte. Le monopolisme communal s'y développa lentement [4] au Moyen Age, sous l'influence normande : mais il se borna aux villes qui, alors, étaient peu nombreuses et peu peuplées. Toute la population agricole lui échappait entièrement.

Quand la grande industrie se développa, au XVIe siècle, l'An-

1. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 140 et suiv.
2. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté*, p. 71 et suiv.
3. *Id.*, p. 79.
4. C'est au XIVe siècle que les corporations fermées apparaissent avec la pratique du chef-d'œuvre.

gleterre ne passa pas au monopolisme d'État comme la France : « Elisabeth voulut, comme Henri II en France, donner une règle uniforme à tous les métiers ; elle prescrivit que nul, désormais ne pourrait être reçu compagnon, s'il n'avait fait sept ans d'apprentissage. La jurisprudence qui, en Angleterre, a presque la même force que la loi, restreignit l'application de cet édit aux métiers existant au moment même où il avait été mis en vigueur. Or, le nombre de ces métiers était limité, parce qu'il n'en existait que dans les villes incorporées et que le nombre de ces villes, petit à l'origine, comme il l'était en France, ne fut jamais augmenté. Ainsi le monopole corporatif se restreignit en Angleterrre tandis qu'il s'étendait en France. Henri II, en France, prétend incorporer tous les métiers, et, s'il n'y réussit pas, on a vu que son dessein fut poussé assez loin par ses successeurs. En Angleterre, au contraire, l'autorité des cours de justice limite le monopole aux villes, qui d'abord l'avaient déjà reçu, et dans ces villes mêmes, aux métiers alors incorporés[1]. »

Voilà qui est clair : *la Royauté n'a pu faire aboutir sa tentative, par suite de la réaction naturelle des individus qui, par leur origine saxonne, mettaient l'indépendance personnelle au-dessus de tout.*

En 1623, un édit déclara que les corporations ne pourraient plus acquérir de nouveaux privilèges. Vers la même époque, le *monopole des 200 commerçants de Londres fut supprimé.* Voici ce qui se produisit, et c'est un fait très remarquable : *l'industrie progressa dans les campagnes*, c'est-à-dire dans les régions qui échappaient complètement au monopole corporatif. Ainsi Birmingham, Liverpool, Manchester sortirent de terre. A Londres, le phénomène fut encore plus frappant : « Les maisons situées dans l'enceinte de Londres se louent mal, tandis que Westminster, Southwarck et les autres faubourgs prennent des accroissements continuels : *ils sont libres*, et Londres a 92 de ces compagnies exclusives en tous genres[2]. »

1. Hubert Valleroux, *Les corporations d'arts et métiers et les syndicats professionnels en France et à l'étranger*, p. 166-7.
2. Hubert Valleroux, *loc. cit.*, p. 169-70.

L'État anglais n'intervient que très prudemment dans les questions industrielles. *Il ne réglemente que le travail des faibles,* femmes et enfants.

L'Angleterre est le pays où l'individu est le plus débarrassé d'entraves. Aussi est-ce là que la grande industrie a pris naissance et a acquis son plus grand développement.

Seuls, les *États-Unis,* fondés par des émigrants de même race, se sont élevés plus haut, grâce à l'immensité des terres vacantes.

Quant à l'institution des *trusts,* elle n'a pas à proprement parler un caractère socialiste. Les trusts accaparent bien un monopole à leur profit, mais ce monopole, loin d'être soutenu par l'État, est, au contraire, *combattu par lui.* Il est le fruit de circonstances exceptionnelles et temporaires. Les trusts résultent, non d'un pouvoir trop grand de l'État, mais d'un pouvoir trop faible, qui n'a pu exercer aucun contrôle sur les chemins de fer, et mettre ainsi tous les concurrents sur le même pied au point de vue des transports. Le sentiment général de la nation américaine étant hostile aux trusts, il est à croire que l'État finira par trouver le moyen de rentrer dans ses attributions naturelles. Du reste, les trusts sont peu nombreux, limités à la production des articles peu ouvragés; ils ont peu entamé l'esprit d'initiative de la nation qui a encore trop à faire.

Si nous voulons résumer nos conclusions, nous dirons que *le Monopolisme d'État prend la forme de la Cité chez les commerçants exclusifs soustraits à la domination militaire des grands États; — qu'il prend la forme du grand État militaire pour les besoins de la colonisation en pays occupé; — celle de l'État-banquier pour les besoins de la colonisation des pays lointains sous le régime de la culture commercialisée.*

L'État omnipotent ne réussit à réglementer la production industrielle, que si le machinisme est peu développé et pour la production des articles bruts ou peu ouvragés.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU MONOPOLISME

CLASSIFICATION (D'après la complication croissante des groupements.)			TRAVAIL. (Peu atteint par le machinisme.)	AUTORITÉ. (Forte).	CONCURRENCE. (Atténuée).	AVENIR. (En voie de disparition ou maintenu artificiellement.)
1° Monopolisme communal.	Milieu rural.	Montagnards suisses et allemands, Wateringues, etc.	Culture pastorale et fabrication à la main.	Forte autorité corportative et communale.	Diminuée par production agricole intégrale.	Disparaît avec les subventions forestières, ou la commercialisation de l'art pastoral.
	Milieu urbain (petite industrie).	Corporations du Moyen Age.	Fabrication à la main.	Forte autorité communale.	Diminuée par le système corporatif.	Disparu devant la concurrence industrielle.
2° Monopolisme d'Etat	Cités indépendantes (commerce).	Cités phéniciennes, grecques, italiennes.	Commerce extérieur et fabrication à la main.	Despotisme de la Cité militaire et indépendante.	Diminuée par traités commerciaux exclusifs garantis par force armée.	Disparu devant le commerce mondial et le machinisme.
	Grand Etat.	Empire romain.	Colonisation militaire en pays occupé.	Despotisme militaire.	Faible avec l'étranger.	Disparu.
		Colonies australasiennes.	Colonisation commerciale en pays isolé.	Forte autorité de l'Etat-banquier.	Diminuée par protection.	Disparaîtra avec les terres vacantes et la concurrence extérieure.
		France de Louis XIV.	Fabrication des articles bruts ou peu ouvrages.	Forte autorité du grand État militaire.	Diminuée par protection et primes.	Disparu devant les progrès de l'industrie.
		Cartells allemands.	Fabrication employant peu les machines.	Despotisme militaire.	Diminuée par protection et subsides.	Diminuera avec les progrès du machinisme.

V

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Dans les chapitres qui précèdent, le lecteur a pu constater avec nous l'existence de lois gouvernant les sociétés humaines. Les lois sociales sont aussi rigoureuses que celles formulées par les autres sciences naturelles, et il n'est pas plus possible de les nier que de nier la gravitation universelle, ou l'affinité chimique. La connaissance exacte des lois sociales, loin de diminuer la liberté de l'homme, l'augmente, en lui permettant de les appliquer aux faits de tous les jours pour son plus grand profit. La machine à vapeur, en obéissant aux lois de la physique, a décuplé la force de l'homme. Le temps arrive où la machine sociale marchera dans des conditions analogues.

Pour connaître ces conditions, nous ne devons pas en rester à l'analyse pure; il faut nous élever plus haut, et essayer de dégager quelques lois plus générales qui, dans l'état actuel de la science, paraissent régler l'évolution de l'Humanité.

Les lois du travail. — Si nous envisageons d'abord les *sociétés communistes*, nous pouvons facilement constater, qu'*en général, elles ne s'adonnent qu'aux travaux de simple récolte*. Il faut excepter les Slaves, les Incas et les Missions du Paraguay, qui se sont élevés aux travaux d'extraction et de fabrication, mais dans les conditions restrictives suivantes :

Elles ne s'adaptent qu'à la culture extensive et intégrale et se dissolvent devant la culture intensive commercialisée[1]. *Elles ne peuvent entreprendre que la petite fabrication à la main simple et routinière.*

En résumé, *les associations communistes ne résistent ni au travail intense et progressif, ni au commerce.*

Si nous passons aux *sociétés collectivistes,* nous les voyons aptes à un travail plus intense, parce que le lien communautaire est plus lâche, mais ce travail reste essentiellement routinier. *Elles ne s'adaptent qu'à la petite culture intensive,* où chacun consomme ses propres produits, vend le surplus pour arrondir le domaine, ou payer les impôts, et achète peu. *Elles se dissolvent par l'action du grand commerce international.* Dans l'industrie, *elles s'adaptent à une fabrication à la main simple et routinière et disparaissent devant le machinisme.*

En somme, *les associations collectivistes ne résistent ni au travail progressif, ni au machinisme, ni au grand commerce.*

Enfin, les *sociétés monopolistes,* où le lien communautaire est encore plus lâche, peuvent entreprendre un travail à la fois plus intense et plus progressif, mais elles *ne s'adaptent qu'à un machinisme rudimentaire, et disparaissent devant le grand commerce international.* Elles n'ont réussi à ébaucher le grand commerce que par le procédé rétrograde de la monopolisation des routes. Or, le machinisme fait chaque jour de nouveaux progrès, et le commerce pénètre peu à peu dans les régions les plus inaccessibles et les plus reculées. Le premier témoigne du triomphe de la science; avec le second, la civilisation s'étend sur la terre entière. L'Humanité s'élève par un mouvement lent, continu et fatal, que rien ne peut entraver.

Dans le tableau suivant, nous avons réuni, sous une forme frappante, le résumé des lois du travail :

1. On appelle culture intégrale, celle qui n'est pas commercialisée, c'est-à-dire, celle dans laquelle chacun tend à produire intégralement tout ce dont il a besoin pour sa consommation.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU TRAVAIL

GENRE SOCIAL	EXTRACTION	FABRICATION	COMMERCE
Communisme	Culture extensive.	Petite fabrication à la main.	Nul.
Collectivisme . . .	Petite culture intensive jardinière.	Grande fabrication à la main.	Petit commerce.
Monopolisme. . . .	Ébauche de la culture intensive.	Ebauche du machinisme.	Ebauche du grand commerce.

La situation de la femme suit une évolution analogue. Chargée des travaux les plus durs dans les sociétés communistes, où les hommes se dérobent aux travaux pénibles, elle voit sa position s'améliorer au fur et à mesure de la diminution de l'esprit communautaire.

Les lois de l'autorité. — De la comparaison de l'organisation des pouvoirs, dans les différentes sociétés, résulte la loi suivante :

Le despotisme est d'autant plus rigoureux que le groupement est plus étendu, parce que, à mesure que la communauté s'étend, on doit avoir recours à une contrainte plus dure pour maintenir l'ordre et la paix. L'autorité du patriarche, quoique absolue, est plus supportable que celle du roi des Incas ou du Pharaon. A Rome, le Pouvoir devint d'autant plus absolu que l'Empire s'étendit davantage, et, lorsqu'il faiblit, l'Empire s'effondra.

La compression de l'enfant devant préparer celle qui doit être imposée aux hommes, on verra l'évolution de l'éducation suivre une marche parallèle à celle de l'autorité. Nous avons étudié ici même cette question plus à fond [1].

La concurrence vitale. — Les membres des sociétés socialistes n'étant pas excités au travail par le mobile de l'intérêt

1. *Les trois formes essentielles de l'Éducation* (*Sc. soc.*, 2e sér., 22e fasc.).

personnel, ne sont pas capables de supporter la libre concurrence. D'où les trois lois que l'on peut formuler ainsi :

1° *Les groupements communistes ne se maintiennent que s'ils se suffisent à eux-mêmes et n'entrent pas en concurrence les uns avec les autres.* Ils ne sont donc possibles que dans les pays où la population est rare et où les communications sont difficiles.

2° *Les groupements collectivistes ne supportent qu'une faible concurrence extérieure*, par exemple, celle qu'ils se font entre eux ; mais ils ne supportent pas la concurrence des races moins communautaires. Ces associations ne sont donc possibles que dans les pays qui ont peu de rapports avec l'étranger.

3° *Les groupements monopolistes ne subsistent que s'ils sont en dehors de la concurrence des races particularistes.* De là, cet échafaudage de protections, de primes et de monopoles qui leur sont nécessaires.

Ces trois lois peuvent se condenser en une seule que l'on peut formuler ainsi :

Une association communautaire ne se maintient qu'à la condition de ne pas entrer en concurrence avec des organismes moins communautaires. En cas de concurrence, les individus qui la composent sont évincés, dominés, ou obligés de s'élever au même niveau que leur vainqueur.

Cette conséquence est très grave et nous permet d'apercevoir l'avenir qui s'ouvre pour l'humanité.

L'AVENIR DE L'HUMANITÉ. — La concurrence vitale, faible au début, quand la population est rare et dispersée, va en grandissant au fur et à mesure que les hommes se rapprochent. L'évolution devient alors de plus en plus rapide et prend une force que rien ne peut plus arrêter.

Les trois cas suivants peuvent se présenter quand deux races entrent en concurrence :

1° *Si elles sont à des niveaux très différents, la race inférieure*, c'est-à-dire la plus communautaire, *est rapidement éliminée.* Ainsi ont disparu, devant les Anglo-Saxons, les Peaux-Rouges, les Australiens, les Maoris.

2° *Si la différence est moins grande, la race inférieure est dominée et exploitée par la race supérieure.* Nous avons, par exemple, la domination du paysan slave par le Varègue scandinave d'où descend la noblesse russe ; celle des indigènes de l'Amérique du Sud par les Espagnols, des Vaïcyas hindous par les castes supérieures issues des Aryens ; des Égyptiens par les Anglais ; des Nègres par les Européens, etc. Généralement la classe inférieure tombe dans un état servile.

3° *Si la différence n'est pas très grande, la race inférieure se relève et évolue.* C'est ainsi qu'après avoir été conquis par les Francs, les serfs gallo-romains ont pu se racheter ; qu'en Écosse, certains éléments celtiques ont pu évoluer sous l'influence anglo-saxonne, etc.

Il arrive parfois qu'une race supérieure est momentanément dominée par une race inférieure guerrière. Mais au bout d'un certain temps, celle-ci finit par être éliminée. L'exemple le plus typique est celui des guerriers normands qui ont voulu établir le grand État absolu en Angleterre. Au bout de quelques siècles, les Saxons avaient complètement éliminé, par la seule force du travail personnel, l'aristocratie normande oisive.

Au fond, *c'est par le travail qu'on s'élève, et par l'oisiveté qu'on descend.* De là, deux courants en sens inverse qui remuent le corps social en faisant émerger les plus capables et en éliminant peu à peu les incapables. Ce mouvement est d'autant plus aisé que la liberté de la concurrence est mieux établie. Tout monopole, toute domination du groupe sur les individus retardent ce mouvement, découragent les initiatives et rendent le type stagnant.

Tous les faits montrent que, dans les sociétés occidentales, le niveau de la race s'élève constamment. Non seulement les salaires de l'ouvrier ont progressé, mais *il y a un nombre de plus en plus grand de propriétaires.* Ce fait a été reconnu par l'un des chefs du parti socialiste allemand, M. Bernstein [1]. Sans doute, le machinisme a amené la concentration des af-

1. *Socialisme théorique et pratique*, cité par Mermeix, *Le Socialisme*, p. 237.

faires industrielles; mais ces grosses entreprises, loin d'être la propriété d'un seul individu, sont possédées par un grand nombre d'actionnaires. Ainsi, en Angleterre, par exemple, il y a plus d'un million de personnes qui possèdent des actions et sont capitalistes. *L'évolution économique se fait donc en sens inverse de celle prédite par Karl Marx*, qui, comme on sait, annonçait l'accroissement constant du prolétariat.

C'est par la concurrence vitale que les éléments supérieurs prédominent sur les autres, que l'homme acquiert une personnalité de plus en plus grande et que l'humanité s'élève.

Nous prions le lecteur de ne pas confondre la personnalité et l'égoïsme. On peut avoir une personnalité puissante et aider les autres; mais il y a plusieurs manières d'aider le prochain. On peut faire la charité, mais il faut s'appliquer à la rendre inutile autant que cela est possible. Pour cela, on peut agir de deux façons :

1° *En fournissant du travail.* C'est l'œuvre du pionnier social, qui défriche un nouveau territoire, qui fonde une nouvelle industrie, ouvre de nouveaux débouchés commerciaux, invente de nouvelles machines.

2° *En éduquant les individus.* On ne relève pas l'individu en bourrant son esprit de théories, mais en lui faisant acquérir l'expérience précoce de la vie et en lui inculquant des idées très hautes de dignité morale.

La vérité suprême est celle-ci : on ne rend pas une race plus riche, en répartissant la richesse d'une façon artificielle. Le seul moyen est de produire plus. Si l'on examine la loi des salaires, on verra nettement que ceux-ci sont proportionnels à la productivité de l'ouvrier, toutes choses égales d'ailleurs. D'après M. Schulze-Gauernitz[1], pour diriger 1.000 broches, il fallait, en 1880, 25 ouvriers hindous, ou 13 italiens, ou 7 allemands et seulement 3 ou 4 anglais! Qui peut trouver étrange que ces derniers aient le salaire journalier le plus élevé en faisant une journée plus courte?

1. André Liers, *Le Travail.*

Quand l'individu est débarrassé de toute entrave, il se porte facilement vers les régions où la demande de bras surpasse l'offre. Au contraire, quand il compte sur sa famille, sur son entourage, sur son groupe, il reste fixé où il est et augmente l'offre.

L'initiative individuelle est donc le seul remède.

Mais si l'on veut, à toute force, instaurer les types archaïques du Collectivisme ou du Monopolisme, il faut supprimer les machines et empêcher les communications, mettre des droits de douanes énormes et rétablir les monopoles. Il faut, de plus, ériger un gouvernement despotique, et donner une éducation compressive uniforme. Il faut enfin interdire toute invention nouvelle.

Le Communisme lui-même n'est pas une chimère; nous l'avons vu par de nombreux exemples. Ce qui est une chimère, c'est de vouloir l'établir dans une société compliquée. Le seul moyen de réussir dans cette entreprise, serait de revenir aux travaux de simple récolte et, par conséquent, de retourner en arrière, à tous les points de vue. Or, il se trouve que cela est impossible, parce que les faits interrogés impartialement démontrent que l'évolution de l'humanité se fait en sens inverse.

En vérité, il ne faut pas prêcher aux hommes de travailler moins; il faut les rendre capables de produire plus et de savoir vivre indépendants.

Paul Descamps.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. EDMOND DEMOLINS

L'ÉCOLE MODERNE

I. **Le Développement physique par l'École**, par G. Clerc, capitaine d'artillerie. — II. **L'Éducation anglaise**, par Mme Hugh Bell. — III. **Un Essai récent d'enseignement populaire**, par A. Pernotte.

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, rue Jacob, 56

1906

SOMMAIRE

I. — **Le Développement physique par l'École.** — *L'École déprime la race. Comment elle peut la relever*, par **G. Clerc**, capitaine d'artillerie. P. 99.

Lettre ouverte, adressée à MM. les ministres de l'Instruction publique et de la Guerre. P. 119.

Réponse à quelques objections. P. 124.

Une initiative parlementaire. P. 128.

II. — **L'Éducation anglaise;** *son esprit et son but*, par Mme **Hugh Bell.** P. 130.

III. — **Un Essai récent d'enseignement populaire**, par **A. Pernotte.** P. 155.

LE

DÉVELOPPEMENT PHYSIQUE

PAR L'ÉCOLE

L'ÉCOLE DÉPRIME LA RACE. — COMMENT ELLE PEUT LA RELEVER

I

Cette question préoccupe actuellement un grand nombre de pères de famille. Depuis plusieurs années, elle est à l'ordre du jour et l'on cherche la solution de ce double problème : *donner aux enfants une instruction qui soit en rapport avec les nécessités de la vie sociale actuelle et ne pas nuire à leur santé.*

Des congrès se sont réunis, des commissions ont été instituées: des livres fort remarquables ont été écrits, parmi lesquels je veux citer dès maintenant ceux de M. Demolins[1], du Dr de Fleury[2], du Dr Mosso[3] et du Dr Lagrange[4], auxquels nous aurons souvent à nous reporter au cours de cette étude: des hygiénistes éminents ont fait des efforts pour introduire un peu de salubrité dans nos écoles.

Malgré toutes ces bonnes volontés réunies, il est facile de constater que nous en sommes encore à la période des vœux, des vœux platoniques, hélas!

1. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons : L'Éducation nouvelle.*
2. *Le corps et l'âme de l'enfant : Nos enfants au collège.*
3. *L'éducation physique de la jeunesse*, par le Dr A. Mosso, professeur à l'Université de Turin.
4. *La physiologie des exercices du corps*, par le Dr Lagrange.

L'implacable nécessité, pour la plupart des jeunes gens, de subir avec succès, à une époque déterminée, un examen, rend illusoires tous les progrès[1]. Si l'on recommande à un père de faire faire à son fils, âgé de douze à seize ans, de grandes promenades à la campagne, de lui laisser tous les jours plusieurs heures de liberté pour jouer et courir, il répondra presque invariablement : « Je le voudrais bien, mais il ne peut pourtant pas manquer la classe et négliger ses devoirs; il échouerait certainement à l'examen ». En effet, il est impossible de préparer les examens actuels, que ce soit celui du simple baccalauréat, ou celui d'une école, sans négliger les exercices physiques. On aura beau mettre des agrès dans les cours des lycés, les élèves (les meilleurs) aimeront mieux repasser un théorème de géométrie que de s'y exercer; les leçons de gymnastique seront considérées par eux comme du temps perdu, et ils auront malheureusement raison : les programmes sont trop chargés.

A cela beaucoup répondent : « Il faut bien augmenter constamment la difficulté des examens, puisque le nombre des candidats devient de plus en plus grand; ce n'est que par le développement de l'aridité des épreuves qu'on limite l'accroissement de ce nombre et qu'on parvient à différencier les candidats ».

Il semble donc que le mal dont nous souffrons soit incurable, qu'il doive même aller s'aggravant, puisque le nombre des jeunes gens, faisant leurs études secondaires et visant par conséquent un examen comme premier objectif, augmente malgré tout.

Eh bien! puisque l'on cherche à rendre les examens toujours plus difficiles, puisque c'est une nécessité, pourquoi n'y introduit-on pas des épreuves physiques?

On l'a fait pour l'entrée à Saint-Cyr, mais d'une façon insignifiante. On exige, pour l'admission à cette école, de l'équitation et de l'escrime. Combien peu de jeunes gens sont dans une situation leur permettant de pratiquer sérieusement le

1. Voir *De l'éducation intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer.

cheval. A part quelques fils d'officiers supérieurs ou de familles très riches, à part quelques élèves des lycées qui se trouvent dans une ville de garnison de cavalerie, les autres doivent se contenter d'une leçon hebdomadaire prise dans un manège civil. Si l'on attribuait un coefficient sérieux à l'équitation, on favoriserait d'une façon exagérée une infime minorité de candidats au détriment des autres.

Or ce n'est pas une leçon d'équitation par semaine, prise pendant une ou deux années, qui peut exercer une influence sérieuse sur le développement d'un jeune homme. Il en est à peu près de même de l'escrime, moins onéreuse que l'équitation, mais qui demande néanmoins à être pratiquée avec un maître consciencieux. Équitation et escrime sont d'ailleurs très mal enseignées en général : les jeunes gens arrivent presque tous à l'école avec des positions défectueuses à cheval et sur la planche, et la première chose que les instructeurs militaires ont à faire est de détruire ce que leurs prédécesseurs ont édifié. Il y aurait donc avantage à supprimer ces épreuves de l'examen d'admission à Saint-Cyr, où elles figurent d'ailleurs avec le coefficient dérisoire de 20 sur 240. Nos futurs officiers apprendraient l'équitation et l'escrime à l'école, en même temps que les autres parties de l'art militaire.

Par quoi peut-on les remplacer dans cet examen spécial? quelles seront les épreuves physiques des autres examens?

La réponse se déduira de ce que nous demandons, à savoir que nos fils grandissent, en devenant forts et agiles.

Introduisons ces trois conditions dans l'examen et nous aurons un coefficient pour la *taille*, un autre pour la *force* et un troisième pour l'*agilité*.

Donnons à la somme de ces trois coefficients une valeur proportionnelle à l'importance même que nous voulons donner au développement physique, importance qui variera avec la carrière à laquelle le candidat se destine, mais qui ne sera jamais nulle.

Par exemple, pour le baccalauréat, épreuve que subit le jeune

homme au moment où il est à peine formé, au moment jusque auquel il est essentiel qu'il n'ait pas été déformé, le coefficient total des exercices physiques serait tout simplement égal à la somme des coefficients des autres matières. Ainsi, jusqu'à seize ou dix-sept ans, nos enfants seraient contraints de faire beaucoup d'exercices physiques sous peine d'échouer à l'un des examens les plus faciles.

A partir de cet âge, les études sérieuses commencent, le danger de l'étiolement diminue et l'on peut abaisser le coefficient physique.

Afin de fixer les idées, prenons quelques exemples :

Pour l'École polytechnique, le coefficient physique serait le quart de la somme des autres coefficients. Il en serait le cinquième pour l'École normale supérieure; le tiers, pour Saint-Cyr; le quart, pour les doctorats, etc. Dans tous les examens dépendant de l'État, depuis les plus simples jusqu'aux plus difficiles, subis avant l'âge de trente-cinq ans, ou même de quarante ans, qu'ils eussent pour but de recruter des professeurs, des employés de ministère ou des officiers, dans tous les examens, il y aurait des épreuves physiques.

Bien entendu, il ne faudrait pas, du jour au lendemain, adopter des coefficients égaux à ceux que j'ai donnés plus haut; ce serait une révolution et il serait à craindre que la réaction ne fût égale à l'action. On échelonnerait, au contraire, cette évolution sur sept ou huit années, de façon que, seuls, les enfants commençant leurs classes au moment même de sa mise en train fussent certains d'en subir le plein effet. La première année, le coefficient physique serait le septième, ou le huitième du coefficient définitif, de façon à ne pas apporter un trop grand trouble parmi les candidats à la veille de passer leurs examens, et, tous les ans, on l'augmenterait, pour n'arriver qu'au bout de sept ou huit années au coefficient voulu.

II

Quel changement cela apporterait dans nos mœurs!

Un proviseur, un professeur pourraient faire « faire de l'hygiène » à leurs élèves sans nuire à leur propre avancement. Je mets intentionnellement mon idée sous cette forme paradoxale, et je m'explique.

Un fonctionnaire de l'Université est actuellement noté d'après les succès que ses élèves remportent aux examens; les bonnes places, l'avancement sont pour ceux qui ont un « grand pour cent ». C'est assez logique, puisqu'en somme le professeur est là pour enseigner certaines matières, et les succès de ses élèves prouvent qu'il les enseigne bien; tous ses efforts tendent donc à obtenir ce résultat, et tout ce qui retarde les progrès de ses élèves lui fait du tort, à lui personnellement. Il est donc naturel que, quelles que soient leurs idées, proviseurs et professeurs ne poussent pas leurs élèves dans la voie des exercices physiques, et même qu'ils considèrent ces exercices comme des ennemis : on ne peut pas leur demander de sacrifier leur position à leurs opinions.

J'ai connu le principal d'un collège de province qui était absolument dans les idées modernes, qui avait introduit les sports dans son établissement, qui avait même loué en dehors de la ville un beau terrain de jeu où il envoyait régulièrement ses élèves. A près deux années d'expérience, il a dû y renoncer, et il en était désolé, car il sentait qu'il avait rendu service aux familles; mais ses élèves étaient trop distraits de leurs études, et les succès diminuaient : cet homme, qui était arrivé à la tête de son collège avec l'intention d'y apporter de saines réformes, se voyait, au bout de deux ans, obligé de renoncer à ce qui lui tenait tant au cœur, et il retombait dans la routine pour ne pas se nuire à lui-même.

Il en résulte que les perfectionnements demandés pour l'hygiène de nos enfants restent en France à l'état de théorie.

M. Demolins nous cite comme modèles ces professeurs anglais qui jouent avec leurs élèves. Il a parfaitement raison et nous voudrions tous voir les professeurs français entrer dans cette voie. Mais si les Anglais agissent ainsi, si cela est entré dans leurs mœurs, c'est précisément parce que leur intérêt l'exige. Une école anglaise est une entreprise commerciale ; il faut donc que la maison ait des clients. Or son directeur sait bien que les *parents anglais se préoccupent avant tout de la santé de leurs enfants*, qu'ils suivent leur développement physique plus que leur développement intellectuel, qu'ils s'intéressent à leurs succès dans les matchs. Dès lors, l'intérêt particulier l'exigeant, on voit les maîtres lui obéir et entraîner eux-mêmes leurs élèves.

Qu'en France les directeurs d'institutions et les professeurs sachent que leurs élèves ne peuvent avoir de succès et qu'eux, par suite, ne peuvent avoir de l'avancement qu'en développant à la fois le corps et le cerveau des enfants, et, dès lors, ils changeront bien volontiers leur manière d'instruire ; nous les verrons entraîner nos fils, tout comme le font les professeurs anglais : l'intérêt particulier est bien plus puissant que toutes les prescriptions des comités savants.

Les parents eux-mêmes se transformeront. Il faut bien reconnaître qu'ils ont leur part de culpabilité dans la situation actuelle. La plupart se contentent de regarder les notes de leurs enfants, en latin, ou en mathématiques. Tant qu'ils ne sont pas malades d'une maladie cataloguée, on ne s'occupe guère de leur santé.

M. le docteur de Fleury cite quelques exemples de parents qui étaient assez bien avisés pour consulter un docteur, lorsque leur enfant ne travaillait pas bien ou paraissait fatigué ; mais ce sont des exceptions. Pour un père qui agit ainsi, combien se contentent de dire : « Il est dans une mauvaise période, il ne fait pas grand'chose en ce moment » ; ou bien : « il ne grandit pas, mais il se rattrapera plus tard ». On entend même : « Qu'il passe son examen, après quoi nous lui donnerons du grand air pour le remettre ! »

Si ces mêmes parents, qui sont souvent remplis pour leurs enfants de sollicitude, mais d'une sollicitude maladroite, savaient que leur fils n'arriverait à rien s'il n'était pas sain, robuste et bien constitué, ils seraient moins optimistes. Si l'enfant ne grandissait pas, s'il ne se fortifiait pas, ils n'hésiteraient pas à en rechercher les causes et à s'adresser à un médecin.

Nous aurions ainsi substitué l'initiative privée à l'indifférence administrative, nous aurions donné à l'évolution une forme particulariste tout opposée à la forme communautaire qu'elle revêt actuellement sans succès.

On ne verrait peut-être plus ce que j'ai vu de mes yeux, dans un lycée de province : la classe des tout petits, de ceux qui apprennent l'a b c, était sombre et mal aérée; elle recevait la lumière et l'air d'une petite cour humide; mais, sur la porte, il y avait une pancarte : « Ne crachez pas par terre ». Toutes nos mesures d'hygiène sont résumées dans cette histoire véridique. Un comité de savants avait déclaré qu'il fallait éviter de souiller les parquets pour empêcher la propagation de la tuberculose; d'où, probablement, une circulaire venue d'en haut, d'où la pancarte, et tout s'arrêtait là.

Si ces mêmes enfants avaient la perspective d'échouer plus tard à leurs examens pour avoir manqué, au début de leurs études, d'air et de lumière, le proviseur aurait certainement agi d'une manière plus efficace; il aurait fait savoir en haut lieu, d'où lui venait la circulaire, qu'il était dans l'impossibilité de combattre sérieusement la tuberculose avec une installation aussi défectueuse; il aurait plutôt sacrifié la salle d'honneur qui ne sert à personne; en tout cas, il ne se serait pas contenté de mettre une pancarte à la porte d'une classe dont les élèves ne savaient même pas lire.

Que peuvent donner, dans de pareilles conditions, les cours d'hygiène demandés par M. le Dr de Fleury?

On ferait un cours sur la nécessité d'avoir des chambres aérées, de ne fermer les fenêtres qu'en cas de froid sérieux et à la condition de les ouvrir souvent, de laisser le soleil pénétrer librement dans de grandes pièces prenant le jour

et l'air par des jardins, ou au moins par de grandes cours.

Où dirait-on toutes ces belles choses? Dans une salle petite, sombre, fermée et chauffée. Un pareil enseignement pourrait-il porter des fruits?

Que l'on ne fasse pas de cours, il y en a déjà assez en France; mais que les fenêtres des classes soient ouvertes chaque fois que le temps le permet; que, si on a dû les fermer à cause du froid et de la pluie, le professeur suspende son cours vers le milieu de sa durée, en disant à ses élèves : « Cinq minutes de repos: remuez-vous, allez courir pendant que je vais aérer cette chambre dont l'air n'est plus très bon ». Que l'on ne fasse jamais une classe, ou une étude, d'une pièce qui ne prend pas jour, air et soleil par un parc, un jardin, une grande avenue, ou une grande cour. Au bout de quelques années de ce régime, les élèves auront la pratique de l'hygiène, qui vaut mieux que la théorie, et je crois qu'ils se trouveront mieux de respirer du bon air que d'en entendre parler.

III

Voyons maintenant quelles pourraient être les épreuves physiques. Pour cela, reprenons les trois termes de notre proposition : *taille, force, agilité.*

On admet, en général, qu'une bonne taille moyenne est celle qui est comprise entre $1^m,70$ et $1^m,75$. On donnerait 12 aux candidats ayant $1^m,72$ et l'on ferait varier cette note d'un point par centimètre, de façon à donner 0 à ceux qui auraient $1^m,60$ et au-dessous, et 20 à ceux qui atteindraient, ou dépasseraient, $1^m,80$.

Mais, objectera-t-on, la taille d'un homme dépend de celle de ses ancêtres; si ceux-ci étaient tous petits, est-ce sa faute s'il est petit, lui aussi?

Non certes, mais son cerveau subit aussi les lois de l'atavisme; si ses ascendants étaient tous inintelligents, est-ce sa faute s'il est borné, lui aussi?

Puisque nous voulons que la selection, ce grand moyen de la transformation et de l'amélioration des races, s'opère dorénavant, non plus seulement sur l'intelligence, mais aussi sur le corps, il faut bien admettre que, dans la lutte pour l'existence telle que nous la créerons chez nous et telle qu'elle existe déjà à notre détriment entre nations différentes, les qualités physiques et les qualités intellectuelles natives et développées toutes deux dans la mesure du possible par l'éducation et l'instruction, entreront toutes deux également en ligne de compte.

Dans les conditions actuelles de la lutte pour la vie, en France, un homme admirablement constitué, mais peu intelligent, occupera presque certainement une situation inférieure; tandis qu'un bossu, voire un tuberculeux, très intelligents, ont bien des chances pour arriver à une belle situation et pour se marier quand même.

La sélection est donc basée uniquement sur l'intelligence qui se développe de génération en génération tandis que le corps tend, au contraire, à s'affaiblir progressivement. C'est contre cet affaiblissement, qui menace de devenir un *danger national*, qu'on lutte actuellement, mais par des procédés dont tout le monde peut constater la faible efficacité.

Nos propositions ont pour but d'établir l'*équilibre* entre la transmission de la force physique et celle de la puissance du cerveau, d'éviter à la fois l'atrophie physique et l'hypertrophie intellectuelle, et de faire des hommes, dans le sens élevé du mot : des êtres capables, par exemple, de monter un cheval rétif entre deux problèmes de mathématiques transcendantes.

La taille n'est d'ailleurs pas seule à considérer.

Un jeune homme, qui aura grandi démesurément, qui aura poussé comme une asperge, suivant l'expression consacrée, sera moins résistant qu'un autre, lequel aura gagné en largeur ce qu'il aura perdu en hauteur.

De ceci résulte la nécessité de mesurer le *périmètre thoracique* qui, chez un homme moyen, est de 85 centimètres. On donnerait la note 12 à ce développement et on ferait varier la note d'un point par demi-centimètre en plus ou en moins, parce que la va-

riation du périmètre thoracique est normalement à peu près la moitié de celle de la taille.

Une toise et un mètre à ruban suffiraient pour cette première partie de l'examen qui ne demanderait guère plus d'une minute par candidat : elle ne permettrait aucune fraude et ne se prêterait, comme les autres épreuves dont nous allons parler, à aucune recommandation, ce qui est bien appréciable à notre époque de protections.

La *vue* ferait aussi partie de l'examen. Beaucoup d'enfants deviennent myopes au lycée, sans y avoir une prédisposition de naissance, à cause des défectuosités de l'éclairage et de la mauvaise disposition des tables et des bancs. La note d'acuité visuelle serait 20 pour la vue normale et diminuerait d'un point par dioptrie positive ou négative.

L'éclairage des classes et le matériel scolaire s'amélioreraient alors rapidement.

Passons à la deuxième partie de l'examen : la mesure de la *force*.

On se servirait pour cela de dynamomètres et l'on n'aurait que l'embarras du choix. On ferait, par exemple, comprimer un ressort avec la main, tendre un ressort fixé au plancher pour mesurer l'ensemble des forces d'un bras, des reins et des jambes, etc. L'examinateur n'aurait qu'à inscrire la division à laquelle s'arrêterait l'aiguille de l'instrument ; celui-ci pourrait même être construit de façon à distribuer un ticket sur lequel la note serait imprimée.

Voilà encore un examen qui ne serait pas long et qui serait à l'abri de toutes les influences occultes.

Il serait essentiel de varier les épreuves d'une année à l'autre, de façon que les candidats ne pussent jamais savoir longtemps à l'avance lequel de leurs muscles serait soumis à l'épreuve. Il faudrait éviter, en effet, que l'on « préparât l'examen physique » autrement qu'en menant une existence saine et en développant l'ensemble du corps. Un jeune homme qui aurait beaucoup vécu au grand air, qui aurait pratiqué les sports

quels qu'ils fussent, cricket, foot-ball, tennis, golf ou autres, serait prêt à affronter l'épreuve physique, qu'elle portât sur les muscles du cou, ou sur ceux de la jambe; en agissant autrement, il aurait beaucoup de chances pour échouer, et c'est ce que nous voulons.

Cela conduirait peut-être à la faillite de la gymnastique raisonnée, suédoise ou autre, qui paraît être à la mode en ce moment, mais à laquelle je ne crois pas beaucoup, lorsqu'il s'agit d'un enfant sain et bien constitué. Je crois à ce qui est naturel, à ce que font les jeunes animaux, chiens, chats, ou poulains : courir, sauter, gambader, etc. [1].

Le Dr de Fleury cite les paroles d'un médecin, racontant que les séances de gymnastique au lycée étaient pour lui des séances d'ennui. Je le crois volontiers, et c'est pour éviter de tomber dans ce défaut que je voudrais voir supprimer l'obligatoire gymnastique. Que l'on mette des agrès dans la cour des collèges, je n'y vois pas grand inconvénient, bien que ce soit un trompe-l'œil auquel des parents se laissent prendre. Mais que l'on emmène surtout les enfants à la campagne; c'est là qu'ils se développeront les poumons et le reste, en courant au grand air par monts et par vaux, beaucoup mieux qu'en faisant des exercices rythmés et très savants, mais si ennuyeux [2]!

Actuellement, telle qu'elle est comprise, la gymnastique est un but; on travaille, lorsqu'on travaille, pour faire un tour déterminé au trapèze ou à la barre fixe. Mais dans la pratique, dans la vie coloniale surtout et aussi dans la vie européenne, un homme trouve-t-il des trapèzes ou des barres fixes? Non, il rencontre des obstacles à franchir, des escarpements à escalader, des arbres auxquels il faut grimper; voilà le but, et la gymnastique n'est qu'un moyen. Nous faisons grimper les élèves à une perche pour leur apprendre à grimper sur un arbre; nous employons la perche parce qu'on ne peut pas avoir un arbre

1. Voir dans le livre du Dr Mosso le chapitre des marches. Voir également le livre du Dr Lagrange sur la *physiologie des exercices du corps*.

2. Voir *De l'éducation intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer.

dans une salle de gymnastique, mais c'est un pis-aller comme la salle elle-même dans laquelle l'enfant respire les poussières soulevées au moment où sa respiration, activée par les exercices, réclame le plus d'oxygène.

La véritable salle de gymnastique, c'est *la libre campagne*.

En résumé, la gymnastique est un moyen et un moyen à n'employer que lorsqu'on ne peut pas s'en passer, faute d'espace.

On vante beaucoup, et l'on a raison dans une certaine limite, les écoles anglaises. Mais dans celles où j'ai été élevé, je n'ai jamais vu d'appareils de gymnastique[1]. Notre gymnastique étaient le foot-ball, en hiver, et le cricket, en été. Les seules leçons que nous recevions étaient des leçons de boxe et nous y mettions toute notre ardeur, car l'utilité nous en était démontrée par les applications fréquentes que nous en faisions. En France, quand deux élèves se battent, on commence par les séparer, puis on les punit, et l'on punit surtout celui qui a fait preuve de plus de vigueur, celui qui a envoyé les meilleurs coups. En Angleterre, quand nous nous battions, des paris s'engagaient, et le vainqueur était félicité... et soigné par ceux qui avaient parié sur lui.

Lorsque, plus tard, ayant quitté l'Angleterre, j'ai été envoyé au lycée de Strasbourg, sous la domination allemande, j'ai vu, pour la première fois de ma vie, une salle de gymnastique et j'ai reçu mes premières leçons d'un moniteur prussien qui ne plaisantait pas, mais qui nous apprenait quelque chose[2].

Lorsque enfin je suis arrivé dans l'Université française pour achever mes études, j'ai retrouvé la salle de gymnastique, mais sale et mal aérée; le professeur était un malheureux que nous ne prenions pas au sérieux, et qui, de même que nous, « en faisait le moins possible ».

Je suis allé visiter en 1904 le collège de Coblentz et, pour ne parler ici que de la gymnastique, j'ai constaté que les vieux errements étaient toujours en honneur : une belle salle, bien

1. Voir, dans le livre du Dr Mosso, le chapitre de l'éducation moderne anglaise.

2. Voir, dans le livre du Dr Mosso, le chapitre de la critique de la gymnastique allemande.

claire, bien aérée, haute de plafond comme une église, et sur le sol d'épais tapis pour amortir les chutes. J'ai eu la curiosité de remuer un de ces tapis, il était plein de poussière. Le concierge, qui avait consenti, moyennant un modeste « drinkgeld [1] », à me faire visiter son établissement et qui avait vu mon geste, m'a immédiatement déclaré que la salle n'était pas bien entretenue, parce que les élèves étaient en vacances. Néanmoins j'étais fixé sur l'air que pouvaient respirer les jeunes Allemands, après de nombreux sauts sur ces tapis, et malgré les dimensions énormes de la pièce.

Il y a donc deux systèmes bien tranchés : le système anglo-saxon, ou système naturel à l'air libre et sans gymnastique, et le système franco-allemand, ou système artificiel, avec gymnastique et en « vase clos ». Ayant été élevé successivement sous les deux régimes, je n'hésite pas à donner la préférence au premier, que j'ai trouvé beaucoup plus amusant que le second et qui est beaucoup plus efficace.

Il est un peu étonnant de voir des hommes incontestablement instruits et partisans résolus de l'éducation anglaise, attribuer autant de vertu à la gymnastique. Cela tient peut-être à ce qu'ils ont été élevés en France, qu'ils ont subi l'empreinte indélébile de l'éducation française et qu'ils ont malgré eux et inconsciemment le culte du « vase clos ».

J'ai réuni, par un trait d'union, les deux méthodes d'éducation française et allemande; elles dérivent en effet des mêmes principes, mais l'application en est différente, aussi différente que le sont les deux nations : l'une sérieuse, dirigée par l'homme du Nord [2], le Prussien; l'autre, plus légère, où l'élément méridional a la prédominance.

En demandant la substitution des exercices naturels aux exercices artificiels, je n'ai pas entendu traiter de la gymnastique thérapeutique qui a pour but de remédier à certains vices de

1. Avec le pourboire, qui n'est jamais très élevé, on obtient tout ce qu'on veut en Allemagne.

2. Aux mines de Courrières, les Allemands ne viennent-ils pas de nous donner une leçon humiliante en nous montrant la façon sérieuse dont ils avaient organisé leur service de sauvetage?

constitution et qui est du domaine de la médecine : le docteur l'ordonne comme il prescrit des fortifiants artificiels. Heureux ceux qui peuvent s'en passer ! Ils seraient nombreux si l'on évitait, par une hygiène naturelle, de se mettre dans la nécessité de recourir aux procédés artificiels. Mais vouloir remplacer l'exercice libre, les jeux et les courses au grand air par de la gymnastique savante, c'est, à mon avis, vouloir remplacer, dans l'alimentation, la viande et les légumes par des produits artificiels. Ceux-ci sont bons pour les malades; mais pour les gens sains et bien constitués, le beefsteak sera toujours préférable à tous les lacto-phosphates du monde.

Voilà pourquoi je me permets de ne pas être de l'avis de M. le Dr de Fleury, lorsqu'il demande de faire diriger nos établissements scolaires par des médecins, bien que je partage absolument son opinion sur le rôle que ceux-ci doivent y jouer.

Que le médecin examine tous les élèves, même ceux qui paraissent bien portants, cela me semble excellent pour découvrir des maladies latentes qui échappent aux profanes, et pour enrayer leur développement; mais qu'il dirige l'enseignement, même l'éducation physique, c'est trop lui demander dans la plupart des cas et pour la moyenne des médecins. Est-ce un médecin qui dirige les écoles de Joinville et de Saumur? On fait pourtant des hommes, des hommes solides dans ces écoles. A Saumur, on entraîne aussi des chevaux, de fameux chevaux : est-ce un vétérinaire qui commande l'école? En psychologie, et pour étudier les élèves comme le demande M. le Dr de Fleury, un médecin ne me paraît pas, par ses fonctions seules, plus fort qu'un juge ou qu'un officier, gens ayant aussi l'habitude et le devoir d'étudier leurs semblables. En entraînement physique, un docteur est moins fort qu'un instructeur de Joinville, ou qu'un écuyer de Saumur; combien peu de docteurs font partie de sociétés de sport, combien peu montent en course, ou dans les concours hippiques! Il leur manque donc la pratique de l'entraînement physique, où l'art (et c'est un art véritable qui demande, pour être approfondi, des années de travail et d'études) consiste justement à fortifier le sujet, homme ou

cheval, sans avoir besoin du docteur ou du vétérinaire.

Je craindrais donc de voir le docteur-proviseur donner à la médecine et à la gymnastique compliquées un rôle que je voudrais voir réservé à l'hygiène simple, faite surtout de bon sens, d'expérience et de volonté, et aux exercices naturels. Bien entendu, et je le répète, je ne parle ici que de la moyenne des médecins civils; j'excepte l'élite dont fait partie M. le Dr de Fleury, j'excepte ceux qui ont étudié et pratiqué les sports, j'excepte ceux qui ont étudié et pratiqué la pédagogie à l'étranger; mais précisément parce que c'est une élite, elle est peu nombreuse et ne suffirait pas pour diriger tous nos établissements d'instruction secondaire.

Confiez votre maison à un architecte qui n'en est pas l'auteur, et demandez-lui de l'entretenir en bon état en lui donnant carte blanche pour la dépense. Votre immeuble sera perpétuellement aux mains des ouvriers; il y aura toujours quelque chose à y modifier ou à y perfectionner : c'est humain.

Je ne voudrais donc ni d'un médecin, ni d'un architecte, à la tête d'un lycée, où il faut non seulement un homme d'une grande culture générale, capable de comprendre aussi bien ce que lui demande le médecin que ce que désire l'architecte ou le professeur de mathématiques ou celui de grec, mais aussi un homme ayant assez de volonté, et une volonté assez éclairée, pour résister à propos aux techniciens, lorsque ceux-ci se laisseraient entraîner par leur art ou leur science.

Arrivons enfin à la dernière épreuve physique de l'examen, à l'épreuve de l'*agilité*.

Nous avons aussi bien des moyens de la « mesurer », moyens parmi lesquels je citerai les sauts.

Pour le saut en largeur, il suffirait d'un rebord, obligeant le candidat à calculer ses foulées pour ne pas perdre de terrain, et d'une surface horizontale molle sur laquelle ses talons s'imprimeraient; la note serait « mesurée » sur le sol d'après un barème établi.

Pour le saut en hauteur, on aurait deux poteaux gradués et

une corde tendue. Le candidat demanderait sa hauteur; s'il échouait, on abaisserait la corde de 10 centimètres; s'il échouait encore, on l'abaisserait de 20 centimètres, et ainsi de suite, en augmentant chaque fois de 10 centimètres la quantité dont la hauteur de la corde serait diminuée; de cette façon, le candidat aurait tout intérêt à demander tout de suite une hauteur voisine de son effort maximum et à ne pas prolonger l'épreuve.

Au lieu de faire sauter, on pourrait faire grimper à un arbre et mesurer le temps que le candidat mettrait pour atteindre une certaine hauteur de 4, 5 ou 6 mètres. On pourrait aussi remplacer le saut avec élan par le saut sans élan ou le saut à la perche, et varier ainsi l'épreuve d'agilité comme on varierait celle de la force.

Cet examen physique ne serait pas absolument éliminatoire par lui-même, puisqu'il ne constituerait que le quart, au plus, de l'examen total, sauf pour les écoles militaires, ou pour certaines fonctions dans lesquelles la vigueur physique est absolument indispensable. Mais par le fait de son coefficient relativement élevé, il éliminerait tous ceux qui ne compenseraient pas une tare, ou une infirmité, par une valeur intellectuelle telle qu'il serait regrettable de priver l'État de leurs lumières. Pour qu'un bossu, ou un pied bot, entrât à l'école normale avec zéro d'aptitude physique, il faudrait qu'il eût une intelligence réellement hors ligne, et l'intérêt du pays veut que de pareils hommes ne soient pas écartés des fonctions publiques.

En toute chose, il faut se garder des exagérations qui nuisent aux meilleures causes. C'est ainsi que les Anglais ont compris qu'ils étaient allés trop loin dans le sens de l'éducation physique. Ils tendent maintenant à réagir, pour élever le niveau de leurs études. Nous partons de l'extrême opposé; nous sommes allés trop loin dans le sens du développement intellectuel mal entendu. C'est dans un juste et harmonieux équilibre, vers lequel tendent les deux nations, que se trouve la vérité.

IV

Il ne faut pas croire, en effet, que les écoles anglaises sont parfaites. Elles ont certainement de grands avantages : je veux citer, par exemple, leur petit nombre d'élèves, ou la division des élèves par maisons distinctes, d'où découle une partie de leurs autres qualités. Par le fait que les écoles contiennent peu d'élèves, il y a beaucoup d'écoles: elles sont dès lors disséminées en des endroits où il y a de l'espace et de l'air.

Lorsque M. le Dr de Fleury écrit : « Il faut faire un plus grand nombre de lycées », c'est une révolution qu'il propose, révolution qui rapprocherait nos lycées des institutions anglaises, plus saines assurément.

Pour éviter la contagion et les épidémies, la première chose à faire n'est-elle pas de diminuer les contacts?

En outre, combien il serait avantageux, pour les grandes villes, d'avoir plusieurs petits lycées au lieu d'un grand. Ainsi, à Lille, il n'y a qu'un lycée; il est très grand puisque la ville est très peuplée; il est près du centre et, malgré cela, certains élèves ont un long trajet à parcourir pour y arriver. Si l'on suivait le conseil de M. le Dr de Fleury, Lille posséderait au moins trois lycées. Ces trois petits lycées, situés en des quartiers aérés, près des fortifications, ne seraient-ils pas plus sains qu'un seul grand établissement?

Les écoles allemandes me paraissent avoir de grandes analogies avec les nôtres. Je l'ai déjà montré pour l'enseignement de la gymnastique; pour le reste, les Universités française et allemande m'ont paru avoir adopté les mêmes méthodes de travail et suivre les mêmes errements pédagogiques. M. le Dr de Fleury dit que, dans les écoles allemandes, les devoirs se font en classe; les choses ont alors bien changé depuis l'époque où j'étais élève au lycée allemand de Strasbourg, car nous quittions la classe avec une ample provision de devoirs à faire et de leçons à apprendre. Il y avait toutefois une différence avec les lycées

français où j'ai achevé mes études : pour un devoir mal fait, une leçon mal apprise, ou une étourderie, mon professeur allemand m'appliquait des coups de canne et mon professeur français me donnait des vers à copier; ceci était moins douloureux sur le moment, mais plus long. Je crois bien que la « schlague » a été supprimée dans l'université comme dans l'armée allemande; mais je crains que les vers à copier ne l'aient pas été dans l'Université française.

La tendance dont nous avons parlé, et qui consiste à prendre pour but le moyen, est assez générale dans l'Université. M. le Dr de Fleury cite à ce propos les mathématiques. Quoique polytechnicien, je suis absolument de son avis; il me semble incontestable que l'on passe trop de temps à les étudier et trop peu à les appliquer.

On étudie les sciences abstraites jusqu'à la sortie de l'École polytechnique, et alors seulement on s'occupe de leurs applications comme l'indique le nom d'écoles d'application donné aux écoles où passent les anciens polytechniciens.

Le résultat de ceci est l'extension démesurée, inutile, donnée aux mathématiques pures, à l'X pur. Sans vouloir parler ici des mathématiques spéciales ou supérieures, rien que sur le terrain de la géométrie élémentaire, que de changements se sont opérés depuis quarante ans! Autrefois on étudiait Legendre ou Amiot; ils exposaient clairement les principes fondamentaux et suffisaient pour aborder les sciences plus élevées. Actuellement, en n'étudiant que ces bons vieux livres, on serait refusé au baccalauréat; on oblige les enfants à apprendre des théories, très intéressantes il est vrai pour quiconque en fait un passe-temps, telles que les polaires, l'inversion, l'homographie, etc., mais dont ils pourraient se passer pour suivre même le cours de l'École polytechnique et pour devenir de très bons ingénieurs.

De savants professeurs à lunettes ont trouvé que nos vieilles géométries manquaient de précision : il fallait, suivant eux, donner un sens à une ligne et l'appeler vecteur, ce qui est en

effet très utile en géométrie analytique, mais ce dont on peut fort bien se passer en géométrie élémentaire. Bref, on a coupé des cheveux en quatre, on a fait d'une page quatre pages... et l'on a vendu des livres nouveaux, petit commerce fort lucratif qui paraît avoir pris les proportions d'un fléau dans notre Université. Revenons donc à Legendre ou Amiot qui suffisaient, qui suffisent encore, et remplaçons les finesses de « l'involution » par celles du « golf », autrement intéressantes. Nos ingénieurs n'en seront pas moins les premiers ingénieurs du monde, comme l'étaient leurs devanciers, et nos artilleurs construiront tout de même des canons que toutes les puissances européennes cherchent en vain à imiter.

C'est en augmentant progressivement l'importance des épreuves physiques de nos examens que l'on pourra diminuer celle de la partie intellectuelle; ils resteront aussi difficiles, aussi éliminatoires, et ces modifications, maintenues dans de sages limites, ne diminueront en rien la science future de nos ingénieurs, de nos professeurs, ou de nos médecins.

Qu'il me soit permis de faire revivre ici à ce propos un souvenir vieux déjà de plus de vingt ans.

Étant élève à l'École polytechnique, j'ai eu la curiosité de consulter le cours de haut calcul qu'avait suivi mon père à la même école, quarante-neuf ans avant moi; c'était le cours de la promotion 1834-1836. Voici ce que j'y ai constaté avec étonnement : le cours d'analyse[1] commençait par la théorie des dérivées. Ainsi on entrait à l'École sans avoir fait toute l'algèbre spéciale, avec la connaissance presque exclusive de l'algèbre élémentaire! Il me semblait donc que les polytechniciens de cette époque reculée devaient être beaucoup moins forts que nous et qu'ils ne pouvaient rattraper ce retard énorme des mathématiques spéciales pendant leur séjour à l'École. Quel n'a pas été mon étonnement lorsque, prenant le cours de deuxième année, j'ai constaté que la première leçon portait sur les intégrales multiples, c'est-à-dire qu'elle était exactement la même

1. Le cours d'analyse de l'École polytechnique comprend l'étude du calcul différentiel et du calcul intégral.

que notre première leçon de deuxième année, en 1884. Ainsi, en un an, nos « antiques »[1] nous avaient rejoints. Mais le cours de 1834 était simple et n'était pas encore encombré de toutes les petites complications qui y ont été introduites uniquement, à ce qu'il semble, pour employer le temps. Cela ne valait-il pas mieux? Cette génération de polytechniciens, qui ont doté la France et la Russie de leurs chemins de fer, ne nous valait-elle pas? J'en appelle à tous mes camarades, qui ont pâli sous le bec de gaz à verre bleu de nos petites salles d'études, sur les « fonctions θ » et sur les « petits contours »[2].

En résumé, il existe deux grands systèmes d'éducation : le système anglais et le système franco-allemand.

Le premier est supérieur au point de vue hygiénique, mais il n'est pas parfait, loin de là.

En réformant nos examens, nous réformerions du même coup notre éducation qui deviendrait facilement supérieure à l'éducation anglo-saxonne, et nous, nous pourrions devenir supérieurs aux Anglo-Saxons.

Mais, pour cela, il ne faut plus nous contenter de réunir des commissions et de mettre des pancartes aux portes des classes dont les enfants ne savent pas encore épeler.

G. Clerc,
Capitaine d'artillerie breveté à l'état-major du 1er corps d'armée.

1. Les élèves appellent « antiques » leurs camarades sortis de l'École.
2. Théories particulièrement éthérées du cours d'analyse mathématique.

LETTRE OUVERTE

ADRESSÉE

A MM. LES MINISTRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE LA GUERRE

Monsieur le Ministre,

Nous sommes convaincus d'être les interprètes d'un très grand nombre de pères de famille, en vous adressant la pétition suivante :

Nous demandons qu'il soit ajouté aux épreuves ordinaires des examens du baccalauréat et des diverses Écoles, civiles et militaires, *une note spéciale, constatant le développement physique des candidats.*

Pour être efficace, cette note devrait avoir un coefficient assez élevé.

L'exposé qui précède développe les motifs très graves qui justifient cette demande.

Il nous suffit donc d'ajouter ici quelques brèves considérations.

Notre régime scolaire est organisé uniquement en vue du développement intellectuel ; il néglige et comprime gravement le développement physique.

Trop souvent, il fabrique des neurasthéniques.

Par là, il arrive que l'École échoue souvent, même au point de vue intellectuel, car la faiblesse physique finit par paralyser l'intelligence.

Nous pensons que l'École peut et doit faire des hommes complets, intellectuellement et physiquement.

Ces deux résultats ne sont pas incompatibles; ils sont, au contraire, solidaires.

Personnellement, je puis invoquer, sur ce point, l'expérience concluante que nous poursuivons, depuis sept années, à l'*École des Roches :*

Nos élèves ont engagé 26 matchs de foot-ball[1], ou de cricket, avec des équipes françaises et anglaises, composées d'hommes faits *plus âgés qu'eux.* — Ils en ont gagné 17.

Ils sont entraînés à la gymnastique, à la course, au saut, à tous les sports, à la douche, à la vie en plein air.

Cet entraînement n'a pas nui à leurs études et à leurs examens :

Dans ces quatre dernières années, nous avons présenté 58 élèves au baccalauréat[2] : 49 ont été reçus, dès la première année, 13 avec mentions. Les élèves ajournés, sauf 3, qui ne se sont pas représentés, ont été reçus l'année suivante.

Cette moyenne est très sensiblement supérieure à la normale.

Ces jeunes gens sont arrivés aux examens sans « chauffage », sans surmenage, comme à une épreuve naturelle.

On objectera que notre demande constitue une innovation. (C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes obligés de la formuler!)

C'est là un grave reproche, dans ce pays qui est plutôt routinier, malgré ses prétentions novatrices, et, parfois, révolutionnaires.

Mais n'êtes-vous pas, vous-même, Monsieur le Ministre, un homme désireux de faire des choses nouvelles?

Vous ne pouvez certainement pas réaliser une innovation, qui contribue plus efficacement au relèvement de la race française, victime d'un système scolaire définitivement condamné par l'expérience.

1. Foot-ball « Association ».

2. Pendant les trois premières années, l'École n'avait pas encore les classes supérieures.

Aidez-nous, Monsieur le Ministre, à réaliser le mot d'Herbert Spencer :

« L'homme doit être un bon animal ; et une nation doit être composée de bons animaux. »

C'est là une première condition ; mais elle est nécessaire.

La seconde est de faire de l'homme un esprit cultivé et une large intelligence.

C'est une erreur de négliger l'un ou l'autre de ces deux facteurs essentiels.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments respectueux.

Edmond DEMOLINS,

Président du Conseil d'Administration de *l'École des Roches,* Directeur de *la Science sociale.*

Nous ne pouvons reproduire toutes les adhésions qui nous sont parvenues. Nous mentionnons seulement les premières qui nous ont été envoyées, en réponse à la communication des épreuves :

Dr Gilbert BALLET, professeur agrégé à la Faculté de médecine, de Paris, médecin de l'Hôtel-Dieu, président de la Société de neurologie.

Dr Georges PAUL-BONCOUR, directeur de l'*Éducation moderne*.

Dr Paul BERTHOD.

Dr BROUSSIN, membre du Conseil d'hygiène, chirurgien en chef de l'hôpital civil de Versailles.

Dr BRUNET, oto-rhino-laryngologiste de l'hôpital civil de Versailles.

Dr CARCOPINO, médecin de l'École des Roches et de l'hospice de Verneuil.

Dr G. CARRON DE LA CARRIÈRE.

Dr de CASTÉRAS.

Dr CHAUVEAU, médecin en chef de l'hôpital civil de Versailles.

Dr Ed. CHRISTAN, médecin des pompiers de Versailles.

Baron Pierre de COUBERTIN, président des Jeux olympiques.

Dr Depoully, secrétaire général adjoint du Congrès de l'hygiène de l'habitation.

Dr Devillers.

Dr Desplas.

Dr L. Dhourdin, médecin résidant du Sanatorium maritime d'Arcachon.

Dr A. Festal, promoteur du lycée climatérique d'Arcachon, président de la Société de gymnastique.

G. Filleul-Brohy, industriel.

Dr Fiquel.

Dr Gaudier, professeur à la Faculté de médecine de Lille, chirurgien du Lycée.

Marcel Haentjens, maire de St-Corneille.

Dr Hepp, ancien interne des hôpitaux de Paris.

Dr Herck.

Dr Maurice Jouaust.

Dr Labelle.

Dr F. Lalesque, membre correspondant de l'Académie de médecine.

Dr Laurent, médecin en chef de l'hôpital civil.

Paul Lebaudy, député.

André Lebon, ancien ministre, président de la Cie des Messageries Maritimes.

Dr Leconte.

Dr Legrain.

Dr Lemoine, professeur à la Faculté de médecine de Lille, médecin du lycée.

Dr Lumineau, oto-rhino-laryngologiste.

Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille. « Si, comme on l'annonce, les jours du baccalauréat sont comptés et si ce diplôme doit céder la place à un certificat de fin d'études, rien ne sera plus simple que de tenir compte — dans des conditions à déterminer — de l'assiduité aux exercices physiques pour l'obtention de ce certificat. Et ainsi le vœu énoncé dans cette pétition sera bien près d'être atteint. » G. Lyon.

Dr Milan, chirurgien adjoint de l'hôpital civil, secrétaire du Syndicat des médecins de Versailles.

René MILLET, ambassadeur de France, ancien résident général de France à Tunis.

Dr PARELLE, président de la Société de médecine de Versailles, chirurgien en chef de l'hôpital civil.

Robert PARISOT, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de l'Académie de Nancy.

Dr PELTIER, massothérapeuthe.

Dr LÉON-PETIT.

Dr PEYRAN, électrothérapeuthe.

Ch. PHITA, juge de paix à Paris.

F. FRANK-PUAUX.

Dr F. REYER, secrétaire de l'Association des médecins de Seine-et-Oise.

Dr A. RIST, président de l'Association des médecins de Seine-et-Oise.

Dr Georges ROSENTHAL.

Dr SAURY.

Dr A. SICARIS.

Jacques SIEGFRIED, membre du Conseil supérieur de l'Enseignement technique, président de l'Union des associations des anciens élèves des Écoles supérieures de commerce.

Jules SIEGFRIED, député.

Dr STEINMETZ, médecin-major au 27e Dragons.

Dr TRIPET.

Dr WEILL, médecin de l'état civil.

RÉPONSE

A QUELQUES OBJECTIONS

Le projet de réforme scolaire dont on vient de lire l'exposé a été communiqué en épreuves à une cinquantaine de personnes, particulièrement à des médecins. Il a été généralement approuvé, et la plupart des destinataires nous ont envoyé leur adhésion, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Cependant quelques médecins ont formulé des objections. La lettre suivante de l'un d'eux résume et précise ces critiques. Nous croyons devoir la reproduire avec une réponse.

« *Cher Monsieur, vous savez combien je suis partisan du genre d'éducation que vous avez inauguré à l'École des Roches. Je suis donc très convaincu de la nécessité de développer chez l'enfant, en même temps que l'instruction et l'intelligence, le développement physique et la force corporelle.* »

Réponse : C'est entendu, tout le monde en France est de cet avis, particulièrement les médecins. Mais, malgré cette conviction si générale, on ne fait rien, et notre régime scolaire continue à déprimer l'enfant.

« *Si votre pétition avait pour but de demander au ministre de l'Instruction publique la mise en pratique de l'éducation en plein air, de certains sports, en un mot de tout ce qui peut développer la santé corporelle de l'enfant, je ne pourrais que donner mon entière approbation.* »

Réponse : Ce serait là un coup d'épée dans l'eau. Évidemment, avec des protections, nous pourrions réussir à obtenir

une circulaire ministérielle. Ce serait une circulaire de plus et il n'y aurait rien de changé.

« *Je pense que l'innovation que vous demandez serait injuste pour deux motifs :*

Premièrement, parce que tous les enfants ne seraient pas dans la possibilité d'être élevés selon les règles que vous avez établies pour l'Ecole des Roches, la généralité des établissements scolaires n'étant pas aménagée pour faire suivre par leurs élèves cet entraînement physique que vous recommandez. »

Réponse : Précisément nous voulons une mesure qui *oblige* l'État et les directeurs d'établissements libres à aménager leurs écoles en vue de cet entraînement et de ce développement physique. Comment, vous, médecins, pouvez-vous prendre votre parti de l'état de chose actuel? Nous ne l'acceptons pas; nous voulons renverser cette citadelle où s'élaborent toutes les maladies de l'enfance, qui laissent ensuite chez l'homme fait leurs traces indélébiles.

« *Cette mesure serait encore injuste, parce que certains enfants sont, malgré eux, en état d'infériorité physique assez malheureuse pour qu'on ne leur inflige pas une pénible épreuve au moment de leur baccalauréat. Cet examen n'est, en somme, que la constatation d'une éducation intellectuelle suffisante.* »

Réponse : Voilà, la grande objection, l'objection impressionnante, qui nous fait paraître cruels, aux yeux de ceux qui ne réfléchissent pas.

Réfléchissons donc, et, pour cela, décomposons le phénomène.

1° Le baccalauréat n'est pas, comme on est trop porté à le croire, la preuve d'une supériorité intellectuelle. Il récompense surtout la mémoire et la facilité d'assimilation. Il comprime au contraire toute tendance à la réflexion, parce qu'il n'exige que des connaissances hâtives et superficielles. La réflexion est cependant la faculté essentielle, celle qui caractérise les intelligences supérieures; aussi le baccalauréat actuel donne-t-il parfois une sélection à rebours. On comprend que

de très bons esprits demandent la suppression de cette épreuve.

2° On sait que l'état maladif développe souvent une certaine activité intellectuelle; mais elle est factice et en quelque sorte fébrile. La vie, en s'affaiblissant dans certaines parties du corps, reflue avec plus de force vers le cerveau. Sous cette influence morbide, s'exagèrent la mémoire, le besoin d'amasser, d'entasser des connaissances, sans les assimiler. Or ce sont là précisément les aptitudes qui donnent surtout le succès au baccalauréat.

Beaucoup d'enfants infirmes, ou délicats, ont donc, par là, un avantage, qui n'est pas justifié par un développement intellectuel normal.

L'examen actuel donne une prime à l'intelligence surmenée, surchauffée, factice, qui produit des fruits hâtifs, incapables souvent d'arriver à maturité.

La réforme que nous demandons permettrait au corps de se développer à l'âge où il faut que le corps se développe. Ce développement doit précéder celui de la réflexion et de la pensée.

Certains médecins paraissent plus préoccupés de soigner les corps malades que de former des corps sains : ils fréquentent trop la maladie et pas assez la santé.

3° Une autre erreur non moins grave est de ne pas comprendre que les carrières libérales exigent, elles aussi, des aptitudes physiques. Elles exigent la vigueur du corps.

Cette vigueur est d'abord nécessaire pour continuer avec succès les études supérieures, qui, pour un intellectuel, doivent durer toute la vie. L'esprit est rapidement paralysé par la faiblesse des organes. J'ai quelque confusion à énoncer un pareil lieu commun.

Que de candidats aux Écoles supérieures, ou à l'agrégation, sont fourbus, « claqués », « vidés » pour la vie, après cet examen, qui est à la fois leur dernier triomphe et leur tombeau intellectuel.

La vigueur physique est aussi nécessaire au professeur qu'au médecin, qu'au savant, qu'à l'artiste, qu'au lettré, qu'au légiste, et j'entends nécessaire *au point de vue professionnel*. Que vaut un professeur qui ne peut surmonter la fatigue de la classe;

un médecin qui ne peut supporter les courses par tous les temps et les veillées auprès des malades ; un savant, ou un archéologue, qui ne peut aller faire des explorations dans les pays trop chauds, ou trop froids, ou sans moyens de communications confortables; un fonctionnaire qui ne peut supporter le climat et la vie des colonies, etc., etc.

On dirait vraiment qu'un intellectuel est un pur cerveau, affranchi de toutes les exigences du corps, et qu'il peut impunément négliger et mépriser le corps. Que faites-vous du fameux : *Mens sana in corpore sano?* Il ne suffit pas de l'inscrire au frontispice des Facultés de médecine, il faut surtout le faire passer dans les mœurs et dans les habitudes.

4° Maintenant, je m'adresse à ceux dont on prétend prendre la défense, à ceux qui souffrent dans leur développement physique, soit qu'ils l'aient hérité de leurs ancêtres, soit qu'ils le doivent au surmenage de l'école. Encore plus que les autres, ils ont intérêt à la réforme que nous demandons.

A ceux-là, nous disons : « Vous pouvez, plus que personne, plus que les médecins eux-mêmes, apprécier l'importance de cette réforme, puisque le mal est en vous et que vous en souffrez dans votre corps. Vous devez avoir le désir de faire pour vos enfants, ou pour vos petits-enfants, ce que vous n'avez pu faire pour vous-mêmes; vous avez le devoir impérieux de leur constituer une bonne santé, en les replaçant, dès l'enfance, dans une vie normale. Si vous ne pouvez agir efficacement sur le présent, vous pouvez agir efficacement sur l'avenir.

« Si vous ne prenez pas ce parti, votre descendance, déjà atteinte par la maladie, déclinera, de génération en génération, et finira par s'éteindre.

« C'est donc votre cause que nous défendons. »

Edmond Demolins.

Une initiative parlementaire.

Au moment où j'achève de rédiger les lignes qui précèdent, on me communique une délibération intéressante. Elle vient d'avoir lieu entre un certain nombre de sénateurs et de députés, réunis dans un des bureaux de la Chambre, sous la présidence de M. Berteaux, ancien ministre de la guerre.

Après avoir entendu les explications de M. Charles Cazalet, président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, ce groupe parlementaire a voté la résolution suivante :

Considérant,

Que l'intérêt du pays veut, qu'à un service militaire réduit, corresponde une préparation intense à ce service;

Que le brevet d'aptitude militaire, dont le programme a été établi et dont les examens sont passés par l'armée elle-même, constitue exactement la formule de ce que doit être cette préparation;

Que les sociétés patriotiques, comme celles de l'Union, en deviennent les organes tout désignés et ses meilleurs auxiliaires, par le fait même que leur enseignement et leur action ont surtout le brevet pour but, et qu'elles réalisent ainsi le vœu récent de la Ligue de l'enseignement et l'éminent conseil de Chanzy, en formant des hommes assouplis, vigoureux, sachant marcher, courir, tirer, résister à la fatigue, et dont l'armée, par l'instruction militaire proprement dite qu'elle donnera elle-même, fera rapidement des « soldats » :

Considérant, en même temps,

Que le législateur a sagement agi en donnant exclusivement le droit de devancer l'appel et celui de devenir caporal, ou brigadier, au bout de quatre mois, au possesseur du brevet; que celui-ci devrait même devenir obligatoire dans quelques années pour les conscrits désireux d'être officiers de réserve au bout de dix-huit mois de service actif, et qu'il convient d'attacher à ce diplôme le plus possible d'avantages, pour entraîner les jeunes gens à s'y préparer et pour attirer sur lui l'attention, l'intérêt et, par là, la collaboration des familles;

Considérant, d'autre part, que la commission interministérielle, en unifiant les méthodes pour l'écolier, le gymnaste et le soldat, a beaucoup simplifié l'application de la loi du 27 mars 1880 sur l'obligation de l'enseignement de la gymnastique; mais que cette application deviendra plus facile et plus féconde encore le jour où sera réalisé le vœu si intéressant de cette commission interministérielle tendant à ce que les instituteurs passent à

Joinville une partie de leurs deux années de service, ce qui ferait de ces excellents serviteurs du pays des instructeurs tout indiqués et répandus dans toutes les communes du territoire,

Expriment le désir : 1° que la loi du 27 mars 1880 soit enfin sérieusement mise en application;

2° Que les avantages attachés au brevet d'aptitude militaire soient notablement augmentés, et en particulier que, suivant le vœu de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, les conscrits possesseurs du brevet aient, dans le mois qui précédera leur incorporation, le droit, par ordre de mérite, de choisir leur régiment sur une liste dressée par l'autorité militaire;

3° Que le gouvernement présente au plus tôt à l'approbation du Parlement la loi spéciale prévue par l'article 94 de la loi du 21 mars 1905, en la basant sur les sociétés qui acceptent les principes rappelés ci-dessus et qui deviendraient ainsi l'école préparatoire de l'armée de la République ;

En déclarant se former en groupe spécial de l'éducation physique et de la préparation militaire, avec la conviction qu'en s'intéressant spécialement à ces questions, ils peuvent travailler utilement à assurer l'avenir de la race et l'accroissement des forces défensives, morales et économiques de la nation.

Cette résolution et la constitution d'un groupe parlementaire de l'éducation physique peuvent apporter un sérieux concours à la réforme scolaire que nous demandons.

En effet, si les avantages attachés au brevet d'aptitude militaire sont notablement augmentés, on sera naturellement amené à organiser l'école en vue du développement physique de l'enfant.

E. D.

L'ÉDUCATION ANGLAISE

SON ÉSPRIT ET SON BUT

IMPRESSIONS D'UNE ANGLAISE

C'est avec une grande hésitation que j'ose offrir à des lecteurs français quelques considérations sur le système scolaire de l'Angleterre. Il est bien loin de ma pensée de vouloir revendiquer, dans les pages de la *Science sociale*, nos titres à ce brevet de supériorité que la générosité de M. Demolins a bien voulu nous décerner. Je chercherai seulement à donner un aperçu, bien superficiel sans doute, de l'esprit, du but général de l'éducation en Angleterre, telle qu'elle apparaît aux Anglais. Il est possible que, pour nous aussi, cet aperçu ne soit pas entièrement exact, car l'habitude, qui finit par confondre l'utile et le nuisible, nous empêche parfois de les démêler, à moins qu'un étranger bienveillant ne vienne nous faire la leçon. Il n'y a rien de plus instructif que ces points de vue comparés. La différence de ce qu'on voit de l'intérieur ou de l'extérieur est si grande, qu'on a parfois de la peine à se convaincre qu'il s'agit du même objet. Ce qui est concave au dedans est nécessairement convexe au dehors : ce qui à l'intérieur est dans l'ombre, ce qui appelle à peine l'attention, paraît, vu de dehors, un point proéminent qui attire la lumière. Je doute, pour cette raison, qu'il soit jamais possible pour un étranger, même le mieux renseigné, le plus fin observateur, de pouvoir se rendre compte du fonctionnement d'un système quelconque, du même point de vue que ceux qui y ont toujours été soumis. Il est évident que, pour lui, les traits qui feront tout d'abord saillie ne seront pas nécessairement les plus importants,

mais bien ceux qui divergent le plus de ce qui se passe chez lui, et que, voulant faire une étude des traits caractéristiques de tel système, il fera plutôt une étude des différences qui existent entre celui-ci et ceux de son propre pays.

Les Anglais suivent avec un sympathique intérêt la tentative courageuse et énergique de réforme entreprise par M. Demolins à l'*Écoles des Roches*, ainsi que le cadre très pratique des études qu'on y fait. Qu'il soit possible ou non d'acclimater en son entier la méthode d'un autre pays, d'une autre race, deux des conditions au moins, l'une morale, l'autre physique, qui nous paraissent indispensables au succès, y sont remplies. La première, la condition morale, c'est que les rapports entre les professeurs et les élèves sont basés sur la confiance et la coopération ; la seconde, la condition matérielle, c'est une installation à la campagne, ce qui nous paraît, à nous Anglais, d'une suprême importance. La possibilité de dépenser le superflu de l'énergie par de nombreux exercices au grand air, la différence entre l'influence morale de ce que l'élève voit et entend à la campagne d'avec ce qui l'entoure à la ville, tout cela nous paraît si important que nous avons peu à peu transporté presque tous nos grands établissements d'éducation à la campagne. Westminster, qui est encore au cœur de Londres près de l'Abbaye et des Maisons du Parlement, était, lors de sa fondation, située en pleine campagne.

Je prendrai, pour le moment, comme type de notre système scolaire nos *public schools*, correspondant plus ou moins aux lycées, notamment Eton, qui a le plus grand nombre d'élèves.

I

Sous certains aspects généraux, on peut considérer une *public school* comme le type de toutes les autres, quoique, par le détail, ces divers collèges diffèrent entre eux : la centralisation et l'uniformité qui régissent les grandes maisons d'éducation en France et en Allemagne n'existant pas chez nous. Nous trouvons même

un avantage à ce qu'il en soit ainsi. « Chaque école, a écrit un professeur à Oxford, auparavant professeur à Saint-Paul, se pique de produire des élèves d'un type particulier. » Ces différences, selon nous, tendent à stimuler, entre les différents collèges, une rivalité virile et salutaire, qui trouve une issue dans leurs luttes au foot-ball, au cricket, au jeu de racquet, au canotage.

On peut dire, en thèse générale, que le système d'éducation dans nos *public schools* a pour base la confiance, la loyauté, la liberté. Voilà la condition essentielle, voilà la tradition de la vie de nos écoles. Il est évident que l'esprit dominant de chacune d'entre elles doit varier d'une génération à une autre, selon les différentes influences de l'époque, les idées particulières de chaque directeur, etc. L'Eton d'aujourd'hui n'est pas l'Eton du siècle, ni même du demi-siècle dernier. L'important pour nous, c'est l'Eton d'aujourd'hui et les citoyens qu'elle va nous donner. *As the twig is bent, so the tree is inclined,* dit le proverbe anglais. C'est durant les années où le jeune garçon passe de l'enfance à l'adolescence, ces précieuses années entre les âges de treize et de vingt ans, où le caractère prend son pli définitif, où il reçoit l'empreinte qu'il ne perd jamais entièrement, que nos enfants font l'apprentissage de la vie. C'est donc alors, ou jamais, qu'il importe de la leur faire voir sous l'aspect que nous désirons qu'elle garde plus tard, puisque la vie de l'école, du collège, reflétera insensiblement, inévitablement, la vie nationale. Il serait peut-être plus juste de dire que la vie nationale résulte de celle du collège, puisque c'est là que sont formés les citoyens de l'avenir, qui, devenus hommes faits, tiendront insensiblement à suivre le chemin qui leur a été tracé dans la jeunesse. Si, pendant cette période critique, l'enfant acquiert insensiblement la conviction que la qualité qui prime toutes les autres est la loyauté, qu'il faut sauvegarder l'honneur de l'école en y continuant la tradition de l'esprit de droiture, de liberté et de virilité, celui-là deviendra plus tard un membre sain et vigoureux d'une société libre, dont son appui a contribué à assurer la solide continuité. Si, au contraire, l'enfant a passé ces précieuses années sous la discipline de fer d'une autorité inflexible, discipline qui

exige une soumission forcée, qui engendre l'esprit de dissimulation et de révolte, il gardera également cette empreinte.

Dès l'instant où le petit Anglais prend sa place dans la *public school*, il en devient le défenseur : le défenseur des droits de son école, le soutien de ses traditions Voilà la différence énorme, je dirais presque infranchissable, entre notre système et celui des autres pays ; c'est sur cette tradition séculaire que repose l'organisation des *public schools*. Il est évident que le temps y a apporté bien des modifications ; mais, en somme, l'antiquité d'Eton, de Winchester, de Rugby est, pour les élèves, un titre à leur respect et à leur admiration. Ce culte est partagé par les professeurs. Il n'est plus question ici pour les élèves d'être forcés à contre-cœur de respecter une autorité personnelle qu'un professeur quelconque se sera arrogée, d'accorder de mauvaise volonté à un règlement méticuleux une obéissance que le professeur s'efforcera de maintenir par des punitions. La plupart des professeurs à Eton y ont été eux-mêmes élevés, ils y reviennent souvent après leur stage à l'Université. Il arrive donc que le professeur retrouve dans la *sixth form*, la classe la plus élevée, des élèves qui ont été, pour ainsi dire, ses condisciples, puisqu'ils commençaient leurs études dans les classes inférieures au moment où lui, *sixth form boy*, les finissait. Ce système n'est peut-être pas idéal ; l'influence de cette existence continue passée par le professeur pendant si longtemps sous la même influence, dans le même entourage, puisqu'il retrouve à l'Université ses camarades d'Eton, tend inévitablement à rétrécir son horizon ; son point de vue s'en ressentira. D'un autre côté, cela produit une solidarité un esprit de corps, une communauté d'intérêts entre professeurs et élèves dont il serait difficile d'exagérer l'effet. Ici l'esprit de révolte ne pénètre pas : le jeune Anglais n'a que faire de se révolter contre une autorité qu'il partage réellement, puisque l'administration, le gouvernement du collège, à mesure qu'il s'avance dans les classes, rentrent de plus en plus dans ses propres mains. Pendant ces années, il se familiarise peu à peu avec les devoirs d'un citoyen : il est appelé à prendre une part active dans l'administration de ce qui lui semble l'État le plus

important du monde. Je m'étendrai davantage sur ce sujet un peu plus loin, en parlant avec plus de détails de la vie journalière et de l'organisation d'Eton. Je dirai seulement que l'élève qui a été, soit *captain of his house*, c'est-à-dire, le plus ancien dans une des maisons parmi lesquelles les élèves sont répartis, soit le chef du canotage, du cricket, ou du foot-ball, a été accoutumé à diriger, à se faire obéir, à employer le tact, qui mène à la popularité. C'est-à-dire qu'il a été membre actif et utile d'une société qui reproduit en miniature cette société plus vaste dans laquelle il sera jeté à l'entrée dans la vie après avoir quitté l'Université, et que, grâce aux devoirs, aux emplois pour ainsi dire publics, qu'il a été appelé à remplir à la *public school* et à l'Université, le jeune Anglais prendra sans difficulté sa place parmi cette masse énorme de ses compatriotes pratiques, prêts à remplir sans rémunération toutes les charges publiques qui se présenteront, si onéreuses qu'elles soient. L'Anglais deviendra magistrat, juge de paix, membre de comités, de corporations, sans hésiter, sans se plaindre, et sans exiger que ces services, qui demandent une dépense assez considérable de temps et d'énergie, reçoivent aucune compensation pécuniaire. C'est cette longue habitude de service vouée à la chose publique, c'est cet esprit véritablement républicain uni à l'esprit conservateur dont nos *public schools* sont un foyer, qui font de l'Anglais un être essentiellement *law-abiding*. Le mot est presque aussi intraduisible que la qualité qu'il représente. Il désigne celui non seulement qui observe la loi, mais dont la tendance naturelle est de l'observer. C'est cette tendance de « *law-abidingness* » qui empêchera l'esprit de révolte d'avoir beaucoup de prise sur le jeune Anglais, lorsque, plus tard, à ses débuts à l'Université, il passera par une phase de réaction contre la dignité, la responsabilité, la bonne conduite de ses dernières années à sa *public school*. C'est alors que, paraissant à ses propres yeux un homme fait au lieu d'un écolier, il lui prend des velléités d'insubordination qui le poussent à des manifestations saugrenues tout à fait inconnues jusqu'ici. Mais cette effervescence d'une jeunesse vigoureuse n'est pas dange-

reuse, et se calmera à mesure que le jeune homme s'avance, qu'il reconquiert la conscience de la dignité, de la responsabilité, dont il s'était senti dépouillé lorsque, après avoir été un des « grands » de son lycée, il était redevenu un des « nouveaux » de son Université. Il faut se rappeler que, si l'écolier, le *public school boy*, en Angleterre, jouit d'une liberté bien autre que celle du lycéen en France, la vie d'un étudiant aux Universités en Angleterre est beaucoup plus surveillée, plus soumise à la discipline que celle des étudiants des Universités dans les autres pays. Mais, en somme, l'Anglais s'en accommode assez bien : arrivé à ce point, l'habitude de respecter, d'administrer même les lois, de s'incliner devant la continuité des choses sociales est devenu trop profondément enracinée pour être facilement étranglée. Il continuera probablement de même jusqu'à sa mort. Si, au contraire, nous supposons un système d'éducation inspiré par des idées tout à fait opposées, d'après lequel, entre les années de treize ans et de vingt ans, le jeune homme a été privé de toute indépendance, de toute liberté, de toute initiative personnelle, il paraît également inévitable que le principal débouché qui s'offrira à son énergie prendra la forme de tentatives continuelles de révolte, le poussant à circonvenir de toutes les façons possibles une autorité qui lui paraît souvent, et avec raison, injuste et tyrannique. Ce sera donc, dans la plupart des cas, avec cette empreinte indélébile de révolte contre l'autorité, d'un sourd ressentiment contre le règlement mesquin et soupçonneux dont il a été harcelé à chaque pas, qu'il entre en possession de la pleine et entière liberté qui accompagne la vie à l'Université, surtout si cette Université est située, non comme chez nous dans une petite ville de province très surveillée, mais dans une capitale. La responsabilité de la vie, le devoir envers la patrie, se présentent à une intelligence qui, si vivace qu'elle soit, est sous ces rapports pleinement inexpérimentée et indisciplinée. Et si, plus tard, le jeune homme élevé de la sorte veut se poser, de la meilleure foi du monde, en défenseur d'une tradition honorable, il lui manque un point d'appui solide.

II

Il ne rentre pas dans le cadre de cet article d'aborder la description des diverses institutions scolaires de l'Angleterre. D'abord les écoles élémentaires, *elementary schools*, tant *board schools* que *voluntary schools*, où les enfants des deux sexes de la classe ouvrière restent jusqu'à l'âge de quatorze ans. Puis les écoles secondaires, les *high schools* et les *grammar schools*, dontles élèves, appartenant pour la plupart à la classe moyenne, reçoivent une éducation solide qui les met en état d'entrer à l'Université si bon leur semble, à la fin de leur période scolaire. Pour les classes plus aisées, l'instruction primaire se donne dans la famille, dans le *home*; l'instruction secondaire dans les *public schools* et les écoles préparatoires qui les précèdent. On me permettra de prendre seulement ces deux dernières catégories comme types de la tendance de l'éducation en Angleterre, puisque ce sont ces institutions qui, pour la plupart, servent de pépinière aux classes et aux individus destinés à jouer les rôles principaux dans l'administration de leur pays.

L'école de Bedales, de laquelle M. Demolins nous a donné une description attrayante, et qui paraît produire des résultats admirables, est, à tout prendre, sauf les différences inévitables dues à la valeur personnelle du directeur, à son énergie, à sa capacité, le résumé de l'esprit scolaire de l'Angleterre, dirigé vers un but spécial, et appliqué à un nombre assez restreint d'élèves pour qu'un seul directeur puisse suivre le développement individuel de chacun. La plupart des jeunes Anglais de bonne famille et de la classe moyenne supérieure sont élevés de la même manière; c'est-à-dire qu'à l'âge de neuf ou dix ans, ils entrent dans un internat de petits garçons, qu'ils quittent vers l'âge de quatorze ans pour une *public school* où ils restent pendant six ou sept années, la plupart d'entre eux passant ensuite à l'Université d'Oxford, ou de Cambridge.

Il y a en Angleterre un assez grand nombre d'écoles prépara-

toires du même type, c'est-à-dire dont le prix de pension est de 2.500 à 5.000 francs par an. Le nombre moyen d'élèves dépasse rarement la soixantaine. Elles sont toutes organisées à peu près de la même manière, à quelques différences près, car chacune de ces écoles est une entreprise particulière, où le directeur peut mettre à exécution ses théories spéciales en matière d'éducation. Il est évident cependant que la donnée générale des études doit être à peu près la même partout, car la plupart des directeurs de ces institutions se proposent comme but d'obtenir autant de *scholarships* (c'est-à-dire de bourses) que possible aux *public schools*. Je dirai ici que l'obtention d'une de ces bourses à la *public school*, aussi bien qu'à l'Université, est, en Angleterre, une marque de distinction, et que les jeunes gens de bonne famille concourent aussi bien que les autres. Obtenir un *scholarship* à Eton, ou à Winchester, est non seulement un brevet d'intelligence, mais un gage que celui qui l'a obtenu appartiendra à une petite bande d'élite, de travailleurs ; qu'en somme, il prendra la vie peut-être un peu plus au sérieux que les autres, et ne s'occupera pas exclusivement de sports. Ce dernier trait, nous devons l'avouer, attire plutôt l'admiration de ses parents que de ses camarades. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que pour les parents des élèves la mesure de la capacité du directeur d'une école préparatoire ne soit souvent le nombre de *scholarships* obtenus aux *public schools*. Sous ces conditions, un certain « chauffage » devient inévitable, au moins pour les élèves les plus intelligents. Mais, à tout prendre, ils sont rarement surmenés, car, dans la plupart des écoles préparatoires du type dont je parle, on soigne la santé des élèves et les exercices physiques avec une extrême attention. Ils sont bien nourris et bien tenus. Cette division de la vie de l'écolier en deux stages différents, correspondant à deux institutions différentes, de telle façon qu'à l'âge de douze ans il est un des « grands » de son école, un de ses chefs et de ses arbitres, présente la vie aux petits Anglais sous un pect absolument différent de celle qu'elle offre à l'enfant qui entre à dix ans à l'institution d'où il ne sortira qu'à dix-neuf ans ; celui-ci sera par conséquent, à l'âge de douze ou treize ans, encore

dans une condition d'infériorité et de rigoureuse subordination.

L'organisation des écoles préparatoires, toujours située à la campagne, est portée à une haute perfection au point de vue de l'hygiène morale et physique. L'installation est pleine de confort, sinon de luxe; les salles sont spacieuses, les salons bien meublés. Les chambres à coucher sont de grandes pièces aérées, où couchent un petit nombre de garçons, l'aîné d'entre eux étant responsable de la bonne tenue générale. Si le directeur est marié, sa femme s'occupe des élèves, préside la table pendant les repas, surveille l'infirmerie, etc. Il y a toujours en outre une femme de confiance d'un certain âge, la *matron*, chargée de veiller à l'entretien des vêtements des élèves, de surveiller les détails de leur santé quotidienne. Si le directeur n'est pas marié, il a ordinairement une *lady housekeeper*, dame qui dirige la maison, ayant, elle aussi, la *matron* sous ses ordres. Les enfants ont naturellement leur équipe de foot-ball, de cricket; et, détail à noter, tous les élèves doivent en faire partie. Il faut reconnaître qu'ils se livrent à ces exercices avec le plus grand plaisir. Le nombre de professeurs est assez considérable par rapport au nombre des élèves. Ils habitent soit sous le même toit qu'eux, soit dans le voisinage, et ils prennent part à tous les jeux des élèves aussi bien qu'à leurs études : natation, canotage, cricket, foot-baal, gymnase. Souvent, d'ailleurs, ils ont été choisis comme professeurs autant à cause de leurs prouesses athlétiques qu'à cause de leur savoir. Ici règne aussi, presque toujours, l'esprit de confiance qui est également la caractéristique des *public schools*. On ignore surtout la délation; on s'efforce d'inculquer la loyauté et l'esprit de corps. Mais comme ces écoles sont pour la plupart d'une fondation toute récente, nées dans cette génération même, il est évident qu'il ne peut pas y avoir une longue tradition comme dans les établissements plus anciens. Tout dépend donc de l'individualité, de la volonté du directeur, et il faut avouer que l'on rencontre parfois des directeurs méticuleux, soupçonneux, qui ne réussissent pas toujours à mener leur œuvre à bien.

Mais, à tout prendre, on peut dire que ce système fonctionne

à merveille. Pour s'en assurer, on n'a qu'à visiter une de ces écoles, on n'a qu'à voir les ébats d'une foule de petits garçons solides, bien bâtis, à l'œil clair, au teint frais, qui courent joyeusement sous les arbres, sur la pelouse verte.

III

C'est à treize ou quatorze ans que les enfants sortent de l'école préparatoire pour entrer, avec des espérances dorées, dans la *public school*. Au point de vue moral, il semble y avoir un avantage à ce passage d'une petite école à une plus importante, à ce moment d'arrêt dans la routine de la vie, arrêt qui empêche l'ennui, l'uniformité de cette morne prespective d'années pendant lesquelles l'entourage, l'enseignement, les griefs, le costume même resteront identiques. Elles ont assurément leur place dans le façonnement de la vie, ces pauses, ces jointures, pour ainsi dire, où, au commencement d'une nouvelle étape, on regarde autour de soi, on fait l'inventaire de sa vie pour se remettre ensuite en chemin avec une nouvelle impulsion d'espoir. Pour les parents, les professeurs, le début de ce stage nouveau est une occasion de renouveler leurs conseils au jeune garçon sur le gouvernement de sa vie, sur la façon dont il doit employer la plus grande liberté qui l'attend à la *public school*, et sur la responsabilité qu'il aura bientôt à endosser. La responsabilité, voilà le thème qui revient sans cesse : voilà le contrepoids essentiel. Dans le livre devenu classique qui offre un résumé de l'esprit des *public schools* de l'Angleterre, *Tom Brown's school days* de Hughes, il y a une description de l'allocution adressée au petit Tom Brown, lors de son entrée à Rugby, par son père, gentilhomme campagnard de la vieille roche. Après avoir longtemps réfléchi et s'être bien tourmenté sur le prêche qu'il se sentait tenu de faire, le brave homme, au bout du compte, se borna à dire : « Allons, mon garçon, dis toujours la vérité, et ne souffre pas en ta présence des propos que tu ne voudrais pas laisser entendre à ta mère ou à tes sœurs ».

C'était tout. Mais c'était assez. C'était un tracé du chemin à suivre, qui encore aujourd'hui me semble complet et pratique.

En quittant la *private school*, l'élève a étudié l'arithmétique, le latin et les écritures saintes, ainsi que la géographie, la grammaire, l'histoire romaine et l'histoire détaillée de son propre pays; il a commencé le grec, le français, et possède des notions d'algèbre, de musique et de dessin. Voilà, sauf les deux dernières matières, ce qui est nécessaire pour passer l'examen d'entrée à Eton. Il saura, en outre, quoique ceci ne fasse pas partie du cadre régulier de ses études, nager, jouer au cricket, jouer au foot ball, et, en général, assez se débrouiller pour pouvoir se tirer d'affaire lorsque, en voyage ou autrement, il se trouvera livré à ses propres ressources.

A Eton, le jeune garçon est classé selon le résultat de l'examen d'entrée. Les classes sont ainsi partagées, en commençant par les plus basses :

Third form;

Fourth form, partagée en quatre divisions ;

Remove;

Fifth form, partagée également en trois divisions;

First hundred;

Sixth form, la classe la plus élevée, comprenant vingt élèves seulement, dix collegers et dix oppidans.

Il y a, en outre, une classe spéciale divisée en quatre sections, pour la préparation à l'armée, *the army class*, qui prépare aux examens d'entrée des académies militaires de Woolwich et de Sandhurst. Les succès récents des candidats d'Eton à ces examens très difficiles témoigne de l'excellence de l'enseignement.

L'élève moyen, à son entrée, est placé dans une des divisions de la *fourth form:* il n'y a que ceux qui sont très en retard qui soient placés dans la *third form*. Sous peine d'être renvoyé, l'élève est obligé d'atteindre à un certain rang dans ses classes avant d'être arrivé à un âge donné. Cette limite d'âge est, pour la *fourth form,* de quatorze ans, pour la *remove*, de quinze ans, pour la *fifth form*, de seize ans, pour la division supérieure de la *fifth form* de dix-huit ans. Dans tous les cas, il ne doit

pas rester à Eton après la fin du trimestre pendant lequel il a complété sa dix-neuvième année. Les élèves qui ont gagné des *scholarships* sont toujours placés, à leur entrée, dans la *fifth form*. Les *scholars*, ou boursiers, qu'on appelle les *collegers*, sont au nombre de soixante-dix; ils habitent ensemble le bâtiment appelé le *college* proprement dit, où ils sont sous la surveillance d'un professeur appelé *master in college*. Les autres élèves, au nombre de 970 environ, qu'on appelle *oppidans*, les élèves de la ville, sont répartis dans les maisons des différents professeurs, système qui fait d'Eton une série de *petits* internats. Il y a en tout 56 professeurs, dont vingt-six sont directeurs de maison. Chaque professeur, directeur de maison ou non, dirige une des classes, ou sections de classes, dont j'ai fait plus haut l'énumération. Les élèves de la *sixth form* sont dirigés par le *head master*, le directeur général, lui-même. En outre, chaque chef de maison est aussi répétiteur, ses élèves travaillent avec lui les leçons, les devoirs, qu'ils ont à faire pour le *form master*, le maître de classe. En entrant à Eton, l'élève est libre de faire son choix également de la maison qu'il habitera et de son répétiteur. Pour les maisons les plus recherchées, il faut s'inscrire longtemps, plusieurs années, à l'avance. D'ordinaire, le professeur chez lequel habite l'élève est aussi son répétiteur, mais ceci n'est nullement obligatoire.

L'élève se trouvera ainsi dans des rapports très étroits d'intimité avec un même professeur pendant toute la durée de sa vie à la *public school*, ce qui assure une continuité d'influence. Il est probable que l'enfant sera, au bout d'un certain temps, dans des relations plus confidentielles avec lui qu'il ne pourrait l'être avec les professeurs des différentes classes entre les mains desquels il passe successivement en avançant dans les *forms*. Un des *head masters* de Harrow, actuellement le chef du collège de la Trinité à Cambridge, a dit, en parlant de l'importance des rapports intimes entre les professeurs et les élèves : « Le moyen le plus exact de juger de la condition morale d'un jeune garçon, sauf dans quelques cas exceptionnels, c'est d'observer le développement de son intelligence ». Je pense que tous ceux qui au-

ront fait l'expérience de suivre attentivement pas à pas le développement graduel d'un caractère, depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, reconnaîtront la vérité de cette affirmation.

L'enfant nouvellement arrivé aura donc, au besoin, quelqu'un pour le défendre, si les élèves plus anciens lui font la vie trop dure. Le petit Anglais n'est pas enclin cependant à s'adresser à un professeur pour le tirer d'affaire. C'est tout au plus si, au bout d'un certain temps, il osera faire appel au « grand » au service duquel il a été attaché en entrant, et dont il est le *fag*, c'est-à-dire l'acolyte spécial. Il faut expliquer ici que, par une coutume bizarre, une survivance de l'époque où la vie dans les *public schools* était bien autrement dure qu'elle ne l'est à présent, tout enfant qui entre à Eton plus bas que la *fifth form* doit être aux ordres, et en quelque sorte faire le service des *upper boys*, c'est-à-dire de ceux de la *sixth form* et des dix premiers élèves de la *first hundred*. Chacun de ces « grands » (je traduirai ainsi *upper boys*, en traduisant *lower boys* par « petits ») a son *fag* particulier, qui prépare son déjeuner le matin dans les maisons où les élèves sont chargés de fournir eux-mêmes ce repas ; il grille son pain, il fait bouillir l'eau pour faire son thé. — Heureux le *sixth form boy* qui n'a pas connu aux débuts de son *fag* le goût du thé fait à l'eau tiède ! — il fait des courses dans la ville, et il est en général à ses ordres pour les corvées qu'il voudra. De plus, en dehors de ce service particulier, tout *sixth form boy* a droit aux services de tout *lower boy* sur lequel il peut mettre la main. Cette coutume, qui assure une relation plus ou moins intime entre certains « petits » et certains « grands », n'est pas sans son utilité, et a son avantage, en ce que le « petit » a des droits à la protection spéciale de son *fag-master*.

Un mot ici sur la position de celui des « grands » qui se trouve être l'élève le plus ancien dans la maison qu'il habite. Il est le *captain of the house*, le capitaine de la maison ; son autorité sur les élèves plus jeunes que lui est absolue ; il est, pour ainsi dire, le délégué du *house-master*. C'est lui qui est responsable de la bonne conduite de ses camarades, c'est lui qui donne le ton, surtout si c'est un *sixth form boy*, être privilégié et vénéré.

C'est bien ici qu'on voit l'étoffe dont un jeune homme est fait. On a dit bien souvent que pour savoir commander il faut savoir obéir. Il ne s'en suit pas toujours que celui qui sait obéir saura commander, car il y a beaucoup de gens estimables, prêts à se ployer à la discipline, à suivre l'initiative des autres, qui ne sont pas capables de prendre une initiative à leur tour, de se faire écouter, de se faire suivre. Ces dernières qualités cependant sont celles qui mènent au succès dans la vie. Si le *captain of the house* est un de ceux qui les possèdent, il n'y a pas d'autorité plus respectée. Un écrivain distingué de nos jours, Sir Frederick Pollock, a dit : « Être dans la *sixth form*, et capitaine de sa maison, c'est quelque chose de grand. C'est une position qu'on pourrait comparer à celle d'un prince des Indes orientales, gouvernant son État sous l'égide de l'agent anglais, représenté par le *head master*. »

En somme, ce système fonctionne bien. Il y a naturellement des exceptions, des cas où le *captain* le plus ancien de la maison n'a pas les qualifications nécessaires pour se faire obéir. S'il est petit et faible au physique, s'il est peu courageux au moral, il n'aura pas, sur ses camarades, l'ascendant voulu, surtout s'il y a dans la maison quelques-uns de ces élèves qui sont les plus dangereux au point de vue de la morale et de la tenue, c'est-à-dire de ces grands garçons paresseux, occupant dans les classes une position inférieure à leur âge et à leur taille, qui détournent les plus petits du droit chemin. Mais un professeur vigilant, s'il voit que le *captain* n'est pas en état de maintenir l'ordre, n'en veillera que plus attentivement lui-même au salut de sa petite république. J'ai connu un chef de maison qui, voyant que le plus ancien pour le moment était un élève qui n'était pas assez fort, ni au moral ni au physique, pour maintenir l'ordre d'une main ferme, eut l'heureuse idée de lui adjoindre un camarade qui, quoiqu'il ne fût pas aussi élevé dans sa classe, avait les qualités voulues. Le résultat fut couronné de succès; le professeur eut la satisfaction de voir les deux jeunes gens sortir de l'épreuve, leurs principes affirmés, leurs caractères développés par la tâche difficile qu'ils avaient eu à accomplir.

Il faut se rappeler que, dans les *public schools*, comme principe ordinaire, on a en horreur la délation, ce qui ajoute de beaucoup à la responsabilité du *captain*. Ce sentiment est même souvent poussé trop loin, et il empêche le chef de maison de connaître certaines infractions au règlement. S'il venait à la connaissance d'un des « grands », ayant conscience de sa responsabilité, qu'un des petits violait en cachette le règlement, s'il fumait par exemple, ou faisait quelque chose qui fût absolument défendu, le « grand » ferait de son mieux d'abord pour y mettre ordre lui-même, mais s'il ne réussissait pas, il se sentirait obligé d'en référer au chef de maison. Mais on ne peut pas qualifier cela de délation : c'est plutôt un juste emploi de l'autorité déléguée par le professeur.

A Eton, on n'a recours que rarement aujourd'hui au châtiment employé jadis si souvent vis-à-vis d'un élève reconnu coupable d'une faute grave : c'était le fouet, administré avec des verges par le directeur en présence d'un membre de la *sixth form* et de deux « petits ».

Cette génération, je viens de le dire, a vu un grand changement dans les habitudes et l'organisation d'Eton au point de vue du confort, les partisans de l'ancien régime vous diront au point de vue du ramollissement, et vous parleront du beau temps où la vie du *public school boy* était une série de privations. Les élèves, à Eton, étaient obligés de suppléer à leurs maigres repas, surtout le matin, sous peine de n'avoir pas assez à manger. Quel que fût le temps, jamais un Eton boy n'aurait songé à mettre un paletot. A présent, l'esprit de réforme, si nous convenons de l'appeler ainsi, s'est glissé peu à peu dans les habitudes. A Eton, l'opinion publique permet de porter un paletot après la Saint-André, c'est-à-dire le 30 novembre. Dans presque toutes les maisons, les élèves prennent leur premier déjeuner ensemble et mangent un repas bon et suffisant au lieu d'aller l'acheter au dehors. Les Français s'étonnent volontiers de nous voir donner à nos enfants, filles et garçons, ce repas solide dès le matin. Il faut cependant se rappeler que, pendant l'enfance, ce repas prend pour ainsi dire la place de celui que les petits

Français et Françaises font le soir. Nos enfants, après un repas assez solide vers 1 heure ou 2, prennent du thé avec du pain entre 5 ou 6 heures, puis un souper léger avec du lait ou des farineux le soir, ce qui nous permet de les envoyer coucher de meilleure heure, et, en somme, de leur faire passer les heures où ils sont éveillés et debout, au grand jour et non à la lumière.

Voici la journée habituelle d'un élève à Eton : à 7 heures, l'été, à 7 h. 30 les autres trimestres, il travaillera en classe pendant une heure. Après cette classe, s'il n'habite pas une des maisons où l'on déjeune en commun, son *fag* lui apporte son déjeuner qu'il prend dans sa chambre ; à 9 h. 25, office dans la chapelle ; de 10 h. 30 à 11 h. 15, temps libre pour l'étude ou la récréation, à volonté ; de 11 h. 15 à midi, classe ; de midi à 2 heures, temps libre ; à 2 heures, le dîner en commun, présidé par le professeur dirigeant la maison et par les « grands » ; de 2 heures à 2 h. 45, temps libre, de 2 h. 45 à 3 h. 30, classe ; de 3 h. 30 à 5 heures, temps libre ; de 5 heures à 6 heures, classe ; à 6 heures, le thé. Trois fois par semaine, on travaille une heure pendant la soirée avec le *tutor*. A 9 heures, souper ; à 9 h. 30, prière en commun ; à 10 h. 30, les lumières doivent être éteintes.

Le lundi, le mercredi et le vendredi sont ce qu'on appelle *whole school days*, journées entières d'étude, c'est-à-dire que les élèves doivent travailler en classe pendant une partie de l'après-midi, de 2 h. 45 à 3 h. 30 et de 5 à 6 heures, soit 1 h. 3/4. Le mardi, le jeudi, le samedi, l'élève n'est en classe que le matin. Ainsi, trois fois par semaine, l'élève a quatre heures un quart de classe et une heure de leçon particulière avec son professeur, c'est-à-dire cinq heures un quart d'étude avec les professeurs. Il lui reste donc une moyenne de cinq heures par jour pour l'étude préparatoire, pour la récréation, pour les repas et pour les études spéciales, telles que la musique et le dessin, non compris dans le cadre ordinaire des études. Il faut se rappeler qu'il n'y a pas ici d'heures d'études surveillées ; l'élève peut faire ses devoirs quand et où il voudra, pourvu qu'il les fasse. Les heures

que j'ai indiquées comme libres pourront donc être employées, à volonté, à faire des versions grecques ou latines, à faire du canotage, à jouer au cricket, ou à ne rien faire du tout. En somme, les élèves de cette génération à Eton travaillent mieux que leurs prédécesseurs, grâce à l'impulsion donnée par le directeur actuel.

Chacun d'eux a une chambre à lui, qui lui sert aussi de cabinet de travail. C'est une petite pièce assez confortable, de 3 mètres sur 4 environ, dans laquelle on réussit à faire entrer un lit, replié pendant le jour dans une espèce de cloison qui ne prend pas beaucoup de place, un bureau, une commode, une table de toilette, cachée pendant le jour par un couvercle en bois, un rayon pour les livres, un fauteuil. Tout cela fait une petite installation de marin, où chaque coin est utilisé, et qui n'est pas sans charme. Surtout, cela donne l'impression d'un chez-soi, d'un coin où l'on peut se recueillir, jouir de sa liberté personnelle. Ce recueillement, il faut l'avouer, n'est pas, pendant les premiers temps surtout, inviolable. Il est convenu qu'on entre sans frapper les uns chez les autres, et que personne ne ferme sa porte à clef.

L'époque du *bullying* poussé à l'excès, c'est-à-dire de ce temps où les petits étaient malmenés et maltraités par les grands auxquels ils n'osaient résister, est heureusement une chose du passé. Cet abus, comme beaucoup d'autres qui se trouvaient dans la tradition d'Eton, s'est beaucoup modifié. De temps en temps, il y a probablement des abus d'autorité, mais en somme ceux-ci n'atteignent pas de grandes proportions.

J'ai sous les yeux en ce moment le journal publié à l'Eton, le *Eton Chronicle*, organe officiel du collège, écrit, publié et rédigé par les élèves eux-mêmes, et fournissant des détails pleins d'intérêt sur l'Eton du passé et du présent. Je prends un numéro au hasard, le 1er du trimestre, qui donne comme un résumé de la situation. Le numéro commence par une liste de noms et d'emplois qui a tout l'air d'un ministère. Les voici (je supprime les noms des élèves qui remplissent ces charges) :

Captain of the school.

Captain of the oppidans.
Captain of the boats.
Captain of the eleven.
President of the Eton society.
Keepers of the field.
Keepers of the wall.
Keepers of the racquet courts.
President of the literary society.
Secretary of the musical society.

Si plus tard, arrivé à l'âge mûr, un de ces jeunes fonctionnaires d'Eton devient ministre pour tout de bon, et membre du gouvernement, la responsabilité de sa position ne lui paraîtra pas plus lourde, sa gloire ne lui semblera pas plus brillante que la responsabilité et la gloire dont il a joui autrefois étant directeur du cricket ou du canotage à Eton. Il faut se rappeler que ce ministère scolaire est élu par les élèves et non par les professeurs.

Le *captain of the school* est à la tête de tous les élèves : c'est le premier des dix *collegers* qui occupent les dix places supérieures dans la *sixth form*. Le *captain of the oppidans* est le premier des dix *oppidans* qui forment l'autre moitié de la *sixth form*. Ces positions enviées sont données en partie au mérite, et en partie à l'ancienneté. Le *captain of the boats*, directeur du canotage, choisi les équipes des différents canots (il y en a neuf), et surtout l'équipe spéciale du canot représentant Eton qui concourt à la régate de Henley et dirige en général l'athlétique.

Être le directeur du canotage est une position si brillante dans cette petite aristocratie que j'ai entendu dire à un père qu'il pensait sérieusement à faire rester son fils à Eton une année de plus, afin qu'il eût la possibilité d'être *captain of the boats*. Le père ajoutait très sérieusement : « C'est une chose immense, voyez-vous, que d'être directeur du canotage ».

Le directeur actuel d'Eton a donné une forte impulsion à l'enthousiasme qui existait déjà pour le canotage. Lui aussi a été élevé à Eton ; il a été aussi un des membres de l'équipe du canot représentant Oxford, qui lutte toutes les années pour la

possession de la Tamise contre le canot de Cambridge. Le directeur d'Eton exerce lui-même ces équipes. Pour un étranger, c'est un spectacle peut-être assez surprenant de voir ce professeur distingué, une des puissances sociales de l'Angleterre, souverain, autocrate absolu, s'il en fut jamais, accompagnant à pied ou à cheval au bord de la Tamise les canots et leur criant ses critiques et ses observations. Ici, encore une fois, il faut remarquer qu'il n'est plus question d'un homme plus âgé voulant se mettre au point de vue des plus jeunes; leur point de vue est le sien : les élèves en ont bien conscience. Ils savent que, pour leur directeur, il est aussi important que le canot étonien remporte la victoire à Henley que pour le plus ardent des petits qui se précipitent en courant sur la rive, vociférant leur enthousiasme. C'est sans doute cette ardeur du directeur pour le canotage, aussi bien que sa prouesse personnelle (car avoir fait partie d'une des deux équipes universitaires est en Angleterre une marque de distinction pour la vie) qui a contribué à assurer la popularité de cet homme éclairé, une des illustrations de sa génération scolaire, au point de vue des études : il a remporté le *Newcastle Scholarship* pour lequel concourent chaque année les élèves les plus distingués. Inspiré par l'esprit d'une sage et courageuse réforme, il a su, d'une main ferme, et sans fléchir devant l'opinion, opérer les réformes qui lui ont paru nécessaires pour corriger maints abus qu'on reprochait à son petit royaume. Les partisans les plus zélés d'Eton ne nieront pas, je pense, que ces réformes ne fussent bien nécessaires.

Le *captain of the eleven* est chef du cricket; il choisit les membres de l'équipe représentant Eton, qui prennent part au « match » annuel qui a lieu à Londres entre Eton et Harrow au mois de juillet, un des événements les plus importants de l'année scolaire. Chaque maison, aussi bien que le collège proprement dit, a en outre son équipe de cricket, ainsi que de foot-ball, jeu qui consiste à lancer une balle avec le pied et à la faire passer entre deux poteaux situés sur le terrain de l'ennemi. Les directeurs de foot-ball s'appellent *keepers of the field*, eux aussi occupent des fonctions élevées et redoutables. Les *keepers of*

the wall et les *keepers of the racquet courts* sont également les directeurs de différentes variétés du jeu de balle.

La *Eton Society*, fondée en 1811, qui se réunit pour la discussion libre des questions du jour, est une assemblée à laquelle s'attache déjà un intérêt historique, puisque c'est là que maint orateur, qui s'est plus tard distingué au Parlement, a fait ses premières preuves. En feuilletant quelques numéros du *Eton Chronicle*, je prends, au hasard, les questions suivantes, qui ont été débattues à la *Eton Society* entre 1893 et 1898. Les discussions sont censées suivre la méthode parlementaire ; un des membres propose une question, un autre lui répond ; les autres membres prennent ensuite part à la discussion, puis on a recours aux voix pour adopter ou rejeter la question.

Parmi ces discussions, je trouve les sujets suivants, sans compter les questions vivement débattues de politique étrangère et intérieure du jour :

« Doit-on ouvrir les musées et les galeries le dimanche ? » Discussion assez faite pour étonner nos voisins d'outre-Manche, plus éclairés que nous à cet endroit. Les Etoniens ont eu le bon sens de voter « oui ».

« Fait-on une part assez considérable à l'athlétique en Angleterre de nos jours ? » Les élèves ont répondu « oui ».

« Donne-t-on trop d'instruction aux classes ouvrières ? » La majorité a répondu « oui ».

« La vivisection est-elle une chose à désirer ? » Réponse : « oui ».

« La civilisation a-t-elle manqué son but ? » Réponse : « non ».

Doit-il être permis à la police de se servir d'armes à feu ? » Réponse : « oui ».

« La peine de mort doit-elle ou non être abolie ? La majorité a été en faveur du maintien de la peine de mort.

« Est-ce que la crémation présente plus d'avantages que l'enterrement ? » Décidée affirmativement par une majorité d'une voix.

« Est-ce que la grève des ouvriers mineurs est justifiée ? » Réponse : « non ».

Les professeurs sont admis par invitation spéciale aux délibé-

rations de la Société aussi bien qu'à prendre part à la discussion qui suit; c'est une innovation récente et heureuse.

IV

En somme, la condition actuelle d'Eton, au point de vue de la discipline aussi bien que des résultats intellectuels, est satisfaisante. Il est évident que là où il y a plus de mille jeunes gens âgés de douze à dix-neuf ans, il y en aura toujours une certaine proportion dont la conduite et la morale laissent à désirer. Mais ici la vie est arrangée de façon à réduire au minimum les dangers et les tentations propres à cette période.

Les élèves s'adonnent à de nombreux exercices en plein air, qui donnent un libre cours à leur vigoureuse énergie. S'ils jouissent, ainsi que nous l'avons indiqué, d'une assez grande liberté pendant certaines heures de la journée, cette liberté est contrôlée par un règlement strict, mais sage en même temps.

J'ai été très frappée d'un trait consigné dans le livre si intéressant de M. Demolins, *L'Education nouvelle*. Il signale la nécessité d'une permission écrite délivrée à l'élève qui quitte sa classe pour se rendre même auprès d'un professeur, permis sur lequel sont marquées l'heure et la minute même de la sortie de la classe et de la rentrée, afin que l'élève ne puisse flâner en route. Ce règlement d'une si inutile sévérité, cette méfiance envers l'élève auquel on n'ose même pas octroyer quelques minutes de flânerie, doit inévitablement produire toute une série organisée de petites dissimulations mesquines de la part de l'élève qui a justement conscience de l'inutile indignité que ce système lui inflige.

Les Anglais, au contraire, trouvent bon que les élèves aient la responsabilité de la liberté qu'on leur accorde libéralement, afin qu'ils sachent en faire un emploi légitime. Cette liberté est surveillée cependant par le règlement dont j'ai parlé. Il y a certaines limites bien définies dans Windsor et Eton, que l'élève ne doit pas dépasser. La grande rue d'Eton et la grande rue de

Windsor (ces deux villes, séparées seulement par un pont sur la Tamise, ne font en réalité qu'une seule) sont permises. Les rues transversales et latérales sont *out of bounds*, hors des limites. Dans ces limites, l'élève peut s'en aller droit devant lui pendant des « miles », sauf à faire acte de présence au moment de l'appel général dans le *school yard*, la grande place carrée entourée par les vieilles constructions collégiales. On peut être dispensé de l'appel par une permission spéciale accordée lorsque des parents de l'élève, ou des amis autorisés par eux, viennent en visite à Eton. Une fois pendant le trimestre, l'élève peut avoir *long leave*, c'est-à-dire une sortie de deux jours, du samedi jusqu'au lundi, mais seulement pour aller dans sa famille. Il peut aussi avoir un *short leave*, congé pour une journée. Les élèves ont congé aussi pour aller à Londres les deux jours du *Cricket Match* de Eton contre Harrow, à Winchester pour le *Cricket Match* contre Winchester, à Henley pour la régate publique sur la Tamise à laquelle prennent part les canots des universités et des *public schools;* à Bisley pour les concours de tir; aussi pour prendre part aux *field days*, grandes manœuvres des corps réunis des volontaires de tous les *public schools*.

Notons en passant que ces régiments de *volunteers* sont formés de jeunes gens tirés de toutes les classes de la Société, depuis la pairie jusqu'à la classe ouvrière; ils s'enrôlent volontairement, ils font régulièrement l'exercice, ils sont soumis à la discipline, et ils formeraient, au besoin, un corps d'armée de 215.000 hommes environ.

Sur ces 215.000, 4.000 environ seraient fournis par les *public schools* et 1.000 par les universités. Le régiment d'Eton comprend 300 volontaires, recrutés parmi les professeurs aussi bien que parmi les élèves.

Pour sortir le soir après que le collège est fermé (le *lock-up* a lieu à 8 heures en été et, selon la saison, entre 5 et 6 heures les autres trimestres), il faut un permis spécial qui n'est accordé que pour les réunions, soit concerts, soit conférences, auxquelles les élèves sont autorisés à assister.

Le cadre d'études d'Eton (j'ai sous la main le programme

officiel du trimestre courant, comprend les écritures saintes, le latin, le grec, l'histoire d'Angleterre, des notions générales de géographie, les mathématiques, le français, et l'allemand alternant avec l'étude du grec. En outre, dans le *first hundred*, ce qui correspond, je pense, à l'entrée en rhétorique, il y a ce qu'on appelle les *extra studies*, c'est-à-dire des études spéciales hors du cadre ordinaire parmi lesquelles l'élève doit faire son choix. Il peut, ou bien se spécialiser dans un des sujets qu'il a déjà étudiés, ce qui lui donne plus de chance d'obtenir un *scholarship* à l'université, ou bien commencer l'étude d'un sujet tout à fait hors du cadre, qui ne lui servira pas à grand'chose peut-être pour passer ses examens, mais qui, d'un autre côté, le mettra à même de développer quelques aptitudes ou préférences spéciales. Un antiquaire célèbre, qui n'avait pas réussi dans ses études classiques, a dit qu'il a dû son penchant vers l'archéologie à ces heures d'étude spéciale avec son professeur qui, voyant son penchant, eut l'intelligence de lire avec lui de vieilles chroniques anglo-saxonnes.

La liste de ces *extra studies* comprend, outre les sujets déjà énumérés, la chimie, la physique, les sciences naturelles, l'électricité, la musique et le dessin. La musique prend une place assez considérable à Eton. Il y a un orchestre, ainsi qu'une société d'orphéons, recrutés parmi les élèves aussi bien que parmi les professeurs, des réunions musicales fréquentes, des concerts, etc.

Ce cadre d'étude n'a évidemment rien de bien utilitaire : à moins que l'élève ne se destine au professorat, ses études de littérature classique ne lui serviront pas de gagne-pain. D'un autre côté, il me semble que, du moment où les études ne sont pas dirigées vers un but essentiellement pratique comme préparation à une carrière spéciale, le choix de ce qu'on doit apprendre ne peut être qu'arbitraire. On se borne tout bonnement à apprendre ce que savent ou ce qu'ont su les autres, ce qui recule le problème, mais ne le résout pas.

Un des défenseurs les plus ardents des études classiques à Cambridge a dit : « Il n'y a rien qu'il soit honteux de ne pas savoir

en sortant d'un *public school;* mais il y a beaucoup de choses qu'il est honteux de ne pas être en état d'apprendre vite et bien ».

Une certaine proportion des élèves d'Eton en sortent ayant fait de brillantes études classiques, ayant assimilé ce qu'ils ont appris et en ayant profité; d'autres, la majorité, en sortiront sachant, tant bien que mal, le latin, ayant quelques notions de géographie, de mathématiques, d'histoire, sachant un peu le français. Il y en aura encore une certaine proportion qui quitteront Eton ne sachant rien de ce qu'ils auraient dû apprendre pendant sept ans d'étude, peu capables de comprendre une allusion à l'art ou à la littérature. Mais cependant, ainsi que je l'ai déjà dit, ils auront été, eux aussi, façonnés à leur insu par ce qu'on leur aura fait péniblement lire et étudier pendant ces années. Au point de vue de ce qu'on apprend dans des livres, les élèves d'Eton sont comme le reste du genre humain : il y en a qui, lorsqu'ils entendent un nom célèbre dans l'histoire ou la littérature, ne se rappellent pas l'avoir jamais entendu; il y en a d'autres qui se contentent de le reconnaître sans savoir ce qu'il leur rappelle; il y en a une troisième catégorie pour laquelle ce nom représente toute une série d'idées vivantes. Ce n'est pas à cette dernière catégorie, je l'avoue, qu'appartient la majorité des Etoniens. En revanche, cependant, ils sortent presque toujours de leur école sachant ce que signifient les mots justice, courage, loyauté; ils ont appris à dire la vérité, à réprouver la délation, à se gouverner eux-mêmes aussi bien que les autres, et surtout à assumer et à porter la responsabilité. Ce seront, en somme, des hommes dont les actions seront gouvernées par un code honorable. Lancés plus tard dans la vie, n'importe de quel côté, — car les Étoniens embrassent les carrières les plus diverses, la colonisation, l'agriculture, le commerce, aussi bien que les professions libérales et la vie de fonctionnaire, — ils continueront à défendre (je ne dis pas que cela les rende chers à leurs voisins) les institutions de leur pays avec le même zèle qu'ils auront mis à défendre celles de leur école; ils sauront se débrouiller, pour la plupart, avec énergie, avec décision, avec

droiture. Voilà, en somme, ce que le *school boy* anglais, cet être singulier, moitié enfant, moitié homme, aura appris pendant ses années d'apprentissage. A défaut de connaissances intellectuelles, c'est déjà quelque chose — s'il est vrai que, ainsi que l'a dit le Père Didon : « L'éducation, c'est l'art d'émanciper les hommes ».

Mme Hugh Bell.

UN ESSAI RÉCENT

D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Il y a cinq ans, avait lieu, à Oxford, l'ouverture d'un nouveau collège. Cet événement, dans une ville qui compte vingt-deux établissements de ce genre, pourrait sembler à des lecteurs français d'une importance plus que douteuse, s'il ne s'agissait d'une institution appelée sans aucun doute à susciter des initiatives dans notre pays. Il s'agit moins, en effet, d'un nouveau collège que d'un nouveau genre de collège, un collège populaire, un *Labour College*.

L'enseignement populaire est à l'ordre du jour. De plus en plus, le nombre va s'augmentant des généreux esprits qui éprouvent le besoin d'élever le niveau intellectuel du peuple et de préparer, dans nos démocraties modernes, des masses éclairées et instruites. De toutes parts des sociétés s'organisent, des bibliothèques se fondent, des conférences, des lectures, des cours sont donnés pour la vulgarisation des découvertes scientifiques. De toutes parts, se manifeste, dans les classes inférieures, un immense désir de se voir initiées à des mystères dont la modicité de leurs ressources les avaient jusqu'ici tenues éloignées. Il n'est donc pas inopportun d'exposer aux lecteurs de la *Science sociale* à quel nouvel essai ce mouvement vient de donner naissance chez nos voisins d'outre-Manche. Plusieurs pourront y trouver quelques suggestions pour une création analogue.

Ce nouvel établissement est dû à l'initiative d'un Américain, M. Walter Vrooman. Il avait vu de près l'enseignement populaire aux États-Unis. Deux de ses frères y ont consacré leur vie. L'un,

M. Carl Vrooman, est régent du collège d'agriculture du Kansas, où deux mille jeunes ouvriers viennent chercher à la fois une formation technique et une éducation politique. L'autre, M. Francis Vrooman, a pris une grande part au mouvement de l'*University-Extension* de Chicago. A l'expérience acquise dans sa coopération avec ses frères, M. Walter Vrooman joignait un profond sentiment des besoins actuels de l'ouvrier. Il avait puisé dans les doctrines de Ruskin un vif désir de faire participer les classes inférieures aux jouissances de l'esprit. Enfant de la libre Amérique, il avait en même temps compris la nécessité de citoyens instruits dans une nation jouissant du *self-government*. Doué d'un esprit pénétrant, organisateur émérite, il eut vite reconnu les insuffisances de l'enseignement populaire actuel, et sur quel plan il fallait désormais l'organiser. A peine eut-il entrevu son idéal, qu'il s'en vint en Angleterre pour se mettre à l'œuvre. Trois mois après son arrivée, tout était organisé ; sans le moindre recours au gouvernement, sans même un appel à la générosité publique, M. Vrooman n'hésitant pas à engager ses propres ressources au service de la cause. Par admiration pour Ruskin, et aussi pour rendre hommage au grand écrivain dont la vie n'a été qu'un plaidoyer en faveur des humbles et des déshérités, il donna à son œuvre le nom de Ruskin Hall.

C'est cette œuvre que je voudrais présenter aux lecteurs, en leur en exposant le but et le fonctionnement. Je puis le faire d'autant mieux que j'ai assisté de très près au fonctionnement de cette institution, ayant vécu pendant deux mois avec M. et Mme Vrooman, et ayant participé à cet enseignement par des leçons de français données aux ouvriers.

Mais je voudrais auparavant jeter un rapide coup d'œil sur l'enseignement populaire en France, afin de mieux faire ressortir ce qu'il reste à y faire.

I

Rien n'a été épargné, dans notre pays, pour l'instruction du peuple : ni la bonne volonté, ni surtout l'argent des contribua-

bles. A quoi ont abouti tant d'activités et d'énergies dépensées les unes dans un motif de pure générosité, les autres, le plus grand nombre, dans un dessein politique? A développer et à perfectionner l'enseignement à tous ses degrés, primaire, secondaire, supérieur. Le premier a été rendu obligatoire à tout homme venant en ce monde. L'accès des deux autres a été facilité de plus en plus aux jeunes gens pauvres. En outre, des initiatives privées s'ajoutant à l'action de l'État, on a organisé des cours d'adultes, multiplié le nombre des conférences, fondé des bibliothèques, etc.

Si, maintenant, nous prenions, à leur entrée au service militaire, une centaine de jeunes gens qui n'ont fréquenté que l'école de leur village, et que nous cherchions à reconnaître ce qui leur reste de cet enseignement, nous constaterions que, pour la plupart, le savoir se borne à la lecture, à l'écriture, et à un peu d'arithmétique.

Dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur, on a multiplié le nombre des bourses, procuré aux jeunes gens pauvres tous les moyens d'entasser diplômes sur diplômes. Loin de nous, certes, de protester contre les facilités offertes aux jeunes gens intelligents de sortir de leur condition, pourvu toutefois que ces facilités ne dépassent pas la mesure, et qu'on ne retire pas trop d'individus de leurs milieux pour les laisser ensuite retomber, déclassés et misérables. Mais la question est de savoir si l'on a élevé ainsi le niveau intellectuel de la masse. Or, est-ce avoir atteint ce but que d'avoir retiré quelques milliers de jeunes gens de leur humble condition pour les transformer en professeurs, en médecins, en avocats? Sans doute, fils du peuple, continuant pour la plupart à vivre à son contact, ils peuvent exercer sur lui une certaine et heureuse influence par leurs conversations, leurs conseils, leur dévouement. Mais, en somme, cela se borne à bien peu de chose, et nul ne songera à prétendre que le savoir et l'intelligence de la masse des ouvriers s'en trouvent sensiblement améliorés.

Restent les efforts tentés pour instruire les ouvriers à leurs heures de loisir : cours d'adultes, conférences, bibliothèques, etc.

L'État et les sociétés privées, tout le monde s'est mis à l'œuvre. « En 1894-1895, il y avait en France, dit M. Bourgeois, 7.322 cours d'adolescents pour garçons. A la fin de l'année scolaire 1895-1896, ce nombre est passé à 13.950 cours, c'est-à-dire qu'il a presque doublé. Ainsi donc, il y a eu, au commencement de cet hiver-là, 400.000 jeunes gens — vous entendez bien, 400.000 jeunes gens — qui sont venus sans autre poussée, sans autre pression que le bon conseil des bons citoyens qui les entouraient. Oh! je sais bien que 400.000 inscrits, cela ne veut pas dire 400.000 présents; il est certain que ce mouvement d'enthousiasme a été suivi d'un mouvement de recul. Mais il résulte des réponses envoyées par tous les directeurs de cours d'adultes à M. Édouard Petit qu'un peu plus de la moitié a persévéré, et qu'on a pu compter 270.500 adolescents et adultes qui ont, en réalité, durant le trimestre d'hiver, suivi régulièrement, trois fois par semaine en général, les cours d'histoire fondés en octobre[1]. » En 1896-1897, d'après le second rapport de M. Édouard Petit, les cours auraient presque doublé. Il y a eu, en effet, 24.528 cours dont 20.099 pour les jeunes gens.

Les conférences, causeries et séances de lecture ont suivi la même progression. En 1894-1895, la *Ligue de l'Enseignement* avait organisé 10.379 de ces séances. En 1895-1896, on en comptait 61.476. En 1896-1897, on montait à 67.313 conférences. Nul doute que cette progression s'est continuée durant les années suivantes.

Les bibliothèques n'ont pas été l'objet de moindres préoccupations. Chaque école de village a la sienne. Elles se sont multipliées dans les villes sous les noms de bibliothèques communales, bibliothèques paroissiales, bibliothèques scolaires, etc.

Il faut donc le reconnaître, l'activité n'a point manqué. Mais les résultats sont-ils en proportion de l'effort dépensé? A quoi se réduisent ordinairement les cours d'adultes? A entretenir les notions puisées à l'école primaire. Ce n'est que « le catéchisme de persévérance de l'école primaire », selon le mot de M. Bertrand,

1. *L'Éducation de la Démocratie.*

dans son livre de l'*Education intégrale*. Or, ces notions sont essentiellement élémentaires.

Les conférences, excellentes en elles-mêmes, perdent tout le fruit qu'on serait en droit d'en attendre. Ou bien elles traitent de sujets politiques, et, dans ce cas, elles sont toujours l'œuvre d'homme de parti qui ont à cœur non d'instruire des hommes, mais de gagner des partisans. Ou bien elles ont pour but de vulgariser les questions scientifiques, et dans ce cas, n'étant qu'un simple exposé, manquant de tous les caractères qui font le véritable enseignement, elles ne laissent dans la mémoire de l'ouvrier que quelques connaissances superficielles.

Quant aux bibliothèques communales, ou paroissiales, elles sont la plupart du temps organisées en dépit du bon sens, très souvent avec une indigne partialité, presque toujours sans aucune méthode. D'ailleurs, fussent-elles parfaites, l'ouvrier n'en tirerait pas grand profit, faute de direction dans ses lectures.

Et ce que nous venons de dire de la France peut s'appliquer à peu de choses près aux autres nations européennes, où l'on s'inquiète d'un enseignement populaire [1]. C'est le mérite de M. W. Vrooman et de ses collaborateurs d'avoir compris la nécessité d'une réforme radicale, et de l'avoir entreprise.

« Il y a, disait Mme Vrooman, dans un discours prononcé devant les dames d'Oxford, il y a dans chaque contrée des milliers de jeunes gens à qui l'espérance (si c'est là une espérance) de quitter leurs utiles travaux de l'usine ou de ferme, pour grossir inutilement le nombre des médecins ou des avocats, est refusée, et qui n'ont pas le temps, lors même qu'ils en auraient les moyens, de faire des études universitaires. Mais s'ils ne peuvent aspirer aux professions libérales, beaucoup d'entre eux, sans aucun doute, désirent prendre aux affaires nationales une part plus active et plus directe, soit comme membres d'associations, soit comme conseillers municipaux ou même membres du Parlement, et leur éducation est au moins aussi importante à

1. Il faut rendre justice cependant au mouvement des *University Extensions*, en Angleterre. Mais nous verrons en quoi leur œuvre est insuffisante.

leurs pays que celles des classes pour qui les faveurs de l'Université ont été si libéralement prodiguées.

« ..... Les masses réclament une instruction. Et quelle instruction ? La réponse à cette question vient des boutiques, des mines, des usines, des fermes d'Angleterre, d'où des centaines de lettres nous sont parvenues, exprimant de la part de leurs auteurs un désir intense de se voir initiés à la connaissance des grands faits et des forces du monde où ils vivent, de pouvoir résoudre le problème de leur propre existence, et de se rendre utiles à leurs concitoyens.

« ..... De plus en plus, l'ouvrier se reconnaît comme un votant, un législateur, un créateur de futures conditions sociales (*a maker of future social conditions*). Il n'admet plus ce credo qui attribuait si aisément sa condition inférieure à la volonté de Dieu. Il se reconnaît investi d'un pouvoir qu'il tient jalousement à exercer. Il sent que son heure est venue de se lever et d'agir. C'est à la société de l'éclairer et de l'instruire, si elle ne veut pas que son bras de géant ne fasse écrouler le temple sur nos têtes. »

Ainsi le but est clair : former des citoyens éclairés.

Mais, pour un tel but, un nouvel enseignement s'impose. L'instruction primaire étant absolument insuffisante, on constituera une sorte d'enseignement populaire supérieur; les tentatives faites jusqu'ici ont échoué faute de méthode et de suite; on constituera donc un enseignement méthodique. *Enseignement populaire, supérieur et méthodique*, telle est l'œuvre entreprise.

Qu'on remarque bien qu'il ne s'agit pas là de faire des lettrés au sens reçu du mot, mais des hommes bien élevés et solidement instruits. Il est vrai que beaucoup de gens ne peuvent encore concevoir la possibilité de produire de tels hommes sans les faire passer par la filière universitaire. C'est un préjugé qui ne peut disparaître qu'après bien des années. Pour n'avoir eu jusqu'ici qu'un type de bonne éducation, qu'un type de formation scientifique et littéraire, on a fini par se persuader qu'il n'y a en réalité qu'un seul type d'éducation possible. Et voilà comment nous rencontrons aujourd'hui tant de gens qui s'en vont deman-

dant et se demandant quelle peut-être la meilleure éducation.

« Je ne puis entendre ces gens, disait spirituellement M. Vrooman dans son discours prononcé à l'inauguration de *Ruskin Hall*, sans me rappeler l'histoire de cet étranger qui entra un jour dans un village, demandant à tous ceux qu'il rencontrait de vouloir bien lui indiquer son chemin. Interrogé sur le but de son voyage, il répondait qu'il avait oublié le nom de la ville, mais pensait qu'il se le rappellerait assez facilement si quelqu'un voulait être assez bon pour lui montrer la véritable route. En étude comme en voyage, tout chemin est bon si vous désirez aller où il conduit. Le genre d'éducation dépend uniquement du genre d'hommes que vous voulez faire. Le problème de l'éducation ne peut être posé, à plus forte raison résolu, tant que nous n'avons pas déterminé clairement, comme terrain de discussion, l'idéal d'humanité que nous voulons produire.

« Et quoi de plus absurde que de supposer que, dans un organisme social aussi hétérogène, aussi complexe qu'est le nôtre, il n'y avait qu'un type d'homme bien élevé, qu'un type de bonne éducation? Il y a autant de sortes d'éducation qu'il y a de différentes fonctions dans la société. Nous ne sommes pas de ceux qui limitent le nombre des gentlemen à une classe restreinte dont tous les membres sont formés sur le même moule, élevés dans les mêmes coutumes et traditions, doués des mêmes qualités physiques, mentales, morales et financières, animés du même idéal. Sans critiquer l'éducation de l'Université, nous prétendons qu'il y en a d'autres, aussi estimables, aussi élevées, et pour la majorité des hommes beaucoup plus praticables.

« Si vous désirez convertir un jeune homme en bibliothécaire, en traducteur, en docteur, il va de soi que vous aurez à choisir pour lui le système d'entraînement propre à faire de tels hommes, et pour cela l'éducation universitaire est non seulement la meilleure, mais la seule possible. Mais si, d'autre part, vous désirez avoir des citoyens capables, conscients de leurs droits et de leurs devoirs, des chefs d'opinion, *leaders of people*, il vous faudra suivre une toute autre voie. »

C'est cette nouvelle voie que *Ruskin Hall* vient inaugurer.

II

Le lecteur s'est déjà demandé, sans doute, quelle peut être cette voie, et comment il est possible de donner un enseignement supérieur et méthodique à des ouvriers, c'est-à-dire à des hommes disposant d'un temps très restreint, et si peu préparés par leur formation et leur travaux à des exercices intellectuels. Nous allons voir comment les fondateurs de *Ruskin Hall* ont résolu cette difficulté.

L'enseignement est donné ou bien directement au collège même, ou bien par correspondance. Examinons chacun de ces deux procédés.

A côté des immenses collèges dont l'ancienneté se lit sur leurs pierres noircies et effritées, et dont les richesses se sont accumulées depuis deux siècles, *Ruskin Hall* se dresse bien petit et bien humble. Point de ces immenses cours et jardins, point de cette architecture dont la richesse et la variété font l'admiration du touriste, point de ces tours qui dressent vers les nues leurs masses imposantes ; mais une simple maison de modeste apparence, aux murs couverts de lierre. Les salles en sont spacieuses, et tout y a été si bien transformé et adapté qu'on les croirait construites en vue même du but qu'elles remplissent. Au rez-de-chaussée, les bureaux du secrétaire, la salle à manger, les cuisines ; au premier, la bibliothèque et les salles d'études ; aux second, troisième et quatrième, chambres à coucher, salle de bain, etc... Derrière, un jardin soigneusement entretenu projette par les fenêtres un air de verdure et de gaîté.

Telle est la première résidence préparée aux étudiants populaires. Ils viendront là, à n'importe quel moment de l'année[1], passer un aussi long temps qu'ils pourront. La maison peut en contenir vingt-six, ils sont actuellement au nombre de vingt et un[2].

1. Il n'y a pas de vacances.

2. Dans ce nombre on compte : 4 employés de bureau, 3 imprimeurs, 2 jardiniers, 1 menuisier, 1 charpentier, 1 représentant de commerce, 1 mineur, 1 télégraphiste.

Les conditions requises pour l'admission ne sont pas très sévères. Sans doute, au point de vue moral, l'étudiant doit présenter toutes garanties et certifier d'une bonne conduite. Mais, au point de vue intellectuel, on ne lui demande que de savoir lire et écrire : on se charge du reste.

Les conditions financières offrent un obstacle plus sérieux. Car enfin, il faut vivre, et l'on ne prétend point faire de *Ruskin Hall* un établissement de mendicité. Il faut que l'étudiant soit capable de s'entretenir lui-même. En le faisant, il conserve le sentiment de sa dignité, il profite mieux de son temps pour lequel il sait qu'il doit payer, il assure à l'œuvre une existence autrement solide que si elle devait reposer sur un continuel appel à la charité. Les frais d'ailleurs sont réduits au minimum : 40 shillings par mois, pour la nourriture et le logement, 10 shillings pour les frais scolaires. C'est donc un total de 50 shillings ou 63 francs par mois, exactement 31 livres ou 780 francs par an.

Si faible relativement que puisse paraître cette somme, elle est cependant quelque chose pour la bourse d'un employé ou d'un ouvrier, et c'est là une grande pierre d'achoppement. Toutefois nous verrons qu'en beaucoup de cas elle peut être soulevée.

On s'étonnera peut-être qu'avec 12 fr. 50 par semaine on puisse pourvoir à la nourriture et au logement d'un homme. Le procédé par lequel on y arrive est ingénieux : il a le double avantage d'être une source d'économies et de rappeler toujours aux étudiants la nécessité du travail manuel, les préservant ainsi de toute tentation de dégoût et de paresse. En bons Anglo-Saxons, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes, et faire leur propre service. C'est une sorte de communisme dont l'intérêt de chaque membre est la grande force de cohésion. Chacun a son ouvrage fixé. L'un est cuisinier attitré, et comme tel est reçu gratuitement; deux sont désignés à tour de semaine pour le service de la table; les autres se partagent le reste du travail.

1 mécanicien, 1 agriculteur, 1 boucher, 1 employé de commerce, 1 cuisinier, 1 fabricant d'instruments scientifiques, 1 employé dans une manufacture de coton.

Le lever est à 7 heures. La toilette finie, chacun doit se mettre à l'œuvre; il faut qu'à 8 heures toutes les salles communes soient prêtes, balayées et chauffées, et la meilleure preuve que c'est possible, c'est que c'est fait chaque matin. A 8 heures, a lieu le *breakfast*, sérieux déjeuner à l'anglaise : café, pain et beurre, jambon et œufs, confitures. Au sortir de table, les étudiants remontent faire leurs chambres et se mettre à l'étude. A 1 heure, le gong les appelle au lunch, repas très simple afin qu'ils puissent étudier l'après-midi, s'ils le désirent: chocolat au lait, pain et beurre, fromage et confitures. A 6 heures, dîner. C'est le principal repas : soupe, viande, légumes, puddings en composent le menu, très respectable, on le voit.

Ainsi, par ce régime et par le travail en commun, on arrive à joindre les deux bouts. D'ailleurs cela représente par semaine environ 220 francs pour 20 personnes. Tous frais de service et tous bénéfices étant supprimés, il n'y a rien d'impossible à ce que cette somme leur procure un certain confortable. La caisse est administrée par une commission de trois membres élus. Ils ont à pourvoir à toutes les dépenses. Leur gestion est contrôlée de temps en temps par le principal.

Il va sans dire que les étudiants ne sont soumis à d'autre surveillance qu'à celle de leur propre conscience. Ils sont libres de sortir comme il leur plaît, et n'ont pour toute loi que celle d'être rentrés à 10 heures du soir. Mais ils ont, ce qui vaut mieux que tout surveillant, le sentiment de la nécessité où ils sont de profiter de leur temps; ils ont l'habitude du travail; ils ont un désir d'apprendre et de connaître dont on ne peut se faire une idée qu'en les voyant à l'œuvre; enfin ils ont leurs devoirs à faire et s'exposent, en cas de négligence, à une réprimande du « tutor », qui, renouvelée, peut entraîner l'exclusion.

Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour les retenir sérieusement au travail. C'est d'ailleurs une tâche qui ne peut que les captiver. J'ai sous les yeux le programme de cette année, et je demande au lecteur la permission de le citer. Qu'on le compare avec celui de nos cours d'adultes. « Il est préparé, dit une notice d'en-tête, de façon à faire acquérir à l'étudiant les connaissan-

ces qui doivent faire de lui un citoyen intelligent. Le but est de lui donner une conception des forces du passé qui ont contribué à l'œuvre de la civilisation moderne, à lui faire connaître l'organisme social dont il fait partie, et la constitution des différentes nations où se parle l'anglais et à lui inspirer le désir de travailler dans sa sphère au progrès de l'humanité. »

Il est divisé en trois parties avec chacune un plan d'études, comme il suit :

Histoire. — 1. *Histoire constitutionnelle et politique d'Angleterre*, par M. Ch. Beard. Ce cours durera une année et se divisera en quatre sections :

a) Depuis les Germains au temps de César jusqu'à la Grande Charte.
b) Du règne d'Henri III à la fin du règne d'Élisabeth.
c) De Jacques Ier aux temps présents.
d) Forme actuelle de la Constitution.

(Suit une liste d'auteurs à consulter.)

2. *Biographies anglaises*, par M. Hacking. On étudiera dans ce cours la vie des grands hommes d'Angleterre, en les considérant dans leurs rapports avec le temps où ils vécurent, et les conditions qui développèrent leur personnalité.

3. *Histoire d'Amérique*, par M. Beard. Ce cours se relie avec celui de l'histoire d'Angleterre, offrant ainsi une histoire complète des nations anglo-saxonnes, des temps anciens jusqu'à nos jours.

4. *Histoire du christianisme*, par M. W. Downing.

5. *Histoire de l'Europe depuis la chute de Rome* (ce cours ne commencera qu'en juin).

Science politique. — 1. *Institutions actuelles*. Ce cours consistera en conférences (une par semaine) faites par des hommes qui se sont acquis un nom dans les diverses questions concernant l'hygiène, l'éclairage, l'éducation, les institutions politiques, etc. Il sera d'une importance spéciale, vu son caractère pratique.

2. *Histoire industrielle*, par M. Hall. Ce cours retrace l'histoire de l'industrie anglaise, et la condition du travail aux différentes époques de notre histoire.

3. *Sociologie*, par M. Hird. Retrace l'évolution de la société depuis les formes les plus simples jusqu'à l'état social actuel.

4. *Économie politique*. Étude des théories économiques.

5. *Structure de la machine politique en Angleterre et en Amérique*, par W. Jalton.

Science et philosophie. — 1. *Histoire de la science*, par M. Hird. Ce cours montrera les relations de la science avec les progrès de l'humanité, et comment les sciences se sont peu à peu débarrassées des méthodes à priori.

2. *Psychologie et sociologie*, par M. Wirksteed.

3. *Éléments de psychologie*, par M. A. Hall.

4. *Introduction à la philosophie*, par M. A. Hall. Aperçu général sur les systèmes philosophiques, depuis Aristote jusqu'à Spencer.

L'ensemble de ces cours forme une moyenne de deux heures par jour. Le reste du temps est consacré aux lectures et aux compositions. La bibliothèque, encore bien peu considérable, fournit cependant, par le choix intelligent dont elle témoigne, une ample source de lectures. Les étudiants y ont à leur disposition tous les livres se rapportant aux cours qui leur sont faits, et peuvent ainsi compléter et enrichir les explications du professeur.

Mais la principale tâche est dans la dissertation. C'est sur elle que les fondateurs de *Ruskin Hall* portent toute leur attention, c'est sur elle qu'ils comptent pour former et développer l'intelligence et la personnalité de leurs élèves.

« C'est là le principal instrument d'une connaissance organique, dit M. Beard, dans une notice que je voudrais pouvoir citer tout entière, et dont plus d'un éducateur français pourrait tirer profit. Nous n'arrivons pas à cette sorte de connaissance par la simple appropriation mentale de faits, de figures, de lois et de propositions, pas plus qu'un homme ne devient athlète en mangeant beaucoup. Des études indigestes peuvent faire d'un homme un magasin ambulant d'informations (*walking storehouse of informations*), mais ne développent ni son jugement, ni sa personnalité, de même qu'une absorption considérable de nourriture peut donner de l'embonpoint, mais ne donne ni des muscles, ni des nerfs. C'est l'exercice seul qui transforme les aliments en muscles; c'est par un procédé analogue que les choses apprises doivent être transformées en connaissances réelles. Des acquisitions faites par l'intelligence, cela seulement subsiste et profite qui se trouve incorporé à la structure vitale de notre esprit.

« ..... Nous n'acquérons la connaissance réelle d'une chose qu'en la reconstruisant nous-mêmes après l'avoir décomposée, et non en nous rappelant les noms de ses différentes parties. L'effort nécessité pour reproduire avec clarté et précision ce

que nous avons lu ou entendu est le meilleur exercice pour nous habituer à concevoir clairement et à nous exprimer de même. Or, c'est dans la thèse ou dissertation que se manifeste cet effort; son importance est donc capitale.

« Avant de pouvoir reproduire le sujet d'une conférence ou d'un livre, l'étudiant doit être entré complètement dans la pensée de l'orateur ou de l'écrivain. Mais un effort continuel peut seul le rendre capable de concentrer ainsi ses facultés sur un objet déterminé. C'est le premier pas à gagner. Par là, non seulement l'étudiant acquiert les matériaux nécessaires pour sa composition, mais, ce qui est beaucoup plus important, il développe en lui une nouvelle faculté qui, à mesure qu'elle grandira, le rendra facilement maître des sujets qui jusqu'alors surpassaient ses forces. Cette faculté est l'attention.

« ..... Lorsque l'étudiant a ainsi analysé la pensée de l'auteur, et s'est assimilé le contenu du livre, il est prêt à le reproduire dans son propre style, en y ajoutant la lumière de sa propre expérience, lumière bien faible au début, mais qui se fortifiera par la persévérance dans le travail.

« ..... Ainsi, la dissertation apparaît comme le meilleur moyen de former l'esprit, et de développer en lui des facultés d'attention, de précision, de clarté, de création. Ce sont ces facultés qui nous rendent capables de nous former sur les hommes et les choses un jugement indépendant. A force d'entrer dans la pensée d'un auteur, et de la reproduire dans nos propres phrases, nous nous habituons à la peser et à la juger. Nous ne l'acceptons plus aveuglément, mais nous commençons à la comparer avec ce que l'expérience nous a enseigné. Cette comparaison n'est autre chose que la critique, le premier degré de l'originalité. Nous ne nous arrêtons plus aux mots, mais nous allons jusqu'aux conclusions qu'ils expriment, et cherchons à en reconnaître la vérité ou la fausseté. Nous pesons les questions, et voulons savoir quels jugements la sagesse des générations passées a portés sur elles. Nous étudions ainsi les hommes et les institutions, et cherchons à atteindre les causes de tout ce que nous observons autour de nous. A partir de ce moment, l'étude perd

son caractère ennuyeux et servile, et devient de plus en plus facile et pleine de jouissances.

« En même temps, l'étudiant s'aperçoit qu'il a développé en lui le pouvoir de choisir ses lectures. Il sait maintenant ce qu'il doit lire et peut ainsi faire contribuer chaque heure passée avec ses livres au but qu'il vise. Il ne surcharge plus sa cervelle d'une masse de choses confuses qui ne peuvent produire en lui qu'une dyspepsie mentale, sans parvenir à le rendre maître d'un sujet. Dès lors, son travail ne le fatigue plus; il n'a plus à craindre le découragement qu'engendre le manque de résultats. Il sent ses facultés se développer et se fortifier, et découvre en lui des pouvoirs qui jusqu'alors n'existaient qu'à l'état de germes. »

C'est donc bien, on le voit, autour de la dissertation que se portent tous les efforts. Les cours et les lectures n'ont d'autre but que de fournir aux étudiants les matériaux qu'ils auront à coordonner d'une façon aussi parfaite que possible. Trois sujets leur sont donnés par semaine, correspondant aux cours les plus importants, histoire, sociologie, institutions. Trois des professeurs chargés de ces cours reçoivent un plein traitement qui leur est assuré par la fondation et par les droits scolaires. Ils doivent se tenir à la disposition des étudiants pour tous les renseignements dont ceux-ci peuvent avoir besoin, les diriger dans leurs travaux, et corriger leurs copies. Ils ont, en outre, à diriger l'enseignement par correspondance. On comprend quelle heureuse influence ces rapports continuels entre professeurs et élèves ne peuvent manquer d'exercer sur la formation de ces derniers, et combien de tâtonnements, d'incertitudes, de découragements, leur sont ainsi épargnés.

Les étudiants résidant à *Ruskin Hall* ne sont pas les seuls auditeurs des cours, ni les seuls participants à l'enseignement donné au collège même. Le nombre de ces internes est grossi de celui des privilégiés qui habitent Oxford, et peuvent ainsi, à leurs heures de loisir, venir bénéficier de l'enseignement de *Ruskin Hall*. Ils sont ainsi une soixantaine qui vivent dans leurs familles, et n'ont qu'à payer les droits de conférences et de correction.

Mais, à côté de ces favorisés qui trouvent le temps et les ressources nécessaires pour venir résider au collège, ou qui habitent à Oxford même, combien d'autres perdus dans les villes, dans les campagnes, qui se sentent épris du besoin d'apprendre, et qui manquent pour le satisfaire de tout moyen pratique, de toute direction. Les novateurs de *Ruskin Hall* ne les ont point oubliés.

Sans doute, on peut dire qu'ils ont été devancés dans cette voie par le mouvement des *University Extensions* qui existe depuis des années en Angleterre et en Amérique. Un professeur se rend dans une ville pendant les vacances, et y organise un cours de quelques semaines. Tout le monde peut y prendre part. Chaque auditeur a une dissertation à faire par semaine. A la fin du cours, il passe un examen sur les matières enseignées et reçoit un diplôme, en cas de succès. C'est là, certes, une institution louable, et qui peut donner de bons résultats. Mais est-elle suffisante? Six ou dix leçons dans une année peuvent-elles exercer une sérieuse influence sur la formation d'un esprit? De plus, ces cours n'ont aucun plan suivi. Telle année, un professeur traitera de Shakespeare; l'année suivante, un autre étudiera le règne d'Élisabeth. En somme, ces cours n'offrent guère d'avantages que pour des personnes déjà préparées, pour des institutrices, pour des dames qui ont fini leurs études, et qui, vivant dans une ville sans Université, sont heureuses de profiter de cette occasion de se retremper un peu aux sources intellectuelles. Et cela est si vrai qu'ils ont fini par n'avoir plus guère qu'un auditoire de ce genre. Le nombre des employés ou ouvriers qui les suivent est extrêmement restreint. Enfin, leur but ne vise nullement l'éducation du citoyen, mais simplement à donner à l'auditeur une certaine culture intellectuelle et artistique.

Les fondateurs de *Ruskin Hall* pouvaient donc exercer leurs initiatives sur ce terrain, sans crainte d'être traités d'imitateurs. Et, en effet, leur enseignement par correspondance, *Correspondence School*, diffère complètement de celui de l'*University Extension*. Il en diffère par le but d'abord. « *Ruskin Hall Correspondence School*, dit le programme, tend à rendre l'ouvrier

capable de lire et d'étudier avec profit tout en vaquant à ses occupations journalières; à entretenir et à développer chez ceux qui auront étudié au collège les connaissances qu'ils y auront acquises; à donner à ceux qui sont privés des avantages d'une brillante éducation, la capacité de goûter les plaisirs de l'étude; à encourager la pensée personnelle, et par-dessus tout, à procurer à nos étudiants les connaissances nécessaires pour faire d'eux des citoyens intelligents et éclairés. » Ainsi, ce n'est plus seulement une certaine formation intellectuelle que cet enseignement se propose, mais bien l'éducation complète du citoyen; c'est toujours à cela qu'il tend, *to make intelligent citizens.*

Mais, où la différence entre *Ruskin Hall Correspondence School* et l'*University Extension* est encore plus frappante, c'est dans la méthode de travail. Il ne s'agit plus d'un enseignement de quelques semaines, mais d'un enseignement ininterrompu; les sujets de cours ne seront pas choisis arbitrairement, mais avec méthode et suite. D'ailleurs, le lecteur en jugera lui-même.

Toute personne qui désire profiter de cet enseignement, doit répondre à un certain nombre de questions capables de donner d'elle une idée assez exacte. Je me contente d'en citer quelques-unes : « Profession? — Age? — Santé? — Quelle sorte d'école avez-vous fréquentée? — Quels livres avez-vous lus, en histoire, en économie politique, en sociologie, en science, en littérature? — Désirez-vous recevoir des conseils sur le genre d'études qu'il vous faut faire, ou bien avez-vous déjà une opinion arrêtée touchant vos besoins intellectuels? — Dans ce dernier cas, dites quelles études vous préférez. — Combien de temps pourriez-vous consacrer chaque jour à l'étude? — Quelles sont vos opinions politiques? — Quelles sont vos ambitions politiques? — Quelle expérience avez-vous de la parole publique? etc.

Ainsi renseigné, le professeur, chargé de corriger les devoirs, sait à quoi s'en tenir sur la nature et l'opportunité de ses conseils.

Les conditions financières sont peu de chose : deux shillings pour le premier mois, un seul pour les mois suivants. Cela suffit

pour aider l'œuvre et laisser à l'étudiant le sentiment de sa dignité et de son indépendance[1].

La méthode de travail est la même qu'au collège, sauf, bien entendu, l'audition des cours. Elle consiste en lectures et en dissertations, les unes et les autres organisées sur un plan déterminé. Voici d'ailleurs ce que dit le programme :

« Les résultats d'une lecture sans méthode et sans but défini sont nuls pour ceux qui entreprennent la tâche difficile de leur propre éducation, *self-education*. Par exemple, l'étudiant qui lit le livre de Green, *Short History of the English people*, remarque souvent que son travail ne porte aucun fruit. Tout lui apparaît dans une sorte de brouillard où il ne peut rien distinguer; la multiplication des détails lui fait perdre le fil du récit, et, presque fatalement, il ferme le livre, pensant que l'histoire est quelque chose d'inabordable, et que le temps consacré à cette étude n'est pas récompensé. Afin d'obvier à ces difficultés, nous avons préparé un sommaire pour chaque genre d'étude qui sera entrepris. Ce sommaire aura pour but d'offrir une ligne continue à travers le champ exploré. Se servant de cette ligne comme base, l'étudiant peut ainsi réunir les faits recueillis dans ses lectures. En même temps, une liste d'auteurs sera indiquée pour permettre à l'étudiant d'étendre ses connaissances après avoir approfondi les points principaux du plan général. »

Suivent alors des conseils pratiques pour bien profiter d'une lecture. J'en extrais quelques-uns.

« C'est folie de vouloir tout lire dès le commencement. Contentez-vous d'une chose à la fois, et faites-la bien. Il faut d'abord apprendre les faits importants par une étude approfondie du livre qui sert de base à notre cours. Procurez-vous un exemplaire de cet ouvrage, et un cahier de notes. Mettez-vous alors à l'œuvre d'une façon systématique. Prenez des notes à l'encre, et écrivez aussi distinctement que possible sur la page droite de votre cahier. N'écrivez pas trop. Servez-vous du sommaire qui vous est

1. On remarquera que l'étudiant ne reçoit rien sans payer. C'est en effet un grand préjugé qui règne en France que tout ce qui est fait pour l'ouvrier doit l'être gratuitement. On n'estime pas beaucoup une chose qu'on ne paie pas.

envoyé, et recueillez autour de chaque titre et sous-titre de ce sommaire les faits contenus dans le texte. Ne travaillez pas comme une machine. Efforcez vous de penser, et arrêtez-vous souvent dans votre travail pour réfléchir sur ce que vous venez de lire, et en prendre un aperçu mental. Lorsque vous aurez étudié consciencieusement le livre fondamental, entreprenez l'étude d'un ou de plusieurs des ouvrages collatéraux. Écrivez alors les notes prises dans ces derniers sur la page gauche de votre cahier en ayant soin de les rapporter toujours aux premières. »

Je prends le sommaire qui a été envoyé pour le premier mois sur l'histoire d'Angleterre et cite le travail indiqué pour la première semaine.

LIVRE FONDAMENTAL. — Green, *Short History of English people*, pp. 1-7.
OUVRAGES COLLATÉRAUX. — Gardiner, *Student's History of England*, pp. 1-26. — Stubbs, *Constitutional History*, vol. I, pp. 1-62. — Taswell-Langmead, *Constitutional History*, pp. 1-9. — Green, *Making of England*, pp. 1-25. — Oman, *History of England*, pp. 1-14.

I. Origine germanique de la nation anglaise.
  1. Angles, Saxons et Jutes, membres de la famille teutonique.
  2. Organisation politique des tribus.
    a) L'homme libre, fondement de l'organisme social.
    b) L'idée ancienne de justice.
    c) Force de la parenté.
    d) Tribunaux.
  3. Religion des tribus germaniques.
  Christianisme inconnu des tribus du Nord.

II. La Grande-Bretagne avant la conquête anglaise.
  1. Invasion romaine sous César.
  2. Dernière conquête romaine.
  3. Grande-Bretagne sous la domination romaine.
  4. Chute de l'Empire romain et rappel des troupes.
  5. Invasion des Jutes.

Et ainsi pour chaque semaine.

Une lecture faite dans de telles conditions est singulièrement facilitée, et ne peut manquer de profiter. Mais elle n'offrira cependant des chances complètes de succès que si elle est résumée dans une composition où l'étudiant, condensant les connaissances acquises, deviendra maître de sa pensée, en même temps

qu'il acquerra un style convenable. C'est pourquoi, à la fin de chaque semaine, se trouve une liste de sujets correspondant au travail de chaque semaine. Le sujet accompagnant le sommaire cité plus haut est le suivant :

« Les Anglais sur le continent. Parler du caractère des anciens Teutons, de leur amour de la liberté, de leurs idées politiques et religieuses. »

Chaque mois, l'étudiant doit envoyer la dissertation qu'il a choisie : elle lui est renvoyée avec toutes les corrections et explications nécessaires.

Ici, une objection se présente. Où les ouvriers trouveront-ils les livres dont ils auront besoin? Pour ceux qui habitent en ville, point de difficulté : toute ville anglaise étant dotée d'un certain nombre de bibliothèques publiques, et organisées sans aucune arrière-pensée de cléricalisme ou d'anti-cléricalisme. Mais pour ceux qui habitent la campagne, la difficulté est réelle. Il fallait donc la prévoir et la résoudre. Elle l'a été au moyen de la bibliothèque de *Ruskin Hall*. Tout étudiant peut s'abonner à cette bibliothèque moyennant 12 fr. 50 par an, tous frais d'envoi compris, et recevoir les ouvrages indiqués dans les sommaires.

Pour l'enrichissement de la bibliothèque, un appel a été fait aux âmes généreuses et a commencé à être entendu. Actuellement, le nombre des ouvrages répond aux besoins, car on a pris le moyen ingénieux de couper les volumes en fascicules, de façon que le même livre peut se trouver à la fois dans cinq ou six mains, et en différents points du territoire.

Par cette méthode de correspondance, disparaît la presque impossibilité d'un travail personnel de la part de l'ouvrier. Par ces lectures organisées d'après un plan méthodique, par ces compositions qui chaque mois lui sont renvoyées, corrigées et expliquées, par les conseils de maîtres compétents qui sont là pour l'aider et lui répondre, il peut, même au fond d'une campagne, dans l'isolement d'une ferme, entreprendre sa propre formation intellectuelle qu'il viendra un jour, si c'est possible, compléter par quelques mois de résidence au collège. De plus,

pour entretenir de perpétuelles relations entre les étudiants et le centre de l'œuvre, des conférences seront organisées chaque mois dans les différentes villes de l'Angleterre pour grouper les étudiants d'un même district, et réchauffer une ardeur qui, abandonnée à elle-même, ne tarderait pas peut-être à se laisser vaincre par les difficultés du début.

Mais une telle œuvre, va-t-on penser, nécessite tout un corps enseignant. Il faut des professeurs pour corriger les dissertations, il en faut pour faire les cours, il en faut pour organiser des conférences dans les villes. Il n'y a pas à se demander s'il est possible de les trouver : le fait est qu'on réussit à les grouper. Un grand nombre d'hommes dévoués n'ont pas hésité à apporter à l'œuvre le concours de leur savoir et de leurs travaux. La fondation du premier établissement à Oxford facilitait singulièrement les débuts en permettant de trouver là dès le commencement un certain nombre de membres de l'Université, professeurs et étudiants, heureux d'apporter leur concours à une œuvre philanthropique et nationale.

De plus, on s'est adressé aux dames. Tant de personnes non mariées, jouissant de moyens qui leur assurent l'indépendance, ne savent comment passer leur existence! On était donc sûr de trouver là des dévoûments et des énergies dont l'appui serait considérable. Ce fut l'idée de Mme Vrooman et de cette idée naquit *Backwork Club*. C'est une association de dames qui veulent s'intéresser au développenent de la classe ouvrière. Un certain nombre sont venues habiter en commun. Elles s'occupent des travaux de correspondance, donnent des leçons aux étudiants, veillent à la bonne tenue du collège, et apportent ainsi par leur savoir et leur activité un concours précieux à l'œuvre naissante.

III

Telle est l'organisation du nouvel enseignement populaire. Reste à voir maintenant ses chances de succès, et à examiner les objections auxquelles il ne pouvait manquer de se heurter.

Des chances de succès, il en présente tellement qu'on peut garantir son avenir, et le considérer dès maintenant comme une institution établie. La plus sérieuse, la plus solide, c'est de répondre à un besoin actuel et réel. *Ruskin Hall* semble en effet apparaître à un moment où tous les esprits sentent la nécessité d'un enseignement populaire sérieusement organisé. Son établissement était à peine annoncé que, de tous les points de l'Angleterre, de tous les rangs de la société, lui parvenaient des témoignages de sympathie et d'encouragement. A la séance d'ouverture, parmi les milliers de personnes qui se pressaient dans l'immense salle de l'hôtel de ville d'Oxford, on comptait un nombre considérable de délégués des Trade-Unions et des Sociétés coopératives, représentant un ensemble de plus de trois cent mille ouvriers. En même temps, l'engagement était pris de porter la question au Congrès général des Trade-Unions qui doit se tenir l'an prochain, et d'obtenir d'elles un appui efficace, et la création d'un certain nombre de bourses.

Le monde universitaire, qui, en Angleterre et surtout à Oxford, représente la partie la plus conservatrice de la nation, se montrait mieux disposé qu'on pouvait s'y attendre, et *Ruskin Hall* ne tardait pas à recevoir droit de cité parmi les vieux établissements aristocratiques, au milieu desquels il semble symboliser l'avenir de la démocratie. Beaucoup de professeurs applaudissaient à l'œuvre nouvelle, et quelques-uns, ne se contentant pas du concours de leur sympathie, lui apportaient celui de leur savoir : un grand nombre d'étudiants prenaient rang parmi les coopérateurs, et s'engageaient à aller durant les vacances (si longues à Oxford) faire des conférences dans les villes.

La presse, un peu hésitante au début, ne tardait pas à saluer d'applaudissements presque unanimes la naissance de l'œuvre nouvelle. Enfin un certain nombre d'hommes éminents promettaient leur concours et s'inscrivaient comme conférenciers. Bref, on peut dire sans exagération que l'attitude générale est une attitude favorable.

Et cela tient aussi à ce que *Ruskin Hall* n'apparaît point comme l'arme d'un parti, ni d'un secte. Il reçoit tous les par-

tis, il admet toutes les confessions, ou plutôt il reste en dehors des uns et des autres, et par là même n'excite aucun soupçon

Mais la meilleure preuve que *Ruskin Hall* répond à un besoin réel, c'est que le nombre des étudiants va chaque jour grossissant. Il y a peu de temps qu'il fonctionne, et il compte déjà près de quatre cents élèves correspondants et résidents[1]. Et chaque jour apporte de nouvelles demandes. Rien de plus intéressant que ces lettres provenant de toutes les parties de l'Angleterre, des usines, des magasins, des ateliers, des fermes. Chacune d'elles est un coup de sonde dans l'âme de la nation. Je voudrais pouvoir les citer toutes au lecteur pour lui donner une idée des sentiments qui animent cette jeunesse. Point de déclamations, point de cris de révolte, mais un besoin unanime de s'instruire, de s'élever, de se dévouer.

Ici, c'est un imprimeur de vingt-neuf ans : « Je souffre, dit-il, d'un manque général de connaissances concernant les problèmes sociaux et autres de notre époque. »

Là, c'est un ouvrier mécanicien : « Je désire, écrit-il, recevoir une instruction suffisante pour faire de moi un citoyen utile, capable de penser, de travailler, et d'agir sagement et bien. »

« Je veux, écrit un imprimeur, exercer une influence sur ceux qui m'entourent, et m'efforcer de les rendre capables de penser par eux-mêmes, et d'employer leurs forces intelligemment et non comme des machines. J'ai négligé dans le passé les occasions de m'instruire, mais je suis de ceux qui pensent qu'il n'est pas trop tard pour bien faire, et que là où il y a une volonté, il y a un chemin. »

Voici ce qu'écrit un employé de bureau : « Je veux devenir un membre utile de la société, exercer une bonne influence autour de moi, et prendre un intérêt éclairé aux matières qui concernent le bien national. » Un ouvrier, dans une fabrique de papiers, après avoir cité les livres qu'il a lus : « Je veux, dit-il, souligner ceux qui m'ont procuré le plus de plaisir, bien que vous ne deviez pas croire que c'est seulement le plaisir que je

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, le nombre des étudiants résidents est au complet, et celui des élèves correspondants s'est augmenté de quelques centaines.

recherche en eux ; ce que je leur demande avant tout, c'est le pouvoir de m'instruire et de me rendre utile. »

Mais ces citations m'entraîneraient trop loin. Toutes se ressemblent d'ailleurs ; dans toutes c'est la même volonté de s'instruire, de participer aux plaisirs de l'intelligence, et de se rendre plus capables et plus utiles.

Doit-on dire que *Ruskin Hall* n'a rencontré, ni sceptiques, ni opposants? Quelle est l'œuvre qui n'a pas les siens? On s'attend un peu au genre d'objections soulevées. Les ouvriers que vous aurez ainsi retirés de leurs travaux par leur faire passer plusieurs mois dans un collège, voudront-ils les reprendre? C'est, en somme, l'objection de tous ceux qui craignent de voir l'instruction se répandre dans le peuple. La première raison pour laquelle les ouvriers retourneront à leur travail, c'est la nécessité où ils seront de le faire. Comment pourraient-ils vivre autrement! Ce n'est pas ce qu'ils auront appris qui les rendra capables de s'en retourner médecins ou professeurs. Mais alors, ajoute-t-on, en leur ouvrant ainsi de nouveaux horizons, et en les condamnant ensuite à un travail manuel, n'est-ce pas les rendre malheureux inutilement? Cette objection repose sur un fondement qui tend de plus en plus à disparaître, que le travail manuel a quelque chose de déshonorant et de dégradant. A mesure que ce travail reprendra ses droits et sa place, l'ouvrier cessera de rougir de son état. Et d'ailleurs pourquoi l'ouvrier sera-t-il plus malheureux parce qu'il sera plus instruit? Ne trouvera-t-il pas au contraire dans son instruction une foule de jouissances qu'il ne soupçonnait point auparavant, les jouissances intellectuelles? Et lors même que cette instruction ouvrirait de nouvelles voies à ses désirs, ne vaut-il pas mieux un désir noble et élevé, même non satisfait, que la satisfaction d'un désir animal et grossier?

Une objection beaucoup plus sérieuse porte sur la difficulté où seront les jeunes gens, dans la concurrence actuelle, de quitter leurs places pour venir au collège. C'est là, il faut bien l'avouer, un grand obstacle. Mais s'il ne peut être complètement écarté, il peut l'être au moins dans une certaine mesure. On peut distinguer deux catégories d'employés : ceux qui occupent

un emploi fixe et payé au mois, et ceux dont le travail n'a aucune fixité, qui sont payés à la journée ou à la tâche. Pour la première catégorie, où l'on peut faire rentrer tous les employés de l'État, tous les employés de bureaux et de magasins, un grand nombre d'ouvriers de manufactures et d'ateliers, l'obstacle est sérieux. Venir au collège, c'est risquer de perdre sa place et de se voir condamner à en chercher une autre, sans succès peut-être. Toutefois, il y a dans tous les genres d'affaires des moments de l'année où le travail presse moins. Très souvent, dans ces périodes, le patron n'hésite point à donner à quelques-uns de ses employés des congés d'un ou de plusieurs mois. Pour les employés de l'État, c'est chose assez courante que d'obtenir de telles vacances. Et puis, il faut compter un peu sur le temps pour arranger les choses. Un grand nombre de patrons ont déjà promis de faire tout leur possible pour favoriser la marche de l'œuvre. De plus, les Trade-Unions et les Sociétés coopératives sont saisies de la question, et vont tâcher de la résoudre, autant qu'il est possible, en usant de leur pouvoir pour s'efforcer d'obtenir la bienveillance des patrons envers ceux de leurs employés désireux de perfectionner leur instruction.

Pour l'autre catégorie d'employés, ouvriers de fermes, maçons, charpentiers, terrassiers, ouvriers des docks, etc., la difficulté n'est plus la même. Il leur sera toujours aussi facile de trouver du travail au sortir du collège que cela leur est facile, presque chaque année, après les mois de morte saison.

La question d'argent n'est pas moins importante. Où l'ouvrier trouvera-t-il les ressources nécessaires pour un séjour au collège? Un certain nombre, notamment des fils de petits patrons, de petits fermiers pourront faire ce sacrifice, et la meilleure preuve, c'est que, dès le premier jour, vingt l'ont fait. De plus, à mesure que l'œuvre ira grandissante, on procédera à la création de bourses. On compte pour cela sur les personnes généreuses qui ne manquent pas en Angleterre. On compte également sur les Trade-Unions et les Sociétés coopératives. Lorsqu'une de ces sociétés aura remarqué parmi ses membres un jeune homme offrant des garanties d'intelligence et de capacité qui peuvent

faire voir en lui un futur homme d'action, un futur orateur, un futur secrétaire, elle pourra facilement faire le sacrifice des frais nécessaires à son instruction. Les fondations privées serviront à récompenser les étudiants qui se seront distingués dans leurs travaux de correspondance. Le collège n'étant pas accessible à la majorité, il est à désirer en effet que la minorité qui viendra s'y former soit une minorité d'élite, des jeunes gens d'avenir, capables d'exercer autour d'eux une réelle influence, des *leaders of people*.

En somme, le moment n'est pas aux objections : il est toujours si facile d'en accabler une œuvre naissante. La sagesse est d'attendre et de voir quelle marche prennent les choses. Or, pendant que les sceptiques sourient, que les opposants objectent, l'œuvre avance. « *It grows*, » comme on dit ici. Le nombre des étudiants s'accroît chaque jour. De nouvelles fondations sont en projet, et s'il faut en juger par la première, elles ne tarderont pas à être exécutées : Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Cardiff se trouveront ainsi dotées d'institutions semblables qui formeront autant de sources intellectuelles où la classe ouvrière pourra puiser ses moyens de formation et de développement. Heureux pays, où l'on peut faire quelque chose sans que la politique s'en mêle, sans que ce soit une œuvre de cléricaux ou de libres penseurs, sans que l'État regarde d'un œil anxieux quels sont ces novateurs, sans que la presse se demande ce que veulent ces étrangers, sans que le peuple crie à l'espionnage !

A. Pernotte.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris

P
Pol.Sci
S

101021

Science Sociale
N.S. No.21-31. 1906.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED